

Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré



LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

7

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

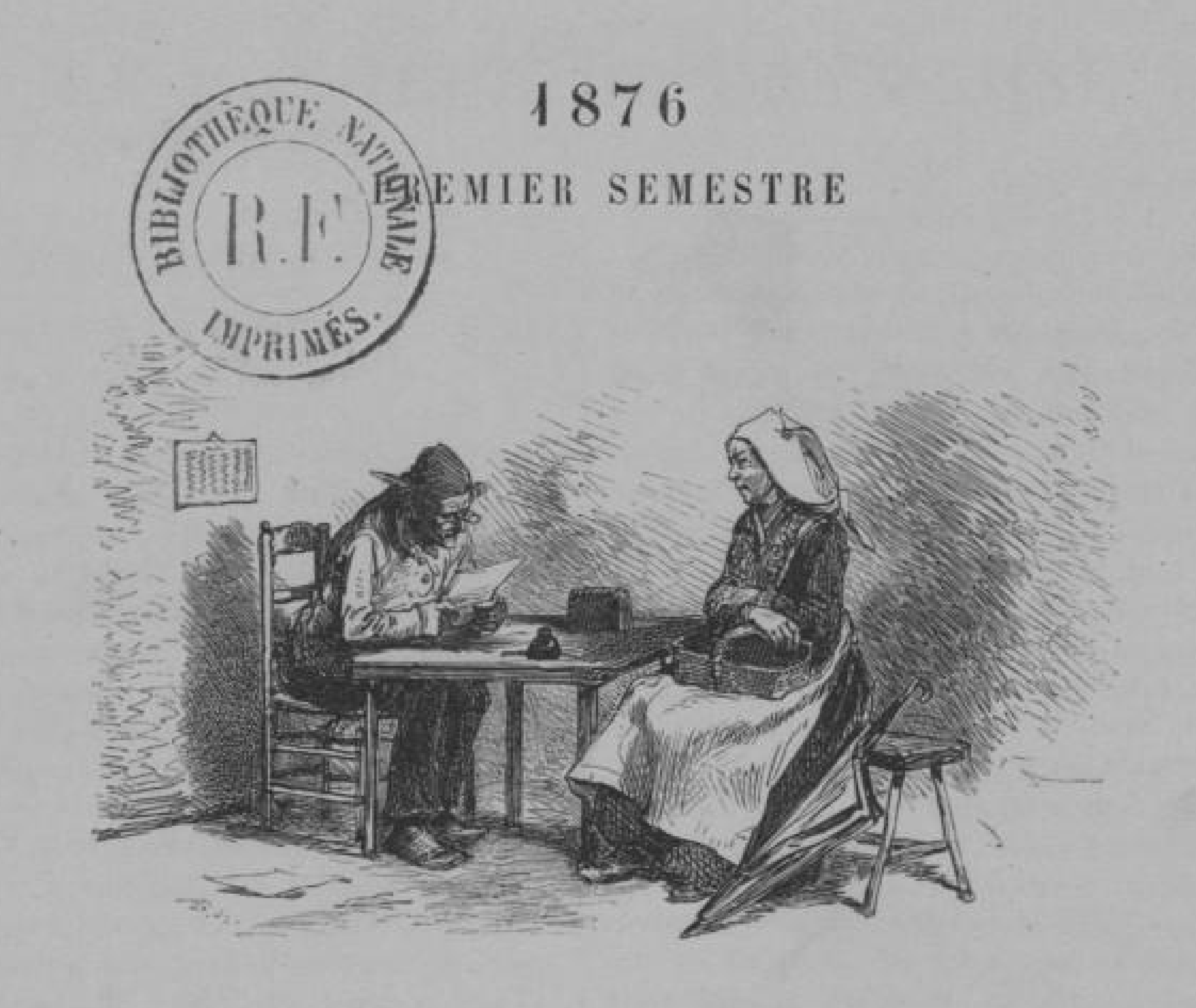
LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1876

PREMIER SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Elle sentit son isolement. (P. 1, col. 2.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE

I

Dans le cimetière de Plougastel.

Le soleil était levé, car on l'apercevait un peu au-dessus de l'horizon, tout rond, tout rouge et tout trouble ; la brume était si épaisse ce matin-là, que le pauvre astre ne faisait guère plus d'effet qu'un rond de papier huilé derrière lequel on aurait allumé un bout de chandelle. Aussi, quoique le soleil fût levé, on ne pouvait pas précisément dire qu'il fit jour : on ne voyait ni le ciel, ni l'eau, ni les côtes verdoyantes qui enserrent la rade de Brest; partout une étendue grise où l'œil cherchait en vain à saisir des formes un instant entrevues qui disparaissaient aussitôt. Dans ce brouillard, une oreille exercée eût pu distinguer, montant de la grève, des bruits d'agrès et des grincements de lourdes charrettes, et, venant du village, une psalmodie lente et douce, tantôt faible, tantôt plus forte, comme un chœur qui succède au chant d'une seule voix.

A ce moment, en effet, un pauvre convoi sortait de la petite église de Plougastel; il serpenta entre les tertres couverts d'herbe et de bruyère et s'arrêta près d'une fosse fraîchement creusée. Les grandes croix de pierre du calvaire étendaient leurs bras chargés de statues, et tous les groupes de saint, pressés autour du piédestal semblaient s'être dressés pour accueillir un nouvel hôte. Quelques paysans suivaient le convoi, les femmes avec leur coiffe blanche et leur grande mante de deuil, les hommes en habits de travail, leur bonnet de laine à la main. Tous, hommes et femmes, roulaient entre leurs doigts les grains de leur chapelet et répondaient « Amen! » aux prières du prêtre; tous étaient graves et recueillis; mais la seule personne qui parût accompagner de ses regrets l'âme qui s'en était allée, était une petite fille d'environ dix ans, qui marchait derrière la bière et dont on entendait les sanglots dans les intervalles de silence.

Quand tout fut fini et que le fossoyeur, aidé de quelques enfants qui s'en faisaient un jeu, eut achevé sa funèbre besogne, il y eut un moment où l'enfant resta seule à genoux près du tertre nouvellement élevé. Les assistants s'en allaient, et à mesure qu'ils s'éloignaient, leurs pensées graves faisaient place aux pensées de tous les jours, et ils se remettaient à parler de leurs affaires, du brouillard qui se dissipait, du soleil qui se montrait et qui allait bientôt permettre de s'embarquer pour traverser la rade, et de la nécessité de se hâter pour se rendre au plus vite au marché de Brest et regagner le temps que l'enterrement avait fait perdre. Les enfants reprenaient leur babil et leurs jeux, et les oiseaux, voyant le brouillard s'en aller par lambeaux, comme une gaze qu'on déchire et dont le vent emporte les débris, saluaient à plein gosier le soleil et le ciel bleu. La petite fille, se voyant ainsi abandonnée, fut prise de frayeur sans doute, ou bien elle sentit son isolement plus qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Ses larmes redoublèrent, et ses lèvres tremblantes prononcèrent deux noms qu'elle criait

vers le ciel au milieu de ses sanglots : « Mon Dieu! maman! »

Le vieux curé, qui sortait de la sacristie où il était allé déposer ses ornements sacerdotaux, l'entendit : il pressa le pas pour rejoindre un groupe de femmes qui sortaient du cimetière et leur montra l'enfant.

« Ah oui! c'est bien vrai, monsieur le curé! » répondirent-elles, et elles revinrent sur leurs pas. L'une d'elles alla prendre la petite fille par la main.

« Allons, viens avec nous, ma pauvre Françoise, lui dit-elle, ça ne sert à rien de pleurer, ça ne fait pas revenir les gens qui sont morts et chacun a assez à faire de penser à sa vie. Je vais te donner la soupe ce matin, et puis je t'emmènerai à Brest : tu m'aideras à vendre mes œufs et mes poules et tu verras la ville; ça te distraira. »

Françoise, qui s'était levée docilement aux premières paroles de la femme, fit un mouvement pour dégager sa main quand elle entendit parler de se distraire; elle n'en avait pas envie à ce moment, à ce qu'il paraît. Mais sa main était bien tenue; aussi, comme elle n'avait pas l'habitude de résister, elle suivit sa protectrice hors du cimetière.

Là, les paysannes s'empressèrent autour d'elle : chacune voulut lui dire son mot de consolation, ce qui ne réussit qu'à la faire pleurer davantage. Au village comme à la ville, c'est toujours la même chose : il se trouve partout des gens qui croient que c'est avec des mots que l'on console les affligés; et qui laissent perdre journellement bon nombre d'excellentes occasions de se taire. La Pierzik, qui s'attribuait de l'autorité sur Françoise parce qu'elle était allée la chercher, finit par comprendre que la pauvre petite avait surtout besoin de paix, et, repoussant les autres commères :

« Laissez-la donc tranquille, cette enfant; en voilà assez, vous la fatiguez. Et puis, avec tous ces discours-là, nous marchons comme des tortues et toutes les barques seront parties quand nous arriverons en bas. »

L'avis fut trouvé bon, et l'on hâta le pas sans parler davantage à Françoise. Mais si on ne lui parla plus, on ne cessa pas pour cela de s'occuper d'elle, à deux pas d'elle, comme si elle eût été sourde. C'est un tort qu'on a souvent, de parler devant les enfants de ce qui les concerne, comme s'ils étaient des personnages de comédie, qui n'entendent plus rien dès qu'on ne s'adresse pas directement à eux. Françoise put donc entendre et commenter dans sa petite tête le dialogue qui suit :

« Cette pauvre Dano! en voilà un malheur!

— Est-ce qu'elle a été longtemps malade? il me semble que je l'ai vue le jour du *pardon* de Saint-Marc.

— Oui, elle a fait bon courage tant qu'elle a pu; elle travaillait encore, que bien d'autres à sa place seraient restées dans leur lit.

— Dame! quand on a un enfant à nourrir!

— Oh! l'enfant mange si peu! elle aurait toujours trouvé une écuellée de soupe d'un côté, un morceau de pain de l'autre. Non, ce n'est pas ça; la Dano a travaillé tant qu'elle a pu, parce que c'était une femme courageuse, et quand on a, comme elle, le courage dans le sang, on ne peut pas s'arrêter de travailler, c'est plus fort que vous.

— Aussi elle s'est tuée? dit une femme qui ne paraissait pas approuver cet excès de courage.

— Oh! tuée! peut-être bien; mais c'est de chagrin, plutôt que de travail, qu'elle s'est tuée. Depuis la mort de son mari, elle n'a jamais pu reprendre le dessus : plus de gaieté, plus de santé; elle a traîné pendant six ans avant de finir.

— Est-il mort à la mer, son mari? demanda une jeune femme.

— Eh non! vous ne vous rappelez pas? Ah! c'est vrai, vous n'êtes pas de Plougastel, et vous n'étiez pas encore mariée avec un homme d'ici, dans ce temps-là. Eh bien, Dano n'est pas mort à la mer; mais il avait attrapé une mauvaise fièvre dans un de ses embarquements, en Amérique ou ailleurs, et il a eu son congé pour venir se guérir chez lui. Mais sa femme a eu beau le soigner, il a été de mal en pis; ça a duré deux ans, si bien que, quand il est mort, il a fallu vendre leur maison pour payer les dettes. Et même ça n'a pas suffi; et la pauvre Marivonne [1] s'est exterminée à travailler plus qu'elle n'avait de force pour payer le reste de ce qu'elle devait. Sans cela, est-ce qu'elle n'aurait pas gagné de quoi vivre pour elle et sa fille? Ce sont ces maudites dettes qui l'ont tuée.

— A sa place, moi, je ne me serais pas donné tant de mal. Une malheureuse veuve! qui est-ce qui aurait eu le cœur de la tourmenter? Et puis, où il n'y a rien, ma foi.....

— Ah! les Dano ont toujours été fiers; Marivonne n'aurait pas été capable de vivre avec des dettes. Elle a tout payé; ça a dû la consoler un peu de mourir.

— Oui, mais elle ne laisse rien. Qu'est-ce que la petite va devenir? »

Les femmes se regardèrent.

« C'est vrai! elle n'a plus de parents. Qu'est-ce qu'elle va devenir?

— Nos hommes ont dit ce matin que M. le Maire réunirait le conseil municipal dès que les barques seraient rentrées, pour décider ce qu'on ferait d'elle, dit une fermière dont le mari était conseiller municipal.

— Ah! et qu'est-ce qu'on peut en faire?

— Mais... l'envoyer à l'hospice de Brest, je pense.

— Pauvre enfant! dit une âme charitable. Est-ce qu'on ne pourrait pas la garder ici? »

Il y eut un silence.

« J'ai quatre enfants, dit une voix.

— Moi, j'en ai six.

— Moi j'en ai un qui est boiteux.

1. *Contraction, pour Marie-Yvonne.*

— Et moi, un qui est *innocent*[1].

— Mon homme a été malade tout l'hiver.

— Chacun a ses charges!

— La vie est lourde pour tout le monde!

— Bah! dit la Pierzik, qui tenait toujours la main de Françoise, ça n'est pas une grande charge qu'une fille qui a bientôt onze ans. Elle a fait sa communion cette année, ainsi elle peut entrer en service.

— En service! à la ville donc, car ici chacun se sert soi-même : nous ne sommes pas des dames, pour prendre des servantes!

— Non, Agathe Goëllo, vous n'êtes pas une dame, reprit vivement la Pierzik; mais vous n'êtes pas fâchée, souventes fois, de vous faire aider quand vous avez un peu plus d'ouvrage qu'à l'ordinaire. M'est avis que la petite ne serait pas en peine de gagner son pain. Elle travaillerait aujourd'hui pour l'un, demain pour l'autre; elle cueillerait les fraises ou les pois pour le marché, elle raccommoderait des filets, elle garderait les bêtes, elle tricoterait des bas, elle laverait du linge, et pour sa peine on lui donnerait à manger et on la ferait coucher dans la grange; et quand ses hardes seraient usées, il n'en coûterait guère de lui donner une vieille coiffe ou un vieux jupon.



La petite Françoise commença son rude métier. (P. 3, col. 2.)

— La Pierzik a peut-être bien raison, se dirent entre elles les femmes, qui avaient calculé, en l'écoutant, que l'arrangement serait tout à leur avantage.



— Il faut demander à l'enfant ce qu'elle en pense, dit l'une d'elles.

— Entends-tu, Françoise? dit la Pierzik en secouant la main de la petite fille. Veux-tu rester ici à travailler pour tout le monde, ou bien aller demeurer à Brest dans l'hospice? »

Françoise releva la tête.

« Est-ce que, si je vais à l'hospice, je pourrai venir tous les jours ici faire ma prière dans le cimetière, auprès de papa et de maman? demanda-t-elle.

— Oh non! c'est trop loin, Brest; et puis il faut payer le passeur pour traverser l'eau, et tu n'aurais pas d'argent.

— Je ne veux pas aller à l'hospice! s'écria Françoise en s'attachant à la jupe de la Pierzik. Gardez-moi ici, je travaillerai tant que je pourrai, je serai courageuse comme maman! mais ne me renvoyez pas d'auprès d'elle. »

Les femmes étaient émues.

« Allons, il faudra en parler à nos hommes, dirent-elles. Console-toi, petite; on te gardera, si M. le Maire le permet. »

II

La servante de tout le monde.

Dans la séance que le conseil municipal de Plougastel tint ce jour-là au retour des barques, il fut décidé que Françoise Dano, âgée de dix ans et neuf mois, fille de feu Jean Dano et de défunte Marie-Yvonne Daulaz, sa femme, était adoptée par la commune, dont les habitants se chargeaient de lui fournir le vivre et le couvert, qu'elle payerait en services proportionnés à ses forces. Et comme Agathe Goëllo, la jeune fermière qui trouvait si étonnant qu'on se tuât de travail, faisait ses foins cette semaine-là, et qu'en même temps ses pois et ses fraises demandaient à être cueillis, ce fut chez elle que la petite Françoise commença son rude métier de servante de tout le monde.

Rude métier en effet! Quand une servante obéit à une seule maîtresse, cette maîtresse sait quelle tâche elle lui donne, et, dans l'intérêt même de l'ouvrage, il est rare qu'elle lui impose plus de besogne qu'elle n'en peut faire. Mais Françoise étant au service de tout le monde, chacun croyait pouvoir l'employer sans s'inquiéter de savoir si l'enfant n'avait pas été déjà surchargée de travail par le voisin. Pendant quelques mois cependant, la pitié aidant et aussi le souvenir de sa mère, qu'on avait connue et estimée, Françoise fut assez ménagée; on ne lui don-

1. Idiot.

nait pas de tâches trop pénibles, et on ne lui marchandait pas sa soupe et son pain; et quand le soir était venu, le plus souvent, au lieu de l'envoyer coucher sous la grange, on lui faisait place dans un des lits clos rangés le long des parois de la salle. On lui parlait doucement, et les enfants l'appelaient pour jouer avec eux le dimanche. Mais peu à peu, insensiblement, tout changea. Françoise avait grandi rapidement et n'en était que plus frêle; mais ses maîtres, mesurant ses forces à la hauteur de sa taille, la chargeaient chaque jour davantage.

« Françoise, as-tu fini de laver mon linge? Voilà la mère Annette qui te cherche pour sarcler son champ.

— Françoise, les filets sont-ils raccommodés? les hommes les demandent pour s'embarquer.

— Françoise, les légumes sont-ils prêts pour le marché? Comment! voilà tout ce que tu as cueilli? On n'a jamais rien vu de lent comme cette fille-là. »

C'était de même toute la journée. S'il y avait dans une maison quelque besogne ingrate dont personne ne voulait se charger, on la réservait pour Françoise, et si quelque âme charitable se hasardait timidement à dire « que c'était peut-être beaucoup pour une enfant de son âge », on lui imposait silence avec cette raison, sans réplique : « Il faut bien qu'elle gagne son pain! »

Il n'aurait pourtant pas fallu beaucoup d'heures de travail, même à une ouvrière moins active que Françoise, pour gagner le pain qu'on lui donnait. La ménagère qui venait de l'employer pendant plusieurs heures, et qui lui avait dispensé largement l'ouvrage, devenait soucieuse quand l'heure du repas approchait, et qu'il lui fallait, pour nourrir la petite servante, diminuer un peu la part de chacun de ses enfants. Aussi il arriva bientôt que dans chaque maison on mit à part les restes de soupe et les vieux morceaux de pain dur, en disant : « Ce sera pour Françoise. »

C'était presque comme si l'on eût dit : « Ce sera toujours assez bon pour elle! » Avec tout cela, c'était une opinion bien établie dans tout Plougastel « que Françoise Dano était à la charge de la commune ».

Pourtant Françoise n'était pas aussi malheureuse qu'on pourrait le croire. Le travail n'était pas pour elle une souffrance, et cette misérable nourriture qu'on lui jetait comme une aumône valait bien celle que sa mère partageait autrefois avec elle, en lui faisant la plus grosse part. Le froid, le chaud, la fatigue, les privations, rien de tout cela n'était nouveau pour elle, rien de tout cela ne l'étonnait, par conséquent, et elle acceptait sa vie telle qu'elle était, ne croyant pas que les choses pussent se passer autrement.

A brebis tondue Dieu mesure le vent! Dieu avait donné à Françoise deux qualités précieuses : le courage et le sentiment du devoir. Toute petite, quand elle avait su que si sa mère travaillait sans relâche, c'était pour payer les soins qu'il avait fallu donner si longtemps à ce père qu'elle se rappelait assis au soleil devant la porte, pâle et maigre, et sur les genoux duquel elle n'osait pas grimper de peur de le fatiguer, elle avait voulu aider sa mère; et cette enfant de cinq ou six ans, quand elle avait fait un petit fagot de broussailles ou arraché un peu d'herbes dans le jardin, disait d'un air joyeux : « Vois, maman, j'ai travaillé pour papa qui est mort! » La pauvre veuve l'embrassait et l'encourageait, pensant en elle-même que la petite aurait la vie rude et qu'il fallait qu'elle s'habituât de bonne heure à prendre de la peine. Françoise était donc devenue courageuse, ne craignant pas le mal ni le travail; et comme elle avait beaucoup de conscience, elle s'appliquait toujours à faire de son mieux ce qu'elle faisait. Une tâche qui lui était donnée devenait un devoir; elle y mettait tous ses soins et toute sa volonté. Il en résulta tout naturellement, d'abord qu'elle devint habile dans tous les travaux du ménage et de la campagne, et ensuite qu'elle fit sans ennui les choses les plus ennuyeuses. Ce qu'on fait avec soin, on est toujours sûr d'y prendre goût.

Françoise aimait l'ouvrage bien fait, et c'était une vraie joie pour elle de voir sortir de ses mains une œuvre parfaite en son genre, que ce fût un filet bien réparé, un panier de légumes bien arrangé ou un chaudron bien récuré. Tout le temps qu'elle travaillait, elle ne pensait qu'à son ouvrage, et n'avait pas le temps de s'attrister. De moments de loisir où elle aurait pu s'ennuyer, elle n'en avait point; et le soir, quand elle s'étendait sur la paille de la grange qui lui donnait l'hospitalité ce soir-là, elle était si lasse que le sommeil venait bien vite la prendre sans lui laisser le temps de penser.

Pourtant, si lasse et si occupée qu'elle fût, elle n'oublia pas un seul jour pourquoi elle n'avait pas voulu aller à l'hospice. Chaque jour on la voyait, mordant à belles dents son pain noir (car le moment du repas était le seul dont elle pût disposer), courir en hâte et tout essoufflée de la grève ou du village vers le cimetière, et venir s'agenouiller entre deux tertres inégaux. Là, elle parlait à ceux qui n'étaient plus; elle leur promettait d'être bonne pour leur ressembler, elle leur racontait tout bas les petits événements de sa vie, elle les priait de veiller sur elle et de parler d'elle au bon Dieu, et surtout de l'aimer toujours; car, disait-elle, il n'y a personne de vivant qui m'aime. Et quand elle jugeait que l'heure était venue de retourner à son travail, elle s'inclinait et baisait chaque tombe. « Bonsoir, papa! bonsoir, maman! » disait-elle. Et elle s'enfuyait vivement.

C'était son univers, ces deux tertres d'où elle arrachait si minutieusement les chardons et les orties, et que ses soins maintenaient couverts d'une herbe verte et serrée, douce et unie comme du velours. Elle aurait voulu y planter des croix, comme

elle en voyait sur les tombeaux des riches; mais cela coûtait beaucoup d'argent, et Françoise n'avait jamais un sou à sa disposition. Elle faisait des croix avec deux bâtons qu'elle coupait avec son couteau; mais le vent ou les passants les renversaient, et c'était toujours à recommencer.

Le dimanche, c'était là, près de ses tombes aimées, qu'elle se reposait du labeur de la semaine. Pendant que les groupes en habits de fête s'éloignaient gaiement au sortir de la grand'-messe, et qu'on les entendait longtemps rire et jaser par les chemins, Françoise s'arrêtait dans le cimetière; elle se trouvait bien là. C'était un lieu paisible; on n'y entendait que les insectes qui bourdonnaient au soleil et les oiseaux qui gazouillaient dans les arbres. Françoise s'asseyait au pied du grand calvaire, et regardait les hauts cyprès dont le vent balançait les cimes dans le ciel bleu; et quand une alouette, s'élançant de quelque champ, montait tout droit, à perte de vue, la petite fille la suivait des yeux tant qu'elle pouvait, se demandant jusqu'où elle allait ainsi, si elle verrait sa mère et si elle parviendrait jusqu'à Dieu. Elle regardait aussi les figures de pierre blanche du calvaire; il y en avait dont elle savait l'histoire : la Vierge Marie sur son âne, avec le petit Jésus dans ses bras, saint Pierre avec ses clefs, saint Joseph avec ses outils, les rois Mages avec leurs couronnes, elle les connaissait; mais il y avait d'autres statues dont elle ne devinait pas les noms, et elle se demandait si c'étaient des saints du Paradis, ou bien les personnages des contes merveilleux qu'on raconte aux veillées d'hiver. Elle les examinait l'une après l'autre, cherchant lesquelles pouvaient se rapporter aux légendes qu'elle savait par cœur; et le temps s'écoulait, et la cloche tintait pour rappeler les fidèles à l'église, sans qu'elle eût songé à aller partager les jeux des autres enfants. Ceux-ci ne l'y invitaient plus, d'ailleurs; ils ne la voyaient pas de toute la semaine, puisqu'elle n'avait pas le temps de faire des petits bateaux ou de chercher des mûres ou des noisettes avec eux, de sorte qu'ils ne pensaient plus à elle le dimanche.



Françoise s'asseyait au pied du calvaire. (P. 5, col. 1.)

S'ils y avaient pensé, il n'est même pas bien sûr qu'ils l'eussent appelée. Françoise grandissait beaucoup, et ses pauvres vêtements devenaient trop courts pour elle; et puis, comme elle n'en avait guère de rechange, ils s'usaient vite au métier qu'elle faisait. Sa mère avait bien laissé quelques nippes, renfermées dans un coffre dont la Pierzik avait accepté la garde; mais il valait mieux attendre qu'elle fût de taille à les porter telles qu'elles étaient que de les mettre à sa taille actuelle; et la pauvre Françoise, en attendant, s'habillait comme elle pouvait,

d'un vieux jupon que lui donnait quelque fermière dont la fille l'avait usé jusqu'à la corde. Elle n'avait vraiment pas trop bonne mine, et les enfants du village, dans leurs habits du dimanche, ne se seraient pas souciés de l'avoir en leur compagnie.

Elle restait donc seule et ne s'en plaignait point. Elle ne quittait le cimetière que quand elle avait vu les nuages rouges du couchant devenir tout noirs, et que la nuit commençait à tomber. Elle rentrait alors au village, recevait silencieusement son souper, et s'en allait ensuite dormir dans la grange, non sans que la ménagère lui eût dit, en guise de bonsoir : « Il y a de l'ouvrage demain, Françoise, tâche d'être debout de bonne heure. »

A suivre. Mme COLOMB.



LE TESTAMENT DE M. DE MESLAY

Rouillé de Meslay, conseiller au Parlement de Paris, mourut en l'an 1715, après avoir fait un testament dont quelques clauses singulières donnèrent lieu à un procès des plus curieux. Rouillé de Meslay aimait les sciences et, voulant qu'on s'occupât après sa mort des problèmes qui l'avaient intéressé pendant sa vie, il laissa à l'Académie des sciences une somme de 125 000 livres, à la condition que les rentes de cette somme seraient distribuées chaque année aux auteurs des meilleurs mémoires sur certains sujets qu'il désignait expressément.

L'Académie des sciences, fondée en 1666 par Louis XIV, sur la proposition de Colbert, ne comptait alors que quelques années d'existence; ses ressources étaient insuffisantes, même pour faire exécuter les expériences dont la compagnie reconnaissait l'utilité. Le legs de Rouillé de Meslay mettait à sa disposition une somme importante dont elle pouvait profiter en partie, en même temps qu'il lui assurait une nouvelle et légitime influence sur les savants dont l'Académie était chargée d'apprécier et de récompenser les travaux.

Rouillé de Meslay fut le premier fondateur des prix académiques, et vous savez que sa généreuse pensée rencontra dans la suite de nombreux imitateurs. Il y a deux semaines, l'Académie des sciences, en séance publique, décernait un grand nombre de prix, dont quelques-uns atteignent une valeur considérable. Il suffit de citer : un prix de 100 000 francs légué par M. Bréant en faveur de celui qui donnera le moyen de guérir le choléra ; trois prix de 10 000 francs chacun, donnés par M. Lacaze, et devant être décernés tous les deux ans aux auteurs des ouvrages qui auront le plus contribué aux progrès de la physiologie, de la physique, de la chimie, etc.

Vous ne devez donc pas ignorer les noms de ces généreux bienfaiteurs de la science : les Montyon, les Bordin, les Bréant, les Lacaze, les Poncelet, et tant d'autres, qui, après avoir rendu mille services à leur pays durant leur vie, ont encore voulu continuer leur œuvre après leur mort; mais il ne faut pas ignorer non plus le nom de celui qui le premier donna ce noble exemple, le nom de Rouillé de Meslay.

Mais revenons au testament. Le fils de Meslay osa attaquer les dispositions prises par son père, déclarant que l'originalité de quelques-unes d'entre elles témoignait de la faiblesse d'esprit du testateur.

Le procès dura plusieurs années.

L'avocat du fils de Meslay signalait aux juges les dispositions suivantes : « Je veux, avait écrit Rouillé de Meslay, être inhumé sans bière ni cérémonie, ordonnant que tous les frais mortuaires et services seront faits à l'instar des pauvres... »

Quoi! demander à être enterré sans faste, *à l'instar des pauvres*, mais c'est de la folie!

L'avocat signalait encore un grand nombre de legs peu considérables à ses domestiques, fermiers ou aux pauvres du voisinage « sous la condition qu'ils s'abstiendraient de viande et de poisson pendant le reste de leur vie..... Je regrette, disait de Meslay, de n'avoir pas gardé cette abstinence toute ma vie. »

Mais, le véritable but du procès étant de faire annuler les legs considérables laissés à l'Académie, c'est sur ce point que l'avocat dut insister le plus vivement. Quelles étaient donc les questions proposées au concours dans le testament de Rouillé de Meslay?

Deux prix devaient être décernés :

1° A l'auteur du meilleur ouvrage sur le mouvement des planètes, sur le principe de la lumière et des mouvements.

2° A celui « qui aurait le mieux réussi en une méthode courte et facile pour prendre les longitudes ».

Le véritable débat eut lieu, en justice, à propos de cette deuxième question. Avant d'aller plus loin, rappelons à nos jeunes lecteurs en quoi consiste ce problème des longitudes.

Le globe à très-peu près sphérique que nous habitons tourne sur lui-même, autour d'un de ses diamètres que l'on appelle *ligne des pôles*. Chacun des points de la terre décrit un cercle autour de cette ligne des pôles ; le cercle qui passe par le centre de la terre s'appelle *l'équateur*, tous les autres portent

le nom de *parallèles*. Lorsqu'on veut indiquer la position sur la surface du globe d'un point particulier, d'une ville par exemple, on peut déjà donner une idée de cette position en indiquant la distance à l'équateur du parallèle qui passe par ce point ; cette distance s'appelle *latitude*. Mais la seule connaissance de la latitude ne suffit pas ; elle détermine seulement le parallèle sur lequel le point est situé. Si nous menons par la ligne des pôles une série de plans, ces plans vont couper le globe terrestre suivant des cercles que l'on appelle des *méridiens*[1]. Supposons que nous prenions l'un d'entre eux comme origine, nous pourrons distinguer les points d'un même parallèle en indiquant la distance du méridien passant par ces points au méridien pris comme repère. Cette distance, comptée sur l'équateur, se nomme *longitude*.

Il n'est peut-être pas inutile d'indiquer l'origine des mots *longitude* et *latitude*. Les Romains, d'où nous viennent ces dénominations, ne connaissaient qu'une petite partie des continents qui existent sur la terre ; cette partie était beaucoup plus étendue dans le sens de l'équateur et des parallèles terrestres que dans le sens des méridiens ; de là le nom de longitude (*longitudo*, longueur) pour une distance qui se comptait dans le sens de la plus grande dimension du monde connu, et le mot de latitude (*latitudo*, largeur) pour une distance qui se comptait dans le sens de sa plus petite dimension.

La latitude d'un lieu se détermine aisément : nous ne dirons pas aujourd'hui comment on l'obtient. Mais il n'en est pas de même de la longitude. Dans le mouvement de rotation de la terre sur elle même, chacun des méridiens passe successivement devant le soleil ; il est alors *midi* pour tous les points de ce méridien. A ce moment, il est midi passé pour tous les méridiens qui précèdent et l'heure de midi n'a pas encore sonné pour toutes les villes situées sur les méridiens qui suivent. Vous savez en effet que l'heure varie d'une ville à l'autre, et dans les petits voyages que vous avez déjà pu faire, vous avez sans doute remarqué que vos montres, réglées sur l'heure de Paris, avançaient ou retardaient sur l'heure de la localité dans laquelle vous étiez descendus.

Les horloges des villes situées à l'est du méridien de Paris avancent sur l'heure de Paris ; le contraire a lieu quand on voyage dans l'ouest.

La différence des heures marquées par les horloges de deux villes peut du reste se calculer aisément quand on connaît la différence des longitudes de ces villes, c'est-à-dire l'angle formé par leurs plans méridiens. Ainsi quand le méridien de Paris passe devant le soleil, il est midi à Paris. Ce méridien va s'éloigner, emporté par le mouvement de la terre, et lorsqu'il se retrouvera, le lendemain, devant le soleil, vingt-quatre heures se seront écoulées. Chaque point de ce méridien a décrit pendant ce temps une circonférence entière, c'est-à-dire 360 degrés, et, comme le mouvement de la terre est uniforme, chaque point décrit, en une heure, $\frac{360}{24}$ ou 15 degrés. Si donc, les méridiens de deux villes font entre eux un angle de 15 degrés, le méridien de l'une contiendra le soleil une heure après que ce même astre aura passé au méridien de l'autre. Un angle de 1 degré entre deux méridiens correspondra à une différence d'heures égale à 24/360 ou 1440′/360 ou 4 minutes.

Inversement, si l'on connaît exactement la différence des heures marquées par les horloges de deux villes, on connaîtra la différence de leurs longitudes.

Ainsi, par exemple, les heures de deux localités diffèrent de 56 minutes : puisque une différence de 4 minutes correspond à une différence égale à 1 degré, une différence de 56 minutes correspondra à une différence de longitude égale à $\frac{56}{4}$ ou 14 degrés.

On détermine les longitudes aujourd'hui en transportant un chronomètre bien réglé d'une ville dans une autre, on le compare aux horloges des villes qu'on traverse, et la différence des heures indique la différence des longitudes.

Mais on comprend qu'il faut un bon chronomètre, ne variant pas quand on le déplace, et, en 1715, on n'avait pas encore les chronomètres parfaits que nous possédons aujourd'hui. La détermination des longitudes sur terre et surtout sur mer occupait tous les savants. Philippe III d'Espagne avait promis 100 000 écus, les États de Hollande 100 000 florins, l'Angleterre 20 000 livres sterling à qui pourrait déterminer la longitude en mer avec l'exactitude nécessaire aux marins.

L'avocat de Meslay fils ne pouvait donc soutenir que la question proposée au concours par Rouillé de Meslay manquait d'importance, mais il rappelait que le testateur avait même donné une solution qui témoignait de sa faiblesse d'esprit.

« Si nous prenons un coq, disait Rouillé de Meslay, un coq du Portugal par exemple, accoutumé de chanter à minuit, et si nous le transportons à Paris, il va continuer de chanter à l'heure qui correspond à minuit dans son pays ; ce sera, je suppose, une heure du matin à Paris. On aura donc immédiatement la différence des heures des deux pays au même instant. »

Me Chevalier, l'avocat de l'Académie, répondait en ces termes aux sarcasmes de ses adversaires : « Tout le monde sait que, suivant les principes de la nouvelle philosophie de Descartes, tous les animaux sont des automates ou des machines dont la structure est parfaite... Si la structure de ce coq est telle qu'il doit chanter à la même heure qu'il chante dans le lieu où il est né, dans quelque partie du monde qu'il soit transporté, on aurait dans ce cas cette montre ou pendule que l'on cherche avec tant de soin pour reconnaître en mer l'heure qu'il est au point de départ. »

Cette idée des *coqs-horloges* vous fera certainement sourire, et le beau plaidoyer de Me Chevalier ne vous a probablement pas convaincus. Bien qu'un auteur

1. Voy. l'article « Où commence l'année, » vol. III, page 52.

tout moderne ait appelé le coq une *horloge à plumes*, vous avez compris tout de suite le peu de valeur scientifique du procédé de Rouillé de Meslay.

De ce que le testateur avait émis une opinion sans doute originale, mais non dépourvue de sens après tout, il n'en résultait pas qu'il fût fou. C'est ce que jugea le Parlement. Le procès dura quatre années; au bout de ce temps, l'Académie eut gain de cause sur tous les points. C'est ainsi que se termina la curieuse histoire du testament de Rouillé de Meslay.

ALBERT LÉVY.

L'ÉLÉPHANT

L'éléphant est sans contredit de tous les quadrupèdes celui dont la vue nous cause le plus d'étonnement. Sa taille colossale, ses formes massives, ses jambes semblables à des piliers ou à des troncs d'arbres, sa peau épaisse, rugueuse comme une écorce, l'allongement prodigieux de son museau en une trompe qui, flanquée de deux dents longues et fortes comme des pieux, descend jusqu'à terre, font penser à ces êtres monstrueux qui habitaient la terre avant l'apparition des hommes.

Cependant aucun animal vivant actuellement, parmi les mieux faits et les mieux doués, ne possède un instinct plus développé, plus fin, plus souple que cette énorme masse de matière. Il a fallu de nombreuses générations, façonnées par la domesticité, pour faire du chien et du cheval ce qu'ils sont aujourd'hui : il suffit de quelques mois pour qu'un éléphant sauvage, pris dans ses forêts natales, devienne le plus docile et le plus utile de nos serviteurs.

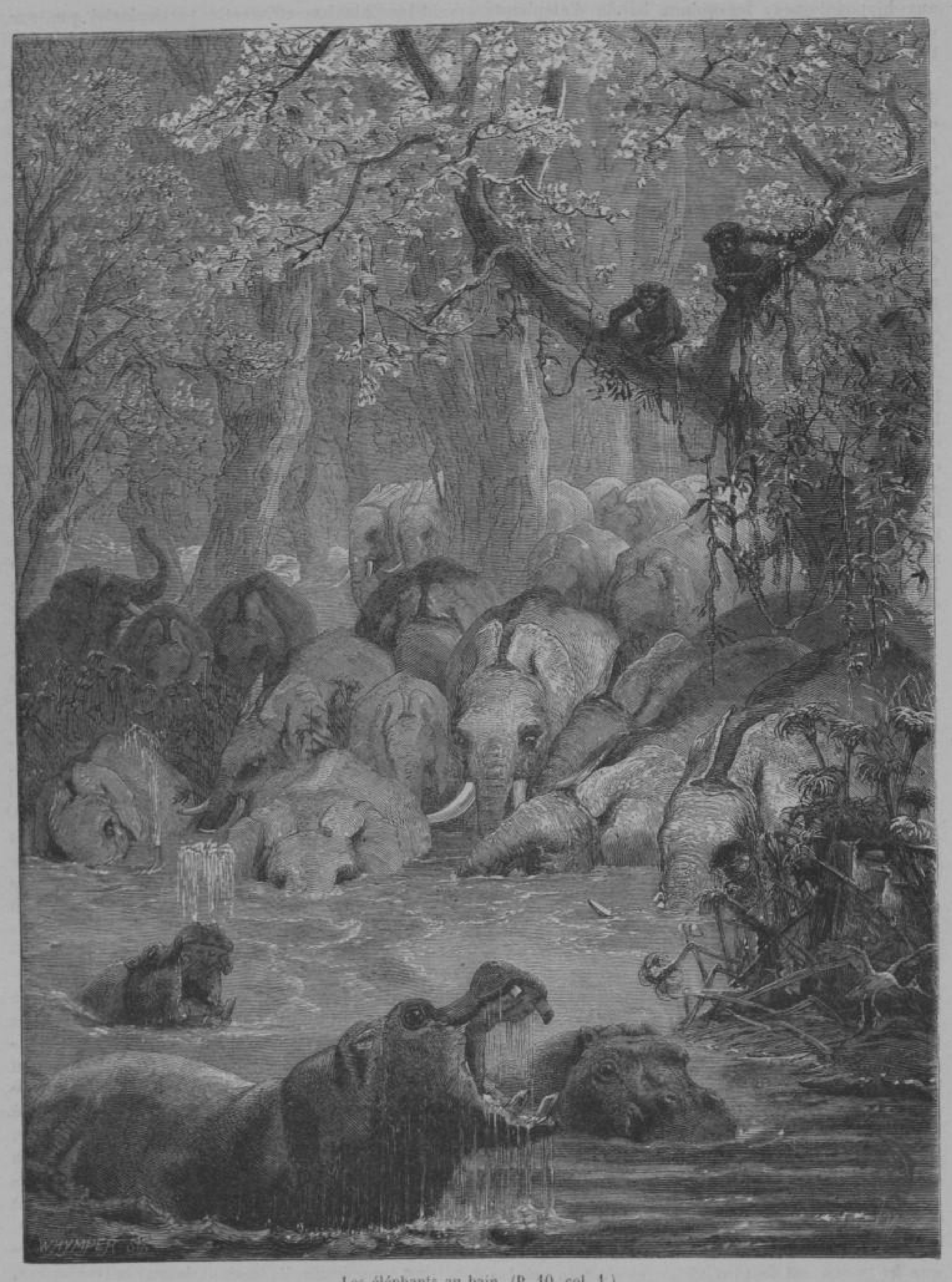
Les voyageurs qui ont eu l'occasion, soit en Afrique, soit dans l'Inde, d'observer les éléphants à l'état de liberté, ont été surpris de la sagacité dont ils font preuve dans leur manière de vivre. Ils forment des sociétés plus ou moins nombreuses, de trente, de cinquante, de quatre-vingts et même de cent individus, et ils choisissent parmi eux un chef, chargé de veiller à la sûreté commune et auquel tous obéissent. Sous la conduite de ce chef, qui marche à la tête du troupeau, ils parcourent les forêts vierges et les montagnes, se frayant toujours les chemins les plus directs et les plus sûrs, décrivant les détours les plus avantageux : un ingénieur, ayant étudié la topographie du pays, ne trouverait pas un tracé plus savant. S'il se rencontre des obstacles impossibles à éviter, de profonds ravins ou des arêtes étroites et escarpées, ils les franchissent avec une adresse qu'on n'attendrait pas de leur lourdeur ; ils passent là où des chevaux et des mulets ne passeraient pas. M. Rousselet, le voyageur dans l'Inde, a raconté aux lecteurs du *Journal de la Jeunesse*[1] plusieurs épisodes de son voyage qui témoignent de ce fait peu connu.

Lorsque les éléphants veulent s'arrêter dans un lieu découvert, soit pour s'y reposer et y paître, soit pour s'y baigner dans un fleuve ou dans un lac, ils prennent des précautions infinies. Le major Skinner décrit une scène où se déploya sous ses yeux la prudence extraordinaire de ces animaux.

C'était la nuit; un magnifique clair de lune rendait le paysage aussi visible qu'en plein jour. A cinq cents pas d'un étang situé dans une plaine, on apercevait la lisière d'une épaisse forêt, dans laquelle se tenait une troupe d'éléphants. « Je montai, dit le major Skinner, sur un arbre gigantesque dont les branches s'avançaient au-dessus de l'étang. Au bout de deux heures, un grand éléphant sortit de la forêt. A environ trois cents pas, il s'arrêta. Il avait parcouru cette distance sans faire le moindre bruit et resta plusieurs minutes immobile comme un roc. Il se remit en marche, puis s'arrêta de nouveau; il recommença trois fois le même manége, étalant, chaque fois qu'il demeurait immobile, ses grandes oreilles pour mieux écouter. Il arriva ainsi jusqu'au bord de l'eau; je voyais s'y refléter son image. Il n'étancha pas sa soif; il resta quelque temps en observation ; ensuite retournant sur ses pas silencieusement, il rentra dans la forêt. Mais il ne tarda pas à reparaître, cette fois avec cinq de ses compagnons. Tous s'avançaient avec la même prudence ; on n'entendait aucun bruit. Le guide plaça les cinq éléphants en sentinelles, regagna la forêt et en ressortit bientôt, suivi du troupeau entier ; ils étaient de quatre-vingts à cent. Toute cette foule marchait dans un profond silence. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin. Le chef s'avança seul de nouveau, conféra avec les sentinelles et, paraissant pleinement rassuré, donna l'ordre de continuer. Aussitôt le troupeau, oubliant toute idée de danger, courut vers l'étang et se précipita dans l'eau. Ils se livrèrent, et le guide comme les autres, au plaisir de satisfaire leur soif et de se baigner. Je n'avais jamais vu autant d'éléphants rassemblés dans un si petit espace. Je croyais qu'ils allaient vider l'étang... Voulant voir quel effet produirait sur eux un léger bruit, je m'avisai de casser une petite branche : tout le troupeau s'enfuit dans la forêt. »

C'est seulement à l'égard de l'homme que les éléphants se montrent aussi défiants. Ils savent par expérience combien ce pygmée, avec ses armes mystérieuses qui frappent et tuent à distance, est redoutable pour eux. Leur naturel inoffensif autant que leur grande force les préserve des attaques des animaux. Ils ne se trouvent aux prises avec le lion ou avec le tigre que dans le cas où on les emploie à chasser ces bêtes féroces. On a décrit des combats terribles entre éléphants et rhinocéros, mais ces rencontres sont extrêmement rares. Quant

1. Voy. vol. VI, pages 172, 184 et 202.

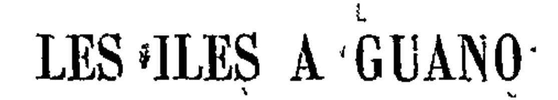


Les éléphants au bain. (P. 10, col. 1.)

aux hippopotames, lorsqu'une bande d'éléphants envahit les eaux où ils se baignent, ils cèdent aussitôt la place et se hâtent de regagner la rive.

Rien n'est plus intéressant à observer qu'une troupe d'éléphants qui, se sentant en sûreté, font une halte et prennent librement leurs ébats dans une clairière. Les uns cassent avec leur trompe de grandes branches d'arbres, les agitent indolemment comme un éventail, s'en fouettent le dos et les flancs pour chasser les mouches et finissent par les manger; d'autres arrachent de grosses touffes d'herbe et les battent contre un rocher ou contre un arbre pour les débarrasser de la terre qui adhère aux racines, avant de les avaler; ceux-ci, paraissant méditer, branlent la tête de haut en bas ou de droite à gauche, ou bien lèvent un de leurs pieds de devant et le balancent d'avant en arrière, en cadence, comme s'ils battaient la mesure; ceux-là fouillent avec leurs défenses dans le sol sablonneux et y creusent une fosse pour se coucher et se rouler dans la poussière; d'autres enfin, entrant à mi-jambe dans une mare, aspirent de l'eau avec leur trompe, s'aspergent le dos et les flancs, ou bien arrosent complaisamment leurs voisins; çà et là, les petits gambadent et folâtrent auprès de leurs mères. La paix, la concorde, un enjouement tempéré de gravité, semblent régner dans cette société d'animaux raisonnables.

E. Lesbazeilles.



LES ILES A GUANO

Près de la côte du Pérou sont disséminés en assez grand nombre de petits îlots rocheux, que les mouvements sous-marins ont à peine élevés au-dessus des flots et dont la surface aride et désolée a servi de refuge, pendant des siècles, aux innombrables bandes d'oiseaux qui hantent ces mers.

Ces rochers, situés sous un climat sec, se sont peu à peu couverts d'une sorte de fumier laissé par les volatiles qui s'y reposent; et ce dépôt, se continuant durant la suite des siècles, s'est accumulé, amoncelé, jusqu'à former des montagnes dépassant le niveau de la mer de 40 et 50 mètres.

Les habitants des pays voisins ont donné à cette matière spéciale recouvrant ces rochers le nom de *guano*. Cette matière d'origine si humble, reconnue comme un puissant régénérateur du sol arable, est devenue l'objet d'un commerce considérable.

Les principaux et les plus célèbres dépôts de cette matière fertilisante sont les îles Chinchas; c'est là que le guano est le plus riche, et c'est là que les flottes de toutes les contrées du monde viennent le chercher.

La partie du littoral de la mer du Sud où se trouvent les Chinchas offre cette particularité que, sur une étendue considérable, depuis Tumbes jusqu'au désert d'Atacama, la pluie est pour ainsi dire inconnue, tandis qu'en dehors de ces limites, au nord de Tumbes, dans les forêts impénétrables et marécageuses de Choco, il pleut presque sans interruption. A Payta, localité placée au sud de cette province, en 1860, il y avait dix-sept ans qu'il n'avait plu. Plus au sud encore, à Chocopé, on citait comme un événement mémorable la pluie de 1726; il est vrai qu'elle dura pendant quarante nuits, car elle cessait pendant le jour.

C'est précisément dans cette zone où la pluie est assez rare pour être considérée comme un événement, entre Payta et le rio Loa, que sont situés les gîtes de guano ammoniacal. Au delà plus au nord, comme plus au sud de ces points extrêmes, le guano exposé aux pluies tropicales est généralement dépourvu d'ammoniaque, de sels solubles; un sel insoluble a résisté, c'est le phosphate de chaux, la base et le caractère des guanos terreux.

Pour que le guano ait été accumulé en aussi énormes quantités sur les rochers, il a fallu le concours de circonstances aussi favorables à sa production qu'à sa conservation: un climat d'une sécheresse exceptionnelle sous lequel les oiseaux n'aient pas à se garantir de la pluie; des accidents de terrains offrant des crevasses, des anfractuosités où ils puissent reposer, pondre et couver à l'abri des fortes brises du sud; enfin une nourriture telle qu'ils la trouvent dans les eaux qui baignent la côte péruvienne. Nulle part au monde le poisson n'est plus abondant. Il arrive quelquefois, pendant la nuit, qu'il vient échouer vivant sur la plage en nombre prodigieux, sans que la mer soit agitée, comme s'il voulait échapper à la poursuite d'un ennemi.

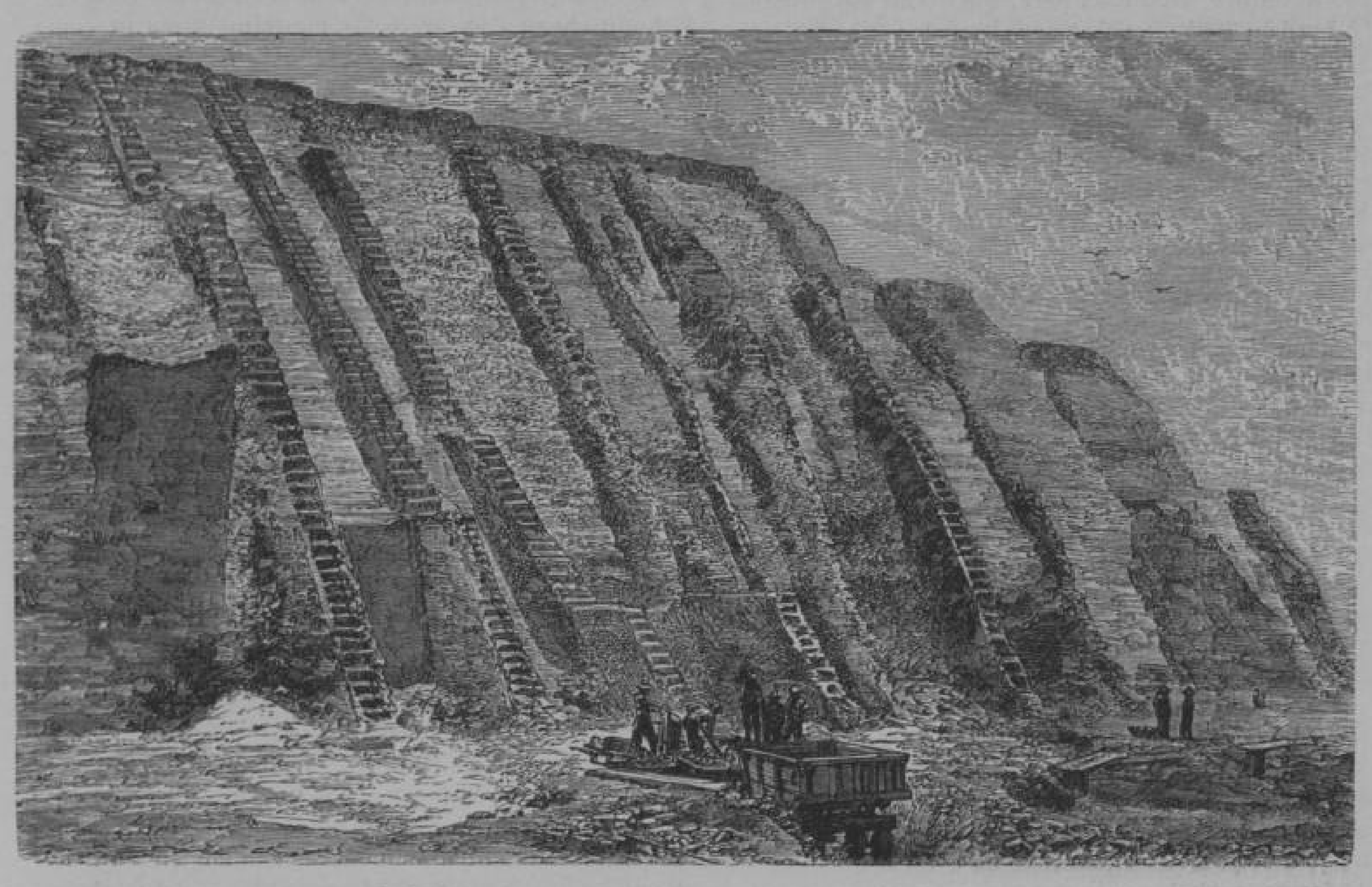
Un des navigateurs espagnols qui accompagnèrent les académiciens français à l'équateur, Antonio de Ulloa, rapporte que « les anchois sont en si grande abondance sur cette côte qu'il n'y a pas d'expression qui puisse en représenter la quantité. Il suffit de dire qu'ils servent de nourriture à une infinité d'oiseaux qui leur font la guerre. Ces oiseaux sont communément appelés *guanaes*, parmi lesquels il y a beaucoup d'*alcatras*, espèce de cormoran, mais tous sont compris sous le nom général de *guanaes*. Quelquefois, en s'élevant des îles, ils forment comme un nuage qui obscurcit le soleil. Ils mettent une heure et demie à deux heures pour passer d'un endroit à un autre, sans qu'on voie diminuer leur multitude. Ils s'étendent au-dessus de la mer et occupent un grand espace; après quoi ils commencent leur pêche d'une manière fort divertissante; car, se soutenant dans l'air en tournoyant à une hauteur assez grande, mais proportionnée à leur vue, aussitôt qu'ils aperçoivent un poisson, ils fondent dessus la tête en bas, serrant les ailes au corps, et frappant avec tant de force qu'on aperçoit le bouillonnement de l'eau d'assez loin. Ils reprennent ensuite leur vol en avalant

le poisson. Quelquefois ils demeurent longtemps sous l'eau, et en sortent loin de l'endroit où ils s'y sont précipités ; sans doute parce que le poisson fait effort pour échapper et qu'ils le poursuivent, disputant avec lui de légèreté à nager. Ainsi on les voit sans cesse dans l'endroit qu'ils fréquentent, les uns se laissant choir dans l'eau, les autres s'élevant ; et comme le nombre en est fort grand, c'est un plaisir que de voir cette confusion. Quand ils sont rassasiés, ils se réunissent, et toute cette nombreuse bande va chercher son gîte. On a observé, au Callao, que les oiseaux qui se gîtent dans les îles et les îlots situés au nord de ce port vont dès le matin faire leur pêche du côté du sud, et reviennent le soir dans les lieux d'où ils sont partis. Quand ils recommencent à traverser le port, on n'en voit ni le commencement ni la fin. »

Le guano des îles Chinchas, dont on n'a retrouvé que depuis quelques années les propriétés fécondantes, était connu des indigènes du Pérou au temps des Incas. Ces fils du Soleil avaient même édicté des peines très-sévères contre ceux qui dérangeraient ou tueraient les oiseaux fabricateurs du guano. La peine de mort était, dit-on, prononcée dans quelques cas.

Aux îles Chinchas, on exploite aujourd'hui le guano comme on exploiterait à découvert des couches de charbon, de plâtre, de sel gemme, de pierre de taille. Les sédiments se dressent sur une grande hauteur, souvent 20, 30 mètres, et au delà. Les ouvriers, disposés sur des gradins, abattent à la pioche la matière friable, pulvérulente. Elle tombe librement au pied des tailles, où on la charge à la pelle dans des brouettes. Elle est ensuite apportée dans des wagons analogues à ceux de nos grands terrassements. Les wagons roulent sur des voies ferrées qui vont des carrières à la mer.

On estime à quatre cent mille tonnes environ par an la quantité de guano aujourd'hui extraite. Cela fait quatre cents millions de kilogrammes, et l'on peut compter par kilogrammes pour une matière aussi utile.



Exploitation du guano dans les îles Chinchas. (P. 11, col. 2.)

En supposant que la moyenne des navires jauge quatre cents tonneaux, c'est mille navires par an qui fréquenteraient les Chinchas. Il est peu de ports du globe qui présentent un mouvement aussi important.

Le prix du guano peut se calculer en moyenne à trois cents francs la tonne sur les lieux de consommation, soit en tout cent vingt millions par an. Le plus clair de cette somme reste au Pérou : c'est le prix du monopole pour l'exploitation. La matière, à proprement parler, est sans valeur. Elle se bêche et s'extrait comme de la terre meuble, et le prix brut de la tonne de guano, rendu à bord, ne doit pas même atteindre deux piastres, soit dix francs.

LUCIEN D'ELME.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE

I

Le départ.

Le jour du départ, ce jour tant désiré, était arrivé. Mon coffre bien rempli fut attaché derrière la chaise de poste, et les recommandations, les embrassements et les adieux étant terminés, je montai en voiture avec mon père, qui devait me conduire à bord du *Triton*, vaisseau sur lequel, pour mes débuts, j'allais faire le tour du monde.

Peu de jeunes gens furent plus heureux que moi et commencèrent leur carrière sous de meilleurs auspices : je partais avec le capitaine Frankland, un vieil ami de mon père, considéré par tous ceux qui le connaissaient comme un navigateur de premier ordre et comme un marin plein de savoir et d'expérience. Pendant la guerre, il avait servi dans la marine de l'État; il l'avait quittée à la paix pour entrer dans la marine marchande. Il avait fait un voyage au pôle nord, sur un baleinier dont il avait le commandement, puis il avait traversé les mers antarctiques et visité plusieurs fois l'Inde, la Chine et les archipels de l'océan Pacifique.

Quoi qu'il fût déjà vieux, il continuait ses voyages, ayant avec lui son fils, jeune garçon de mon âge.

J'avais vu le capitaine pendant deux séjours qu'il avait faits chez mon père. Ses récits de voyages, joints à ceux que j'avais lus, m'avaient fait ardemment désirer d'embrasser la carrière de marin. J'étais assez mauvais écolier : aussi mon père consentit-il sans trop de peine à me confier à son meilleur ami.

A notre arrivée à Liverpool, nous prîmes un bateau qui nous conduisit vers ma future demeure, le bon navire *Triton*. Je n'avais jamais vu de vaisseau jusqu'à ce jour. La gravure m'en avait fait connaître la forme, mais je ne me faisais aucune idée du volume d'un gros vaisseau; aussi, lorsque le bateau fut rangé le long du *Triton* et que, regardant en haut, j'aperçus un des officiers qui se tenait debout à l'autre extrémité de l'échelle pour nous recevoir, il me parut que l'action de grimper sur le tillac devait ressembler beaucoup à l'escalade d'un château. Qu'aurais-je donc pensé si le *Triton* avait été un vaisseau de cent vingt canons et non un navire marchand, jaugeant cinq cents tonneaux à peine? Quoi qu'il en soit, je le pris alors pour un vaisseau magnifique, et le fait est que, pour ses dimensions, il était fort beau. Le capitaine était encore à terre, mais mon père reconnut immédiatement parmi les officiers notre cousin Silas Brand. C'était un homme blond, un peu ramassé, un peu épais, avec une figure ronde et assez colorée. Ses cheveux étaient rares, ses favoris épais et il rasait sa barbe dès qu'on entrait au port. Il me fallut longtemps le regarder et lui parler plus d'une fois avant de découvrir combien sa physionomie dénotait de fermeté et de bienveillance.

Enfin le capitaine Frankland revint à bord. Je fis mes adieux à mon cher père qui descendit le long du navire. Le pilote remarqua que la marée serait convenable. L'ancre fut levée. Un bateau à vapeur nous prit à la remorque et nous conduisit au large, où il nous quitta. Toutes les voiles furent mises dehors et nous commençâmes notre *voyage autour du monde*.

Le *Triton* était un bâtiment bien construit, il avait de bons officiers et un équipage de choix. Cependant en entrant en mer il avait l'air d'être fort mal rangé, et l'équipage s'occupait, sans relâche, à remettre toute chose à sa place. Ce mouvement me fit comprendre que je n'étais pas, moi, à ma place, car personne n'avait le temps de faire attention à moi, ni de me dire ce qu'il fallait que je fisse et, sans la présence de Gerard Frankland, le fils du capitaine, je me serais trouvé fort mal à mon aise. Il s'employait aussi activement que n'importe qui, et semblait comprendre parfaitement sa besogne. Enfin, il réussit à trouver le moment de me parler.

« Je vais vous dire ce qu'il faut que vous fassiez, Henry, me dit-il, tenez-vous à l'écart et observez. Vous en apprendrez plus maintenant de cette façon que de toute autre. Vous aurez grandement le temps, par la suite, de devenir un marin.»

Je suivis son conseil et m'en trouvai bien. La première manœuvre que je vis exécuter fut de diminuer la voilure, lorsque, après avoir passé les bas-fonds de l'embouchure de la Mersey, il fallut laisser le pilote descendre dans son canot. Après avoir donné une poignée de main au capitaine et à ses officiers, il nous souhaita un bon voyage et un prompt retour. Je regardai avec un vif intérêt le canot qui cinglait vers la barque du pilote, et fus tiré de cette contemplation par la voix de Gérard qui me demandait pourquoi j'avais l'air si ému. Quant à lui, le départ d'un pilote le laissait indifférent.

En remontant de bonne heure le lendemain matin sur le tillac, j'aperçus encore les côtes d'Angleterre: elles me parurent s'éloigner rapidement du côté de babord, à l'horizon de la mer azurée. Quand, me retournant, je jetai les yeux en haut, je fus frappé d'étonnement et d'admiration à la vue de la voilure, véritable avalanche de blanche toile qui descendait des vergues et dans l'autre sens montait comme une nuée de neige. Il me semblait qu'il y avait là assez de voiles pour faire voler dans les airs tout le navire et sa cargaison. En effet, comme la brise était légère et belle, nous avions toutes voiles dehors. Le capitaine Frankland s'efforçait de tirer le meilleur parti possible du vent favorable, afin de nous éloigner assez de la terre pour ne plus être exposé à nous en rapprocher, comme il arrive souvent à des bâtiments qui, après être partis, sont forcés de se réfugier sur la côte irlandaise. Nous filions chaque jour plus vite à mesure que la brise fraîchissait, et cela dura ainsi toute une semaine. Alors le vent tomba

et nous nous arrêtâmes, baignant nos flancs jusqu'aux dalots dans les flots purs de l'Atlantique. Pendant ce temps tout avait été mis en ordre, j'avais appris à trouver mon chemin dans toutes les parties du navire et à nommer les divers mâts, les cordages, les manœuvres et les voiles. Alors Gérard m'engagea à monter dans la mâture. Naturellement j'y consentis.

« Suivez-moi donc, jeune homme! » dit-il, en s'élançant d'un air de défi dans les agrès du grand mât. Je grimpai assez volontiers, m'attendant à passer à travers le trou des marins d'eau douce, comme on appelle l'ouverture de la hune où aboutissent les haubans; mais Jerry[1], qui n'avait pas peur que je me brisasse le cou sous ses yeux, me conduisit par les allonges; bientôt je le vis debout dans la hune, rire au-dessus de moi, tandis que mon dos pendait au-dessus de l'eau et que je me demandais si je réussirais à m'élever suffisamment pour saisir les haubans de la hune.

« Ne lâchez pas les pieds, me dit-il, avant d'avoir fermement attrapé ce cordage. » Je saisis le hauban d'une main, puis de l'autre, et, attirant mes genoux, je les plaçai sur le bord de la hune et enfin je me relevai debout à côté de mon compagnon. J'aurais bien voulu m'arrêter pour reprendre haleine; mais, avant que j'eusse pu lui dire un mot, Jerry était reparti, grimpant comme un singe aux agrès du mât de hune et me criant, en riant, de venir le rejoindre. Je pensais bien sûr qu'il se tiendrait là; mais, avant que j'y fusse, il en était loin et grimpait, grimpait toujours, jusqu'à ce qu'il atteignit la pomme du grand mât; là, se tenant par le menton en équilibre, il retira son bonnet et l'agita autour de sa tête. Alors je me piquai au jeu et je me trouvai bientôt sous lui. Dès qu'il eut quitté la place, je la pris et refis la même bravade que lui; mais il ne me laissait pas perdre de temps. Se laissant glisser le long de l'étai du grand mât, il grimpait déjà après le gréement du mât de misaine. Là il me fit signe de le rejoindre.



Le pilote. (P. 12, col. 2.)

Cependant, sans que je les visse, deux matelots, des plus anciens de l'équipage, montaient aux haubans de misaine, et quand j'arrivai près de Jerry, ils se dressèrent à mes côtés. « Vous n'avez pas encore payé le droit de prendre pied ici, maître, dit d'un ton rude l'un d'eux, qui se nommait Ben-Youl.

— Vous savez ce que cela veut dire? reprit de même ton l'autre, qu'on appelait Charlie Cockle.

— J'ignore ce que vous me voulez, répondis-je; mais je vois que vous êtes deux contre un, ce qui, en tout cas, est assez vilain, et je ne suis pas de ceux, voyez-vous, qui cèdent aux menaces; » et j'essayai de leur échapper sans trop savoir par où je grimpais.

Un moucheron embarrassé dans une toile d'araignée aurait aussi bien pu essayer d'échapper à son

1. Jerry, diminutif de Gérard.

ennemie affamée. En un clin d'œil je fus saisi, et, sans plus de cérémonie, ils prirent mes jambes et mes bras et les amarrèrent au gréement du mât de hune, faisant de moi ce qu'on appelle un aigle déployé. La position que j'occupais était fort élevée, mais je la trouvais peu intéressante et pleine d'humiliation; d'autant plus que ce gredin de Jerry la rendait encore plus désagréable par son ironie. J'étais sûr qu'il s'était entendu d'avance avec Youl et Cockle pour me faire tomber dans ce piége. Les matelots étaient redescendus sur le pont, me laissant ficelé de cette ignominieuse façon; quant à Jerry, il vint se planter dans le gréement en face de moi.

« Voilà qui doit être fort désagréable! me dit-il. Je voudrais bien savoir ce qu'ils diraient si je vous détachais.

— Faites-le donc, répondis-je; car vraiment c'est une honte pour moi.

— Je n'ose pas, répliqua-t-il, en prenant l'air sérieux, bien qu'il ne pût pas réprimer le clignotement de ses yeux souriants. Ce sont de vrais sauvages; mais j'y pense : est-ce que vous ne pourriez pas essayer de vous racheter? Voulez-vous que je voie à arranger cette affaire-là? »

Évidemment je n'avais aucun moyen de lutter contre mes bourreaux. En conséquence, et malgré mon dépit, j'eus la sagesse de consentir à payer une petite somme pour ma rançon. L'arrangement fut bientôt conclu, et lorsqu'ils m'eurent détaché, Youl et Cockle me firent à la fois leurs excuses du tour qu'ils m'avaient joué et leurs compliments pour l'audace et l'agilité que j'avais montrées dans ma première ascension.

Comme j'eus le bon sens d'accepter de bonne humeur la farce qu'on m'avait faite, elle me rendit fort populaire parmi les matelots, et je découvris qu'il n'y avait pas de meilleurs cœurs ni d'homme plus dévoués à bord que Youl et Cockle. Je remarquai que Jerry profitait des instants où son père n'était pas sur le pont pour accomplir les tours que lui suggérait sa futile cervelle; parfois ils étaient découverts et blâmés, mais alors le coupable prenait un air si contrit et faisait de si drôles d'excuses que le capitaine Frankland trouvait qu'il valait mieux ne le point punir. En vérité, ses fautes ne méritaient guère un châtiment. Sa petite taille et ses traits délicats, mais petillant d'esprit, le faisaient paraître plus jeune que moi; cependant j'étais plus jeune et j'avais moins que lui l'expérience du monde. La délicatesse apparente de sa constitution avait décidé son père à l'emmener de bonne heure à bord; mais maintenant Jerry y avait pris goût, si bien qu'il m'assurait qu'il voulait être marin. Nous couchions ensemble dans une cabine que nous avions tout près de celle du capitaine. Gérard étudiait l'art de la navigation et le capitaine Frankland m'avait averti que, pour le rattraper afin de pouvoir travailler avec lui, j'avais beaucoup à faire. C'était lui qui dirigeait nos études, mais c'était Silas qui était notre véritable professeur et qui, avec le calme le plus tranquille, réussissait toujours à nous communiquer, sous des formes diverses, mais d'une façon aussi rapide qu'agréable, une quantité considérable d'instruction. Il me semblait toujours exposer l'enseignement nécessaire au moment favorable et de la manière la plus propre à la graver dans notre mémoire.

A suivre. W. H. G. Kingston,

Adapté de l'anglais par J. Belin de Launay.

LE RÊVE D'UN MISANTHROPE

« Oui, la vie est une triste chose, et l'humanité une assez laide espèce, disait Arnold Kammer en découpant d'un air de mauvaise humeur un quartier d'agneau fricassé aux fines herbes. »

Rien autour de lui cependant ne motivait cette subite apostrophe; le dîner avait été servi, comme de coutume, à midi sonnant; sur la nappe éclatante de blancheur, l'argenterie massive disait l'opulence de la maison, tandis que le vin blanc, récolté sur les pentes du Rossli, brillait comme de la topaze liquide à travers le cristal des carafes.

En face de lui, sa digne femme, honneur de son foyer; à ses côtés, des visages d'enfants frais et vermeils, et tout au bout de la table, Burkard le caissier intègre, le factotum modèle entouré de quatre ou cinq jeunes gens sérieux et discrets, principaux commis du riche drapier. Tout cela marchait à la baguette, comme disait parfois Arnold lui-même dans ses heures de satisfaction.

« Qu'a donc le père, aujourd'hui? demanda d'un air étonné la gentille Gretli, l'enfant gâtée, la favorite de toute la maison.

— Ce que j'ai, enfant? Quand vous aurez comme moi vécu près d'un demi-siècle, quand vous aurez fait une longue expérience de ce monde de trahisons, de cet océan d'injustices et de fourberies où se noie l'honnête homme, vous ne m'adresserez plus d'aussi sottes questions. »

Gretli se tut, et jusqu'à la fin du repas l'on n'entendit plus que le bruit de la vaisselle et le cliquetis des fourchettes.

En sortant de table seulement, Mme Kammer s'approcha de son mari.

« Eh bien, Arnold, lui dit-elle doucement, est-ce que l'élection est terminée? Vous êtes revenu de bien bonne heure ce matin.

— Je ne suis pas resté jusqu'au bout, répondit-il d'un ton bourru. J'en ai vu assez comme cela pour prévoir ce qui va arriver.

— Vous pensez alors qu'il ne vous reste plus aucune chance, murmura-t-elle timidement.

— Eh parbleu! je n'en ai jamais douté. Cet intrigant de Ludwig Stark l'emportera naturellement. Il n'y a de bonheur en ce monde que pour les coquins. »

Et désireux de couper court à tout autre essai de conversation, Arnold traversa le jardin à pas pressés, sans daigner jeter un regard sur les roses innombrables qui lui envoyaient leur parfum au passage, et sur la palissade fleurie toute tapissée de chèvrefeuille et de clématite odorante.

Le soleil était dans toute son ardeur. Arnold, le front en sueur et les paupières appesanties, fut bientôt las de marcher sur la route découverte, et prenant à sa gauche un petit sentier bordé de haies vives, il alla s'étendre sur la mousse à l'ombre des sapins.

« J'ai gagné un fameux mal de tête, à cette stupide séance, se dit-il, tout en retirant sa redingote de drap marron dont il se fit un oreiller. Aussi, que diable ai-je été faire là-bas? N'aurait-il pas mieux valu terminer mes comptes du mois que de passer la matinée à écouter les déclamations et les paradoxes de ce fourbe de Ludwig? Décidément la charité est une duperie et la philanthropie un attrape-nigaud. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour eux. Injustes et ingrats, les voilà tous! N'est-ce pas moi pourtant qui ai payé de mes propres deniers l'érection de la fontaine de Schœnbach dans le plus pauvre faubourg de la ville? N'est-ce pas moi qui l'année dernière ai donné cette nouvelle pompe à incendie qui a fait merveille lorsque le feu a pris dans le chantier de Winfrid? Et qui donc, si ce n'est ma fille Gretli, a été marraine de la cloche de Saint-Nicolas, à preuve qu'il m'en a coûté plus d'un bel écu bien sonnant? Mais ce Ludwig, qu'a-t-il donc jamais fait, si ce n'est de distribuer, lors de la fête du Kleinthal, quelques tonneaux de bière aigre et quelques saucissons moisis à la populace ameutée comme si le Pactole coulait de ces mauvais tonneaux? »

Telles étaient les amères réflexions du digne drapier. En vain, autour de lui, le chœur des insectes bourdonnait dans les bruyères; en vain la cascade au mince filet d'argent laissait tomber sans fin ses eaux murmurantes; en vain la salubre odeur du foin coupé venait se mêler aux fortes émanations des vigoureux sapins.

Arnold ne voyait rien, ne sentait rien, n'entendait rien au milieu de cette fête de la nature; il était aveugle et sourd, il était ingrat, en un mot, comme le sont presque toujours les mécontents.

Tout à coup, le rêveur vit apparaître devant ses yeux un long cortège qui venait à lui dans les hautes herbes, non loin du petit sentier conduisant à la montagne; blouses bleues ou blanches, vestes, jaquettes, bourgerons, tous les vêtements de travail étaient représentés là, s'avançant en bon ordre et comme à pas comptés.

« Maître, dirent les premiers en saluant d'un air ironique, finisse qui voudra la maison du coin de la place aux Blés; voilà assez longtemps que nous travaillons pour toi. L'heure du repos a sonné pour nous. A toi maintenant de gâcher le plâtre, de tailler la pierre et de grimper sur les échafaudages vacillants au péril de ta vie.

— Maître, dit après eux un chœur de voix rauques dans le patois de la montagne, tu peux, si le désir t'en prend, aller abattre ta provision de bois pour l'hiver qui vient. Nous en avons assez de la hache et de la cognée, et de la bise de là-haut qui gèle la sueur sur le corps du bûcheron. C'est notre tour de descendre dans la vallée et de nous chauffer avec le bois que d'autres auront fendu.

— Maître, prononça solennellement la voix lente d'un vieillard vêtu d'un bourgeron bleu, je viens au nom de tous mes confrères, les vignerons de Waldshut, te dire de ne plus compter sur nous pour tes vignes du Rossli dont tu étais si fier. Assez longtemps nous avons cultivé les ceps qui font ta gloire; assez longtemps nous avons foulé la grappe dans les vastes cuves. Désormais nous ne ferons plus de vin pour les autres, estimant qu'ici-bas chacun doit travailler pour soi seul, et se tirer d'affaire comme il l'entend.

— Maître, dirent à leur tour les fouleurs, les cardeurs et les tisserands, depuis de longues années que nous travaillons pour toi, nous t'avons amassé une assez belle fortune. Ta caisse regorge d'écus neufs, et tes magasins des plus beaux draps du monde. Adieu donc; fais affaire avec qui tu pourras. »

Le défilé paraissait terminé.

« C'est fini enfin, dit Arnold avec un amer sourire. Les lâches! les ingrats! les révoltés!

— Non ce n'est pas fini, mon maître, » murmura une voix qui le fit tressaillir.

Celui-là n'était pas un ouvrier; habillé de noir, le visage austère, il s'avançait gravement en baissant les yeux.

« Maître, dit-il, voici la clef de votre caisse que je suis venu vous rendre moi-même. A votre tour de rester de longues journées, couché sur les livres, derrière le grillage de l'obscur comptoir. Je veux enfin jouir de ma part de soleil, m'égarer dans ses halliers touffus, ou m'étendre comme un bourgeois à l'ombre des sapins. »

Pour le coup, le digne Kammer se sentit atteint au cœur.

« *Tu quoque*, Burkard? » s'écria-t-il douloureusement, ne trouvant rien de mieux que cette réminiscence classique pour exprimer son étonnement et son indignation.

La sueur lui coulait du front; un poids insupportable oppressait sa poitrine; il craignit d'étouffer, fit un violent effort pour retrouver la respiration prête à lui manquer et ouvrit enfin les yeux.

La vision avait disparu. Arnold regarda autour de lui d'un air effaré. Qu'était donc devenu l'aveuglant soleil de tout à l'heure, et ce long cortége d'hommes en révolte qui venait de soulever devant lui la poussière du chemin?

Maintenant le jour pâlissait; dans les buissons, dans les arbres, dans les haies, un gazouillement confus, des milliers de petites voix musicales se heurtant, se confondant, se cherchant pour se dire le bonsoir des oiseaux; au loin les clochettes des bestiaux rentrant au chalet, les appels joyeux des petits pâtres sur la montagne, et l'angelus sonnant à toute volée dans le haut clocher de Saint-Nicolas.

Arnold s'essuya le front, se frotta les yeux et regarda sa montre.

« Sept heures, dit-il! Comme j'ai dormi! Merci, mon Dieu! Ce n'était qu'un rêve! »

Comme il rentrait chez lui, il aperçut, dans la petite ruelle qui conduisait au jardin, Werner le maître maçon, suivi des ouvriers qui travaillaient sous ses ordres.

« Cela va bien, M. Kammer lui cria cet homme d'une voix joyeuse, du plus loin qu'il le reconnut. Encore quinze jours de ce beau temps, et nous poserons le bouquet au haut du toit. Un fameux bouquet, j'imagine, car vous pourrez vous vanter d'avoir la maison la plus solide de tout le canton. »

Arnold répondit quelques mots de bonne humeur et mit le pied dans la cour. Sous le hangar, on entassait symétriquement les bûches nouvellement sciées qui avaient encore cette bonne odeur des bois si saine et si robuste. A l'entrée de la cave, le tonnelier cerclait des futailles en chantant, pendant qu'auprès des magasins les commis empressés aidaient à décharger de lourds ballots de drap. Enfin, à travers la fenêtre entr'ouverte, on apercevait le fidèle Burkard, la plume derrière l'oreille, rattachant soigneusement ses fausses manches de percaline noire, comme s'il se disposait à aller rejoindre les travailleurs.

« Ah! voilà papa, s'écria Gretli, moitié riant, moitié pleurant. Vilain père! Nous étions tous inquiets de te savoir dehors depuis si longtemps. »

Et la petite fille, s'élançant du vestibule dans la cour, sauta au cou du digne marchand.

« Là, là, disait-il d'un air attendri; en voilà assez. Allons rejoindre ta mère. Il est l'heure de souper.

— Je le crois bien; Luisa est à bout de patience, et la friture gémit dans la poêle depuis longtemps: les crackels ne vaudront rien ce soir. »

En se mettant à table, Arnold trouva sur son assiette une grande lettre cachetée de trois sceaux de cire rouge.

« Qu'est-ce que cela? demanda-t-il. Le sceau du conseil! »

Il déchira l'épaisse enveloppe, lut rapidement et jetant sa serviette loin de lui d'un air moitié confus, moitié joyeux:

« Mme la Présidente, dit-il à sa femme, lisez à votre tour, cela vous regarde aussi bien que moi.

— Et cet intrigant de Ludwig, murmura-t-elle avec un sourire malicieux? Que sont donc devenues ses machinations ténébreuses?

— Ludwig est un honnête homme, et j'étais un ingrat. J'apprends qu'il a contribué de toutes ses forces au succès de mon élection. Embrassez votre père, mes enfants. Ce soir, si vous êtes sages, je vous raconterai un rêve qui m'a été plus utile que bien des heures de veille. Vous y verrez que nul ne peut se vanter de se passer des hommes, et que sous peine d'être ingrats, nous devons tous les aimer. »

MARIE MARÉCHAL.



Le rêve d'un misanthrope. (P. 14, col. 2.)



Le feu de la Saint-Jean (P. 17, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

III

Le feu de la Saint-Jean.

La fête de saint Jean, le 24 juin, est une des plus grandes fêtes de la Bretagne. A Brest en particulier, où se tient le *pardon*, et tout autour de la rade, on la célèbre du matin au soir, et même la nuit, car il faut attendre que la nuit soit noire pour allumer les feux, ces antiques feux de la Saint-Jean qui ne sont plus qu'un souvenir dans le reste de la France. Sur toutes les hauteurs qui couronnent la rade, on les voit s'élever et briller les uns après les autres; on dirait les signaux de guerre des anciens Gaulois. Mais ce n'est qu'un signal de danse : dès que la flamme brille, les filles et les garçons se prennent par la main et mènent leur ronde autour des fagots : les garçons gambadant et se démenant tant qu'ils peuvent, les filles sautant gravement sur place, roides et droites, sans tourner la tête et sans écarter les bras. Quand les feux sont éteints, on s'en va dans les maisons boire du cidre et manger des galettes de blé noir.

La fête est pour tous, grands et petits; il n'y a pas de dimanche qui soit chômé mieux que la Saint-Jean. Tous les travaux sont suspendus, tous les ouvriers ont leur congé; dès l'aube, chacun ne songe qu'à sa toilette et aux réjouissances du jour. Françoise, la veille de la Saint-Jean, fut donc prévenue par la ménagère qui l'avait employée toute la semaine qu'il n'y aurait pas d'ouvrage pour elle le lendemain et qu'elle serait libre de s'amuser comme il lui conviendrait.

S'amuser, Françoise n'y songeait guère : elle n'en avait plus l'habitude. Mais à force d'entendre les filles du village parler, un mois d'avance, des atours qu'elles mettraient à la fête de Saint-Jean, il lui était venu l'envie de se faire belle, elle aussi. Et, prenant sur son sommeil, elle avait trouvé moyen de blanchir sa coiffe aux grandes ailes, et la bande de mousseline qui sert de collerette aux femmes de Plougastel. Elle avait fait un rempli à une jupe bleue qui avait appartenu à sa mère, et son fichu à carreaux, bien lavé et repassé, cacherait son vieux petit corsage trop court et trop étroit. Que gagnerait-elle à se parer ainsi? Rien, sans doute; car elle ne songeait nullement à s'en aller se promener à la ville ou sur les routes; la fête de saint Jean n'était pour elle qu'un dimanche de plus à passer au pied du calvaire. Elle avait peut-être une vague idée que sa mère serait contente de la voir propre et soignée; ou bien c'était tout simplement un instinct de petite fille.

Quoi qu'il en soit, il faisait à peine jour, lorsque Françoise, ayant secoué les brins de paille qui s'étaient attachés à ses vêtements dans la grange où elle avait dormi, et fait sa toilette à la fontaine, s'en vint heurter timidement à la porte de la Pierzik. Point de réponse : la Pierzik était pourtant une femme laborieuse, qui avait coutume de se lever matin. Françoise attendit; puis, elle pensa que la Pierzik ne l'avait peut-être pas entendue, mais

[1] Suite. — Voy. page 1.

qu'elle devait être levée, et elle frappa plus fort.

Une porte s'ouvrit de l'autre côté de la rue, vis-à-vis la maison de la Pierzik.

« Hé! c'est toi, Françoise? dit une voix de femme. La Pierzik est partie avant le jour, et elle m'a laissé sa clef pour toi ; elle pensait bien que tu viendrais chercher tes hardes, mais elle n'avait pas le temps de t'attendre. Voilà la clef; n'oublie pas de me la rendre quand tu t'en iras. »

Françoise n'était pas curieuse, et elle ne demanda pas où était allée la Pierzik; et comme la voisine n'était pas bavarde (les Bretonnes ne le sont qu'à leurs heures), elle ne le lui dit point. Peut-être aussi qu'elle n'en savait rien.

L'enfant, se trouvant seule dans la maison, en profita pour secouer et battre au soleil les pauvres vêtements, seul héritage que sa mère lui eût laissé, et, tout attendrie, elle les couvrit de baisers en murmurant : « Maman! » Elle n'aurait pas osé le faire devant la Pierzik dont elle avait un peu peur; quand elle venait chercher quelque vêtement de rechange, elle le prenait bien vite sans oser toucher au reste, et elle se hâtait de filer une quenouillée ou d'aller au jardin arracher les mauvaises herbes, pour payer le loyer de sa malle.

Quand elle eut tout remis en ordre, elle s'habilla avec soin, et lissa ses cheveux bruns devant le miroir de la Pierzik. Puis elle s'en alla, en grignotant un morceau de pain que la voisine lui avait donné parce qu'elle l'avait aidée à débarbouiller ses enfants, qui ne se prêtaient pas de bon cœur à cette cérémonie.

Cette journée-là n'eut rien de remarquable pour elle, si ce n'est qu'elle entendit plusieurs fois répéter sur son passage : « Tiens! la petite Françoise! comme la voilà brave! » On ne peut pas dire que cela lui fit de la peine; mais elle ne s'en occupa pas plus que de raison, et passa son temps comme à l'ordinaire à regarder grandir et tourner sur l'herbe des tombes l'ombre des statues du calvaire. Le soir pourtant, elle se sentit triste à l'idée d'aller se coucher dans une grange pendant qu'on se réjouissait partout, et elle se dirigea vers le lieu où les fagots étaient dressés.

C'était à quelque distance du village, sur un grand tertre qui dominait la rade; le feu se verrait de loin. La nuit tombait, et déjà les promeneurs arrivaient de tous les côtés, pour voir allumer les fagots. Les enfants se tenaient debout et formaient un cercle à l'entour, un peu loin, pour ne pas se brûler et pour laisser de la place aux danseurs. Les marchands circulaient entre les groupes, offrant aux uns des bagues d'argent et des médailles de cuivre, aux autres des bâtons de sucre et des poignées de raisin sec. Dans un coin, la foule écoutait un mendiant qui chantait une complainte. Les vieilles femmes, assises à la meilleure place, devisaient ensemble des nombreuses fêtes de saint Jean qu'elles avaient déjà vues, et qui étaient, dans leur jeune temps, bien plus belles que celles d'aujourd'hui; et les jeunes gens, appuyés sur leur penbaz, suivaient du regard les filles qui passaient, en comptant, sans faire mine de rien, combien elles avaient de galons d'argent à leurs manches[1]. Françoise se tint debout, un peu à l'écart, et regarda comme les autres.

Son attention fut bientôt attirée par un personnage qu'elle ne connaissait pas. C'était un beau grand gars, leste et bien découplé, qui allait et venait, distribuant des bonjours et des poignées de mains aux grands, des taloches, des embrassades et des friandises aux petits, avec une vivacité et une animation que ne montrent guère les graves habitants du Léonais. Il ne portait pas non plus le costume national, et ses cheveux blonds, au lieu de flotter sur ses épaules, étaient taillés en brosse, et couverts du béret bleu des marins, posé crânement un peu en arrière. Il portait le gilet rayé, la chemise à grand col rabattu, orné d'ancres aux coins, le pantalon de toile et la ceinture de laine rouge. Il riait continuellement, et montrait une double rangée de dents blanches qui éclairaient son visage basané, de concert avec des yeux bleus brillant de gaieté et de bonne humeur. Les gens paraissaient aussi contents de le voir qu'il l'était de se trouver là; on l'appelait de tous les côtés : « Yves! Yvon! Yvonnic! » et l'on félicitait sa mère de son retour, de sa force et de sa beauté.

Sa mère, c'était la Pierzik, et elle ne se montrait pas peu fière d'avoir un si beau gars. Elle l'appelait pour le faire tenir droit auprès d'elle, afin qu'on vît bien qu'il la dépassait de deux travers de doigt, quoiqu'il n'eût pas encore quinze ans. Ce n'était pas étonnant d'ailleurs : Yvonnic tenait de son père, Malo Pierzik, un robuste marin de près de six pieds de haut, qui donnait en ce moment le bras à sa femme en fumant sa grosse pipe à court tuyau, et qui, lui aussi, renouvelait connaissance avec ses voisins, mais d'une façon moins remuante et moins bruyante que son fils. La Pierzik racontait comment elle avait reçu la veille au soir une lettre d'Yvonnic, qui savait écrire, et qu'elle était partie pour aller à Brest se la faire lire par l'écrivain public, le vieux Penhir. Et voyez comme cela se trouvait : la lettre marquait que son homme et son gars étaient débarqués dans le port de Nantes, que leur capitaine venait de les congédier, et qu'ils allaient prendre la diligence pour Brest, où ils arriveraient ce jour-là même. Elle n'avait fait qu'un saut de l'échoppe du vieux Penhir au bureau de la diligence et elle n'avait pas eu longtemps à attendre pour revoir son homme et Yves, qu'elle n'avait presque pas reconnu, tant il avait grandi depuis trois ans qu'il était parti. Les auditeurs ne manquaient pas de protester qu'ils ne l'auraient pas reconnu non plus.

Une grande clameur s'éleva tout à coup et inter-

1. Les galons d'argent indiquent le nombre de sacs d'écus que la fille apportera en dot.

rompit toutes les conversations : le feu était allumé! On entendait petiller la flamme et craquer les brindilles des fagots, et la fumée montait déjà, blanche et légère, vers le ciel. « Io! Io! s'écria Yves. Vite la ronde! Oh! le beau feu de la Saint-Jean! y a-t-il longtemps que je n'en ai vu un pareil! »

Il tendait ses deux mains qui furent bientôt prises : on accourut et la ronde commença. Le feu flambait, clair et gai, et jetait de belles lueurs rouges sur les visages des danseurs; la ronde tourbillonnait au milieu des rires et des cris de joie, et les chiens, attirés par ce spectacle insolite, aboyaient de toutes leurs forces. Yves, tout en sautant, aperçut Françoise debout au premier rang des spectateurs.

« Comment s'appelle-t-elle, celle-là? demanda-t-il à sa voisine en lui désignant Françoise, et pourquoi ne vient-elle pas danser?

— Celle-là? répondit avec une nuance de dédain la jeune fille à qui il s'adressait, c'est la pauvre Françoise.



Françoise tâchait de tirer le filet à elle. (P. 21, col. 1.)

— Eh bien, à qui est-elle cette Françoise-là?

— A personne, ses parents sont morts. Elle est à la charge de la commune. »

Yves quitta brusquement la ronde et courut prendre Françoise par la main.

« Viens danser, ma petite fille, lui dit-il en l'entraînant, c'est fête aujourd'hui, il faut que tout le monde s'amuse. »

Françoise, étonnée, ébahie, ne résista pas; elle se laissa emmener et se trouva, sans savoir comment, enchâssée dans la ronde. D'abord elle suivit passivement les autres danseurs, puis elle trouva la danse amusante et sauta pour son plaisir, et enfin, quand la nouveauté du plaisir fut un peu épuisée, elle se mit à penser avec reconnaissance à la bonté d'Yves Pierzik. Fallait-il qu'il fût bon, lui qui ne la connaissait pas, pour avoir fait attention à elle, et avoir eu l'idée qu'elle aussi pourrait bien avoir envie de danser. Elle se sentit le cœur épanoui comme elle ne l'avait pas eu depuis que sa mère était morte, et elle se promit de rendre à la Pierzik le plus de services qu'elle pourrait, pour lui payer la charité de son fils.

Le feu s'éteignait, la ronde s'était disjointe et les enfants remuaient les cendres pour y chercher quelques bouts de tisons encore rouges, qu'ils s'amusaient à agiter dans la nuit : on eût dit qu'ils faisaient flotter des rubans de feu. Les groupes se reformaient et s'éloignaient l'un après l'autre; c'était l'heure de la ménagère, l'heure des crêpes, du cidre et du lait caillé. La Pierzik appela Yves.

Yves tenait encore la main de la pauvre Fran-

çoise et ne paraissait pas pouvoir se décider à la lâcher. Elle essaya de la retirer.

« Où vas-tu, petite? lui dit Yves.

— Chez Riou le pêcheur; c'est chez lui que je dois travailler demain, il faut que j'y couche ce soir pour être prête à l'ouvrage de bonne heure.

— Mais tu vas manger des crêpes, au moins, chez Riou? »

La petite secoua la tête.

« Oh! non, je vais aller me coucher bien vite pour ne pas les déranger. »

En parlant ainsi, elle avait le cœur gros, et pour la première fois de sa vie, elle pensait que c'était un grand malheur que de ne pas manger des crêpes le soir de la Saint-Jean.

Yves fut probablement du même avis, car, serrant la main de Françoise pour l'empêcher de lui échapper, il l'entraîna en courant sur les pas de Malo Pierzik et de sa femme, qui reprenaient tranquillement le chemin de leur logis.

« Mère, dit-il, j'amène de la compagnie. Voilà Françoise, qui n'a pas de parents et qui est toute seule ce soir, elle nous aidera à faire les crêpes..... et à les manger. »

La Pierzik n'était qu'à moitié contente, mais le moyen de refuser quelque chose à son gars, un si beau gars, qui était resté trois ans à la mer? Elle hocha la tête en signe de consentement et dit :

« C'est bon, Françoise mettra le couvert et me graissera la galettoire [1]. »

Françoise trouva l'invitation suffisante, et comme elle était déjà habituée à payer de son travail tout ce qu'elle recevait, elle s'empressa, dès qu'on fut arrivé à la maison, d'allumer le feu, d'y placer la galettoire et de ranger sur la table le pot de cidre et les assiettes à fleurs (les Pierzik étaient des gens aisés qui ne mangeaient pas à même la table). Puis elle prit la cuiller de bois et se tint prête à étendre le saindoux sur la plaque, aussitôt que la Pierzik le lui commanderait.

Voici le souper! Du pain cuit d'hier, une jatte de fraises, une autre de lait caillé, il n'y a plus qu'à faire les crêpes. Françoise a graissé la galettoire; la Pierzik prend une grande cuillerée de pâte et elle la répand sur la plaque. La pâte coule, s'étend, se gonfle, prend une belle couleur dorée. Vite l'assiette! la crêpe est faite. A une autre, maintenant! à une troisième! Elles s'accumulent en colonne sur l'assiette, une belle colonne fumante qui sent bon. Il n'y a plus de pâte, qu'on éteigne le feu et que chacun mange sa part.

Pauvre Françoise! elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été à pareille fête. Elle soupa, elle but du cidre doux qui moussait et qui piquait, elle écouta les récits du père Malo Pierzik et ouvrit ses yeux tout grands et tout brillants à deux ou trois aventures où Yves s'était montré un vaillant gars et un vrai marin. On chanta des chansons de matelots et des complaintes du pays, et Françoise y mêla sa voix claire et douce qui ravit le brave Malo. « C'est une vraie alouette que cette petite fille-là! » disait-il en riant. Quand il fallut se séparer et qu'Yves accompagna l'enfant jusque chez Riou de peur de mauvaise rencontre, on entendit longtemps, dans le calme de cette belle nuit de juin, leurs deux voix unies qui répétaient le cantique de « Monsieur Saint-Jean ». Arrivés à la porte de Riou, les deux enfants s'arrêtèrent.

« Bonsoir Yves! dit la petite.

— Bonsoir Françoise! » répondit le mousse. Et tous deux ajoutèrent à la fois :

« Quelle bonne journée! »



IV

Un ami.

Françoise n'était point de ces enfants qui ne sont bons à rien le lendemain d'une fête; elle travailla le 25 juin avec son ardeur ordinaire, et si elle pensa plus d'une fois à la soirée de la veille, cette pensée lui tint compagnie, mais ne lui donna pas de distractions préjudiciables à son ouvrage. Et elle ne soupira point quand elle alla se coucher bien lasse avec un morceau de pain pour son souper; elle savait que ce n'est pas tous les jours fête. Seulement, elle se dit qu'elle serait contente, le dimanche suivant, de revoir Yves qui avait été si bon pour elle.

Elle n'attendit pas jusqu'au dimanche. Deux jours après la Saint-Jean, comme elle remontait, chargée de lourds filets mouillés qui faisaient ployer ses épaules, le chemin qui mène de la grève au village, elle vit tout à coup apparaître Yves au sommet d'un de ces gros rochers gris qui percent le sol.

« Hé! bonjour, Françoise! lui cria-t-il. Où vas-tu donc comme cela? »

Elle releva la tête, étonnée, et écarta, pour voir à qui elle avait affaire, le filet qui lui retombait sur les yeux. En reconnaissant Yves, elle sourit.

« Je vais chez les Riou reporter les filets. Ils viennent d'arriver; ils ont fait bonne pêche, et ils ont bien vendu leur poisson à la ville.

— Tant mieux pour eux! Mais ce n'est pas une raison pour qu'ils te mettent tous leurs filets sur la

1. Plaque de fer sur laquelle on fait les crêpes de blé noir.

tête, comme si tu avais la force de les porter : ils devraient avoir honte! Attends moi : je vais te prendre ces filets-là. »

Et, s'accrochant aux aspérités du rocher, il dégringola avec l'agilité d'un singe, et se trouva auprès d'elle.

« Donne-moi ça! dit-il d'un ton d'autorité en saisissant le fardeau de Françoise.

— Non pas! répondit-elle en riant; j'ai déjà fait la moitié du chemin, et je serais obligée de retourner pour chercher les gaffes ou les avirons, ou bien encore une voile.....

— Que je te voie! Moi, je suis un mousse; les agrès, les filets et le reste, c'est mon affaire; je veux que tu te reposes aujourd'hui.

— Moi, je ne veux pas. J'aurai faim à midi, et il faut que je gagne mon dîner.

— Alors, portons-les à nous deux! » s'écria Yves. Et, par une brusque secousse, il fit passer sur sa tête la plus grande partie de l'amas de filets. Les plombs et les liéges reposaient sur ses épaules et lui faisaient comme un grand collier; et Françoise, après avoir en vain essayé de reconquérir sa charge, dut se contenter d'un bout de filet qu'elle tira à grand'peine et qu'elle porta en l'air sur ses bras élevés.

L'eau coulait des filets et les mouillait tous les deux, surtout Yves, qui était le plus chargé. De temps en temps il se secouait brusquement, comme un chien qui sort du bain, et il faisait jaillir autour de lui des gouttelettes toutes brillantes qui s'en allaient éclabousser Françoise. Il riait alors à montrer toutes ses dents blanches, et la petite fille riait aussi. Tout en marchant et en riant, elle pensait à la bonté d'Yves, qui se mouillait et qui se fatiguait pour l'aider, et elle tâchait de tirer le filet à elle, pour qu'il n'en portât pas trop lourd : comme s'il n'eût pas été quatre fois plus fort qu'elle, le robuste gars.

A la porte de Riou, elle voulut reprendre son fardeau tout entier. Yves pensa qu'elle craignait d'être grondée pour avoir accepté de l'aide, et il le lui rendit. Puis, comme après avoir suspendu le filet elle entrait dans la maison pour aider à préparer le repas, il lui dit adieu et s'en alla sur la grève donner un coup de main aux pêcheurs qui rentraient.

Il ne revit point Françoise jusqu'au dimanche suivant; mais, le dimanche, comme il sortait de l'église, il la vit qui marchait à quelques pas en avant de lui. Elle s'écarta bientôt de la foule, et au lieu de sortir du cimetière, elle se dirigea vers le fond de l'enclos et alla s'agenouiller dans un coin. Yves n'alla pas la retrouver; il s'était fait raconter son histoire par la Pierzik, et il comprenait que la tombe où elle priait était celle de sa mère et qu'il ne fallait pas la troubler. Mais quand il n'y eut plus personne aux environs de l'église, il revint sur ses pas et rentra dans le cimetière.

Françoise était là, assise au pied du calvaire, regardant les statues, et cherchant à deviner laquelle représentait saint Jean. Elle tourna la tête au bruit des pas d'Yves, et sourit en reconnaissant le jeune garçon.



Elle reconnut Yves. (P. 20, col. 2.)

« Bonjour, Françoise! lui dit-il. C'est donc ici que tu passes ton dimanche?

— Mais oui! répondit-elle; on se repose si bien ici! Et puis c'est si beau!

— Beau... oui, c'est beau pour nous, parce que c'est le pays... mais dans les grandes villes, à Bordeaux, à Nantes, par exemple, c'est là que les cimetières sont beaux! Des fleurs partout, comme dans un jardin, et puis des monuments superbes...

— Monuments?... répéta Françoise qui ne comprenait pas.

— Ah! c'est vrai, tu ne sais pas ce que c'est. C'est comme qui dirait des maisons qu'on met sur les tombes, de petites maisons en pierre blanche, noire, travaillée, dorée, avec des statues et des dessins dessus...

— Comme cela doit être lourd sur les morts! dit la petite, tout attristée.

— Lourd? eh bien, puisqu'ils sont morts! Mais on n'en met qu'aux gens très-riches; les autres ont seulement une grande pierre qui marque leur place, ou bien une croix de bois comme ici.

— Ah! une croix de bois! soupira l'enfant.

— Eh bien?

— J'aurais bien voulu en mettre à papa et à maman... mais il faut payer le sacristain, et je n'ai pas d'argent. J'ai essayé d'en faire, des croix, mais elles ne sont pas solides.

— Montre-les, que je voie comment tu t'y prends. »

Françoise se leva et le mena voir son ouvrage. Il prit les pauvres croix dans ses mains et les regarda un instant.

« Oui, dit-il, ça ne peut pas tenir, avec ces bâtons ronds; il faudrait des planches, et puis aussi des clous..... et puis tu n'es pas assez forte..... Pauvre petite! il y a longtemps qu'elle est là, ta mère?

— Quatorze mois, dit Françoise.

— Et quel âge as-tu?

— J'aurai douze ans à la Sainte-Anne.

— Et moi, quinze ans à la mi-août. J'avais onze ans quand mon père m'a emmené avec lui pour être mousse sur la *Rosalie*, un joli bateau, solide à la mer, et voilier! il file comme une mouette. Je n'ai pas débarqué depuis : nous avons été chercher du café à la Martinique, du sucre dans l'Inde, un tas de choses dans tous les pays du monde. Je peux dire que j'en ai vu, des villes, et des ports, et des rades! Eh bien, ça fait toujours plaisir de rentrer dans sa rade de Brest, et de voir les barques amarrées au bas de Plougastel.

— Et vous allez rester ici, à présent?

— Oh que non! Le père est déjà engagé pour la Chine, un drôle de pays où l'on boit du thé toute la journée et où les femmes n'ont pas de pieds. J'irai avec lui : le bateau est un brick du port de Nantes, *la Jeune-Françoise*... tiens, c'est juste ton nom! ça me fera penser à toi. Il faut que nous soyons à Nantes le 20 août; le chargement sera fait. Comme j'aurai quinze ans et que je suis fort, on me donnera une bonne paye : vingt-cinq francs par mois! Je pourrai rapporter des cadeaux à ma mère, et je te rapporterai quelque chose à toi aussi, petite Françoise.

— A moi! dit l'enfant étonnée. Elle n'avait pas l'habitude de recevoir des cadeaux.

— Mais oui, à toi. Qu'est-ce que tu aimerais? Au fait, je ne sais pas ce qu'on y trouve en Chine; mais je rapporterai quelque chose de joli.

— Et quand reviendrez-vous?

— Dans dix-huit mois, deux ans peut-être; ça dépend du commerce que le capitaine trouvera à faire en route.

— Comme c'est loin! dit Françoise toute triste.

— Bah! on en revient, et le long du chemin j'aurai trop à faire pour trouver le temps de m'ennuyer.

— Ça occupe beaucoup la manœuvre?

— Oh! s'il n'y avait que la manœuvre! Mais un vrai marin doit être bon à tout; il faut qu'il sache clouer, raboter, limer, peindre, faire la cuisine, raccommoder tout ce qui se casse à bord, et même coudre au besoin. Ma vareuse avait reçu un accroc; eh bien, vois cette reprise-là? c'est moi qui l'ai faite.

— C'est très-bien fait, dit Françoise avec admiration.

— Je suis bien aise que tu le dises, car je sais que tu t'y connais; ma mère m'a dit que tu étais déjà une très bonne ouvrière, et elle m'a montré de ton ouvrage.

— Je m'applique tant que je peux quand je travaille pour elle, dit Françoise toute rouge de plaisir; elle est bonne, elle me garde le coffre où je serre mes effets, et puis c'est elle qui est venue me chercher ici et qui m'a emmenée pour me consoler, le jour où l'on a enterré ma pauvre mère.

— Elle n'est pas quelquefois un peu vive avec toi? hein?

— Oh si! mais je me dis que c'est son caractère qui est comme cela, que cela ne l'empêche pas d'être bonne, et qu'ainsi ça ne doit pas m'empêcher de l'aimer. »

Yves resta tout interdit à cette leçon de justice. Il demeura un instant silencieux; et ce fut d'une voix émue qu'il dit ensuite à l'enfant :

« Françoise, tu es une bonne fille! »

A suivre. Mme COLOMB.



LES FOURMIS AMASSENT-ELLES DES PROVISIONS POUR L'HIVER?

Vous connaissez tous, mes jeunes amis, la fable *la Cigale et la Fourmi*. Vos parents et vos maîtres vous en ont expliqué la morale peu consolante. N'allez point, comme la cigale, passer votre temps à chanter sans souci de l'avenir, sans songer aux mauvais jours, au temps froid, à la vieillesse, cet autre hiver de la vie; autrement, quand la bise sera venue, quand le mauvais vent soufflera, si vous avez faim et froid, si vous êtes forcés de demander secours à votre voisin; il vous dira, comme la fourmi : dansez maintenant, allez chanter votre misère ailleurs. Triste réponse, mais que bien des hommes font aujourd'hui que l'esprit de charité s'est réfugié dans le chacun-pour-soi. Il faut cependant reconnaître, à l'honneur de notre humanité, qu'il y a encore des âmes généreuses et dévouées; il faut reconnaître aussi que parmi les animaux il n'y a point d'avares, point d'usuriers, moins chez la fourmi qu'en toute autre famille.

A voir leur activité, leur intelligence, leur dévoue-

ment l'une pour l'autre, leurs tendres soins pour les petits je ne puis rester plus longtemps sans protester contre les accusations de notre bon Lafontaine.

Je sais que bien avant lui les fourmis ont été soupçonnées d'avoir *la manie* d'amasser. Même, suivant une croyance des anciens, il existait au centre de l'Asie d'énormes fourmis qui allaient chercher de l'or dans les sables aurifères pour avoir le plaisir d'accumuler des trésors.

Aristote et Pline ont également mentionné la passion de ces innocentes créatures pour thésauriser. Aristote a même affirmé que pendant la nuit, quand il fait clair de lune, elles donnent satisfaction à leur penchant.

Montaigne lui-même, qui a tant d'admiration pour les animaux, a méconnu les fourmis.

« Il y en a plusieurs, dit-il, qui représentent naïvement le visage de nostre avarice ; car on leur voit un soin extrême de surprendre tout ce qu'elles peuvent et de le curieusement cacher quoy quelles n'en tirent nul usage. Quant à ces mesnagères, elles nous surpassent non-seulement en cette prévoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir. Les fourmies estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir et sécher quand ils voient qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. »

Montaigne avait lui-même emprunté cet exemple de la prévoyance des fourmis à Plutarque, qui, lui, ne tarit point en éloges sur ces excellentes petites bêtes. « Il n'est point, dit-il, dans la nature de miroir aussi petit où se reflètent de plus grandes et de plus belles merveilles. C'est une goutte d'eau bien pure où se trouve la reproduction de toute vertu. Et surtout la douceur des qualités aimantes en même temps que la sociabilité. On constate, ajoute-t-il, chez les fourmis la qualité qui représente mieux le courage, à savoir l'amour du travail. On reconnaît aussi en elles des germes nombreux de tempérance, de prudence et de justice. »

Vous voyez que, longtemps avant moi, les fourmis avaient trouvé un excellent défenseur de leurs qualités. Du reste les fourmis sont trop intelligentes, elles ont trop le sentiment de fraternité pour être avares. Et, enfin, ce qui doit lever tout soupçon à cet égard, c'est qu'elles n'amassent point de provisions pour l'hiver.

Gould fut, dit-on, le premier qui, en 1747, attesta ce fait. Aucune espèce de fourmi, dit-il, ne mange, ni grain, ni quoi que ce soit durant la froide saison.

Charles Bonnet est exactement du même avis. La prévoyance des fourmis a été, selon lui, fort célébrée. On répète depuis près de trois mille ans qu'elles amassent des provisions pour l'hiver ; qu'elles savent se construire des magasins où elles renferment les grains qu'elles ont recueillis pendant la belle saison. Ils leur seraient très-inutiles ces magasins ; elles dorment tout l'hiver comme les marmottes, les loirs et bien d'autres animaux. Un degré de froid assez médiocre suffit pour les engourdir. Que feraient-elles de ces prétendus magasins ? Aussi n'en construisent-elles point. Les grains qu'elles charrient avec tant d'activité à leur domicile ne sont point du tout pour elles des provisions de bouche. Ce sont de simples matériaux qu'elles font entrer dans la construction de leur édifice, comme elles y font entrer des brins de bois, des pailles, etc.

Interrogé sur ce point par de Geer, Réaumur répondit : « Il n'est pas de petit corps que quelques espèces de fourmis ne mettent en œuvre : petits fragments de bois, de feuilles et de tiges de plantes, graines de divers fruits, petites pierres, tout ce qu'elles peuvent transporter leur est bon lorsqu'il est sous leur main. J'ai vu de petites fourmilières construites entièrement de grains d'orge, dont les fourmis n'avaient pas envie de tâter pour se nourrir. »

De Geer affirme « que les véritables aliments des fourmis avec lesquels il les a vues descendre le long des arbres et porter dans leurs nids, ce sont de petits insectes, mouches, vers, chenilles qu'elles avaient pu attraper. » Il les a vues aussi avaler avec avidité les gouttes d'eau qu'il mettait à leur portée.

Les fourmis sont carnivores : on sait avec quel soin elles nettoient les cadavres qu'elles rencontrent ; elles sont aussi frugivores : nous pouvons le constater dans nos jardins ; elles sont folles de confitures, de miel et de toutes liqueurs sucrées, mais elles n'emmagasinent guère pour l'hiver. C'est l'opinion de nos naturalistes modernes. M. Maurice Girard admet que dans nos hivers rigoureux les fourmis tombent en engourdissement et que beaucoup périssent. « Peut-être, ajoute-t-il, dans les hivers doux en est-il autrement et alors les aliments leur sont nécessaires comme pour les jours pluvieux où elles ne sortent pas. »

M. Émile Blanchard déclare que la nourriture des fourmis consiste en matières fluides ou au moins assez molles ; elles vivent au jour le jour. La prévoyance dont on les a trop généreusement gratifiées ne leur est pas nécessaire. Comme la plupart des insectes, quand vient la saison rigoureuse, elles s'endorment et n'ont plus besoin d'aliments.

Pour achever de vous convaincre, je vais, mes jeunes amis, vous communiquer une lettre qui m'a été adressée par un lecteur du *Journal de la Jeunesse* dont je regrette de n'avoir pu lire la signature. Tout ce que je sais, c'est que ce naturaliste habite Nevers.

Voici la copie de sa lettre :

« Le *Journal de la Jeunesse* auquel vous collaborez est destiné à prémunir les enfants contre les fausses notions et à combattre des erreurs qui se propagent et se perpétuent.

» La fourmi passe pour l'emblème de la prévoyance et de l'économie, elle est donnée en exemple ; il est fâcheux que ce soit une de ces erreurs les plus accréditées. La fourmi ne fait pas de provisions d'hiver, elle n'en a pas besoin. Pendant toute cette saison, elle demeure dans un engourdissement com-

plet, et il y a peu de déperdition de substance, et nul besoin de réparer.

» C'est par des expériences fréquemment répétées que j'ai acquis la conviction que les fourmilières sont complétement vides de provisions. Au mois de décembre j'ai exploré les grands bois de nos pays, fait enlever le dôme de brindilles qui recouvre la fourmilière et mis ainsi à découvert une profonde excavation qui s'étend sous les grosses racines des chênes. J'ai constaté tout d'abord l'absence complète de tout mouvement ; il y avait néanmoins un fort dégagement de chaleur, alors que le thermomètre marquait plus de 10 degrés au-dessous de zéro ; en plongeant le bras dans l'intérieur je le retirai tout humide et couvert de petites brulûres causées par l'acide formique ou le vinaigre de bois. Un examen plus attentif me fit découvrir autour des grosses racines des chênes toute la colonie ramassée en grappes, les pattes enchevêtrées les unes dans les autres, dans une immobilité complète, semblable à la léthargie du loir ou de la marmotte.

» Cette inspection faite, je fis recouvrir la fourmillière qui appartenait à la grosse espèce, à la fourmi rouge. »

« Dès la fin d'août, les fourmis disparaissent, et il est probable, ajoute mon correspondant, mais je n'en suis pas sûr, qu'une certaine réserve peut se trouver dans la fourmilière jusqu'à l'heure fixée où l'engourdissement est complet. Mais ce qui est indiscutable, ce dont tout le monde peut s'assurer par lui-même, c'est que pendant la période hivernale on ne trouve rien, absolument rien dans la fourmilière en fait de provisions. »

Ainsi, voilà qui est bien prouvé, les fourmis n'amassent pas, ne thésaurisent pas, ne refusent pas de prêter grains, mouches ou vermisseaux à la pauvre cigale qui n'a pas de quoi manger. La fourmi n'est point avare ; elle est laborieuse et bonne, elle est prévoyante. Les seules provisions qu'elle fasse, ce sont des provisions de pucerons qui ne peuvent guère durer longtemps et ne leur servent pas d'aliment pour l'hiver.

Pierre Huber, de Genève, le fils de François Huber, le célèbre historien des abeilles, a beaucoup étudié les fourmis. Il affirme, dans son ouvrage publié en 1810, « qu'en automne, les pucerons à bétail de nos petits pasteurs venant à mourir, les fourmis songent à ne pas perdre entièrement ces troupeaux si utiles à leur nourriture : non-seulement elles tiennent chaudement à l'abri, sous les toits de leurs bercails rustiques, leurs pucerons pour les conserver ; mais même elles ont soin de tenir chaudement des œufs de ces pucerons dans leur fourmilière pendant l'hiver, afin qu'au retour du printemps il en naisse de nouveaux troupeaux. En effet, ajoute Pierre Huber, les fourmis s'engourdissent à 2 degrés Réaumur au-dessous de la glace, comme les pucerons qui tombent en léthargie au même degré.

« Les uns et les autres ne mangeant point en hiver, n'avaient aucun besoin de provision ; les fourmis se tiennent entassées le plus chaudement qu'elles peuvent dans leurs souterrains ; et lorsque la chaleur reparaît, elles se dégourdissent. Mais aussi, les œufs de leurs pucerons venant à éclore également, ces insectes préparent avec plaisir leur sucre accoutumé pour des maîtres si attentifs et si bienveillants. »

En résumé, mes jeunes amis, les fourmis, comme les hyménoptères sociaux, par cela même qu'elles vivent en société, ont la faculté de développer dans leur nid une certaine quantité de chaleur qui leur permet de résister plus longtemps que les autres insectes aux atteintes du froid, à ce point que Newport a trouvé dans le nid de la *Formica herculeana* un excès sur la température extérieure de 6 degrés environ. Cet excès peut monter à 13 degrés si les fourmis sont fortement excitées. Mais aussitôt qu'elles ne peuvent plus résister au froid, l'engourdissement les gagne, et l'on comprend que dans cet état les provisions leur soient parfaitement inutiles. Mais, avant cet engourdissement et aussitôt que les premières chaleurs les tirent de leur léthargie, ne vivent-elles que de pucerons? Nous ne le croyons pas.

Ernest Menault.

L'HIVER

Voici l'hiver. Un blanc linceul couvre plaines et côteaux ; la forêt a changé son feuillage et ses rameaux étincellent de diamants. Le fleuve bruyant semble mort, et sur sa surface unie le traîneau glisse silencieux, entraîné par le cheval fougueux dont les sonnettes d'argent résonnent en cadence.

Salut père hiver, et béni sois-tu ! Sous ton manteau blanc, la terre endormie reprend ses forces pour la nouvelle année et se prépare à nous combler de ses dons : le blé cache son germe dans la neige et l'arbre élabore dans son bourgeon ses fleurs mystérieuses.

Salut père hiver, et béni sois-tu ! C'est toi qui reformé le joyeux cercle de la famille. Autour du foyer se retrouvent les parents, les amis que les durs labeurs de l'année ont tenus éloignés. Le vieux père lit le livre sacré, tandis que femmes et jeunes gens filent le lin de la dernière récolte.

Salut père hiver, et béni sois-tu ! C'est toi qui nous donne la santé et la force. C'est toi qui nous rend prévoyants et laborieux, C'est toi qui nous a fait ce que nous sommes, les enfants d'une terre libre.

Imité du zélandais de Huysen.

Léon Dives.



Traineau zélandais.

LES CRÈCHES

Il est mort dernièrement à Paris un homme qui fit peu de bruit en son vivant, mais dont le souvenir demeurera cependant impérissable. Je veux parler de M. Marbeau. Ce fut en effet un homme de bien dans l'acception la plus large du mot, car il eut la bonté active poussée à ses dernières limites, et l'œuvre qu'il a enfantée, dont je vais vous parler, témoigne qu'il fut un philanthrope intelligent, courageux et persévérant.

M. Marbeau était né en 1798 à Brives (Corrèze). Il fut pendant quelques années avoué à Paris. Sa nature s'inquiétait déjà de tout ce qui souffrait, et sa curiosité généreuse lui faisait rechercher les lacunes de la bienfaisance, en augmentant son désir de les combler.

Dès cette époque il publia plusieurs ouvrages de droit ou d'économie qui le firent remarquer. Ce sont moins des traités que des réquisitoires en faveur de réformes ou créations qui lui paraissaient bonnes. Il ne devait pas tarder à recueillir le fruit de sa pieuse persévérance.

En 1844, il était nommé adjoint au maire du 1er arrondissement de Paris. Il fut chargé, en cette qualité, de faire un rapport sur l'assistance publique de son arrondissement.

Préoccupé, comme je vous l'ai dit plus haut, de nombreuses lacunes à combler dans l'assistance des classes pauvres, une chose l'avait particulièment frappé jusqu'alors, que ses fonctions officielles lui donnèrent lieu de corroborer; il s'agissait du sort fait à des nouveau-nés par la situation de leurs familles.

Il y avait bien les *Asiles* qui n'étaient déjà plus une institution nouvelle. Un décret de 1837 les avait déclarés d'utilité publique, et certes ils rendaient dès cette époque des services considérables; mais comme vous le savez sans doute, les *Asiles* sont pour des enfants qui déjà n'ont plus besoin des soins de la nourrice et pour lesquels une simple surveillance est suffisante.

Mais l'enfant qui vient de naître, dont la mère est une ouvrière obligée de continuer ses travaux sous peine de manquer de pain, comment sa mère pourrait-elle le garder, le soigner, l'élever en un mot jusqu'au sortir de l'allaitement, même au delà, c'est-à dire jusqu'au moment où elle pourrait le confier à l'*Asile?*

Telle fut la question que se posa M. Marbeau, et que tous ses efforts tendirent à résoudre.

Il eut bientôt réussi.

L'idée trouvée, il ne s'agissait plus que de la mettre à exécution. Aidé de quelques personnes charitables qui voulurent bien s'y associer, M. Marbeau chercha un local, le fit organiser pour les petits pensionnaires qu'il allait y recevoir et fit appel aux mères. La première crèche était fondée. Son ouverture eut lieu dans le quartier de Chaillot, le 14 novembre 1844.

Son fondateur publiait l'année suivante un traité: *Des Crèches*, que l'académie française couronnait par le prix Montyon. Comme vous voyez, l'édifice était brillamment inauguré.

Il ne faudrait pas croire que cette bienfaisante institution rencontra dès son début un concours généralement empressé; comme toutes les œuvres du même genre, celle-ci ne fut féconde qu'après quelques années d'une lente application. Mais alors elle devint universelle, et dans presque tous les pays d'Europe elle fut adoptée et vulgarisée.

Son fondateur vit son traité « *Des Crèches* » traduit en plusieurs langues, et cette maxime servir de point de départ à ses imitateurs : « La sollicitude pour l'enfance est un des signes de la civilisation. »

A Paris cependant l'œuvre de M. Marbeau devait, cela se conçoit, se multiplier plus rapidement qu'ailleurs.

Dans le courant de l'année qui suivit la création de la première, c'est-à-dire en 1845, cinq nouvelles crèches furent ouvertes; en 1846 il y en eut sept; cinq en 1847; deux en 1848; deux en 1849; deux en 1851, etc.

En 1858, douze ans après la fondation, elles furent dans cette dernière année déclarées établissements d'utilité publique et placées sous la surveillance de l'État.

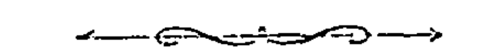
Elles sont actuellement au nombre de 34, tant à Paris que dans ses environs.

On en compte environ 90 pour la France entière.

Parmi elles, quelques-unes sont dues à l'initiative privée. Celles-ci sont dirigées par des conseils particuliers, en dehors de l'administration municipale.

Si un jour vous pouvez aller voir une crèche, faites-le ; vous rapporterez de cette visite une belle et bonne impression. C'est toujours un des spectacles qui font le plus d'honneur à la nature humaine que ce dévouement donné dans la grande lutte de la vie aux deux faiblesses opposées : la vieillesse et l'enfance.

L. Sevin.



L'HISTOIRE ANCIENNE DU CIEL

Il s'est passé dans le ciel, il y a une dizaine d'années, un événement considérable, probablement une catastrophe terrible qui a pu avoir pour quelques mondes inconnus les plus redoutables conséquences. Cet événement, bien entendn, n'a guère causé d'é-

motion sur notre monde à nous, ou plutôt il n'a fait qu'exciter la curiosité scientifique de quelques astronomes. Voici le fait.

Dans la soirée du 13 mai 1866, un de nos compatriotes, un ingénieur, M. Courbebaisse, regardait les étoiles, selon son habitude quand le temps est beau; il venait, dit-il lui-même, admirer dans sa petite lunette la belle étoile double Bêta du Cygne et quelques autres de la Lyre, quand il aperçut avec étonnement, dans la constellation de la Couronne boréale, une étoile assez brillante, de troisième grandeur au moins, qu'il n'y avait jamais vue et qui certainement n'était pas visible quelque temps auparavant.

C'était bien, en effet, une étoile nouvelle, au moins pour son éclat. Elle avait été vue la veille et l'avant-veille cependant par un astronome anglais, mais encore plus brillante, puisqu'elle égalait la *Perle* de la Couronne, laquelle est une étoile de seconde grandeur. On conçoit que le nouvel astre fut le point de mire des télescopes; mais bientôt l'éclat de sa lumière s'affaissa, en peu de jours elle devint invisible à l'œil nu; on put la suivre toutefois plusieurs mois dans les instruments, jusqu'à ce que, en octobre de la même année, on reconnut qu'elle n'était plus que de septième, puis enfin de neuvième grandeur.

En réalité, on sut bientôt que ce n'était point une étoile nouvelle; elle avait été marquée longtemps auparavant sur le catalogue de Lalande comme une étoile de neuvième grandeur. Que s'était-il donc passé dans ce soleil lointain pour que presque subitement il atteignît un éclat si différent de celui dont il brillait d'ordinaire? Les connaissances actuelles sur ce point curieux de physique astronomique ont permis de répondre à cette question. D'après les études d'un savant anglais, M. Huggins, c'est à la combustion du gaz hydrogène que l'étoile de la Couronne a dû l'accroissement si étonnant et si subit de son éclat; quelque grande convulsion dont on ignore la cause a produit un énorme dégagement, puis la conflagration de ce gaz. L'hydrogène libre une fois épuisé, l'incandescence diminua et finalement fut réduite à l'état primitif. Quelles ont été les conséquences d'un pareil incendie pour les planètes de ce soleil? C'est ce qu'on peut imaginer, si l'on suppose que notre soleil devienne tout à coup, plusieurs mois durant, quatre ou cinq fois plus lumineux, plus chaud qu'il n'est aujourd'hui.

Mais ce n'est pas sur ce point, si intéressant soit-il, que nous voulons insister aujourd'hui.

On a vu plus haut que c'est le 10 mai 1866 que l'étoile en question est apparue dans le ciel avec l'éclat d'une étoile de seconde grandeur. Or, cette date est-elle la date réelle de la catastrophe. Est-ce au moment où, de la terre, l'incendie de ce soleil a pu être vu, que le phénomène grandiose s'est passé réellement. Nos lecteurs vont peut-être trouver la question singulière, pour ne pas dire plus. Un événement, diront-ils, peut-être avant d'avoir réfléchi peut-il se passer à une époque autre que celle où les yeux le voient, où nos sens constatent le fait? Oui, certainement en ce qui concerne l'apparition de l'étoile de la Couronne, on peut presque affirmer qu'elle n'a eu lieu, pour la terre, que plusieurs années après l'époque réelle où la combustion s'est effectuée dans les profondeurs de l'espace.

Il suffit pour s'en convaincre de se rappeler deux faits: le premier est l'énorme distance où les étoiles se trouvent de la terre. On ne connaît pas en particulier celle de l'étoile en question; mais, d'après un célèbre astronome contemporain, Peters, les étoiles de la neuvième grandeur doivent être en moyenne trente millions de fois aussi éloignées que le soleil l'est de la terre.

Le second fait à rappeler est celui-ci : la lumière ne se meut pas instantanément dans l'espace; il lui faut une seconde pour parcourir 300 000 kilomètres environ, vitesse énorme, néanmoins difficile à se représenter; elle met 8 minutes 13 secondes environ pour venir du soleil. Calculez, et vous trouverez qu'elle ne doit pas mettre beaucoup moins de 500 années pour franchir la distance des étoiles de neuvième grandeur, pour venir de la nouvelle étoile de la Couronne à la terre.

A ce compte, l'événement, la catastrophe que nous avons succinctement racontée ne se serait point passée en mai 1866, mais bien environ cinq siècles plus tôt. C'est de l'histoire déjà bien ancienne pour nous, puisque le fait remonterait au XIVe siècle.

Ce fait étrange, cette conclusion extraordinaire mais irréfutable, n'est pas d'ailleurs un fait exceptionnel. C'est, au contraire, un fait absolument général. Nous ne voyons rien *absolument* au moment où la chose se passe. Il y a toujours un intervalle, celui que met la lumière à venir frapper nos yeux. Sur la terre, les distances sont si peu de chose eu égard à la vitesse foudroyante de la lumière que la durée de cet intervalle est insignifiante. Nous la négligeons nécessairement.

Dans le ciel, l'échelle est autre et la différence ne peut se négliger.

Mais alors, direz-vous, le ciel *n'est pas en ce moment tel qu'il nous paraît?* Non, sans doute, et c'est cette vérité qu'Arago formulait d'une façon originale en disant :

« L'aspect du ciel, à un instant donné, nous raconte pour ainsi dire l'histoire ancienne des astres. »

Qu'on nous permette de terminer cette causerie par le commentaire que nous avons donné ailleurs [1] de cette conséquence en apparence paradoxale de deux vérités scientifiques incontestables et incontestées.

Telle étoile, disions-nous, pourrait donc disparaître et briller encore à nos yeux pendant de longues années. Telle autre, nouvellement formée, et

1. *Les Mondes*, causeries astronomiques.

brillant aux cieux pour la première fois, ne deviendra visible pour nous que dans vingt ans; cette étoile enfin qui resplendit aujourd'hui du plus bel éclat est peut-être éteinte depuis un siècle.

En un mot, nous ne voyons pas le ciel comme il est, mais comme il était, non pas même comme il était à une époque donnée, mais à la fois à plusieurs époques, à une infinité d'époques données; de sorte que chaque étoile pourrait être annotée d'une date particulière de l'histoire du ciel. Ici, nous assistons au spectacle d'une nébuleuse contemporaine d'Homère; là, ce soleil nous envoie des feux qui datent de Périclès; la lumière de la Chèvre est en route depuis notre grande épopée révolutionnaire de 89, et ainsi à l'infini. Spectacle étrange, qui laisse la pensée s'abîmer devant la bizarrerie d'un fait où viennent se confondre à la fois, sans contradiction pour la raison, les temps et les distances!

Amédée Guillemin.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

II

Notre équipage. — Commencement du voyage.

John Renshaw, notre premier officier, était aussi un homme fort honorable, bien qu'il différât complétement de mon cousin Silas. Il était grand et maigre et avait une figure fatiguée par les intempéries et assez mélancolique. Notre troisième officier, Samuel Melgrove, faisait un vrai contraste avec Silas et Renshaw. Ses traits étaient forts, presque grossiers; son teint était aussi rouge que ses cheveux, et cependant, bien qu'on s'attendît à n'entendre sortir de sa bouche que les sons les plus rudes, il parlait avec une délicatesse presque affectée et posait pour le causeur abondant et de bon ton. Cependant personne ne se faisait mieux entendre que lui pendant une manœuvre. Sur un navire marchand, les seconds remplissent à peu près l'emploi du lieutenant sur un vaisseau de guerre; mais, en outre, ils ont à surveiller l'arrimage de la cargaison et des provisions. Notre chirurgien, M. David Mac Ritchie, était un vrai savant, surtout en histoire naturelle. Il manifesta tout d'abord fort peu de confiance en Gérard et en moi, comme s'il s'attendait à ce qu'à la première occasion nous lui fissions quelque mauvais tour; chaque fois qu'il sortait de sa cabine, il en fermait soigneusement la porte à clef. Nous étions cependant bien loin d'avoir de pareilles idées et nous le respections trop pour chercher à lui être désagréable. Gérard résolut de le convaincre de nos bonnes intentions.

« Je suis sûr, monsieur Mac Ritchie, lui dit-il un jour, que vous me prenez pour un petit fat qui ne pense qu'à faire quelque mauvaise niche. Eh bien, monsieur, vous vous trompez. Ce que nous désirons, Harry et moi, c'est que vous consentiez à nous communiquer un peu de votre science. Mais, en tout cas, nous serons toujours heureux de pouvoir vous obliger.

— Allons! c'est bien! vous êtes de bons garçons et j'aurai pleine confiance en vous, balbutia le docteur tout à fait surpris, je serai bien aise de vous donner tous les renseignements que je pourrai et j'espère, dans le cours de ce voyage, rencontrer pas mal de sujets intéressants dont nous pourrons causer. »

Ainsi, M. Mac Ritchie était gagné et j'étais sûr qu'il tiendrait sa parole.

Il y avait encore à bord trois personnages importants : Richard Fleming, le maître d'équipage; James Pincott, le charpentier, et Thomas Veal, le domestique du capitaine. Chacun d'eux offrait quelques particularités; mais je ne m'arrêterai pas à les décrire. Nous avions vingt matelots à l'avant, tous hommes de choix; car la longueur de notre voyage et la nature du service exigeaient que l'équipage fût bon.

Passons maintenant au *Triton*. La dunette, assez élevée, recouvrait les cabines du capitaine et des officiers; sous le gaillard d'avant, se trouvaient la chambre de l'équipage, les fourneaux et la cuisine. Nous avions huit canons de 9 livres, parce qu'il fallait que nous fussions bien armés et toujours en garde contre les pirates dans les mers où nous allions naviguer. Nos embarcations étaient toujours tenues en bon état et préparées pour un service immédiat. Ainsi, un jour que la mer était calme, peu de temps après notre départ, je fus bien surpris d'entendre l'ordre d'affaler les bateaux, bien qu'il ne parût y en avoir aucun motif, puisque l'on n'apercevait aucun navire. Les gens de l'équipage, qui étaient pour la première fois sous les ordres du capitaine Frankland, furent aussi étonnés que moi. L'ordre n'en fut pas moins promptement exécuté et bientôt trois bateaux furent armés, mis à flot, puis relevés et arrimés. « Très-bien! mes enfants, dit le capitaine en tenant sa montre à la main; c'est bien enlevé; mais la prochaine fois, je l'espère, nous serons encore plus expéditifs. »

Le temps continuait à être magnifique et je commençais à trouver la vie de marin bien monotone, lorsque nous arrivâmes en vue de l'île de Madère. Son aspect à distance était enchanteur; mais comme le capitaine nous permit de descendre à terre, nous convînmes bientôt que, si la nature a tout fait pour rendre délicieux le séjour de cette île, les hommes s'en sont montrés fort peu reconnaissants et n'y ont élevé que des habitations chétives et mal tenues.

Nous passâmes ensuite près de Palma, une des

[1] Suite. — Voy. page 11.

Canaries, que les anciens appelaient les îles Fortunées. Le même jour, au coucher du soleil, l'île de Fer fut en vue. Elle est située comme Palma au 20e degré de longitude occidentale de Paris et a servi pendant plus de deux siècles à désigner le méridien à partir duquel les navigateurs et les géographes comptaient la longitude. Avant la découverte de l'Amérique on la considérait comme la dernière terre habitable à l'occident. C'est près des Canaries que nous fîmes connaissance avec les vents alizés du nord-est, si utiles au commerce.

J'espère bien que chacun de mes jeunes lecteurs suit ma route sur la carte et y cherche les localités que je nomme; autrement il serait exposé à ne pas comprendre grand' chose à ma description.

Nous restâmes ensuite bien longtemps à naviguer sans rien rencontrer qui fût digne d'intérêt.

Un jour, me promenant avec Jerry : « Ah ça! lui dis-je, quand donc rencontrerons-nous ces merveilleuses aventures que vous me promettiez?

— Si vous ne rencontrez pas une multitude de merveilles, dit le cousin Silas qui nous écoutait, c'est que vous ne vous donnez pas la peine d'ouvrir les yeux pour les voir. »

« Holà ! s'écria Jerry peu après. Qu'est-ce qui est donc arrivé à l'air? voyez ce brouillard qui nous enveloppe. Monsieur Brand, est-ce que vous ne pourriez pas nous en dire la cause !

— Non, en vérité, répondit Silas, je ne le peux pas. Je l'ai vu plus d'une fois; c'est un phénomène fort curieux.

— On assure qu'il vient de la côte d'Afrique, dit Ben-Youl, qui manœuvrait alors la roue du gouvernail et auquel son âge donnait le droit de parler sur un pareil sujet. Ce brouillard est plein de sable rouge et je l'ai vu quelquefois couvrir un tillac comme si l'on y avait râpé de la sanguine. »



Le même jour, l'île de Fer fut en vue. (P. 29, col. 2.

Nous discutions encore sur ce sujet, lorsque le capitaine Frankland parut sur le pont. Quand il eut quelque temps écouté nos paroles, il nous dit doucement :

« Mes enfants, je suis bien aise de vous entendre causer de choses sérieuses, même quand vous vous égarez dans vos conjectures. Si vous voulez m'écouter, j'essayerai de vous expliquer ce que je sais à ce sujet. Il est bien plus important qu'il ne le paraît. Cette poussière qui remplit l'atmosphère a mis les savants à même de résoudre en partie le difficile problème de la circulation des vents. Comment cela se peut-il? direz-vous, puisque la poussière qui vient d'un endroit ressemble à la poussière qui vient d'un autre. Voilà bien ce que dit l'ignorant; mais le savant parle autrement. Il y a des animalcules qu'on appelle infusoires et des organismes propres à chaque portion

du globe; aussi, dit-on, l'habitat de tels infusoires est tel ou tel endroit. Ce n'est qu'à l'aide de microscopes fort puissants qu'on peut distinguer les espèces d'infusoires. Le professeur Ehremberg, qui a donné tant de soins à ces études, a examiné attentivement des échantillons de la poussière dont notre pont est couvert et l'a trouvée composée d'infusoires desséchés dont les formes subsistent, non pas dans les déserts de l'Afrique, mais dans les régions de l'Amérique du Sud que balayent les vents alizés du sud-est.

— L'Amérique du Sud! père, s'écria Jerry, en désignant avec un doigt le sud-ouest. Comment font ces nuées de sable rouge pour arriver ici malgré le souffle des alizés du nord-est?

— Que deviennent les alizés du nord-est lorsqu'ils ont atteint la fin de leur parcours, et où pensez-vous, mon fils, qu'est ce terme? demanda le capitaine Frankland. Je vais tâcher de vous expliquer ce dont il s'agit; mais quand vous pourrez étudier un livre qu'a écrit sur ce sujet le lieutenant Maury, de la marine américaine, vous le comprendrez bien mieux encore. Il y a trois ceintures ou régions calmes qui entourent la terre : l'une est sous l'équateur et les deux autres sous le tropique du Cancer et sous celui du Capricorne, dans chacun des deux hémisphères. C'est entre ces dernières que soufflent les alizés nord-est et sud-est, qui se rencontrent à la ceinture équatoriale. Là, au lieu de former un tourbillon, leurs particules, obéissant à l'action de la chaleur excessive, se dispersent et s'élèvent, produisant le calme peu à peu. Lorsqu'elles se sont élevées à une certaine hauteur, elles reprennent leur course autour du globe. On aurait ignoré quelle était leur direction sans ces nuages de poussière rouge, qui sont emportés dans la région supérieure de l'atmosphère du sud-ouest au nord-est, et qu'on rencontre non-seulement dans ces parages, mais même jusque dans la Méditerranée et dans la Suisse. Ils sont probablement élevés dans l'atmosphère par les tourbillons qui se produisent durant l'équinoxe du printemps à partir de la vallée du bas Orénoque, où règne alors la saison sèche. Par conséquent, si une étiquette avait été attachée à chacune des particules dont le vent est composé, afin de montrer d'où il vient, le problème n'aurait pas été plus clairement résolu qu'il ne l'est. »

Pendant que le capitaine parlait ainsi, le docteur Mac Ritchie arriva sur le pont et se mit à ramasser dans des feuilles de papier une quantité de ce sable rouge. « Plusieurs savants de mes amis l'estimeront à sa valeur, observa-t-il; et même pour les ignorants, du sable qui a fait la moitié du tour du monde dans les sommités de l'atmosphère ne saurait manquer d'intérêt. »

A suivre. W. H. G. KINGSTON,
Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LES INVENTIONS DE SIR CHARLES WHEATSTONE

I

LE STÉRÉOSCOPE.

Si je suis oncle, c'est que j'ai des neveux; et si j'ai des neveux c'est que ceux-ci ont pour père un homme qui est ou mon frère ou le mari de ma sœur : voilà, n'est-ce pas, une double déduction qui vous semble de nature à honorer l'esprit lucide de M. de la Palisse : soit, mais toujours est-il qu'un homme, qui est le mari de l'une de mes sœurs, se trouvant actuellement pour affaires en Hollande, écrivait l'autre jour à sa femme, qui est la mère d'un de mes neveux nommé Charles, une lettre dans laquelle il y a ces lignes :

« Dis à Victor que j'ai acheté pour lui un certain nombre de photographies *stéréoscopiques* qui lui donneront une idée bien exacte du caractère pittoresque de la vieille cité d'où je t'écris... Je pense retourner à Paris dans une huitaine de jours; d'ailleurs, au moment de monter en chemin de fer à Bruxelles, je vous enverrai une dépêche télégraphique vous disant l'heure de mon arrivé à la gare, afin que Victor puisse venir m'attendre... »

Sur quoi, un autre de mes neveux qui venait d'entendre lire la lettre : « Il faut avouer, dit-il, que voilà tout de même deux ou trois inventions bien étonnantes.

— Lesquelles donc, mon ami?

— Eh bien! le stéréoscope, la photographie et le télégraphe électrique. Aussi, regarde oncle Anselme, regarde ce qui va se passer. Victor, qui n'a pas quitté Paris, pourra, dans quelques jours, voir les divers quartiers ou monuments du pays ou est son père en ce moment, absolument aussi naturels que s'il les voyait eux-mêmes. Il y aura non-seulement jusqu'aux moindres détails des rues, des maisons, des inscriptions, des sculptures recopiées par la photographie; mais encore, étant vues dans le stéréoscope, ces images auront tout leur relief, il semblera qu'on puisse les toucher de la main D'autre part, voilà mon oncle partant de Bruxelles, je suppose à midi, entrant au bureau du télégraphe, écrivant une dépêche pour annoncer son arrivée vers six heures du soir à la gare du chemin de fer; — autre magnifique invention qui fait que quatre-vingts lieues ne sont qu'une assez longue promenade, — voilà qu'à midi et quelques minutes, ma tante et mon cousin apprennent la nouvelle. Est-ce assez étonnant!...

— Sans doute, repartis-je, et j'ai grand plaisir à voir que, bien que vivant au milieu de ces choses devenues communes, tu ne laisses pas d'en remarquer le côté merveilleux. Quand j'avais ton

âge, moi, mon enfant, il n'y avait rien de tout cela.

« Ce n'était qu'au prix d'un travail aussi long que difficile que le dessinateur, même le plus habile, pouvait espérer de reproduire fidèlement la moindre vue de site ou d'édifice, et encore ces dessins, fort coûteux, ne donnaient-ils que l'aspect *plane* des sujets copiés. Pour aller de Bruxelles à Paris, il fallait attendre deux ou trois jours le départ d'une voiture publique qui restait au moins trente-six heures en route, et le plus prompt moyen de correspondance privée était encore la lettre confiée par la poste à ces mêmes voitures.

« Depuis, que d'heureux changements ! L'heure est d'autant plus convenable pour les constater, que justement le monde savant a pris dernièrement le deuil d'un homme à qui revient une large part dans ces progrès. Je veux parler de sir Ch. Wheatstone, qui inventa le stéréoscope, et qui, l'un des premiers, démontra la possibilité d'employer l'électricité à la télégraphie. C'est à Paris qu'il est mort, notre Académie des sciences, dont il était depuis très-longtemps l'associé et où il comptait beaucoup d'amis, assistait en corps aux funérailles de l'illustre savant anglais, qui fut surtout un lucide chercheur et un homme utile : son nom doit rester attaché à plusieurs des belles découvertes ou applications de la science qui datent de notre époque.

— Fort bien ! oncle Anselme, fit mon neveu, mais quel dommage que ces découvertes ou ces applications de la science, comme tu dis, soient choses si compliquées que les enfants n'y peuvent rien comprendre !

— Rien comprendre ! dis-tu...

— Eh certainement !... Je vois bien le relief produit par le stéréoscope, mais est-ce que je sais pourquoi, comment il se produit ? Je vois des monuments, des portraits dus à la photographie ? mais qu'est-ce que la photogaphie ? de quelle manière arrive-t-on à avoir ces fidèles images ? Je sais qu'il ne faut qu'un temps très-court pour envoyer une dépêche très-loin, le long des fils du télégraphe électrique ; mais comment les mots voyagent-ils si vite là-dessus ? Il est vraiment ennuyeux qu'il faille attendre d'être savant pour avoir le secret de tout cela.

— Mais point du tout, mon cher ami, et je t'assure qu'avec une légère attention un enfant peut être initié à ces choses qui te semblent si difficiles à comprendre.

— Vrai ?

— C'est comme je te le dis.

— Alors, oncle Anselme, me voilà toute attention, et si tu voulais m'expliquer...

— Pour aujourd'hui nous nous en tiendrons aux deux inventions que rappelle le nom de Ch. Wheatstone ; au stéréoscope et au télégraphe électrique : une autre fois nous parlerons, si tu veux, de la photographie.

— C'est cela !

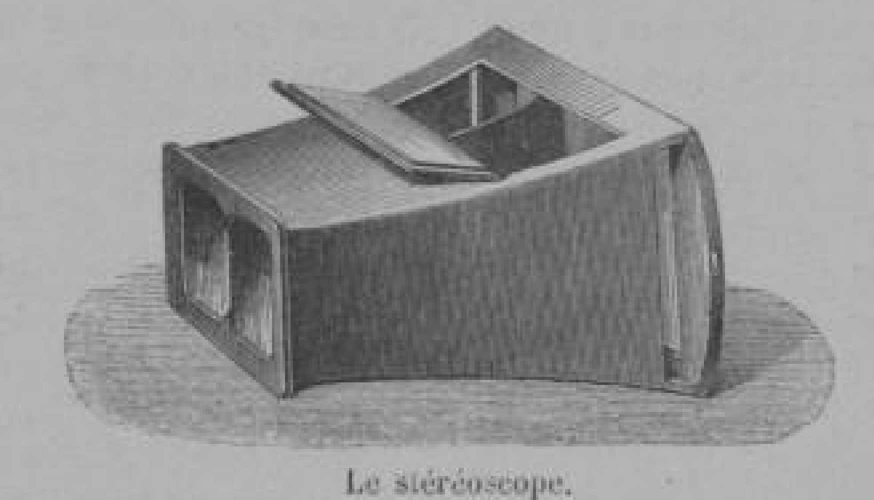
— Occupons-nous, en premier lieu, du stéréoscope, c'est-à-dire de l'instrument où l'on place deux images plates qui n'en deviennent plus qu'une en relief. Tout d'abord, mon enfant, accoude-toi sur la table, en face de la fenêtre ; pose ta tête contre ta main de manière à conserver une certaine immobilité.

— M'y voilà.

— Très-bien. Maintenant pose ton autre coude sur la table, un peu plus loin que le premier ; lève l'avant-bras et tends en l'air un de tes doigts en repliant les autres.

— C'est fait !

— A présent ferme, par exemple, l'œil gauche, et dirigeant l'œil droit sur ton doigt étendu, remarque à quel point de la maison d'en face ce doigt correspond.



Le stéréoscope.

— Il est juste au milieu de la fenêtre où il y a des fleurs.

— Ne dérange rien : seulement au lieu de fermer ton œil gauche ouvre-le, en fermant ton œil droit, et dis-moi à quel point de la maison d'en face correspond ton doigt.

— Tiens ! c'est drôle ! Je vois maintenant toute la fenêtre aux fleurs à découvert, et mon doigt va presque cacher la fenêtre voisine.

— Autre expérience. Je dois avoir par là un dé à jouer... Le voici ! Reste accoudé, mais ôte de la table ton autre bras. Je place le dé à quelque distance de toi. Regarde-le en fermant tantôt un œil, tantôt l'autre, et dis-moi si, selon que tu regardes avec le droit ou avec le gauche, le dé a pour toi le même aspect.

— Eh non, ma foi ! s'écria le jeune garçon, après avoir répété plusieurs fois l'exercice que je venais de lui commander, car, en regardant comme à présent avec l'œil droit, je vois la face du dé qui porte le point 1, tandis qu'en regardant avec l'œil gauche je ne vois plus cette face, mais la face opposée qui porte le point 3.

— Quelle démonstration résulte pour toi de ce fait ?

— Que, quand nous regardons un objet, chacun des deux yeux en reçoit une image différente.

— Quand tu regardes des deux yeux en même temps, ces différences sont-elles sensibles pour toi ?

— Non.

— Maintenant réfléchis ou plutôt examine atten-

tivement avant de répondre. En regardant des deux yeux, comment vois-tu l'objet? »

L'enfant, pour établir mieux la comparaison, recommença à regarder successivement d'un œil et de l'autre, puis des deux ensemble, puis de celui-ci, de celui-là, et encore des deux, et enfin il me dit :

« L'image vue des deux yeux est faite, à ce qu'il me semble, des deux images différentes vues par chaque œil. Car, au lieu de voir seulement la face portant le point 1 ou seulement la face portant le point 3, comme quand je regardais tantôt avec l'œil droit et tantôt avec l'œil gauche, je vois en même temps ce que les deux voyaient séparément, c'est-à-dire un peu chacune des deux faces. Comment expliques-tu cet effet, oncle Anselme?

— Eh mon Dieu! cher enfant, de même que pour beaucoup d'effets naturels, il n'y a pas pour ainsi dire à expliquer, mais à constater. Cela est, parce qu'il a plu au céleste ouvrier qu'il en soit ainsi ; c'est tout ce qu'on peut dire en tant que raison d'être du fait; toutefois dans le cas qui nous occupe il est permis, il est possible d'arriver à la théorie.

« Ainsi voici donc ce qui se produit : chaque œil percevant une image différente de celle que perçoit l'autre, ces deux images vont, derrière nos yeux, se réunir, se mêler, se combiner, à ce point intérieur de la tête où réside en réalité le sens de la vision; et de cette combinaison résulte pour nous l'appréciation du relief des objets que nous regardons.

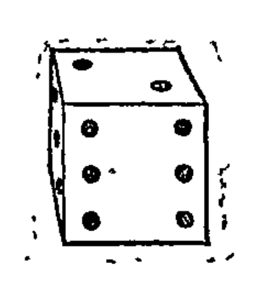


Image stéréoscopique.

— Je ne voudrais pas te contredire, oncle Anselme, mais, objecta l'enfant, s'il faut absolument deux images pour nous faire apprécier le relief, comment les borgnes l'apprécient-ils? Est-ce que, par hasard, ils ne le verraient pas?

— Ta remarque, mon enfant, est si bien fondée qu'à l'époque de l'invention du stéréoscope il se trouva tout un groupe de gens pour affirmer que cet instrument démontrait que les borgnes ne pouvaient pas saisir le relief. Or ces gens-là étaient dans le faux. Tu vas voir comment.

« Le seul fait de la réunion de deux images sur un point commun ne suffirait certainement pas à nous donner une idée nette du relief des objets, si, au préalable, en passant autour de certains objets, en promenant nos mains sur de certains autres, en comparant les saillies de ceux-ci avec les creux de ceux-là, nous n'avions appris à nous rendre compte du rapport qui s'établit entre les formes réelles des objets et les images qui en résultent. Cet apprentissage se fait, cette expérience nous vient peu à peu, aux jours d'enfance, alors que nous acquérons graduellement l'usage de nos divers sens ; et c'est par suite d'un raisonnement se faisant en nous à notre insu, par habitude que nous apprécions le relief qui nous est indiqué par les deux images. Les borgnes font le raisonnement absolument comme les gens qui ont deux yeux, et ils ont ainsi le sentiment du relief, mais on pourrait, je crois, dire « qu'ils le comprennent beaucoup plus qu'ils ne le voient ».

« Quoi qu'il en soit, la remarque de la différence et de la combinaison des deux images ayant été faite depuis longtemps, le savant Wheastone y puisa l'idée du *stéréoscope* (qu'il nomma ainsi des deux mots grecs, *stéréos*, solide, et *scopéin*, voir).

« Ayant tracé par exemple sur le même carton chacune des images particulières du dé à jouer, vu par chacun des yeux, il les faisait se réunir en les présentant à deux petits miroirs inclinés l'un vers l'autre, et au point de réunion l'on voyait l'image en relief. Ce fut la première forme de cet instrument qui ne servit guère d'abord qu'à expliquer le phénomène qui en avait suggéré l'invention ; car la photographie n'étant pas encore née, on ne pouvait se servir que de simples figures géométriques, comme celles du dé, que nous regardions tout à l'heure. Il eût été trop difficile, pour ne pas dire impossible, au dessinateur même le plus habile qui reproduisait un monument, un site, en double image, d'y marquer mathématiquement les différences résultant de la vision particulière de chaque œil.

« Vers 1850, Brewster changea la disposition du petit appareil; il remplaça les miroirs par les deux parties d'une forte lentille de verre coupée par le milieu, qui réunissent les deux images en les déviant, au lieu que ce soit en les réfléchissant.

« Mais ce perfectionnement n'aurait pas plus fait fortune que l'invention originale, s'il ne fût venu au moment où la photographie, datant déjà d'une dizaine d'années, prenait son véritable essor. C'est ainsi que les découvertes souvent les plus disparates viennent se compléter l'une par l'autre, quand la Providence veut bien les faire coïncider. Il en fut de la photographie pour le stéoroscope, comme nous avons vu dernièrement dans le *Journal de la Jeunesse*, ce qu'il en fut de la locomotive pour le chemin de fer: l'un complétant ou plutôt donnant la vie à l'autre.

« Ai-je besoin de te faire observer que les photographes qui veulent prendre des vues destinées au stéréoscope, doivent opérer à la fois avec deux instruments qui, regardant le même point, sont placés à quelque distance l'un de l'autre, pour que dans les deux images s'établissent les mêmes différences que dans celles qui seraient reçues par chacun des deux yeux.

« Et maintenant que le stéréoscope n'a plus, que j'imagine, de secrets pour toi, abordons bravement les mystères du télégraphe électrique. »

L'ONCLE ANSELME



Yves venait au-devant d'elle. (P. 34, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

V

Le départ des marins.

Ce qui resta à Françoise de cet entretien, ce fut cette idée que les tombes des riches étaient couvertes de belles fleurs, et qu'elles avaient l'air de jardins. Si elle pouvait..... mais où prendre des graines ou des plants de fleurs? et de quelles fleurs? Ce n'est pas qu'il manque en Bretagne de violettes parfumées, d'ajoncs couleur d'or et de bruyères roses; mais, pour les gens de la campagne, les fleurs qui viennent toutes seules ne sont pas des fleurs, et ils donneraient toutes les marguerites des prés pour un souci de jardin. Françoise avait vu, chez les richards du pays, quelques soucis, quelques roses du Bengale et quelques tournesols; mais l'idée de posséder de semblables merveilles ne lui serait pas plus venue que celle de se parer des diamants de la couronne — en supposant qu'elle eût entendu parler des diamants de la couronne.

Françoise n'était pas de ces gens qui rêvent l'impossible et qui se trouvent malheureux de ne pas pouvoir décrocher les étoiles; elle savait s'accommoder de ce qui était à sa portée. Elle commença donc à regarder les petites fleurs des champs et à déterrer avec son couteau celles qui lui semblaient les plus jolies; et elle les portait toutes fleuries sur les deux tombes qu'elle aimait. Seulement elle les trouvait toujours flétries le lendemain, et c'était pour elle une grande déception.

Pendant ce temps-là, que faisait Yves Pierzik? Yves était devenu menuisier; il choisissait des planches, les mesurait, les taillait, les rognait, les ajustait, les réunissait et les consolidait avec des clous. Quand il eut ainsi produit tant bien que mal les objets qu'il avait en vue, il prit passage sur une des barques qui s'en allaient au marché de Brest et rapporta à son retour un pinceau et deux pots de couleur. Ce qu'il en fit, il le fit en cachette et personne ne le sut; mais Françoise faillit tomber de saisissement et de joie, en trouvant le dimanche suivant deux belles croix noires plantées sur les tertres dont elle avait vainement essayé de faire un jardin. Des caractères blancs tranchaient sur le fond noir; et Françoise, sans savoir lire, devina que ces caractères signifiaient les noms de Jean et de Marie Yvonne Dano. Qui devait-elle remercier? Elle n'eut pas d'hésitation là-dessus; car, voyant arriver Yves, la figure tout épanouie par le reflet de la joie qu'il lui causait, elle courut à lui et lui sauta au cou sans façon. Puis elle lui prit la main et l'entraina au pied des croix, où elle se mit à prier en pleurant; et le jeune garçon, qui l'écoutait son béret à la main, entendit qu'elle demandait à Dieu de récompenser Yves Pierzik.

A partir de ce jour-là, les deux enfants furent amis. Yves savait toujours dans quel champ, sur quelle grève travaillait Françoise, et il venait l'y trouver et causer avec elle. Il l'égayait en lui racontant ce qu'il avait vu — et il avait déjà beaucoup vu. Il y mêlait un peu de ce qu'il pouvait avoir appris dans les livres, car le second de la *Rosalie*, qui l'avait pris en amitié, lui avait appris à lire et à

[1] Suite. — Voy. pages 1 et 17.

écrire. Françoise ne démêlait pas trop le vrai du faux ; pour elle, toutes les aventures que racontait Yves lui étaient arrivées, et lui-même arrivait presque à ne plus bien savoir à quoi s'en tenir là-dessus. Le soir, il venait lui dire bonsoir au pied du calvaire et l'aider à soigner ses fleurs. Car, quoique le métier de jardinier soit peu familier aux marins, Yves avait appris je ne sais où comment on sème les graines et comment on arrose les plantes, et il s'était procuré des graines de pois de senteur, de capucines et de volubilis qui devaient grimper autour des croix et les revêtir de verdure et de fleurs. Avec quel battement de cœur Françoise, penchée vers la terre, cherchait les petits germes vert pâle qui perçaient la croûte du sol pour chercher la lumière et la vie ! comme elle suivait leurs progrès, et quelle joie lui causa le premier bouton qui s'épanouit ! Si fatiguée qu'elle fût après sa rude journée, elle n'aurait jamais manqué d'aller remplir une cruche d'eau à la fontaine pour arroser ses plantes. Il est vrai que le plus souvent elle n'achevait pas la montée : Yves venait au-devant d'elle et lui enlevait lestement sa cruche malgré ses réclamations.


Les poules reconnaissaient le bruit de sa fenêtre. (P. 37, col. 1.)

La bonne aubaine de la St-Jean ne se renouvela pas pour Françoise; mais la maison des Pierzik devint pour elle une maison amie. La Pierzik raffolait de son fils, et l'enfant qu'Yves protégeait avait nécessairement droit à sa bienveillance. Elle eut donc désormais un sourire amical pour Françoise, lorsque celle-ci venait le dimanche matin chercher ses beaux habits, et même, à la prière d'Yves, elle lui donna plus d'une fois une écuelle de soupe et une place pour la manger à son aise sur la pierre du foyer. Pour Malo Pierzik, il tirait une grosse bouffée de sa pipe, et riait d'un bon rire en disant : « Ah! voilà la petite alouette! la petite alouette de la Saint-Jean! » Et quand il la rencontrait dans le village, il ne manquait jamais de lui dire bonjour. Cela réjouissait le cœur de Françoise, c'était presque comme si elle avait eu une famille.

Tout ce bonheur-là passa bien vite. Le jour de la Notre-Dame d'août, Françoise fut étonnée de ne pas voir Yves. Elle resta longtemps au pied du calvaire ; elle y revint le soir, l'attendant toujours. Il ne vint point, et elle redescendait tristement au village, lorsqu'elle l'aperçut qui accourait.

« Ah ! te voilà ! lui dit-il, j'en suis bien content ; je craignais de ne plus te trouver là-haut, et je ne voulais pourtant pas partir sans te dire adieu.

— Adieu? répéta la petite.

— Oui, pour dix-huit mois ou deux ans. La *Jeune-Françoise* met à la voile le 17 au lieu du 25, et il faut que nous prenions la diligence pour Nantes dès demain matin. Riou nous conduira à Brest dans sa barque, au petit jour. Je n'ai pas pu venir aujourd'hui, parce que nous faisions notre coffre, le père et moi. Veux-tu venir lui dire adieu, au père, et lui souhaiter un bon voyage ?

— Je veux bien ! » répondit-elle en soupirant ; et elle descendit le sentier à côté d'Yves sans rien lui dire. Yves n'était pas si taciturne, lui ; il nommait tous les ports où son brick devait s'arrêter, et faisait ses réflexions sur chacun, qu'il les connût ou non.

Ils arrivèrent à la maison des Pierzik. Malo embrassa la petite alouette, mais il ne lui demanda pas de chanter ; quoiqu'il fût habitué depuis longues années à sa vie errante, il ne se sentait pas le cœur gai, au moment de quitter son pays, sa femme et sa maison. Il fumait sa pipe en regardant son coffre fermé avec de grandes ferrures, et il lâchait de temps en temps un gros soupir en même temps qu'une bouffée de fumée. La Pierzik allait et venait, cherchant s'il n'y avait rien d'oublié dans les préparatifs du départ, et apprêtant le dernier repas avec une larme dans chaque œil. Elle n'avait pas le chagrin aimable, car elle bouscula le chien, qui se trouvait sur son passage, et arracha brusquement le



pain des mains de Françoise, qui l'avait pris pour lui tailler sa soupe.

« Pauvre Pataud ! » dit Yves en caressant le chien. Françoise ne dit rien, mais elle leva vers la Pierzik des yeux si compatissants que celle-ci en fut touchée et lui dit d'une voix adoucie : « Passe-moi le couteau, ma bonne fille. »

On soupa, et, comme le jour de la Saint-Jean, on garda la petite Françoise. Mais elle ne mangea guère; elle était occupée à compter dans sa tête combien il pouvait contenir de semaines et de jours dans deux années. Comme elle n'en venait pas à bout, elle le demanda timidement à Yves. Ce fut Malo qui répondit.

« Deux ans, petite, ça fait deux fois cinquante-deux dimanches; mais nous reviendrons peut-être plus tôt que ça, et quand nous reviendrons, ce sera pour longtemps. Vois-tu, femme, continua-t-il en s'adressant à la Pierzik, je suis engagé *à la part*, et on gagne gros dans les parages où nous allons. Ce sera mon dernier voyage; au retour, j'achète une barque, et je fais la petite pêche avec le garçon, jusqu'à ce qu'il soit d'âge à être appelé à l'État. Nous irons vendre notre poisson à Brest, et tu verras qu'il ne nous faudra pas beaucoup de temps pour gagner de quoi t'acheter le pré du père Hervé, et des vaches que tu y mettras paître. Sur tes vieux jours, tu seras la plus riche du village, et Yvonnic pourra épouser une héritière ! »

La Pierzik se rengorgea un instant comme si elle touchait de la main ce brillant avenir; mais elle se rappela bientôt que tout cela était loin, et qu'en attendant ses hommes allaient partir, et elle secoua tristement la tête.

Françoise s'en alla, et le lendemain elle attendit pour reporter ses nippes de fête dans leur coffre qu'elle eût vu rentrer à Plougastel la barque de Riou, qui ramenait la Pierzik.

Celle-ci parut bientôt dans le sentier qui conduisait à sa maison.

« Eh! la Marion Pierzik! lui cria une voix, vos hommes sont-ils en voiture?

— Apparemment, puisque c'est pour y aller qu'ils ont pris la barque à Riou, » répondit la Pierzik d'un air bourru. Et, sans regarder la voisine, elle prit sa clef et ouvrit sa porte. Ce fut alors qu'elle aperçut la petite Françoise.

« Entre, toi! » lui dit-elle en la poussant doucement. Elle entra après l'enfant, referma sa porte, se laissa tomber sur le banc et se mit à pleurer. Françoise se rapprocha d'elle, lui prit les mains, et, cherchant à la consoler et ne trouvant rien à lui dire, elle finit par pleurer aussi. La Pierzik se leva.

« Pauvre enfant! ça n'a ni père ni mère, et ça trouve encore dans son cœur de quoi pleurer sur les

Françoise se mit à prier. (P. 33, col. 2.)

chagrins des autres !... Tiens, petite, voilà ton coffre; serre tes effets, et si tu n'a pas promis ta journée, tu resteras pour m'aider à ranger la maison. Nous causerons de mon petit Yves et de mon pauvre Malo. »

VI

Où Françoise passe au service d'un seul maître.

Les Pierzik étaient des gens fort à leur aise; ils auraient même dû être riches, puisqu'ils n'avaient qu'un seul enfant, qui était maintenant en état de se suffire. Mais leurs commencements avaient été durs; de vieux parents à faire vivre, d'anciennes dettes à payer, les avaient empêchés de posséder jamais une somme assez forte pour acheter l'objet de leur ambition : une bonne barque de pêche avec tous ses agrès.

Marion Pierzik, qui n'était pas d'une famille de pêcheurs, n'aimait guère la mer, et elle aurait préféré acheter le pré qui touchait à leur jardin, pour y nourrir des vaches dont elle irait vendre à la ville le lait et le beurre. Malo, lui, voulait commencer par la barque; « car, disait-il, je n'aurai pas besoin de matelot, puisque le gars peut m'en servir : ce sera tout profit. » Mais ces beaux projets ne pouvaient se réaliser qu'au retour du voyage entrepris; et en attendant, Marion vivrait du produit de son jardin et de son poulailler.

La Pierzik n'était pas aimée dans le village quoiqu'elle eût bon cœur; cela tenait sans doute à ce qu'elle était brusque de manières et peu avenante dans ses paroles. Aussi ne trouva-t-elle personne qui s'occupât de la consoler dans son chagrin; d'ailleurs, des hommes qui s'embarquaient, au long cours ou à l'État, pour des mois ou des années, ce n'était pas chose assez rare pour qu'on y fît attention et pour qu'on plaignît beaucoup leurs femmes ou leurs mères. Marion ne trouva donc de pitié que dans le cœur de la petite Françoise, et, heureuse d'avoir à qui parler, elle en fit sa confidente. C'était à Françoise qu'elle racontait sa vie par le menu, son mariage, le mal que Malo et elle avaient eu à gagner leur vie, l'enfance d'Yves, ses hauts faits, depuis le premier bateau qu'il avait construit avec une coquille de noix; et, quand elle avait épuisé le passé, elle se lançait dans l'avenir et dans les châteaux en Espagne. Françoise écoutait tout cela, et les bavardages de la Pierzik devenaient le grand intérêt de sa vie. Elle ne sentait point ce qu'il y avait de cruel à étaler aux yeux d'une orpheline sans abri de douces images de bonheur domestique, de foyer aisé, de famille heureuse; elle ne le sentait pas, parce qu'elle n'était nullement égoïste ni envieuse. Elle était contente d'entendre parler d'Yves et de Malo; elle se réjouissait de penser qu'ils seraient heureux, et l'idée ne lui venait pas de se dire : « Et moi ! » Ce qui nous rend le plus malheureux en ce monde, c'est de comparer notre sort à celui d'autrui; d'autant plus que pour ces comparaisons, ce n'est jamais au-dessous de soi qu'on regarde.

Près de deux années se passèrent ainsi. Françoise allait avoir quatorze ans. Elle s'était fortifiée, en dépit de la misère et des privations, et elle était grande comme une femme; si bien que le fermier Goëllo, la voyant toujours de si bonne humeur et si vaillante à la besogne, pensa qu'une pareille servante rendrait de grands services dans sa maison; et il proposa à sa femme de la prendre à l'année, au lieu de l'avoir en journée de temps en temps. Agathe Goëllo, qui n'aimait pas à se donner de la peine, jugea que Françoise serait très-propre à faire double tâche, la sienne d'abord, et ensuite celle de la maîtresse de la maison. L'affaire fut portée au conseil municipal, dont Goëllo faisait partie, et Françoise, à la Saint-Jean d'été qui précéda ses quatorze ans, entra en service chez Goëllo, aux gages de six pistoles, deux chemises et deux paires de sabots par an.

Ce fut pour elle une grande joie. Malgré son bon caractère, sa vie nomade lui pesait. La petite tourelle où on la nicha, à côté de la basse-cour, lui parut un palais; c'était sa chambre à elle, où elle dormirait toutes les nuits, au lieu de changer sans cesse de gîte comme les vagabonds ! Elle en nettoya avec soin les murs lézardés et le sol raboteux; elle y apporta son coffre, et pleura de joie en pendant au chevet de son lit quelques images de saints qui avaient appartenu à sa mère. Son petit miroir eut sa place aussi, près de la lucarne ronde qui lui servait de fenêtre; et, avec un banc de bois en guise de chaise longue et de fauteuil, Françoise fut aussi contente de son installation qu'une belle dame peut l'être de son boudoir tendu de satin.

Peu à peu elle trouva moyen d'orner sa chambrette. La fermière lui fit cadeau d'un petit Saint-Jean en plâtre peint, avec une peau de mouton et des cheveux blonds frisés; elle hérita aussi d'un pot de faïence à dessins bleus dont l'anse était cassée, et qu'elle remplit de fleurs pendant tout l'été. Ces fleurs, elle les cueillait dans son jardin du cimetière, et il lui semblait ainsi qu'elle gardait quelque chose de sa mère auprès d'elle. La fermière, voyant qu'elle avait, comme on dit, la main heureuse pour le jardinage, la chargea de faire pousser des fleurs dans un coin du jardin potager; et comme elle était glorieuse par nature, elle trouva tant de plaisir aux compliments que lui attirèrent ses beaux bouquets, qu'elle ne regarda pas à la dépense et rapporta à Françoise, à chaque marché, quelque nouvelle plante ou quelque nouveau paquet de graine. Le jardin des Goëllo devint bientôt célèbre dans tout le pays.

Françoise était heureuse. Il fallait qu'elle fût d'humeur à se contenter de peu, car sa vie était tout aussi dure que par le passé. Levée avant le jour, elle ouvrait sa lucarne à l'air frais du matin et ré-

pondait au bonjour des poules, qui reconnaissaient le bruit de sa fenêtre et qui caquetaient à qui mieux mieux pour lui demander leur nourriture. Les poules, les canards, les oies, les vaches, recevaient tour à tour ses soins; elle s'était fait des amis de tous les animaux de la ferme, qui venaient à son appel se frotter contre elle, tendre leur tête à ses caresses ou becqueter le bord de sa jupe. Quand toutes les bêtes étaient pourvues, il fallait s'occuper des gens, qui attendaient leur repas pour s'en aller à leur ouvrage; puis la laiterie, le ménage, le jardin occupaient Françoise : elle n'avait jamais un moment de répit. Mais le travail n'est pas un malheur, et la vaillante fillette ne s'apercevait même pas qu'elle faisait deux fois plus d'ouvrage qu'une servante ordinaire. Une bonne âme comme il y en a partout le lui fit un jour remarquer : Françoise haussa les épaules et répondit en riant : « Eh bien! puisque je le peux! Est-ce qu'on ne doit pas faire tout ce qu'on peut? » Et elle continua à travailler double, autant pour son plaisir que pour que la besogne fût faite.

On pense bien qu'elle ne pouvait plus aller souvent voir la Pierzik; le dimanche seulement elle la rencontrait à l'église et la reconduisait à sa maison en causant des absents. La Pierzik était d'ailleurs consolée, car le retour était proche; la *Jeune-Françoise* devait être en route pour revenir. Yves aurait dix-sept ans à son arrivée : on achèterait la barque, et pendant trois ans le père et le fils pourraient faire de bonnes affaires. A la vérité, Yves serait appelé au service de l'État quand il aurait vingt ans; mais son père en serait quitte pour prendre un aide pendant son absence, qui ne serait peut-être pas longue : il y avait des embarquements qui ne duraient que quelques mois.

Pauvre Marion! si elle avait su lire, et si les journaux étaient arrivés à Plougastel, quel désespoir aurait succédé à ses beaux projets d'avenir! Elle s'occupait déjà d'engraisser l'oie qu'elle voulait faire rôtir pour le retour des marins, lorsque le *Lloyd Nantais*, à sa quatrième page, annonça la perte du brick de commerce la *Jeune-Françoise*, sombré aux environs du cap de Bonne-Espérance. Mais elle n'en sut rien, et continua à calculer le nombre de jours qu'il fallait au bateau perdu pour achever son voyage. Elle n'avait plus longtemps à attendre, car on était à la mi-août, et la *Jeune-Françoise* devait arriver vers l'équinoxe de septembre.

A suivre. Mme COLOMB.



LA CAPE DE MA GRAND'MÈRE

On la respecte presque à l'égal d'un vieillard : elle a vu tant de choses, elle a tant abrité de bisaïeules, de grand'mères et de grand'tantes sous ses lourds plis de drap.

Personne dans la famille n'oserait en parler légèrement. Mes frères, les plus jeunes, qui nourrissent quelques préjugés à l'égard de sa couleur dite *aventurine*, — voilà bien la jeunesse, — se permettent seuls de rire derrière elle, lorsqu'elle sort les jours de pluie.

On lui a fait pourtant des changements; on a sacrifié aux exigences de la mode, d'abord un collet, puis deux, puis trois; on l'a encore rognée par-ci, par-là, et seulement défigurée sans la rajeunir beaucoup, car elle conserve, en dépit de ses différentes modifications, un air antique. Il en est de la cape de ma grand'mère comme des vieilles femmes fardées, ou comme de majestueuses ruines qu'un ignorant a fait sottement reblanchir et rajuster dans le goût du jour.

Il est sûr qu'Aventurine — nous ne l'appelons jamais autrement entre nous — tranche singulièrement, avec son air grave et digne, sur la masse des petits manteaux perlés, déchiquetés, évaporés, qui courent les rues.

La première propriétaire de la cape fut ma trisaïeule, dame Jeanne de Rochebonne, qui vécut solitaire dans son château de Bretagne, battu par les flots de l'Océan. Tandis que son mari guerroyait contre les ennemis du roi, me dit une chronique, dame Jeanne, jeune et belle, filait sagement au milieu de ses femmes.

Voilà pour ma trisaïeule : quelques lignes d'un obscur historien qui reçut l'hospitalité dans son château, et qui trouva la chère aussi exquise que la maîtresse belle et sage.

De dame Jeanne de Rochebonne, Aventurine passa sur les épaules de sa fille Anne, mariée au baron de Martindrey. Je l'ai souvent contemplée sur un portrait à demi effacé, avec son spirituel sourire, ses cheveux poudrés et relevés, dessinant les sept pointes, ses mouches assassines et son grain de rouge.

La baronne Anne ne dut pas souvent porter la cape de madame sa mère, ou je me tromperais fort; son sourire, son rouge et sa poudre le disent éloquemment. Quelques vagues traditions rapportent qu'elle fila peu et brilla beaucoup à la cour.

Je ne suivrai pas la cape dans toutes ses pérégrinations, ce serait trop long. Lorsque le temps fauchait les plus belles fleurs, telles que la baronne Anne, on la voyait toujours, — elle, ample et ferme, — suivre le cours de sa destinée.

Après avoir abrité plusieurs générations successives, elle arriva, encore en fort bon état, à ma

grand'mère, et munie de trois collets, dont les deux plus grands ne furent pas ôtés, — je m'en souviens à présent, — pour obéir aux caprices de la mode, mais, ce qui vaut mieux, pour accomplir un acte de charité.

Que faire lorsqu'on a le cœur plus grand que la fortune, et que le pauvre à votre porte tremble de froid? Ce que fit ma grand'mère, toujours ingénieuse en pareil cas.

La fortune de la haute maison de Rochebonne avait coulé depuis longtemps entre les mains des prodigues; le château des bords de l'Océan n'était plus qu'une ruine imposante et pittoresque, pleine de poétiques légendes et de hardis nids d'oiseaux, et ma grand'mère élevait péniblement les six enfants que sa fille, en mourant, lui avait légués.

J'étais l'aînée de la bande. Dans ma famille, on déclinait ainsi mon nom : Élisabeth, Élise, Lise et Lisette.

Lisette, c'était le nom d'amitié que me donnaient mes frères et ma sœur. Ma grand'mère m'appelait plus ordinairement Lise.

Après moi venait Alfred, qui avait des goûts militaires prononcés, puis la blonde et délicate Henriette, Maurice le réfléchi, Pierre le turbulent; Marcel, le benjamin, encore un bébé, fermait la marche. Notre mère était morte quelque temps après la naissance de Marcel. Il passait sur tant de genoux chaque soir, il était bercé par tant de bras, qu'il était très-volontaire, est-il besoin de l'ajouter?

Et maintenant voici ma bonne grand'mère avec sa taille imposante, si droite malgré ses soixante-dix-sept ans. Quel bon et beau visage! Une vie de vertus s'est empreinte sur lui. Ne pouvant prodiguer l'or, elle a prodigué son cœur. Qui sait mieux qu'elle, et plus délicatement, découvrir les douleurs et les consoler? Aussi a-t-elle beaucoup d'amis parmi les déshérités de ce monde.

Sur toutes les portes des plus pauvres maisons de notre rue, lorsque nous sortons avec elle le dimanche, nous récueillons des saluts empressés et des regards reconnaissants.

Elle est pauvre elle-même, la chère grand'mère; sa tâche est lourde, la vie difficile, mais je ne l'entends jamais murmurer contre le sort et trouver son fardeau trop lourd. Elle mène sa bande, quelquefois indisciplinée, avec fermeté et douceur.

Lorsque, le soir, nous sommes tous réunis et que nous entourons son fauteuil, il n'est pas de famille plus heureuse que la nôtre. Fatigues du jour, craintes pour l'avenir, sont oubliées. Le regard de la grand'mère nous compte et nous caresse; les frères parlent de leurs études, Marcel fait de naïves questions, auxquelles il faut absolument répondre.

En traçant le portrait de ma chère grand'mère, en parlant de ces heureuses soirées, je m'oublierais des heures entières, et me voilà loin de la cape.

Je disais donc que ses deux plus grands collets furent enlevés pour accomplir un acte de charité.

Nous connaissions une pauvre veuve chargée de plusieurs enfants dont l'aîné avait une dizaine d'années.

Jean lisait couramment et écrivait assez bien. On comptait le placer, pour alléger un peu les charges de la famille, soit à la campagne, dans une ferme, soit à la ville, dans une maison de commerce, où il pourrait être employé à faire les commissions.

On découvrit bientôt une place qui convenait à l'âge de l'enfant. La mère était enchantée, Jean se réjouissait de pouvoir venir en aide à sa famille, car la misère lui avait donné une raison au-dessus de son âge.

Mais le costume de Jean, qui présentait le délabrement de celui de l'enfant de chœur Lucas, faillit éteindre tant d'espérances. On ne pouvait l'envoyer ainsi dans la maison qui l'avait demandé. Que faire? La veuve vint conter son embarras à ma grand'mère, qui fouilla dans la réserve des vieux pantalons de ses petits-fils. Ceux-ci les usaient déjà jusqu'à la corde sur les bancs du lycée; ensuite on y faisait maintes savantes reprises, — j'en sais quelque chose! — Enfin on eut beau tourner et retourner chaque pantalon à son tour, pas un ne présentait de garanties suffisantes pour oser en équiper le petit Jean. Acheter un pantalon neuf, il n'y fallait pas songer. La veuve ne pouvait faire cette dépense, et la bourse de ma grand'mère se trouvait vide. L'année avait été mauvaise, le pain fort cher, et mes frères, qui grandissaient et qui devenaient vraiment de beaux garçons, mangeaient deux fois plus que d'habitude.

Tout à coup une merveilleuse inspiration traversa l'esprit de ma grand'mère; elle aperçut dans le cabinet noir qui renfermait les vêtements, le grand corps d'Aventurine qui, accroché à un porte-manteau, pendait le long du mur.

Elle s'approcha d'elle et la tâta.

« Excellent drap! s'écria-t-elle. Voilà notre affaire.

— Comment! vous découperiez votre manteau? lui dis-je, fort surprise. — Je connaissais le culte professé pour la cape légendaire.

— Du tout, du tout, répliqua-t-elle vivement. En la dépouillant de ses deux plus grands collets, qui sont fort inutiles, nous aurons, j'en suis sûre, un costume complet pour le petit Jean, qui pourra se présenter alors d'une manière convenable. »

On découpa les collets, on tailla un pantalon et une veste. Heureusement l'enfant n'était pas grand pour son âge. Chacune de nous voulut participer à la bonne œuvre, et coudre pour le fils de la veuve qui était fort gentil et fort intéressant; bientôt le costume, ayant assez bonne façon, lui fut remis.

Il vint nous voir et nous remercier, revêtu de ses nouveaux habits. La couleur était un peu étrange pour l'époque, mais le drap était si chaud! La coupe n'était pas irréprochable de tous points; mais les novices ouvrières y avaient mis tout leur cœur et leur meilleure volonté.

Le petit Jean est aujourd'hui un beau monsieur, qui possède une épicerie fort bien achalandée. Il a

complétement oublié le costume qui lui fut fabriqué de si bon cœur, et qui lui permit de se lancer dans la vie. Qu'importe! L'histoire d'un ingrat ne doit pas faire partie de ce récit.

Aventurine, dépouillée de deux collets, ne s'en trouva pas plus mal. Ma grand'mère finit même, sur nos vives instances, par enlever le dernier, ce qui rajeunit la cape d'une centaine d'années.

Elle la portait les jours de pluie avec majesté, comme une reine son manteau de cour.

Mais vint un moment où la cape fut tellement abîmée par la pluie, tellement ternie et fanée par les ans, que ma grand'mère se décida à l'envoyer à sa place, c'est-à-dire au grenier. On l'ensevelit, non sans regrets, au fond d'une antique malle, avec force poivre pour préserver ses restes des mites.

« Eh! qui sait, disait ma grand'mère, si la pauvre vieille ne rendra pas encore des services? »

A suivre. LOUISE MUSSAT.

A TRAVERS LA FRANCE

LE CREUSOT

Le grand établissement industriel du Creusot[1] est une des gloires de notre pays. Situé dans une des plus riches régions carbonifères et métallurgiques de la France centrale, il voit son importance s'accroître de jour en jour.

Le voyageur qui y arrive pour la première fois est étonné du magnifique spectacle qui s'offre à sa vue.

Ici les puits de mine, où la machine infatigable fait mouvoir les câbles pour l'extraction de la houille; plus loin, les gigantesques hauts fourneaux, travaillant jour et nuit, sans jamais de relâche, et d'où s'échappe, comme une traînée de lave, la fonte de fer liquide. D'un autre côté est la forge qui rappelle par son architecture, dont le fer a fait tous les frais, le palais de Sydenham ou les Halles centrales de Paris. Les ateliers de constructions mécaniques, d'où sortent les machines marines, les machines fixes, les locomotives et mille autres ingénieux appareils, complètent ce grandiose ensemble. Le vaste emplacement de l'usine est dominé par une énorme cheminée, qui reçoit les gaz sortant de tous les fourneaux. Elle est haute de 80 mètres, de sa base au sommet, c'est-à-dire deux fois plus élevée que la colonne de la place Vendôme. Autour de l'établissement va et vient la locomotive, obéissant à toutes les exigences du service, et dix mille ouvriers prêtent leurs bras à cette usine sans rivale au monde.

« On raconte la vie des grands hommes, dit M. Simonin, pourquoi ne dirait-on pas celle des grandes usines? En 1782, le Creusot, vallée sauvage et inhabitée, portait le nom de *Charbonnières*, parce qu'on y voyait l'affleurement d'une couche de charbon. La houille commençait alors à être chose appréciée en France; une compagnie se forma, dans laquelle s'intéressa Louis XVI, pour tirer parti de ce combustible minéral; mais les voies de communication manquaient.

» Le canal du Centre, projeté depuis des siècles, auquel avaient successivement pensé Sully et Richelieu, fut enfin décrété, et Gauthey, ingénieur des États de Bourgogne, chargé de cet important travail. Un régiment de troupes fut mis à sa disposition. En même temps, la machine à vapeur que Watt venait de perfectionner si heureusement, était introduite au Creusot. Un énorme cylindre, portant la date de 1782 et le nom du célèbre fondeur anglais Wilkinson, se voit encore dans la cour de l'usine, à gauche de l'entrée des bureaux. On a bien fait d'ouvrir des invalides à ce vénérable débris, glorieux témoin d'humbles commencements.

» La navigation du canal du Centre ne devait commencer qu'à la fin de 1793. En attendant, le Creusot, privé de moyens de transport économiques, dut s'attacher à produire avec la houille une matière d'un écoulement plus facile, le fer. On songea aussi à fabriquer du verre avec les sables du pays. Une cristallerie fut créée sous les auspices de Marie-Antoinette. Pendant que le roi fondait des canons, la reine faisait couler du cristal. Cet établissement fonctionna jusqu'en 1832, et ne s'est éteint qu'après avoir été acheté par Baccarat; mais le nom de *Verrerie* est restée à la partie du Creusot qu'occupent depuis près de trente ans les chefs de l'usine. On y voit encore debout les deux immenses cônes de brique qui renfermaient les fours.

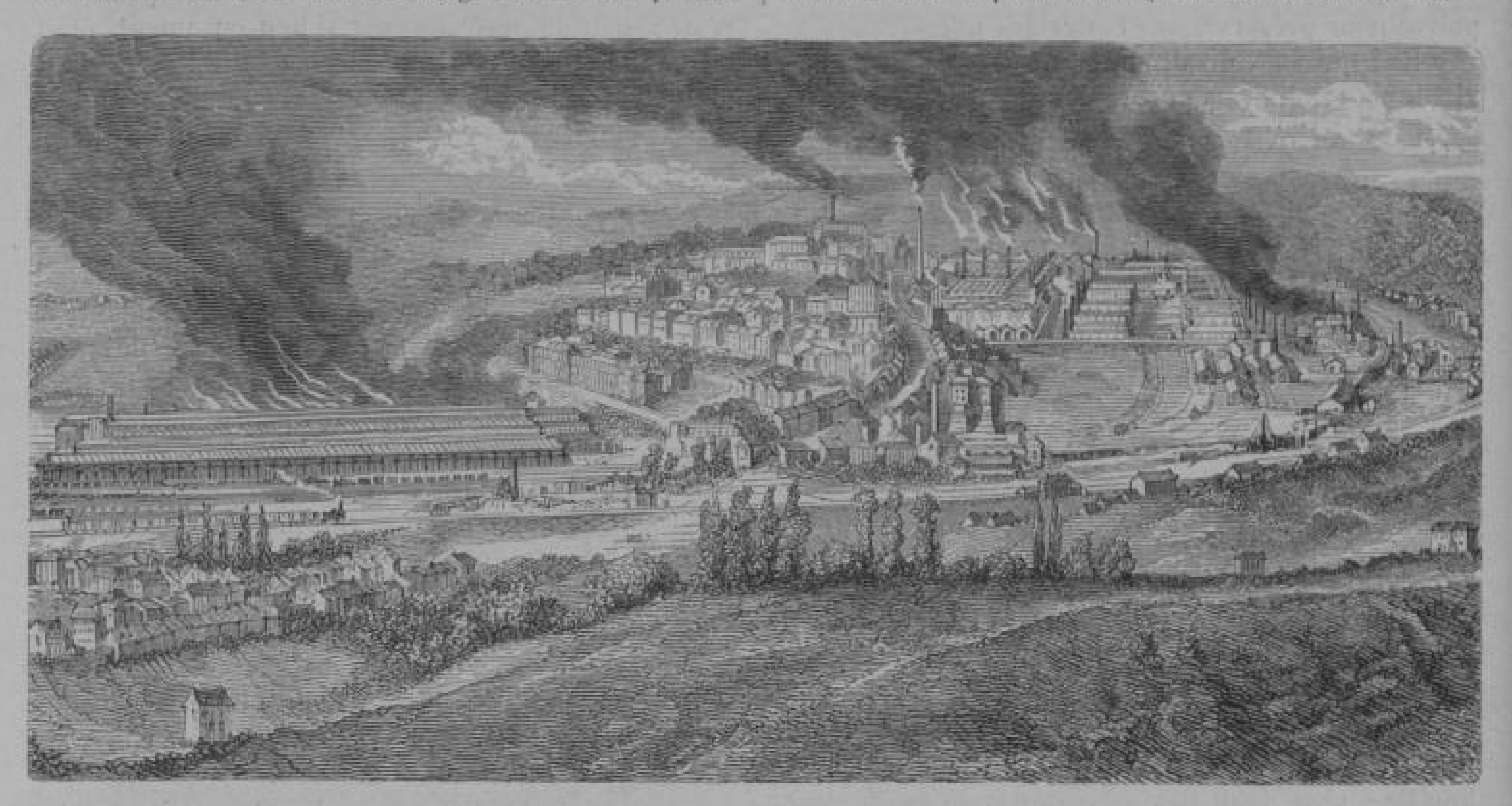
» La fonderie de canons devait marcher moins longtemps que la cristallerie; toutefois, pendant toute la durée de la République et de l'Empire, le Creusot travailla pour le gouvernement. Les canons de fonte et de bronze, les obus et les boulets se répandirent de là sur tous les champs de bataille de l'Europe. Les canons coulés, forés et tournés au Creusot, étaient aussi essayés sur les lieux mêmes, et la montagne dite des Boulets rappelle encore ces épreuves. Les quatre lions de fonte qui gardent bénévolement la porte de l'Institut de France, à Paris, datent aussi de cette époque, et sont des produits du Creusot.

» C'est peut-être la seule commande pacifique que le gouvernement d'alors ait faite à cette usine. Aussi, en 1815, les arts de la guerre ayant brusquement cédé le pas à ceux de la paix, le Creusot, ne sachant se transformer, s'arrêta; mais bientôt d'éminents industriels du pays, MM. Chagot, en prirent la direction, et fondirent dans ces ateliers les tuyaux d'éclairage pour le gaz de Paris, et la nouvelle machine de Marly.

1. L'orthographe Creusot est celle adoptée dans le pays; la poste et les dictionnaires de géographie écrivent Creuzot.

» Malgré tous les efforts développés par cette famille intelligente qui bientôt allait fonder si glorieusement Blanzy, le Creusot ne put résister à la concurrence d'usines rivales. L'heure des grandes forges à la houille n'avait pas encore sonné. On était en 1826. Sur ces entrefaites, se présenta la compagnie anglaise Manby et Wilson qui, venant substituer enfin aux anciens procédés suivis en France pour la fabrication de la fonte et du fer, les méthodes plus expéditives et plus économiques des usines britanniques, ranima la Creusot. Cependant les débouchés firent défaut à la production, et l'usine entra de nouveau en liquidation en 1836. Ne nous étonnons pas de ces premières épreuves, nous les retrouverions au début de toutes les grandes entreprises, du Creusot. Une voie ferrée a relié l'usine au canal du Centre; l'extraction de la houille, l'exploitation des minerais, le traitement de la fonte et du fer, tout a été perfectionné sans relâche. Le pays s'est bien vite ressenti de ces heureux changements et de tous ces progrès graduellement réalisés. »

En 1837, la localité comptait 3000 habitants, elle en a aujourd'hui 24 000, et l'établissement seul n'occupe pas moins de 10 000 ouvriers. Le Creusot, qui extrayait alors 40 000 tonnes de charbon, de 1000 kilogrames chacune, en exploite à présent 200 000, en consomme le double. Enfin de 20 000 tonnes de fer que l'usine produisait en 1847, le chiffre s'est élevé, en 1865, à 100 000 tonnes, le huitième de la production générale de la France.



Le Creusot. (P. 39, col. 1.)

comme si plusieurs générations de hardis pionniers devaient d'abord préparer la voie à leurs successeurs.

» En 1837, le Creusot passa aux mains de MM. Schneider, l'un mûri aux affaires commerciales et industrielles dans une des principales maisons de banque de Paris; l'autre formé au dur travail des forges au fond des Ardennes. L'aîné des deux frères fut enlevé par un malheureux accident en 1845. Dès lors M. Eugène Schneider se trouva seul à la tête de ce grand établissement. Il a toujours supporté vaillamment le poids de cette charge, et c'est à son initiative que sont dues toutes les transformations opérées depuis au Creusot. A partir de 1837, cette usine n'a plus cessé de prospérer. L'atelier de constructions mécaniques créé à cette époque, en même temps que naissaient chez nous les chemins de fer et la navigation à vapeur, est devenu successivement l'un des plus vastes et des mieux outillés du monde, et a contribué puissamment à la réputation

La fabrication des machines a suivi au Creusot une voie ascendante aussi rapide. On y livre annuellement 5000 chevaux de force en machines de toute espèce; 100 locomotives sortent aussi chaque année de ces ateliers pour commencer leur course infatigable sur tous les railways du monde.

Devant de tels chiffres de production on est frappé du rôle que joue le Creusot dans la grande industrie française. Cette usine est exceptionnelle comme ensemble. Si l'on peut retrouver en Angleterre, par exemple, quelques établissements où la production soit égale et même supérieure pour une spécialité, il n'y a nulle part d'exemple de la réunion de diverses industries sur une aussi vaste échelle.

C'est une houillère et une mine de fer qui ont été la première cause de ce merveilleux dévelpopement. Un morceau de charbon a donné naissance à tout un pays.

La houillère du Creusot fait partie, comme celle



Le marteau-pilon, à la forge des grosses œuvres, au Creusot.
(L'énorme pièce à forger sort éblouissante du four; les hommes manœuvrent pour l'amener sous le pilon.)

d'Épinac, du bassin de Saône-et-Loire. L'exploitation porte sur une énorme couche qui atteint jusqu'à 50 mètres d'épaisseur. La couche a été rejointe au moyen d'un certain nombre de puits, et exploitée en premier lieu par la méthode des éboulements, plus tard par un système de galeries et d'étages réguliers successivement remblayés. Aujourd'hui l'extraction de la houille est concentrée sur les puits jumeaux Saint-Pierre et Saint-Paul; les autres puits ne servent plus qu'à l'extraction des eaux, à la descente des remblais ou à l'aérage de la mine.

Quant à la mine de fer, elle est à Mazenay, non loin du Creusot. La couche de minerai affleure, c'est-à-dire qu'elle se montre au jour, qu'elle apparaît à la surface sur quelques points. Elle se développe souterrainement comme une immense table, épaisse d'abord de deux pieds, puis de six. La puissance s'accroît avec la profondeur. Le Creusot en tire près de 300 000 tonnes par an, 300 millions de kilogrammes, qu'il extrait de cette pierre rouge, dont le titre est de 20 à 30 pour 100 de fer pur.

L'établissement industriel lui-même comprend : des hauts fourneaux, où le fer est extrait du minerai; des forges où il est purifié par le martelage; des laminoirs où il est étiré et aminci, et enfin des ateliers où il reçoit sa destination finale et est transformé en machines de toutes espèces.

De ces ateliers qui sont la merveille du Creusot, où le fer est travaillé, assoupli comme du bois, sortent tous les organes de machines fixes, de locomotives, de locomobiles, de machines marines, et de mille autres appareils. C'est là que se fabriquent ces machines qui permettent à notre pays de rivaliser avec l'industrie de l'Angleterre.

Et. Leroux.

COMMENT ON FAIT VIVRE LES PLANTES
DANS LES APPARTEMENTS

IV

LA NOURRITURE.

Une première fois (dans le 1er vol. de ce journal, page 173) nous avons donné la recette de l'engrais horticole, composé par le docteur Jeannel suivant les lois de M. G. Ville; une seconde fois nous sommes revenus sur ce sujet (3e vol., p. 13), pour remarquer que dans les débuts inséparables d'une nouvelle méthode, la dose de 4 grammes pour 1000 grammes d'eau était entrée et que celle de 1 gramme par litre, était suffisante, parce qu'on pouvait rendre l'application de l'arrosement aussi fréquente qu'on pouvait le désirer.

Depuis cette époque, des expériences sérieuses et suivies ont été faites en plusieurs endroits, au Jardin d'acclimatation, au Jardin du Luxembourg, à Boulogne, chez M. de Rothschild, etc. Nous avons donc des résultats nouveaux à apporter aux lecteurs de nos premiers articles, résultats intéressants surtout pour les plantes qui vivent en espaces limités, comme des pots, des jardinières ou des suspensions. Quant à celles qui poussent en pleine terre, les expérimentateurs ont obtenu des résultats absolument contradictoires; les uns ont reconnu que l'effet était aussi remarquable que sur les plantes confinées, les autres n'ont rien obtenu du tout, l'effet de l'engrais a été nul!... Cela peut tenir non-seulement à la manière dont la nourriture a été donnée aux plantes, à la proportion de cette nourriture, et peut-être, probablement même! à la nature même de la plante à laquelle on la donnait. Il ne faut pas se dissimuler qu'il y a encore, dans tout ceci, une énorme dose d'inconnu et d'imprévu! Sur des dahlias, sur des choux-fleurs, et plusieurs autres plantes potagères, l'engrais n'a rien produit entre certaines mains; dans d'autres, il a fait pousser des céleris et des asperges phénomènes.

Nous passerons rapidement sur ces résultats contradictoires résultant des applications de la nourriture minérale aux plantes de pleine terre; nous y reviendrons un jour lorsque les expériences seront plus concluantes; en ce moment elles le sont assez sur les plantes de serres et d'appartement pour que nous constations que, chez une très-forte majorité, elles ont produit un accroissement de vigueur indéniable. On a toujours donné à manger une fois par semaine, sobrement: cette proportion paraît suffisante. Les espèces réfractaires jusqu'ici dans la proportion de 11 sur 37, c'est-à-dire, a peu près un quart, sont: *Anthurium ochrantum, Aspidistra elation, Azalea liliflora, Cyperus alternifolius variegatus, Cypripedium insigne, Echinocactus, Epiphyllum truncatum, Gautiera maculata, Homantus puniceus, Mamillaria longimamina, Pandanus utilis.* Il est certain qu'on en trouvera d'autres: comme aussi, il est certain pour nous qu'on trouvera la dose de nourriture qui convient à ces plantes exceptionnelles.

Nous avouons qu'il y a un peu de coquetterie dans notre manière d'agir; maintenant que nous avons avoué tout d'abord nos insuccès, les résultats que nous développerons tout à l'heure conserveront toute leur force. Mais avant d'y arriver, nous devons constater que non-seulement on a employé la recette du docteur Jeannel, mais qu'on a pris tout simplement, celle de M. G. Ville et que l'on a obtenu également de très-bons résultats. Cette recette est plus simple que la première : nous la donnons, parce qu'à la campagne, on se la procurera, par cela même plus facilement.

Phosphate acide de chaux. . . .	6	parties.
Azotate de potasse ou salpêtre. .	4	id.
Azotate de soude.	3	id.
Sulfate de chaux ou plâtre. . . .	3	id.

Ce qui pourrait se représenter, à la grosse, par des quantités faciles à garder dans sa mémoire : 35, 25, 20 et 20 grammes.

Les plantes en expérience ont été plantées le 14 décembre : c'étaient des jacinthes. « L'avantage, au point de vue de la floraison, dit M. Courcin, a été en faveur de l'engrais G. Ville. Cette floraison a devancé de six jours celle des plantes soumises à l'engrais Jeannel, et celles-ci ont fleuri sept jours avant les plantes qui n'avaient reçu que de l'eau pure. Les fleurs étaient également belles, également développées dans les deux premiers : le dernier était inférieur de tous points. »

Arrivons maintenant aux expériences faites au Luxembourg. On a cherché le moyen de rendre palpable, pour ceux qui ne peuvent voir les plantes, les résultats obtenus ; et ce moyen a été trouvé dans l'estimation simultanée, avant et après les expériences des plantes traitées et non traitées, choisies *avant*, aussi semblables que possible. On pouvait s'attendre à ce que les effets de la nourriture seraient divers d'après les espèces et les familles.

C'est ce qui est arrivé, et si nous nous attachons a donner ces résultats, c'est qu'on pourra se guider ainsi sur les espèces où l'on pourra avoir plus ou moins d'influences. Au point de vue du commerce, les résultats ont de l'importance.

Sous l'influence de la nourriture Jeannel, la valeur des plantes ci-dessous a augmenté de 20 à 50 pour 100 : *Adiantum Capillus deveris ; Anthurium magnificum ; Aloe eusifolia ; Begonia ricinifolia ; Curculigo sumatrana ; Dracœna fruticosa ; Epiphyllum ; Gymnogramma hybrida ; Maranta zebrina ; Latania borbonica ; Rhodea. japonica.* Pour les suivantes, la valeur à augmenté de 50 pour 100 : c'est déjà supérieur et énorme : *Begonia longipila ; Caladium odoratum ; Crinum americanum ; Datura arborea ; Dracœna brasiliensis ; Yucca alvifolia.* Mais, ce n'est pas tout, et nous devons citer un dernier lot d'espèces dont la valeur a augmenté de plus de 100 pour 100 ! Ce sont : *Begonia castaneæfolia ; Billbergia pyramidalis ; Cinchina succirubra ; Begonia longifolia ; Datura arborea ; Philodendron pertusum ; Phrysium spicatum.*

En résumé, les expériences avaient été instituées au mois de mars 1874, les échantillons choisis et mis de côté : au 2 octobre, la valeur totale de 24 échantillons de plantes de familles diverses était de 114 fr. 75, soit, en moyenne, 4 fr. 73 par plante. Elles ont été soumises, pendant tout ce temps, aux meilleurs procédés de la culture *ordinaire*. A cette même date du 2 octobre, 32 échantillons des mêmes plantes, mais soumises à la nourriture de l'engrais minéral, ont valu 223 fr. 90, ce qui donne 6 fr. 58 par plante, c'est-à-dire une plus-value de 37 pour 100. Par conséquent, si les 24 plantes eussent été soumises aux engrais, elles eussent valu au 2 octobre, 157 fr. au lieu de 114 ; donc l'engrais a produit une valeur de 49 fr., de laquelle il faut déduire le prix de cet engrais, 6 fr. ; soit 37 fr. net., en six mois ; soit 32 pour 100.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'effet favorable de la nourriture donnée pendant l'été se soit continué pendant tout l'hiver pour les plantes cultivées en terre tempérée et chaude, par conséquent se serait aussi continué dans les appartements sans dépense nouvelle, surtout pour certaines espèces. Il en est résulté des plantes qui ont acquis alors une valeur triple et même quadruple de celles qui n'avaient point été nourries. Parmi celles-ci, il faut citer : *Cinchona succirubra ; Curculigo sumatrana ; Dracœna brasiliensis* et *Billbergia pyramidalis.*

Nous en avons assez dit maintenant pour les personnes qui ont commencé elles-mêmes des expériences au moyen de la nourriture minérale. Nos lecteurs qui se sont intéressés aux premières communications faites savent aujourd'hui quelles sont les espèces qui se prêtent le mieux à en ressentir les effets : ils choisiront donc parmi elles, suivant ce qu'ils désirent obtenir.

H. DE LA BLANCHÈRE.

LE LAC

PAYSAGE DE FRANCHE-COMTÉ.

A quelque distance du chalet, on aperçoit un lac microscopique dans un cirque de verdure. Rien n'est délicieux comme ce cercle liquide qui reflète le ciel. De tous les spectacles naturels, il en est trois qui parlent à l'âme : la mer, les montagnes et les lacs.

J'aime celui-là. Il semble qu'il ait une physionomie humaine et se mette au diapason du cœur comme un instrument. Je l'ai vu par les jours de brouillard et les jours de soleil, aux premiers feux de l'aurore et à la pâle clarté de la lune, frais et délicieux, à la surface nacrée de vert et de rose, où les rides de la brise jetaient de grandes taches d'ardoise, ou semblable à une glace de cristal, claire et polie comme un miroir d'acier. Et toujours j'ai compris dans le frissonnement de ses flots et le bruissement des feuillages cette parole sourde et mystérieuse que la terre murmure à l'oreille de ses favoris. Il a ses tristesses et ses joies, il a aussi ses tempêtes. Il réfléchit dans ses eaux unies, profondes et transparentes les montagnes étagées sur ses bords qui semblent plonger dans son miroir assombri.

Au fond, dans la brume du matin, les cimes vertes se dressent couronnées de brouillards qui se confondent avec les nuages. Dans le lointain, à travers la vapeur bleue, apparaissent des sommets blancs.

Quand le soleil se couche dans sa gloire, on ne voit plus que de l'or, de la pourpre, de la neige, et la grande coupole du ciel bleu.

Près du bord, s'élève une petite maison de pêcheur, à la fois coquette et rustique, un de ces nids qui font soupirer le voyageur. Elle est abritée par un rempart de sapins et de chênes, dont la sombre verdure se détache sur le fond plus clair des frênes et des coudriers. A côté, il y a un odorant bouquet de chèvrefeuille, frais comme une tête de jeune fille, et, tout autour des murs, un rameau vigoureux de vigne vierge. Un bouquet pâle de glycine a escaladé le toit de chaume. Sous le chèvrefeuille il y a un banc couvert d'une mousse épaisse et rebondie; dans un coin, des instruments de pêche; des filets étendus sèchent sur le sable d'or de la rive.

Dans la zone d'ombre qui la borde, une barque à la voile triangulaire glisse sous la saccade cadencée de deux rames. On dirait un albatros qui bat de l'aile à la surface de l'eau.

Un pêcheur aux bras nerveux, au visage cuivré, à l'œil bleu qui semble garder le reflet de son lac, aborde.

Une jeune femme, solide comme une figure de Rubens, paraît sur le seuil de la maisonnette, portant dans ses bras un enfant au front morose, comme en peignait Raphaël.

L'homme embrasse la femme et l'enfant, laisse glisser sur le sable les poissons argentés, et tous trois disparaissent.

Le jour tombe. Le sommet des montagnes est encore éclairé par les rayons du couchant, et leurs pieds sont déjà noyés dans une ombre crépusculaire. Le paysage se fond en lignes indécises. Au ciel, d'un bleu pur et profond comme un ciel de Grèce, un grand oiseau plane. On entend mourir dans l'écho l'appel d'un pâtre. Le lac est noir, et son flot vient expirer sur le sable avec un murmure. La petite fenêtre s'éclaire. Le toit fume. Tout fait silence. C'est la nuit. Repos.

Charles Joliet.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE [1]

III

Les merveilles de l'Océan. — La mer des Sargasses. — Le passage de la ligne. — Rio de Janeiro.

Un jour, comme nous approchions du cap Vert, j'aperçus à tribord ce que je pris pour un bas-fond recouvert d'algues. Je me mis à crier: « Terre à babord! » croyant être bien sûr de mon fait. On me répondit par un grand éclat de rire. C'était Ben-Youl qui riait.

« Par exemple! m'écriai-je, fort vexé, si ce n'est pas de la terre, je ne sais pas ce que c'est. »

Ben n'en continua pas moins de me rire au nez. J'allais me fâcher, lorsque le capitaine, qui était sur le pont, m'appela. Je le trouvai, montrant à Gérard une carte qu'il tenait à la main.

« Vous n'êtes pas le premier, Harry, me dit-il, qui ait pris pour de la terre ces amas d'algues marines. C'est ce qu'on appelle la mer des Sargasses, du mot espagnol *Sargazo*, signifiant varech. Les compagnons de Christophe Colomb, lorsqu'ils l'aperçurent, pensèrent qu'elle marquait l'extrême limite de l'océan navigable. Nous sommes à son bord méridional. Regardez cette carte; vous verrez que la mer des Sargasses y forme un triangle situé entre les Açores, les Canaries et les îles du Cap-Vert. C'est l'effet du circuit que décrit autour de l'Atlantique le courant qui part du golfe du Mexique en renvoyant au centre tout ce qu'il rencontre sur sa route, de bois flottants et d'algues. Jetez dans la cuve qui est là des copeaux et imprimez à l'eau avec la main un mouvement de rotation, vous verrez que le courant que vous aurez créé rejettera au centre tous vos copeaux. »

Ne vous étonnez donc plus que cette mer des Sargasses soit couverte d'herbes. Quant au merveilleux courant du golfe, nous allons en parler pour vous expliquer non-seulement l'effet que vous connaissez, mais aussi la puissante influence qu'il exerce sur le climat d'un grand nombre de pays, sur la navigation de l'Atlantique et sur bien d'autres résultats importants. En vérité, c'est un des phénomènes les plus merveilleux de l'Océan. Il faut considérer ce courant comme un grand fleuve d'eau chaude coulant pendant près de 5000 kilomètres, sans changer de volume, sur un fond et entre des rives d'eau froide. Ses eaux se mêlent peu à celles de l'Océan et leur couleur différente permet de suivre leur marche. Il a son origine dans le golfe du Mexique: c'est pour cela qu'on l'appelle le Courant du Golfe (*Gulfstream*). Non-seulement ses eaux sont chaudes, mais elles échauffent encore l'air sous lequel elles passent. Elles sont beaucoup plus salées que les autres eaux de la mer, et c'est le sel qui leur donne cette couleur d'indigo foncé. Leur courant a une vitesse de 4 à 8 kilomètres par heure et il affecte une forme convexe, c'est-à-dire qu'il est plus élevé au centre que sur les côtés. Il présente une autre particularité. Comme la chaleur rayonne de l'eau beaucoup plus lentement que de la terre, le Gulfstream, coulant sur une couche d'eau froide, perd bien moins rapidement sa température que s'il coulait sur un fond terreux. Lorsqu'elles approchent d'un rivage, ses eaux lui abandonnent une partie de leur chaleur, réchauffant le

[1] Suite. — Voy. pages 11 et 28.

climat, augmentant la fertilité du sol et le rendant plus agréable à habiter pour l'homme.

»Vous voyez sur la carte que ce puissant courant, sorti du golfe du Mexique, remonte le long des côtes de la Floride et prend la direction de l'est à la hauteur du cap Hatteras. Durant les mois d'hiver, il suit les côtes de la Nouvelle-Écosse et passe en été non loin de Terre-Neuve, où il a participé à la formation des bancs sur lesquels on pêche la morue. Vers l'endroit où le courant tourne décidément vers l'est, en atteignant le 40e parallèle de latitude septentrionale, il commence à s'étendre sur les eaux plus froides de l'Océan; puis il touche aux rivages de l'Irlande, jette une branche vers le Spitzberg en enveloppant les Shetland et les autres îles du nord; une seconde plus forte remonte brusquement dans la Manche; une troisième contourne le golfe de Gascogne et redescend au sud, réchauffant tous les bords dentelés de l'Europe occidentale et ajoutant aux eaux qui viennent de la Baltique et des bassins polaires le sel qui leur manque.



Le baptême de la ligne. (P. 46, col. 1.)

— Maintenant, s'écria Gérard, je voudrais bien savoir quelle est la cause qui dirige ce merveilleux courant?

— On peut expliquer de diverses manières la formation de ce fleuve océanique; mais, jusqu'à présent, les savants ne se sont pas mis d'accord à cet égard. La forme du Courant du Golfe peut jusqu'à un certain point servir à en expliquer la direction. Comme il est plus élevé, ainsi que nous le disions tout à l'heure, que le reste de la surface de la mer, l'eau cherchant toujours son niveau, ce courant doit tendre à s'écouler vers les eaux plus froides et plus basses des pôles. De leur côté, les eaux polaires, pour remplacer le vide qu'il fait, sont entraînées vers l'équateur. Voilà ce qui explique le double mouvement des eaux. »

Nous continuions notre route à travers l'Atlantique sans événement digne de mention, lorsqu'un matin que je dormais encore, au lever du soleil, Gérard se précipita dans la cabine et, me réveillant, m'apprit qu'on avait besoin de moi sur le pont. Presque endormi, je sautai à bas, enfourchai mon pantalon, car c'était le seul vêtement dont on eût besoin sous cette latitude, et je m'élançai à la suite de Jerry. Je n'avais pas encore bien ouvert les yeux que je me trouvai appréhendé par deux monstres velus; puis j'entendis sonner de la conque et, regardant devant moi, j'aperçus un étrange personnage qui semblait venir de l'avant du navire : il portait une couronne brillante sur la tête; il avait un gros nez écarlate, une longue chevelure ruisselante et des favoris blancs aussi épais que deux vadrouilles. Il tenait à la main un trident et portait sur les épaules un manteau couvert de devises extraordinaires.

« Trite! Où est Trite! Venez donc, Trite! » criait-il en regardant par-dessus le bord, d'une voix qui rappelait assez celle de Ben-Youl; ces paroles amenèrent une dame de dimensions fort amples, et que, certainement, si elle n'avait pas eu des jupons et un collier de coquilles, je n'aurais pas considérée comme faisant partie du beau sexe.

« Enfin, est-ce vous, mon amour! s'écria-t-il. Faisons vite, car nous devons aborder un si grand nombre de bâtiments aujourd'hui, que nous n'avons pas un moment à perdre. Y a-t-il ici quelque blanc-bec qui franchisse pour la première fois la ligne médiane de notre empire? S'il s'en trouve un, faites-le voir immédiatement; autrement je ferai... je ferai... je ferai ce que vous verrez! »

Ces paroles furent prononcées d'un ton effroyable. Et, avant que j'eusse eu le temps de regarder autour de moi, les deux monstres m'avaient enlevé jusqu'aux pieds du souverain des mers et de son épouse; alors l'un d'eux, produisant une énorme brosse à goudron, me barbouilla la figure d'une écume d'une odeur peu agréable. J'appelai Jerry, qui, à titre d'ami, devait, selon moi, prendre ma défense; mais, prétendant que la frayeur le mettait hors de

lui, il s'arrangea, quand les monstres voulurent l'attraper, de façon à me heurter si violemment qu'il m'envoya tomber la tête la première dans un grand baquet plein d'eau placé aux pieds de Neptune. Les tritons velus m'en retirèrent tout de suite et, après une nouvelle application de mousse de savon sur ma figure, ils me raclèrent avec un morceau de cercle de tonneau.

« Baptisez-le! Donnez un nouveau plongeon au bébé! » s'écria Neptune et, d'après le traitement qu'on me fit subir, je crus qu'on voulait me noyer; mais Mme Neptune, je veux dire Amphitrite, intercédant en ma faveur, d'une voix qu'elle essayait de rendre sympathique mais qui paraissait sortir d'un gosier altéré, demanda qu'on me laissât retourner dans mon cadre, afin que j'y pusse me reposer jusqu'à la fin de mon quart.

« Oh! bonne mère, votre sexe a toujours été rempli de gentillesse et de bonté! lui dis-je, désireux d'entrer dans l'esprit de la farce et de prouver que je n'avais pas perdu ma bonne humeur, malgré le peu d'agrément qu'avait eu pour moi cette cérémonie. Eh bien! si vous permettez à quelqu'un de vos serviteurs de me suivre, je verrai si je ne peux pas pêcher au fond de mon coffre une pièce de cinq shillings (6 fr. 25 c.), avec laquelle vous pourrez acheter, pour vous et votre excellent mari, une certaine quantité de rhum qui vous réjouira le cœur.

— Voilà qui est parler comme un fils de l'Océan! s'écria Neptune en me frappant amicalement sur le dos. Par conséquent, et vu la façon dont vous avez été savonné et rasé quand vous avez passé la ligne, vous êtes, à partir d'aujourd'hui et pour toujours, libre citoyen de mon empire maritime. Maintenant donc trois hourras pour M. Harry Hopeton, et puisse-t-il vivre assez pour faire le tour du monde en commandant lui-même un navire aussi beau et même plus beau que celui-ci! »

Sur cette invitation, l'équipage poussa trois joyeux hourras, et, tandis que les tritons pourchassaient quelques mousses et deux ou trois matelots qui passaient aussi la ligne pour la première fois, je m'élançai vers un baquet d'eau pure, m'y débarrassai de toutes les traces de la farce qu'on m'avait jouée et descendis à ma cabine. Quand le capitaine parut sur le pont, toute la cérémonie était terminée, et les hommes s'occupaient au lavage, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Je crois bien que le capitaine n'ignorait rien de la cérémonie qui venait d'avoir lieu, mais il eut l'air de ne pas s'en douter. Jadis, à ce passage de la ligne, tous les équipages considéraient comme un droit de faire subir aux nouveaux toute espèce de tours; mais on en avait tellement abusé qu'aujourd'hui beaucoup de capitaines ont entièrement supprimé la cérémonie et que d'autres ne la permettent qu'aux équipages dans lesquels ils peuvent avoir confiance. Du reste, je n'étais pas fâché de la farce qu'on m'avait faite, car elle contribua à augmenter encore ma popularité, et, d'un autre côté, il me semblait que ce passage de la ligne me donnait le droit de me considérer, jusqu'à un certain point, comme un marin.

Deux jours après le passage de la ligne, on signala l'île Fernando Noronha. L'empire du Brésil à qui elle appartient en a fait un lieu de déportation. Le capitaine fit jeter l'ancre devant la capitale de l'île, petite forteresse brésilienne, et nous permit de faire une courte excursion à terre. Puis nous nous dirigeâmes vers Pernambouc, et de là fîmes route pour Rio de Janeiro, capitale du Brésil. Jamais je n'oublierai le spectacle magnifique qui frappa nos regards, lorsque, par une belle après-midi, nous entrâmes dans ce port, un des plus beaux du monde. Il nous semblait que nous faisions voile sur un grand lac s'étendant à perte de vue dans l'intérieur des terres et entouré de hautes montagnes aux aspects les plus variés et les plus pittoresques. L'entrée de la baie est défendue par une forteresse. Après l'avoir dépassée, nous parcourûmes encore quelques kilomètres pour venir jeter l'ancre devant la ville de Rio, au milieu d'une multitude de navires portant des pavillons de presque tous les pays civilisés du monde. La ville de Rio, depuis que l'empire constitutionnel y a été établi, prospère rapidement et le Brésil tout entier ne peut manquer, sous la continuation de ce régime, de devenir un état riche et heureux. Notre séjour à Rio fut très-court; nous quittâmes le port par un bon vent.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

LES ANÉMONES DE MER

Que de bonnes journées on peut passer avec profit au Jardin d'acclimatation! On y trouve réunies toutes les séductions du plaisir et de l'étude. Le poëte qui poursuit un rêve, l'observateur en quête d'un fait nouveau, le flâneur qui ne cherche rien, y trouvent leur compte.

Parmi les centres d'attraction qui se disputent les sympathies du public, l'aquarium compte en première ligne. C'est là que la foule se presse. Si elle passe surprise et charmée devant les poissons aux évolutions rapides, elle s'arrête captivée en présence des *Anémones de mer*.

On risque de rudoyer un peu son voisin, chacun veut assister de plus près aux spectacles magiques qui se donnent dans ces petits théâtres transparents.

Les exclamations ingénues des ignorants se mêlent aux cris d'admiration des enfants. Quels yeux ils ouvrent dans l'obscurité!

« Oh! les jolies fleurs! Oh! les drôles de bêtes! Est-ce qu'elles sont en vie? »

C'est un feu roulant de questions auxquelles on ne fait bien souvent que des réponses embarrassées ou fautives, et les pauvres enfants se laissent entraîner plus loin, jetant un dernier coup d'œil à ces fleurs qui s'agitent, à ces animaux qui végètent et fleurissent, regrettant de n'en pas voir et de n'en pas savoir davantage.

Les *Anémones* ou *Actinies* sont des animaux rayonnés qui s'épanouissent à la manière des fleurs dont elles portent le nom. C'est pourquoi les naturalistes les ont rangées parmi les *zoophytes*, mot grec qui signifie animaux-plantes. N'éprouverez-vous pas quelques désenchantements en apprenant que ces jolies fleurs blanches, bleues, rouges, vertes, jaunes, roses, ne sont que de prosaïques polypes, de véritables *sacs à mangeaille*, et que les élégantes pétales qu'elles font onduler si gracieusement sont des tentacules venimeux, des instruments de rapine et de meurtre, chargés de pourvoir à la voracité de la bouche qu'ils entourent.

Cette bouche, aux lèvres épaisses, est très-dilatable : elle s'élargit démesurément suivant les nécessités du moment, ou s'allonge pour venir à la rencontre de la proie que retiennent les tentacules.

La cavité où les aliments doivent être digérés est plus remarquable chez l'anémone que chez les autres polypes ; elle est divisée en chambres séparées par des cloisons verticales rayonnant du centre à la circonférence et elle est fermée en dessous.

Les anémones ne vivent pas en société et ne construisent pas de polypier : ce sont des polypes isolés et sédentaires, supportés par une base aplatie et solide formant ventouse.

A l'aide de cette ventouse elles adhèrent si fortement aux rochers qu'il faut beaucoup de patience pour s'en emparer. Si l'on introduit adroitement la lame d'un couteau à papier entre le pied de l'anémone et le rocher, elle se détachera en se contractant comme un gros bouton de souci ; mais, si l'on veut l'enlever violemment en la prenant par le milieu du corps, on court le risque de la déchirer.

Ce malheur ne serait pas irréparable, les morceaux en sont bons. Ce n'est pas que les tronçons puissent se ressouder par rapprochement comme les deux lèvres d'une plaie, mais chaque fragment finirait à la longue par former une anémone parfaite. Les parties enlevées se reproduisent, les tentacules coupés ou accidentellement détruits repoussent promptement. La puissance de reproduction est tout aussi active chez ces polypes que chez l'hydre d'eau douce.

Si l'on coupe une anémone parallèlement à sa base, elle ne meurt pas d'un si mince accident : la partie inférieure se couronne de nouveaux tentacules entourant une bouche aussi vorace que l'ancienne, et le tronçon supérieur se fabrique un pied tout neuf; c'est-à-dire que chaque partie mutilée a produit une anémone parfaitement constituée.

Si, au contraire, la section est faite perpendiculairement à la base, on obtiendra deux individus plus fluets il est vrai, mais qui sembleront plutôt révivifiés qu'affaiblis par cette violente opération.

Heureuses anémones ! la mutilation est leur fontaine de Jouvence !

Ce moyen brutal de reproduction n'est pas celui que la nature emploie. Les jeunes anémones poussent comme des bourgeons au pied de leur mère, ou s'échappent de ses bras et, voire même, de sa bouche après un repas trop copieux ou une digestion pénible.

Il arrive souvent qu'elles viennent au monde soudées deux à deux par leur base ou par le milieu du corps. Elles paraissent s'accommoder aussi fort bien de leur monstruosité. L'estomac commun, alimenté par deux bouches avides, fonctionne à merveille.

Quelquefois à la suite d'un étranglement qui se produit entre elles deux, les jumelles se séparent pour toujours, sans en paraître affectées, ni charmées.

Les anémones, généralement sédentaires, ont pourtant la faculté de changer de place si tel est leur bon plaisir. C'est ce qu'elles font à l'approche de l'hiver ; elles émigrent à de plus grandes profondeurs. Les moyens de locomotion ne leur manquent pas.

Lorsqu'elles veulent élire domicile ailleurs, elles soulèvent un coin de leur ventouse pour laisser pénétrer un petit filet d'eau de mer qui la détache. Elles sont libres alors de se traîner ou de flotter vers un autre lieu. Elles glissent lentement sur leur base ou se traînent péniblement sur leurs tentacules. Elles ont ainsi l'avantage de se promener sur leur bouche ou sur leur pied, suivant l'agrément qu'elles y trouvent.

Si le caprice leur prend de s'abandonner aux ondulations des vagues, elles aspirent la quantité d'eau nécessaire pour donner à leur corps la densité du milieu où elles veulent flotter. Étant alors parfaitement équilibrées, elles se laissent emporter par les courants.

Voilà de savantes physiciennes qui n'ont pas attendu qu'Archimède et Pascal leur fissent connaître les principes des corps plongés et l'égalité de pression !

Quand elles ont trouvé leur domicile d'élection, elles s'y fixent après avoir rejeté l'eau qui avait modifié leur densité.

Ces polypes aiment la lumière vive, c'est par un beau soleil qu'ils étalent avec le plus de satisfaction leurs couleurs ravivées et qu'ils font onduler plus gracieusement leur collerette bien tuyautée.

Les anémones étant extrêmement gloutonnes ne sont pas difficiles sur le choix de leurs aliments. Elles s'emparent de toute espèce de poissons morts ou vivants, mais elles sont friandes de mollusques,

d'annélides, de petits crustacés, d'étoiles de mer et de méduses.

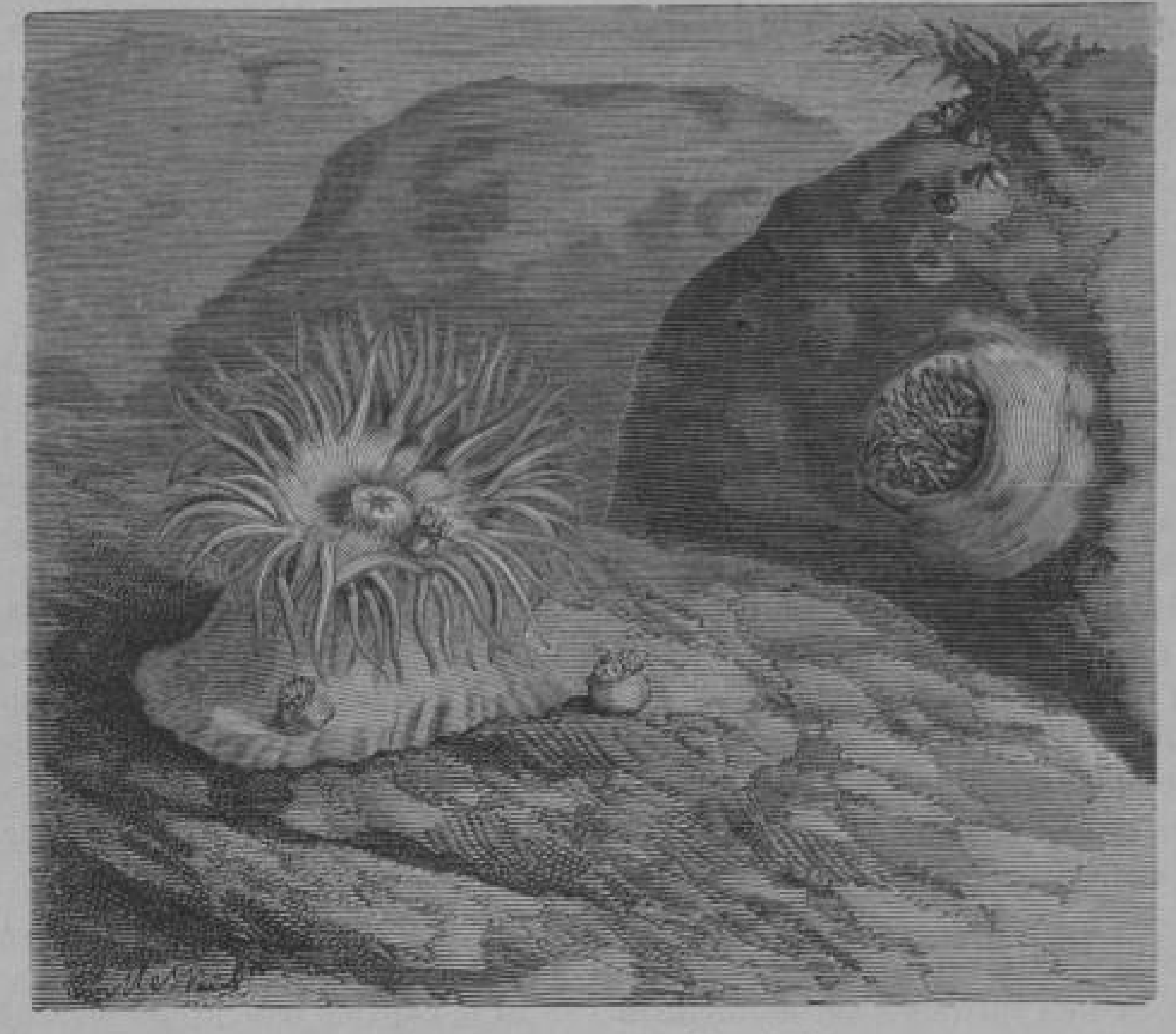
Bien qu'elles ne s'attaquent en général qu'à de petites proies, il n'est pas rare de voir une anémone engager la lutte avec un crabe plus gros qu'elle. Le combat vous paraît fort inégal. Eh bien! la victoire appartient rarement à celui des deux combattants qui paraît le mieux armé et qui à la faculté de battre en retraite. Dès que l'anémone enserre sa proie dans ses tentacules, elle en est maîtresse; sa bouche se dilate, son estomac vient au-devant du crabe qui est bientôt englouti, carapace et le reste! Dix ou douze heures après, l'anémone vomit la carapace complétement vidée; elle a fait plat net.

Le docteur Johnston raconte ainsi un fait dont il a été témoin : « Je trouvai un jour une *actinie crassicorne* qui était arrivée, je ne sais comment, à avaler une valve de *pèlerine géante* du diamètre d'une soucoupe ordinaire. La coquille, fixée en travers de l'estomac, le partageait en deux, de sorte que la moitié du corps qui s'étendait par-dessus était devenue mince et aplatie comme une crêpe. Toute communication était donc impossible entre la bouche et la partie inférieure de l'estomac. Cependant, au lieu de maigrir et de mourir d'anémie, l'animal sut tourner l'accident à son profit : il augmenta son bien-être en doublant ses jouissances gastronomiques. Une bouche munie de nombreux tentacules s'ouvrit au pied de l'animal pour alimenter la partie inférieure de son estomac. L'individu était donc devenu à lui tout seul un être double, une espèce de frères Siamois ! »

Les anémones de mer sont de véritables sensitives; dès qu'on pose le doigt sur une partie quelconque de leur corps, elles se contractent en une masse offrant assez de ressemblance avec un champignon encore fermé, et pourtant elles n'ont aucun flair pour sentir la proie, si proche qu'elle puisse être; le toucher seul les met en communication avec le monde extérieur.

Comment se peut-il donc que des poissons et surtout des crabes, si avisés, si pleins de ruses, se laissent surprendre par un chasseur toujours à l'affût, mais toujours immobile à son poste. La réponse est facile. L'anémone n'inspire aucune méfiance, elle a les apparences trompeuses et séduisantes de l'hypocrisie; elle fait ses coups à la sourdine. Tout ce qui passe à la portée des tentacules est empoisonné par leur contact. Aussitôt que le venin leur est inoculé, les poissons se tournent sur le flanc et meurent; les crabes sont comme paralysés et perdent tous leurs moyens. Malgré cela, les anémones sont comestibles et sont un mets recherché dans certains pays; leur chair bouillie a le goût du homard et du crabe.

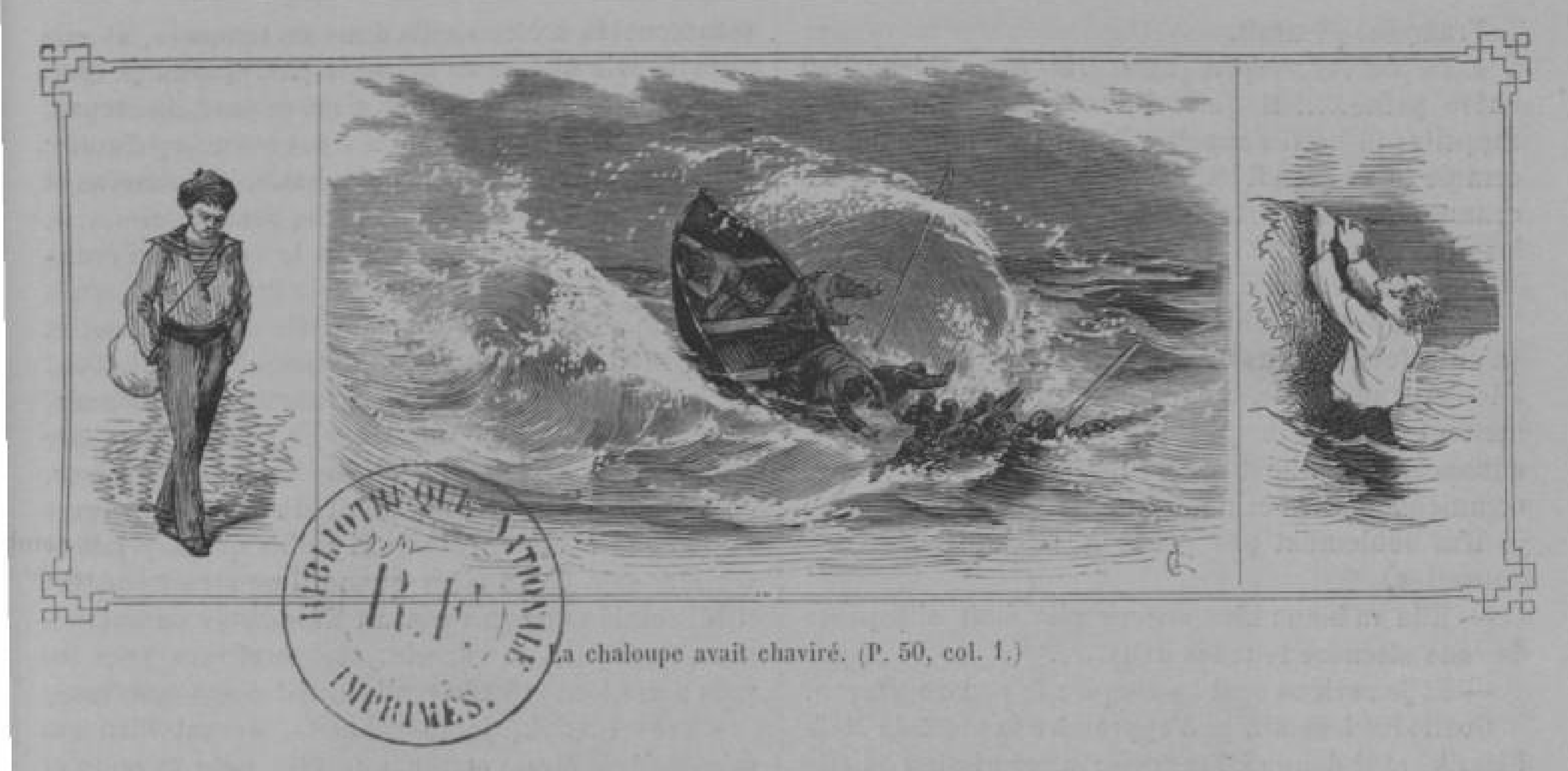
Les espèces qu'on trouve le plus fréquemment sur nos côtes sont : l'*anthée*, aux cheveux de satin vert pointillés de rose; l'*Actinia quina*, d'un rouge violacé tacheté de vert; l'*anémone-œillet*, aux élégants pétales délicatement frangés; la *pâquerette*, au disque aplati avec sa jolie collerette de fleurons; le *bunode*, d'un joli vert tendre, aux tentacules verts et cramoisis, et enfin les modestes *edwarsies*, qui se cachent dans le sable.



Anémone de mer. (P. 46, col. 2.)

Que ceux de nos lecteurs qui prennent intérêt à l'histoire de ces curieux polypes aillent leur faire visite à une heure matinale. Ils les trouveront seuls et plus libres de les recevoir et ils auront le plaisir d'assister à leur déjeuner. Ce sera un contraste curieux pour ceux qui ont entendu rugir les lions, les tigres et les panthères du Jardin des plantes avant leur repas et les ont vus se précipiter sur leur proie avant même qu'elle leur fût abandonnée. Les anémones sont plus calmes : elles attendent, passives et désintéressées en apparence, que le gardien leur livre au bout de sa baguette la proie dont la présence ne leur est révélée que lorsqu'elle est placée entre leurs tentacules.

Mme Gustave Demoulin.



La chaloupe avait chaviré. (P. 50, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

VII

Triste retour.

On était à la fin d'août, et Françoise, qui venait d'aider Agathe Goëllo à embarquer les paniers de légumes, d'œufs et de volailles qu'elle allait vendre au marché de Brest, s'en retournait par la grève vers la ferme des Goëllo, située au bout de Plougastel, du côté de Landerneau. Elle regardait l'eau bleue et calme qui brillait au soleil levant : il faisait beau, et les petites vagues qui venaient l'une après l'autre s'aplatir sur le sable y traçaient passagèrement un léger feston d'écume blanche qui s'évanouissait aussitôt. Françoise regardait au loin la rade, le ciel éblouissant, les remparts de Brest, des collines couronnées de verdure, et, tout là-bas, la pleine mer ; et elle se demandait si Yves aurait vu dans ses voyages des pays plus beaux que le sien. Tout était calme : les pêcheurs étaient tous partis, et les barques glissaient sans bruit, penchées sur l'eau, avec leurs grandes voiles gonflées par la brise du matin. Les gens du village travaillaient aux champs ou dans leurs maisons ; personne sur la grève, ni du côté de Plougastel, ni sur la rive opposée ; et le vieux passeur Allanic, qui détachait en ce moment la chaîne de son bateau pour aller chercher les voyageurs de l'autre côté de l'eau, courait grand risque de faire un voyage inutile, ou d'attendre longtemps.

Pourtant, là-bas, à la pointe de l'anse du Moulin Blanc, un homme marchait à grands pas, avec ce balancement particulier aux marins ; il avançait vite, comme s'il eût été pressé d'arriver à l'anse de Kerhuon ou même de prendre le bac. Le voilà arrêté vis-à-vis Plougastel : il hèle le passeur.... Mon Dieu ! Si c'était lui !...., mais c'est impossible, celui-ci est trop grand......, et puis, Yves ne serait pas seul. Il embarque...., le passeur à l'air de le connaître....., il prend un aviron pour aller plus vite....., les voilà tout près maintenant..... Yves ! Yves Pierzik !

Ce nom s'échappa comme un cri des lèvres de Françoise, qui s'était approchée tout au bord de l'eau. Yves, car c'était bien lui, leva les yeux, sauta à terre, et s'élança vers la jeune fille. Il n'avait pas l'air joyeux d'un Breton qui revoit son pays.

« Yves, s'écria-t-elle, et ton père ? »

Yves ne répondit pas. Il s'assit sur le bord d'une barque échouée, cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer en sanglotant.

« Mon pauvre Yves ! dit Françoise en lui mettant la main sur l'épaule, il est doncarrrivé un malheur? Où est le pauvre père Malo ?

— Son âme, en paradis, s'il plaît à Dieu ; le reste dans le tombeau des marins....... J'ai échappé, moi, et je n'ai pas pu le sauver.... C'est dur, Françoise, quand après un naufrage on arrive à terre, épuisé, à moitié mort de fatigue, qu'on se voit plusieurs, qu'on se compte, qu'on regarde ses compagnons..., et qu'on n'y trouve pas son père ! Ah ! pauvre cher père qui était si bon ! Sans la mère, qui m'attendait, je crois que je me serais rejeté à l'eau. »

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

Françoise pleurait.

« Tu pleures, reprit Yves. Oui, tu as raison, ma chère petite..... Il t'aimait, mon pauvre père ! Te rappelles-tu qu'il t'appelait la petite alouette ? Mais comme tu as grandi ! C'est à ta voix que je t'ai reconnue. Est-ce que tu travailles toujours pour tous les gens du village?... Qu'est-ce que tu fais ce matin?

— Je suis en service chez les Goëllo, à l'année.

— Ah ! j'en suis bien aise, tu auras moins de mal qu'autrefois, et plus de profit... J'ai quelque chose à te demander; tâche donc que tes maîtres te permettent de venir jusqu'à la maison; tu m'aideras à annoncer le malheur à ma mère... Je ne sais pas comment lui dire cela ! Je ne sais plus où j'en suis; je n'ai seulement pas pensé à m'enquérir de ses nouvelles.

— Elle va bien : hier encore elle était si joyeuse de vous attendre tous les deux.....

— Et je reviens seul ! » soupira le pauvre garçon.

Goëllo fut très-affligé d'apprendre la mort de Malo Pierzik, et il donna à Françoise la permission qu'elle désirait.

Chemin faisant, Yves raconta à sa compagne comment son père avait péri. La *Jeune Françoise* avait été assaillie aux environs du Cap par une tempête qui avait duré trois jours. Une voie d'eau s'était déclarée et le brick avait coulé; l'équipage avait pu s'embarquer dans les chaloupes, mais les chaloupes n'avaient pas pu tenir la mer, et elles avaient chaviré l'une après l'autre. C'était celle où se trouvaient les deux Pierzik qui avait chaviré la dernière, et les hommes qui la montaient avaient essayé de gagner à la nage la terre, qui n'était pas éloignée. Yves y était arrivé, lui cinquième...... Mais Malo et deux autres n'avaient pas reparu. Les malheureux naufragés les avaient cherchés, appelés; Yves s'était rejeté à la nage pour tâcher de retrouver son père...... tout cela en vain. Le reste était confus dans sa mémoire; ses compagnons l'avaient emmené; ils avaient marché longtemps; puis des nègres les avaient rencontrés et conduits dans une ville. Les gens de la ville avaient encore fait des recherches pour retrouver morts ou vivants les marins de la *Jeune Françoise* : aucun n'avait reparu. Alors Yves, qui se trouvait sans ressources, s'était engagé comme matelot à bord d'un bateau qui revenait en France, et il était arrivé à Brest la nuit même.

« Tu penses bien, dit-il à Françoise, que notre paye a été perdue avec le reste; je suis plus pauvre que quand nous sommes partis. Pour moi, ça m'est égal; mais ma mère qui se réjouissait tant d'être la femme d'un patron de barque, et d'acheter un pré et des vaches ! Il faudra que je travaille dur. Je vais rester un peu avec elle pour la consoler; je trouverai bien à gagner des journées avec les pêcheurs. Et puis je m'embarquerai au cabotage ou au long cours, jusqu'à ce que j'aie amassé de quoi acheter une barque. Alors je demeurerai avec elle, je prendrai un mousse et je ferai la petite pêche; la mère commencera à être vieille dans ce temps-là, et ell aura besoin que je ne la quitte pas. Quand je sera parti, tu iras la voir souvent, n'est-ce pas? Une veuve quand elle n'est pas riche, n'a pas beaucoup d'amis mais toi, tu seras toujours son amie, tu l'aimeras e tu la consoleras, ma bonne petite Françoise. »

Ce que Françoise avait dans le cœur en l'écou tant, elle eût été bien en peine de le dire. Elle ava envie de pleurer, et pourtant elle était joyeuse, e elle sentait aussi comme une espèce d'orgueil. Elle la pauvre petite Françoise, l'orpheline abandonnée la servante de tout le monde, elle pouvait donc êtr utile et chère à quelqu'un ! On lui demandait d'aimer de consoler une veuve qui allait elle aussi se trouve seule et sans amis ; et c'était le fils qui la priait d prendre soin de sa mère quand il ne serait plus là Il lui sembla que sa vie avait désormais un but; e s'arrêtant dans le chemin, et levant vers Yves se yeux noirs tout attendris, elle lui dit d'une voix émue

« Yves Pierzik, je te promets, devant Dieu qu m'entend, d'être comme une fille pour ta mère e de te remplacer auprès d'elle, tant que tu sera absent. »

Yves fut étonné de la solennité de sa promesse mais il sentit qu'il pouvait compter sur elle, et il l remercia. Puis, comme ils arrivaient au bout d sentier où était située la maison des Pierzik, Yve quitta Françoise et fit un détour pour aller se cache dans le courtil, et la jeune fille entra seule.

Elle avait beaucoup cherché comment elle s'y prendrait pour s'acquitter de son message de malheur; mais elle n'eut pas besoin de longues paroles La Pierzik, qui était occupée à étaler et à battre le vêtements que son mari et son fils n'avaient pas emportés dans leur voyage, fut surprise, puis inquiète, puis effrayée, le tout dans la même minute, en voyant Françoise entrer chez elle, à une heure où elle aurait dû être occupée à faire le ménage de ses maîtres, et en remarquant sa pâleur et ses yeux rougis:

« Françoise ! cria-t-elle en laissant tomber une veste du pauvre Malo, il y a un malheur sur ma maison, n'est-ce pas ? »

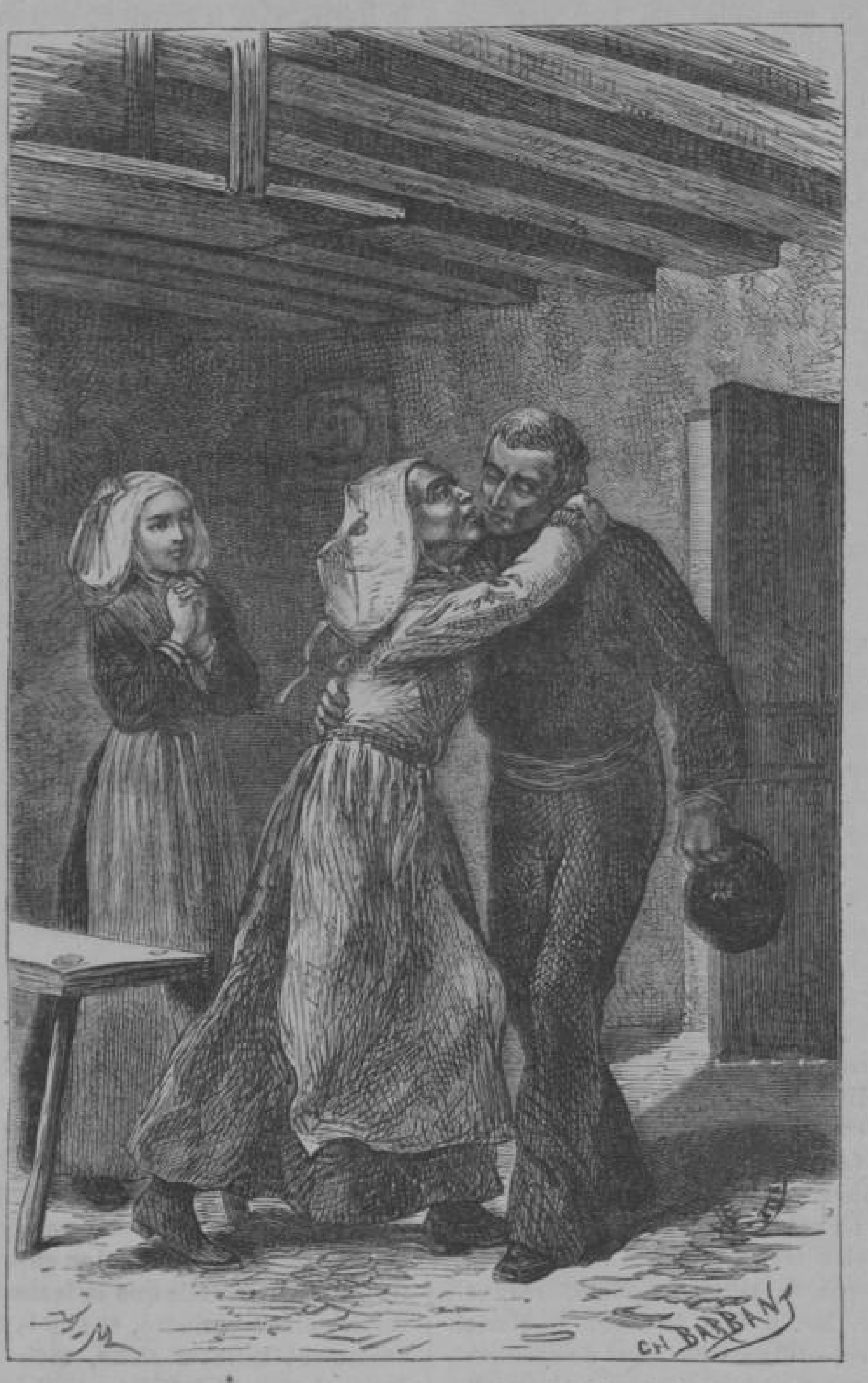
Et, sans attendre de réponse, elle se laissa tomber sur un banc, et cacha sa figure dans ses deux mains.



Françoise s'agenouilla devant elle et l'embrassa en pleurant.

« Où se sont-ils perdus ? demanda la veuve d'une voix suffoquée.

— Il vous en reste encore un! » lui dit Françoise, qui venait de voir l'ombre d'Yves passer derrière la fenêtre. Marion se redressa ; elle avait cru le malheur complet, et c'était un adoucissement à sa douleur. Françoise fit un signe au jeune marin, qui regardait à travers les fentes de la porte, et il entra et vint se jeter au cou de sa mère. Françoise les laissa pleurer ensemble et courut reprendre sa besogne accoutumée.



Yves vint se jeter au cou de sa mère. (P. 51, col. 1.)

VIII

Fils unique de veuve.

On pourra facilement croire que Marion Pierzik, ce jour-là et les jours suivants, fut assaillie des consolations les plus bruyantes. Comme elle n'était pas d'un caractère patient, elle finit par mettre à la porte les commères qui l'ennuyaient, et cette façon d'agir fut loin de lui faire des amis ; les gens qu'elle avait entretenus, peut-être un peu trop souvent, de ses projets de fortune, ne furent pas fâchés de la ruine de ses espérances, et la solitude se fit peu à peu autour d'elle.

Elle ne s'en aperçut pas d'abord : Yves était là, et Yves trouvait toujours moyen d'animer tout autour de lui. Il était naturellement gai, et son chagrin s'était émoussé pendant son voyage de retour ; aussi ne passa-t-il pas son temps à se lamenter avec sa mère. Il ne faut pas lui en vouloir ! son père était marin, et il était mort de la mort d'un marin ; cela n'avait rien qui pût le surprendre, et il s'attendait à ce qu'il lui en arrivât autant quelque jour. Il l'aimait, il le regrettait ; mais il avait besoin de vivre, et il se sentait chef de famille et chargé de faire vivre sa mère. Dès le lendemain de son arrivée il s'occupa donc de chercher du travail.

Il n'eut pas de peine à en trouver : on était dans la saison de la pêche, et un vigoureux matelot comme lui n'eut qu'à choisir son patron et son embarcation. Il resta à Plougastel pendant tout l'automne, gagnant laborieusement son pain, car les pêcheurs ne sont pas riches et sa paye n'était pas forte ; mais il ne manqua de rien, ni sa mère non plus, et s'il ne fit pas d'économies, du moins il ne toucha pas aux pièces de cinq francs, peu nombreuses par malheur, qu'il avait gagnées sur le bateau qui l'avait rapatrié. Il voulait les laisser à sa mère quand il la quitterait, ce qui ne pourrait tarder. Tout le jour donc, et souvent une partie de la nuit, il naviguait sur la rade, tantôt avec un patron, tantôt avec un autre, toujours alerte, leste et fort, toujours de bonne humeur, si actif et si avisé pour pêcher aux bons endroits que les gens de Plougastel étaient convaincus qu'Yves Pierzik avait de la chance et qu'il charmait le poisson pour l'attirer dans ses filets. On n'allait pourtant pas tout à fait jusqu'à le croire sorcier, car on l'ai-

mait et, l'on n'avait pas peur de lui; on pensait seulement qu'il portait bonheur. Il était ainsi à la mer, vif et presque gai, comme s'il eût été le garçon le plus insouciant de la terre; mais quand il pouvait, vers le soir, rejoindre Françoise dans le cimetière où elle allait au coucher du soleil prier à côté de ses morts, on aurait dit que c'était un Yves nouveau, tout différent du premier. Il se découvrait devant la croix qu'il avait dressée « à la mémoire de Malo Pierzik, matelot chrétien, mort en mer »; il murmurait une prière à laquelle Françoise s'associait du fond de son cœur, et puis, s'asseyant près de la jeune fille au pied du calvaire, il causait avec elle, sérieusement et tristement; il lui parlait de son père, de sa bonté, de son courage, du désir qu'il avait de lui ressembler; et Françoise lui disait quelle reconnaissance elle avait gardée de l'accueil du vieux Malo le soir de la Saint-Jean, et combien elle avait pensé aux deux marins pendant le fatal voyage. Puis ils redescendaient ensemble vers le village, et Françoise entrait un instant chez Marion pour lui souhaiter une bonne nuit et voir si elle n'avait pas quelque ouvrage à lui donner. Car la fillette était si adroite et si active, qu'elle trouvait toujours moyen d'avoir du loisir, et elle employait ce loisir à aider la veuve.

Le vieux Penhir lisait lentement. (P. 53, col. 1.)

Elle savait lui dire de bonnes paroles et lui rendre l'espoir d'un meilleur avenir. Yves était si bon marin, si courageux, si habile pêcheur, qu'il finirait certainement par faire fortune, et il enrichirait sa mère; car on n'aurait pu trouver un meilleur fils dans tout le pays. La veuve souriait à l'éloge d'Yves, et peu à peu sa vision favorite du pré et des vaches laitières, effacée par la perte de Malo, revenait hanter ses rêves. Car, il faut le dire, si Marion Pierzik avait été très-affligée de la mort de son mari, la pensée qu'elle ne serait jamais en possession des objets de sa convoitise avait certainement doublé son chagrin. Françoise, qui était fine, avait trouvé le vrai moyen de la consoler. Et la bonne fille, qui pour son compte n'était nullement attachée aux biens de la terre, ne songeait pas à blâmer la veuve. « C'est tout simple, pensait-elle, pour une femme d'âge qui n'aura bientôt plus la force de travailler, de chercher à amasser du bien pour ses vieux jours. »

Yves trouva donc à s'occuper tant que la pêche donna; mais quand vint l'hiver, où les barques restent souvent à la côte faute de pouvoir tenir la mer, et où les marins passent des semaines entières à fumer très-souvent leur pipe sous la cheminée sans rien gagner, il se dit qu'il n'avait plus rien à faire à Plougastel. Il dit adieu à sa mère et partit pour le Havre, d'où il écrivit bientôt qu'il venait de s'engager à bord d'un bateau en partance pour l'Amérique. On le prenait comme matelot, quoiqu'il n'eût que dix-sept ans, à cause de sa taille et de sa force, et il espérait bien faire un voyage avantageux et rapporter une petite somme à la Pierzik. Le voyage devait durer trois ans.

Pendant la longue absence d'Yves, Françoise n'oublia pas un seul jour la promesse qu'elle lui avait faite. La Pierzik, grâce à elle, reprit peu à peu sa vie d'autrefois, et commença ses plans d'avenir. Yves reviendrait, il achèterait une barque et il pêcherait dans la rade sans jamais plus passer le Goulet de Brest. Comme il était fils unique de veuve, il n'avait pas à craindre l'inscription maritime et pouvait se moquer de monsieur le commissaire de marine. Il ferait fortune à la pêche : alors il pourrait songer à se marier. Le pré et les vaches n'étaient pas oubliés, mais la Pierzik ne se préoccupait plus de la somme nécessaire pour les acheter : on les payerait avec la dot de la fiancée. Marion passait en revue toutes les filles riches du pays qui seraient bonnes à marier dans ce temps-là, et faisait la dédaigneuse à propos de toutes : il n'y avait pas d'héritière assez belle et assez bien dotée pour son garçon, et elle comptait sur la Providence pour lui en envoyer une. Françoise trouvait comme elle que la femme d'Yves Pierzik ne serait point à plaindre, et elle la lui souhaitait non-seulement belle et riche, mais encore et surtout douce, bonne et laborieuse. Françoise, à quinze ou seize ans, avait plus de bon sens que Marion à quarante-cinq.

De temps en temps, à six, huit mois d'intervalle, ou même plus, selon les hasards de la mer et des rencontres, quelque bateau arrivant en France jetait à la poste une lettre d'Yves pour sa mère. C'était tout un événement : la Pierzik mettait sa cape et prenait le bac pour aller à Brest se faire lire l'écriture de son fils par le vieil écrivain public. Ce n'é-

tait pas qu'il n'y eût à Plougastel un certain nombre de gens sachant lire ; mais Marion était défiante et ne voulait point, disait-elle, les introduire dans ses affaires. Il y avait bien aussi monsieur le curé, qui n'aurait point refusé de lui servir de secrétaire ; mais elle n'aurait pas osé lui demander de les recommencer cinq ou six fois, comme elle faisait avec le vieux Penhir : c'est pourquoi elle allait à Brest. Chemin faisant, elle montrait l'enveloppe au passeur et aux passagers, qui l'examinaient curieusement, en regrettant qu'il fallût avoir fait tant d'études pour connaître ce qui était marqué là dedans. Arrivée à Brest, Marion courait chez le vieux Penhir, qui mettait sa plume à son oreille et ses lunettes d'or sur son nez, et lisait ensuite lentement, en appuyant sur les mots importants, la missive du jeune marin. Marion se faisait lire plusieurs fois de suite tout le contenu de la lettre ; il y avait même des passages qu'elle redemandait une ou deux fois de plus que les autres, tant ils lui avaient paru beaux : elle cherchait à les apprendre par cœur, pour les réciter, à son retour à Plougastel, à qui voudrait les entendre.

Le temps marchait : Françoise Dano grandissait et devenait une jolie jeune fille aux yeux noirs, aux cheveux bruns, à la physionomie calme et douce ; Yves, dans ses courses lointaines, se fortifiait et atteignait presque la taille du bon Malo à qui il ressemblait de plus en plus, et la bourse où il entassait ses économies devenait de plus en plus rondelette. Lui aussi faisait ses châteaux en Espagne.

A suivre. Mme COLOMB.



LA CAPE DE MA GRAND'MÈRE[1]

A cette époque je nourrissais l'ambition d'instruire la jeunesse.

A l'âge que j'avais alors, on ne rêve ordinairement que de parures, d'un futur mari, et surtout des magnificences de la corbeille ; moi j'avais des visions où je me voyais entourée d'élèves intelligentes et studieuses. Moi-même, derrière mon pupitre, je développais avec chaleur un point intéressant de l'histoire.

La réalité était loin d'être aussi belle.

Depuis un an et plus que, munie de mes deux diplômes, je cherchais à me procurer des leçons, je n'en avais pas trouvé une seule. J'étais parfois bien découragée ; je m'irritais contre les obstacles, surtout quand je me prenais à considérer la nombreuse famille dont j'étais l'aînée, et l'insuffisance de nos ressources pour l'élever convenablement.

Le jour où je trouvai deux élèves, qui devaient me payer mal, et me prendre beaucoup de temps, il y eut à la maison une véritable fête.

Il me semblait que mon cœur battait plus librement, et que le monde venait de s'ouvrir devant moi.

Que ne promettaient pas ces débuts modestes !

Ma bonne grand'mère tira des profondeurs d'un placard une bouteille de liqueur de sa composition, et assez amère. On but à ma santé, à mes succès. On bâtit sur mes deux premières élèves des rêves insensés.

Alfred voyait déjà inscrit en lettres d'or, au-dessus d'une haute porte de chêne, à marteau de cuivre brillant : « Pensionnat de jeunes personnes dirigé par Mlle Élisabeth Adige. »

Comme cela aurait bon air !

La maison, blanche et d'un aspect décent, comme il convient à un asile de jeunes filles, serait entre une cour et un jardin ombragé par d'épaisses charmilles.

Tout s'arrangerait pour le mieux. Ma grand'mère s'occuperait du matériel. Je ferais les cours supérieurs, et je recevrais les parents des élèves dans un salon en velours cramoisi. Henriette serait chargée d'une classe, Maurice donnerait des leçons de langues étrangères dans mon pensionnat. Marcel n'avait pas d'autre ambition que de ratisser le sable des allées du jardin avec son petit râteau. Et Pierre, qu'en ferait-on ? Il aidait déjà ma grand'mère dans ses comptes. Nul doute que dans un pensionnat aussi considérable on n'ait besoin d'un économe. Quant à Alfred, qui avait une vocation déterminée pour l'état militaire, il serait plus difficile de le caser. Il pourrait à la rigueur donner des leçons d'escrime aux jeunes filles dont la taille menacerait de dévier. Ainsi nous serions tous réunis.

On riait, on s'embrassait, on se serrait les mains.

Ma grand'mère, qui avait d'abord pris part à notre bavardage et à notre joie, était tombée dans une profonde méditation.

Elle en sortit tout à coup, en me disant d'un ton préoccupé :

« Lise, quel manteau mettras-tu les jours de pluie pour aller donner tes leçons ?

— Mais, grand'mère, répondis-je en riant, vous savez bien que je ne possède qu'un manteau ; par conséquent.....

— Précisément c'est ce qui me tourmente. Ton paletot de cachemire, d'une coupe à la mode — elle

1. Suite et fin. — Voy. page 37.

prononça ceci avec dédain — ne peut te garantir de la pluie, et tu seras obligée de sortir par n'importe quel temps. Je voudrais quelque chose qui t'enveloppât de la tête aux pieds ; j'ai pensé à ma cape ; en la restaurant un peu.....

— On ressuscite Aventurine ! crièrent en chœur les enfants.

— Ah ! ma pauvre Lisette, dit Alfred, ensevelie sous la cape de grand'mère, tu ressembleras à Peau-d'Ane. Qui découvrirait là-dessous ta grâce et ta beauté? Pauvre Lisette !

— Tu parles comme un enfant, Alfred, répondit sérieusement la grand'mère. Tant mieux si ma vieille cape cache à tous les yeux la beauté d'Élisabeth. Ses grâces, aussi bien que ses vertus, sont pour notre foyer, non point pour les indifférents qui la suivront du regard dans la rue. Ah ! oui, je voudrais la cacher à tous les yeux ! Vous ne pouvez comprendre, enfants, ce qu'éprouve mon cœur maternel à la pensée que ma chère petite-fille va se lancer au milieu des luttes de la vie. Pourquoi ne puis-je la garder toujours auprès de moi? »

Ce fut la seule plainte que j'entendis sortir de la bouche de ma grand'mère sur notre position.

J'avoue que la prespective d'endosser Aventurine me faisait frissonner. Malgré le sérieux que de précoces douleurs avaient jeté dans mon âme, j'étais bien enfant encore ; songez que je n'avais pas vingt ans.

Pour faire mes courses à pied les jours de pluie, j'avais rêvé un waterproof bleu-marine, avec de mignonnes poches, et un capuchon coquet, sur lequel s'étalerait un trèfle brodé avec une cordelière de soie.

Mais ma grand'mère poursuivait son idée. On porterait Aventurine chez le teinturier, on lui donnerait une nuance plus nouvelle, puis on la recouperait à ma taille, car j'étais loin d'être d'une aussi belle venue que mes ancêtres. Ainsi elle ferait encore un manteau excellent.

La soirée s'acheva à deviser sur la «pauvre vieille» qui allait reparaître sur la scène du monde, grâce à moi, et pourtant à mon grand désespoir.

Pendant la nuit mon sommeil fut agité. Dans mes rêves se confondirent le conte de Peau-d'Ane et l'histoire de la cape ; tantôt j'apparaissais, revêtue de l'une ou de l'autre, aux yeux surpris et moqueurs de mes élèves.

Le matin, dès que ma grand'mère m'entendit remuer dans ma chambre, elle m'appela :

« Nous allons monter au grenier, mon enfant, me dit-elle. Il ne faut pas perdre de temps ; nous irons tout de suite porter ma cape chez le teinturier. Les jours sont déjà froids et pluvieux. Bientôt nous serons en plein hiver. Tu ne seras pas fâchée de t'envelopper dans quelque chose de chaud. »

Je soupirai en la suivant dans le roide escalier qui conduisait au grenier.

Elle montait lestement malgré ses soixante-dix-sept ans.

Notre grenier était une sorte de musée de costumes : on y voyait toutes les formes de chapeaux, depuis celui qui ensevelissait pudiquement le visage de nos mères sous une espèce d'auvent, jusqu'au feutre effrontément retroussé.

C'est là, qu'étant enfant, je venais chercher des chiffons pour habiller mes poupées.

Avec une ou deux chaises boiteuses, je m'étais composé une chambre dans laquelle je me donnais des fêtes, en traînant sur le plancher un jupon de ma grand'mère.

Plus tard j'y vins pour rêver.

Ma sœur et moi nous partagions la chambre de ma grand'mère ; ce n'était pas un refuge. Je montais donc furtivement au grenier lorsque je voulais m'appartenir entièrement.

Là j'apercevais un large pan du ciel, et j'étais complétement seule.

Les toiles d'araignées qui pendaient aux vieilles poutres, le trotinement des timides souris qui n'effarouchait pas ma pose méditative, ne me semblaient pas dénués de poésie.

De jolies hirondelles, qui avaient leur nids sous le toit, voltigeaient devant l'unique lucarne.

Heureux âge ! J'ébauchais quelque roman. Ah! ne dites pas que c'était du temps perdu, lorsque je redescendais du grenier, j'avais plus de courage pour achever la tâche commencée.

Depuis quelque temps, j'avais cessé d'y venir. Les sérieux devoirs de la vie m'étaient apparus; une famille, dont j'étais l'aînée, se pressait autour de moi, ma grand'mère vieillissait; je serais un jour l'appui et le guide de cette famille, et je me fortifiais contre les luttes à venir. Adieu, poésie, voyages dans le vague azur?

Lorsque je rentrai dans le grenier avec ma grand'mère, tout ce passé enfantin et frais se réveilla dans mon cœur.

Un peu plus de robes fanées, de chapeaux bosselés, encombraient le plancher, voilà tout. Ma chaise boiteuse occupait encore sa place auprès de la lucarne.

J'oubliai l'objet qui m'amenait sur mon ancien théâtre, et je courus à mon réduit.

Et ma jeunesse reprenant son empire, moi qui croyais en avoir fini avec les folies de l'imagination, bien loin bien loin de mes deux élèves, bien loin, bien loin, du pavé boueux, de la ville, mon esprit s'envola.

Je ne pourrais retracer les tableaux fantastiques et splendides qui se déroulèrent devant mes yeux pendant quelques minutes.

Je me donnai une fête complète, oubliant tout, pauvreté, chagrins, soucis, et sentant battre librement mon cœur qu'avaient meurtri pendant plusieurs mois mille cruelles déceptions.

Un cri de désespoir et de surprise me fit revenir à la réalité.

« Lise! oh ! Lise, gémissait ma grand'mère, viens

donc voir. Ces misérables n'en ont pas laissé un morceau!

— De qui parlez-vous, grand'mère? »

Elle s'avança jusqu'à la lucarne, et déploya au jour la cape, qui ressemblait à une passoire, tant elle était criblée de trous! Pas une place large comme la main qui fût restée intacte!

Les mites avaient dévoré Aventurine!

« Un si beau drap, dit ma grand'mère, en laissant retomber ses bras le long de son corps. Oh! ma pauvre Lise, je suis désolée.

— Consolez-vous, grand'mère, répondis-je en baissant hypocritement les yeux pour cacher ma joie, je pourrai bien me passer d'elle.

— Allons, il n'y faut plus penser. Elle lui jeta un dernier regard désolé. Elle n'est bonne qu'à mettre aux chiffons. Sais-tu que la pauvre vieille avait des siècles?

— Je le sais, grand'mère!

— Qu'on ne fait plus de drap comme le sien. A quoi ressemblent vos petits manteaux découpés auprès de sa majestueuse ampleur? Comme tu aurais été confortablement là dedans! Misérables mites.

— Charitables mites! » pensai-je.

Nous sortîmes du grenier. Ma grand'mère marchait devant moi. A peine étions-nous sur l'escalier, que je me laissai tomber sur les premières marches, prise d'un fou rire invincible.

Ma grand'mère se retourna, surprise et fâchée.

Mais comme elle était l'indulgence même, lorsque je lui eus expliqué quelle frayeur j'avais eue d'endosser Aventurine, elle sourit et dit: « Alors il n'y a que demi-mal. Ah! comme la jeunesse d'aujourd'hui se moque de la vieillesse!

« Ah! grand'mère, des vieux manteaux seulement, » répondis-je en me jetant à son cou.

La paix était faite.

Elle soupira bien encore quelquefois au souvenir de sa cape, lorsque je rentrais les jours de pluie avec ma robe mouillée.

Quant à moi, je continuais à m'arrêter devant les magasins où s'étalaient de commodes waterproofs de toutes les formes, et agrémentés de toutes les façons.

Le matin du premier Janvier, en me réveillant, j'aperçus au pied de mon lit un coquet waterproof, tel que je l'avais souhaité. Rien n'y manquait, ni le trèfle en cordelière de soie brodé sur le capuchon, ni les poches mignonnes.

Mes frères et ma sœur avaient réuni leurs modestes étrennes pour me l'acheter, et Dieu sait ce que ma grand'mère avait pu sacrifier pour compléter la somme insuffisante que formaient leurs étrennes.

Mais ce qui me toucha encore plus que le présent, ce furent les caresses, les souhaits, les simples et tendres paroles qui l'accompagnèrent.

La première fois que je mis ce gage d'affection, je sentis des larmes inonder mon visage.

C'est une relique que ce manteau-là!

Bien des années ont fui depuis ce jour, bien des rêves ne se sont pas réalisés; c'est ainsi qu'on ne voit pas encore briller en lettres d'or sur le fronton d'une haute porte: « Pensionnat de jeunes personnes dirigé par mademoiselle Elisabeth Adige. »

Non, rien de tout cela n'est arrivé.

La grand'mère s'est éteinte doucement entre nos bras, en bénissant ses chers petits-enfants. Frères et sœurs se sont dispersés aux quatre vents du ciel.

Alfred, suivant ses goûts aventureux, a embrassé la carrière militaire. C'est aujourd'hui un bel officier de hussards, brûlé par le soleil d'Afrique. Maurice est professeur de langues étrangères, Pierre est dans le commerce, et Marcel, mon benjamin, entrera à l'Ecole polytechnique. Henriette s'est mariée selon ses vœux; elle s'entoure d'une nouvelle famille, et Lise n'est plus Lise. Les roses de ses joues se sont fanées; elle n'aurait plus besoin de la cape de sa grand'mère pour dérober sa beauté. C'est la vieille fille.

LOUISE MUSSAT.

LE MIROIR DE L'AVENIR

Une mère avait un enfant qu'elle adorait. Jamais elle ne se lassait de le caresser, de le bercer sur ses genoux; elle s'affligeait de ses larmes, elle était heureuse de ses sourires et il lui sembla que rien ne manquait à son bonheur quand l'enfant sut tendre vers elle ses petits bras en l'appelant: ma mère!

Parfois, pourtant, le souci passait comme une ombre sur son front. L'avenir, même dans ses espérances et dans ses promesses, l'inquiétait; et sans cesse elle demandait au roi des génies de lever pour elle le voile qui couvrait le sort futur de son fils. Le roi résista longtemps avant d'exaucer l'imprudente prière; mais, à la fin, il confia le miroir où les esprits célestes consultaient l'avenir à l'un de ses messagers aériens.

Quand le porteur du resplendissant objet descendit sur la terre, l'enfant dormait à la maison, et la mère, assise au bord d'un abîme, s'abandonnait encore à ses désespérantes appréhensions. Elle se crut soulagée de toute peine lorsqu'elle tint en ses mains le magique miroir. Néanmoins, n'osant y regarder tout de suite, le cœur lui faiblit; elle ferma un instant les yeux pour se recueillir. Il lui sembla alors que son fils reposait là, devant ses yeux; un sourire errait sur ses lèvres roses, un rayon de soleil glissait et se jouait dans ses blonds cheveux. Elle le contemplait avec amour: Non, s'écria-t-elle, non, je ne veux rien savoir! S'il devait souffrir, son sort

me rendrait la vie trop pénible. Un bonheur sans égal ne me satisferait peut-être pas; et je voudrais ignorer qu'un jour il grandira. Je ne le bercerai plus alors sur mes genoux et je ne pourrai le couvrir de mes baisers comme aujourd'hui? Je ne veux plus de cette funeste connaissance, ajouta-t-elle en brisant le miroir merveilleux dans le gouffre.

Depuis, les esprits n'ont plus le secret de l'avenir; leur pouvoir est anéanti et ils ne viennent nous faire de prédictions que pour se jouer de notre crédulité.

CH. SCHIFFER.

LA MAISON ROMAINE

L'an 79 de notre ère, une éruption du Vésuve ensevelit sous une pluie de cendres la ville de Pompeï, près de Naples. Des signes précurseurs avaient averti les habitants de la catastrophe qui les menaçait; mais la légèreté humaine est telle, que l'on ne s'aperçoit du danger qu'au moment où il est déjà impossible de l'éviter. C'est ce qui arriva aux malheureux Pompéiens. Le 23 novembre 79, le peuple était réuni dans l'amphithéâtre, lorsque tout à coup le sol trembla plusieurs fois, un immense nuage cacha le ciel bleu, les ténèbres les plus épaisses succédèrent à la pure lumière du soleil, et de sinistres éclairs, traversant cette ombre, permirent de voir sur tous les visages les marques de la terreur et de la consternation. Un cri de désespoir jaillit de toutes les bouches, et cette foule, si joyeuse naguère, quitta l'amphithéâtre pour fuir au plus vite et gagner la campagne. Mais la pluie de feu tombait toujours, accompagnée des terribles décharges de la foudre. Quelques habitants parvinrent à s'échapper, les autres s'abritèrent dans les maisons, sous les portiques des temples, dans les caves, et la cendre qui s'amoncelait finit par leur rendre toute fuite impossible.

Ainsi fut ensevelie cette ville, surprise au milieu d'une fête; ainsi nous ont été conservés tant d'objets propres à nous éclairer sur les mœurs antiques. Grâce aux nombreuses fouilles exécutées à Pompeï, nous avons pénétré le secret de la vie romaine. La ville a été retrouvée avec ses rues, ses maisons, ses temples, ses thermes et ses théâtres. Les menus objets de luxe trouvés dans des cassettes nous permettent d'assister à la toilette d'une Pompéienne; les peintures murales exécutées par des mains tantôt habiles, tantôt grossières, nous donnent une juste idée de l'art à cette époque, et les nombreux squelettes découverts un peu partout nous montrent que les passions sont encore plus fortes que le sentiment de la conservation.

La maison romaine, au lieu d'être construite pour la vie extérieure, comme les nôtres, était au contraire repliée à l'intérieur. La façade était peu développée, tandis que la profondeur était considérable. Toutes les pièces s'ouvraient sur deux cours principales : l'*atrium* et le *péristyle*.

Sur le seuil de la porte était inscrit le mot de bienvenue : *salve!* (salut). Une allée étroite, le *prothyrum*, conduisait de la rue dans l'atrium. Dans cette allée était la loge de l'*ostiarius* (portier). C'était ordinairement un esclave que l'on retenait à son poste par des chaînes pour l'empêcher de jaser avec les voisins. Aujourd'hui les concierges sont mieux traités. L'esclave était souvent remplacé par un chien; de là ce dicton populaire : *cave canem!* (prends garde au chien).

L'*atrium* était tantôt à ciel ouvert, tantôt couvert par un toit percé au centre d'une ouverture par où l'eau pluviale tombait dans un bassin de marbre, (*impluvium*), destiné à la recevoir. Autour de l'atrium étaient les chambres à coucher (*cubicula*); elles ne recevaient du jour et de l'air que par la porte, et tout leur mobilier se composait d'un lit en bronze ou en bois. Les objets de literie consistaient en matelas et couvertures de laine. Quelques lits étaient richement décorés et plaqués d'ivoire ou d'argent. Les peaux d'animaux remplaçaient quelquefois les couvertures. Sur l'atrium s'ouvraient aussi les *alæ*, salles où le maître de la maison recevait le matin les nombreux visiteurs et amis. Enfin le *tablinum*, salle plus grande que les précédentes, renfermait les archives de la famille et les figures en cire des aïeux, *imagines majorum*. Une pièce à côté du tablinum servait de bibliothèque.

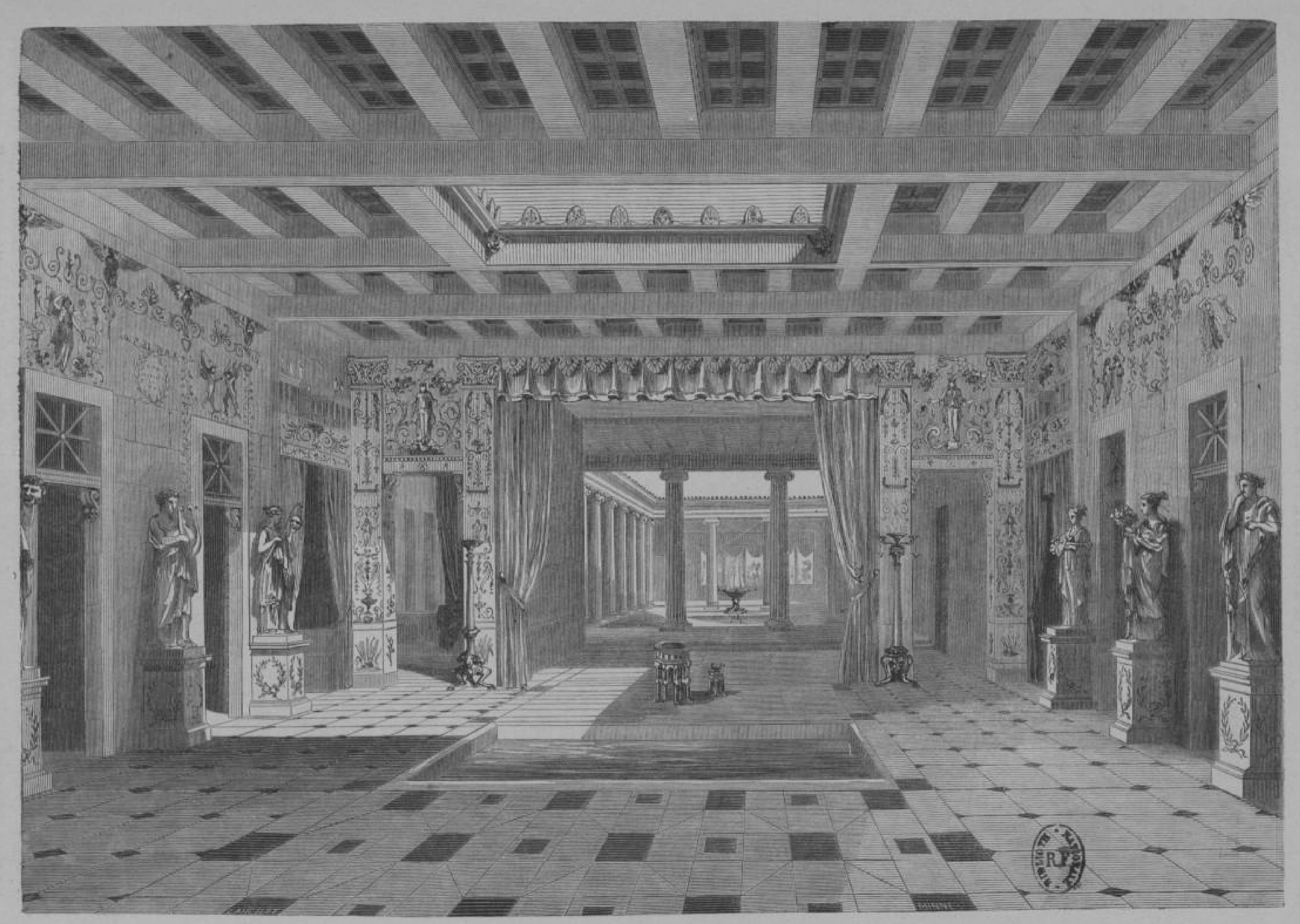
Un corridor (*fauces*) faisait communiquer l'atrium avec le péristyle.

Ces deux cours différaient en ce que la dernière était toujours découverte et souvent transformée en jardin. Un portique, ou galerie soutenue par des colonnes, en faisait le tour. Au fond était l'*œcus*, vaste salle richement décorée. Le *triclinium*, ou salle à manger, et les chambres à coucher des maîtres donnaient aussi sur le péristyle. N'oublions pas la cuisine, ornée de peintures d'animaux, et dans laquelle régnait la plus grande propreté, à l'inverse de la plupart des cuisines que nous avons pu voir en Italie.

Les parties que nous avons décrites étaient au rez-de-chaussée. La plupart des maisons pompéiennes n'avaient pas d'étages. Dans les maisons riches on trouvait d'autres pièces, telles que salles de bain, galeries de tableaux, etc.

Des boutiques étaient quelquefois ouvertes sur la façade; c'était là que le maître faisait vendre par un esclave, appelé *dispensator*, les produits de ses champs et de ses vignes.

CH. DE RAYMOND.



Intérieur d'une maison romaine à Pompeï.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LES INVENTIONS DE SIR CHARLES WHEATSTONE [1]

II

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE.

« Et d'abord, cher enfant, dis-je à mon neveu, quelques questions. Sais-tu ce que c'est que la chaleur ?

— Non, mon oncle.

— Eh bien! sur ce point, les plus grands savants ne sont pas plus instruits que toi ; ils observent, ils étudient, ils décrivent les effets de la chaleur ; mais quant à dire ce que c'est que la chaleur en elle-même, pas un mot. Voyons encore : sais-tu ce que c'est que la lumière ?

— Non, mon oncle.

— Même cas pour les savants. Ils font toutes sortes d'expériences sur la radiation lumineuse, ils apprécient la vitesse avec laquelle elle se meut dans l'espace, — c'est encore là du reste, notons-le en passant, un des titres de gloire de Ch. Wheatstone, car on lui doit une méthode des plus ingénieuses pour mesurer cette vitesse, — ils formulent les plus exactes théories sur tout ce qui la concerne, mais silence complet de leur part sur l'essence proprement dite de cette chose qui éclaire, qui colore, qui affecte de tant de façons, notre sens visuel. C'est que, vois-tu, mon ami, si savants que soient les hommes, quand ils veulent remonter aux principes et les analyser, le moment arrive bientôt où ils sont obligés de s'arrêter devant le secret de Celui qui sait tant de choses que nous ne savons pas, et d'avouer que le propre de leur science en pareil cas consiste surtout à prendre le parti d'avouer qu'ils ne comprennent pas. Or tout ce préambule n'est pas sans motif, car ayant à causer avec toi du télégraphe électrique ou fonctionnant par l'*électricité*, il va de soi que tu attends que je commence par te dire ce que c'est que l'électricité, n'est-il pas vrai ?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien ! à cette question, si tu me l'adressais, pas plus de réponse possible qu'à celle que je t'adressais tout à l'heure. L'électricité existe puisqu'elle se manifeste par des effets très-sensibles, mais qu'est-ce que l'électricité ? — Peut-être le saura-t-on un jour, mais aujourd'hui nul ne le sait au juste, pas plus qu'on ne sait ce que c'est que l'aimantation qu'on appelle aussi le magnétisme (minéral, pour le distinguer du magnétisme animal dont nous n'avons pas à nous occuper ici). Cette aimantation tu la connais, je suppose?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien! dis-moi ce que tu en sais.

— J'en sais qu'un morceau de fer ou d'acier qui est aimanté attire à lui les autres morceaux de fer ou d'acier. J'ai même à la maison une espèce de fer à cheval qu'on appelle *un aimant* et qui porte très-bien, par sa seule force, un gros clou quand il l'a une fois attiré.

« Est-ce là, dis-je, le seul effet de l'aimantation d'un morceau d'acier...?

— Ah ! j'y suis, il y a un autre effet, la boussole n'est-ce pas, oncle Anselme, la boussole ?

— Oui, mais qu'est-ce que la boussole ?

— Une aiguille qui est placée par son milieu sur un pivot, de façon à pouvoir tourner aisément; cette aiguille met toujours une de ses pointes vers le nord.

— Tandis que, par la même raison, la pointe opposée est sans cesse dirigée vers le sud.

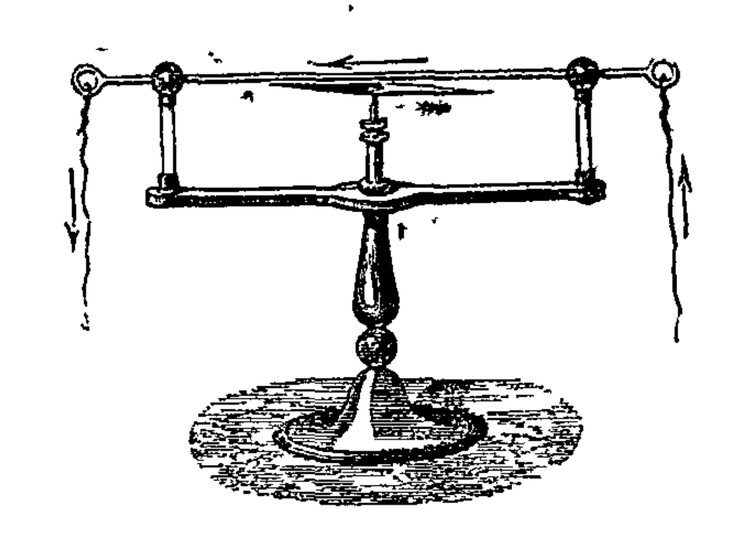
— Parfaitement, mon oncle.

— Eh bien ! mon enfant, du moment où tu connais ces deux effets, qui sont d'ailleurs connus à peu près de tout le monde, tu n'as plus guère de chemin à faire pour arriver à comprendre le télégraphe électrique.

— Voyons, mon oncle, voyons.

— A la condition que tu ne me demandes pas le *pourquoi* des effets que ni moi, ni d'autres nous ne saurions te fournir, nous devons aller vite en besogne.

« Quand on veut aujourd'hui produire de l'électricité, on prend un vase de terre ou de verre qu'on emplit aux deux tiers d'eau mélangée d'un acide, et dans lequel on plonge, sans qu'elles se touchent, deux plaques de métaux différents, par exemple du zinc et du cuivre (cet appareil reçoit le nom de *pile*, en



Expérience d'Œrsted.

souvenir de l'appareil primitif inventé par Volta, qui était composé de rondelles de cuivre et de zinc *empilées* les unes sur les autres et séparées par des rondelles de drap, imbibées d'eau acidulée).

» Or les choses étant ainsi disposées, si l'on attache en dehors du vase, à chacune des deux plaques, un fil métallique, ce qui fait deux fils, et que l'on amène ces deux fils à se joindre de manière à former comme une anse de panier au-dessus du vase qui contient les plaques et l'eau mêlée d'acide, il arrivera que

[1] Suite. — Voy. page 30.

dans cette anse passera ce qu'on est convenu d'appeler un *courant électrique*, ou, si tu aimes mieux, on pourra dire que les fils formant cette anse sont *électrisés*.

» Qu'ont-ils de plus, de moins? qu'y a-t-il de changé dans leur aspect, dans leur température? Rien du tout, absolument rien. Seulement un fil électrisé nous apprend qu'il conduit un courant électrique, par tels ou tels effets extérieurs ; et c'est ainsi que nous établissons la différence entre un fil électrisé et un fil non électrisé.

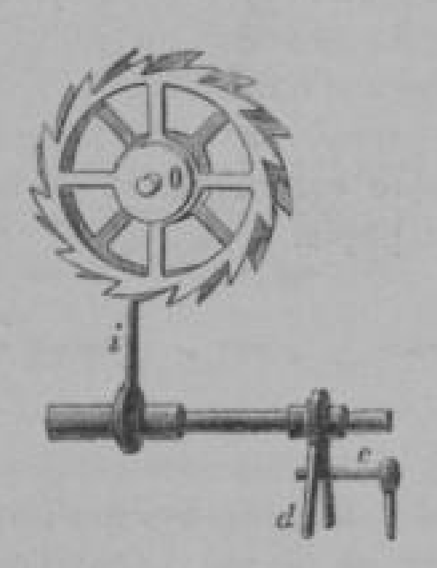
— Je ne comprends pas bien, oncle Anselme.

— Tu vas, je pense, comprendre. Si ces fils attachés aux plaques forment l'anse en se touchant, et que je glisse dans l'intérieur de l'anse une boussole, aussitôt l'aiguille aimantée, cessant de se préoccuper du nord ou du sud qu'elle a coutume d'indiquer, se placera d'elle-même de façon à être plus ou moins en croix avec le sens des fils; mais si je fais que les fils ne se touchent plus, si j'opère une rupture dans l'anse, aussitôt, comme les fils ne seront plus électrisés, ils n'auront plus d'influence sur l'aiguille et elle retournera d'elle-même à sa position ordinaire.

— C'est singulier!

— Oui, sans doute, mon enfant, fort singulier, et je vois la question « Pourquoi cela? » toute prête à naître sur tes lèvres. Mais encore une fois, je te le dis, le pourquoi n'est pas connu. Cela est, nous le constatons, voilà tout. Eh bien! l'honneur revient particulièrement à Wheatstone d'avoir le premier rendu pratique l'application de cet effet.

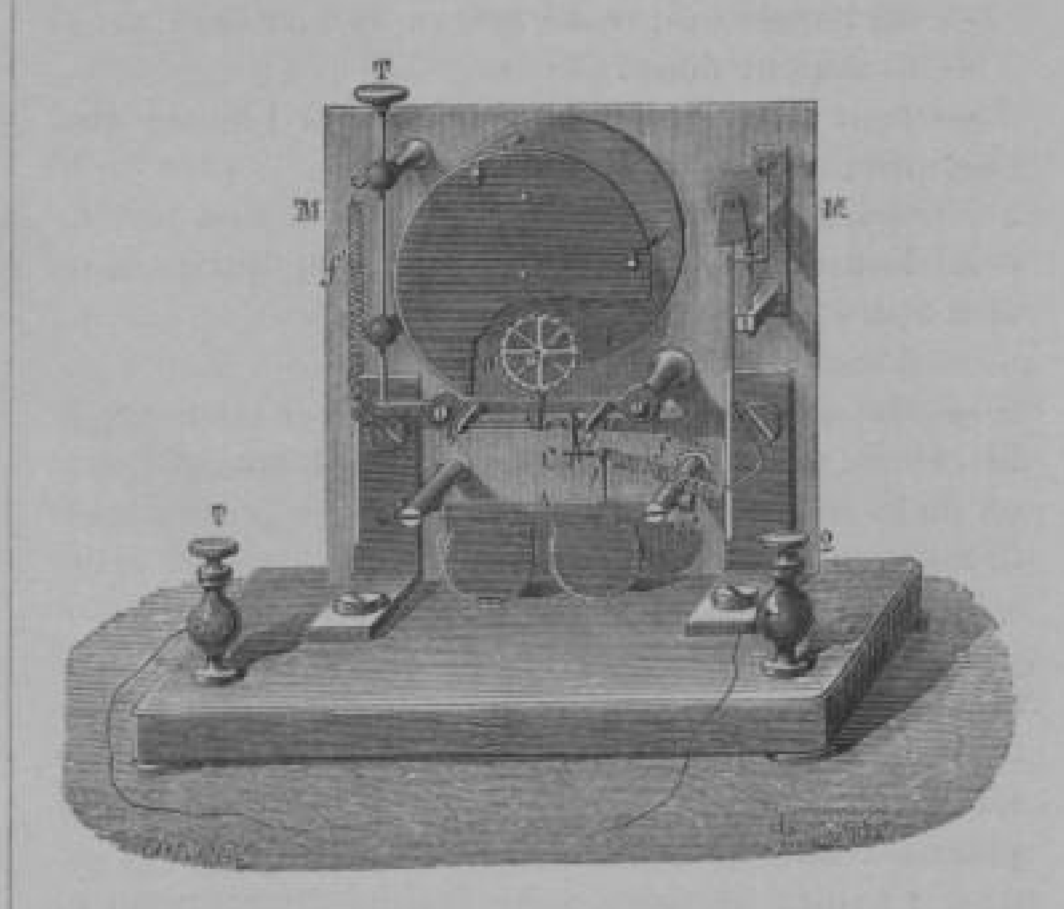
» Il faut que tu saches que si, au lieu de faire que les fils attachés aux plaques se touchent à quelques centimètres de leur point de départ, on leur donne 1 mètre, 10 mètres, 100 mètres, 1000, 10 000, 100 000 mètres de longueur, l'effet produit reste absolument le même; et le courant électrique les parcourt avec autant de rapidité, puisqu'il est démontré que ce courant se meut avec une vitesse de 75 000 *kilomètres par seconde*. Tu as bien entendu : environ dix-huit mille lieues, c'est-à-dire deux fois le tour du monde en une seconde. La distance parcourue par ces fils est donc insignifiante, si grande qu'elle puisse être. Il y aura toujours communication relativement instantanée, dans un temps qui ne se mesure pas. Donc étant données les deux plaques baignant dans l'acide à Paris, si l'anse est faite en menant le fil à Marseille pour le ramener à Paris, il suffira encore d'approcher une boussole d'un point quelconque de ce fil électrisé pour que l'aiguille se mette en croix avec lui, tandis qu'elle reviendra à sa position aussitôt qu'en opérant une rupture on fera que le fil ne soit plus électrisé. Comprends-tu la possibilité d'établir un télégraphe avec cela?



Détail de l'ancre d'échappement.

— Je crois que oui, oncle Anselme.

— Vois, plutôt. L'anse de fil étant formée de Paris à Marseille et une boussole étant placée près du fil à Marseille, moi qui suis à Paris, je sais que quand je rapproche les fils, l'aiguille se met en croix à Marseille, et que quand je les disjoins, l'aiguille reprend sa position ordinaire. Je peux donc, étant à Paris, faire à volonté bouger une aiguille qui est à Marseille.



Récepteur du télégraphe à cadran.

— Très-bien! Et il suffira, n'est-ce pas, de convenir avec le correspondant de Marseille du nombre de mouvements, entrecoupés de repos, pour écrire telle ou telle lettre ; et nous nous comprendrons.

— Mais oui, voilà qui est simple!

— Ah! tu le reconnais! Est-il besoin de te faire remarquer que nous ne nous occupons ici que du principe même, sans entrer dans aucun des nombreux détails de la mise en pratique du système. Ainsi par exemple, l'aiguille se déviant sous l'influence du courant électrique, mettra toujours sa pointe nord à droite du courant partant du zinc ; pour qu'elle la mette à gauche, il suffira de changer le sens d'attache des fils au zinc ou au cuivre et l'on aura une aiguille allant à droite, à gauche, ou reprenant son repos : trois mouvements bien distincts qui permettent de composer aisément un alphabet. Exemple : Un mouvement à droite , voudra dire *a* ; un mouvement à

gauche, *b*; un à droite suivi d'un à gauche, *c*; deux à droite, *d*; deux à gauche, *e*, etc. Il n'y aura jamais plus de trois mouvements pour une lettre. Mais on ne s'en est pas tenu là. Passons à un autre effet qui n'est pas moins curieux. Si au lieu de mettre près du fil électrisé l'aiguille aimantée d'une boussole, j'y place un petit morceau de fer, ce morceau de fer sera aimanté tant que le fil restera électrisé ou tant que l'anse sera formée, mais il cessera de l'être, aussitôt que l'anse sera rompue.

— Tiens, tiens !

— Or, tu l'as dit toi-même, un fer aimanté a la propriété d'attirer à lui un autre morceau de fer, mais il le laissera retomber quand il cessera d'être aimanté. Verrais-tu encore la possibilité d'établir un télégraphe avec ce double effet.

— Eh ! mais oui, voilà qui va encore tout seul !

— Comment donc?

— Tout étant rangé comme tout à l'heure avec l'aiguille, au lieu de la boussole, je mets près du fil à Marseille un petit morceau de fer, et tout près de celui-là un autre petit morceau de fer qui peut ou être attiré ou retomber.

— A merveille. Continue.

— Moi qui suis à Paris, et qui peut faire que le fil soit ou ne soit pas électrisé, en formant l'anse ou en la rompant, je sais que quand je forme l'anse le morceau de fer de Marseille est aimanté et attire à lui l'autre petit morceau de fer, tandis que quand je romps l'anse, le morceau de fer de Marseille n'étant plus aimanté, laisse retomber celui qu'il attirait tout à l'heure. Il prend ou lâche, lui, le morceau de fer placé à Marseille, selon qu'il me plaît à moi, placé à Paris.

— Et voilà un télégraphe établi, du moment où nous aurons convenu avec le correspondant que telle ou telle lettre sera représentée par plus ou moins de *prises* ou de chutes du morceau de fer.

— Mais oui! dit le jeune homme, tout surpris de trouver si simples ces principes qu'il avait d'abord cru si compliqués.

— Il faut maintenant, repris-je, que je te dise que tout naturellement cette possibilité de communication étant démontrée, on ne s'en est pas tenu à cette élémentaire application.

— Je m'en doute bien.

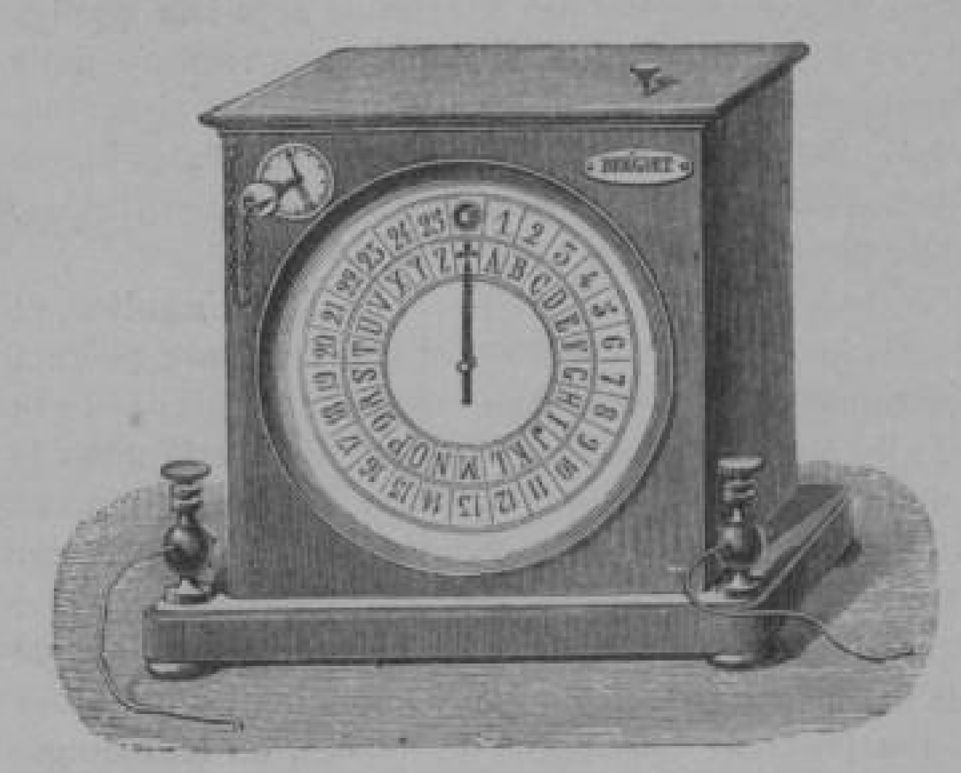
— Le moteur une fois découvert, l'ingéniosité mécanique intervient, et Wheatstone, toujours un des premiers, imagina un système permettant d'établir la correspondance à l'aide de deux cadrans portant les lettres de l'alphabet, qu'une aiguille vient successivement indiquer. Ce qu'il fit pour en arriver là, tu vas le comprendre sans peine : Il fit que le morceau de fer attiré ou lâché se termine par un petit croc frappant sur une roue dentée qui, coup par coup, fait tourner l'aiguille devant le cadran.

» Tout se borne alors à convenir que pour désigner une lettre, on fera que l'aiguille s'y arrête plus longtemps que sur les autres. Par exemple, pour écrire *Henri*, on fait courir rapidement l'aiguille devant *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, et l'on s'arrête un instant devant *h*, puis l'on passe rapidement *i*, *j*, *k*, *l*, etc., jusqu'à ce qu'on soit revenu à l'*e*, puis de l'*e* à l'*n*, de l'*n* à l'*r*, et ensuite à l'*i*.

» Ce système est d'ailleurs généralement usité pour le service des chemins de fer, où il faut que la correspondance, en quelque sorte, puisse être faite par le premier employé venu.

» Quant au télégraphe national français, qui a ses employés spéciaux, il fonctionne d'après le système inventé par un Américain, M. Morse, qui a mis aussi à profit la force du morceau de fer aimanté ou non aimanté.

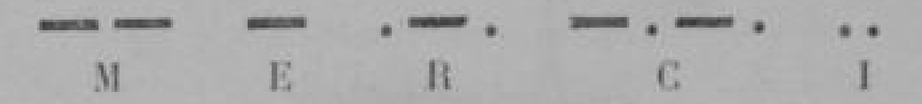
» Dans ce télégraphe une bande de papier se déroule régulièrement, et un poinçon qui correspond



Récepteur du télégraphe à cadran.

au morceau de fer attiré marque sur cette bande des points ou des traits allongés, selon qu'on fait plus ou moins durer l'aimantation dans le morceau de fer qui attire ou lâche le poinçon.

» A vrai dire, quand on emploie ce télégraphe, il faut traduire la dépêche en points et en traits ; mais c'est affaire d'habitude, et l'on assure que cette habitude n'est pas très-longue à prendre. Voici par exemple comment est écrit le mot *merci* sur la bande de papier :



Il y a aussi des télégraphes qui impriment la dépêche en lettres de livres ; c'est encore le même principe qui agit, avec une complication mécanique, mais je voulais seulement te faire saisir le principe ; l'as-tu saisi ? »

L'ONCLE ANSELME.

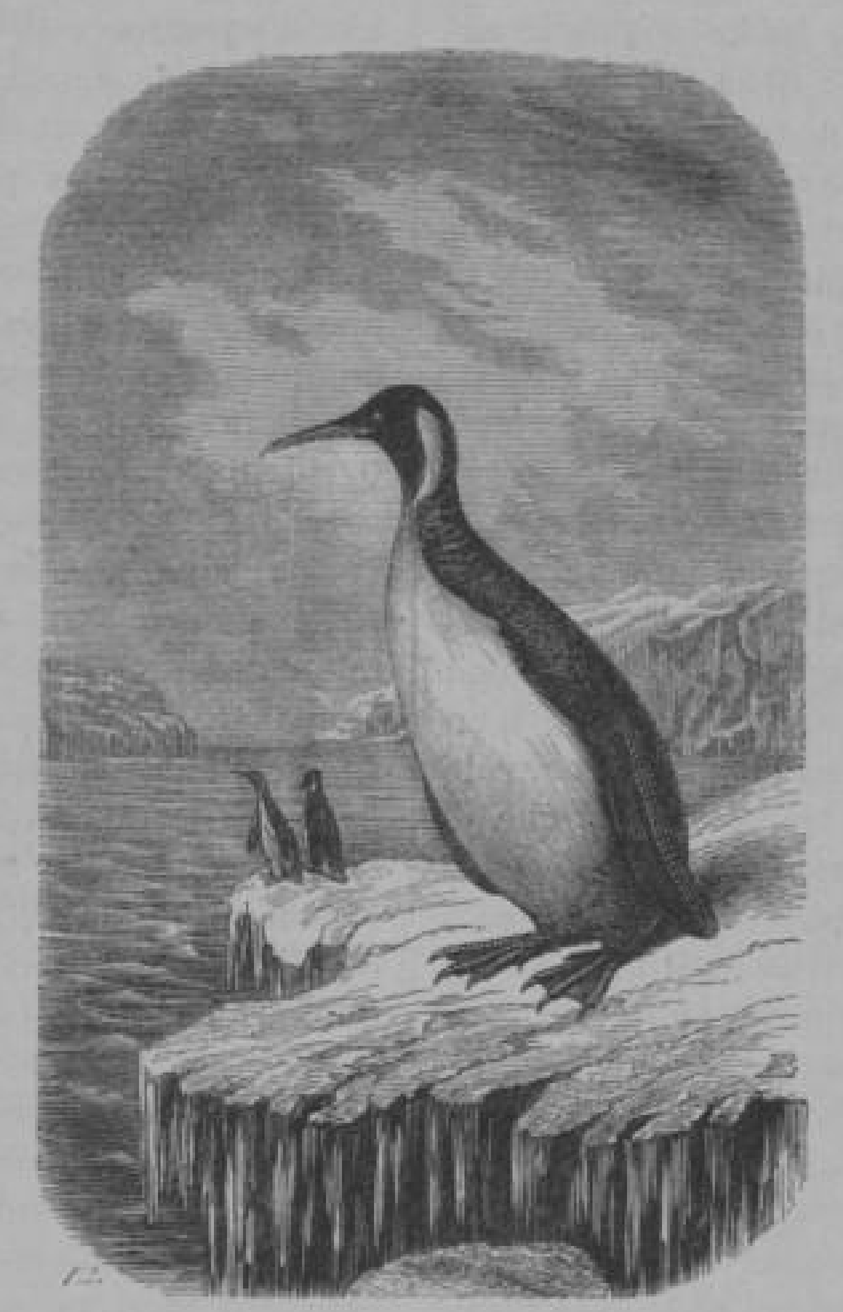
UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

IV

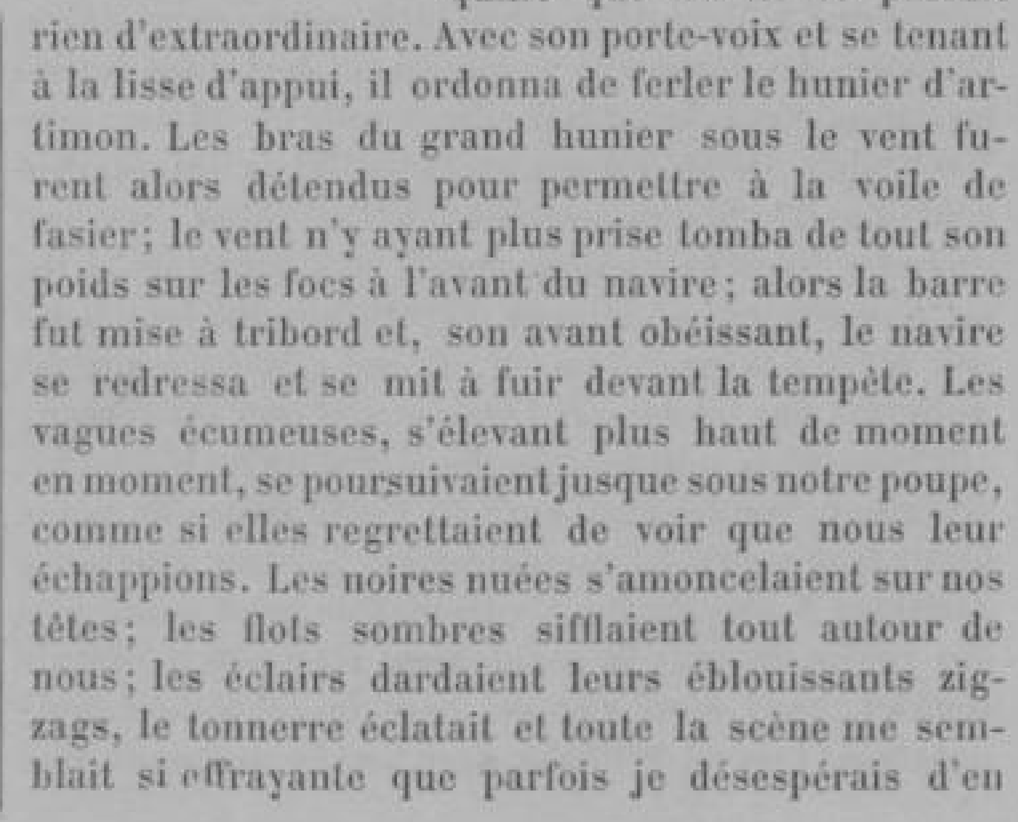
Aventures dans les îles Falkland.

Jamais les matelots ne sont livrés à l'oisiveté; c'est là ce qui, à mon avis, peut suffire à expliquer pourquoi, dans un navire bien commandé, ils se trouvent si heureux. M. Renshaw trouvait toujours à leur faire faire quelque chose; et à une occupation terminée il savait en substituer une autre d'une égale importance. La description de l'emploi d'une journée sur le pont fait connaître ce qui s'y passait toutes les jours de beau temps. Ici tournaient les manivelles à fil de caret qui fabriquaient du bitord avec de vieux bouts de câble, occupation qui ne chôme jamais; là M. Pincott et ses aides travaillaient de tout leur cœur à la construction d'une barque. Les voiliers s'empressaient de réparer quelques voiles et d'en alléger d'autres destinées à recevoir les douces brises de l'océan Pacifique; Fleming et sa bande étaient en train de s'occuper aux cordages. Le reste de ceux qui faisaient alors le quart nouait des fils de caret, faisait des garcettes, des sacs à bourres, des bourres, des drisses de toute espèce, propres aux manœuvres courantes ou dormantes et dont les noms effrayeraient tout autre qu'un marin. A l'arrière se tenaient le capitaine Frankland; un officier, Gérard et moi, nous supputions la hauteur du soleil, observation où je prenais un grand intérêt depuis que je la comprenais un peu. A ce qu'il me semblait, le capitaine s'occupait fort peu de son bâtiment. De temps à autre, lorsqu'il se trouvait sur le pont, il disait un mot à quelqu'un de l'équipage, rarement un officier, touchant le service; mais je ne tardai pas à reconnaître que je m'étais trompé et que personne ne savait mieux s'employer que lui lorsque l'occasion s'en présentait. Jusqu'alors nous en avions manqué. Avec les brises légères et les mers calmes que nous avions toujours eues, le capitaine avait été plus utile dans sa cabine qu'ailleurs. Mais, ce jour-là, un changement eut lieu, jusqu'à menacer notre existence. A peine venions-nous de serrer nos sextants que je vis le capitaine, tout en se promenant sur le pont, jeter de fréquents regards du côté de l'ouest. Là, au-dessus de la terre, il s'élevait depuis un instant un lit de nuages qui devenaient de plus en plus épais et se précipitaient vers nous à travers le ciel.

« Toutes mains à diminuer de voile! » cria le capitaine en arrêtant tout à coup sa promenade. A peine l'ordre donné, chacun rangea le travail dont il s'occupait; l'équipage s'élança plein de vie et d'activité. Les voiles de cacatois descendirent, celles de hune furent ferlées, et les vergues brassées de façon à prendre le vent sur le tribord. Le vent qui avait soufflé auparavant du nord-est tomba alors presque au calme complet; les basses voiles se mirent à battre contre les mâts, et nous attendions sur nos huniers l'arrivée de la rafale. L'attente fut courte, car la tourmente fondait sur nous avec une majestueuse fureur. D'un côté, le ciel entier était couvert d'une masse épaisse de nuages menaçants, sous lesquels la mer avait l'air de se déchirer en lames écumeuses et sifflantes; de l'autre, le ciel était bleu et l'eau aussi unie qu'un miroir. Notre navire ne sentait plus un souffle d'air. Tout à coup la furieuse rafale, pluie, grêle et vent, souleva notre puissant navire comme s'il eût été une coquille de noix, et plongea notre plat-bord sous l'eau. « Il ne se relèvera pas, » me dis-je. Cependant le capitaine Frankland continuait d'être aussi calme et aussi tranquille que s'il ne se passait rien d'extraordinaire. Avec son porte-voix et se tenant à la lisse d'appui, il ordonna de ferler le hunier d'artimon. Les bras du grand hunier sous le vent furent alors détendus pour permettre à la voile de fasier; le vent n'y ayant plus prise tomba de tout son poids sur les focs à l'avant du navire; alors la barre fut mise à tribord et, son avant obéissant, le navire se redressa et se mit à fuir devant la tempête. Les vagues écumeuses, s'élevant plus haut de moment en moment, se poursuivaient jusque sous notre poupe, comme si elles regrettaient de voir que nous leur échappions. Les noires nuées s'amoncelaient sur nos têtes; les flots sombres sifflaient tout autour de nous; les éclairs dardaient leurs éblouissants zigzags, le tonnerre éclatait et toute la scène me semblait si effrayante que parfois je désespérais d'en



Le pingouin.



1. Suite. — Voy. pages 11, 28 et 44.

réchapper; mais je dissimulais mes craintes, car Gérard avait l'air de si peu s'inquiéter de tout cela que certainement il ne m'aurait pas épargné ses railleries si j'avais laissé voir quelque alarme mal fondée.

Nous avions ainsi couru quelque temps devant la rafale, quand elle commença à tomber. Tout ce temps elle nous avait poussés hors de notre route et, pour n'en pas perdre davantage, le capitaine ordonna de mettre en panne. Jamais encore je n'avais vu exécuter cette manœuvre. D'abord on ferla le hunier de misaine; puis le grand hunier, où l'on prit des ris serrés, et la voile d'étai du grand mât de hune de misaine furent seules employées. Ensuite on brassa la grande vergue. « Abaissez la barre! » cria le capitaine dès qu'une grosse vague nous eut dépassés. Le navire sentit l'influence du vent et tourna sa proue à l'ouest, puis il courut, s'élevant aisément au sommet des vagues et glissant lentement au fond des intervalles; les crêtes écumeuses, sifflantes, échevelées, se précipitaient avec fureur sur ses flancs, mais elles ne jetaient pas une goutte d'eau à bord. Jamais je ne m'étais figuré qu'il pût y avoir une scène aussi terriblement grandiose que celle que je considérais avec une pleine sécurité en cet instant. Tantôt les vagues s'élevaient pareilles à une muraille au-dessus du pont et semblaient prêtes à nous écraser; tantôt nous apercevions en bas un abîme d'eau si profond qu'on pensait qu'à y descendre on n'en remonterait jamais. Quand on nous appela pour le dîner, j'allai dans l'entrepont très-persuadé que je ne réussirais pas à saisir une bouchée; et cependant je ne trouvai guère là plus d'agitation qu'à l'ordinaire, tant la marche du navire était aisée; c'est à peine si je pouvais croire que je quittais à l'instant la scène de confusion qui existait sur le tillac. La rafale ne dura pas plus de douze heures et le navire remit le cap sur les îles Falkland, où il se dirigeait.

Une après-midi, la vigie cria avec le cri prolongé qui est habituel : « Terre! oh! terre! oh! » Les Falkland étaient en vue et la terre qu'on avait aperçue se trouva être celle qui avoisine le cap Bougainville. Nous nous y dirigeâmes et bientôt nous reconnûmes les âpres hauteurs qui surplombent le détroit Berkley, puis nous longeâmes les sombres falaises de Macbride's Head, au pied desquelles gisaient des centaines de phoques étendus sur le sable et sur les rochers. Nous entendions mugir ces animaux et ils me paraissaient s'indigner du trouble que leur causait notre passage; mais M. Brand m'assura que je ne devais pas me laisser tromper par leur air féroce, attendu qu'ils sont très-inoffensifs et qu'on les prend aisément. Sur les plateaux, on voyait paître de nombreux troupeaux qui me donnaient l'espoir que nous arrivions à une région civilisée. Une brise carabinée qui y régnait nous fit rapidement franchir le détroit Berkley, puis nous allâmes vers le mont Low, dépassâmes le port William, dont un côté présente une ligne de dunes, et nous arrivâmes au havre Stanley.

La journée était belle et cependant l'aspect du pays manquait d'attrait, car on n'apercevait aucun arbre, mais des rochers, des dunes, des hauteurs pelées et pour herbe du tussac. Nous jetâmes l'ancre en face de Stanley, capitale de l'établissement. Cette colonie a été fondée pour offrir aux navires qui doublent le cap Horn une place de refuge et de ravitaillement. Il est question d'en faire un établissement pénitentiaire et l'endroit s'y prête parfaitement à beaucoup de points de vue, pourvu qu'on y puisse trouver une occupation suffisante pour les condamnés.

Gérard et moi nous désirions fort aller à terre, afin d'y jouir des chasses qu'on nous avait beaucoup vantées. « Ne serait-ce pas bien beau, disait mon camarade en se frottant les mains, de tuer un de ces taureaux gras qui pourraient aisément vous lancer en l'air, s'il vous tenait au bout de ses cornes? »

Je pensais comme lui; mais nous espérions bien peu réaliser nos désirs, lorsqu'un monsieur vint du rivage nous proposer de faire un tour dans une goëlette que la compagnie allait envoyer aux Falkland Occidentales pour en rapporter du bétail. Comme notre navire devait rester à l'ancre quelques jours pour réparer des avaries et se procurer une provision de bœuf frais et salé, le capitaine nous permit d'accepter l'offre aimable qu'on faisait et nous donna M. Brand pour accompagner. La goëlette s'appelait *l'Espadon*. Elle s'éloigna avec une bonne et fraîche brise, ayant à son bord une société aussi gaie que possible. Outre notre ami, M. Nathaniel Burkett, et son compagnon, M. Jonathan Kilby, tous deux excellents chasseurs et tireurs, elle portait Gérard et moi. Le propriétaire de l'embarcation, M. Tom Cribb, était un assez médiocre tireur, parce qu'il n'y voyait que d'un œil, qui de plus louchait horriblement, mais il connaissait tout le littoral et savait exactement où nous pourrions avantageusement chasser; enfin le cousin Silas, un chasseur de premier ordre, nous accompagnait. Notre excursion nous promettait donc beaucoup d'agréments, malgré les coups de vent et les autres périls assez nombreux auxquels on est exposé dans le voisinage de ces îles sauvages. Néanmoins, au lieu de nous élever en mer et de faire le grand tour, nous prîmes un chemin bien connu de notre patron et qui passait à travers les nombreux îlots avoisinant la plus grande Falkland. Certes je n'ai pas la prétention d'en savoir les noms. Nous finîmes par jeter l'ancre dans une jolie petite anse, où nous devions passer la nuit. Le lendemain les chasseurs, à la disposition desquels on laisserait une barque, descendraient à terre, tandis que la goëlette se rendrait à une station plus éloignée. Nous avions avec nous un seul chien appartenant à M. Kilby et le vieux Surley; jamais plus brave animal ne sauta au cou d'un taureau, car il ne craignait pas plus un taureau qu'aucune autre bête; nous emportions nos

fusils, beaucoup de munitions, des vivres, et nous débarquâmes le tout au sommet d'une crique où nous pouvions sans crainte amarrer notre barque. Nous grimpâmes d'abord sur un rocher du littoral, afin de prendre connaissance du pays environnant.

L'île paraissait assez considérable, mais nous n'y apercevions aucun obstacle qui pût nous empêcher d'y pénétrer à travers le haut herbage, le tussac qui couvrait presque tout le sol. D'abord nous avançâmes ensemble. Peu après nous rencontrâmes de curieux remblais tout couverts d'une mousse pareille à du velours vert; ils pouvaient avoir 2 mètres 75 centimètres de circonférence et 60 centimètres de haut. Je m'assis sur l'un d'eux pour renouer mes souliers et m'y trouvai tout à fait à mon aise.

« Savez-vous quel siége vous avez? » nous dit M. Burkett en donnant, avec le bout du canon de son fusil, un coup qui mit la mousse en morceaux, comme si elle eût fait partie d'un énorme champignon. Cette couverture mousseuse avait l'épaisseur de 3 à 4 centimètres et cachait à l'intérieur un bosquet de sapins en miniature. Chaque plante, et il y en avait beaucoup, était pourvue de minimes feuilles de sapin et avait le sommet saupoudré de gouttelettes résineuses, brunes au dehors, blanches au dedans, grosses les unes comme une tête d'épingle et les autres comme la moitié d'une noisette. A d'autres remblais, que nous rencontrâmes plus loin, les plantes avaient traversé la mousse, leurs feuilles s'étaient développées et elles formaient en apparence des bosquets de petits myrtes.

Cependant, au lieu de pénétrer droit à l'intérieur, nous longions le littoral en marchant dans l'herbe à pingouin. Elle s'élève à plus de 3 mètres, au sommet de monceaux formés par la matière végétale décomposée, qui forme de longues éminences et donne au littoral l'apparence d'avoir été couvert d'un bois taillis. Nous y marchions, souvent cachés à la vue l'un de l'autre par l'herbe, lorsqu'un bruyant rugissement retentit à nos oreilles. Jerry et moi étions alors ensemble, complétement isolés de notre compagnie. Instinctivement, je reculai, et Jerry, quoiqu'il prétendît être plein de courage, aurait certainement pris la fuite s'il avait su de quel côté se diriger.

« Qu'est-ce que cela? m'écriai-je.

— C'est un lion, répondit Jerry qui paraissait peu à son aise.

— Plutôt un sanglier, puisqu'il n'y a pas de lions ici.

— Peut-être un gros taureau, reprit mon compagnon. J'espère que ses cornes ne sont pas trop pointues. »

Comme nos fusils n'étaient chargés qu'à petit plomb, nous ne pouvions guère penser à blesser grièvement une bête fauve. Le rugissement se répéta et il se fit un grand frôlement dans l'herbe à pingouin qui recouvrait un monceau du voisinage. L'herbe s'agitait; nous y regardâmes et nous vîmes l'énorme tête d'un animal à l'air féroce, qui nous épiait du milieu de l'herbe; nous nous mîmes à crier de toutes nos forces au secours.

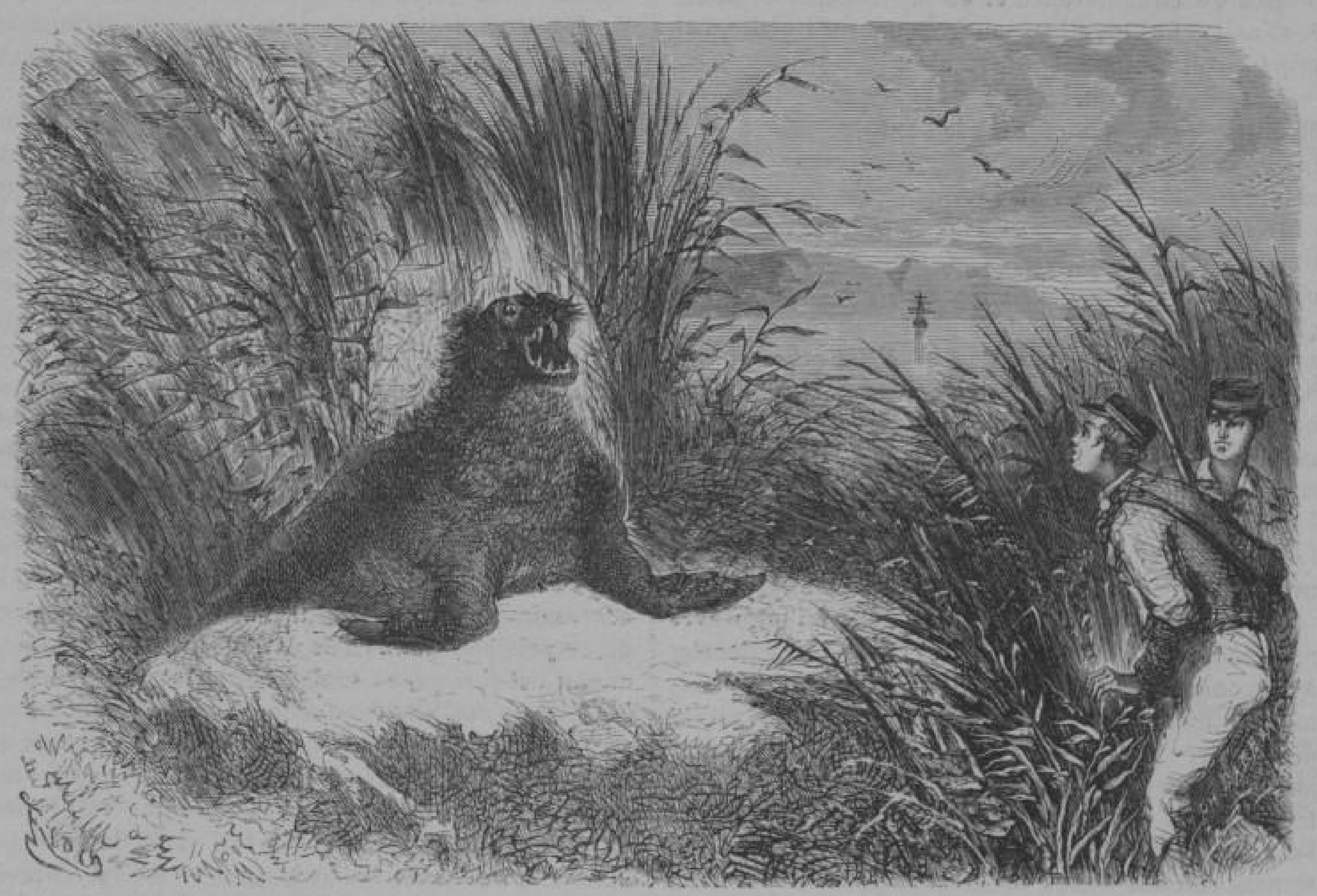
« Fuyons! c'est un lion! Je vous le disais bien! s'écria Jerry. Nous n'avons plus une minute à perdre, si nous ne voulons pas être dévorés! » Et joignant l'action aux paroles, Jerry prit ses jambes à son cou; mais, embarrassé dans quelques tiges entremêlées, il tomba tout de son long, se débattant tandis que je m'efforçais de le remettre sur pied. Cependant le monstre affreux s'avançait toujours en hurlant et nous criions : « Au secours! au secours! au lion! au lion! » Je m'attendais à chaque instant à sentir ses griffes dans mes épaules.

« Ce n'est qu'un lion de mer, mes garçons! cria M. Jonathan Kilby, qui, à ce moment, sortant de l'herbe, parut à nos côtés. Allons! à l'attaque! »

L'otarie, qui, faute de jambes, ne pouvait avancer qu'à l'aide de ses nageoires, avait fait moins de progrès que nous ne le pensions. Notre ami venait de retirer le petit plomb de son fusil et l'avait remplacé par une balle. Il visa la bête à la tête et y logea une balle qui l'arrêta. Le lion se prit à battre le terrain d'une façon désespérée en poussant des rugissements plus violents que jamais. Pendant ce temps, Jerry et moi nous avions pu nous calmer et glisser dans nos fusils des balles qui nous servirent à mettre fin aux souffrances du pauvre animal. Nous reconnûmes en lui une espèce de phoque, d'environ 2 mètres 50 de long, d'un brun jaunâtre, avec une grande crinière qui couvrait son cou et ses épaules. Dans l'eau, je crois qu'il aurait fait un désagréable adversaire; mais, comme il n'avait que des espèces de clapets pour jambes de devant, avec de tout petits ongles, et une queue seulement en place de jambes de derrière, on pouvait facilement l'éviter sur terre, et, Jerry et moi, nous nous sentîmes assez honteux de l'effroi qu'il nous avait causé. L'affaire était finie avant que nous eussions été rejoints par MM. Brand et Burkett. Nous résolûmes de laisser là l'animal qui était assez près de notre barque et de lui enlever sa peau à notre retour. Un peu plus loin, nous rencontrâmes un lac, d'où il s'éleva une nuée de sarcelles. Jerry et moi nous en abattîmes quelques-unes, ce qui nous rendit très-fiers; le reste de la compagnie en tua au moins une trentaine. Peu de temps après, nous nous trouvons encore isolés, mais cela ne nous inquiétait guère tant nos derniers hauts faits nous avaient donné d'assurance. La faim du moins ne nous tourmenterait pas si nous nous égarions.

Un peu plus loin, nous atteignîmes un lac plus petit qui fourmillait d'oiseaux, oies, canards, plongeons et autre gibier à plumes. Parmi eux étaient quelques cygnes, admirablement blancs, avec des cous noirs, qui nageaient gracieusement, comme les seigneurs de la population emplumée parmi laquelle ils se prélassaient. Jerry et moi nous avions bien faim; aussi nous nous assîmes pour prendre

un goûter de biscuit et de fromage, car nous ne désirions pas troubler ces oiseaux jusqu'à l'arrivée de nos amis qui nous aideraient à les massacrer. Nous nous étions donc assis un peu à l'écart et nous venions d'achever nos victuailles, lorsque nous eûmes la surprise de voir les oiseaux nager vers nous et aborder en grand nombre de notre côté. Ils s'avançaient avec prudence comme s'ils voulaient nous reconnaître; mais d'autres les poussant, il y en eut bientôt plusieurs centaines arrêtés à une trentaine de mètres de nous et paraissant essayer de deviner quels étranges animaux nous pouvions être. Bientôt ils se mirent à parler entre eux dans le plus discordant caquetage, et peu à peu leurs voix grossissaient comme s'ils discutaient et qu'ils ne pussent pas se mettre d'accord à notre sujet. Nous nous étions couchés et nous les examinions, fort amusés par ce curieux spectacle. Quant à eux, ils s'approchaient de plus en plus, discutant avec chaleur, mais d'un ton qui exprimait plus l'étonnement et la surprise que l'irritation.



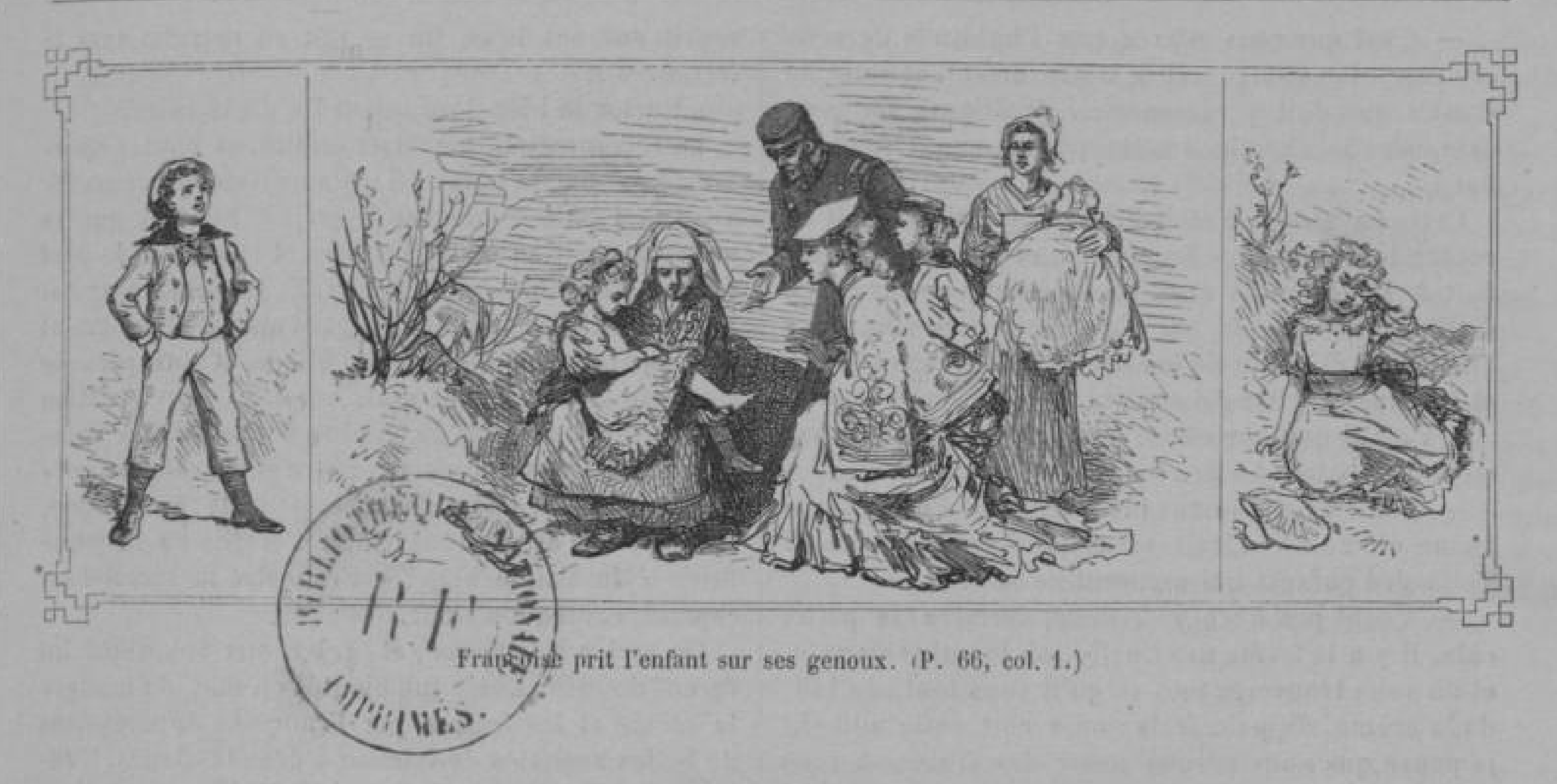
Nous vîmes l'énorme tête d'un animal. (P. 63, col. 2.)

« Je suis sûr, murmura Jerry à mon oreille, qu'ils se disent : Ce sont là deux êtres bien singuliers! Comment peuvent-ils être venus ici? Pour sûr, ce ne sont pas des phoques, puisqu'ils ont des jambes, et ils n'ont pas l'air de pouvoir nager avec leurs deux longs et maigres appendices en place de nageoires, et il est évident qu'ils ne peuvent pas voler, car ils n'ont pas d'ailes. Comment peuvent-ils se nourrir, n'ayant pas de bec? Voyez donc les vilaines choses rondes qu'ils ont en place de têtes. Certes ils ne sauraient ni plonger ni vivre sous l'eau. Ce ne sont ni des poissons ni des oiseaux; car si ce qu'ils ont sur le dos peut être des plumes, elles sont bien sales et bien hérissées. Vrai! nous avons pitié d'eux et ce sont par le fait des bêtes extraordinaires. »

Cette amusante fantaisie de Jerry me fit rire aux éclats. Le bruit étonna nos victimes, au milieu desquelles Jerry, qui s'était mis sur son séant, lança un bâton qu'il avait porté toute la journée et gardé à ses côtés. Ce projectile ne les fit pas retourner sur leurs pas; au contraire ils se réunirent autour et, comme si c'eût été un intrus, ils se mirent à le becqueter avec colère. Bien que nous ne pussions pas les éloigner, nous nous abstînmes avec une modération fort digne d'éloges de faire feu sur eux; mais tout à coup nous nous levâmes et frappâmes dans nos mains; alors ils décampèrent rapidement et caquetèrent plus haut que jamais. Quant à nous, nous nous éloignâmes avec l'espoir de revenir bientôt en force et de nous venger avant la nuit de leur inconvenante réception.

A suivre. W. H. G. Kingston,

Adapté de l'anglais par J. Belin de Launay.



Françoise prit l'enfant sur ses genoux. (P. 66, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

IX

Nouveaux personnages.

Or, par un beau jour de printemps, il arriva que des habitants de Brest, ayant eu la fantaisie de passer l'eau et de venir se promener à Plougastel, s'égarèrent dans les chemins creux, à quelque distance du village.

C'était une jeune famille : le père, la mère et trois enfants. Les deux aînés, un garçon de huit ans et une fille de quatre, couraient joyeusement dans l'herbe, moissonnant à pleines mains toutes les fleurs de mai; le plus jeune ne jouissait guère de la promenade si ce n'est pour le bien qu'elle faisait à sa santé : il était porté sur les bras de la bonne, et il y dormait aussi paisiblement que dans son berceau.

La jeune mère, qui paraissait d'une faible santé, marchait lentement, appuyée sur le bras de son mari, et s'arrêtait souvent pour se reposer. Le père avait la casquette et la redingote d'un officier de marine en petite tenue, et son teint bronzé disait assez qu'il arrivait d'un pays plus chaud que la Bretagne. Les enfants, exaltés par le grand air, bondissaient dans l'herbe et grimpaient sur les talus, ce qui leur valait de fréquentes remontrances, non de leur mère, trop lasse et trop faible pour les surveiller, mais de leur bonne, qui aimait évidemment à faire montre de son autorité. On l'entendait à chaque instant crier avec aigreur : « Mademoiselle Lucie ! vous avez encore taché votre robe ! voyez, quelle poussière ! et le nœud de votre ceinture qui est défait ! » Et elle secouait la robe de l'enfant, et la secouait rudement elle-même, sous prétexte de remettre en ordre le nœud qu'elle avait critiqué ! « Allez ! » disait-elle ensuite en la poussant. La petite baissait les yeux, ne disait rien, ne se plaignait pas ; elle marchait posément au milieu du chemin, sans jouer, jusqu'à ce que Brigitte eût cessé de faire attention à elle. Son frère grimpait sur les rochers, se piquait aux ronces, faisait des culbutes sur la route, verdissait ses vêtements de coutil blanc dans les taillis et les herbages, sans que la revêche gouvernante osât lui adresser une réprimande. Quand Lucie venait d'être grondée, il la regardait avec une pitié mêlée de dédain, et murmurait en haussant les épaules « C'est lâche, les filles ! »

A force de sauter et de courir, il était en nage. « J'ai soif, maman ! » dit-il en venant se planter debout devant sa mère, les pieds écartés, les mains dans ses poches et les cheveux ébouriffés.

« Pauvre enfant ! répondit la mère en passant la main sur le front du petit garçon. Comme tu as chaud ! Sûrement, tu dois avoir soif...... Mais comment faire ...? Mon ami, reprit-elle en s'adressant à son mari, entendez-vous ? Georges a soif !

— Eh bien, ma chère, qu'il prenne patience jusqu'à ce que nous trouvions une maison où nous pourrons demander à boire.

— Mais c'est que je ne vois pas de maisons du tout..... Je ne sais plus seulement de quel côté est le village.

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

— C'est que vous n'avez pas l'habitude de vous orienter. Le village est à notre droite, et voici un sentier qui doit y ramener..... D'ailleurs on peut demander le chemin à cette paysanne qui vient là-bas. »

Cette paysanne, c'était Françoise, qui revenait de porter le soupe aux faucheurs, et qui s'en retournait à la ferme. Voyant un monsieur en casquette d'officier de marine qui s'avançait vers elle, dans l'intention évidente de lui parler, elle pressa le pas et le salua avec un gai sourire.

« Y a-t-il quelque chose pour votre service, monsieur? demanda-t-elle.

— Pourriez-vous nous indiquer près d'ici quelque ferme où l'on voudrait bien nous vendre du lait? Voilà des enfants qui meurent de soif.

— A cent pas d'ici, monsieur, derrière la petite côte, il y a la ferme des Goëllo, où je suis servante, et où vous trouverez tout ce qu'il vous faut, du lait, de la crème, du pain frais : on a cuit cette nuit. Et je pense que nous aurons aussi des fraises à vous offrir; nous n'en avons pas encore assez de mûres pour les porter au marché, mais il y aura de quoi rafraîchir madame et les enfants. »

« Mademoiselle Lucie! Voulez-vous bien descendre vite! on vous a défendu de grimper! » s'écria la maussade Brigitte en se dirigeant d'un air menaçant vers le talus qui bordait la route.

La pauvre Lucie, qui pour atteindre une fleur de ravenelle avait monté sur une pierre, puis sur une autre posée en équilibre sur celle-là, eut peur, se retourna vivement, et tomba en entraînant avec elle la moitié de son piédestal. Françoise s'élança pour la relever, en s'écriant : « Pauvre petite ! » L'enfant ne pleurait pas, mais elle était très-pâle, et quand Françoise essaya de la poser à terre, elle ne put se tenir debout, et elle serait tombée si la jeune fille ne l'eût enlevée dans ses bras.

« Qu'a-t-elle donc? demanda sa mère.

— Où as-tu mal, ma petite? dit le père inquiet.

— Mon pied..... dit Lucie en montrant son pied gauche; et ses lèvres tremblaient, et ses yeux se remplissaient de grosses larmes qu'elle tâchait en vain de retenir.

— Il faut la déchausser », dit la mère.

Françoise s'assit sur une pierre avec l'enfant sur ses genoux, et, d'une main légère, elle ôta la bottine et le bas, et mit à nu le pauvre petit pied enflé.

« C'est une entorse! dit le père. Il faudrait de l'eau froide......

— On en trouvera à la ferme, monsieur; en attendant, il y a des sources partout dans les rochers, seulement elles ne coulent pas fort, tout juste de quoi mouiller un mouchoir. Voulez-vous tenir un peu la petite demoiselle? »

Elle remit l'enfant à son père, et courut au filet d'eau le plus voisin. Elle y trempa son mouchoir, revint vite, enveloppa le pied de la petite fille, et la reprit sur ses bras. On se mit en marche vers la ferme.

« Portez la bien doucement ! » dit la mère.

La recommandation était inutile, et pour s'épargner la peine de la faire il n'y aurait eu qu'à regarder avec quel soin Françoise appuyait l'enfant sur sa poitrine, l'entourant de ses bras et soutenant le pied malade dans une de ses mains. Et puis elle regardait Lucie et lui souriait, et ce regard et ce sourire étaient si compatissants que la petite fille se sentait presque contente de s'être fait mal. Aussi, à cette question que lui fit Françoise de sa plus douce voix : « Comment vous trouvez-vous, ma chère petite mignonne? » Lucie répondit : « Merci, beaucoup mieux : tu es bonne, toi ! » et elle ajouta tout bas, à l'oreille de la jeune fille : « Je t'aime bien ! » Françoise la serra doucement contre son cœur.

On arriva à la ferme, et, grâce aux soins qui lui furent donnés, Lucie fut bientôt en état de manger la crème et les fraises que Françoise apporta dans de belles assiettes de faïence à grandes fleurs. L'enflure du pied diminuait à vue d'œil, l'accident n'aurait pas de suites; la famille rassurée reprit sa gaieté, et la jeune femme s'amusa autant que ses enfants à visiter les étables et le poulailler, à caresser les agneaux et à donner du grain aux poules. Françoise, sans faire de bruit, sans chercher à attirer l'attention, veillait à tout ce qui pouvait plaire à ses hôtes. Elle avait apporté à Lucie un charmant petit poussin jaune pâle qui avait becqueté du sarrasin sur ses genoux, puis un lapin blanc aux yeux roses, puis un joli chat noir luisant comme du jais; et elle avait fini par la reprendre dans ses bras pour la mener faire le tour de la ferme. Georges, qu'elle avait mis sur le dos du poulain et sur celui de l'âne, s'était pris d'une vive tendresse pour elle et ne voulait plus la quitter; et l'officier et sa femme, ravis de sa bonne grâce et de son bon cœur, se communiquaient à chaque instant leurs réflexions sur elle, qui étaient toutes à sa louange.

Au milieu de tous ces amusements champêtres, l'horloge de l'église sonna cinq coups.



« Cinq heures! s'écria l'officier, et nous devons être à six heures chez mon oncle, au Moulin-Blanc! Mettons-nous bien vite en route; je porterai Lucie. »

Lucie jeta ses bras autour du cou de Françoise.

« Françoise pourrait bien vous la porter jusqu'au

Moulin-Blanc, dit la fermière, à qui on venait de payer généreusement son hospitalité.

— Oh oui! viens! dit la petite.

— Je veux bien, répondit Françoise; je serai revenue assez tôt pour servir le souper aux hommes : ils ne rentreront pas avant le soleil couché.

— Merci, mon enfant; vous êtes vraiment une aimable fille, dit le père reconnaissant.

— Pour ça, oui! » répondit la fermière; et l'on se mit en route.

L'officier et sa femme s'assirent à l'arrière du bateau, et pendant que Françoise, placée à l'avant, expliquait aux enfants et à Brigitte, qui était de l'intérieur des terres, les différentes manières de pêcher le poisson, ils eurent une conversation à son sujet. Et quand la jeune fille se retrouva sur la terre ferme avec eux, ils la prirent à part et lui dirent :

« Voulez-vous quitter Plougastel et entrer en service chez nous? Nous donnons dix francs par mois à la bonne d'enfants; nous vous en donnerions bien douze, sans compter les petits cadeaux, et vous seriez mieux nourrie qu'à la ferme. Le service de la ville n'est pas fatigant; vous soigneriez les enfants, ce n'est pas difficile. Cela vous convient-il?

— Je t'en prie! » murmura Lucie en se serrant contre elle.

Françoise rougit; elle pencha la tête et ne put s'empêcher d'embrasser l'enfant.

« Je vous demande bien pardon, madame, balbutia-t-elle toute confuse.

— De quoi? dit l'officier en riant.

— D'avoir embrassé la petite..., ç'a été plus fort que moi...

— Eh bien, vous venez, alors?

— Oh! non; je ne peux pas.

— Pourquoi? Vos parents, peut-être?

— Je n'en ai plus! Mais il y a ici une femme qui est veuve et dans le chagrin, et j'ai promis à son fils, qui est à la mer, de ne jamais l'abandonner; je ne peux pas quitter Plougastel. »

L'officier et sa femme étaient émus.

« Décidément vous êtes une bonne fille, lui dit la dame, et je regrette de ne pas pouvoir vous emmener. Mais si vous changiez d'avis un jour ou l'autre, venez me trouver, je vous prendrai chez moi ou je vous placerai bien.

— Voici mon nom et mon adresse, dit l'officier en présentant une carte à Françoise, qui la regarda sans la prendre, d'un air étonné.

— C'est écrit là-dessus, lui dit la dame.

— Ah! c'est que je ne sais pas lire! répondit la pauvre Françoise.

— Eh bien, rappelez vous le nom : Louis de Rouvry, lieutenant de vaisseau, rue du Château, numéro 8. Et si vous aviez besoin de nous, venez à Brest avec la carte; vous trouverez toujours quelqu'un pour vous lire l'adresse, dans le cas où vous l'auriez oubliée. »

Françoise remercia, prit la carte, et se sépara de la famille de Rouvry, qui était arrivée à sa destination.



Le marin ne savait pas lire. (P. 68, col. 2.)

X

Qui dure plusieurs années.

Françoise garda précieusement la carte de M. de Rouvry. Ce n'était pas qu'elle songeât à profiter de ses offres : elle était bien décidée à ne jamais quitter Plougastel. Mais pour une fillette habituée à ne voir que des mousses et des matelots, et pour qui un contre-maître était un personnage, un lieutenant de vaisseau représentait une puissance, quelque chose comme un amiral, et peut-être qu'Yves aurait besoin de lui un jour. Elle ne réfléchissait pas qu'Yves, en sa qualité de fils de veuve, ne pouvait être réclamé pour le service de l'Etat, et que par conséquent il n'aurait jamais affaire à un amiral; pour elle, un officier à plusieurs galons était le commandant de tout ce qui met le pied sur le pont d'un bateau, grand ou petit.

Ce n'était pas seulement par intérêt qu'elle ne considérait pas les relations comme terminées entre elle et cette famille entrevue pendant quelques heures. Elle aimait à penser à cette gentille petite fille, si douce, si tendre, qu'elle avait tenue dans ses bras, qu'elle avait soignée et protégée, et qui lui avait dit : « Je t'aime! » d'une voix si caressante. Elle aurait voulu la revoir, et elle cherchait, sans dire pourquoi, à savoir si la rue du Château était bien loin du marché, où elle accompagnait sa maîtresse les jours où celle-ci avait beaucoup de den-

rées à y porter. Agathe Goëllo ne refuserait pas de lui vendre un petit pot de crème et quelques fraises, et elle les offrirait à la mignonne Lucie. Il faudrait aussi quelque chose pour le grand garçon; Françoise avait bien remarqué qu'il était préféré à sa sœur, et elle comprenait que, s'il était mécontent, il s'en vengerait sur elle. Françoise cherchait dans sa tête ce qui pourrait lui faire plaisir; elle avait de l'argent, elle pouvait payer : M. de Rouvry ne lui avait-il pas glissé dans la main une pièce de cinq francs, au moment où elle avait remis Lucie dans ses bras? Elle finit par se décider à faire part égale aux deux enfants, et elle présenta sa requête à la fermière.

La fermière, qui pensa que ces gens-là devaient acheter dans l'année bon nombre de volailles, de douzaines d'œufs et de mottes de beurre, accorda à Françoise ce qu'elle désirait, et lui fit même cadeau de deux pots de crème et de deux petits paniers de fraises, Françoise y joignit, pour la dame, un bouquet des plus belles fleurs des prés.

Françoise donc, le lendemain, parée de sa plus belle robe, de son plus joli tablier et de sa coiffe la plus blanche (elle était maintenant de taille à mettre les vêtements de sa mère), laissa Agathe Goëllo seule à la garde de ses marchandises et partit pour la rue du Château. Elle ne connaissait de Brest que la route qui menait du marché à l'endroit où embarquaient et débarquaient les gens de Plougastel. Et puis elle ne savait pas lire les numéros, et n'osait pas demander son chemin aux passants. Elle finit pourtant, après avoir suivi et traversé plusieurs rues, par montrer sa carte à un marin; dans sa pensée, tous les marins devaient connaître M. de Rouvry. Celui-là ne le connaissait pas, et de plus il ne savait pas lire. Mais Françoise lui ayant récité la carte, il la conduisit dans la rue du Château, qui était justement à deux pas, et comme, pour pouvoir jouer au loto, il avait appris les chiffres, il indiqua à la jeune fille le n° 8.



Lucie était montée. (P. 69. col. 1.)

Françoise entra, et tout le long de l'escalier le cœur lui battait bien fort. Elle sonna à plusieurs portes, et finit par trouver celle qu'elle cherchait. Ce fut Brigitte qui vint lui ouvrir, et qui fit une figure longue en la voyant.

« Je voudrais parler à monsieur et à madame, dit Françoise timidement.

— Monsieur est parti la semaine passée pour l'Inde, et madame n'est pas visible à cette heure-ci, dit Brigitte en faisant mine de lui fermer la porte au nez. »

Heureusement que Lucie, qui avait entendu le colloque, accourut.

« Ah! la bonne Françoise qui m'a portée! s'écria-t-elle. Tu es bien gentille d'être venue. Vois, mon

pied est guéri, je saute, à présent. Entre donc, que je t'embrasse.

— Allez donc dans votre chambre, mademoiselle Lucie! Qu'est-ce que vous venez faire là? Il faut toujours que vous sachiez tout ce qui se passe. »

Et Brigitte essayait de repousser l'enfant. Mais Lucie, qui avait entendu les offres que ses parents faisaient à Françoise, se croyait sur le point d'être débarrassée de Brigitte et elle ne la craignait plus. Elle s'attacha donc à la jupe de Françoise et la tira dans l'appartement, en criant: « Georges! Georges! viens donc! c'est la bonne Françoise! Va le dire à maman! »

Georges, qui avait goûté très-fort la complaisance de la jeune fille, courut tout joyeux prévenir sa mère.

« Tu viens pour être ma bonne, n'est-ce pas? disait la petite à Françoise en lui passant un bras autour du cou. » Elle l'avait fait asseoir sur le banc de l'antichambre et y était montée debout pour être à portée de l'embrasser.

« Non, ma chère petite mignonne, je suis venue savoir de vos nouvelles et vous apporter des belles fraises que vous aimez. Je trouvais le temps long sans vous voir.

— Moi aussi! » répondit la petite en soupirant.

Georges revint, disant que sa mère attendait Françoise. Mme de Rouvry reçut très-bien la jeune paysanne, admira son bouquet, voulut payer les fraises et la crème, et, comme Françoise refusait de rien accepter, elle pensa que le moyen de s'acquitter envers elle était de lui acheter ses denrées. Elle lui commanda donc sur-le-champ des œufs et du beurre, que Françoise retourna chercher, et à partir de ce jour-là la ferme des Goëllo eut un débouché de plus.

Françoise en fut très-contente. C'était elle que la fermière chargeait, deux fois par semaine, de porter rue du Château les provisions commandées, et cela lui faisait deux jours de fête par semaine. Dès la veille elle pensait au bonjour des enfants, à cette douce petite Lucie, à ce beau Georges, si vif et si fort, un peu brusque peut-être et trop porté à commander, mais si gai! Il lui rappelait Yves, les premiers temps qu'elle l'avait connu. Jusqu'au tout petit qui lui tendait les bras en riant et qui essayait de l'appeler par son nom. Françoise les aimait tous, et elle regrettait qu'Agathe Goëllo n'eût pas d'enfants: cela lui aurait fait tant de plaisir d'avoir des enfants à soigner! Elle ne songea pas un instant qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour venir demeurer rue du Château; elle avait promis à Yves de ne pas abandonner la Pierzik.

Yves cependant ne revenait point. Il avait bien un instant touché la France; mais c'était à Marseille, et comme il y avait trouvé un engagement avantageux pour le Levant et que son nouveau capitaine était en chargement et pouvait partir d'un jour à l'autre, il n'avait pas pu revenir embrasser sa mère. Ce ne fut qu'au cinquième printemps qui suivit son départ, qu'il annonça son prochain retour. On peut juger quelles prières montèrent alors vers le ciel du fond de deux cœurs qui tremblaient en se rappelant le dernier retour attendu et la perte de la *Jeune-Françoise*. L'espérance de revoir bientôt le jeune marin consola un peu Françoise du départ de la famille de Rouvry, qui s'en allait habiter Toulon, M. de Rouvry étant attaché au port de cette ville.

A suivre. Mme COLOMB.



LA NUIT DE NOEL

FRANCHE-COMTÉ

C'est la nuit de Noël, la nuit froide. Tous les bruits de la nature semblent dormir ensevelis dans un linceul blanc. La neige amoncelée sur les toits étincelle aux rayons bleus de la lune. Le givre des sapins scintille comme une fine poussière de diamant. On entend siffler la bise qui se lamente au dehors.

Toutes les fenêtres sont éclairées.

Par-ci, par-là, on aperçoit les ombres vigoureuses d'enfants en groupes qui traversent la rue silencieuse. Ils s'arrêtent aux portes des maisons, et, trouvères rustiques, ils recommencent la chanson monotone, la vieille ballade des pâtres de la Franche-Montagne :

Voici bientôt le dernier jour, — Le dernier jour de cette année, — Une année bien à votre aise, — Remplie de félicité.

Chers chrétiens, ne soyez pas chiches — De vos biens à nous donner; — Nous n'en serons pas plus riches, — Nous boirons à votre santé.

Si nous n'avons rien chez vous, madame, — Chez qui voulons-nous aller? — Ce n'est pas chez la bergère, — Elle n'a rien à nous donner.

Nous avons vu ces trois *villages*, — Qui ont presque été brûlés : — L'Alsace, l'Allemagne, — Aussi la Franche-Comté...

Une porte s'ouvre, et une vieille femme sur le seuil donne aux bergers chanteurs des fruits secs et un sou usé. Et quand la porte est refermée, ils s'en vont plus loin, jusqu'à ce qu'on leur dise d'entrer se chauffer au poêle rouge et d'écouter l'histoire commencée :

« Voici qu'il y avait trois rois qui s'en étaient » venus à Bethléem, et qui étaient entrés dans une » étable. »

Ils se glissent dans la chambre, leurs sabots à la main, pour ne pas réveiller les enfants qui dorment dans leurs petites chapelles blanches, et ils écoutent la teilleuse de chanvre qui n'a pas interrompu le récit des mages.

L'histoire est finie. La cloche de l'église carillonne joyeusement, comme s'il faisait un beau soleil du dimanche. On prend les lanternes et l'on va à l'église tout illuminée.

Comme les cierges jaunes brûlent en haut des piliers de pierre! Comme le chœur brille! La vapeur de l'encens monte jusqu'à la voûte, blanche et légère comme les nuages du matin, et le souffle des voix, faible comme une plainte, porte aux pieds du Seigneur la prière des humbles créatures.

Des voix grêles d'enfants se mêlent au grave murmure de l'orgue : *Consolamini, consolamini.*

Comme les cantiques sont purs! Comme le tableau rouge du maître-autel resplendit dans son grand cadre d'or!

Il nous faut tous aller à la crèche, c'est aujourd'hui la nuit de Noël.

. . . .

CHARLES JOLIET.

PROMENADE

Il y a, dans les œuvres d'Hawthorne, le récit d'une excursion avec une enfant, la petite Annie. Hawthorne se promène dans une ville d'Amérique; pourquoi ne nous promènerions-nous pas dans Paris? Mlle Charlotte est peut-être ennuyée d'aller tous les jours aux Tuileries ou aux Champs-Elysées, elle aimerait sans doute mieux courir loin du théâtre ordinaire de ses jeux. Elle voudrait connaître Paris. Eh bien, mademoiselle, vous serez bientôt grande fille. En attendant, donnez-moi la main, et allons au hasard devant nous.

Et Mlle Charlotte, légère comme un oiseau qui livre au vent ses ailes déployées, se met en route avec sa belle robe de velours noir à pouf et ceinture de soie rouge, son chapeau à la mode crânement posé sur ses cheveux blonds, ses bas écossais et ses petites bottes, trottant à travers les rues et sautillant sur la pointe de son joli pied.

Quel étrange couple nous faisons pour nous promener ensemble; moi,

...Marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés

elle, pleine de désinvolture dans sa démarche impatiente et capricieuse, faisant les pas doubles et me tirant par la main. Et pourtant, quelle douce sympathie entre nous. Je n'ai pas de plus grand plaisir que de laisser voyager ma pensée côte à côte avec elle. Allons, venez, petite Charlotte, et si je fais de la morale, ne m'écoutez pas.

Croyez-vous que la petite Charlotte soit effrayée du tumulte des voitures aux fringants attelages qui vont au bois? Elle ne vient pas même se réfugier auprès de moi comme une petite poltronne. Elle passe droite, confiante, heureuse, au milieu de tout ce monde affairé, qui sait que les enfants sont sacrés comme les vieillards. Personne ne la coudoie; les passants s'écartent pour lui laisser le chemin libre ; elle s'avance avec tranquillité et semble avoir conscience de ses droits à ces égards respectueux. Une pauvre femme est assise à quelques pas de nous sous une porte cochère, et sa prière se perd dans le bourdonnement de la grande ville. La petite Charlotte quitte ma main pour donner une pièce de monnaie à la mendiante. Un peu plus loin, on entend le son d'un orgue de Barbarie, et ses petits pieds suivent la mesure en cadence ; mais où trouver un danseur pour Mlle Charlotte? La plupart des passants ont des pieds de plomb, leur cœur est peut-être d'un métal plus dur et plus lourd. La belle collection de danseurs! Quant à moi, mes jambes sont trop raisonnables pour se livrer à cet exercice.

Je serais curieux de savoir lequel de nous deux s'arrête le plus volontiers devant les magasins. Elle et moi, nous aimons les brillants étalages, nous nous émerveillons ensemble à la vue des pièces massives d'orfévrerie, des bagues, des boucles d'oreille, des bracelets, des bijoux étincelants, des diamants et des pierreries qui lancent leurs feux multicolores. Cependant je crois que la petite Charlotte l'emporte sur moi. Au moindre reflet, au moindre chatoiement qui l'attire, elle se hausse sur la pointe du pied pour regarder à travers les glaces polies ; mais il faut convenir que tous deux nous sommes comme les alouettes, et que nous nous laissons prendre facilement au miroir.

Ah! ah! voici une boutique devant laquelle il faut nous arrêter. C'est le *Temple des bonbons*. Les yeux de Charlotte brillent; ses narines se dilatent comme si elle respirait les aromes parfumés de ces pyramides de fondants, de ces élégants édifices de chocolats, de ces gourmandises savoureuses, enfin de ces mille friandises à la crème, au café, à la pistache, aux amandes et aux fruits, dont on ne sait pas les noms. Et ces trésors de prunes confites, ces conserves glacées, ces pralines blanches et rouges, ces dragées, ces coquilles, ces gâteaux, sans compter les excellentes choses que j'oublie, le rêve des petits enfants pour leur douceur, des jeunes gens et des jeunes filles pour les devises cachées dans les papillotes. L'eau en vient à la bouche de la petite Charlotte ; mais lui suffira-t-il de mordre en pensée dans l'ombre des gâteaux? Je n'ose le supposer. Entrons, mademoiselle, et mangez ce qui vous plaira.

Pour quelques rares promeneurs, le spectacle le plus attrayant est le damier multicolore des livres étalés à la vitrine des libraires. Est-ce que Charlotte serait un petit bas-bleu? Non, elle a des bas rouges, comme la couverture de ce beau livre doré sur tranches. Elle aime bien les contes de fées, mais je ne la crois pas incapable de lire avec son pouce les pages imprimées pour arriver plus vite aux belles images.

Et que penserait Mlle Charlotte si, dans le livre d'étrennes que j'ai l'intention de lui offrir au jour de l'an prochain, elle trouvait l'histoire de nos promenades panoramiques à travers le Paris enfantin, reliée en maroquin bleu, et illustrée de dessins où elle reconnaîtra le portrait de sa ravissante petite personne? Mais, dira-t-elle, cette année ne finira jamais. Il est vrai que, pour les enfants, les années sont bien longues. Patience, mademoiselle, bientôt la marche du temps vous semblera plus rapide.

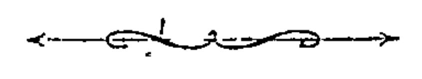
Aujourd'hui, vous aimeriez à vieillir vite pour être une jeune fille et porter des robes longues; plus tard, vous vous rajeunirez. Encore quelques mois, et il y aura une année de plus sur votre tête blonde, un livre nouveau chez les libraires. Je l'écris pour vous. Si vous le gardez, vous pourrez à votre tour apprendre à lire à vos enfants dans l'histoire de leur mère.

La petite Charlotte a assez regardé les livres. Elle m'entraîna par la main jusqu'à la boutique la plus merveilleuse de toutes. C'est un marchand de joujoux, c'est le pays des fées et des enchanteurs. Arrêtons-nous et regardons. Nous voyons un grand char tout en or, traîné par des éléphants caparaçonnés, où le roi et la reine voyagent. Les courtisans, habillés de velours et de soie, galopent autour d'eux sur leurs chevaux de carton. A côté, on voit un petit ménage complet destiné à ces hauts personnages, lorsqu'il leur prend fantaisie de faire une dînette royale. Voici une grande ménagerie enfermée dans l'arche de Noé. Admirez ce Turc, qui veut nous faire peur avec son grand sabre. Monsieur le Turc, allez voir l'isthme de Suez. A côté de lui, un mandarin chinois fait aller sa tête. Veut-il nous saluer ou se moquer de nous? Nous pouvons également passer en revue cette armée de cavaliers et de fantassins aux brillants uniformes, trompettes et tambours en tête, dont les fanfares guerrières n'arrivent pas jusqu'à nos oreilles. Que font là ces soldats? Cette reine qui se promène en carrosse n'a pas l'air d'aller ravager la surface du globe.

Mais voici l'Exposition universelle des poupées habillées et coiffées à la dernière mode, sous toutes les formes et dans toutes les attitudes, les unes en toilettes de ville, les autres assises dans leur salon microscopique et donnant le thé à leurs amies. Je vois que les yeux de la petite Charlotte se portent avec tendresse vers cette grande poupée si bien habillée, qui nous considère avec ses yeux d'émail. Ah! voilà l'idéal des petites filles. Bien que moulée dans la cire et remplie de son, une poupée est toujours vivante. Cette imitation de la femme n'est-elle pas une héroïne de roman, victime dans mille scènes de drame et de comédie? C'est le principal personnage de ce monde microscopique et bariolé dont les enfants sont les rois souverains. Si la poupée est sage, on lui donnera des confitures, mais elle a sali sa robe neuve, et elle sera en pénitence; puis on lui pardonnera, et on la mettra dans son berceau de satin capitonné, coquet comme une petite chapelle blanche. Charlotte ne comprend peut-être pas les belles choses que je lui débite. Pendant que je prêche dans le désert, elle regarde avec ardeur toutes les merveilles du magasin, et ses impressions sont plus réelles et plus vivantes que les miennes. Ces muets personnages lui parlent une langue dont elle comprend le sens intime et mystérieux, elle possède peut-être le secret du cœur de la grande poupée, qui a le nez collé à la vitrine, et qui lui promet de lui rendre sa visite. En attendant, bonjour et au revoir, madame la poupée, qui regardez passer les belles dames dans la rue. Il y a quelqu'un de ma connaissance qui tient les ficelles de ces graves marionnettes et qui les fait danser sans rire. Oh! sages poupées de cire ou de porcelaine, avec vos yeux tout grands ouverts, quelle leçon de morale vous donnez à ces jeunes Merveilleuses évaporées, ne serait-ce que par votre silence... N'est-ce point un gros chat qui se chauffe au soleil derrière la vitre? Oui, c'est un chat, gros et gras, bien chaudement dans sa fourrure, un saint homme de chat. Tous ces promeneurs défilent devant lui, et il fait sur chacun son petit commentaire. Sage matou, si j'étais à côté de toi, nous ferions une bonne paire de philosophes.

Mais voilà que les boutiques commencent à s'éclairer. La nuit tombe. Rentrons à la maison, mademoiselle Charlotte.

MAURICE BREPSON.



LES FAUCONS

Notre beau Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne offre, chaque mois en quelque sorte, un nouvel attrait de curiosité à ses nombreux visiteurs. Nous y avons vu arriver successivement un éléphant minuscule, des orang-outangs, un troupeau de girafes, des lions marins; aujourd'hui c'est tout un vol de faucons, qui, dirigé par un habile fauconnier, nous initie à ce sport autrefois si goûté de nos ancêtres. Chaque jour de beau temps, on peut assister au dressage des faucons et à une chasse simulée des plus intéressantes.

Le faucon est du reste encore, de nos jours, employé comme auxiliaire de chasse en Perse et dans l'Inde. On s'en sert pour attraper les oiseaux, les lièvres et les gazelles.

La chasse à l'oiseau se pratique de la façon suivante :

Le fauconnier, après avoir ôté le chaperon qui aveuglait le faucon, présente celui-ci à son maître, qui le maintient sur sa main gantée au moyen d'un lien en cuir attaché aux pattes.

A jeun depuis la veille, l'oiseau voit ou sent sa proie avant que le chasseur puisse l'apercevoir; son émotion se témoigne par la fixité de son regard et le mouvement de son cou; le chasseur s'avance jusqu'à ce qu'il aperçoive lui-même l'oiseau, et donne alors la liberté au faucon, en ouvrant simplement les doigts.

Le vol du faucon, rapide comme la flèche, suit d'abord une direction horizontale; ensuite, il s'élève de manière à dominer sa victime (on peut bien dire « victime, » car il est très-rare qu'il manque son coup).

Le choc de sa serre est terrible, l'oiseau tombe avec lui. La mort de l'oiseau n'est cependant pas toujours instantanée : il peut y avoir lutte; mais, jusqu'à ce que la victoire soit complète, le faucon se tient fièrement au-dessus de sa proie. On accourt.

Il faut se presser si l'on veut conserver la capture intacte; car le faucon fait rage : il arrache les plumes et il engloutit la chair avec une voracité non-seulement dommageable pour la prise, mais nuisible aussi aux facultés chasseresses du vainqueur. Le faucon, en effet, ne chasse bien que lorsqu'il a été privé de nourriture. Tandis qu'il s'acharne sur sa proie et la dévore, ses ailes s'agitent avec violence : et, comme elles sont longues, elles battent le sol, se froissent, se brisent ou s'usent. Aussi, le fauconnier s'empresse-t-il de descendre de cheval : il court, s'agenouille et encadre, pour ainsi dire, de ses genoux le faucon, de manière à éviter le contact du sol aux grandes plumes; puis il cherche à dégager la proie en glissant un morceau de viande à sa place, en même temps qu'il tire peu à peu à lui l'oiseau chasseur, au moyen de la petite lanière nouée au-dessus des serres; enfin il le repose sur son poing.

Le fauconnier persan porte un fort gant à la Crispin, pour se garantir la main du contact aigu des énormes serres de l'animal. Un chaperon de couleur éclatante emboîte la tête de l'oiseau; quelquelquefois il est très-orné. On l'assujettit à la base du cou au moyen d'une coulisse plissée. On pend souvent des amulettes d'argent ou de nacre à son cou, et l'on attache des grelots à ses pattes. L'oiseau s'habitue à l'homme qui a soin de lui. Le fauconnier ne cesse de lui parler pendant la route. Au moment du combat, il l'encourage. Après la lutte, il le félicite, lui humecte le bec et lisse avec soin les bouts de ses ailes et de sa queue.

Quelquefois, le faucon perd le gibier de vue; on essaye alors de le remettre sur la trace en poussant de grands cris.

S'il persiste à se poser sur un arbre, sans s'élancer de nouveau, il faut le reprendre; et, pour le décider à descendre vers le fauconnier, on fait tourner et l'on jette en l'air une aile d'aigle attachée à une corde, ou, si ce moyen ne réussit pas, on lui montre un morceau de viande fraîche que l'on agite avec la main gantée.

Le perchoir pend derrière la selle du fauconnier; c'est une plate-forme fixée à l'extrémité d'une tige de 5 à 6 décimètres de longueur, se terminant en fer de lance pour être fichée en terre; le faucon mange sur cet isoloir et s'y repose.

La chasse du lièvre est plus intéressante que celle à l'oiseau; on le fait lever dans les petites sinuosités d'un sable jaune, que tachent quelques maigres touffes d'une plante ressemblant à de petits buissons de thym.

Le lièvre parti, une couple de lévriers suit sa trace, et on lance le faucon qui, pendant quelque temps, arrase les chiens, gagne sur eux et saisit le pauvre animal en lui enfonçant ses ongles vigoureux dans le cou. Si le lièvre est fort, il entraîne quelquefois son ennemi, mais sa course est ralentie et il est bientôt rejoint par les lévriers et les chasseurs.

Le faucon n'est pas toujours heureux à cette chasse; et il est rare, s'il ne réussit pas du premier coup, qu'il veuille reprendre la piste plusieurs fois de suite; il se décourage; la chasse se poursuit alors avec les lévriers et les chevaux.

TH. LALLY.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

V

Cernés par les taureaux sauvages.

Nous commencions à nous demander ce qu'étaient devenus nos compagnons et à nous inquiéter un peu de les avoir perdus, quand nous fûmes tout à coup effrayés en entendant un profond mugissement qui partait à moins de 800 mètres de nous. C'était bien autre chose que celui du lion de mer et nous le reconnûmes pour celui d'un taureau en colère. Il recommença bientôt et cette

[1] 1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44 et 61.



Fauconnier persan. (P. 72, col. 1.)

fois fut accompagné d'un chœur formidable de taureaux mugissants près de lui. Nous nous élançâmes au sommet du plus haut monceau qui était près de nous et nous aperçûmes cinq ou six taureaux, battant l'air de leur queue et s'élançant contre nous à la suite de celui qui s'était fait entendre le premier. Il ne fallait pas compter être en sûreté à l'endroit où nous étions; les taureaux l'auraient escaladé en une minute; mais, à 200 mètres plus loin, montait de la plaine une roche escarpée; l'atteindre avant d'être touchés par les cornes du taureau était notre seul moyen de salut. S'il s'était élancé vers nous directement de toute la vitesse de ses jambes, il ne nous aurait laissé aucune chance de lui échapper; mais, au lieu de cela, il s'arrêtait à chaque instant pour enfoncer ses vilaines cornes pointues dans le gazon, dont il lançait des mottes par-dessus sa tête, comme pour nous faire voir la façon dont il entendait nous traiter. Nous courûmes donc les yeux fixés sur le rocher, sans oser regarder derrière nous et nous attendant à chaque instant à nous sentir ses cornes dans le dos. En courant nous pûmes conserver nos fusils, mais nous eûmes le malheur de laisser tomber nos carnassières avec le gibier que nous avions tué. Le taureau arrivait. La roche n'était guère qu'à une douzaine de mètres devant nous, mais le taureau n'était pas plus éloigné de nous par derrière. Nous courions comme le vent. Jerry trébucha sur une motte de gazon pourrie; mais, se relevant immédiatement, il me cria de ne point m'arrêter et me suivit de son mieux. La face du rocher devant nous était trop perpendiculaire pour que je pusse la gravir; mais, sur la droite, elle était un peu plus brisée. Je m'élançai de ce côté et grimpai. Jerry atteignait le pied du rocher. Encore un moment et le taureau clouait mon ami à la roche, ou il le lançait en l'air.

« Au secours, Harry! au secours! » cria-t-il, mortellement effrayé. A peine eus-je le temps de me jeter à plat ventre, et, en me penchant de mon mieux, de lui saisir la main avant que l'animal, l'apercevant, s'élançât en beuglant, tête baissée, sur lui. Avec une force dont je ne me serais pas cru capable, je hissai Jerry vers moi, comme les cornes de la bête frappaient entre ses pieds. Dans sa terreur, mon camarade avait laissé glisser son fusil au pied du rocher. Ce fut contre lui que le taureau tourna son désappointement et sa rage, en lui donnant plusieurs coups de corne. J'aurais bien voulu qu'il le fit partir: cela l'aurait pas mal étonné; quant à Jerry, que la terreur avait presque fait évanouir, il se remit assez vite, et nous commençâmes alors à examiner l'endroit où nous nous étions réfugiés. Nous eûmes le plaisir de constater que nous y étions en sûreté; alors nous nous mîmes à examiner tranquillement les faits et gestes de nos ennemis. Les autres bœufs étaient arrivés, et, la queue en l'air, beuglant de tous leurs poumons, ils arrachaient le gazon tout autour et le lançaient par-dessus leur tête. Je ne sais pour quelle raison, mais ils semblaient furieusement en colère contre nous. Ils étaient sept en tout. Dans la position favorable où nous nous trouvions, rien n'était plus facile, à notre avis, que de les abattre et de faire ainsi cesser le blocus; mais l'examen de nos poches établit qu'entre nous deux nous n'avions plus que cinq balles. Or, supposé que chacune d'elles eût son effet et blessât mortellement une bête, il en resterait encore deux que nous ne pourrions pas toucher et qui seraient toujours de trop pour nous en rase campagne. Que faire? Nous résolûmes d'essayer ce que nous pouvions. Je chargeai donc mon fusil et je visai avec calme celui qui avait conduit l'attaque. La balle le frappa à la tête; mais le crâne avait trop d'épaisseur pour la laisser entrer dans la cervelle et y faire une grave blessure. La douleur arracha au taureau des beuglements plus terribles qu'auparavant et lui fit déchirer la terre avec plus de fureur que jamais. Jerry voulut tirer à son tour; je chargeai donc et il prit le fusil. Je pensais qu'il allait faire un beau coup, mais il était trop agité, et sa balle ne frappa que l'épaule de l'animal sans adoucir son humeur. Nous n'avions donc plus que trois balles, et tous nos ennemis étaient aussi furieux que jamais. Il nous semble que le plus important était de nous débarrasser du chef de la bande. Reprenant donc le fusil, je mis tous mes soins à le charger; j'attendis que la bête s'élançât droit contre le rocher, comme si elle eût eu l'intention de l'escalader jusqu'à nous. J'appelai tout mon sang-froid et fis feu. Je la touchai, bien certainement, mais je ne la tuai pas, et je supposai que la balle avait rebondi sur sa tête.

« Cette fois, je ne le manquerai plus, m'écriai-je, en rechargeant avec toute la vitesse possible. Une des deux balles qui nous restent l'achèvera! »

En recevant sa dernière blessure, notre ennemi s'était détourné et avait rapidement fait le tour de notre rocher, pour chercher s'il n'y trouverait pas un endroit par lequel il pût monter jusqu'à nous. N'en ayant trouvé aucun, il revint sur ses pas. Dès que je l'aperçus, je le visai tranquillement en appuyant mon arme sur un morceau du rocher, et je tirai. Il fit un bond en mugissant, et je crus qu'il allait nous atteindre. Tout à coup, s'arrêtant, il baissa la tête et roula jusque sous le roc, où il resta immobile. Nous poussâmes ensemble un cri de victoire; mais, comme le dit Jerry, c'était nous hâter beaucoup, car les six autres taureaux, loin d'être effrayés de la perte de leur chef, continuaient à exhaler leur fureur contre nous. Or il ne nous restait plus qu'une balle, avec laquelle nous ne pouvions guère espérer nous défaire de l'un d'eux. Nous nous assîmes donc, épiant l'ennemi, avec l'idée qu'ils finiraient par s'ennuyer de nous attendre et se retireraient; mais ces bêtes ne paraissaient en aucune façon s'y préparer. Jamais une armée assiégeante n'a serré d'aussi près ni avec plus de vigilance une garnison assiégée que ne le faisaient nos formidables ennemis. Nous avions beau nous lever et fouiller les alentours aussi loin que notre vue pouvait porter,

nous n'apercevions aucune trace de nos compagnons, pas une seule. De leur côté cependant, ils devaient être fort inquiets sur notre compte, à moins que le cousin Silas ne s'imaginât que nous étions avec M. Kilby, et que celui-ci ne supposât que nous étions avec le reste de la société. Cela expliquait comment, s'ils ne s'étaient pas rejoints, aucun d'eux ne pouvait s'être mis à notre recherche. Cependant, comme nous n'avions que fort légèrement déjeuné, nous commencions à avoir grand'faim, et nous jetions des regards de convoitise sur nos carnassières et sur nos sarcelles, qui n'étaient pas à une grande distance de notre rocher, mais que nous n'osions pas aller ramasser. Le bœuf tué n'était guère qu'à trois mètres au-dessous de nous, et Jerry le contemplait du haut du roc.

« J'aimerais bien, dit-il, s'adressant au cadavre, t'enlever une tranche juteuse, mon vieux! Harry, voici une bonne idée. Ne pourrions-nous pas essayer de le faire? Je ne doute pas que d'ici à quelque temps les autres brutes ne sentent la faim, et, comme nous ne pouvons pas leur servir de nourriture, ils me laisseront, pendant qu'ils brouteront leur dîner, tout le temps nécessaire pour descendre tailler quelques tranches. J'ai mon couteau que j'ai repassé hier. »

J'avais aussi le mien, et j'approuvais tout à fait la proposition de Jerry; en conséquence, nous résolûmes de n'attendre que l'occasion favorable pour accomplir notre exploit. Cependant, comme nous n'étions guère habitués à la viande crue, nous convînmes d'allumer du feu pour cuire nos biftecks quand nous les aurions. La mousse ni le gazon sec ne manquaient sur notre rocher; nous nous mîmes donc à l'ouvrage, et en peu de temps nous en avions amassé un fameux monceau, de quoi faire rôtir notre taureau tout entier. Bientôt, suivant notre attente, les taureaux, après s'être bien assurés que nous étions encore là, laissèrent tomber leur queue, abaissèrent leur tête vers la terre, et se mirent, pour apaiser leur faim, à tondre l'herbe savoureuse.

« Ah! si ces bêtes avaient été des tigres ou des lions, elles seraient devenues d'autant plus dangereuses pour nous qu'elles auraient eu plus faim. C'est bien heureux que tous les animaux ne soient pas carnivores! »

La remarque était judicieuse; pourtant nous attendîmes encore pour laisser le temps aux taureaux de s'éloigner un peu. Alors Jerry descendit sur le cadavre de notre victime, tandis que, comme précédemment, je me couchais sur le rocher, me préparant à lui prêter assistance si les bêtes faisaient mine de l'attaquer. Il eut bientôt taillé assez de tranches pour faire dîner une demi-douzaine de convives; puis, encouragé par l'impunité, et remarquant qu'on ne faisait pas attention à lui, il s'avança jusqu'à son fusil, qu'il ramassa et me fit passer. L'arme n'était pas trop endommagée pour avoir été secouée par le taureau. Cependant nos ennemis continuaient à se repaître paisiblement, comme s'ils nous avaient complétement oubliés.

« Eh bien! Harry! dit mon ami en me regardant d'en bas, m'est avis que des biscuits, du rhum et de l'eau, ce ne serait pas du tout désagréable pour accompagner nos biftecks; et sans parler de nos sarcelles. Hein! le faut-il? Je vais aller chercher les carnassières et le gibier?

— Sans doute, ce serait fort désirable, répondis-je, et, si vous le voulez, nous irons ensemble.

— Non, non, reprit-il en développant une bien plus grande science de la stratégie que je ne lui en soupçonnais. Non, vous resterez ici, vous chargerez votre fusil, et vous vous tiendrez prêt à couvrir ma retraite, si je suis poursuivi, ou à m'aider à remonter sur le roc comme auparavant. Si c'était moi qui restais en haut, j'aurais bien peur de vous tuer au lieu de l'animal, et ce ne serait pas de jeu. Je pars; ne craignez rien. »

C'était un garçon tout élan que Jerry, et qui était aussi brave que n'importe qui, pourvu qu'il eût le temps de réfléchir et de comprendre qu'il avait besoin de sang-froid. Dès que j'eus chargé le fusil et me fus mis à l'affût, il s'avança vers nos carnassières, en ne quittant pas les taureaux des yeux. Dès qu'un d'eux levait la tête, Jerry s'arrêtait, se couchait à terre, s'avançait à quatre pattes, de sorte que, peu à peu il finit par atteindre l'endroit vers lequel il se dirigeait. Il ramassa ce qu'il cherchait, et commença son retour avec la même prudence. S'il avait continué ainsi, ç'aurait été bien; mais, au milieu de sa route, il n'y tient plus, et se met à courir en riant aux éclats du succès de son exploit. Cette figure en mouvement et cette voix excitèrent les taureaux. Leurs queues se redressèrent, et un beuglement terrible arrêta le rire dans sa gorge. Je lui criai de se hâter. Il décampa à toutes jambes en me criant : « Feu, Harry, si vous voyez l'un d'eux m'attaquer! » J'étais tout prêt, et lui tenait ferme nos affaires. Le taureau qui était le plus près de lui, fouettant ses flancs de sa queue et beuglant à pleins poumons, se rapprochait. Je me demandais si j'allais tirer, tant j'avais peur d'irriter encore l'animal en le blessant au lieu de le tuer. Peu après, je vis qu'il n'y avait plus à hésiter. Les cornes du taureau étaient dans le dos de Jerry, et, encore un peu, elles l'auraient lancé en l'air. Je criai à Jerry de sauter de côté. Il m'obéit avec un merveilleux sang-froid. Je fis feu. Ma balle entra dans l'œil de la bête. Sa tête s'abaissa et il déchira la terre, s'élançant jusqu'au pied du rocher, beuglant avec fureur, labourant le gazon de ses cornes, il fit une espèce de culbute, roula sur lui-même et resta roide mort. C'était un vrai triomphe; mais je n'avais guère le temps d'y penser. Jerry courait toujours, car les autres taureaux arrivaient de toute leur vitesse. Je jetai mon fusil de côté et j'attirai à moi Jerry avec les objets qu'il avait si bravement rapportés, juste au moment où les autres bêtes l'attaquaient.

« Bravo! Harry! s'écria-t-il, vous m'avez sauvé la

vie et tué le taureau. Quel fameux garçon vous faites! »

Je lui proposai de ne pas nous complimenter l'un l'autre avant d'avoir allumé notre feu et grillé nos biftecks; nous convînmes même d'ajouter une sarcelle à notre repas, puisque nous en avions à présent, et, avec l'aide de nos allumettes chimiques, nous eûmes bientôt fait un feu flamboyant. Nos sarcelles étant plumées, nous les fourrâmes sous les cendres, tandis qu'à la mode des vrais chasseurs nous rôtissions notre bœuf au bout de nos baguettes à fusil; enfin, grâce à l'assaisonnement de notre poivre et de notre sel; nous avions tout lieu d'être satisfaits de notre festin.

« Je voudrais bien voir nos amis ici, remarqua Jerry. Quelle bonne farce ce serait s'ils nous arrivaient, craignant de nous voir embourbés dans un marais ou empalés sur les cornes des taureaux, et nous trouvaient occupés si gaiement à dîner ici! A votre santé, Harry! Puissiez-vous tirer toujours d'aussi bons coups que celui dont vous avez frappé la bête qui allait m'enlever. Holà! voici un morceau de votre frère! » cria-t-il en tendant un morceau de bœuf accroché à sa baguette à un taureau qui venait en reniflant vers nous.

C'est ainsi que, riant et plaisantant, nous passions notre temps sans penser à l'avenir. Nous oubliions tout : le peu de durée que devait avoir notre feu, le peu d'agrément que présenterait notre situation pour y passer une nuit froide et peut-être pluvieuse, l'alarme que devaient ressentir nos amis en ne nous voyant pas réunis au lieu d'embarquement. L'idée ne nous en revint que quand nous eûmes fini de dîner; alors, par degrés, l'inquiétude remplaça notre satisfaction.

« Tout cela est fort amusant, observai-je; mais je voudrais bien savoir comment nous nous tirerons d'ici, si ces bêtes ne se décident pas à lever notre blocus.

— Elles ne se hâteront pas de le faire, répondit Jerry. Nous attendrons jusqu'à la nuit; alors ils ne nous verront plus et nous essayerons de leur échapper.

— Mais comment, dans l'obscurité, réussir à retrouver notre barque? demandai-je. Savons-nous seulement où elle est amarrée?

— Ce doit être à notre gauche, répondit Jerry. Si le ciel est assez clair pour que nous puissions nous diriger à l'aide des étoiles, nous trouverons bien notre chemin. »

J'avoue que j'étais moins rassuré que mon ami; mais je reconnaissais que nous n'avions pas d'autre moyen que celui-là pour échapper à nos ennemis et retourner au bateau. Attendre en effet jusqu'au lendemain matin, c'était nous exposer à être aperçus et attaqués de nouveau par les taureaux. Or nous avions bien de quoi manger pendant plusieurs jours, mais il ne nous restait en fait de liquide qu'un peu de rhum et d'eau, très-peu même, en dépit du soin que nous mettions à l'économiser. Il s'était élevé de l'est une brise, et il ne faisait plus guère chaud au sommet de notre rocher; aussi nous ranimâmes le feu et nous nous assîmes auprès. Cependant nous nous amusions à voir la façon dont les taureaux arrivaient de temps à autre examiner si nous étions encore là, absolument comme s'ils venaient nous dire : « Eh bien! quand donc descendrez-vous, pour que nous vous donnions un bon coup de corne? nous n'avons pas l'intention de nous en aller avant de l'avoir fait. Mais rien ne nous presse, savez-vous? car nous sommes ici chez nous. » Enfin, provoqué par leur impudence, Jerry se saisit d'un faisceau d'herbe enflammée dont il avait fait une espèce de torche, et le lança sur la tête du premier taureau qui vint nous reconnaître. La masse enflammée s'arrêta sur ses cornes, et eut pour effet incontestable de lui faire prendre la fuite en beuglant de toutes ses forces. De plus, en galopant, l'animal se débarrassa promptement de sa brûlante coiffure en l'envoyant au milieu d'une grosse touffe de tussac.

« Hourrah! voici que la bête nous fait un fameux feu de joie! s'écria Jerry en applaudissant à la vue des brillantes flammes qui s'élevaient de l'herbe embrasée.

— Oui, oui! plus grand, je le crains, que nous ne le voudrions! remarquai-je en voyant un instant après la flamme, attisée par le vent, courir sur la terre et soudain s'élancer au sommet d'une touffe voisine.

— En voilà un feu de joie! » criait Jerry sans se rendre compte encore du désastre qu'il avait occasionné. Cependant il fallut bien qu'il finît par comprendre. Le feu s'étendait presque comme s'il eût pris à des traînées de poudre; quelquefois il s'arrêtait un instant pour se jouer au pied d'un bouquet de grands arbres, qu'il couronnait bientôt de ses langues de flamme, et qu'il ne tardait pas à réduire en cendres, laissant après lui d'épais nuages de fumée qui montaient en tournoyant vers le ciel. Quant aux taureaux, dès qu'ils avaient senti la fumée, ils avaient baissé leur queue, poussé de longs mugissements, et s'étaient enfuis au plus vite en écrasant le gazon sous leurs pieds.

« Enfin! m'écriai-je, le blocus est levé. Tâchons de regagner notre barque. »

Sans y réfléchir plus longtemps, nous ramassâmes nos fusils, les oiseaux que nous avions tués, et, sautant à bas du rocher, nous courûmes du côté opposé à celui qu'avaient pris les taureaux.

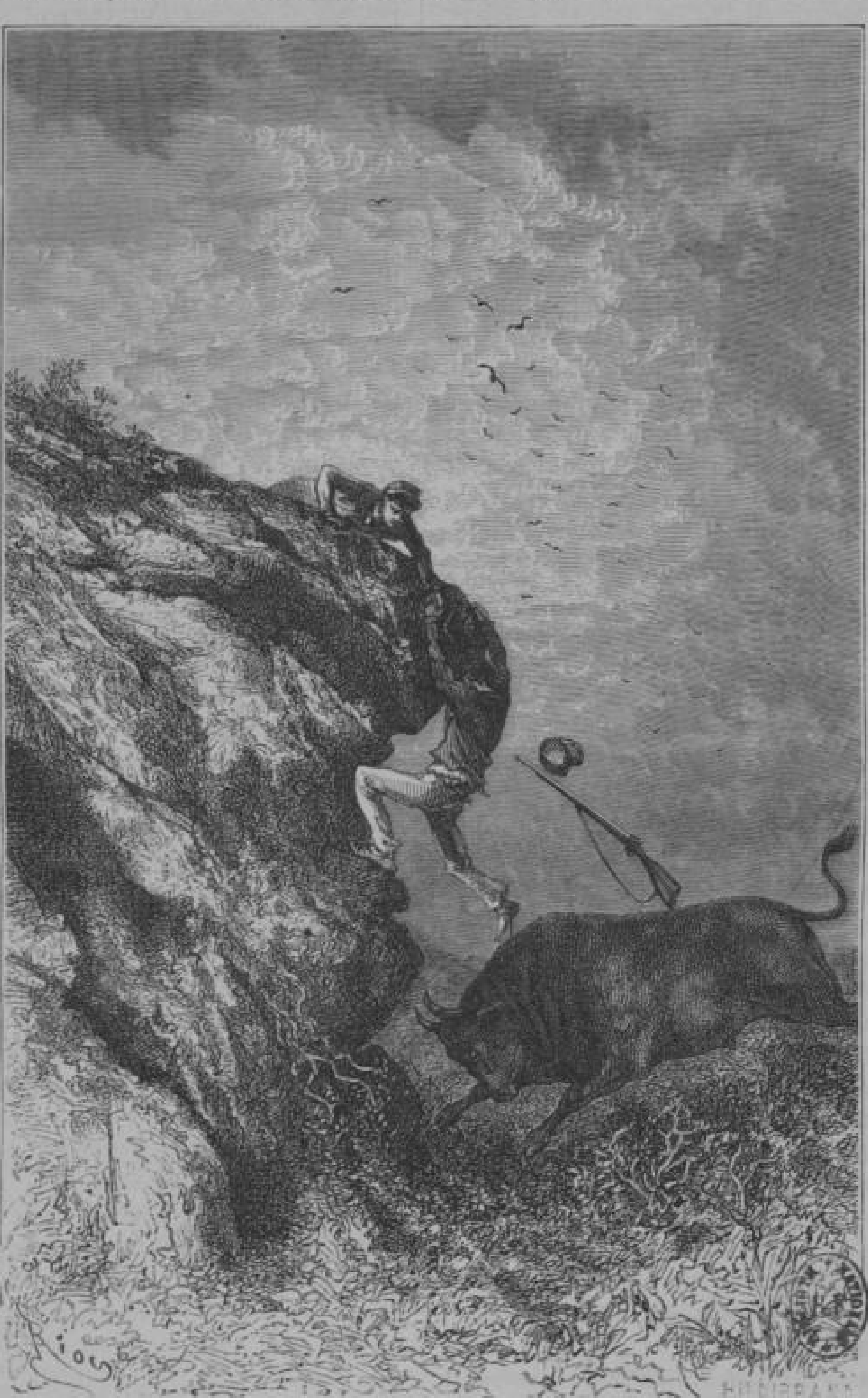
« Hourrah! les voici décampés. Regardez! ils détalent comme des fous avec leur queue en l'air, me disait Jerry, tout en courant. C'était une idée bien réussie, n'est-ce pas? Fameuse affaire que ce feu! D'ailleurs nous en avons tué deux, et enseigné aux autres qu'ils ne doivent plus à l'avenir se tant hâter de poursuivre les gens. »

Nous détalions donc à notre tour; mais à peine avions-nous fait une vingtaine de pas, que, saisissant

Jerry par le bras, je l'arrêtai court en regardant avec terreur autour de nous. Les flammes, poussées par le vent, venaient de prendre à des touffes de gazon tout près de nous. Sèches comme de l'amadou, elles flambaient avec rage. Le chemin nous était complétement fermé en avant; nous venions de passer sur de l'herbe sèche, et, si le feu y prenait d'un instant à l'autre, nous perdions toute espérance de salut.

« En arrière! au roc! retournons! Là seulement nous serons en sûreté, » m'écriai-je.

La peur nous donnait des ailes; mais les flammes irritées, semblables à des serpents, nous sifflaient aux talons. L'air s'embrasait de plus en plus; la fumée, toujours plus dense, devenait suffocante; elle nous aveuglait et nous permettait à peine de retrouver notre chemin. Une seule chute dans les herbes emmêlées, et nous étions perdus. Déjà la flamme nous brûlait le dos, et, des deux côtés, nous la voyions surmonter les hautes touffes d'herbe desséchée. La peur et la souffrance hâtaient notre fuite. Nous touchions le rocher; mais pourrions-nous en gravir les escarpements? Avec une vigueur dont je ne me savais pas capable, je saisis Jerry et le poussai en haut. En s'accrochant aux arbustes et aux pointes de rocher, il parvint au sommet; puis, se penchant, il me prit la main et m'attira vers lui.



Je hissai Jerry. (P. 74, col. 1.)

C'est l'horreur du danger qui me donna les forces d'accomplir ce que je n'aurais pas cru possible. Quand j'eus atteint le haut du rocher, tout le terrain qui l'environnait n'était plus qu'une mer de feu, onduleuse, sifflante, tourbillonnante sous l'action des vents qui la poussaient en sens contraire, semblable à l'Océan dans une tempête. L'élément dévorant nous enveloppait et nous dardait de ses flammes étincelantes comme de longs serpents s'élançant contre leur proie. Accablés par la chaleur et par les noirs cercles de la fumée, nous étions près de tomber dans cette mer enflammée. Je me sentais attiré; alors, saisissant Jerry par le bras et l'entraînant après moi, je me réfugiai avec lui au centre du rocher. Même ici la chaleur était si intense et la fumée si suffocante, que c'est à peine si nous pouvions respirer.

« C'est horrible! Harry, je n'en puis plus! je vais mourir! » murmura-t-il, et il tomba à terre en essayant de respirer. En même temps, j'éprouvai une sensation d'agonie, et, convaincu que j'allais partager son sort, je tombai évanoui à ses côtés.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

L'HÉRITIER DE MONSIEUR LE DUC

I

« Dès que Monsieur le chevalier sera arrivé, il faudra le conduire auprès de Monsieur le duc. Monsieur le duc s'informe continuellement de lui. »

Après avoir fait cette recommandation au valet qui se tenait dans l'antichambre, l'intendant de M. le duc retourna dans l'appartement de son maître.

M. le duc de Dissay était en train de mourir dans son grand lit armorié, et il n'avait plus en ce monde qu'un souci, c'était de faire connaissance, avant de passer de vie à trépas, avec l'héritier de ses noms, titres, châteaux et domaines. Or M. le duc avait perdu, le mois précédent, son dernier petit-fils, tué dans un duel qu'il avait eu avec son meilleur ami, à propos du perroquet vert et bleu de Mme la douairière de X***. L'un de ces messieurs prétendait qu'il y avait dans son plumage plus de vert que de bleu, l'autre soutenait que le bleu l'emportait sur le vert : il y avait bien là de quoi se couper la gorge. M. le duc avait convenablement pleuré son petit-fils; puis il s'était enquis des parents qui lui restaient. Il avait calculé les degrés de parenté, s'était assuré que le chevalier de Marvy, son petit-neveu, était digne de continuer honorablement la race des ducs de Dissay, et il avait mandé près de lui ledit chevalier pour le nommer son héritier. Ensuite M. le duc était tombé malade, événement suffisamment expliqué par ses soixante-dix-huit ans; et il attendait la mort et son héritier, avec le plus vif désir que l'un arrivât avant l'autre.

Pendant ce temps, le chevalier de Marvy chevauchait vers Dissay aussi vite qu'il pouvait, c'est-à-dire aussi vite que son cheval pouvait aller. Le message de son grand-oncle, qu'il n'avait jamais vu, était arrivé juste au moment où Mme de Marvy, sa mère, fort embarrassée de l'avenir de ce fils sans patrimoine, allait écrire à ce même grand-oncle pour savoir s'il ne serait pas possible, par sa protection, de placer le jeune homme dans l'armée ou dans l'Église. A ce mot l'Église, le chevalier avait peur et pensait à sa voisine de campagne, Mlle de Vernes, la plus jolie et la meilleure des filles sans dot. On peut donc croire qu'au reçu de la lettre le chevalier avait sauté de joie, et que, sans perdre de temps, prenant le coche ici, louant un cheval là, profitant ailleurs de la voiture d'un ami qui voyageait dans la direction de Dissay, il s'était rendu à l'invitation de son oncle. Mais les chemins n'étaient pas beaux : les corvées se faisaient si mal! le chevalier n'avait donc pas pu aller bien vite. A dix lieues de Dissay, le coche n'allant pas plus loin, il avait pris le plus beau cheval du pays et l'avait fait étriller avec soin pour avoir bonne mine en entrant dans son futur château. Mais si le cheval avait encore quelque beauté, c'était tout ce qui lui restait de sa jeunesse, et quand il eut usé l'ardeur passagère que lui avait procurée une double ration d'avoine, il adopta à peu près l'allure d'un homme à pied. Le chevalier essaya, mais en vain, de le stimuler; ayant reconnu que c'était impossible, il se laissa bercer tout doucement par l'animal et par ses rêves, qui l'occupaient assez agréablement, il faut le dire. Après avoir été un pauvre cadet de famille, sans avenir, se trouver tout à coup à la tête d'une des plus belles fortunes de France, il y avait de quoi songer! Le chevalier prit donc son mal en patience; seulement, quand il fut à l'entrée de l'avenue et qu'il aperçut à l'autre bout la masse noire du château où brillaient çà et là quelques fenêtres éclairées, il donna de l'éperon à son cheval et en obtint un temps de galop qui le mit en un instant à la porte de sa nouvelle demeure.

Au tintement de la grosse cloche, une armée de serviteurs accourut et M. le chevalier fut introduit avec tous les respects dus au maître. Cela lui parut fort agréable, et, — le dirai-je? — tout naturel, bien qu'il n'y fût pas habitué. On le conduisit aussitôt dans la chambre de M. le duc.

M. le duc écouta le discours un peu embarrassé que lui fit son héritier sur son regret d'avoir tardé et sur son chagrin de le trouver malade, mais il ne se hâta pas de lui répondre : il le regardait. Quand il l'eut longtemps regardé, il laissa échapper un soupir de satisfaction. « Allons! dit-il en tendant la main au chevalier, le nom sera bien représenté! »

C'était vrai. Le chevalier de Marvy était un grand garçon de vingt ans, leste et fort, à qui le pain noir qu'il avait mangé toute son enfance avait très-bien profité. De plus, il avait une bonne figure, l'air gai et franc, quelque chose d'aimable et d'ouvert.

« Pas trop rustique, se disait le duc : sa mère l'a bien élevé, elle avait vu le monde dans sa jeunesse. Il faudra qu'elle l'accompagne à Versailles pour le diriger; j'y serais allé moi-même si j'en avais eu le temps : je tiens à ce que mon héritier ne fasse pas mauvaise figure à la cour. — Asseyez-vous là, chevalier, reprit-il tout haut : j'ai quelques recommandations à vous faire. »

Il se mit à lui détailler tous les domaines, châteaux, étangs et bois dont se composait le patrimoine des ducs de Dissay; il lui désigna quelques anciens domestiques auxquels il devrait servir des pensions; il lui traça la ligne de conduite qu'il aurait à suivre à la cour, où son rang l'appelait, et lui indiqua trois ou quatre demoiselles de grandes familles, parmi lesquelles il devrait choisir la duchesse de Dissay. « Ce sera une affaire à traiter sans retard, ajouta-t-il : je m'en occupais pour mon petit-fils, mais mon choix n'était pas encore fixé. »

Le chevalier pensa tout naturellement à Mlle de Vernes; mais je ne sais pourquoi un doute lui vint à l'esprit sur la manière dont elle occuperait un tabouret de duchesse. Elle était bien gracieuse et bien charmante au chevet d'un pauvre malade et à la table

de trictrac de son vieux grand-père; mais ce n'était pas la même chose. Et il écouta le récit des avantages que présenterait une union avec la fille du marquis de B***, qui avait une fortune princière, ou avec la nièce du comte de C***, qui était alliée au ministre, ou avec telle ou telle autre, dont la famille était une des plus influentes du royaume. Quand le duc eut tout dit et se sentit fatigué, il congédia son héritier. L'intendant fut chargé de le conduire à son appartement, et un valet de chambre fut attaché à son service.

Quand le chevalier, servi, soigné et couché comme il ne l'avait été de sa vie, entendit la porte se refermer sur le valet qui venait de le quitter, il n'eut point d'abord envie de dormir, quoiqu'il fût très-fatigué de sa longue route. A la lueur de la veilleuse et du feu qui brûlait dans la grande cheminée, il distinguait tous les détails de la chambre où il se trouvait : le grand lit à baldaquin, entouré d'antiques tapisseries; les dessus de portes, où quelque flamme s'élançant tout à coup du foyer faisait vivre et sourire une nymphe ou un amour enguirlandés de roses; le plafond où brillaient les armoiries des ducs de Dissay et de toutes les familles auxquelles ils s'étaient alliés; les fenêtres profondes, les meubles précieux, les boiseries sombres, relevées par des bas-reliefs dorés : il regardait tout cela et croyait rêver. Ce sera à moi! se disait-il. Et, fermant les yeux, il essayait de revoir la pauvre gentilhommière paternelle, la petite chambre froide et nue où il avait grandi, la salle où les rats rongeaient les portraits de ses aïeux, malgré la vigilance du vieux Labrousse et des deux chats de la cuisine, et le fauteuil si dur et si usé où sa mère s'asseyait près de la fenêtre pour tâcher de faire vivre à force de reprises les couvertures des lits et le linge de la maison. Tout cela lui parut si triste et si laid qu'il en détourna bien vite sa pensée. — Je ferai venir ma mère ici le plus tôt possible, se dit-il; nous prendrons possession du domaine, nous examinerons les comptes de l'intendant, nous visiterons toutes les dépendances et propriétés, et puis nous partirons pour Paris. Il me tarde de faire connaissance avec cette ville fameuse. Et Versailles donc! il faut que je sois présenté à la cour. Je vais vivre, enfin!

Et comme M. le chevalier était fort las, que le feu s'éteignait et que la veilleuse ne donnait qu'une lueur discrète, M. le chevalier perdit peu à peu le fil de ses pensées et s'endormit.

II

Que la vie est belle quand on a vingt ans, un grand nom, une santé de fer et une fortune inépuisable! Il n'est bruit à Versailles que du jeune duc de Dissay. Sa Majesté le roi Louis XV a daigné lui sourire et l'admettre à ses parties de chasse, et Mesdames, les filles du roi, ont déclaré qu'il était fort aimable. Madame Victoire l'a même invité à un de ces charmants petits concerts où elle joue du clavecin, de la viole et, qui plus est, du tambourin. Il ne se donne pas une fête sans lui; il a des courtisans, comme toutes les puissances : il a aussi des jaloux et même des ennemis. Pour ceux-ci, il s'en moque; il est assez adroit pour ne pas les craindre, et son épée est toujours à leur service : il a déjà eu deux duels, et ses adversaires en ont eu pour six semaines chacun à garder le lit. Il joue un jeu d'enfer; il gagne volontiers, mais il peut perdre : le vieux duc était si riche! Rien ne le gêne, pas même des conseils; un conseil, si tendre qu'il soit, est toujours importun pour qui veut faire à sa tête. Mme de Marvy a trouvé la vie du monde trop bruyante pour elle; elle a seulement présenté son fils et elle est repartie pour Dissay. Le jeune duc ne se presse pas de se marier, malgré la recommandation suprême de son grand-oncle : il a bien le temps! Ce ne sont pourtant pas les héritières qui manquent : on lui en offre de tous les côtés; mais il ne se soucie pas de contracter des obligations, cela peut gêner à un moment donné, et l'important en ce monde, c'est de s'amuser tant qu'on peut. Il est à peine ému, un jour qu'il entend une vieille dame qui arrive de province raconter une cérémonie bien touchante à laquelle elle a assisté avant de quitter son château. C'était la prise d'habit d'une jeune novice, une jeune fille charmante que sa famille a fait entrer au couvent, comme c'est l'usage pour les filles nobles qui n'ont pas de dot. La novice se nommait Mlle de Vernes. Le nouveau duc de Dissay trouve cela tout simple.

Cependant le pharaon le maltraite fort; si fort, qu'un jour que sa mère lui écrit pour lui proposer de rebâtir les chaumières de ses pauvres vassaux, qu'un incendie vient de détruire, il jette la lettre de côté avec humeur. Cette humeur dure toute la journée; elle est cause qu'il se prend de querelle avec le vicomte de Z***, qu'il trouvait trop gai. On va sur le terrain : le vicomte est grièvement blessé, et mis hors d'état de s'occuper d'une affaire importante pour laquelle il était venu à Versailles. Son adversaire est fort mécontent de lui-même, ce qui ne lui enlève pas sa mauvaise humeur. Pour s'en débarrasser, il retourne au pharaon. Il gagne : le voilà remis en gaieté. Ma mère pourra faire rebâtir autant de chaumières qu'elle voudra, se dit-il. Il joue encore, il gagne toujours. Il gagne même si bien et avec tant de plaisir, qu'il ne s'aperçoit pas que le baron de M***, un jeune homme tout frais débarqué de sa province, vide peu à peu sa bourse et son portefeuille, et finit par sortir de la salle de jeu pâle comme un mort. Et quand le duc de Dissay se réveille le lendemain matin, la première nouvelle qu'il apprend, c'est que le pauvre baron s'est brûlé la cervelle dans la nuit, après s'être ruiné au jeu. Ceci le dégrise complétement. — Mais j'étais un honnête homme! s'écrie-t-il. Que suis-je devenu? un assassin!

. . . .

On frappe à sa porte. Entrez! murmure-t-il sans savoir ce qu'il dit. C'est Comtois, son valet de chambre.

« Monsieur le duc a passé une bien mauvaise nuit ; il ne peut presque plus parler, et il nous a fait comprendre qu'il désirait voir M. le chevalier. Le chapelain et le médecin sont auprès de M. le duc, qui est au plus mal...

— J'y vais, Comtois, j'y vais! s'écrie le chevalier en bondissant hors du grand lit à baldaquin. Mon pauvre oncle! que Dieu le conserve! »

Comtois se retire un peu surpris. Jamais il n'avait entendu un héritier faire un pareil souhait avec un tel air de sincérité.

« Oh oui! que Dieu le conserve! se dit le chevalier en s'habillant. J'ai peur d'hériter, maintenant. Quel rêve! j'en ai encore une sueur froide. Heureusement que ce n'était qu'un rêve. Comme la fortune m'avait gâté vite! Est-ce que par hasard je n'aurais été jusqu'ici un honnête garçon que parce que je n'avais pas les moyens d'être autre chose? Comptez donc sur votre vertu! »

Le vieux duc s'éteignit dans la journée, non sans avoir, comme c'est l'usage, recommandé à son héritier de valoir mieux que lui. Cette fois les conseils tombèrent en bonne terre, le nouveau duc n'avait qu'à penser à son rêve pour avoir le frisson, et il adopta pour son usage, au lieu de la grande chambre d'honneur, où il installa sa mère, la chambre qu'il avait habitée le soir de son arrivée à Dissay.

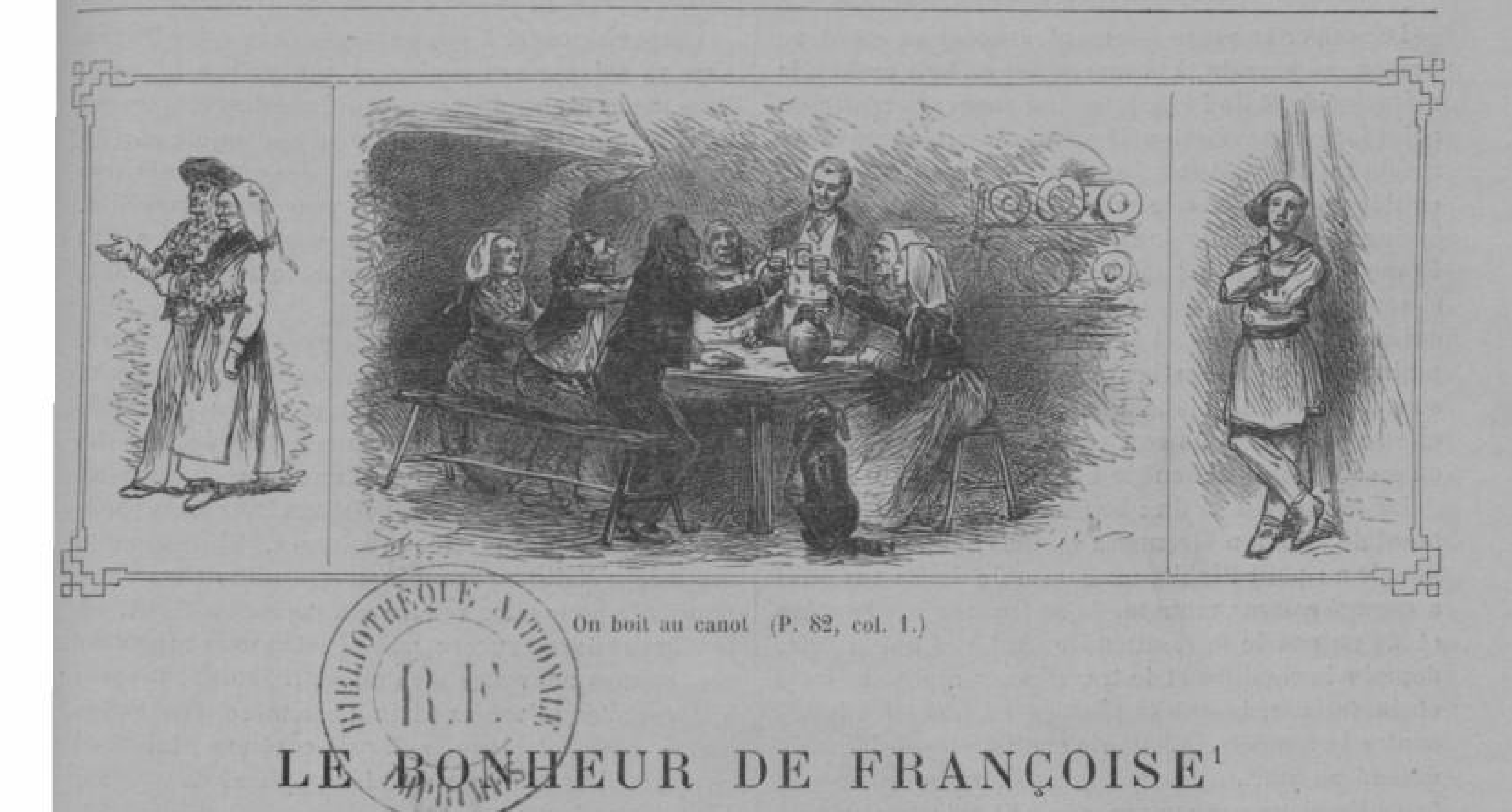


L'héritier de Monsieur le duc. (P. 79, col. 2.)

Quand Mme de Marvy, qui avait de l'expérience, lui demanda, le cœur un peu serré, s'il ne voulait pas aller à la cour, il lui baisa les main en souriant, et lui répondit qu'il ne voulait faire sa cour à personne qu'à elle, et qu'il trouvait avoir assez à faire en province sans aller perdre son temps à Versailles. Il y avait beaucoup à faire, en effet, pour l'héritier du duc de Dissay, comme il y a et comme il y aura toujours beaucoup à faire pour tout homme qui a de grands biens au soleil; mais ce n'est pas en allant vivre dans les grandes villes qu'ils pourront accomplir leur tâche. Le jeune duc resta donc chez lui, s'occupa de ses vassaux, et n'alla à Paris que pour monter sa bibliothèque et garnir les galeries de son château. Au bout de quelques années, on n'aurait pas trouvé dans toute la France des terres mieux cultivées, des paysans plus heureux, un châtelain plus satisfait et une hospitalité plus aimable que les terres, les paysans, le châtelain et l'hospitalité de Dissay. Il est vrai que le duc n'était pas seul à faire le bonheur du pays. Mlle de Vernes n'était point entrée au couvent, où elle avait déjà trois sœurs, elle était devenue duchesse de Dissay. Peut-être eût-elle paru assez gauche sur son tabouret : comme elle ne l'occupa jamais, personne ne put le remarquer; mais elle fut la grâce et la joie du château et la providence des environs. Et quand le duc fut devenu vieux, il aimait à réunir autour de son fauteuil ses enfants et ses petits-enfants, qu'il avait élevés à courir les champs nu-tête et nu-pieds, comme Henri IV, et à leur raconter son bienheureux rêve. « Mes enfants, leur disait-il en terminant, mon grand-oncle, en me léguant ses biens et ses titres, m'a recommandé de faire le bien qu'il n'avait pas fait. Moi, je suis plus heureux que lui, car je peux vous dire : Continuez le bien que j'ai commencé. »

BLANCHE SURYON.





On boit au canot (P. 82, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XI

Le patron Yves Pierzik

Nous sommes encore au soir de la Saint-Jean, et, tout comme sept années auparavant, c'est encore Yves Pierzik qui est le roi de la fête. Seulement on ne crie plus autour de lui : « Hé! Yvon! Yvonnic! » Les diminutifs enfantins ne sont plus de saison quand on s'adresse à un homme de près de six pieds, à la large poitrine et aux bras vigoureux. Ses cheveux sont toujours blonds, et leurs boucles épaisses soulèvent le béret de laine; ses yeux bleus et ses dents blanches éclairent un visage encore plus basané qu'autrefois, et son rire est toujours aussi éclatant que dans son enfance. Mais c'est un homme maintenant; et la preuve, c'est que de tous les côtés les vieux pêcheurs lui tendent leurs mains en lui disant : « Bonne chance, patron Pierzik! »

Oui, Yves, arrivé le mois dernier, Yves est patron, pas encore d'une belle barque à deux mâts, le rêve de son père au temps jadis, mais patron et propriétaire d'un bon et solide canot de pêche, à la voile rouge, aux flancs arrondis et luisants de goudron. On a choisi pour le baptiser le jour de la Saint-Jean, pour que saint Jean protégeât le canot et le pêcheur, et on lui a donné le nom de *Malo*, en l'honneur de celui qui n'est plus. Et c'est pour cela qu'Yves a un gros bouquet à sa boutonnière, que sa mère en a un à son corsage et se pavane au bras du vieux Riou, fleuri comme eux, en sa qualité de parrain du canot. Le vieux Riou a eu assez de confiance dans l'honnêteté et l'activité du jeune Pierzik pour lui avancer une centaine de francs qui lui manquaient pour acheter le canot; il sait qu'il sera bientôt remboursé, il n'a pas d'inquiétude pour son argent, et il adresse à chaque instant la parole à Marion, pour avoir le plaisir de l'appeler « ma commère ». Marion est toute fière d'être marraine, et elle espère que son filleul lui gagnera un jour ses vaches et son pré.

Une autre personne presque aussi heureuse qu'elle, c'est une grande jeune fille brune, fraîche et gracieuse, qui s'amuse à mener une ronde d'enfants en leur chantant d'anciennes chansons. Yves, qui la regarde, sourit, et, en passant près d'elle, il lui dit à demi-voix : « Toujours la petite alouette! »

La soirée s'avance : voilà le feu qui s'éteint. Chez les Pierzik, maintenant! car c'est fête chez eux ce soir. Marion a frotté sa table, ses bahuts et ses lits-clos jusqu'à les rendre reluisants comme des miroirs; les assiettes brillent aussi dans le vaisselier; les pots de cidre sont sur la table, et la pâte des crêpes est préparée. En route, les voisins et les amis qui veulent boire à la santé du nouveau patron! Les Goëllo y sont invités, et Françoise les accompagne; c'est justice, car elle a pris sur ses rares loisirs et sur son sommeil pour venir aider la maîtresse de la maison à faire ses préparatifs. On cause, on rit; on caresse Pataud, qui bondit comme un fou autour de ses maîtres : on dirait qu'il est fier d'être le chien d'un patron.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

Le souper se passe gaiement. On boit au canot, au patron, au parrain, à la marraine; on boit aussi à la mémoire de Malo Pierzik, et son souvenir n'attriste point la joyeuse réunion. Il est mort comme un brave marin : « Dieu ait son âme! » disent les hommes en se découvrant; et une voix ajoute : « Il doit se réjouir en paradis d'avoir un fils qui lui fait honneur. » Françoise pense à l'autre Saint-Jean, où elle était si seule et si délaissée; elle pense au jeune garçon qui eut pitié d'elle et qui vint la prendre par la main; elle pense au brave marin qui l'accueillit à son foyer et lui donna une soirée de bonheur; et elle se promet dans son cœur de rendre à ceux-là ou à ceux qu'ils aiment le bien qu'ils lui ont fait.

La fête tire à sa fin : bonsoir! Demain matin, au point du jour, on étrennera le *Malo;* et Yves recommande au petit Plohic, un gamin de douze ans qu'il a engagé comme mousse, de se trouver sur la grève et de ne pas le faire attendre. Aujourd'hui la fête, demain la vie dure et le travail sans repos, le froid et la fatigue, les nuits passées en mer, les luttes contre la tempête, la bataille continuelle où le marin défend sa vie.....; mais ne faut-il pas en ce monde travailler pour gagner son pain? Et qu'est-ce que la fatigue et le danger, quand on a bon courage et confiance en Dieu?

Le lendemain, l'orient blanchit à peine, qu'Yves descend au bord de l'eau avec sa mère; Pataud les suit en remuant la queue. La Pierzik porte la gourde remplie d'eau-de-vie, et la provision de pain et de poisson séché : on peut quelquefois rester longtemps sans débarquer et il faut avoir de quoi manger. Yves a mis son surouët et son large jupon de toile huilée, et porte joyeusement son filet neuf. Il est bien léger à présent : puisse-t-il être bientôt rempli de poisson! Yves et son mousse ne se plaindront pas de la peine qu'ils auront à le tirer de l'eau. Le petit Plohic accourt; il est pressé d'embarquer; c'est la première fois qu'il est mousse en titre, et il bavarde comme une pie. « Oui, patron. — Non, patron. — Y a-t-il quelque chose à chercher, patron ? — Faut-il larguer l'amarre, patron? » Il tient à montrer qu'il connaît son métier. Yves rit, et il est un peu flatté de s'entendre appeler patron.

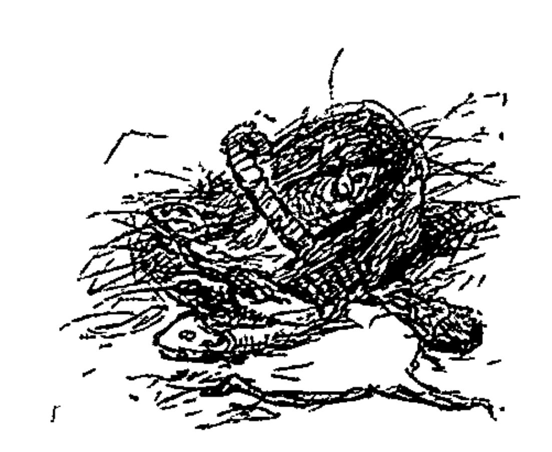
Au moment où le *Malo* s'éloigne du bord, Yves se retourne pour dire adieu à sa mère. Elle n'est plus seule; debout sur le rivage, à côté d'elle, est une autre femme plus grande et plus mince qu'elle, à qui Pataud fait mille caresses. Yves est encore assez près pour la reconnaître; et ne la reconnût-il pas qu'il la devinerait : quelle autre que Françoise serait venue à pareille heure souhaiter bonne chance au jeune pêcheur? Il ôte son surouët et l'agite en l'air pour les saluer; elles lui répondent de la main. Bonne pêche maintenant! Une légère brise arrive en ridant l'eau sur son passage : Yves hisse sa voile qui se gonfle et s'incline, et le canot glisse sur la rade comme un grand oiseau qui fend l'air. Le voilà bien loin ; il tourne la pointe, on ne le voit plus!

Françoise court à son ouvrage, et la mère Pierzik s'en va soigner ses poules et ranger son ménage. Yves peut revenir à l'heure qu'il voudra, il trouvera dans le foyer la marmite de terre qui mijote sur les cendres chaudes, et sur le bahut des vêtements secs pour remplacer ceux que la mer aura mouillés. Marion calcule l'heure de la marée. « S'il a fait bonne pêche, il pourrait rentrer maintenant, » se dit-elle; et elle retourne à la grève.

Justement le voilà! On reconnaît sa voile neuve. Il est debout dans le canot, appuyé contre le mât. « Bonne pêche! » crie-t-il à sa mère du plus loin qu'il la voit. En effet, du premier coup de filet il a gagné sa journée; en moins d'une heure il a rempli le fond du canot de beaux poissons frétillants, brillants comme des pierres précieuses. Et, comme la matinée n'était pas avancée, il a profité de la marée montante pour aller vendre son poisson à Brest, où le marché durait encore, puis il est revenu rapporter ces bonnes nouvelles à sa mère. Il aborde, il saute à terre; il met dans la main de sa mère trois belles pièces d'argent blanc. « Si cela continue, lui dit-il en riant, le canot sera bientôt payé, et on verra à gagner une barque. »

Yves n'a pas vendu tout ce qu'il a pris; il a rapporté quelques-uns de ses poissons pour que sa mère goûte de sa première pêche, et il a mis à part le plus beau pour le donner à Riou, le parrain du *Malo*. « Nous irons le lui porter ensemble, dit la veuve. — C'est cela! Vite, Plohic, mets les poissons dans les paniers, tu porteras celui-là à ta mère. Va-t'en chez toi à présent, et que je te trouve prêt à embarquer demain matin. »

Il y eut ce soir-là un joyeux souper chez le vieux Riou, qui voulut garder sa commère et son débiteur pour manger ensemble le premier poisson d'Yves. On alla chercher les Goëllo, dont la ferme n'était pas éloignée : Riou aimait à se réjouir avec ses voisins. On but du cidre à la santé des pêcheurs, et l'on chanta des vieux airs du pays; la petite alouette disait les couplets, et tous les autres reprenaient en chœur le refrain; la voix d'Yves dominait tout le reste, tant elle était pleine et sonore. Il chanta aussi à lui tout seul des chansons comiques qu'il avait apprises dans ses voyages, et qui égayèrent beaucoup l'assemblée. Enfin l'on se sépara, avec la confiance qu'il aurait bonne chance dans sa vie de pêcheur, puisqu'il l'avait si bien commencée. Ainsi se termina la première journée du patron Yves Pierzik.



XII

Où le lecteur apprendra, s'il ne l'a déjà deviné, quels étaient les projets d'Yves Pierzik.

Il n'y avait rien de changé à Plougastel, il n'y avait qu'un pêcheur de plus. Un rude pêcheur, il est vrai, adroit et hardi comme pas un, toujours le premier sorti et le dernier rentré; on aurait dit qu'il s'était juré de faire fortune et de devenir un monsieur. Les gens de Plougastel, qui connaissaient depuis longtemps la famille Pierzik, se rappelaient que Malo avait toujours été gai et bon vivant, passant volontiers une heure ou deux au cabaret à boire avec des amis; et, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'y entrainer Yves, ils se disaient que s'il avait la gaieté de son père, il avait pris aussi le caractère de sa mère, qui était un peu économe et attachée à son bien. Cela étonnait un peu, parce qu'on l'avait connu tout différent autrefois, ne tenant pas plus à ses sous qu'aux noisettes qu'il allait cueillir. Cependant, comme on le trouvait toujours prêt à venir en aide aux gens qui avaient besoin de lui, personne ne lui en voulait: on pensait que s'il se montrait un peu serré, c'était pour contenter sa mère, qui ne pouvait plus compter que sur lui.

Elles lui répondent de la main. (P. 82, col. 1.)

Tous ceux qui faisaient ces conjectures-là et d'autres analogues étaient fort loin de deviner les pensées du patron Pierzik. Il n'était point avare, et, quoique en général il n'aimât pas à boire plus qu'il n'avait soif, une petite réunion d'amis au cabaret ne lui aurait pas fait peur. Il désirait certainement contenter sa mère, mais sa mère ne lui réclamait rien et trouvait très-juste qu'il gardât quelque argent pour lui, quand il lui avait donné de quoi payer les dépenses de la maison. Non, si Yves entassait ses économies dans un vieux bas, ce n'était point par avarice; Yves avait la tête remplie d'idées les plus sérieuses du monde, Yves songeait à se marier.

Et pourquoi n'y aurait-il pas songé? En sa qualité de fils de veuve, il était libre de travailler sur terre et sur mer tant que ses bras en auraient la force, sans qu'on vînt l'enlever à son canot et à son pays pour lui faire passer deux ou trois ans sur quelque bateau de l'État. Il avait sa mère à nourrir, c'était vrai, et sa mère devait passer avant tout; mais s'il pouvait gagner assez pour nourrir sa mère, sa femme et les enfants qui viendraient, que pourrait-on y trouver à redire? Il n'avait pas encore vingt-trois ans? Eh bien! la jeunesse n'est-elle pas l'âge de la force? Ses enfants seraient assez grands pour gagner leur vie avant qu'il fût trop vieux pour être

incapable de gagner la sienne; n'était-ce pas un avantage, cela? Et puis la femme qu'il voulait prendre (car son choix était fixé depuis longtemps, et c'était même ce choix qui l'avait amené à faire tous ces raisonnements), la femme qu'il voulait prendre n'était point une de ces coquettes qui ne songent qu'à s'attirer des compliments, ni une de ces indolentes qui laissent la maison de leur mari s'en aller à la ruine, ni une de ces filles acariâtres qui font la vie dure à leur belle-mère. C'était une fille modeste et douce, de grand courage et de grande conscience, qui savait garder sa gaieté jusque dans les moments où elle avait le plus de peine, pour ne pas attrister les gens qui vivaient avec elle; une fille respectueuse pour les vieux et tendre pour les petits enfants; une fille qui, sans être instruite comme les gens de la ville, trouvait toujours on ne savait où, dans son bon cœur sans doute, de bonnes paroles pour les affligés; une fille qui se contentait de son lot en ce monde, si misérable qu'il fût, et qui remerciait Dieu de sa petite part de bonheur. Oui, c'était bien là la femme qu'il lui fallait; avec elle, il serait tranquille sur le sort de sa mère, qui serait toujours aimée, soignée et respectée; avec elle, il serait tranquille sur ses enfants, dont elle saurait faire d'honnêtes gens aimant Dieu et leur prochain; avec elle, il ne craindrait pas les mauvais jours. Car, si les mauvais jours venaient, elle ne se lamenterait pas, elle ne montrerait ni humeur, ni tristesse, elle lui dirait : « Courage, mon brave Yves, remettons-nous à travailler, et Dieu nous aidera! » Elle serait sa conscience, et, tant qu'il l'aurait auprès de lui, il serait bien sûr de ne jamais rien faire de mal. Oh! les projets d'Yves! Quand pourrait-il révéler ses projets! Il vidait son vieux bas sur son lit, comptait, recomptait et soupirait, il n'était pas temps encore.

Yves vidait son vieux bas. (P. 84, col. 1.)

Avant l'hiver pourtant, il avait réussi à payer le vieux Riou, et il pouvait se dire le seul propriétaire du *Malo*. Le *Malo* se portait bien, et grâce à l'adresse et aux soins de son patron, il était bien entretenu et n'avait pas d'avaries. Yves avait recommencé à emplir son vieux bas. Il voulait amasser une somme suffisante pour troquer le *Malo* contre une solide barque à deux mâts, capable de tenir la mer au delà du Goulet, afin de s'en aller pêcher la sardine aux environs de Douarnenez, et même plus loin, pour vendre aux fabriques qui commençaient à s'établir. On faisait de bonnes affaires à ce métier-là; dès qu'il aurait sa barque, en avant les binious! on pourrait songer à la noce.

Mais, dit le proverbe, pour se marier, il faut être deux; Yves s'était-il assuré le consentement de l'*autre?* Et celui de sa mère? Car ici ils étaient trois intéressés. Mon Dieu, non! le bon garçon n'y avait point songé. Pour ce qui est de sa mère, quelle apparence qu'elle refusât une belle-fille qui valait plus dans son petit doigt que toutes les filles de Plougastel dans leur personne tout entière? Yves ne connaissait pas les plans de Marion; celle-ci était fine, et n'en parlait jamais devant lui, de peur de le mettre en garde contre les propositions qu'elle lui ferait, lorsqu'elle en jugerait le moment venu. Elle savait que pour faire consentir les gens à une chose, il faut leur faire croire qu'ils l'ont inventée eux-mêmes. Yves n'était donc pas au courant de ses vues ambitieuses, et si elle lui en eût parlé, il aurait haussé les épaules. Lui, un pauvre garçon qui n'avait pour fortune que son canot et ses deux bras, aller demander une héritière, fière de ses terres à blé ou à pâturage? Il n'avait point envie de se faire refuser. C'était Françoise qu'il lui fallait; elle ne possédait rien, et ne demanderait à sa nouvelle famille que le pain quotidien. Yves ne craignait pas beaucoup d'être refusé par elle; d'abord, elle ne trouverait pas beaucoup de prétendants, pauvre comme elle était, et elle devait pourtant désirer tout comme une autre d'avoir un ménage à elle et de ne plus servir. Et puis, pourquoi ne voudrait-elle pas d'Yves? N'avait-il pas toujours été son ami, depuis le premier jour où il l'avait vue au feu de la Saint-Jean, où il avait pris pitié de la pauvre petite fille qui regardait tristement les autres s'amuser, sans oser se mêler à leur danse? Personne comme lui n'était venu la trouver dans son abandon et causer avec elle des heures entières dans le cimetière quand elle était enfant; elle devait bien sentir qu'Yves lui était dévoué du fond de son cœur, et qu'elle n'en trouverait jamais un autre qui lui portât de l'affection autant que lui. Yves était donc fort tranquille, et, à son idée, il ne lui manquait pour accomplir ses projets qu'une petite somme d'argent.

Pendant l'hiver, son trésor ne s'accrut guère;

pour un jour où l'on pouvait pêcher, il y en avait dix où la mer démontée faisait danser les barques les plus solides comme des coquilles de noix ; impossible de l'affronter en canot, si hardi qu'on fût. Yves restait donc à se morfondre au logis travaillant au jardin quand il y trouvait quelque chose à faire ; puis, pour s'occuper, il allait se promener sur la grève avec le chien, et de là du côté de la ferme des Goëllo, pour voir s'il ne pourrait pas donner un coup de main à Françoise, qui était toujours surchargée d'ouvrage. Il n'était pas fâché de lui montrer qu'il s'entendait aux choses de la terre comme à celles de la mer.

Yves et Marion Pierzik vécurent donc tout juste pendant l'hiver; mais avec les beaux jours revinrent les bonnes pêches, et le vieux bas vit de jour en jour s'accroître sa rotondité. Marion se rengorgeait, en pensant que le voisin avait une fille à marier, et que si l'on s'entendait avec lui, il pourrait bien donner en dot à sa fille quelques-unes de ses vaches laitières et ce beau pré qui faisait depuis tant d'années l'envie de la veuve. Yves devenait de plus en plus gai, et avait auprès de Françoise des allures et des paroles mystérieuses auxquelles elle ne comprenait rien.

Là-dessus, vers la Sainte-Anne, le vieux Riou, qui était trop âgé pour continuer le métier de marin, et qui s'ennuyait chez lui parce qu'il était veuf, se décida à aller demeurer chez une de ses filles, qui était mariée à Lorient. Il chercha à vendre sa barque de pêche, qui était très-bien construite et qui tenait bien la mer. C'était une bonne occasion, et Yves s'empressa d'en profiter. Il prit un matelot, son mousse ne suffisant plus à la manœuvre, et il eut de si heureux commencements que la barque fut entièrement payée avant le départ du vieux Riou. Yves était dans la joie; si cela continuait, il aurait de quoi entrer en ménage à Noël. Il voulait une belle noce, dont on se souvînt dans le pays, et il faisait toute la journée des additions sur une ardoise: tant pour les joueurs de biniou, tant pour l'église, tant pour les pauvres, tant pour le repas, tant pour la toilette des mariés. Quand la somme serait réunie, il parlerait à sa mère, qui irait trouver Françoise... et il ne se passerait pas longtemps avant qu'il y eût à Plougastel deux Mmes Pierzik. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

A suivre. Mme COLOMB.



LE TISSAGE

Mon père, qui n'était pas encore mon père en sortant de l'atelier de Redouté, le célèbre peintre de roses, dont il était l'élève, alla se faire dessinateur dans une indiennerie du centre de la France. Là il épousa la fille d'un autre dessinateur et graveur en indienne; ce qui revient à ceci, que je naquis doublement prédestiné à suivre la carrière du dessin et de la gravure pour indiennes.

Je marchai donc tranquillement dans cette voie, aussi honorable et aussi lucrative qu'une autre, pendant un certain nombre d'années — et laissez-moi vous avouer que, lorsque aujourd'hui je retourne dans la contrée où j'exerçais autrefois ma petite industrie créatrice, ce n'est pas sans éprouver quelque émotion que je revois et reconnais, d'aventure, sur le cou de quelque vieille paysanne le fichu dont j'imaginai jadis la fantaisiste enjolivure. — Mais un jour, par suite d'événements quelconques, je me trouvai tout à coup transplanté d'un pays plein de fabriques d'étoffes ouvragées par l'impression, dans un pays exclusivement peuplé de fabriques d'étoffes ouvragées par le tissage.

Partout il faut vivre, c'est-à-dire travailler.

Naturellement donc je songeai à devenir, de dessinateur pour l'impression, dessinateur pour le tissage : mutation plus difficultueuse que vous ne sauriez peut-être le supposer. Vous vous dites, bien sûr que dessiner pour ceci ou dessiner pour cela, c'est toujours dessiner.

Je vous demanderai à ce propos si vous croyez que le dessinateur qui trace le projet d'une balustrade destinée à être *exécutée* en pierre ou en marbre, devra, quelle que soit la subtilité du ciseau de l'ouvrier, se permettre d'y indiquer la même finesse de linéaments, de découpures, que dans un projet de balustrade devant être exécutée en souples lamelles de fer, par un serrurier ornemaniste. Évidemment non.

Cet exemple me conduit à remarquer qu'en art industriel il importe de considérer avant tout ce qu'on est convenu d'appeler l'*exécution*, c'est-à-dire les moyens dont l'industrie dispose pour traduire les conceptions de l'artiste.

Cette vérité m'étant connue, quand je voulus me faire dessinateur pour les tissus, il allait de soi que j'acquisse au préalable des notions sur le mécanisme des divers modes de tissage. Et c'est l'historique sommaire de cette étude que je veux vous présenter.

Notons d'abord que, quel que soit le genre de fabrication qu'il a en vue, le dessinateur s'est ordinairement borné à figurer, à peindre sur une feuille de papier ou de carton le modèle de l'étoffe dont il a imaginé la disposition, en tenant compte avant tout des procédés à l'aide desquels les effets doivent être produits.

S'il s'agit d'un dessin à reproduire par le tissage, vient le *metteur en carte*, qui prend, en même temps que la feuille peinte, une autre feuille, sur laquelle a été préalablement tracé un quadrille uniforme, représentant l'ensemble des fils qui doivent être employés à la fabrication du nouveau tissu. Et sur la feuille quadrillée le pinceau du *metteur en carte* reproduit le dessin, en procédant carreau par carreau, c'est-à-dire en indiquant fil à fil le travail que le métier du tisseur doit opérer.

Les modèles qu'on vend pour certaines broderies sur canevas donnent une idée assez exacte de ces *patrons*, mais dans des proportions singulièrement réduites, car, dans ces modèles, les points de l'aiguille sont figurés de grandeur naturelle, tandis que sur les cartes de fabrique la représentation d'un fil de soie, par exemple, occupant 1 millimètre environ, il s'ensuit que le patron quadrillé d'une étoffe de deux mille fils dans sa largeur ne mesure pas moins de 2 mètres, et que la *carte* d'un châle de moyenne grandeur couvrirait sans peine le parquet d'une vaste salle. Et tout cela, je vous le répète, tracé, peint millimètre par millimètre, souvent même en se livrant à un perpétuel dénombrement des *points*.

Que si vous me demandez dans quel but cette mise en carte, dont la confection doit être, vous le comprenez, d'une si absorbante et si fastidieuse longueur, je vous prierai d'attendre à tantôt.

Toujours est-il que le hasard m'avait donné pour voisin un vieux metteur en carte, qui passait généralement pour un homme fort entendu dans les questions industrielles, mais qui avait en même temps la réputation d'être aussi brusque qu'original, en sorte que les novices à qui l'idée était venue de le prendre pour guide, n'avaient pas tardé à être rebutés par la seule singularité de son procédé d'enseignement.

A tout risque cependant, me voilà frappant à la porte de mon voisin.

« Toc, toc!

— Entrez. »

J'entre, et je me trouve en présence du bizarre personnage, penché sur un large pupitre, où était étalée une de ces grandes feuilles de papier quadrillé dont nous parlions tout à l'heure.

« Que demandez-vous? » me dit-il, après m'avoir à peine accordé un oblique coup d'œil, et sans imposer la moindre halte au pinceau chargé de vermillon que sa main faisait courir de carreau en carreau.

Me voilà exposant ma requête... Il ne me laisse pas achever! « Bon! je vois ce que c'est, vous avez besoin *d'apprendre la fabrique*; vous avez entendu dire que j'en avais quelques notions; et vous venez me prier de vous enseigner ce que je sais.

— Juste! » dis-je alors, en affectant un ton résolu qui ne parut pas déplaire à mon interlocuteur, car il m'honora d'un regard direct et d'un léger repos de son pinceau.

Puis, quand il m'eut un instant considéré : « Vous êtes jeune, reprit-il, vous devez avoir une volonté ferme, et aussi de bonnes jambes.

— De bonnes?... répétais-je, croyant avoir mal compris.

— Jambes, » affirma le bourru.

Cette fois j'avais fort bien entendu. C'était incontestablement de l'organe de la locomotion qu'il s'agissait, à propos d'une étude qui me semblait devoir exiger au contraire les plus sédentaires dispositions.

« Volonté de fer et jarret d'acier, » répliquai-je toutefois.

Aussitôt je vis le metteur en carte se dessaisir de son pinceau, pour ouvrir à côté de lui un tiroir plein de bribes d'étoffes de toutes les natures et de toutes les couleurs, parmi lesquelles il choisit deux chiffons grossiers qu'il me présenta. « Voilà, me dit-il, un morceau de toile d'emballage et un morceau de serge commune; prenez-les, emportez-les chez vous; armez-vous, s'il en est besoin, d'un canif pour les déchiqueter, d'une loupe pour en mieux examiner les détails; et, quand vous croirez pouvoir formuler la raison de la différence qui existe entre ces deux étoffes, revenez. »

Et, après m'avoir, sans plus de façon, indiqué d'un geste la porte que j'avais laissée entr'ouverte, il se remit tranquillement au pointillage de son papier.

Ce fut ma première leçon, qui ne me sembla pas notablement contredire l'opinion qu'on m'avait donnée du professeur auquel j'avais cru devoir m'adresser.

Quoi qu'il en fût cependant, je ne laissai pas que de me mettre à disséquer sérieusement, attentivement les deux loques. Puis je retournai chez mon voisin.

Dès qu'il m'aperçut : « Eh bien! Qu'avez-vous vu?

— J'ai vu dans l'un des morceaux d'étoffe l'entrelacement des fils se produire selon un ordre unique et constant, c'est-à-dire le fil longitudinal passant sous le fil transversal après avoir passé dessous, et ainsi de suite, dans tous les sens.

— C'est le morceau de toile d'emballage ou type de toutes les étoffes dites *unies*. Mais dans le second?

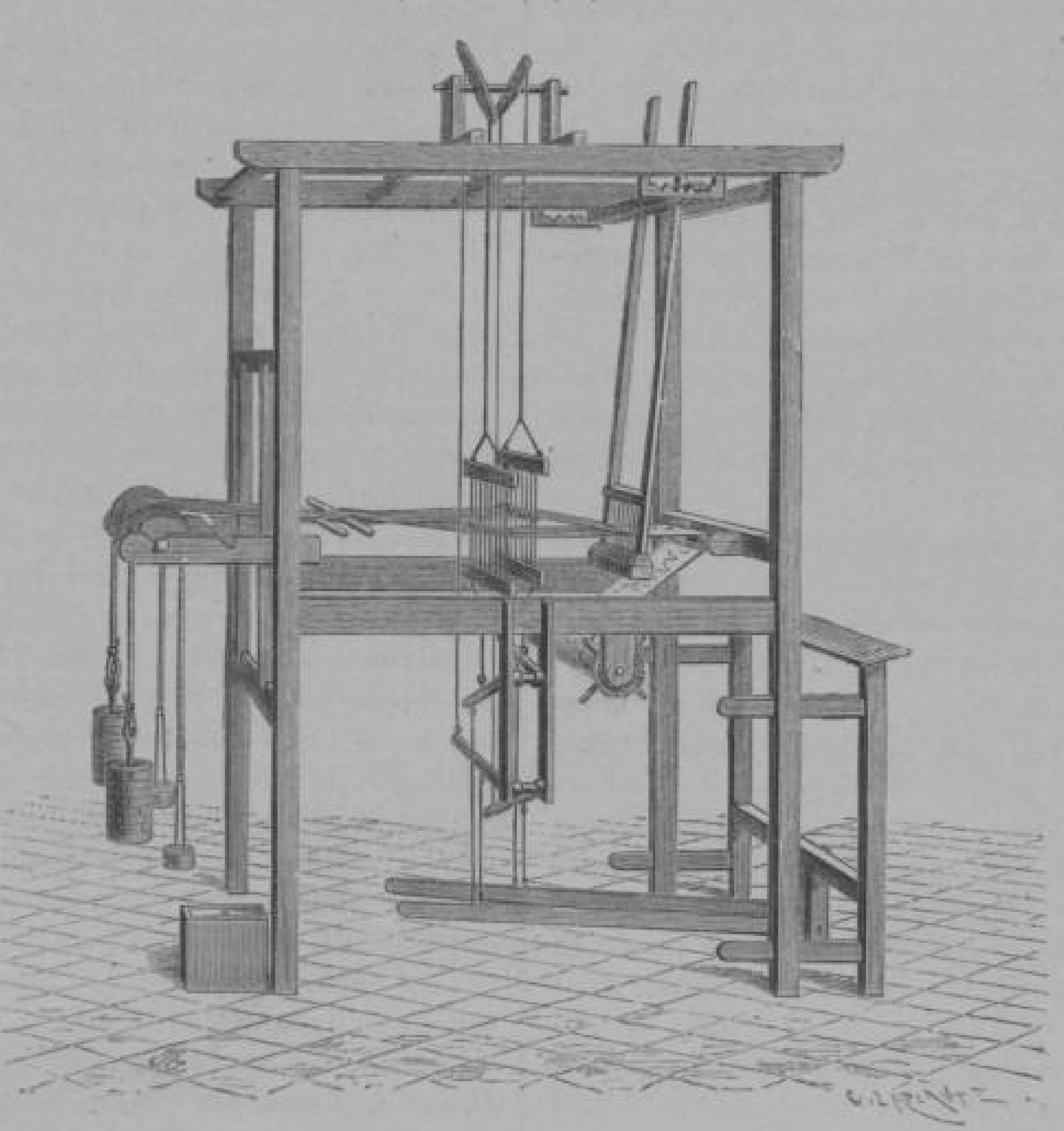
— Dans le second j'ai vu l'ordre d'entrelacement du premier modifié en cela, qu'au lieu de se chevaucher un par un, les fils, dans un sens, se chevauchent deux par deux.

— C'est le morceau de serge ou type de toutes les étoffes dites *croisées* ou *façonnées*; mais qu'avez-vous remarqué quant à l'aspect des deux tissus?

— J'ai remarqué que, dans le premier, le *grain* du tissu offrait l'aspect d'un damier à cases régulières, symétriques dans toutes les directions; tandis que l'aspect du second rappelait celui d'un carrelage obtenu avec des briques ayant une longueur double de leur largeur, et posées l'une dans un sens, l'autre dans l'autre.

— Eh bien! dit avec une sorte de simple solennité le professeur, qui déjà me semblait avoir beaucoup perdu de sa brusquerie, rappelez-vous que vous venez de remonter par vous-même aux deux combinaisons fondamentales sur lesquelles repose la confection de tous les tissus. J'entends de ceux dont les fils s'entre-croisent toujours à angles droits, et non, par exemple, des dentelles et des tricots, obtenus les uns par des torsions, les autres par des suites de *mailles*. Encore une fois, retenez-le bien : faire que les fils s'entrelacent un à un, ou faire que cet ordre primitif soit interverti sur toute l'étendue, ou sur quelques points seulement de l'étoffe, toute la fabrication est là; mais, si simple qu'à l'énoncé vous puisse paraître ce problème, il n'a pas moins, depuis que le monde est monde, mis bien des cerveaux à la torture, et... »

Il s'interrompit. Puis, sans motiver cette interruption : « A trois petites lieues d'ici, reprit-il, est un village que vous connaissez peut-être et qu'en tous cas il ne vous sera pas difficile de trouver (il nomma le village). Rendez-vous-y. Demandez la maison de Pierre Lauret, le tisserand, tout le monde saura vous l'indiquer. Saluez Pierre Lauret de ma part, et dites-lui que je le prie de vous laisser le voir travailler. Regardez bien, tâchez de comprendre. Et vous viendrez ensuite me raconter votre voyage. »



Le métier à tisser. (P. 88, col. 1.)

Je me rendis chez Pierre Lauret; et, quand je reparus chez mon maître :

« Eh bien! avez-vous trouvé l'habitation et l'habitant?

— Oui, j'ai trouvé, dans une salle basse, assez obscure, fort mal aérée, et partant singulièrement humide, un homme dont le teint blême et l'aspect languissant m'ont été de reste expliqués par un séjour prolongé dans un tel lieu.

— Avez-vous fait cette remarque devant lui?

— Oui. Il m'a reparti tranquillement : « C'est le travail qui le veut.

— Il vous a dit vrai. Le travail le veut en effet ainsi. Et il y a, depuis qu'on fait de la toile, des milliers d'hommes qui passent leur vie dans des espèces de caves, pour que les fils tendus sur leurs métiers conservent la moiteur qui les rend à la fois plus souples, plus résistants et les empêche de se rompre. Dans nos pays, on ne trouve guère qu'un ou deux tisserands par-ci, par-là, convertissant en toile le chanvre que les bonnes femmes ont filé à la veillée, ou les bergères au pâturage. Mais dans les pays où l'industrie toilière est en quelque sorte nationale, dans la Flandre, la Bretagne, la Saxe, par exemple, ce sont des populations tout entières qui s'étiolent dans ces réduits malsains. Mais laissons cette question. Pierre Lauret vous a, sans aucun doute, fort bien reçu, et, quand vous lui avez dit que vous veniez le voir travailler...

— Il m'a prié d'attendre quelques instants. Et, comme il paraissait en ce moment fort occupé à surveiller une grande marmite pleine de *panade*, qui bouillait sur son feu de braise, j'ai cru devoir l'assurer que, quelle que fût mon impatience de le voir à l'œuvre, je saurais tout naturellement différer jusqu'à ce qu'il eût achevé de préparer et de prendre son repas. Il m'a fait alors observer en riant que je me méprenais sans doute sur la nature et l'emploi du brouet dont il surveillait la cuisson.

— Quoi! n'est-ce pas du pain que vous faites bouillir?

— Oui, sans doute, mais du pain de *pauvre*.

— Comment, du pain de pauvre?

— Vous savez certainement que, dans les campagnes, où l'argent est beaucoup plus rare qu'à la ville, l'aumône faite aux mendiants consiste le plus souvent en un morceau de pain. Certains besaciers en amassent de véritables charges qui suffiraient dix

fois à leur nourriture. Ils en revendent de ci, de là, aux gens qui ont des chiens; nous autres tisserands, nous en achetons aussi, pour préparer une colle qui nous sert à enduire nos fils de chaîne, afin qu'ils glissent mieux dans les *lisses*. »

Comme je répétais ce dernier mot, tout nouveau pour moi, le tisserand, qui venait d'enlever la marmite du feu, m'emmena près de son métier. Ce métier est tout bonnement composé d'un grand bâti de bois carré long. A chaque bout est un rouleau horizontalement attaché aux montants du métier. Les fils qui doivent composer la chaîne de l'étoffe vont de l'un à l'autre de ces deux rouleaux [1]. A peu près au milieu de leur parcours, ils rencontrent, suspendus, deux espèces de râteliers ou peignes à deux dos, dont les dents sont aussi rapprochées que les fils le sont eux-mêmes. Ce sont ces râteliers, ces peignes, que le tisserand appelle *lisses*, et entre les dents desquels les fils s'engagent alternativement, moitié dans les dents de l'un des râteliers, et moitié dans les dents de l'autre. Une pédale commande, par une corde, chaque râtelier. — Le tisserand posa le pied sur l'une de ces pédales; alors je vis l'une des deux lisses s'élever, et avec elle tous les fils qui étaient passés dans ses dents. Alors l'ensemble des fils se trouva divisé en deux nappes formant l'une avec l'autre un angle aigu. Le tisserand prit à la main sa *navette* — petit instrument de buis fait comme un batelet pointu des deux bouts [2], portant, dans un espace ménagé au centre, une petite bobine chargée de fil — et il la lança vivement dans l'angle ouvert par les deux nappes de fils.

La navette, en courant d'un bord à l'autre, déroula le fil de sa bobine. Puis, en appuyant sur l'autre pédale, le tisserand fit s'élever le second râtelier, pendant que le premier s'abaissait, ce qui produisit un entre-croisement des fils, entre-croisement dans lequel le fil laissé par la navette se trouva emprisonné; puis le tisserand renvoya la navette par où elle était venue; puis le premier râtelier remonta pendant que le second descendait et un nouvel entre-croisement, de la *chaîne* emprisonna le nouveau fil de *trame*. Et ainsi de suite... J'ai remarqué encore qu'après chaque coup de navette le tisserand ramenait contre lui, c'est-à-dire contre l'endroit où les fils s'entre-croisaient, un autre râtelier très-massif, très-lourd, dont la manœuvre avait pour effet de serrer le tissu.

— C'est le battant. Vous avez sans doute aussi remarqué que, de la combinaison du triple mouvement des lisses, de la navette et du battant résultait une toile ordinaire, c'est-à-dire une étoffe où l'entrelacement des fils était parfaitement régulier.

1. L'un de ces rouleaux porte le nom technique d'*ensuble* ou *ensuple*. Nous voyons dans la Bible que « le bois de la lance du géant Goliath était gros comme l'ensuble d'un tisserand ».

2. *Navette*, qui vient du latin *navis*, comme navire, signifie en effet *petit bateau*.

Mais l'idée ne vous est-elle pas venue de demander à Pierre Lauret ce qui arriverait si, au lieu de ne mettre au métier que deux lisses, s'élevant et s'abaissant immédiatement l'une après l'autre, on en mettait trois, quatre, six, dix, qui se partageraient le commandement des fils par tiers, quart, sixième ou dixième, et que l'on manœuvrerait en observant un ordre régulier?

— Non, mais je crois comprendre qu'il se produirait alors de ces entrelacements irréguliers, dont votre morceau de serge m'a donné un des exemples les plus simples, c'est-à-dire des étoffes qui, par l'aspect et la contexture, différeraient essentiellement de la toile ordinaire.

— Vous avez raison; et, ne vous semble-t-il pas que, par conséquent, en multipliant à l'infini le nombre des lisses et en combinant le mouvement des pédales, il doit être possible d'obtenir des étoffes de tous les aspects et de toutes les contextures?

— Certainement.

— Alors, tout doux, mon bel ami, vous n'y êtes plus. Jusqu'à dix, douze, quinze, ou vingt lisses même, la chose est faisable avec un surcroît d'attention de l'ouvrier. C'est ainsi, par exemple, que sont fabriqués les coutils, les mérinos, diverses draperies, les linges de table damassés à courts dessins, et quelques autres articles de la même famille; mais songez, je vous prie, que chaque coup de lisse et de navette n'avance le travail que de l'épaisseur d'un fil; songez, en outre, qu'il y a des tissus où le dessin ne se répète qu'à une distance de 20, 30, 40, 60 centimètres et plus, distance qui peut représenter l'épaisseur de cent, mille, deux mille fils. Il faudrait donc adapter au métier cent, mille, deux mille lisses et autant de pédales. Mais, outre que ce serait là une première impossibilité matérielle, dites-moi si vous croyez que le pied, ou même l'œil de l'ouvrier pourrait se reconnaître dans cette forêt de leviers?

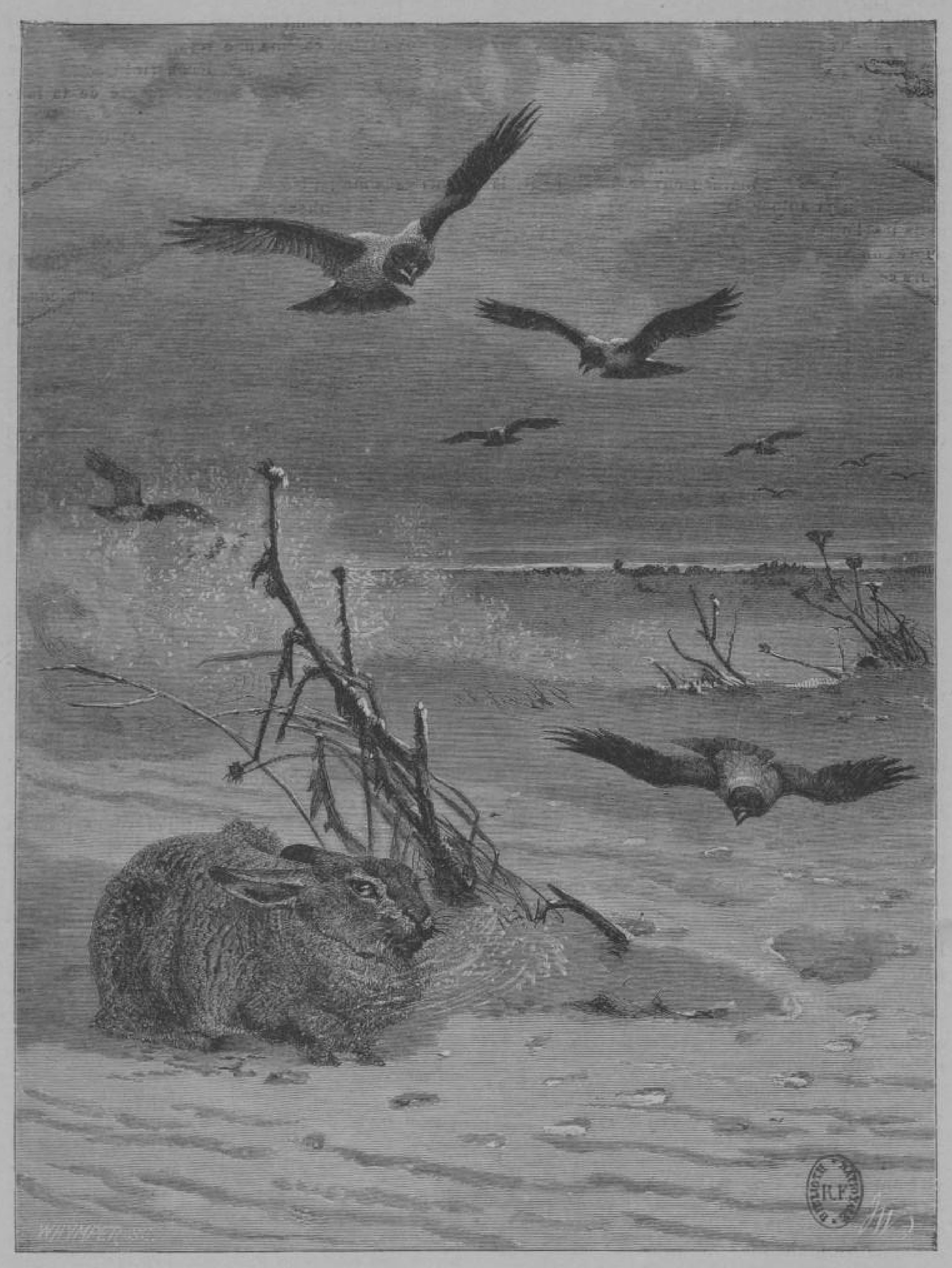
— Je crois, repartis-je en souriant, qu'il se produirait une certaine confusion... Mais alors?...

— Alors, retournez en promenade. Allez-vous-en au n° 10 de la rue Saint-Claude, — ce n'est qu'à l'extrémité de la ville. Vous demanderez là Jean Malisson, tisseur en façonnés, et, toujours venant de ma part, vous ferez avec lui comme vous avez fait avec Pierre Lauret. Allez. »

A suivre. EUGÈNE MULLER.

LE LIÈVRE ET LES CORBEAUX

Tout en l'air, à demi perdue dans la brume, vole la bande affamée. La neige couvre la terre et son blanc manteau ne laisse passer que les hautes tiges



Le lièvre et les corbeaux. (P. 88, col. 2.)

des chardons desséchés. Aucune proie n'est visible, et les croassements douloureux des noirs rapaces semblent déplorer un long jeûne.

Mais les corbeaux ont de bons yeux. Le vieux guide, à demi déplumé, qui conduit la troupe, pousse un cri de triomphe. Là-bas, au loin, à peine dissimulé derrière une touffe, se tapit un lièvre. C'est une proie difficile, mais la faim et le courage ne connaissent pas d'obstacle.

En vain, le pauvre malheureux se fait-il petit, la bande est déjà autour de lui ; la course commence, mais les bonds les plus désespérés ne sont rien auprès du vol long et silencieux du corbeau. Dans leurs cercles réglés, les terribles ennemis viennent tour à tour couper la route de l'infortuné léporin.

Haletant, étourdi par les coups d'ailes, le pauvre s'arrête : il est perdu. Le noir bataillon l'entoure, le presse, le pique : les uns lui crèvent les yeux, les autres déchirent déjà ses flancs de leur bec acéré, et après une courte lutte, le lièvre est mort et le festin est servi.

Léon Dives.



LES BULLES DE SAVON

I

Le petit Will a plongé dans l'eau mousseuse son mince chalumeau de paille. Il souffle doucement, et voilà que la bulle se forme, légère et diaphane.

Quel triomphe ! Les yeux du petit Will étincellent de joie ; il souffle encore, et la goutte argentée gonfle toujours ! A peine s'il ose respirer ! Quel plaisir pour l'enfant ! Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel apparaissent peu à peu ; le soleil lui-même se plaît à revêtir cette gaze brillante des nuances les plus vives ; l'or et la pourpre, et l'azur, et le vert, symbole de l'espérance.

Ce fin tissu n'est-il pas l'œuvre des fées, et ne l'ont-elles pas donné pour prison à quelque lutin désobéissant ?

Souffle encore, petit Will, souffle plus fort ; déjà la bulle, impatiente comme un léger esquif prêt à quitter la rive, se balance gracieusement. Elle va s'élancer dans l'espace libre et radieuse.

II

Eh quoi, tu pleures, tes jeux sont finis ! La paille gît auprès de toi ; et dans l'air, moins qu'une goutte de rosée, moins qu'une de ces perles liquides que le matin oublie dans le sein des fleurs !

Enfant, tu grandiras ! Tes pensées, colorées par l'espoir, te représenteront, sous les couleurs les plus brillantes, l'espace infini que la jeunesse convoite. Que d'or et de pourpre là aussi ! que de séduisantes chimères entrevues à travers le prisme enchanteur de tes vingt ans !

Te voilà, au début du voyage, poussé par tes impétueux désirs, comme une voile qu'enfle une brise trompeuse. Que de rivages à découvrir ! Que de terres promises où tu comptes aborder au gré de ta fantaisie !

C'est l'heure des nobles ivresses et des enthousiasmes généreux ; des élans sans but et des aspirations sans motif ; c'est l'heure des rêves de gloire et des rêves de bonheur.

III

Mais le jeune homme pleure comme pleurait l'enfant. Pour lui aussi tout s'est évanoui. Et de ces teintes si vives il ne reste rien, comme à l'approche de ces nuits sans crépuscule des régions polaires.

L'édifice chimérique s'est écroulé ; les riantes visions se sont évanouies, et les gracieux fantômes ne répondent plus à son appel.

Au premier souffle d'un monde sans pitié, la bulle a éclaté entre ses doigts : plus d'illusions ; rien devant lui que misère, faiblesse, incertitude. Et comme le petit Will il pleure le bonheur perdu !

IV

Le cours des années est rapide comme les flots que chasse la tempête ; les têtes blondes sont devenues des têtes grises, et l'expérience a remplacé la chimère.

Que dit le vieillard à cette heure sombre de sa vie ? Écoutez-le, petit Will, qui pleurez vos jeux perdus. Écoutez-le, jeune homme, qui pleurez le bonheur rêvé !

« J'ai vécu, dit le vieillard ; j'ai vu de près la gloire, la renommée, la richesse, tout ce que le monde admire, tout ce qu'il ambitionne.

» Au bord de la tombe, je vous l'assure enfant ; je vous le répète jeune homme : tout cela vaut la bulle de savon : nuage passager, brillant météore qu'un souffle dissipe. »

V

Et quoi ! Tout ici bas est-il vanité et mensonge ? Aurons-nous travaillé, souffert, vécu pour des chimères irréalisables seulement ? N'y a-t-il rien autre à attendre que cette fumée de la gloire ou du bonheur ?

Petit Will, vous le saurez un jour et vous pouvez l'apprendre sans retard. Ici-bas, il n'y a de durable que la vertu et la vérité divine qui lui sert de base. Le fonds de la vertu est sûr, et les promesses de la vérité sont solides.

Marie Maréchal.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

V (*suite*)

Cernés par les taureaux sauvages.

Je suppose qu'un certain courant d'air frais passa sur le rocher, car j'eus la satisfaction de revenir à moi et de reconnaître que je vivais encore. Bientôt je me mis sur mon séant et contemplai le terrible spectacle qui frappait mes yeux. Aussi loin que la voix pouvait atteindre, la région était enflammée; l'incendie pétillait et sifflait chaque fois qu'il dévorait une haute touffe de tussac, puis il laissait le terrain sur lequel il avait passé tout noirci et charbonné, sauf les masses globuleuses du baumier des marais qui restaient ardentes. Dès que j'eus repris mes sens, je pensai à mon compagnon et, trouvant encore quelques gouttes d'eau et de rhum au fond du flacon, je les lui versai dans la gorge. Il ouvrit les yeux.

« Je vis donc encore? murmura-t-il. Oh! ces taureaux! ces flammes! que va-t-il arriver?

— Je l'ignore, répondis-je; mais je suppose que peu à peu l'incendie se calmera et que nous pourrons sortir d'ici. Considérons-le en attendant; il en vaut bien la peine. »

Après avoir poussé quelques soupirs, Jerry souleva la tête et bientôt put s'asseoir. La vue qu'il contemplait prenait plus de grandeur encore lorsqu'une bouffée de vent faisait rouler devant elle les flammes, qui éclataient chaque fois qu'elles trouvaient un nouvel aliment. Toutes les bêtes avaient fui devant l'incendie; mais une grande quantité de leurs petits avait dû périr, car nous voyions les oiseaux voleter par centaines au-dessus des endroits où ils avaient fait leur nid. Nous en remarquâmes qui tombaient dans les flammes, soit qu'elles eussent roussi leurs ailes, soit que la fumée les eût étouffés. En voyant les effets du feu, nous étions doublement heureux d'avoir renoncé à poursuivre notre route, où certainement, entourés par cette fournaise, nous eussions trouvé la mort. Tout à coup une horrible pensée m'assaillit.

« Jerry! m'écriai-je, où peuvent être à présent nos amis? Étaient-ils au milieu de ces herbes, et le feu ne les a-t-il pas atteints? Mon cousin Silas, et M. Burkett, et le joyeux Kilby; pauvres gens! peut-être sommes-nous beaucoup mieux traités que vous.

— Ho! ne parlez pas ainsi! dit Jerry en tremblant. C'est horrible! J'espère qu'ils ont pu se sauver. Pauvres gens! Et tout cela est de ma faute! Harry, je crois qu'il faut prier Dieu pour eux, car ils peuvent avoir besoin de son assistance.

— Oui, répondis-je. C'est vrai. Prions pour eux. » Et tous les deux, nous agenouillant sur le rocher, qu'entouraient les flammes, au milieu de la fumée qui nous enveloppait et nous suffoquait presque, nous offrîmes nos ardentes prières pour le salut de nos amis et pour le nôtre.

La nuit approchait sans que nous pussions entrevoir aucune possibilité de quitter notre position. Les ténèbres en se répandant ne faisaient que rendre plus éclatant l'effet de l'incendie; et nous n'apercevions, à perte de vue, que la lueur livide de cette conflagration, étendant son cercle autour de nous. En atteignant des endroits plus spécialement couverts de touffes de tussac, elle poussait des flammes qui s'élevaient en pyramides de feu; ailleurs nous ne voyions qu'une profonde incandescence après le retrait du flot enflammé. Certes c'était un grand spectacle et difficile à oublier; mais notre position restait des moins agréables et nous aurions été bienheureux d'être à bord de la goëlette ou même dans notre barque à l'ombre de notre voile. Nos vêtements étaient roussis ainsi que nos mains et nos pieds; nous commençions à sentir vivement la faim; mais nous n'avions plus rien pour faire cuire nos aliments, et l'incendie qui s'éloignait était remplacé par une bise aiguë que nous trouvions très-froide. En examinant mieux les alentours, nous remarquâmes qu'une des causes principales de notre salut était la présence, tout près de notre rocher, d'une pièce d'eau dont nous ne mesurâmes l'étendue qu'après que l'incendie l'eut complétement dégagé des herbages. Il n'y avait entre elle et le rocher qu'une mince langue de terre, et le reste formait un marais couvert de joncs humides, qui n'avaient pas pris feu; or, comme le marais avait presque toujours été sous le vent, c'était lui qui nous avait empêchés d'être étouffés. Autrement, si le rocher n'eût été entouré que d'herbes épaisses, nous serions morts vraisemblablement; car, poussées par le vent, les flammes seraient arrivées jusqu'au centre du rocher où nous nous tenions; de sorte que si nous n'avions pas été grillés, nous eussions été suffoqués par la fumée. Blottis sur ce roc, nous nous tînmes quelque temps assis en silence, occupés à contempler les progrès de l'incendie. Autour de nous, ses restes enflammaient encore la terre. Je ne sais pas combien de temps nous étions restés ainsi, lorsque Jerry s'écria tout à coup :

« Dites donc, Harry, pourquoi n'enlèverions-nous pas une autre tranche à notre vieille connaissance le taureau? Il doit être assez bien cuit à présent.

— L'idée est bonne; essayons, » répondis-je; et, descendant du rocher, nous coupâmes promptement plusieurs tranches de bœuf. Comme le terrain nous sembla suffisamment refroidi pour y pouvoir marcher sans brûler nos souliers, nous avançâmes avec nos tranches suspendues à nos baguettes de fusil jusqu'à un monceau encore brûlant de baumier des marais. D'un coup de pied nous l'ouvrîmes, et nous

[1] Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61 et 72.

eûmes alors assez de chaleur pour achever de rôtir nos tranches à moitié grillées. Quand elles furent cuites, nous ramassâmes nos fusils, nos carnassières et le gibier qui étaient peu endommagés; puis, nous asseyant au bord du rocher, sous le vent, nous nous hâtâmes d'apaiser les tiraillements de notre estomac. Quant à la boisson, nous n'avions pas assez soif pour nous décider à puiser de l'eau dans le marais. Nous nous sentions très-fatigués du mouvement que nous nous étions donné et des émotions que nous avions éprouvées dans cette journée; mais la peur que nous avions du retour des taureaux, jointe à l'inquiétude que nous laissait le sort de nos amis, nous tenait éveillés. A la fin néanmoins, à force de demeurer ainsi dos à dos, à l'abri du rocher, le sommeil s'empara de nous, et jamais peut-être nous n'avons dormi aussi profondément que nous ne le fîmes cette nuit-là. En nous réveillant, nous nous frottâmes les yeux, ne sachant plus guère où nous étions. Il faisait grand jour. Nous nous mîmes sur pied; et après avoir étiré nos membres endoloris, nous remontâmes au sommet du rocher pour étudier les alentours. L'incendie faisait encore fureur sur une partie de l'île qu'enveloppaient de gros nuages de fumée noire; mais, vers l'ouest nous aperçûmes la mer bleue, étincelante sous les rayons du soleil; l'intervalle qui nous séparait d'elle paraissait éteint, quoique cerné de cendres noires et n'ayant plus l'air de porter un seul brin d'herbe. Il nous sembla aussi que nous reconnaissions une pointe qu'avait doublée notre goëlette, juste avant notre descente dans la barque. Cela fit renaître notre espérance de ne pas être trop éloignés de l'endroit où nous avions débarqué. En conséquence, sans même nous donner le temps de déjeuner, nous résolûmes de partir immédiatement.

« Prenons toujours un peu de bœuf, dit Jerry; quand cela ne serait que comme preuve que nous avons tué un taureau. »

Les tranches furent donc promptement coupées et jetées sur nos épaules; puis, comme deux jeunes Robinson Crusoé, nous partîmes avec l'espoir de retrouver bientôt nos amis. L'aspect du pays que nous traversions était des plus mélancoliques; tout était noirci et couvert de cendres. De temps à autre, nous rencontrions un monceau embrasé de baumier des marais. Une des choses les plus tristes à voir, c'était la quantité de nids, les uns remplis d'œufs, les autres de petits complétement rôtis; nous rencontrions aussi beaucoup d'oiseaux réduits en cendres. A la fin, nous arrivâmes au rivage; mais le feu avait si entièrement changé l'aspect des lieux que nous étions incapables de reconnaître si nous nous trouvions au sud ou au nord de la crique où nous avions abordé. Pourtant nous en vînmes à nous persuader que nous étions au sud de l'endroit que nous cherchions, et nous nous dirigeâmes le long de la mer vers le nord. A peine avions-nous fait quelques pas que nous aperçûmes, un peu à l'intérieur, dans un endroit où il y avait eu de l'herbe, deux grosses masses noires. Nous nous saisîmes le bras l'un de l'autre. Étaient-ce des cadavres humains? Tremblants de peur, nous nous élancions de ce côté, lorsque nous reconnûmes, bien qu'ils fussent réduits en cendre, que nous n'avions que deux phoques sous les yeux. Probablement ces pauvres bêtes, étourdies par le feu, avaient été surprises et brûlées avant d'avoir pu rejoindre l'eau. Peut-être aussi, comme des poissons, avaient-ils été attirés par l'éclat de la flamme et s'étaient-ils imaginé, dans leur folie, qu'ils avaient à contempler un beau spectacle. Le besoin de nourriture commençait à se faire sentir, car nous n'avions encore rien pris ce matin-là; mais nous avions surtout tellement soif, qu'il nous semblait impossible de manger avant de nous être désaltérés. L'eau ne nous manquait pas, mais elle était salée, ne nous faisait pas envie et n'aurait eu d'autre effet que d'augmenter notre soif. Jerry, désolé, s'assit sur le rivage en déclarant qu'il ne pouvait plus marcher; mais je le relevai en lui faisant espérer que nous ne tarderions pas à rencontrer quelque filet d'eau douce. Une chose me frappait même alors, c'était l'immense quantité de soude qui avait poussé le long du rivage. Les longues feuilles et les racines, découvertes par la marée basse, avaient l'air d'épaisses lanières de cuir brun; on en pouvait faire des coupes, des bols et toute espèce d'objets de ce genre. La soude est une espèce d'algue de grandeur gigantesque, et ses vigoureuses tiges atteignent la surface de l'eau en partant d'une profondeur d'environ 90 mètres; quelques-unes de ces longues herbes marines étendues sur l'eau ressemblent à du cuir tanné. Elles poussent sur les roches et leurs racines s'y attachent d'une façon persistante. Il y a de ces tiges qui sont assez fortes pour servir d'amarre à une barque. J'avais un couteau dont la poignée avait été faite simplement en insérant le bout de la lame dans un morceau de racine de soude pendant qu'il était encore humide; en se resserrant, la racine avait tellement serré la lame qu'elle y était restée solidement fixée. Après avoir marché quelque temps, nous eûmes la joie d'entendre courir un ruisseau; nous nous hâtâmes et nous vîmes une source pure qui gazouillait, en sortant de la rive. Nous nous donnâmes en nous baissant le plaisir de boire à pleines gorgées de l'eau excellente. Aucune boisson ne pouvait nous être plus agréable; mais elle aiguisa furieusement notre appétit. Alors, nous étant assis près du ruisseau, nous étalâmes une des tranches de bœuf que nous avions rôties la veille, ainsi que les restes de notre biscuit. Nous étions en train de les dévorer lorsque Jerry s'écria qu'il voyait un animal galoper sur le rivage.

« Est-ce un taureau? demandai-je, craignant d'être forcé de décamper pour chercher un refuge.

— Il arrive bien vite! » répondit-il. Je sautai plus haut, car j'étais assis un peu bas, et je regardai dans la direction qu'il indiquait.

« C'est le vieux Surley! m'écriai-je. Nos amis ne doivent plus être bien loin. »

Notre vieux chien accourait. Bientôt il sautait en jappant autour de nous, léchait nos mains et nos figures et remuait sa queue. Il eut l'air assez satisfait de recevoir un morceau de bœuf; mais, aussitôt qu'il l'eut pris, il s'éloigna en trottant du côté par lequel il était venu; au bout de quelques mètres, il s'arrêta, se tourna à moitié, remuant la queue, comme s'il eût voulu nous dire : « Suivez-moi donc; j'ai fait tout ce chemin pour venir vous chercher. »

Nous prîmes nos fusils comme pour lui montrer que nous nous préparions à le suivre; alors sautant, frétillant, aboyant, il essayait de nous montrer son contentement; puis il s'arrêta, se remit en marche, s'arrêta de nouveau, pour voir si nous le suivions. Nous avancions aussi vite que nous le pouvions, car nous espérions bien qu'il nous conduisait vers nos amis. La façon décidée dont il avançait nous donnait la certitude qu'il nous menait dans le bon chemin; nous ne nous trompions point. Peu après nous reconnaissions la crique où nous avions débarqué, et nous atteignions la barque tirée sur le rivage. Nous nous y précipitâmes pour examiner s'il y avait longtemps que nos amis n'avaient été là. Un examen attentif ne nous permit pas de rien décider à ce sujet, et nous restâmes aussi perplexes qu'auparavant. Cependant, tandis que nous étions ainsi occupés, nous ne nous étions pas aperçus que le vieux Surley nous avait faussé compagnie. Quand nous étions montés dans la barque, la casquette de Jerry était tombée, et lorsque nous voulûmes la reprendre nous la cherchâmes de tous côtés sans pouvoir la découvrir. D'abord nous avions envie de continuer la recherche de nos amis, mais ensuite nous décidâmes qu'il serait plus sage de nous tenir où nous étions: s'ils avaient pu échapper au péril, ils ne manqueraient pas de revenir à la barque, tandis que si nous cherchions à les rejoindre, nous ne réussirions qu'à retarder notre réunion. La fatigue que nous éprouvions nous força de nous reposer dans la barque, et là, tirant la voile sur l'arrière, nous nous couchâmes parmi les écoutes et tombâmes dans un profond sommeil. Ce furent les aboiements du vieux Surley qui nous réveillèrent en sursaut. Nous aperçûmes M. Brand qui, avec ses compagnons, courait sur la grève. Nous nous élançâmes hors du bateau, à leur rencontre. M. Brand tenait à la main la casquette de Jerry que le vieux Surley lui avait apportée comme preuve qu'il nous avait retrouvés. Nous nous racontâmes promptement nos mutuelles aventures et les terribles inquiétudes qui nous avaient agités. Comme nous l'avions supposé, M. Kilby avait regagné seul le rivage, croyant que nous étions avec les autres, tandis que ceux-ci pensaient que nous étions avec lui. Leur anxiété



La barque se coucha sur le côté. (P. 94, col. 2.)

pourtant n'avait été réelle qu'en voyant l'incendie, dont ils nous attribuèrent de suite l'origine. Ils s'étaient mis en marche pour nous chercher; mais les torrents de flammes leur avaient barré le passage, et tout ce qu'ils avaient pu faire avait été de rejoindre en toute hâte le rivage, malgré les touffes de tussac et d'herbes à pingouin; ils s'étaient alors précipités dans la barque et avaient mis à la voile pour échapper aux flammes que le vent poussait sur eux et qui auraient sans doute mis le feu à l'embarcation. Le cousin Silas avait désespéré de nous, et M. Kilby ajoutait qu'il ne se serait jamais consolé s'il nous était arrivé quelque malheur. Le récit de nos aventures les intéressa beaucoup ; mais il était temps de dîner : nous eûmes bientôt fait cuire et dévoré les beefsteaks que nous avions apportés, trophées de notre victoire, mais aussi de notre délit, car, d'après ce qu'on nous apprit, l'acte de tuer des bœufs était prohibé légalement; cependant on trouva que le crime était pardonnable, puisque nous ne l'avions commis que pour défendre notre vie.

VI

Le naufrage.

Nous étions convenus à l'avance de rejoindre la goëlette le soir même de ce jour, à une pointe de terre que projetait une île située un peu à l'ouest de l'endroit où nous étions alors; en cas de mauvais temps, elle devait elle-même venir nous chercher.

Comme le temps paraissait beau, nous nous embarquâmes; mais nous n'avions pas été longtemps sous voile, lorsque je vis M. Burkett regarder le ciel avec inquiétude.

« L'apparence du temps n'est guère rassurante, » observa-t-il. Comme il avait navigué longtemps et souvent au milieu de ces îles, c'était lui qui nous servait de pilote. « Monsieur Brand, ne pouvez-vous découvrir la goëlette nulle part? » demanda-t-il. Le cousin Silas répondit qu'il ne la voyait point. « Alors, elle a été retenue à la station, remarqua Burkett; et comme la marée pousse dans cette direction et que le vent est favorable, nous irons l'y trouver au lieu de traverser le détroit comme nous nous le proposions. »

Ce point convenu, bien qu'il eût pu être plus sage de nous en tenir à notre premier avis, nous continuâmes heureusement notre navigation; mais, en entrant dans un autre détroit, nous trouvâmes d'abord que le vent refusait, puis qu'il nous devenait décidément contraire. Nous n'avions donc plus d'autre parti à prendre que d'essayer de rejoindre la station. Cela nous prit beaucoup plus de temps que nous ne nous y étions attendu. Nous ne cessions de guetter la goëlette pour qu'elle ne passât pas inaperçue, mais le soir arrivait promptement, et nous avions encore un long chemin à faire. Comme M. Burkett affirmait qu'il savait exactement où nous étions, et que bientôt nous apercevrions dans une cabane une lumière qui nous servirait de guide, nous avions mis toute voile dehors et ne pensions qu'à chercher notre fanal. La barque soutenait bien la toile; mais quand elle eut dépassé de hauts rochers et débouché du détroit dans la mer, elle fut prise dans un coup de vent soudain et, avant que nous eussions le temps de larguer les voiles, nous vîmes la barque se coucher sur le côté. Le cousin Silas avec son couteau s'efforça de couper la grande écoute, tandis que je détachais celles de l'avant et que Burkett abaissait la barre. C'était trop tard; la barque chavira. Heureusement, notre lest se composait de barils à eau : elle ne coula pas, mais se maintint la quille en l'air. Ce fut un terrible instant. Je me sentais sous la barque, engagé dans les cordages; mais je n'avais pas le temps de réfléchir; la mort se présentait à moi loin de ma patrie et de mes parents. Quelqu'un m'en retira et me plaça sur la quille; c'était le cousin Silas qui me sauvait. Mais où était le pauvre Jerry? Silas plongea encore et rapporta Jerry à la surface en le poussant vers moi. M. Kilby et M. Burkett, qui se tenaient accrochés au plat-bord, se hissèrent sur la quille, et là nous nous tînmes assis, la vie sauvée pour l'instant, mais avec les plus graves appréhensions pour l'avenir. Le vieux Surley, quand la barque avait chaviré, s'était soutenu en nageant à l'entour; quand nous nous fûmes installés sur la quille, il nous imita, et prit place, aussi grave qu'un juge et pensant que tout était pour le mieux. Si nous avions été près de terres habitées et dans un trajet fréquenté par les navires, nous aurions eu bon espoir d'être sauvés; mais nous ne pouvions compter que sur notre goëlette, et il y avait bien des chances que nous ne la vissions même point passer. Heureusement le vent tombait, la mer n'était pas fort agitée; sans cela, nous aurions été enlevés de notre siége périlleux. Le courant était très-fort, et Burkett pensait qu'il nous portait sur la station; mais il s'agissait de savoir si nous l'atteindrions avant le changement de la marée, et si nous nous en approcherions assez pour que nos cris fussent entendus. Ces prévisions nous occupèrent quelque temps et eurent pour effet de nous distraire de l'horreur de notre position. Jerry et moi nous nous tenions à califourchon sur la quille, à l'arrière de la barque; le cousin Silas s'était posté sur l'avant; Burkett et Kilby s'étaient accrochés, étendus de toute leur longueur sur le milieu.

« Ne pensez-vous pas, Brand, que nous pourrions essayer de retourner la barque? demanda Burkett. Si nous y réussissions, nous pourrions ramer vers quelque rivage et nous ne courrions plus le risque de mourir de faim.

— Nous devons tout essayer, » dit le cousin Silas en se laissant glisser dans l'eau. Nous l'imitâmes. « Allons! tous ensemble! soulevons! » Nous soulevâmes, mais en vain. La voile ou quelque autre objet pesant, embarrassé dans le gréement, nous empêcha de retourner la barque.

« Il y faut renoncer! cria Burkett. D'ailleurs les avirons sont, je le crains, partis à la dérive et, comme nous n'avons pas de chapeau, nous n'aurions plus rien pour épuiser l'eau. »

En effet, nous ne portions que de légères coiffures de marin, qui ne nous auraient servi à rien pour vider la barque. Il fallait donc renoncer à notre tentative et regrimper à nos places, le cœur serré, et tout épuisés par les efforts que nous venions de faire. La nuit venait rapidement, et les ténèbres qui nous environnaient graduellement augmentaient les horreurs de notre situation.

« J'ai une chose à vous dire, reprit Burkett; à la station il y a toujours une lumière allumée. Si nous l'apercevons, nous saurons du moins où nous sommes et nous pourrons espérer de gagner le rivage. »

Cela ne me semblait qu'une pauvre consolation. Cette lumière ne pouvait guère nous être utile que si le flot nous en approchait assez pour que nous pussions nous faire entendre à terre. Heureusement nous pouvions encore distinguer le contour de la côte le long de laquelle nous allions à la dérive: sans cela nous aurions ignoré de quel côté chercher la lumière annoncée. Le cousin Silas ne parlait guère, il cherchait ardemment le signal qui pour nous avait une vitale importance. Que notre position était épouvantable! Je n'osais pas y penser; je n'espérais guère sauver ma vie, et pour tant je n'osais pas considérer l'avenir. J'attendais le résultat avec une espèce d'indifférence apathique. La lumière ne se montrait pas; le courant nous entraînait évidemment vers le milieu du passage à la haute mer, dans la direction de ce promontoire fameux par ses tempêtes, le cap Horn. Il fallait donc renoncer à toutes les chances, même la plus éloignée, d'être jetés sur la côte d'une des Falklands méridionales. Depuis quelque temps personne ne parlait, lorsque Silas nous dit:

« Mes amis, avez-vous réfléchi que nous pouvons bientôt mourir? Y êtes-vous préparés? Êtes-vous prêts à comparaître devant le juge de toute la terre? Il faut y penser, demander pardon de nos fautes et élever nos cœurs à Dieu. »

Nous le fîmes et nous priâmes comme jamais nous n'avions prié. Puis je pensais à tous ceux que j'aimais et à la douleur que ma mort leur causerait, et je versais des larmes amères moins sur moi que sur eux. Je pleurais encore, quand tout à coup un cri me ramena au sentiment de ma propre situation.

« La lumière! la lumière! la voici! Je la vois distinctement! s'écriait Jerry, qui n'avait pas cessé de rechercher notre fanal.

— Où ça? où? lui criâmes-nous tous ensemble.

— A angle droit avec la quille de la barque, telle qu'elle est posée, à babord. Là! elle est très-brillante.»

Nous regardâmes tous du côté indiqué. C'était bien la lumière; nous n'en pouvions plus douter, elle éclatait joyeusement au milieu des ténèbres. Elle pouvait bien être encore à 2 kilomètres au sud de nous, qui certainement nous trouvions encore à 1500 ou 1600 mètres de la côte.

« A quelle distance de la station croyez-vous que nous passerons? » demanda Silas à Burkett.

Après avoir réfléchi, Burkett répondit: « A peu près à celle où nous sommes du rivage.

— Quelle chance alors avons-nous de nous faire entendre et d'obtenir du secours? ajouta Silas.

— Aucune, répondit Burkett avec tristesse.

— En ce cas, nous n'avons plus à hésiter, fit le cousin Silas d'une voix ferme. Mes amis, l'un de nous doit essayer de gagner la terre à la nage. Le risque à courir est grand et la route est longue; mais je ne vois pas d'autre moyen de nous sauver et, conséquemment celui de nous qui nage le plus longtemps doit faire la tentative.

— Je voudrais bien être meilleur nageur que je ne le suis, dit Burkett; mais je crois que je n'arriverais point.

— Je nage mal et je resterais certainement en route, ajouta Kilby avec un soupir.

— Moi, j'essayerai, monsieur Brand, s'écria Jerry; je peux flotter si je ne peux pas nager tout le temps.

— J'irai avec vous, dis-je en me préparant à me déshabiller comme Jerry le faisait.

— Non, non! aucun de vous, mes enfants, ne peut y aller, s'écria le cousin Silas. En faisant l'offre j'étais prêt à en courir les risques. Harry, si vous échappez à ce péril, vous direz à ma mère que ma dernière pensée a été pour elle. N'oubliez jamais que vous avez un jour à comparaître devant Dieu. Gérard, votre père comprendra bien que je suis mort en faisant mon devoir. Adieu, mes amis. Je me confie à Dieu. Que sa volonté soit faite, et puisse-t-il m'aider à vous amener du secours. »

En disant ces mots, il nous passa ses vêtements que nous arrangeâmes en travers sur la quille de la barque; puis il se laissa glisser dans l'eau sombre et se dirigea vers la terre. Lorsqu'il partit, le vieux Surley se prépara à le suivre; nous essayâmes de le retenir, mais il se lança à l'eau et s'en alla nageant paisiblement à côté de M. Brand.

« C'est une bonne chose, remarqua Jerry; le chien peut aider l'homme s'il devient fatigué. J'ai ouï dire que cela est arrivé plusieurs fois. »

Le cousin Silas calculait que, porté vers le sud par le courant, il aborderait directement sous le fanal. Avec ses brassées calmes et fortes, il s'ouvrait un chemin dans les flots. Sa mâle poitrine ne laissait échapper aucun son et nous ne percevions pas le bruit que faisaient ses mains en se mouvant avec lenteur pour séparer l'eau devant lui. Nous priâmes ardemment Dieu pour lui, et nous le suivîmes des yeux tant que sa tête ne se fut pas perdue dans les ténèbres.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

A TRAVERS LA FRANCE

—

CHAUVIGNY

Chauvigny est une des villes les plus curieuses du Poitou, un des pays de France les plus riches en curiosités naturelles, en sites historiques et en vieux monuments.

Bâtie au commencement de l'ère féodale sur un promontoire abrupt et allongé qui domine de la manière la plus pittoresque la vallée de la Vienne, Chauvigny devint bientôt un saisissant exemple de la division, de l'émiettement où pouvait arriver au moyen âge la puissance politique. Quatre juridictions se partagèrent la ville et y établirent leur siége. Sur le point culminant du promontoire se dressa, au XIe siècle, un vaste donjon carré affermi par de solides contre-forts et entouré de remparts. Auprès de ce château seigneurial, des chanoines vinrent se construire, avec tout le luxe de l'architecture romane, une basilique dont ils protégèrent également les abords par une enceinte de murailles. Les chapitres et les monastères, nos jeunes lecteurs l'ont appris sans doute, jouissaient des mêmes droits féodaux que les barons et les chevaliers. Un peu plus bas une seconde forteresse, non moins vaste que la première, devint la résidence d'un troisième possesseur de Chauvigny. Enfin, mais dans des proportions plus modestes, s'éleva un ou deux siècles après un troisième manoir.



Chauvigny : la ville haute

La ville, trop directement compromise dans son repos par les luttes sanglantes que pouvaient facilement allumer de tels voisinages, descendit bientôt de la colline et se réunit presque tout entière dans la plaine, autour d'une église romane qui est encore aujourd'hui une de ses principales curiosités. L'histoire, néanmoins, ne dit mot des rivalités des différents possesseurs de Chauvigny. Ce silence laisse présumer pour les anciens habitants une assez longue tranquillité. Ce calme fut d'ailleurs affermi, après les croisades, par la réunion de tous les châteaux entre les mains du seigneur principal, l'évêque de Poitiers, que sa dignité ecclésiastique rendait en même temps le suzerain du monastère. Deux des châteaux devenus inutiles, le troisième subit le même sort dès que le progrès de la vie confortable eut appelé ses possesseurs vers des demeures plus riantes et moins sombres.

Aujourd'hui ces forteresses servent d'ornement à la ville dont jadis elles furent souvent la terreur. Leurs ruines, ingénieusement distribuées par la nature, complètent de la manière la plus heureuse l'aspect pittoresque du promontoire, tandis que l'église collégiale, toujours consacrée au culte qui la fit ériger, attire de nombreux artistes par la beauté de ses proportions, la richesse de sa décoration romane et la naïveté de ses sculptures.

A. SAINT-PAUL.





Yves s'était levé. (P. 97, col. 2.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XIII

Où Yves est obligé de se déclarer plus tôt qu'il ne l'aurait voulu.

Or on n'était pas encore à la fin de septembre, et Yves était encore bien loin du total cherché, lorsqu'il arriva un événement qui devait avoir une grande influence sur les destinées des héros de cette histoire. Le fermier Goëllo perdit sa femme.

Françoise, qui avait soigné et servi sa maîtresse comme une fidèle servante, la regretta sincèrement; mais elle eut trop à faire pour passer son temps à pleurer, tant pendant la maladie qu'après la mort et le jour des funérailles. Aussi, dès qu'elle eut jeté l'eau bénite sur la bière qu'on venait de descendre dans la fosse, elle se hâta de rentrer à la ferme pour mettre tout en ordre, et préparer un souper pour les parents que Goëllo pourrait ramener le soir, en revenant du cabaret, où ses amis, selon l'usage, l'avaient conduit pour le distraire de son chagrin. Yves alla ce jour-là au cabaret; ce n'était pas dans ses habitudes, mais il ne pouvait se dispenser d'y accompagner le fermier, ancien ami de sa famille.

Au cabaret, les choses se passèrent comme à l'ordinaire. On parla beaucoup de la défunte, on fit son éloge, entremêlé de fréquentes rasades; on s'apitoya sur le sort de Goëllo, resté seul avec une maison à diriger, après avoir eu pour femme une si bonne ménagère.

Goëllo n'avait plus très-bien sa tête, et il avait complétement oublié toutes les considérations de respect humain qui pouvaient l'empêcher de rendre hommage à la vérité.

« Oh! dit-il, la bonne Agathe était une excellente femme, mais ce n'est pas sa perte qui empêchera la maison de marcher; l'ouvrage qu'elle y faisait n'était pas lourd : on n'y manquait de rien, c'est vrai; mais c'est qu'elle avait une bonne servante.

— C'est égal, Goëllo, dit un malin, père d'une fille majeure, c'est triste pour un homme d'être veuf; vous serez un jour ou l'autre obligé de penser à vous remarier. »

Les autres furent de l'avis de celui-là, et, au bout d'un quart d'heure, Goëllo était persuadé qu'il n'avait rien de mieux à faire que de se remarier. Alors on commença à lui citer une demi-douzaine de filles qui pourraient lui convenir. Mais le fermier reprit la parole :

« Tout ça, dit-il, c'est de la jeunesse qui ne pense qu'à s'amuser, et qui mettrait ma maison sens dessus dessous. Je sais ce que je ferai : c'est la servante qui mène tout à la ferme et qui la tient en prospérité depuis des années : j'épouserai la servante.

— Françoise Dano? s'écria Yves.

— Oui, Françoise; une bonne fille, qui mérite bien ça. C'est décidé; je vais lui en parler demain matin, et l'on fera la noce quand elle voudra. »

Quelles objections firent au fermier les autres buveurs, fort mortifiés de voir leurs prétendantes évincées, c'est ce qu'Yves ne sut pas. Il s'était levé sans bruit et s'était glissé dehors.

Quelques instants après, Françoise, qui savonnait

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

du linge dans une grande cuve, entendit heurter à la porte. « Entrez! » dit-elle ; et Yves entra.

Elle l'accueillit avec son sourire de bonne humeur.

« Comment, Yves, te voilà! Est-ce que le maître et les parents sont derrière toi? Je pensais qu'ils resteraient plus longtemps là-bas.

— Ils y sont encore pour longtemps; moi, j'ai à te parler. Est-ce vrai que tu vas épouser le fermier Goëllo? »

Françoise laissa tomber son battoir.

« Moi? est-il possible de penser à une chose pareille! un homme qui vient de mener sa femme en terre!

— Il dit qu'il a besoin d'une femme pour mener sa maison, et que, comme tu la mènes très-bien, c'est toi qu'il veut prendre. »

Françoise restait stupéfaite.

« Il n'a pas besoin de m'épouser pour ça, dit-elle après avoir réfléchi un instant; est-ce que je ne suis pas une bonne servante? Je serais la maîtresse de la maison que je ne pourrais pas en faire plus que je n'en fais.

— Oui, mais une servante peut changer de maîtres, et une femme ne peut pas changer de mari : il veut être sûr de te garder. Ça fera une belle noce! Quel âge as-tu, Françoise?

— Quel âge j'ai? Mais j'ai vingt et un ans, puisque tu en as vingt-quatre! Tu ne te rappelles donc plus que nous nous sommes dit nos âges dans le cimetière, quand tu étais encore mousse? Moi, je n'ai rien oublié de ce que nous nous sommes dit, ni ce jour-là, ni depuis.

— Ni moi non plus; mais c'était pour te le faire dire. Vingt et un ans! et lui il en a bientôt cinquante, ça fera un joli mari! Il ne faut pas que tu comptes sur lui pour mener la danse, le jour de la noce.

— Mais, mon Dieu, Yves, qu'est-ce que tu me racontes donc là? Est-ce que c'est pour danser que l'on se marie? Je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui, je ne t'ai jamais vu comme cela!

— Et moi, je ne t'ai jamais vue si tranquille. Mais je vois ce que c'est : tu es contente, tu épouseras le fermier. C'est un bon parti, il est riche.... Ah! j'ai été un grand fou! Je croyais, moi, parce que j'ai vécu avec la même idée depuis que je suis capable d'avoir une idée là-dessus, qu'elle devait avoir la même idée que moi, et je ne lui ai parlé de rien. J'ai travaillé tant que j'ai eu de force pour faire arriver plus vite le jour où j'aurais le droit de lui dire ce que j'ai dans le cœur depuis si longtemps, et voilà qu'un autre est venu avant moi! Épouse le fermier, Françoise! Qu'est-ce que j'ai à t'offrir, moi! Je suis un pauvre garçon: je n'ai ni champs, ni prés, ni bestiaux, je n'ai à moi que mon travail ; un riche fermier te rendra plus heureuse. Épouse Goëllo! »

Et Yves, qui n'en avait jamais dit si long d'un coup, se laissa tomber assis sur le banc et se mit à sangloter.

Françoise avait tout à fait quitté son linge et son battoir. Elle s'approcha de lui, moitié riant, moitié pleurant.

« Vrai, Yves, je n'avais pas deviné cela, lui dit-elle. Est-ce qu'une idée pareille pouvait me venir, à moi, la pauvre fille élevée par charité, à moi, qui n'ai ni parents ni amis, qu'il se trouverait au monde un garçon d'assez grand cœur pour m'offrir un compagnon, un chez-moi, une mère, et que ce serait justement celui à qui j'aurais voulu donner toutes les richesses et tout le bonheur de la terre, si je les avais eus dans la main! Oh non! Yves, je n'aurais jamais deviné cela!

— Et à présent que tu le devines, tu n'épouseras pas le fermier? »

Elle fit signe que non et mit ses deux mains dans la grande main que lui tendait le marin.

« Ces bonnes petites mains travailleuses! dit-il en les regardant tout ému.

— Elles seront heureuses de travailler pour ta mère, Yves. Elle va se reposer : je te promets de ne plus lui laisser rien à faire dans le ménage.

— Oh! je sais bien que tu seras une bonne fille pour elle... Nous serons bien heureux à nous trois, Françoise; quel dommage que le père ne soit plus là...! Pauvre père! comme il t'aurait aimée!... Il faut que je te quitte, voilà là-bas les gens qui reviennent du cabaret. Je vais aller raconter tout à ma mère. »

Françoise retira vivement ses mains.

« A ta mère? est-ce qu'elle ne le sait pas?

— Non.... ce matin encore je ne me doutais pas que je te le dirais si vite. Je voulais avoir amassé auparavant une jolie somme pour entrer en ménage et faire une belle noce; j'aurais ensuite parlé à ma mère la première, et c'est elle qui serait venue te demander d'être sa fille. »

Françoise secoua tristement la tête.

« Mon pauvre Yves, je crains bien que tu n'aies fait une provision de chagrin. Ta mère ne pense qu'à te marier à une riche héritière. Voilà des années qu'elle me parle de cela, et si je n'y ai pas songé tout à l'heure, c'est que j'ai cru que tu venais avec son consentement.



— Une héritière, qui la méprisera et me rendra malheureux par son orgueil et sa coquetterie? Ni pour elle ni pour moi, je ne veux d'une héritière, et je ferai bien entendre raison à ma mère; n'aie pas peur, elle t'aime et ne sera pas difficile à persuader.

Au revoir, ma Françoise; tu peux préparer la coiffe de noce. »

Françoise, debout snr la porte, le regarda s'éloigner.

« Il m'a fait une fausse joie, murmura-t-elle; sa mère ne voudra pas. C'est égal, toute ma vie je remercierai le bon Dieu de m'avoir envoyé ce petit moment de bonheur. »

XIV

Les conditions de Marion Pierzik.

Françoise avait dit vrai : Yves avait amassé une provision de chagrin, non-seulement pour lui, mais pour d'autres : pour sa mère d'abord, qui commença par se fâcher et qui finit par se désoler de l'écroulement de ses châteaux en l'air. Yves se désespérait, et la pêche s'en ressentait : il était probablement moins attentif que par le passé et ne savait plus jeter les filets aux bons endroits. Mais Yves et sa mère, après tout, ne se tourmentaient que parce qu'ils le voulaient bien, et la pauvre Françoise était plus à plaindre qu'eux. Le fermier Goëllo, rentré dans son bon sens, n'avait pas oublié ses résolutions du cabaret ; et dès que son premier deuil avait été passé, il avait adressé sa demande à Françoise. Françoise avait refusé, comme de juste ; et depuis ce temps-là Marion la persécutait pour qu'elle consentît. C'était un si bon parti, un si brave homme, la plus belle ferme du pays ; il fallait être folle pour refuser ainsi son bonheur, quand on n'avait rien et qu'on était bien sûre de ne jamais retrouver une occasion pareille. La jeune fille répondait qu'elle ne s'était jamais plainte d'être servante, et que si elle aimait mieux gagner son pain en travaillant que de devenir fermière, cela la regardait et ne regardait qu'elle. Elle disait cela avec tant de douceur et de résignation, sans marquer la moindre rancune à la mère d'Yves, que celle-ci n'avait pas le courage de lui faire des reproches, ni même de lui dire qu'Yves lui avait parlé de ses intentions. Françoise la laissa pendant quelque temps lui conter ses doléances sur l'entêtement de son fils, qui ne voulait pas entendre parler d'épouser la fille du voisin Legal, une fille de six galons d'argent! et un jour elle finit par lui dire, tout doucement :

« Voyez-vous, madame Pierzik, je ne puis pas être de votre avis là-dessus. J'ai toujours été pauvre, et ce n'est jamais cela qui m'a causé du chagrin ; et j'ai connu des gens riches qui n'étaient pas heureux ; aussi je crois que l'argent n'y fait pas grand'chose. Yves s'est toujours conduit comme un garçon raisonnable, et il me semble que vous pourriez avoir confiance en lui. Mais je veux bien vous promettre, si c'est capable de vous rassurer, que je ne serai jamais votre bru malgré vous, et que votre refus ne m'empêchera pas de vous aimer et de vous respecter, et de garder toujours la reconnaissance que je vous dois. Seulement il ne faut plus me parler d'épouser le fermier. »

Marion Pierzik, qui ne s'attendait pas à cela, fut aussi surprise que contente de la promesse que lui faisait Françoise : elle n'en demanda pas davantage pour le moment et ne reparla plus de Goëllo. Elle se coucha ce soir-là fort tranquille : Yves finirait par ne plus penser à Françoise, et tout s'arrangerait pour le mieux. Elle rêva des six galons d'argent de la voisine.



Riou finit par confier à Marion. (P. 100, col. 1.)

Comment se fit-il que cette tranquillité devint de l'inquiétude, le lendemain et les jours suivants? La Pierzik n'était point méchante, elle était seulement dominée par la crainte de la misère, crainte si habituelle aux gens qui ont eu beaucoup de peine à vivre. Mais elle aimait son fils, et elle souffrait de ne plus entendre son bon rire et de ne plus voir sa mine réjouie d'autrefois. « Il se consolera, » s'était-elle dit ; mais, au fond de son cœur, elle trouvait qu'il ne se consolait pas vite. Françoise aussi lui faisait de la peine. Les paroles de la jeune fille : « Votre refus ne m'empêchera pas de vous aimer et de vous respecter, » l'avaient d'abord trouvée assez incrédule ; mais quand elle vit Françoise toujours aussi polie, aussi douce, aussi serviable envers elle ; quand elle remarqua qu'elle faisait effort pour lui sourire et lui dissimuler sa tristesse, et qu'elle n'encourageait nullement Yves à demeurer fidèle à ses promesses, elle se dit : « Cette pauvre petite a pourtant un bien bon caractère! » et elle la plaignit.

Elle voyait souvent la fille de Legal, qui était vrai-

ment une jolie fille et qui ne manquait pas de bonnes qualités. Pourtant Marion Pierzik ne pouvait s'empêcher de la comparer sans cesse à la pauvre Françoise, et la comparaison était toute à l'avantage de celle-ci. Françoise était bien plus alerte, bien plus active ; elle rangeait un ménage en un tour de main, et elle ne cassait jamais rien, tant ses mouvements étaient doux. Elle était aussi plus adroite pour coudre, pour filer, pour tricoter; elle était plus sobre et se contentait pour son repas de la moindre part, laissant toujours aux autres les meilleurs morceaux. La fille de Legal, au contraire, et en général toutes les héritières que Marion passait en revue, étaient friandes et aimaient les petits plats doux. Leur toilette devait coûter gros, car elles changeaient souvent de robe et de tablier, de coiffe et de mouchoir, sans pour cela avoir meilleure façon que Françoise, qui savait faire durer les vieilles nippes de sa mère et les tenir toujours propres. Décidément il n'y en avait pas une qui valût Françoise.

Elle se tourna vers Françoise. (P. 101, col. 2.)

Pendant que la Pierzik était dans cette perplexité, le vieux Riou vint revoir son village, et comme il n'y possédait plus de maison, il demanda asile à sa commère. On lui donna la plus belle chambre, comme il convient pour un homme d'âge, et on le traita du mieux qu'on put. Le vieux Riou paraissait heureux comme le poisson qu'on remettrait dans l'eau ; il humait à pleines narines l'air de la rade, et passait ses journées sur la grève, fumant sa pipe au soleil, et donnant à l'occasion un coup de main aux pêcheurs, ses anciens amis ; et, quand le temps était beau, il s'embarquait avec eux et aidait à la manœuvre.

Au logis, il causait beaucoup avec la Pierzik et ne lui cachait pas qu'il s'ennuyait à Lorient. C'était un trop grand port, une trop grande ville; il n'y connaissait personne; son gendre demeurait trop loin du bord de l'eau, et comme il n'était pas marin, on ne voyait pas de marins chez lui; et puis, et puis... le bonhomme hésita longtemps à dire ce qui l'affligeait. Il finit par confier à Marion que sa fille avait épousé un marchand qui était fort à son aise, beaucoup plus que les Riou, et qui leur faisait sentir qu'il se considérait comme fort au-dessus d'eux : Riou en souffrait, et sa fille aussi.

« Croyez-moi, dit le pauvre homme en achevant ses doléances, c'est une mauvaise affaire que de s'allier à plus riche que soi. »

Les paroles du vieux Riou firent beaucoup réfléchir la veuve. Elle se vit, dans ses vieux jours, obligée d'aller chercher un peu de pain et de satisfaction chez des étrangers, parce qu'elle aurait voulu s'allier à plus riche qu'elle, et les défauts de la fille de

Legal lui apparurent plus clairement qu'ils n'avaient fait jusqu'alors. Peu à peu elle en vint à déplacer ses anciens rêves et à penser que ce serait la meilleure chose du monde d'avoir une bru qui lui devrait tout, qui n'aurait point de parents capables de se mêler de son ménage et de lui donner des avis, et qui serait nécessairement toute à sa nouvelle famille. Elle, Marion, resterait toujours le chef de la maison, elle vieillirait, soignée et honorée : cela pourrait bien valoir mieux que la gloriole d'appeler sa bru la plus riche fille du pays.

Il y avait des moments où Marion était tout à fait gagnée, et où elle se disait : « Dès que je vais être libre, je m'en irai chez Goëllo et je demanderai à Françoise d'épouser mon fils. » Oui : mais alors un autre côté de la question se présentait à son esprit inquiet. « Si la pêche ne donnait pas? Si la barque se perdait? Si Yves faisait une maladie qui l'empêchât de gagner pendant plusieurs semaines ou même pendant plusieurs mois? S'il venait une nombreuse famille à nourrir? « Et elle voyait dans l'avenir une troupe d'enfants en guenilles qui demandaient du pain, et des parents qui pleuraient parce qu'ils ne pouvaient pas leur en donner. Marion Pierzik était bien embarrassée.

Elle finit par en revenir à ses vaches et à son pré. Le pré était toujours là, et quelle belle herbe il donnait! Haute et touffue, sans joncs ni mauvaises plantes, et le regain valait presque la première récolte. Hervé ne tenait pas à ce pré; on savait que ses femmes ne se souciaient pas de s'occuper d'une laiterie. Il vendait son foin, tout simplement, il ne refuserait pas de vendre la terre. Avec le pré, il faudrait des vaches, deux au moins pour commencer, deux de ces petites vaches noires et blanches qui sont si bonnes laitières. Françoise s'entendait très-bien à la laiterie, comme à tout le reste; d'ailleurs, elle et Marion feraient du beurre, du lait caillé, de la crème qu'elles iraient vendre à la ville, et si la pêche était bonne, tout l'argent que gagneraient les deux femmes pourrait être mis de côté. Quand les enfants seraient venus, on leur apprendrait de bonne heure à garder les bêtes ; on pourrait alors avoir des moutons qu'on enverrait paître dans les landes, sans avoir besoin de payer un berger. Et s'il arrivait qu'un jour Yves fût fatigué de la mer, il n'aurait qu'à vendre sa barque et ses engins de pêche ; il trouverait de quoi s'occuper chez lui à de l'ouvrage moins périlleux que le métier de marin. Marion n'était pas fille de pêcheur et elle n'avait jamais pu se faire aux dangers de la mer.

Donc, ayant ainsi raisonné, elle appela Yves, un jour qu'il venait de quitter la table où il avait mangé sans dire un mot.

« Viens-t'en avec moi à la ferme de Goëllo, lui dit-elle, nous trouverons Françoise seule à cette heure, et j'ai à vous parler à tous deux. »

Yves prit son bonnet et la suivit le cœur plein d'espoir. Ils arrivèrent ensemble chez Goëllo; Françoise filait devant la porte, entourée de poules familières qui venaient becqueter du grain à ses pieds.

« Françoise Dano, dit la Pierzik, qui avait préparé son petit discours, mon fils Yves que voici et qui est un honnête garçon, désire vous avoir pour femme, et vous avez refusé un riche fermier, parce que vous ne vouliez pas prendre un autre mari qu'Yves Pierzik. »

Elle se tourna en parlant ainsi, vers Yves d'abord, vers Françoise ensuite. Tous deux firent un signe d'assentiment; Yves était tout étonné; Françoise ne comprenait rien au ton solennel de la veuve qui la tutoyait ordinairement; mais elle sentait que celle-ci s'y serait prise autrement pour lui demander d'être sa fille.

« Je vous ai toujours refusé mon consentement, reprit Marion, parce que c'est une triste chose que de se marier quand on est aussi pauvre que vous l'êtes; autant vaudrait se mettre la corde au cou. Voici donc ce que je viens vous dire aujourd'hui : La mer est traîtresse, elle m'a déjà pris mon mari, et quand un homme est devenu vieux, il n'a plus la force de gouverner un bateau et de gagner sa vie à la mer ; il faut avoir de quoi vivre à terre, et je ne permettrai à mon fils de se marier que quand il aura de son chef, ou de celui de sa fiancée, au moins deux vaches et un pré pour les nourrir. Avec douze cents francs, on peut acheter tout cela, et encore payer les frais de la noce; le jour où vous viendrez m'apporter douze cents francs en argent, je vous conduirai chez monsieur le curé pour faire publier les bans de votre mariage, et à la mairie pour faire mettre les affiches. Voilà ce que j'avais à vous dire; c'est mon dernier mot, et je ne reviendrai jamais là-dessus. »

Et Marion Pierzik tourna les talons et partit sans regarder derrière elle. Yves, consterné, la regarda s'éloigner. Quand elle eut disparu au détour du chemin : « Douze cents francs! s'écria-t-il douloureusement. Combien nous faudra-t-il d'années pour amasser douze cents francs? »

Françoise, qui songeait le front baissé, releva la tête. « Ne perdons pas courage, Yves. Ta mère a peut-être raison. Si la misère tombait sur nous, nous n'aurions pas à nous plaindre, puisque nous l'aurions voulu; mais ta mère en souffrirait aussi et ce ne serait pas juste. Laisse-moi réfléchir un peu, et viens demain matin au cimetière quand le soleil se lèvera, j'y serai, et je te dirai ce que j'aurai résolu. »

A suivre. Mme Colomb.



LE TISSAGE[1]

J'allai donc chez Jean Malisson.

Quand je fus de retour : « J'ai vu là, dis-je à mon vieux voisin, tout ce que j'avais vu chez Pierre Lauret, excepté les lisses.

— En ce cas, comment les fils de la chaîne sont-ils manœuvrés pour que le fil déroulé par la navette les couvre ou en soit recouvert?

— Au-dessus du métier, une boîte est installée, dans laquelle sont rangées, comme des fusées dans une caisse d'artifice, autant de crochets de métal qu'il y a de fils à la chaîne de l'étoffe. Une ficelle qui descend de chacun de ces crochets les rattache à l'un des fils. Au-dessous de chaque rang de crochets est une lame qui, à chaque coup de navette, se soulève, et soulèverait avec elle tous les crochets, si certains de ceux-ci n'avaient pas été préalablement repoussés de côté. Mais tous les crochets sont susceptibles d'être dérangés, et voici comment. A chacun est adaptée une tige de fer qui va sortir sur le côté de la boîte. Or, sur l'endroit où les bouts de ces tiges se présentent en bataillon serré, vient à chaque *pulsation* du métier battre un bloc de bois percé d'autant de trous correspondant aux tiges qui peuvent y pénétrer. Mais à chaque mouvement une feuille de carton vient s'interposer, dans laquelle des trous ont été aussi pratiqués deci et delà, dans un ordre combiné. Si un trou se rencontre en face de la tige, la tige pénètre, et le crochet auquel elle aboutit n'étant pas dérangé est enlevé par la lame, et le fil de chaîne correspondant est soulevé. Tandis que si, au contraire, le carton est plein, la tige est repoussée, qui dérange le crochet et fait que la lame lui échappe, et le fil de chaîne correspondant reste en repos.

» Tout se réduit donc par ce système à percer les feuilles de carton en conséquence du nombre des fils qui doivent être soulevés, pour produire l'entrelacement voulu, et à avoir autant de feuilles de carton différentes que le dessin comporte de différents entrelacements des fils de chaîne et des fils de trame. C'est aussi merveilleusement simple que merveilleusement ingénieux.

— Aussi, me répliqua le metteur en carte avec une très-sensible animation, aussi n'est-ce rien moins que la merveilleuse découverte de Jacquart, qui fut, à proprement parler, pour le tissage des étoffes, ce que l'invention de l'imprimerie fut pour la fabrication des livres; car tout ce qu'on avait imaginé de mieux jusqu'alors se bornait à la complication du nombre des lisses, qui, vous le comprenez, ne pouvait pas être poussée très-loin, ou bien à l'invention des métiers dits *à la tire*, où le tisserand avait pour servants des enfants, des femmes, des vieillards, qui, les yeux fixés sur un indicateur, étaient chargés de tirer des *lacs* ou cordes, disposées de façon à commander tels ou tels des fils de la chaîne. On obtenait ainsi d'assez beaux résultats, mais Dieu sait avec quelle lenteur, moyennant quel nombreux personnel, et au prix de quelles souffrances endurées par les pauvres tireurs de lacs qui, obligés d'avoir l'attention portée à la fois et sur l'indicateur et sur l'ouvrier, et placés, par une étrange disposition des appareils, dans la plus fatigante posture, devaient encore opérer de grands efforts pour le tirage des cordes. Aussi, dans les centres où le métier à la tire était employé, pouvait-on voir des multitudes de gens que cette cruelle manœuvre rendait étiques et contrefaits.

» Quand, à Lyon, le métier Jacquart parut, qui supprimait tout ce gênant et martyrisant attirail, peu s'en fallut cependant que l'inventeur ne fût bel et bien jeté, pieds et poings liés, dans le Rhône, par les tireurs de lacs, qui l'accusaient, sincèrement sans aucun doute, de causer la ruine de l'industrie. Mais on parvint à l'arracher de leurs mains et à le garantir de leur fureur. Et, quelques années plus tard, la fabrication étant devenue, grâce à lui, aussi facile, aussi rapide et aussi relativement économique qu'elle était auparavant lente, pénible et dispendieuse, il arriva que les débouchés s'ouvrirent nombreux, et que là où il y avait un seul métier à la tire, occupant trois ou quatre personnes, on en comptait au moins vingt à la Jacquart, qui nécessitaient un concours de bras proportionnel. »

Le professeur fit une pause, pendant laquelle je ne manquai pas de me disposer déjà à partir pour quelque nouvelle pérégrination; mais j'en fus, momentanément du moins, pour mes préparatifs, car, du moment où il m'avait fait prendre une idée sommaire des procédés de tissage, il crut devoir attirer mon attention sur la carte à laquelle il travaillait. Il me fit voir avec quelle minutie il y marquait le rôle que chaque fil aurait à jouer pour traduire le dessin. Mais, quand je lui demandai la raison d'être de cette traduction, il m'envoya chez le *liseur*, ou artisan chargé de percer les *cartons*, d'après les indications de la mise en carte.

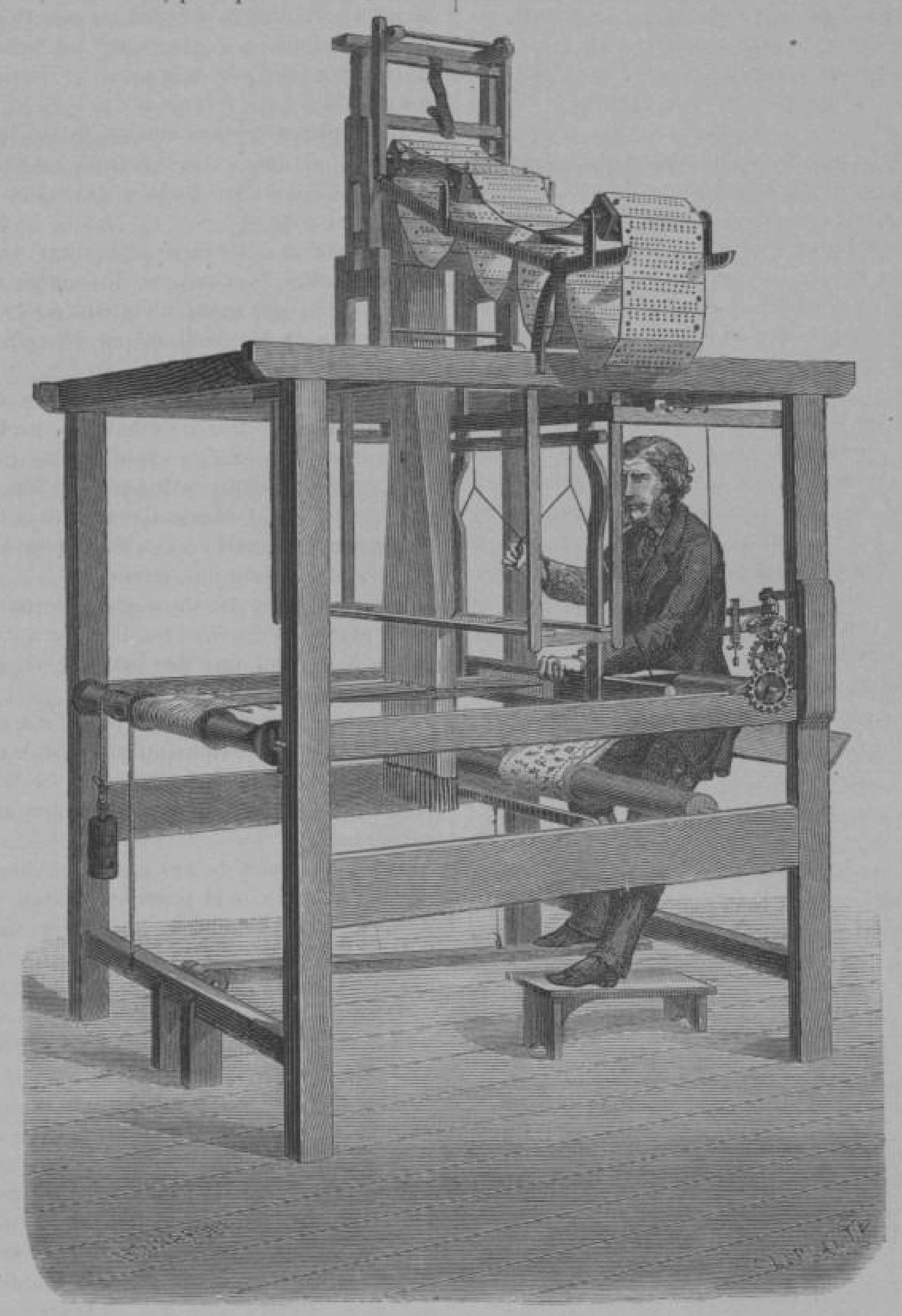
Après le liseur, je visitai les *dévideuses*, qui mettent en bobines les fils arrivés en *flottes* du moulinage ou de la filature; puis les *ourdisseuses*, dont les fonctions, d'ailleurs délicates, consistent à disposer sur un rouleau s'adaptant au métier, sur l'*ensuble*, l'ensemble des fils dont la chaîne sera composée.

Il fallut donner un regard à la *faiseuse de canettes*, qui garnit de trame la petite bobine que porte la navette. La *remetteuse* ne fut pas oubliée, qui fait sa spécialité de disposer sur le métier à tisser la chaîne venant de chez l'ourdisseuse...

Puis, quand il m'eut laissé entendre qu'en de certains cas il arrivait qu'on multipliât les *chaînes* d'une étoffe, mon professeur m'envoya visiter un *veloutier*,

1. Suite et fin. — Voy. page 85.

qui me montra en effet que, pendant qu'une des deux chaînes sert au tissage proprement dit, l'autre se replie en boucles, qu'on laisse formées si l'on veut obtenir de l'*épinglé*, ou que l'on fend pour produire le *poil* du velours ordinaire, poil qui se trouve ainsi



Le métier Jacquart. (P. 102, col. 1.)

résulter d'une multitude de petits pinceaux rapprochés, de même longueur.

Puis... Mais que sais-je enfin? la liste de mes courses serait longue. Toujours est-il que, soit excellence de la méthode, ou peut-être seulement excellence de mes jambes, deux mois ne s'étaient pas écoulés que je pouvais déjà me croire assez familier avec les diverses opérations pratiques de la fabrication, pour espérer qu'en m'aidant des lois théoriques dont je comptais poursuivre sérieusement l'étude, je ne tarderais pas à être en état de faire quelques pas sans trébucher dans ma nouvelle carrière. J'avais même montré des essais de composition à mon maître, qui ne les avait pas jugés trop inexécutables, quand un beau jour, savez-vous ce qu'il advint? Eh! mon Dieu, il advint qu'un de ces bizarres coups de vent, comme il en souffle sur toutes les destinées, me repoussa, de la région où l'on ne s'occupait que de tissage des étoffes, dans celle où l'industrie con-

sistait exclusivement à les imprimer. De sorte qu'allant faire mes adieux au brave homme, dont j'avais appris à estimer le prétendu caractère fantasque, il m'arriva d'exprimer devant lui le regret d'avoir consacré en pure perte autant de temps à l'acquisition de connaissances que sans doute je ne trouverais jamais l'occasion de mettre à profit.

« En pure perte? répéta-t-il; non, mon ami; ne dites pas cela; car, outre que vous ignorez si l'occasion ne se présentera pas pour vous de tirer parti de cette étude, je ne saurais admettre qu'un homme intelligent pût considérer comme perdues les heures employées à se former une idée juste de l'utile et laborieuse tâche remplie ici-bas par tels ou tels de ses semblables. Je trouve, au contraire, qu'il y a dans le monde trop de gens qui restent complétement indifférents à un ensemble d'efforts dont ils ont le bénéfice plus ou moins immédiat. Je crois qu'on se récrierait moins souvent sur le prix matériel des choses, si l'on en connaissait la valeur morale; mais généralement on se préoccupe fort peu de la connaître, et l'on a tort, grand tort : car il résulterait inévitablement de cette recherche un mutuel surcroît d'estime de l'homme pour l'homme; et qui sait si la paix intérieure des nations, et même la concorde universelle, ne tiennent pas à cet oubli insignifiant en apparence? Qui sait si là encore une petite cause ne produirait pas de grands effets?... »

Ainsi me parla le vieil artisan. Depuis, j'ai souvent médité ses paroles, et... je vous les donne à méditer à votre tour.

EUGÈNE MULLER.

L'ALFA

Après notre prise de possession définitive du sol algérien, des expéditions scientifiques furent chargées d'explorer en tous sens notre nouveau territoire et de rendre compte de ses richesses naturelles.

Tous les explorateurs vantèrent au plus haut degré la prodigieuse fertilité de la région du Tell, s'étendant le long du littoral et adossée aux puissants contreforts de la chaîne de l'Atlas, qui la sépare de l'infertile Sahara.

Les premiers mouvements de cette chaîne sont couronnés de larges plateaux, qui furent, dès le premier abord, classés parmi les parties incultivables ou même inutilisables de l'Algérie.

La surface monotone de ces plateaux disparait en effet sous une abondante végétation exclusivement composée d'une espèce de grande graminée, appelée par les indigènes *alfa*.

L'alfa est une plante conquérante : elle ne souffre dans son voisinage que de rares plantes herbacées ou sous-frutescentés.

Elle appartient à la famille des graminées (*Stipa* ou *Macrocloa tenacissima*), et se présente en touffes parfaitement isolées; au centre, est le pied primitif, le noyau; la touffe s'étend en zones concentriques, de l'intérieur à l'extérieur; les jeunes pousses finissent ainsi par entourer les anciennes et par les étouffer.

Cette plante a donc envahi toute la surface des plateaux et les a transformés en une vaste mer ondoyante, dont les limites s'étendent parfois jusqu'à l'horizon.

On a donné à ces champs le nom de *mers d'alfa;* mais comme le chameau lui-même se refusait à paître l'alfa, ces mers n'étaient guère considérées d'un œil plus bienveillant par le colon, que leurs voisines les mers de sable.

Mais voilà que des feuilles d'alfa ayant été employées comme foin d'emballage, un ingénieux industriel eut l'idée d'en examiner les propriétés textiles et reconnut que cette herbe, si longtemps dédaignée, se prêtait merveilleusement à la fabrication du papier et du carton, et qu'on en pouvait même tresser des étoffes, des sparteries.

De nombreux essais démontrèrent la valeur de cette plante et aujourd'hui les mers d'alfa sont appelées à devenir une des principales sources de richesses de l'Algérie.

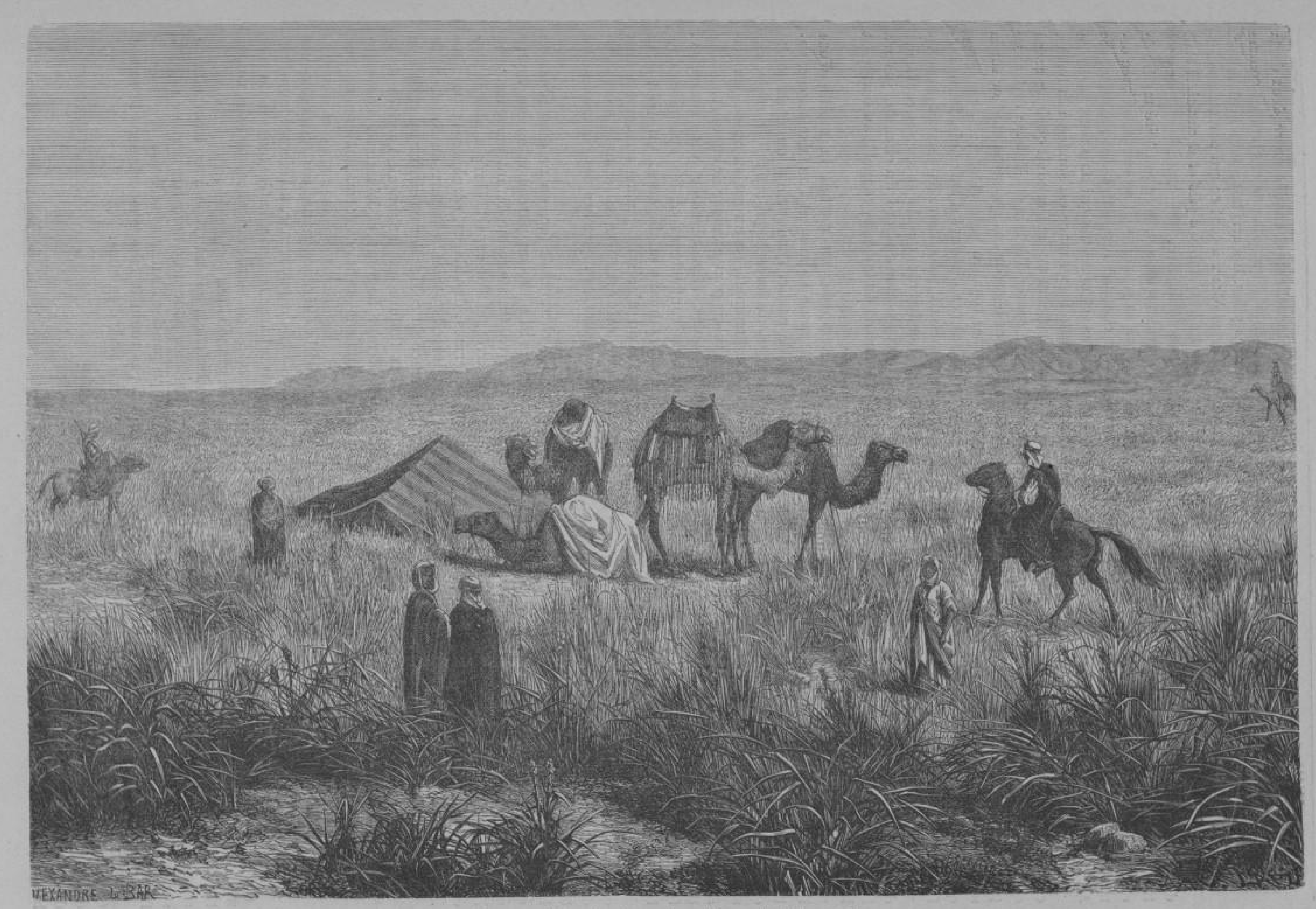
Le commerce de l'alfa a pris dans ces dernières années une telle extension que l'on a créé des chemins de fer, appelés *chemins de fer d'alfa*, dont le seul but est l'exploitation des mers ou champs de cette plante.

Les principaux de ces champs s'étendent dans la partie moyenne de la province d'Oran, où ils recouvrent une superficie de plusieurs milliers d'hectares.

L'usage de l'alfa est jusqu'à ce jour limité à l'Angleterre : le papier du grand journal anglais « *the Times* » n'est fabriqué qu'avec de l'alfa. Mais il est à espérer que nos fabricants français apprendront bientôt aussi à reconnaître l'importance de cette matière première.

Il est en tout cas fort curieux de voir cette modeste plante, considérée jusqu'ici non-seulement comme inutile, mais traitée même à l'égal d'un fléau et dont on a souvent essayé de se débarrasser par le feu, de voir, dis-je, cette plante devenir en quelques années une des richesses de notre belle colonie. Il en est ainsi sans doute de bien des choses qui ne nous semblent inutiles que parce que, dans notre présomption, nous croyons avoir déjà deviné tous les secrets de la création.

P. VINCENT.



Une mer d'alfa, dans la province d'Oran. (P. 104, col. 2.)

LES RATS DE L'ALEXANDRALAND

Nous parlons souvent de la multiplication effrayante des rats dans nos capitales ou dans certaines parties de nos campagnes. Mais nous n'en sommes pas encore au point où se trouvent certaines plaines du nord de l'Australie, dans l'*Alexandraland* où terre Alexandra, sur les bords du golfe de Carpentarie.

Là, pendant des lieues et des lieues, le sol est couvert d'un réseau de galeries creusées par les rats: c'est un dessin serré comme les mailles d'un filet, percé çà et là de trous et de jours divers. Ces plaines sont un paradis pour tous les carnassiers d'Australie, quadrupèdes, reptiles ou oiseaux. Les hibous, les faucons, les serpents, s'en donnent à cœur joie. On voit ces derniers roulés au soleil, gorgés et remplis de telle sorte qu'ils n'ont plus le courage de rentrer dans leurs trous. Quoi qu'ils aient souvent six, huit, dix pieds de longueur, quoiqu'ils appartiennent presque tous aux espèces les plus venimeuses, ils sont si rassasiés qu'ils n'attaquent personne, et ne deviennent vraiment dangereux que s'ils sont directement provoqués. Le dingo lui-même, ce chien sauvage si féroce et si vorace, ne sent plus l'aiguillon de la faim : loin d'attaquer, il se dérange à peine quand un cavalier en passant trouble son festin perpétuel. Pour quiconque l'a vu dans d'autres parties de l'Australie, il reste comme le type du brigand efflanqué, famélique et décharné : ici, quelque invraisemblable que la chose paraisse, il devient gras et presque lourd. Quelle consommation de rats ne suppose pas cette satiété de toutes les bêtes de proie! Cependant, malgré tant d'ennemis qu'il gorge de sa chair, le rat est encore le vainqueur! Il subsiste, il multiplie! Rien ne peut arrêter l'accroissement phénoménal de son espèce, et il étend sans relâche dans les plaines le labyrinthe inextricable de ses galeries à fleur de sol.

H. de la Blanchère.

LA DERNIÈRE DILIGENCE

Qui ne se rappelle, comme un souvenir de sa jeunesse, ces vieilles diligences jaunes à trois compartiments : le coupé, l'intérieur et la rotonde, aux roues toujours crottées, à la bâche de cuir poudreuse, sur laquelle un enragé loup-loup blanc aboyait avec frénésie, la tête tournée du côté des chevaux?

Le conducteur était bon enfant. Il avait un képi en accordéon crânement posé sur l'oreille, une veste de drap courte à passementeries noires et à boutons d'argent, des bottes énormes et un pantalon à rayures bleues. Son nez était rouge; il fumait une pipe à tuyau court éternellement soudée entre deux dents usées, et se tenait d'aplomb sur ses jambes comme un pont sur ses piles. Il s'arrêtait à tous les *Lion d'or*, à tous les *Cheval blanc*, à tout ce qui portait une enseigne offrant l'hospitalité *à pied et à cheval*. Il était d'humeur communicative.

Assez généralement, son père avait été maître de poste, et, dans sa jeunesse, il se souvenait avec orgueil d'avoir chaussé les bottes de postillon, ces bottes terribles et massives qui faisaient partie de l'homme comme la carapace est soudée à la tortue. Tous les conducteurs avaient conduit quelque grand personnage, le comte d'Artois ou *Madame la duchesse de Berry*, figures légendaires qui semaient l'or sur le pavé des routes royales.

En racontant ces histoires d'autrefois, le conducteur s'assoupissait volontiers. Il laissait nonchalamment flotter les rênes croisées sur ses coursiers, qui broutaient l'herbe au bord du chemin, jusqu'à ce qu'une caresse du fouet les rappelât au sentiment de la réalité.

Dans ce temps-là, on mettait la moitié d'une semaine pour venir à Paris, et l'on faisait son testament avant de partir. Quelquefois on était arrêté par les neiges, un torrent qui coupait la route, une roue qui s'enflammait, ou un essieu cassé. On stationnait aux relais pour changer de chevaux.

Si vous voulez bien réveiller vos souvenirs, avouez que les conducteurs et les aubergistes vivaient en assez bonne intelligence. On avait beau manger vite, on n'arrivait jamais au dessert sans entendre une voix articuler la formule sacramentelle : « Messieurs les voyageurs, les chevaux sont à la voiture! »

Depuis les chemins de fer, on ne dîne plus, on mange; on ne lit plus, on parcourt; on ne voyage plus, on arrive. On stationne devant une gare, cinq minutes d'arrêt, et l'on repart. Il n'y a plus de paysages, de fermes, de villages, d'auberges; on n'entend plus les claquements joyeux du fouet, ni le bruit cadencé du collier des chevaux aux grelots de cuivre, ni la fanfare qui annonçait l'arrivée de la diligence. Temps heureux et lointain... Les voyageurs devenaient amis et formaient comme une famille.

Adieu, vieille diligence jaune, aux roues toujours crottées, à la bâche poudreuse, à l'éternel loup-loup blanc, aboyant avec frénésie, la tête tournée du côté des chevaux. Adieu, vieille diligence, qui m'as amené à Paris la grand'ville.

Le conducteur a mis un crêpe à sa trompette de cuivre bosselée pour accomplir ton dernier voyage, interrompu par des libations funèbres.

Je n'ai pas voulu te laisser mourir sans te saluer comme une amie d'enfance.

Charles Joliet.



UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

VI (*suite*)

Le naufrage.

La barque dérivait toujours. Les ténèbres étaient au-dessus de nous, autour de nous ! un seul motif d'espérance nous retint, le petit fanal. Sans lui nous nous serions désespérés. Avec quelle intensité d'attention écoutions-nous si nous entendrions résonner le cri de triomphe que pousserait Silas à son arrivée au village ! Nous arrivâmes presque en face de la lumière sans avoir rien entendu.

« La distance est bien grande, observa Burkett, pour que la voix d'un homme qui vient d'épuiser ses forces en nageant puisse se faire entendre ici. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable que M. Brand puisse encore être arrivé. » Nous pensions comme Burkett et nous retombâmes dans le silence, écoutant toujours.

Tout à coup Kilby s'écria : « Oh ! Burkett ! Et le banc de soude ? M. Brand pourra-t-il jamais le traverser à la nage ? »

A cette question, le cœur me manqua. Quel est l'homme en effet, même le plus habile des nageurs, même s'il n'est pas fatigué par un long trajet, qui pourra s'ouvrir une trouée à travers ces masses emmêlées comme des écheveaux ? Mon brave cousin était-il donc destiné à mourir le premier d'entre nous?

« Non, le rivage est sablonneux par intervalles et à ces endroits-là dégagé de soude ; ainsi la goëlette doit être à l'ancre dans un bassin naturel avec de l'eau sans herbe tout autour d'elle, » répondit Burkett.

Ces explications me rendirent quelque espérance. Cependant nous n'entendions toujours rien, et du rivage ne partait aucun signal qui pût nous réconforter. La nuit devenait de plus en plus noire, le vent plus piquant ; les cris perçants des oiseaux de mer, dont les cavernes rocheuses nous renvoyaient l'écho, résonnaient comme de funèbres lamentations. Je m'imaginais que des nuées d'albatros planaient sur nos têtes, prêts à fondre sur nous dès que la mort aurait terminé nos souffrances.

« Mon Dieu ! murmurait Gérard à mon oreille, je ne pense pas supporter encore longtemps ces horreurs. Oh ! pauvre père ! mon pauvre père ! Quelle douleur il aura de penser que souvent j'ai fait des choses que je savais lui déplaire ?

— Silence ! dit Burkett. Il faut essayer à tout hasard de nous faire entendre, pour le cas où Brand aurait renoncé à gagner le rivage. Allons ! apprêtons-nous à crier et n'ayons pas peur de nous briser la voix. »

Autant que j'en pouvais juger, nous étions alors directement en face du fanal ; chaque instant qui s'écoulerait ensuite nous en éloignerait davantage. Nous criâmes donc ! Ah ! nous criâmes sans nous épargner ; mais, en retour, nous n'entendîmes que les voix discordantes des oiseaux de mer qui s'envolaient, effrayés par nos cris. Et nous dérivions toujours. En vain nous criions ; nos voix s'enrouèrent et nous nous tûmes désolés. Nos yeux restèrent fixés sur la lumière ; mais elle baissait de plus en plus. Nous nous accrochions toujours à notre barque, mais avec une difficulté toujours croissante, car le vent fraîchissait ; ou plutôt nous arrivions dans une partie de mer plus découverte, et la barque commençait à se secouer, tandis que la vague nous battait violemment. Comme le temps passait avec lenteur ! Chaque seconde était une minute ; chaque minute, une heure. En employant toutes nos forces à nous accrocher à la quille c'est à peine si nous parvenions à nous y maintenir. Cependant nous apercevions encore la lueur mourante du fanal, qui s'éloignait ; elle devenait de plus en plus faible et avec elle diminuaient nos espérances de salut. A peine la distinguions-nous encore ; nous regardions, elle avait disparu. Le courant rapide nous entraînait ; devant nous, s'ouvrait l'océan Austral, sans bornes, battu par la tempête. La nuit nous enveloppait. Pas de terre possible à l'horizon. L'espoir de vivre s'enfuyait. Nous priions tous. Nous essayions de nous rendre mutuellement le courage. Nous voulions ne pas nous laisser aller au désespoir, tant que la vie nous restait.

« Silence ! s'écria tout à coup Burkett. Silence ! J'ai entendu un bruit. Oui, oui ! Regardez donc: Gloire à Dieu ! Le brave Silas est sauvé, et nous pouvous l'être aussi ! » Il parlait encore lorsqu'un mince rayon de lumière s'échappa du sombre océan et se brisa au-dessus de nos têtes en des milliers de brillantes étincelles. « C'est une fusée ! la goëlette en avait à bord pour faire des signaux ! s'écria Burkett. Elle est sous voiles et nous cherche ! »

Peu d'instants auparavant, nous nous préparions à la mort ; à présent la vie nous ressaisissait avec tous ses biens imaginaires. Nous mettions la plus grande attention à regarder l'endroit d'où s'était élevée la fusée. Tout était retombé dans l'ombre. Soudain éclata une lumière qui nous parut des plus brillantes ; elle illumina le faîte des vagues, dansa sur l'eau, nous faisant voir clairement les épars, le gréement, les voiles de la goëlette. Nous criâmes de toutes nos forces, mais la distance empêchait que l'on nous entendît et le cœur nous manqua encore, car la goëlette s'éloignait de nous. Cependant nous poussâmes de nouveaux cris. Ce fut du côté opposé à celui où était la goëlette qu'on nous répondit ; nous y tendîmes l'oreille et nous pûmes distinguer enfin le long aboiement d'un chien.

« Vieux Surley vit ! s'écria Gérard. Quel bonheur ! j'aime tant ce vieux chien ! »

Nous cherchions à percer les ténèbres. Encore une fois une lumière dansa sur les flots. Nous recommençâmes nos cris. Moins de cinq minutes après, une

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72 et 91.

baleinière se montrait à nos yeux, portant vieux Surley à la proue et le cousin Silas à la poupe. Nous étions sauvés! Avant de parler, nous tombâmes à genoux, remerciant Dieu dont la main nous avait préservés. En peu de mots nous apprîmes comment Silas avait pris terre un peu au-dessus de la station, en compagnie du vieux Surley ; la bonté avec laquelle on l'avait reçu, la hâte que chacun avait mise pour armer les embarcations et voler à notre secours.

En moins d'une heure nous arrivions à la station, où rentrèrent peu à peu la goëlette et les autres embarcations. On nous mit au lit, on nous frictionna avec des couvertures, on nous fit boire du rhum et de l'eau chaude, et nous ne fûmes pas longs à nous remettre ; le froid et l'humidité dont nous avions si longtemps souffert n'eurent pour nous aucune mauvaise conséquence. Ce qui avait retardé la goëlette, c'est qu'elle n'avait pas pu, au temps fixé, compléter sa cargaison de peaux de phoques.

Nous mîmes à la voile le lendemain, et trois jours après nous rentrions sains et saufs à Stanley. Le *Triton* y était prêt à prendre la mer et n'attendait plus que notre retour. Je me trouvais dans la cabine du capitaine Frankland la première fois qu'il vit Gérard après avoir appris les périls que nous avions courus. Il avait les larmes aux yeux en tenant son fils dans ses bras et toute sa contenance révélait l'étendue de l'affection qu'il avait pour lui. M. Brand, qu'il aimait déjà, gagna encore dans son estime par la conduite qu'il avait tenue. Il faut avouer que Jerry et moi nous ne tardâmes guère à oublier les terribles pensées que nous avions eues en nous voyant si près de la mort et que nous regrettâmes surtout la perte de nos fusils et de nos carnassières. Aussi fûmes-nous au comble de la joie lorsque Burkett et Kilby parurent à bord, tenant chacun à la main un fusil de chasse, une poudrière et une cartouchière, et nous offrirent le tout, en souvenir, dirent-ils, de nos mutuelles aventures.

VII

Nous doublons le cap Horn.

Nous donnâmes à nos fusils les noms de leurs excellents donateurs et nous les y fîmes graver. Depuis, Burkett et Kilby ont abattu bien des pièces de gibier dans les différentes parties du monde. Le vieux Surley accompagnait nos visiteurs. Il était devenu le bon ami de M. Brand, depuis qu'il avait nagé si longtemps à ses côtés, et Kilby, à qui il appartenait, crut devoir, dans la bonté de son cœur, l'offrir au cousin Silas, qui, à notre grande satisfaction, voulut bien accepter le cadeau. C'est ainsi que le vieux Surley est, depuis lors, devenu notre compagnon d'aventures.

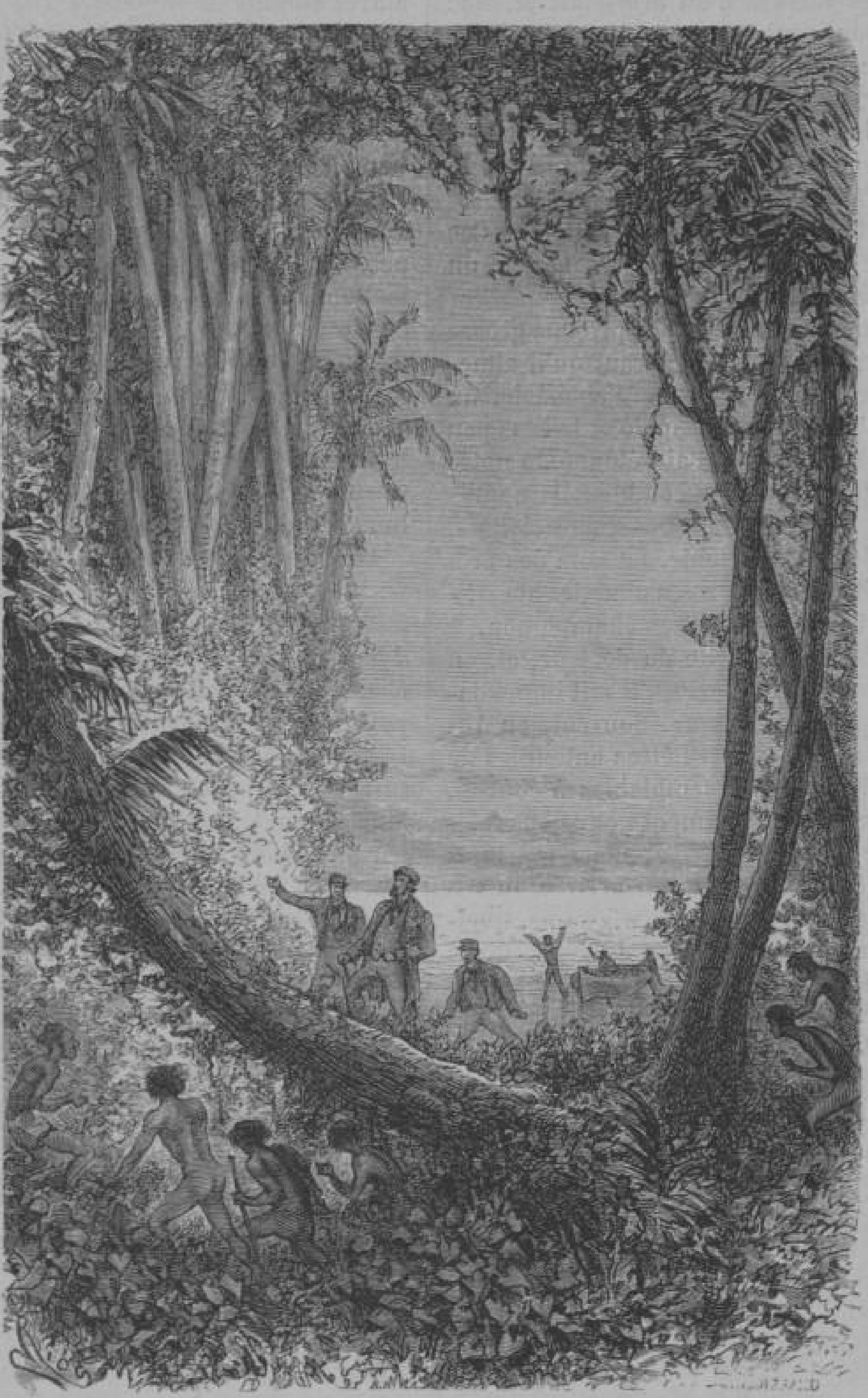
Nous avions beau temps quand nous mîmes à la voile pour doubler le cap Horn avec l'intention de traverser le détroit de Lemaire. Une brise favorable nous poussait, et le contour des rivages rocheux de la Terre de Feu se développait à nos yeux, tandis qu'à l'ouest et au nord des îles nombreuses, composées pour la plupart de monts sourcilleux s'élevant souvent à pic du bord de la mer, formaient un frappant contraste avec des terres voisines sur lesquelles s'épanouissait la plus riche végétation.

La réputation du cap Horn n'a pas été surfaite, et je compris que les païens en aient fait le trône du dieu des tempêtes; lorsque je le vis, pyramide élevée et solitaire avec une couronne de sombres nuages, défiant hardiment les tempêtes que soulèvent à leur rencontre ces deux puissants océans qui entourent la terre habitable.

Le cap se chargea du reste lui-même de nous prouver sa puissance, car à peine commencions-nous à le doubler qu'une formidable tempête nous assaillit et brisa notre mât de la grande hune, ce qui obligea le capitaine Frankland à jeter l'ancre, lorsque cela fut possible, dans quelque havre bien abrité, pour réparer nos avaries.

Pendant qu'on travaillait à cette réparation, il fut convenu qu'on essayerait d'entrer en communication avec les naturels. On mit donc une chaloupe à l'eau, sous les ordres de M. Brand ; et nous partîmes, Gérard, moi et M. Mac Ritchie, avec deux matelots, qui étaient les seuls dont on pût se passer pour les travaux indispensables. Nous étions bien armés ; et d'ailleurs le capitaine nous avait recommandé de traiter avec tous les égards possibles les gens que nous rencontrerions. Nous emportions aussi des bijoux, des colliers en verre, des bracelets, des anneaux, des ornements dorés, des couteaux, des ciseaux et de la bimbeloterie pour trafiquer avec eux ou pour nous gagner leur bienveillance. Après avoir ramé quelque temps, nous atteignîmes une anse sablonneuse, qu'entouraient des arbres assez hauts sous lesquels poussait un taillis épais. A travers les arbres, on distinguait plusieurs wigwams et l'on voyait deux canots tirés sur la grève. Derrière le bois s'élevait une chaîne de hautes collines, dont la plus voisine montait presque à pic du bord de l'eau et dont les plus éloignées méritaient à peu près le nom de montagnes. En somme c'était un beau paysage, fort attrayant, d'autant plus qu'on était loin de s'attendre à le rencontrer dans ces parages. On n'apercevait aucun naturel et conséquemment nous poussâmes la chaloupe sur la grève et débarquâmes. Les wigwams avaient la même forme que ceux des Indiens de l'Amérique du Nord et se composaient de longs bâtons fichés en rond dans la terre et inclinés en dedans de façon à se rencontrer l'un l'autre à leur extrémité, où ils étaient attachés ensemble. Au lieu d'être couverts avec des écorces de bouleau, ils l'étaient d'un chaume très-propre et formé d'herbes sèches ou de roseaux. C'étaient des demeures très-chaudes. Il y avait au centre un monceau de cendres qui indiquait la place du foyer. Quant aux canots, faits d'écorce, dont les côtes étaient fort nettes et dont la forme était conservée par des bancs mis en travers et solidement at-

tachés aux plats bords, ils rappelaient beaucoup ceux de l'Amérique septentrionale. Enfin, près des wigwams, il y avait deux autres canots qui n'étaient pas encore finis. Comme nous examinions ces habitations et ces embarcations grossières, un cri jeté par les deux matelots qui gardaient la chaloupe nous fit regarder à l'entour et nous aperçûmes dans une clairière une dizaine de sauvages qui se glissaient furtivement vers nous. Dès que M. Brand les eut vus, il nous dit de nous mettre derrière lui, et il s'avança seul en se battant la poitrine, ce qui est une démonstration amicale chez ces gens-là. En réponse, les sauvages poussèrent tous des cris et gesticulèrent très-violemment, indiquant leurs bouches, peut-être parce qu'ils avaient grande envie de parler et qu'ils ignoraient que nous fussions incapables de comprendre une seule de leurs paroles : à la fin, pourtant, ils se mirent aussi à se frapper l'estomac, preuve que tout allait pour le mieux. En conséquence nous avançâmes à leur rencontre, nous battant aussi la poitrine d'une main et tendant l'autre pour serrer une des leurs. Ces hommes avaient le teint couleur cuivre bruni ; leur taille était athlétique et bien conformée, leur chevelure longue et rude, et ils avaient pour tout vêtement un morceau de peau de bête jeté sur une épaule. Ce fait qu'ils peuvent se passer de vêtements dans un climat comme celui de la Terre de Feu prouve qu'ils sont d'un tempérament bien robuste. Il y en eut bientôt une trentaine rassemblés autour de nous, tous parlant à tue-tête ; quelques-uns nous frappaient sur le dos ; d'autres examinaient nos mouchoirs, nos coiffures, nos boutons ou tout autre article de toilette qu'ils pouvaient toucher. Nous leur tapions bien sur le dos à notre tour, mais, comme ils n'étaient pas habillés, nous les prenions par la chevelure et feignions de l'admirer. Jerry alla jusqu'à en attraper un par le nez en lui disant qu'il avait un fameux museau. De cette façon, nous en vînmes bientôt à l'intimité, bien que, faute d'interprète, nous en fussions réduits à nous entendre par signes. Quand ils eurent découvert que nous ne les comprenions pas, ils se mirent à crier de plus en plus fort, et, comme ils ont une voix de stentor, ils finirent par faire de tels rugissements que nous en étions tout assourdis. Leur ton semblait signifier : « Eh bien, si vous ne pouvez pas comprendre cela, il faut décidément que vous soyez des êtres bien stupides ! »



C'était un beau paysage. (P. 109, col. 1.)

Lorsqu'ils se furent bien convaincus que nous n'avions aucun dessein hostile, ils nous invitèrent à les suivre jusqu'à leur village, situé environ à quatre cents mètres de là et dans un recoin abrité parmi les arbres. Ne redoutant aucune trahison, nous accep-

tâmes et nous nous mîmes en marche de la façon la plus amicale, eux nous tapant sur le dos et nous les frappant au milieu de leurs fréquents et bruyants éclats de rire. Tout à coup s'arrêtant, ils nous demandèrent par leurs signes si nous avions faim et ramassèrent aussitôt des champignons réunis et groupés autour des racines d'un arbre que M. Mac Ritchie reconnut pour un hêtre toujours vert. Ils les remirent à Jerry et à moi, en se frappant en même temps l'estomac.

« Qu'est-ce qu'ils veulent que nous fassions de ces champignons? demanda Jerry en riant. Prétendent-ils nous les faire avaler pour notre goûter?

— Parfaitement! répondit M. Mac Ritchie. Ces champignons sont bons à manger. Mangez-en un peu; ces gens en sont très-friands. »

Sur cette recommandation, Jerry en prit une grosse bouchée; mais il la cracha en déclarant qu'il aimerait autant manger du cuir de bottes. J'en mâchai un petit morceau, mais le trouvai insipide et le crus peu digestif. Les sauvages eurent l'air étonné de notre peu de goût, et pour montrer combien ils appréciaient ce produit, en dévorèrent des quantités.

« Allons! monsieur Mac Ritchie, au nom des progrès de la science, il faut que vous en mangiez aussi! » s'écria Jerry en lui passant un gros champignon.

C'était une expression favorite du docteur, et, en effet, je dois à la justice d'avouer qu'il mit immédiatement ses principes en pratique. Souvent, en Angleterre, j'ai vu les racines des hêtres entourées de masses de champignons fort semblables à ceux-ci. Le docteur en mangea suffisamment pour nous relever dans l'estime des naturels, et nous reprîmes notre marche amicale jusqu'à notre arrivée au village. On y comptait une dizaine de wigwams, quelques-uns considérables, et capables de loger dix à douze habitants. Ils étaient recouverts en paille, et avaient à leur porte une pièce de bois travaillé, qui formait sur la tête une espèce d'arc. Des terriers bas sur jambes, longs de corps, poilus, à l'œil perçant, en sortirent et vinrent aboyer d'une façon hargneuse à nos talons, se montrant fort désagréables jusqu'à ce que leurs maîtres les eussent rappelés. Un certain nombre de femmes et d'enfants étaient à l'intérieur ou autour de ces huttes, et les premières étaient assez jolies, quoique aussi sales que leurs hommes. Il est douteux que jamais de la vie quelqu'un de ces gens ait employé l'eau pour se laver. Cependant les femmes avaient l'air modeste, et les enfants ne parurent pas du tout effrayés à notre vue. Le cousin Silas semblait avoir un secret pour gagner l'amitié des sauvages et surtout de leurs enfants : c'était sa grande douceur. Tandis que M. Mac Ritchie, Jerry et moi, nous nous étions assis sur un tronc d'arbre en face des cabanes, Silas s'avança doucement vers le groupe d'enfants qui était le plus près, et tira de sa poche des bracelets et des joujoux qu'il leur montra, en chantant et en dansant pour éveiller leur attention. Les enfants le regardaient avec de grands yeux; mais ne montraient aucune envie de s'enfuir, de sorte que le cousin Silas arriva assez près d'eux pour attacher un collier au cou du plus grand, qui était une fillette, et un bracelet au bras d'un autre; alors, les prenant par la main, il se mit à tourner lentement en cercle, faisant signe aux autres enfants de se joindre à la danse. Ils le firent; puis ils furent joints par deux ou trois hommes, leurs pères vraisemblablement; nous vînmes à notre tour, enfin plusieurs des femmes s'en mêlèrent; si bien que M. Brand, le docteur, Jerry et moi, les sauvages, hommes, femmes, enfants, tous chantant, dansant, sautant, nous riions comme des fous jusqu'à ce que nous fûmes obligés de nous arrêter, car nous en avions perdu la respiration. Pour nous prouver leur satisfaction, les sauvages nous donnèrent à la ronde des étreintes plus que tendres, qui achevèrent de nous faire perdre haleine, mais qui manquèrent d'agrément à cause du peu de propreté des embrasseurs; cependant, ne voulant pas nous y refuser, nous dûmes les subir aussi souvent qu'ils voulurent recommencer; nous faisions contre mauvaise fortune bon cœur.

La danse finie, ils nous introduisirent dans un wigwam. Il avait trois pieds de diamètre, et un feu brûlait au centre, à terre. Autour étaient des amas d'herbe sèche, qui paraissaient leur servir de couches, et des bottes de foin pendaient au plafond, pour sécher probablement. La fumée avait deux issues : l'une était la porte, l'autre une petite ouverture vers l'endroit où les perches se touchaient à leur sommet. Nous nous assîmes tous autour du feu, sur nos talons, et parlant aussi vite que nos langues pouvaient nous le permettre, absolument comme si nous avions eu à soutenir la conversation la plus intéressante. La fumée et la chaleur, ajoutées à la saleté de nos hôtes, nous donnèrent promptement le désir de retourner en plein air. Outre les champignons dont j'ai parlé, ces naturels vivent encore de poissons et de coquillages, d'oiseaux et de tout ce qu'ils peuvent, car ils ne sont pas difficiles. Dans chaque canot, on voyait une aire d'argile destinée à servir de foyer. Au fond, il y avait aussi une espèce de puits, d'où un homme était continuellement occupé à rejeter l'eau qui suintait à travers les joints. Les hommes étaient robustes et de haute taille; mais ils avaient les jambes maigres et faibles; cela vient de la coutume qu'ils ont de se tenir assis dans leurs canots et de marcher très-peu. Nous étalâmes peu à peu nos cadeaux et les distribuâmes parmi ces pauvres gens, hommes, femmes et enfants, et leur satisfaction ne connut bientôt plus de bornes. Ils dansaient, riaient et criaient plus fort que jamais. Cela nous donna à penser que nous ferions bien de partir pendant qu'ils étaient de si bonne humeur. Le docteur les étonna beaucoup en tirant de sa poche un carnet pour y inscrire quelques notes. Pour les amuser, il fit quelques grands traits de crayon qu'un jeune homme, qui s'était attaché à Jerry et à moi,

imita d'une façon merveilleuse, surtout si l'on considère que sa main n'avait jamais rien fait de pareil. Déjà nous les avions entendus plusieurs fois émettre des sons étranges, quand nous nous aperçûmes qu'ils s'efforçaient d'imiter nos paroles.

En nous levant pour partir, Jerry leur dit : « Adieu. »

« Adieu, répondit notre jeune ami, aussi clairement que possible, comme s'il comprenait parfaitement le sens de ce mot.

— Vous parlez un bien bon anglais, dit Jerry en riant.

— Bon anglais, » répéta le sauvage en poussant un contagieux éclat de rire, comme s'il avait fait un trait d'esprit.

Alors, après avoir subi une nouvelle tournée d'embrassades, nous retournâmes à notre barque, sous l'escorte de nos amis. Après avoir raccommodé notre grand mât de hune, et attendu que la tempête se fût calmée, nous reprîmes la mer. Le cap Horn, qui n'était plus coiffé de ses nuages, fut promptement doublé, et nous fîmes voile sur Valparaiso, port de Santiago, capitale du Chili.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

LES VIEILLES TAPISSERIES

Dès que les hommes eurent imaginé, pour remplacer les peaux de bêtes qui avaient été leurs premiers vêtements, d'assembler des fils de lin ou de laine et d'en composer des tissus, ils s'ingénièrent à teindre ces étoffes de couleurs empruntées au suc des plantes et plus agréables au regard que le ton gris de la matière ouvrée. Plus tard, ils parsemèrent ces fonds unis de dessins peints; enfin le goût s'élevant et se raffinant, ils les décorèrent de broderies plus ou moins compliquées.

L'art de broder les étoffes paraît remonter à l'époque la plus reculée. Les traditions hébraïques en attribuaient l'invention à Noëma, une fille de Noé; les Grecs en faisaient remonter l'origine à Pamphile, fille d'Apollon.

C'est pour avoir osé défier Minerve dans l'art de la broderie qu'Arachné fut transformée en araignée par la déesse irritée, et Philomèle, privée de l'usage de la langue, broda sur une toile le récit de ses malheurs et du crime de Thésée.

« Un savant professeur, dit M. Albert Castel dans son intéressant livre sur *les Tapisseries*, dans un essai sur les artistes homériques, n'est pas éloigné de croire que les tapisseries brodées par Hélène et Andromaque, et sur lesquelles ces princesses avaient représenté les principaux épisodes du siége de Troie, ont pu inspirer le chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les guerriers de l'*Iliade* délibérèrent aussi sur des tapis de pourpre, et Clytemnestre, dans la tragédie d'Eschyle, fait étendre sous les pieds d'Agamemnon les riches tapis qu'il doit fouler pour pénétrer dans son palais, où il va tomber sous les coups d'Egisthe. »

Aristote parle en ces termes d'une célèbre tapisserie de Sybaris :

« On fit pour Alcysthène de Sybaris une pièce d'étoffe d'une telle magnificence qu'on la jugea digne d'être exposée à la fête de Junon Lacinienne, où se rend toute l'Italie, et qu'elle y fut admirée plus que tous les autres objets. Cette pièce d'étoffe passa, dans la suite, dans les mains de Denys l'Ancien qui la vendit aux Carthaginois pour 120 talents (660 000 francs de notre monnaie). Elle était de couleur pourpre, formait quinze coudées (environ 8 mètres), et était ornée en haut et en bas de figures ouvrées dans le tissu. Le haut représentait les animaux sacrés des Susiens, le bas, ceux des Perses; au milieu étaient Jupiter, Junon, Thémis, Minerve, Apollon, et Vénus; aux deux extrémités Alcysthène de Sybaris était deux fois reproduit. »

Pline raconte que vers la fin de la République, on vendit à Rome, pour une somme équivalant à 160 000 francs des tapisseries brodées provenant du pillage de Babylone; environ deux cents ans après, Néron achetait ces mêmes tapisseries au prix de 400 000 francs.

L'art de broder les tissus est originaire d'Orient sans aucun doute, et commença par le travail à l'aiguille qui, de tous, présente le moins de difficultés. Mais l'honneur de la découverte de la fabrication à plusieurs couleurs au moyen des lisses, dans le métier à tisser, revient aux Égyptiens.

Un passage de Martial confirme ce qu'a écrit Pline à ce sujet :

Hæc tibi Memphitis tellus dat munera; victa est
Pectine Niliaco jam Babylonis acus.

« Tu dois ces ouvrages à la terre de Memphis : le métier égyptien a vaincu la broderie de Babylone. »

Cet art passa d'assez bonne heure chez les Romains, et au temps d'Auguste on fabriquait à Rome des tapisseries de hautes lisses. En lisant dans Ovide, livre VI des *Métamorphoses*, la description non-seulement de l'ouvrage, mais du travail d'Arachné, on sent toutes les phases de la fabrication d'une véritable tapisserie des Gobelins.

Peu après la conquête, la fabrication des tapisseries fut introduite en Gaule. Les produits de l'industrie gauloise furent bientôt recherchés même dans la capitale de l'empire, et en 282, Flavius Vopiscus, qui a écrit la vie de l'empereur Carinus, stigmatise le luxe des jeunes patriciens qui dissipaient leur fortune pour nourrir des histrions, des bateleurs, et pour se procurer des étoffes qu'on fabriquait à Arras et qu'on appelait *byrri*.

L'effondrement de l'empire romain amena la chute de toutes les industries de luxe.

L'Eglise chrétienne, héritière du gouvernement municipal, les sauva seule d'un complet anéantissement. Sa protection s'étendant à tout, elle devint un immense asile.

Ce furent les populations laborieuses groupées et abritées sous l'ombre des cloîtres et des abbayes qui sauvèrent les traditions des arts industriels et libéraux. Aussi voit-on que les premières tapisseries dont il soit fait mention depuis la chute de l'empire romain étaient destinées à la décoration des églises, et que les premiers ouvriers tapissiers dont nous ayons à signaler l'existence étaient dirigés par des moines.

Des tapisseries apportées par les Syriens qui trafiquaient alors régulièrement avec la France, servirent probablement de modèle pour le tissu et le genre de dessin aux premières tentures qui furent faites pour les églises. En confrontant les descriptions que nous donnent les auteurs du temps des unes et des autres, on trouve une très-grande analogie entre le travail des Orientaux et celui des tapissiers de l'Occident.

Saint Aster, qui fut évêque d'Amasée (Amasieh, ville de la Turquie d'Asie, renommée encore pour son commerce de soies), nous donne dans une de ses homélies, la description complète de ces tapisseries d'Orient à la fin du IVe siècle; il condamne « cet art aussi vain qu'inutile, qui par les combinaisons de la chaîne et de la trame imite la peinture et représente les formes de tous les animaux, et les habillements bigarrés d'un grand nombre de figures; il y a des lions, des ours, des chiens, des chasseurs, ou bien des sujets tirés de l'Évangile : le Christ avec tous ses disciples, les miracles, les noces de Galilée avec les cruches, la pécheresse, Lazare sortant du tombeau, etc., et ceux qui se montrent ainsi vêtus sont considérés comme des murailles peintes. »



Délivrance de Dole, tapisserie de Flandre du XVe siècle.

C'étaient probablement ces tentures d'Orient qui devaient parer nos premières basiliques et les palais des rois mérovingiens; car tout semble indiquer que sous la première race tous les objets précieux venaient de l'étranger.

La prise de Constantinople par les croisés, puis l'élévation au trône impérial du comte Baudoin, établirent des relations suivies entre les Flamands et les Grecs. Cet événement exerça une influence considérable sur l'industrie flamande qui reçut de Byzance une véritable initiation aux arts de l'Orient.

La Flandre devint le centre de fabrication le plus important de ces belles tapisseries aux teintes vives et aux tons éclatants qui semblent conserver comme un reflet du ciel de l'Orient.

La majeure partie des tapisseries était alors fabriquée à Arras; du moins c'était la ville la plus renommée pour ce commerce; celles qui étaient confectionnées ailleurs portaient la désignation *façon d'Arras;* en Italie le mot *arrazi* était le terme générique comprenant toutes les tapisseries originaires de Flandre.

Sous Louis XI, Arras, saccagée à plusieurs reprises, perdit cette importante branche de son industrie, et Bruxelles et d'autres villes de Flandre s'emparèrent de sa succession.

Enfin le prodigieux mouvement artistique de la Renaiassnce vint donner un nouvel essor à l'art du tapissier, et Raphaël, Léonard de Vinci et d'autres grands maîtres confièrent au métier de hautes lisses quelques-unes de leurs plus belles compositions.

H. Norval.



Françoise serra la main d'Yves. (P. 114, col. 2.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XV

A la grâce de Dieu!

Le lendemain matin, la brise s'était levée avant le soleil, et elle faisait tourbillonner en l'air les feuilles jaunies qu'elle arrachait aux grands peupliers du cimetière, lorsque Françoise Dano parut en haut du sentier qui monte à l'église. Elle était pâle et paraissait fatiguée; elle portait un paquet noué dans un linge et s'appuyait sur un grand parapluie de coton bleu; sa mante de drap noir couvrait ses épaules, et sa toilette, à la fois simple et soignée, annonçait des intentions de voyage. Elle vint s'agenouiller sur la tombe de sa mère, et pria longtemps en pleurant, le visage caché dans ses mains.

Un pas qui s'approchait lui fit relever la tête; elle s'essuya précipitamment les yeux et se retourna : Yves était devant elle.

« Françoise! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela veut dire? pourquoi ce paquet, cette mante? Tu as pleuré? »

Elle se leva, prit Yves par la main, et le conduisit au pied du calvaire.

« C'est ici que j'ai voulu te dire adieu, lui dit-elle. Tais-toi, laisse-moi te parler. Ta mère a raison, et notre devoir à tous les deux, c'est de lui obéir. Mais, tu l'as dit hier au soir, il te faudrait bien des années pour amasser douze cents francs : à nous deux, cela ira plus vite, et je veux t'aider à les gagner. A Plougastel, une servante est trop peu payée, je ne pourrais rien économiser : j'irai à la ville pour gagner davantage. C'est pour cela, Yves Pierzik, que je viens te prier de me relever de la promesse que je t'avais faite de ne jamais quitter ta mère. Je ne lui suis pas utile maintenant : tu es avec elle, elle n'a pas besoin de moi.

— Tu pars! aujourd'hui! mais le fermier?

— Le fermier va se remarier, il aura une ménagère. Il m'a remercié de mes services et m'a donné une pièce de cinq francs : ce sera le commencement de notre trésor.

— Et tu peux quitter Plougastel! l'église! le calvaire! les tombes de tes parents! et moi!

— Plus tôt nous nous quitterons, plus tôt nous serons réunis. Pour tout le reste... je ne pourrais pas le laisser là quand je le voudrais; j'emporte tout avec moi dans mon souvenir. Oh oui! ces tombes, ces croix que tu y as plantées et où je suis venue si souvent faire ma prière quand j'étais enfant, et raconter à ma mère qui dort là tous mes chagrins et toutes mes joies, et le calvaire, et l'église, et tous les chemins du village, et tous les rochers de la grève, je n'aurai qu'à fermer les yeux pour les revoir : je les ai tant regardés que rien de ce que je verrai ne pourra jamais les effacer.

— Mais où iras-tu?

— A la grâce de Dieu! Il y a partout des maîtres qui ont besoin de servantes; je chercherai des maîtres, et je les servirai de tout mon pouvoir. Le soleil est levé, et le bac va recommencer à passer; je le prendrai pour traverser l'eau, et j'irai à pied jusqu'à Brest; au marché je trouverai des personnes qui

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, et 97.

m'achètent depuis des années les denrées de la ferme, et je les prierai de me procurer une place. Sois tranquille, la journée est longue, et j'aurai trouvé des maîtres avant ce soir. Et maintenant, au revoir, Yves Pierzik! Dis à ta mère que je pars pour me conformer à sa volonté, et compte sur moi. Je vous ferai savoir où je suis. »

Elle se baissa pour reprendre son paquet qu'elle avait déposé à ses pieds. Yves la prévint.

« Je vais t'accompagner, et te le porter jusqu'au passage, lui dit-il. Pars donc, ma pauvre Françoise; j'ai le cœur navré, mais je ne peux pas te retenir. Je me fais bien des reproches en ce moment, va! Si tu savais comme la tristesse m'a rendu lâche, depuis que ma mère a refusé de te demander d'être sa fille! Si j'ai fait tant de mauvaises pêches, ce n'est pas la faute de la chance, c'est ma faute à moi qui ne me souciais plus de rien, et qui jetais mes filets sans regarder où ils tombaient. Mais ton courage me fait honte. Va, travaille pour nous, je travaillerai de mon côté, et quand je devrais mourir à la peine, nous aurons les douze cents francs!

— Il ne s'agit pas de mourir, Yves, répondit la jeune fille qui ne put s'empêcher de sourire : qu'est-ce que nous ferions des douze cents francs si tu étais mort? Je suis sûre, comme toi, que nous finirons par les avoir, et quand ce serait dans dix ans...

— Dix ans! s'écria Yves avec effroi.

— Eh bien? est-ce que tu auras changé d'idée, dans dix ans?

— Moi? non, bien sûr! Et toi?

— Moi, dans dix ans comme aujourd'hui, je serai prête à devenir ta femme, le jour où ta mère m'acceptera. »

Elle alla aux tombes de ses parents, mit un baiser sur chaque croix, sans oublier celle qui portait le nom du vieux Malo; elle cueillit un dernier bouquet sur les tertres où fleurissaient les dernières plantes d'automne, et le partagea avec Yves; puis elle entra dans l'église que le sacristain venait d'ouvrir, et s'agenouilla devant l'autel. La cloche jetait au vent du matin le tintement de l'*Angelus*.

« C'est ici que nous viendrons pour nous marier, » lui dit à voix basse Yves qui était venu, son bonnet à la main, s'agenouiller auprès d'elle.

Elle fit signe que oui, et pria un instant à demi-voix. Yves l'entendit qui disait :

« Mon Dieu, protégez Yves et sa mère, et aidez-moi à faire toujours mon devoir. »

« Mon Dieu, dit le jeune homme, faites qu'elle devienne heureuse, car personne ne l'a mérité autant qu'elle. »

Ils sortirent et descendirent ensemble le sentier rocailleux. Yves portait le paquet de Françoise; la jeune fille marchait les yeux baissés, sans se retourner ni regarder autour d'elle. Ils traversèrent le village et arrivèrent au passage. Le bac revenait de sa première traversée; en un instant il aborda, et le passeur jeta sa planche sur la grève pour servir de passerelle aux voyageurs. Les passagers débarquèrent. Françoise serra la main d'Yves une dernière fois, sans lui parler, car elle avait peur que les discours n'amenassent les larmes à leur suite. Elle posa le pied sur la planche, et le vieux passeur la regarda d'un air étonné, elle et son paquet, en lui donnant la main pour la faire entrer dans le bateau. Puis, comme il ne venait plus d'autres passagers, il retira sa planche, appuya sa gaffe contre le rivage et poussa au large. Le bac s'éloigna.

Yves demeura là, suivant des yeux la coiffe blanche qu'il distinguait à l'arrière du bateau. Il vit le bac traverser, et à mesure qu'il s'éloignait, la brume du matin l'enveloppait et faisait ressembler ses passagers à des ombres indécises. Il vit ainsi vaguement le bateau aborder à l'autre rive et la jeune fille descendre à terre; elle resta un instant debout et immobile pendant que le passeur s'en retournait, et il sembla à Yves qu'elle agitait son mouchoir en signe d'adieu; sans doute elle le voyait aussi. Puis elle se mit en marche vivement, sans s'arrêter, et elle avait disparu depuis longtemps, qu'Yves cherchait encore à suivre sa trace dans le brouillard.



XVI.

A Brest.

Il était neuf heures du matin lorsque Françoise Dano, un peu lasse du poids de son paquet et plus encore du poids de son chagrin, traversa la place du Roi de Rome et entra dans la ville de Brest. Elle n'y était jamais venue par ce côté-là, les barques des pêcheurs de Plougastel, qui l'avaient toujours transportée avec les produits de la ferme, ayant l'habitude de débarquer leur monde sur le port, au bas de la Grande-Rue. Elle demanda le chemin du marché, où elle était sûre de rencontrer des gens de connaissance qui pourraient peut-être lui procurer une place.

Mais trouver une place de domestique chez des bourgeois, quand on n'a jamais servi que dans une ferme, n'est pas aussi facile que Françoise se l'était imaginé, et elle avait déjà fait bien des démarches infructueuses, lorsque l'idée lui vint d'aller trouver une marchande de beurre et d'œufs à qui elle avait souvent vendu ses denrées, lorsqu'il y avait trop d'ouvrage à la ferme pour qu'elle pût rester tout le

temps du marché sur la place à attendre les acheteurs.

La boutique de la vieille Annette était petite et fort encombrée. Françoise se tint debout dans un coin et attendit qu'elle pût lui parler. A peine y était-elle, qu'elle vit entrer une figure connue et qu'elle s'entendit appeler.

« Hé! Françoise! comment vous va? Voilà longtemps qu'on ne vous a vue.

— C'est vrai, Brigitte! Vous voilà donc revenue par ici? Et vos maîtres?

— Mes maîtres? Est-ce que vous les connaissez? il n'y a que six mois que je suis chez eux, et je ne vous ai pas vue depuis bien plus longtemps que cela.

— Je voulais dire l'officier qui est venu un jour à Plougastel, avec la dame et les enfants; M. de Rouvry, vous savez bien?

— Oui, oui, je me rappelle; mais il y a longtemps; je ne les ai pas suivis quand ils sont partis pour le Midi. Seulement, je sais qu'ils viennent de revenir à Brest, j'ai rencontré les enfants hier sur le cours d'Ajot. M. Georges est un beau garçon, et le petit, celui que je portais sur mes bras, lui ressemblera.

— Et Mlle Lucie?

— Mlle Lucie? Je ne l'ai pas beaucoup regardée elle est toujours maigre et jaune, à ce qu'il m'a semblé; ça n'est pas une enfant qui fasse honneur à sa famille. Elle est petite; on ne lui donnerait jamais les huit ans qu'elle doit avoir.

— Et vous ne savez pas où ils demeurent?

— Ma foi non, je n'ai pas envie de rentrer chez eux : c'est ennuyeux les maisons où il y a des enfants. »



C'est ici que j'ai voulu te dire adieu. (P. 113, col. 1.)

Et comme Brigitte aperçut une de ses connaissances, elle tourna le dos à Françoise et ne s'occupa plus d'elle.

Françoise ne songea plus à parler à la vieille Annette; elle sortit de la boutique en rêvant. Ils étaient revenus! il fallait les retrouver. Mais comment faire? Brest lui paraissait si grand, et elle le connaissait si peu! Elle n'avait pas idée des différents services auxquels peut être employé un officier de marine; pour elle, un officier devait nécessairement être sur un bateau : si seulement elle avait su le nom de ce bateau! Elle finit par se dire que les matelots devaient connaître les officiers, et elle résolut de demander M. de Rouvry à tous les marins de l'État qu'elle rencontrerait. Elle se dirigea donc vers le quai Tourville, et se mit en quête de marins de l'État : il n'en manque pas sur le pavé de Brest.

Les premiers qu'elle rencontra étaient au nombre de cinq, et marchaient à grand'peine en s'appuyant les uns sur les autres, et en braillant quelque refrain de cabaret. Elle n'osa pas les aborder, et les laissa

s'éloigner. Un petit mousse qui se dandinait, les mains dans ses poches et le béret en arrière, passa en sifflant. Elle fit un pas vers lui.

« Le lieutenant de Rouvry, s'il vous plaît?

— Est-ce qu'il est sur l'*Iphigénie?* demanda le gamin en lui plantant ses deux yeux dans la figure.

— Je ne sais pas! répondit toute confuse la pauvre Françoise.

— Alors, comment est-ce que je peux le savoir, moi? Je ne connais que les officiers de mon bord.

— Ah! mon Dieu, se dit Françoise, comment ferai-je si chaque marin ne connaît que ses officiers? Il y a tant de grands bateaux dans le port de guerre et sur la rade!... Allons, courage; à force de demander, je finirai bien par le trouver. »

Elle s'approcha d'un vieux contre-maître qui fumait sa pipe, assis sur un rouleau de câbles.

« Connaissez-vous le lieutenant de Rouvry? » lui dit-elle timidement.

Il ôta sa pipe de sa bouche, exhala une grande bouffée de fumée, et, regardant Françoise en face :

« Faut pas dire le lieutenant de Rouvry, ma jolie fille; faut dire le capitaine de Rouvry, conséquemment qu'il vient de passer capitaine de frégate : faut donner à chacun le titre qui lui revient, rapport la discipline et le commandement. »

Françoise ne comprit rien du tout à cette leçon de hiérarchie : cela lui était bien égal, que M. de Rouvry fût lieutenant ou capitaine.

« Vous le connaissez! s'écria-t-elle joyeuse.

— Personnellement; comme qui dirait que j'ai servi sur son bord quand il commandait le *Chamois*, un joli aviso, aussi fin voilier que vous, la belle. C'est un fameux officier, foi de Kernivec!

— Eh bien, voulez-vous me dire où il demeure?

— Pour ce qui est de sa maison, je n'en sais rien; le domicile d'un marin, c'est son bateau, voyez-vous. On vous dira ça à bord de la *Flèche*, où il est embarqué.

— Ah! où est-elle, cette *Flèche?*

— Dans le port : faut-il pas qu'on lui fasse sa toilette, pour s'en aller faire le tour du monde?

— Merci, je vais y aller, dit Françoise en se dirigeant du côté que lui montrait l'index du marin.

— Ah! vous croyez qu'on y va comme ça? On ne vous laissera pas entrer dans le port : on n'y reçoit que les ouvriers et les marins. Il vous faudrait une permission.

— Une permission! A qui faut-il aller la demander, s'il vous plaît? »

Le marin secoua la tête.

« A des messieurs qui n'en donnent pas facilement... Vous auriez bien un moyen : on lance un bateau aujourd'hui : A midi on ouvrira les portes et on laissera entrer tout le monde; si vous avez le temps d'attendre...

— Oh! oui, j'attendrai bien, j'aime mieux cela, » dit la pauvre fille, qui tremblait à l'idée d'aller demander une permission. Elle s'assit à l'écart sur son paquet, et resta là, regardant tout ce mouvement du port et de la ville, et se demandant ce que faisaient à cette heure Yves et Marion Pierzik.



Ils marchaient à grand'peine. (P. 115, col. 2.)

Une barrière s'écarta, et un groupe sortit du port réservé. C'était un officier de marine donnant la main à un enfant de quatre ou cinq ans. Un jeune garçon d'une douzaine d'années l'accompagnait, ainsi qu'une fillette mince et pâle qui restait toujours un peu en arrière, la tête baissée, et qui ne se mêlait pas à leur conversation.

« C'est un bien beau bateau, papa! disait le jeune garçon. Je veux m'y embarquer quand je sortirai de l'École navale. Tu me prendras à ton bord, n'est-ce pas? Est-ce que tu y seras encore dans ce temps-là?

— Papa, disait le petit enfant, en secouant ses boucles blondes, je veux un petit bateau pareil à ton grand : il est beau, ton grand bateau. N'est-ce pas, Lucie? »

La petite fille secoua la tête.

« Je ne l'aime pas, murmura-t-elle.

— Papa, Lucie qui n'aime pas ton bateau! Elle est sotte, Lucie! Pourquoi est-ce qu'elle n'aime pas ton bateau?

— Parce qu'il va emmener papa! dit la petite d'une voix où tremblaient des larmes.

— La voilà encore qui va pleurer! s'écria le jeune garçon; elle est ennuyeuse comme la pluie! Apportez une voile à mademoiselle; les mouchoirs sont trop petits pour essuyer ses larmes. »

Les larmes de Lucie ne coulaient pas pourtant; elle les contenait courageusement, et elle fit quelques

pas seule, en avant, pour échapper aux railleries de son frère. Elle arriva ainsi tout près d'une jeune paysanne, qui venait de se lever à son approche, et qui la suivait des yeux.

Lucie la reconnut au premier regard, elle n'hésita pas.

« Françoise! la bonne Françoise! cria-t-elle en se jetant dans ses bras.

— Tiens! c'est Françoise! dit Georges en accourant. Comme cela se trouve! j'avais envie de manger de la crème aujourd'hui.

— Je n'ai pas de crème, monsieur Georges; je cherche une place de servante, et comme Monsieur et Madame m'avaient dit autrefois qu'ils me prendraient, j'ai demandé après vous.

— Mais nous ne demeurons plus rue du Château, ma pauvre fille, dit M. de Rouvry; comment auriez-vous fait pour nous trouver?

— J'ai demandé à des marins, monsieur; on m'a dit le nom de votre bateau, et j'attendais, pour entrer dans le port et y aller. Je pensais que vos matelots pourraient me donner votre adresse. »

M. de Rouvry sourit.

« Ils auraient bien pu ne pas la savoir, et d'ailleurs on ne vous aurait pas laissée aller à l'endroit où est la *Flèche*. Puisque vous voilà, venez avec nous, ma femme verra si elle peut vous prendre. C'est heureux que nous soyons passés par ici. »

Françoise rechargea gaiement son paquet sous son bras, et suivit le capitaine en donnant la main à Lucie, qui ne voulait pas la quitter.

A suivre. Mme Colomb.



LES CAUSERIES DU JEUDI

—

LA PHOTOGRAPHIE

Nous avons dit que nous causerions un jour de la photographie; causons-en donc.

Mais d'abord, et pour mieux nous entendre par la suite, qu'est-ce que signifie cette expression, *photographie?*

« Pour deux ou trois d'entre vous qui êtes déjà de *vieux* lycéens, — dis-je à mes neveux et nièces réunis chez moi presque au complet ce jeudi-là, — l'explication n'est pas difficile à trouver, et je vais même demander à l'un d'entre vous de la fournir à ceux ou à celles qui n'ont encore ou n'auront jamais rien à démêler avec la langue d'Homère. Voyons, monsieur Jules, vous qui, comme élève de quatrième, avez obtenu un accessit de grec au dernier concours général, je vous donne la parole.

— C'est bien simple, mon oncle, répondit M. Jules. L'expression *photographie* est formée des deux mots grecs, *phos*, *photos*, lumière, et *graphéïn*, écrire ou dessiner, tracer, qui, étant réunis, signifient dessiner par la lumière, comme par exemple *lithographie*, qui est fait de *lithos*, pierre, et de *graphéïn*, et signifie dessiner à l'aide de la pierre ou sur la pierre, et comme *géographie*, fait de *géôs*, terre, et de *graphéïn*, signifie dessiner ou décrire la terre.

— Très-bien, monsieur Jules; nous saurons maintenant à quoi nous avons affaire. Dessiner à l'aide



Chambre noire.

de la lumière, disons-nous, c'est-à-dire charger la lumière du soin de tracer les images que nous désirons avoir. En ce cas, voyons donc comment et dans quelle condition la lumière peut être ou devenir un dessinateur, un traceur d'images.

» A ce propos, écoutez une historiette :

» C'était à Naples, il y a environ trois siècles et demi. Dans cette ville vivait alors un homme fort curieux de science, tout occupé de pénétrer les secrets naturels qui en ce temps-là n'avaient été qu'imparfaitement étudiés. Il va de soi que ce Napolitain était homme de méditation et que, pour se livrer au cours de ses pensées, il devait avoir besoin d'isolement et de silence. Or ce silence, cet isolement, il ne les trouvait que difficilement dans sa maison toute pleine d'enfants, plus bruyants, plus étourdis les uns que les autres.

« Un jour que la solution d'un problème quelconque le préoccupait et que tout juste sa jeune famille était ce jour-là plus turbulente encore que de coutume : « Au diable les petits tapageurs! » dit-il. Et sans plus de façon, il chassa hors de la maison la bande importune, referma la porte, tira même le volet de la fenêtre, et eut ainsi, dans la salle où il restait, en plus de la tranquillité et de la solitude, l'obscurité, qui pour beaucoup de gens est un élément des plus favorables au travail de l'esprit.

» Les enfants, eux, ne tardèrent pas à reprendre leurs jeux à quelques pas de la maison, pendant que le père méditait dans l'ombre.

» Or, vers le milieu du volet, dont les bords s'appliquaient très-exactement aux bords de la fenêtre, il y avait par hasard un petit trou. Par ce petit trou un rayon de lumière se glissait, qui, à mesure qu'il s'éloignait de son point départ, allait en s'évasant de plus en plus et finissait par projeter sur le mur opposé un cercle assez large dont la clarté tranchait avec l'obscurité générale de la chambre. Le père ne prêta d'abord qu'une attention toute machinale à un effet qui par lui-même ne se distinguait en rien des jeux de lumière ordinaire. Car à qui n'a-t-il pas été donné de voir un rayon de jour glissant par une fente, par un trou, tracer soit une bande, soit un éventail lumineux dans une pièce obscure?

» Tout à coup, cependant, le voilà qui s'écrie, qui s'émerveille, les yeux avidemment fixés sur le cercle lumineux dans l'intérieur duquel s'agitaient des formes, des images singulières.

» Et vraiment il y avait pour lui bien lieu de s'ébahir, car ce qu'il voyait se mouvoir dans le rond de lumière c'était l'image très-fidèle — mais renversée, c'est-à-dire les pieds en haut la tête en bas — de ses enfants qui jouaient au dehors de la maison.

» Il avait devant les yeux enfin une scène vivante, peinte au naturel sur le mur, avec tous les détails du paysage qui en formait le décor.

» Notre Napolitain, — nommé J.-B. Porta, et d'ailleurs resté fameux dans l'histoire de la science, — n'était pas homme à remarquer sans profit un aussi curieux phénomène. Il en étudia la théorie; il parvint sans peine à le répéter, et, en fin de compte, ayant garni le trou du volet d'une lentille biconvexe, qui jouait là le rôle de l'œil dans la tête humaine, il se trouva avoir doté la physique d'un nouvel appareil, qu'il appela *chambre obscure* et qu'il suffit de diriger vers n'importe quel objet éclairé pour en voir l'image exacte reproduite sur un écran, qui prend dans cet appareil la place qu'occupait chez Porta le mur opposé au volet percé.

» Notons que, comme l'image, même avec la lentille, se projetait renversée, Porta imagina de la recevoir d'abord sur une glace et de la reprendre sur cette glace, — ce qui la redressait.

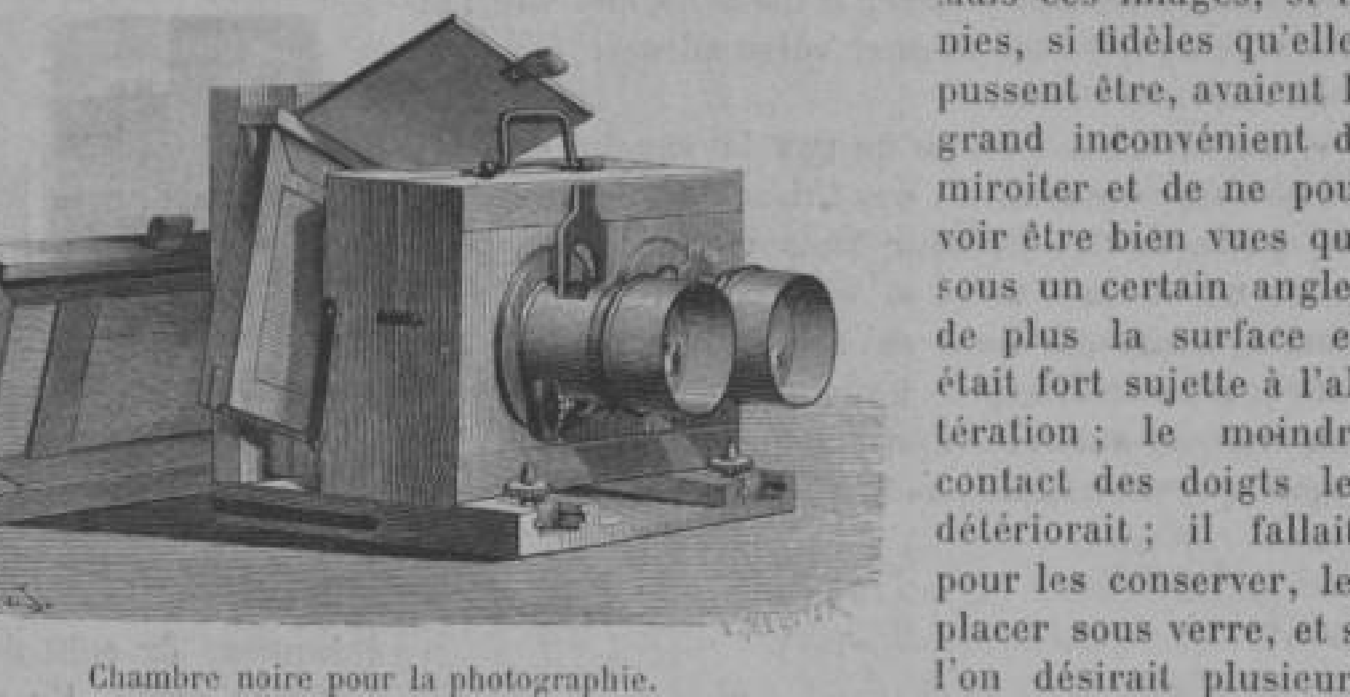
» Cela se passait vers la fin du XVIe siècle.

» L'appareil de Porta étant devenu commun, on pouvait entendre les gens qui s'extasiaient en y regardant répéter à qui mieux mieux : « Quel dommage qu'on ne trouve pas le moyen de rendre ces tableaux durables, de les empreindre, de les graver, de les fixer sur l'écran! »

» Et ainsi pendant deux cent cinquante ans; car ce fut seulement vers 1840 que deux Français, un peintre nommé Daguerre et un ancien officier nommé Niepce, en réussissant à fixer les images de la chambre obscure, donnèrent naissance à la *photographie*.

» La photographie fut d'abord baptisée, à cause de l'un des inventeurs, du nom de *daguerréotype*, c'est-à-dire figures, modèles obtenus par le procédé de Daguerre.

» Dans ce procédé, vraiment surprenant et dont la théorie originelle n'a jamais été bien expliquée, même par ses inventeurs, l'image était tracée en blanc par des gouttelettes de mercure (le métal liquide qui sert à établir les baromètres), venant d'elles-mêmes s'attacher sur une plaque d'argent qui, par son extrême poli, formait un fond noir. Mais ces images, si finies, si fidèles qu'elles pussent être, avaient le grand inconvénient de miroiter et de ne pouvoir être bien vues que sous un certain angle : de plus la surface en était fort sujette à l'altération ; le moindre contact des doigts les détériorait ; il fallait, pour les conserver, les placer sous verre, et si l'on désirait plusieurs *épreuves* de la même image, il fallait recommencer autant de fois l'opération qui avait donné la première. Enfin, si merveilleuse que fût cette invention, qui était venue démontrer la possibilité de rendre durables les dessins de la chambre obscure, chacun pressentait qu'elle n'avait fait qu'ouvrir en quelque façon le champ au *dessin par la lumière*, et l'on attendait qu'une autre révélation s'effectuât dans le sens vraiment usuel de cet art, — ou plutôt, ayant le daguerréotype, procédé photographique qui n'était considéré que comme une promesse, on espérait la venue définitive de la *photographie* proprement dite, donnant comme le crayon, comme le pinceau, comme le burin de l'artiste, des images sur papier, maniables, transportables, et pouvant être reproduites indéfiniment, comme cela a lieu avec l'imprimerie par les caractères fondus ou par les planches gravées.


Chambre noire pour la photographie.

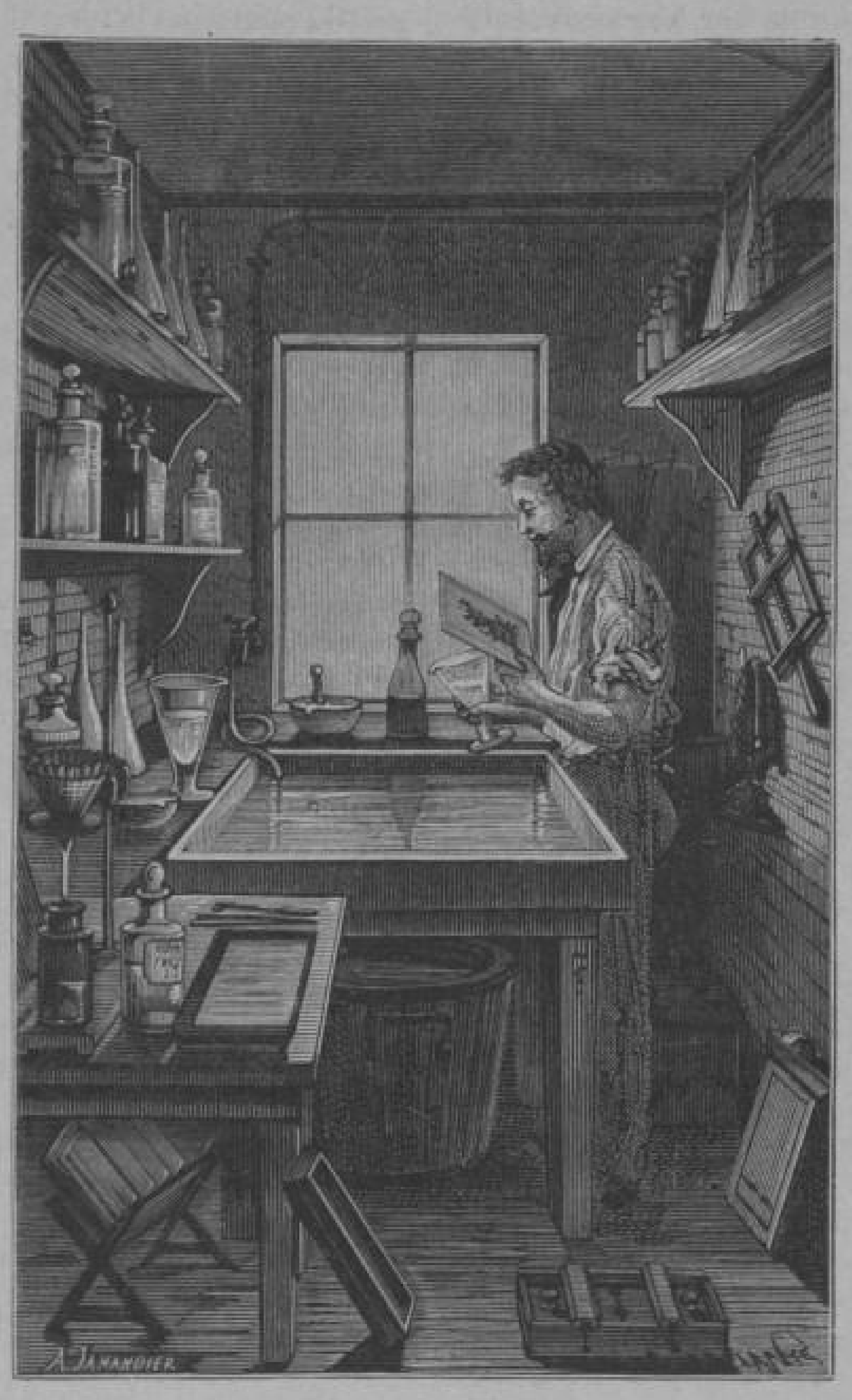
» Si cette espérance s'est réalisée, vous êtes, je crois, à même de l'affirmer, vous qui possédez des albums tout pleins des portraits de vos parents, de vos amis, et qui, à l'aide des vues ordinaires ou stéréoscopiques, pouvez en quelque sorte voyager un peu partout sans quitter la maison.

» Je crois ne rien vous apprendre en vous disant qu'il suffit d'avoir une fois pris l'empreinte d'une image quelconque pour être à même d'en avoir un nombre indéterminé d'exemplaires ; car il n'est, par exemple, aucun d'entre vous qui, après avoir posé pour son portrait chez le photographe, n'ait entendu demander à celui-ci, toujours prêt à les fournir, douze, quinze, vingt, trente épreuves du *type* obtenu par l'opération.

» Ce type, ou pour employer le terme consacré, ce *cliché* qui est aux épreuves photographiques ce que les planches de bois ou de cuivre gravées sont aux estampes ordinaires, comment donc les obtient-on? — C'est ce que nous allons tâcher de comprendre, et si vous voulez me prêter un peu d'attention, ce ne sera pas, j'imagine, bien difficile.

» Qu'est-ce qui dessine les images naturelles ? Qu'est-ce qui peint tout ce que nous voyons : gens, animaux, arbres, rochers, ciels, eaux et terres? — La lumière. C'est pourquoi la nuit nous ne distinguons ni couleurs, ni formes.

« Le soleil, source première de clarté, répand des rayons qui selon la nature ou le relief des objets sur lesquels ils frappent, nous les montrent de telle ou telle couleur et de telle ou telle forme. Après avoir frappé sur ces objets, les rayons se réfléchissent dans nos yeux, qui en reçoivent une impression. C'est ce qui arrive pour la chambre obscure : les rayons qui ont frappé les objets que la lentille regarde, s'en vont en peindre la forme par des *lumières* ou par des *ombres* sur l'écran : car tout dessin est fait de *lumières*, c'est-à-dire de parties où les rayons se réfléchissent plus ou moins vivement, et d'*ombres*, c'est-à-dire de parties qui absorbent ou ne reçoivent point de rayons lumineux : par exemple les étoffes noires ou les côtés d'un objet opposés à celui d'où viennent les rayons lumineux.



Atelier de photographie.

» Quand donc la lentille de la chambre obscure est dirigée vers un objet quelconque, par exemple vers un porche d'église tout sculpté, les parties saillantes ou faisant face à l'arrivée des rayons lumineux se reflètent en clair sur l'écran, tandis que les creux ou les parties opposées à la venue des rayons, ne reflétant rien, restent sombres : de là un dessin fait de lumières et d'ombres, comme tous les dessins imaginables.

» Et maintenant supposons que l'écran où va se projeter l'image ainsi composée soit fait d'un papier enduit d'une drogue blanche quelconque qui ait pour vertu de brunir quand elle est frappée par les rayons lumineux. Si vous voulez avoir un exemple d'un effet semblable, voyez ce qui arrive quand vous avez coupé une pomme, et que vous avez abandonné un des morceaux à lui-même pendant quelques heures ; vous le trouvez devenu roussâtre : qui plus est, si, un quartier de pomme étant ainsi tranché, vous appliquiez par exemple au milieu un centime, et que vous exposiez le tout au grand jour, au grand air, quand vous voudriez un peu plus tard enlever le centime, vous verriez que la place qu'il recouvrait formerait un cercle blanc sur le reste de la tranche qui aurait bruni. Essayez de cela un jour, et vous comprendrez la photographie mieux que par toute autre explication.

» J'ai donc supposé un écran, soit une feuille de papier blanc ayant, comme notre tranche de pomme, la faculté de noircir aux endroits que frapperont les rayons lumineux apportés par la lentille de la chambre obscure, et de garder sa teinte blanche aux endroits que ne frappera aucun rayon ; qu'arrivera-t-il après que la feuille de papier aura reçu pendant un temps plus ou moins long l'image faite d'ombres et de lumières, reflétée sur elle par le porche sculpté? Il arrivera que le contraste des lumières

et des ombres aura empreint sur ce papier une image dont les parties noires correspondront aux parties blanches du porche, et ces parties blanches aux parties noires, c'est-à-dire une image entièrement contraire, quant à l'éclairage, à celle qui a servi de modèle.

» Eh bien, mes enfants, voilà tout le secret de la photographie.

» Au lieu d'une feuille de papier, c'est une feuille de verre sur laquelle on forme une espèce de pellicule transparente blanche, avec une subtance nommé *collodion*, qui contient la drogue noircissant quand la lumière la touche. On met cette feuille de verre, — qui a été préparée en un lieu sombre, — dans la chambre obscure. La lumière agit comme nous le disions tout à l'heure; l'image *opposée* à l'image naturelle se dessine : on la rend plus intense en la baignant dans des substances qui poussent au noir les parties que la lumière a touchées et qui ne produisent aucun effet sur les autres, puis à l'aide de nouvelles substances on détruit la *sensibilité* de la pellicule impressionnable, et la feuille de verre se trouve porter une image où les parties plus ou moins lumineuses de l'image réelle sont représentées par des parties plus ou moins noires, et où les parties plus ou moins obscures ont pour correspondantes des parties plus ou moins claires ou transparentes.

» On fait bien sécher cette feuille de verre, et l'on a ce qu'on a convenu d'appeler le *cliché*, ou type renversé de l'image réelle.

» Pour obtenir ce qu'on est convenu d'appeler une épreuve, il suffit de poser cette feuille de verre, portant l'image contraire, sur une feuille de papier imprégnée d'une substance qui la rend *sensible* (capable de noircir) à la lumière, et d'exposer le tout au grand jour.

» Ce grand jour agissant, il arrivera naturellement que partout où le noir du verre arrêtera la lumière, le papier restera blanc, tandis que là où la lumière aura son libre passage, le papier noircira. Et les effets se trouvant ainsi rétablis dans leur ordre primitif, on aura l'image réelle.

» Pour vous donner par comparaison une idée juste de ce qui se passe en ce cas, je vous demanderai si vous n'avez jamais vu marquer sur des caisses ou sur des étiquettes des lettres ou des chiffres à l'aide de moules découpés sur lesquels on passe à plusieurs reprises un gros pinceau plein de noir. Partout où le découpage offre un vide, le pinceau laisse son noir, tandis que les autres places, sur lesquelles le moule repose, se conservent blanches.

» Ce n'est, en vérité, pas plus compliqué que cela; au moins en principe, car si je devais entrer avec vous dans le menu des opérations, s'il me fallait vous expliquer les diverses façons d'agir des nombreuses substances qui y sont employées, notre causerie s'allongerait singulièrement.

» Il y a cependant un fait que je ne saurais passer sous silence. Je ne puis vous laisser ignorer que l'agent principal, essentiel des opérations photographiques, n'est autre qu'un certain métal dont vous avez sans doute entendu parler déjà bien souvent, dont vous parlerez plus d'une fois dans le cours de votre vie, et qui certainement ne manquera pas d'entrer pour une grosse part dans les diverses conditions d'existence qui pourront vous échoir. Il en a fallu pour vous élever, il en faut pour vous entretenir, il faudra que bientôt vous vous inquiétiez d'en acquérir honorablement... l'avez-vous reconnu? il se nomme l'*argent*.

» C'est l'argent qui est, en effet, l'âme de la photographie, — comme il est l'âme de bien d'autres choses.

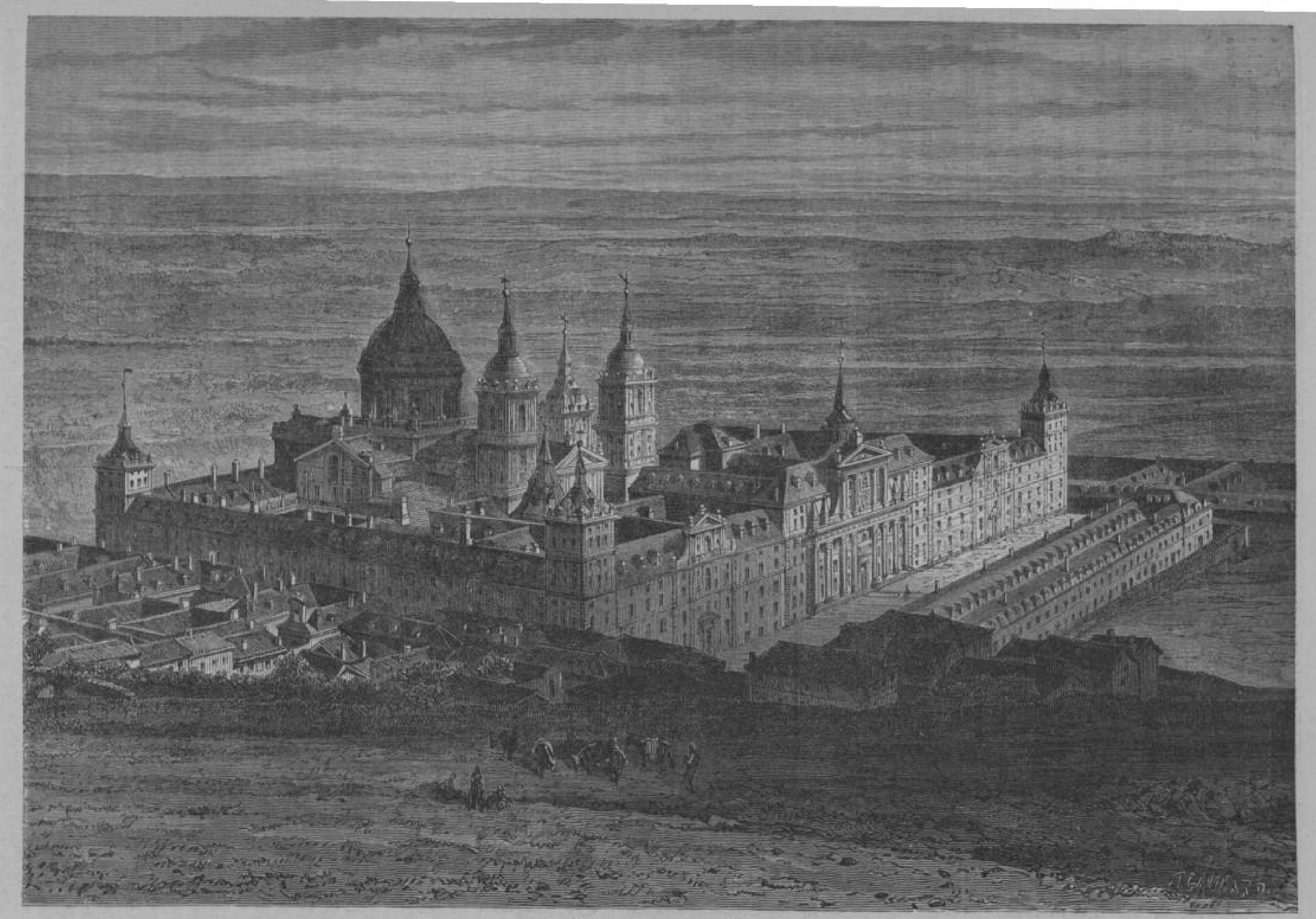
» La photographie, à vrai dire, ne l'emploie pas sous sa forme métallique, mais après que la chimie en le dissolvant, en le combinant avec d'autres corps, en a fait des sels, qui sont de couleur blanche et qui ont cette propriété particulière de noircir quand on les expose à la lumière.

» Et voyez comme tout s'enchaîne, ou plutôt comme tout vient à point quand le bon Dieu a décidé qu'un progrès doit s'accomplir. Une autre substance, l'*iode*, espèce de demi-métal que la chimie extrait des herbes marines, et qui par elle seule n'a aucune vertu photographique, était découverte depuis quelques années et restait à peu près sans emploi, quand Daguerre eut l'idée de l'associer à l'argent pour fixer les images de la chambre noire. Cette association, qui avait fait merveille dans le daguerréotype ou photographie sur métal, a été bien plus féconde encore dans la photographie sur papier, où l'iode joue un rôle de premier ordre. C'est lui qui active la *sensibilité* de la couche argentée et qui fait qu'au lieu d'une exposition de plusieurs heures à la chambre obscure, il suffit de quelques secondes pour... Mais arrêtez-moi, car voilà que j'aborde les détails, et ce ne sont point là vos affaires. »

L'ONCLE ANSELME.

L'ESCURIAL

S'il y a un prince dont il soit resté un souvenir sombre et terrible, c'est Philippe II, roi d'Espagne. La légende, d'accord du reste avec l'histoire, le représente triste et solitaire, en proie à une mélancolie noire, régnant par la terreur, même dans sa famille, et se cachant à tous les yeux au fond de son palais, livré aux pratiques de la piété la plus étroite. On a dit qu'il n'avait imité pendant toute sa vie qu'une seule partie de celle de son père, le séjour du grand Empereur dans le monastère de



L'Escurial. (P. 120, col. 2.)

Yuste. C'est, en effet, dans un monastère qu'il aimait à vivre. Son palais, l'Escurial, ou plutôt *El real monasterio de San Lorenzo*, fut bâti par lui pour être un grand couvent de moines Hiéronymites, dans lequel il ne se réserva que quelques pièces pauvres et tristes pour y vivre d'une vie aussi obscure que la leur.

On dit que l'Escurial fut bâti pour accomplir un vœu fait à saint Laurent par le roi le jour où il gagna contre la France la grande bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557. Ce ne fut pourtant qu'en 1563 que l'on commença l'édifice, près de six ans après la bataille. Par une disposition curieuse, on lui donna la forme d'un gril, en souvenir du martyre du saint à qui on le consacrait. L'ensemble est rectangulaire; à chacun des angles une tour carrée figure l'un des pieds du gril; et, dans l'intérieur, les bâtiments sont disposés de manière à en représenter les barreaux; au centre se trouve une énorme église surmontée d'un dôme, du haut duquel apparaît très-bien la disposition de cet ensemble. Enfin, un grand bâtiment, qui contient la résidence royale, représente le manche du gril.

L'Escurial fut construit sur les plans de Jean-Baptiste de Tolède, célèbre architecte d'Espagne, qui en posa la première piere, le 23 avril 1563, en présence du roi et des religieux Hiéronymites. Mais il mourut en 1567, ayant à peine eu le temps d'achever les fondations de l'édifice. Jean de Herrera et Pacciotto, ingénieur d'Italie, le continuèrent; mais l'œuvre ne fut finie qu'en 1583, l'année où mourut Philippe II. Elle est presque colossale. Le rectangle que forment les bâtiments a 190 mètres sur un de ses côtés, et 150 sur l'autre. Pour avoir une idée des travaux, on a compté soixante-trois fontaines, seize cours, douze cloîtres, quatre-vingts escaliers; et les guides qui font visiter l'Escurial ne manquent jamais d'apprendre aux voyageurs qu'il a onze mille fenêtres, en souvenir des onze mille vierges mises à mort par les Huns à Cologne.

Grâce à ces proportions grandioses et à son style un peu sévère, l'Escurial est imposant; mais on ne peut dire qu'il est beau : situé à huit lieues de Madrid, dans la partie la plus aride, la plus nue, la plus déserte de la Castille, il a lui-même l'air triste et nu. Son aspect frappe le visiteur, mais d'une impression de froideur profonde. C'est bien autre chose encore lorsque l'on entre à l'intérieur : ces vastes cloîtres abandonnés, ces cours désertes, ces murs verdis, tout, a l'air triste et délaissé. Bien qu'il n'ait plus de moines et qu'il soit demeuré longtemps privé d'hôtes royaux, l'Escurial renferme cependant encore d'assez nombreuses curiosités.

On cite la statue colossale de saint Laurent, à l'entrée même du monastère, et, en face d'elle, les mâchoires énormes d'une baleine qui échoua et se fit prendre, en 1574, dans les eaux de Valence; la Cour des Rois, *Patio de los Reyes*, où s'élèvent les statues des six rois de Juda, statues curieuses dont le corps est en pierre, la tête, les mains, les pieds en marbre blanc, les couronnes, les sceptres, les ornements en bronze doré au feu. On visite encore à l'Escurial les appartements royaux, autrefois résidence d'automne des rois d'Espagne, qui, chaque année, y passaient au moins six semaines. Ces appartements sont riches et somptueux, mais ils n'offrent guère comme curiosités que leurs tapisseries et des travaux de ciselure. Ces derniers sont plusieurs serrures, espagnolettes, verroux ou ferrements divers, qui datent de la seconde partie du XVIIIe siècle, et qui sont travaillés en acier avec une délicatesse admirable. Quant aux tapisseries, elles sont assez belles, mais remarquables surtout parce que tout en elles est espagnol. Exécutées sur les cartons de Goya, elles représentent des scènes champêtres, des courses de taureaux et d'autres traits de la vie espagnole; de plus elles sortent de la fabrique royale de Santa Barbara. Cette fabrique fut fondée à Madrid, en 1720, par Philippe V, et établie auprès de la porte de ce nom; il avait fait venir d'Anvers, pour lui en confier la direction, Jacques Van der Groten, dans la famille de qui ces fonctions restèrent. La tapisserie de Santa Barbara employa jusqu'à cent personnes; et, quoiqu'elle n'ait jamais rien produit qui approche des œuvres des Gobelins, elle a exécuté cependant d'assez bonnes pièces : on connaît surtout celles de l'Escurial et du palais du Pardo.

Les trois grandes curiosités de l'Escurial sont la Bibliothèque, l'Église et les Caveaux.

La Bibliothèque est une grande et fort belle pièce, meublée avec un luxe inouï de tables de porphyre et de marbre, d'armoires d'ébène et d'acajou massif. Les livres y sont rangés de manière à présenter, non pas le dos, mais la tranche, sur laquelle se lisent les titres, écrits, ou plutôt peints de haut en bas. Au-dessus des diverses catégories d'ouvrages se voient des peintures en rapport avec le sujet de chacune d'elles.

L'Église, à laquelle conduit un corridor froid, sombre et humide, est un grand édifice nu, mais non sans majesté; on vante la hardiesse de la voûte, voûte plate, l'une des plus vastes qui existent, et le retable du maître-autel, qui est réellement gigantesque. « A droite du grand autel, dit un récent voyageur, se trouve le *relicario* où Philippe II avait rassemblé un nombre de reliques vraiment prodigieux; le P. Ximenos, qui était un des moines de l'Escurial, fait une curieuse énumération de ces reliques, comprenant onze corps entiers, cent trois têtes de saints, parmi lesquelles figure celle de saint Laurent, six cents bras, etc. Ce Ximenos assure que les reliques montaient, de son temps (1764), à plus de treize mille, et qu'on en remarquait quelques-unes de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, et même, ajoute-t-il, des prophètes qui annoncèrent la venue du Christ. » Beaucoup de ces reliques, comme aussi les reliquaires et autres objets qui les accompa-

gnaient, et qui représentaient une valeur presque incalculable, ont depuis longtemps disparu. L'église, comme tout l'Escurial, est ornée à profusion du gril de saint Laurent : grils en sculpture, grils peints, grils en fer, en bois, en marbre, il y a des grils partout !

On termine toujours la visite de l'Escurial par celle de ses Caveaux. Il y en a deux. L'un, *El Panteon*, situé sous le maître-autel de l'église, est la sépulture des rois et des reines d'Espagne : il renferme trente-six niches, et sa richesse en marbres et en bronzes est au-dessus de toute description. C'est d'ailleurs un fort vilain lieu, glacial et humide, et de l'aspect le plus lugubre.

L'autre caveau, le *Podridero* — pourrissoir — est le *Panteon de los Infantes* : il sert à la sépulture des infants et des princes. On y voit le tombeau du duc de Vendôme, ce petit-fils d'Henri IV, qui, à la journée de Villa-Viciosa (1710), affermit la couronne sur la tête de Philippe V. Mais ce qu'on y cherche surtout, c'est le corps du malheureux don Carlos, le fils de Philippe II. La mort de ce prince a donné lieu à plusieurs traditions terribles, sans qu'on sache à laquelle il faut s'arrêter. Nature bizarre et maladive, caractère sauvage et indomptable, poussé par les passions les plus violentes, Charles n'était sûrement pas digne de succéder à son père. Mais tenta-t-il de le tuer? Et ensuite, Philippe, après l'avoir arrêté lui-même, dans sa chambre, eut-il le courage affreux de le faire mettre à mort? Est-il vrai que, quand Philippe V eut la curiosité de faire ouvrir le cercueil de l'infant, on trouva son corps décapité, et la tête posée entre les jambes? On ne sait; mais il reste de toutes ces histoires un souvenir de drames domestiques qui rappelle, qui évoque presque la sombre et dure figure du fils de Charles-Quint.

L'Escurial, en effet, est bien l'œuvre de ce prince : froid et sévère comme lui; mais, par dessus tout, triste, triste comme tous les grands monuments vides, triste surtout par sa nature même, comme le pays qui l'entoure et comme le roi qui l'a fondé.

R. du Coudray.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE [1]

VIII

Aventures au Chili.

Un matin, à l'aube du jour, comme je montais ma garde sur le pont, j'entendis le joyeux cri « terre à tribord ! » Je regardai, et, à mesure que le jour augmentait, je vis, comme si elle montait du sein des flots dans une grandeur désolée, une chaîne de hauts sommets couronnés de neige, dominant les nuages et se dirigeant à perte de vue vers le nord et vers le sud. C'était les gigantesques Cordillères. Nous courions droit sur elles ; mais nous ne semblions guère en approcher. Enfin le brouillard qui nous en cachait les bases disparut et nous laissa voir des hauteurs stériles, rocheuses, sauvages, qui sortaient de l'Océan sous nos yeux.

A nos imaginations pleines encore de l'aspect désolé de la Terre de Feu et du Falkland, Valparaiso parut une place des plus belles. Cependant elle est fort irrégulièrement bâtie, au fond des vallées et au sommet des collines, dont elle couvre les fleuves parfois escarpés jusqu'aux flots mêmes de l'Océan ; elle a derrière elle des séries toujours plus élevées de hauteurs, que domine au dernier plan la chaîne des Cordillères. Gérard et moi, nous avions bien envie d'aller à terre, et Vieux-Surley était comme nous. Il remuait sa queue, courait sur les côtés du navire, aboyait et regardait d'un œil brillant tantôt nous, tantôt la terre, comme s'il nous disait : « J'aimerais bien à courir sur cette grève ! »

« Allons ! vous irez tous les trois, dit en riant le capitaine, si M. Mac Ritchie veut vous accompagner. » Fleming, indisposé depuis quelque temps, eut aussi la permission d'aller à terre, car le capitaine pensa qu'il s'en trouverait bien. Nous espérions avoir le temps de pénétrer dans la montagne et d'y faire quelque bonne chasse ; nous désirions tuer un guanaco, comme on appelle ici le lama sauvage.

A Valparaiso nous louâmes deux calèches, voitures d'affaires, semblables à des cabriolets à capote, pour nous transporter à Santiago, capitale du Chili. Un cheval était attelé entre les brancards, un autre l'était à gauche et servait de monture à un postillon. Quel postillon ! perché sur une selle dont le pommeau et le trousquin étaient des plus relevés, il portait un long couteau à l'arçon ; sur la tête, il avait un foulard dont les bouts flottaient par derrière et que surmontait un chapeau de paille : sa veste était courte, sa culotte collante et grossière ; il portait des bottes à l'écuyère armées de formidables éperons et laissait pendre un *puncho* sur une de ses épaules. Jerry et M. Mac Ritchie allaient ensemble, Fleming m'accompagnait, ainsi que Vieux-Surley, assis entre nos jambes et jetant devant lui des regards intelligents. Nous courions bruyamment. La route était bien meilleure que nous ne l'aurions attendu d'un pays si éloigné de l'Angleterre. Je m'étais figuré effectivement que, passé le cap Horn, nous ne pourrions plus rencontrer que des sauvages tatoués ou des Chinois aux longues queues : aussi étais-je fort surpris de trouver au Chili de bonnes routes et des voitures. Nous dormîmes deux nuits sur la route, et nous pûmes admirer Santiago à l'atmosphère exhilarante, à l'air pur, et placée à plus de cinq cents mètres d'altitude ; puis nous

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91 et 107.

repartîmes à cheval, nous dirigeant vers les Cordillères, vers une place nommée la Banque de Neige, qui fournit à Santiago, toute l'année, la neige dont elle a besoin. Nous avions rencontré dans la ville un ancien matelot anglais qui s'appelait Tom Carver et qui avait servi avec Fleming sous lord Cochane; il avait épousé une Chilienne et s'était établi dans le pays. Il nous suivit en qualité d'interprète et, sans lui, le guide que nous avions pris ne nous aurait pas servi à grand'chose. Nous laissâmes nos chevaux dans une petite ferme ou *rancho* et nous partîmes avec nos fusils. Les provisions, dont nous avions chacun une portion, étaient souvent portées par le guide et par Fleming. Le paysage se montrait extrêmement sauvage et grandiose : à l'horizon, les pics neigeux des Andes; sur le chemin, d'âpres hauteurs, des gorges et des sombres vallons, avec des précipices qui dévalaient brusquement à une centaine de mètres au-dessous de nous. Au bout de quelques kilomètres, nous arrivâmes à un pont suspendu, fait de peaux de bêtes, taillées en lanières et tressées ensemble, pour traverser une horrible gorge. Ce sont des paquets de bâtons placés sur ces cordages qui forment une route, pleine de trous et laissant apercevoir au fond un torrent écumeux. Je pensais que ce serait fort désagréable que de glisser au travers, et Surley qui marchait sur mes talons n'avait pas l'air fort rassuré. Nous finîmes par atteindre une large vallée, où, bien loin de nous, sur les flancs des montagnes qui la bordaient, nous aperçûmes un certain nombre d'animaux que Jerry et moi nous décidâmes devoir être, sans aucun doute, les guanacos désirés. M. Mac Ritchie, avec Suninons, le matelot et le guide, était en avant; Fleming marchait avec nous. En conséquence nous convînmes, puisqu'il semblait impossible que nos compagnons ne nous vissent point, de grimper les montagnes et de nous mettre en chasse. Nous grimpâmes donc, escortés par Vieux-Surley, qui avait l'air d'y prendre grand plaisir; mais il n'en était pas de même de Fleming, qui, n'ayant pas l'habitude d'un tel exercice, perdit bientôt la respiration.

« Venez donc, Fleming! cria Jerry. Nous ne tarderons pas à rattraper nos bêtes. Persévérez comme un homme.

— Non, monsieur Gérard; allez de l'avant. Je vous suivrai de mon pas, répondit Fleming; et, si je m'arrête, vous saurez bien me retrouver. »

Nous prîmes volontiers ce parti; et Jerry et moi, avec Vieux-Surley nous nous mîmes à escalader la montagne le plus rapidement possible dans la direction la plus rapprochée des guanacos. Ils étaient légèrement bruns et paraissaient grands comme des cerfs; leurs têtes étaient petites, avec de grands yeux brillants, des lèvres épaisses et des oreilles grandes et mobiles. Leur cou fort long était parfaitement droit, les hanches étaient un peu élevées, conformation qui donnait à ces animaux l'air de petits chameaux; ils servent d'ailleurs de chameaux quand ils sont apprivoisés et dressés. Nous en voyions plusieurs bandes disséminées en diverses parties sur le penchant de la montagne. L'une d'elles était en bas dans la direction suivie par le docteur et ses compagnons. Ils étaient à brouter tranquillement, lorsque l'un d'eux leva la tête, un autre en fit autant; puis tout le troupeau décampa de toute sa vitesse en remontant la montagne. C'était sans doute l'approche du docteur qui les mettait en fuite, pensâmes-nous, et cela nous indiquait avec quelle précaution nous devions arriver près du troupeau que nous voulions atteindre. Cependant Vieux-Surley avait bien envie de courir après eux et nous eûmes beaucoup de peine à le retenir.

Nous cachant autant que possible derrière les rochers, les buissons et les arbres clair-semés, nous approchions peu à peu. Quelquefois nous nous mettions derrière une touffe de cactus du Pérou, dont les tiges tordues, vigoureuses, toujours vertes, nous donnaient un ombrage excellent.

« Par bonheur, nous ne sommes pas gros, ce qui nous permet de nous cacher si bien, » observa Jerry tout en rampant. La vallée s'ouvrait au loin au-dessous de nous avec d'abrupts précipices, un torrent bruyant, des rochers et des bouquets de broussailles; au-dessus de nous s'élevaient des pics dénudés et des sommets neigeux. Le calme de l'air était extraordinaire; pas un son ne s'élevait. Jamais je n'avais vu un passage plus sauvage ni plus magnifique. J'ignore ce qu'en pensait notre ami à quatre pattes, mais je ne doute pas qu'il se réjouissait à l'idée d'attraper un guanaco. C'est aussi là ce qui nous préoccupait le plus. Déjà nous étions arrivés à cinq cents mètres du plus voisin sans qu'ils nous eussent découvert, tant nous avions pris de précautions dans notre marche; mais ici la prudence nous manqua; nous cessâmes de nous dérober et comme en nous montrant :

« Halte! Harry, halte-là! cria Jerry. Nous sommes à portée; arrêtons-nous pour reprendre haleine. » L'avis était bon et j'allais m'y conformer, lorsqu'un guanaco tourna la tête et nous vit. Avant que nous eussions épaulé, tous ils fuyaient comme le vent. Jerry allait pourtant tirer, quand je le retins, lui montrant à peu de distance un autre troupeau sur le versant de la montagne.

« Vous les effrayerez aussi en tirant, lui dis-je. Essayons de les aborder avec prudence. » Le plus difficile était de maintenir Vieux-Surley à l'arrière, car il aurait poursuivi les fuyards jusqu'à ce qu'il en eût attrapé un ou qu'il se fût brisé les os dans un précipice. Nous nous consolâmes de notre désappointement par l'espérance de nous porter assez près de l'autre bande pour pouvoir tirer avant d'être découverts, et nous nous mîmes à ramper comme auparavant. De temps à autre, nous jetions derrière nous un regard pour reconnaître l'endroit où nous avions quitté Fleming et le chemin qu'avait pris M. Mac Ritchie; mais il nous semblait impossible de ne pas

nous retrouver sur ce penchant découvert de la montagne. Nous grimpions donc toujours sans concevoir aucune inquiétude sur la façon de retrouver notre route. J'attachai mon mouchoir au collier de Surley pour le retenir; cela le mit à même de m'aider quelquefois à escalader des escarpements et des rochers plus vite que je ne l'aurais fait tout seul. Jerry me suivait de près; mais la distance se trouva plus grande que nous ne l'avions supposé. Heureusement que nous étions sous le vent, de sorte que les lamas ne nous sentirent point. Nous nous arrêtâmes sous un fourré de cactus. A trois cents mètres de là environ s'élevait un rocher, très-bien à portée des guanacos.

« Eh! Jerry, vise la bête de gauche; je me charge de celle qui est à droite. Ne tirons pas avant d'être postés au rocher; puis, après un moment de repos, nous verrons bien si nous n'en abattons pas un. Si nous le manquons, Surley nous montrera ce dont il est capable. » Jerry fit un signe d'assentiment, et nous nous remîmes à ramper jusqu'à notre arrivée au rocher. Là, nous attendîmes un moment pour recouvrer quelque sang-froid, puis nous levâmes nos carabines, les appuyâmes sur le bord du rocher, visâmes de notre mieux et fîmes feu ensemble. La bande détala en remontant la montagne.

« Le coup est manqué! criâmes-nous. Quel ennui!

— Non, non! En voici un qui chancelle. C'est celui que j'ai tiré, repris-je! hourra!

— En voilà un autre! voyez! voyez! Il se meurt. Non, il se relève et suit les autres! disait Jerry. Allons, Surley! Il l'atteindra. Hourra! hourra! Quelle chance! »

Sur ce, nous sortîmes de notre cachette et courûmes de toute la vitesse de nos jambes vers le guanaco que j'avais abattu, tandis que Surley, lancé par nous, poursuivait avec fureur l'animal que Jerry avait touché. Nous arrivâmes bientôt près du premier. Pauvre animal! Il chancela, puis tomba couché sur le flanc. Nous regardant avec ses doux yeux, il semblait nous dire : « Oh! blancs cruels, qui venez de si loin à travers les mers, déjà vous avez à peu près détruit les légitimes habitants du pays, et maintenant vous nous faites la guerre, à nous les quadrupèdes innocents qui y vivons. » Il tenta de nous cracher au nez, mais la force lui manqua et il retomba mort. Nous nous élançâmes alors sur les pas de Surley, qui s'était obstiné à poursuivre un guanaco blessé, comme l'indiquaient évidemment les gouttes de sang tombées sur le gazon. Bientôt, nous en vîmes un qui restait en arrière. Il allait de plus en plus lentement, ne cessant pas de lancer des coups de pieds au chien qui courait en sautant pour l'attraper à la gorge. Surley fut

Le vieux matelot était étendu. (P. 127, col. 1.)

effectivement frappé et envoyé rouler à quelques pas, mais il ne tarda pas à se relever.

« Hourra! criait Jerry. Il tient sa proie maintenant; vous savez, Harry, que c'est celle que j'ai visée. »

Nous courûmes, toujours en grimpant, pour arriver près de Vieux-Surley et du guanaco, qui luttait pour lui échapper. Il fit plusieurs bonds désespérés en avant; mais il crachait et frappait en vain de ses pieds, car le brave chien n'était pas de ceux qui se laissent ébranler. Le guanaco perdait rapidement ses forces, sa lutte devenait moins redoutable, enfin il fut à bout, et nous comprîmes qu'il ne pouvait plus nous échapper. Alors, nous nous arrêtâmes et nous mîmes à recharger, en bons chasseurs qui veulent être prêts à l'occasion. Quand nous arrivâmes près du guanaco, il était mort, et Vieux-Surley se tenait sur lui et semblait être fort orgueilleux de sa victoire. Et maintenant, qu'allions-nous faire de notre gibier? Nous nous le demandâmes. Nous ne pouvions pas nous charger des cadavres, qui avaient chacun $1^m,20$ de hauteur, et au moins $2^m,50$ de longueur; nous cherchâmes des marques qui pussent nous indiquer plus tard l'endroit où était tombé le dernier. Il nous sembla que nous en trouvions auxquelles nous ne nous tromperions pas; mais, pour rendre l'endroit plus facile encore à reconnaître, nous entassâmes sur ce rocher les pierres et les buissons des environs jusqu'à ce que nous eûmes élevé un monceau assez considérable pour être, à notre avis, facilement aperçu de loin. Ensuite, nous pensâmes qu'il était temps de chercher à retrouver nos compagnons. Nulle part ils ne se montraient; mais nous étions convaincus qu'au moins nous retrouverions sans difficulté la place où nous avions quitté Fleming. Cependant il fallait commencer par aller marquer plus distinctement celle où j'avais tué mon guanaco. Nous nous mîmes donc à redescendre; mais la descente était aussi longue que l'avait été la montée, car les escarpements nous forçaient à faire de longs détours pour les éviter. Enfin, nous arrivâmes au bord d'un petit précipice formé par un rocher auprès duquel nous avions passé en grimpant; de là on voyait assez bien tout le penchant de la montagne au-dessous de nous et jusqu'à la vallée par delà. Nous regardâmes à l'entour pour découvrir l'endroit où mon guanaco gisait. Nous l'aperçûmes, il est vrai; mais, en même temps, à une centaine de mètres, nous vîmes un autre animal qui s'approchait à pas furtifs.

« Ce doit être un gros chat! dit Jerry.

— Oui, probablement le lion du Chili, ce qu'on appelle ici puma ou couguar, répliquai-je. Quelle chance si nous pouvions le tuer! »

Cet animal était si préoccupé de festoyer aux dépens de mon gibier, qu'il ne nous apercevait point. Lorsqu'il se fut glissé assez près, il sauta dessus. Nous ne voulions pas laisser gâter notre gibier et nous ne sûmes pas nous empêcher de crier: « Va-t'en de là, vilaine bête! » Le puma, entendant nos voix, regarda, nous vit, ainsi que Surley qui arrivait en grondant, et il se mit à trotter vers le bas de la montagne. Nous restâmes convaincus que ce n'était qu'une bête déjà vieille, dépourvue de son activité et incapable de prendre des animaux vivants. Nous fîmes feu sur lui; mais, n'étant pas assez près, nous le manquâmes. Il se mit à bondir jusqu'au bas de la montagne, sans s'arrêter une seule fois à regarder derrière lui.

« Je crois que nous ferons bien de couper quelques tranches sur notre guanaco, suggéra Jerry, dont les conseils étaient en général fort pratiques. Je ne vois pas pourquoi nous courrions le risque de ne pas dîner du tout. Il est possible, en effet, qu'un autre puma découvre notre guanaco et ne nous en laisse que de misérables restes. Pensant qu'il avait raison, nous commençâmes à découper assez de viande pour toute notre compagnie, ensuite nous élevâmes une nouvelle marque pour ce guanaco, comme nous avions fait pour l'autre.

« Voilà qui sera tout à fait suffisant, observa Jerry en couronnant le monument avec un long morceau de cactus. Allons, maintenant, à la recherche de Fleming. Le docteur et les guides reviendront bien nous trouver. Je commence à avoir très-faim et, s'ils ne reviennent pas, il me semble que nous pourrons attaquer nos provisions sans eux.

— Oui; mais il faut d'abord retrouver Fleming et nos paniers, » répondis-je, car j'avais conçu quelque méfiance à l'égard de la facilité de notre recherche. La chasse aux guanacos nous avait entraînés fort loin et je m'apercevais que, dans cette brillante atmosphère, il devenait fort malaisé de calculer les distances ou la dimension des objets, à cause de la grandeur des proportions de tout ce qui nous environnait. Cependant je ne dis rien de mes craintes à Jerry. Nous cherchions de tous nos yeux à découvrir un autre puma; car nous convenions qu'il serait bien plus louable de nous vanter d'avoir un lion que deux lamas inoffensifs. Nous marchâmes ainsi longtemps, escaladant les rochers et les précipices.

« Où donc peut être ce brave Fleming? s'écria enfin Jerry. Je suis sûr que nous sommes arrivés à l'endroit où nous l'avons quitté. » Je le croyais aussi. Nous criâmes de toutes nos forces; mais nos cris chétifs se perdaient dans ces vastes solitudes. « Peut-être était-ce un peu plus loin, » remarquai-je après avoir de nouveau examiné les alentours. Nous reprîmes donc notre marche en regardant tout autour de nous.

Depuis quelque temps déjà nous marchions, lorsque Jerry me mit la main sur le bras. « Qu'est-ce que cela, Harry? s'écria-t-il, c'est le puma! Voyez le brigand, comme il rampe avec précaution! Il médite quelque mauvais coup, bien sûr. J'espère qu'il ne va point retourner manger nos guanacos.

— Il faut l'en empêcher, repris-je. Arrêtons sa marche. Votre fusil est-il bien armé? Rampons avec

autant de prudence que lui. Il est si occupé qu'il ne nous voit pas, et nous avons grande chance de l'approcher assez pour l'abattre.

— Allons donc! » fit Jerry; et imitant la démarche cauteleuse du puma, nous nous approchâmes rapidement. Nous étions déjà presque à portée de fusil, quand Jerry murmura: « Voyez, Harry! c'est Fleming; mon Dieu! mon Dieu! »

Juste au-dessous de l'endroit où se blottissait le puma, prêt à prendre son dernier élan, était étendu le vieux matelot. Était-il mort, endormi, évanoui? Nous l'ignorions. Il n'y avait plus un instant à perdre. La bête fauve allait enfoncer ses griffes dans la gorge de l'homme. Nous courûmes, suivis de Vieux-Surley. Le puma s'élança, quand nous tirâmes. Nos deux balles le frappèrent, mais sans l'arrêter, et il tomba près de Fleming. Le matelot se dressa sur les genoux, mais ce ne fut que pour recevoir les griffes de la bête en pleine poitrine. Il fut renversé du coup; nous cependant nous courions en criant, afin de détourner sur nous l'attention du puma.

« Il est mort! s'écria Jerry. » Non! il se redressait, son couteau-poignard à la main, et le plongeait dans la gorge de l'animal, Puis il se mit sur ses genoux, le hachant de coups et l'empêchant de lui enfoncer ses griffes dans le cou, ce qu'essayait le puma, dont le brave Surley s'efforçait de déchirer les flancs.

Nous lui criâmes : « Courage, Fleming! nous sommes à vous!

— Tirez, répondit-il, je ne puis pas écarter plus longtemps cette bête maudite. »

L'attaque de Surley, eut enfin son effet et le puma se retourna pour se débarrasser du chien. Fleming saisit l'occasion et lui porta un coup mieux dirigé, il lui plongea dans la poitrine son couteau jusqu'au manche et sauta un peu en arrière. Nous arrivions juste à temps pour sauver Vieux-Surley, contre lequel le puma tourna toute sa fureur. Nous nous arrêtâmes pour charger, courûmes tout près de la bête pour ne pas frapper le chien, et fîmes feu. Le puma resta à terre, donnant avec ses griffes plusieurs coups convulsifs, et expira en grondant.

« Allons! mes jeunes messieurs, vous m'avez sauvé la vie, dit Fleming. Car, en sentant les griffes du puma dans ma poitrine, avant de vous voir, ainsi que ce brave Surley, j'ai pensé que tout était fini pour moi. »

Quant à Surley, se tenant sur le cadavre du puma, il avait l'air de croire qu'il était le principal auteur de sa mort; nous, nous étions très-fiers de notre victoire. Fleming nous raconta que, ne nous voyant pas revenir, il était parti à notre rencontre; mais qu'enfin, accablé par les ardeurs du soleil, il s'était assis, puis endormi.

Le soir approchait; en conséquence, après avoir marqué l'endroit où gisait le puma, nous convînmes de redescendre au fond de la vallée pour tâcher d'y retrouver nos compagnons. En effet, pour nous permettre de passer une journée entière dans les montagnes, il avait été décidé que nous bivouaquerions dans la vallée et ne commencerions notre retour que le lendemain matin. Nous cherchions donc de tous nos yeux le docteur et les guides, mais sans les apercevoir nulle part. Nous tirions des coups de fusil auxquels rien ne répondait. Alors l'inquiétude nous gagna. Auraient-ils été attaqués par des brigands ou par des Indiens? Cela était plusieurs fois arrivé; nous le savions. Parfois des troupes de féroces Araucaniens avaient fait, en remontant du sud au nord, des incursions dans le Chili, attaquant et pillant les fermes et même les villages de la montagne. Cependant, depuis que le gouvernement s'était affermi et avait rétabli l'ordre, on n'entendait plus parler de pareilles aventures qu'à de rares intervalles. Nous pensâmes donc qu'il n'y avait pas lieu de nous trop inquiéter; en conséquence, après nous être partagé quelques-unes des victuailles que contenait le panier de Fleming et avoir apaisé notre faim, nous commençâmes à préparer notre campement pour la nuit. Nous choisîmes une place sous une roche élevée pour nous garantir du vent qui soufflait, et nous cherchâmes des matériaux pour allumer notre feu. Une plante poussait là en grande abondance; mais nous ignorions si elle brûlerait ou non. « Essayons toujours, » dit Fleming. Nous en fîmes donc un tas et poussâmes dessous du papier et des allumettes enflammées. Le feu prit admirablement, répandant à l'entour une odeur résineuse. Cette plante était, nous l'apprîmes plus tard, celle qu'on appelle *Alpinia umbellifera*. Dès que nous eûmes complété notre provision de combustible pour la nuit, nous nous enveloppâmes bien dans les manteaux que Fleming nous avait apportés, et nous nous mîmes devant le feu. Lorsqu'il eut produit assez de cendres et de braise, nous en approchâmes quelques tranches de guanaco et les fîmes rôtir au bout de nos baguettes de fusil.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

A TRAVERS LA FRANCE

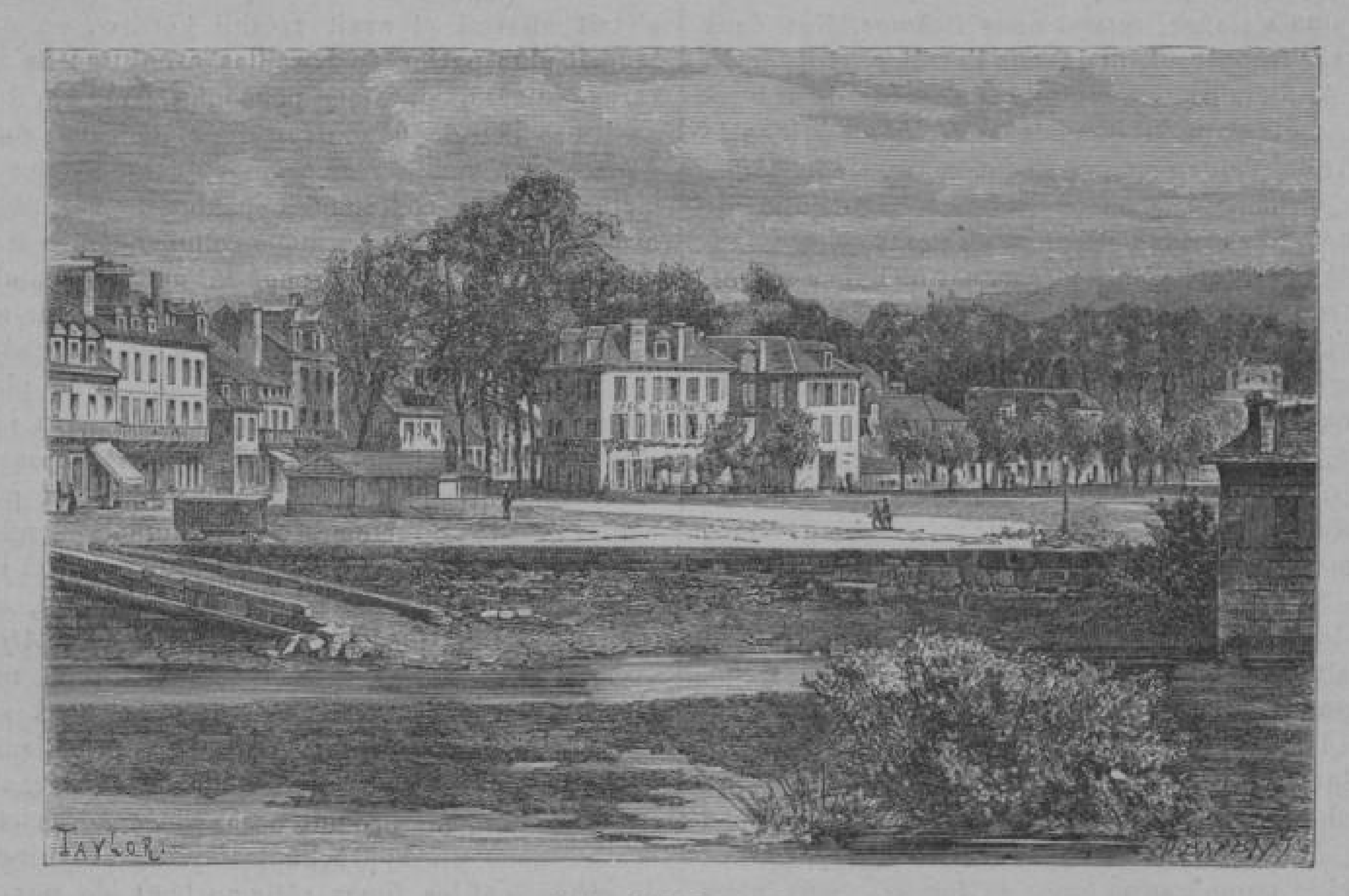
—

BRIVE

Brive, la seconde ville du département de la Corrèze et la rivale parfois heureuse de Tulle, s'élève dans une magnifique situation, dans une plaine riante et fertile, entre le chemin de fer de Paris à Toulouse et la rive gauche de la Corrèze, non loin

du confluent de ce cours d'eau avec la Vézère. Les Gaulois avaient déjà remarqué les agréments et les ressources de cette belle vallée ; ils s'y bâtirent des habitations, qu'ils relièrent au versant opposé par un pont formé de troncs d'arbres. Grâce à ce moyen de communication, le village devint un lieu de passage fréquenté, s'agrandit peu à peu et se laissa appeler Briva, mot qui signifiait un pont chez les Gaulois, et que l'on retrouve encore dans le nom de quelques-unes des plus anciennes villes françaises.

Sous la domination romaine, Brive conserva une certaine importance. Saint Martial, un sept des apôtres de la Gaule, vint en évangéliser les habitants et y vinrent à Brive le promener sur le pavois, selon la coutume franque, et le proclamer roi. Le nouveau monarque, qui n'avait encore pour sujets que quelques soldats, ne se sentit pas, dans Brive, à l'abri des coups de son rival. A l'approche du roi Gontran, que suivait une armée considérable, il s'enfuit vers les montagnes et se crut inaccessible derrière les remparts de l'antique Lyon de Comminges. Mais, plus courageux que riche, il avait compté sans « l'or qui brise les portes des forteresses ». Ses amis, gagnés par des présents et des promesses, le livrèrent à Gontran, qui le précipita d'un rocher et fit rouler sur son cadavre les débris de la cité qui avait été son dernier asile.



Brive. (P. 127, col. 2.)

opéra plusieurs conversions. Deux des prosélytes payèrent un peu plus tard de leur vie leur attachement à la foi nouvelle; l'un d'eux, saint Martin, est honoré comme le patron de Brive, et ses concitoyens lui élevèrent, au moyen âge, une vaste église qui, par la hardiesse et le bon goût de ses proportions, n'a point de rivale dans la Corrèze.

Sous les Mérovingiens, il se forma sur Brive un orage qui, fort heureusement pour cette ville et malheureusement pour une autre cité bien plus illustre, alla éclater aux pieds des Pyrénées. Sous le règne du roi bourguignon Gontran, qui possédait presque toute l'Aquitaine, un fils réel ou prétendu de Clotaire I[er], Gondowald, après avoir voyagé dans l'empire romain d'Orient, revint en Gaule faire valoir ses droits à l'héritage paternel. Il sut se créer parmi la noblesse de nombreux partisans, qui

Brive, dont l'histoire depuis cette époque n'offre aucun trait bien saillant, a donné à la France dans les temps modernes des hommes qui l'ont diversement servie. Parmi ces célébrités, elle s'honore de compter surtout le jurisconsulte Treilhard, dont les restes reposent au Panthéon, le naturaliste Latreille, l'agnonome de Lasteyrie, et le maréchal Brune, qui périt odieusement assassiné, dans une maison d'Avignon, en 1815. Pourquoi faut-il, à côté de ces hommes d'honneur et de mérite, nommer Dubois, qui, né aussi à Brive, fut pour la France un instrument de ruine, et pour l'Église, dont il profana les plus hautes dignités, une cause d'affliction et de scandale !

A. Saint-Paul.



Françoise regarda de tous ses yeux. (P. 130, col. 2.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XVII

Premier jour d'apprentissage.

Mme de Rouvry était loin d'être de bonne humeur quand son mari et ses enfants, suivis de Françoise Dano, entrèrent dans sa chambre. Elle venait d'être obligée de renvoyer subitement la personne qui remplissait chez elle les fonctions de femme de chambre et de bonne d'enfants, et elle se trouvait dans un grand embarras. D'abord, ces événements-là sont toujours fort ennuyeux pour une maîtresse de maison; et ce jour-là, la situation se compliquait pour Mme de Rouvry d'un bal que donnait le préfet maritime. Qui l'habillerait le soir pour ce bal? et même, en y songeant, comment ferait-elle pour y aller? La cuisinière était une femme mariée, qui s'en retournait chez elle chaque soir après son ouvrage fini, et l'on ne pouvait pas laisser les enfants seuls à la maison. Or Mme de Rouvry tenait à son bal. Elle aimait à aller dans le monde avec son mari; c'était un plaisir qu'elle n'avait pas pu se procurer souvent, attendu les fréquentes absences de celui-ci, et d'ailleurs sa santé délicate la retenait souvent chez elle. C'était jouer de malheur d'être obligée de garder la maison un jour où elle se portait bien et où le capitaine était à terre. Et dans la journée, comment se tirerait-elle d'affaire? C'était son jour de visites : si elle envoyait la cuisinière promener les enfants, il lui faudrait donc ouvrir sa porte elle-même! et pourtant elle ne voulait pas les priver, par un si beau soleil, de leur promenade habituelle. De plus, la cuisinière se montrait fort peu satisfaite de l'intérim qu'il lui faudrait exercer en sus de ses fonctions particulières, et Mme de Rouvry n'aimait à voir autour d'elle que des figures épanouies. Son mari la trouva donc toute bouleversée, d'autant plus que le déjeuner n'était pas prêt, la cuisinière ayant eu à mettre le couvert et à finir le ménage.

Quand elle sut que Françoise venait lui offrir ses services, elle se rasséréna un peu; elle connaissait la jeune fille et savait qu'elle pouvait lui confier ses enfants. Elle allait l'accepter, quand une réflexion lui vint.

« Mais elle n'a jamais servi que des paysans! comment voulez-vous qu'elle sache m'habiller? et servir à table? et repasser le linge? et faire le ménage de gens comme nous? elle ne s'en tirera jamais! »

Françoise ne répondait rien. Elle était trop sincère pour s'attribuer des talents qu'elle ne possédait pas, et qui lui paraissaient bien difficiles à acquérir. Elle aurait pu promettre de faire de son mieux, mais elle craignait que ce mieux ne fût encore bien éloigné des perfections qu'on lui demandait. Elle restait donc muette et immobile, songeant tristement qu'elle s'était peut-être trompée en croyant pouvoir gagner sa part des douze cents francs.

Ce fut M. de Rouvry qui vint à son secours. Le silence de Françoise ne lui produisait pas mauvaise impression; il avait vu beaucoup d'hommes dans sa

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

vie de marin, et il avait remarqué que ceux qui se vantent le plus ne sont pas toujours ceux qui travaillent le mieux; il se dit que cela devait être la même chose pour les femmes. Et puis, il regarda sa petite Lucie, qui, toute pâle, serrait dans ses deux mains la main de Françoise comme si elle eût voulu mettre toutes ses forces à la retenir, et il voulut assurer à l'enfant, quand il serait loin, la société d'une personne qu'elle paraissait aimer.

« Eh! ma chère, dit-il à sa femme, si elle ne sait pas, elle apprendra; il suffit qu'elle ait de la bonne volonté. Celle que vous aviez dernièrement n'était pas déjà si habile, à ce qu'il me semble...

— Oh! insupportable! et je ne voudrais pas retrouver la pareille... Mais, ma fille, avez-vous des certificats? De chez qui sortez-vous en ce moment, et pourquoi avez-vous quitté vos maîtres? »

Cette dernière question sauva Françoise. Des certificats, elle ne savait ce que c'était, et le fermier eût été bien en peine de lui en donner, puisqu'il ne savait pas plus écrire qu'elle-même ne savait lire. Elle dit qu'elle n'avait jamais quitté les Goëllo, et elle raconta son histoire avec une simplicité si touchante que la petite Lucie lui baisa la main, que Georges tira de sa poche une pièce de deux sous qu'il glissa dans la sienne, et que le capitaine s'en alla tambouriner sur les vitres pour ne pas laisser voir qu'il était ému.

Mme de Rouvry avait bon cœur, et de plus elle était romanesque : tous les bergers fidèles qui peuplent une certaine littérature lui revinrent en mémoire. Elle se sentit favorablement disposée pour Françoise, et elle autorisa les enfants à la conduire à la « chambre de la bonne » pour qu'elle en prît possession et revînt ensuite servir à table; car la cuisinière venait enfin d'apporter le déjeuner.

Le déjeuner fut assez gai : Mme de Rouvry était toute joyeuse d'avoir un roman chez elle. L'idée ne lui vint pas qu'avec le prix d'un bracelet, que le bijoutier devait lui envoyer ce jour-là même, elle aurait pu avancer beaucoup la conclusion du roman : ce n'était pas une femme pratique. Elle expliqua à Françoise en quoi consistait son service, et rit, au lieu de se fâcher, des erreurs de la nouvelle femme de chambre. Françoise appliquait toute son intelligence à apprendre ce qu'on lui enseignait; pourtant elle se serait souvent trompée, sans l'aide de la petite Lucie. Celle-ci, silencieuse, ne quittait pas Françoise du regard, attentive à lui désigner l'assiette qu'il fallait changer, le plat qu'il fallait enlever, la personne qui avait besoin de pain ou de vin; et la jeune fille se prit à aimer l'enfant d'une reconnaissance passionnée. « C'est à elle que je devrai de rester ici, se dit-elle; je lui revaudrai cela! » Après le repas, ce fut Lucie qui montra à Françoise où l'on serrait l'argenterie et la vaisselle, et qui lui apprit à balayer la salle à manger, à la remettre en ordre et à étendre le tapis sur la table. Mme de Rouvry était tout étonnée : elle ne croyait pas que sa fille eût jamais fait attention à ces choses-là.

Il fallut ensuite habiller les enfants, et Françoise eût encore été bien embarrassée si Lucie n'eût fait la petite ménagère. En un tour de main elle eut tiré des armoires toutes les pièces des trois costumes, et montré à la femme de chambre devenue bonne d'enfants comment s'habillait un homme de quatre à cinq ans dans une grande ville, et comment il fallait lui boucler ses cheveux. C'était le petit Maurice qui donnait le plus de peine; il avait l'habitude de s'échapper pour faire le tour de la chambre à cloche-pied dès qu'on lui avait mis une bottine, et d'entremêler sa toilette des exercices les plus fantastiques. Jamais aucune bonne n'avait pu le faire tenir tranquille : Françoise y réussit en lui racontant l'histoire d'un petit chien de la ferme que la chèvre avait nourri parce que la mère chienne était morte, et l'histoire fut si intéressante, que Georges en oublia de salir de nouveau ses vêtements que Françoise venait de brosser. Aussi Mme de Rouvry trouva que la bonne, pour son apprentissage, n'avait pas mis trop de temps à habiller les enfants, et qu'on pourrait peut-être bien la garder.

La journée se passa sans incident important. M. de Rouvry montra lui-même à Françoise l'art difficile de découper une volaille; et le soir, quand le petit Maurice fut couché, madame sonna la femme de chambre pour qu'elle vînt l'habiller pour le bal.

Le coiffeur était là. « Regardez bien, dit à Françoise Mme de Rouvry; il faut que vous appreniez à me coiffer. » Et Françoise regarda de tous ses yeux: quel édifice compliqué que ces boucles, ces rouleaux, ces tresses, et les fleurs dont on entremêlait tout cela! Elle cherchait, tout en présentant les épingles, à fixer dans sa mémoire tous les détails de cette importante opération, et la crainte d'oublier quelque chose lui donnait chaud : elle en devenait toute rouge. Lucie, debout en face de sa mère, regardait comme si elle aussi eût pris une leçon de coiffure. Quand l'œuvre fut achevée et le coiffeur parti, ce fut la petite fille qui apporta à Françoise, l'une après l'autre, dans leur ordre régulier, toutes les pièces de la toilette de bal, et qui lui montra comment il fallait les placer. Françoise regardait et touchait avec tremblement toutes ces belles choses.

Enfin Mme de Rouvry, s'étant regardée entre deux grandes glaces, se trouva bien habillée; et elle partit gaiement, en recommandant aux enfants de se coucher raisonnablement.

Quand ils furent tous endormis, et que Françoise, retirée dans sa petite chambre, d'où elle pouvait surveiller leur sommeil en laissant les portes ouvertes, se trouva seule et libre de ses pensées, elle eut un instant de découragement. Était-ce bien vrai qu'elle avait quitté son cher village, et que des mois,

des années peut-être s'écouleraient avant qu'elle pût y revenir? Elle examina sa chambrette; les murs en étaient couverts d'un papier fané, sali, et quelques images au coloris violent, représentant des caricatures auxquelles elle ne comprit rien, y étaient fixées par des épingles. Partout de la poussière, des toiles d'araignées, des débris de vêtements, vieilles chaussures, vieux chiffons, baleines de corset, rubans flétris, fleurs artificielles sans nom et sans forme. Celle qui venait de quitter cette chambre n'avait pas pris la peine de la nettoyer, et elle y avait laissé toutes les loques qui l'encombraient. Françoise pensa à sa pauvre chambre de la ferme, qui n'avait que des murs blanchis à la chaux, mais qui était si propre et si claire. Elle ouvrit la fenêtre; au lieu du parfum des champs que la brise de la nuit promène dans la campagne, des odeurs malsaines de grande ville montèrent jusqu'à elle. Elle écouta; au lieu de la grande plainte de la mer et du murmure du vent dans les arbres, elle entendit des bruits de voitures et des voix avinées qui chantaient ou se disputaient; et elle se sentit le cœur si triste que le courage lui faillit et qu'elle se mit à pleurer. Mais en pleurant, elle leva les yeux. Le ciel était clair et les étoiles brillaient sur elle; c'étaient les mêmes étoiles et le même ciel que dans son village : le même Dieu, aussi! Elle essuya ses larmes et pria.



La grosse Isabelle entra. (P. 131, col. 2.)

A mesure qu'elle priait, elle se sentait fortifiée et consolée, et sa nouvelle vie lui apparaissait, non plus comme un pénible exil, à peine comme un temps d'épreuve qui devait amener pour elle, pour Yves et pour sa mère des années de bonheur, mais comme un ensemble de devoirs qui, accomplis avec conscience, ne seraient pas sans joies. Elle s'attacherait aux enfants; elle les avait connus petits, elle les aimait déjà, surtout Lucie, qui paraissait triste et sauvage, et qui souffrait sans doute de se voir préférer ses deux frères. M. de Rouvry semblait juste et bon; elle avait déjà confiance en lui. Mme de Rouvry l'étonnait un peu; mais sans doute toutes les dames de la ville étaient ainsi, et cela ne les empêchait pas d'être bonnes. N'avait-elle pas paru touchée de l'histoire de la pauvre Françoise? Cela prouvait qu'elle avait du cœur. Et puis, quand la jeune servante aurait quelque chose à souffrir elle se dirait que c'était pour Yves, et cela lui donnerait du courage. Elle résolut de ne pas se laisser abattre et d'écarter ses souvenirs pour consacrer



toutes les forces de son esprit à apprendre son nouveau métier, et quand Mme de Rouvry revint du bal, Françoise, chassant le sommeil de ses yeux, sut la servir et la déshabiller d'un air de bonne humeur qui la ravit. « Cette jeune fille me plaît décidément, dit-elle à son mari; elle a bonne volonté, et je crois que je pourrai la garder. »

XVIII

Nouvelle vie.

Le lendemain, Françoise, matinale par habitude et par goût, fut debout avant que personne fût réveillé dans la maison. Sa chambre, où pénétrait à peine à cette heure un jour gris, lui parut encore plus triste que la veille; mais elle secoua cette impression et se mit en devoir de la nettoyer. Elle ouvrit sa porte sans bruit, s'en alla sur la pointe du pied chercher les seaux, plumeaux et balais dont elle avait besoin, et procéda au rangement en ayant grand soin de ne réveiller personne. Si bien que quand la cuisinière, la grosse Isabelle, entra dans l'appartement et jeta en passant un coup d'œil dans le domicile de Françoise, elle honora la jeune fille d'un sourire et d'un hochement de tête qui voulaient dire : « A la bonne heure, celle-là est propre, elle me tiendra mes couteaux et mon argenterie en bon état, et son service fera honneur à la maison. »

C'est que la chambre de Françoise avait une tout autre mine que la veille. Elle avait recollé le papier qui tombait en lambeaux avec des débris de pains à cacheter abandonnés dans le tiroir de la table; elle avait enlevé jusqu'au dernier grain de poussière et jusqu'au dernier fil d'araignée; elle avait jeté aux balayures, avec les chiffons jadis épars dans tous les coins, les caricatures bariolées, et les avait remplacées par les images qui lui venaient de sa mère. Le

petit miroir était accroché au mur ; le pot de faïence bleue était posé sur la table, et les fleurs cueillies la veille dans le cimetière y trempaient leurs tiges flétries : Françoise voulait les garder le plus longtemps possible. Le lit était fait avec soin, les vitres étaient lavées, et la pauvre chambre avait pris un air honnête et propre qui faisait plaisir à voir ; aussi le soleil, qui y envoyait un rayon par-dessus les toits, semblait-il tout joyeux d'y pénétrer.

Dame Isabelle, ayant passé son inspection dont le résultat la satisfit, se mit en devoir d'expliquer à Françoise en quoi devaient consister ses occupations du matin. Il fut très-heureux pour Françoise d'avoir conquis du premier coup les bonnes grâces de dame Isabelle ; sans cela, il lui eût fallu sur bien des points deviner ce qu'elle avait à faire, et la pauvre fille n'en savait pas plus long sur le service d'une maison bourgeoise que sur l'étiquette de la cour d'Espagne. Mais Isabelle la cuisinière, qui était une femme d'expérience, la renseigna sur tout, et, voyant sa bonne volonté et son intelligence, elle la prit tout à fait en amitié. Isabelle aimait, comme elle disait, *l'ouvrage bien faite*, et elle n'avait pas assez de paroles dédaigneuses pour les jeunesses qui ne pensent qu'à s'amuser et qui ne gagnent pas seulement le pain qu'elles mangent. De plus, elle aimait à régenter, à donner des conseils et même des ordres, et ce goût lui inspirait tout naturellement une grande bienveillance pour les personnes de caractère docile : et Françoise était de celles-là.

Tout alla donc pour le mieux. La toilette des enfants se passa sans encombre, grâce à la gentillesse et à la complaisance de la nouvelle bonne. Quand Georges fut parti pour le lycée et M. de Rouvry pour le port, où il surveillait l'armement de son bateau, Lucie prit un air mystérieux, alla fermer la porte de la chambre des enfants, qu'elle habitait avec son petit frère, et, abandonnant à Maurice un jeu de patience pour le faire tenir tranquille, elle vint prendre Françoise par le bras.

« Je ne peux pas jouer, mademoiselle, dit Françoise ; il faut que je fasse les lits et la chambre.

— Tu as le temps. Maman est allée au bal hier, elle ne se lèvera pas de bonne heure. Viens me coiffer.

— Mais Isabelle a dit que vous étiez bien coiffée comme cela.

— Oui... Mais je veux que tu essayes de me coiffer comme maman. Si tu ne fais pas bien tout de suite, tu recommenceras ; ça fait que tu sauras quand maman t'appellera pour la coiffer. »

Et elle s'assit sur une chaise, tenant sa tête droite comme une poupée de coiffeur.

« Que vous êtes bonne ! lui dit Françoise émue. J'étais justement si inquiète de cette malheureuse coiffure... Je vais tâcher de ne pas vous tirer les cheveux. »

Elle essaya, recommença, guidée par les observations de Lucie, qui s'était fait donner un petit miroir et qui y suivait des yeux toutes ses opérations. « Cette tresse plus en avant... cette boucle derrière l'oreille... ce bandeau un peu plus relevé... encore une épingle par ici... là ! c'est très-bien ! »

Et Lucie, jetant le miroir sur la commode, alla se planter devant une grande glace pour mieux se voir.

« Vous avez l'air d'une petite dame, disait Françoise en riant. Vous êtes-vous assez vue ? il faut que je refasse vos boucles.

— Oui, oui, il ne faut pas que tu sois en retard. Coiffe-moi vite, et je t'aiderai à faire notre ménage. »

Lucie était décidément le bon ange de Françoise. Mais ne trouve-t-on pas des bons anges partout, quand on a bon courage et bonne volonté ? Françoise apprit donc assez vite son nouveau métier, et se concilia tous les gens de la maison. Même Mme de Rouvry, charmée de sa douceur et de son bon caractère, trouva qu'au bout du compte elle n'avait été jamais si bien servie, et mit à la former une patience qui ne lui était pas habituelle.

Françoise était donc aussi heureuse qu'elle pouvait l'être loin de Plougastel. Elle avait rencontré plusieurs fois des gens du village, et les avait chargés de dire à Yves et à sa mère où elle était. Yves était venu deux ou trois fois à Brest dans l'après-midi, et il n'avait pas manqué de se rendre sur le cours d'Ajot ou sur le Champ de Bataille à l'heure où les enfants y jouent. Françoise avait été très-heureuse de le revoir et de lui dire qu'elle gagnait douze francs par mois. Yves n'avait que de bonnes nouvelles à lui donner : la mère Pierzik parlait souvent d'elle, et disait qu'elle était une brave fille et qu'elle regrettait de ne plus la voir. La fille du voisin Legal allait se marier ; et comme l'automne était beau, Yves, qui avait repris tout son courage au travail, faisait des pêches superbes : il ne faudrait pas beaucoup d'années pour amasser les douze cents francs. Françoise remerciait Dieu.

Elle n'avait chez le capitaine de Rouvry qu'un seul sujet de peine. Ce n'était pas de la maîtresse de la maison qu'il lui venait. Qu'elle fût nerveuse, peu patiente, sujette à passer des heures sur sa chaise longue, c'était affaire de santé : Françoise la plaignait et s'ingéniait à soulager les différents malaises dont elle se plaignait. Qu'elle montrât pour ses fils une préférence marquée, Françoise, qui avait un grand respect pour l'autorité paternelle et maternelle, n'osait pas la juger et pensait qu'elle était dans son droit. Que Georges se couvrît de taches et fournît de l'ouvrage à la femme de chambre en accrocs à repriser et pièces à mettre à ses vêtements, et qu'il fallût supporter son tapage et lui cirer ses souliers dix fois par jour, cela prouvait qu'il était vigoureux et qu'il avait besoin de mouvement, et on ne pouvait pas lui en vouloir. Que Maurice fût l'enfant le plus capricieux et le plus volontaire du cours d'Ajot, cela n'avait rien d'étonnant ; c'était le plus

jeune de la famille, et on l'avait un peu gâté, tout naturellement ; et puis il avait tant d'esprit, ce petit, qu'il devait avoir plus de volontés que les autres enfants de son âge. Mais Lucie, la première amie, la petite protectrice de Françoise, Lucie que Françoise aimait tant et qu'elle aurait voulu voir parfaite, pourquoi avait-elle de si tristes défauts? Rien n'est plus amer aux cœurs droits que d'avoir à blâmer les gens qu'ils aiment; et Françoise ne pouvait s'empêcher de blâmer Lucie à chaque instant.

Ce n'était pas qu'elle eût à souffrir personnellement de l'humeur de la petite fille; Lucie, fût-elle au milieu d'un accès de bouderie ou de révolte, adoucissait sa voix pour lui parler. Mais on eût dit qu'excepté Françoise, elle n'aimait personne dans la maison. Avec sa mère, elle était sombre et semblait toujours en défense; avec Georges, beaucoup plus fort qu'elle et porté à abuser de sa force, elle avait des allures d'esclave haineuse, soumise en apparence, et cherchant en dessous à lui jouer de mauvais tours; avec le petit Maurice, elle était tyrannique toutes les fois qu'elle le pouvait, sans doute par esprit d'opposition contre le principe admis dans la famille de Rouvry comme dans beaucoup de familles : « Les grands doivent céder aux petits, parce qu'ils sont plus raisonnables qu'eux. » Les *grands*, qui ne sont pas aussi raisonnables, c'est-à-dire aussi indifférents qu'on le croit, n'aiment guère ce principe-là et s'en affranchissent aussitôt qu'ils le peuvent, en ayant soin de l'imposer à leurs cadets ; de sorte que ceux-ci sont entre leurs aînés et les derniers nés comme entre l'enclume et le marteau; et c'est ce qui arrivait à Lucie. Elle avait bien des excuses pour être désagréable, la pauvre petite! Mais elle l'était, et elle en avait tellement l'habitude qu'elle n'osait plus essayer d'être autrement. Même à son père, qu'elle adorait, elle ne savait témoigner sa tendresse que par les regards douloureux et passionnés qu'elle fixait sur lui du coin où elle se réfugiait, pendant qu'il jouait avec les deux garçons. S'il l'appelait à lui, elle se faisait prier, ne venait que sur un ordre réitéré, et se prêtait si gauchement et si timidement aux jeux, que son père finissait par dire en soupirant: « Ma pauvre fille, il faut convenir que tu n'es guère aimable! »


Elle essaya. (P. 132, col. 1.)

Toujours triste et farouche à la maison, Lucie ne reprenait sa vivacité et sa grâce d'enfant qu'avec des étrangers, quand elle était seule avec eux. De leur part, la moindre attention, la moindre caresse, la transportaient de joie et faisaient d'elle une enfant démonstrative, tendre, séduisante au plus haut point. « Quelle charmante petite fille vous avez! » disaient à M[me] de Rouvry les amis à qui elle l'avait confiée pendant deux heures.

Mme de Rouvry ne protestait pas, mais elle se disait : « Moi, je ne l'ai jamais connue ainsi. »

Cette réflexion aurait dû l'éclairer. Puisque Lucie pouvait être charmante au dehors, pourquoi était-elle si maussade à la maison? Était-ce perversité naturelle, ou bien cela tenait-il à ce qu'aucun de ceux qui vivaient avec elle ne savait pénétrer dans ce cœur fermé? « Elle est jalouse! » pensait Mme de Rouvry; et ce défaut, qu'on pouvait malheureusement constater chaque jour, l'éloignait de plus en plus de sa fille. Mais pourquoi Lucie était-elle jalouse? voilà ce qu'elle ne se donnait pas la peine de chercher.

Mme de Rouvry, mariée à dix-sept ans, avait eu le tort et le malheur d'être une enfant gâtée. Si son mari, qui était un homme de mérite, eût toujours vécu avec elle, nul doute qu'il ne fût parvenu à tirer parti de son esprit et de son cœur, car elle ne manquait ni de l'un ni de l'autre, et à faire d'elle une femme raisonnable et sérieuse. Mais il était presque toujours en mer, et dans ses rares séjours à terre, il n'avait pas le temps de changer ce qu'il trouvait défectueux dans son intérieur. A quoi bon entreprendre des réformes qu'il ne pourrait surveiller, et qui tomberaient d'elles-mêmes quand il ne serait plus là?

Mme de Rouvry, heureuse de jouer à la poupée avec son premier enfant, avait voulu le nourrir elle-même et ne le quitter ni jour ni nuit; et quoiqu'elle eût recommencé à aller dans le monde lorsque Georges avait été sevré, il était demeuré son favori.

Quand Lucie était née, sa mère, fort souffrante, avait dû prendre pour elle une nourrice étrangère; elle l'avait donc moins connue, et un peu moins aimée. Et puis Georges était un bel enfant rose et blond qui attirait tous les regards; Lucie, chétive, pâle et brune, n'attirait que la pitié. Elle grandit sans que sa mère prît l'habitude de s'occuper d'elle.

Si Mme de Rouvry sortait, elle pouvait emmener Georges; Lucie, trop petite, était laissée aux soins de sa bonne; et la petite fille, naturellement craintive et sauvage, ne se sentant pas encouragée, devint silencieuse et n'osa pas forcer la tendresse de sa mère. Elle avait souvent entendu les personnes qui causaient avec sa bonne faire entre elle et Georges des comparaisons peu flatteuses pour elle; la conclusion fut bientôt tirée. « Georges est beau, moi je suis laide; Georges est aimé, moi l'on ne m'aime pas. » Et elle ajouta, dans sa logique d'enfant : « Ce n'est pourtant pas ma faute! »

A partir de ce jour, elle fut jalouse de Georges, et froissée de l'injustice de ceux qui le lui préféraient. Quand son père revint, après une absence de trois années, il la trouva déjà concentrée, triste, et disposée à se croire négligée beaucoup plus qu'elle ne l'était réellement. Elle s'attacha à lui de toute sa petite âme blessée; il l'embrassait autant que Georges, il la prenait sur ses genoux, il avait l'air de l'aimer, lui! Mais un jour il emmena Georges visiter un vaisseau, et il répondit à Lucie, qui demandait à l'accompagner aussi : « Tu es trop petite! » Lucie retomba dans sa tristesse.

Elle avait quatre ans lorsqu'on descendit du grenier le berceau où elle ne couchait plus depuis longtemps, et elle apprit qu'un petit enfant allait venir l'habiter.

Elle s'en réjouit : celui-là serait plus petit qu'elle, on le laisserait à sa nourrice, et elle, Lucie, serait la grande fille à présent; on s'occuperait d'elle, et on l'aimerait!

Pauvre Lucie! Le petit Maurice vint au monde, et sa mère le nourrit; Lucie la vit le soigner, le caresser, lui sourire, jouer avec lui des heures entières, et elle se dit : « On n'en a jamais fait autant pour moi! » On prit une bonne pour porter Maurice; et cette bonne, Brigitte, fut en même temps chargée de promener Lucie : la pauvre enfant avait du malheur.

Brigitte, servile avec les gens dont elle avait peur, était tyrannique et capricieuse avec ceux sur qui elle pouvait exercer une autorité quelconque. Elle eut bien vite vu qu'il ne fallait pas toucher à Georges, mais que Lucie n'oserait ni résister ni se plaindre; et elle se dédommagea sur la pauvre petite de la contrainte qu'elle était obligée de s'imposer dans ses rapports avec ses maîtres. Lucie, au lieu de se plaindre à ses parents, se dit qu'ils auraient dû deviner qu'elle était maltraitée par Brigitte, et elle devint de plus en plus amère et irritée. Il en résulta qu'étant de moins en moins aimable, elle fut de moins en moins aimée, et qu'elle fournit elle-même des raisons à sa jalousie.

Le départ de Brigitte et le changement de pays n'y firent rien : le mal était trop profond; et quand la famille de Rouvry revint à Brest, le père et la mère étaient d'accord pour mettre Lucie, dès que sa santé encore délicate se serait fortifiée, dans quelque bonne pension où des maîtresses réussiraient peut-être mieux que ses parents à réformer son malheureux caractère.

A suivre. Mme COLOMB.



UN NOUVEAU CORPS SIMPLE

LE GALLIUM

Un savant chimiste, M. Lecoq de Boisbaudran, vient de découvrir un nouveau corps simple, auquel il a donné le nom de *gallium*, nom dérivé du mot latin *Gallus* qui signifie habitant des Gaules, afin d'indiquer que cette importante découverte est due à un Français. Ce nom rappellera, en outre, celui de l'auteur de la découverte, puisque le mot latin *gallus* veut dire à la fois *Gaulois* et *coq*.

Le nouveau corps, qui va prendre le 66e rang sur la liste des corps simples que nous possédons déjà, est un métal qui n'a pas encore été isolé. Est-il liquide comme le mercure? mou comme le plomb? malléable comme l'or et l'argent? Personne n'en sait rien vraiment, car on ne connaît encore, de ce nouveau métal, qu'une de ses combinaisons avec le soufre, le sulfure de gallium, qui paraît devoir être blanc comme le sulfure de zinc.

Quelle est l'importance de cette nouvelle découverte? Qu'est-ce qu'un corps simple? Comment peut-on les découvrir?

Les anciens n'admettaient dans la nature que quatre éléments : l'air, l'eau, la terre et le feu; c'est avec ces éléments, disaient-ils, qu'ont été formés tous les corps. Nous savons aujourd'hui que cette conception est de tous points inexacte; les *éléments* des anciens sont pour nous des corps complexes et nous réservons le nom de corps simples aux substances qui n'ont pu être décomposées par les procédés divers dont la science moderne a doté la chimie.

Toutefois cette science moderne que l'on oppose à chaque instant aux croyances erronées des anciens remonte à un bien petit nombre d'années. Jusque vers la fin du XVIIIe siècle, l'air était encore considéré par les chimistes comme un corps simple, et il ne fallut rien moins que le génie de notre Lavoisier pour montrer que l'air « est composé d'une portion salubre et d'une mofette irrespirable » : *mofette* veut dire une exhalaison dangereuse. La portion salubre de l'air reçut de Lavoisier le nom d'*oxygène*, la portion insalubre fut appelée plus tard *azote*.

Ce fut vers la même époque, en 1776, qu'on reconnut que l'eau n'était pas un corps simple. Macquer et Sigaud-Lafond, en cherchant quelle sorte de suie donne la combustion du gaz hydrogène à l'air, reconnurent, non sans étonnement, que cette suie n'était autre chose que de l'eau. Quelques années plus tard, en faisant détoner ensemble un mélange d'hydrogène et d'oxygène, Priestley constata également que les parois du vase dans lequel il avait expérimenté s'étaient recouvertes d'humidité. Bientôt les recherches à peu près simultanées de Cavendish, de James Watt et de Monge établirent de la façon la plus rigoureuse que l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène.

Cette succession de belles découvertes ouvrit enfin les yeux aux chimistes, et Lavoisier, dans un langage prophétique, après avoir défini la chimie, « la science qui a pour objet de décomposer les différents corps de la nature, » ajoutait : « Nous ne pouvons pas assurer que ce que nous regardons comme simple aujourd'hui le soit en effet; tout ce que nous pouvons dire, c'est que telle substance est le terme actuel auquel arrive l'analyse chimique, et qu'elle ne peut plus se diviser au delà, dans l'état actuel de nos connaissances. »

Depuis Lavoisier, et comme il l'annonçait, bien des corps, réputés simples jusque-là, ont été décomposés à leur tour à mesure que se perfectionnaient les méthodes et les instruments de la chimie. Toutefois nous possédons aujourd'hui quelques moyens précieux de reconnaître si un corps est simple ou au contraire d'indiquer s'il est composé, quand bien même, dans ce dernier cas, on ne serait pas encore parvenu à le séparer. L'un de ces moyens, dont la science vient tout récemment de s'enrichir, consiste à faire l'*analyse spectrale* du corps que l'on étudie. Cette méthode nouvelle avait déjà fait découvrir quatre nouveaux métaux : le *rubidium*, le *cæsium*, l'*iridium* et le *thallium*. Entre les mains d'un habile chimiste, M. Lecoq de Boisbaudran, elle vient encore de nous révéler la présence d'un nouveau corps, le *gallium*; il n'est peut-être pas sans intérêt d'indiquer sommairement en quoi elle consiste.

Si l'on examine le soleil ou une flamme quelconque à travers un prisme de verre, on aperçoit une image colorée, dans laquelle certaines couleurs, le violet, le bleu, le jaune, le rouge, apparaissent avec une grande netteté. Tous les enfants connaissent cette expérience pour l'avoir maintes fois répétée à l'aide de verres taillés. Refaisons cette même expérience avec un plus grand soin. Si l'on reçoit sur un écran un faisceau de rayons émanés du soleil après son passage à travers un prisme de verre, on obtient une image allongée, appelée *spectre solaire*, et qui présente dans ses diverses parties et avec beaucoup de vivacité la suite des couleurs de l'arc-en ciel : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. On sait aujourd'hui que ces couleurs diverses, par leur réunion, forment la lumière blanche solaire.

En 1802, un siècle après la découverte du spectre solaire par Newton, un célèbre physicien, Wollaston, remarqua dans ce spectre quelques raies noires transversales très-fines. En soumettant au même mode d'examen plusieurs lumières artificielles, telles que la flamme d'une chandelle et l'étincelle électrique, il obtint des résultats analogues, mais non identiques à celui que lui avait donné la lumière du

soleil. Mais il était réservé au célèbre opticien de Munich, à Fraünhofer, de tirer de ce phénomène les plus intéressants résultats.

Fraünhofer reconnut ainsi que la lumière émise par les corps solides ou liquides incandescents produit un spectre ne présentait absolument aucune raie transversale. Mais, au contraire, les gaz rendus lumineux par une température très-élevée produisent des spectres qui présentent, non pas des raies obscures comme le spectre solaire, mais des raies *brillantes*, disposées d'une manière analogue.

Ces raies brillantes varient de nombre et de position suivant la nature du corps gazeux dont on observe la lumière. Ainsi, si l'on place dans la flamme d'une lampe un fil de platine imprégné d'une dissolution concentrée d'un sel de *sodium*, on voit apparaître immédiatement, dans le spectre de cette flamme, une raie jaune d'une grande intensité. Cette raie jaune est caractéristique du métal nommé sodium et elle apparaît quand on place dans la flamme étudiée des quantités infiniment petites de ce métal. Un autre métal, le *lithium*, donne deux raies principales, l'une jaune d'un faible éclat, l'autre rouge et brillante. Le *calcium* donne une raie verte très-vive, une orangée, une bleue, etc... « Je prends, dit un célèbre chimiste allemand, Bunsen, un mélange de sels métalliques contenant au plus *un cent-millième de milligramme* de chacune des substances : chlorures de sodium, de potassium, de lithium, de baryum. Je place ce mélange à la flamme d'une lampe et j'observe le résultat. D'abord la ligne jaune intense du sodium apparaît sur le fond d'un spectre continu très-pâle ; quand elle commence à être moins sensible, et que le sel marin s'est volatilisé, les faibles lignes du potassium apparaissent ; elles sont suivies de la ligne rouge du lithium, qui disparaît bientôt, tandis que les raies vertes du baryum apparaissent dans toute leur intensité... »

Ainsi, l'analyse spectrale décèle la présence d'un corps dont le poids est inférieur à un cent-millième de milligramme. Si donc les raies fournies par tous les métaux connus sont bien déterminées, on conçoit que la présence d'une raie nouvelle sera l'indice d'un corps nouveau. C'est ainsi que quatre nouveaux métaux ont été découverts depuis quelques années : le cæsium et le rubidium, par MM. Bunsen et Kirchhoff ; le thallium, par M. Crookes et M. Lamy ; l'iridium, par MM. Reich et Richter. Le nom du cæsium lui vient des deux raies bleues, le rubidium des raies rouges qui caractérisent les spectres de ces métaux ; le nom du thallium rappelle la raie verte caractéristique de ce métal, et celui de l'iridium une raie bleue située dans l'indigo.

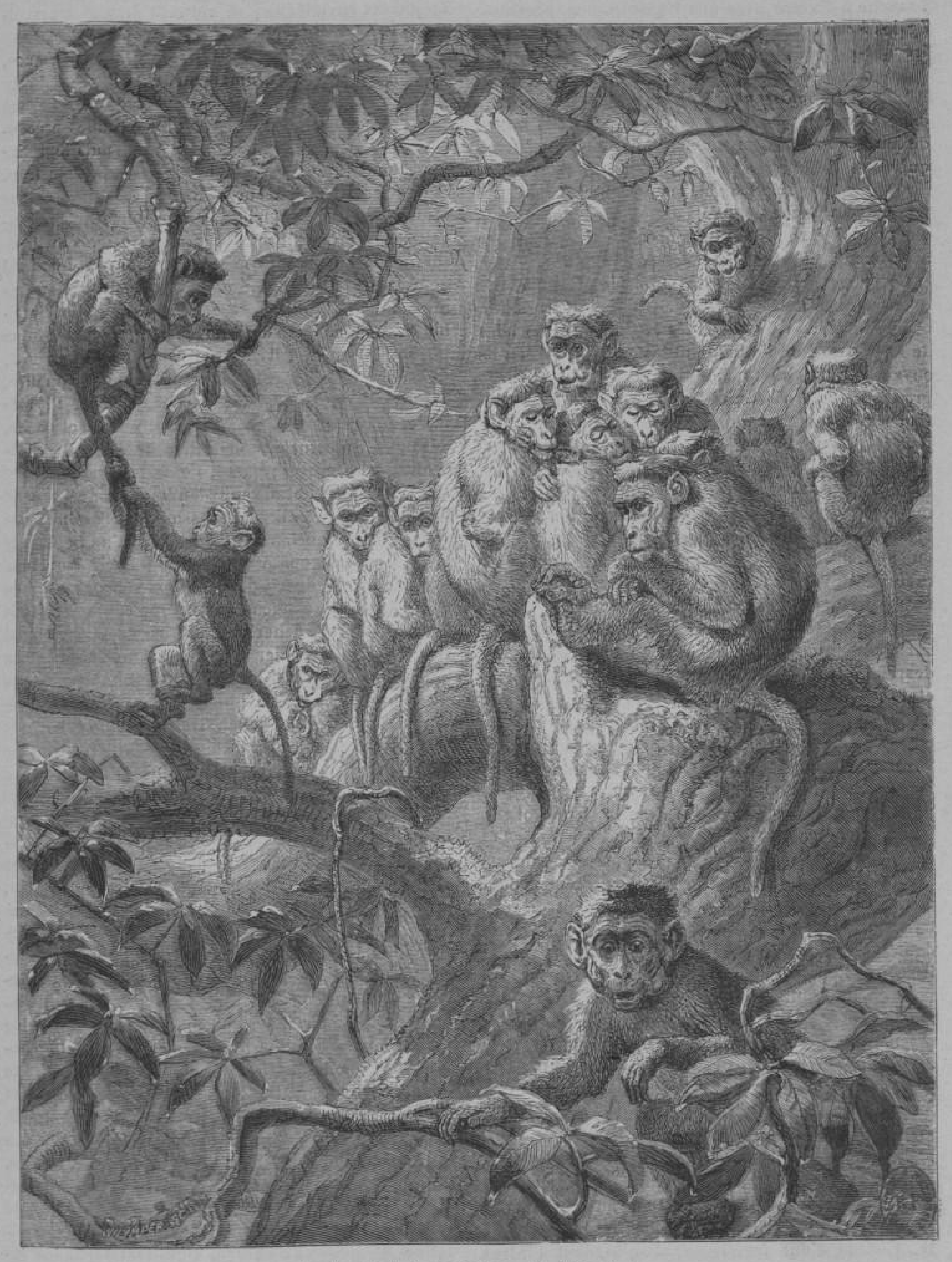
Mais on comprend que, pour reconnaître la présence d'une raie nouvelle, il est nécessaire que les physiciens aient examiné avec attention toutes les raies en nombre considérable qui distinguent les substances déjà connues. M. Lecoq de Boisbaudran a publié, il y a quelques mois, sous le titre de *spectres lumineux*, deux beaux volumes accompagnés de planches résumant tous les résultats connus de l'analyse spectrale. Ce savant chimiste était donc admirablement préparé à ce genre de découvertes. Le 27 août dernier, en examinant un minerai de zinc provenant de la mine de Pierrefitte, vallée d'Argelès (Pyrénées), M. de Boisbaudran reconnut dans le spectre de cette substance une raie violette, étroite, facilement visible, qui n'appartient à aucun des corps connus jusqu'ici. Le spectre accusait donc la présence d'un nouveau métal, auquel M. de Boisbaudran donna le nom de gallium. Ce corps, nous l'avons dit, n'a pas encore été isolé ; ses propriétés nous sont pour l'instant inconnues. Les travaux entrepris en ce moment par les chimistes nous permettront sans doute de compléter bientôt l'histoire de ce nouveau corps simple.

ALBERT LÉVY.

LES CERCOPITHÈQUES

On peut dire que les Cercopithèques ou Guenons sont les singes par excellence. Ils n'ont pas la grande taille, les formes massives, l'aspect effrayant des Chimpanzés et des Orangs ; ils sont plus sveltes, mieux proportionnés, ils ont le visage mieux fait et plus expressif que les Cynocéphales, à qui l'allongement de leur museau donne un air lourd et bestial. La vivacité, la mobilité, la gaieté, sont les traits essentiels de leur caractère. A moins qu'ils ne dorment, ils sont toujours en mouvement. Ils n'aperçoivent pas un objet nouveau sans en avoir envie ; au moment où ils en deviennent maîtres, ils témoignent une joie extrême ; mais aussitôt ils s'en dégoûtent et ils le jettent avec indifférence. Entre eux, ils se jouent continuellement des niches : ils se tirent par la queue, ils s'allongent des tapes, et il faut voir l'air innocent que prend le mystificateur quand la victime se fâche de son impertinence ; on dirait qu'il n'a rien fait, qu'il ignore absolument de quoi il s'agit. Ils s'aiment, se haïssent, se réconcilient avec une ardeur et une soudaineté incroyables. L'un d'eux, pris subitement d'un accès de tendresse, arrête son camarade au passage, le serre dans ses bras, le couvre de caresses, puis tout à coup, sans motif, il s'irrite contre lui, il le bat, il le mord ; une lutte furieuse s'engage ; une seconde après, la paix est rétablie et les caresses recommencent de plus belle.

Les Cercopithèques sont des grimpeurs et des sauteurs merveilleux. Leurs membres grêles ont des muscles d'acier. Ils montent jusqu'au sommet d'un



Une famille de Cercopithèques. (P. 133, col. 1.)

grand arbre en un clin d'œil ; ils passent d'une branche à l'autre avec une légèreté, une prestesse égales à celles d'un oiseau. Quand les branches sont trop écartées pour leur servir d'échelons ou qu'ils veulent gagner un arbre voisin, ils se lancent dans le vide et franchissent des distances énormes. D'une cime élevée ils sautent à terre, ou bien, au milieu de leur course aérienne, ils saisissent un rameau, qui d'abord s'abaisse sous leurs pieds, puis se relève et, comme une fronde, les projette au loin vers une autre branche dont l'élasticité leur communique un nouvel élan ; ils voltigent ainsi dans l'espace avec une sûreté et une grâce incomparables.

Ces singes, si agiles, si adroits, ont toutes les qualités requises pour être de très-habiles voleurs, et ils le sont en effet. Dans les contrées équatoriales de l'Afrique, dont ils habitent les épaisses forêts, ils envahissent les champs cultivés et y commettent de grands dégâts. Ces expéditions se font avec méthode. Elles sont conduites par un chef qui est toujours le membre le plus âgé et le plus expérimenté de la tribu. C'est lui qui marche en tête et montre le chemin. La bande le suit, passant à la file sur les mêmes arbres, et le plus souvent sur les mêmes branches. De temps en temps on s'arrête, tandis que le vieux guide monte sur une haute cime pour examiner les environs ; si tout est tranquille, il l'annonce à sa troupe par de petits cris sourds et l'on se remet en route. Arrivés enfin sur l'arbre le plus voisin du champ de sorgho ou de maïs, les larrons descendent à terre, se précipitent dans la moisson, et le pillage commence. On ne peut se figurer la hâte, l'ardeur avec laquelle ils brisent les tiges, arrachent les épis, les épluchent, détachent les graines et les introduisent dans leur bouche. Bientôt leurs abajoues bourrées, gonflées outre mesure, ne peuvent plus rien contenir : n'importe, leur convoitise n'est pas assouvie, ils continuent à cueillir des épis, jetant celui qu'ils viennent de prendre pour un autre qui leur paraît plus beau ; ils arrachent pour arracher, ils saccagent par plaisir. Ce sont de véritables saturnales ; la récolte est dévastée. Cependant le chef ne cesse pas de veiller : à tout moment, il se met debout et observe. Voici qu'un bruit, un mouvement lointain l'inquiète : vite, il donne, par un certain cri, le signal de la fuite ; la bande des maraudeurs se rassemble, regagne au galop la forêt et s'enfonce dans le feuillage des hautes ramures.

Les Cercopithèques, qui montrent si peu de respect pour la propriété d'autrui, n'aiment pas qu'on viole leur propre domaine. Quand un étranger, homme ou animal, pénètre dans la partie de forêt qu'ils habitent, ils se réunissent sur un arbre touffu, se retranchent derrière les grosses branches, et de là, comme d'une forteresse, bombardent l'intrus d'une grêle de projectiles, fruits durs, fragments de branches, jusqu'à ce qu'il batte en retraite. On assure que les nègres n'osent pas s'aventurer dans leurs cantons, et que les grands quadrupèdes, les éléphants eux-mêmes, se retirent devant leurs attaques.

Les ennemis les plus redoutés des Cercopithèques, ce sont les serpents. Jamais un des singes ne plonge la main dans un trou d'arbre pour y chercher un nid d'oiseau sans prendre les plus grandes précautions : il avance lentement le bras, puis le retire brusquement, il tâche de voir dans l'ombre du trou, il écoute, il frappe sur l'arbre et attend quelque temps avant de se risquer. On rapporte qu'un Africain, qui possédait un singe apprivoisé, s'avisa de lui mettre un serpent mort autour du cou. L'animal demeura longtemps immobile, tremblant de tous ses membres, n'osant pas porter la main sur son horrible collier pour s'en délivrer. Lorsque l'objet de sa terreur fut enlevé, il alla, en rampant timidement, se cacher dans un coin de la hutte de son maître. Celui-ci l'ayant appelé, il refusa d'obéir. Pris de force, lui qui s'était toujours montré doux et docile, il se jeta avec fureur sur l'Africain et le couvrit de profondes morsures ; puis il s'enfuit de la cabane et disparut. Au bout de plusieurs semaines, quand l'homme fut guéri de ses blessures, il résolut de se venger de son ancien favori, et, armé d'un fusil, il se mit en campagne. Après l'avoir cherché quelque temps, il le découvrit dans un bois voisin, au milieu d'une bande de singes de la même espèce. Il était perché sur un rocher, d'où il regardait fixement son maître. Ce dernier le coucha immédiatement en joue, mais aussitôt le malicieux animal saisit un de ses compagnons qu'il plaça devant lui, et se dérobant derrière ce bouclier vivant, il manœuvra avec tant d'habileté que l'Africain ne put parvenir à le viser et dut renoncer à sa vengeance.

Quand les Cercopithèques captifs sont bien traités, ils s'habituent aisément à leur nouvelle condition et déploient bientôt toute la gaieté de leur caractère. Leur pétulance s'épanche en espiègleries continuelles. Une dame anglaise, mistress Bloudish, citée par le docteur Franklin dans sa *Vie des animaux*, a raconté l'histoire d'une guenon, de l'espèce *Diana*, qui se trouvait avec elle sur un navire retournant d'Afrique en Angleterre. Promptement familiarisé avec tout son entourage, ce singe passait son temps à taquiner bêtes et gens. Il était inépuisable en inventions comiques. Tantôt il enlevait la casquette des matelots pendant qu'ils dormaient, et la jetait dans la mer ; tantôt il renversait les cages des perroquets pour boire l'eau qui se répandait sur le pont. Toutes les fois qu'on lâchait les porcs et qu'on leur faisait faire un tour de promenade, Jacques, — c'était le nom qu'on lui avait donné, — s'embusquait derrière un tonneau et sautait sur le dos de tous les animaux pour se donner le plaisir de l'équitation. Le pourceau effrayé, aiguillonné par les ongles du cavalier qui s'enfonçaient dans sa chair, courait à fond de train en poussant des cris perçants ; l'intrépide écuyer n'était jamais désarçonné.

Un jour, les matelots étaient en train de peindre une raie blanche sur les flancs du navire; appelés pour le dîner, ils laissèrent le pot de couleur et les brosses sur le pont. L'occasion de jouer un bon tour se présentait : Jacques ne la laissa pas échapper. Il fit signe à un petit singe noir, qui vivait aussi en liberté sur le navire et qui, n'osant pas désobéir à son supérieur, s'approcha en rampant. D'une main il le saisit par la nuque, de l'autre il prit la brosse chargée de couleur et il le peignit en blanc depuis la tête jusqu'aux pieds. Le coup fait, il se sauva dans les agrès du navire. Il y resta trois jours sans qu'aucun des mousses pût l'attraper, tant il sautait avec agilité dans les cordages. Il savait bien qu'il avait fait une sottise, et il avait peur d'être puni.

E. Lesbazeilles.

LES ANES

Quelque temps après le déluge les ânes se révoltèrent. Ils étaient las de venir au marché, d'aller au moulin, de porter les voyageurs, en un mot, fatigués de toutes besognes d'ânes. Non-seulement ils désiraient marcher de pair avec les chevaux, mais encore ils prétendaient au choix de leurs maîtres et au droit de ne travailler que selon leur bon plaisir. Ces conditions posées, quittant les écuries, ils prirent tous la clef des champs.

Vive l'indépendance! Les ânes commencèrent par se reposer; puis, chacun ayant assuré de son mieux sa félicité personnelle, ils se remirent au repos! N'étaient-ils pas heureux? Mais aussi ne fallait-il pas perpétuer cette douce quiétude et, en se marquant entre eux d'un signe commun, se distinguer des animaux moins intelligents et moins bien favorisés?

On chercha ce qui prouverait le mieux la supériorité des ânes policés et civilisés au contact de l'homme. Les avis recueillis, on répondit à ceux qui demandaient l'érection d'un monument que le marbre ne durait pas; on se moqua de ceux qui parlaient de médailles ou de cantates célébrant la fondation de leur État : bref, on repoussa tous les projets.

Tout à coup, un âne eut une idée : « Que voulez-vous, s'écria-t-il? Quelque chose de grand, de majestueux, d'inimitable? Quelque chose de bon, qui nous appartienne et dont nous nous réserverons la jouissance! Cette utile découverte, — car c'est toute une découverte, — je l'ai et nos enfants en profiteront. Voyez-vous cette belle plante aux feuilles épaisses, luisantes, aux fleurs épanouies et offrant, par les épines qui la défendent contre tous, l'image de notre liberté. Eh bien, mes frères, pour faire quelque chose de nouveau, d'inattendu, nous en mangerons, et sur toute la terre on dira : l'âne est le seul des animaux qui se nourrisse de chardons! »

L'assemblée applaudit, et, dès lors, plutôt par gloriole que par goût, les ânes se mirent à ces chardons. Leurs prévisions furent dépassées et bien des bêtes firent le voyage exprès pour visiter l'État modèle. Il y vint jusqu'à des hommes. Ceux-ci virent dans l'innovation gastronomique de leurs anciens serviteurs une source inépuisable d'économies. Ils pourchassèrent les pauvres bêtes et leur offrirent, avec le bât, force chardons en échange de leur indépendance.

Depuis, les ânes en sont encore à leur mets national. Il leur rappelle le fâcheux usage que leurs ancêtres firent de la liberté conquise en s'avisant de chercher l'inimitable et en ne trouvant qu'une chaîne de plus à leur assujettissement.

Ch. Schiffer.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

VIII (*suite*)

Aventures au Chili.

Fleming allait sans doute reprendre ses observations, lorsqu'un appel venu du lointain frappa nos oreilles. Nous écoutâmes. Étaient-ce des Indiens ou des brigands? Jerry, tournant la main autour de sa tête, dit comiquement : « Ah! ma pauvre chevelure, qu'elle est déjà mal à son aise! » Cependant, l'appel se renouvelant, nous y répondîmes. Il n'y avait plus guère de doute que ce ne fussent le docteur et ses compagnons qui arrivaient. En effet, ils sortirent bientôt des ténèbres et nous apparurent surchargés d'une collection d'objets d'histoire naturelle; mais nous les plaisantâmes, parce qu'ils n'avaient tué ni lamas ni puma. Notre chant de victoire avait ses preuves irréfutables : les tranches que nous venions de griller et les blessures que pouvaient montrer Vieux-Surley et Fleming. On nous félicita d'avoir tué un ennemi et du gibier. C'était une joyeuse bande que la nôtre, réunie autour du feu, à nous conter mutuellement nos prouesses; quant à Surley, gravement assis, il avait l'air aussi sage qu'aucun de nous et, s'il avait pu parler, il nous aurait aussi fait de beaux contes; en tout cas, il remplit bien son rôle dans le repas, et dévora avec grand plaisir tous les morceaux de guanaco que nous lui jetions. M. Madridchie était aussi satisfait que nous du résultat de son excursion; et, comme nous avions en abondance de quoi réconforter nos entrailles et de bons manteaux pour réchauffer nos corps, nous nous sentions fort heureux. Notre guide ne cessait

1. Suite — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, et 123.

de bavarder, bien qu'il n'y eût que Tom Carver qui pût le comprendre; mais c'étaient surtout Tom et Fleming qui couraient les plus longues bordées, parlant toujours de lord Cochrane et de ses exploits.

Jamais je n'oublierai cette nuit passée dans les Andes du Chili. Parmi ces grandes et vieilles montagnes, dans cette atmosphère, qui est des plus pures, les étoiles de l'hémisphère du sud jetaient un éclat inimaginable. Je fus longtemps avant de pouvoir m'endormir; j'y parvins enfin et, après un sommeil que je trouvai fort court, Jerry me réveilla, et nous partîmes, suivis de Tom et du guide indien, pour aller chercher mon guanaco et la peau du puma. Nous trouvâmes promptement le cadavre de ce dernier et, avec l'aide de nos compagnons, nous eûmes bientôt fini de le dépouiller. Le premier guanaco était intact; nous lui prîmes aussi sa peau et un peu de viande. Puis, comme nous regardions vers l'endroit où devait être l'autre, nous vîmes monter dans les airs un énorme condor, suivi de deux ou trois autres.

« Ah! vous pouvez bien à présent compter que vous n'en trouverez plus guère que les os! s'écria Tom. Ces oiseaux-là ne laissent pas beaucoup de restes après eux. »

S'il en était ainsi, il ne valait guère la peine de grimper si loin, d'autant plus que nous avions hâte de revenir au rocher pour déjeuner. Après quoi, nous reprîmes immédiatement la route de la ville. En arrivant au pont suspendu, il nous sembla encore plus ruiné et impraticable qu'auparavant. Qu'on se figure un petit nombre de bandes de cuir, pourries en apparence et jetées au-dessus d'un précipice d'un millier de mètres de profondeur.

« Bah! dit Fleming en riant, accrochez-vous en tout cas à quelque chose et, si le pont s'effondre, ne lâchez rien, car il vous portera toujours quelque part. J'ai pour maxime qu'on ne doit jamais lâcher un cordage avant d'en avoir saisi un autre. »

Cependant notre passage s'effectua sans accident. Nous eûmes encore une journée fort agréable à Santiago, que nous visitâmes dans tous les sens; néanmoins, Jerry et moi, nous aurions bien préféré être encore dans la montagne à chasser les guanacos et les pumas, et je réponds que Vieux-Surley partageait notre façon de penser. Nous regagnâmes Valparaiso à l'époque fixée.

IX

Un brick mystérieux. — A la mer! — Un sauvetage.

Le jour même de notre arrivée, nous mettions à la voile. Après nous être éloignés du littoral jusqu'à ce que les sommets des Andes se fussent engloutis sous l'horizon, comme nous allions tourner au nord, le vent sauta brusquement à ce point de l'horizon; puis il s'inclina lentement vers l'est. Nous nous éloignions sur la bordée de tribord; mais évidemment nous dérivions beaucoup. Enfin, le capitaine Frankland, voyant que nous n'avancions en aucune façon, mit en panne. Jerry et moi, nous étions alors assez accoutumés à être ballottés en tous sens pour que ce qui arrivait nous fût parfaitement égal. Ce qui en souffrit le plus, ce furent nos repas, car, très-souvent, la soupe que nous désirions porter dans notre bouche se trouva versée sans avertissement préalable dans la poche de nos voisins; ainsi, plus d'une fois, le docteur reçut fort malgré lui ce que renfermait l'assiette de Jerry ou la mienne; mais il avait un si bon caractère qu'il ne tardait guère à nous rendre la pareille. Donc nous restions quittes. Peu après le dîner, comme nous étions sur le pont, Ben-Youl, qui était au haut d'un mât, nous cria qu'il voyait venir droit sur nous un grand brick qui, vu l'état du temps, lui semblait porter une quantité de toile bien extraordinaire. Ce brick avait les basses voiles carguées, mais ses huniers étaient tendus, ses voiles de perroquet et de cacatois s'envolaient en rubans, excepté celles du grand mât qui, avec le mât lui-même, étaient tombées de côté. Cela valait bien la peine qu'on le regardât, et nous le cherchions de tous nos yeux, quand, nous étant élevés au-dessus d'une longue lame, nous le distinguâmes au milieu des vagues écumantes où il plongeait et où il avait l'air de s'engloutir. Son aspect était des plus étranges, et la route qu'il s'ouvrait follement à travers les eaux ne l'était pas moins; le capitaine Frankland l'observa attentivement à travers ses lunettes.

« Je n'y comprends rien, dit-il enfin; ou l'équipage qui le monte est tout à fait ivre ou complétement fou. »

Notre attente ne fut pas longue. Le brick arriva. C'était un beau navire; mais il nous montra un spectacle que je ne m'attendais guère à voir. Son tillac était couvert d'hommes qui, au lieu d'essayer de diminuer les voiles, ne songeaient qu'à crier et à s'entre-tuer. Un parti paraissait maître de l'arrière et l'autre de l'avant, et dans l'espace intermédiaire se débattaient plusieurs corps baignés dans le sang. Nous vîmes un parti s'élancer et rencontrer l'autre à mi-chemin; puis, après une lutte acharnée, se retirer. Tant que nous les aperçûmes, ils continuèrent de cette façon. Nous crûmes, d'après ce que nous pûmes comprendre pendant que nous nous trouvions près de lui, que l'équipage s'était soulevé contre ses officiers, qui combattaient pour recouvrer leur autorité. Qui étaient-ils? Nous l'ignorions; mais, d'après leur apparence, ils avaient bien l'air d'un ramassis de brigands. Je demandai à Ben-Youl ce qu'il en pensait.

« M'est avis, M. Harry, qu'ils ne valent guère mieux qu'une bande de pirates, et j'aimerais assez ne pas les rencontrer sur une mer calme. »

Toutes les lunettes étaient braquées sur eux. Si étrange que fût le fait, ce n'était pas contestable :

malgré l'horreur du coup de vent, malgré la perspective de se voir démâter et celle d'un naufrage inévitable, ce qui pouvait arriver d'un moment à l'autre, ces misérables ne pensaient qu'à se détruire mutuellement avec la plus détestable fureur. D'après ce que nous avions aperçu, il nous sembla que ceux du parti victorieux qui survivraient à la bataille n'avaient guère d'autre chance que de n'avoir plus la force de carguer les voiles ou de nettoyer le pont.



Il descendit avec l'homme dans le canot. (P. 142, col. 2.)

Les discussions qu'avait suscitées ce spectacle étrange furent interrompues par une lourde embordée que fit le *Triton* et qui envoya Jerry et moi sens dessus dessous, rouler dans les dalots sous le vent. Au même instant tombait sur nous, avec sa crête d'écume, une grosse vague. Elle surprit le brick droit à l'avant, se leva comme une muraille et retomba sur nos têtes en rugissant. Je me sentis nager dans l'eau profonde, presque aveuglé et la bouche pleine. J'entendis Jerry crier près de moi. L'horrible idée me vint que nous étions tous deux à la mer et qu'il était impossible d'abaisser un canot. Je criai au secours. Un tourbillon, un bruit confus de flots rugissants et sifflants, le sentiment que je luttais contre eux, un ardent désir de me raccrocher à n'importe quoi : c'est tout ce dont je me souviens. La tempête redoublait ses attaques contre notre navire, une autre vague le frappa du côté opposé. Je me sentis saisi par une main vigoureuse et, en rouvrant les yeux, j'aperçus que j'étais poussé du côté du vent par le cousin Silas qui, au péril de sa vie, s'était lancé en tenant une corde et me hissait de nouveau à bord.

« Où est Jerry! Jerry! Voilà les premiers cris que je poussai. Personne n'y répondit. — Ah! est-il mort! Il est mort! dis-je en fondant en larmes, oubliant même de remercier le cousin Silas, qui venait de me sauver. Je ne trouvais pas possible de survivre à mon jeune camarade. En ce moment, je vis des hommes de l'équipage courir au côté d'où venait le vent. On y apercevait deux ou trois têtes et des bras qui frappaient l'eau avec énergie, on entendait des cris perçants qui s'en élevaient. Ben-Youl était à la mer, je le reconnus parfaitement. Il ne se montrait pas alarmé comme les autres. On lui jeta un long cordage; il s'en saisit et nagea vers un de ses compagnons de péril. C'était Jerry. Ben le prit dans un de ses bras en continuant de nager de l'autre. Mais quelle chance avait-il de sauver sa vie? Quand le vaisseau se relèverait, le cordage lui échapperait; mais, juste à ce moment, une lame vint à rebours, heureusement, jusqu'au côté sous le vent et porta Ben ainsi que Jerry sous les parapets. L'équipage les y saisit et, quand le navire roula encore de l'autre

côté, on les hala sains et saufs à bord. Deux autres hommes restaient à la mer. Ils tournaient vers le navire leurs visages, avec des yeux démesurément ouverts, pour implorer des secours. Nous nous éloignions d'eux; ils crièrent; personne ne pouvait les assister. Une lame écumante et sifflante nous en sépara, et envoya ces malheureux loin, bien loin de nous; quand le navire remonta au sommet d'une autre vague, ils avaient disparu. Je compris alors avec quelle miséricorde j'avais été épargné et je me sentis plein de reconnaissance envers Dieu qui avait daigné me sauver lorsque, dans ses vues insondables, il avait permis que d'autres fussent perdus. Jerry avait, je le sais, les mêmes sentiments ; mais les impressions étaient passagères chez lui et je crains qu'il n'ait conservé de ce moment qu'un faible souvenir. Cependant, quelque passives qu'elles fussent, les traces laissées par cet événement sont restées durablement dans notre esprit, et souvent, je le crois, elles ont exercé une influence décisive sur nos résolutions. J'espère aussi qu'en avancant en âge nous nous les rappellerons souvent, au lieu d'essayer de les effacer. Quant au capitaine Frankland, malgré la joie que lui causa la conservation de son fils, il fut très-affligé de la perte de ses deux hommes ; car il était, en vérité, le père de son équipage : c'est ce qu'avouaient les matelots et ce qui explique l'autorité qu'il avait sur eux.

La tempête continua toute la nuit, et vers le matin seulement le vent commença à tomber. Je demandai à Ben-Youl, qui faisait le quart avec moi, ce qui allait nous arriver, suivant lui.

« Eh bien! maître Harry, me dit-il, je crois que la tempête est fatiguée et que nous allons bientôt avoir un calme ou peut-être une bonne petite brise. »

Il avait raison; le vent ne tarda pas à diminuer et, au lever du soleil, tous les hommes étaient en haut, occupés à poser de nouvelles voiles ou à réparer les dommages causés par la rafale. Comme le capitaine paraissait sur le pont, une des vigies cria qu'il apercevait une baleine, ou un rocher, ou quelque autre objet noir, s'élevant hors de l'eau et dont il ne pouvait pas s'expliquer la nature.

Nous étions sur le point de faire voile vers Callao ; mais le capitaine ordonna de diriger le bâtiment de façon à examiner ce qu'on venait d'apercevoir.

« Autant que j'ai pu m'en assurer, dit le premier lieutenant, qui était monté avec sa lunette pour examiner de nouveau l'objet qu'on avait aperçu en avant, c'est la coque d'un navire qui flotte sens dessus dessous ; mais je n'ai pas distingué si quelqu'un s'y tient encore accroché ou non.

— Faites préparer un canot, M. Brand, dit le capitaine. En tout cas, nous aborderons ce navire naufragé. » Pendant qu'on se hâtait d'armer une chaloupe, nous nous rapprochions rapidement du bâtiment renversé.

« Il y a un homme dessus, et je le vois distinctement, dit alors le troisième lieutenant. Il est couché le long de la quille. Il est vivant, il nous aperçoit et nous fait des signaux. »

Dès que le navire eut atteint le vaisseau naufragé, nous mîmes en panne, et je descendis avec M. Brand et Ben-Youl dans le canot. La mer était encore très-agitée et nous reconnûmes, en arrivant près de la coque, combien il y avait de danger à nous ranger à côté d'elle. Les mâts et les espars pendaient encore aux cordages qui l'entouraient; ils auraient incontestablement enfoncé notre barque si nous nous étions imprudemment engagés parmi eux et, selon toute vraisemblance, nous y aurions perdu la vie. Un seul homme se tenait sur la quille ; nous le vîmes soulever sa tête et suivre avec anxiété nos mouvements pendant que nous ramions à l'entour. Ne pouvant reconnaître une seule place qui fût sans danger, nous nous éloignâmes pour nous consulter sur ce qu'il y aurait à faire. Le pauvre misérable s'imagina que nous l'abandonnions et se mit à nous crier en anglais et en espagnol d'avoir pitié de lui et de lui sauver la vie.

« Bien! bien, l'ami! répondit Ben-Youl. Ne supposez point que nous voulons vous laisser là ; il faudrait être de drôles de chrétiens pour en agir ainsi. Attendez un peu; nous vous tirerons de danger tout à l'heure.

— Probablement il est incapable de s'aider lui-même, observa M. Brand; sans cela il pourrait se descendre au moyen d'un cordage. Voyons, attache-moi une corde autour du corps. Je crois que je réussirai à arriver juste sous l'arrière et à me hisser grâce à quelqu'un des cordages que j'y vois. »

Le cousin Silas faisait ce qu'il proposait; aussi, un moment après, nageait-il vers le naufragé. Il évita le grand mât et les espars auprès desquels il dut passer, et enfin il atteignit l'arrière sans s'être blessé. Nous le vîmes bientôt côte à côte avec l'étranger. L'homme paraissait incapable de marcher. M. Brand le soutint donc tandis qu'il se traînait le long de la quille, jusqu'à l'arrière; et là, lui attachant une corde, il nous fit signe d'arriver et descendit avec l'homme dans le canot. Nous nous hâtâmes de ramer pour reculer avant que le mât abattu se fût rapproché de la coque.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

LA LOCHE

Lorsque j'étais enfant, la loche a été l'occasion de mes plus vifs amusements : à combien d'autres enfants a-t-elle fourni et fournira-t-elle d'aussi grands plaisirs! Aussi ce n'est pas sans émotion, je l'avoue,

que je me reporte au temps lointain où notre panier était plein de charmants petits poissons d'une jolie couleur jaunâtre, semi-transparents, ressemblant à de la chair de prune blanche mûrie, et argentée sur le dessous. C'était la récolte de notre matinée, et souvent, il faut bien le dire aussi, de notre après-dînée. Cette après-dînée doit être prise dans un autre sens qu'aujourd'hui, car alors, dans les campagnes, on avait conservé la coutume patriarcale de dîner à midi; notre après-dînée nous conduisait donc, pendant les beaux jours, jusqu'au souper, vers sept heures.

Oh! les belles constructions en terre, en gazon, en bûchettes que nous avons élevées dans le ruisseau! Ah! les savantes digues qu'il nous fallait construire pour détourner le faible courant d'eau qui le remplissait! Et comme c'était beau lorsque toute l'eau se précipitait, à travers la digue rompue, dans le nouveau lit que nous lui avions préparé, laissant l'ancien ruisseau à sec! Avec quelle émotion on descendait dans ce lit californien, où nous allions trouver tant de belles choses, dorées d'avance par l'espérance! C'est là que nous avons découvert une fois plus de dix écrevisses!!...

Ah, dame! le plus brave recula.... — je les verrai toute ma vie, grouillant dans une mince couche d'eau, sous une pierre du rivage désormais à sec, montrant une rangée de pinces menaçantes, battant terriblement de la queue dès qu'on approchait la la main pour les saisir!.... Ah! — Ce fut un moment solennel, et c'est dans des circonstances semblables que se décèlent les grands courages.

Nous, le sexe fort, nous nous grattions l'oreille avec acharnement, fort embarrassés, rangés en cercle autour des bêtes qui faisaient clapoter l'eau en la battant de leur queue, quand une fillette, la sœur puînée de l'un de nous, eut une inspiration sublime. Sans doute, sa petite imagination lui suggéra l'idée qu'un intermédiaire entre ses doigts et les pinces des écrevisses serait le bienvenu :.... elle courut à son petit panier à goûter, déposé sur la rive, le vida, et vite, triomphante, le tenant par le côté et par l'anse, puisa bravement les écrevisses les unes après les autres, et les versa dans le mannequin fermé où nous mettions nos captures!

Si vous saviez ce qu'on apprend d'histoire naturelle pratique dans ces expéditions! Et comme on admire bien la nature, sa variété, sa grandeur, les pieds dans le ruisseau et la tête sous un bon chapeau de paille!....

Il est vrai qu'il faut, pour rassurer les parents, un ruisseau comme nous en avions un, qui n'offrait aucune chance de danger et contenait beaucoup de loches. Ce ruisseau dans notre beau pays de Bretagne sortait d'un grand étang, et au milieu d'une lande plate, couverte d'ajoncs, de genêts et d'herbe rase comme un tapis de velours. Son défaut, pour nous, était de passer au milieu de roches qui nous avaient obligés à des travaux herculéens. La loche y descendait de l'étang, mais nous n'avions pas le droit d'approcher de cet étang plus qu'à la distance d'un champ tout entier bordé de sa haie protectrice.... Au-dessous, tout ce que nous voulions; au-dessus, défense de passer, et nous ne passions pas!

Notre ruisseau avait bien de 10 à 20 centimètres d'eau au plus creux!

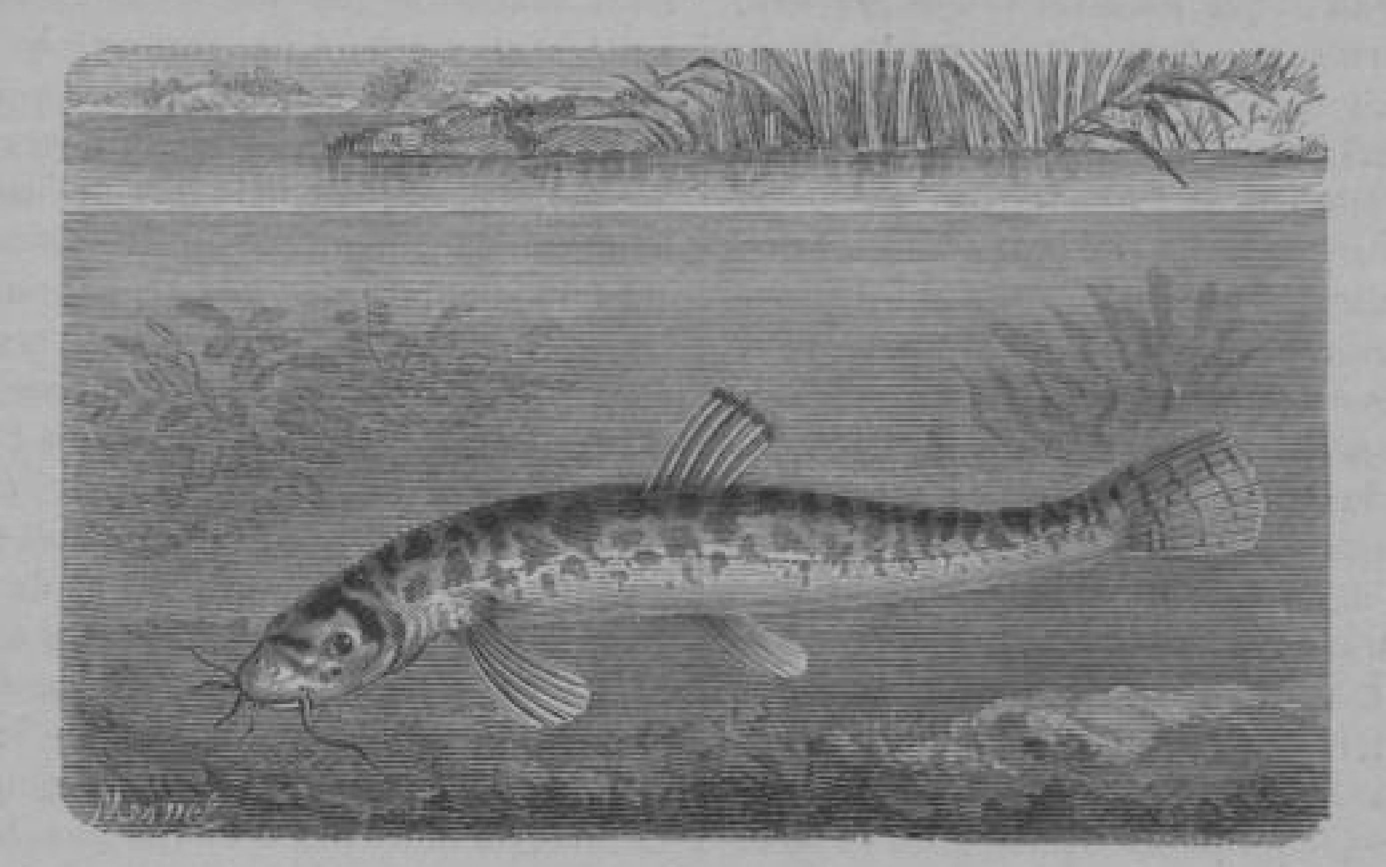
Il fallait cela pour la loche, qui n'est pas précisément un poisson de grande eau, mais cependant qui n'est pas, un poisson marchant sur les grandes routes! Parmi les nombreuses qualités de la loche, elle a un défaut — c'est ainsi en ce bas monde : heureux qui n'en a qu'un! — Elle ne se prend pas à la ligne, par cette raison bien simple qu'elle ne mord à aucune des esches qu'on lui présente. Si nous suivions les livres de pêche, nous y verrions ces mots à propos de la *loche franche :* « évitant également les eaux tranquilles et les courants trop rapides, elle se tient ordinairement sur le sable des eaux un peu agitées et y attend patiemment le ver ou l'insecte dont elle fait sa proie. » A nos yeux, cela est une grosse erreur : si la loche se nourrissait ainsi, elle happerait parfaitement le vers ou l'insecte pourvu d'un hameçon caché, qui passerait à sa portée : ce qu'elle ne fait jamais. Donc elle se nourrit autrement. ... En effet, pour se nourrir de vers ou d'insectes, ce que font tous les autres poissons, notre loche n'aurait pas besoin de six ou huit barbillons autour de sa bouche ; si elle les possède, c'est dans un but déterminé, c'est parce qu'elle doit scruter avec eux les interstices de tous les grains de sable pour y découvrir les particules de matières en décomposition dont elle fait sa véritable nourriture.

Telle est la cause pour laquelle la *loche franche*, le type de la petite famille que nous possédons en France, ne mord pas à l'hameçon. Avant d'expliquer comment nous nous y prenions pour récolter de délicates et abondantes fritures, il n'est pas sans intérêt d'étudier un peu la loche; c'est un curieux poisson à bien des points de vue.

Tant qu'elle le peut, et pendant toute la journée, la loche reste tranquille, près des pierres ou sous elles, elle ne se remue qu'aux approches de l'orage, et alors elle nage avec une grande rapidité, mais d'une manière toute différente de la plus grande partie des autres poissons. Vers le soir, elle aime à venir à la surface ; elle le fait par un vif mouvement de frétillement de tout le corps; mais, quand elle a atteint cette surface, elle est incapable d'y rester, soit parce qu'elle ne peut continuer ses mouvements si rapides, soit parce qu'il ne lui est pas possible de flotter gracieusement comme la plupart des autres poissons. On peut se demander ce qu'elle y vient faire; elle vient tout bonnement avaler de l'air par la bouche; elle l'avale, et cet air, traversant tous les intestins, ressort par l'orifice anal; mais il est alors converti en acide carbonique, tout comme celui que nous rendons en l'expirant après l'avoir aspiré. On voit souvent dans les aquariums d'autres poissons

que des loches venir humer à la surface une bulle d'air, mais après l'avoir roulée quelques instants dans leur bouche, comme pour se gargariser avec, ils la laissent échapper entre leurs lèvres ; nous venons de voir la loche faire tout autrement. Dès qu'elle cesse ses efforts, elle retombe lentement et doucement vers le fond, de pierre en pierre ou de plante en plante, jusqu'à ce qu'elle trouve un endroit de repos. Souvent, dans ce chemin vertical, elle rencontre une pierre ou une plante sur laquelle elle reste perchée plusieurs heures. Je l'ai vue quelquefois rester balancée, en travers, sur le bord d'une pierre verticale.

Ce ne sont cependant pas les vessies natatoires qui manquent à la loche, en ce sens qu'elle renferme des réservoirs d'air d'une forme particulière, et qui, — si l'on en croyait ce qui se dit communément : que la vessie natatoire des poissons sert à les faire surnager, — devraient lui rendre le même service. Or, nous avons vu tout à l'heure qu'il n'en est absolument rien. Près de la tête, de chaque côté de la première et de la seconde vertèbre, la loche porte deux sphères osseuses creuses qui contiennent deux capsules rondes assez analogues aux vessies natatoires. C'est à côté de ces capsules que s'articulent les muscles puissants qui font mouvoir les nageoires pectorales, lesquelles permettent au petit poisson de filer comme une flèche. Nous ne pouvons pas insister sur ses bizarreries de structure ; cependant la loche n'a pas les os réunis sur le dessus de la tête ; il y a là un vide, absolument comme chez les Iguanes et certains reptiles. Bien peu de gens se doutent que dans nos moindres ruisseaux se trouvent des anomalies aussi curieuses et encore aussi peu étudiées.


La loche.

Quand nous avions le temps de construire un batardeau suffisamment solide, nous barrions le ruisseau ainsi, et ouvrant, au moyen de nos petites bêches, et le plus souvent aidés par un domestique, une rigole parallèle au ruisseau, nous y faisions couler toute l'eau de celui-ci. Une fois son lit à sec, c'était le moment de la récolte et, dans les trous et sous les pierres, nous trouvions notre pêche qu'il suffisait de ramasser à la main ; nous avions bien soin, avant de partir, d'abattre la digue de barrage et de fermer la rigole de côté, afin que l'eau, reprenant son ancien lit, y amenât d'autres loches pendant la nuit ; ce qui, au bout de deux ou trois fois vingt-quatre heures, ne manquait jamais d'arriver. Mais, dans certains endroits du ruisseau, les rives, plus escarpées, ne permettaient plus l'emploi des rigoles. Alors nous pêchions à la *resse*.

La *resse* est un panier plat du pays, fait en éclisses minces de bois, ayant 1 mètre de long sur 0m,60 de large, une anse en travers et une poignée à chaque bout ; les femmes du pays s'en servent soit pour cueillir des fruits, soit pour soutenir des charges d'herbe ou de foin. La resse était pour nous une trouble magnifique toute faite. Pour bien pêcher, on en prenait deux ; la première barrait le ruisseau à un endroit où elle touchait aux deux rives ; l'occlusion parfaite des côtés se faisait avec quelques mottes d'herbe, le courant donnant dans la resse passait au travers. Deux d'entre nous remontaient à cinquante pas le ruisseau et, portant devant eux une autre resse verticale touchant sur le fond, ils redescendaient vers la première ; au moment où la seconde approchait de la première, on les relevait vivement toutes les deux et les loches étaient prises.

Comme on n'a pas des resses partout, les enfants peuvent les remplacer par un morceau de gros canevas ou de toile très-claire, tendu entre deux bâtons et permettant de barrer le petit ruisseau. Ça n'a pas le pittoresque de la resse, mais ça réussit au moins aussi bien.

J'allais oublier de prévenir nos jeunes pêcheurs, en fait de bizarrerie de la loche, de ne pas s'étonner si, quand ils la saisissent, elle émet un bruit, une sorte de sifflement entre leurs doigts. C'est surtout la loche d'étang qui se permet cette petite chanson ; la première fois, cela surprend ; mais on s'y habitue vite. Nous avons en France trois espèces de loches : la *loche franche*, qu'on appelle aussi : *barbotte*, *moustache* ou *moustelle*, *lanceron*, etc. ; la *loche de rivière*, un peu plus grande que l'autre, et la *loche d'étang* ; toutes portent les mêmes noms populaires.

H. DE LA BLANCHÈRE.





Maurice joua gentiment. (P. 146, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XIX

Aimez-vous les uns les autres.

Trois mois s'étaient déjà passés depuis que Françoise était à Brest, et elle commençait à se faire à sa nouvelle situation. Elle connaissait maintenant très-bien son service, et comme elle travaillait vite et ne perdait jamais aucun instant, elle trouvait moyen de faire une foule de petites choses que sa maîtresse était autrefois obligée de se procurer au dehors. Elle mettait de l'amour-propre à ce que les enfants fussent toujours parfaitement tenus, et elle aurait passé sa nuit à blanchir leur linge plutôt que de leur laisser une collerette ou un tablier chiffonnés. Aussi on tenait à elle dans la maison, et le capitaine, qui était parti dans le courant de janvier, lui avait glissé dans la main une belle pièce d'argent, en lui recommandant de continuer à bien soigner madame et les enfants. Elle avait aussi reçu de bonnes étrennes, et elle voyait avec joie s'augmenter le trésor qu'elle ménageait avec un soin jaloux : Françoise n'était pas coquette et se serait bien gardée de dépenser pour des colifichets ces pièces péniblement gagnées, matériaux de son bonheur à venir.

Il y eut pourtant un jour où, passant la revue de ses coiffes blanches, si vieilles que même les pièces qu'elle y avait mises étaient criblées de reprises, elle s'aperçut qu'il n'était plus possible de les raccommoder. Une seule était encore en bon état, la coiffe de noce de sa mère, et Françoise ne voulait pas l'user, la gardant pour sa propre noce. Elle se décida donc à acheter un morceau d'étoffe et à profiter d'un jour de pluie où les enfants ne pouvaient se promener pour tailler et coudre les coiffes neuves dont elle avait besoin.

Mais elle avait compté sans maître Maurice, qui croyait la bonne faite pour l'amuser quand elle ne le promenait pas. Il entreprit de faire son cheval de Françoise, à défaut de Lucie qui ne voulait pas jouer avec lui; et quand il en eut assez du rôle de cocher, il demanda sa ferme, le plus beau de ses joujoux, et ordonna à sa bonne de lui ranger les maisons, les étables et les bêtes « comme chez toi à Plougastel ». Les bêtes rangées, il fallut les mener aux champs, les en ramener, les panser, les faire manger et boire; et la pendule marchait avec une rapidité désolante.

« Monsieur Maurice, dit enfin la pauvre Françoise, est-ce que vous ne pourriez pas jouer un peu tout seul? Voyez comme j'ai une vilaine coiffe; elle est déjà sale, et je n'en ai pas d'autre à mettre; je voudrais bien pouvoir m'en faire une neuve pour dimanche. Vous auriez honte de sortir avec une bonne si mal coiffée.

— Je m'ennuie à jouer tout seul, moi, » répondit le petit garçon en frappant du pied.

Françoise soupira, jeta un regard de regret à ses ciseaux et à son étoffe blanche, et se remit à faire boire les vaches dans un petit morceau de miroir qui représentait une fontaine, alimentée par un petit bâton de verre en forme de colonne torse

[1] Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

qui figurait un filet d'eau tombant d'une goulette.

Lucie, qui s'occupait dans un coin à peigner les cheveux blonds de sa poupée, leva la tête et regarda un instant Françoise. Puis, tout doucement, elle alla serrer sa poupée dans un tiroir, et sortant de sa boîte une magnifique cuisine, pourvue de son fourneau et de tous ses ustensiles, elle vint la poser au milieu de la chambre.

Cette cuisine faisait l'admiration et l'envie de Maurice, qui avait maintes fois essayé de s'en emparer; elle avait même causé de violents orages dans la chambre des enfants, car Maurice avait voulu l'approprier à son usage personnel, et Lucie avait énergiquement défendu son bien. Ordinairement la conclusion de ce genre de querelles était la dépossession de la pauvre Lucie, en vertu du fameux principe « que les grands, qui sont raisonnables, doivent céder aux petits qui ne le sont pas. » Mais M. de Rouvry, se trouvant là, avait jugé l'affaire d'une façon plus équitable, et décidé que Maurice n'aurait pas le droit de toucher à l'objet en litige sans la permission de sa sœur. Or cette permission, il n'y avait pas de risque que Lucie la donnât; elle n'avait pas assez envie de faire plaisir à Maurice pour livrer son joujou favori à la destruction en le lui prêtant. Il en résulta que la cuisine resta dans sa boîte, Mme de Rouvry ayant défendu à Lucie de s'en servir devant son petit frère, parce que cela le ferait pleurer.

Françoise fut donc bien étonnée de l'action de la petite fille, et elle allait lui rappeler la défense maternelle, lorsque Lucie dit à Maurice d'un ton qui essayait d'être engageant :

« Veux-tu faire la cuisine avec moi, mon mignon? et puis nous ferons la dînette sur la petite table. »

Maurice la regarda dans les yeux, pour voir si c'était bien vrai; et comme elle lui souriait, il laissa sa ferme, ses moutons et ses veaux pour s'élancer vers les brillantes casseroles.

« Je vais te donner ma poule blanche pour la faire rôtir! dit-il en lui présentant la plus jolie bête de sa basse-cour.

— Oui, mais nous ne la plumerons pas; c'est plus joli une poule avec ses plumes.

— Et puis ça lui ferait du mal, pauvre petite bête! Tiens, mets-la à la broche!

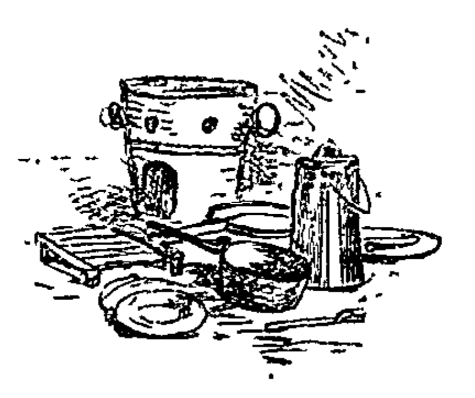
— Toi, tu vas allumer le feu, et mettre des petites carottes dans la marmite. Voilà un morceau de chocolat qui fera le bœuf. »

Maurice sautait de joie. Il joua gentiment, sans rien casser, demandant à Lucie la permission de prendre le gril ou la rôtissoire, et de se servir des pincettes ou du soufflet. Lucie se faisait violence, c'était visible, pour lui prêter ses joujoux et être aimable avec lui; elle regardait Françoise qui taillait et cousait activement, et son regard s'éclairait par moments de la joie du sacrifice, de la joie d'une victoire remportée sur elle-même. On peut connaître cette joie-là, même à l'âge de huit ans.

Cependant Lucie ne voulait pas que son sacrifice demeurât ignoré, et elle profita d'un moment où Maurice était très-occupé à récurer la poêle, comme il l'avait vu faire à Isabelle, pour se glisser près de Françoise et lui dire à l'oreille : « Je le fais jouer pour qu'il te laisse tranquille, ma bonne : tu auras ta coiffe neuve dimanche. »

Il est rare qu'un effort vers le bien ne porte pas sa récompense en lui-même. Lucie, qui avait commencé à amuser son petit frère pour rendre service à Françoise, finit par s'amuser elle-même; et elle riait de bon cœur de la dînette, dont les convives étaient elle et sa poupée, puis Maurice, son polichinelle et son cheval de bois, lorsque le petit garçon se coupa légèrement le doigt avec un des couteaux de fer-blanc qui figuraient des couteaux de dessert. Une goutelette de sang tacha la serviette en miniature qu'il avait étalée devant lui, et il tendit sa main vers Lucie comme pour lui demander du secours. En voyant sa petite figure bouleversée par la peur plus que par le mal, à la vérité, en regardant ses lèvres tremblantes et ses yeux pleins de larmes prêtes à couler, Lucie se sentit le cœur pris par un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé; elle eut pitié de son petit frère, et une pitié si tendre qu'elle courut à lui et le prit dans ses bras en s'écriant : « Oh! le pauvre petit! » Elle l'embrassa, elle entoura le doigt blessé de son petit mouchoir, elle prit l'enfant sur ses genoux pour mieux le consoler; et quand Françoise revint (elle était sortie un instant de la chambre pour chercher un peloton de fil), elle trouva la sœur berçant le frère dans ses bras et baisant tout doucement son front, et le frère jouant gaiement avec les boucles brunes de Lucie, et riant aux éclats quand l'une d'elles venait caresser son visage.

Le reste de la journée se passa sans orages. Lucie fut plus douce qu'à l'ordinaire, et trouva aussi plus de douceur autour d'elle. Cependant elle joua seule après le dîner, pendant que Georges faisait un thème et que Maurice s'amusait à grimper sur les genoux de sa mère, et elle crut que le petit avait oublié les événements du matin. Elle se trompait. Quand il



fut dans son lit, bien chaudement bordé dans ses couvertures, il se redressa tout à coup et dit d'un ton d'autorité : « Lucie! où est Lucie? Je veux qu'elle vienne me dire bonsoir! »

Lucie, qui se déshabillait dans son alcôve, accourut nu-pieds et se pencha sur le lit de l'enfant qui lui jeta ses bras autour du cou et la serra bien fort.

Elle lui rendit son étreinte, et pendant qu'elle l'embrassait, il lui semblait qu'un poids s'en allait de dessus son cœur. Et quand Maurice lui dit : « Je t'aime, ma Lucie ! jouerons-nous encore comme aujourd'hui ? » ce fut sans effort qu'elle lui répondit : « Oui, mon chéri, tous les jours ! »

Quand Françoise vint l'arranger dans son lit, Lucie ne put s'empêcher de lui dire : « Comme Maurice est gentil quand il veut ! Je me suis bien amusée aujourd'hui, ma bonne ! » Et Françoise, répondant plus à la pensée de la petite fille qu'à ses paroles, lui dit : « Oh ! je le crois bien ! il n'y a rien qui vous fasse du bien au cœur comme d'aimer quelqu'un. »


Il la serra bien fort. (P. 146, col. 2.)

XX

Deuxième expérience de Lucie.

« Il n'y a rien qui vous fasse du bien au cœur comme d'aimer quelqu'un. » Ces paroles de la pauvre Françoise, Lucie y réfléchit longtemps avant de s'endormir. Qu'elles fussent très-vraies ce jour-là, elle n'en doutait pas : elle sentait bien elle-même combien il lui était doux d'aimer son petit frère ; mais étaient-elles toujours vraies ? Lucie en cherchait les preuves dans ses souvenirs. Avait-elle souvent aimé quelqu'un et s'en était-elle trouvée heureuse ? Elle aimait Françoise depuis qu'elle la connaissait, et cette amitié-là lui avait fait du bien au cœur, comme disait sa bonne : c'était encore vrai. En y pensant bien, Lucie trouvait qu'elle n'avait jamais aimé Françoise autant qu'aujourd'hui, à l'heure où pour lui rendre service elle s'était décidée à prêter sa cuisine à Maurice et à jouer avec lui. Et les autres personnes avec qui elle vivait, sa mère, son père, Georges, les aimait-elle ? Oui sans doute, son père surtout, puisqu'elle désirait ardemment être aimée de lui ; mais ce sentiment lui faisait-il du bien au cœur ? Hélas ! non. Elle les aimait, et elle ne faisait rien pour eux ; elle les aimait, et en même temps elle leur en voulait de ce qu'ils ne l'aimaient pas assez ; son affection était pleine de jalousie et de rancune, et la faisait souffrir au lieu de lui donner la joie paisible et délicieuse qu'elle avait rencontrée aujourd'hui en s'imposant une privation pour Françoise et pour Maurice. Ne s'était-elle point trompée en croyant aimer les autres ? ou bien y avait-il deux manières d'aimer, l'une où l'on se cherchait soi-même, et qui ne vous rapportait que du chagrin, l'autre où l'on s'oubliait, où l'on se sacrifiait, et qui vous rendait d'autant plus heureux qu'on avait moins cherché à l'être ? Toutes ces pensées, Lucie ne se les formulait pas nettement, on peut le croire ; mais elles s'agitaient dans sa tête de huit ans, de façon à retarder son sommeil d'abord, et ensuite à amener

cette résolution salutaire : « Je vais essayer de me donner de la peine pour tout le monde, pour voir si cela me rendra contente tous les jours. »

Un peu d'encouragement ne nuit pas quand on quitte une mauvaise voie pour en prendre une bonne : par bonheur, Lucie ne manqua pas d'encouragements. D'abord, la première chose qu'elle aperçut le lendemain à son réveil, ce fut la coiffe blanche, admirablement repassée, portée triomphalement sur le poing de Françoise qui traversait la chambre des enfants sur la pointe du pied pour aller la serrer dans son armoire. Rien n'aurait pu réjouir davantage les yeux de la petite fille.

« Oh! qu'elle est belle! s'écria-t-elle en battant des mains. Comme nous aurons demain une jolie Françoise!

— Maurice a été sage hier, pour laisser Françoise faire sa belle coiffe, » dit Maurice en se dressant sur son séant et en se fourrant les poings dans les yeux pour en chasser le sommeil.

Françoise se mit à rire de si bon cœur que Lucie, dont le premier mouvement avait été de protester, finit par rire aussi, d'autant plus que Maurice, quand il eut les yeux tout à fait ouverts, lui cria: « Viens m'embrasser, ma Lucie! » Elle y courut.



Mlle Paurel expliquait le pluriel. (P. 148, col. 2.)

« Nous allons jouer à la cuisine, dis? habille-moi bien vite, veux-tu?

— Attendez un peu, mon chéri, dit Françoise, que j'aille chercher de l'eau chaude; je vais venir tout de suite vous laver.

— Non! c'est Lucie qui est ma petite bonne. Tiens, ma Lucie, voilà mon pied, mets-moi mon bas. »

Françoise eut beau dire, il lui fallut laisser à Lucie une bonne part de la toilette de Maurice. Ce fut sur les genoux de Lucie qu'on assit l'enfant enveloppé dans son peignoir au sortir du bain; ce fut Lucie qui peigna ses jolies boucles blondes, qui lui noua sa ceinture autour de la taille et qui lui chaussa ses petites bottines; et Maurice, à qui ce jeu plaisait, fut d'une sagesse inaccoutumée.

Toute la matinée, Lucie fut rêveuse. Tout en jouant avec son petit frère, qui avait redemandé le jeu de la veille, elle cherchait comment elle pourrait se donner de la peine pour ceux qu'elle aimait, afin de voir si cette façon de les aimer la rendrait plus heureuse que l'autre. Son père... il était loin, elle ne pouvait rien faire pour lui. Georges et Mme de Rouvry étaient là, mais quelle peine Lucie pouvait-elle prendre pour eux? Elle n'avait pas encore trouvé, lorsque sa maîtresse arriva pour lui donner sa leçon.

Au coup de sonnette bien connue de Mlle Paurel, Lucie saisit la boîte de sa cuisine et commença à y serrer ses ustensiles.

« Est-ce que tu ne veux plus jouer, ma Lucie? lui demanda Maurice en abaissant les coins de sa bouche d'un air inquiet.

— Voilà Mlle Paurel, il faut que j'aille travailler.

— Maurice jouera tout seul : laisse les petites casseroles à Maurice. Maurice ne cassera pas la jolie cuisine, ma Lucie. Je t'en prie, ne l'emporte pas! »

Lucie hésitait : elle tenait tant à sa cuisine! Si Maurice eût frappé du pied en criant : « Je la veux! », et qu'il se fût mis en colère, comme c'était son habitude quand on faisait mine de lui résister, elle l'eût certainement repoussé; mais il la priait si doucement, de si gros soupirs lui gonflaient la poitrine et de si grosses larmes lui montaient aux yeux, qu'elle en fut attendrie. Elle embrassa le petit en lui disant : « Joue, mon chéri, ne pleure pas! » et elle alla courageusement rejoindre Mlle Paurel.

Lucie était intelligente et laborieuse, et sa maîtresse était généralement très-contente d'elle. Ce jour-là pourtant, elle la trouva distraite et inattentive, et fut obligée de lui parler sévèrement. Elle ne l'aurait pas fait sans doute, si elle avait su ce qui se passait dans l'esprit de la pauvre petite. Pendant que Mlle Paurel lui expliquait le pluriel des substantifs, elle écoutait en elle-même deux voix dont l'une disait : « S'il allait me casser ma pauvre cuisine! » et l'autre : « Je suis tout de même contente de l'aimer de cette façon-là! » Françoise n'avait sûrement pas prévu tout le chemin que ses simples paroles feraient faire à la petite fille.

Quand Lucie eut bien poliment reconduit Mlle Paurel jusqu'à la porte, elle revint en toute hâte trouver Maurice. Rien n'était cassé! Décidément la bonne volonté de Lucie avait du bonheur.

Elle fut mise à une autre épreuve au milieu de la

journée. Il était deux heures moins cinq minutes, et Georges remettait vivement dans son grand portefeuille ses livres et ses cahiers, lorsqu'il s'aperçut que son porte-plume lui manquait. On le chercha partout; enfin Françoise aperçut quelque chose qui brillait dans les cendres, et en retira le cuivre du porte-plume, tout déformé et privé de son manche. Comment le porte-plume était-il tombé dans le feu pendant que Georges apprenait ses leçons après avoir fini ses devoirs? on n'avait pas le loisir de s'en enquérir, car il restait juste le temps de se rendre au lycée. Georges courut au secrétaire de sa mère pour y prendre un porte-plume : le secrétaire était fermé et Mme de Rouvry en avait emporté la clef. Georges était furieux.

« Je vais être puni, c'est sûr : voilà la cloche qui sonne, je n'ai pas le temps d'aller acheter un autre porte-plume. Si je savais qui me l'a brûlé... »

Il n'acheva pas : Lucie lui glissait quelque chose dans la main.

« Prends le mien et va-t'en bien vite! lui dit-elle.

— Tiens! dit Georges étonné, ton beau porte-plume? Tu es une bonne fille, toi : merci! »

Et il se sauva en courant.

Lucie était très-contente de lui avoir rendu service : elle pensait pourtant avec inquiétude à la fragilité de son porte-plume. Il était en bois si délicatement sculpté! c'était un cadeau de son père qui l'avait rapporté d'un de ses voyages, et Lucie ne se lassait pas d'admirer le petit chamois, à peine plus gros qu'une mouche, perché de ses quatre jambes menues sur un petit rocher qui terminait le bout du manche. Quand Georges revint, elle alla au-devant de lui sans parler, mais ses yeux disaient clairement : « Qu'est devenu mon porte-plume? »

Georges la comprit. « Je vais te rendre tout de suite ton bien, lui dit-il : il m'a été joliment utile... il est au fond de mon portefeuille... Ah! quel malheur! c'est ce diable de Guézellec qui m'a donné une poussée en sortant... »

Le résultat de la poussée avait été désastreux pour le petit chamois : ses quatre pieds étaient restés sur leur rocher, mais le corps de l'animal gisait au fond du portefeuille. Lucie demeura consternée.

Georges l'était autant qu'elle.

« Je suis bien fâché!... je tâcherai de t'en ravoir un pareil... balbutia-t-il sans oser regarder Lucie, qui tenait dans ses mains les malheureux débris.

— Cela ne fait rien, Georges..., répondit-elle d'une voix tremblante; je suis contente tout de même de t'avoir prêté mon... »

Elle n'eut pas le courage de prononcer le nom de l'objet, et sa voix s'éteignit dans les larmes.

« Ah! tu es une trop bonne fille, aussi! s'écria Georges en s'élançant sur elle et en l'enlevant dans ses bras. Je n'aurais jamais cru cela! Pauvre petite! va, je me battrais, pour le chagrin que je t'ai fait! »

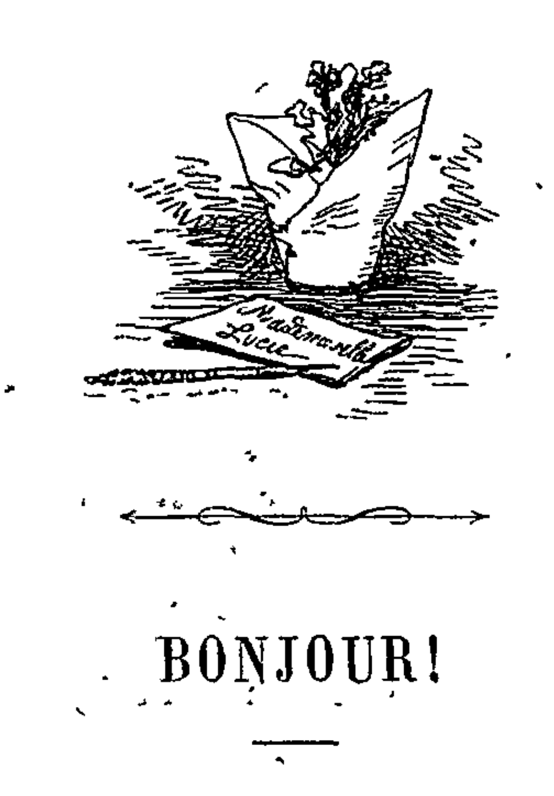
Et Georges pleurait lui-même en l'embrassant, sans se rappeler qu'il l'avait souvent accusée de lâcheté quand il la voyait pleurer.

Lucie ne pensait plus à son porte-plume. Suspendue au cou de Georges qu'elle enlaçait de ses bras, elle lui rendait ses caresses, moitié riant moitié pleurant; et à sa promesse de lui acheter le plus beau porte-plume de la ville de Brest, elle répondit :

« Je n'en ai pas besoin, Georges, je garderai celui-là. Console-toi, je n'ai plus de chagrin; je t'aime beaucoup, et je suis heureuse... oh! très-heureuse! »

Françoise avait encore raison cette fois.

A suivre. Mme Colomb.



BONJOUR!

« Mon pauvre garçon! Tu veux t'en aller à Paris pour tâcher d'y trouver de l'occupation; et tu es si gauche que tout le monde se moquera de toi. Tu ne sais pas seulement dire bonjour.

— Voire un peu! dit le grand Blaise d'un ton gouailleur. Croyez-vous, monsieur l'instituteur, que ce soit une chose si difficile? On sait être poli aussi bien qu'un autre; et quand je rencontrerai quelqu'un, j'aurai bien soin de dire, en ôtant mon chapeau : Bonjour, monsieur, madame, la compagnie.

— Et tu feras rire à tes dépens, » reprit le maître d'école, qui, étant un homme sage, aurait voulu décider Blaise à rester au pays plutôt que d'aller tenter la fortune dans la grande ville.

Mais Blaise était obstiné; il accueillit mal les conseils de celui qui lui portait un véritable intérêt. Confiant dans son intelligence, il partit pour Paris, bien persuadé qu'il saurait s'y tirer d'affaire tout comme un autre, et mieux que beaucoup d'autres.

« Je regarderai les manières qu'on fait dans ce pays-là, pensait-il, et je ferai de même; c'est pas plus malin que ça. »

Ainsi, plein d'espoir dans l'avenir, il se mit en route, muni de deux lettres de recommandation que l'instituteur lui avait données, car, sauf une confiance un peu exagérée en lui-même, — qui n'a pas ses défauts? — Blaise était un brave garçon qui méritait qu'on s'intéressât à lui.

Arrivé à Paris, son premier soin fut d'observer la

tenue, les manières, le langage des habitants, afin de ne pas commettre de gaucheries et de ne pas se faire prendre pour un paysan tout frais débarqué de son village.

« Bonjour, cher! » s'écria sur le boulevard un jeune élégant qui bouscula Blaise afin de rejoindre plus vite l'ami qui venait à sa rencontre.

« Bon! pensa notre paysan, le maître d'école ne pourra plus prétendre que j'ignore comment on dit bonjour à Paris! Ça n'est, pardine, pas bien malin. »

Fier de sa science de fraîche date, il s'en alla porter une de ses lettres de recommandation, adressée à un des principaux employés d'une importante maison de banque. Cet employé, fort riche, menait grand train, et l'un de ses domestiques toisa d'un air assez impertinent le pauvre Blaise, en lui demandant ce qu'il voulait.

Blaise, trop interdit pour oser parler, présenta la lettre de recommandation, et, peu de temps après, le domestique revint lui annoncer, d'un ton plus poli, que son maître consentait à le recevoir.

« Attention, se dit à lui-même le paysan; il s'agit de ne plus se laisser déconcerter comme tout à l'heure, et de montrer qu'on connaît les manières du beau monde. »

Donc Blaise, s'avançant, le sourire aux lèvres, les mains étendues, vers le financier, s'écria, en imitant de son mieux le ton de l'élégant du boulevard :

« Bonjour, cher!

— Quel est ce rustre? dit d'un ton hautain le parvenu, toisant dédaigneusement celui qu'un instant plus tôt il était disposé à protéger. Pensez-vous donc, brave homme, que nous ayons gardé les... bestiaux ensemble? »

Et, faisant un signe au valet qui avait introduit Blaise, il ajouta :

« Je regrette infiniment de ne pouvoir vous aider, comme on me le demande, mais il est presque impossible de trouver à Paris des emplois pour les... habitants de la campagne. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de retourner dans votre village. »

Blaise, tout décontenancé, tortillait son chapeau entre ses mains et ne songeait point à s'en aller; mais le valet de chambre l'ayant pris par le bras le conduisit doucement jusqu'à la porte, si bien qu'il se trouva dehors avant d'être revenu de sa surprise.

« Faut-il avoir du malheur! dit-il presque haut, quand il sortit enfin de sa stupeur, pour aller justement imiter la manière de dire bonjour d'un rustre! Car, ce monsieur l'a bien dit : « Quel est ce rustre? » Qui aurait jamais pu prendre pour un rustre un jeune homme si bien mis? »

Désolé de sa mésaventure, Blaise se promit d'observer de nouveau les usages parisiens avant de porter sa seconde lettre de recommandation, adressée, celle-là, à un maître de pension, ancien condisciple de l'instituteur de son village, et dont on lui avait beaucoup vanté l'obligeance et le bon cœur.

Malheureusement ses observations servirent seulement à augmenter son embarras, car il reconnut bientôt que les manières de saluer et de dire bonjour variaient à l'infini selon les personnes et les circonstances.

Les militaires portaient leur main droite à leur front d'un petit air martial qui parut charmant à Blaise; mais ne voyant aucun homme en costume civil adopter ce genre de salut, il n'osa pas se le permettre. — Le marchand, se frottant les mains à l'aspect du *client* qui entrait dans sa boutique, s'inclinait d'un air obséquieux et murmurait avec empressement: « J'ai bien l'honneur de vous saluer. » Tandis que le client, regardant de tous côtés pour voir si l'objet qu'il voulait acheter se trouvait dans le magasin, répondait à ce salut en inclinant légèrement la tête d'un air distrait. — Le cocher de fiacre, pour dire bonjour à un « confrère, » lui cinglait un coup de fouet sur le dos avant de l'inviter à prendre de compagnie un petit verre chez le marchand de vin du coin.—Un monsieur élégant ôtait son chapeau sans rien dire en passant à côté de deux dames, qui répondaient à ce salut par une profonde révérence. — De la chambre d'hôtel où il logeait, Blaise entendait chaque matin, par la fenêtre, le garçon qui le servait dire respectueusement à un voyageur du premier étage : « Je souhaite bien le bonjour à monsieur; monsieur a-t-il passé une bonne nuit? » Pourtant, ce même garçon, quand il entrait dans la mansarde de Blaise, se bornait à lui dire : « Bonjour monsieur; quand vous sortirez, vous aurez soin de me donner la clef pour que je puisse faire votre chambre. » — Deux camarades s'abordaient en s'écriant : « Tiens! c'est toi? bonjour! comment ça va-t-il? » — L'écolier, fumant un cigare, affectait de ne pas voir un professeur et rougissait jusqu'aux oreilles quand celui-ci, venant se placer en face de lui, lui disait d'un ton sévère : « Bonjour, monsieur! je suis bien aise de vous rencontrer! » — « Bien le bonjour, excusez-moi, je suis pressé! » répondaient certains individus en s'éloignant à grands pas du solliciteur ou du créancier importun qui leur barrait le passage.

Tandis que Blaise, indécis, cherchait à faire un choix parmi toutes sortes de bonjours, un homme lui sauta au cou en s'écriant, avec un accent méridional :

« Eh! bonjour donc! cher ami! Que je suis aise de te rencontrer! »

Mais avant que le campagnard stupéfait eût pu lui répondre, il reprit, d'un ton beaucoup plus calme :

« Oh! pardonnez-moi, monsieur, je vous en conjure! Je vous avais pris pour mon ami Arsène Gobetout, à qui vous ressemblez d'une manière surprenante.

— Il n'y a pas de mal, » dit Blaise poliment, tandis que le méridional s'éloignait en toute hâte.

« Ah ! ah ! la bonne aventure ! chantonna un gamin en ricanant. Monsieur, regardez-donc un peu l'heure à votre montre, pour voir. »

Blaise alla pour tirer sa montre ; elle avait disparu. Il chercha dans ses poches, et n'y trouva plus ni son mouchoir, ni son porte-monnaie.

« C'est le vol au bonjour ! Bonjour ! bonjour ! bonjour ! chanta l'enfant d'un air moqueur.

— Encore bonjour ! s'écria Blaise furieux. Oh ! pour le coup, c'est trop fort ! On me trouvera gauche et ignorant si l'on veut, mais je ne me soucie plus d'apprendre à dire bonjour comme à Paris ! »

Cette fois, sans plus s'inquiéter de l'effet qu'il produirait, Blaise courut porter la lettre qui le recommandait au maître de pension.

Celui-ci était un brave homme, qui le reçut avec bienveillance et avec qui le pauvre garçon se trouva bientôt assez à l'aise pour lui raconter toutes ses mésaventures.

« Le plus fâcheux de tout ceci, lui dit le maître de pension, c'est que vous ayez été la victime d'un adroit voleur. Quant aux manières de dire bonjour, vous avez tort de prétendre que chacun a la sienne. Chacun en change selon les personnes auxquelles il s'adresse ; la forme du bonjour tient bien plus à la personne qui le reçoit qu'à celle qui le donne. Tenez, voilà justement mon voisin qui sort ; c'est un jeune médecin de grand avenir et ayant de nombreuses relations ; suivons-le, son exemple vous prouvera mieux que ne sauraient le faire toutes mes paroles, combien un seul individu peut avoir de formes différentes pour dire bonjour. Ne craignez rien, la rue est pleine de monde, nous pourrons facilement rester près de lui sans être remarqués. »

Blaise obéit, curieux du spectacle que lui promettait son nouvel ami.

A deux pas de la maison, le jeune docteur aborda une femme tenant dans ses bras un petit enfant :

« Bonjour, ma bonne madame Durand, dit-il en souriant. Vous veniez chez moi, n'est-ce pas? Et bien ! votre bébé a meilleure mine. Continuez le traitement commencé, et je réponds de lui. »

Plus loin il fit seulement un signe de la main à un pauvre homme en habit râpé qui se préparait à traverser la rue pour le rejoindre ; mais il était pressé d'aller saluer un gros monsieur décoré, à l'air important, devant qui il se découvrit respectueusement en disant :

« J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le docteur ; je me suis présenté chez vous hier sans avoir le plaisir de vous rencontrer.

— Je l'ai appris, mon cher confrère, dit l'autre d'un air protecteur ; mais si vous voulez venir demain matin me dire un petit bonjour, j'en serai charmé. »

Le jeune homme s'éloigna rayonnant, et trois pas plus loin il traversa soudain la rue pour rencontrer une dame en grande toilette.

« Bien le bonjour, madame, dit-il de l'air le plus gracieux ; je vois avec plaisir que votre migraine d'hier est tout à fait guérie.

— Ah ! c'est vous, docteur ! je vous salue, fit la dame ; vous savez que vous dînez chez nous jeudi prochain ? »

Le docteur s'inclina et se disposa à traverser de nouveau la rue, mais un tailleur, qui prenait l'air sur le seuil de sa porte, vint à lui et l'interpella :

« Bonjour, monsieur, dit-il d'un ton rogue ; voilà plusieurs fois que je me présente chez vous sans être reçu. Il faudrait cependant songer à payer ma note.

— Certainement... j'y songe, dit le docteur avec embarras ; nous en reparlerons, mon cher monsieur, mais, pour le moment, excusez-moi, je vous prie ; vous comprenez... un malade qui m'attend... je vous souhaite le bonjour ? »

Prenant une rue de traverse, il disparut sans voir deux jolies petites filles de huit et de dix ans, accompagnées de leur bonne qui lui adressaient un gracieux salut et disaient en souriant : « Bonjour, docteur !... »

« Eh bien ! qu'en dites-vous ? demanda le maître de pension à Blaise.

— Je dis, répliqua celui-ci, que votre ami le maître d'école avait raison en m'engageant à rester au village. Chez nous, pour parler d'une chose qui n'est pas difficile, on dit habituellement : « C'est simple comme bonjour. » Mais si, dans ce pays, la chose la plus simple est déjà si compliquée, que sera-ce donc des autres ? Je ne viendrai jamais à bout de comprendre toutes ces finesses ; c'est pourquoi je préfère m'en retourner d'où je viens.

« Je vous remercie bien de votre honnêteté et de toutes vos bontés pour moi ; mais, sans prétendre à plus de science que je n'en ai, je vous dis tout simplement, à la manière de chez nous :

« Bien le bonjour, monsieur, madame et toute la compagnie. »

Marie Guerrier de Haupt.



LE CHEVAL

On a, depuis Buffon, répété à satiété mille choses diverses sur cet animal : il est temps, ce nous semble, de serrer la vérité d'un peu plus près et de réunir ce qu'on sait en montrant franchement ce qu'on ne sait pas. L'étude attentive des différentes couches des terrains qui forment la surface du globe terrestre a prouvé d'une manière absolue que toutes les formes d'animaux qui peuplent notre terre n'y ont point apparu simultanément. On a pu rassembler déjà un grand nombre de types, aujourd'hui tout à fait perdus : on ignore absolument à quelles

causes est due leur disparition, mais, en revanche, on sait, à n'en pas douter, que la présence de plus en plus nombreuse de la race humaine sur la terre y amènera, y amène chaque jour la disparition nécessaire de nombreuses espèces encore vivantes. Le développement de ces intéressantes questions nous mènerait trop loin : nous ne voulons consigner ici que ce fait, que les *Équidés* — de *equus*, cheval, en latin — ont fait leur apparition sur la terre à l'*époque tertiaire*, en même temps que les éléphants.

Or, à cette époque, les chevaux existèrent tout aussi bien sur ce que nous appelons le nouveau monde que sur l'ancien. Aujourd'hui, le nouveau monde, les deux Amériques, ne renferment plus de chevaux à elles appartenant; elles ne sont peuplées que d'espèces venues d'Europe, il y a quelques siècles à peine. Quant aux fossiles, retrouvés surtout dans la Nord-Amérique, ils se composent d'au moins cinq ou six espèces de chevaux, expression du pays avant que l'homme y ait apparu.

En Europe comme en Amérique, le genre comptait aussi plusieurs espèces, les unes assez différentes, les autres très-rapprochées de notre type actuel. Les squelettes de certains de ces animaux éteints nous révèlent des formes lourdes comme nos Boulonais et les Alsaciens actuels, ce qui semble les rapprocher beaucoup des types aimés par les preux du moyen âge que l'on nommait *Destrier* ou *Palefroy*. D'autres nous ont laissé une ossature aussi fine que celle des chevaux arabes, qui ne sont parvenus en Europe pour la première fois qu'à la suite des Croisades, par conséquent à une époque toute moderne. On retrouve aussi parmi ces vestiges d'une antiquité prodigieuse des types de petite taille reproduisant parfaitement les poneys des Shetlands, de l'île d'Ouessant, de Bretagne et de la Corse.

Mais il est temps, avant d'étudier les diverses races encore sauvages de nature ou redevenues sauvages de seconde main, de nous demander à quelle époque remonte la conquête par l'homme, la domestication de cet animal auquel on peut si bien appliquer le mot *utile*. Grand ou petit, beau ou laid, le cheval est, comme le bœuf et le chien, un compagnon tout naturel de l'homme; si naturel que nous ne pouvons comprendre la civilisation sans lui et que les rares peuples qui ne l'ont pas connu sont demeurés incomplets. Rien, malheureusement, ne peut nous éclairer sur l'époque de cette conquête domestique. Rien ne nous révèle à quel moment la domestication en a commencé ni à quelle époque elle a été complète. Nous ne connaissons pas même le pays où l'on dompta les premiers chevaux, ni le peuple qui l'essaya.

On croit cependant que ce furent les peuples de l'Asie centrale qui les premiers firent du cheval un animal domestique, et que c'est de là qu'ils auront été exportés, d'une part, dans l'extrême Orient en Chine, de l'autre dans le Midi et dans l'Occident. L'espèce subsiste toujours à l'état libre dans ces contrées, habitant les steppes élevés et les montagnes. On est obligé de reconnaître qu'à plusieurs reprises des individus de races déjà domestiquées depuis longtemps sont revenus se mêler à ces troupes énormes, mais le fond de la population est certainement *primitif*. D'ailleurs, la philologie vient en aide à la zoologie, car on a constaté que les noms divers donnés au cheval dans les langues de l'Occident dérivent tous du sanscrit ou du zend, c'est-à-dire des langues primitives de l'Asie centrale. C'est donc de cet antique pays de la grande civilisation que l'espèce nous est venue, en même temps que les noms qu'elle porte encore aujourd'hui.

Si nous consultons maintenant l'histoire par les textes, nous trouvons ces animaux d'abord en Égypte, dans les ruines de Persépolis, parmi les hiéroglyphes les plus anciens. Ils portent déjà des hommes au milieu des combats et y traînent des chars, preuves indéniables d'une domestication très-complète et, par conséquent, remontant déjà à une antiquité fort reculée. En Perse, dans l'Inde, le cheval a été, de même, dès l'origine des temps historiques, le compagnon inséparable de l'homme. Les Chinois, qui, au témoignage de leurs plus anciens livres — et l'on sait, dans ce pays, ce que cela veut dire! — avouent l'avoir reçu de l'étranger, mais savaient également l'employer dans leurs expéditions militaires plus de *deux mille ans* avant notre ère!

En revanche, les Hébreux ne paraissent avoir possédé le cheval que vers David et Salomon. Auparavant, Abraham, Isaac et Jacob parlent bien des ânes qu'ils possèdent et qui font partie de leurs richesses, des chameaux, des moutons, mais point des chevaux : ils ne semblent même pas les connaître! Les Hébreux n'auraient-ils donc connu et possédé cet animal qu'en Égypte, d'où ils l'auraient ramené, du temps de Joseph?

En Europe, la domestication de l'espèce chevaline remonte beaucoup au delà des temps héroïques de la Grèce. On dit que l'art de monter le cheval fut inventé par les Scythes — aujourd'hui les Tartares — et que les Grecs, voyant arriver ces êtres moitié hommes et moitié chevaux, crurent dans leur effroi qu'ils ne faisaient qu'un et les représentaient comme des Centaures. Rappelons-nous, bien plus récemment, que les Mexicains, en face des compagnons de Cortez, eurent une crainte semblable et commirent la même méprise que les Grecs!...

Si rien ne peut nous affirmer où et quand a été faite la conquête du cheval, il nous est permis de rechercher s'il a existé une espèce primitive unique, ou bien si les individus divers que nous possédons aujourd'hui dérivent de plusieurs espèces simultanées? Problème tout à fait analogue à celui que soulève la même recherche à propos d'un autre de nos plus utiles animaux domestiques : le chien.



Capture des chevaux sauvages au moyen du lasso dans les prairies de l'Amérique du Sud.

Malheureusement, pour l'un comme pour l'autre, nous arrivons bien vite au berceau des civilisations, à une obscurité complète que ni l'histoire ni la science absolue ne peuvent dissiper, mais en face de laquelle cependant certaines hypothèses nous semblent permises.

Il ne nous est point défendu de comparer le genre *cheval* aux autres genres vivant autour de nous. Or la première observation qui nous frappe est celle-ci : tous ces genres renferment plusieurs espèces. Donc il est probable que, dès l'origine, le genre cheval a renfermé plusieurs espèces. Ce premier point acquis, ou regardé comme tel, deux autres hypothèses très-plausibles se présentent à l'esprit : ou plusieurs de ces espèces ont été simultanément soumises à la domestication par l'homme, ou bien une espèce, celle de l'Asie centrale, a été domestiquée par lui, ainsi emmenée par lui dans ses migrations à travers le monde. Dans ce cas, le mélange tout naturel de cette race unique accompagnant l'homme, Arya ou autre, en même temps que le bœuf, le chien, la poule, etc., et s'alliant aux chevaux propres aux pays nouveaux dans lesquels on l'amenait, a donné naissance aux espèces actuelles si variées.

Deux espèces sauvages parcourent actuellement les grandes plaines de l'Asie : les *Tarpans* et les *Muzins*. Les Tartares et les Cosaques ne s'y trompent point : le Tarpan est un animal type, sauvage de race ; les Muzins, aux allures désordonnées, sont des chevaux domestiques redevenus libres. Ce sont surtout les Muzins qui attirent à eux les chevaux domestiques et les engagent à partager leur liberté ; leurs troupes sont presque toujours commandées et dirigées par un Tarpan. Comme robe et comme formes, le Muzin est plus beau que le Tarpan ! Ce sont ceux-là qu'ils prennent et qu'ils dressent pour tous les besoins de leur vie. Le Tarpan, lui, est presque indomptable et sa sauvagerie défie même la suprême habileté des Mongols. Il ne supporte point la captivité ; la plupart de ceux qui sont pris meurent avant la seconde année ; les jeunes vivent et peuvent servir comme chevaux de selle ; ils restent toujours sauvages et rétifs.

Circonscrivons avec soin les lieux où vivent les Tarpans. On les trouve en grand nombre dans les contrées comprises entre la mer d'Aral et le versant méridional des montagnes de la haute Asie. On les voit vaguer en troupeaux de plusieurs centaines d'individus dans tous les steppes de la Mongolie, dans le Gobi, dans les forêts du cours supérieur du Hoang-ho, et dans les montagnes du nord de l'Inde. Ils paraissent avoir été répandus autrefois et avoir existé, il n'y a pas plus d'un siècle, en Sibérie, et même dans la Russie d'Europe. Ce sont des voisins que l'on redoute beaucoup, et non sans raison.

Dès que ces animaux sauvages aperçoivent une voiture traînée par des chevaux domestiques qui, avant leur asservissement, ont été leurs camarades — et les Tarpans domestiqués ne sont bons qu'à tirer, et encore !... — ils accourent les reconnaître : ils les entourent et les entraînent avec eux de gré ou de force. En dépit des coups des malheureux voyageurs, les chevaux des steppes, pris de fureur, brisent les voitures en morceaux à coups de pied et de dents, arrachent les harnais de leurs camarades, les rendent à la liberté ; puis, joyeux et hennissants, les emmènent avec eux en triomphe !...

On a très-peu de détails encore sur les chevaux sauvages du centre de l'Afrique. On sait cependant qu'il y existe, dans les forêts épaisses des bords du Niger, un petit poney blanc appelé *Kumrah*, que les Romains semblent même avoir connu.

Passons maintenant dans l'Amérique du Sud : là nous trouverons les *Cimarrones*, ou chevaux *errants* : remarquez que nous ne disons pas *chevaux sauvages* ; nous allons en donner la raison historique en quelques mots :

« Dom Pierre de Mendoze, dit d'Azara, venu avec une flotte, fonda, en 1531, la cité de Buenos-Ayres. Elle se dépeupla bientôt après, parce que les habitants passèrent au Paraguay, mais d'une manière si incommode et si précipitée, qu'ils ne purent emmener avec eux toutes les juments qu'ils avaient tirées de l'Andalousie et de l'île de Ténériffe et qu'ils se virent obligés d'en abandonner plusieurs.

» Dom Jean de Garay établit Buenos-Ayres de nouveau, le 11 août 1580, avec soixante habitants du Paraguay, qui y trouvèrent déjà un assez grand nombre de chevaux sauvages, et ils entreprirent de dompter ceux dont ils purent s'emparer. Les agents de la fiscalité s'y opposèrent, en prétendant que ces chevaux devaient appartenir au roi, et cet incident donna lieu à des actes judiciaires. J'ai vu, dans les archives du Paraguay, le jugement qui, en 1596, déclara la prétention du fisc injuste et décida que les conquérants devenaient les propriétaires des chevaux sauvages dont ils parvenaient à se rendre maîtres. Telle est l'origine de l'innombrable quantité de chevaux sauvages qui existe dans le sud de la rivière de la Plata, qui s'est propagée jusqu'au Rio-Negro et même dans toute l'étendue des Patagons, à ce qu'on prétend. »

Dans le Paraguay, ces chevaux sauvages, à peine surveillés, portent le nom de *Mustangs* ; ils vivent à peu près abandonnés à eux-mêmes, réunis une fois seulement par semaine pour panser leurs blessures, et tous les trois ans pour leur couper la queue et la crinière. Leurs pâturages sont mauvais, parce qu'une seule espèce de végétal les compose, qui se brûle sous le soleil et disparaît pendant l'été ; ce sont des animaux doux, dont on use et abuse, et dont on détruit d'énormes quantités sans que la quantité semble diminuer d'une manière sensible.

Il faut que la valeur de ces animaux soit bien peu élevée, puisqu'on les tue communément pour leur peau et leur chair : en quelques endroits même,

tel que Las-Nacos, ils sont tellement nombreux qu'on en tue, chaque semaine, un grand nombre rien que pour leur peau; la chair est abandonnée ou jetée à l'eau. Buenos-Ayres est éclairé — cet exemple dit tout! — avec du gaz tiré de la graisse des chevaux que l'on tue uniquement pour cette opération!...

L'Amérique du Nord renferme aussi des chevaux à l'état sauvage, en moins grand nombre certainement que sa sœur du Sud, mais dont on fait cependant bon emploi et qui nous semblent supérieurs à ceux du Midi. Ces animaux vivent chez les Indiens Osages, vers les sources de l'Arkansas. La Nouvelle-Galles du Sud et la côte orientale de l'Australie ont aussi leurs chevaux errants : ces chevaux, importés en grande partie du Cap de Bonne-Espérance et de l'Inde, ont une conformation singulière, il est vrai, mais sont susceptibles de rendre des services. Il faut cependant reconnaître qu'ils n'ont aucune valeur, puisqu'un journal du Blaynet annonçait dernièrement la vente de 150 de ces animaux, *un penny* chacun! Dans la Nouvelle-Galles du Sud, les chevaux errants sont aussi extrêmement nombreux et commencent à devenir importuns. A Sydney, un habitant, aidé de deux voisins, en a tué 1500 dans une année! Cela vaut 5 francs la peau, plus la crinière et la queue 1 fr. 50 la livre anglaise.

Ce serait une erreur que d'imaginer l'Europe, notre vieille Europe, privée de chevaux *errants :* on en trouve jusque dans notre France, où les hommes se coudoient de si près. Vous ne connaissez pas les chevaux sauvages de la Camargue et ceux des dunes de Gascogne? Les premiers, d'origine arabe, ont été laissés par les Sarrasins sur les bords de la Méditerranée : leur taille n'est pas très-élevée; ils vivent toute l'année libres, par bandes de 30 à 40 individus, au milieu de vastes terrains marécageux qu'on leur abandonne. Chaque année, on procède à leur marque, et l'on choisit ceux qui doivent être dressés et employés à des travaux divers. On trouve encore ces petits chevaux dans le Gard et plusieurs localités du Languedoc. Les seconds se trouvent, au contraire, dans la chaîne de dunes qui longe le bord de la mer, entre la tour de Cordouan et la baie d'Arcachon. Les troupes vont toujours en diminuant, et elles sont déjà beaucoup moins nombreuses que dans le delta du Rhône.

En Russie, en Hongrie, en Pologne, où une seule famille possède souvent des terres d'une énorme étendue, on trouve des chevaux nombreux à l'état sauvage dans d'immenses pâturages.

Nous voulons encore dire quelques mots de la race naine des Shetlands, les îles septentrionales de la Grande-Bretagne, et des îles Ouessant, à l'ouest de la Bretagne. On sait que la position insulaire des pays influe sur la taille des animaux de plusieurs espèces. Ici les chevaux ont trois pieds de haut seulement, et souvent moins. Ces poneys offrent cette particularité remarquable pour des nains, d'être vraiment beaux, et, pour quelques-uns, admirablement conformés dans leurs proportions restreintes.

Les chevaux norvégiens, lapons, islandais vivent libres, dans leur pays en toutes saisons, et là-bas elles ne laissent pas d'être fort inclémentes. Ces chevaux présentent le singulier spectacle d'animaux acceptant, dans la saison rigoureuse, un changement radical de nourriture; en effet, ils passent l'hiver se nourrissant de têtes de poissons cuites et pilées. Ils s'habituent si bien à cette nourriture, qu'ils la préfèrent à toute autre et dévorent le poisson avec grand plaisir.

H. DE LA BLANCHÈRE.



UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

IX (*suite*)

Le matelot mystérieux. — L'île de Robinson Crusoé. — Les îles Chinchas. — Lima. — Un homme à la mer.

A l'apparence qu'il avait, ce bâtiment naufragé ne semblait pas avoir flotté longtemps. L'étranger était un mulâtre, qui annonçait un beau et robuste garçon, mais maintenant il était bien affaibli par la perte de son sang et l'absence de nourriture. Il fut bientôt porté à bord, on le sécha, on le mit dans un hamac propre, sous la surveillance du docteur. D'abord il se montra rude et même sombre; peu à peu, il s'améliora et fit voir quelque reconnaissance de nos bons traitements. Evidemment il souffrait trop pour qu'on lui demandât des détails sur le naufrage ou l'explication de l'état où on l'avait trouvé. Ce ne fut que lorsque le docteur vint dîner que nous commençâmes à soupçonner la vérité.

« Savez-vous, nous dit-il, que cet homme a reçu plusieurs blessures fort graves faites par un couteau long et bien aiguisé? A cette découverte, je me suis imaginé qu'il devait faire partie de l'équipage de ce navire qui a passé près de nous hier et qui a sans doute eu le sort dont il paraissait digne.

— Je n'en doute point, répondit le capitaine Frankland. Je l'ai cru tout d'abord, mais je n'ai pas voulu, en le disant, prévenir personne contre lui.

— Il ne se refuse pas à parler; mais je ne sais s'il dit la vérité, continua le docteur. D'après lui, le bâtiment chaviré était un brick péruvien. Quant à lui, il a reçu cette blessure dans une querelle qu'il a eue avec un de ses compagnons; c'est peu après qu'il a été blessé que le naufrage a eu lieu par l'effet de la rafale; une des chaloupes qui n'avait pas d'avaries a servi pour sauver une douzaine d'hommes.

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 109, 123 et 139.

— La dernière partie de son récit me semble vraie en plusieurs points, remarqua le capitaine Frankland. En conséquence, il faut nous tenir sur nos gardes. Ces gens-là ne doivent pas être bien loin ni faire grand cas de l'honnêteté ; s'il leur faut un navire, comme cela est vraisemblable, ils n'hésiteront pas à essayer de s'emparer du premier qu'ils rencontreront à leur convenance. »

Pour notre part, Jerry et moi, nous aurions assez aimé à rencontrer ces pirates et à leur donner une brossée. « Ils nous trouveront bien mieux préparés qu'ils ne s'y attendent, dit Jerry, car ils ignorent qu'outre nos gros canons nous avons à bord une bonne provision d'armes. »

Malgré les soupçons que nous inspirait l'étranger, il continua d'être traité avec tous les soins possibles. Cependant nous nous rapprochions d'une petite île, que la capitaine nous désigna comme celle du légendaire Robinson Crusoé. Nous n'étions pas loin de nous attendre à voir un homme habillé de peaux de chèvre, portant sur la tête un haut chapeau conique et à la main un fusil, et en compagnie d'une chèvre venir sur le rivage nous souhaiter la bienvenue. Quant à moi, je trouvais que son vêtement de peau devait lui sembler bien chaud et que son sauvage ne devait avoir qu'un teint légèrement foncé. A mesure que nous approchions de la terre, nous distinguions plus nettement les rochers et les buissons, qui couvraient les pentes de montagnes hautes et pittoresques ; ensuite, çà et là, nous vîmes poindre quelques cabanes à travers le feuillage, enfin un fort, défendant l'entrée d'un port et arborant le drapeau chilien, nous prouvait que l'île n'était plus déserte. Par malheur, les gens qui l'habitaient n'étaient pas de ceux qui pouvaient en faire le séjour de la paix et de la satisfaction. Le gouvernement chilien y a placé une colonie pénitentiaire, et conséquemment les principaux habitants sont ici les condamnés et leurs gardiens. Espérons pourtant que leurs travaux réussiront à préparer cette terre à être plus vertueusement peuplée. Nous entrâmes dans le port, qui n'a qu'une étroite ouverture, et nous jetâmes l'ancre.

Nous étions vivement impressionnés par le spectacle qui s'offrait à nos yeux. Tout à l'heure battus par la fureur des flots, nous nous trouvions tout d'un coup tranquilles, abrités par la terre qui nous entourait et par les hautes montagnes au pied desquelles nous étions mouillés. D'un commun avis nous ne nous étions jamais rencontrés dans un endroit plus naturellement beau et pittoresque. La ville est encore fort primitive : elle peut bien comprendre une centaine de cabanes ; quelques-unes sont proprement blanchies, mais la plupart sont faites de branchages et de boue. La maison du gouverneur elle-même n'a qu'un étage. Pour le fort, ce n'était qu'une palissade peu capable de servir de défense. Le gouverneur était un Anglais appartenant à la marine chilienne. Pauvre homme ! Sa vie manquait d'agréments et de gaieté, car, à l'exception d'un prêtre et de l'officier commandant la garnison, il n'avait aucune société. Tandis que l'équipage s'occupait à réparer nos avaries, Jerry, le docteur et moi nous accompagnâmes le docteur Frankland à terre. Ce furent des soldats en guenille qui nous reçurent au débarcadère : beaucoup d'entre eux n'avaient même pas de souliers aux pieds et tous paraissaient avoir plus ou moins fait d'emprunts à la garde-robe de Robinson Crusoé. Contre la maison du gouverneur il y avait une chapelle, bâtiment bas et petit, et dont le caractère n'était indiqué que par la croix qui le couronnait. Les pauvres soldats s'assemblèrent autour de nous et nous demandèrent si nous avions des souliers à leur vendre ; nous en possédions, en effet, quelques caisses à bord. Le capitaine les envoya quérir et le troisième lieutenant, faisant fonctions de subrécargue, écoula aisément toute sa marchandise, malgré la difficulté de trouver des objets de troque pour ceux qui manquaient d'argent. Sans l'assistance du gouverneur, les soldats n'auraient pas eu de souliers. La quantité de fruits qu'on nous apporta nous fit grand plaisir : des cerises, de très-grosses fraises, des melons, des raisins, tous provenant, à n'en pas douter, de ceux qu'avait cultivés Robinson Crusoé. Nous déjeunâmes avec le gouverneur, et, tandis que le capitaine retournait à bord, Jerry, le docteur et moi, nous partions pour faire une longue promenade dans l'île sous la direction d'un guide. Nous étions au comble de la joie. Bientôt nous arrivâmes dans une belle et fertile vallée qu'arrosaient plusieurs ruisseaux et quelques étangs produits par l'eau des cascades qui tombaient des hauteurs voisines. Nous rencontrâmes aussi un troupeau de chèvres ; une d'elles, très-vieille, portait une entaille à l'oreille. Comment aurions-nous douté que ce fût une de celles même qu'avait laissées Robinson Crusoé ! Le docteur prétendait n'avoir pas d'opinion à cet égard ; mais Jerry affirmait qu'il ne pouvait y avoir là l'ombre d'un doute. Un peu plus loin, nous arrivâmes à une grotte, une véritable grotte, creusée dans le flanc de la montagne, avec une espèce de porche en avant, bâti de branchages et couvert de chaume. Jerry poussa un long cri de triomphe.

« Quand je vous le disais ! s'écria-t-il. Je savais bien que c'était la vérité ! N'est-ce pas la hutte même que Robinson Crusoé s'est construite ? »

Sa voix réveilla probablement l'attention d'un homme qui était à l'intérieur, car la porte s'ouvrit et nous vîmes apparaître un personnage qui, s'il n'était pas Robinson, en offrait du moins le portrait. Il avait une barbe longue, portait un habit de peau de chèvre, des sandales aux pieds et un gros bâton à la main ; en somme, c'était une apparition fantastique. Jerry se recula et le regarda comme si, par quelque magie, il eût aperçu le spectre du héros mort depuis longtemps.

« Ce ne peut pourtant pas être Crusoé ! murmura-t-il. Et cependant, si ce n'est pas lui, qui peut-il être ? » Enfin, se remettant, il s'approcha lentement

de l'homme avec moi et dit, avec effort : « Je vous prie, dites-nous qui vous êtes? »

Les traits de l'inconnu s'illuminèrent d'un sourire, autant que nous pûmes l'apercevoir à travers la forêt de sa barbe, de ses favoris et de ses moustaches et il branla la tête. Jerry répéta sa question.

L'homme répondit : « *No intendo* »

« Alors ce ne peut être Robinson Crusoé, puisqu'il ne comprend pas l'anglais, » murmura Jerry en soupirant.

Le docteur, qui s'était arrêté à ramasser des plantes, arrivait près de nous. Il rit de bon cœur en apprenant que nous avions beaucoup espéré un instant que le sauvage étranger pourrait être, après tout, Robinson Crusoé en personne, qui était revenu vivre sur son île, puis il échangea quelques mots avec l'étranger.

« Cet homme est un chevrier, un condamné, injustement banni, comme de juste, ajouta le docteur. Il nous prie de lui donner quelque menue monnaie pour s'acheter un verre de rhum. »

Nous nous hâtâmes, Jerry et moi, de fouiller dans nos poches, où nous retrouvâmes quelques sous du Chili, et nous les donnâmes au pauvre chevrier ; mais, même en les lui mettant dans la main, il me semblait que j'insultais la mémoire d'un grand homme dans le malheur, en lui faisant un si mince cadeau. Ce qu'il y avait de plus désagréable dans cette affaire, c'était que, d'après notre docteur, l'homme lui-même n'avait jamais, dans tout le cours de sa vie, entendu parler de Robinson Crusoé. Le reste de notre promenade, à travers monts et vallées, fut délicieuse. Les santaliers poussaient en abondance sur les montagnes, ainsi que les myrtes et une foule de plantes aromatiques. Du reste, le règne végétal s'y montrait en profusion. Le bétail, les chevaux, les mulets, s'y trouvaient abondamment. Le lait s'y recueillait en quantité, et la table du gouverneur nous prouvait qu'on n'y manquait de denrées d'aucune sorte.

Vieux-Surley, venu avec nous, fit connaissance avec un grand nombre de chiens de bonne et de médiocre race ; mais les dernières, je l'avoue, s'y rencontraient en bien plus grand nombre. Nous fîmes une collection de toute espèce de choses : morceaux de myrte, feuilles, fleurs et coquilles, car nous étions bien sûrs que nos amis d'Angleterre attacheraient la plus grande valeur à tout ce que nous leur rapporterions de l'île de Robinson Crusoé. Le lait, que les marins savent apprécier autant que les habitants de Londres, avait un goût excellent. Les bois y étaient nombreux ; les ruisseaux, dont l'eau coule au centre de la ville, offraient la meilleure des eaux. Et les poissons ! Quelle immense quantité nous en attrapons ! Suivant le capitaine Frankland, cette abondance de poissons est causée par le passage d'un courant froid, qui, venu du pôle sud, longe l'île et y répand la fraîcheur et la fertilité. Située à 82° 20′ de longitude occidentale et 33° 30′ de latitude méridionale, environ à 480 kilomètres de Valparaiso, l'île de Juan Fernandez peut avoir 24 kilomètres de long et 8 de large. Quand nous l'eûmes bien visitée en tous sens, nous fûmes d'accord qu'il était bien malheureux qu'elle fût possédée par des gens si peu capables d'en tirer un bon parti. Je n'ai jamais vu un rassemblement de paresseux comme les habitants, qui ne sont pas obligés de travailler. Tout le temps que nous avons passé à terre, ils n'ont fait que se promener ou se coucher à l'ombre, enveloppés dans leurs grands manteaux.



Habitant des îles Chinchas.

En rentrant à bord, nous allâmes en compagnie du docteur visiter le malade, ce mulâtre que nous avions sauvé du naufrage. Le docteur lui demanda s'il n'aimerait pas descendre à terre, où il pourrait avoir des fruits et des végétaux frais et être mieux soigné qu'il ne l'était dans le navire.

« Non, non, répondit-il ; merci, cependant ; grand merci. Les gens de cet endroit ne sont pas bons et je désire ne pas me trouver avec eux.

— Alors vous en savez quelque chose? demanda le docteur.

— Il y a peu d'endroits où je ne connaisse quelqu'un, » répondit-il évasivement.

Le docteur en resta là. De fait, ce pauvre homme n'était pas en état d'être transporté. Il s'appelait Manuel Silva, nous dit-il; il avait passé sa vie à vagabonder de toutes parts, et il ne reconnaissait aucun pays pour sa patrie. Nous ne le pressâmes point de questions, et il ne lui vint pas à l'esprit de nous expliquer comment il en était arrivé à faire partie de l'équipage du navire sur lequel nous l'avions rencontré. Le lendemain nous retournâmes à terre, et le gouverneur nous dit qu'il avait souvent bien de la peine à garder les condamnés et que, tout récemment, une douzaine d'entre eux avaient réussi à se sauver dans une barque, sous la conduite d'un terrible brigand qui avait été matelot.

« En ce cas, il sera nécessaire de nous bien tenir sur nos gardes, remarqua le capitaine, car ce serait une vilaine rencontre à faire.

— Incontestablement, répondit le gouverneur. C'étaient des hommes aussi redoutables que rusés et je ne doute point qu'ils ne fassent beaucoup de mal avant d'arriver à leur fin. J'en ai donné avis au gouvernement chilien, qui dépêchera un bâtiment de guerre à la poursuite de ces forbans; mais on a peu de chances de les découvrir dans cet immense océan, avec les milliers d'îles parmi lesquelles ils peuvent se tenir cachés. »

Nous eûmes encore une délicieuse journée de promenade sur les montagnes et dans les vallées de cette île solitaire, et; tout en admettant que Robinson Crusoé eût pu trouver triste d'y demeurer seul si longtemps avant d'avoir rencontré Vendredi, nous nous disions, Jerry et moi, que nous ne le regardions pas comme bien digne de commisération, et que, quant à nous, nous passerions très-volontiers quelque temps ici. J'avoue que nous ne décidâmes pas combien de temps cela nous plairait. Sur les flancs des montagnes, en haut, et en vue du port de la baie de Cumberland, comme on l'appelle, il existe un certain nombre de grottes, et les Chiliens ont la barbarie de forcer à y demeurer les condamnés qui exploitent les carrières de pierre. Les cris des sentinelles, placées tout le long de la route jusqu'à l'embarcadère rompaient seuls le profond silence de la nuit, pendant que nous étions à l'ancre, préparés à partir dès l'aurore du lendemain. Nous fûmes éloignés de ce lieu romantique par une brise légère, et cette excursion est demeurée au nombre des meilleurs souvenirs de notre voyage. Nous contemplions avec émotion la terre qui s'éloignait, comme si elle eût été celle où nous avions reçu la vie, et nous ne quittâmes le pont qu'après que les montagnes azurées se furent ensevelies sous l'horizon. Les renseignements que nous avions obtenus du gouverneur nous portèrent à mettre en bon état nos canons et nos autres armes, pour être prêts à bien recevoir les pirates s'ils tombaient dans notre chemin; en même temps, on établit une surveillance sévère afin de ne pas nous laisser surprendre par eux. Le capitaine Frankland avait trop de bravoure et d'expérience pour avoir peur de prendre les précautions nécessaires en toute occasion; cependant il ne s'avisa qu'après que nous étions assez loin en mer de s'enquérir auprès de Manuel Silva de la connaissance qu'il pouvait avoir des pirates. Il commençait à craindre que cet homme ne fût de leur bande. Naturellement Silva nia qu'il les connût en quoi que ce soit. Pressé de rendre quelque compte de lui-même, il répondit : « Je suis plein de reconnaissance pour vos bontés ; à l'occasion, je le prouverai ; mais, ne voulant pas mentir, je vous prie de ne pas m'interroger davantage sur ce sujet. »

Maintenant une brise favorable nous poussait sur le littoral du Pérou.

Avant d'arriver à Lima nous rencontrâmes les îles Chinchas. Ce sont trois petites îles couvertes d'épaisses couches de guano produit par les oiseaux qui de temps immémorial, depuis le dernier déluge (peut-être, habitent ces îles. Une soixantaine de vaisseaux, la plupart anglais, étaient à l'ancre et on les chargeait de cette précieuse poussière qui rend la fertilité à notre vieille Europe.

Notre surprise fut grande de trouver à Lima toute la civilisation européenne. Après nos aventures dans les îles Falkland et au cap Horn, il nous semblait très-étrange de voir, sans transition courir des broughams et des omnibus et de nous installer confortablement dans les wagons d'un train de chemin de fer. Nous visitâmes Lima et Callao, détruites autrefois par un de ces tremblements de terre si fréquents dans les Andes du Pérou. Nous touchâmes ensuite à Panama et remontâmes de là la côte du Mexique et de la presqu'île de Californie. C'est dans ces parages que nous essuyâmes la plus formidable tempête que j'eusse encore vue. Pendant deux jours et deux nuits qu'elle dura, il nous fut impossible, à Jerry et à moi, de faire autre chose que de nous tenir accrochés de toutes nos forces, soit aux pieds de la table dans notre cabine, soit, dans les autres parties du navire, à tout ce qui pouvait résister aux efforts du vent et des vagues. Enfin le troisième jour au matin nous eûmes la joie d'entendre la voix du capitaine Frankland commandant de sa voix claire : « Tous les hommes aux voiles. » Nous nous élançâmes en haut, Jerry et moi, luttant de vitesse pour arriver le premier sur la vergue. Surley avait l'air de désirer fort monter avec nous. Jerry l'emporta sur moi. Le navire roulait encore pesamment dans la houle que la tempête laissait derrière elle. Jerry s'avançait vers le taquet, riant aux éclats de sa victoire, quand le navire donna une secousse qui envoya Jerry par delà les bulwarks tomber dans la mer. Me laisser glisser à bas par un étai de derrière et sauter par-dessus bord, ce fut l'affaire d'un moment. Je savais à peine ce que je faisais. Peut-être avais-je entendu le cri : « Un homme à la mer ! » mais je n'en étais pas sûr. Tout ce que je savais, c'est que, pour mon âge, j'étais un bon nageur, et que je voulais sauver mon ami. Jerry nageait, mais

pas beaucoup. Il éleva les bras; je l'aperçus et je me dirigeai vers lui. Un compagnon se hâtait comme moi pour le sauver. C'était Vieux-Surley. Il nagea plus vite que moi, comme s'il comprenait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Nous n'étions pas sans refuge, car, au moment où Jerry était tombé, on avait jeté la bouée de sauvetage. Aussi forte que celle des vaisseaux de guerre, elle pouvait donner asile à plusieurs hommes. J'appelai Jerry; il m'entendit, mais ne me répondit que faiblement. Étourdi par sa chute, il avait la bouche pleine d'eau et battait la vague au hasard, comme s'il avait oublié qu'il savait nager.

« Au secours! au secours! je me noie! » cria-t-il.

Je m'efforçais d'arriver, mais j'en étais encore à quelque distance lorsque Surley l'atteignit, le saisit par le collet et lui maintint la tête hors de l'eau. Je vis que ce que j'avais de mieux à faire, c'était d'attirer la bouée jusqu'à lui. Elle n'était pas loin. Surley, paraissant deviner mon intention, nageait dans cette direction. Enfin j'approchai la bouée de Jerry, et il eut encore assez de forces pour s'y accrocher. Surley posa ses pattes sur les bords pour se soutenir et alors nous restâmes tous les trois suspendus aux cordes de la bouée, tandis que le navire nous paraissait s'éloigner de plus en plus et se trouvait presque perdu au milieu des nuées d'embrun qui nous environnaient.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

L'ŒUF DE PAQUES

« Où donc courez-vous si vite, petite Christie? N'entendez-vous pas les cloches de Pâques qui résonne joyeusement dans la vallée? C'est l'heure d'ajuster vos tresses blondes devant le petit miroir, et de plisser autour de votre cou le gracieux fichu blanc. Ding! Don! Ding! Don! »

Mais Christie n'entend pas. Elle court, elle court toujours, si vite qu'un chamois ne saurait l'atteindre. Elle serre dans ses deux petites mains les bords de son tablier de coton bleu.

« Que cachez-vous-là, mignonne, demande le naïf coucou, perché sur un vieux sapin dont les racines plongent dans le torrent? Avez-vous dérobé à votre grand'mère les friandises destinées au repas de ce beau jour? Ce serait mal, enfant, retournez sur vos pas. Coucou! Coucou! »

Mais Christie fait la sourde oreille et continue sa course rapide. Maintenant la voilà parvenue tout au bas de la montagne; elle s'assied un instant, ouvre avec précaution son tablier fermé, et sans donner un regard aux fleurettes d'avril qui foisonnent dans l'herbe, elle s'absorbe dans une contemplation joyeuse.

Qu'il est beau, qu'il est éclatant dans son nid de mousse, l'œuf rouge de Christie. C'est le premier qu'elle possède! Trois fois déjà, depuis qu'elle est une grande fille, allant à l'école et sachant lire, la fête de Pâques est revenue, et jamais Christie n'a osé avouer ses secrets désirs. La grand'mère est pauvre, bien pauvre. Comment lui dire : « Mère grand, donnez-moi donc un œuf rouge! »

Autrefois, dans ses pensées enfantines, la petite Christie croyait que l'œuf de Pâques se trouvait au poulailler pour les enfants sages, et elle s'étonnait chaque année d'être si mal récompensée de sa sagesse et de ses efforts.

Maintenant elle sait qu'on l'achète à la ville avec une pièce de monnaie, une toute petite pièce, paraît-il; mais elle n'en a pas été moins reconnaissante à la bonne fermière du Rosenthal de son aimable cadeau, et elle est devenue rouge comme l'œuf lui-même en lui disant merci.

« Voilà ton déjeuner tout trouvé, Christie, ont dit ses petites camarades qui se moquent de sa joie naïve. »

Mais Christie ne leur a pas répondu; elle s'est mise en route et maintenant l'œuf de Pâques est entre les mains de l'enfant malade, du pauvre Gaspard le boîteux. Voilà bien des jours qu'on ne le voit plus à l'école ni au catéchisme; mais qui donc s'inquiète de lui, qui donc, je vous le demande, si ce n'est la petite Christie?

« Tiens, Gaspard, dit-elle toute souriante, il est pour toi, mon bel œuf de Pâques. Pour toi encore ce rayon de miel, ce morceau de fromage de chèvre et ce croûton de pain frais. »

L'enfant regarde toutes ces richesses; il admire les narcisses des prés et les renoncules printanières écloses le matin même sous les doigts de Christie; le soleil qui s'introduit furtivement par la fenêtre entr'ouverte, les anime de ses gais rayons, et le pauvre lit du malade semble un reposoir pour la Fête-Dieu.

Pourtant ce n'est pas le soleil, ce ne sont pas les fleurs, ce n'est pas même l'œuf de Pâques qui font naître le sourire sur sa bouche souffrante. Ce que l'infirme aime le mieux dans la fête qu'on lui donne c'est le rire éclatant, ce sont les fraîches couleurs et les yeux bleus de Christie, ses yeux semblables à la violette des bois; et c'est surtout le bon cœur et l'âme compatissante de sa petite amie.

Et maintenant, mignonne, partez vite, plus vite encore que vous n'êtes venue. Les cloches sonnent à grandes volées; dans tous les sentiers de la montagne les pieux fidèles accourent, l'église est ouverte, la messe va commencer.

« Alleluia! » disent les cloches, « Alleluia! » chante le coucou, « Alleluia! » répète la petite Christie, en entrant pleine de joie dans l'église du Dieu ressuscité.

MARIE MARÉCHAL.

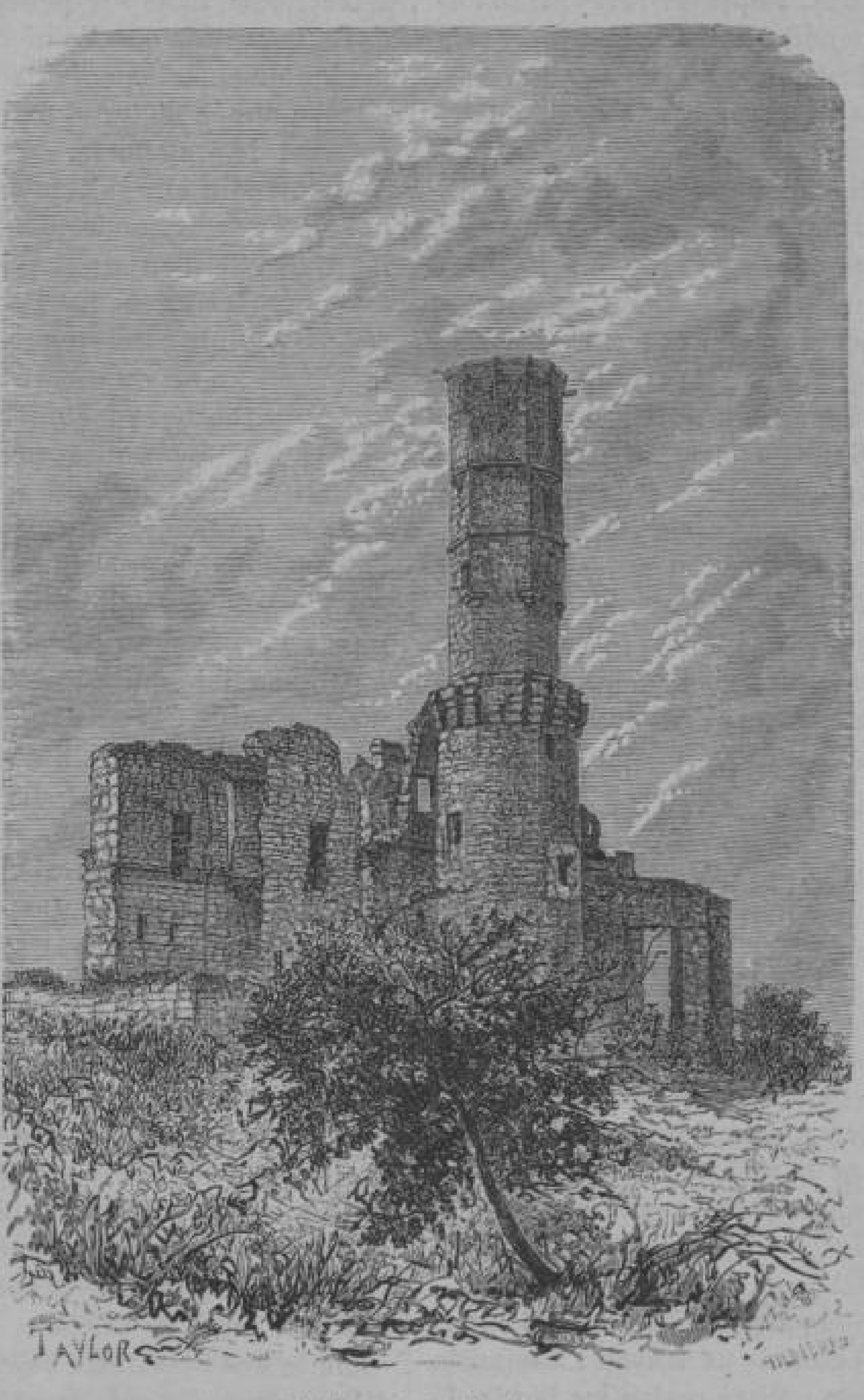
A TRAVERS LA FRANCE

FOLLEVILLE

Le voyageur, qui, partant de Paris, se dirige en chemin de fer vers Amiens ou Boulogne n'a pas plus tôt quitté le département de l'Oise pour celui de la Somme que son attention est vivement attirée, sur sa droite, par une ruine à l'aspect bizarre, fièrement dressée sur une colline et dominant un village de modeste apparence. C'est le château de Folleville, d'autant plus remarqué que les débris féodaux sont assez rares dans le nord de la France.

Cette demeure fortifiée existait au XVe siècle; elle eut alors à défendre le pays contre l'invasion anglaise; mais Talbot, avec son courage et son artillerie, réduisit les habitants à la capitulation. Ce fut sans doute peu de temps après ce siége que fut bâti l'édifice actuel. A cette époque, les seigneurs féodaux, plus soucieux de leurs commodités matérielles que des luttes d'une ambition souvent découragée, renonçaient déjà à faire de leurs manoirs des places de guerre; aussi l'appareil militaire, mâchicoulis, créneaux, meurtrières, qui se déroula encore sur les nouvelles constructions de Folleville, ne fut-il guère que le symbole traditionnel de la puissance territoriale.

Les tours devinrent elles-mêmes un ornement et des jeux d'architecture. La plus haute d'entre elles mérite l'admiration des touristes par la bizarrerie et la hardiesse de sa forme. « Le soubassement se compose d'une tour ronde, dont les mâchicoulis sont presque intacts; puis la construction se rétrécit et prend une forme hexagonale; plus haut elle s'élargit de nouveau, présente douze côtés et déborde en encorbellement au-dessus des étages inférieurs. » De la plate-forme qui règne au sommet, la vue s'étend sur les plaines de la Somme et de l'Oise où apparaissent Breteuil et les ruines de sa riche abbaye bénédictine, Poix et Conty avec leurs remarquables églises gothiques.



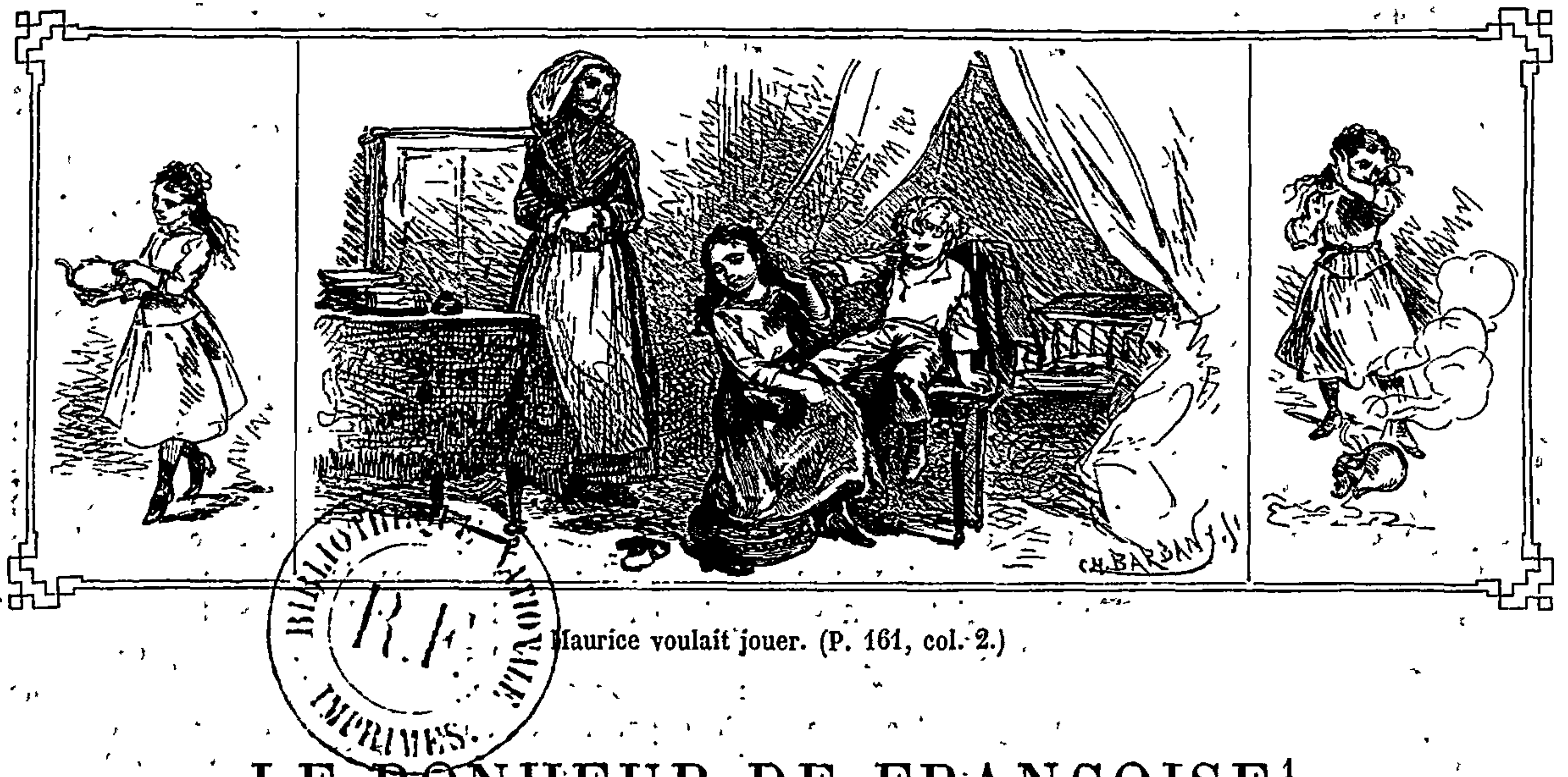
Château de Folleville.

Le village de Folleville possède aussi, à côté du château, une belle église ogivale, dont l'État a assuré la conservation en la rangeant parmi les monuments dits *historiques*, c'est-à-dire bons à étudier pour l'histoire des arts. Elle renferme une œuvre de sculpture qui ne contribue pas peu à lui attirer des visiteurs : cette œuvre est un double tombeau sur lequel sont représentés, en statues de marbre blanc, un seigneur de Folleville, peut-être le constructeur du château actuel, et sa femme. Ce mausolée est dû à un artiste italien, Antonio da Porta; mais ses dispositions appartiennent aux habitudes introduites par le moyen âge dans l'architecture sépulcrale.

Folleville conserve le souvenir de saint Vincent de Paul, le grand bienfaiteur des pauvres. Pendant qu'il était précepteur des enfants d'Emmanuel de Gondi, propriétaire du château, il y résida plusieurs fois avec eux et prêcha souvent dans une petite chaire qui est encore celle de la paroisse.

A. SAINT-PAUL.





Maurice voulait jouer. (P. 161, col. 2.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XXI

Nouveaux essais.

Il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde! On ne trouve pas tous les jours, et surtout plusieurs fois par jour, l'occasion d'être héroïque, et même, quelque bonne volonté qu'on ait, on ne réussit pas toujours dans ses tentatives d'héroïsme. Lucie chercha en vain, le reste de la journée, à faire sa troisième conquête. Mme de Rouvry rentra, se plaignant de la migraine, et renvoya les enfants dans leur chambre aussitôt après le dîner, parce que leur bruit la fatiguait. Lucie, qui n'avait pas fait de bruit du tout, trouva que c'était fort injuste, et se replongea dans sa tristesse, pendant que Georges faisait ses devoirs et que Maurice, à qui sa mère avait apporté un nouveau joujou, s'amusait tout seul. Françoise allait et venait, et fredonnait un air breton, tout en rangeant la chambre et en préparant le coucher des enfants. Lucie les regardait tous les trois, et les trouvait bien ingrats de ne pas s'occuper d'elle, après ce qu'elle avait fait pour eux. Elle se disait avec orgueil que sans elle Maurice se serait ennuyé la veille pendant qu'il pleuvait, que Françoise n'aurait pas pu faire sa coiffe neuve, et que Georges aurait été puni au lycée; et à mesure qu'elle contemplait ainsi ses propres mérites, la joie et la paix de son cœur s'évanouissaient pour faire place à la rancune amère : l'admiration de soi-même n'est pas du tout la même chose que le contentement de soi-même.

Elle resta ainsi jusqu'à ce que Françoise prît Maurice pour le déshabiller. Alors l'enfant se souvint de sa « petite bonne ». Il l'appela : il ne voulait pas se coucher sans elle. Lucie ne se souciait guère d'y aller : son humeur ne la portait pas à s'égayer. Après plusieurs sommations, elle se leva pourtant et vint déchausser son petit frère. Maurice voulait jouer; il laissait déboutonner sa bottine, et au moment où Lucie allait la lui ôter, il retirait vivement son pied avec un grand éclat de rire. Lucie ne riait pas. Maurice s'en aperçut et multiplia ses singeries, sans aucun succès, hélas! Alors il devint tout triste; et comme, avant de le laisser dans son lit où Françoise venait de le déposer, Lucie l'embrassait froidement, il lui dit d'une voix inquiète : « Qu'as-tu donc, ma Lucie? tu me regardes sans m'aimer! »

Ce reproche toucha Lucie; elle revint à Maurice et l'embrassa cette fois de tout son cœur.

Ce baiser l'avait un peu consolée, et elle était disposée à voir la vie plus en rose, lorsque Mme de Rouvry sonna. Elle demandait du thé, et comme sa migraine ne passait pas, elle ordonna à Françoise de venir faire sa couverture et la déshabiller pour qu'elle se mît au lit. Lucie jugea l'occasion bonne pour rendre des services à sa mère, et, se glissant dans la chambre sur la pointe du pied, elle suivit tous les pas de Françoise, l'aidant à enlever et à plier le couvre-pied, à apporter la théière, la tasse, tous les objets dont elle supposait qu'on pourrait avoir besoin. Elle finit même, à un instant où Françoise

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

était occupée à coiffer sa maîtresse pour la nuit, par aller chercher à la cuisine une bouilloire remplie d'eau bouillante, évidemment beaucoup trop chaude et trop lourde pour elle. L'anse de la bouilloire lui brûlait les mains (car elle l'avait prise à deux mains); elle la serrait pour ne pas la lâcher et se mordait les lèvres pour ne pas crier. Mais un moment vint où le poids dépassa ses forces; ses mains s'ouvrirent malgré elle, et la malheureuse bouilloire tomba avec un grand fracas de ferraille. La petite fille jeta un cri, et fit un saut en arrière pour ne pas être brûlée. Elle ne reçut que quelques éclaboussures; mais le cri et le bruit firent accourir Mme de Rouvry et Françoise : et Lucie, incapable de trouver un mot pour expliquer ses bonnes intentions, fut grondée sévèrement par sa mère, qui lui ordonna d'aller immédiatement se mettre dans son lit, « où du moins elle ne pourrait pas faire de sottises ».

Elle y était depuis longtemps, sanglotant encore, désespérée, irritée contre l'univers entier, même contre Françoise qui l'avait trompée, elle aussi! lorsque Françoise vint s'assurer qu'elle était bien couchée et voir si elle dormait. En la trouvant éveillée et désolée, la bonne fille fut presque aussi affligée qu'elle. Elle se rappela les nombreux soirs où elle était allée s'étendre sur la paille d'une grange sans un bonsoir ami, et ceux, plus nombreux encore peut-être, où elle avait dû s'endormir sous le poids d'une dure parole ou d'un reproche immérité. « Et c'étaient des étrangers qui me malmenaient, se dit-elle; tandis que c'est sa mère, à elle, qui la gronde, pauvre petite! c'est bien pis! » Elle ne se dit pas que Lucie trouvait en ce monde des compensations qu'elle n'avait jamais connues : elle n'avait pas l'habitude de raisonner de la sorte.

Elle s'assit près du lit de la petite révoltée, qui ne voulait pas même ouvrir les yeux pour la regarder; elle l'attira doucement dans ses bras, elle la caressa; elle trouva le chemin de son cœur par toutes sortes de douces paroles, et elle eut bientôt fait de regagner la confiance de l'enfant. Alors celle-ci sortit de son mutisme, et éclata en doléances passionnées. Elle avait beau faire, on ne voyait pas qu'elle voulait être bonne; on ne devinait pas qu'elle voulait se faire aimer; on ne l'aimait pas, on ne l'aimerait jamais, parce qu'elle était laide, et qu'elle ne savait pas dire de jolies choses pour amuser les grandes personnes. Elle savait bien qu'elle était laide, elle l'avait entendu dire assez souvent aux bonnes sur le Cours d'Ajot; mais ce n'était pas sa faute, et ce n'était pas une raison pour la repousser et pour la faire mourir de chagrin.

Françoise la laissa dire. D'abord, il n'eût servi à rien de l'arrêter; et puis, en somme, il y avait beaucoup de vrai dans ses paroles, et Françoise, la sincérité même, ne se sentait pas la force de la démentir. Elle l'écouta donc sans l'interrompre, en baisant doucement son front et en caressant ses cheveux; et quand la petite eut un peu éteint sa colère dans ses larmes (car elle n'avait pas tardé à s'attendrir sur son propre sort), elle commença à lui parler tendrement de tous ceux qui l'aimaient, quoiqu'elle ne crût pas à leur affection. Elle lui parla de ses frères; ne s'était-elle pas, le jour même, trouvée heureuse de les avoir? Elle lui parla de son père, qui pensait sans doute à elle dans le pays lointain où son bateau l'avait emporté; de son père, qui s'était affligé si souvent de la voir triste, et qui serait si heureux de la retrouver gaie. Et sa mère! Lucie ne se croyait pas aimée d'elle, elle lui en voulait de l'avoir repoussée après sa maladresse; mais Mme de Rouvry pouvait-elle savoir que Lucie voulait lui rendre service, la soigner, lui prouver qu'elle l'aimait? Lucie ne le lui avait pas dit; elle n'avait donc pas pu le deviner, puisque ce n'était malheureusement pas l'habitude de sa petite fille de s'occuper d'elle et de la servir. Elle avait cru que Lucie voulait se mêler de ce qui ne la regardait pas et faire des choses qu'on ne lui demandait pas; et elle s'était fâchée parce qu'elle avait eu peur que sa fille se fût brûlée avec l'eau bouillante : cela prouvait qu'elle l'aimait, et qu'elle ne voulait pas qu'elle se fît du mal. Elle lui remontra doucement, sans la blesser, qu'elle n'était pas aimable et que cela faisait de la peine à sa mère; elle parla si bien que Lucie, qui était en veine d'émotion, finit par s'attendrir sur sa pauvre maman, qui aimerait tant une petite fille gentille et prévenante, et qui en avait une boudeuse et désagréable. Elle accueillit avec empressement l'idée que c'était sa mine refrognée qui la rendait laide, et qu'elle serait bien plus jolie avec une figure de bonne humeur, et elle demanda à Françoise si elle était jolie quand elle était petite, et si sa maman l'aimait. Françoise, heureuse de parler de sa mère, raconta à Lucie son enfance toute de misère et de privations, la mort de ses parents, et sa triste vie vagabonde et sans amis, quand elle était la servante de tout le monde. Elle ne dit pas à Lucie : « Comparez votre sort avec le mien! » mais elle amena peu à peu la petite fille à faire d'elle-même cette comparaison et à avoir honte de ses plaintes.

« Pauvre Françoise! s'écria-t-elle en se rejetant dans ses bras, si petite, n'avoir plus ni père ni mère! comme tu étais malheureuse!

— Pas trop malheureuse, ma petite chérie, puisque je ne faisais pas de mal et que je pouvais le soir dire ma prière sans rougir devant Dieu. Et puis je savais bien qu'il ne m'abandonnerait pas; ma mère m'avait appris qu'il est le père des orphelins, et j'avais confiance en lui. J'avais bien raison! »

Oui, tu avais raison, pauvre Françoise! Heureux, et seul heureux ici-bas celui qui ne commet pas le mal, et dont le cœur reste pur! Heureux qui ne rougit de ses actions et de ses pensées ni devant les hommes, ni devant Dieu! Pauvre Françoise! les anges durent cette nuit-là sourire à ton paisible

sommeil, pendant que tu reposais près de l'enfant que tu avais consolée et remise dans la route du bien! Pauvre Françoise! pauvre de science et d'argent, pauvre de tous les biens d'ici-bas, mais riche de bonheur, puisque, non-seulement tu en possédais un trésor dans ton cœur, mais que tu pouvais encore en répandre autour de toi!



Maurice montra sa sœur. (P. 166, col. 1.)

XXII

Maîtresse d'école.

Il y a dans la vie des heures décisives, il y a des paroles qui se gravent dans le cœur et que rien ne peut effacer. Lucie n'oublia jamais les paroles de Françoise; elle n'oublia jamais les simples conseils de cette pauvre fille, qu'on payait douze francs par mois pour servir et promener elle et ses frères, et qui, seule entre ceux qui avaient mission de la guider dans la vie, avait su lui montrer et lui rendre doux le chemin du devoir. Elle resta ce qu'elle avait pu être un jour entier, la petite bonne, la petite maman de Maurice, et Maurice l'aima d'autant plus qu'il se souvenait de l'avoir connue plus sévère et plus rebelle à ses fantaisies : il n'osait pas avoir de caprices avec elle. Georges lui donna plus de peine : il était brutal, comme tout écolier croit avoir le droit de l'être, et il la rudoyait souvent, sans lui tenir compte de ses bonnes intentions. Mais, lorsqu'il l'avait ainsi repoussée, il suffisait qu'il la vît écrire avec le porte-plume à jamais privé du petit chamois, pour que sa mauvaise humeur tombât tout d'un coup, et qu'il vînt l'embrasser et lui demander pardon; et Lucie lui pardonnait, se disant que sans doute tous les grands garçons étaient comme Georges, et qu'il ne fallait pas leur en vouloir.

Mais comment faire pour gagner le cœur de Mme de Rouvry? Grimper sur ses genoux, lui défaire ses boucles et lui planter des fleurs dans les cheveux comme faisait Maurice, la prendre par la tête pour l'embrasser ou par la taille pour la faire danser en lui chantant mille folies sur un air de valse, comme faisait Georges, Lucie n'aurait jamais osé l'essayer : sa mère n'était pas habituée à jouer avec elle, et l'aurait peut-être fort mal reçue; et la pauvre petite ne se sentait pas le courage de s'exposer à une rebuffade. Elle résolut de guetter une occasion, et de s'appliquer, en attendant, à complaire à sa mère autant qu'elle le pourrait. Il arriva souvent à Mme de Rouvry de s'étonner, quand elle cherchait son livre ou sa tapisserie, de voir tout à coup la petite main de Lucie lui tendre l'objet désiré, et ses grands yeux noirs s'attacher sur elle avec une expression de tendresse craintive. Cette enfant s'améliore, pensait-elle; elle lui disait en lui souriant : « Merci, ma petite, » et Lucie s'en allait contente, en tâchant toujours de rester à portée de mériter un nouveau sourire et un nouveau remerciment. Elle sentait avec joie que chaque jour la rapprochait de sa mère. Si elle eût osé lui parler! mais elle n'en était pas encore là, même quand elle l'entendait dire à Mme Paurel : « Cette petite a réellement beaucoup gagné comme caractère; mais c'est étonnant comme elle est peu communicative! »

Un jour, Lucie jouait avec Maurice dans la salle à manger, et appelait l'un après l'autre, au nom du père Noé, un patriarche en bois peint, tous les animaux de la création, que Maurice lui présentait pour les faire entrer dans l'arche, lorsqu'on annonça une visite. C'était une dame amie de Mme de Rouvry, avec son petit garçon, qui était de l'âge de Maurice. On appela Lucie pour qu'elle vînt chercher le petit camarade, et on laissa la porte de la salle à manger ouverte, pour ne pas perdre de vue les enfants; puis les deux dames se mirent à causer. Au bout d'un instant, Lucie entendit son nom.

« Lucie a beaucoup grandi depuis quelques mois, disait la visiteuse; je trouve qu'elle se fortifie et qu'elle embellit à vue d'œil. Allez-vous bientôt l'en-

voyer en pension? Sa santé me paraît bien consolidée maintenant.

— Bientôt... je ne sais trop, répondait Mme de Rouvry. J'ai pris des informations à Rennes, à Nantes, j'en attends encore d'ailleurs. Mais je ne suis pas pressée : c'est surtout pour réformer son caractère que nous voulions l'éloigner, et si elle se corrige toute seule, comme cela en a l'air, j'aimerais bien mieux la garder. J'en écrirai à son père.

— Mais, ma chère amie, et l'instruction? En pension, les enfants sont forcés de travailler, ils apprennent plus vite que chez leurs parents. Aussi j'enverrai René de très-bonne heure au lycée : il a de si grandes dispositions! ce serait dommage de ne pas en profiter.

— Ah! mon Dieu! est-ce que vous avez déjà commencé son éducation? s'écria Mme de Rouvry effrayée. Il n'a que quatre ans.

— Quatre ans et demi, s'il vous plaît. Il lit couramment, il sait deux fables par cœur, c'est un amour. René! viens ici, mon chéri, viens nous réciter *le Renard et les Raisins.*

— J'aime mieux jouer, moi! répondit René du fond de la pièce voisine.

— Tu retourneras jouer après, dit la mère qui se leva pour aller le prendre par la main. Viens donc montrer comme tu es savant; Maurice n'en sait pas tant que toi, bien sûr, et il est plus grand que toi. Viens, je t'achèterai un beau sucre d'orge. »

René céda à ces raisons délicates et élevées, et suivit sa mère dans le salon. Maurice et Lucie y vinrent aussi. Le petit prodige récita comme le perroquet le mieux appris ses deux fables sans la moindre faute; et pour faire voir comme il lisait bien, sa mère lui présenta un journal, où il lut sans hésiter une demi-colonne de politique. Ensuite il déclara que Paris était la capitale de la France et Madrid celle de l'Espagne; il compta jusqu'à cent et nomma les quatre règles de l'arithmétique; après quoi, tout bouffi de vanité, il daigna retourner jouer avec ses camarades.

« Je vous admire, disait Mme de Rouvry à la mère du jeune savant : vous trouvez le temps de tout faire, d'instruire votre fils, d'aller dans le monde, de jouer du piano! Moi, je suis d'une trop faible santé pour faire la maîtresse d'école. Je charge Mlle Paurel de commencer l'éducation de mes enfants, et comme je trouve ruineux de payer des leçons pour des enfants de quatre ans, j'attends qu'ils en aient six pour leur faire apprendre à lire. Georges n'est pas en retard dans ses classes, et l'on a pourtant suivi ce système-là avec lui. »

Une autre visite arriva, et l'on parla d'autre chose. Mais la tête de Lucie travaillait.

D'abord, elle était au comble de la joie. Sa mère s'apercevait de ses efforts pour devenir bonne! sa mère parlait d'elle avec tendresse! sa mère pensait à la garder à la maison, au lieu de l'exiler dans un pensionnat! Elle allait écrire cela à son père, et son père saurait que sa petite Lucie avait appris à se faire aimer, et il l'en aimerait davantage! Elle était comme un voyageur bien las, qui a couru bien des dangers et supporté bien des fatigues, et qui aperçoit au bout du chemin le toit de sa maison. C'est doux de sentir qu'on touche au but; c'est presque aussi doux que d'y être arrivé.

Lucie sentait donc qu'elle touchait au but; mais à sa joie se mêlait une vive contrariété. Ce vilain petit René, qui était très-sot dans les jeux, et qui prenait un lapin pour un mouton, faisait le fier et méprisait Maurice! et sa mère prenait des airs de pitié en regardant de côté ce pauvre enfant qu'on laissait dans l'ignorance! Ah! Maurice n'attendrait pas les leçons de Mlle Paurel; Maurice saurait lire avant d'avoir six ans, avant d'en avoir cinq peut-être : il s'en fallait encore de trois mois qu'il les atteignît, et en trois mois on fait bien des choses. Et puisque Mme de Rouvry ne se portait pas assez bien pour apprendre à lire à Maurice, eh bien! ce serait Lucie qui serait sa petite maîtresse d'école!

Cette résolution prise, Lucie se rengorgea comme si son élève eût déjà été un docteur; et quand le petit René fut parti, elle emmena Maurice dans sa chambre pour lui donner sa première leçon.

Maurice ne regimba pas; il exécuta même une sarabande en signe de joie, à l'idée d'apprendre à lire en cachette pour faire une surprise à maman le jour de sa fête (c'était juste le jour de naissance de Maurice). Mais il eut bien de la peine à garder le secret, et il ne le garda qu'à condition de soulager sa langue en le confiant à Françoise d'abord, puis à Isabelle et à Georges. Grâce aux signes que lui faisait Lucie toutes les fois qu'il était sur le point d'être indiscret, il parvint à se taire, et comme il était fort intelligent, il apprit très-vite à lire.

Mais Lucie se trouva avoir deux élèves au lieu d'un. « Si je savais lire, s'était dit Françoise, Yves, qui est si savant, pourrait m'écrire des lettres; » et elle avait fait tous ses efforts pour profiter de la leçon. Lucie s'en aperçut en la trouvant, l'alphabet à la main, cherchant des A dans toutes les pages. On peut juger si cette découverte lui fit plaisir. Pour une petite fille, instruire un enfant de quatre ans et demi, c'est déjà très-amusant; mais avoir pour élève une grande personne, cela rehausse singulièrement à ses propres yeux l'importance de la maîtresse. Elle mit donc une grande ardeur dans son rôle d'institutrice.

Pourtant la pauvre Françoise n'apprit point à lire couramment. Elle arriva, après de longs efforts, à épeler les mots un à un en les suivant du bout du doigt : elle ne put jamais aller plus loin. La maîtresse manquait-elle de méthode, ou l'élève avait-elle la tête trop dure? on ne le sut jamais. Françoise, qui n'était pas difficile, se contenta du peu qu'elle savait : elle comprenait les mots qu'elle

lisait, et saisissait le sens de la phrase quand elle l'avait finie : c'était tout ce qu'il lui fallait. S'il planait un certain vague sur tout cela, c'était un charme de plus, comme le charme qu'on éprouve à lire une langue étrangère qu'on ne connaît qu'imparfaitement. Cela faisait ressembler tout ce qu'elle lisait aux chants bretons dont sa mémoire était pleine, chants remplis d'expressions poétiques qu'elle ne comprenait qu'à demi, mais qu'elle aimait sans les comprendre.

Lucie ne s'était pas bornée aux leçons de lecture. René récitait des fables : il fallait que Maurice sût des fables. Mais quelles fables lui apprendre? Pas celles de René toujours! Lucie possédait un petit recueil de fables et de poésies enfantines; elle passa ses récréations à le feuilleter pour y faire un choix. C'était bien difficile! Les pièces étaient trop longues, elles donneraient trop de peine à Maurice; ou bien elles étaient trop courtes, plus courtes que celles que savait René, et il ne fallait pas que Maurice se montrât moins habile que René; ou bien elles étaient trop tristes, ou trop difficiles à comprendre pour un petit enfant; et Lucie voulait que Maurice les comprît, pour les réciter, disait-elle à Françoise, comme s'il les inventait lui-même. Et comme Lucie trouvait l'affaire tellement grave qu'elle ne se fiait pas à son propre choix, elle consultait Françoise, et lui lisait les pièces du recueil entre lesquelles elle hésitait. Maurice était admis aussi à donner son avis; et ce fut lui qui choisit le *Petit oreiller*, qu'il comprenait très-bien. Il aurait seulement voulu savoir si ce charmant petit oreiller, « plein de plume choisie, » avait de la dentelle comme le sien. Mais il ne manquait jamais de s'apitoyer sur le sort des pauvres petits enfants qui « n'ont jamais d'oreiller pour dormir », et cela lui faisait faire une si jolie petite mine attendrie que Lucie et Françoise le trouvaient gentil à croquer. Il apprit aussi *la Brebis et le Chien;* cela, c'était du choix de Françoise, qui en aimait la morale. Le petit, lui, ne l'avait pas comprise tout d'abord; mais quand sa bonne la lui eut expliquée, il déclara qu'il aimait beaucoup ce bon chien; et il ne manquait jamais, quand il avait fini sa fable, d'ajouter : « N'est-ce pas, qu'il avait raison, le bon chien? »



Lucie eut deux élèves. (P. 164, col. 2.)

La fête de Mme de Rouvry arriva. On peut deviner combien Lucie était agitée en mettant dans les mains de son petit frère le bouquet de fête et le livre de lecture. On peut aussi se figurer sa joie, lorsque Mme de Rouvry, après avoir admiré la science de Maurice, qui lut et récita sans faire une seule faute, lui demanda en l'embrassant : « Mais qui est-ce donc qui t'a appris tout cela? » et que Maurice montra sa

sœur du bout de son doigt rose. Mme de Rouvry tendit les bras à sa fille, et cette fois, sans timidité, elle s'y jeta à corps perdu, et reçut et rendit des caresses qui lui firent oublier tout le passé. Et comme ce jour-là était aussi la fête de Lucie, Georges lui remit un beau porte-plume (on l'avait fait venir de Paris, de peur qu'il n'y en eût pas un assez beau à Brest) et elle trouva sous sa serviette une lettre de son père, une lettre à son adresse, écrite exprès pour elle, où il la félicitait d'être devenue une tout à fait bonne petite fille, et où il lui annonçait qu'on avait renoncé à l'envoyer en pension. Il y eut ce jour-là grande joie pour fêter le retour de la brebis égarée; et Françoise ne fut pas la moins heureuse de la maison. Rien n'est doux comme la vue du bien qu'on a fait. Françoise, dans son humble simplicité, ne songeait pas à se dire: C'est moi qui l'ai fait! mais elle n'en jouissait pas moins.

A suivre. Mme Colomb.

ANDERSEN

Il n'y a pas bien longtemps, Copenhague élevait dans les jardins de Rosenborg une statue de bronze à Andersen, le conteur des enfants, qui assista vivant à cette rare apothéose. Quelques mois après, il était mort.

En 1867, au retour d'un voyage en Danemark dont M. G. Vapereau a parlé dans l'*Année littéraire*, Andersen vint à Paris et nous rendit la visite faite à son pays. A la suite du dîner qui lui fut offert, j'eus le privilége de servir de cicérone à cet hôte illustre, fils d'un peuple qui nous appelle *les parents du dehors*.

Il y aurait plus qu'un oubli à ne pas mentionner ce souvenir, plus que de l'ingratitude à ne pas consacrer quelques lignes à celui qui fut l'ami de la jeunesse.

« Rien, dit M. Dargaud qui fut aussi son guide, n'est plus touchant que la biographie d'Andersen. Il est né à Odensée, d'un pauvre ouvrier. Il a été bercé dans une de ces petites maisons dont un pot de fleurs, un oiseau et un rayon égayent le dénûment. Quelquefois cependant, quoique rarement, ce dénûment devient de la misère. C'est ce qu'éprouva Andersen. Son père mourut. Sa mère manqua de pain. Il résolut de lui en trouver. Il alla glaner dans les champs. Les moissonneurs le chassèrent d'abord de la voix, puis avec le fouet. Ce généreux enfant ne se découragea pas. La muse le conseilla. Il avait douze ans à peine. Il eut la pensée de composer des poëmes qu'il récita aux paysans. Orphée rustique, il dompta ces barbares, il les émut, les attendrit. Ils lui permirent de glaner. Bien plus, ils lui firent eux-mêmes de frêles gerbes, afin qu'il pût les porter sans fatigue. Les jeunes filles y ajoutaient des bouquets de bluets et de coquelicots pour sa mère. Andersen était sauvé.

» Il eut encore bien des traverses; mais il avait recours à sa muse. La Providence se communiquait à lui sous cette forme et l'affranchissait par les chansons. Andersen est un conteur très-religieux, très-personnel et très-Danois.

» C'est ainsi qu'il pénétra dans les chaumières, dans les maisons, dans les châteaux et jusque dans les palais. Ce pauvre petit glaneur a fait de son nom modeste un nom glorieux. Il a eu des rois pour Mécènes et des princesses pour amies. Tout son peuple, le peuple de Danemark, est fier de lui et l'exalte, sur le continent non moins que dans les îles. »

Un article de la *Revue britannique* intitulé : *Un poëte en villégiature*, Hans Andersen, renferme d'intéressants détails sur l'auteur des *Soldats de plomb*, dont nous détachons ici quelques courts fragments. Sa physionomie y est fidèlement reproduite. Andersen était grand et maigre, avec des dehors très-simples. Il avait alors soixante-dix ans. « Il est bien voûté quand il marche, mais ses cheveux ne sont pas très-gris, non plus que la barbe peu fournie qu'il porte sous le menton. Ses yeux sont petits, mais brillants et joyeux, le nez long et le front très-élevé. On ne peut pas dire qu'il soit beau, mais ses manières engageantes et son charmant sourire vous séduisent dès le premier abord.

» Cet homme de génie est en même temps un homme aimable, qui, dans la simplicité de son cœur, juge les autres d'après lui-même. On m'a dit qu'il était un excellent ami, d'une obligeance extrême pour tous ceux qui réclament ses conseils ou ses services; si aimé d'ailleurs et si recherché, qu'à Copenhague, où il demeure, il ne dîne pas chez lui douze fois par an. Les enfants l'adorent, s'attachent après lui; ils grimpent sur ses genoux, se suspendent à ses bras et le tourmentent pour qu'il leur conte quelque chose.

« Une histoire, bon ami, rien qu'une histoire! »

Et le bon ami ne sait pas résister à ces petits solliciteurs acharnés.

« Un jour à dîner, la petite Marie, la plus jeune des filles de la maison, une enfant de cinq à six ans, refusa de manger le potage, disant que les carottes qu'il y avait dedans étaient trop dures et qu'elles ne les aimait pas. Or, c'est une règle invariable en Dane-

mark qu'il faut qu'un enfant mange sa soupe avant de manger autre chose. On avait beau la raisonner et la gronder, la petite Marie s'obstinait à laisser sa soupe dans son assiette, pendant que déjà on faisait circuler le poisson autour de la table. Ce fut alors qu'Andersen, qui l'observait en se frottant le menton comme pour réfléchir, se pencha vers elle et lui dit à l'oreille :

« Mange ta soupe, ma petite Marie, et après le dîner, je te raconterai une belle histoire de carottes. »

« A ces mots, la figure de la petite fille s'éclaircit, un doux sourire entr'ouvrit ses petites lèvres roses; elle prit résolûment sa cuiller et se hâta d'avaler ce qui restait des vilaines carottes. »

Andersen n'est pas seulement un créateur et un admirable conteur, c'est aussi un habile lecteur. Il a encore un autre talent, c'est celui d'arranger les fleurs. « Il ne prenait jamais personne pour l'aider, disant qu'une main étrangère dérangerait ses combinaisons. Aussi nous contentions-nous de lui apporter des brassées de fleurs cueillies dans le jardin; puis nous le laissions seul ordonner, suspendre, étager ces ornements à sa fantaisie; et toujours les dispositions qu'il avait prises présentaient un coup d'œil ravissant. Il s'avisait aussi quelquefois, à l'heure du déjeuner, de placer un petit bouquet dans l'assiette de quelque convive; c'était, par exemple, un brin d'herbe cueilli par lui dans ses courses du matin, une feuille pourprée, une jolie fleurette des champs, rattachés ensemble, comme par la main magique de Titania. Ce qui me charmait surtout dans ces petits bouquets, c'était l'analogie particulière qu'ils semblaient avoir avec les personnes à qui ils étaient destinés, et la rare faculté d'intuition de celui qui savait assortir ses gracieux présents aux caractères et aux penchants qu'il avait devinés chez ses hôtes.

« Andersen a un autre petit talent qui amuse beaucoup ses amis. Donnez-lui des ciseaux et un morceau de papier; il vous découpera en un instant des figurines si bizarres, si comiques dans leurs expressions et leurs attitudes, qu'un rire universel éclatera dès qu'elles paraîtront sur la table. Comment s'y prend-il? Voilà le problème. Les ciseaux jouent rapidement, sans préparation, sans effort, et peu à peu, sous leur coupe, des formes de jeunes femmes élégantes, les costumes les plus compliqués, des feuillages à jour, des arabesques capricieuses, des dessins fantastiques naissent comme par enchantement sur la demande du premier venu. Andersen paraît fier de ce talent tout particulier; il signe assez souvent de son nom ces fragiles silhouettes dont il fait hommage à quelque ami en le priant de les garder comme souvenir.

« Il prenait un plaisir naïf et presque enfantin à me lire les épîtres élogieuses et les compliments qu'il avait reçus de deux ou trois têtes couronnées. Il me fit voir entre autres une lettre en grosse écriture d'une petite fille de Livingstone, une enfant de six ans, qui le remerciait de sa complaisance à écrire pour elle de si jolies histoires. Il portait toujours cette lettre sur lui.

« Rien, disait-il, en repliant le précieux chiffon et en le replaçant dans son portefeuille, rien ne m'émeut plus vivement le cœur que de me faire aimer des enfants; au surplus, ajouta-il, je pense que tout le monde m'aime, car on aime mes contes, et mes contes, c'est moi. »

Joubert a dit : « Il n'y a de bon dans l'homme que ses jeunes sentiments et ses vieilles pensées. »

Andersen a eu cette rare faculté de garder jusqu'à la fin de sa vie la jeunesse, la fraîcheur et la poésie de sa brillante imagination.

Charles Joliet.

LE VRAI COUPABLE

Les cris du petit garçon devinrent si perçants que mistress Bates les entendit de la cuisine où elle pétrissait je ne sais quelle pâte.

« Bonté divine, s'écria-t-elle, notre Johnny est tombé de son lit! »

Elle essuya avec précipitation ses deux bras couverts de pâte et de farine, et se précipita au secours de master Johnny.

Master Johnny, dans le plus simple appareil, à genoux sur le pied de son lit, hurlait du haut de sa tête, les deux poings enfoncés dans les yeux.

Le chat de la maison déjeunait philosophiquement des débris d'un *muffin*, sans prendre le moindre souci des hurlements de master Johnny.

Le chien, coiffé par la nature d'une sorte de bonnet à poil, qui lui donnait une vague ressemblance avec un *horse-guard*, se tenait comme en sentinelle. Ramassé sur lui-même, les reins cambrés, les yeux fixés sur la porte, il était tout prêt à sauter sur l'ennemi invisible dont l'approche semblait si fort épouvanter master Johnny.

Quand mistress Bates apparut, avec les bras tout rouges, par suite d'une friction trop énergique, elle s'écria : « Bonté divine, que se passe-t-il donc? »

Le chat regarda sournoisement de côté, tout en se léchant les babines, pour rattraper quelques miettes de *muffin* égarées dans ses fines moustaches. Toute sa contenance disait clairement : « La peste soit du petit braillard, dont les cris ont attiré cette femme. Elle doit aimer le *muffin*; si elle allait vouloir manger sa part du mien : il n'y en a pas déjà trop pour moi tout seul! »

Sur cette réflexion, il ramena le bout de sa queue sur ses pattes de devant, se mit en boule et attendit les événements.

Le chien fit entendre un petit cri de joie, parce qu'il pensa aussitôt : « Qu'il arrive maintenant l'ennemi de notre Johnny, nous serons deux pour lui répondre ! »

Quant à Johnny, il n'eut pas plutôt aperçu sa mère que ses hurlements redoublèrent; dans un anglais fort incorrect, rendu encore plus inintelligible par la colère, il déclara « qu'il fallait fouetter le méchant Puss et fouetter aussi le méchant Trilby! »

Mistress Bates, en mère prudente, commença par remettre Johnny sous ses couvertures; quand il fut chaudement enveloppé, elle s'assit à côté de son lit, lui passa doucement le bras autour du cou et lui laissa exhaler toute son indignation. Elle ne prononçait pas une parole et se contentait de caresser Johnny. C'était une femme prudente et sage : elle savait quand il faut parler et quand il est bon de se taire.

Enfin, Johnny ne hurlait plus; il en était aux gros soupirs et aux sanglots étouffés, présages certains d'une confidence prochaine, lorsque M. Bates entra à son tour.

M. Bates était un gros gaillard de six pieds, aussi doux et aussi inoffensif qu'il était grand, gros et fort. Il était employé comme homme de peine dans une grande maison de commerce. Ce géant, qui avait la conception lente et la parole embarrassée, passait sa vie à admirer la petite mistress Bates qui parlait facilement et bien, et toujours avec un très-grand bon sens.

« J'ai grand'faim! » dit-il avec un rire joyeux. Mais, voyant que Johnny sanglotait, il passa brusquement sa main droite dans ses cheveux roux qui se dressèrent aussitôt sur sa tête et dit d'une voix étranglée : « Malade? »

La petite femme lui ayant fait signe que non, il donna un nouveau tour à ses cheveux, réfléchit profondément et s'écria : « Oh! quoi, quoi, quoi alors? »

Au seul mot : « J'ai grand'faim! » le chat frissonna d'horreur en pensant à son *muffin*, et lança des regards vindicatifs sur les bottes monumentales de M. Bates. Le chien se dit en remuant la queue : « Qu'il vienne, mais qu'il vienne donc maintenant l'ennemi de notre Johnny! » et il regarda avec une admiration profonde les mains cyclopéennes de M. Bates.

Johnny, tout à fait calmé, raconta que le chat lui avait volé son *muffin* et que Trilby l'avait laissé faire. Le récit de ses griefs l'ayant fort ému, ses petites lèvres tremblèrent et il se remit à pleurer.

M. Bates avait le cœur tendre; il ne put supporter la vue de son petit enfant qui pleurait. Assénant sur la table, qui n'en pouvait mais, un grandissime coup de poing, il déclara que cela ne pouvait pas se passer comme cela et que ce chat!...

Mistress Bates posa tranquillement sa petite main sur la manche du géant et lui dit avec un sourire : « Mon ami, voulez-vous me laisser faire?

— Oui, ma chère, » répondit humblement M. Bates. Et, sans demander la moindre explication, il ouvrit de grands yeux et de grandes oreilles aussi, admirant d'avance ce que sa femme allait faire.

Mistress Bates aurait pu en remontrer à bien des magistrats sur l'art de faire parler un témoin, de préciser ses idées, de l'amener à dire toute la vérité, presque à son insu. Telle était du moins l'opinion qui se formait avec lenteur dans la tête du géant, à mesure que sa femme faisait parler Johnny.

Voici ce qui résulta de la déposition même du jeune témoin. Maman lui avait donné un *muffin*, à condition qu'il demeurerait bien chaudement dans son lit, parce qu'il était un peu enrhumé. Il était resté d'abord tranquille comme une petite souris, regardant de près son *muffin* et retardant le plus possible le moment d'y mordre, afin de faire durer le plaisir plus longtemps; puis il s'était amusé des gambades du chat et des mines du chien. Tout à coup le chat avait disparu; Johnny l'avait entendu sauter derrière le pied du lit : pouf! pouf! pouf! Il avait levé la tête, seulement un tout petit peu; puis il avait sorti un bras, puis il s'était accoudé, puis il s'était mis sur son séant. Alors il avait eu si grande envie de savoir ce que faisait le chat, qu'il s'était glissé tout doucement à quatre pattes jusque sur le pied du lit; arrivé là, il avait regardé par-dessus le bord.

Le chat, debout sur ses deux pattes de derrière, jouait avec un pantin qui pendait au pied du lit, au bout d'une ficelle. Johnny s'était accoudé et s'était mis à rire de tout son cœur, et Trilby avait l'air de rire aussi. C'était si drôle et si amusant que le *muffin* était tombé, Johnny ne savait pas comment.

Alors le chat avait sauté sur le *muffin* et ce méchant Trilby n'avait pas défendu le *muffin*.

Donc, dans l'idée de Johnny, le chien et le chat étaient coupables, et peut-être bien un peu aussi dans l'idée de M. Bates.

Comment mistress Bates s'y prit-elle pour changer complétement les idées de ses deux enfants, le grand et le petit, sur ce point important? M. Bates aurait été incapable de le dire; et cependant elles les changea du tout au tout.

Oui, tous les deux comprirent, clair comme le jour, que les chats sont faits pour manger les *muffins* des petits garçons désobéissants et maladroits, que les chiens doivent trouver tout naturel qu'un chat mange un *muffin*, quand il lui en tombe un sous la patte. Comment, en effet, le *horse-guard* pouvait-il savoir si le *muffin* avait été donné par le petit garçon ou maladroitement lâché? Tout ce qu'il avait compris, en entendant crier Johnny, c'est qu'il avait du chagrin. Aussi se tenait-il en sentinelle afin de happer le premier voleur d'enfants qui serait venu pour lui enlever son Johnny.

A mesure que sa maman faisait la part de chacun



Le vrai coupable. (P. 167, col. 2.)

dans ce terrible drame du *muffin*, le voile se déchirait devant les yeux de Johnny ; il finit par comprendre que le vrai, le seul coupable, c'était Johnny, que rien de tout cela ne serait arrivé si Johnny fût resté bien tranquille dans son lit, comme sa maman le lui avait recommandé et comme il l'avait promis.

Johnny était bien petit, mais sa conscience parlait déjà en lui ; la preuve, c'est qu'il baissa le nez et mit son doigt dans sa bouche, sans essayer de se défendre ! M. Bates en demeura tout ébahi.

Le chat termina son festin sans encombre, et le chien, voyant qu'il n'y avait pas le moindre ennemi à déconfire, vint se frotter contre les jambes de son ami, le géant.

Laissant Johnny à ses réflexions, le digne couple alla prendre le thé. Tout en dévorant ses rôties, M. Bates remuait la tête, et le travail intérieur de la pensée faisait dresser ses cheveux roux par touffes isolées.

« Et dire, s'écria-t-il enfin la bouche pleine, dire qu'il n'a pas même répliqué ! C'est plus fort que, que... que tout ce qu'il y a de plus fort ! Encore une tasse, ma chère. Savez-vous, là entre nous, que c'est un enfant extraordinaire. J'ai peut-être dit une sottise ! Non ? Tant mieux ! Savez-vous une chose ; s'il continue, quand il sera grand, il sera aussi bien élevé que le fils d'un lord. Il pourra devenir tout ce qu'il voudra, tout ! ce sera un *gentleman !*

— Quelle idée, répondit Mme Bates avec des yeux pleins de malice, vous faites-vous d'un *gentleman ?* »

Le géant roula de gros yeux effarés, avala de travers et devint rouge comme une pivoine ; il répondit aussitôt qu'il put parler : « Élevé par vous, ma chère..., fortune, grande maison, domestiques, équipages, connaissances aristocratiques et fashionables... (voyez Wittington !) roast beef, vins étrangers ! »

Comme sa femme souriait en hochant la tête, il reprit avec embarras : « J'avais oublié la présentation à la cour, avec le nom en toutes lettres dans les journaux ! Non ? mais vous, que lui souhaitez-vous donc ?

— Qu'il soit un bon chrétien et un bon Anglais, qu'il soit juste et bon comme vous, qu'il se souvienne tous les jours de sa vie que, dans la plupart des malheurs qui arrivent à un homme, la cause première et le premier coupable, c'est lui !... et non pas le chien et le chat ! ajouta-t-elle en riant.

— Ma chère, répondit M. Bates avec soumission, je suppose que c'est vous qui avez raison, et même je suis sûr que vous avez raison ! »

Là-dessus il retourna à son dur labeur. Tout en ficelant des paquets et en clouant des caisses, M. Bates, ce jour-là, ne cessa de marmotter entre ses dents : « Oui, elle a raison. Que c'est drôle de n'avoir jamais songé à tout cela ! Que d'ennuis et de mésaventures je me suis attirés par ma propre faute ! Maintenant qu'elle m'a ouvert les yeux, je pourrais citer mon exemple et parler là-dessus comme un ministre en chaire, c'est-à-dire pas tout à fait si longtemps. » Il était si enfoncé dans ses souvenirs personnels et si occupé à remonter des effets aux causes, que ses cheveux se tinrent dressés toute la journée, et qu'il se donna force coups de marteau sur les doigts.

« N'importe, se dit-il en portant son doigt à sa bouche après un coup de marteau plus véhément que les autres, un homme n'est pas fâché de voir clair dans ses idées. Qui voit clair, marche droit. Par malheur le raisonnement n'est pas mon fort, et pour sûr je finirai par me perdre là-dedans, si je ne trouve pas quelque chose comme un bon proverbe pour me clouer cette vérité-là dans la tête. »

A force de chercher et de travailler, il finit par trouver une formule qui lui parut (vanité d'auteur à part) la plus jolie du monde : « Les chiens et les chats, se dit-il, c'est des bêtes qui sont faites pour être laissées tranquilles toutes les fois qu'elles ne vous disent rien ! »

Avec toute l'anxiété d'un auteur novice qui comparaît devant un juge sévère, il soumit sa formule à mistress Bates.

« C'est peut-être un peu long, lui dit-elle en riant ; n'importe, c'est fort bien : M. Bates, vous m'étonnez. »

M. Bates se mit à ricaner dans l'excès de sa joie.

Mistress Bates reprit : « Avec un tout petit changement cela serait parfait !

— Évidemment, reprit M. Bates ; eh bien ! faites voir ce changement.

— Voici ce que je vous proposerais : *Toute faute est une graine de chagrin !*

— Bravo ! hurla M. Bates. Et vous venez de trouver cela tout de suite ?

— A l'instant.

— Excusez ! Mistress Bates, vous êtes une vraie lady pour le cœur, pour l'esprit, pour tout. Vous avez rendu ma petite chose si belle que je ne la reconnais plus !

— Vous vous égariez un peu, je me suis contentée de rendre cela plus précis.

— Plus précis, c'est bien cela ! reprit le digne homme, sans avoir du reste une idée bien nette du sens qu'il faut attacher à ce mot. Je suppose qu'il n'y avait pas grande différence à ses yeux entre « précis » et « précieux ».

Ce soir-là, ce fut lui qui endormit Johnny en lui chantant sur l'air de *God save the King !* la fameuse formule : *Toute faute est une graine de chagrin !*

Le rhythme n'y était pas, mais l'intention y était ; et, après tout, c'est là le point essentiel.

J. Girardin.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

IX (*suite*)

Le sauvetage.

« Je suis heureux de vous voir sauvé, Jerry. » Ce furent les premières paroles que je prononçai après que nous nous fûmes accrochés à la bouée de sauvetage.

« Mais sommes-nous sauvés ? s'écria-t-il. Le navire pourra-t-il revenir ? Et, s'il revient, pensez-vous qu'on nous apercevra ?

— Ils ne nous abandonneront pas, vous y pouvez compter, » répondis-je en pensant à la douleur qu'avait dû éprouver le capitaine Frankland en découvrant que son fils était tombé à l'eau sans grande chance de salut. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je ne pensais en aucune façon aux périls de ma propre situation. Je m'étais jeté à l'eau pour sauver Jerry, et je n'avais pas un instant douté que j'y réussirais. On doit se rappeler que nos têtes étaient fort peu au-dessus du niveau de l'eau, et que, malgré l'apaisement incontestable des flots, nous étions encore enveloppés de masses d'écume, et que nous étions tantôt enfoncés dans l'entrecreux et tantôt élevés sur la cime des lames. Notre vue était donc fort bornée. Nous cherchions pourtant de tous nos yeux le navire au milieu des ténèbres qui s'épaississaient. Heureusement, quand on avait jeté la bouée, on avait lâché la détente. Il s'en échappait une sorte de flamme bleue, qui brûlait au sommet et que l'eau ne pouvait pas éteindre. Nous étions donc sûrs qu'aussi longtemps que cette flamme durerait, l'équipage pourrait nous apercevoir ; ce qu'il y avait le plus à craindre, c'est qu'elle s'éteignît avant le retour du navire. Et nous ne voyions plus rien, car l'obscurité s'épaississait et le brouillard nous entourait rapidement.

« Harry ! Harry ! le navire s'éloigne et ils ne sauront plus où nous chercher ! s'écria Jerry. Pauvre père, que deviendra-t-il ! et c'est mon étourderie qui vous a, ainsi que Surley, jeté dans ce péril. Je regrette que vous ayez sauté par-dessus bord pour l'amour de moi.

— Je m'applaudis de l'avoir fait, car autrement je m'imagine que vous ne seriez plus en vie, répondis-je. Soyez sans regret pour moi. Je n'ai fait que mon devoir, que ce que, j'en suis sûr, vous auriez fait, si l'occasion s'en était présentée. »

Tout en parlant ainsi, nous continuions de regarder si nous ne voyions pas le navire.

« Jerry, lui criai-je tout à coup, le bâtiment a viré de bord. J'en suis sûr. Voyez ! voyez ! il revient. »

Nous regardions, presque oublieux de respirer. Malgré la nuit croissante, nous finîmes par être sûrs que la proue était tournée vers nous. Nous poussâmes des cris de passion, car ce n'était pas pour montrer où nous étions, puisque notre voix ne pouvait arriver à aucune oreille et que la lumière de la bouée, jetant encore un vif éclat, y suffisait incontestablement ; mais nous criions tout de même. Le vaisseau approchait, nous n'en pouvions plus douter.

« Ils abaissent la barre ! cria Jerry. Les voilà qui mettent en panne. Hourra ! hourra ! »

Effectivement, une minute plus tard, le navire était en panne à peu de distance, en vue de nous. Il avait l'air de quelque énorme esprit des ténèbres s'élevant du milieu de l'Océan. Nous savions, sans en pouvoir rien distinguer, qu'on devait s'occuper à mettre un canot à la mer. Alors nous recommençâmes à crier pour montrer que nous étions encore de ce monde. L'équipage de la barque nous répondit et le navire hissa un fanal pour faire voir qu'il nous envoyait du secours. Il arrivait en dansant sur les vagues. Quelques minutes après, le bateau nous atteignit avec M. Brand au gouvernail. Je remarquai que toutes les fois qu'il y avait quelque chose d'important à faire, c'était au cousin Silas que le capitaine le confiait.

« Prenez d'abord Vieux-Surley, dit Jerry à Manuel Silva qui avait voulu venir nous chercher et qui s'apprêtait à remonter Jerry. Le pauvre diable ! il a eu bien de la peine à se soutenir. » Surley fut donc le premier tiré dans le bateau ; puis ce fut mon tour ; puis celui de Jerry, qui ne voulut passer que le dernier ; enfin on arrima la bouée ; au bout de peu de temps, nous nous retrouvions sains et saufs sur le pont et le *Triton* reprenait sa route vers la côte américaine.

On nous descendit, Jerry et moi, dans le carré ; quant à Surley, les matelots s'en chargeaient. On nous mit dans nos cadres, où le docteur vint nous voir ; on nous frictionna et l'on nous fit prendre un grog chaud. Quant à moi, je me trouvais dès lors parfaitement bien ; mais Jerry, que sa chute avait brisé, eut besoin de beaucoup plus de temps pour se remettre. Le capitaine descendit se placer à côté de lui et Jerry l'entendit remercier le Dieu compatissant qui lui avait rendu son fils. Ensuite il vint me parler : son chagrin aurait été si grand, disait-il, s'il m'avait perdu, et il m'avait une grande reconnaissance pour avoir été l'instrument du sauvetage de son fils. Sans savoir exactement les paroles que j'employai, je me rappelle la substance de ma réponse. Jerry n'aurait pas manqué d'en faire autant pour moi ; seulement il y avait cette différence que je savais très-bien nager, tandis que Jerry ne le savait guère, d'où il suivait que je méritais moins de remerciements que lui n'en aurait mérité s'il s'était mis à l'eau pour moi, puisqu'il aurait alors couru beaucoup plus de risques que moi. Ma réponse fit sourire le capitaine ; mais il n'y fit aucune observation. Seulement, s'il avait toujours été bon pour moi, il le

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, 123, 139 et 155.

fut plus encore à partir de ce moment, sans toutefois qu'il négligeât les occasions de faire de moi un vrai marin ni qu'il m'épargnât aucune tâche, mais en me laissant profiter de toutes les occasions de voir, autant que possible, les pays auxquels nous touchions.

Silva, comme je l'ai déjà dit, par la douceur de ses manières, par l'obligeance avec laquelle il s'employait chaque fois qu'il y avait un coup de main à donner et par le soin qu'il prenait d'être en bons termes avec tout le monde, avait fini par se gagner tous les cœurs. Il avait évidemment quelque instruction et, suivant toute apparence, il avait été officier plutôt qu'un homme du gaillard d'avant. Dans ses rapports avec Jerry et avec moi, il semblait mettre beaucoup de franchise, et il nous racontait que, dès sa première jeunesse, il avait été jeté à la dérive à travers le monde pour y chercher fortune, sans avoir personne, ni parents ni amis, pour s'inquiéter de lui; il avait combattu la bataille de la vie, se procurant du savoir comme il le pouvait, lisant tous les livres qui lui tombaient sous la main, et s'amassant ainsi un trésor de connaisssances qu'il pût appliquer plus tard.

« J'ai servi, disait-il, à bord de navires de toutes espèces : négriers, navires marchands, vaisseaux de guerre de plusieurs nations. J'ai été sous les ordres de lord Cochrane sur l'Atlantique et sur le Pacifique ; pendant longtemps j'ai été sur un navire qui portait de l'opium dans les mers de la Chine; mais vous le savez, jeunes gens, la pierre qui roule n'amasse pas de mousse, et me voici, à présent, aussi pauvre que je l'étais en entrant dans la vie. Cependant, comme il y a une foule de moyens par lesquels un homme peut faire fortune s'il le veut, je finirai bien par en découvrir un. »

X

Aventures au Mexique.

Le capitaine fit jeter l'ancre dans le premier port qui fut en vue. Le navire avait besoin de grandes réparations, et il ne fallait pas espérer trouver des ouvriers à San Francisco. Ce fut à l'entrée du golfe du Mexique, dans la petite ville de Matzalan qu'eut lieu notre halte ; nous en profitâmes naturellement pour faire quelques excursions dans le pays, et nous eûmes la bonne chance d'avoir d'excellents compagnons. C'étaient d'abord deux Anglais, le capitaine Driscoll et un négociant de ses amis; puis quelques jeunes gens, fils de *rancheros*, comme on appelle au Mexique les éleveurs de bétail.

Nous étions tous très-bien armés, car le pays avait été récemment mis en émoi par les incursions de nombreuses bandes d'Indiens Comanches, qui pillaient les fermes de la montagne et souvent détruisaient des villages entiers, avec leurs habitants. Nous avions grande envie d'avoir quelque rencontre avec ces brigands, car les Mexicains, au lieu de leur résister et de se défendre, s'enfuyaient, la plupart du temps, lâchement devant eux.

Nous assistâmes à une chasse à l'ours et à une chasse aux taureaux. Les rancheros prennent ces animaux tout vivants avec leurs lassos, qui sont de longues cordes avec un nœud coulant. Ils ont beaucoup d'adresse dans leur manière de le lancer et rarement ils manquent leur coup.

Nous désespérions presque d'avoir aucune rencontre avec les Indiens, notre retour au vaisseau devant avoir lieu prochainement, lorsque enfin, un soir, comme nous descendions une hauteur, nous aperçûmes en bas, dans la plaine, un certain nombre de cavaliers qui galopaient çà et là. Nous ne pouvions, à cette distance, distinguer de quoi il s'agissait, mais M. Benshaw, qui avait une bonne lorgnette, confirma nos soupçons.

« En vérité, dit-il, ce sont des Peaux-Rouges à cheval sans aucun vêtement, mais armés de lances et de fusils. Je crois qu'ils combattent une troupe de blancs habillés à l'espagnole et qui, pour leur honte ! tournent dos et s'enfuient. » Pendant ce temps les rancheros, de plus en plus animés, avaient continué à descendre vers la vallée, afin de mieux voir ce qui s'y passait. Là, ils nous firent signe de les rejoindre ; nous y allâmes et reconnûmes bientôt que, si nous voulions sauver la vie des Mexicains, nous n'avions pas un moment à perdre. Ceux-ci étaient près d'une trentaine, mais leurs ennemis étaient bien quatre fois aussi nombreux. On devinait aisément ce qui était advenu. Complétement surpris, les Mexicains, au lieu de s'arrêter et de tenir ensemble, s'étaient dispersés chacun de son côté dans l'espoir de sauver sa vie, et sans s'inquiéter de ses compagnons. Les Indiens n'avaient donc eu aucune peine à pénétrer au milieu d'eux et déjà ils en avaient transpercé plusieurs de leurs longues lances; mais, comme chacun des Peaux-Rouges, après avoir mis à bas ou tué son adversaire, s'arrêtait pour lui enlever sa chevelure, plusieurs Mexicains avaient eu le temps de se rallier et de présenter une meilleure résistance à l'attaque ; cependant cette résistance était peu déterminée et, en galopant à leur secours, nous vîmes que les Mexicains étaient encore une fois rompus. Les Indiens avaient été si occupés à leur attaque que, pas plus d'ailleurs que les Mexicains, ils ne s'étaient aperçus de notre arrivée.

« Mes amis, nous dit le capitaine Driscoll, qui tout naturellement avait pris le commandement, tenons-nous bien ensemble, épaule contre épaule, et lançons-nous hardiment au milieu de ces rouges bandits. Sabrons-les et tirons leur des coups de feu de notre mieux, en criant le plus fort possible. Je les connais depuis longtemps, ils n'y résisteront pas. La voix des Anglais les met en fuite, parce qu'ils savent ce qui les attend. Cependant n'agissez pas sans ordres. »

C'était fort émouvant. Nous descendions la colline

au triple galop, car nos chevaux avaient tout à fait l'air de comprendre ce dont il s'agissait. Déjà plusieurs autres Mexicains avaient, par suite de leur lâcheté, perdu la vie. Nous arrivions à deux cents mètres du combat. « C'est l'instant! cria notre chef. Hurra ! hurra ! mes amis ! Canailles de rouges ! sauvez-vous ! » Nous criâmes de toutes nos forces, et les Indiens, nous entendant, voyant un corps de cavalerie courir sur eux et ne sachant pas de combien d'autres ils pouvaient être suivis, pensèrent qu'il valait mieux décamper. De leur côté, en nous apercevant, les Mexicains reprirent courage et se mirent à charger plus bravement.

souffrance, et deux ou trois de ces héros s'apprêtaient à attaquer le mort, quand celui-ci, sautant sur ses pieds, s'échappa avec la vitesse de l'éclair. On s'élança après lui ; mais, bien qu'il fût à pied, il allait plus vite que nous et se serait peut-être sauvé si une blessure qu'il avait à la jambe n'eût ralenti sa course. Ayant une fois butté, il sentit qu'il devait renoncer à courir et, comme il était brave, il se détermina à mourir en homme, face à l'ennemi. Brandissant son tomahawk au-dessus de sa tête, il poussa son cri de guerre et s'élança sur nous. La lance d'un Mexicain le frappant à l'épaule le jeta par terre. Les autres allaient le dépêcher, quand le



Nous descendions la colline au triple galop. (P. 172, col. 2.)

« Erin gobragh! vive l'Irlande! criait le capitaine Driscoll. En arrière ! troupe de brigands ! ou vous serez taillés comme chair à pâté ! » Les Indiens ne comprenaient pas sans doute ses paroles; mais comme notre chef joignait l'action à la parole, maniant avec ardeur une lourde lame de Tolède, ils suivirent son conseil et, se dégageant de la mêlée, firent prendre à leurs chevaux une fuite rapide. Cependant nous nous trouvions trop près d'eux pour les laisser échapper sans une égratignure, et trois d'entre eux mordirent la poussière, dont deux avec des blessures mortelles; le troisième me sembla mort. Il était à terre sans bouger et sans même paraître respirer, tenant encore son tomahawk à la main. Les Mexicains eurent bientôt fait, à coups de lance, de délivrer les deux autres misérables de leur

capitaine Driscoll s'écria en espagnol : « Épargnez-le, nous ne tuons pas des ennemis à terre. » Jerry et moi, obéissant à la même impulsion, nous nous jetâmes devant lui et montrâmes notre résolution de le protéger. L'Indien eut l'air de parfaitement comprendre ce que nous faisions, tout en pensant probablement que nous ne cherchions à lui sauver la vie que pour le supplicier, et il ne nous montrait aucune reconnaissance. Dès que la lance se fut retirée, il se mit debout, son arme à la main et prêt à combattre, mais un des rancheros lui jeta son lasso sur les épaules et lui donna une secousse qui le rejeta à terre et l'aurait étranglé si la corde eût été enroulée autour de son cou.

« Nous l'emmènerons vivant, dit le capitaine Driscoll; ce misérable a montré un courage qui lui

sauvera la vie. Peut-être nous donnera-t-il quelques renseignements sur sa tribu. »

L'Indien captif fut donc entraîné et, comme il voyait qu'il n'avait plus de chances de se sauver, il nous suivit tranquillement.

Huit Mexicains avaient été tués et scalpés pour la plupart, tant l'attaque des Peaux-Rouges avait été soudaine. Nous ne pouvions pas emporter leurs cadavres, et nous n'avions pas le temps de les enterrer; ils furent donc abandonnés pour servir de festin aux oiseaux de l'air et aux bêtes de la forêt, ce qui d'ailleurs arrive fréquemment dans ce pays.

L'après-midi s'avançait et il était nécessaire que nous pussions trouver quelque place couverte et fermée pour y passer la nuit. On nous avait dit qu'il n'y avait pas très-loin de là un village où nous arriverions avant la nuit en courant assez vite. Nous y étions tout disposés après ce qui venait de se passer, car nous ignorions à quel moment les Comanches, en découvrant que nous étions moins nombreux qu'ils ne l'avaient supposé, reviendraient nous tomber dessus. Les bravades et les vanteries des Mexicains étaient amusantes à écouter, comme nos amis nous les traduisaient avec des commentaires. Les plus lâches étaient les plus vantards. Tous donnaient une excellente explication de leur conduite. S'ils avaient fui, c'était pour aller chercher du secours ou pour tourner les Indiens; d'autres avaient héroïquement tenté une diversion pour sauver leurs amis en attirant sur eux l'ennemi.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes au village, mais on n'y découvrait aucun indice d'êtres vivants, pas d'aboiements de chien, pas de voix joyeuse d'enfant, nul coq ne chantait, nul bruit ne s'élevait. On n'y voyait que des toits effondrés, des murs noircis, des portes carbonisées.

Les Indiens avaient passé par là et tout ce qui avait vie s'en était enfui ou y avait été massacré.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

MON AMI JUSTIN

C'était un événement dans la maison quand ma vieille bonne Lagrange se coiffait de son bonnet rond, garni de hautes dentelles, et attaché par deux épingles d'or. On était si habitué à la voir trotter du matin au soir, par les corridors et les escaliers, comme le génie familier de notre vieille demeure, que le jour où elle ajustait sur ses épaules son châle vert à fleurs rouges, on se demandait avec surprise : « Où donc peut aller Lagrange aujourd'hui? » Mais personne, excepté moi peut-être, n'aurait osé l'interroger, car depuis trente ans qu'elle gouvernait tout chez ma grand'mère et chez ma mère, elle avait acquis sur les autres domestiques une autorité incontestée.

« Puisque vous sortez, Lagrange, lui dis-je un certain jour d'été qu'elle mettait la dernière main à ses apprêts de toilette, il faut m'emmener avec vous.

— Je ne demanderais pas mieux, monsieur Maxime, mais vous ne vous amuseriez guère où je vais.

— Je m'amuserais toujours plus qu'ici, bien sûr. »

Ma mère était en voyage, et sans elle la maison me paraissait triste et déserte.

« Même à l'hôpital, ou tout comme?

— Je crois bien! c'est joliment amusant, l'hôpital. Il y a une grande cuisine avec des casseroles comme des bassines à confitures, et toutes sortes de gens qui vont et viennent en bonnet de coton. »

Cet amour subit de l'hôpital me venait de sa situation dans un des faubourgs les plus éloignés de la ville; je prévoyais une longue promenade.

En traversant le jardin, ma bonne cueillit un petit bouquet de pensées et d'héliotropes.

« Ce sont les fleurs qu'il aime le mieux, me dit-elle, voyant que je la regardais faire.

— Qui donc?

— Mon petit malade, le fils de ma payse Ribet. »

Chez l'épicier, elle acheta deux oranges après avoir bouleversé toute une caisse pour chercher ce qu'il y avait de mieux.

« Il n'a donc pas la rougeole ce petit garçon, puisque vous me conduisez chez lui?

— Oh! malheureusement non, le pauvre agneau! On guérit de la rougeole; on ne guérit pas de ce qu'il a. »

Pour moi, il n'y avait au monde qu'une maladie : la rougeole; je l'avais eue l'année précédente, et Dieu sait quel temps d'épreuves avait été pour toute la maison ma réclusion de six semaines! En vain ma mère et ma vieille bonne s'épuisaient à inventer pour moi tous les amusements compatibles avec mon état, forcément sédentaire; en vain les soldats de bois, de plomb et de carton peint s'étalaient sur le tapis en armées innombrables; en vain tous les coins et recoins de ma chambre recélaient-ils des jouets de toutes sortes, des livres, des images, des friandises. Je ne voulais que ce qu'on ne pouvait pas me donner : le grand air, et la société de mes camarades.

Du moment que le petit Ribet n'avait pas la rougeole, je ne le plaignais guère.

On entrait chez la Ribet par une étroite allée qui conduisait à un escalier plus étroit encore : un vrai casse-cou en pleine obscurité.

« Prenez la corde contre le mur, » me dit ma bonne. Ma main rencontra la muraille humide; le

soleil de juin ne pénétrait pas dans cette triste demeure.

Je suivis ma bonne en tâtonnant; au second étage une porte entrebâillée laissait passer un mince filet de jour. C'était là. Décidément j'avais eu une singulière fantaisie. Mieux valait pour moi rester à la maison.

En face de la porte, dans la fenêtre entr'ouverte, un petit lit de bois vermoulu où se trouvait à moitié couché, à moitié assis, un garçon de mon âge, plus blanc que ses couvertures. Je vis de grands yeux bruns, agrandis par la fièvre sans doute, une chevelure d'un blond maladif, et un sourire très-doux adressé à Lagrange. Une femme, penchée sur un petit fourneau, posé dans la cheminée, se releva péniblement à notre approche.

« C'est votre jeune monsieur, » demanda-t-elle à ma bonne?

Puis je l'entendis pousser un gros soupir.

« Je suis bien heureux de vous voir, me dit le petit malade d'une voix faible, en me tendant une main pâle dont le contact me brûla. Mlle Lagrange m'a parlé si souvent de vous. Elle vous aime tant, et elle est si bonne pour moi! Elle me prête de beaux livres qui me tiennent compagnie quand maman est obligée de sortir; il y en a qui m'amusent, et d'autres qui me consolent.

— Vous devez bien vous ennuyer, dis-je gauchement.

— Autrefois, quand j'étais petit, je m'ennuyais beaucoup, répondit-il en souriant; mais depuis ma première communion cette chambre, où le bon Dieu est entré pour moi seul, me paraît comme un paradis.

— Vous ne pouvez pourtant pas lire toute la journée.

— Oh non! mais j'ai bien d'autres distractions; le matin de bonne heure maman tire mon lit devant la fenêtre ouverte; j'entends chanter les petits oiseaux qui nichent dans le prunier, et je vois tout ce qui se passe dans la cour.

— Que s'y passe-t-il donc?

— Ah! tant de choses distrayantes. D'abord, après le chant des oiseaux, le chant des religieuses qui psalmodient leur office; tenez, regardez comme on voit bien la chapelle de l'hospice. Je sais les heures où le soleil vient frapper le pilier, en face de la fenêtre, et le décore de belles couleurs, qu'il a prises en traversant les vitraux. Je sais les jours où l'on apporte le charbon, pour la buanderie là-bas au fond; il vient de grandes voitures dont je connais les conducteurs; ils me disent bonjour en passant sous la fenêtre. Je connais les chevaux aussi, ce sont toujours les mêmes; il y en a un gros blanc qu'on appelle Onésime et qui a l'air si bon et si patient. Jamais il ne se fâche pendant des heures entières qu'on le laisse quelquefois au soleil, tourmenté par les mouches, et attaché à un anneau de fer dans la muraille. Je ne puis vous dire comme j'aime Onésime avec son air sérieux et doux; si sage, quand d'un seul coup de pied il pourrait renverser son maître! Je vous assure que je prends auprès de lui des leçons de patience.—Et puis, les jours de lessive, on étend le linge sur de grandes cordes, tout le long de la cour, et c'est amusant de voir les religieuses aller et venir avec leur cornette blanche. Je sais leur nom à toutes; toutes sont bonnes et souriantes, et quelquefois elles m'envoient des images et des pastilles quand maman va laver à leur buanderie.

— Allons, monsieur Maxime, il faut nous en aller; voilà qu'il se fait tard et la route est longue, » me dit tout à coup Lagrange.

Elle dut me promettre de me ramener le dimanche suivant; chose étrange : je ne m'étais pas amusé; comment se fait-il que le temps m'ait paru si court auprès du petit malade?

« Qu'avez-vous fait cette semaine, me demanda Justin, quand le dimanche je m'assis tout content à côté de son lit?

— Oh! ne parlons pas de moi, parlons de vous; je ne sais rien dire. Racontez-moi comme l'autre fois toutes sortes de choses. Vous aimez les fleurs, n'est-ce pas?

— Si je les aime! Tenez, voilà peut-être mes plus grands plaisirs; mon jardin sur la fenêtre. »

Et il me montra, d'un air de complaisance naïve, quelques plantes de marguerites et de violettes, dans une vieille caisse de bois.

« Ces marguerites avaient poussé au milieu de l'herbe de la cour, et j'en avais bien envie. Maman a demandé aux sœurs la permission de me les apporter, et c'est bien agréable de les regarder pousser là; chaque soir je vois leur jolie collerette blanche se fermer sur leur cœur d'or, et chaque matin je les vois s'ouvrir toutes rougissantes; je compte les feuilles et les boutons, je les arrose, c'est une douce occupation. »

J'avais honte en écoutant Justin; mille réflexions me venaient à l'esprit, mille comparaisons qui n'étaient pas à ma louange, je dois le dire. Ce pauvre enfant, privé de tout, étendu depuis des années sur ce misérable grabat, savait recueillir des joies sereines dans cet obscur taudis, et moi, pour quelques semaines de captivité que chacun s'empressait à me faire bien douce, j'avais gémi, tempêté, crié, pleuré, dans ma jolie chambre aux rideaux blancs et roses, illuminés par un gai soleil. Je me rappelais mille fantaisies aussitôt oubliées que satisfaites. N'avait-il pas fallu un jour que le jardinier abandonnât un repiquage, au grand péril de la vie pour les jeunes élèves qui se desséchaient au soleil, afin de mettre en pots les salades de mon petit jardin et me les apporter sur mon lit. Hélas! ces pauvres laitues, je les vois encore, comme elles étaient vertes et montées. J'exigeai néanmoins qu'on les assaisonnât séance tenante, pour les faire manger sous mes yeux, ce à quoi ma pauvre bonne ne se résigna qu'avec mille grimaces, tant elles étaient amères.

« De la vraie chicorée! disait-elle. »

Justin s'était tu en remarquant mon air de réflexion.

« N'auriez-vous plus rien à me raconter lui demandai-je avec une certaine inquiétude, tant je prenais plaisir à ces naïves causeries, si nouvelles pour moi.

— Oh que si! reprit-il; je n'en ai pas fini avec mes amis de la cour. Je ne vous ai pas parlé de mon prunier, n'est-ce pas?

— Non. Il y a de bonnes prunes?

— Quand je dis mon prunier, j'ai tort, car il est à l'hospice comme le reste, et puis je crois que les prunes ne sont pas fameuses; mais il est si joli au mois d'avril, quand il se couvre de fleurs blanches comme la neige. Et puis il y niche tant de petits oiseaux qui me font un concert dès trois heures du matin.

— Vous ne dormez donc pas, Justin!

— Je ne dors guère, me répondit-il de son ton tranquillement résigné; mais les nuits claires, je ne m'ennuie pas : la lune brille sur la croix d'or de la coupole, et alors je pense à ma première communion et au paradis. Elle est si belle à voir cette croix brillante qui monte dans le ciel. Et puis, la cour est toute blanche, avec seulement l'ombre de mon prunier et de mon sapin, car j'ai un sapin aussi. C'est mon jardin d'hiver. Quand toutes les feuilles sont tombées et que le prunier paraît mort, quand l'herbe de la cour est gelée et qu'on n'étend plus la lessive à l'air glacé, il me reste mon sapin, mon bel arbre toujours vert. Oh! le cher compagnon! regardez-le maintenant avec les grandes ombres qu'il étale sur le mur plein de soleil. Tout près de lui, il y a aussi ce petit arbuste d'un vert pâle avec des grappes roses. Le voyez-vous?

— C'est un groseillier du Japon, dis-je, après que Justin eut soulevé le grossier rideau de l'étroite fenêtre. Il y en a toute une haie dans notre jardin. Mais comment a-t-il poussé là!

— Dieu envoie la semence où il lui plaît, répondit mon petit ami, en levant vers le ciel ses grands yeux dont j'admirais sans m'en rendre compte la profondeur lumineuse. Qui donc, si ce n'est lui, a semé les petites marguerites dans l'herbe et les giroflées sur ce vieux mur? Oh! que je voudrais donc encore voir un printemps. Mais l'année prochaine je serai bien loin, ajouta-t-il avec un sourire qui me fit penser à un tableau de l'Ange gardien que j'avais dans ma chambre.

— Allez-vous donc partir, Justin? Et pour où donc?

— Pour le beau pays de là-haut dont on ne revient jamais. Mais chut! j'entends maman dans l'escalier, il ne faut pas qu'elle se doute que je pense à ces choses-là, la pauvre chère mère! »



Mon ami Justin. (P. 174, col. 1.)

Justin ne revit pas le printemps suivant. Depuis le jour où je lui dis adieu, bien des saisons ont passé; le prunier a refleuri souvent; souvent le sapin a étendu sous la neige ses vertes branches; la pluie des hivers a rouillé l'or de la croix qui le consolait dans ses nuits sans sommeil, mais la mémoire de mon petit camarade ne s'est pas effacée de mon cœur. Après s'être gravée dans mes souvenirs d'enfant comme une touchante et poétique apparition, elle est devenue plus tard pour moi une leçon et un exemple dont j'ai tâché de profiter. Grâce à lui, j'avais connu ces fêtes intérieures, ces joies de l'âme dont il avait été pour moi le premier révélateur, et je savais qu'il existe ici-bas des trésors que la rouille ne peut atteindre, que les malfaiteurs ne peuvent dérober.

Marie Maréchal.





Il fallut avoir recours au charpentier (P. 177, col. 1).

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XXIII

Questions de finances.

Le temps s'écoulait, et il y avait déjà près de deux années que Françoise avait quitté Plougastel. La veuve Pierzik, d'abord touchée de son obéissance, avait ensuite, peu à peu, en perdant l'habitude de la voir, perdu le souvenir de ses bonnes qualités; et elle essayait de temps en temps de vanter à son fils quelqu'une des filles du pays, qui ferait une brave femme et qui n'entrerait pas les mains vides dans la maison de son mari. Mais Yves restait inébranlable, et tout ce que Marion pouvait obtenir de lui, c'est qu'il attendrait à avoir les douze cents francs convenus pour aller chercher Françoise à Brest et commander le joueur de biniou.

Le trésor grossissait bien lentement, hélas! Françoise, avec toute l'économie possible, ne pouvait guère épargner plus de cent francs par an. Yves pouvait amasser davantage avec sa pêche ; mais il rencontrait toutes sortes de traverses. Dans un gros temps, sa barque avait eu des avaries ; il avait fallu avoir recours au charpentier pour la réparer, et perdre plusieurs jours de pêche. Une voile avait été emportée par un grain, et il avait fallu la remplacer ; par un hiver très-rude, la plupart des poules de Marion étaient mortes, et les autres avaient cessé de pondre, sans pour cela cesser de manger du grain, disait la veuve avec amertume. Sa récolte de pois avait manqué; la récolte des fraises, au contraire, avait été si abondante, qu'elles s'étaient vendues à vil prix : ce n'était presque pas la peine de les cueillir. Puis Marion avait fait une maladie, et Yves, qui avait des idées de la ville, sans doute parce qu'il avait beaucoup voyagé, avait voulu faire venir un médecin et acheter des drogues qui coûtaient très-cher, au lieu de laisser sa mère se guérir ou trépasser toute seule. Tout cela avait mangé l'argent à mesure qu'on le gagnait, et c'est pourquoi le trésor ne grossissait guère.

Cependant Françoise ne perdait pas courage; elle était patiente, elle comptait sur Yves comme Yves comptait sur elle : pourquoi se serait-elle désolée? Chaque pièce de monnaie qu'elle ajoutait à son épargne rapprochait le bienheureux jour où elle serait la femme d'Yves, où elle aurait une maison, une famille, une mère : qu'il y eût encore beaucoup de temps d'ici là, elle le savait, mais ce n'était pas une raison pour s'attrister; il y aurait de bonnes années qui dédommageraient des mauvaises, et les douze cents francs finiraient bien par se compléter.

Le jour où elle eut deux cents francs, elle ne se sentit pas de joie. Sa maîtresse parlait, depuis quelque temps, d'aller passer le jour de Noël à Landerneau, chez des amis ; elle ne l'emmènerait pas, car Maurice était assez grand maintenant pour se passer de ses soins, et d'ailleurs Lucie s'occuperait de lui. Françoise demanderait un congé pour cette journée-là, et elle irait revoir Plougastel. Quel bonheur de faire gaiement le chemin qu'elle avait fait si tristement deux années plus tôt ! Elle irait à pied jusqu'au passage ; elle verrait venir le bateau,

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

elle appellerait le vieux Allanic... Toutes les figures qu'elle pourrait rencontrer sur la grève ou dans le village lui revenaient en mémoire, et elle leur trouvait à toutes un air ami. Les petits enfants devaient avoir bien grandi! les reconnaîtrait-elle? Et Yves, où le trouverait-elle? Peut-être sur la plage, revenant de la pêche ; peut-être chez sa mère, peut-être au cimetière, où il serait allé pour soigner les tombes en souvenir d'elle. Car il ne les avait pas négligées, elle en était bien sûre, aussi sûre que du bonheur qu'elle aurait à les revoir. Et la Pierzik, comment l'accueillerait-elle? Françoise était bien décidée à ne pas lui laisser le temps de lui faire mauvaise mine ; elle irait tout droit à elle, avec ses deux cents francs dans la main, et elle lui dirait : « Bonjour, mère Pierzik, je vous apporte mon argent pour que vous le mettiez avec celui d'Yves. » Marion compterait les belles pièces d'argent, et certainement elle serait contente d'en recevoir un si grand nombre à la fois. Quelles bonnes heures ils passeraient ensemble tous les trois, et comme elle saurait bien faire comprendre à Marion qu'elle serait une bonne fille pour elle, et une bonne femme pour son fils! Françoise y pensait le jour et la nuit, et elle se représentait sans cesse tous les détails de cette journée, dont quelques semaines seulement la séparaient encore.

Un jour d'hiver qu'elle était allée faire une commission dans la Grande-Rue, et qu'elle se réchauffait le cœur à la chaleur de ses rêves, pendant que la bise glaçait ses joues, elle se sentit retenue par son tablier.

« La charité, s'il vous plaît! » disait une petite voix tremblante. Elle se retourna et aperçut un jeune enfant qu'elle reconnut : il est vrai que le pauvre petit n'avait guère grandi depuis qu'elle l'avait laissé à Plougastel.

« C'est toi, Jean Trévirec? lui dit-elle. Qu'est-ce que tu fais ici? Est-ce que tu mendies pour acheter du sucre? c'est vilain, quand on a du pain de gagné chez soi! »

L'enfant la regardait avec étonnement; il ne l'avait pas reconnue. Mais il comprit ses reproches, car il lui dit en pleurant :

« Il n'y a pas de pain à la maison, et personne n'a mangé aujourd'hui. Un petit morceau de pain, s'il vous plaît!

— Est-ce que ton père ne gagne plus d'argent? Et ta mère, que fait-elle? vous ne demeurez donc plus à Plougastel? Tu ne me reconnais pas? Tu ne te rappelles pas Françoise?

— Ah! si! dit le petit, dont le regard s'éclaircit. Donne-moi un morceau de pain, ma bonne Françoise! j'ai si grand'faim! »

Françoise, émue de pitié, entra chez un boulanger et acheta un pain à l'enfant.

« Oh! merci! dit le pauvre petit. Comme ils vont être contents, tous! Viens les voir, Françoise, viens avec moi.

— Où demeurez-vous?

— Tout près d'ici, dans la troisième *venelle.* »

Les *venelles* (je ne sais pas si ce vieux mot est encore employé ailleurs qu'à Brest) sont sept étroites petites rues, qui n'ont pas d'autre nom que: première venelle, deuxième venelle, et ainsi de suite. Elles sont parallèles les unes aux autres, et forment le quartier le plus misérable de la ville. Françoise n'y était jamais venue. Elle suivit l'enfant, en se demandant comment les Trévirec, qu'elle avait connus gagnant bien leur vie à Plougastel, se trouvaient manquer de pain dans une *venelle* de Brest.

L'enfant s'enfonça dans la troisième venelle, et Françoise se sentit glacée par son humidité sombre. Au milieu de la venelle, un ruisseau d'eau sale ; à toutes les fenêtres, des loques sans couleur et sans nom ; sur toutes les portes, des enfants en guenilles qui grouillaient dans la boue. La rue était si étroite, que les fumées et les vapeurs qui sortaient des maisons et les haleines condensées par le froid formaient un brouillard qui empêchait de voir le bout : on eût cru qu'elle n'avait pas de fin. L'enfant monta les marches dégradées d'un vieux perron veuf de sa rampe, et entra dans une misérable chambre.

Certes, Françoise connaissait la pauvreté, et les haillons des mendiants qui s'en vont chanter à la porte des fermes et demander le pain quotidien et l'hospitalité de la grange n'avaient rien de nouveau ou d'effrayant pour elle; mais quelle différence entre la pauvreté des campagnes, qui garde au moins sa part d'air et de soleil, et la misère des grandes villes! Oui, les plus pauvres habitations de Plougastel n'étaient guère plus belles que cette chambre à peine éclairée où s'entassait toute une famille ; mais à Plougastel l'aïeule pouvait s'asseoir dehors sur le banc de pierre, et réchauffer ses vieux membres roidis au moindre rayon de soleil; les petits enfants pouvaient jouer à ses pieds sur l'herbe verte du chemin ou sur le sable fin et les cailloux polis de la grève ; et au lieu de la venelle obscure et infecte, les pauvres gens avaient devant eux la riante campagne et la vaste rade où se mire le ciel. Françoise frissonna et se dit : « Pauvres malheureux! Comment sont-ils venus ici? »

On la reconnut, on l'accueillit comme une amie ; la mère la remercia en pleurant quand elle sut que le pain venait d'elle, et c'était pitié de voir les enfants, hâves et avides, saisir leur portion, au risque de se faire blesser, avant que la mère eût achevé de la couper. C'était pitié de voir la grand'mère étendre aussi ses vieilles mains tremblantes vers un morceau de pain, et d'entendre le père, du fond de son lit clos, dire d'une voix rendue creuse par la misère : « Ce ne sera donc pas aujourd'hui que nous mourrons de faim! »

La mère raconta leur triste histoire à la jeune fille. Trévirec était bon ouvrier, mais on paye peu

dans les villages, et il avait cru gagner davantage à Brest : il était venu l'année précédente s'y établir avec sa famille. Il n'avait pas été long à s'en repentir : si les journées étaient mieux payées à Brest qu'à Plougastel, la vie y était plus chère aussi. Il avait fallu réduire la nourriture, ne boire que de l'eau, quitter la grande chambre qu'on avait louée en arrivant pour une plus petite et plus sombre; et quand les vêtements s'étaient usés, on avait dû les raccommoder jusqu'au dernier lambeau, et enfin les porter en haillons : il ne restait pas de quoi les remplacer, quand on avait payé le pain de chaque jour. Puis, réduisant toujours les dépenses, on était venu se loger au fond d'une venelle; et là, le manque d'air aidant, les enfants et la vieille mère étaient tombés malades, et la mère avait dû rester à la maison pour les soigner, au lieu de gagner quelques sous au marché à porter des paniers de poisson ou de légumes. Enfin, le père s'était blessé au pied, et alors la misère complète était tombée sur la pauvre famille. On avait acheté à crédit, on avait prié le propriétaire d'attendre; maintenant, le boulanger ne voulait plus donner de pain, et il fallait que les enfants allassent mendier par les rues; on devait trois mois de loyer, et le père, guéri de son pied, ne l'était pas de la fièvre qui le minait et l'empêchait de reprendre son travail.



On accueillit Françoise comme une amie. (P. 178, col. 2.)

« Ah! si nous pouvions retourner à Plougastel! soupira la grand'mère quand sa fille eut achevé ce triste récit.

— Vous devriez y aller voir, dit Françoise; peut-être que vous y retrouveriez de l'ouvrage, et que votre mari s'y guérirait.

— Si nous y étions! répondit la Trévirec. Notre ancienne maison est libre de la semaine dernière, et on nous la relouerait bien; Hervé, que j'ai vu sur le port, m'a dit que Trévirec n'aurait qu'à se montrer pour retrouver toutes ses pratiques; et la grand'mère et moi nous gagnerions encore quelque chose à travailler pour les uns et les autres, sans compter que Jean et sa grande sœur ne nous coûteraient guère à nourrir : ils feraient des commissions pour une écuelle de soupe ou un morceau de pain. Ici les enfants ne sont bons à rien du tout.

— Eh bien! il faut partir tout de suite, dit Françoise.

— Et nos dettes! Le propriétaire ferait vendre nos pauvres meubles et les outils de mon mari : qu'est-ce que nous deviendrions après cela? Et le boulanger, à qui nous devons aussi! nous ne pouvons pas nous sauver comme des voleurs. Pour pouvoir nous en aller, il nous faudrait quarante francs! »

Françoise ne répondit pas : la somme lui sem-

blait tellement énorme, qu'elle ne trouvait aucune consolation à donner à ces pauvres gens.

« Vous n'auriez pas une vieille jupe à me donner pour ma fille aînée? dit la Trévirec. Elle est obligée de rester couchée, parce qu'elle n'a rien à se mettre sur le corps.

— Si.... je vais chercher... je reviendrai, » dit Françoise. Et elle se leva pour s'en aller, car elle devait rentrer pour le goûter et la promenade des enfants.

Toute la journée elle ne pensa qu'à ses pauvres compatriotes, et les enfants trouvèrent qu'elle était bien distraite, et qu'elle ne se prêtait guère à leurs jeux. Quand elle les eut ramenés à la maison, elle demanda la permission de sortir pour une demi-heure, et le petit Jean Trévirec, qui allait de temps en temps au bout de la venelle pour guetter « la bonne Françoise, qui avait promis de revenir », l'aperçut bientôt qui arrivait de toute la vitesse de ses jambes.

« Tenez! dit-elle d'une voix haletante en jetant un paquet sur la table, voici de quoi habiller vos enfants. Arrangez une jupe à votre fille dès ce soir, mère Trévirec, pour qu'elle puisse partir avec vous : voilà vos quarante francs! »

Et elle étala sur la table une pile de pièces de cinq francs, qui se couchèrent les unes sur les autres comme des capucins de cartes avec un tintement des plus réjouissants.

« Huit pièces d'argent! s'écria la mère, qui n'en croyait ni ses oreilles ni ses yeux. Est-ce votre maîtresse qui a pitié de nous? Ah! la chère dame! que le bon Dieu lui rende cela en paradis!

— Non... je ne lui en ai pas parlé... elle ne vous connaît pas, voyez-vous... c'est de l'argent que j'avais...

— Vous! donner tout cela! vous n'êtes pas riche, Françoise... comment ferez-vous?

— Je ne manque de rien chez mes maîtres, moi, je n'ai ni faim ni soif. Prenez cet argent, et partez tout de suite.

— Ne le prends pas, femme! dit la voix du pauvre malade; c'est sa dot pour se marier avec Yves Pierzik, qui l'attend depuis si longtemps...

— Pierre! tes enfants mourront! » s'écria la pauvre femme d'une voix suppliante.

Françoise lui mit l'argent dans la main et referma les doigts sur les pièces.

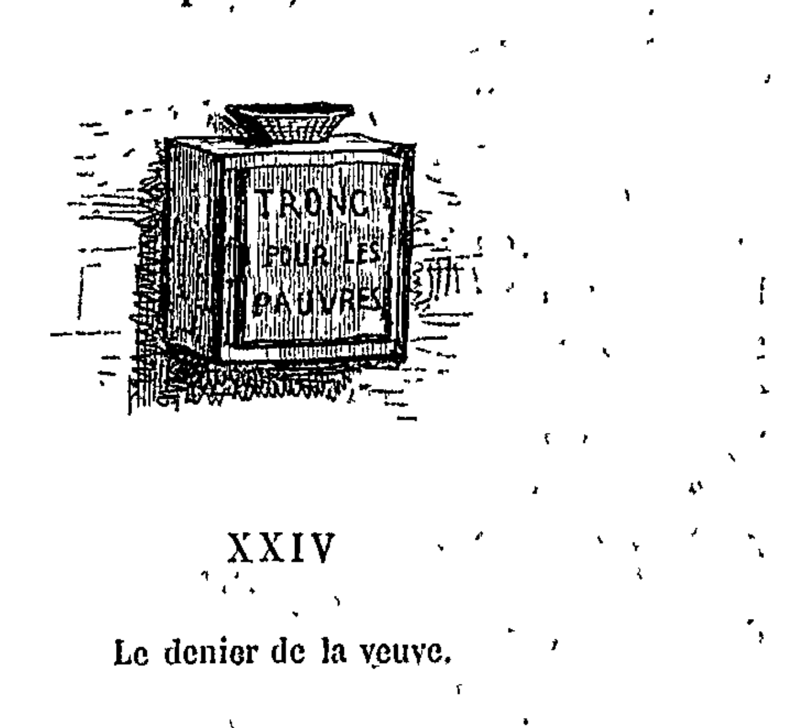
« Prenez-le, je le veux; je me marierai un peu plus tard, Yves m'attendra. Yves est trop bon chrétien pour m'en vouloir, et s'il était là, il dirait que cela porte malheur d'avoir le cœur dur pour son prochain, et que nous ne pourrions pas être heureux dans notre ménage si nous vous savions ici à mourir de faim quand nous aurions pu l'empêcher. Adieu, partez dès demain, je vous en prie.

— Dès le matin! je vais aller tout à l'heure payer toutes nos dettes, et je ferai ensuite nos paquets. Que Dieu vous le rende, Françoise!

— Si je peux jamais faire quelque chose pour vous, dit le malade, le jour où cela m'arrivera sera le meilleur de ma vie; ne l'oubliez pas, Françoise! »

La vieille grand'mère l'attira vers elle.

« Françoise, lui dit-elle, tu es une bonne fille. Tu t'es élevée toute seule dans la misère et dans le chagrin, sans que personne s'occupât de te donner la connaissance du bien et du mal, et tu es devenue meilleure et plus chrétienne que tant d'autres qui ont leur père et leur mère, et qui ne chôment ni de bons exemples ni de bons conseils. C'est pourquoi Dieu te bénira, et moi, qui suis vieille et qui m'en irai bientôt vers lui, je lui raconterai ce que tu as fait pour nous, et je le prierai de te donner le bonheur que tu mérites. Va, ma fille, Dieu est juste, et tu auras ta récompense, bien sûr! »



XXIV

Le denier de la veuve.

Françoise dormit bien cette nuit-là, et le lendemain, en arrivant sur le port à l'heure où les pêcheurs de Plougastel s'en retournent après avoir vendu leur poisson, elle eut le plaisir de voir toute la famille Trévirec sur le point de s'embarquer. Les pêcheurs leur donnaient le passage gratis, à eux et à leur pauvre mobilier. La fille aînée était habillée de la jupe de Françoise, les petits enfants riaient et sautaient de joie, et le malade avait trouvé la force de venir sans appui jusqu'au port : l'espérance lui rendait déjà la santé. Françoise était allée chez eux les chercher; elle avait encore un paquet à leur remettre. Le matin, en rangeant le linge des enfants, elle avait trouvé des bas et différents petits objets hors de service, et elle les avait demandés à sa maîtresse pour les petits Trévirec. Lucie voulut accompagner Françoise pour voir les pauvres gens; elle causa avec les enfants, et apprit d'eux la bienfaisance de Françoise, qui ne s'en était pas vantée.

Françoise regarda les voyageurs s'éloigner, et répondit à leurs signaux aussi longtemps qu'elle put les voir. Elle se représentait leur arrivée, l'accueil que leur feraient leurs amis, le bonheur des petits en retrouvant les jolis cailloux de la grève, et elle se réjouissait de la part qu'elle avait prise à ce bonheur. Mais une pensée lui vint : les Trévirec raconteraient sûrement à tout le village ce qui leur

était arrivé; ils feraient l'éloge de Françoise, sans doute... Oui, mais que dirait la Pierzik? Elle n'était pas inquiète d'Yves : il aurait peut-être un peu de regret aux quarante francs, qui faisaient au moins quatre mois des économies de Françoise; mais il était si bon garçon, qu'il se dirait bien vite : Françoise ne pouvait pas faire autrement, et qu'il ne l'en estimerait que davantage. Mais Marion! n'allait-elle point croire que Françoise ne se souciait plus d'épouser son fils, puisqu'elle dépensait l'argent de sa dot? Au moins dirait-elle qu'elle n'était guère pressée d'être sa fille et de devenir la femme d'un pauvre garçon qui s'épuisait à travailler pour elle quand il aurait si bien pu choisir parmi les filles les plus riches du pays. Et la pauvre Françoise sentit s'évanouir la joie que sa bonne action lui avait mise au cœur. Si la Pierzik se fâchait tout à fait! si elle persuadait à Yves que sa fiancée ne regardant pas à retarder leur mariage, il n'avait pas de raison pour être plus pressé qu'elle! A force de creuser son inquiétude, Françoise finit par se demander si elle avait bien fait de céder à son premier mouvement. Cet argent qu'elle avait donné, était-il bien à elle? Si ç'eût été un dépôt, et non son propre gain, aurait-elle pu, quelle que fût la misère des Trévirec, leur donner ces quarante francs? Non, sans doute! Eh bien, n'était-ce pas comme un dépôt, cette somme qu'elle avait promis d'épargner et de garder pour la joindre aux économies d'Yves Pierzik? Avait-elle eu le droit, pendant qu'il se privait de tout pour augmenter sou à sou leur trésor commun, d'en distraire une somme aussi considérable? N'était-ce pas comme si, déjà mariée, elle volait cet argent à son mari? Et la pauvre fille, pour la première fois de sa vie, ne distinguait plus clairement le bien du mal.

Elle était toute triste quand elle vint s'asseoir avec la corbeille aux bas dans la pièce où Lucie prenait sa leçon. Tout en travaillant, pendant que la petite fille écrivait sous la dictée, elle roulait toujours la même pensée dans son esprit : « Ai-je bien fait? Si j'étais seulement sûre d'avoir bien fait! » Elle se posait pour la vingtième fois cette question sans pouvoir la résoudre, lorsque Mlle Paurel éleva la voix.

Elle courut se jeter au cou de Françoise. (P. 181, col. 2.)

« Allons, Lucie, lisez-moi tout haut ce que vous venez d'écrire, et tâchez de bien le comprendre : il faudra me l'apprendre par cœur pour demain. »

Lucie avait compris, car, avant de commencer, elle jeta un rapide regard du côté de Françoise. Puis, d'une voix claire et distincte, et pourtant émue, elle lut :

« Jésus, étant assis vis-à-vis du tronc, considérait » de quelle manière le peuple y jetait de l'argent; » et plusieurs gens riches en mettaient beaucoup.

» Il vint aussi une pauvre veuve, qui y mit seulement deux petites pièces, de la valeur d'un quart » de sou.

» Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur » dit : Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve » a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le » tronc;

» Car tous les autres ont donné de leur abon» dance; mais » celle-ci a don» né de son in» digence même » tout ce qui lui » restait pour » vivre. »

— Eh bien, mon enfant, avez-vous compris ce que cela veut dire? demanda l'institutrice lorsque Lucie s'arrêta. Quelle était la personne la plus charitable de toutes celles qui mettaient leur aumône dans le tronc? »

Lucie était bien loin de Jérusalem et de son temple; pour elle, les paroles de Jésus étaient vivantes, et s'appliquaient à la pauvre servante qu'elle avait vue le matin, comme la veuve, donner de son indigence même. Aussi, répondant à sa propre pensée, elle s'écria :

« C'est Françoise! » et elle courut se jeter au cou de sa bonne, qu'elle étreignit de toutes ses forces.

L'institutrice la regardait avec étonnement.

« Oui, c'est Françoise! répéta la petite. C'est Françoise qui est la pauvre veuve; c'est Françoise qui est pauvre, et qui a donné son argent à des malheureux pour les faire retourner dans leur pays; c'est elle qui est la plus charitable, ma chère bonne Françoise! »

Françoise était consolée. Elle expliqua à Mlle Paurel, qui demandait à comprendre, ce qui s'était passé depuis la veille; mais elle ne lui dit pas qu'en sacrifiant cet argent, c'était peut-être son bonheur qu'elle sacrifiait. Françoise n'éprouvait pas le besoin

de se faire valoir, et elle n'aimait pas à se vanter. Mais elle se sentait le cœur léger, et elle reçut avec joie les éloges de l'institutrice; tous ses doutes s'étaient dissipés, et elle était désormais sûre d'avoir bien fait. Après la leçon, elle conduisit les enfants sur le Champ-de-Bataille, car la saison s'avançait, et il faisait trop froid sur le cours d'Ajot, exposé au vent de la mer. Françoise, qui ne craignait pas les rhumes, vu la manière dont elle avait passé son enfance, aimait le cours d'Ajot, d'où la rade est si belle au soleil couchant. Mais elle veillait sur les enfants qui lui étaient confiés, et elle avait toujours soin de rentrer avant le crépuscule. Ce jour-là, elle put laisser les enfants jouer un peu plus tard qu'à l'ordinaire, car l'air était doux et le ciel serein; cela fut cause qu'Yves, qui accourut tout essoufflé vers la fin de la journée, la trouva encore sur la promenade.

« Je t'ai cherchée sur le cours d'Ajot, et ne te trouvant pas, je suis accouru ici, lui dit-il; je craignais de ne plus te trouver, et je n'aurais pas osé aller chez tes maîtres.

— Que me veux-tu donc? dit Françoise, que ses craintes reprenaient.

— Je veux te dire, si tu ne le sais pas, et tu es bien capable de ne pas le savoir, que tu es la meilleure fille de la terre. Les Trévirec sont arrivés là-bas, et tu peux penser qu'ils ont chanté tes louanges: on ne parle que de toi à Plougastel.

— Et ta mère? demanda Françoise.

— Ma mère? elle s'est fâchée d'abord, comme de juste; tu peux bien deviner tout ce qu'elle a dit, je n'ai pas besoin de te le répéter. Mais elle a fini par entendre raison. Seulement, comme je pensais que quelqu'un de Plougastel aurait pu venir par ici et te rapporter ses mauvaises paroles, je me suis dépêché d'amarrer ma barque, et j'ai pris le bac pour venir te voir, et te dire que je t'aime encore plus qu'avant cette aventure-là; j'aurais pourtant cru que ce n'était pas possible.

— Ah! mon brave Yves! dit Françoise tout à fait rassurée, tu ne m'en veux donc pas?

— T'en vouloir? j'aurais donc un bien mauvais cœur! Non, ma Françoise, je ne t'en veux pas; je vais travailler double, et la bourse se remplira bientôt, j'espère; ta bonne action doit nous porter bonheur. »

A suivre. Mme Colomb.



LA COLOMBE DE POMPÉI

En 1831, lors des fouilles qui mirent à découvert la maison dite *du Faune*, une des plus charmantes résidences de Pompéi, on trouva dans une niche, au-dessus de la porte du jardin, le squelette d'une colombe encore posée sur ses œufs.

Comme les autres habitants de la maison, le pauvre animal avait été surpris par l'éruption. Maîtres et domestiques s'étaient enfuis précipitamment, emportant sans doute avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux. Seule, parmi les êtres vivants qui peuplaient cette demeure, la colombe était restée.

N'avait-elle pas aperçu, du haut de son nid, cette épaisse colonne de fumée s'échappant des flancs du Vésuve, montant dans les airs à une hauteur prodigieuse, obscurcissant la lumière du soleil, et couvrant la terre de son ombre sur une étendue de plus de trois lieues? N'avait-elle pas senti les exhalaisons sulfureuses qui remplissaient l'air, les vapeurs méphitiques qui accompagnaient le terrible phénomène? — N'avait-elle pas vu descendre, par les crevasses de la montagne en courroux, ces torrents d'une boue épaisse et noire qui se précipitaient en bouillonnant à travers les jardins, les rues et les places de la ville envahie?

Mieux qu'aucune autre créature vivante cependant, les oiseaux pressentent ces grandes perturbations qui viennent à certaines heures épouvanter notre globe: Leur instinct les éclaire où notre raison nous aveugle.

Que lui fallait il donc pour s'éloigner de ces lieux frappés comme Sodome et Gomorrhe, les villes à jamais maudites?

Un coup d'aile! un seul coup de ces rames légères et de ce gouvernail obéissant! Un seul coup de cet appareil de navigation aérienne, si simple et si puissant!

Oui, mais pour fuir il aurait fallu abandonner les doux trésors du nid. La mère ne bouge pas! Et tandis qu'autour d'elle tombait, comme une effroyable avalanche, la pluie de pierres et de cendres chaudes, elle resta sur le nid, gardienne vigilante et sublime de ces petits qui ne devaient jamais voir le jour.

Dix-sept siècles plus tard, Pompéi, la ville morte, sortait enfin de son linceul de lave, et renaissait à la lumière. Comme à la veille de l'éruption, le Vésuve lançait au ciel ses légers panaches de fumée blanche, la mer baignait les rochers de Sorrente de ses flots limpides et bleus, et la pauvre colombe, victime héroïque de son amour maternel, couvait encore les œufs qu'elle n'avait pu sauver.

LES ALLIANCES CHEZ LES OISEAUX

L'ORFRAIE ET LE QUISCALE

Une des plus curieuses alliances entre les oiseaux est celle que l'on observe perpétuellement entre l'orfraie américaine et le quiscale versicolore.

Nous n'apprendrons à personne ce que c'est que l'orfraie, que les Américains appellent « fishhawk », faucon du poisson, et les naturalistes *Pandion haliaetus*. Mais le quiscale est moins connu sans doute.

Les gens du pays le nomment « purple-crackle », c'est-à-dire le geai pourpre. Le groupe des *Quiscalinés* est en effet voisin des geais; et l'espèce dont nous parlons, qui semble noire de loin, est en réalité d'un pourpre très-foncé, passant suivant la lumière au vert, au violet, au bronzé, avec ce chatoiement particulier aux geais, qui rappelle le brillant du satin.

Le quiscale versicolore a des instincts de société. Il se voit en troupes immenses, rasant la terre comme notre étourneau, et faisant avec ses ailes un vacarme épouvantable. Wilson, qui a été témoin d'un de ces passages, le raconte ainsi :

« C'était vers le 20 janvier. Je me trouvais à quelque milles des bords du Roanoke, quand je rencontrai une de ces prodigieuses armées de geais. Ils s'élevèrent des champs tout autour de moi avec un bruit de tonnerre, et, s'abattant le long de la route et sur les haies, ils les couvrirent absolument : tout en était noir. Quand ils s'enlevèrent de nouveau, après quelques évolutions, ils allèrent se poser sur la cime des grands bois dépouillés de feuilles. L'effet fut singulier, saisissant : tous les arbres, sur une énorme étendue, parurent tendus de deuil; et, pendant ce temps, les chants et les cris des geais ressemblaient au retentissement d'une grande cataracte, grossissant et mourant avec les fluctuations de la brise qui apportait cette musique à mon oreille. »

Ces oiseaux nichent comme ils voyagent, en sociétés, non pas aussi nombreuses, mais formées de quinze ou vingt familles établies dans un grand arbre. Leurs nids sont fait de racines, d'herbes, maçonnés avec de la terre, et soigneusement matelassés de crin et de foin d'une extrême finesse.

Si nous nous rappelons les mœurs batailleuses et criardes des geais de nos pays, nous comprendrons aisément que ces colonies sont bien défendues. Cependant, comme elles sont souvent beaucoup moins nombreuses que nous ne venons de l'indiquer, elles recherchent l'alliance d'un plus puissant guerrier : et il parait qu'elles n'en ont pas trouvé de mieux disposé que l'orfraie.

L'orfraie, comme un grand nombre d'oiseaux de proie, vient tous les ans faire son nid au même endroit, sur le sommet du même arbre; et, comme elle bâtit toujours le nouveau sur les restes accumulés des anciens, il arrive qu'en peu de temps ce nid est un énorme édifice, contenant souvent une grande charretée de matériaux. C'est tout autant qu'un nid d'aigle! Seulement celui-ci, posé sur une roche, n'est qu'un amas grossier de bâtons et de bûches; celui de l'orfraie est plus soigné : quoiqu'il consiste essentiellement, comme l'autre, en morceaux de bois gros comme des manches à balai et longs d'un mètre, il est du moins rempli de fagots plus menus, et garni de bottes de paille, de foin, d'herbes sèches, et de larges morceaux de varech. Cet ensemble est tellement solide, que lorsque, l'arbre étant mort, le nid vient à tomber, les morceaux demeurent entiers comme d'énormes masses.

Malgré toutes les précautions de l'orfraie, cet amas de matériaux irréguliers laisse çà et là des interstices. Et ce sont ces trous que les quiscales ont été choisir pour domicile!

Quatre ou cinq paires parfois habitent ainsi dans le nid de la même orfraie, ressemblant, dit Wilson, à d'humbles vassaux autour du château de leur seigneur. L'orfraie va pêcher, revient, distribue la pâture à ses petits, sans paraître se soucier en aucune manière de la colonie qui vit au-dessous d'elle. Les quiscales, de leur côté, pondent, couvent, élèvent leurs petits dans la sécurité la plus entière, sans s'effrayer le moins du monde des allées et venues de leur redoutable voisin.

Il y a mieux. Lorsque tous les interstices de l'aire sont remplis de ménages et de couvées, plusieurs couples, qui n'ont pu y trouver place, viennent faire leur nid sur les branches les plus rapprochées, comme des cabanes de paysans sous la protection d'une place de guerre.

On ne sait si l'orfraie s'occupe de maintenir le bon ordre parmi les quiscales. Mais on a pu remarquer que ceux-ci, malgré leur humeur bruyante et leur naturel remuant, vivent là dans une harmonie parfaite. Chacun reste chez soi, tranquille, en pleine sécurité. Bien plus, une sorte de ligue semble s'être établie entre tous les voisins pour la garde et la défense des propriétés et des petits les uns des autres. L'orfraie ne permet à aucun oiseau de s'aventurer aux environs de la forteresse qui abrite les confiants quiscales; et ceux-ci, en retour, quand l'orfraie est absente, veillent sur sa couvée avec sollicitude : et, au besoin, leurs cris éclatants l'avertiraient d'un danger que leurs forces réunies ne suffiraient pas à éloigner.

Maintenant, qui pourra dire où cette singulière alliance prend sa source? Pourquoi des quiscales viennent-ils nicher dans l'aire de l'orfraie, quand ils pourraient s'en passer, puisque le plus grand nombre niche ailleurs?

Sans doute ils trouvent là un abri complet, solide, impénétrable. Mais pourquoi l'orfraie, au lieu de les chasser, les laisse-t-elle y vivre dans une paix

profonde ? Est-ce qu'elle sait — ce qui est possible — que, incomparablement supérieure à un geai isolé, elle ne serait peut-être pas la plus forte contre toute une troupe ? Mais alors pourquoi les geais ne l'expulsent-ils pas de sa demeure? Et d'ailleurs il y a des oiseaux de proie bien moins grands, bien moins redoutables que l'orfraie : pourquoi s'en prendraient-ils à celle-ci toute seule ?

Est-ce à cause de son genre de vie, de sa nourriture composée de poisson? Là est peut-être la solution du problème, quoiqu'il nous soit jusqu'ici absolument impossible de deviner ce qu'il peut y avoir de commun entre l'alimentation d'un passereau des arbres et celle d'un faucon pêcheur. Donc, mystère absolu ! La nature a des lois merveilleuses ; mais le Créateur n'a pas jugé à propos de nous en divulguer toujours le secret.

H. DE LA BLANCHÈRE.

UNE VILLE MORTE

Dans le Pérou central, dans la province de Guarnay ou Huarney, on a découvert une ville antique enterrée sous le sable et le sol. L'endroit précis de la découverte se trouve entre la bourgade littorale de Gouarnay et l'embouchure d'un petit fleuve côtier dans le grand Océan.

Il y a bien vingt-cinq ans que l'on connaît cette ville, mais c'est maintenant seulement qu'on la déblaye. Dans les maisons de pierre de cette cité morte, généralement bien conservées, on a déjà trouvé de nombreuses monnaies en état parfait, beaucoup d'outils, d'ustensiles, d'objets domestiques. Cette Pompéi américaine est comme un livre, où nous lirons la vie intérieure, les mœurs, les usages des anciens Péruviens.

LE PAYS DES FOURRURES

Les mots : pelleteries fines, pelleteries communes, n'indiquent pas une différence d'espèce, quant aux animaux qui fournissent les dépouilles : ce sont toujours des peaux de martre, d'écureuil, de renard, de loup, mais recueillies sous tel ou tel climat. La fourrure se garnit aux dépens de la peau ; et la densité du poil, qui est en raison inverse de l'épaisseur du derme, va croissant du Midi au Nord, toutes choses étant égales d'ailleurs. Dans les pays glacés, le pelage est touffu, la peau mince, légère et souple ; tandis qu'au Sud le poil est rare, le cuir épais et lourd.

Il ne suffit même pas que l'animal habite un pays froid ; il faut qu'on le tue en hiver ; et plus la saison est rigoureuse, plus sa robe a de valeur. L'influence est tellement prononcée, qu'on peut reconnaître si une dépouille, prise cependant en bonne saison, l'a été à une époque où la température s'était adoucie.

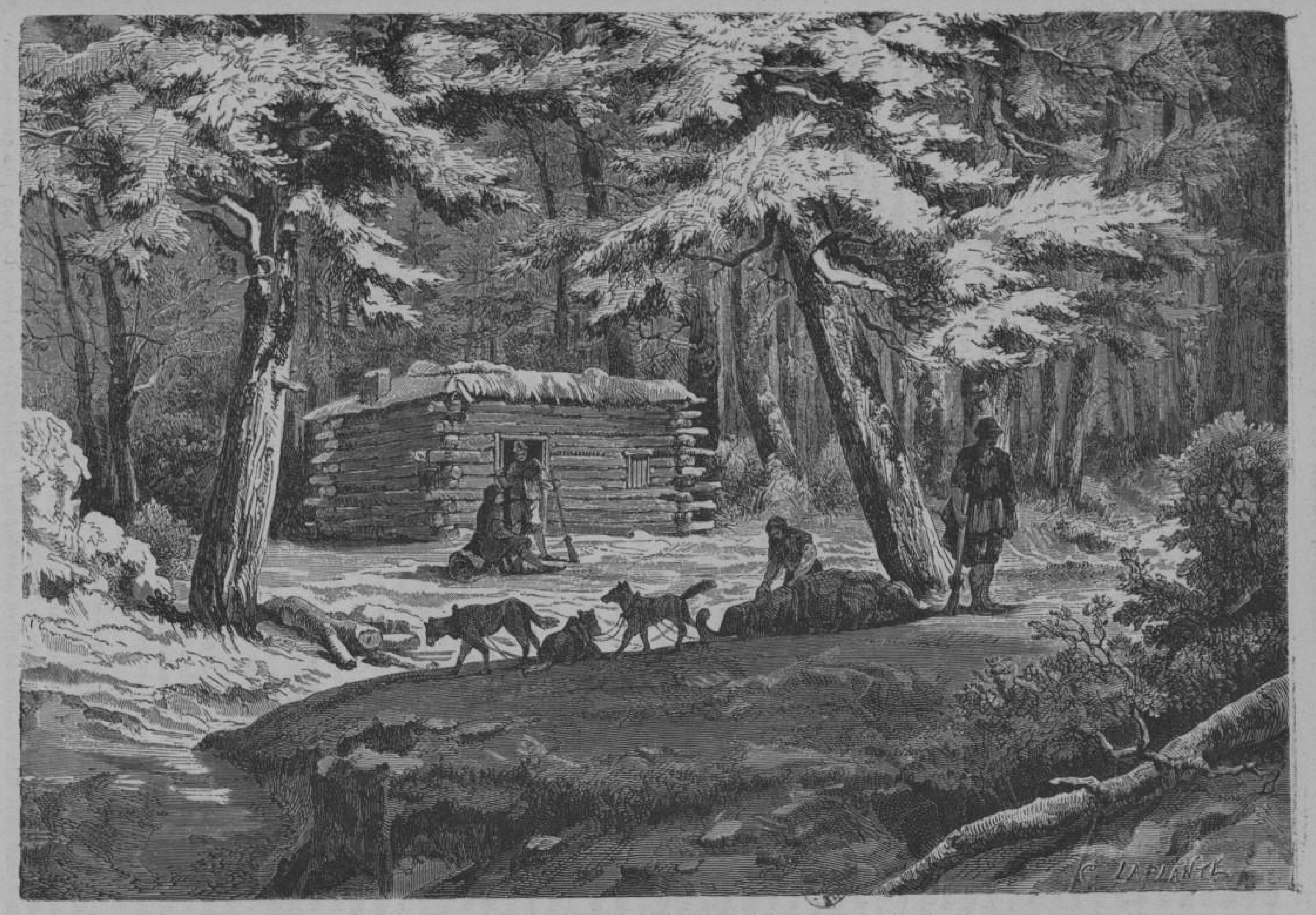
Non-seulement la fourrure d'été est moins épaisse et moins belle, mais elle est moins solide. Aussitôt que les chaleurs commencent, la peau se dilate, elle rougit, se souffle et le poil tombe. Les premiers froids la font verdir; puis elle se fourre d'un duvet moelleux; en même temps elle s'affine, se sèche et devient blanche. Son poil est alors brillant, doux et chaud; enfin, plus résistante et beaucoup mieux garnie, elle pèse moitié moins que dans les beaux jours.

La pelleterie fine est donc une production du Nord, ou, pour mieux dire, des climats rigoureux, dont les rudes hivers ne lui suffisent même pas; il lui faut une certaine qualité de froid pour qu'elle acquière toute sa valeur : tel point de la zone glaciale en fournit de bien moins belle que certaines régions d'une latitude assez basse.

C'est au nord de l'Asie et de l'Amérique qu'est le véritable pays des fourrures : pays immense, où des fleuves géants prennent leur source et débouchent après un cours de 3 à 7000 kilomètres; où des lacs, aux colères océaniennes, enferment des centaines de milles entre leurs rives; où la plaine est sans borne, la forêt sans issue; où elle s'éteint et fait place aux landes glacées; pays où tout devient excessif, la nuit et le jour, même la chaleur; où les extrêmes se rapprochent, les contraires se heurtent; où la vie sommeille, puis déborde, et triomphe de ce qui, en d'autres lieux, s'oppose à ses manifestations ou les anéantit.

Remontez le Saint-Laurent, côtoyez les grands lacs, descendez par le bassin du haut Missouri jusqu'au rivage californien, traversez le Pacifique, abordez chez les Mongols, longez extérieurement la falaise qui borde la Sibérie, gagnez l'Oural : vous aurez coupé 244 degrés de longitude; et la ligne que vous aurez tracée bornera au sud le pays de la fourrure, qui, allant coiffer le pôle, n'a pas de frontière septentrionale. Les colons et les mineurs lui ont enlevé de riches provinces; il perd chaque jour au midi un lambeau de forêt ou de savane, parfois un bassin tout entier; mais les villes qui s'y rencontrent, depuis Québec jusqu'à Tobolsk, sont nées du commerce des pelleteries; pour écrire leur histoire, il faudrait compulser les vieux livres de la traite du castor, ou les anciens rôles du tribut de la zibeline.

L'envahissement est rapide. Il y a une vingtaine d'années, Victoria (île de Vancouver) n'était qu'un entrepôt de la Compagnie de la Baie d'Hudson. L'or fut trouvé dans le voisinage; quelques semaines après, 30 000 hommes y étaient réunis; cinq ans plus tard, on y voyait de larges rues et des magasins où la brique avait remplacé le bois. La fourrure perdait à cela une de ses réserves, devenue la Colombie anglaise, de même qu'en 1844 l'Orégon s'était formé d'une autre partie de ses garennes. Depuis cette époque, les bords des Saskatchaouanes



Huttes des chasseurs de fourrures dans les forêts du nord de l'Amérique. (P. 186, col. 1.)

et de la rivière Rouge lui ont été pris; on lui enlèvera ceux de l'Amour; et quand elle n'aura plus rien dont on puisse vouloir, il lui restera les cavernes, les sommets de ses montagnes, la région boisée où l'hiver immobilise les fleuves pendant huit ou neuf mois; puis, au nord de la forêt, les plaines désolées qui vont rejoindre la banquise; bref, les deux tiers de la zone glaciale, qui chez elle étend ses frimas bien au delà des limites que nous leur connaissons en Europe.

Environ deux cents forts, protégés par une palissade ou par un mur bastionné; des tentes en feutre, en écorce ou en pelleterie; des huttes informes, groupées au nombre de trois ou quatre, rarement d'une dizaine, et souvent solitaires; des iourtes, éclairées par un trou ayant pour vitre un morceau de glace; de petits camps, formés de hangars (quatre perches et une peau de renne); des coupoles de neige; de chétives bourgades, dominées par un clocher et par deux maisons où demeurent le cosaque et le marchand; quelques villages, quelques fermes, une vingtaine de cités au bord des fleuves, et un certain nombre de bagnes sont disséminés dans cette froide étendue. Pour ceux qui les habitent, excepté les gens des villes et des localités minières, à part un petit nombre de colons et de pasteurs, il n'est pas d'autre commerce que celui des fourrures, pas d'autre industrie que celle qui l'alimente. La chasse et le transport de ses produits sont le grand travail; à peine si, dans les endroits privilégiés, la cueillette et la fenaison l'interrompent pendant quelques jours.

En été, la pêche fait diversion; la chasse n'en continue pas moins; seulement la proie diffère : l'oiseau abonde, le renne émigre par des routes connues, où il est facile de l'attendre; on poursuit le bison, le cerf et l'élan. C'est le bon temps des carnassiers; l'herbivore est gras, et le chasseur les épargne.

Tout à coup les feuilles jaunissent, la gelée a tué les fleurs; la neige tourbillonne. On prépare les traîneaux, on les remplit de munitions, de haches, d'appareils de chasse; on y met des vivres qui ne sont jamais copieux : farine, biscuit, orge, poisson sec ou pemmican, suivant les localités; et l'on part, quand la neige a durci.

Le jour s'en va, les rivières s'arrêtent, les pierres se fendent, la salive gèle avant d'arriver à terre, le mercure est solide. Pendant ce temps-là, chasseurs et trappeurs sont dans les bois ou dans les steppes. Chaque souffle du vent semble déchirer l'épiderme; à la cuisson succède l'engourdissement; si on laisse blanchir les parties affectées, c'est fini : elles sont gelées pour toujours.

Cependant ils chassent; non pas à courre et par bandes nombreuses, mais seul à seul, faisant des trappes, visitant les piéges, couchant à la belle étoile. Ils rampent dans la plaine, ou glissent dans le fourré sans faire craquer le givre, sans froisser une brindille. Si la neige, en se brisant, peut trahir le chasseur, il y taille au couteau chacun de ses pas, car à l'habileté qu'il déploie, répond la prudence des victimes. Depuis la belette jusqu'à l'élan, toutes les bêtes sont sur la défensive : traqueurs et traqués s'observent. Les générations passées ont transmis à leurs descendants l'expérience acquise, et la ruse et l'adresse ont grandi de part et d'autre.

Les sens ont perdu leur équilibre; le goût et l'odorat se sont atrophiés, le toucher n'a plus de délicatesse, mais l'oreille est devenue miraculeusement fine, et l'œil est d'une portée télescopique, sans pour cela être moins bien accommodé aux courtes distances, ni moins prompt à distinguer les objets. Si vite qu'il marche, le trappeur voit les plus petits détails, une feuille détournée, une plaque de mousse, un brin d'herbe, un trait de l'horizon, rien ne lui échappe; et sa mémoire gardera l'empreinte de ces perceptions rapides. Enfin l'esprit toujours en éveil tire de ces faits imperceptibles les conclusions les plus précises, et arrive à une sagacité qui, d'après les traces d'une action, permet de décrire celle-ci avec autant d'exactitude que si l'on y avait pris part.

La bête, de son côté, a étudié la guerre qui lui est faite. Pendant que le chasseur apprenait à découvrir les pistes, elle s'appliquait à dissimuler ses pas. Le danger reconnu, elle a modifié ses habitudes, et rendu sa recherche de plus en plus hasardeuse. Elle a émigré pour échapper à la lutte; ou bien, acceptant la partie, elle a bravé les piéges, et en est arrivée à exploiter le trappeur.

Ce n'est pas seulement dans les bois et dans les landes que la chasse domine toutes les pensées; elle est au fond de tous les calculs, de tous les rêves, comme de toutes les insomnies. On en parle dans les maisons comme au feu des bivouacs. C'est la chronique de la contrée : question de chasse, que les vieilles guerres de tribu à tribu; question de fourrure, que la conquête du sol. Prospérité et misère, tout s'y rapporte. L'offrande du Sibérien à ses idoles est un produit de sa chasse, et la plus ardente de ses prières est de faire une chasse heureuse. Le paradis du Peau-Rouge est un parc giboyeux, où celui qui fut grand chasseur retrouve les âmes de tous les animaux qu'il a vus; où la demeure du Grand-Esprit est tendue de fourrures d'un prix inestimable, parquetée de dards de porc-épic, et a pour plafond un dais de plumes étincelantes. Séjour de délices où vous conduit une musique harmonieuse, où vous recevez un accueil bienveillant, où l'on danse et où les vivres abondent. La contre-partie de cet Élysée indien est un lieu désolé, rempli d'arbres sans feuilles, où règne un hiver perpétuel, où les sanglots du vent sont la seule musique qu'on entende, et où l'on meurt perpétuellement de faim.

Hélas! Cet enfer est bien connu dans le pays qui nous occupe; et les meilleurs comme les pires en subissent les tortures. Ce n'est pas du vent et du froid qu'ils se plaignent, non plus que de la fa-

tigue et des obstacles. Rien ne les arrête : ni la nature du sol, ni les duretés du climat. Yakoute et Bois-brûlé n'emportent avec eux ni tente, ni pelisse; quand vient l'heure du repos, ils s'abritent comme ils peuvent, et s'endorment par quarante degrés de froid.

Pour qui possède une telle vigueur, la lutte est bonne, et la chasse, quand elle est fructueuse, a plus d'entraînement que de lassitude. Mais la proie diminue et se retire ; chaque année il faut aller plus loin ; les difficultés et les périls grandissent, les jeûnes se prolongent et la tristesse augmente au pays des fourrures, qui est la terre de la faim comme le désert brûlant est celle de la soif.

Mme Henriette Loreau.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

X (*suite.*)

Aventures au Mexique.

Nous traversâmes lentement le hameau sans y trouver un être vivant. Une seule maison, la plus grande, avait été presque épargnée; elle avait deux étages, et l'on montait au second avec une échelle. Là, nous trouverions du moins un abri pour la nuit, qui s'annonçait orageuse, et, derrière la maison, il y avait des hangars où nous pouvions attacher nos chevaux. Le premier soin à prendre était de leur donner à manger, car il était plus important de les nourrir que de nous nourrir nous-mêmes. Plusieurs hommes furent donc envoyés couper de l'herbe, et en rapportèrent bientôt une quantité suffisante. Comme la plupart des Mexicains avaient, ainsi que nous, apporté des vivres, nous étions pourvus de ce côté. Le consentement unanime avait reconnu le capitaine Driscoll comme chef et chargé de prendre les mesures nécessaires à notre sécurité pour cette nuit. On fit un bon feu dans une vaste cheminée située au rez-de-chaussée, et l'on s'assit à sa chaleur pour manger un souper qui était assez frugal. Ensuite nous grimpâmes tous au grenier, où les Mexicains, avec leurs *serapes*, leurs selles et leurs couvertures de cheval, se furent bientôt arrangés des couches confortables; et nous les imitâmes. Quant à l'Indien prisonnier, on l'avait aussi fait monter, et, après lui avoir lié les bras et les jambes, on l'avait assis dans un coin, sous la garde d'un homme armé. Déjà je dormais depuis quelque temps, quand je sentis que Jerry me tirait le bras. Je regardai et, comme l'orage qui nous avait menacés s'était éloigné, le clair de lune pénétrant par un trou du toit me fit voir l'Indien que Jerry me montrait en posant un doigt sur ses lèvres. L'Indien était sur son séant, les mains dégagées, et s'occupait à délivrer ses jambes des courroies qui les liaient. Que faire? Je pensai d'abord que si l'Indien réussissait à partir sans blesser personne, ce serait ce qui pourrait arriver de mieux; puis je craignis que, s'il s'échappait, il n'allât informer nos ennemis de la situation où nous étions, et alors je me résolus à l'arrêter. J'allais crier, quand l'Indien se leva, tenant à la main le long couteau de son gardien endormi, et tout prêt à le lui plonger dans le corps, quand mes cris et ceux de Jerry arrêtèrent son bras. Il sauta au bas de la trappe où était placée l'échelle, et il courait dans le village avant que ceux qui s'étaient réveillés eussent pu l'atteindre. On se mit à sa poursuite, mais il était hors de vue avant qu'on fût descendu de l'échelle. Ceux qui avaient couru après lui revinrent l'oreille basse ; on gronda fort le gardien négligent, mais c'était tout ce qu'on pouvait faire. La même appréhension que j'avais eue fut ressentie par tout le monde; mais, au bout de quelque temps, les Mexicains, ennuyés de veiller, se recouchèrent l'un après l'autre. Quant à moi, je n'avais aucune envie de dormir. Cette idée de la fuite de l'Indien me tracassait, et je m'étonnais que le capitaine Driscoll ne prît aucune précaution pour nous garder d'une surprise. Jerry était aussi éveillé que moi, et il partagea mes appréhensions quand je les lui eus exposées. Après être restés tranquilles quelque temps, nous n'y tînmes plus et allâmes faire une ronde. La nuit était si calme et si belle, qu'il nous sembla que personne ne pourrait bouger sans qu'on l'entendît, et nous remontâmes dans le grenier où nous trouvâmes Driscoll réveillé. Il nous demanda d'où nous venions, et nous lui expliquâmes nos craintes. Il se mit à rire en disant qu'après la brossée que nous avions donnée à ces canailles rouges, ils ne viendraient plus se frotter à nous.

« Cependant le duc de Wellington prétendait qu'il ne fallait jamais mépriser ses ennemis, quels qu'ils fussent, » répondis-je.

Le capitaine rit encore. « Le duc n'entendait point parler de Peaux-Rouges, remarqua-t-il. N'ayez pas peur, mes enfants; les brigands ne reviendront pas. »

A peine avait-il parlé, qu'il y eut dans la cour au-dessous de nous un hennissement et un bruit de pieds de cheval. Nous regardâmes. La cour était pleine d'Indiens.

« Aux armes ! cria le capitaine. Aux armes! » Chacun fut bientôt debout. Les mesures avaient été mieux prises que je ne l'avais cru. C'était en franchissant les murailles de la cour que les Indiens étaient entrés; mais la porte de la rue était si bien fermée, qu'ils ne pouvaient pas l'ouvrir pour faire partir nos chevaux; leur seule issue s'ouvrait à travers notre maison. La porte en fut immédiatement occupée par plusieurs des Mexicains, tandis que les autres fourraient leurs carabines par tous les trous et toutes les crevasses du mur, et commençaient à

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, 123, 139, 155 et 171.

tirer sur les Indiens. Ceux-ci, voyant manquée leur tentative d'enlever nos chevaux, coupèrent les jarrets à plusieurs, et ressautèrent par-dessus les murailles, s'exposant ainsi au feu des Mexicains; un certain nombre fut abattu, mais la plupart s'en sauvèrent. Personne ne les poursuivit, parce qu'il n'était pas douteux qu'ils ne fussent en force dans le voisinage, et qu'ils ne s'apprêtassent à recommencer leur attaque. On ne se trompait point. Moins d'un quart d'heure après, on entendait le bruit des chevaux et, au milieu des ténèbres, un gros corps de cavaliers vint galopant dans la rue du village ruiné. En approchant, ils poussèrent des hurlements qui n'avaient rien d'humain, sans doute avec l'espoir de nous frapper de terreur. Cependant le capitaine Driscoll s'était préparé à les recevoir. Il avait placé les meilleurs tireurs derrière les murs de l'enclos et aux fenêtres de la maison; le temps nous avait un peu manqué pour nos arrangements, mais chacun paraissait être assez au fait de ce dont il s'agissait. On ne tira pas un coup, on resta silencieux. Les Indiens, comptant sur une victoire facile, galopaient dans la rue, brandissant leurs lances ou tenant leurs fusils prêts à faire feu dès que quelqu'un se montrerait. Ils se réunirent sous les murs de la maison, et là s'arrêtèrent, s'imaginant sans doute que nous avions décampé; si bien que quelques-uns mettant pied à terre cherchèrent notre piste.

« *Tira! tira!* feu! feu! mes amis, » cria notre chef en espagnol et en anglais. On obéit avec tant de succès, qu'une douzaine de sauvages tombèrent morts, et qu'un bien plus grand nombre fut blessé. Nous rechargeâmes promptement. Les sauvages faisaient feu à leur tour, s'élançaient comme des fous contre la muraille comme s'ils eussent eu l'idée de la faire sauter à leurs chevaux. Mais s'ils avaient réussi, ils nous auraient écrasés de leur nombre. Nous les saluâmes cependant d'une nouvelle décharge, si bien tirée que le courage leur manqua. Ils firent volte-face, et s'éloignèrent aussi vite qu'ils étaient venus. Nous n'avions que deux blessés, et encore peu sérieusement. Comme on le suppose bien, personne ne dormit plus du reste de la nuit, et, dès que l'aube parut, nous nous mîmes en selle pour essayer d'arriver à Durango avant le coucher du soleil. Nous marchions avec quelque ordre, prenant nos précautions pour déjouer une surprise; car il nous semblait probable que les Indiens nous dresseraient quelque embuscade sur la route et nous attaqueraient. Dans l'après-midi, nous aperçûmes un corps de cavaliers qui se déroulait en descendant le flanc d'une hauteur située de l'autre côté de la route. Ce pouvaient être des Indiens. Chacun examina la batterie de ses armes à feu, et s'assura que son sabre pouvait aisément sortir du fourreau. Ils approchèrent, et nous les reconnûmes pour de la cavalerie mexicaine. Ces hommes étaient déguenillés et très-mal montés, et certes ils n'avaient pas l'air d'être en état de lutter contre les chevaux des Indiens que nous avions mis en fuite. Ces Comanches, disent les Mexicains, ne réussissent dans leurs coups que par la rapidité de leurs excursions. Ils font jusqu'à 150 kilomètres par jour, poussant devant eux plusieurs chevaux, pour en changer dès que celui qu'ils montent est fatigué. S'ils en perdent d'épuisement, ils les remplacent par ceux qu'ils volent chemin faisant. Ils frappent de terreur les habitants disséminés sur la frontière; mais personne ne doute qu'une résistance conduite avec bravoure et persévérance ne viendrait promptement à bout de les expulser ou de les obliger à chercher leur subsistance d'une façon plus paisible.

XI.

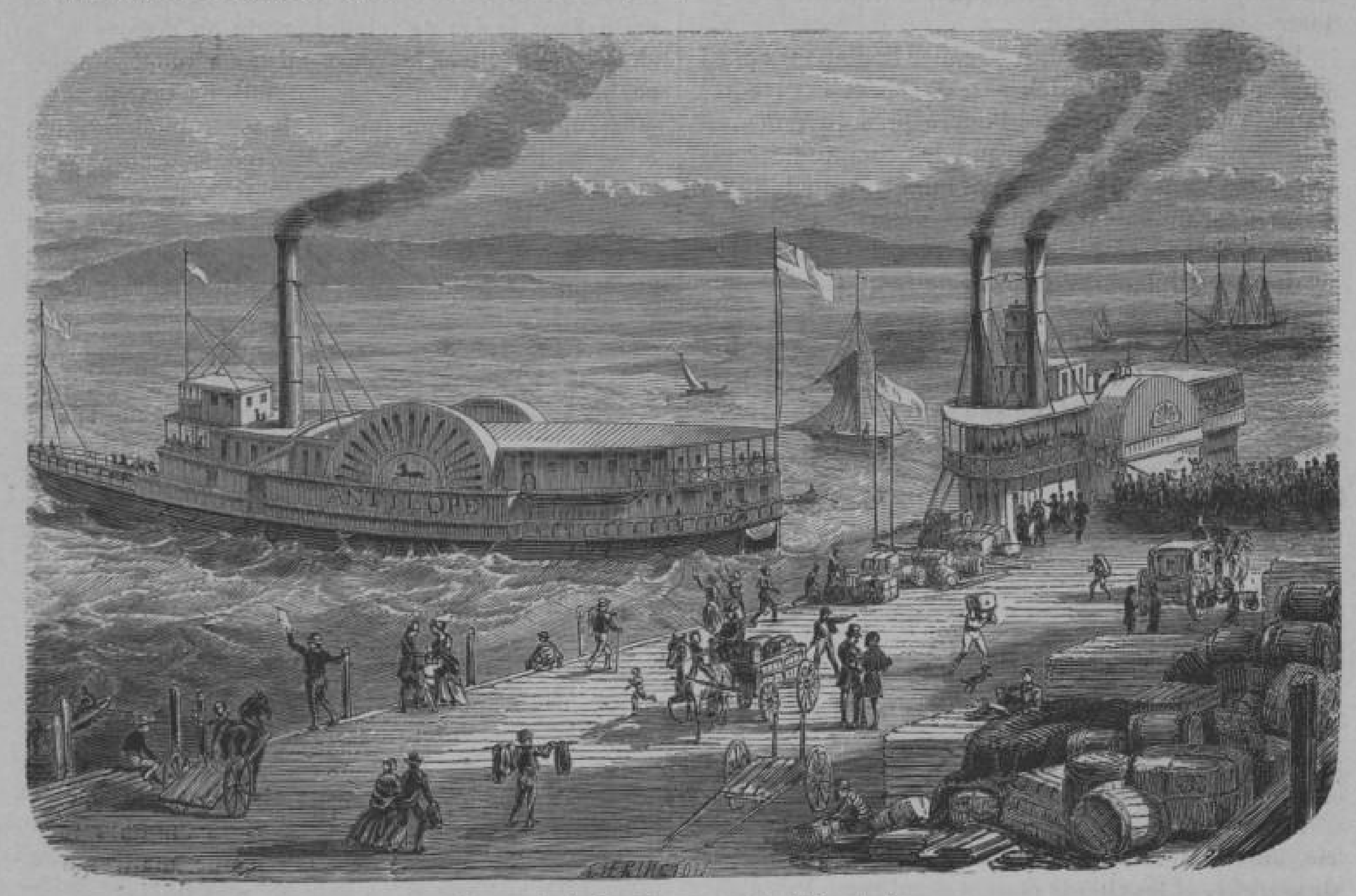
San-Francisco.

San-Francisco est une de ces villes qui, dans la région des mines d'or, se sont élevées comme par enchantement. Il y a peu d'années on ne voyait là qu'un mauvais petit fort et quelques misérables huttes. Maintenant, sur une roche escarpée, le gouvernement américain a fait construire une forteresse redoutable qu'aucun navire ennemi ne pourra dépasser impunément; par delà s'élève une vraie forêt de mâts portant tous les pavillons de la terre et, plus loin encore, se développe, sur une pente peu considérable et disposée en amphithéâtre, la fameuse cité. Lorsque nous y arrivâmes la rade offrait le spectacle de l'activité humaine. Parmi les navires, les uns amenaient des bandes d'aventuriers anglais, les autres des Malais ou des Chinois au rond chapeau de feutre et à la longue queue ; il y en avait même qui paraissaient apporter des nègres. A quelque distance de la ville, dormaient à l'ancre plusieurs grands bâtiments, les mâts abattus, les gréements défaits, abandonnés par leurs équipages ou même par leurs officiers. Aussi n'y eut-il que le docteur, Jerry et moi qui eûmes la permission d'accompagner le capitaine au rivage; quant au lieutenant, il restait à bord pour empêcher toute velléité de désertion.

A peine faisait-il jour lorsque nous débarquâmes : mais déjà tout le monde était en mouvement, car le temps a trop de prix ici pour qu'on en veuille perdre un instant. La ville elle-même présentait alors les contrastes les plus extraordinaires : hangars de bois, tentes et toiles, et cahutes de pisé se mêlaient à d'immenses magasins, à de somptueuses habitations; les chariots, les wagons, les voitures de tout genre et de toute construction circulaient en tous sens, au milieu des gens accourus de tous les pays de la terre. L'Europe y était représentée principalement par des Anglais : mais on y voyait aussi des Allemands, des Italiens, des Français et des Grecs. L'Amérique y avait envoyé les Yankees, à l'air sagace et avisé; les Mexicains, avec leurs parements

et leurs culottes galonnés, les Californiens et leurs serapes, les Chiliens et leurs chapeaux à larges bords. De l'Océanie venaient des habitants des îles Sandwich et de la Malaisie; de toutes les parties de l'Afrique, des nègres, et de l'Asie, des Malaisiens et des Chinois à longue queue, avec leurs robes de couleurs bizarres. Ainsi les diverses parties du monde avaient adressé ici des représentants que réunissait un seul dessein, la recherche de l'or; ne pensant qu'à une chose, leurs affaires; n'offrant rien et ne demandant rien à personne, pourvu qu'on ne s'occupât pas d'eux et de leurs occupations. On pouvait aisément distinguer dans cette foule ceux qui revenaient des fouilles à la teinte de terre brun foncé qui saupoudrait tous leurs habits et même les portions de leurs personnes qui restaient visibles malgré leurs énormes moustaches et leur barbe hérissée.

Notre première course nous conduisit au marché, chercher des provisions pour le navire. Il y avait déjà une foule d'acheteurs. L'étalage des fruits et des végétaux était admirable; du poisson de tout genre et de formes étranges, des homards considérables, des tortues de taille à faire venir l'eau à la bouche d'un alderman; devant la boutique de boucherie, d'énormes élans aux bois superbes, de magnifiques ours bruns, fort estimés ici et tout pareils à celui que nous avions vu attraper au Mexique, de belles antilopes; puis, pour le menu gibier, des monceaux d'écureuils, de lapins et de lièvres, sans parler de porcs, de moutons et de bœufs renommés parmi les meilleurs : voilà ce qui prouve suffisamment avec quelle abondance les habitants d'une vaste cité comme San-Francisco ont su, malgré le peu de temps depuis lequel ils ont pris quelque importance, pourvoir à leur alimentation. Ici beaucoup de boutiques sont tenues par des Chinois, qui servent de blanchisseurs, et qui vendent presque tous les objets de fantaisie ou de parure. On dit qu'ils sont de grands voleurs et, sous ce prétexte, des gens qui valent encore moins qu'eux les maltraitent souvent avec cruauté. Un Chinois avait tellement l'air d'un autre, avec les lèvres épaisses, les petites fentes des yeux et les laides figures parcheminées où l'âge ne produit aucune différence perceptible, qu'il nous semblait toujours que c'était le même que nous rencontrions. Les enseignes de leurs boutiques étaient écrites en chinois, et traduites en anglais ou en espagnol de la façon la plus grotesque que j'aie jamais vue. Une des particularités qui nous a le plus frappés dans cette population des rues, c'est le métier des cireurs de chaussures. Chacun d'eux est pourvu d'un fauteuil commode et d'un journal. Il installe sa pratique dans le fauteuil et lui donne à lire le journal; puis, s'agenouillant, il travaille jusqu'à ce qu'il ait rendu les bottes brillantes, et, pour salaire, il reçoit un quart de dollar (1 fr. 25 c.), qui est



Les quais de San-Francisco. (P. 188, col. 2.)

ainsi la plus petite des monnaies courantes. La somme se paye sans l'échange d'une parole; l'homme aux bottes propres s'en va, et bientôt il est remplacé par un autre dont les bottes sont couvertes de boue.

Nous serions volontiers restés longtemps dans cette étrange ville, les sujets d'amusement ou d'instruction ne nous auraient pas manqué. Mais le capitaine Frankland était inquiet pour son équipage; aussi fut-il bien aise lorsqu'il se vit sorti de San-Francisco sans avoir perdu un seul homme, ce qui certainement n'aurait pas eu lieu s'il avait laissé les matelots communiquer librement avec la terre.

En remontant à bord, le premier lieutenant apprit au capitaine qu'un brick assez suspect était entré dans la baie et avait jeté l'ancre près du *Triton*, et que bientôt on avait remarqué des communications entre les gens qui le montaient et Manuel Silva. Peu après, un bateau s'en était détaché contenant un homme qui avait causé avec Silva et celui-ci avait alors déclaré qu'il devait nous quitter. Toutes les instances faites par le lieutenant pour le retenir avaient été inutiles, Silva était monté dans le bateau, et l'on n'en avait plus entendu parler. Ce départ nous peina, et nous parut alors un peu trop mystérieux.

A suivre. W. H. G. KINGSTON

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

LE TROUSSEAU DE CLEFS

Depuis une heure au moins, j'attendais à la mairie, bureau des certificats. Par malheur, c'était jour de marché, et les clients étaient nombreux. Pas d'autre distraction que de regarder la neige tombant fine et serrée depuis le matin, et la triste cour où les pompes à incendie s'ensevelissaient peu à peu sous un blanc linceul. Que faire? J'avais le numéro 14, et l'on venait seulement d'appeler le septième. Les employés continuaient leur fastidieuse besogne avec la mine impassible de gens qui font le même métier d'un bout de l'année à l'autre, et qui n'y apportent plus ni passion, ni ardeur, ni impatience même. Dans un coin de la pièce enfumée où mes yeux restèrent attachés quelques instants se lisait en grosses lettres : *Objets perdus*. Pour le moment il n'y avait que des clefs, mais des clefs de toutes les formes, de toutes les grandeurs, depuis l'énorme passe-partout jusqu'à la mignonne clef de coffret. Je les regardais sans trop de réflexion, je le confesse, la tête alourdie par la chaleur du poêle ronflant, et dans un espèce de repos d'esprit que je ne saurais trop comment définir. Tout à coup j'entendis non loin de moi un léger tintement, les clefs s'ébranlèrent sous je ne sais quelle action inconnue, et une petite voix métallique attira mon attention. C'était un petit timbre sec et mordant, le bruit de la lime sur le fer.

« Oui, disait cette voix, qui n'avait rien d'humain, il est dur d'être mise au rebut après quarante ans de loyaux services; mais que voulez-vous, les coquins triomphent souvent en ce monde. Perfide Honorate! Avec quelle habileté elle sut tromper ma bonne maîtresse! Je rougissais de honte lorsque chaque soir, en venant déposer aux pieds de Mme Blanchard une chaufferette à l'ancienne mode, elle glissait adroitement la main dans le sac de velours pendu au dossier de la chaise, et en retirait le trousseau de clefs dont je faisais partie. Oh! mes amis, les hommes ne savent pas à quel supplice ils condamnent de pauvres êtres innocents en les attachant ainsi à la même chaîne ou au même anneau. Faire partie d'un trousseau de clefs, mais c'est un bagne plus dur que celui de Brest ou de Toulon, de sinistre mémoire! C'est avoir, non plus un compagnon de chaîne, mais dix, quinze, vingt, suivant le caprice de nos maîtres! Et quels compagnons! La clef de la cave surtout me donnait des nausées; c'était une personne sans éducation qui, à certains jours, avait le sang à la tête, et le nez rouge plus qu'il ne convient à une clef jeune encore. La clef du secrétaire, plus agréable, je l'avoue, se piquait d'être bel esprit, et traitait avec dédain les humbles ménagères de mon espèce. La clef de la caisse, fière de son importance, au ton orgueilleux et tranchant, ne nous ménageait pas les humiliations et les déboires. Pour moi, j'étais chargée d'ouvrir à l'office un vaste buffet où se conservaient les provisions les plus précieuses : liqueurs de ménage, confitures de figues et de melons où la cuisinière excellait, larges dames-jeannes remplies de cerises ou de prunes à l'eau-de-vie, cœurs de sucre à la fleur d'orange qui défiaient les dents les mieux aiguisées. Hélas! nous avions toujours vécu en si parfaite intelligence, ma bonne maîtresse et moi! Elle me tenait compte de mes fidèles services et de ma parfaite santé. Jamais il ne fut question d'envoyer chercher pour moi le serrurier d'en face, ainsi que cela arrivait fréquemment pour d'autres! Jamais je n'allais vagabonder de droite et de gauche, comme plusieurs de mes pareilles que je ne vous nommerai pas. — Mais un jour arriva où ma maîtresse s'aperçut des méchants tours que lui jouait cette Honorate, voleuse et gourmande à l'excès. Une boîte de nougat blanc de Montélimart avait disparu tout entière en une soirée. Grand émoi dans la maison. Le serrurier fut appelé. On changea la serrure; je vis d'avance l'horrible brasier de la forge où je serais jetée toute vive, et réunissant mes forces défaillantes, je parvins à me laisser glisser du rebord de la fenêtre, où l'on m'avait déposée pour un instant. Trois étages d'une seule enjambée! Il fallut toute la vigueur de ma constitution pour résister à une pareille chute. Ah! que ne suis-je morte sur le coup!

La mort ne serait-elle pas préférable à la misérable existence que je traîne ici?

— Certes, je vous plains, ma sœur, interrompit alors une voix grave et sonore; mais que sont vos infortunes auprès des miennes? Telle que vous me voyez maintenant, déshonorée par la rouille, déformée par la vieillesse, j'ai vu des jours glorieux, et ma naissance illustre pouvait me donner l'espoir d'une tout autre destinée : je dois la vie à François-Abel, fondeur et ciseleur au XVIe siècle, le même qui fondit la grosse cloche de la cathédrale de Metz. Hélas! le temps des joyeuses sonneries est passé pour cette antique église, murmura-t-elle dans un douloureux aparté. Renfermée dans le vieil Hôtel-de-Ville de Calais, j'ai été offerte sur un coussin de velours brodé d'or au vaillant duc François de Guise. Quel beau cortége : le clergé, les maîtrises, les corporations, les échevins, le prévôt des marchands, rien n'y manquait! Ah! je vivrais jusqu'à la fin du monde, que je n'oublierais pas cette mémorable journée du 8 janvier 1568! Calais rendue à la France après 210 ans de domination anglaise! Huit jours de siége! Non pas ces siéges honteux de notre époque où l'on se contente d'investir une ville à grand renfort d'hommes jusqu'à ce qu'il ne reste plus un grain de blé, ni une bouchée de viande à la population affamée; mais les assauts répétés, l'escalade, les combats corps à corps où les hallebardes se baissent, où les piques s'entrecroisent, où les bombardes retentissent, où chacun va de l'avant, sans souci du danger! Ah! oui, mes sœurs, ce fut une glorieuse revanche pour la ville de Calais que cette journée du 8 janvier! Le soir, quand on me renferma dans mon écrin de cuir doré, je rêvai un brillant avenir; la jeunesse est si pleine d'illusions! Je voulais revoir encore des chevaliers avec leurs pages, des chevaux brillamment harnachés, des bannières flottant au vent, des pourpoints de soie et de velours, de nobles dames penchées aux balcons fleuris. Hélas! quel réveil après deux siècles de songes enchanteurs. La Révolution est venue! l'Hôtel-de-Ville a été pillé! Un garçon boucher, séduit par la richesse de mon écrin, m'a emportée dans ses bras teints de sang, et je vis désormais au milieu des gémissements des victimes : jeunes veaux qui redemandent leur mère, innocents moutons voués à la mort la plus cruelle. — Quelques années après, lorsque la tranquillité fut rendue à notre pauvre ville, je fus achetée pour une mince somme d'argent par un vieil antiquaire peu scrupuleux. Avant de mourir cependant, il fit don de sa collection mal acquise au musée du département, mais la réparation tardive n'eut pas lieu; le testament fut soustrait par d'indignes héritiers; et je fus jetée au rebut dans un sale panier d'osier avec un lot de vieille ferraille; honteuse et désespérée, je frottai si vigoureusement les barreaux de mon ignoble prison, que je parvins à m'échapper. Depuis plus d'une année je languis dans cette retraite obscure... »

Ici on entendit un petit bruit que connaissent bien les acteurs en détresse : premier coup de sifflet, puis deux, puis trois, puis un vrai chœur des plus inconvenants.

« Ah! tout cela est trop sérieux pour nous, dit enfin une jeune clef frivole, échappée d'un coffre à bijoux. Autre chose, s'il vous plaît, mesdames les matrones! N'y aurait-il pas ici quelque ouvreuse de bibliothèque qui pourrait nous narrer quelque récit amusant : un conte de Perrault ou de Mme d'Aulnoy par exemple?

— Et cadédis, ze souis là, s'écria tout à coup une voix d'un timbre clair et joyeux qu'accompagnait un fort accent gascon! Adressez-vous à moi, la célèbre, l'incomparable clef de Barbe-Bleue, chantée depuis des siècles sur tous les tons, et illustrée en dernier lieu par Gustave Doré lui-même. »

C'était, paraît-il, une arrivée de la veille. Personne n'avait encore eu le temps de la connaître. Elle me sembla bien faite, agréablement tournée, élégante et menue sous la crotte qui la recouvrait, avec un air de jeunesse surprenant pour une contemporaine de Barbe-Bleue.

« Tenez, dit-elle, pour répondre au doute qu'exprimaient certains regards malveillants, voici sur mon épaule une large tache qu'aucune lessive n'a jamais pu faire disparaître. Mme Barbe-Bleue y a perdu son latin avec de l'eau de cuivre, du tripoli et même du rouge anglais. C'est que, mesdames, il y a de ces taches que rien ne peut effacer. Demandez à la main de lady Macbeth, demandez aux consciences coupables, demandez...

— Et le repentir? Pourquoi donc le comptez-vous? grommela sourdement une vieille commère à peine dégrossie, qui n'avait pas voulu quitter son recoin. Quand on a habité les geôles pendant cinquante ans, on en sait long sur les remords et sur le repentir. Ah! si je voulais parler, moi aussi!...

— Parlez, madame ou mademoiselle, m'écriai-je à pleine voix, j'adore les mémoires, et vous devez certainement... »

Un bruit confus autour de moi, des chuchotements, des rires étouffés me firent ouvrir les yeux que j'avais tenus fermés, pour mieux entendre sans doute.

« Le numéro 14, cria le gardien d'une voix de stentor! Êtes-vous sourd? Voilà cinq minutes que je vous appelle!

— Présent! Présent! » m'empressai-je de répondre. Chose singulière! J'étais mal affermi sur mes jambes.

« Vous dormiez, n'est-ce pas, me demanda l'employé que je connaissais un peu? Cela arrive souvent à ceux qui s'établissent auprès du poêle comme vous l'avez fait!

— Quel dormeur! dit sans se gêner à sa voisine une dame peu honnête qui était furieuse de n'avoir pu s'emparer de mon tour de quatorzième. C'est qu'il ronflait comme dans son lit! »

MARIE MARÉCHAL.

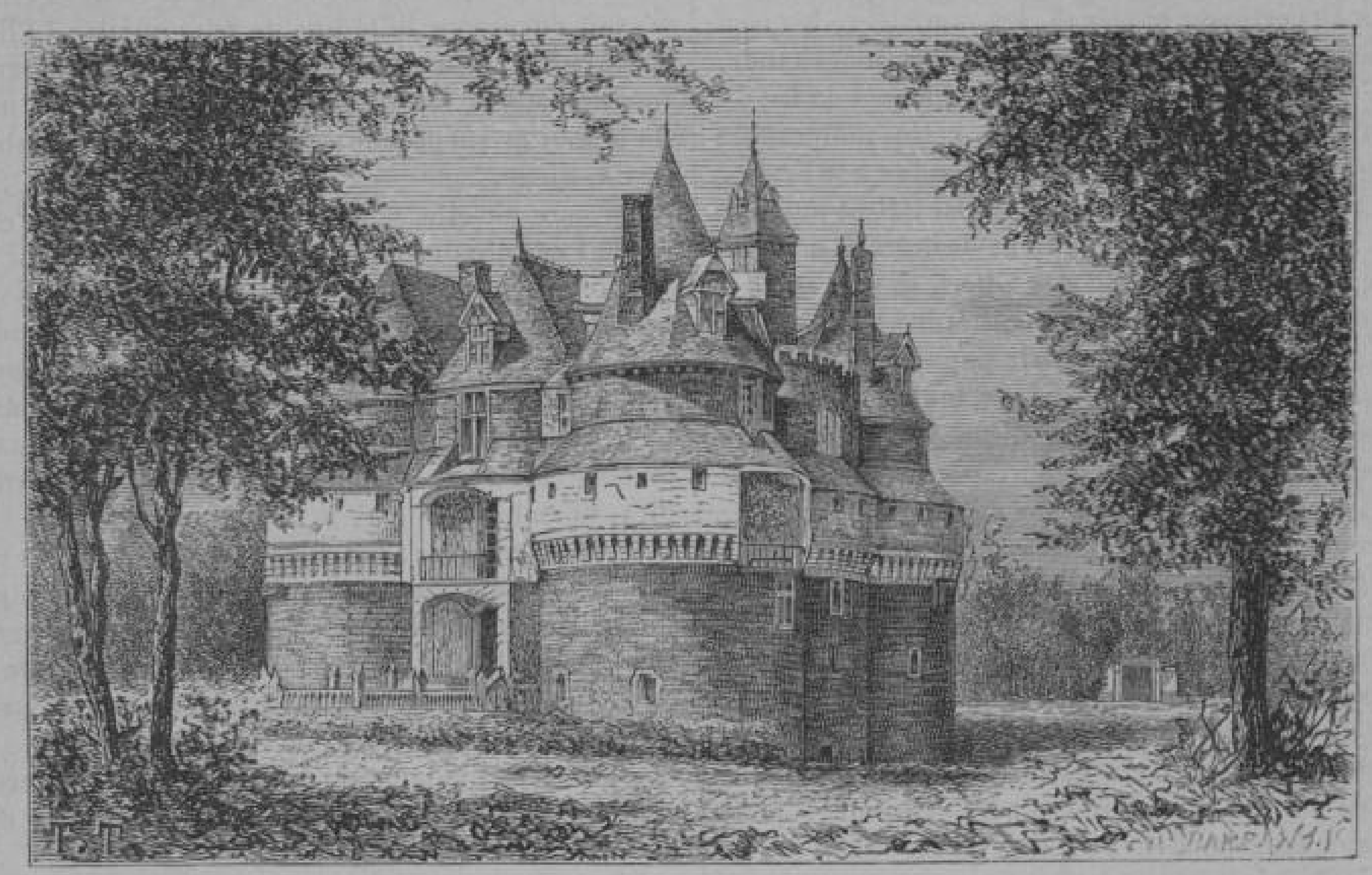


A TRAVERS LA FRANCE

—

LE CHATEAU DE RAMBURES

La Bresle, un des petits fleuves français qui se jettent dans la Manche, coule dans une vallée peuplée, riche et verdoyante, où est tracée la limite des départements de la Seine-Inférieure et de la Somme. Dans ce dernier département, sur le plateau qui domine la rive droite, s'élève une masse de tours et de toits aigus groupés autour d'un donjon qui domine l'ensemble. C'est le château de Rambures, jadis un des boulevards du pays de Vimeu, aujourd'hui une des constructions féodales les plus importantes et les mieux conservées de la Picardie.



Château de Rambures.

Encore entouré de ses larges fossés, le château de Rambures présente la forme singulière d'une masse cylindrique flanquée de quatre larges tours bâties également sur un plan circulaire. Tous les murs, soigneusement construits en brique, ont reçu du temps une couleur harmonieuse qui leur donne presque l'aspect de la pierre. Sur les tours et le rempart qui les réunit règnent de solides mâchicoulis : on appelle ainsi d'étroites galeries établies en saillie à la base des toitures, et soutenues par des consoles dont les intervalles, demeurant vides, permettaient de lancer au pied des murs des traits et des projectiles, ces mâchicoulis étant eux-mêmes couronnés de dentelures carrées appelées créneaux ; et au-dessus de ces créneaux, à Rambures, les maçonneries s'élèvent encore d'un étage pour supporter de beaux combles ornés de lucarnes. Le donjon, lui, n'a point tout cet appareil militaire ; mais ses proportions sveltes et hardies complètent dignement la silhouette pyramidale des toitures qui l'entourent.

A ces caractères on reconnait aisément la fin du XIVe siècle, l'époque où Louis d'Orléans, frère de Charles VI, élevait à Pierrefonds, près de Compiègne, la merveille des derniers temps de la féodalité. Bien prit au sire de Rambures d'avoir alors rebâti sa demeure, car les Anglais ne tardèrent pas à envahir l'héritage de Charles VII ; mais le château de Rambures n'avait pas, comme celui de Pierrefonds, des rochers pour piédestal ; après avoir résisté heureusement à plusieurs attaques, il dut baisser, en 1431, ses ponts-levis devant les ennemis de la France, et ce fut à grand'peine que le maître légitime put le recouvrer.

Deux siècles plus tard, les progrès de l'artillerie rendirent tout à fait inutiles ces belles défenses que le propriétaire actuel conserve toutefois avec soin comme une relique précieuse du temps passé et un objet d'intéressantes études.

A. SAINT-PAUL.





Ils réussirent à mettre les pantoufles. (P. 194, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XXV

Où la barque de Françoise file vent arrière.

Malgré le courage et les résolutions d'Yves, l'hiver s'écoula sans ajouter grand'chose au trésor des deux fiancés. Grâce aux étrennes, Françoise arriva pourtant à reconstruire ses deux cents francs; mais la Noël était passée, et elle n'osait pas demander un jour de congé hors de ceux où ses maîtres s'absentaient. Elle voyait quelquefois Yves, qui ne faisait pas de gros gains à cause du mauvais temps; elle voyait aussi les Trévirec, qui venaient parfois à la ville, les jours de marché, vendre quelques denrées pour les fermières malades ou empêchées. Les pauvres gens se relevaient peu à peu; l'homme était guéri et ne manquait pas d'ouvrage, et ils ne laissaient pas passer un jour, disaient-ils, sans mettre le nom de Françoise dans leurs prières. Elle avait aussi vu une fois la Pierzik qui, ayant affaire à la ville, avait eu la curiosité de savoir comment Françoise vivait chez des bourgeois, et qui était venue lui faire une visite. Cette visite n'avait pas fait de tort à Françoise dans l'esprit de la veuve; celle-ci avait été flattée de voir sa future bru entourée de splendeurs qui lui paraissaient dignes de figurer dans les reposoirs de la Fête-Dieu, et sa considération pour elle s'en était augmentée. Françoise en tablier blanc, Françoise avec ses mains devenues blanches et son teint reposé, Françoise qui cousait de la soie ou de la dentelle et qui marchait sur des tapis, lui paraissait bien supérieure à la même Françoise soignant les vaches ou arrachant des pommes de terre, les pieds dans ses sabots. L'intérieur de la famille de Rouvry lui fit l'effet d'un palais de roi, et elle se dit : « Ces gens-là sont si riches ! Ils lui feront sûrement un beau cadeau pour sa noce. » Elle se montra donc presque tendre pour Françoise; et, de retour dans son village, elle en eut pour un mois à raconter à toutes les commères, avec toutes sortes de détails et d'amplifications, la haute position dont jouissait Françoise Dano, qui vivait à la ville comme une princesse, et qui pourtant ne demandait qu'à quitter sa belle maison et le pain blanc qu'elle mangeait pour revenir à Plougastel comme la femme de son gars, le patron Yves Pierzik.

On était au mois de mars, et les premiers beaux jours commençaient à ramener les bonnes pêches, lorsqu'un matin Lucie entra en courant dans le cabinet de toilette de sa mère, que Françoise habillait.

« Une lettre de papa! maman! une lettre de papa!

— Lucie a reconnu l'écriture de papa! criait Maurice qui trottait sur ses talons. Lis vite, maman, la lettre de papa! »

Mme de Rouvry prit la lettre que lui tendait sa fille et regarda l'enveloppe.

« Un seul timbre! dit-elle étonnée, et un timbre de France!... Il est arrivé à Rochefort, mes chers petits! Il viendra dès qu'il pourra quitter son bord... dans quinze jours, au plus tard.. Tiens, lis, Lucie, ce qu'il a écrit pour toi : « Je n'aurai jamais été si heureux de vous revoir et d'embrasser ma chère petite fille.»

1 Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

Lucie lut, le cœur gonflé de joie, et sa mémoire remontant de son bonheur présent à l'origine de ce bonheur, elle embrassa avec effusion Maurice d'abord et Françoise ensuite.

« Comme nous allons tous être contents, maman! s'écria-t-elle... Ah! mon Dieu! mes pantoufles qui ne sont pas finies! Il faut que je me dépêche... Et Maurice qui ne sait encore faire que des bâtons!... Allons, Maurice, viens que je te montre à faire des O. Il faut que tu sois capable d'écrire : *J'aime papa* sur une belle feuille de papier, avec de l'encre, pour le jour où papa arrivera. »

Elle emmena son petit frère, et quand Françoise revint dans la chambre des enfants, elle trouva l'élève devant la table, juché sur un haut tabouret dont la hauteur était encore augmentée par plusieurs cahiers de musique. Il avait déjà de l'encre tout le long de ses doigts roses, qu'il crispait sur le manche de sa plume, tout en se mordant les lèvres à force d'application, et il recouvrait péniblement des O tracés au crayon. Lucie se tenait près de lui, le surveillant et guidant sa petite main inhabile, tout en piquant avec ardeur son aiguille dans le canevas des pantoufles qu'elle destinait à son père.

Pour en finir avec ces fameuses pantoufles, qui représentaient des bouquets de grenade sur fond noir (Maurice aurait préféré des ancres entortillées de leur câble, mais Lucie avait déclaré que papa en voyait bien assez comme cela sur le bateau), disons tout de suite que le cordonnier les rapporta, superbement montées, le matin même du jour où M. de Rouvry fit sa rentrée au sein de sa famille. Il s'en chaussa en quittant ses bottes de voyage, ou plutôt on l'en chaussa : Maurice s'empara de son pied gauche et Lucie de son pied droit, et ils réussirent à les lui mettre, non sans peine apparemment, car ils étaient tout rouges quand ils eurent achevé ce grand travail.

M. de Rouvry connaissait par les lettres de sa femme l'heureux changement qui s'était fait dans le caractère de Lucie; mais il ne s'attendait pas à trouver Georges devenu doux et Maurice guéri de ses caprices et de ses mille fantaisies. Tant que la petite fille, par ses bouderies et sa mine hargneuse, avait mis dans la maison un élément de discorde, les deux frères s'étaient laissés aller à leur humeur, et l'aîné s'était montré brutal à plaisir envers « cette vilaine sournoise », comme il l'appelait. Le petit, qui s'ennuyait à la maison, faute de camarades, et contre qui Lucie défendait sa propriété avec rage, faisait cent scènes par jour pour s'occuper, et cherchait toujours, par esprit de contradiction, à empiéter sur les droits de sa sœur. Maintenant que Lucie avait pris envers lui le rôle d'une petite maman complaisante et protectrice, il n'aurait pas touché du bout du doigt à un de ses joujoux sans lui en demander la permission, et il était devenu docile et gai; quant à Georges, depuis l'affaire du porte-plume, il s'était habitué à considérer sa sœur comme une bonne fille qui méritait des égards, et il était peu à peu devenu poli pour tout le monde. La paix régnait donc dans la maison, et cette paix était l'ouvrage de Lucie. Était-ce de Lucie seulement? M. de Rouvry, comme sa femme, s'émerveilla de voir combien le cœur et l'intelligence de la petite fille s'étaient développés; mais il pensa que ce changement n'avait pas dû se faire tout seul, et il chercha la cause qui l'avait produit. Il n'eut pas de peine à la trouver.

Lucie, toute fière d'être la petite compagne de son père, qui l'emmenait seule dans ses promenades aux environs de la ville (Georges était occupé au lycée et Maurice ne marchait pas assez bien pour les suivre), devint bientôt aussi communicative qu'elle l'avait été peu autrefois, et son père put lire en elle à livre ouvert. Il apprit ainsi quelle douce influence avait retiré l'enfant de sa voie d'égoïsme douloureux, quels conseils et quels exemples lui avaient appris le dévouement et l'amour, et il conçut une profonde reconnaissance pour la jeune servante qui, sans sortir de son humble rôle, avait su faire tant de bien autour d'elle. Il chercha comment lui rendre un peu de ce bien; il fit causer Lucie, qui ne demandait qu'à parler de Françoise, et il sut bientôt l'histoire des quarante francs qu'elle avait donnés aux pauvres Trévirec. « Toi qui as de l'argent, papa, dit la petite à son père, tu devrais bien lui rendre ses quarante francs ; elle ne pourra pas se marier tant qu'elle ne les aura pas. — Mais si elle se marie, elle te quittera! » répondit le père, qui voulait éprouver le cœur de l'enfant. Elle resta muette un instant; puis, retenant à grand'peine ses pleurs : « Oh! papa! s'écria-t-elle, je veux bien qu'elle s'en aille pour être plus heureuse. » Le père la serra sur son cœur : il était sûr d'elle maintenant.

Deux jours après, Françoise était dans la chambre des enfants, lorsqu'un carillon énergique fit retentir tout l'appartement.

« Ah! mon Dieu! qui est-ce qui sonne comme cela! s'écria Maurice en riant.



— C'est bien sûr quelqu'un qui ne connaît pas les sonnettes, dit Lucie.

— Le capitaine de Rouvry? » demanda à la grosse Isabelle, qui venait d'ouvrir, une voix mâle que Françoise reconnut. Elle courut dans l'antichambre.

« Yves! qu'est-ce qu'il y a? ta mère...?

— Ma mère va bien et moi aussi : ton comman-

dant m'a écrit de venir lui parler, et j'avance à l'ordre. Conduis-moi dans sa chambre, s'il peut me recevoir. »

Françoise l'introduisit dans le cabinet de M. de Rouvry, en se demandant ce que celui-ci pouvait vouloir à Yves Pierzik.

Elle allait se retirer : M. de Rouvry la rappela.

« Vous pouvez rester, Françoise, ce que j'ai à dire vous regarde aussi. Vous êtes le patron Yves Pierzik, et vous avez reçu ma lettre, mon garçon?

— Oui, mon commandant, répondit Yves, et me voilà pour vous servir.

— J'ai pris des informations sur vous, et je sais que vous êtes un bon sujet, un honnête homme et un brave marin. Vous devez épouser Françoise Dano?

— Oui, mon commandant, et ça serait déjà fait, n'était ma mère, qui est un peu craintive, comme les personnes d'âge, et qui ne veut pas que la noce se fasse avant que nous ayons de quoi acheter un pré, des vaches, je ne sais quoi encore. Enfin elle demande douze cents francs pour cela, et nous travaillons pour les gagner, Françoise et moi.

— Et êtes-vous près de les avoir?

— Pas trop, mon commandant; j'ai cinq cents francs d'amassés, et nous voilà à la fin de mai. J'espère mettre encore quelque chose de côté avant la mauvaise saison; mais une fois que l'hiver sera venu, il ne faut pas compter qu'on fera beaucoup d'économies.

— Et vous, Françoise, qu'avez-vous? demanda le capitaine, qui se tourna en souriant vers la jeune fille

— J'ai deux cents francs, monsieur, répondit-elle.

— Deux cent quarante; car je sais que vous en avez donné quarante à une pauvre famille : il est juste qu'ils vous reviennent, et les voici. Cela fait donc qu'il vous manque un peu moins de cinq cents francs, et, comme ma femme est très-contente de vos services, je vous promets de compléter la somme que demande Mme Pierzik. Au mois de septembre, mon congé finira, et j'emmènerai ma famille à Rochefort, où est ma frégate; c'est à ce moment-là que je me charge de remplir votre bourse. Vous pouvez donc préparer la noce pour l'automne. Cela vous convient-il? »

Yves était fou de joie. Il répétait : « Ah! mon commandant! ah! mon commandant....! » et ne pouvait pas trouver autre chose. Mais Françoise remercia pour deux.



Il est temps de s'embarquer. (P. 195, col. 2).

XXVI

En vue de la Terre-Promise.

Quel remue-ménage chez le capitaine de Rouvry! Des coups de marteau, de la poussière, des meubles qu'on roule, qu'on pousse, qu'on traîne : les voisins en ont la tête perdue. Ce serait bien pis s'ils pénétraient dans l'appartement : les tapis sont décloués, les glaces et les tableaux enlevés, les rideaux descendus, et en place de fauteuils les gens fatigués ne trouvent plus pour s'asseoir que des caisses de toutes les tailles : un joli choix de caisses, il faut en convenir. Le petit Maurice s'escrime sur l'une d'elles à grands coups d'un petit maillet : il faut qu'il enfonce des clous tout comme les ouvriers. Georges aide, un peu par complaisance et beaucoup pour montrer la force de ses bras; et Lucie présente à Françoise les objets à emballer, en lui souriant pour s'empêcher de pleurer. Le capitaine va et vient, et Mme de Rouvry, assise sur une chaise empruntée, préside au déménagement.

Car il s'agit d'un déménagement, et toutes ces caisses-là vont être embarquées tout à l'heure à bord d'un bateau qui les déposera la semaine prochaine sur le quai de Rochefort. D'ici là, la famille accepte l'hospitalité d'une parente qui habite la Rochelle, et pourra se choisir un logis. Françoise quitte aujourd'hui même les maîtres chez qui son humble passage a produit tant de bien. C'est pour cela qu'il y a tant de larmes sous les sourires de Lucie; et Françoise, quoiqu'elle touche au but poursuivi depuis si longtemps, ne peut se défendre de quelques regrets en songeant à ce qu'elle va perdre.

« Voilà qui est fini! dit le capitaine à sa femme, en déposant le grand pinceau dont il vient de se servir pour écrire en noir les adresses sur ses caisses. J'ai donné l'ordre de parer le canot pour conduire Françoise et ses bagages à Plougastel, et les hommes vont venir enlever les nôtres en même temps. Voici l'heure : il faut nous préparer pour partir.

— Allons! répondit Mme de Rouvry en se levant. Georges, va reporter cette chaise, et renouvelle mes remercîments. Lucie, Maurice, prenez vos chapeaux et vos manteaux... Adieu, ma bonne Françoise; je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

— Adieu, madame! répondit Françoise tout émue; à revoir, j'espère. Monsieur reviendra bien par ici un de ces jours, et Yves le saura; il ne manquera pas de s'en informer, quand il verra des changements dans les bateaux du port, et je reviendrai vous voir dès que je vous saurai ici... Mais je ne vous quitte pas à présent; je vais porter vos paquets jusqu'au bateau à vapeur. »

Elle se chargea d'un sac de nuit, d'un amas de châles liés par une courroie et d'un faisceau de parapluies, et descendit l'escalier avec Maurice qui s'attachait à son tablier et Lucie qui se serrait contre elle.



Françoise descendit l'escalier avec Maurice et Lucie. (P. 196, col. 1.)

C'est toujours une chose solennelle qu'un départ, même quand on va ou qu'on croit aller vers le bonheur; c'est toujours une chose triste qu'une séparation, même quand on se dit: Au revoir! car qui sait où et quand on se reverra? Aussi régnait-il un grand silence dans le groupe des voyageurs; ils suivaient la charrette qui emportait les bagages, et regardaient autour d'eux comme s'ils eussent voulu emporter dans leur mémoire la forme des maisons et la figure des passants. Les enfants, qui ne connaissaient pas Rochefort, s'étaient pourtant promis un grand plaisir à habiter une ville nouvelle; mais en ce moment toute idée de plaisir était envolée.

Les voyageurs sont sur le quai, les bagages s'empilent sur le pont du bateau à vapeur qui va les emporter à Châteaulin, où ils prendront la diligence pour Quimper. Le premier coup de cloche se fait entendre : il est temps de s'embarquer. Les enfants embrassent Françoise, et sa maîtresse lui serre la main. Françoise a les yeux pleins de larmes; Maurice pleure à ruisseaux, et Lucie sanglote tout en répétant : « Je suis si heureuse, ma bonne Françoise! et je t'aime tant! » Une dernière étreinte, et les voilà séparées : où et quand se reverront-elles?

Un jet de vapeur blanche, un jet de fumée noire jaillissent des tuyaux du bateau; les roues se mettent en mouvement, l'eau frémit et écume... Voilà le bateau parti! Les petits canots qui se rangent respectueusement sur son passage peuvent se croire en plein Océan, tant il laisse de houle après lui. Son sillage forme une longue ligne d'écume, qui s'amincit, puis s'efface. Il est sorti du port, il s'éloigne, et c'est à peine si Françoise, une main devant ses yeux qu'aveugle le soleil, peut encore distinguer le mouchoir que Lucie agite là-bas en signe d'adieu.

« Ils ont beau temps, dit le capitaine, resté debout

sur le quai : ils ne seront pas malades. A votre tour d'embarquer, ma brave Françoise; le canot est à la cale et vos bagages y sont installés. Bon voyage et bonne chance! Moi je couche à mon bord ce soir, pour partir demain matin. Quand je reviendrai, vous serez madame Pierzik, et je conduirai Lucie vous demander du lait de vos vaches.

— Des vôtres, monsieur, car c'est à votre bonté que je les dois. Je ne sais pas si j'ai su remercier madame et vous, je ne peux pas trouver de mots pour vous dire tout ce que je pense; mais ce n'est pas par ingratitude, allez!

— Je le sais! je le sais! mais vous ne nous devez rien : c'est nous qui avions une dette à vous payer... Adieu et bonne santé : vous voilà arrivée au canot. »

Françoise y descend; les avirons plongent dans l'eau, et le bateau se met en mouvement. Assise à l'arrière, elle voit le capitaine qui soulève encore une fois sa casquette pour lui dire adieu, et qui s'en va le long du port. Les rameurs enlèvent le canot qui file rapidement : le voilà au bout du port. Hissez la voile maintenant! Le vent souffle du goulet et pousse vers Plougastel. Françoise voit disparaître l'entrée du port; elle passe devant le rempart que couronnent les arbres du Cours d'Ajot, où elle a tant de fois mené jouer Maurice et Lucie... Les arbres diminuent, disparaissent à leur tour..., adieu à la ville de Brest! Là-bas, à l'horizon, le soleil illumine les grands rochers gris; là est Plougastel, là le vieux calvaire, là les tombes aimées, la vieille petite église où Françoise a tant prié et tant pleuré dans son enfance, et où elle viendra bientôt promettre, (promesse douce et facile à tenir!) d'être toujours pour Yves une bonne femme et pour Marion Pierzik une bonne fille. Son cœur s'épanouit; elle n'oublie pas les enfants qu'elle aimait, mais elle songe à l'avenir qui lui sourit, à la joie d'aider Yves et de travailler pour lui, au bonheur de conquérir le cœur de Marion, qui, elle le sait, aurait préféré jadis une autre bru. « Je ferai si bien qu'elle m'aimera, » se dit-elle. Et pendant que le canot glisse sur l'eau calme où se mire sa grande voile inclinée, Françoise voit passer comme dans un mirage une foule de tableaux charmants : une famille heureuse, unie, le travail en commun qui rend la maison prospère ; la maison elle-même, avec ses vieux meubles luisants ; le courtil où bourdonnent les abeilles, où picorent les poules; la bergerie où bêlent les moutons; le jardin bien cultivé, et, au delà, l'étendue verdoyante de la prairie où paissent les petites vaches tachetées. Car tout cela va être une réalité : elle tient là, dans un sac, l'argent qui doit payer les bonnes laitières, et la Pierzik a déjà acheté le pré avec les économies d'Yves. Tout est prêt : dimanche dernier les bans ont été publiés, et avant quinze jours la noce se fera.

Le canot va vite : les rochers gris, couverts de lichens frangés de blanc, grandissent de plus en plus... Amenez la voile, maintenant! voici la grève de Plougastel. Les rameurs lèvent leurs avirons, et le canot vient s'échouer doucement en frôlant les cailloux de son étrave. On jette une planche à terre, et Françoise débarque : « A revoir, la jolie fille, et que Dieu vous bénisse! » lui disent les matelots, quand ils ont déposé ses malles sur le sable. Ils savent son histoire, et de leur part ce n'est pas un souhait banal, mais un vœu qui part du cœur.

Françoise est debout sur la grève. N'y a-t-il personne dans son cher village pour lui souhaiter la bienvenue? Yves n'est pas là : il est à la pêche; il se considère déjà comme un chef de famille et n'aurait pas voulu perdre un jour de travail. Marion est occupée, elle aussi; ne faut-il pas qu'elle pare sa maison pour le grand jour? Que de lessives, pour que les bahuts de chêne montrent à l'épousée les piles de linge embaumé de thym et de lavande! Que de cire employée à faire reluire les tables et les lits-clos, que de chiffons de laine usés à les frotter, sans compter les poignets de la ménagère! Les pots d'étain brillent comme de l'argent, les assiettes étalent dans le vaisselier leurs fleurs fantastiques, l'odeur du pain chaud parfume l'air, et dans cette grande jatte il y a de la pâte à crêpes toute délayée. Marion se hâte de mettre tout en ordre, car elle sait bien que Françoise arrive aujourd'hui, et qu'elle ne manquera pas de venir la voir ; et elle veut lui offrir un bon souper.

Mais Françoise ne restera pas seule; il y a ici des cœurs reconnaissants, et voici tous les Trévirec, grands et petits, qui l'ont vue venir de loin et qui débouchent du village. C'est chez eux qu'elle va demeurer, en attendant le jour où elle aura une maison à elle et où elle ne sera plus une orpheline sans appui. On l'entoure, on l'embrasse, on l'emmène; on se charge de ses paquets, on ne veut rien lui laisser porter : on la porterait elle-même plutôt! Et comme elle assure en riant qu'elle n'est pas accoutumée à avoir tant de serviteurs : « Nous sommes tous tes serviteurs, Françoise, tous! tous! » s'écrient les petits enfants. Et quand ils arrivent à la maisonnette des Trévirec, comme la grand'mère, assise au soleil sur le banc, serre tendrement Françoise dans ses bras, et avec quel accent grave et ému le père de famille lui dit en lui montrant ce toit qu'elle leur a rendu : « Vous êtes chez vous, Françoise ; tout est à vous ici! » Pauvre Françoise! comme elle trouve doux le commencement du bonheur!

A suivre. Mme COLOMB.



LE 29 FÉVRIER

LES ANNÉES BISSEXTILES

Arago, dans une de ces notices si instructives et si piquantes, qu'il publiait chaque année dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, dit au sujet du calendrier : « Le *Bourgeois-Gentilhomme*, dans la comédie de Molière, voulait que son maître de philosophie lui *apprît l'almanach*. C'était là un vœu très-raisonnable. Tel qui s'en moque serait bien embarrassé si on lui adressait à ce sujet les questions même les plus élémentaires. Mais, on doit l'avouer, M. Jourdain se trompait en s'imaginant que les leçons qu'il demandait seraient faciles et simples. L'explication de l'almanach touche aux points les plus délicats, les plus épineux de la science et de l'érudition. »

Arago avait raison. Aussi ne voulons-nous pas ici entreprendre une tâche longue et difficile. Il s'agit seulement, à propos de ce mois de février 1876, qui a 29 jours au lieu de 28, d'expliquer à ceux de nos jeunes lecteurs qui l'ignorent, la raison d'une telle différence et l'origine de cette dénomination : *une année bissextile*.

Et d'abord, qu'est-ce que l'*année?* Du premier coup, je me verrais obligé à de longues et délicates explications, si je voulais définir rigoureusement ce terme si usuel, et, pense-t-on, si connu. Bornons-nous à dire que c'est la durée d'une révolution entière de la terre autour du soleil. Précisons : c'est le temps qui s'écoule entre deux passages consécutifs de notre planète au même équinoxe.

Or cette durée de l'année *tropique* (encore une dénomination qu'il faudrait expliquer), n'est pas juste de 365 jours, mais approximativement de 365 jours et six heures, ou *un quart* de jour.

Les Romains, sous Numa, ne donnaient à l'année que 355 jours. Mais la différence avec l'année véritable était si considérable qu'ils sentirent bientôt la nécessité d'un mois intercalaire. Ce mois de 22 jours nommé *mercedonius*, s'ajoutait tous les deux ans aux douze mois ordinaires; et, par une bizarrerie assez difficile à concevoir, se plaçait tout entier entre le 23 et le 24 février.

L'année fut alors de 366 jours, c'est-à-dire trop grande d'une quantité qui donne environ 75 jours par siècle, différence si forte encore, que les pontifes eurent le droit, dont ils abusèrent, de modifier à leur gré le nombre des jours du mois intercalaire.

Le désordre devint enfin si grand que Jules César entreprit la réforme qui porte son nom, la *réforme julienne*. Grâce aux lumières de l'astronome égyptien Sosigène, le véritable auteur de la réforme, oublié comme de raison, César régla la durée de l'année civile à la valeur approchée, citée plus haut, de 365 jours et un quart.

Ce quart de jour faisait en quatre ans un jour entier, que l'on convint de placer, à chaque quatrième année, après le vingt-quatrième jour du mois de février. Or, ce vingt-quatrième jour, dans le calendrier romain, était le sixième jour des calendes de mars, et se marquait dès lors *sexto calendas*. Le jour intercalé à la suite fut considéré comme un *double sixième jour des calendes*, en latin *bis sexto calendas*. L'année elle-même ainsi modifiée fut nommée *bis sextus*, d'où la dénomination actuelle d'*année bissextile* pour toutes les années de 366 jours. Seulement le jour ajouté se place maintenant à la fin de février et forme, comme tout le monde sait, le 29 de ce mois.

Maintenant, comment reconnaît-on, au simple énoncé du millésime d'une année, si elle est ou non bissextile? De la façon la plus simple. Il suffit de considérer les deux derniers chiffres : si leur ensemble est un multiple exact de 4, c'est-à-dire contient 4 un nombre entier de fois, l'année est bissextile. Ainsi de 1876, de 1872, de 1848, etc., puisque les nombres 76, 72, 48 sont des multiples de 4. Au contraire 1875, 1878, 1854, 1897 sont des années de 365 jours, parce que 75, et 97, pas plus que 78 et 54, ne sont exactement divisibles par 4.

Cette règle, toutefois, ne s'applique pas aux dernières années de chaque siècle, telles que 1700, 1800, 1900, etc... Bien que leurs millésimes soient tous divisibles par 4, ce ne sont pas nécessairement des années bissextiles; ou plutôt, sur quatre siècles consécutifs, une seule de ces années l'est. Par exemple 1600 a été une année bissextile; 1700 et 1800 ont été des années ordinaires et il en sera de même de 1900; mais 2000 sera bissextile puis 2400, 2800, etc., en sautant chaque fois 3 siècles. La règle est la même que la première si, au lieu de l'appliquer aux deux derniers chiffres, on la restreint aux deux premiers; en effet 16, 20, 24 et 28 sont des multiples de 4; 17, 18, 19, 21 ne le sont pas.

Et la raison de cette exception, va-t-on me dire? La raison est simple; la voici :

Jules César, ou si l'on veut Sosigène, en assignant 365 jours et 1/4 à la durée de l'année, se trompait. Entre deux équinoxes, il n'y a pas tout à fait 365 jours 1/4 ou 365 jours 25 centièmes; il y a seulement : 365 j. 242217, c'est-à-dire 365 jours 5 heures 48 minutes 47 secondes et demie.

Une année julienne se trouvait ainsi trop grande de 11 minutes environ. Cette faible différence, accumulée pendant des siècles, faisait déjà 10 jours d'excès, depuis le concile de Nicée 1582, jusqu'à l'époque où eut lieu la réforme dite grégorienne, du nom du pape Grégoire XIII qui l'entreprit. On corrigea d'abord l'erreur des dix jours, en décidant que le 5 octobre 1582 prendrait la date du 15 octobre. Puis, comme la fraction en excès fait en un siècle 3/4 de jours, c'est-à-dire 3 jours en 400 ans, on convint de supprimer tous les 400 ans 3 années bissextiles, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Les Russes ont conservé le calendrier julien. Aussi

leur calendrier est-il aujourd'hui de douze jours en retard sur le nôtre.

Avons-nous au moins maintenant un calendrier exact, sous ce rapport? Hélas, non.

La réforme grégorienne suppose encore l'année trop longue de 283 millionièmes de jour, d'un peu plus de 24 secondes. En 4000 ans, cela ne fera guère plus d'*un jour*. Il sera donc temps, vers l'année 5582, de faire la correction nécessitée par l'accumulation de cette légère erreur.

Je désire, en terminant, que cette explication paraisse claire à ceux des lecteurs du *Journal de la Jeunesse* que les chiffres n'effrayent point. Mais je les préviens que j'ai seulement effleuré la question du calendrier, et que c'est tout au plus si M. Jourdain en serait à sa première leçon.

AMÉDÉE GUILLEMIN.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

XII

Excursion dans l'île Havaï.

Nous naviguions déjà depuis vingt-deux jours sans avoir aperçu la terre, lorsqu'un soir, assez tard, on signala l'île d'Oahu, sur laquelle existe Honolulu, le port principal et la capitale du royaume des îles Sandwich. Il était déjà nuit lorsque nous jetâmes l'ancre dans la rade en dehors du port. J'avais lu, comme tout le monde, le récit de la mort du capitaine Cook, tué par les sauvages de ces îles, et j'avais vu souvent des gravures où l'on avait représenté un nombre de nègres tout nus, lui lançant une foule de dards et de flèches. Je me figurais donc bien connaître ce qui concernait ces naturels et j'étais bien certain d'avance du spectacle que j'aurais, le lendemain matin, quand nous arriverions avec une suite bien armée pour trafiquer avec eux. A l'aube suivante, on leva l'ancre et une légère brise nous fit traverser un étroit passage d'un banc de corail, s'étendant d'une pointe de terre à l'autre et qui forme le port. Quelle fut notre surprise de voir se développer devant nous, quand nous mouillâmes, une jolie petite ville, ayant à sa droite un fort hérissé de canons; à gauche, une fertile vallée qui s'étendait assez loin, et, à l'horizon, des montagnes élevées. Sur le fort flottait le drapeau havaïen formé des pavillons d'Angleterre avec des bandes alternativement bleues, rouges et blanches. Les rues étaient larges et coupées à angle droit. On y voyait de nombreux hôtels dont quelques-uns étaient de beaux bâtiments construits sur une grande échelle et administrés à l'américaine, beaucoup de magasins aussi grands que bien garnis, et plusieurs églises et chapelles dont l'architecture avait de justes prétentions à l'élégance.

Le docteur, Jerry et moi, comme de coutume, nous vînmes à terre pour voir ce que nous pourrions et, cette fois, nous étions accompagnés par M. Brand. Le *Triton* devait demeurer dans le port un certain nombre de jours et nous avions un vif désir de pénétrer dans l'intérieur pour examiner l'état des naturels à distance du centre civilisé. Des lettres d'introduction, dont nous étions munis pour plusieurs personnages, nous valurent à cet égard les meilleures promesses. En attendant, dans les rues, où se rencontraient la civilisation et la barbarie, l'aspect extraordinaire des naturels nous amusa infiniment. Les hommes portaient par-dessus ce qu'on appelle le *taro* une espèce de jupon attaché entre les jambes, de façon à former un genre de culottes larges et courtes. A cela plusieurs ajoutent à présent une chemise bleue, dont les pans sont tantôt rentrés et tantôt flottent gracieusement. Il y en a aussi qui ont des habits, des vestes et des pantalons rejetés par les Européens; mais bien peu de gens du peuple possèdent à la fois plus d'un de ces vêtements; et bien moins encore ils s'embarrassent de bas et de souliers. Quant aux femmes, elles ont ordinairement de longues chemises ou des robes bleues et des coiffures de toutes couleurs et de toutes formes, qu'elles mettent dans tous les sens, jusqu'à poser parfois le devant derrière; en fait, elles avaient l'air de s'être efforcées de se rendre aussi peu agréables que possible. Jadis, nous a-t-on dit, leurs coiffures n'étaient que des couronnes de fleurs, qui convenaient à leur teint foncé et produisaient un charmant effet. Quant aux chefs et à leurs épouses, ils sont vêtus à l'européenne et le roi, en public, porte l'uniforme de Windsor. On suppose que les habitants de ces îles ont une origine malaise, due peut-être à une jonque ou à une flotte de jonques qui aura été, il y a plusieurs siècles, jetée dans ces parages. Effectivement ils ont les traits et le teint foncé des Malais de nos jours. Cet archipel paraît se dépeupler rapidement. Les naturels eux-mêmes se sont imaginé que leur race était condamnée à disparaître, et s'abandonnent indolemment à cette prétendue destinée. Sans doute, les maladies importées par les Européens n'ont pas peu contribué à la destruction, mais les pernicieuses coutumes des naturels eux-mêmes n'y sont pas étrangères. Ainsi, dès qu'un naturel se sent attaqué par la fièvre, il s'élance à la mer ou dans l'eau la plus froide qu'il y ait à sa portée, afin, dit-il, de se rafraîchir. La mort, au bout de quelques heures, est le résultat de cette immersion qui ferme les pores de la peau au lieu de les ouvrir à la transpiration. Parmi nos connaissances était un missionnaire, M. Callard, qui habitait Oahu de-

[1] Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 109, 123, 139, 155, 171 et 187.

puis plusieurs années. Dans un hameau où il vient d'aller, il n'a plus trouvé personne de vivant. Un jour, il a rencontré un vieillard assis à la porte de sa cabine et lui a demandé où étaient ses parents et ses amis :

« Ils sont tous morts, répondit-il.

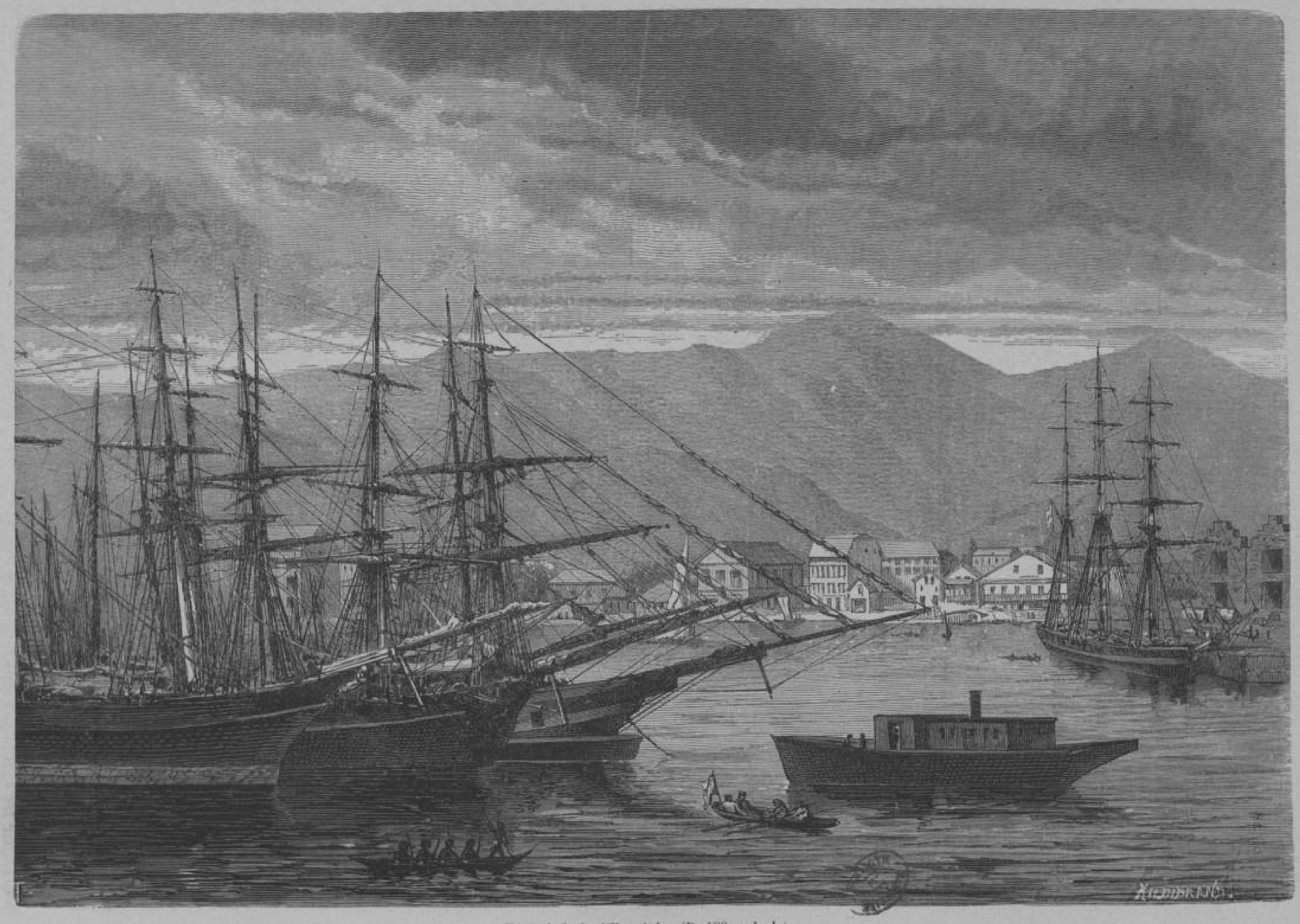
— Alors, venez avec moi, je pourvoirai à vos besoins.

— Non, dit le naturel tristement, je ne bougerai pas : je me prépare à les suivre. »

Peu après notre arrivée à Honolulu, le même missionnaire qui était un vieil ami de M. Frankland, vint nous inviter à l'accompagner à la grande île d'Havaï, où il allait faire une tournée de visites. Jerry, M. Mac-Ritchie, M. Brand et moi nous nous embarquâmes sur la petite goëlette de la mission, et comme son équipage n'était pas considérable, le capitaine Frankland nous adjoignit Ben-Youl, dont il pouvait se passer. Il va sans dire que Vieux-Surley ne laissa pas échapper une si bonne occasion de faire une course à terre.

Le vent était bon et tout alla bien pendant deux jours; nous espérions donc descendre le lendemain à Kailua, capitale de l'île Havaï; mais, au coucher du soleil, une rafale tomba sur notre petit navire, et si Ben-Youl n'avait pas été à la barre et s'il n'avait pas immédiatement lofé, tandis que Jerry et moi nous larguions l'écoute d'avant, il est plus que vraisemblable que nous aurions chaviré et que nous aurions servi de pâture aux requins. Le temps était très-sombre; il ventait fort et il était trop tard pour se réfugier dans un port; nous courûmes donc au large. Dans l'après-midi du lendemain, nous revîmes la terre par le sud de Kailua. Comme nous arrivions, M. Callard nous dit que le rivage que nous apercevions était celui de la baie de Kealakekua, où le capitaine Cook avait trouvé la mort et qu'il nous ferait voir l'endroit même où avait eu lieu cet événement. Je sentis en moi une émotion pareille à celle que m'aurait causée le pays où fut Troie. Souvent j'avais lu et relu avec bonheur les voyages de Cook, ne pensant guère alors que je verrais un jour les lieux qu'il a décrits et moins encore celui que le souvenir de son trépas a rendu sacré. Devant nous, il y avait une ligne de falaises volcaniques d'une hauteur considérable; au-dessus d'elle s'élevait encore la terre couverte de la verdure la plus riche; l'effet qu'elle produit rend encore plus stériles et moins séduisants ces sommets de montagnes rocheuses qui les surmontent. Sur la droite, parmi les bosquets de palmiers et de cocotiers, on voyait les toits raides d'un village indigène, et, sur la gauche, où les falaises descendent jusqu'à la mer et où sont dispersés des arbres de plusieurs espèces tropi-

Nous fûmes entourés par les canots des naturels. (P. 202, col. 1.)



Vue générale d'Honolulu. (P. 199, col. 1.)

cales, notre ami nous indique du doigt la place où Cook a reçu le coup mortel. Les falaises voisines sont pleines de cavernes dont les naturels se servent comme de lieux de sépulture; c'est dans l'une d'elles, dit-on, que les prêtres ont déposé les ossements du grand navigateur, parce qu'ils les considéraient comme des reliques. D'après notre ami, les renseignements qu'il avait obtenus des indigènes de tout rang avaient constamment abouti à établir que l'attaque faite sur les blancs n'avait pas été préméditée. Quelques sauvages avaient dérobé un bateau afin de lui enlever les clous dont ils voulaient faire des hameçons. Cook vint, avec d'autres canots, chercher le bateau perdu. Comme il parlait sur ce sujet avec plusieurs chefs, un certain nombre de naturels se rassembla autour d'eux, et les soldats, sans attendre d'ordres, car ils croyaient qu'on allait l'attaquer, firent feu. Un chef tomba. Les naturels s'avançaient et, comme Cook se retournait pour commander qu'on cessât le feu, il fut percé de part en part d'un coup de lance. En le voyant tomber, la peine et l'horreur furent égales des deux côtés. Les naturels, dans leur superstition, l'avaient pris pour leur souverain Rono, mort depuis longtemps et déifié. D'après leur légende, ce Rono, dans un accès de colère, avait tué sa femme et, le repentir de cette action lui ayant fait perdre la raison, il avait erré parmi les îles, luttant contre tous ceux qu'il rencontrait. Enfin il était monté sur un navire d'une construction étrange, sans que personne sût où il était allé, bien que tous pensassent qu'il devait revenir. A l'arrivée de Cook, les prêtres s'étaient figuré que c'était Rono qui revenait, et, le revêtant des habillements réservés pour leur dieu, ils l'avaient conduit dans leurs temples, et lui avaient offert des sacrifices afin de se le rendre favorable, tandis que le peuple se prosternait devant lui qui ne comprenait rien aux honneurs qu'on lui rendait. Lorsqu'il fut mort, il ne manqua point de gens qui mirent en doute qu'il fût Rono; mais d'autres affirmaient qu'il l'était; et on assure que les prêtres, ayant recueilli plusieurs de ces ossements, les conservaient dans un panier d'osier recouvert de plumes rouges, fort estimées chez eux. C'est dans ce panier qu'on les portait chaque année de temple en temple, quand les prêtres allaient lever leur tribut sur le peuple. On ne sait pas ce que ces ossements sont devenus après l'abolition de l'idolâtrie en 1819; mais il est possible qu'ils aient été cachés par quelques vieux prêtres secrètement attachés à leur ancienne foi.

A propos de clous, les naturels en font d'excellents hameçons, qu'ils préfèrent même à ceux qu'on fabrique en Angleterre. Ils leur accordent toujours une très-grande valeur, mais ils ne sont pas encore si insensés que ces indigènes des îles des Amis qui, après s'être procuré des clous, les ont plantés dans l'espérance d'en obtenir une abondante récolte!

A peine avions-nous jeté l'ancre que nous fûmes entourés par les canots des naturels, qui ne portaient d'autres vêtements que le taro primitif. Ils nous apportaient des fruits à pain, des noix de coco, des bananes et d'autres productions du sol, espérant ainsi se bien faire venir de nous. L'un d'eux, qui parlait assez bien l'anglais, s'offrit pour piloter notre canot jusqu'à terre. Nous avions hâte d'y arriver. A mesure que nous approchions, des hommes, des femmes, des enfants venaient au-devant de nous. Les hommes portaient, comme ceux des canots, le taro; mais les femmes avaient ces larges robes bleues que j'ai décrites, avec des couronnes de fleurs autour de la tête. Quand nous fûmes entrés au milieu des masses de lave qui bordaient le rivage, le peuple nous aida poliment à prendre terre. Nous les trouvâmes extraordinairement sérieux, car il n'y a pas de femmes aussi gaies généralement que celles de ces îles. Elles marchaient auprès de nous toutes silencieuses. Enfin notre guide s'arrêta et nous montrant l'endroit même où nous étions, nous dit :

« Là, hommes blancs, là, amis; c'est là que votre grand chef de mer est tombé. » Il répéta, à ce que nous apprîmes, les mêmes mots dans sa langue. Les naturels écoutaient ses paroles; ils baissèrent la tête, tout honteux, comme s'ils avaient eux-mêmes commis le crime dont ils entendaient parler. Nous arrachâmes plusieurs morceaux de lave sur la place même, pour les remettre à nos amis d'Angleterre, et nous les envoyâmes à bord de la goëlette qui devait nous retrouver à Kailua, où nous accompagnerions le missionnaire par terre. Dès que le missionnaire eut achevé de parler au peuple, nous désirâmes vivement commencer notre voyage, et l'un des principaux indigènes, qui vivaient à quelques kilomètres de là vers le nord, nous invita à passer la nuit dans sa hutte ; nous y consentîmes et l'accompagnâmes avec plaisir. A notre arrivée, le festin se préparait en plein air, dans le four habituel. Notre hôte avait fait tuer un porc gras, car il savait la répugnance des Anglais pour manger du chien. Quant au four, c'était l'affaire la plus simple : un trou creusé dans la terre ; on y avait allumé sur des pierres un grand feu jusqu'à ce que la terre d'alentour fut chauffée ; le porc y fut introduit et le trou recouvert de terre ; des nuées de vapeur s'en échappèrent et, quand elles cessèrent, la viande était cuite à point. Nous nous assîmes en rond très-primitivement sur des nattes, et la nourriture nous fut présentée dans des calebasses ou sur de larges feuilles. Pour pain, nous avions des fruits à pain. Ils sont nourrissants, ont à peu près le goût, mais n'ont ni l'apparence ni la consistance de notre pain. Ils sont presque de la taille des pamplemousses et ont un goût de citron quand ils viennent d'être cueillis; mais on les mange ordinairement cuits, et alors ils rappellent le marron grillé. En outre, on nous servit du poisson bien préparé et que nous mangeâmes avec le pulpe de noix de coco dont le jus formait notre boisson. Les visiteurs assistaient

en grand nombre à notre repas et tous, hommes et femmes, causaient ensemble le plus gaiement du monde, les femmes surtout, qui ne cessaient pas de rire aux éclats. A la nuit, la hutte fut éclairée en allumant des éclats d'un bois résineux, appelé *koukia;* on les avait fichés tout autour sur les poteaux qui supportaient le toit. Dès que nous eûmes exprimé le désir de dormir, on étendit des nattes pour séparer nos chambres à coucher.

Nous retournâmes à Kailua le lendemain. Après un court séjour dans cette ville nous nous embarquâmes de nouveau, nous dirigeant vers le sud pour visiter la station de Waiohinu et de là faire l'ascension du grand volcan de Kilauea. Après avoir contemplé le magnifique spectacle que nous présentaient la grande chaîne volcanique de l'île et ses terribles éruptions, nous nous hâtames de redescendre vers la mer et de retrouver notre goëlette pour aller rejoindre les nôtres à Honolulu.

A la nuit, un épais brouillard nous enveloppa et les ténèbres devinrent telles que, à la lettre, nous ne pouvions plus distinguer nos mains si nous tendions les bras. M. Brand avait fait le quart du milieu et, pour faire celui du matin, nous le remplaçâmes, Jerry et moi, avec Ben-Youl et quelques indigènes de l'équipage. Nous glissions doucement sur les eaux sombres, la brise tombait peu à peu et enfin nous fûmes dans un calme plat. Je me promenais avec Jerry sur le tillac, en parlant des scènes auxquelles nous avions assisté, lorsque, dans un instant de silence, un cri, un gémissement frappe nos oreilles, comme s'il nous arrivait de la mer à une assez grande distance.

« Avez-vous entendu, Jerry? demandai-je.

— Oui, et vous? Qu'est-ce que ce peut être? répondit-il. Ah! en voici un autre; ce n'est donc pas un bruit imaginaire?

— Non, je l'ai distinctement entendu, repris-je. Je crains qu'il ne se passe quelque méfait. Que pouvons-nous faire? » Le cri de détresse se répéta comme une lamentation.

« Vous ne croyez pas aux esprits? dit Jerry, S'il y en avait, je dirais que ce sont eux et non des hommes, qui émettent de pareils sons.

— Voilà qui est insensé, Jerry, répondis-je, presque en colère contre lui, parce que je le voyais céder à son penchant pour la superstition. Dès que ces sons ne sont pas imaginaires, ils ne peuvent être produits que par des êtres humains en détresse; mais qu'est-ce qui se passe? c'est évidemment ce que je ne puis savoir. » Ben Youl avait, comme nous, entendu les cris et écoutait de son mieux, en se demandant quelle en pouvait être la cause. Les matelots indigènes les avaient également entendus et pensaient qu'ils provenaient des esprits de la tempête errant sur les flots, ce qui nous présageait pour bientôt un rude coup de vent. Tout à coup, un cri plus perçant et plus sinistre que jamais retentit encore.

« Oh! c'est horrible!, m'écriai-je. Il doit se commettre quelque forfait non loin de nous. Appelons M. Brand et voyons ce qu'il pense de la situation. Je descendis donc le réveiller et lui parler des bruits effrayants que nous avions entendus. Le docteur et lui furent bientôt sur le pont. Il commença par rire des récits que nous lui faisions; mais, comme il écoutait depuis quelque temps, une nouvelle lamentation, prolongée, profonde, nous arriva portée à travers l'Océan.

« C'est le cri d'une personne qui est dans une mortelle peur ou à l'agonie, observa-t-il.

— En voici un autre! » C'était un cri ou plutôt un gémissement perçant.

« La mer est si calme et l'atmosphère est dans un tel état que le son peut nous venir de fort loin, remarqua M. Mac Ritchie. Il peut arriver de seize cents à trois mille mètres de distance.

— Essayons d'en trouver la direction et d'aller au secours de ces infortunés, quels qu'ils soient, s'écria M. Brand.

— Et comment le pouvons-nous, demanda le docteur? Notre goëlette est une vraie coque de noix qui ne contiendra que trois ou quatre personnes de plus, et s'il se passe, comme je le crois, quelque acte de bandit, nous n'avons pas d'autre chance que d'en devenir les victimes.

— C'est cependant notre devoir, répondit le cousin Silas. Il m'est impossible de me tenir tranquille ici en pensant que notre arrivée pourrait empêcher de plus grands malheurs. Je vais descendre dans le canot et je ne doute pas que je ne trouve des volontaires pour m'accompagner.

— En ce cas, Brand, j'irai avec vous, dit le docteur, qui avait autant de cœur que n'importe qui. Je vous ferai observer néanmoins que nous serions plus sages d'attendre l'arrivée du jour.

— Non, non, docteur, reprit Silas; vous n'êtes pas un combattant, vous. Une vie qui a tant de valeur ne se risque point. Vous resterez à bord et veillerez sur nos jeunes gens.

— Mais nous allons aller avec vous, M. Brand! nous écriâmes-nous ensemble, Jerry et moi. Vous n'allez pas nous laisser ici!

— Incontestablement, mes garçons! répondit le cousin Silas. Comment pourrais-je répondre de vous au capitaine si l'un ou l'autre était tué et que je revinsse? Vous resterez à bord de la goëlette. Le jour se lèvera bientôt et, si je ne reviens pas avant, vous y verrez pour rechercher mon corps quelque part.

— Si vous avez résolu d'y aller, eh bien, voyez-vous, monsieur, j'y vais avec vous, dit Ben Youl en se levant. Un de ces moricauds dit qu'il nous accompagnera; et c'est ce dont vous avez besoin. M'est avis, en effet, que, si nous réussissons à effrayer ces vilains assez pour qu'ils cessent leur œuvre de mort, nous aurons fait quelque bien; mais, quand à les forcer à y renoncer, il n'y faut pas songer, même si nous menions à l'abordage notre petite goëlette *la Colombe*. »

M. Brand, après avoir remercié Ben de ses offres de service, les accepta. Tous les deux s'armèrent, sans délais, et, accompagnés par un Havaïen aussi grand que fort, ils mirent à l'eau le canot de la goëlette.

« Voici ce que je conseillerais, dit Ben. Allons aussi près que possible sans être vus de l'endroit d'où sont partis ces cris, et là, hêlons le vaisseau, le radeau, ou quoi que ce soit, du ton le plus effrayant et disons-leur que, s'ils ne cessent pas leur massacre, s'ils ne laissent point tranquilles les gens qu'ils torturent, nous allons les faire sauter jusqu'au ciel. S'ils ne nous écoutent pas, nous crierons, nous hurlerons, nous ferons tout le tapage que nous pourrons comme si un millier de démons allait les acoster : et, comme les gens qui font le mal ont toujours une mauvaise conscience, ils se figureront que notre fracas est dix fois plus fort et plus terrible. Si cela ne réussit point, nous recourrons à quelque autre ruse; en tout cas, j'en réponds, nous en viendrons à bout d'une ou d'autre façon. »

Pendant la harangue de Ben, M. Brand chargeait ses pistolets. Quand tout fut prêt, ils entrèrent dans le canot et s'éloignèrent. Nous les perdîmes immédiatement de vue dans les ténèbres intenses qui nous environnaient. Leurs avirons avaient été assourdis; mais longtemps encore nous les entendîmes frapper doucement l'eau, ce qui prouvait à quelle distance le son se propageait et combien pouvait être plus éloigné que nous ne le supposions le théâtre du forfait que nos oreilles nous avaient révélé. Comme M. Brand avait relevé la situation de la *Colombe*, on se proposait d'aller vers le sud-ouest, d'où les sons étaient arrivés, et droit dans la ligne du vent, tel qu'il soufflait puisqu'il s'était tourné de ce côté; nous savions qu'il n'aurait pas grand'peine à nous retrouver. Pourtant nous restions fort inquiets. Après tout; le plan proposé par Ben Youl nous paraissait encore pouvoir réussir aussi bien que tout autre, bien mieux même que ne l'aurait fait l'approche de notre petite *Colombe*; car, comme elle ne jaugeait pas plus de vingt tonneaux, elle n'était guère de taille à imposer le respect, d'autant plus qu'elle ne portait aucun canon, et puis que nous n'avions pour armes que nos carabines. Le canot avait à peine quitté la goëlette que les lamentations recommençaient. Elles semblaient plus éclatantes ou, en tout cas, plus distinctes. On ne pouvait plus douter qu'elles ne fussent poussées par des êtres humains en détresse. Vieux-Surley le pensait aussi. Il courait sur le pont, en proie à la plus grande agitation; puis, allongeant le cou, il répondait par un long hurlement au cri qu'il venait d'entendre. Cependant nous continuâmes à glisser doucement toutes voiles dehors, allant autant que nous pouvions près du vent, afin de nous maintenir dans la direction des sons. Il avait été convenu que nous virerions de bord tous les quarts d'heure, afin que M. Brand pût savoir notre situation et sur quelle bordée il nous rencontrerait probablement. Nous écoutions de toutes nos oreilles pour saisir quelque nouveau bruit et nous regardions de tous nos yeux autour de nous dans l'espoir qu'une ouverture dans le brouillard nous montrerait quelque chose. Mais une heure se passa sans que nous entendissions le moindre son. Le vent s'était un peu élevé et tourné vers l'ouest; nous pensâmes que c'était là ce qui empêchait de nouveaux bruits de parvenir jusqu'à nous. Une autre heure s'écoula et M. Brand n'était pas de retour. L'inquiétude nous prit. Nous allions sans cesse à la lampe de l'habitacle pour voir l'heure à nos montres. Le jour n'était plus loin. Évidemment le docteur était sérieusement alarmé sur le sort de nos amis, bien qu'il n'en dît pas un mot. Une fois, nous crûmes entendre une portée de voix, puis un coup de feu et un cri, mais nous ne pûmes nous mettre d'accord à ce sujet. Nous continuions à arpenter le pont du navire à grands pas, tout en naviguant comme il avait été convenu; la nuit s'acheva ainsi et l'aube reparut sur le monde des eaux.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

UNE COUVÉE DE PERDRIX

C'est Juillet! Le mois finit; Août va commencer dans quelques jours. Le long d'un sentier, au milieu d'un champ de blé mûr que la faucille ne tardera pas à abattre, sous les coquelicots pourprés, entre les bleuets aux rayons d'azur, s'avance toute la couvée protégée par la mère.

Ils sont douze en vue, y compris cette dernière, mais le coq est sans doute à quelques pas de là, picorant avec les plus fortes têtes de sa progéniture, ceux qui ont plus besoin de ses *avis* que des soins de la gentille couveuse à qui ils doivent leur éclosion et leur début dans le monde..... cynégétique.

La scène que nous décrivons se passe vers quatre heures après midi. Toute cette jeune famille, après avoir fui les rayons brûlants du soleil sous les épis mûrs, s'est enfin relevée avec l'intention de subvenir à son repas du soir. D'ailleurs le moment est propice pour cela; les fourmis errent autour de leurs nids, roulant leurs œufs qu'elles vont profondément enfouir sous la couche de menues brindilles dont elles ont recouvert l'entonnoir habilement creusé; les papillons voltigent sur les fleurs et gare à eux s'ils se trouvent à la portée du bec des jeunes perdreaux! Ils seront croqués bel et bien, sans égard pour la nacre de leurs ailes, et les brillantes couleurs qui les saupoudrent.

Dans un mois, ces gentils oiseaux tomberont sous le plomb des chasseurs, sous le mien peut-être.

Les perdrix grises se trouvent partout en Europe,

mais seulement dans les climats tempérés. Il leur faut, pour qu'elles se plaisent dans un territoire, des champs d'une vaste étendue, au milieu desquels s'élèvent, de-ci, de-là, des bosquets, des buissons, des haies d'aubépines, des « remises » en un mot, au centre desquels elles trouveront un refuge en cas de poursuite.

Les vignobles sur la bordure desquels l'agriculteur pratique une grande culture sont encore propices à l'élève des perdrix.

Où elles sont nées, elles restent sans s'éloigner autrement, car, si on les pourchasse, elles font un tour à droite ou à gauche et reviennent bien vite à leur canton habituel.

L'après-midi c'est la même façon d'agir, et le souper continue toujours en marchant jusqu'à ce que l'on ait découvert le gîte sous lequel on passera les heures terribles de la nuit.

Car ce sont ces heures-là que choisissent les ennemis qui en veulent — par gloutonnerie, je n'ose dire gourmandise, — à ces succulents oiseaux.

Renards, belettes, fouines, putois, rats eux-mêmes sont ligués contre les perdrix, et le jour aussi la mère doit veiller à l'approche imprévue de cet aérolithe emplumé qui se nomme tantôt faucon, tantôt buse, émerillon, émouchet, etc., et qui fond à l'improviste sur ces petits êtres sans autre défense que la leur, souvent illusoire.



Une couvée de perdrix.

Dans l'hiver seulement les perdrix se rapprochent des aires de blé, des villages, mêmes près desquels elles trouvent leur subsistance plus facilement qu'au milieu des champs d'où la récolte a été enlevée.

La perdrix se pose rarement sur un arbre; mais, à l'encontre de certains naturalistes, j'affirme en avoir fait partir du milieu des branches d'un peuplier où elles avaient rusé, après avoir été pourchassées par un chien trop rapide.

Dès l'aube, la couvée de perdrix suit la mère aux champs et se régale à l'occasion de toutes les graines qu'elle rencontre, de tous les vers et insectes qui errent sur son passage.

Du lieu où elles ont passé la nuit, les perdrix se sont envolées; c'est toujours ainsi que cela se passe, afin de se dégourdir un peu..... les ailes.

Les perdrix vivent en famille jusqu'à la fin de février, voire même les premiers jours de mars, suivant la variation de la température.

Quand cette époque arrive, les oiseaux qui ont survécu aux poursuites du chasseur homme et des chasseurs bêtes et oiseaux, se divisent par couples et restent unis jusqu'à ce que la mort vienne les séparer, car, si par une chance particulière, le plomb les épargne de septembre à mars, et si elles ont évité les dents ou les becs des animaux ou des oiseaux de proie, elles continuent à vivre ensemble.

La femelle construit son nid dont la texture se compose de quelques brins de paille ou d'herbe grossièrement arrangés. Ce berceau est placé d'ordinaire sous un plant de blé, au bout d'une prairie ou au milieu d'un petit buisson près de la plaine.

La ponte que font les perdrix varie de douze à vingt-deux œufs, de la grosseur de ceux des pigeons, et dont la couleur est gris-verdâtre.

Cette ponte, chez les vieilles perdrix, est bien inférieure en nombre à celles des jeunes de deux ou trois ans. Si par hasard ces oiseaux ont été dérangés lors de leur première ponte, ou bien si leurs œufs ont été écrasés ou mangés, — il y a des paysans qui font une omelette de cette façon-là, — la seconde couvée sera toujours moins nombreuse en sujets.

Si la femelle procède seule aux soins de la couvaison, le coq, pendant cette longue incubation de vingt et un à vingt-deux jours, se tient constamment près du nid et suit sa compagne toutes les fois qu'elle se lève pour aller chercher sa nourriture. Bien souvent, s'il pleut et que la femelle ne juge point prudent de quitter sa place, le père va chercher des vivres dans la campagne et les apporte gentiment à la bonne mère.

A peine éclos, les petits courent et suivent le père et la mère qui gardent avec vigilance cette précieuse famille. C'est sous leurs ailes qu'ils s'abritent la nuit; c'est à côté de l'un et de l'autre qu'ils vont chercher leur subsistance, et tandis que les grands parents grattent la terre et « piètent » afin d'appeler les enfants, ceux-ci l'œil ouvert, le bec tendu, suivent l'exemple donné et ramassent au fur et à mesure les insectes, les larves, les vermisseaux que découvrent leurs chefs de famille.

A cette époque de l'année il est fort difficile de faire partir le mâle et la femelle. Si ces pauvres oiseaux y sont contraints, c'est toujours le père qui s'envolera le premier, en poussant des cris qu'il ne fait entendre que dans cette occasion.

Son but n'est pas de fuir pour défendre sa vie, mais bien afin de dépister son ennemi. Il vole avec pesanteur, l'aile traînante, se posant à petite distance et ne s'éloignant qu'avec une lenteur calculée. La femelle qui s'enlève en second se précipite dans l'espace, mais dans une direction opposée.

A peine s'est-elle abattue, à peine a-t-elle touché le sol, qu'on pourrait la voir longer les sillons, raser les herbages pour se rapprocher de ses petits. Ceux-ci, blottis de-ci, de-là, se rassemblent prestement autour de la bonne mère et s'enfuient avec elle.

Ces jolis, ces succulents perdreaux, lorsqu'ils éclosent, ont des pieds de couleur jaunâtre. Peu de semaines leur suffisent pour qu'ils aient revêtu leur innocente robe de plumes, et ils sont à peine gros comme un merle qu'ils volettent avec leurs parents afin d'essayer leurs ailes.

Ce n'est qu'en septembre qu'ils ont acquis tout leur développement.

Lorsque les chefs d'une famille ont été occis, les perdrix orphelines se réunissent généralement à une autre compagnie, et c'est pour cela que, vers l'arrière saison, il arrive souvent de rencontrer vingt-cinq, trente perdrix ensemble.

La vie des perdreaux, au dire de certains naturalistes, est de sept années, mais bien peu d'individus doivent prolonger jusque-là leur existence sans cesse en butte à mille périls.

Bénédict Henry Révoil.

LES DESSERTS DE Mme DUVAL

Parthenay-sur-Touet, cette petite ville originale, historique, située dans un pays pittoresque touchant au Bocage poitevin, se montre justement fière de ses trois églises du XIIe siècle et de sa porte Saint-Jacques du XIIIe; mais elle possède, en outre, un avantage dont elle songe moins à se vanter, et qui, plus que tout le reste, pourrait lui attirer des visiteurs : c'est que la vie matérielle n'y coûte presque rien.

Une bonne mère de famille qui chérissait ses enfants, mais n'était point millionnaire, fut renseignée par une amie sur ce mérite économique. C'était justement la trouvaille qu'elle rêvait au milieu du grand Paris, et qui allait lui permettre de procurer à ses chères filles des vacances qu'elles avaient d'ailleurs bien gagnées, car toutes trois, à quelques imperfections près, étaient d'aimables petites personnes. Elles savaient que leur mère faisait de grands sacrifices pour leur éducation, et elles l'en récompensaient en travaillant de leur mieux. Gabrielle, quoiqu'elle n'eût que quinze ans, était déjà prête à passer son premier examen; Berthe, organisée pour la musique, y avait fait de grands progrès; enfin la petite Fanny elle-même n'avait pas perdu son temps, puisqu'elle lisait comme une grande fille et commençait à bien écrire.

Après leur année de travail, ces enfants se trouvèrent heureuses à Parthenay, comme des oiseaux en liberté, car si rien n'est bon comme le travail aux oisifs, rien n'est si doux non plus que le repos aux laborieux. Malheureusement on était en 1870, et la guerre vint bientôt troubler la paisible retraite. Chaque jour apportait quelque nouvelle sinistre: Sedan Metz, le siége de Paris. Mme Duval remerciait Dieu d'avoir mis ses chères enfants à l'abri, mais si l'on n'entendait pas le canon, on se voyait menacé par la famine, car la bourse commune s'allégeait d'une manière effrayante. Paris cependant prolongeait son héroïque résistance, l'amie à laquelle on aurait pu recourir avait quitté Parthenay, rappelée par des intérêts pressants; on n'était plus entouré que d'étrangers, bienveillants, il est vrai, mais auxquels on cherchait à cacher sa détresse. Mme Duval, qui en toute circonstance prenait rapidement son parti, se décida, pour assurer le pain quotidien, à engager une bague précieuse, dernier reste de sa corbeille de noces. Elle eut ainsi quelques centaines de francs; il

fallait que cette somme minime pût suffire jusqu'à de meilleurs jours. Grand problème! mais on avait du cœur dans la petite maison de la rue de la Châtaigneraie, et, en songeant aux pauvres assiégés de Paris, d'Alsace et de Lorraine, on eût rougi de se plaindre. On se couchait donc de bonne heure pour économiser l'éclairage, on soufflait dans ses doigts pour épargner les fagots, content encore de se réchauffer dans un lit, de dormir sous un toit. Mme Duval rendait tout facile par sa bonne humeur : la bonne humeur, cette force invincible faite de patience, de bonté et d'espoir! Nos pères la connaissaient bien et nous l'avons trop oubliée.

Grâce à sa vaillance, on n'avait donc pas froid dans la grande chambre de Mme Duval, on n'y avait pas absolument faim non plus, mais le siége de Paris s'éternisait et la bourse de la maman se vidait de plus en plus. Toutes les économies étaient bonnes à faire, et comme les petites provisions qui servaient au dessert étaient épuisées, cette maman pensa qu'il n'y avait plus lieu de les renouveler; mais elle ne voulut pas procéder par voie d'autorité. Chacun donne à ses actions la tournure de son caractère; celui de Mme Duval ne lui permettait pas de manger du pain sec avec solennité, elle trouvait que ce petit sacrifice n'en valait pas la peine.

« Bon, dit-elle à Fanny, le jour où elle eut constaté qu'il ne restait plus au logis la moindre friandise, tes sœurs sont descendues, profitons-en; nous allons bien les étonner. »

Et, prenant un air de mystère, elle explique à mi-voix son projet. Fanny, qui ordinairement reste en dehors des secrets, est bien flattée de conspirer de moitié avec sa maman. Elle prend donc ses petits ciseaux et se met à découper finement les bords des carrés de papier que Mme Duval lui présente. Ils doivent envelopper des papillottes d'une façon particulière toutes semblables en apparence à celles que l'on trouve chez les confiseurs au jour de l'an; on passe une bonne demi-heure à les confectionner, et quand on entend sur le palier le pas des grandes sœurs, on se hâte de les enfermer dans l'armoire. Fanny est bien impatiente tout le temps du dîner, elle grille de voir arriver le moment intéressant.

« Berthe, dit enfin Mme Duval, ouvre l'armoire et apporte-nous l'assiette des papillotes. »

Berthe surprise obéit, et, en ouvrant l'armoire, ouvre en même temps de grands yeux. D'où peuvent sortir ces papillotes? On n'en a point acheté, personne n'a fait ce cadeau-là; sont-elles, comme la manne, tombées du ciel? On va le savoir. Berthe en ouvre une. Quelle est cette mystification? Elle a d'abord envie de se fâcher.

« Des coquilles de noix! c'était bien la peine de les envelopper si coquettement, mieux valait en allumer le feu; cette petite Fanny a de sottes idées! »

Mais Fanny qui, ainsi que la plupart des enfants, connaît fort bien le faible de ceux qui l'entourent, voit que sa sœur a rougi et devine ce qu'elle pense. Berthe a déjà jeté la coquille vide dans le foyer, elle froisse le papier et va lui faire prendre le même chemin.

« Ne le jette pas, ne le jette pas! » crie Fanny avec effroi, et elle retire des mains de sa sœur le malheureux papier dédaigné, le pose sur la table, l'étale, le lisse soigneusement avec ses doigts, et se met à lire tout haut une charade en vers de la façon de la maman, puis tire d'une autre papillote une énigme en prose, qui est sortie tout à l'heure de sa propre petite cervelle.

Tout est expliqué, Berthe embrasse sa sœur, Gabrielle applaudit, tout le monde rit.

« Mes chères enfants, dit Mme Duval, la plus tendre maman du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Nos desserts d'espèce plus substantielle sont épuisés, nos finances du moment nous interdisent le luxe d'en acheter d'autres; pour y suppléer, je vous ai donc fabriqué ces petites friandises, et Fanny m'a aidé de son mieux: je parie que d'ici à demain vous ne devinerez pas son énigme. »

On s'amusa toute la soirée à la chercher, à chanter de vieux couplets qui s'étaient trouvés dans les autres papillotes, si bien que cette fois Sancho Pança, l'homme aux proverbes, n'aurait pu dire : Morceau avalé n'a plus de goût.

Le lendemain Gabrielle et Berthe voulurent à leur tour régaler la famille; la petite sœur et la maman s'amusèrent de leurs inventions bouffonnes. L'émulation s'en mêla; ce jeu prit de l'extension et devint plus sérieux; des énigmes et autres amusettes, on passa aux contes, aux récits. On apprit à écrire plus facilement, avec un tour agréable. Fanny, qui en toute occasion se piquait d'imiter ses sœurs, ne resta pas en arrière et collabora activement. On a d'elle une certaine histoire d'une petite fille et d'un petit chat qui eut le plus grand succès. On y voyait, entre autres épisodes, comment la petite fille, ayant voulu attacher un ruban rose au cou du petit chat, l'ingrat minet avait allongé un coup de griffe sur le nez de la petite fille. On ne pouvait pas révoquer en doute cette histoire-là, comme celle de Romulus et de sa louve, de Numa et de la nymphe Égérie; car si personne n'a jamais vu la louve du guerrier, ni la nymphe du législateur, tout le monde pouvait fort bien voir sur le nez d'une petite fille, domiciliée à Paris avant de s'être réfugiée à Parthenay, la superbe balafre qui labourait de droite à gauche le susdit petit nez. On savait même, à n'en pouvoir douter, que cette petite fille s'appelait Fanny, ce que son histoire pourtant ne disait pas.

Les compositions de la maman ne pouvaient toujours revendiquer ce mérite d'exactitude, car la fantaisie y entrait pour une bonne part. Telles qu'elles étaient, elles réussissaient si bien auprès du jeune auditoire, que jamais desserts friands ne lui avaient, à beaucoup près, semblé si délicieux.

Les propriétaires de la maison avaient recueilli charitablement auprès d'eux une petite nièce orphe-

line, que leur grand âge les rendait peu propres à élever. La pauvre Aline, c'était le nom de l'enfant, avait du feu tous les jours mais ne riait pas deux fois par mois.

La jeunesse a tant besoin de gaieté qu'elle restait pâle et chétive, sans que rien lui manquât, sinon le rayon de soleil de l'âme. Elle venait le chercher tant qu'elle pouvait chez Mme Duval, devinant d'avance les amusements et les récréations.

Un soir elle se trouva donc par hasard à l'ouverture des papillotes. On fut un peu contrarié de la voir à ce moment-là; il y a des choses, en effet, qui ne doivent pas sortir du cercle de la famille, et certaines indiscrétions blessent de délicates fiertés. On s'arrangea pour faire comprendre à Aline qu'elle fâcherait ses amies en divulguant leurs régals intellectuels à ses parents, et qu'on lui en voudrait si ces derniers s'avisaient d'ajouter quoi que ce fût aux desserts de coquilles de noix. Aline, qui était intelligente, entendit à demi-mot; elle fit comprendre qu'elle garderait le secret, prit sa part du dessert, et paya son écot en semblable monnaie.



Berthe a déjà jeté la coquille vide (P. 205, col. 2.)

Gabrielle et Berthe, piquées au jeu, ne voulurent pas rester sur un premier succès, et se mirent en frais de style et d'esprit. Elles comptaient le lendemain sur l'admiration d'Aline, mais quelle ne fut pas leur surprise en voyant au contraire l'effet préparé complètement manqué. Il y avait eu un froid après la lecture de leurs productions, et on les avaient louées par pure politesse. Les jeunes filles étaient un peu mortifiées; la maman trouva tout de suite la cause de leur déconvenue : elles s'étaient trop appliquées. Gabrielle, de sage et judicieuse, était devenue froide et dogmatique, et la gaieté de Berthe, piquante et pleine de saillies, avait tourné à l'extravagance. « Ne forçons point notre talent, » ajouta doucement Mme Duval, après avoir indiqué en souriant d'où venait l'échec.

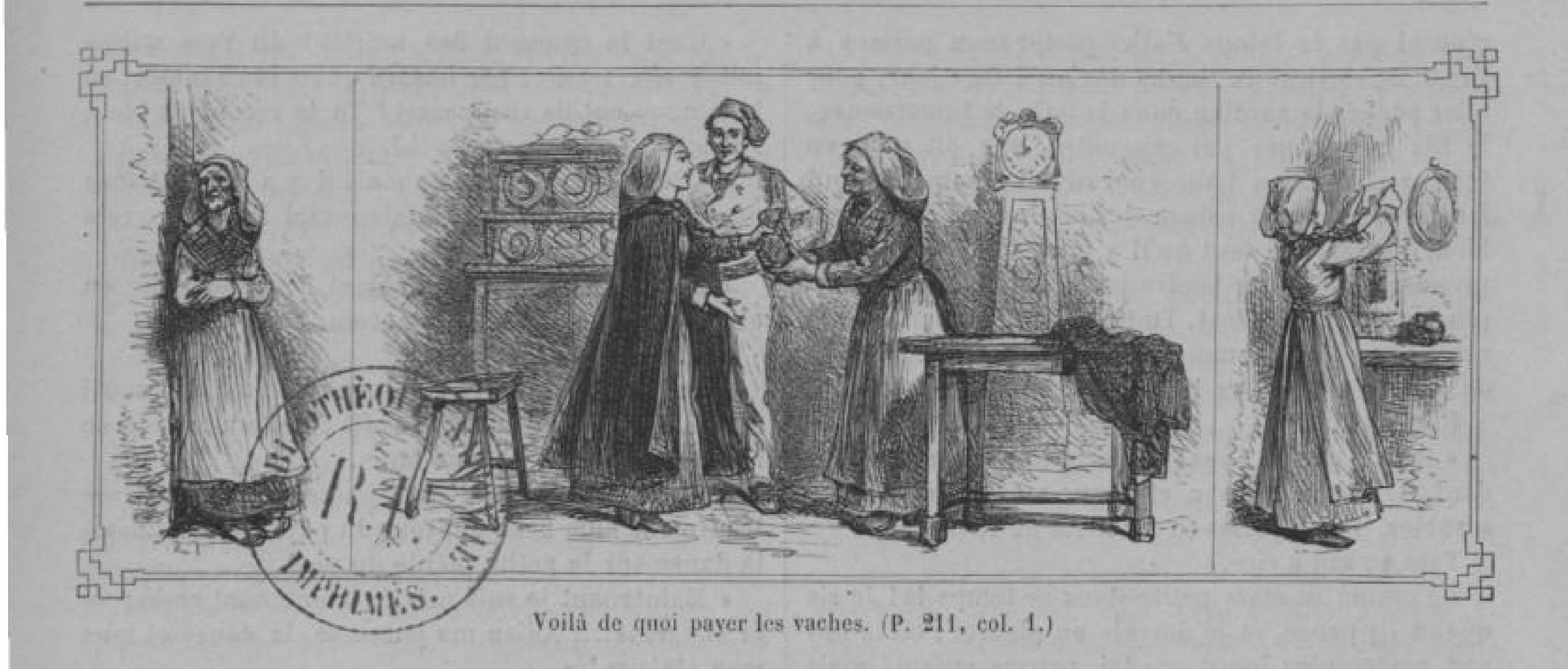
Quant à la maman, comme elle ne pensait qu'à amuser ou instruire ses enfants, sans chercher à éblouir un public quelconque, elle trouvait toujours le ton juste, et, au dire de Berthe, ne faisait jamais *fiasco*, si bien qu'Aline, ayant voulu partager avec ses amies une belle corbeille de pommes d'api, qu'on venait de lui donner, à elle, les petites furent toutes consternées de penser que ce dessert-là les priverait de l'autre. Il fallut donc décider que ces fruits, si singulièrement dédaignés, défrayeraient les jours ordinaires, mais que les dimanches et les jeudis on reviendrait aux exquises papillotes.

Cela réglé, comme les pommes d'api, après tout, sont bonnes à croquer, on se réconcilia avec elles, Fanny surtout; mais les papillotes de la maman restèrent sans rivales. Lorsque enfin Paris se rouvrit aux *bouches inutiles*, que Mme Duval et ses enfants retrouvèrent leur modeste bien-être, on n'oublia pas les leçons de l'exil, un langage métaphorique demeura en usage dans la famille.

Quand les choses allaient leur train ordinaire, que la vie était facile, on disait : « C'est le jour des pommes d'api; » mais lorsqu'il fallait triompher d'une difficulté, supporter une privation, se tirer d'affaire par l'adresse et l'initiative, ou se consoler par la bonne humeur, on disait : « Que voulez-vous? c'est le jour des papillotes! » Et ce seul mot, qui faisait naître un sourire, produisait sur la jeune famille l'heureux effet d'une formule magique. Tout le monde ne ferait-il pas bien d'en user comme elle et de se fabriquer à l'occasion des papillotes, en attendant les pommes d'api?

EMMA D'ERWIN.





Voilà de quoi payer les vaches. (P. 211, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XXVII

La chanson des mariés.

Quand Françoise eut installé ses malles chez les Trévirec, et qu'elle eut donné aux enfants les joujoux et les bonbons qu'elle leur avait apportés, elle les quitta pour retourner sur la grève. La journée s'avançait, et sans doute Yves serait de retour avant la nuit; elle voulait être là pour l'accueillir au retour de la pêche, comme elle y serait tous les jours désormais, puisque ce serait son droit et son devoir.

Elle descendit vers le côté de la plage le plus rapproché de la maison Pierzik; sans doute c'était là qu'Yves venait amarrer sa barque, pour avoir moins de chemin à faire avec ses agrès; et, tout en regardant l'horizon pour y chercher une voile, elle se mit à penser à toute sa vie, si malheureuse d'abord quand personne au monde ne l'aimait, puis, peu à peu, éclairée par un rayon de joie, du moment qu'un brave cœur avait commencé d'avoir pitié d'elle. Elle se rappelait Yves, garçon de quinze ans, gai et rieur, chantant en sautant autour du feu de la Saint-Jean; elle le revoyait lui tendant la main pour qu'elle prît part à la fête, et l'emmenant chez ses parents, elle, pauvre petite abandonnée, pour que ce jour-là au moins elle pût se croire une famille...

Un petit point lumineux, qui brille aux derniers rayons du soleil, apparaît là-bas, au bout de la pointe de l'Armorique: est-ce la barque d'Yves? Le petit point grandit, c'est bien une voile; et Françoise se met à songer qu'Yves a été dans sa vie comme cette voile : quelque chose de lumineux qui lui est apparu tout petit d'abord, et qui a grandi pour éclairer toute son existence... « C'est bien une barque! se dit Françoise; ce doit être la sienne... J'ai perdu l'habitude de regarder les bateaux, car une vraie femme de marin aurait déjà reconnu la barque qu'elle attend; je la reconnaîtrai plus vite dans quelques semaines d'ici! »

La barque approche, c'est bien le patron Pierzik qui est à la barre; c'est bien lui qui jette un cri joyeux en reconnaissant Françoise. Il aborde, il saute à terre.

« Enfin! s'écrie-t-il, te voilà donc revenue! et tu ne t'en iras plus.

— Plus jamais, Yves. Je t'attendais, je pensais bien que tu n'allais pas tarder à rentrer; j'ai ma bourse avec moi, nous irons ensemble la porter à ta mère.

— C'est cela! il lui tarde de voir les vaches dans le pré; elle est capable d'aller les chercher dès ce soir. Après tout, elle a raison, ce qu'elle vendra de lait et de beurre d'ici la noce, ce sera toujours autant de gagné, cela vaudra mieux que de laisser l'herbe du pré à ne rien faire. Attends-moi : le temps d'amarrer la barque, et je viens.

— As-tu fait bonne pêche?

— Assez bonne. Je l'ai toute vendue au conducteur de la voiture de Quimper, parce que demain je

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

n'aurai pas le temps d'aller porter mon poisson à Brest. Je sortirai du Goulet dès qu'il fera jour, pour aller pêcher la sardine dans la baie de Douarnenez; le fils Legoff, que j'ai rencontré, m'a dit qu'il en était arrivé là un banc énorme, et comme ce sont les dernières de la saison, les confiseries les payent bien. J'y resterai tant qu'il y aura quelque chose à prendre, ainsi il ne faudra pas s'inquiéter si je suis plusieurs jours absent. Tu tiendras compagnie à ma mère : ce sera le commencement de ta vie de femme de marin, ma pauvre Françoise! »

Elle sourit.

« Bonne pêche, Yves! j'aiderai ta mère en t'attendant. Allons la trouver, et donne-moi quelque chose à porter. Te rappelles-tu les filets de Riou? »

Yves se mit à rire.

« Comme tu étais petite dans ce temps-là! Je ris quand j'y pense, et je devrais en pleurer; on te faisait porter plus lourd que toi, pauvre enfant! mais cela n'arrivera plus. Tiens, prends ma gourde si tu n'aimes pas à avoir les mains vides. A demain, au petit jour, vous autres, et prévenez votre monde que nous resterons peut-être plusieurs jours en mer.

— A demain, patron! » répondirent le matelot et le mousse; et Yves et Françoise montèrent vers le village.

— Entrons un peu au cimetière, dit la jeune fille, je n'y suis pas encore allée.

— Tu vas voir comme j'ai soigné ton jardin, répondit Yves en se frottant les mains. Des fleurs comme ça, je suis sûr qu'il n'y en a pas à Brest. »

Elle entra, et du bout du cimetière elle reconnut qu'Yves ne mentait pas. Les tombes chéries de Françoise brillaient au soleil comme un immense bouquet ou comme un amas de pierreries. Le bon garçon ne s'était pas borné à cultiver les fleurs plantées jadis par son amie; il n'avait pas, depuis le départ de Françoise, rencontré une fleur belle ou curieuse sans en demander ou en acheter du plant ou de la graine. Beaucoup avaient refusé de vivre sur cette colline exposée à tous les vents; mais il en était resté assez pour charmer les yeux de la jeune fille, et plus encore son cœur reconnaissant. Après avoir prié pour ses morts, elle s'assit, émue, au pied du calvaire, regardant les saints, les princes et les évêques de pierre comme on regarde de vieux amis dont on a été longtemps séparé. Elle se taisait; elle pensait à tant de choses à la fois qu'elle n'aurait pu parler; mais elle se sentait profondément heureuse au milieu de ce silence et de cette paix, et la pensée qui dominait toutes les autres, c'était : Je suis revenue! je suis revenue pour ne plus m'en aller!

Tout à coup, dans l'air calme et pur, une voix s'éleva, la voix de quelque petit pâtre qui gardait ses ouailles aux environs. Il chanta un instant, puis s'arrêta; alors une autre voix, une voix de fillette, lui répondit à quelque distance. Françoise tourna la tête et prêta l'oreille.

« C'est la chanson des mariés! dit Yves qui se mit à rire : est-ce par hasard qu'ils la chantent, ou bien nous ont-ils vus passer? Tu la reconnais bien, Françoise, cette chanson-là?

— Oui, je la reconnais; mais il y a si longtemps que je ne l'ai entendue! laisse-moi l'écouter, cela me fait plaisir. »

Les deux enfants continuaient à se répondre en chantant, comme c'est la coutume des pâtres.

Le garçon chantait :

« Autrefois, quand j'étais jeune homme, nul souci ne me tenait au cœur, et j'avais dans ma bourse de l'argent pour moi et mes amis.

« Autrefois, quand j'étais jeune homme, on me trouvait le plus beau danseur du pays; je conduisais la danse sur la petite pointe du pied.

« Maintenant je suis marié, maintenant embarras et chagrins!... Adieu ma jeunesse, la danse et tous mes plaisirs! »

Yves éclata de rire.

« Voilà un marié qui n'est guère joyeux! Moi, je ne chanterai pas cette chanson-là le jour de nos noces, Françoise; j'en inventerai une exprès pour nous, où je dirai : Le pêcheur est heureux d'aller sur la mer et de passer ses nuits à se mouiller et à se fatiguer, parce qu'il travaille pour sa femme; ma jeunesse n'est pas perdue, je ne l'ai pas laissée à la danse, je la garde pour travailler gaiement. Voilà ce que dira ma chanson. Et la tienne?

— Ce ne sera pas celle-ci, » répondit Françoise en étendant la main vers l'endroit d'où la petite bergère répondait au pâtre :

« Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais! Hélas, j'ai donné mon pauvre cœur, je l'ai placé en un lieu où il n'y a plus ni joie ni plaisirs! Allez, courez aux fêtes et aux pardons, jeunes filles; moi je ne le puis plus. Il faut que je reste à la maison, je ne suis plus qu'une servante, jeunes filles, car je suis mariée! Adieu mes compagnes, adieu pour jamais! »

« Je n'ai à dire adieu à personne, moi, mon brave Yves! ajouta Françoise. Tu sais bien qu'en entrant dans ta maison j'ai tout à gagner et rien à perdre. J'en serais honteuse, si je n'étais pas sûre de vous rendre en amitié tout ce que vous faites pour moi, toi et ta mère. Viens la trouver, ta mère; elle a peut-être appris que je suis arrivée, et elle doit m'attendre. »

Ils s'en allèrent ensemble, et de loin ils virent Marion Pierzik debout sur le seuil de la porte. « Sois la bienvenue dans cette maison, ma fille! » dit-elle à Françoise, et ce nom, qu'elle lui donnait pour la première fois, réjouit le cœur de la jeune fille. Marion la fit entrer, et lui montra tous les arrangements qu'elle avait faits; et Françoise sourit en voyant un grand bahut destiné à contenir ses vêtements, à l'endroit où elle mettait autrefois son pauvre coffre que la Pierzik logeait par charité. Et cette chambre serait sa chambre, à elle Françoise!

elle travaillerait près de cette fenêtre, elle accrocherait ici, contre le mur, son petit miroir et les vieilles images qui ne l'avaient jamais quittée... elle serait chez elle, et elle y venait, non pas acceptée à contre-cœur, mais accueillie, désirée, aimée : Marion l'avait appelée sa fille!

Marion cependant continuait à faire passer sous les yeux de Françoise tout ce que contenait la maison. « Il faut à présent venir voir le courtil; j'ai ouvert un passage entre notre jardin et le pré. Il est à nous, le pré, Yves l'a payé la semaine dernière; les pluies ont fait repousser l'herbe, et si les vaches y étaient... »

Françoise ne dit rien; mais elle tira de sa poche un sac de toile bise, et le mit dans les mains de la Pierzik. Celle-ci rougit de plaisir.

« Voilà de quoi les payer! j'irai les chercher dès demain matin, parce que, voyez-vous, mes enfants, c'est une belle occasion, des laitières comme il n'y en a pas : le fermier qui me les vend en aurait eu un bon prix, s'il ne m'avait pas donné sa parole auparavant. Ce serait dommage de laisser perdre de si bonne herbe! nous aurons de la crème de nos vaches pour le jour de la noce. Ta toilette est-elle prête, Françoise? Il faudra l'apporter ici pour l'étaler et lui faire prendre l'air : elle se chiffonnerait chez les Trévirec. Ils ne sont point trop au large, les pauvres gens! »



Françoise écoutait Marion (P. 212, col. 2.)

Marion bavardait, Yves riait et se frottait les mains, tout comme faisait autrefois le vieux Malo, et Françoise regardait et admirait tout. Elle se risqua timidement à appeler Marion « ma mère », et comme Marion lui répondit par deux gros baisers, elle se sentit tout à fait adoptée. Au milieu de cette joie, tous les Trévirec arrivèrent : Marion les avait invités à souper. On fit des crêpes, les enfants se régalèrent comme ils ne l'avaient pas fait depuis longtemps, et l'on but à la santé d'Yves et de Françoise. Point de contrat, point de notaire, point de compliments ni de cérémonies; rien que de braves gens qui souhaitaient du fond de leur cœur aux fiancés tout le bonheur de la terre : cela ne valait-il pas mieux?

Ces vœux bercèrent le sommeil de Françoise, qui s'éveilla aux premières clartés de l'aube. Elle s'habilla vivement et courut sur la grève. Yves et sa mère étaient là : Yves partait pour Douarnenez et sa mère était venue lui porter ses repas, qu'elle avait préparés d'avance pour la journée.

« Voilà Françoise! s'écria la Pierzik. Allons, il paraît qu'elle n'est pas devenue paresseuse à la ville!

— Je savais bien qu'elle viendrait! » répondit Yves en allant au-devant de sa promise. Ils se serrèrent les mains et se dirent tous deux : « A revoir! » Puis Yves s'embarqua et les deux femmes, restées debout au bord de l'eau, virent la barque s'éloigner et disparaître dans la brume grise du matin. Françoise se sentit le cœur serré. « Il faudra pourtant, se dit-elle, que je m'habitue à le voir partir, puisque c'est comme cela tous les jours, » et elle s'efforça de chasser sa tristesse. Elle n'eut d'ailleurs guère le loisir d'y penser toute la journée; il lui fallut d'abord aller acheter les vaches avec la mère Pierzik, les ramener et les installer dans le pré; puis elle alla chercher sa toilette de noce, et Marion la lui fit essayer pour être sûre que rien n'y manquait. Elle n'était pas vaine, la bonne Françoise, mais elle ne put se défendre d'être contente en se voyant dans son miroir, avec la coiffe de mariée bien blanche et bien repassée, la collerette empesée, le corsage aux entournures bordées de velours et la lourde jupe de drap. Marion assura que Plougastel n'aurait pas vu depuis longtemps une aussi jolie mariée.



Puis, comme Françoise n'aimait pas à perdre son temps, elle s'occupa d'aider la Pierzik à son ouvrage, et retourna ensuite en faire autant pour ses hôtes; et la journée s'écoula.

Vers le milieu de la nuit, elle s'éveilla. « Il me

semble qu'il fait bien du vent! » se dit-elle; et elle eut peur. Elle aurait voulu se lever, aller voir dehors; mais elle craignit de déranger la petite Trévirec, qui couchait près d'elle, et de réveiller toute la famille. Elle pensa, pour se rassurer, qu'Yves et sa barque devaient être à l'abri dans le port de Douarnenez; et, fatiguée par le travail et les émotions de la journée, elle se rendormit.

XXVIII

La coupe et les lèvres.

Le lendemain, quand Françoise ouvrit les yeux, un jour terne et gris pénétrait dans sa chambre, et le vent mugissait toujours avec un grand bruit plaintif. Elle se leva bien vite pour aller retrouver la Trévirec, qu'elle entendait remuer dans la pièce voisine, et lui aider à faire le ménage.

« Ah! te voilà, Françoise! dit la vieille grand'-mère, déjà installée à son rouet (elle n'avait plus la force de faire d'autre ouvrage). As-tu bien dormi, ma fille? il a fait une fameuse tempête cette nuit!

— Je me suis endormie au bruit du vent, répondit Françoise. Mon Dieu! pourvu qu'il n'y ait pas eu de malheurs en mer! »

A ce moment la porte s'ouvrit, et Trévirec entra avec le petit Jean.

« Rien à faire ce matin! dit-il. Nous avons été voir si nous ne pourrions pas donner un coup de main aux hommes qui s'embarquent; mais personne ne s'embarquera aujourd'hui, ni pour la pêche, ni pour aller au marché de Brest. La rade est consignée, on vient de hisser le signal.

— Et Yves! s'écria la pauvre Françoise. Yves est allé pêcher la sardine du côté de Douarnenez!

— Eh bien, il n'y a pas de quoi vous inquiéter, Françoise: il aura vu venir le mauvais temps, et il se sera mis à l'abri. La baie est sûre, et le patron Pierzik sait son métier. N'ayez pas peur: il tardera peut-être à revenir, et il n'aura peut-être pas pris beaucoup de poisson; mais c'est tout ce qui peut lui arriver de mauvais.

— Merci, merci, dit Françoise; mais je vais tout de même aller trouver sa mère; il me semble qu'elle doit avoir besoin de n'être pas toute seule. »

Elle se hâta d'aider la ménagère à préparer le déjeûner et à mettre sa maison en ordre, puis elle partit.

Elle trouva Marion très-calme, ce qui la rassura.

La vérité, c'est que Marion était trop occupée de ses vaches pour faire attention à autre chose: c'était à peine si elle avait entendu souffler le vent. Sa maison était très-abritée, et comme elle n'avait pas encore eu à sortir ce matin-là, elle n'avait pas vu combien la rade était houleuse, et elle ne se doutait pas du temps qu'il faisait. Elle accueillit très-bien Françoise, l'emmena voir les fameuses laitières, les panser, les traire, les conduire au pré, et elle se fit aider à tout par sa fille, comme elle continuait à l'appeler, pour voir si elle n'avait point oublié chez les bourgeois son métier de campagnarde. Françoise se tira à son honneur de l'examen que lui faisait subir la Pierzik, et comme il pleuvait, au lieu d'aller dans le village faire des invitations pour la noce, comme Marion en avait d'abord eu l'intention, les deux femmes s'assirent près de la fenêtre et se mirent à raccommoder le linge de la maison. Marion, contente d'avoir à qui parler, était de bonne humeur; elle faisait cent projets, tous plus beaux les uns que les autres: Perrette n'était rien auprès d'elle.

« Vois-tu, ma petite Françoise, disait-elle, nous allons faire une bonne maison à nous trois: il n'y aura pas de fainéants parmi nous, et quand tout le monde travaille dans une famille, cette famille ne peut pas manquer de s'élever. Tu connais du monde à Brest, des cuisinières qui vont au marché: quand elles te verront avec ton panier plein d'œufs et de beurre, et tes paires de volailles liées par les pattes, elles viendront t'acheter ta marchandise, pour faire un brin de conversation avec toi; et tu auras bientôt la pratique des meilleures maisons de Brest. Pendant ce temps-là Yves gagnera avec son poisson, et nous pourrons mettre de l'argent de côté; sans compter un veau à vendre au boucher de temps en temps, qui augmentera le magot: il faut penser à l'avenir, et avoir de quoi pourvoir les enfants qui viendront. L'aîné s'appellera Malo, en souvenir de mon pauvre homme, et ta première fille, Marivonne, comme ta défunte mère. Et quand ils seront assez grands pour garder des bêtes, il faudra acheter des moutons, qu'ils mèneront paître dans la lande: ça leur apprendra à se rendre utiles. Et un peu plus tard, nous achèterons de la terre à blé pour que les garçons ne soient pas tous marins et qu'il y en ait au moins un de laboureur: la terre, ça ne manque jamais, et on retrouve son champ et son pré, qui vous nourrissent quand on n'est plus de force à aller gagner son pain sur la mer. Ah! comme je serai heureuse de vieillir au milieu de mes petits enfants! il me semble que je ne pourrai jamais me décider à mourir! »

Elle parlait; et Françoise l'écoutait tout en faisant courir son aiguille enfilée de grosse laine à travers l'étoffe usée d'une veste de travail; elle était contente de travailler pour Yves, et il lui semblait que ce doux avenir que lui montrait la Pierzik était déjà le présent. Le jour tirait à sa fin, et comme il arrive souvent sur les côtes, la tempête se calmait aux approches du coucher du soleil; un rayon tardif se glissait à travers les petites vitres carrées, un peu pâle, un peu mouillé encore, mais souriant et plein de promesses pour le lendemain.

« Allons, voilà le temps qui s'arrange, dit Marion; pourvu que le banc de sardines soit resté où il était! Yves n'aura pu pêcher qu'hier, un peu tard,

et vers le soir il sera rentré dans le port de Douarnenez. Aujourd'hui, il ne faisait pas un temps à prendre du poisson; il faudra qu'il se dédommage demain et encore après. Il ne faut pas faire fi d'un bon gain, au moment d'entrer en ménage. »

Un pas précipité se fit entendre au dehors.

« Est-ce que ce serait déjà lui? Pas possible! Au fait, si les sardines n'y sont plus... »

La porte s'ouvrit, et Plohic, le mousse d'Yves, parut sur le seuil.

« Le patron est-il rentré? » demanda-t-il d'une voix si inquiète que les deux femmes en eurent froid jusqu'au cœur.

« Mon fils? Yves? rentré? comment? s'écria Marion.

— Ah! il n'est pas rentré! » murmura le pauvre enfant. Il se laissa tomber sur un banc d'un air abattu, et fondit en larmes.

Pâle comme une morte, Françoise s'approcha de lui.

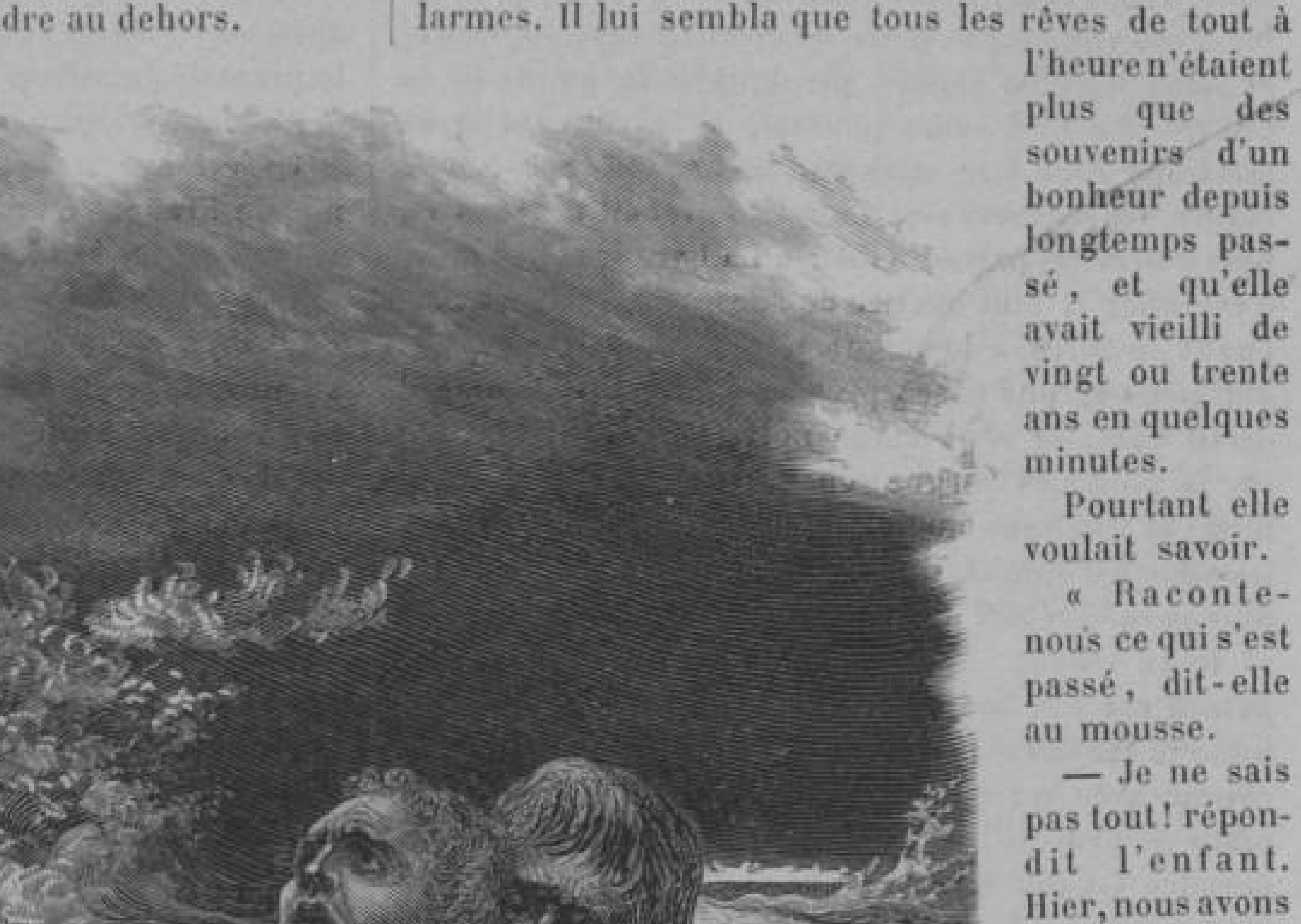
« Plohic, où as-tu laissé ton patron?

— Sur la barque, ma pauvre Françoise!

— Seul? tu l'as abandonné seul? où était-il avec sa barque? dis! quand l'as-tu laissé?

— Ne vous effrayez pas : je suis bien revenu, il va peut-être revenir... Ce n'est pas ma faute (et le mousse redoublait de sanglots); je ne voulais pas le quitter, il m'a commandé... je ne l'aurais jamais quitté, moi! »

Françoise restait debout, cramponnée des deux mains à un des bahuts (le bahut où elle venait de serrer sa toilette de noce). Elle sentait qu'elle n'aurait pas pu se soutenir sans appui. Elle regarda Marion, qui n'avait pas quitté sa chaise et qui avait un air hébété, plus effrayant que des cris et des larmes. Il lui sembla que tous les rêves de tout à l'heure n'étaient plus que des souvenirs d'un bonheur depuis longtemps passé, et qu'elle avait vieilli de vingt ou trente ans en quelques minutes.



Yves cherchant à sauver Trégoff (P. 214, col. 1.)

Pourtant elle voulait savoir.

« Raconte-nous ce qui s'est passé, dit-elle au mousse.

— Je ne sais pas tout! répondit l'enfant. Hier, nous avons fait une bonne pêche. Vers le soir le vent s'est levé, il est venu de la houle, et puis un grain, et puis un autre ensuite. Le patron a dit : Ça va tourner à la tempête, il faut nous dépêcher de rentrer. D'abord il voulait coucher au large pour recommencer la pêche de bon matin. Mais à cause du gros temps il a viré sur Douarnenez. Nous avions dépassé les Tas-de-Foin, et nous allions passer devant la pointe de la Chèvre pour nous mettre à l'abri dans la baie, quand nous avons vu un grand canot qui cherchait à faire comme nous; mais il ne tenait pas bien la mer, et à un moment il a capoté, et nous avons entendu un grand cri des gens qui le montaient. Alors le patron a dit : « Nous ne pouvons pas laisser périr des chrétiens sans aller

à leur secours. » Et il a viré de bord pour retourner d'où nous venions; et nous avons sauvé un des hommes du canot, qui nageait un peu et qui se soutenait sur l'eau : les autres étaient allés au fond. Mais, après cela, il est venu un tel grain que notre foc a été emporté et notre gouvernail cassé en deux; et nous n'avons jamais pu doubler la pointe de la Chèvre. Le vent nous poussait à la côte, et nous pouvions bien être sûrs que la barque se briserait contre les rochers; et la nuit devenait de plus en plus noire. Le patron a dit : « La barque est perdue, c'est sûr; il faut tâcher de sauver nos vies en gagnant la terre à la nage; jetons-nous à l'eau dès que nous serons assez près de la côte. » Comme il disait cela, le vent casse notre vergue et la jette sur le pont : la vergue renverse Trégoff, notre matelot, et l'homme que nous avions sauvé. Le pauvre homme est tombé par-dessus le bord, et on ne l'a plus revu. Trégoff a voulu se relever, il n'a pas pu se tenir debout : il avait la jambe cassée. Alors le patron est allé un peu à l'écart tout seul; il a allumé la lanterne pour écrire quelque chose, et il est revenu avec un papier plié qu'il m'a mis dans la main. Il m'a dit : «Écoute-moi bien, Plohic; je vais prendre Trégoff sur mon dos et tâcher de gagner la côte avec lui : il a femme et enfants; c'est mon matelot, je ne veux pas revenir à la côte sans lui. Toi, tu nages bien, tu pourras te sauver; va-t'en tout de suite à Plougastel, et tu porteras ce papier à Françoise Dano, de ma part. Promets-le-moi. »

Françoise prit le papier que l'enfant lui tendait, et le déplia d'une main tremblante, ce pauvre papier mouillé et chiffonné, qui contenait sans doute la suprême pensée d'Yves. Aux derniers rayons du soleil, qui brillait maintenant d'un vif éclat, elle épela péniblement ces mots, écrits en grosses lettres, à demi effacées par l'eau de mer :

« Je donne et lègue ma pauvre mère à Françoise Dano. A revoir, ma Françoise! »

Pauvre Françoise; quelle douleur! mais quelle consolation, au milieu de sa douleur, de savoir qu'il avait compté sur elle, et que c'était à elle qu'il léguait son plus cher devoir! et comme elle accepta dans son cœur le legs de celui dont elle restait veuve, sans avoir été sa femme, hélas!

Le mousse acheva vite son récit. Il n'avait plus rien à apprendre à la pauvre fille. La mer avait secoué la barque pendant plusieurs heures; ce n'était que vers le milieu de la nuit que les vagues l'avaient jetée contre les rochers du Toulinguet où elle s'était brisée. Le mousse avait à grand'peine atteint la côte; en arrivant à terre il s'était évanoui, et n'était revenu à lui que longtemps après, quand le jour commençait à paraître. Il avait appelé, regardé, cherché partout, il était allé demander du secours à Camaret, tout cela inutilement : on n'avait pas retrouvé une épave... peut-être, à la marée suivante... Françoise fit signe qu'elle comprenait, pour qu'il n'en dît pas davantage devant la Pierzik, qui écoutait ou entendait tout sans bouger, dans un silence effrayant. L'enfant ajouta que des gens charitables lui avaient fait passer la rade, et qu'ensuite il était venu à pied jusqu'à Plougastel, conservant encore un petit espoir qu'Yves aurait abordé sur un autre point de la côte et qu'il allait le trouver arrivé le premier au village.

L'enfant se tut.

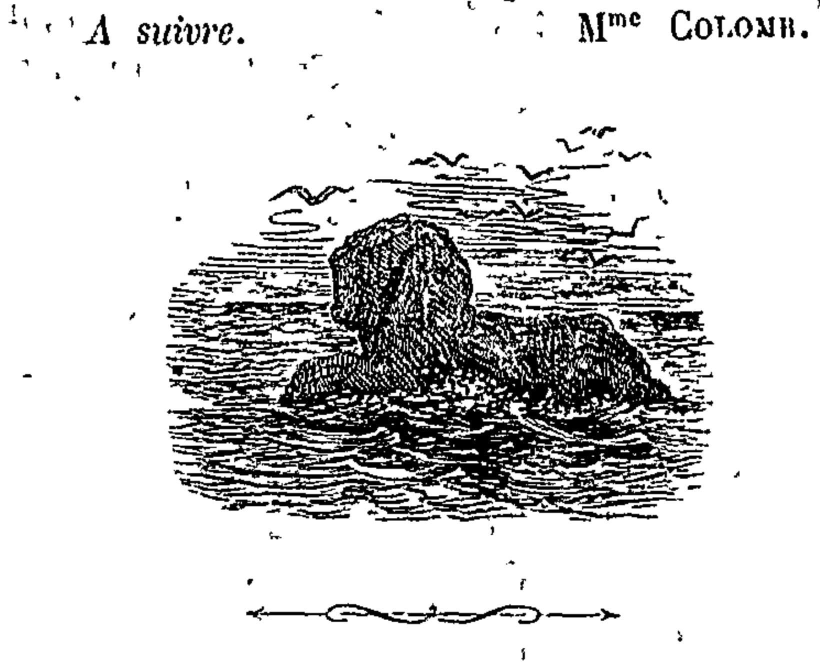
« C'est sur les rochers du Toulinguet? lui demanda Françoise en relevant la tête.

— Oui, sur le Lion...[1].

— Alors, si on le retrouve, ce sera dans la baie. Allons-y! Levez-vous, ma mère, et venez avec moi à Camaret pour chercher Yves! »

Marion se leva docilement, s'enveloppa de sa cape et chaussa ses sabots; et, sans prononcer une parole, elle mit son bras sous celui de Françoise et se laissa emmener par elle.

A suivre. Mme Colomb.



LES PÊCHEURS

LA PÊCHE DU POISSON FRAIS

L'industrie de la pêche, dont je veux vous entretenir, et sur laquelle on n'a généralement que des idées très-vagues et très-confuses, mérite à tous égards d'attirer l'attention, car nous lui devons une notable partie de notre bien-être actuel. Il n'y a rien de paradoxal dans cette assertion, elle s'appuie au contraire sur des faits, sur des chiffres d'une réalité incontestable : il est rigoureusement vrai que si la France n'avait pas, tout le long de son littoral, un personnel de 100 000 hommes qui puisent, dans la *pêche côtière* ainsi que dans les *grandes pêches*, la vocation et les aptitudes spéciales du marin, notre pays resterait, par rapport aux autres nations, relégué à un rang d'infériorité commerciale et industrielle dont les pays, géographiquement internés, nous donnent de nombreux exemples. Expliquons-nous.

Un marin ne s'improvise pas : avec un robuste gaillard de vingt ans, vous ferez, en six mois, un

1. Groupe de rochers qui a la forme d'un lion accroupi.

parfait rouleur de brouette, un garçon maçon, voire un excellent soldat auquel je prédis le bâton de maréchal de France; mais, pour devenir marin, il faut un long et pénible apprentissage qui doit irrémédiablement commencer au moment où finit la première enfance, et se prolonger jusqu'à ce que le corps et l'esprit soient rompus à tout ce que la condition humaine peut supporter de misères physiques et morales. — Pour faire un marin, il est indispensable de mettre à profit la souplesse et la soumission de l'enfant; il faut le pétrir dans le moule de l'adversité pendant que sa nature est encore plastique, si l'on veut que, devenu homme, il accepte avec indifférence les épreuves de sa destinée.

Cet apprentissage ne peut être que progressif : en raison même de la faiblesse du jeune enfant qui y est soumis, on ne pourrait impunément l'arracher brusquement aux soins maternels, et le lancer, sans transition, dans les hasards et les fatigues des longs voyages. Il faut donc, par une initiation graduelle, le familiariser avec cette rude existence, avec l'oubli des douceurs relatives de son foyer : la *pêche* remplit ces conditions, c'est l'A B C de cette terrible école.

Le temps est beau, la mer est tranquille, le vent est favorable; tout promet un retour certain à la marée prochaine. — « Viens, Pierre, dit le père en prenant son fils par la main, viens, je t'emmène aujourd'hui avec moi. » — L'enfant est dans le ravissement; il saute, il bondit, et l'étourdi ne prend pas garde aux larmes que refoule sa pauvre mère qui l'embrasse, et l'embrasse encore plus fort dans l'angoisse involontaire que lui cause cette première séparation.

C'est une bonne journée dans sa vie; il n'a pas assez d'yeux pour toutes ces nouveautés, pour ces clapotements de l'eau autour du bateau, pour ces voiles qui se gonflent sous l'effort d'une jolie brise et font courir l'embarcation; il n'a pas assez d'oreilles pour tous les grands bruits majestueux de la mer. Dans les manœuvres, il faut voir avec quelle conscience il pèse tout de travers sur une écoute. « Hale, matelot! hale dessus! » lui disent les marins en riant. Et au retour, c'est avec le maintien grave d'un homme qu'il rapporte fièrement au logis la part de poisson qui fera les frais du repas du soir.

Quelques jours après, il retourne encore à la mer; puis une troisième et une dixième fois; mais déjà ce n'est plus une partie de plaisir, c'est une obligation. Le mauvais temps arrive à son tour; et avec lui, la mauvaise humeur élit domicile à bord du bateau paternel : « Hale dessus, propre-à-rien! » et une bourrade le rappelle au sentiment vrai de sa situation : le sort en est jeté, il est « mousse » à bord de l'*Aimable-Aglaé;* dans cinq ou six ans, il sera « novice »; à vingt-cinq ans, ce sera un « matelot »; — à moins pourtant que depuis longtemps quelque tempête n'ait donné raison aux premières larmes prophétiques de sa mère.

Je n'ai jamais pu voir sans une sorte de respect ces braves petits marins dont l'enfance est radicalement supprimée, que la tyrannique nécessité a dépouillés des plaisirs de leur âge ; allez donc jouer au cerceau, aux billes ou au ballon sur l'avant d'un bateau! tentez-y donc les délicieuses escapades de l'école buissonnière! — Le fils du maçon, qui a passé sa journée à grimper sur une échelle et à porter quelques augées de mortier à son père, nous le plaignons bien fort; mais, le soir venu, il pourra du moins faire une de ces bonnes parties de barres sous les grands arbres; ou bien, il ira préparer dans une école les matériaux d'un avenir plus confortable; puis, il passera la nuit dans un lit, tel quel, mais enfin ce sera dans un lit : — tandis que lui, le petit pêcheur, à l'heure où tout le monde dort, il est encore à la mer, à la pluie et au vent, halant sur une manœuvre, aidant de ses petites mains à carguer une voile, recevant des coups de mer qui le mouillent jusqu'aux os, et des taloches qui ne sont pas plus agréables.

Le lendemain, en retournant à son bateau, il rencontrera, sur sa route, quelques heureux polissons de son âge complotant la mise à sac d'un cerisier, et qui lui crèveront le cœur quand ils lui crieront : « Hé! Pierre, viens-tu avec nous? »

Cependant il finit par s'aguerrir; après avoir pris son sort en patience, il le prend en habitude, et il arrive enfin un moment où la mer, le vent, le mauvais temps, la vie du bateau avec ses cent mille misères, deviennent pour lui une nécessité : c'est un marin.

Nos meilleurs matelots sortent de cette excellente école de « mousses » qui s'appelle la *pêche côtière;* c'est parmi les jeunes pêcheurs que se recrutent, en partie, les équipages de nos navires marchands, et plus tard les matelots de notre marine militaire.

Les pêcheurs font donc les marins; et les marins, ai-je besoin de vous le dire? sont les instruments indispensables sans lesquels l'excès de nos richesses naturelles et manufacturières ne saurait s'écouler au dehors : retranchez les pêcheurs, et du même coup vous êtes dans la nécessité de confier aux nations rivales, à vos concurrents, le soin de transporter vos produits et d'alimenter vos fabriques des matières exotiques qui les font travailler; autant vaudrait faire garder vos brebis par un loup. Généralisez la question, et appliquez cette supposition à toutes les nations maritimes de notre planète : à l'instant même tous les liens qui les rattachent les unes aux autres sont brisés; chacune d'elles se renferme dans un farouche isolement; à la solidarité actuelle qui tend à fusionner les intérêts de toutes les races, succède un antagonisme barbare; l'humanité reprend le chemin qu'elle a si péniblement parcouru; elle tourne le dos à la lumière et rentre dans les ténèbres. En effet, sans les marins, les grands négoces seraient impossibles, et le commerce, ce puissant moteur qui met en mouvement tout le mécanisme social, tomberait aussitôt dans un état de

marasme, qui précède toujours l'agonie de la civilisation.

La pêche du poisson frais emploie, pour son compte, plus de 50 000 marins sur tout le littoral de la France. Chaque port, chaque crique, si humble qu'elle soit, fournit son contingent à cette armée de pourvoyeurs qui se recrute, pour une partie, parmi les vieux marins auxquels l'âge, les infirmités ou quelques considérations de famille commandent une vie plus casanière. Elle est, avons-nous dit, une excellente école primaire de navigation pour les enfants qui se destinent à la carrière maritime; c'est une pépinière de marins que le pays ne saurait protéger avec trop de sollicitude.

La pêche côtière se pratique de deux manières différentes : soit à l'aide de *filets dormants*, soit à la *drague*, et avec des *filets mobiles ;* on pêche encore, mais plus rarement, à l'hameçon. La pêche au filet dormant consiste à aller poser sur un point donné d'une rade ou d'une côte, et presque toujours dans les courants, des filets qui sont fixés à l'aide d'une ancre à chaque extrémité, et dont on indique la place par de petites bouées convenablement placées. Ces filets, dont la base est alourdie par des plombs, sont maintenus dans la position verticale par des liéges ou autres systèmes de flotteurs.

Généralement, à la marée qui suit celle de la pose des filets, les pêcheurs reviennent et recueillent le poisson qui a été pris dans l'intervalle des deux marées ; d'autres fois, au lieu de rentrer au port, ils profitent de ce temps pour pêcher à la « drague ». Celle-ci est un arc de fer très-pesant auquel s'adapte un vaste filet en forme de poche, et qu'on lance, à l'arrière du bateau, après l'y avoir assujetti par un système d'amarres assez longues pour lui permettre d'atteindre le fond de la mer. Le bateau file, soit à la voile, s'il y a du vent, soit à la rame, s'il fait calme plat, en traînant cette poche ouverte qui racle le fond, et ramasse tout le poisson qui se trouve sur son passage. Lorsque les pêcheurs jugent l'instant convenable, ils hissent la drague jusqu'au dessus du niveau de l'eau, recueillent le poisson qui s'y trouve, et la laissent retomber à la mer.

Les poissons pêchés à la drague ont besoin, plus que les autres, d'être consommés promptement : on conçoit que, secoués, ballottés comme ils le sont dans ce filet qui racle violemment le fond de la mer, leur chair doit se meurtrir, se contusionner, et conséquemment être prédisposée à la décomposition. Aussi remarque-t-on que les poissons pêchés de cette façon n'ont pas la même qualité que ceux qui ont été pris par des moyens moins violents.

Les produits annuels de cette industrie sont évalués à la somme de cinquante-cinq millions, dont une partie doit couvrir l'amortissement du matériel de navigation fourni par l'armateur de chaque bateau, et payer aussi une solde fixe qui varie de 1 à 3 francs pour chaque homme d'équipage et par jour de pêche ; le surplus se partage, dans différentes proportions, entre le bateau (l'armateur) et l'équipage : à ce dernier incombe ordinairement la fourniture et l'entretien des filets et divers apparaux spécialement affectés à la pêche.

On a évalué à la somme de cent cinquante millions de francs le capital appliqué à la pêche du poisson frais, qui met en mouvement une foule d'industries, et par le fait donne du pain à une multitude d'ouvriers charpentiers, cordiers, forgerons, voiliers, etc., etc.; elle fait vivre, de plus, une quantité considérable d'expéditeurs et de marchandes.

Les cinquante mille marins dont il est question, montent de treize à quatorze mille bateaux de différents tonnages, et dont le gréement varie suivant les localités. Les bateaux-pêcheurs de la Méditerranée, avec leur grande voile triangulaire, ne ressemblent en rien aux *lougres*, *chasse-marées*, *cutters* et autres bateaux de la Manche. Chaque pays adopte, en résumé, le système d'embarcation qui semble s'approprier le mieux aux difficultés et aux nécessités de la navigation locale. Le pêcheur lui-même a des habitudes, des mœurs et un costume qui varient également suivant le climat de son pays et le tempérament particulier de sa race : tandis que le Catalan, coiffé du bonnet rouge, vêtu légèrement, fume une mignonne cigarette, le pêcheur de Boulogne et de Dunkerque, conservant le lourd costume islandais, fume cette pipe écourtée qui s'appelle (presque) un « brûle-parfums » ; à moins qu'une chique monstrueuse ne s'oppose, matériellement, à cette superfétation de jouissances.

La pêche côtière donne des résultats très-variables : parfois le bateau pourra terminer sa pêche, rentrer au port et en ressortir avec la même marée ; d'autres fois il restera dehors pendant trois et quatre marées avant d'avoir pêché une quantité de poissons suffisamment rémunératrice. Quelquefois aussi c'est le mauvais temps qui ne lui permet pas de regagner son port d'armement ; alors il n'a d'autre ressource que de chercher un refuge dans un port quelconque sous le vent, et lorsqu'il ne peut pas l'atteindre, il court des dangers d'autant plus sérieux, que la tempête le prend toujours près des côtes ou au milieu des bancs.

Comme le ferait son ombre, le danger suit ou précède tous les pas du pêcheur; aussi est-il devenu pour lui une habitude. C'est un rude ennemi que le marin ne saurait dédaigner, mais qu'il peut, Dieu merci, regarder en face, car il a soutenu contre lui plus d'une lutte victorieuse. — « Approche donc, dit le marin à son irréconciliable adversaire, approche, tu trouveras à qui parler !... »

Trop souvent, hélas ! le danger a le dernier mot dans ces affreux débats.

C'est dans des circonstances terribles que se déploient les vigoureuses qualités des marins. C'est alors qu'il leur est donné de recueillir les fruits de l'éducation éminemment virile qui nous fait trop souvent défaut.



La pêche sur les côtes de la Méditerranée.

Enfant, le marin a puisé dans l'atmosphère vivifiante de la mer cette sève puissante qui l'a développé physiquement de bonne heure. — Dans les luttes corps à corps qu'il a soutenues contre des périls toujours renaissants, le cœur a pris chez lui, avant l'âge, cette trempe indestructible qui résiste plus tard à la lime du malheur; cette trempe qui lui permet d'écouter, sans éprouver de défaillance, la formidable voix de la mer, lorsque, dans ses fureurs, elle lui crie : « Ta vie! marin.... il me faut ta vie! »

Aujourd'hui elle est affreuse, la mer; jamais elle n'a été si mauvaise. Petit bateau, que vas-tu devenir?

Il ne paraît pas possible qu'il ne soit écrasé, anéanti sous la moindre de ces lames monstrueuses qui se succèdent sans répit pour l'assaillir. — Déjà l'ouragan l'a démâté, et il roule comme une épave dont la mer s'amuse un instant avant de la dévorer.

Cependant les pêcheurs ont saisi leurs lourds avirons, et ils font des efforts surhumains pour s'éloigner de la côte sur laquelle le bateau va infailliblement se briser... Peut-être y parviendront-ils!... mais la mort se présente immédiatement à leurs yeux sous un autre aspect.

D'énormes paquets de mer sont tombés successivement sur la frêle embarcation qui est déjà à moitié pleine d'eau... elle va couler bas!... — Chacun s'armé d'un vase quelconque : celui-ci, à défaut d'un autre instrument d'écopage, a pris son chapeau goudronné, et grâce à leur activité fiévreuse, l'embarcation commence à se redresser; il était grand temps. — Courage, marins!

Ce n'est pas le courage qui leur fait défaut, à ces braves garçons; mais leurs forces commencent à s'épuiser : songez donc que voilà trois marées — trente-six heures — qu'ils se trouvent dans cette horrible situation... en vérité, c'est trop!

Si la mer pouvait se fatiguer, elle aussi!... mais, au contraire, un nouveau paquet de mer, plus formidable que les précédents, enlève, du même coup, le gouvernail et le marin qui était à la barre.

Ceux qui restent à bord se regardent; un dernier cri de suprême angoisse domine les bruits effroyables de la mer et parvient à leurs oreilles; leur mâle visage se contracte : « A moi!... à moi!... »

Ils font rapidement un signe de croix; il n'est pas possible de tenter quoi que ce soit pour sauver leur malheureux camarade.

Il est d'ailleurs évident que dans un instant ils iront le rejoindre. — Cependant ils reprennent les avirons et redoublent d'efforts; ils seront certainement vaincus dans ce combat inégal, mais ils lutteront jusqu'au bout.

Efforts superflus!... Une vague monstrueuse avance... voilà la mort!

En effet, le bateau est culbuté la quille en l'air; les trois pêcheurs et le mousse sont engloutis. — L'un deux reparaît à la surface de l'eau; son regard éperdu se porte sur l'embarcation qui flotte encore, renversée, à une faible distance.

Nageur vigoureux, Pierre finit par l'atteindre, il parvient à s'y cramponner. Mais, hélas! il n'est que trop certain pour lui que ce moment de répit ne saurait être que la prolongation de son agonie.

Déjà ses doigts s'engourdissent; ils ne peuvent plus serrer aussi vigoureusement la quille du bateau; ses forces l'abandonnent... ses minutes sont comptées. C'est sans doute pour cela que ses pensées marchent si vite :

Il se reporte au jour où, pour la première fois, il s'est embarqué, si content, sur le bateau de son père : « Il y est resté aussi, lui!... » pense-t-il.

« Et ma vieille mère!... et Thérèse!... et nos pauvres petits enfants!... Mon Dieu! prenez-les en votre pitié! car les voilà tous sans pain!... dans quelle inquiétude ils doivent être en ce moment! »

. . . .

. . . .

. . . .

Lorsque le temps est mauvais, et que les bateaux sont dehors depuis deux ou trois marées, que d'inquiétudes, en effet, dans les familles des pêcheurs! Les femmes, les enfants montent sur les falaises; sur les remparts, sur tous les points d'où l'on peut découvrir un plus vaste horizon. Avec quelle anxiété ils l'interrogent, lui demandent cette voile si connue qui doit leur ramener un père, un mari! quels regards suppliants ils adressent à cette mer impitoyable qui a déjà fait, autour d'eux, tant de veuves et d'orphelins! Mais c'est en vain, aucune voile à l'horizon! on ne voit que de lourds nuages qui s'enfuient, en se bousculant, sous le fouet de la tempête, et voilà la nuit qui vient! — Il faut quitter ce poste douloureux et rentrer au logis? Hélas! la tempête redouble.

Des heures affreuses se sont écoulées. Dans la ville tout dort de ce sommeil égoïste qui se berce au bruit des rafales du vent et de la pluie : vous chercheriez en vain trace de vie dans les rues. Cependant, en vous rapprochant du port, dans le quartier des pêcheurs, vous pourrez voir quelques rares maisons dont les fenêtres sont encore éclairées : mauvais signe, mes amis, cela veut dire que les pêcheurs n'ont pas pu rentrer à la marée du soir.

Voici, à notre portée, une fenêtre dont les volets laissent filtrer des jets de lumière; approchons-nous et regardons.

Dans la chambre que nous avons sous les yeux, tout respire ce bien-être, adorable de modestie, qui est le fruit de l'ordre allié à la propreté. Voyez comme toutes choses sont rigoureusement à leur place; et comme tout cela reluit, étincelle.

Le parquet est sans tapis, mais il est recouvert d'une mince couche de ce magnifique sable blanc des dunes, sur lequel le balai de la ménagère a tracé, sans la moindre prétention, les arabesques

les plus gracieuses. Ce sable blanc a pour mission de protester pacifiquement contre les négligences de Pierre, lorsqu'il rentre de la mer avec ses grosses bottes toutes vaseuses.

Mais il est minuit, l'heure de la marée est passée ; le temps est épouvantable, et Pierre ne revient pas! Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire?

Le poêle, surexcité par la tempête, redouble ses ronflements et accompagne, en faux-bourdon, la bouilloire qui sifflote, en fausset, ses lamentables mélodies. L'horloge, accrochée au mur, essaye vainement, en battant son tic-tac imperturbable, de rappeler à la mesure les deux virtuoses écervelés ; ses modestes petits bruits rendent plus navrant encore le silence de deux femmes, l'une déjà vieille, l'autre dans toute la vigueur de la vie, qui tricotent auprès du poêle sans souffler mot, sans oser se regarder : le bruissement fiévreux de leurs aiguilles, perceptible dans le silence de cette scène, ajoute encore à sa profonde tristesse.

De minute en minute cependant, la tempête vient étouffer, sous son fracas épouvantable, les chansons de la bouilloire et les grondements du foyer ; les autres musiques du silence se taisent également. — On entend un brouhaha, des hululements lointains qui grossissent et se rapprochent avec une rapidité foudroyante : c'est le vent qui, en passant sur la tour, ramasse un lambeau des notes funèbres lancées sur la ville par la trompette des veilleurs de nuit; il y ajoute les sifflements lugubres arrachés, dans sa course, aux cordages des navires amarrés dans le port; et le voilà qui se précipite sur la maison, secouant dans leurs gonds la porte et les volets, sifflant, hurlant dans toutes les ouvertures, mugissant dans le tuyau de la cheminée, et refoulant par la bouche du poêle une langue de flamme que suit une bouffée de noire fumée : tout craque, tout siffle, tout gémit ; les tuiles du toit se soulèvent et retombent.

Puis le fracas diminue, ce n'est plus que du bruit; le bruit s'éloigne, ce n'est plus qu'un murmure; la rafale est déjà bien loin, mais dans une minute il en reviendra une autre.

Le silence se fait plus lourd que jamais ; le poêle et la bouilloire mettent la trêve à profit pour reprendre, au point où ils l'ont laissée, leur triste mélopée, qui est bientôt interrompue par la nouvelle bourrasque dont l'avant-garde siffle déjà sous la porte : vouï — ii — i — iii...

« Jésus! quelle tempête! » dit la plus jeune des femmes pour parler.

La vieille se tait et continue à tricoter; cependant après quelques minutes :

« Dorment-ils, les enfants, Thérèse?

— Oui, mère ; je ne les ai pas entendus remuer. »

Nouveau silence, que la tempête bouleverse de fond en comble pas intervalles ; — sans elle, ce serait le silence de la mort.

« Pauvres petits! » dit enfin la vieille, en suivant sans doute le fil d'une longue pensée.

Après une pause plus longue encore, elle reprend :

« Il y aura tantôt neuf ans que par une pareille nuit ils m'ont rapporté mon Louis, le père de votre homme, Thérèse.

— Jésus ! ne dites pas ces choses-là en ce moment, mère, vous me faites mourir : j'ai peut-être aussi perdu mon mari à l'heure qu'il est ! »

Oui — ii — ouii — ii — i... fait le vent en sifflant sous la porte.

Autre silence que l'horloge interrompt à son tour en annonçant, par des grincements de rouages, qu'elle va sonner deux heures du matin.

« Voilà deux heures; allez vous mettre au lit, Thérèse ; je veillerai bien toute seule pour attendre mon fils.

— Mère, vous savez bien que je n'en ferai rien. Me coucher! quand peut-être mon pauvre Pierre... » Elle ne peut achever, suffoquée par les larmes.

Une heure s'écoule encore; la tempête s'est apaisée ; le poêle oublié s'est éteint; la bouilloire s'est tue; rien ne troublerait plus le silence de la triste demeure, si l'on n'entendait les sanglots de l'épouse, les prières murmurées par la mère.

Enfin, un bruit lointain de pas arrive jusqu'à elles; ce sont bien... oui, ce sont bien des pas alourdis par les bottes des pêcheurs.

« Le voilà! s'écrie la jeune femme radieuse. — Mais... Pierre n'est pas seul! ajoute-t-elle en remarquant que les pas sont nombreux. — Qu'est-ce que cela signifie?... »

La vieille mère tressaille ; ce n'est pas la première fois qu'elle entend ces pas lentement cadencés et plus appesantis que d'habitude : un souvenir qui date de neuf ans se réveille dans son cœur et le déchire.

On s'arrête à la porte; elle s'ouvre :... deux jambes étendues se présentent d'abord ; puis un corps ruisselant d'eau, porté par deux pêcheurs que suivent plusieurs autres ; aucun d'eux ne sait comment rompre le funèbre silence.

« Mon Dieu! Pierre est mort ! » s'écrie Thérèse ; et elle retombe, pâmée, sur sa chaise.

La mère se redresse, pâle, effrayante sous le poids de ses deux douleurs. — « Mettez-le là ! articule-t-elle sourdement en désignant son fauteuil ; c'est là que l'on a déposé son père... Merci, mes amis... ; prenez garde de réveiller les enfants. »

La rue se remplit de bruit; des fenêtres et des portes s'ouvrent et se referment ; des clameurs, des cris éclatent de toutes parts : ce sont d'autres cadavres recueillis sur la plage, que l'on rapporte à d'autres familles. . . . .

. . . .

Thérèse a de nouveau pleuré bien fort, il y a quelques années, lorsque ses deux garçons se sont embarqués, à leur tour, sur cette mer qui avait

pourtant englouti leur père et leur aïeul. — Mais c'est l'œil sec et plein de patriotique résignation, qu'elle les a vus partir avec un détachement de marins qui venait s'enfermer dans Paris et le défendre.

C'était, du reste, un spectacle plein de salutaires enseignements que le départ des marins allant rejoindre les corps qui défendaient encore notre territoire. — Point de cris, point de chants; aucune de ces bruyantes manifestations qui sont fréquemment suivies du plus piteux affaissement.

Ils partent, ces matelots, dans le calme que donne l'habitude du danger, que donne aussi l'énergie du patriotisme; — mais si leur bouche est muette, leurs yeux en disent bien long. — On y lit clairement la résolution de faire payer très-cher à l'ennemi la vie qu'ils ont déjà disputée cent fois à un autre ennemi infiniment plus redoutable. On y puise également la certitude consolante que la France possède, dans ses marins, des défenseurs indomptables, des bons citoyens, des hommes!

M. DEHERRYPON.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

XIII

Au pouvoir des pirates.

Le jour augmentait. Lorsque le soleil, pareil à une grosse boule de feu, s'éleva lentement sur l'horizon, le brouillard monta comme un rideau de la surface des eaux, roulant ses masses informes de vapeur devant la brise. Le vent, après avoir de nouveau tourné au sud, était remonté à l'ouest, lorsque sous une arcade de nuages nous aperçûmes deux navires à côté l'un de l'autre. L'un était une goëlette, beau bâtiment, mais à l'air déshonnête; l'autre était un grand brick. Celui-ci avait ses voiles de cacatois et ses huniers de perroquet flottaient au vent; ses huniers étaient sur les chouquets, ses basses voiles étaient hissées, ses vergues brassées de ci et delà; en un mot, il offrait l'exemple de la confusion la plus complète. Son aspect seul aurait suffi pour nous indiquer qu'un malheur lui était arrivé, même si, cette nuit, nous n'avions pas entendu les cris. Quant à notre canot, nous le cherchions en vain de toutes parts : il ne se laissait pas apercevoir. Nous examinâmes les deux navires à l'aide d'une lunette; le canot ne se voyait le long ni de l'un ni de l'autre. De tous côtés nous sondâmes l'horizon et nous n'y découvrîmes pas un point qui pût le concerner.

« Que nous faut-il faire? » s'écria Jerry d'un ton désolé. Je commençais aussi à avoir bien peur qu'il ne fût arrivé malheur à mon cousin Silas, sans compter Ben ni le Havaïen que je n'oubliais pas.

« Eh bien! voyez! que se passe-t-il donc? » reprit Jerry. Nous regardâmes. La goëlette s'était un peu éloignée du brick et celui-ci, après avoir roulé une ou deux fois, de tribord à bâbord, sembla plonger sa proue dans l'eau. Nous le regardions avec une vive émotion. Son beaupré ne se relevait point. Le navire s'enfonçait doucement, tranquillement, comme s'il plongeait volontairement dans la profondeur de l'Océan. La mer engloutit son tillac, les bas mâts disparurent, puis les hauts, les voiles relâchées flottèrent un instant en place, puis s'enfoncèrent, entraînées par leurs drisses, au fond de l'eau.

L'horreur nous rendait immobiles. En rapprochant les cris que nous avions entendus et la scène que nous venions de contempler, nous ne pouvions plus douter que la goëlette qui était sous nos yeux ne fût montée par des pirates. Après avoir massacré l'équipage du brick, ceux-ci avaient coulé ce bâtiment pour détruire, autant que possible, toute trace de leur méfait. Cependant nous, nous avions été les témoins de leur crime, quand ils pensaient qu'aucun être humain ne s'en serait aperçu. En ce cas, qu'étaient devenus M. Brand, Ben et le Havaïen? S'ils avaient été à notre bord, nous aurions sans doute agi prudemment en essayant de nous éloigner des pirates; suivant toute vraisemblance, s'ils nous attrapaient, ils ne manqueraient point, dans la pensée que nous soupçonnions ce qui s'était passé, de nous traiter comme l'équipage du brick capturé. Et cependant, comment pouvions-nous penser à fuir en abandonnant nos amis et surtout un homme comme mon cousin Silas qui, nous en étions bien certains, ne nous auraient jamais délaissés tant qu'ils auraient eu quelque espoir que nous étions en vie?

Pendant quelques instants après que le brick eût coulé à fond, la goëlette ne parut pas faire attention à nous, bien que nous continuassions à nous approcher d'elle. Le patron de la *Colombe* était un Anglais nommé Stone, qui commandait à deux indigènes. Stone était un honnête homme qui ne connaissait aucun détour. Son principe était d'obéir à l'ordre, quel qu'il fût, qu'il avait reçu d'un supérieur. Or M. Brand avait ordonné de courir des bordées du côté du vent jusqu'à ce qu'il revînt à bord; aussi l'idée ne se présentait-elle pas à lui de nous proposer de fuir un aussi dangereux voisinage. Les naturels ne disaient rien, mais ils ne paraissaient pas à leur aise. M. Mac-Ritchie était dans une très-vive agitation et ne cessait point de marcher à grands pas sur notre petit pont. Cependant nous nous approchions de plus en plus de la grosse goëlette. Tout à coup le docteur s'arrêta, nous regardant les larmes aux yeux et nous dit : « Mes chers enfants, il est bien triste de le penser, mais nous n'en pouvons plus guère douter : j'ai bien peur que notre ami et ses compagnons ne soient

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 187 et 199.

tombés victimes de ces bandits. Si nos amis sont vivants (et franchement je n'y vois guère de vraisemblance), on ne leur permettra certainement pas de retourner parmi nous. Conséquemment, nous allons seulement faire le sacrifice de notre existence en nous laissant tomber au pouvoir de ces pirates. Pendant qu'il en est temps encore, échappons-leur. Patron Stone, n'êtes-vous pas de cet avis?

— Ah! monsieur, je ne peux pas m'empêcher de penser comme vous, répondit le patron. Si vous me l'ordonnez, car je me considère comme sous vos ordres, nous nous éloignerons de suite et ferons toutes voiles vers le Nord. Nous devrions l'avoir fait, aussitôt que nous avons reconnu la nature de ce bâtiment. »

Le docteur hésitait encore; il était en proie à une lutte violente. Il se passa la main sur le front. « Oui, c'est ce qu'il faut faire. Éloignons-nous et mettons toutes voiles dehors! » s'écria-t-il.

Mais à peine le gouvernail était-il tourné et une grande voile carrée que portait notre petite goëlette était-elle hissée, que l'étranger parut s'apercevoir de notre présence. Nous ne courions pas depuis dix minutes que sa proue fut lentement tournée sur nous, ses huniers carrés furent hissés, sa voile de misaine parée, une voile carrée développée, et il s'élança sur nous comme un lévrier qui chasse un lièvre.

« Avons-nous quelque chance de lui échapper, M. Stone? » dit Jerry en désignant la grosse goëlette qui nous poursuivait.

Stone, qui était à la barre, regarda par-dessus son épaule et, après une minute de réflexion, répondit : « Nous n'en avons aucune, monsieur Frankland.

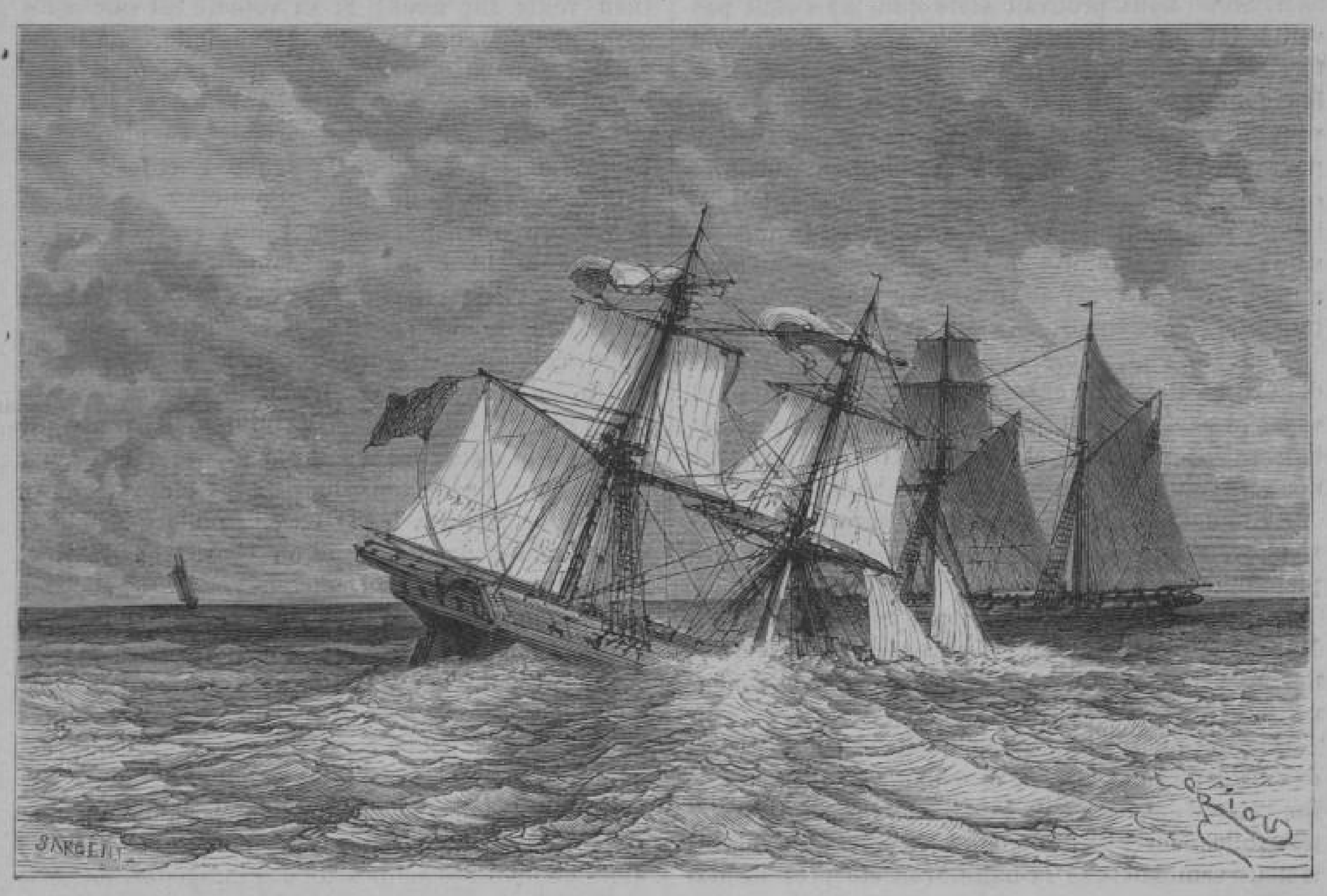
— Alors je ne vois guère à quoi bon sert de nous sauver, observa Jerry. Si nous devons être tués, soyons-le tout de suite, et que cela finisse!

— Non, monsieur; ainsi que M. Callard le dit, notre devoir est de lutter tant que nous le pourrons. Nos existences sont dans la main de Dieu. Il peut nous procurer les moyens de nous sauver, quoique notre défaut de perspicacité nous empêche de les voir à présent. Peut-être va-t-il se faire un calme plat qui nous permettra de nous servir de nos avirons; ou un coup de vent va s'élever, qui brisera les mâts de notre ennemi, ou un autre bâtiment montant à l'horizon, obligera le pirate à la fuite.

— Vous avez raison, monsieur Stone, reprit Jerry; mais je me demande ce qu'ils feront de nous tous, s'ils nous attrapent.

— Ils couperont la gorge à tous les fils de nos mères! répondit M. Stone avec calme. J'ai souvent pensé à la mort et, quant à moi, je suis prêt à mourir, car j'ai confiance en Celui qui a la puissance de sauver nos âmes. Avez-vous la même espérance, jeunes gens? Je l'espère. »

M. Mac-Ritchie écoutait ces paroles avec componction et en paraissait fort ému. La mort de M. Brand



Le navire s'enfonçait doucement. (P. 220, col. 2.)

et de ses compagnons était un fait si vraisemblable, que nous en vînmes à la considérer comme une certitude. Qu'allions-nous devenir? Fort probablement, nous serons immédiatement massacrés. Nous interrogions tout l'horizon avec anxiété. Nulle part il ne nous montrait la moindre voile. Le vent restait calme. L'ennemi approchait avec une effrayante rapidité. Nous étions déjà à portée de ses canons et cependant il ne tirait pas sur nous, et nous en conclûmes qu'il n'avait pas d'artillerie. Quant à nous mettre en défense, il n'y fallait pas songer. Nous en avions parlé, Jerry et moi; mais nous y avions renoncé, car l'étranger pouvait se contenter de nous couler bas.

M. Stone nous prouvait alors qu'il ne s'était pas vanté. Il conservait tout son sang-froid en dépit du terrible péril qui nous menaçait. Enfin, retenant la barre du gouvernail et ne quittant pas les voiles des yeux, il s'agenouilla et prononça une ardente prière pour notre salut. Les naturels et nous, nous suivîmes cet exemple et, quand nous nous relevâmes, je sentais, à part moi, que j'étais bien mieux qu'auparavant préparé à subir avec résignation le sort qui nous attendait, et je crois qu'il en était de même pour tous nos compagnons.

L'ennemi était alors à portée de fusil, et cependant il ne tirait pas encore. Ceux qui le montaient voyaient parfaitement que, dans quelques minutes, ils seraient sur nous, et pensaient sans doute que nous ne valions pas la poudre pour nous tuer.

« Et quelle chance nous reste-t-il à présent, monsieur Stone? demanda le docteur en jetant un regard plein d'horreur sur le pirate.

— Aucune, monsieur, à ce que je vois, répondit M. Stone; mais, comme je le disais, il peut y avoir des moyens préparés sans que je les voie; nous continuerons donc, s'il vous plaît. »

Une ou deux minutes plus tard, la patience des brigands eut l'air d'être épuisée. Un coup de feu retentit, et une balle passa en sifflant à travers nos voiles. Jerry et moi nous baissâmes la tête, tant il nous semblait que la balle avait été près de nos oreilles. Jerry se mit en colère. « J'ai bien envie, s'écria-t-il, de leur envoyer une balle à mon tour! » et, avant que personne eût vu ce qu'il faisait, il avait saisi sa carabine et avait fait feu.

« Voilà qui ne vaut rien, monsieur, observa avec le plus grand calme, le capitaine Stone; vous n'aurez fait qu'augmenter la fureur de ces méchants.

— Non! non! criait Jerry. Mourons en combattant; nous pourrons avant de mourir tuer plusieurs d'entre eux.

— Il est aussi possible que nous causions la mort de nos amis, répliqua le capitaine. Ah! si nous avions l'espérance de les empêcher de nous faire du mal, nous ferions bien de les tuer; aussi, comme cela ne se peut pas, nous devons attendre avec patience. »

Le docteur paraissait partager l'avis du capitaine. Jerry ne rechargea pas son arme. Cependant le seul coup qu'il avait tiré eut les suites les plus désastreuses, car les pirates, supposant que nous voulions nous défendre, avancèrent plusieurs mousquets et ouvrirent sur nous un feu assez vif. Les balles tombaient comme la grêle, et je pensais que nous y passerions tous. Déjà les deux pauvres Havaïens étaient étendus sur le pont, frappés coup sur coup de blessures mortelles. L'affaire devenait sérieuse. J'étais d'avis qu'il fallait amener nos voiles; le docteur le croyait aussi, mais le capitaine Stone nous pria de laisser tout hissé. « Nous ne pouvons pas encore, monsieur, assurer que nous sommes pris. Tenons! tenons ferme! cria-t-il. Dieu veille sur nous! Si sa volonté est que nous soyons perdus, que sa volonté soit faite. » A peine avait-il prononcé ces paroles de vraie piété que, levant son bras en l'air, il lâcha la barre et tomba sur le pont. Jerry courut prendre sa place à la barre; mais j'essayai de le soulever et le docteur s'agenouilla près de lui. Continuez, continuez, je vous le conseille, murmurait-il, en soulevant sa tête. Ils m'ont donné mon compte, docteur, vous ne pouvez rien pour moi, je le sais. Allons, tout est bien; nous sommes morts en faisant notre devoir. Nous connaissons Dieu qui mérite notre confiance, lui seul a le pouvoir de sauver nos âmes. » A ces mots, il retomba, jetant un dernier regard sur le pirate et nous exhortant par signes à continuer notre fuite. Le docteur lui prit les mains, et, au bout d'une minute, les lâcha en branlant la tête et dit : « Il est parti comme un brave qu'il était et comme un vrai chrétien. »

Cependant Jerry se tenait sans peur debout à la barre. Aussitôt que M. Stone fut tombé, les pirates cessèrent leur feu. Ils étaient si près maintenant que, s'ils l'avaient voulu, nous leur aurions l'un après l'autre servi de cible. Enfin, ils se trouvaient presque sur notre travers.

« Allons! jeunes niais, mettez en panne ou nous vous coulerons, » cria-t-on de l'avant. Le docteur alors donnait ses soins à un des indigènes, en sorte qu'il ne fut pas alors aperçu. L'ordre était donné avec peu de politesse, mais Jerry et moi reconnûmes qu'il n'y avait pas lieu d'y désobéir; en conséquence, laissant Jerry à la barre, je larguai le foc, tandis que les voiles de misaine donnaient du côté du vent.

« Envoyez-nous votre bateau, cria-t-on encore.

— Nous n'en avons pas, répondit Jerry, et il ajouta tout bas : Vous devez bien le savoir.

— Oh! oh! nous allons vous en envoyer un, » répliqua la voix.

Pendant ce temps, la grosse goëlette s'était mise en panne tout près de nous. Quelques hommes vinrent alors à l'arrière, descendirent du gaillard avec un long canot qui vogua vers nous, portant la plus vilaine bande de brigands que j'eusse jamais rêvée. D'après l'échantillon qu'ils nous avaient donné de leurs procédés, nous ne nous attendions qu'à être sabrés et jetés à l'eau dès qu'ils auraient mis

le pied sur notre bord. Celui qui paraissait le moins repoussant, était un homme, probablement un officier, qui était assis dans les écoutes d'arrière. A mesure qu'il approchait, je ne pouvais pas m'empêcher d'examiner sa figure. C'était un mulâtre, aux traits beaux et réguliers. J'étais sûr de l'avoir vu quelque part, et il n'y avait pas longtemps. Il avait sur la tête un grand chapeau de paille à larges bords, et un mouchoir aux couleurs éclatantes; il portait un gilet de soie rouge et une veste du drap le plus fin. Dans la ceinture qui lui entourait la taille, étaient passés un poignard et une paire de pistolets montés en argent. En arrivant, il sauta légèrement sur le pont de la *Colombe*, et regarda autour de lui.

« Allons! mes enfants, soyez prêts; ne craignez rien, dit le docteur. Rappelez-vous que le pire qu'ils peuvent nous faire, c'est de nous tuer, et, puisqu'ils n'y gagneront rien, ils nous laisseront peut-être vivre. »

Comme nous ne faisions pas la moindre tentative d'une résistance qui aurait été de la folie, les pirates mêmes manquaient de prétextes pour nous faire du mal. Nous nous bornions à nous tenir debout tranquillement à l'arrière, attendant que notre sort se décidât.

Un des autres pirates descendit bientôt sans cérémonie dans la cabine, et le reste s'avança jusqu'à l'écoutille d'avant.

L'officier me regarda et je le regardai. Vieux-Surley, qui d'abord nous eut l'air tout disposé à sauter sur les envahisseurs, et qui grondait avec furie, alla vers l'officier et lui lécha les mains. Alors, malgré sa figure rasée de frais, ses brillants habits, ses joues bien nourries, je reconnus celui qui s'était fait appeler Manuel Silva, l'homme que nous avions, au risque de notre vie, sauvé du naufrage du brick espagnol. « Oui, je vous reconnais, murmura-t-il dans son mauvais anglais, mais que les autres ne s'en aperçoivent point. Je ne suis pas homme à oublier les bons traitements. Voilà tout!

— Savez-vous ce que sont devenus M. Brand et ses compagnons? » demandai-je vivement. Il ne me répondit point et, prenant le ton du commandement, il ordonna au docteur, à Jerry et à moi, de passer dans le canot.

Le docteur pria qu'on le laissât pour soigner les deux Havaïens blessés; mais les bandits se mirent à rire de sa demande : « Nous aussi, nous avons des blessés, dirent-ils, et nous avons besoin que vous les soigniez; si vous êtes médecin, vous serez bien reçu. » Néanmoins les prières du docteur furent si instantes, qu'enfin l'on consentit à prendre l'un des blessés; quant à l'autre, il faut bien l'avouer, il ne donnait plus d'espoir. Nous jetâmes un dernier regard sur le cadavre du pauvre Stone.

« Qu'en fera-t-on? demanda Jerry.

— Ne vous en inquiétez pas, blanc-bec, répondit un des hommes; son affaire sera bientôt faite. »

Silva, laissant trois hommes sur notre goëlette, nous ordonna de passer dans son bateau. Comme nous démarrions, Vieux-Surley, qui avait été flairer les autres hommes, poussa un long aboiement, comme pour nous dire : « Ne me laissez pas en arrière! » et s'élança après nous. Cette pauvre bête, nous étions bien heureux de l'avoir, car, en cas de besoin, elle pouvait nous servir en véritable ami.

Nous montâmes sur le pont de la goëlette. Il nous sembla que l'équipage jetait sur nous de sinistres regards, mais personne ne nous parla jusqu'à ce qu'un homme, que nous prîmes pour le capitaine, se fût avancé jusque près de l'échelle et nous eût apostrophés d'un ton violent : « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? vous qui allez scruter les affaires des autres? » Il frappait le pont de son pied en parlant, comme se mettant en colère. C'était un homme pâle, à la figure longue, avec une grande barbe et la plus mauvaise expression dans les yeux.

« Nous n'avons aucun désir de nous mêler des affaires des autres, répondit le docteur tranquillement. Nous avions perdu un canot avec quelques-uns des hommes appartenant à notre goëlette, et nous pensions qu'ils pouvaient avoir été recueillis par vous.

— Je ne sais rien des gens dont vous parlez; mais, comme vous en avez vu plus qu'il ne vous appartenait d'en voir, vous resterez ici. Justement, il nous fallait une goëlette comme la vôtre : ainsi, n'en parlons plus, et estimez-vous heureux de conserver la vie. Vous voyez que nous ne nous cachons pas. »

En effet, étant supposé que nous eussions eu quelques doutes à ce sujet, ces paroles nous les auraient ôtés. Néanmoins, j'étais fort aise de n'avoir point été tué immédiatement; mais je me demandais pourquoi ces bandits nous avaient épargnés. Le docteur, il est vrai, pouvait leur être d'une grande utilité, et peut-être, comme Jerry en fit la remarque, croyaient-ils que nous ne valions pas la peine d'être tués. Le docteur, Jerry et moi, avec Surley à nos pieds, nous nous tenions en attendant près de l'échelle. Quant au pauvre Havaïen blessé, on l'avait hissé et porté plus avant sur le pont.

Le navire où nous étions était un beau et grand bâtiment, d'au moins cent quatre-vingts tonneaux, évidemment de construction américaine, comme le montraient la grandeur de ses bouts, la hauteur de ses mâts élancés, la largeur de ses bandes blanches à l'extérieur, la façon dont son tillac était peint et équipé. Parmi ceux qui le montaient, il y avait beaucoup de blancs, mais aussi beaucoup de noirs, de mulâtres et d'hommes de toutes les nuances du brun, des cuivrés et des olivâtres. Jamais je n'avais vu une telle collection de gens de races et de nations si mêlées, mais tous m'avaient l'air des plus effrontés coupe-jarrets.

A suivre. W. H. G. Kingston,

Adapté de l'anglais par J. Belin de Launay.



A TRAVERS LA FRANCE

—

DOULLENS

Doullens, une des quatre sous-préfectures de la Somme, est située au nord du département, non loin de la limite du Pas-de-Calais, au confluent de deux cours d'eau, l'Authie, petit fleuve qui atteint la Manche, et la Grouche, dans un pays assez riant et mouvementé de petites collines. Au sommet d'une de ces hauteurs, séparée de la ville par le fleuve, se développent les bastions pointus et les demi-lunes d'une vaste citadelle, que les ingénieurs comptent parmi les plus remarquables de la France, mais dont la défense nationale ne tire plus parti, car elle a été déclassée, c'est-à-dire rayée du catalogue des ouvrages fortifiés entretenus par l'État pendant la paix et armés pendant la guerre.



Doullens.

Cette citadelle, construite par François Ier, avait été achevée par Louis XIII ; mais elle avait aussi reçu l'empreinte du génie de Vauban, sous Louis XIV. Après la mort du roi soleil, le fort, en attendant quelque ennemi, devint succursale de la Bastille et du château de Vincennes. Des prisonniers d'État y furent détenus; le faible duc du Maine, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, y expia tout le premier les conspirations ourdies par sa femme contre le régent. Quelques années plus tard, un mémoire publié contre le maréchal d'Estrées par le lieutenant-général de Maillebois valut à ce dernier quelques mois de séjour dans les cachots de la citadelle de Doullens ; enfin un autre maréchal, Joseph de Mailly, y fut enfermé en 1793 pour avoir défendu les Tuileries contre la populace, et il n'en sortit que pour monter sur l'échafaud révolutionnaire.

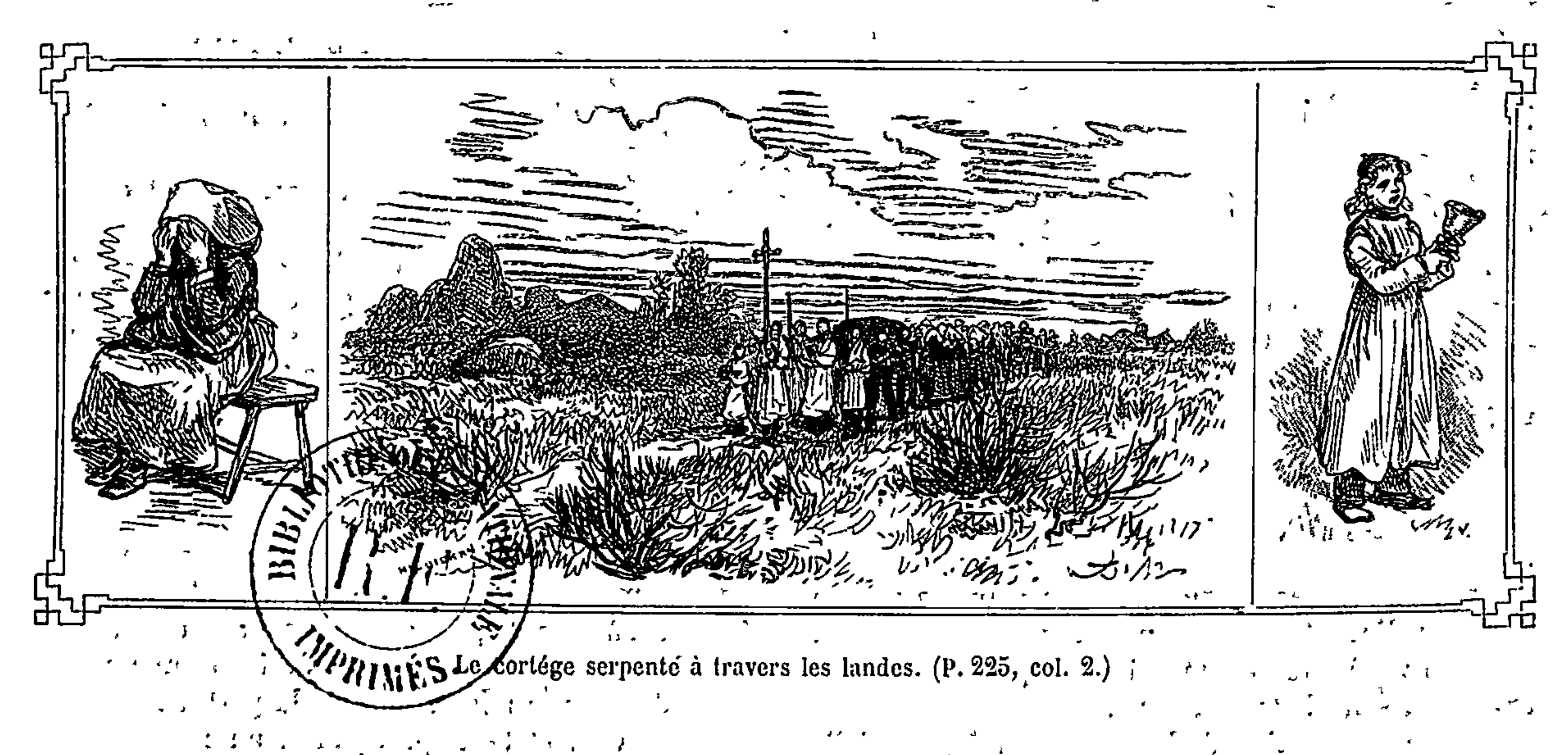
Aujourd'hui encore, la citadelle de Doullens sert de prison ; elle ne reçoit plus de criminels politiques, mais elle est devenue un établissement de correction où sont internées environ 500 femmes.

Hors sa citadelle, Doullens n'a presque rien d'intéressant à raconter de son histoire, presque rien de remarquable à montrer parmi ses monuments. Son nom primitif de *Dulincum*, que plusieurs de ses habitants voudraient faire remonter à l'indépendance gauloise, n'apparaît pour la première fois qu'à une époque déjà avancée du moyen âge, et la ville, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, n'a pas eu un sort bien différent de celui qu'ont éprouvé les places fortes de la Picardie et de l'Artois.

Quant aux édifices, on y visite avec quelque intérêt les restes d'une église gothique et un lourd beffroi du XVIIe siècle, qui domine un hôtel de ville un peu plus ancien.

Mais les environs offrent quelques curiosités monumentales, parmi lesquelles il faut signaler la flèche dentelée du clocher de Beauval et les ruines bizarres du château de Lucheux.

A. SAINT-PAUL.



Le cortége serpente à travers les landes. (P. 225, col. 2.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XXIX

L'héritage d'Yves Pierzik.

Le surlendemain, deux femmes en habits de veuve veillaient et priaient dans la chambre d'Yves Pierzik. Sur la table était posée une bière entourée de cierges de ciré jaune, et dans cette bière reposait, le visage calme, les lèvres entr'ouvertes par un sourire, le corps du brave marin. Quelques femmes du village, la Trévirec, sa vieille belle-mère, qui s'était fait amener là pour apporter des consolations à sa chère Françoise, des amies et des voisines de Marion se tenaient, silencieuses et roulant leur chapelet entre leurs doigts, autour de la chambre; et par instants l'une d'elles allait entr'ouvrir la porte et regardait si le prêtre et les hommes ne venaient pas. Marion, assise sur le banc, ne bougeait ni ne parlait; elle avait à peine l'air de comprendre ce qui se passait. Elle reprenait un air de connaissance, et une lueur d'intelligence passait sur ses traits, quand elle entendait le beuglement des vaches renfermées dans l'étable; mais ce n'était qu'un éclair, et elle retombait bien vite dans son engourdissement. Les femmes se la montraient avec pitié, en se faisant signe que « la tête n'y était plus »; mais elles considéraient Françoise avec une sorte de respect.

Françoise se tenait au pied du cercueil, les yeux fixés sur Yves, comme si elle eût voulu graver pour jamais dans sa mémoire les traits de celui qui avait dû être son compagnon dans la vie. Elle semblait avoir grandi, et elle était si pâle, qu'on lui aurait donné dix ans de plus que son âge; mais quelle expression de douleur résignée, de courage et de tendresse fidèle au delà du tombeau se lisait sur ses traits amaigris et dans ses yeux rougis par les larmes!

Pauvre Françoise! elle avait remis dans le bahut, pour ne plus les en retirer, les vêtements de noce de sa mère; et en échange, elle avait pris la coiffe et la robe de veuve qu'elle voulait porter désormais. Elle avait cousu dans un sachet et suspendu sur son cœur comme un talisman le billet qui contenait le testament d'Yves : elle acceptait l'héritage, quelques peines qu'il entraînât avec lui.

« Les voici! » dit une femme qui était allée voir à la porte; et presque au même instant, Trévirec, Legoff, Goëllo et quelques autres entrèrent. On entendait au loin la sonnette de l'enfant de chœur.

En quelques minutes, la bière est fermée; adieu à ce visage si gai et si bon il n'y a pas trois jours! les porteurs soulèvent leur fardeau; on y étend un drap, et Françoise y pose une couronne : c'était donc pour cela qu'il avait cultivé ces fleurs avec tant de soin! Le prêtre est arrivé, le cortége s'ébranle et serpente à travers les bruyères et les landes : le ciel est pur, et les rayons du soleil font étinceler la croix d'argent qui marche en avant. Les gens qui suivent de près le cercueil répondent aux chants du prêtre; ceux qui viennent par derrière échangent à demi-voix leurs réflexions.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

« Pauvre garçon! si bon, si brave, si joyeux!

— Quel malheur qu'il ait voulu aller pêcher ce jour-là, au lieu de rester avec la Françoise qui venait d'arriver!

— C'est par trop bonne intention, le pauvre garçon! il voulait gagner de l'argent pour son futur ménage.

— On peut dire que Françoise n'a pas de chance! Après avoir mené une vie si dure quand elle était petite, elle allait se trouver à son aise, et voilà qu'en une nuit c'est fini!

— Elle a une figure qui fait peine à voir. Que va-t-elle devenir maintenant?

— Elle retournera en service à la ville, peut-être bien?

— Oh! non! il paraît qu'Yves lui a légué sa mère à soigner; elle restera ici, et ne quittera plus la Pierzik.

— En voilà encore une qui est frappée! Son mari autrefois, son fils aujourd'hui!

— Elle n'a pas l'air de le sentir : on dirait qu'elle ne comprend plus rien.

— Oui, ça lui a porté un coup. Depuis que le petit Plohic est arrivé chez elle et lui a annoncé le malheur, elle n'a pas dit une parole; elle se laisse mener comme un enfant, et Françoise est obligée de penser pour deux.

— L'autre enterrement va se faire en même temps, n'est-ce pas? Voilà encore un malheur! une femme et trois enfants dans la misère!

— Oui; et ce n'est pas la faute du patron Pierzik, puisqu'il est mort pour n'avoir pas voulu abandonner Trégoff.

— Où les a-t-on retrouvés?

— Sur la grève du Toulinguet. Trégoff avait encore ses deux bras passés autour du cou de Pierzik: pour sûr, le patron avait essayé de sauver son matelot en le prenant sur son dos, comme il avait dit au petit Plohic. La mer les a jetés là, au moment où Françoise et la mère Pierzik abordaient à Camaret; ça fait que les deux pauvres femmes, quand elles sont arrivées en haut des rochers qui enferment la baie, ont vu un rassemblement de gens qui se pressaient autour des noyés. Françoise avait bien deviné que la marée les apporterait sur cette plage-là plutôt que sur les autres; mais ç'a été tout de même un coup pour elle; elle conservait encore un petit espoir qu'Yves se serait sauvé.

— Pauvre fille! Qu'est-ce qu'elle a dit?

— Rien! ah! rien! qu'est-ce qu'elle pouvait dire? Elle a fait enlever son promis, et elle a marché à côté du corps en lui tenant la main : elle semblait presque aussi morte que lui. La Pierzik, elle, n'avait pas l'air de comprendre qu'il y avait un malheur. Tout le monde faisait l'éloge du pauvre Yves, qui s'était sacrifié pour son matelot; car il aurait pu se sauver tout seul : le petit Plohic s'est bien sauvé, et Yves nageait mieux que lui.

— C'est égal, ça ne donne pas de pain à la Trégoff, qu'Yves soit mort pour son homme.

— La voilà là-bas qui se lamente, avec ses trois enfants pendus à son tablier... »

Les paroles s'arrêtèrent : on entrait dans l'église.

Quand la triste cérémonie fut achevée, et que le corps d'Yves Pierzik fut couché près d'Yvonne Dano, au pied de la croix qu'il avait érigée au souvenir de son père, les amis du jeune patron s'apprêtèrent à reconduire sa famille, qui devait, selon l'usage, leur offrir un repas. L'usage ne pouvait être observé par la pauvre veuve de Trégoff; à peine si elle avait ce jour-là de quoi nourrir ses enfants et elle-même. Elle se retirait donc sans cortège, lorsque Françoise l'arrêta.

« Jeanne, lui dit-elle, Yves est mort pour ne pas abandonner son matelot, et s'il s'était sauvé, il n'aurait sûrement pas abandonné ses enfants et vous. Moi je ne vous abandonnerai pas non plus. Venez dîner avec nous : c'est de la part d'Yves que je vous invite, et tant qu'il y aura un morceau de pain à la maison, vous en aurez toujours votre part. »

La veuve remercia en pleurant, et suivit la jeune fille.

Tant que Marion Pierzik fut dans l'église et dans le cimetière, tout le temps qu'elle mit à retourner chez elle avec ses amis, elle resta ce qu'elle était depuis trois jours, muette et insensible. Mais quand tous les convives furent assis autour de la table, et que Françoise, triste, mais avenante pour chacun, commença à les servir, Marion parut se réveiller d'un long sommeil, et appelant Françoise :

« Ma fille, lui dit-elle, n'oublie pas de mettre à part le dîner de ton mari, et de le tenir chaud pour son retour, quand il rentrera mouillé de la mer. Il commence à faire froid, et il aura besoin d'une bonne soupe chaude pour se remettre le cœur. »

Et comme les assistants levaient les yeux et les mains au ciel et murmuraient : « Pauvre femme! » elle reprit en s'adressant à eux :

« Mangez, mes bons amis, ne vous gênez pas; nous avons encore bien des plats à vider. On n'a pas pu tout manger le jour de la noce : j'avais préparé tant de provisions! On n'épargne rien, vous comprenez, quand on marie son fils unique, et à une si bonne fille! »

Elle quitta le coin de la cheminée, où elle était allée s'asseoir en rentrant, et, prenant en main la cuiller à pâte, elle se mit à faire des crêpes de blé noir qu'elle chargeait Françoise de porter aux convives. Elle causait gaiement, parlant toujours de garder pour Yves la plus belle crêpe et la meilleure part, et rappelant combien la noce avait été gaie, la danse animée et le repas copieux. Elle avait tant pensé d'avance à ce beau jour, elle s'en était si souvent représenté les moindres détails, qu'elle s'imaginait maintenant y avoir assisté; et elle croyait que tous ces gens, qu'elle voyait à table chez elle, y étaient venus pour fêter les jeunes époux et les

aider à manger les restes du dîner de noce. Françoise était navrée, et quand les visiteurs furent partis et qu'elle se trouva seule avec Marion, qui se donnait beaucoup de mouvement pour tout remettre en ordre, « afin que la maison fût bien rangée quand Yves rentrerait, » elle crut que le courage allait lui manquer, et s'assit dans un coin, le visage couvert de son tablier, s'efforçant de comprimer ses sanglots.

Marion ne faisait pas attention à elle : Françoise saisit un moment où elle avait le dos tourné pour s'esquiver, et elle se réfugia dans la chambre d'Yves. Là, appuyant ses bras et reposant son front sur cette table qui gardait encore les traces des cierges funèbres, elle s'abandonna à sa douleur. Quoi! toute consolation lui était enlevée! quoi! elle n'aurait même pas la triste joie de parler à Marion de celui qui n'était plus! Elle avait espéré que ses larmes, se mêlant à celles de la veuve, seraient moins douloureuses, et qu'elle n'aurait pas tout perdu s'il lui restait la présence de celle qui avait nourri et élevé Yves, et qui pouvait raconter toutes les heures de son existence depuis le temps où il était tout petit. Et voilà qu'elle était réduite à pleurer seule, et à entendre parler du mort comme s'il était vivant! Pleurer! elle ne pourrait même pas pleurer; la pauvre insensée lui demanderait sans doute compte de sa tristesse; il lui faudrait feindre sans cesse, et sourire avec un cœur brisé. Françoise se sentit au fond de l'âme comme un levain de rancune contre cette femme qui ignorait son malheur; il lui sembla qu'elle souffrait pour deux, et elle se demanda si cela était juste. Elle revit en une seule pensée toute sa vie si éprouvée et si innocente, et, songeant à la fin de tout cela, elle fondit en larmes.

« Pleure, pauvre Françoise, pleure! Les larmes sont un don de Dieu; heureux encore, parmi les infortunés, celui qui peut pleurer! Pleure! quand on a bien pleuré, on prie, et la prière fortifie et console. Pense à Yves, qui est mort en faisant son devoir d'homme, et qui a donné sa vie pour sauver ses frères; garde son cher souvenir, pour être toujours digne de lui. Pense aux devoirs qu'il t'a légués, et que la tâche qu'il te reste à accomplir te trouve courageuse et aimante. N'envie pas la pauvre insensée, ne t'irrite pas contre elle; réjouis-toi de ce qu'elle, au moins, ne souffre pas, et ne lui enlève pas son erreur. Aime-la pour l'amour de son fils, et fais-lui la vie douce : Yves te voit et te sourit du haut du ciel où il t'attend! »

Était-ce le bon ange de Françoise qui parlait ainsi à son âme, pendant qu'elle pleurait accoudée sur la table, en répétant pour toute prière au milieu de ses sanglots : « Mon Dieu! mon Dieu! » Je ne sais; mais peu à peu ses larmes coulaient moins amères et la paix rentrait dans son cœur. Elle songeait aux belles histoires de martyrs que Lucie lui lisait autrefois. Yves, lui aussi, n'était-il pas un martyr? et pour mériter d'aller le retrouver un jour, ne fallait-il pas qu'elle gagnât sa couronne par la souffrance, par la patience et par le courage de toute sa vie? « Je le ferai, Yves! je le ferai! murmura-t-elle; je serai douce et résignée, et j'aurai encore du bonheur en pensant que je rends ta mère heureuse. »



Le soir Françoise gravissait le sentier. (P. 228, col. 2.)

Elle se releva et rentra dans la salle où Marion l'accueillit gaiement.

« D'où viens-tu donc, ma fille? lui dit-elle. Tu as peut-être été traire tes vaches? Il faut les soigner, les bonnes bêtes, c'est l'espoir de notre fortune. Tu verras que par elles nous serons un jour les plus huppées de Plougastel. Mais qu'as-tu donc? pour une mariée, tu n'as guère le visage joyeux. Tu ne t'es pas déjà disputée avec Yves, j'espère?



— Non, ma mère : Yves et moi, nous sommes très-bien ensemble, je vous assure, et je suis très-heureuse.

— A la bonne heure! Je m'inquiétais de ne plus t'entendre rire et chanter. Il ne faut pas perdre ton nom, le nom que te donnait mon pauvre Malo : t'en

souviens-tu? Allons, chante-moi une chanson, que je voie si tu es encore la petite alouette. »

Les gens qui seraient passés ce jour-là près de la maison Pierzik auraient pu croire qu'on s'y était bien vite consolé ; car ils auraient entendu la voix de Françoise qui chantait ses anciennes ballades.

XXX

Ruth et Noémi.

A partir de ce jour, la vie de Françoise ne fut qu'un martyre de tous les instants. La raison ne revint point à Marion Pierzik; elle eut le bonheur de croire à l'absence d'Yves et d'attendre toujours son retour. Elle faisait observer quelquefois qu'il était déjà parti depuis plusieurs jours, et elle trouvait une raison pour expliquer son retard; tantôt la pêche était bonne, et ce serait dommage de l'abandonner tant qu'on pouvait y gagner quelque chose; tantôt le temps était trop mauvais pour qu'une barque tînt la mer, et Yves avait dû se mettre à l'abri dans quelque port. Mais elle n'avait plus la notion du temps, et quand elle eut fini de réparer tous les vêtements laissés par le pauvre garçon, elle entreprit de lui tricoter des gilets et des chaussettes de laine, pour qu'il en eût une bonne provision. Plus tard, disait-elle, on aurait peut-être trop d'ouvrage à la maison pour trouver le temps de s'occuper de cela.

Elle remarqua une fois les vêtements de deuil que portait Françoise, et lui demanda pourquoi elle s'habillait ainsi. « Ce sont de vieilles robes à ma mère, » répondit Françoise. « Ah! c'est très-bien de ne rien perdre, ma fille, reprit la veuve; il vaut mieux user le vieux que d'acheter du neuf, et d'ailleurs une femme n'a pas besoin de se faire brave quand son mari n'est pas là. Tu mettras ta robe de noce et ta coiffe à dentelle dimanche, quand il sera revenu et que vous irez ensemble à la grand'messe en vous donnant le bras. »

Comme sa folie était douce, et qu'elle n'avait point de parents qui eussent intérêt à la faire interdire et à la renfermer dans un asile d'aliénés, on la laissa tranquille, et elle continua de vaquer à ses occupations ordinaires. Françoise l'aidait; et comme Marion, qui la considérait comme sa bru, ne manquait jamais de partager avec elle le produit de la vente de ses denrées, elle pouvait tenir la promesse qu'elle avait faite au nom d'Yves à la veuve de Trégoff. Elle pouvait aussi se charger des enfants pendant que leur mère allait travailler dans les fermes; Marion trouvait cela tout simple, puisque c'étaient les enfants du matelot d'Yves. Elle prenait plaisir à voir Françoise coucher le plus petit sur ses genoux pour l'endormir en lui chantant une chanson de nourrice; elle admirait comme sa bru savait bien s'y prendre pour enseigner à la fille aînée à tricoter un bas ou à faire une reprise, et elle disait tout haut que le bon Dieu pourrait lui envoyer des petits-enfants quand il voudrait, parce que Françoise ne serait pas en peine de faire une bonne mère de famille. Pauvre Françoise! comme de telles paroles retentissaient douloureusement dans son cœur, à elle qui, si souvent, en caressant le petit Maurice ou en consolant Lucie, avait pensé au bonheur qu'elle aurait à aimer et à caresser ses propres enfants!

Pourtant un cœur aimant ne peut jamais être complétement malheureux, et Françoise, au milieu de son deuil, sut se créer des joies. Elle se pénétra de cette pensée, qu'elle était la remplaçante d'Yves, et qu'elle devait faire, selon son pouvoir, tout ce qu'il aurait fait. Et ce qu'il aurait fait, croyait-elle, c'était de se dévouer sans cesse, pour sa mère d'abord, puis pour la famille de Trégoff, et ensuite pour tous ceux qui auraient eu besoin de son secours. Elle mit donc tous ses soins à ce que la mère d'Yves fût heureuse; elle l'entretint dans sa douce erreur, et s'habitua à parler du jeune homme comme s'il était vivant et comme s'il allait revenir. Elle savait bien, elle, qu'il ne reviendrait pas! mais elle savait aussi qu'elle irait le retrouver, et que chaque jour les rapprochait : n'était-ce pas la même chose? Elle ne désirait pas que ce jour fût proche; au contraire, elle craignait de mourir et de laisser Marion toute seule. Yves ne serait pas content de moi, pensait-elle, si je partais la première. Elle avait ôté du cadre une de ses vieilles images, et avait glissé sous le verre le papier où Yves avait écrit son dernier vœu; et elle l'avait accroché dans sa chambre pour le voir toujours. Le soir, pendant que Marion s'occupait des vaches, dont elle s'était réservé le soin, Françoise gravissait le sentier qui mène à l'église, ce sentier qu'elle avait parcouru tant de fois avec Yves! et elle allait prier sur ses chères tombes. Celle d'Yves ressemblait à un bouquet; Françoise voulait lui rendre ce qu'il avait fait pendant tant d'années pour ses parents. Et quand elle avait prié et qu'elle s'était entretenue dans son cœur avec les âmes de ceux qui dormaient là, qu'elle leur avait confié ses peines et son espoir, elle redescendait calme et courageuse, et venait reprendre son fardeau et sourire à Marion Pierzik.

Les gens du village avaient trouvé tout simple qu'elle restât avec celle qui avait dû être sa belle-mère : plusieurs pensaient même que c'était fort avantageux pour elle, puisque la Pierzik possédait de la terre et une maison. On savait bien que Françoise avait payé les vaches et apporté de l'argent à la bourse de la famille; mais qu'aurait-elle pu faire de ses vaches si elle n'avait pas eu le pré de la Pierzik pour les faire paître? On ne s'étonnait donc point de son dévouement, qui était, disait-on, d'accord avec ses intérêts : les fortes têtes de l'endroit pensaient même d'avance à la difficulté qu'elle trouverait à séparer son bien de celui de Marion, quand

elle voudrait plus tard se marier. On approuva davantage la charge qu'elle prit de la famille de Trégoff; car tout le monde était d'accord pour juger qu'elle n'était point obligée à cela. Mais quand des mois et des années eurent passé sur la mort d'Yves, et qu'on vit Françoise, toujours la même, toujours fidèle à son chagrin et aux devoirs qu'elle s'était imposés, rester une fille tendre et obéissante pour la Pierzik, servir de mère aux orphelins de Trégoff que leur propre mère, faible et malade, ne pouvait souvent ni soigner ni nourrir; quand on la vit garder la coiffe de veuve, s'éloigner des fêtes et rester triste, sans cesser d'être douce et serviable, et sans faire porter à autrui le poids de sa tristesse, on comprit que Françoise Dano n'était pas une âme comme les autres, et on se mit à l'admirer et à la respecter. Même plusieurs garçons du pays, pensant qu'une telle femme serait une bénédiction de Dieu dans une maison, la recherchèrent en mariage, et n'osant pas lui parler eux-mêmes ni lui envoyer le tailleur, qu'on charge toujours en Bretagne de ce genre de négociations, s'en allèrent prier la vieille Trévirec de lui demander sa main. Mais la vieille Trévirec connaissait Françoise, et elle affirma aux prétendants qu'ils perdaient leur temps, et que Françoise Dano ne prendrait jamais d'autre mari qu'Yves Pierzik.



Françoise endormait l'enfant sur ses genoux. (P. 228, col. 1.)

Plusieurs ne se le tinrent pas pour dit, et firent faire leur commission par qui ils voulurent; mais aucun ne réussit, et il fut bien établi dans Plougastel que Françoise Dano n'était pas une fille à marier.

Là-dessus, la pauvre Marion, qui avançait en âge, fut trouvée un jour étendue tout de son long dans son pré, évanouie et comme morte. On la releva, on la porta sur son lit, et on courut chercher Françoise, qui appela bien vite un médecin. Le médecin la fit revenir à elle, mais il déclara que c'était une attaque de paralysie; qu'elle pourrait vivre longtemps, mais qu'il ne fallait pas compter qu'elle reprît jamais l'usage de ses membres. En effet, après quelques jours de maladie, Marion put manger et se lever, c'est-à-dire être levée, car Françoise dut l'habiller comme un enfant et la porter sur une chaise où elle l'assit près de la fenêtre; mais telle elle fut ce jour-là, telle elle resta le lendemain et tous les jours de toutes les années qui suivirent. Elle ne souffrait pas, mais elle ne pouvait se tenir sur ses jambes ni se servir de ses mains; il fallait l'habiller, la soigner, la faire manger, et c'était à peine si elle était capable de remercier les gens qui s'occupaient d'elle, car elle ne parlait plus qu'avec une extrême difficulté.

Pauvre Françoise! Ce qui l'affligea, ce ne fut pas

d'être à la fois chargée des travaux de la maison et de ceux des champs, et de se fatiguer jour et nuit; ce fut de ne plus entendre parler d'Yves : il lui sembla qu'elle le perdait une seconde fois. Et puis la maladie avait changé le caractère de Marion : il semblait qu'elle n'aimât plus Françoise, et souvent elle repoussait ses caresses et ses soins avec humeur et colère. La pauvre fille s'éloignait alors sans bruit, toute prête à revenir dès que l'infirme aurait besoin d'elle; mais son cœur se gonflait, et un jour, à bout de courage, elle murmura tout bas : « Mon Dieu! me voilà donc encore seule! »

Comme une réponse à sa plainte, la porte s'ouvrit, et livra passage aux trois enfants Trégoff. L'aîné, le filleul d'Yves, qui lui avait donné son nom, venait annoncer triomphalement à Françoise qu'il était engagé comme mousse. Françoise l'embrassa en se disant en elle-même : « Pourvu qu'il ne finisse pas comme son parrain! » L'enfant était tout joyeux; et le petit Jean, qui portait encore des bonnets de fille, répétait en tirant la jupe de Françoise pour attirer son attention : « Moi grand, moi bientôt mousse comme Yves. » Mais Marie, leur sœur, avait l'air triste, et prenant Françoise à part, elle lui dit que la Trégoff la demandait. « Je crois qu'elle est bien malade, » ajouta-t-elle. Françoise chargea les enfants de garder Marion, qui les aimait, surtout Yves, qu'elle paraissait quelquefois prendre pour son fils; et elle se rendit chez la Trégoff.

Elle n'en revint que le soir, pour préparer le souper, et elle fit coucher les enfants chez la Pierzik, qui ne pouvait pas rester seule; pour elle, elle retournait veiller la mère des pauvres petits. Ce qu'elle ne leur dit pas, c'est que ce n'était plus auprès d'une vivante qu'elle allait veiller; mais le lendemain, quand il fallut leur annoncer leur malheur, elle sut trouver de si tendres paroles pour leur dire qu'elle avait promis de remplacer celle qui les avait quittés, que les pauvres enfants ne se sentirent pas tout à fait orphelins.

Elle était donc destinée, la pauvre Françoise, à connaître tous les devoirs de cette vie qui lui avait donné si peu de joies. « Yves les aurait adoptés, pensa-t-elle quand elle installa sous son toit les enfants de Trégoff, et il aurait été un bon père pour eux : il faut que je sois en même temps leur père et leur mère, » et elle accomplit sa nouvelle tâche avec tout le dévouement d'une vraie mère. Elle travailla sans relâche, supportant la gelée et le soleil, la souffrance et les privations; car elle avait beau faire et ne pas ménager sa peine, le travail d'une femme est peu de chose, quand il s'agit de nourrir cinq personnes; et Françoise prit souvent sur sa part pour grossir celle des enfants. Sa taille se courba, son visage se flétrit, et si, quinze ans après sa mort, Yves avait pu revenir sur la terre, il n'aurait pas reconnu sa petite alouette. Cette idée venait quelquefois à Françoise quand elle se coiffait devant son petit miroir; car elle tenait toujours à être propre et soignée. Mais elle ne s'en affligeait pas. « D'où il est, se disait-elle, ce n'est pas à cela qu'on regarde. » Elle ne se trouvait pas malheureuse, car elle avait la conscience du bien qu'elle avait fait. Ses garçons, les frères Trégoff, étaient devenus, l'un un brave matelot, l'autre un mousse hardi; ils étaient embarqués à bord du même navire, ils gagnaient leur vie et n'avaient plus besoin de personne. Un jour vint où leur sœur quitta sa mère adoptive; elle se mariait, et s'en allait demeurer dans un autre village. Mais cette fois Françoise ne se plaignit pas de rester seule; tant d'années de dévouement et de vertu avaient affermi son courage, et le bonheur d'autrui lui suffisait désormais. Elle trouva à son foyer même une autre consolation. La vieille Marion, de plus en plus paralytique, avait complétement perdu la parole; mais son âme semblait s'être adoucie et avoir recouvré une lueur de raison, et ses yeux suivaient Françoise d'un regard attendri, quand elle se livrait aux occupations du ménage. Françoise le remarquait, et elle en était toute joyeuse. « Yves doit être content de moi, pensait-elle : j'ai réussi à me faire aimer de sa mère. »

A suivre. Mme Colomb.

LE RACCOON

OU RATON-LAVEUR

Des yeux pleins de finesse au milieu d'une tache noire, qui en fait ressortir le vert jaunâtre; le front large, le museau pointu, la coupe de figure du renard. A peu près la taille de celui-ci, mais le corps plus épais.

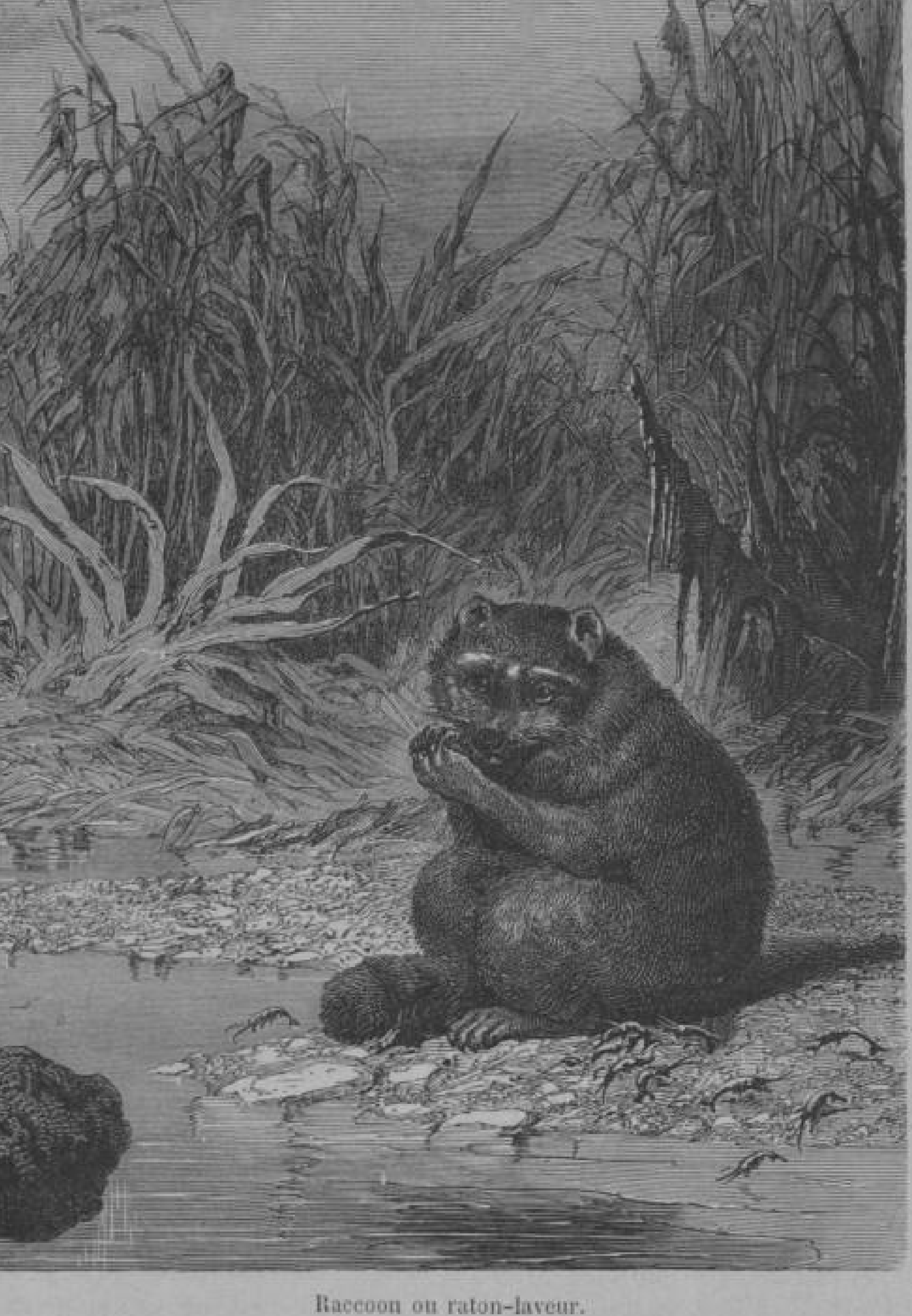
Au repos, le raccoon a l'attitude d'un ours; il est néanmoins fort agile; ses mouvements sont obliques, mais pleins de vivacité. La plante du pied, qui chez lui est celle des plantigrades, pose tout entière sur le sol quand l'animal est immobile; mais pendant la marche le talon se relève.

Des ongles très-aigus lui permettent de grimper lestement sur les arbres. Il a une grande aisance à terre, une extrême légèreté sur les branches. Ses doigts longs, nerveux et déliés, prennent facilement

ce qu'ils veulent saisir. J'ai connu un raton qui fouillait délicatement dans les poches de ses visiteurs, et s'emparait avec beaucoup d'adresse des friandises qu'on y mettait à son intention. Très-drôle était sa bouderie quand il ne trouvait rien à sa convenance; mais sa mauvaise humeur n'était pas de longue durée; car l'enjouement est un des caractères de la famille.

Le raton, qui est le *schupp* des fourreurs allemands, le *raccoon*[1] des États-Unis, habite exclusivement l'Amérique du Nord; et depuis le sud jusqu'à la lisière du pays des fourrures, il vit dans la forêt, où malgré la chasse qui lui est faite, à la fois pour sa robe et pour sa chair, l'espèce est toujours nombreuse.

Omnivore comme les ours, non moins friand, mais plus carnassier, le raccoon se nourrit d'écureuils, de petits mammifères, d'oiseaux de toute sorte, de fruits, de graines, de poissons, de coquillages, et de volaille quand il rencontre une basse-cour. Aimant beaucoup les œufs, il sait les ouvrir et les vider sans en rien perdre. « Il guette la tortue, dit Audubon, la suit à la piste et en déterre la ponte. Il grimpe au nid des pies, y introduit la main, prend les œufs ou les petits et souvent la mère. Il se glisse au bord d'un étang, se couche dans l'herbe, fait semblant de dormir, et harponne le premier poisson qui passe. Mieux que pas un naturaliste, il connaît les habitudes des moules, et sait aussi bien que le négrillon à quelle époque le maïs est d'un goût savoureux. » Ajoutons qu'il est amateur d'écrevisses et ne méprise pas l'insecte; il recherche certaines larves, attrape habilement les sauterelles, et monte jusqu'aux dernières branches pour prendre des coléoptères.



Raccoon ou raton-laveur.

Le raccoon s'apprivoise parfaitement. « C'est un aimable favori, dit Audubon, plein d'ingéniosité, avec des manières de singe. » Il faut toutefois lui interdire soigneusement l'accès du poulailler, où, comme les martes, il égorge tout ce qui s'y trouve; et son activité est souvent plus divertissante pour les autres que pour son maître. D'une curiosité excessive, il rôde sans cesse, fouille dans tous les coins, regarde dans tous les pots, essaye d'enlever tous les couvercles, et apporte dans ses desseins une persévérance qu'il n'abandonne que quand il a reconnu l'impossibilité de réussir. Mais il est d'humeur facile, vit en bons termes avec les autres bêtes de la maison, est toujours occupé et d'une façon intéressante pour celui qui l'observe. Le voilà dans le jardin; il cueille des fraises, du raisin ou des prunes. Un bourdonnement se fait entendre; c'est une abeille : il écoute, frappe l'air de ses mains, a saisi l'insecte et le mange. Il s'approche du mur, y donne un coup, toujours de la main à plat; la mouche est tuée, il la ramasse et l'avale. Rien d'amusant comme de le

1. Prononcez *raccoune*.

voir descendre d'un espalier, la queue pendante, le poil hérissé, un gros abricot dans la bouche, regardant de tout côté avec inquiétude s'il n'est pas aperçu.

« Dans les heures d'ennui, les heures de réclusion, il s'efforce de tuer le temps. On le voit debout, s'appliquant à s'attacher un brin de paille autour du museau; ou bien il joue d'un air pensif avec ses pattes, ou court après sa queue. D'autres fois, étendu sur le dos, il entasse sur son ventre du foin ou des feuilles, et cherche à les maintenir en tirant sa queue par-dessus.

» D'humeur très-indépendante, il ne s'attache guère, et ne témoigne à personne, bêtes ou gens, beaucoup d'affection; néanmoins il a ses préférés et joue avec eux. Veut-il se faire ôter sa chaîne ou obtenir une friandise, il appelle son maître d'une voix plaintive, et lui embrasse les genoux d'un air si suppliant, qu'il est difficile de résister à sa prière[1]. »

Il conserve en captivité l'habitude qu'il a de plonger dans l'eau, et d'y frotter vivement avec ses mains tous les objets qu'il trouve ou qu'on lui donne, aliments ou autres, à moins qu'il ne soit affamé. C'est à cette coutume qu'il doit le surnom de *laveur*. Passionné pour le sucre, il éprouve une vive déception en voyant fondre le morceau qu'il soumet au lavage; mais il ne tarde pas à reconnaître sa méprise et à croquer le bonbon au naturel.

Le poil du raccoon est long et fourni, brun à la racine, d'un jaune brunâtre au milieu, noir au bout, et accompagné d'un duvet gris brun, qui a été comparé à celui du castor et employé dans la chapellerie. Il résulte de ce mélange de couleurs une fourrure d'un brun grisâtre, dont l'Allemagne et la Pologne font grand usage. La queue, très-touffue, d'une longueur de 25 à 27 centimètres, d'un gris lavé de jaune, avec l'extrémité brune et six anneaux de cette dernière teinte, fait de jolies bordures de vêtements.

Le raccoon se prend au piége, avec des amorces de poisson ou de viande. En outre on le poursuit; et sa chasse aux flambeaux est l'un des sports que les Américains préfèrent. « Chasseurs et meute ont gagné la forêt, dit Audubon, qui a souvent pris part à cette poursuite. Un chien reconnaît la piste, les autres le suivent; le raccoon se branche et se tient coi dans la feuillée, où les ténèbres empêchent de le voir. Tandis que les chiens aboient au pied de l'arbre que s'est choisi la bête, on réunit les torches que l'on couvre de feuilles sèches, d'aiguilles et de pommes de pin. A la clarté de la flamme, un chasseur monte dans l'arbre et y poursuit le raton, qui arrive au bout d'un rameau et s'y cramponne. L'homme secoue la branche et la bête tombe au milieu de ses ennemis. Presque toujours elle leur échappe, gagne un autre arbre et la chasse recommence, une fois, deux fois; puis l'animal est saisi par les chiens. »

1. Beckmann, cité par Brehm, *Vie illustrée des animaux*, vol. I.

Souvent on emploie la cognée et l'arbre est abattu. Si l'on est près d'un lac ou d'une rivière, le raccoon se met à l'eau. Réduit aux abois, il se défend avec courage, et ne lâche qu'au dernier soupir le chien qui l'a saisi. Cette défense opiniâtre a valu au raccoon l'honneur d'être choisi pour emblème par les Whigs américains, l'un des deux grands partis des États de l'Union. Le chiffre des dépouilles de la courageuse bête est considérable. D'après une revue allemande consacrée à l'étude des questions commerciales et financières, il se vendrait, année commune, 600 000 peaux de raton, au prix moyen d'un thaler, ce qui donne un total de plus de 2 200 000 francs.

Mme Henriette Loreau.

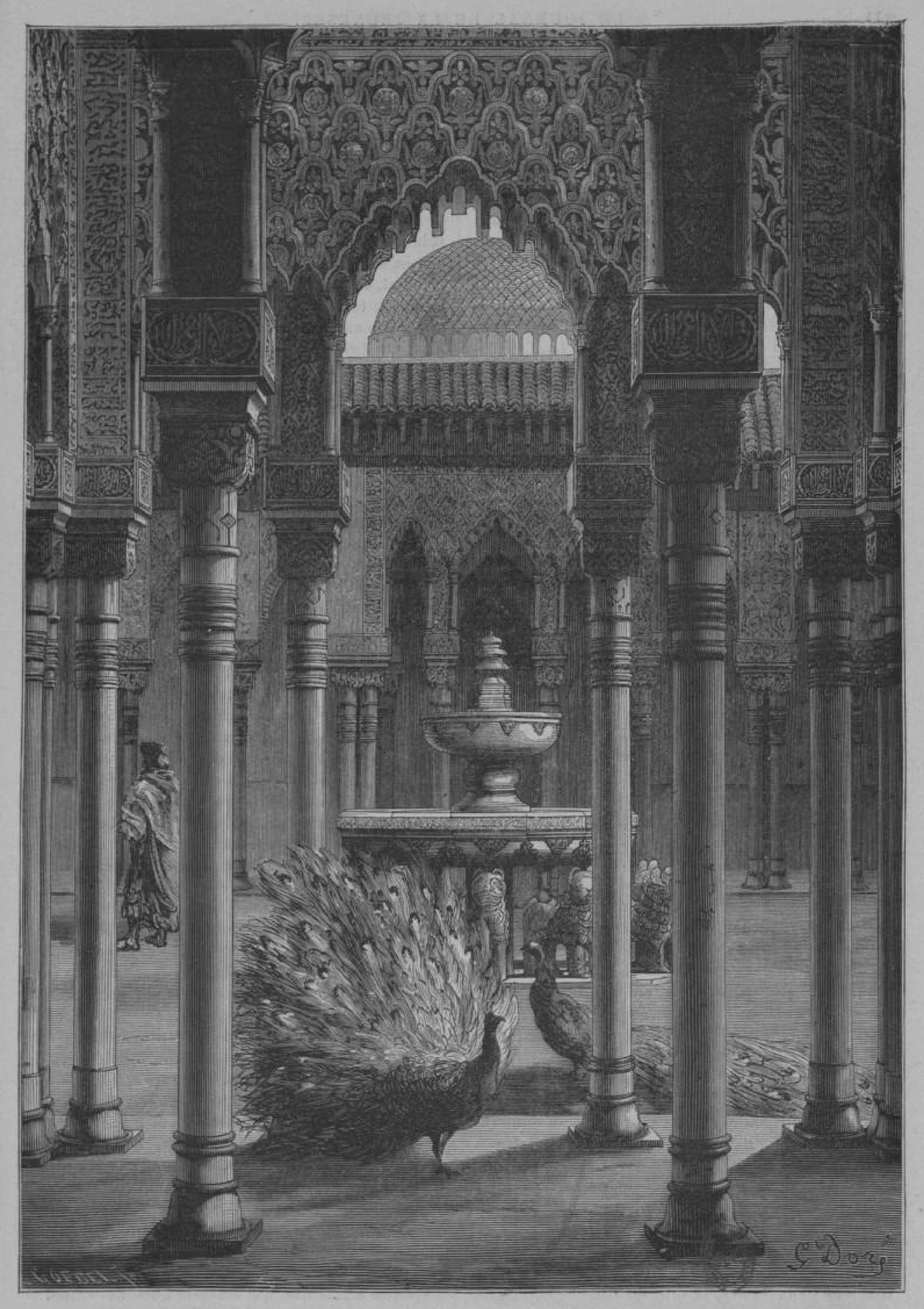
L'ALHAMBRA

Quand les barons ou les rois chrétiens, au moyen âge, voulaient bâtir une forteresse, ils choisissaient un rocher ou une colline au-dessus de la ville qu'elle devait défendre. Là ils élevaient des murs énormes, épais de 15 ou 20 pieds, avec de grosses tours aux angles et un haut donjon au milieu. La surface de ces grands murs était nue; pas une ouverture, excepté quelques meurtrières pour répondre aux coups de l'ennemi; les jours étaient à l'intérieur; au dehors, froid, sombre et guerrier, tel était l'édifice, rude et sévère comme son maître. Lorsque Mohammed, qu'on nomme Abou-Abdallah ou Ibn-al-Hamar, riche et puissant roi maure de Grenade, voulut élever dans cette ville sa forteresse et son palais, il choisit dans un quartier de la ville la colline aride de la Sierra del Sol, il y amena les fontaines qui se perdaient autrefois dans le Darro et dans le Jénil, et il construisit *l'Alhambra*.

> L'Alhambra! l'Alhambra! palais que les génies
> Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies,

dit le poëte, l'Alhambra, le plus beau et le plus somptueux palais qui ait jamais été créé dans l'Europe.

Vu de l'extérieur, l'Alhambra semble une forteresse immense, une suite peu régulière de murs entourant tout un grand quartier: c'est qu'on ne voit que la citadelle élevée avant le palais, la Kassabah-al-Hamra, — la citadelle rouge, — qu'Ibn-al-Hamar se contenta de réparer et d'agrandir quand il construisit son palais au dedans. Ce palais, destiné lui-même à être une forteresse, présente du dehors un aspect un peu lourd, un peu massif; et il est en effet d'une solidité extrême, aussi solide que les énormes masses de pierre qui forment nos châteaux féodaux; il devait être, avec ses murs, ses tours et sa double enceinte de défenses extérieures,



L'Alhambra. — La cour des lions. (P. 234, col. 2.)

absolument imprenable avant l'invention du canon.

Mais cette solidité, que l'aspect extérieur de l'édifice justifie, on ne la comprend plus quand on a pénétré au dedans. L'intérieur de l'Alhambra ressemble à un jardin féerique; tout l'appareil guerrier a été laissé au dehors : il semble que, confiants dans leurs murs imprenables, les rois maures, derrière ces remparts, n'aient songé qu'à se réjouir. Ici les colonnes fines et déliées, s'élevant comme des troncs de beaux arbres bariolés de brillantes couleurs, vont rejoindre des cintres et des voûtes découpés comme une dentelle, et qui semblent si légers, qu'on dirait qu'ils se tiennent tout seuls. Partout des jets d'eau, des fontaines, des bassins rafraîchissent l'air; tout est peint, doré, décoré avec cette magnificence orientale, si prodigue, si riche, qui n'épargne rien pour être séduisante, et qui, dans le plus majestueux ensemble, soigne le détail le plus petit comme s'il était lui-même l'œuvre.

Abandonné, désolé, mutilé, l'Alhambra garde encore comme l'ombre de la vie orientale. A une époque où la vie dans toute l'Europe était encore dure et brutale, celle des Arabes était brillante, luxueuse et gaie. Les Maures de Grenade étaient, de tous les musulmans, les plus riches et les plus polis; comme les Espagnols, de tous les chrétiens, étaient les plus guerriers et les plus rudes. Aussi jamais les deux mondes n'ont été plus complétement opposés, et le contraste ne s'est montré plus saisissant. Dans la ville, les constructions castillanes, les remparts nouveaux, les palais du XVIe siècle, et la ville nouvelle de Santa-Fé, bâtie par Isabelle pendant le siége de Grenade, tout rappelle la conquête espagnole. Dans l'Alhambra, au contraire, tout rappelle les rois maures. Ces bains, ces salles peintes, semblent encore embaumées des parfums que des cribles de faïence précieuse y laissaient pénétrer; ces cours, avec leurs bassins et leurs fontaines, semblent avoir conservé sur leurs brillants dallages la trace des pas des chevaliers maures; et il y a des salles dont les plafonds de cèdre en marqueterie peinte et dorée, les murs ornés de ces beaux *azulejos*, carreaux de faïence merveilleuse, les pavés de marbre multicolore, semblent attendre encore quelque fête arabe, quelque étalage immense de draperies, de tapis, de pierres précieuses et d'armes d'Orient. C'est cette impression étrange, cette magie des souvenirs que tous les voyageurs ont sentie, et que W. Irving a exprimée : « Il semble qu'on soit transporté dans d'autres temps, dans un autre royaume, au milieu du décor même de l'histoire héroïque des Arabes! »

L'Alhambra se compose de cinq cours, entourées de galeries et d'appartements. Leurs noms rappellent pour la plupart des souvenirs de l'histoire mauresque. Il y a la cour des Abencerrages, la cour des Lions, la cour des Bains; puis la salle de La Barca, la salle des Ambassadeurs, la tour de Comares, la tour des Deux-Sœurs, la salle du Jugement, la salle de Concert.

Mais la plus célèbre partie de l'Alhambra est la cour des Lions. Elle tire son nom d'une fontaine soutenue par douze lions de marbre blanc d'une exécution imparfaite, et comme à dessein grossière; cette fontaine se compose d'un bassin polygonal d'environ 5 mètres de diamètre, du milieu duquel s'élève un bassin moins grand en albâtre. Jadis des tuyaux souterrains amenaient à cette fontaine un volume d'eau considérable. L'eau, jaillissant du bassin supérieur, retombait en forme de demi-coupole, et, relancée de nouveau par les lions qu'elle inondait, tombait dans un réservoir de marbre, d'où elle se répandait en divers canaux. La cour des Lions n'est pas immense; elle n'a que 30 mètres sur 16; mais c'était la partie la plus parfaite de l'Alhambra, un ouvrage complet en lui-même, un chef-d'œuvre de soin et de richesse. Elle a été gâtée, d'abord par des dévastations brutales, puis par de laides réparations espagnoles. Au lieu de son beau pavage mauresque en briques émaillées blanches et bleues, elle n'a plus que quatre allées en grosses dalles de marbre blanc, du XVIIe siècle, bordées de massifs d'arbustes. Les azulejos bleus et jaunes, qui revêtaient les murs jusqu'à 1^m^,50 du sol, ont été arrachés pour la plupart; arrachés aussi les jolis écussons d'émail, ornés de sentences arabes, qui formaient au-dessus et au-dessous un cordon de bleu et d'or; arrachés encore ou tombés les ornements des galeries et les stucs des plafonds. Les minces colonnes sont dégradées, les beaux plafonds de cèdre, les dômes ronds sur des salles carrées, toutes les peintures, toutes les richesses ont souffert, peu du temps, mais beaucoup de la main des hommes. Au lieu du toit découpé suspendu sur la galerie plutôt comme un voile que comme une toiture, on voit une couverture en tuiles rouges. Enfin, dernière profanation, manque de goût d'un conquérant militaire, l'aigle de Charles-Quint étale ses doubles ailes au fronton des deux avant-corps.

L'histoire de l'Alhambra depuis la conquête castillane n'est d'ailleurs qu'une suite d'injures au chef-d'œuvre des Musulmans. « Lamentable histoire, dit un des plus récents visiteurs! car il semble que, dès la conquête, les vainqueurs se soient plu à détruire en quelques années les chefs-d'œuvre accumulés pendant près de trois siècles par la patience et le génie des Maures dans le plus merveilleux séjour que l'imagination puisse rêver. » Il semble en effet que, conquis en des temps où la civilisation est censée avoir régné en Espagne, et livré à ses souverains complétement meublé, et contenant même, aux termes de la capitulation, jusqu'aux armures des guerriers maures, l'Alhambra eût dû subsister jusqu'à nous dans toute sa splendeur, intact, comme le plus beau monument des Espagnes. Il n'en est rien; et, — chose triste! — la présence des souverains lui fut aussi funeste que leur absence. Dès l'époque d'Isabelle, qui l'habita quelque temps, on commença à détruire les élégantes inscriptions

arabes, auxquelles d'ailleurs on n'entendait rien. Plus tard, Charles-Quint jeta par terre toute une partie de l'élégant palais mauresque, pour bâtir à sa place, avec les ruines, un vilain palais de style germanique, qu'il n'acheva du reste jamais.

Dans les siècles suivants, l'Alhambra fut un repaire de brigands, de déserteurs, de voleurs. Le pauvre palais a tout été : caserne, prison, fort, bagne, asile de malfaiteurs; et l'on peut imaginer ce que lui firent ces ennemis de toute espèce qu'il logeait dans son sein. Mais ses plus odieux dévastateurs ont été les gouverneurs qu'il eut par la suite. L'un d'eux, soldat catalan, D. Luis Bucarelli, abandonna l'Alhambra à ses cinq filles et à ses cinq gendres. Lui-même vendit, pour payer la dépense d'un combat de taureaux, les plus beaux azulejos des salles. « A propos des azulejos, dit M. le baron Davillier, un fait bien connu à Grenade, c'est qu'on les vendait au premier venu, pour les broyer et en faire du ciment: la charge d'un âne coûtait quelques réaux. Le moment viendra où il ne restera plus un seul de ces beaux carreaux de faïence. Nous vîmes un jour, dans les salles de l'Alhambra, un Anglais qui s'amusait à les enlever du mur, et qui ne se dérangea pas à notre approche, comme s'il eût fait la chose du monde la plus naturelle. Ce rival de lord Elgin paraissait avoir une grande habitude de ce petit travail. » Ce même Bucarelli arracha la galerie de la cour des Myrtes. C'est encore par ordre des gouverneurs que les portes de la salle des Abencerrages, chefs-d'œuvre de cèdre sculpté, ont été sciées et en partie brûlées, et que la porte de bronze de la Mezquita a été cassée et vendue au poids.

Avant les troubles qui depuis dix ans agitent l'Espagne, on faisait à l'Alhambra quelques lentes restaurations. Il est temps de sauver le palais des rois maures, car on ne saurait plus voir le pareil, même en pays musulman. Des critiques se consolent en disant que cet art arabe n'a rien d'original, « que le plan est conçu d'après les idées romaines, les cours, les portiques, les galeries, les bains, révélant l'imitation des palais de Justinien; que les détails d'architecture sont gothiques; que les dessins des ornements sont ceux des tissus d'Inde et de Chine; que dans la disposition et les figures des fontaines on retrouve le souvenir de l'Assyrie et de la Palestine; qu'en un mot l'Alhambra n'est l'œuvre que d'un peuple voyageur, qui a vu beaucoup de pays et de siècles. » Tout cela est bien. Mais l'Espagnol n'en chante pas moins avec un regret sincère la jolie romance moresque: « Quelles sont ces forteresses — Qui brillent devant moi ? — C'est l'Alhambra, seigneur, etc..... »; et le Maure, exilé dans le pays de Maroc depuis trois siècles, prie Dieu chaque vendredi de ramener les Musulmans fidèles dans le paradis terrestre de Grenade.

R. DU COUDRAY.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

XIII (*suite*)

Au pouvoir des pirates.

Notre temps sur la goëlette ne se passait pas très-agréablement. Le docteur était presque constamment occupé auprès des malades et des blessés; lorsqu'il nous rejoignait il avait l'air si triste, que nous osions à peine lui faire part de nos plans de délivrance et de l'espérance que nous avions que M. Brand et Ben-Youl eussent échappé aux pirates. La nuit, nous faisions des rêves affreux: ce n'étaient que combats et massacres, et nous étions bien contents de nous réveiller et de nous rassurer l'un l'autre.

Silva ne paraissait faire aucune attention à nous, mais nous pensions toujours que c'était à lui que nous devions de n'avoir pas été tués et de n'être pas maltraités. On se rappelle que le récit de la fuite des condamnés de Juan Fernandez nous avait fait concevoir contre lui de graves soupçons. En le trouvant associé aux pirates, nous avions eu nos soupçons confirmés; mais, tout pirate qu'il était, il avait encore quelque chose d'humain. A bord du *Triton*, il n'avait pas cessé de se bien comporter, et il nous témoignait maintenant, à sa façon, la reconnaissance des bontés que nous avions eues pour lui. Voilà ce que Jerry et moi nous pensions sur son compte.

Les deux ou trois jours suivants s'écoulèrent comme le premier. Notre ami le coq noir nous apportait notre nourriture avec régularité, et on nous laissait nous promener tant que nous voulions sur le tillac et nous glisser le soir dans notre cabine. Personne ne s'occupait de nous. Ceux qui faisaient fonctions d'officiers passaient sans nous regarder, et les matelots ne prenaient pas la peine d'échanger une parole avec nous. Enfin, Jerry et moi, nous nous avisâmes de nouer de meilleures relations avec l'équipage. Surley aussi trouvait fort triste de se tenir toute la journée le museau sur nos genoux. La difficulté était de nous faire bien venir de ces gredins. Ordinairement nous ne nous entretenions de nos projets qu'en l'absence du docteur, auquel ses occupations personnelles prenaient tous les jours beaucoup de temps. Nous résolûmes donc d'essayer d'abord de gagner les bonnes grâces du nègre qui nous apportait nos repas.

« Dites donc, coq, s'écria Jerry, vous nous donnez de très-bonne nourriture; mais n'y pourriez-vous pas ajouter de temps en temps un morceau de viande? Surley en a bien, et nous avons, toute la

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 187, 199 et 220.

vie, été accoutumés à en manger; de sorte que cela nous ferait plaisir.

— Oh! oh! prenez-en donc à Surley, répondit Tom Congo, en riant.

— Bah! vous êtes trop poli pour vouloir que nous mangions des restes comme un chien, dit Jerry; nous aimerions avoir un morceau de bœuf ou de porc. »

Congo avait l'air content, et, bien qu'il ne nous le promît point, nous restâmes persuadés qu'il nous apporterait de la viande. Au fond, nous y tenions médiocrement; mais nous espérions l'intéresser à nous en lui demandant une faveur qu'il pouvait nous accorder aisément. C'était lui faire un compliment que de paraître le reconnaître pour notre supérieur, du moins à présent. En effet, le lendemain, à dîner, il nous servit un beau morceau de bœuf bouilli avec des pommes de terre. Que pouvions-nous lui donner en retour? Nos couteaux avaient trop de valeur pour nous; mais Jerry, qui possédait un porte-crayon d'argent, le lui offrit. Le vieux Tom demanda à quoi cela servait; et, quand nous lui eûmes dit que c'était pour écrire, il rit d'une oreille à l'autre, en remarquant que cela ne lui serait d'aucun usage, puisqu'il ne savait même pas écrire son nom; mais il ne nous en remerciait pas moins.

Il y avait dès lors à bord deux hommes qui étaient bien disposés pour nous; cette idée nous fit du bien. Nous nous levâmes et nous commençâmes à pourchasser Vieux-Surley sur le pont, le faisant courir après une balle de bitord, jusqu'à ce que nous fussions fatigués du jeu. Alors nous nous promenâmes en long et en large sur le pont jusqu'à ce que, peu à peu, nous fussions arrivés à l'arrière, où nous pûmes jeter un coup d'œil sur la boussole. Nous courions au sud-sud-ouest.

« Où allons-nous, l'ami? dit Jerry, s'adressant au timonier.

— Demandez au capitaine, il vous le dira sans doute, blanc-bec.

— Oh! cela m'est bien égal! reprit Jerry d'un ton nonchalant. Je ne le demandais que par curiosité. Qu'est-ce que cela me fait d'aller en Chine ou en Californie, ou de doubler le cap Horn?

— Vous paraissez bien indépendant, mon bonhomme, répondit le timonier. Si vous êtes des nôtres, je ne doute pas que vous ne fassiez votre chemin.

— Je ne me refuse pas à le faire, continua Jerry: montrez-moi la route, je suis votre homme.

— Votre esprit décidé me plaît. Je parlerai pour vous à l'équipage. Quant à moi, je suis sûr que vous vous connaissez à la navigation, dont la plupart de nos officiers ne savent rien. Si vous vous joigniez à nous, vous ne tarderiez point à passer officier.

— Grand merci de votre bonne opinion, dit Jerry, je n'ai pas d'ambition. Tout ce que je désire, c'est de faire ce qu'il me plaît, sans que personne s'en mêle.

— Décidément, vous êtes un fameux gaillard, observa le pirate. J'aime les gens de votre trempe, et, si je le puis, je vous le montrerai.

— Merci encore une fois, dit Jerry en sautant après la queue de Surley, vous m'avez fait l'effet d'un bon garçon et voilà pourquoi je vous ai parlé. »

C'est ainsi que, par degrés, nous nous faisions bien venir de l'équipage. Avant le soir, nous nous pourchassions dans les agrès. Sur l'avant, les matelots avaient un singe : nous l'attrapâmes et nous voulûmes le faire monter sur le dos de Surley. Ni l'un ni l'autre des deux animaux ne s'en souciait; mais, à force de les amadouer, nous vînmes à bout de les mettre d'accord. Jacko essayait quelquefois de tirer à la dérobée la queue ou les oreilles de Surley; le chien se retournait en tâchant de mordre la jambe du singe, mais celui-ci était trop alerte : il lui échappait en sautant de côté, ou sur son dos, comme s'il y voulait danser, ou s'accrochait à un cordage et s'y balançait hors de sa portée. C'était si amusant, que nous en oubliâmes presque où nous étions et ce que nous étions. Les pirates eurent donc lieu de nous prendre pour des enfants au cœur léger, et ne se donnèrent plus la peine de nous surveiller. Au fond, si romanesque que cela puisse sembler de se trouver à bord d'un pirate, au milieu d'horribles bandits, d'aller personne ne sait où, il n'en est pas moins vrai que c'est très-pénible, désolant et que, malgré ce que nous faisions le jour pour paraître joyeux, Jerry et moi nous nous réveillions souvent et passions une partie de la nuit à pleurer et nous demandant ce que nous deviendrions. Heureusement nous finîmes par nous rappeler ce qu'on nous avait appris chez nous; ce que le capitaine Frankland et M. Brand nous avaient répété, que, dans toutes les difficultés et dans toutes les épreuves de ce monde, nous devions mettre notre confiance en Dieu, sûrs de trouver force et consolation.

Notre pauvre docteur paraissait encore plus à plaindre que nous; il maigrissait à vue d'œil. Évidemment sa captivité lui était un lourd fardeau. Comme il était beaucoup plus utile que nous aux pirates, il avait bien moins de chances que nous de leur échapper. Nous n'aurions pu leur servir, nous, que pour la navigation : encore n'y pouvions-nous pas grand'chose sans nos livres et nos instruments.

Les jours s'ajoutaient aux jours. Les pirates nous semblaient alors devenir inquiets ; continuellement ils grimpaient à la tête du mât et y passaient la journée à scruter tous les coins de l'horizon. Cherchaient-ils une terre? un navire? Nous n'en savions rien. Enfin, une après-midi, la vigie cria : « Une voile !

— Où ça, demanda le capitaine, qui jusqu'à ce moment était resté à demi endormi sur le pont. Il sauta debout, et en un instant, comme tout le monde à bord, il se montra plein de vie et d'animation.

— A l'avant! sous le vent! répondit la vigie. C'est un grand bâtiment qui va vers le sud. » Le vent soufflait alors de l'ouest.

Plusieurs officiers et des matelots montèrent pour examiner l'étranger; en redescendant, ils paraissaient pleins de satisfaction.

« C'est un navire marchand qui vient de Californie, dit l'un, il doit être chargé d'or.

— Voilà bien ce qu'il nous faut! dit un autre.

— Il est gros et l'équipage défendra son or, remarqua un troisième.

— Qu'importe? Un peu de bataille augmente la valeur de la prise, cria un autre. Nous leur montrerons ce qu'ils auront gagné par leur résistance. »

On ordonna le branle-bas et les hommes se précipitèrent aux canons : on courut sur l'étranger.

XIV

Aventures à bord des pirates.

Le bâtiment étranger nous vit approcher, et la façon dont nous étions sous voiles dut lui faire soupçonner quel était le genre de notre goëlette. C'était un beau et grand navire, évidemment un fin voilier, mais la goëlette manœuvrait pour lui couper la route. Tant que nous avions marché à petites voiles, la *Colombe* était allée de conserve; mais à présent que nous forcions de voiles, elle resta loin en arrière. Cependant, avant de la quitter, le capitaine lui avait indiqué un rendez-vous. J'ai oublié qu'après avoir longtemps ignoré le nom du capitaine, nous avions fini par apprendre qu'il s'appelait Bruno. Le nom paraissait étranger; mais l'homme était bien certainement un Anglais ou un Américain. La goëlette s'appelait le *Faucon* et le nom lui convenait.

En nous approchant, nous hissâmes les couleurs anglaises, et en réponse le bâtiment mit à sa pointe les bandes et les étoiles des États-Unis. Nous avancions. Jerry et moi, nous nous imaginâmes que l'étranger ne se doutait pas du caractère de la goëlette, car il n'essayait pas de nous échapper et paraissait s'attendre à une rencontre amicale. Cependant le capitaine Bruno tournait fréquemment son télescope du côté de ce navire et l'étudiait avec attention. Les officiers à leur tour commencèrent à chuchoter entre eux et à jeter sur lui des regards de méfiance. Je demandai à M. Mac-Ritchie, qui se trouvait près de nous, s'il pensait que les pirates attaqueraient ce navire et en massacreraient l'équipage comme nous pensions qu'ils l'avaient fait de celui du brick.

« Je redoute quelque événement terrible, me dit-il à voix basse; mais je ne crains pas grand'chose pour les gens de ce navire-là. A mon avis, les pirates découvriront qu'ils ont trouvé à qui parler. Faites attention. Ce bâtiment n'est pas marchand; c'est un bâtiment de guerre anglais ou américain, peut-être chilien. Je ne serais pas étonné qu'il fût à la recherche de ces gens-ci. Je ne sais guère ce qu'il faut souhaiter. S'ils persistent à combattre, ils le feront en désespérés, et nous courrons autant qu'eux le risque d'être tués, quoique, si on les prend, il se peut que nous retrouvions la liberté. D'un autre côté, s'ils réussissent à s'échapper, nous n'y gagnerons que de voir prolonger notre captivité.

— Mais, dans le cas où ce navire-là serait ce que vous le supposez, dit Jerry, et que la goëlette fût prise par lui, ne courrions-nous pas risque d'être pendus comme pirates? Comment prouverions-nous que nous sommes d'honnêtes gens?

— Ce ne sera pas bien difficile, répondit M. Mac-Ritchie. Les pirates eux-mêmes avoueront que nous ne sommes à leur bord que malgré nous, et le compte que nous pouvons rendre de nous-mêmes est trop minutieux pour ne pas mériter qu'on y ajoute foi. Après tout, espérons pour le mieux. Tenez, voici le capitaine Bruno qui commence à s'apercevoir qu'il s'est trompé. »

Nous venions d'arriver presque à portée ordinaire de canon. Tout à coup le capitaine, s'élançant à la barre, cria d'une voix de tonnerre : « Borde les écoutes de l'avant et du grand mât! Brasse les vergues! amène la barre! cours au plus près! » L'équipage se précipita pour exécuter les ordres, comprenant bien que la vie dépendait ici de l'activité. La goëlette était déjà trop près de l'ennemi. Elle ne pouvait plus douter qu'il ne fût un bâtiment de guerre. Avant que les ordres du capitaine Bruno eussent pu être exécutés, l'étranger découvrait une ligne de sabords et huit longues pièces de canon, menaçant de nous couler à fond si nous voulions résister; en même temps, il arborait à l'arrière les bandes et les étoiles des États-Unis.

Les pirates virent que leur avidité, leur folie, les avait perdus; mais le capitaine déploya un indomptable courage et des ressources extraordinaires. « Arrêtez! s'écria-t-il, avant qu'on eût touché à une écoute. Nous pouvons tout perdre en essayant de fuir. Je vais tâcher de tromper ces beaux messieurs et de les renvoyer sur une piste fausse. » Les pirates semblèrent goûter fort l'idée de jouer un tour à l'ennemi, et applaudirent à la proposition de leur capitaine. La goëlette continua donc tranquillement sa route jusqu'à ce qu'elle fut tout près de la corvette. Alors elle mit en panne, bien au vent toutefois de l'autre. Un canot fut mis à l'eau, et le capitaine Bruno, avec quatre de ceux de ses gens qui avaient la mine la moins suspecte, y descendit et nagea vers la corvette. Lorsque nous avions mis en panne, la corvette en avait fait autant, à 200 mètres environ, sous notre vent. Quant à nous, nous regardions ce qui se passait avec le plus vif intérêt.

« Si ce gredin réussit à tromper le capitaine de la corvette, observa M. Mac-Ritchie, ce me sera une preuve que l'impudence peut parfois triompher.

— Ne pourrions-nous pas faire signe à l'équipage du bâtiment de guerre qu'on nous retient ici en captivité? » demanda Jerry.

A ces paroles, je regardai autour de nous, et je vis deux des plus mauvais drôles de l'équipage qui se tenaient à nos côtés, ils tenaient à la main leurs pistolets armés. Dans l'espoir qu'on n'avait pas entendu Jerry, je le touchai comme par hasard à l'épaule ; il vit les pistolets et ne parla plus. Notre situation devenait à chaque instant plus critique. Si leur capitaine était arrêté dans le bâtiment de guerre, nous ne pouvions pas savoir quelle vengeance les pirates tireraient de nous. Nous suivions donc des yeux le capitaine Bruno avec anxiété ; mais nous le vîmes monter avec un parfait sang-froid à bord du vaisseau. Nos angoisses augmentèrent dès qu'on l'aperçut d'abord sur le pont, puis descendre à l'intérieur. Les minutes nous semblaient des heures, et cependant il ne reparaissait point. Les pirates se rapprochèrent de nous, et l'un d'eux, un nègre des plus hideux, après avoir successivement regardé son pistolet armé et nous, se mit à rire démesurément comme s'il eût la plus grande envie de nous faire sauter la cervelle. Nous nous efforçâmes d'y sembler fort indifférents ; mais j'avoue que je ne pus point m'empêcher plusieurs fois de retourner la tête pour voir la direction du canon de son pistolet. Le nègre et son compagnon avaient l'air si mauvais, que je craignais qu'ils ne nous tuassent, quel que fût l'événement. Si le capitaine Bruno revenait à bord, nous restions en captivité ; s'il était détenu, les pirates s'en vengeraient certainement sur nous. Je n'osais point parler, encore moins bouger, car, si je levais un bras, cela pouvait passer pour un signal, et j'aurais reçu une balle dans la tête. La corvette américaine sous sa blanche voilure avait l'air aussi élégante que gracieuse lorsqu'elle mit en panne à peu de distance de nous. Que j'eusse désiré être à son bord, loin du pirate, quand même celui-ci eût dû s'échapper sans recevoir le châtiment qu'il méritait ! Mes espérances étaient vaines. Au bout d'une autre dizaine de minutes, le capitaine Bruno, en personne, reparut sur le pont, et nous le vîmes, se tenant en haut de l'échelle, distribuer des poignées de main à plusieurs des officiers. Il avait l'air d'échanger avec eux une bonne plaisanterie, car ils riaient tous de bien bon cœur lorsqu'il descendit et rentra dans son canot. En revenant vers la goëlette, il ôta son chapeau et salua du meilleur air. « Vraiment, me disais-je ; l'impudence peut parfois réussir ! »

Il fut bientôt remonté à bord. « Faites voile ! dit-il en souriant ; la corvette et nous sommes à la recherche d'un damné pirate qui s'est rendu coupable d'atrocités de toute sorte. Je voudrais bien savoir où le trouver ! » La plaisanterie parut amuser beaucoup tous ceux qui étaient sur le pont, car on les entendit rire doucement de tous les côtés. « Silva, il faut faire tenir nos gens dans l'entre-pont, ajouta le capitaine, car l'équipage du bâtiment de guerre pourrait s'étonner de voir un si grand nombre de vilains gars sur un paisible navire de commerce. » L'ordre fut rigoureusement obéi. Il ne resta plus sur le tillac que ceux qui s'y livraient aux occupations ordinaires à un marchand. Le vent était léger, et la goëlette prit son temps pour déployer l'une après l'autre ses voiles, jusqu'à ce qu'elle eut mis dehors tout ce qu'elle pouvait porter. La corvette en fit autant. Et les deux bâtiments s'en allèrent de conserve sous leur nuage de toile. La goëlette prenait évidemment l'avance, et peu à peu la distance qui nous séparait du navire de guerre s'augmentait. Le capitaine Bruno avait des éclats de rire silencieux, mais de temps en temps il jetait un regard inquiet derrière lui.

— *A suivre.* W. H. G. Kingston

Adapté de l'anglais par J. Belin de Launay.

LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE

En 1875, le nombre des pèlerins, venus de tous les confins du monde, qui ont visité la Mecque et Médine, les villes sacrées du Bled-el-Haram ou pays interdit aux profanes, a atteint environ 150 000.

Ce chiffre, quelque fort qu'il soit, n'en indique pas moins que le pèlerinage de la Mecque est moins suivi qu'autrefois. Cependant, que de zèle religieux chez les Mahométans ! Que de fervents disciples du Prophète arrivent mourants dans le port de la Mecque, avec un seul vœu : celui de se traîner encore jusqu'à la ville sainte.

Naturellement chaque pèlerin laisse plus ou moins d'argent dans la ville sainte, qui, en somme, ne vit guère que de ce concours annuel des bons Musulmans fanatiques. On a calculé que le pèlerin dépense en moyenne, pendant son séjour dans la ville sacrée, une somme de 400 à 450 francs. A 150 000 pèlerins, cela donne un total de plus de 60 millions de francs. Si maintenant on ajoute l'argent qu'on laisse aux fondations pieuses de la ville, on arrive au total de 72 millions laissés annuellement par les pèlerins à la Mecque.

LES ŒUFS DES INSECTES

Presque tous les insectes pondent des œufs qui donnent naissance, non à de petits êtres qui leur ressemblent, mais à des vers déliés et chétifs qu'on appelle *larves* ou *chenilles*.

Ces larves sont très-actives et très-voraces. Après deux ou trois mues, elles cessent tout à coup de manger et se changent en *nymphes* ou *chrysalides*. Sous cette forme nouvelle, l'animal paraît plongé dans une immobilité qui est loin d'être le repos, car un travail puissant s'opère en lui. Un beau jour l'*insecte parfait* dépouille l'enveloppe grossière sous laquelle il s'est abrité pour se métamorphoser, et s'élance

joyeux dans la vie pour remplir sa destinée.

Les brillants coléoptères sortent de leur coque de chrysalide tout armés, tout équipés pour entrer en campagne et dévaster nos jardins et nos champs.

D'innombrables essaims de mouches, de moucherons, de phalènes, de papillons se débarrassent de leurs langes de soie ou de leurs masques de peau, et s'élèvent dans les airs en dansant et en valsant jusqu'à la fin de leur courte existence.

La plupart des insectes passent successivement par les quatre états d'œuf, de larve, de nymphe et d'insecte parfait. C'est à cause des changements profonds qu'ils subissent pendant ces différentes phases de leur existence, qu'ils sont dits *animaux à métamorphoses*.

Il en est qui ne subissent pas ces transformations ; il s'en rencontre même qui naissent sous la forme qu'ils doivent conserver et transmettre directement.

Les oiseaux couvent avec amour les œufs d'où sortiront des petits qui leur ressemblent; mais les insectes n'ont point le loisir de soigner les leurs : les femelles meurent bien souvent après la ponte. Elles devront donc, obéissant à leur instinct, placer leurs œufs dans le milieu le plus favorable à leur éclosion, et on ne les trouvera jamais en défaut.

Les mères pourvoiront d'avance à l'alimentation de leur progéniture, en déposant leurs œufs sur les substances qui conviennent, non à leur propre nourriture, mais à celle de leurs larves. Ainsi, le papillon qui boit le nectar au calice des fleurs recherchera-t-il les mêmes délicatesses pour la larve bien-aimée qu'il ne doit pas connaître? Non, il n'a pas à prévoir les besoins d'un papillon comme lui, mais ceux d'une chénille vorace. Il va donc prosaïquement coller ses œufs sur les feuilles du chou, de l'ortie ou du houblon, et c'est là seulement que ses larves trouvent les aliments qu'il leur faut en naissant, et qu'elles n'auront pas la force d'aller chercher au loin.

Tous les insectes ne sont pas également féconds : le papillon du ver à soie peut pondre environ 100 œufs; le sphinx-bélier 1000; la guêpe 30 000; le pou 36 000! l'abeille-reine 40 ou 50 000, et certaines fourmis plus de 100 000 en un an !

Ces œufs, le plus souvent d'une petitesse microscopique, sont extrêmement variés de forme et de couleur. Ils offrent l'apparence de boules, de disques, de cônes, de cylindres, de fioles, de petites semences. Ils sont tantôt verts comme la plante où ils sont fixés, tantôt émaillés des nuances les plus délicates ou les plus vives; on en voit de blancs, de noirs, de gris, de panachés, de bleu tendre ou de rouge vif; l'enveloppe présente des stries ou cannelures plus ou moins profondes.

Quelques-uns de ces jolis œufs sont côtelés comme des melons; au moment de l'éclosion, les côtes s'écartent pour livrer passage à la larve; d'autres sont fermés par un petit couvercle que l'habitante saura bien soulever au moment opportun. Et qu'en sortira-t-il? Quelque chose de laid, de bien affreux! Un ignoble pou, une infecte punaise, qui, après deux ou trois mues, auront acquis tout leur développement, car ces animaux-là ne sont pas des insectes à métamorphoses.

Quelle prévoyance et quelle sollicitude les femelles déploient au moment de la ponte! Si les œufs doivent éclore sous peu de jours, elles les déposeront tout simplement sur les plantes ou dans un cornet qu'elles auront formé elles-mêmes en enroulant le limbe d'une feuille. Mais s'ils ne doivent éclore qu'après l'hiver, elles n'iront pas les confier à des feuilles que le moindre vent d'automne dispersera; elles les colleront en plaque sur le tronc d'un arbre ou en anneau sur ses branches; elles les rangeront régulièrement côte à côte, les enduisant et les unissant à l'aide d'une matière gommeuse, insoluble dans l'eau, qui les garantira contre le froid et l'humidité. Ces œufs adhèrent alors entre eux et peuvent s'enlever du rameau qui les porte, comme une bague du doigt.

La femelle du *Liparis chrysorrhea*, papillon très-commun, dont les chenilles dépouillent les arbres de nos vergers et de nos bois, s'arrache le duvet de son abdomen pour faire un nid chaud et douillet à ses œufs.

Quelques insectes logent les leurs dans un cocon qu'ils filent exprès; d'autres, comme les abeilles, leur construisent des logettes de cire.

Les teignes déposent leurs œufs dans les étoffes de laine et les fourrures, ou les roulent dans la poussière.

Les guêpes, après avoir réduit le bois en poudre à l'aide de leurs mandibules, en font la pâte qui forme leurs cellules.

Différentes variétés de coléoptères, de phalènes, d'orthoptères pratiquent avec leur tarière un trou dans le sol et y accumulent, avant de pondre, les approvisionnements destinés à l'espoir de leur race. C'est souvent une bien mauvaise race, une bien mauvaise engeance, comme celle des hannetons et des taupes-grillons, par exemple. Ceux-là enterrent les leurs assez profondément pour que la charrue ne puisse les atteindre.

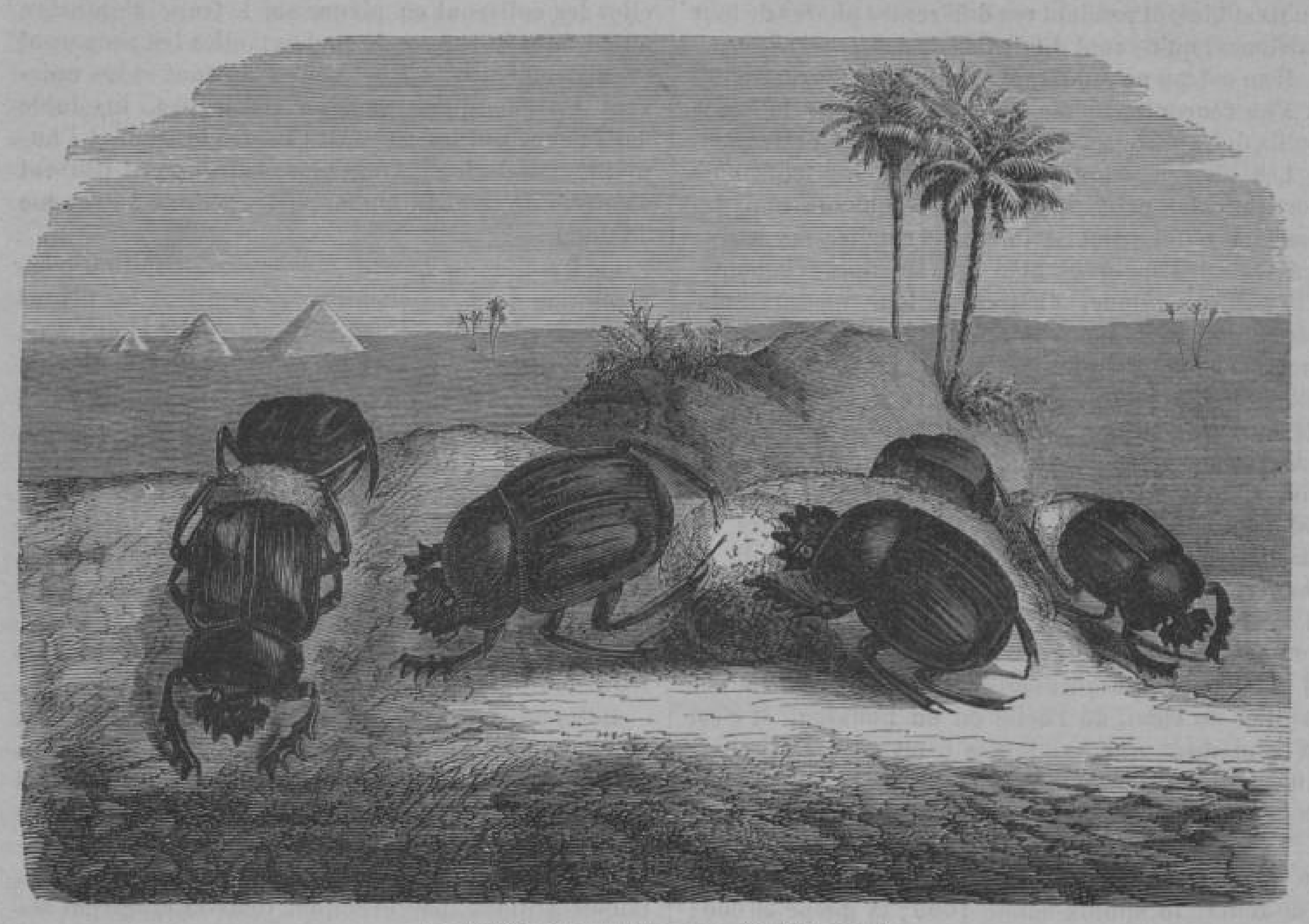
Beaucoup de mouches pondent leurs œufs dans la chair des animaux morts ou dans les substances en décomposition; d'autres, comme les œstres, s'adressent aux animaux vivants.

Voyez ces grands bœufs, ces belles vaches qui paissent là-bas dans la prairie ; quelle quiétude et quelle béatitude! Comme ils semblent philosopher à l'aise; insouciants des tracas et des labeurs de la vie active! On serait tenté d'aller leur demander à quoi ils pensent en ruminant si gravement. Mais, gare à nous! n'approchons pas. Un bourdonnement de mauvais augure vient de se faire entendre. Ce bœuf, tout à l'heure si tranquillement couché sur l'herbe, s'inquiète et s'agite. Il bat ses flancs de sa queue. Il se lève d'un bond, et le voilà qui part comme un trait en poussant de lamentables beu-

glements. Soudain, tout le troupeau entre en fureur et se disperse.

D'où vient cette terreur subite? Les bœufs sont-ils possédés! Quelle mouche les a piqués?

Vous ne saviez peut-être pas si bien dire. C'est, en effet, une simple mouche, l'œstre du bœuf, qui cause toute cette épouvantable déroute. La femelle, pour y loger ses œufs, vient piquer le cuir des bœufs de sa puissante tarière, la blessure gonfle et se tuméfie bientôt, et l'animal reste inquiet et agité si l'on n'a pas le soin de le débarrasser de ses parasites : ce qu'on peut faire facilement en pressant la plaie.



Le bousier, ou scarabée sacré. (P. 240, col. 2.)

La puce sanguinaire, « du repos des humains implacable ennemie, » laisse tomber à la fois douze petits œufs à terre. Au sortir de l'œuf, la petite larve, très-vivace, avance en roulant sur elle-même et se nourrit d'atomes de sang desséché qu'elle doit à la prévoyance de sa tendre mère.

Huit à dix jours après, elle se file une coque soyeuse d'où elle sort bientôt à l'état de puce parfaite. Les meilleurs engins de destruction à employer contre cet ennemi altéré de notre sang, c'est le balai, la brosse à cirer et la baguette à battre les tapis.

La femelle du cousin déploie encore plus d'ingéniosité; par un temps calme, elle pond sur l'eau 250 à 300 œufs qu'elle agglutine en en formant un petit radeau qu'elle amarre par un fil extrêmement ténu aux feuilles de quelque plante aquatique qui flotte à la surface des eaux stagnantes.

Le bousier, ou scarabée sacré des Égyptiens, enveloppe chacun de ses œufs dans une grosse pilule de fumier. Pour réunir toutes ces boules dans un même tas, il les pousse avec ses pattes de derrière, en marchant à reculons. S'il rencontre sur sa route une éminence considérable, comme une taupinière, le pauvre coléoptère sue sang et eau pour franchir ces Pyrénées. Il lui arrive bien souvent, hélas! de faire la culbute et de perdre de vue l'œuf précieux qui roule à droite pendant qu'il dégringole à gauche; mais le persévérant bousier ne se laisse pas accabler pour si peu. Il se met à la recherche de sa boule et, nouveau Sisyphe, il remonte en poussant son fardeau. Plus heureux que le héros de la fable, il parvient enfin à couronner son œuvre.

Du reste, ses amis ne le laissent pas dans l'embarras; si la pente est trop raide, d'autres bousiers arrivent à la rescousse, et tous, poussant ou tirant la boule, la font passer triomphalement par-dessus les obstacles et l'entrainent dans le trou où d'autres sont déjà rassemblées.

Mme Gustave Demoulin.





Ils mirent leur sœur entre eux deux. (P. 241, col. 1.)

LE BONHEUR DE FRANÇOISE[1]

XXXI

Dernière épreuve.

Il n'était pas loin de midi, et le soleil étincelait dans un ciel sans nuage, un ciel d'un de ces premiers beaux jours qui mettent à tous les rameaux verts de petites pointes d'émeraude, quand le bateau du passeur débarqua sur la grève de Plougastel une famille de promeneurs. C'étaient d'abord deux beaux garçons lestes et bien découplés, qui, à peine à terre, se retournèrent pour tendre la main à leur petite sœur, une frêle et mignonne enfant; ils la mirent entre eux deux, et ne parurent occupés que de l'amuser et de lui choisir le meilleur chemin. C'était ensuite une dame d'une trentaine d'années, aux yeux noirs et au doux visage, qui prit le bras d'un homme un peu plus âgé qu'elle, en le remerciant gracieusement d'avoir deviné son plus cher désir.

« Je savais bien, ma chère Lucie, répondit-il en riant, que les pieds te brûleraient dès que tu serais à Brest, et que tu rêverais de Plougastel. Nous y voilà : faut-il prendre un guide, ou demander notre chemin?

— C'est inutile! reprit vivement la jeune femme; j'irais les yeux fermés. Venez, mes petits, c'est par ici. Oh! nous n'y sommes pas; la maison est à l'autre bout du village.

— Maman, dit la petite fille, nous allons voir la bonne Françoise, qui aimait la pauvre petite Lucie, et qui a chassé tous ses chagrins? Je l'embrasserai de tout mon cœur pour la remercier.

— Nous l'embrasserons tous! crièrent les garçons. Vive Françoise Dano!

— Elle était jolie, maman, ta bonne Françoise, avec ses cheveux noirs et ses joues roses? Je serai bien contente de la voir.

— Nous lui ferons chanter toutes ses chansons, à la petite alouette!

— Je demanderai à son mari de nous montrer sa barque.

— Moi, je veux voir traire les vaches, et boire du bon lait tout chaud!

— Elle nous fera des crêpes, n'est-ce pas, maman?

— J'ai apporté mon argent, pour en donner aux pauvres Trévirec; je veux jouer avec leur petite fille, à présent qu'elle a une robe et qu'elle peut se lever. »

La mère souriait.

« Vous ne pensez pas, mes chers petits, dit-elle, qu'il y a plus de vingt ans que j'ai quitté Brest. Françoise doit avoir quarante-cinq ans bien passés, et à cet âge-là une femme de la campagne n'a plus les joues roses. Il doit y avoir bien des cheveux gris parmi ses cheveux noirs, et la petite alouette n'a peut-être plus la voix bien claire. Mais je suis sûre que c'est toujours la même bonne Françoise, et qu'elle vous aimera comme elle m'aimait. Et puis, elle a peut-être une fille qui lui ressemble, et qui me rappellera ma Françoise d'autrefois... Nous approchons... Au tournant du chemin nous verrons la

[1] Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

maison... Peut-être qu'on l'a démolie pour en rebâtir une plus grande; des gens actifs et courageux comme le patron Pierzik, sa femme et sa mère, ont dû faire fortune, et nous allons peut-être les trouver à la tête d'une grande ferme.

— Elle ne t'a jamais écrit, maman?

— Elle ne sait pas écrire... J'ai toujours désiré revenir à Brest pour la revoir; mais on ne fait pas ce qu'on veut.

— Moi, je lui dirai, maman, que quand papa t'a dit, là-bas, à Lyon, qu'il était nommé à Brest, tu as dit tout de suite : Je reverrai donc Françoise! »

Au tournant du chemin, Lucie serra le bras de son mari. « Le cœur me bat, dit-elle..., la maison est toujours la même..., mais voilà bien de la foule à l'entour... Brave homme, dites-moi, la Pierzik demeure-t-elle toujours ici?

— Elle n'y demeure plus, madame, répondit le paysan en portant la main à son bonnet. Elle est morte il y a quatre mois, et c'est aujourd'hui qu'on vend la maison. »

Lucie serait tombée, si son mari ne l'eût soutenue. « Morte! répéta-t-elle, morte! Mon Dieu! moi qui étais si heureuse de la revoir! »

Elle se mit à pleurer, et ses enfants, les larmes aux yeux, se pressèrent contre elle en lui prenant les mains et en cherchant à la consoler.

« Je vois que vous l'aimiez, ma bonne dame, reprit le paysan; mais ne la pleurez pas, allez, le bon Dieu lui a fait une belle grâce en la reprenant; elle n'avait guère de plaisir à vivre, depuis tant d'années qu'elle était paralysée et qu'elle n'avait plus sa tête à elle. Celle qui est à plaindre, c'est la pauvre Françoise, qui a sacrifié pour la soigner toutes ses jeunes années, et qu'on jette à la porte comme un pauvre chien.

— Françoise? vous dites Françoise? quelle Françoise? Est-ce Françoise Dano?

— Oui, madame; la meilleure fille qui soit dans le monde.

— Ah! quel bonheur! s'écria Lucie, à qui ses enfants firent écho. Mais qui est-ce donc alors qui est mort, et pourquoi vend-on la maison?

— C'est la Pierzik qui est morte, la veuve de Malo Pierzik. Elle était comme en enfance depuis la mort de son fils, qui s'est noyé au moment de se marier; et Françoise est venue alors demeurer chez elle et la soigner. A présent que la vieille est morte, tout le monde croyait que Françoise aurait la maison et le terrain, d'autant plus qu'elle avait donné son argent, dans le temps, pour aider à acheter les vaches et le pré; mais il paraît que, comme ça n'est pas écrit sur des papiers, elle n'aura rien du tout, et que c'est le gouvernement qui hérite; comme s'il avait jamais rien fait pour Marion! Et on appelle ça la justice!

— Ma pauvre chère Françoise! Cela lui ressemble bien! murmura Lucie.

— Je commence à l'aimer presque autant que tu l'aimes, lui répondit son mari; allons la trouver. »

Ils pénétrèrent au milieu des groupes étonnés qui s'écartaient à leur approche. Sur le banc de pierre, à la porte de la maison, Françoise était assise, vivante image de la douleur. Elle ne pleurait pas, elle n'avait plus de larmes; mais ses mains tremblantes, jointes et serrées sur ses genoux, son regard fixe, sa pâleur, sa tête inclinée sur sa poitrine, disaient assez que c'était sa vie qu'on lui arrachait en l'exilant de cette pauvre maison, asile de ses plus chers souvenirs. Au-dessus de sa tête, une affiche collée au mur annonçait la « vente par autorité de justice d'une maison et du terrain y attenant, par suite du décès de la veuve Pierzik, dont le bien faisait retour à l'État, à défaut d'héritiers naturels. »

Il y avait du monde dans la maison, car par la fenêtre ouverte on entendait parler.

« C'est une bonne affaire, disait une voix d'homme, une voix de la ville : mille francs la maison et la terre! elles valent certainement beaucoup plus. Allons, qui est-ce qui enchérit?

— Personne, monsieur le notaire! répondit un paysan.

— Vous les donneriez pour rien, qu'on ne les prendrait pas, dit un autre.

— C'est du bien volé, on ne peut pas dire le contraire!

— C'est le bien de Françoise Dano!

— Bien sûr! elle l'a assez gagné, à travailler comme elle l'a fait pendant tant d'années.

— Et son pauvre argent qu'elle avait donné! on ne parle seulement pas de le lui rendre!

— Est-ce qu'elle ne devrait pas hériter de la Pierzik? Elle était comme sa fille, après tout.

— Et bien des filles n'en auraient pas fait autant qu'elle.

— Elle a refusé de bons partis pour rester à soigner la vieille; et à présent qu'elle a usé ses forces à travailler pour elle, on lui dit : Rien n'est à toi ici! et on la met à la porte!

— Je n'y peux rien, moi, murmurait le notaire, qui commençait à trouver menaçant l'accent de certaines voix : il faut que je fasse mon devoir.

— Nous perdons notre temps, monsieur, lui dit son clerc, un grand blond à figure effarée; ils n'enchériront pas, et nous pourrions bien attraper quelque mauvais coup...

— Puisque aucun acquéreur ne se présente, dit le notaire en élevant la voix, nous allons procéder à la vente par l'extinction des feux.... A mille francs la maison et le terrain de la défunte veuve Pierzik! Le premier feu est allumé. »

Personne ne répondit. On n'entendait dans la chambre que le tic-tac monotone du vieux coucou, que Françoise avait encore remonté le matin. Au dehors, les femmes qui entouraient la pauvre fille se taisaient, comme on se tait à l'approche d'un malheur inévitable.

« La première bougie va s'éteindre... A mille francs le bien de la défunte Marion Pierzik! cria le notaire. Personne ne dit mot?...

— Faut-il allumer la seconde bougie, monsieur? dit le clerc à l'oreille de son patron. C'est bien heureux que personne n'enchérisse, car ces gens-là feraient un mauvais parti à l'acquéreur et à nous... »

On vit briller la seconde bougie.

En ce moment Lucie, perçant la foule, parvenait jusqu'à Françoise. Elle la reconnut ou la devina; elle l'entoura de ses bras, et, la serrant sur son cœur :

« Ma bonne Françoise! ma chère Françoise! me reconnais-tu? »

A cette douce voix, à ces tendres caresses, Françoise sortit de sa torpeur. Elle ne reconnut pas la belle dame qui lui parlait; mais elle regarda la petite fille dont les yeux noirs lui rappelèrent tout à coup un temps plus éloigné. Elle comprit et s'écria :

« Lucie! ma chère mignonne! c'est donc vous!

— Oui, ma Françoise, c'est moi; et voilà mon mari, voilà mes enfants; ils te connaissent, ils t'aiment. Si tu savais combien de fois je leur ai parlé de toi! »

Françoise embrassa les enfants.

« Allons, dit-elle à Lucie, c'est le bon Dieu qui vous envoie pour me donner un peu de courage; vrai, je n'en avais plus... j'aurais voulu vous recevoir, amuser vos petits enfants, leur faire manger des crêpes; mais je n'ai plus rien à moi...

— C'est chez moi que Françoise va venir, dit une vieille femme en s'approchant; si vous voulez bien venir aussi, madame, cela nous fera grand plaisir... Tout ce que nous avons est à vous, puisque vous aimez Françoise.. Vous ne me reconnaissez pas, madame, mais moi je vous reconnais, quoique vous ayiez bien grandi depuis le jour où vous êtes venue nous voir embarquer au port pour retourner à Plougastel.

— La Trévirec? dit Lucie. Je vous reconnais, à présent. Vous n'abandonnerez pas Françoise, au moins?

— Ni moi, ni mon mari, ma chère dame, ni aucun des miens. Mais ça ne la consolera pas, voyez-vous; tout son cœur reste ici, on ne peut pas empêcher ça. »

La voix du notaire s'éleva de nouveau.

« La seconde bougie va s'éteindre : personne ne se présente?... Nous allons dans un instant allumer la troisième et dernière bougie; s'il n'y a pas acheteur, on attendra, et la vente sera à recommencer plus tard; mais il faudra toujours que le bien soit vendu: c'est la loi, et personne n'y peut rien... J'allume la dernière bougie... A mille francs l'héritage de la feue Marion Pierzik! »

Lucie toucha le bras de son mari.



Les enfants coururent à Françoise. (P. 244, col. 1.)

« Louis, si tu voulais bien... ces volants de dentelle que tu m'offrais pour ma fête...

— Je te comprends, ma chère femme; et s'il faut quelque chose de plus... Monsieur le notaire! il y a acquéreur à mille vingt-cinq francs! »

A cette voix qui lui arrivait par la fenêtre, le notaire se retourna, étonné et peu rassuré, car les hommes qui l'entouraient serraient leurs pen-baz d'une main vigoureuse en jetant au nouveau venu des regards de colère.

La bougie finissait : sa mèche jeta un dernier éclat, s'inclina de côté, et s'éteignit au moment où le notaire disait d'une voix un peu tremblante : « Adjugé à mille vingt-cinq francs! Le nom de l'acquéreur, s'il vous plaît, monsieur?

— Françoise Dano! »

On vit alors... une chose qui aurait paru bien extraordinaire dans un salon ou dans une rue de la ville; on vit Lucie sauter au cou de son mari qu'elle embrassa sur les deux joues; les trois enfants en firent autant, et coururent ensuite à Françoise en sautant, en riant et en criant :

« Papa rachète votre maison, Françoise! N'ayez plus de chagrin! Papa vous rend votre maison! »



Elle aime les petits enfants. (P. 245, col. 1).

En un clin d'œil les pen-baz furent lâchés, les mines malveillantes disparurent des visages, et tous les assistants, hommes et femmes, s'empressèrent autour « du bon monsieur et de la bonne dame qui avaient rendu à Françoise son bien ». Et quoique les vaches de Marion fussent mortes depuis longtemps, et qu'elles n'eussent pas été remplacées, Françoise put offrir à ses bienfaiteurs la meilleure crème qu'ils eussent mangée de leur vie : c'était à qui irait chercher chez soi ce qu'il avait de mieux.

Qui pourrait dire la joie de la pauvre fille quand elle rentra en propriétaire dans cette chère maison d'où elle s'était crue chassée pour toujours? Son cœur débordait de reconnaissance; elle riait et pleurait en même temps, et, tout en s'empressant pour servir ses hôtes, elle laissait errer ses yeux sur les meubles, sur les poutres du plafond, sur la place où s'asseyait Marion, sur le banc où le vieux Malo fumait sa pipe la première fois qu'il l'avait accueillie à son foyer, sur tous ces objets familiers rendus si chers à son cœur par une longue habitude et par tant de souvenirs, et qu'elle regardait avec ravissement, comme on regarde des amis qu'on avait cru ne plus revoir. Et puis elle revenait à Lucie, prenait



sa main qu'elle baisait avec passion, et lui disait : « Ah! ma chère petite mignonne... madame... Dire que ce bonheur-là me vient par vous, pour que je le trouve encore meilleur! »

XXXII

En attendant!

Si vous parcourez la Bretagne et qu'après avoir visité Brest, son arsenal et son port, vous vouliez explorer un peu ses pittoresques environs, Plougastel et son merveilleux calvaire seront certainement des premiers sur votre liste. Et si, après avoir examiné les curieuses statues de pierre qui se pressent autour de la croix, vous laissez errer vos regards sur le calme petit cimetière aux tertres verdoyants, vous y verrez sans doute, assise au bout de l'enclos, au milieu d'un groupe de tombes toutes couvertes de fleurs, une vieille femme aux cheveux blancs, propre et soignée dans son sévère costume de veuve. Cette vieille femme est Françoise Dano.

Elle vient là, dès que brille un rayon de soleil; c'est son jardin, sa retraite choisie, l'asile de paix où elle peut se reposer des fatigues de la vie, et s'entretenir avec ses morts bien-aimés. Elle y porte sa quenouille et file, tant que le jour dure, de la laine ou du lin qui iront vêtir quelque vieillard infirme ou quelque enfant abandonné. Pour elle, il lui faut si peu! elle a du loisir, elle a du superflu : que les malheureux en profitent! Le lait de ses vaches (car, aidée par Lucie, elle a pu racheter des vaches), la laine de ses moutons, les œufs de ses poules, sont à tous ceux qui en ont besoin ; elle ne

vend que ce qui est nécessaire pour entretenir le bien d'Yves, qu'elle ne veut pas laisser dépérir, et le reste s'en va aider les pauvres ménages et nourrir les orphelins. Elle aime les petits enfants; souvent elle rassemble autour d'elle ceux qu'elle rencontre errants, et elle les tient tranquilles des heures entières en leur racontant de belles histoires ou en leur chantant des légendes de l'ancien temps. Sa voix est bien cassée, mais n'importe! les enfants n'en aiment pas moins ses chansons. Elle ne se borne pas à les amuser, elle leur apprend à travailler et à aimer le travail, elle leur donne des conseils d'honnêteté et de sagesse, et l'on remarque dans le village que les compagnons les plus assidus de Françoise sont toujours les enfants les plus laborieux, les plus courageux, les plus respectueux envers les vieilles gens, et les plus compatissants envers le pauvre monde. Parmi eux, ses préférés ne sont pas les plus beaux, les plus forts, ni même les meilleurs; mais s'il est quelque pauvre enfant infirme de corps et d'esprit, repoussé de tout le monde, sans famille et sans appui, c'est celui-là qu'elle aime avec le plus de tendresse, c'est celui-là à qui ses caresses et sa protection rendent, autant que possible, ce qui lui manque ici-bas.

Elle est aimée de tous dans le village; à qui n'a-t-elle pas fait du bien? Il n'est pas une maison où elle n'ait soigné quelque malade, consolé quelque affligé, conseillé et relevé quelque âme tentée; et les pauvres mères de famille qui ne peuvent venir à bout de leur ouvrage ne prient plus les bonnes fées de l'achever pendant la nuit; la meilleure des fées, c'est Françoise, et elle ne refuse jamais de travailler pour ceux qui sont fatigués. Ainsi, elle vit, utile à tous, semant les bienfaits et récoltant la reconnaissance.

Est-elle heureuse, est-elle malheureuse? Heureuse, qui oserait le dire? Elle a souffert la misère, la faim et le froid; elle a connu l'isolement et l'abandon; elle a nourri de chères espérances, et ses espérances se sont évanouies, et tous les appuis qu'elle a cherchés se sont brisés dans sa main comme des roseaux fragiles. Tout ce qu'elle a aimé est mort avant le temps, et elle s'est toujours retrouvée seule. Est-ce donc là le bonheur?

Est ce le malheur pourtant? Sentir dans sa conscience, à chaque douleur qui s'abat sur vous, que cette douleur est imméritée; savoir qu'on fait son devoir, et aimer ce devoir qu'on accomplit; vivre en l'absence de ceux que la mort vous a ravis comme s'ils étaient là, près de vous, leur rapporter toutes ses actions et toutes ses pensées, et garder la ferme espérance qu'on les retrouvera un jour; avoir confiance en Dieu et se reposer en lui, qui est le maître et qui saura faire sortir le bien du mal, est-ce là réellement du malheur? Françoise ne le croit pas, et elle serait bien étonnée si on le lui disait. Elle ne se plaint pas et ne se trouve pas à plaindre; elle vieillit, et il ne se passera pas beaucoup d'années avant que Yves ne vienne à sa rencontre à la porte du paradis. Elle y pense en regardant la tombe fleurie du marin; celle de Marion, pour qui elle a été une bonne fille; celle de ses parents, qui n'ont pas de reproches à lui faire, car elle a honoré l'humble nom qu'ils lui avaient laissé pour tout héritage. Elle voit aussi à quelques pas la croix sous laquelle dort la vieille Trévirec, qui lui avait prédit qu'elle serait heureuse, et lui avait promis de parler d'elle au bon Dieu. Elle a dû tenir sa promesse; et quand elle ne l'aurait pas fait, Françoise sait bien que Dieu ne l'oubliera pas.

Elle vit donc, paisible et sereine; elle vit de souvenirs et d'espérance; elle attend le jour qui lui rendra tout ce que la vie lui a ôté, et, en attendant, elle fait le plus de bien qu'elle peut. Elle pense que le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Elle a bien raison; car c'est du bonheur qu'elle a donné aux autres ici-bas, et qui lui sera rendu dans un monde meilleur, qu'elle a composé le trésor de son propre bonheur, la pauvre Françoise!

Mme Colomb.



LA BAGUE

Un homme, entrant un jour chez un joaillier, vit à portée de sa main une bague enrichie d'un magnifique diamant. L'homme était seul, personne ne le voyait; il saisit le bijou et se sauva en courant. Il traversa ainsi la ville, et ce ne fut que loin de tout regard qu'il passa l'anneau à son doigt. Ses yeux furent alors si éblouis par l'éclat de la pierre précieuse qu'il n'entendit pas les reproches de sa conscience.

Cette bague, d'une beauté merveilleuse, était faite pour la main d'une impératrice et non pour celle d'un voleur. Aussi l'homme dissimula sa main sous ses vêtements avant de rentrer chez lui. Ce n'était qu'une précaution; il ne regrettait pas encore sa mauvaise action et se flattait, au contraire, d'avoir dérouté les recherches du joaillier. Il se sentait bien quelque inquiétude indéfinissable, que le temps, pensait-il, effacerait. Son unique souci était de savoir ce qu'il devait faire de sa bague : la garder ou la vendre? Le sommeil fut longtemps à descendre

sur ses yeux; comme il allait enfin s'endormir, il sentit tout à coup à son doigt la cuisante douleur d'une brûlure.

La bague, en effet, le brûlait. Il essaya vainement de la retirer; par ses efforts mêmes elle semblait pénétrer et s'incruster dans sa chair. Toute la nuit, durant ces heures si longues à celui qui veille, elle ne cessa un instant de le torturer; au matin seulement sa souffrance s'apaisa.

Il se crut alors au terme de ses peines, mais, sans plus de succès que dans la nuit, il s'épuisa à vouloir l'arracher de son doigt: elle y était rivée, comme un souvenir ineffaçable de son vol. Elle ne le brûlait plus maintenant, mais d'instants en instants elle pesait plus lourd, si lourd à sa main, que son bras en restait paralysé.

Quels regrets! quelles angoisses! quel châtiment! Il en pleurait de honte et de désespoir. Ne se voyait-il pas dénoncé partout, marqué aux yeux des honnêtes gens, et, de plus, désormais incapable de travailler? Il voulut briser l'anneau, le limer; il appela secrètement d'habiles gens à son aide: rien ne le secourut.

Puis la nuit revint avec la première douleur, plus cuisante et plus intolérable encore. Dans son égarement, il se trancha le doigt, et s'applaudit de son pénible sacrifice quand la bague se détacha et roula à terre. Il avait, espérait-il, reconquis sa paix et son repos perdus.

Hélas! ni l'un ni l'autre ne rentrèrent dans son cœur. Sa main ne le tourmentait plus, mais sa conscience, livrée aux remords incessants, continua à le tenir éveillé. Que ne pouvait-il remettre la bague dans l'étalage du marchand : il y passa un jour; et là il lui sembla que la foule se pressait autour de lui riant de son impuissance et l'accablant de son mépris.

Le joaillier, lui, le menaçait de la justice; il eut peur alors et s'enfuit.

Une semaine, un mois s'écoula. A la fin, il retourna chez le bijoutier avouer sa faute, et il le supplia de lui pardonner et de reprendre sa bague. Il lui montra sa main mutilée pour toujours; il lui raconta ses souffrances. « Je vous attendais, répondit celui-ci. Votre conscience a parlé, et cette bague vous a fait écouter sa voix. Vous avez été si châtié, que je n'aurai pas la cruauté d'ajouter au supplice infligé. »

L'homme s'en retourna, et se remit au travail avec tant de plaisir et d'ardeur, qu'il s'enrichit en peu d'années. Il acheta alors la bague, désormais inoffensive, et souvent il racontait à ses voisins cette véridique histoire pour leur prouver le danger des tentations.

Ch. Schiffer.

LE PÈRE TINGENDI

LA TEINTURE

Vous n'avez pas connu le père *Tingendi* — comme nous l'avions surnommé un jour à la fabrique du personnel de laquelle je faisais partie — et je crois pouvoir vous affirmer qu'il y a lieu pour vous d'en éprouver quelque regret : car, bien qu'en apparence perdue dans une ombre relative, elle ne laissait pas que d'avoir un certain caractère de grandeur, la personnalité de cet homme, chez qui la longue pratique d'une profession — d'ailleurs toute d'observation, d'étude — avait allumé une sorte de culte fervent pour cette profession elle-même. Il y a de ces enthousiastes dans l'industrie autant et plus peut-être que dans les sphères purement artistiques. Pour ma part, j'en ai connu beaucoup. Laissez-moi vous en présenter un.

Nous l'avions surnommé, vous ai-je dit, *Tingendi;* vous verrez tout à l'heure à quelle occasion. Il était *coloriste*... Mais, comme cette dénomination pourrait, par analogie, vous donner une fausse idée de son rôle, j'aime mieux vous dire que ses fonctions consistaient à préparer ou plutôt à diriger la préparation des *couleurs* devant servir à la teinture et à l'impression des étoffes, — fonctions importantes, considérables; car, de son savoir et de ses soins dépendaient la fraîcheur, la beauté, l'aspect séduisant des produits de la manufacture.

Dans la rue, vous eussiez sans doute passé sans remarquer ce petit vieillard courbé, ridé, blanchi, à l'humble et morne allure, au front penché, aux regards absorbés, à tenue plus que négligée, car ses habits étaient çà et là couverts de taches bariolées, ou corrodés par des éclaboussures d'acide, et ses mains apparaissaient à l'ordinaire, selon le labeur de la journée, variablement multicolores; mais alors c'était, à proprement parler, un être dépaysé, un corps errant sans âme, — un marin à terre.

Il y avait, ouvrant sur la cour de la fabrique, une sorte de vaste sous-sol voûté et suffisamment sombre, encombré de barriques en perce ou défoncées, de sacs ouverts, de dames-jeannes, de bocaux, de jattes, de cornues, de tubes, d'entonnoirs, d'éprouvettes. Là grondaient des fourneaux ardents, là bouillaient, dans les chaudières de cuivre brillant, des mixtions que deux ou trois noirs marmitons remuaient avec de grandes cuillers ou de longues spatules, et qui vomissaient d'épaisses vapeurs âcres et nauséabondes. C'était là, au travers, je serais presque tenté de dire dans l'auréole de ces nuages, qu'il fallait le voir, allant, venant, méditant, agissant, tantôt pesant, dans les grosses balances de fer qui pendaient du plancher brumeux, ou sur le

trébuchet fixé à une noire console, des sels, des terres, des herbes sèches; tantôt mesurant avec son litre d'étain, ou son verre gradué, des extraits, des solutions, qu'il allait jeter dans les chaudières en ébullition, ou mises à refroidir; tantôt essayant avec le bout du doigt sur des lambeaux d'étoffe la teinte obtenue, ou bien encore consultant, assis ou accoudé, les vieux livres et les grimoires dont sa table et plusieurs rayons étaient chargés : étiquetant un flacon, constatant, dans une urne de verre où plongeait son pèse-liqueur, la densité d'une décoction... que sais-je enfin?

C'était là qu'il fallait le voir, car alors, non-seulement l'âme avait rejoint le corps, mais il semblait presque que ce fût elle seule qu'on aperçût; le front se redressait, l'œil flambait, le pas était ferme, le geste sûr, la pose — disons le mot — inspirée, car le *Tingendi* n'était rien moins qu'un esprit froid, qu'une intelligence routinière : il pratiquait en théoricien éprouvé et avide, et curieux de progrès; et, bien qu'il appliquât les fruits d'une longue expérience à une destination toute spéciale, on ne pouvait méconnaître que le cercle de ses études n'eût été aussi sérieux qu'étendu. Le latin lui était même si familier, qu'il paraissait parfois oublier qu'autour de lui tout le monde ne l'entendait pas. C'est d'ailleurs à cette circonstance que se rattache l'origine du surnom que nous lui avions donné; et voici comment la chose arriva.

« Comprenez-vous — nous dit-il un jour qu'au retour du repas nous étions rassemblés dans la cour de la fabrique, en attendant le coup de cloche, et que, le voyant passer, nous l'avions accosté, pour le mettre — c'était facile et plaisant — sur le chapitre de sa profession — comprenez-vous ce Pline, un grand naturaliste, un philosophe, un homme intelligent enfin, qui ose écrire dans son livre, un livre d'ailleurs magnifique, les paroles que je vais vous redire. *Nec tingendi rationem omissisimus, si unquam ex liberalium artium fuisset*. Oui, messieurs, oui : *Nec tingendi...* »

Mais vingt voix d'ouvriers l'interrompirent, qui répétaient interrogativement : « *Tingendi? tingendi?...* »

« Ah! c'est juste! — dit le vieillard en se frappant le front — pardon, messieurs, pardon! En d'autres termes, Pline, un ancien, un célèbre auteur latin, nous dit que *s'il a négligé de décrire les procédés de la teinture, c'est parce que la teinture ne fit jamais partie des arts libéraux*. Comment trouvez-vous la raison? et ne voilà-t-il pas une belle et honnête condamnation prononcée sur un art qui, libéral ou non, n'en est pas moins un des plus anciens et des plus merveilleux de tous? La teinture, messieurs, ou, si vous aimez mieux, la science de composer, d'employer les couleurs, mais les peuples s'en sont tous occupés dès leur origine! Ils se sont peints le visage avec les sucs des plantes; ils ont trempé la dépouille des animaux dont ils se sont couverts dans les solutions minérales, terreuses, dans le sang, et, du jour où ils ont eu l'idée d'étirer ou de tordre en fils les toisons et les fibres végétales, et d'en former des tissus, ils ont pensé à rehausser l'aspect de ces tissus par la teinture. Voyez les enfants : est-ce que leurs premiers regards attentifs ne sont pas pour quelque vive couleur? Voyez le sauvage nu : est-ce qu'il ne s'affuble pas de plumes, de coquillages, de pierres aux teintes brillantes? Et en quoi réside l'attrait principal de la généralité des fleurs, sinon dans les splendides nuances que le teinturier du ciel a répandues sur elles?...

1. Galles des feuilles de chêne. — 2. Cynips aptère femelle et sa larve. — 3. Noix de galle coupée.

» Ah! la curieuse, la belle, l'intéressante histoire à faire que celle des progrès de cet art aussi vieux que les sociétés! Dût-on partir seulement de l'époque où nos fières aïeules, les blanches Gauloises, broyaient entre deux pierres le *vouède*, — à l'aide duquel elles donnaient à leur teint le *magnifique* reflet verdâtre qui, paraît-il, constituait alors un fard de suprême bon goût. — quel chemin semé de laborieuses expériences, de surprenantes découvertes, pour arriver à notre époque, où tous les éléments, tous les règnes de la nature, tous les êtres et toutes les choses, de toutes les latitudes et de toutes les régions, sont en quelque sorte mis à contribution pour produire cette infinité de couleurs humbles ou éclatantes qui sont, et la délectation des yeux, et aussi même la traduction des sentiments !

» N'est-ce pas la teinture qui, en même temps qu'elle diversifie pour nous l'aspect de nos demeures, de nos édifices, met encore sur nos habits l'indice de fête, ou la livrée de deuil? N'est-ce pas elle qui prend en quelque façon les rayons de soleil pour en mettre les décompositions sur les produits de création humaine? — Son œuvre est universelle. Elle est du luxe, de l'hygiène, de la joie, de la tristesse. Mais aussi, pour accomplir sa multiple, son immense tâche, à combien de sources va-t-elle puiser! Vous êtes loin peut-être de vous en faire une juste idée. Tenez... » — Le vieux teinturier tira de sa poche, qui en était ordinairement remplie, un fragment d'indienne commune, et l'étalant devant lui :

« Tenez, reprit-il, je n'en veux pour exemple que cette simple bribe de tissu tombée d'une des *pièces* que nous fabriquons ici. — Combien y a-t-il de couleurs là-dessus? une, deux, trois, quatre, cinq? — Cinq en tout, et des plus ordinaires, des moins coûteuses; eh bien, messieurs, pour produire ces cinq couleurs seulement, savez-vous qu'il a fallu que beaucoup d'hommes passassent les mers, descendissent dans les entrailles du globe, que des animaux travaillassent ou périssent, que des herbes fussent cueillies, des arbres abattus, que des métaux fussent décomposés, des gaz liquéfiés, des liquides évaporés... que sais-je? et que sais-je encore? ah! l'énumération serait longue. Ne la poursuivons pas; procédons catégoriquement.

» Tenez, voici d'abord du noir. Comment obtiendrons-nous ce noir? En mélangeant une décoction de *noix de galle* avec des sels de fer et de cuivre. Qu'est-ce que la noix de galle, que nous avons concassée et fait bouillir pour en extraire le principe colorant?

» Êtes-vous d'humeur pérégrinante?... Suivons alors les traces et l'exemple du « jeune et beau Dunois » et « partons pour la Syrie ». — Là, nous trouvons, aux environs d'Alep, des bocages de chênes d'une espèce toute particulière, car ils n'ont rien du port majestueux de leurs frères, les rois séculaires de nos forêts; de véritables arbrisseaux, des amours de petits chênes, enfin. Entrons dans le taillis, et maintenant guettons. Regardez, voici venir, agitant ses ailes de gaze, une jolie, une mignonne mouche qui se pose sur la feuille de quelque jeune rameau, et qui, après avoir paru goûter à l'épiderme, que frôlait en même temps la pointe de son abdomen, s'envole pour aller visiter une autre feuille. Qu'a fait là cette mouche? — Deux choses : elle a perforé le tissu végétal jusqu'au milieu de son épaisseur, et tout à côté elle a pondu un œuf. Pourquoi la perforation du tissu? Parce que la mouche sait que l'arbrisseau distillera par cet orifice un suc propre à nourrir la larve qui doit éclore.

» Voilà en effet que bientôt, et peu à peu, tout autour de l'œuf se forme, de la plus pure séve du végétal, un bourrelet, une excroissance charnue, une sorte de bille au centre de laquelle le petit animal naît, s'alimente, grandit; et d'où il s'échappe enfin en la perçant, quand les ailes lui sont venues.

» Cette excroissance, cueillons-la et emportons-la, car c'est la noix de galle, ou, pour mieux dire, un globule de suc de chêne solidifié, une bille de *tannin*. Or ce tannin, en se combinant avec des sels métalliques, doit nous donner une belle et solide couleur noire. L'encre n'a pas d'autres principes.

» Ces sels, que nous mélangeons à l'extrait *gallique*, d'où nous viennent-ils? Soit qu'ils aient été formés naturellement, soit que l'industrie les ait produits de toutes pièces, de quelles profondeurs ont été tirés, et sous quels cieux sont venus au jour les métaux qui donnent leur base? Salut aux mineurs chiliens, mexicains, anglais, français, saxons, qui ont exposé leur vie pour qu'il nous soit possible de faire du noir!

» Ce noir, pour l'empreindre sur l'étoffe, et afin qu'il ne *coule* pas, il importe de l'*amidonner* et de le *gommer*.

» Pour amidonner, à l'œuvre, je vous prie, laboureurs, semeurs, sarcleurs, moissonneurs, pour nous donner le blé; à ton moulin, meunier, pour broyer ce grain d'où nous viendra la fécule. — Pour gommer : en route, messieurs, pour le Sénégal, où nous recueillerons sur le tronc de divers acacias — comme nous pourrions d'ailleurs la prendre sur nos arbres fruitiers indigènes, mais moins pure et moins uniformément soluble — cette gomme qu'on appelle encore *arabique*, bien que depuis longtemps l'Arabie ne nous l'expédie plus. »

A suivre. EUGÈNE MULLER.

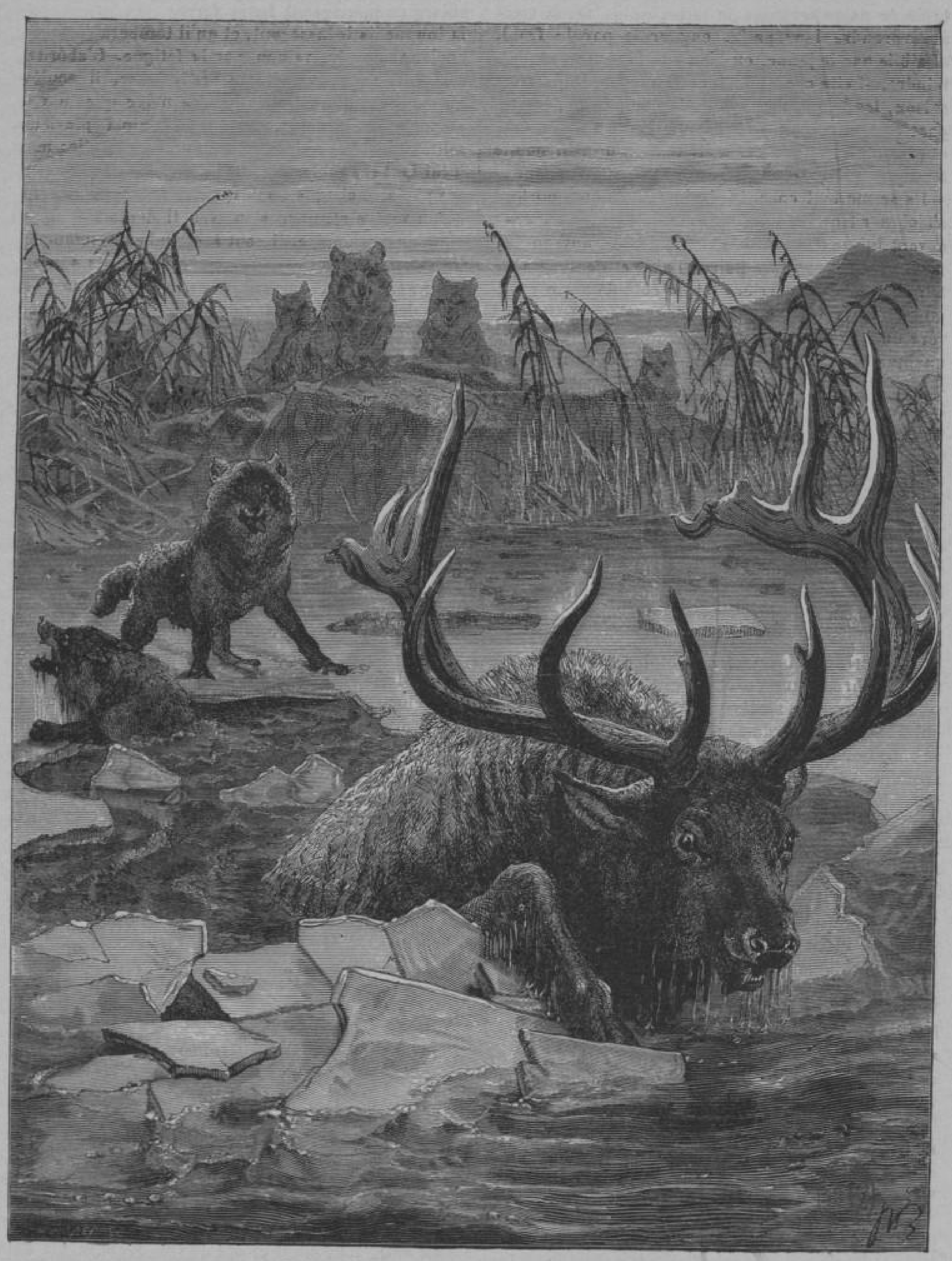
LES LOUPS EN HIVER

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD

Le loup est un des animaux les plus répandus sur la terre; il n'habite pas seulement la presque totalité de l'Europe et de l'Asie : il s'est propagé dans toute l'Amérique du Nord; il a envahi jusqu'aux régions polaires.

Lorsque le capitaine Franklin et ses compagnons explorèrent les bords désolés de la mer Glaciale, où ils perdirent la vie, ils y rencontrèrent des loups. Ils virent souvent, à la lueur des aurores boréales, ces animaux, au nombre de six ou huit, rôder autour de leur campement en poussant de continuels hurlements qui les empêchaient de se livrer au sommeil, et même venir déterrer, à quelques pas d'eux, le corps d'un renne qu'ils avaient tué et qu'ils avaient enfoui dans le sol pour le conserver. Quelquefois aussi la présence de leurs féroces voisins devint pour eux un bienfait. Quand ils les voyaient arrêtés plusieurs ensemble sur un point du vaste désert glacé qui les environnait, ils en concluaient qu'une proie à dévorer était le motif de leur réunion et, enhardis par le besoin, ils allaient leur disputer la place; plus d'une fois les malheureux marins profitèrent d'un repas préparé par les loups.

Dans les immenses plaines du centre de l'Amérique, au-dessous des grands lacs, dans l'Ohio, l'Indiana, le Kentucky, les loups abondent. Ils n'ont pas la grande taille et la belle fourrure blanche de ceux de l'extrême Nord; ils sont plus petits, noirs ou gris, mais ils forment des bandes plus nombreuses. Les daims, les cerfs, les bisons mêmes, qui se multiplient dans les vastes prairies de ces contrées.



Cerf wapiti poursuivi par les loups. (P. 250, col. 2.)

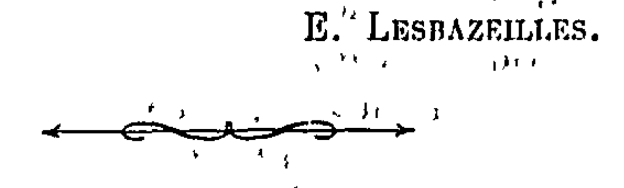
leur servent de pâture. C'est surtout en hiver, quand les arbres ont perdu leur feuillage et qu'un épais tapis de neige recouvre la terre, qu'ils réussissent à surprendre leur proie, engourdie par le froid, affaiblie par le jeûne, ou bien à la fatiguer et à l'atteindre, si elle cherche à leur échapper. Dans cette saison, les loups, maîtres de la campagne déserte, passent leur temps à chasser, même en plein jour, et plus d'un observateur a été témoin de leur habile tactique.

Ils se mettent en quête isolément, sans pourtant s'éloigner trop les uns des autres. Chacun va droit devant lui, la tête haute, le nez au vent, ouvrant ses narines mobiles pour flairer l'air, et de temps en temps regardant derrière lui du côté de ses compagnons. Mais voici que l'un d'eux s'arrête, tourné vers un bouquet d'arbres dépouillés qui s'élève à quelque distance: il renifle à plusieurs reprises, il s'assied comme pour réfléchir sur ce qu'il va faire. Évidemment son odorat, qui est d'une finesse extrême, lui a appris qu'il y a là quelque chose d'intéressant pour lui. Bientôt, avec la plus grande circonspection, il avance pas à pas vers le massif, il tourne autour, il cherche à voir dans l'intérieur à travers les broussailles chargées de neige. Sans doute son œil perçant lui a confirmé ce qu'il pressentait, car ses poils se hérissent le long de son échine et, immobile, frémissant sur ses jarrets tendus, il pousse un long hurlement qui retentit au loin.

A ce cri, les broussailles et les herbes gelées s'agitent brusquement, et un grand cerf wapiti, réveillé en sursaut, se lève de son gîte. Irrité plutôt qu'effrayé à la vue de son ennemi, il ne sort pas de sa retraite, son œil étincelle, il relève sa lèvre frissonnante, il grince des dents, il baisse la tête et présente au loup les fourches et les pointes de la formidable ramure dont son front est armé. Mais l'astucieux carnassier n'accepte pas ce duel dans lequel il sait bien qu'il n'aurait pas l'avantage; il recule de quelques pas, et se remet à pousser sans interruption des hurlements aigus. C'est un appel, et il est compris. D'autres hurlements, d'abord lointains, puis de plus en plus rapprochés, se font entendre, et bientôt de plusieurs côtés accourent des loups. Les premiers arrivés attendent les autres; ils se rassemblent, ils vont et viennent, ils se rapprochent comme s'ils avaient entre eux de muets colloques; évidemment ils se concertent, ils conviennent d'un plan d'attaque. Le cerf paraît inquiet, il avance un peu comme pour prendre l'offensive, puis il y renonce et rentre dans son fort, hésitant, ne sachant de quel côté il doit faire face; enfin voyant ses adversaires, au nombre de quinze, de vingt, se disposer à cerner son refuge et à l'assaillir de tous les côtés à la fois, il se décide à fuir; d'un bond il traverse le fourré et s'élance dans la plaine.

Les loups s'y attendaient et, se mettant tous à sa poursuite, ils ne lui laissent pas le temps de prendre trop d'avance. Ils n'essayent pas de le dépasser ni même de l'atteindre; ils veulent seulement le suivre en ménageant leurs forces: ils savent qu'à la longue ils le lasseront, et qu'il tombera sûrement en leur pouvoir, vaincu par la fatigue. D'abord le cerf fuit avec une vitesse prodigieuse, il soulève autour de lui un tourbillon de neige que le vent emporte et disperse. Il parcourt ainsi plusieurs milles sans que sa course semble se ralentir; mais il lui faut redoubler d'efforts: le sol s'enfonce sous ses pieds, à chaque bond il entre dans la neige jusqu'au ventre et, pour s'enlever, il déploie toute sa vigueur, il s'épuise. Il sent ses jambes s'engourdir; il lève la tête et couche ses bois pesants sur son dos; ses yeux s'injectent de sang, sa langue pend hors de sa bouche, ses flancs battent, il est hors d'haleine; il entend avec effroi le galop et les aboiements furieux des loups qui se rapprochent. Un hasard, où il croit voir son salut, lui rend tout à coup le courage: un étang se trouve sur son chemin et, au milieu, il n'est recouvert que d'une mince couche de glace; il s'y précipite, il enfonce, il plonge dans l'eau et il nage, tandis que les loups, sentant la glace fléchir sous leur poids, s'arrêtent court et, immobiles, un moment déconcertés, le regardent s'éloigner. Mais les rusés carnassiers savent leur métier de bandits, et ne sont pas à bout de leurs stratagèmes. Cinq ou six d'entre eux se détachent de la troupe, contournent le bord de l'étang, et vont s'embusquer derrière une touffe de roseaux, à l'extrémité opposée. Au moment où le cerf, après s'être longtemps débattu parmi les glaçons qui se détachent, a réussi à prendre pied et, tout ruisselant, atteint la rive, ils se jettent à l'improviste sur lui, le saisissent à la gorge, aux jambes, aux reins, le terrassent. Un instant après, les autres loups, qui de loin ont observé la manœuvre, arrivent en hurlant, comme une meute affamée, et la curée commence.

E. LESBAZEILLES.



UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE

XIV (*suite*)

Aventures à bord des pirates.

Nous avions, Jerry et moi, recouvré la liberté de nous promener sur le pont et d'observer tout ce qui se passait. Le capitaine continuait de guetter la corvette. « Bien sûr, me dit Jerry, il aura remis à l'Américain des papiers falsifiés, ou lui aura joué tout autre tour qu'il craint de voir découvert. » Cela

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 109, 123, 139, 155, 171, 187, 199, 220 et 235.

me parut d'abord une pure imagination. Il n'y avait pas moyen d'en parler au docteur sans être entendus. Nous glissions toujours sur le paisible Océan, augmentant de plus en plus la distance qui nous séparait de la corvette, et le capitaine Bruno avait l'air de plus en plus charmé. Sa figure que j'examinais finit par me faire croire que les conjectures de Jerry étaient fondées. Tout en guettant le capitaine et en arpentant le pont, nous convînmes que, s'il osait, il mouillerait ses voiles pour leur faire tenir plus de vent. Une heure environ s'était ainsi écoulée, lorsque tout à coup la corvette embarda quelque peu, une bouffée de fumée blanche s'éleva dans l'air, puis un grand bruit, et un boulet passa volant sur l'eau, tout près de nous.

« Ah ! ah ! vous m'avez donc reconnu, mes amis? s'écria le capitaine Bruno en sautant du couronnement. Tout le monde sur le pont ! Montez les longs canons ! Il faut essayer de blesser à l'aile ce gaillard-là avant qu'il réussisse à nous rogner les plumes. » Un instant plus tard, tout le monde était en mouvement. On installe les palans, et l'on tire du fond de la cale deux longs et très-lourds canons avec leur affût, on les monte rapidement, on les établit, et le feu commence vivement contre la corvette. Elle continua le sien ; mais pour le faire elle était chaque fois obligée d'embarder, de sorte que la goëlette avait un grand avantage sur elle, puisqu'elle pouvait faire feu de ses canons de poupe aussi vite qu'ils étaient chargés. C'était un feu à grandes distances, car les deux navires étaient déjà si éloignés l'un de l'autre, qu'il fallait une grande habileté pour envoyer un boulet qui approchât du but. Silva me parut être un des meilleurs tireurs du bord. Plusieurs fois, lorsqu'il fit feu, son boulet traversa les voiles du bâtiment de guerre. Le principal dessein des pirates était de leur faire des avaries, et celui des Américains d'abattre un des petits mâts de la goëlette. Si l'Américain avait découvert plus tôt le tour qu'on lui avait joué, il aurait très-vraisemblablement coupé plusieurs de nos agrès et nous aurait attrapés ; maintenant, nous paraissions avoir toute espèce de chance de lui échapper. Cependant, la corvette nous envoya aussi plusieurs boulets dans nos voiles, mais le dommage fut immédiatement réparé, car les pirates avaient monté sur le pont une provision de cordages, de voiles et d'espars de rechange, en sorte que, ainsi que nous le vîmes, toutes les avaries pouvaient être immédiatement réparées. Comme nous l'avons déjà dit, il y avait autant de chances, si la corvette nous abordait, pour que nous eussions la gorge coupée et la tête cassée, ou pour qu'on nous rendît la liberté. Nous ne savions donc guère que désirer. Chaque fois qu'un boulet arrivait près de la goëlette, les pirates, comme si nous y eussions été pour quelque chose, nous lançaient de tels regards de colère, que nous nous attendions à ce que quelques-uns d'entre eux nous fissent sauter la cervelle.

Les heures se succédèrent ainsi. Une chasse sérieuse est une longue affaire, et les Américains ont dû s'en apercevoir. Pendant quelque temps, le vent était resté le même qu'auparavant. C'était tout en faveur de la goëlette qui, par un vent léger, marchait mieux que la corvette. Vers le soir cependant les nuages commencèrent à s'accumuler dans l'est de l'horizon. Leur banc montait de plus en plus dans le ciel. De temps à autre, une masse s'en détachait envoyant des nuées légères qui s'avançaient rapidement sur nos têtes dans l'espace demeuré bleu. D'abord, la surface des eaux se plissa de rides étincelantes, puis apparurent de petites vagues qui finirent par être des vagues à la cime écumeuse. Alors la goëlette bondit en avant, les voiles enflées, les bras des vergues forcés, les mâts et les espars craquant sous les efforts qu'ils supportaient. Il y avait déjà quelque temps, bien qu'il continuât son feu, que le bâtiment de guerre n'avait pu nous envoyer de boulet qui nous menaçât, parce que nous avions toujours accru la distance qui nous séparait ; mais à présent la force de la brise tournait à son avantage, et sa marche égalait la nôtre. Or la brise augmentait. Le capitaine se tenait à l'arrière, examinant avec la plus minutieuse attention chaque espars, chaque cordage, pour voir comment était supportée la tension toujours plus grande. Nous volions à présent, l'eau passait en sifflant sur nos bossoirs, l'embrun sautait de chaque côté et nous couvrait de ses ruisselantes averses. La toile bombait et tirait violemment, si violemment que je croyais qu'elle allait rompre les mâts ou sortir des ralingues. Cependant le capitaine Bruno n'ordonnait point qu'on les rentrât. Il regardait en arrière; la corvette marchait aussi vite que nous, peut-être plus vite. Ce n'était pas l'instant de diminuer de voile, et l'équipage en était aussi persuadé. Chacun de ces bandits savait trop bien qu'il combattait la corde au cou et, bien qu'une telle perspective décide les hommes à combattre en désespérés lorsqu'ils y sont réduits, elle les décide également à fuir comme les plus lâches s'ils voient quelque espérance d'échapper.

En ce moment la mer s'était beaucoup élevée, et la goëlette, qui allait vent arrière, se mit à plonger. D'abord la corvette courut avec plus de tranquillité, puis elle sentit aussi l'effet du trouble du flot, et nous continuâmes ainsi tous les deux à plonger nos bossoirs dans la mer en nous précipitant en avant. On ne pouvait douter, à voir le mouvement des deux navires, qu'il s'agissait-là d'une sérieuse affaire. La corvette, avec ses charges de toile largement développées, toutes ses voiles bombées à l'extrême, était passionnée à la poursuite ; la façon ardente, précipitée, dont la goëlette se débattait au milieu des lames en furie, montrait qu'elle avait la conscience que, pour elle, l'espérance du salut n'était que dans la fuite.

Il soufflait maintenant une brise carabinée. Aussi chaque fois que je regardais en haut, je m'attendais à entendre quelque horrible craquement et à voir les mâts de hune nous tomber, sens dessus

dessous, sur la tête; mais quoique les mâts de perroquet pliassent et se tordissent comme des cannes à pêche lorsqu'un lourd poisson se débat au bout de la ligne, ils étaient trop bien soutenus par le gréement pour céder même à la pression énorme qu'ils supportaient.

Le capitaine Bruno appela encore Silva près de lui. Ils se consultèrent durant quelques minutes, regardèrent la corvette, puis leurs propres voiles. Le résultat de cette consultation fut de faire monter quelques hommes à la poupe; on y établit de nouveau les longs canons et, guettant l'occasion, ils ouvrirent le feu sur la corvette quand l'arrière s'en relevait.

« Si seulement nous pouvions, observa Silva, descendre leur mât de hune de misaine avec cette montagne de toile qu'il soutient, nous serions bientôt hors de leur vue. »

Et il se baissa pour pointer son canon.

Il fit feu.

Les voiles restèrent comme auparavant, mais le coup avait porté, autant que nous pûmes en juger en voyant des hommes monter dans les haubans pour réparer le dommage qu'il avait causé.

Les pirates poussèrent des hourras en apercevant l'effet du coup. « Tirez encore! Silva, tirez! » criaient-ils. Ainsi encouragé, Silva continua son feu aussi vite qu'on chargeait les pièces; mais ces coups réitérés n'empêchaient pas la corvette de nous poursuivre aussi orgueilleusement et aussi bravement. De temps à autre elle nous envoyait un boulet de ses pièces d'avant, mais la difficulté de viser, avec une mer pareille, était extrême, et généralement ses boulets tombaient loin de nous. En fait, sauf le premier coup, Silva ne pouvait non plus guère se vanter de son habileté de pointeur. Il se mettait en colère, et jetait de furieux regards sur le navire qui nous poursuivait. Les deux canons étaient chargés. Silva se baissa sur l'un et fit feu; puis, sans s'arrêter pour en voir le résultat, il vint à l'autre. La goëlette plongeait alors. Comme elle se relevait au sommet de la lame, le boulet sortit de la gueule du canon. Il s'ouvrit un chemin parmi les flots écumants, et les pirates poussèrent des cris de triomphe. Ils en avaient une bonne raison. La large nuée de voiles qui avait surmonté le pont de la corvette semblait se dissoudre dans les airs. Ce n'est pas toujours la vitesse qui gagne la course; ce n'est pas toujours la bonne cause que favorise la fortune. Le boulet du pirate avait coupé en deux le mât de hune de misaine de la corvette, et nous pouvions voir ce débris, tombé sur les bossoirs, avec sa masse emmêlée d'espars, de voiles et d'agrès, entravant la marche du bâtiment.

« A présent, nous pouvons diminuer de voiles, cria le capitaine Bruno. Montez, mes gars, faites vite. » Les matelots n'avaient pas besoin qu'on leur montrât la nécessité de se hâter. Ils s'élancèrent et bientôt ils avaient cargué les voiles de perroquet et pris deux ris dans les huniers. Ainsi déchargé de l'énorme poids qui avait pesé sur elle et qui l'avait presque noyée, la goëlette put dès lors courir bien plus aisément sur la mer et avec une vitesse presque égale.

Nous continuâmes à surveiller la corvette. Elle pouvait sans doute porter des voiles sur son grand mât, mais elle eut besoin de temps pour se débarrasser des débris de son mât de hune et relever son étui de misaine qui avait été abattu. Il fallait le faire avant de pouvoir installer le hunier du grand mât. Tout ce travail prit du temps et permit à la goëlette de prendre beaucoup d'avance. D'ailleurs, la nuit arrivait et promettait d'être fort noire. Les chances qu'avait le pirate de s'échapper devenaient donc toujours plus considérables. Nous courions. Les voiles de la corvette devenaient de moins en moins visibles, on finit par n'en plus apercevoir qu'une mince pyramide qui s'élevait sur le ciel à l'horizon lointain. M. Mac-Ritchie, qui nous avait rejoints sur le pont, poussa un long soupir. La captivité était plus lourde encore pour lui que pour nous. Quand les ténèbres arrivèrent, la corvette était perdue de vue.

Le lendemain quand, au point du jour, nous montâmes sur le pont, nous cherchâmes en vain la corvette : elle avait disparu de l'horizon.

Nous fîmes alors, en silence, deux ou trois tours sur le pont.

« Dites-moi, Harry, s'écria tout à coup Jerry, que peut donc être devenue la *Colombe?* » Nous avions été dans ces derniers temps si fort occupés de ce qui nous concernait personnellement, que nous n'avions plus du tout pensé à notre petite goëlette.

« Si elle n'a pas coulé à fond durant la tempête d'hier, la corvette a pu s'en emparer, répondis-je. Si cela est arrivé, il est fort probable que ceux qui la montent mettront leur cou dans un nœud de corde, car il leur sera impossible d'expliquer comment ils en sont devenus les possesseurs. »

Quant au capitaine Bruno, il paraissait fort insensible au sort de l'équipage de la *Colombe;* mais il jurait et grommelait à l'idée qu'elle pouvait être tombée au pouvoir de la corvette, et il aurait sans doute préféré savoir qu'elle était au fond de l'eau. Cependant, comme elle tenait parfaitement la mer, il se pouvait qu'elle eût aussi résisté à la tempête et, dans ce cas, nous pensions, Jerry et moi, qu'elle saurait bien se rendre au rendez-vous que lui avait assigné le pirate. Nous l'espérions, car nous avions conçu vaguement l'idée qu'elle pourrait nous servir de quelque façon à nous tirer de notre captivité. Comment? Nous l'ignorions; mais il nous semblait possible, une nuit, dans quelque relâche où l'on réparerait le *Faucon*, de descendre sur la *Colombe* et de nous sauver avec. Il suffit des plus minces espérances pour entretenir le courage de gens qui se trouvent dans la situation où nous étions.

Au bout de trois ou quatre journées, les pirates

devinrent persuadés que le bâtiment de guerre ne les rencontrerait plus. En passant près de la boussole, Jerry et moi, nous regardions à la dérobée, et nous trouvions que la goëlette continuait sa route vers le sud. Les pirates se tenaient toujours sur le qui-vive ; évidemment ils guettaient quelque navire ou quelque île; mais nous croyions qu'il s'agissait plutôt d'un navire, à cause de la diversité des directions qu'ils examinaient aux quatre coins de l'horizon; parfois même nous restions en panne durant quelques heures de suite.

« Ce serait bon, Harry, s'ils allaient de nouveau rencontrer la corvette! me dit Jerry dans un instant que nous étions seuls. Cette fois, les Américains ne nous laisseraient pas échapper aussi facilement que la première.

— Les pirates sont trop avisés pour cela, répliquai-je. Mais, regardez donc, il y a probablement quelque chose en vue. On remet la barre au vent, et nous entrons en chasse, quoi que ce soit. »

Il y avait une forte brise, soufflant du nord-ouest, et nous courions au sud-est. M. Mac-Ritchie se joignit à la promenade que nous faisions sur le pont. Il avait l'air plus grave et plus triste que jamais. Nous en conclûmes qu'il avait appris que les pirates allaient consommer un nouvel acte d'atrocité. Ce qu'il y a de certain, comme nous le vîmes bientôt, c'est qu'ils s'attendaient à quelque combat. On ouvrait les soutes, on en tirait de la poudre et des projectiles, on hissait des armes, et chacun était occupé à les fourbir ou à les charger.

Nous n'osions pas grimper aux vergues, mais nous regardions de tous nos yeux, en avant, pour essayer de découvrir quel était le navire que les pirates poursuivaient incontestablement. D'abord les voiles de cacatois, puis celles de perroquet et les huniers s'élevèrent lentement à l'horizon; enfin les basses voiles parurent, et nous pûmes distinguer toute la coque du bâtiment. C'était une grande barque, et il n'y avait guère moyen d'imaginer que les pirates se trompassent en la prenant pour un navire marchand. La première fois qu'on l'avait vue nous venions de déjeûner, et quand on aperçut complétement sa coque, le soleil allait se coucher.

Notre approche ne semblait pas beaucoup effrayer le navire, car il continuait à courir tranquillement vers le sud. Nous le suivions comme un limier qui poursuit sa proie. Les pirates étaient transportés de joie; ils avaient reconnu ce bâtiment pour un de ceux qu'ils avaient vus en déchargement à San-Francisco, et ils n'avaient aucun doute, d'après le nombre de passagers qu'il y avait à bord, en l'examinant à la lunette, qu'il ramenait des chercheurs d'or retournant chez eux avec la fortune qu'ils avaient ac-

Un fracas épouvantable assourdi. nos oreilles, et tout sauta (P. 254, col. 2)

quise à la sueur de leur front, quelques-uns à force d'un travail honnête et persévérant, d'autres par les moyens les plus illégitimes auxquels les gens ont recours quand ils sont entraînés par la passion du gain.

Quand les ténèbres furent tombées sur l'Océan, nous eûmes peine à apercevoir le navire en avant. Nous nous tînmes dans ses eaux et, comme nous marchions beaucoup plus vite que lui, nous ne tardâmes pas à en être assez près pour distinguer les noires figures de son équipage, rassemblé sur le pont et se demandant sans doute ce que nous pouvions être. On ne tira pas un coup de canon, aucune parole ne fut échangée entre les deux bâtiments. « Peut-être, me disais-je, cette grande barque est-elle prête au combat. En ce cas, les pirates pourraient bien encore trouver à qui parler; cependant il est extraordinaire que personne de ce bâtiment n'ait l'air de nous voir. » Nous étions encore dans les eaux de l'étranger, mais nous le gagnions aisément. Jerry et moi étions demeurés sur le pont, pour voir ce qui allait se passer. Nous touchions à sa poupe. Notre barre fut portée à bâbord, ce qui nous mit en position de courir le long de l'étranger. Ce ne fut qu'au moment où notre proue était près de le toucher, qu'une voix nous héla.

« Qui êtes-vous? et que voulez-vous? demandait-on.

— Nous allons vous le faire voir, répliqua le capitaine Bruno.

— Est-ce comme ça que ça se joue! s'écria-t-on. En ce cas, feu! »

Immédiatement plusieurs boulets entrèrent dans l'avant de la goëlette. Les pirates rendirent le compliment, et bientôt leur colère ne connut plus de bornes. Ils juraient, sacraient, hurlaient, tout en faisant feu plutôt comme des démons que comme des hommes. La goëlette s'était un peu éloignée, probablement dans l'espérance d'écraser son adversaire avant de l'aborder. Évidemment ce navire portait plus d'hommes que les pirates ne l'avaient supposé. Ils manœuvraient bien leurs canons et combattaient bravement, mais plus la goëlette s'éloignait, et moins ils avaient d'effet, parce que ces gens-là n'avaient pas l'habitude de se servir de leurs armes; au contraire, les pirates touchaient presque à tout coup. Au milieu des tonnerres de l'artillerie et des éclairs de la poudre qui illuminaient les ténèbres et nous révélaient toute l'horreur de l'action, parmi les cris et les hurlements des blessés et des mourants, nous vîmes bientôt que l'habileté avec laquelle les pirates maniaient leurs armes désemparait l'ennemi. Les espars tombaient l'un après l'autre, les voiles déchirées descendaient en longues bandes sur le pont. A chaque coup qui portait, les pirates criaient de joie et de triomphe. Bientôt il nous fallut raccourcir nos voiles pour nous maintenir près du bâtiment attaqué, dont le feu n'était pourtant pas complétement inutile, car notre pont était jonché de morts et de mourants. Enfin le mât de misaine de la barque et celui de hune de son grand mât tombèrent l'un après l'autre, ce qui mit ce bâtiment tout à fait à la discrétion des pirates qui pouvaient tourner tout à l'entour, tandis que l'équipage, encombré par la chute des mâts et des voiles, ne pouvait même plus manœuvrer ses canons. Les pirates, en poussant des cris de joie féroce, se tinrent à distance, passèrent devant la barque et l'enfilèrent de toute une bordée. Le pont de l'étranger retentit de cris et de gémissements, mais rien n'y annonça qu'il fût près de cesser sa résistance. Au contraire, dès qu'on eut pu y mettre les canons à bâbord, la barque recommença son feu contre la goëlette. Celle-ci vira vent devant, et revint sur l'autre de façon à lui envoyer une bordée en enfilade en passant sous sa poupe. Pendant une minute tout feu avait cessé; car aucun canon de la barque ne pouvait tirer sur nous, et les pirates réservaient leur tir pour le moment où il aurait le plus terrible effet. C'est à peine si nous pouvions encore distinguer sa coque et ses agrès brisés au milieu de la nuit; et déjà croyant la posséder, les pirates calculaient la riche part du butin qui leur en reviendrait, lorsque soudain des flammes brillantes s'élancèrent du milieu du bâtiment; un fracas épouvantable assourdit nos oreilles, et tout sauta : espars, gréement, formes humaines et pièces de bois brûlantes illuminèrent au loin la sombre vision, tandis que les flammes éclairaient les figures déçues des pirates qui contemplaient la catastrophe dont ils étaient les auteurs. Les uns éclataient de fureur, les autres d'avarice désappointée; il y en avait qui étaient frappés d'horreur, d'autres pâlissaient de crainte qu'un sort pareil ne leur fût réservé. On n'essaya de sauver aucun de ceux qui, échappés au naufrage enflammé, pouvaient se débattre au milieu des vagues. Nous crûmes entendre des lamentations, des demandes de secours, puis tout se tut, et les flots se refermèrent sur les têtes de ceux qui luttaient, mais luttaient en vain. Le capitaine Bruno lança un formidable juron, frappa du pied le pont pour donner un libre cours à sa colère, ordonna de remettre la barre au vent, et reprit sa course vers le sud. Voilà les pirates. Voilà ce qu'ils ont toujours été, malgré la teinte romanesque qu'on s'est efforcé de donner à leurs crimes.

Plusieurs jours encore la goëlette continua son chemin, et nous eûmes la joie qu'elle ne rencontra aucun bâtiment à piller ni à détruire. Nous ne cessions pas de nous inquiéter du sort qui nous menaçait. A celle-là s'ajoutait une autre cause d'anxiété, car les querelles devenaient de plus en plus fréquentes parmi les pirates; nous en ignorions le motif, mais le fait n'était que trop évident. Il semblait qu'il se formait un parti contre le capitaine, et nous imaginions que le chef de ce parti était Silva. Ce n'était, de notre part, qu'une supposition; mais nous ne pouvions pas douter que Silva ne fût plus avec le

capitaine dans d'aussi bons termes qu'auparavant. Il n'avait le caractère ni ambitieux ni querelleur, et c'était peut-être à son insu qu'une partie des pirates le portaient à leur tête, comprenant bien que, si leurs plans échouaient, il en serait la principale victime, tandis qu'on pourrait toujours se débarrasser de lui quand ils le jugeraient utile. De temps en temps les querelles devenaient violentes ; on tirait le couteau, on montrait les pistolets ; les choses arrivaient au pire ; des blessures étaient données et reçues, le sang coulait. La saignée calmait pour un moment les colères, mais elles renaissaient à la plus légère provocation.

Un jour, deux hommes causaient ensemble et avaient l'air tout à fait d'accord. L'un d'eux sortit de sa poche des dés et quelques pièces d'or et d'argent : l'autre montra aussi sa monnaie. Ils commencèrent à jouer, en riant d'abord très-amicalement des diverses chances du jeu. Par degrés le rire cessa, et la passion monta de plus en plus ardente. L'un prenait un air de triomphe à mesure que l'or de son adversaire augmentait son enjeu. L'autre finit par n'avoir plus de monnaie. Il perdit successivement une montre, un couteau-poignard, plusieurs bijoux, un crucifix d'or qu'il baisa avant de s'en séparer, et un pistolet garni d'argent. Ses dents se serraient, ses yeux roulaient. Il joua encore, perdit et, n'ayant plus rien à donner, il retourna ses poches. Le gagnant insistait pour être payé ; le perdant devint d'une pâleur mortelle. Il se mit debout. Un matelot passait, ayant un long couteau dans sa ceinture ; le perdant s'en saisit et s'écria : « Tenez, voilà tout ce que je vous donne ! » et il le plongea jusqu'à la garde dans le corps du gagnant, qui tomba sans mot dire sur le pont. Un certain nombre d'hommes se rassemblèrent, et l'assassin leur dit : « Il m'insultait ! il avait gagné tout ce que j'avais et en voulait davantage. » Les auditeurs semblaient trouver son action fort juste, et n'essayaient pas de s'emparer de lui ; mais ils soulevèrent celui qu'il avait frappé : ce n'était plus qu'un cadavre. Aucun officier ne fit le moindre signe d'intervention. Le meurtrier, vidant les poches de sa victime, y reprit argent et bijoux, tout ce qui lui avait appartenu. Il rebaisa le crucifix avec une moquerie blasphématoire, pensant peut-être n'avoir agi que dans la plénitude de son droit ; puis il s'assit sur un canon, les bras croisés comme s'il eût été tout à fait étranger à ce qui venait de se passer. Les autres pirates se partagèrent la dépouille du défunt, puis emportèrent le cadavre jusqu'au bord du navire et là, sans aucune expression de regret, ils le lancèrent à l'eau.

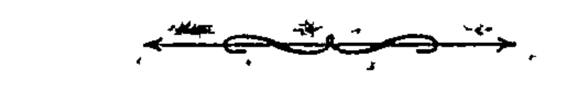
La tragédie était finie, mais nous en avions l'imagination toute pleine : quant au meurtrier, il continuait à se promener sur le pont d'un air indifférent, comme s'il n'eût pas eu de sang sur les mains.

« Jerry, disais-je, le plus tôt que nous pourrons être loin d'ici, ce sera le meilleur, fût-ce pour être sur une île déserte.

— Oh ! oui ! Harry, quel malheur de vivre avec ces brigands ! » me répondit-il.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.



LES VINS DE CHYPRE

L'île de Chypre produit quatre sortes de vin. Ces vins portent les noms de *vin rouge*, *vin noir*, *vin de la Commanderie* et *vin muscat*.

Chacune de ces quatre sortes croît sur un terrain spécial, dans les territoires de Kollœki, de Klonœri, d'Eptagonia, de Sanita, de Prastio, de Vikla et d'Akapau, tous situés dans les quatre districts de la circonscription de Limasol. La récolte annuelle est de 80 000 barils vénitiens ou de 4 millions d'occas turcs, et de ces 80 000 barils, 7000 environ sont de vin rouge, 5000 de vin de la Commanderie, 68 000 à 70 000 de vin noir.

La valeur totale annuelle de ce « trésor liquide » peut être évaluée à 4 175 000 piastres turques, soit à un million de francs. Le vin de la Commanderie se paye, en moyenne, 100 piastres le baril, le vin noir 50 piastres, le vin rouge 25 piastres.

Ces vins sont produits par environ 3 000 vignerons qui, se divisant la récolte, n'ont guère chacun pour leur part que 1400 piastres (310 francs), faible somme dont il faut encore distraire de lourds impôts, des frais de toute espèce, des pertes. Prenons par exemple un baril de vin de la Commanderie payé 100 piastres au producteur. Ledit producteur paye au gouvernement 10 piastres de droit de production, 10 pour 100 d'exportation *ad valorem*, 8 piastres de transport du chais à la côte, et tout compris, frais et pertes, il ne reçoit en réalité que 56 piastres au plus par baril. De la même manière, son bénéfice sur le vin noir se réduit en réalité à 25 piastres, son bénéfice sur le vin rouge à 5 piastres au maximum.

Quant au muscat, dont nous n'avons encore rien dit, ce meilleur, ce plus doux des vins cypriotes n'est produit qu'en très-petites quantités, dans les territoires d'Odomos et de Kilani.

Comme on sait, les vins de Chypre, quand ils sont encore jeunes, ont une forte odeur, un arrière-goût désagréable qu'ils doivent aux outres poissées où on les reçoit d'abord ; mais peu à peu cette odeur, ce goût disparaissent, et les bons crus deviennent un vrai nectar.

A TRAVERS LA FRANCE

—

MONTDIDIER

Montdidier est le chef-lieu d'un des cinq arrondissements qui se partagent le département de la Somme. Cette ville, par sa situation pittoresque et sa richesse archéologique, se ressent du voisinage de l'Oise, un des pays de France où les curiosités monumentales sont les plus abondantes.

L'église principale de Montdidier, dédiée à saint Pierre, est un édifice gothique de la fin du XVe siècle (1475 à 1480), un peu lourd, mais vaste, qui renferme un des plus anciens tombeaux à statue qui aient été sculptés au moyen âge, une belle verrière du XVe siècle et des fonts baptismaux dont la date remonte aux premiers rois capétiens.

La seconde église, plus célèbre, est dédiée au Saint-Sépulcre ; elle fut bâtie vers le même temps que Saint-Pierre, et aussi sur d'assez belles proportions, mais elle doit sa célébrité moins à elle-même qu'au chef-d'œuvre qu'elle abrite. La dévotion au saint tombeau du Christ était chez nos ancêtres du moyen âge un sentiment très-vif, qui inspira d'abord les croisades et la création de plusieurs ordres militaires, et plus tard un grand nombre de travaux artistiques ou littéraires : monuments, fresques, sculptures et poésies. Au XVe et au XVIe siècle surtout, on aima à offrir aux yeux des fidèles l'image du vénérable sépulcre, animée par les disciples et les saintes femmes rendant les derniers devoirs au Sauveur descendu de la croix. C'est un de ces groupes de personnages répresentés par des statues que l'église du Saint-Sépulcre offre à l'admiration des visiteurs.


Eglise du Saint-Sépulcre, à Montdidier.

Montdidier a conservé encore un vieux palais de justice gothique, un des rares monuments publics qui nous restent du moyen âge, et un hôtel de ville de l'architecture dite de la renaissance.

Tous ces souvenirs témoignent d'une ville ancienne. Son existence néanmoins n'est connue que dès l'époque de Charlemagne. Le grand empereur d'Occident, d'après la tradition, en aurait à cette époque changé le nom pour lui donner celui du dernier roi Lombard, Didier, qu'il avait battu en Italie, puis enfermé quelque temps dans le nord de la France. Il arrive peu qu'un prince triomphant s'avise de faire à un vaincu un honneur de ce genre ; aussi est-il plus croyable que, vers le IXe ou le Xe siècle, à la belle époque de la féodalité, un seigneur du pays, du même nom que le captif de Charlemagne, se construisit, sur la hauteur ou *mont* qu'occupe la ville, une habitation fortifiée, et s'érigea en parrain de l'une et de l'autre.

Depuis sa fondation, ou du moins depuis le jour où elle devint place forte, la ville de Montdidier partagea les vicissitudes du nord de la France. Ses troupes communales eurent la gloire, en 1214, de contribuer pour une large part à la victoire de Bouvines.

Le château de Montdidier servit plusieurs fois de résidence aux rois capétiens ; plus tard, il se renferma dans son rôle exclusif de citadelle, et durant les deux siècles les plus sanglants de notre histoire, au XVe et au XVIe, cette forteresse eut à résister à tous les partis qui agitèrent la France : Armagnacs et Bourguignons, Catholiques et Protestants, et aux étrangers, Anglais, ou Espagnols qui l'envahirent. Ces derniers, entrés encore en Picardie en plein règne de Louis XIII, s'étaient déjà emparés de plusieurs villes fortes, lorsqu'ils se virent arrêtés devant Montdidier par l'héroïque résistance des habitants et de la garnison.

Montdidier compte parmi ses enfants un des bienfaiteurs de la France, le chimiste Parmentier, qui, en répandant dans sa patrie la culture de la pomme de terre, ménagea à ses concitoyens une précieuse ressource. Mais c'est aussi dans les environs, à Ayencourt, qu'est née l'implacable Frédégonde, le fléau de la Gaule mérovingienne.

D'autres personnages, illustres à divers titres, ont vu aussi le jour à Montdidier : Hugues de Payens, le premier grand-maître de l'ordre des Templiers ; Aubry de Montdidier, moins connu pour avoir été le favori de Charles V que par son chien, dit le *chien de Montargis*, qui, d'après les chroniqueurs, reconnut le meurtrier de son maître ; enfin Jean Fermel, un des plus fameux médecins du XVI siècle.

A. SAINT-PAUL.



L'autre tira son couteau et coupa la lanière. (P. 258, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE

I

Le grand saint.

Par la grâce du Dieu très-haut, par l'intercession de la plus noble des créatures [1] et l'intervention de ses quatre bienheureux compagnons [2], le mercredi, 5 du mois de Saffar 591 [3], année de la Panthère [4], je devins soldat de l'empereur des Mongols, à l'âge de quinze ans.

Je suis né sur les bords de l'Isig Kul [5], dans les environs de la ville d'Almaty [6]. Bien que ma tribu fût nomade, mon père me fit instruire par un molla [7], tellement qu'à dix ans, outre que je montais à cheval et que je tirais de l'arc comme les enfants de mon clan apprennent tous à le faire dès le plus jeune âge, je savais aussi lire et écrire la langue turke, tant en caractères arabes qu'en caractères oïgours [1], et j'avais appris le Koran et la religion qu'enseigna notre prophète Mohammed l'élu (la bénédiction soit sur lui et sur sa famille !).

Comme j'avais atteint l'âge de quinze ans, il arriva, dans les derniers jours du mois de Moharram 590, que notre étalon blanc à tête grise se perdit : c'était un cheval de race et de prix. Mon père ordonna à ses serviteurs de se mettre à sa recherche. Nous étions en plein hiver : la tentation de faire une course à travers les montagnes et les plaines couvertes de neige, de galoper sur les étangs glacés, de traverser les grandes forêts de sapins noirs et de tirer les lièvres de neige me saisit tellement, que je suppliai mon père de me permettre d'accompagner ses serviteurs. Il y consentit, après s'être fait beaucoup prier, et me donna un bon cheval bai brun, un cheval de cinq ans. Ayant pris congé de ma mère, de mon frère aîné qui avait dix-sept ans, et de ma pe-

1. Le prophète Mohammed ou Mahomet.
2. Les quatre premiers khalifes, Abou Bekr, Omar, Othman et Ali.
3. Juillet 1194.
4. Date mongole.
5. Le lac chaud.
6. Actuellement, fort Vernoïé.
7. Ecclésiastique musulman.

1. Les Oïgours, peuplade turke, avaient, à cette époque, fondé un grand empire entre la Chine et la Transoxiane, et se servaient d'une écriture particulière, qui est devenue plus tard l'écriture mongole.

tite sœur Aïcha qui en avait treize, je quittai notre kichlak[1] et je suivis nos serviteurs qui s'en allaient vers la plaine. Nous marchions depuis trois jours, et je me divertissais bien, tirant les lièvres, poursuivant les loups avec mon lasso, lançant mon cheval à fond de train sur les pentes des montagnes, lorsqu'un des serviteurs qui nous précédaient pour reconnaître le chemin arriva au galop de son cheval pommelé. Il eut à peine le temps de crier : « Voilà les Tékrines[2] ! » et tomba de sa selle, mort par terre. Les païens Tékrines étaient partis pour faire une course contre un de nos clans, sans que nous en eussions rien su. Ayant enlevé beaucoup de chevaux et d'autre butin, ils revenaient de leur expédition, et Dieu avait voulu que nous les rencontrassions. Ils avaient mortellement blessé notre serviteur, et à présent ils arrivaient sur nous de tous côtés.

« Djani, s'écria le plus vieux de nos serviteurs, tu as un bon cheval. Prends la fuite ! Nous tiendrons ici jusqu'à ce que tu sois en sûreté ! Cours droit devant toi, le long de la rivière, et tu arriveras à notre campement ! »

Il me répugnait de m'en aller et de laisser mes compagnons tout seuls exposés au danger. Voyant que j'hésitais, le vieux serviteur prit mon cheval par la bride, le fit courir une centaine de pas dans la bonne direction, lui lança un fort coup de fouet, et retourna vers les autres en s'écriant :

« *Allahou Ekber!* Dieu est le plus grand ! »

En même temps, j'entendis les cris des Tékrines qui fondaient sur les nôtres, et je me laissai entraîner par mon cheval effrayé.

Je courus ainsi environ une demi-heure, puis je m'arrêtai pour laisser souffler ma bête. J'étais au milieu d'une vallée toute couverte de neige, et j'avais à ma droite un bois de sapins. Quelques corbeaux tournoyaient en l'air. Le silence était profond. Tout à coup une trentaine de Tékrines sortirent brusquement du bois, et arrivèrent droit sur moi. A vingt pas, ils s'arrêtèrent: deux d'entre eux se détachèrent de la troupe et plantèrent leurs lances dans la neige, à ma droite et à ma gauche. J'étais si stupéfait que je ne pouvais pas bouger de place. Ils me firent mettre pied à terre, et l'un d'eux, tirant une lanière de dessous sa robe, me lia les mains derrière le dos ; l'autre lui dit quelques mots dans une langue que je ne comprenais pas, puis tira son couteau et coupa la lanière. Ensuite ils me firent remonter à cheval, après m'avoir pris mon arc et mon carquois, et saisissant la bride de ma bête, m'emmenèrent à travers le bois. J'arrivai dans une clairière où se trouvait le gros de leur troupe : parmi les chevaux qu'ils emmenaient étaient ceux de nos pauvres compagnons ; je leur demandai en turk ce que mes serviteurs étaient devenus, mais ils se mirent à rire et ne répondirent pas. Nous marchâmes ainsi jusqu'à la nuit, où ils s'arrêtèrent entre deux montagnes. Là, ils allèrent chercher du bois, allumèrent leurs feux, égorgèrent des moutons qu'ils dépecèrent dans des marmites, entravèrent leurs chevaux, plantèrent leurs lances en terre et s'assirent autour des foyers allumés.

Leur interprète me demanda mon nom et le nom de mon pays. Après que je lui eus répondu, le chef de la troupe prit un morceau dans la marmite, m'appela, me fit asseoir à côté de lui, et me fit signe de manger. Quand j'eus contenté ma faim, je m'endormis, épuisé de fatigue. Au matin, lorsque je m'éveillai, je ne vis plus personne. Les Tékrines avaient disparu avec tout leur butin. Effrayé de me trouver seul et sans cheval au milieu de ces solitudes, je me mis à courir de droite et de gauche, en pleurant. En errant ainsi, je finis par voir de loin la fumée d'un camp. J'y courus, et je reconnus les Tékrines : ils avaient été camper plus loin pour partager le butin.

« Puisque vous m'avez abandonné, dis-je à l'interprète, rendez-moi mon cheval et montrez-moi la route de ma maison. »

L'interprète se mit à rire.

« Nous ne t'avons pas abandonné, me répondit-il. Nous n'abandonnons rien, nous autres, fût-ce un enfant ou un mouton. Nous pensions bien que tu nous retrouverais. »

Ensuite, il me conduisit par la main vers un grand tas de pièces de feutre et me dit :

« Choisis une couverture. La nuit, tu l'étendras par terre, pliée en deux. Tu mettras un côté sous toi, et l'autre côté sur toi. »

Quand j'eus choisi ma couverture, il me fit pareillement choisir une selle et un cheval parmi les leurs, car ils ne voulurent pas me rendre le mien, ni mon arc, ni mon carquois. Ils me prirent même les boutons d'argent de ma pelisse.

Au bout d'un mois de voyage, nous arrivâmes dans leur pays, sur les bords de la rivière Irtich. Ils étaient encore dans leur campement d'hiver. Dès qu'ils furent arrivés, les Tékrines se consultèrent sur ce qu'ils feraient de moi. J'assistais au conseil, et je comprenais assez bien, car en un mois j'avais appris un peu leur langue, qui n'est pas difficile à retenir pour un Oïgour, parce que leurs manières de parler et beaucoup de mots ressemblent à notre turk. Comme ils discutaient ensemble, un de leurs vieillards se leva et dit :

« Keuktché Tengri Soutou[1] a demandé qu'on lui amène un jeune homme sachant la langue turke, et pouvant écrire avec des caractères. Il faut envoyer ce jeune homme à Keuktché. »

1. Campement d'hiver; le campement d'été s'appelle *yaïlak*.
2. Tékrines. Tribu alliée aux Mongols et voisine des Oïgours.

1. Keuktché, de *keuke*, bleu, ciel, signifie céleste. *Tengri Soutou*, dont les historiens turcs ont fait Tengri-Ning boutou et Bout-Tengri, signifie « émanation de Dieu ». Ce Keuktché et son père jouèrent tous deux un rôle considérable dans la formation de la nation mongole.

Tous furent aussitôt de l'avis du vieillard, et le soir même je repartis avec cinq hommes qui me conduisaient à Keuktché. Nous passâmes pendant un mois et demi par des montagnes affreuses, des bois et de grandes solitudes, car mes conducteurs avaient emporté des provisions dont ils avaient chargé plusieurs chevaux, et évitaient les lieux habités, où se trouvaient des tribus ennemies de la leur. Enfin nous arrivâmes, vers la fin de l'hiver, au pied d'une montagne toute couverte de rochers et de noirs sapins. De cette montagne sortait une rivière qu'ils me dirent s'appeler Onone. Les Tékrines s'arrêtèrent devant la montagne et se prosternèrent. Puis ils attachèrent leurs chevaux, et commencèrent à gravir les pentes en silence, en donnant les marques du plus profond respect. A mi-chemin du sommet, au milieu d'un chaos de rochers, s'ouvrait une caverne. Ils se prosternèrent neuf fois devant l'entrée, et l'un d'eux me dit à voix basse :

« C'est ici la demeure du Grand Saint. Qui sait où il est? Peut-être, selon sa coutume, est-il monté au Ciel sur le cheval gris que lui envoie le *Tengri*[1] quand il veut s'entretenir avec lui! Peut être aussi court-il nu-pieds dans la neige, et sur les rochers aigus! »

Comme le Tékrine disait ces mots, un homme sortit de la caverne et parut soudainement devant nous. C'était un jeune homme d'une figure imposante. Ses longs cheveux flottaient sur ses épaules, et son regard était farouche. Par cette saison rigoureuse, il avait les pieds, les jambes et les bras nus, et était à peine vêtu d'une grossière étoffe de crin.



Un homme sortit de la caverne. (P. 259, col. 2.)

A sa vue, les Tékrines se mirent à trembler de tous leurs membres, et recommencèrent leurs prosternations. Pour moi, je fus saisi d'une peur terrible, après tout ce qu'ils m'avaient dit de Keuktché; mais, ayant mis ma confiance en Dieu, j'invoquai mentalement son saint nom et celui de son prophète, et je prononçai tout bas le *Tekbir*[1], ce qui me rendit le courage, et fit que j'osai regarder Keutkché en face. Je vis alors qu'il adoucissait son regard, et me considérait d'un air compatissant et presque caressant.

« Quel est cet enfant? dit-il aux Tékrines, et pourquoi me l'amenez-vous ici?

— Grand Saint, répondirent les Tékrines, tu avais demandé un enfant turk sachant écrire les paroles avec des caractères. Nous t'amenons celui-ci. »

Keuktché me fit signe d'approcher et me mettant la main sur la tête, il m'examina en souriant.

« Quel est ton nom, me dit-il, et quels sont tes sept ancêtres?

1. *Tengri* signifie « Dieu » en turk et en mongol.

1. Action de dire : *Allahou Ekber*, Dieu est le plus grand.

— Mon nom est Djani, répondis-je, et le nom de mon père est Euktulmich. Ma nation est celle des Oïgours, et mon clan, celui de Baïane-Aoul.

— Et quelle est ta religion? me demanda-t-il.

— Dieu soit loué, m'écriai-je, je suis musulman!

— Dieu est partout, répondit Keuktché d'une voix grave. Il est dans le cœur des Turks musulmans, il est dans notre cœur, il est dans l'herbe qui verdit, il est dans la neige qui tombe et le monde est son émanation. Djani, c'est Dieu qui t'a conduit ici. Je serai ton père et ta mère : tu seras mon fils et mon serviteur. »

Je m'inclinai en silence devant le Grand Saint. Il fit signe aux Tékrines de s'en aller. L'un d'eux, le regardant d'un air embarrassé, lui dit :

« Et nous? Ne diras-tu pas des paroles pour nous? Tu as dit des paroles pour l'enfant étranger, et tu ne dis rien pour nous, qui sommes de ton peuple? »

Le Grand Saint leva les mains sur les Tékrines, qui s'agenouillèrent autour de lui, et prononça les paroles suivantes :

« Toi qui es en haut, Ciel, toi qui as dit à la verdure de sortir de la terre, toi qui as dit à l'arbre d'avoir des feuilles, toi qui as fait croître la chair sur les os, toi qui as dit aux cheveux de pousser sur la tête, créateur des choses créées, Ciel des choses ordonnées; je supplie mon père! Donne ta bénédiction, mon père. Que Dieu donne du bétail, que Dieu donne du pain, que Dieu donne un chef à la maison. Je m'incline devant toi. Que Dieu donne sa bénédiction, ô créateur des choses créées, ô Ciel des choses ordonnées! »

Puis les Tékrines descendirent de la montagne sans tourner la tête et les yeux baissés.

Quand je fus seul avec Keuktché, la peur me reprit. Je m'assis à l'écart, sur une pierre, je pris ma tête dans mes mains, et pensant à mon père si bienveillant, à ma mère si douce, à mon frère hardi et vaillant, à ma sœur rieuse aux yeux noirs, à tout ce monde qui m'aimait et que j'aimais, je me mis à pleurer. Abandonné dans cet affreux désert, avec ce redoutable magicien et sorcier qu'allais-je devenir? J'avais beau mettre ma confiance en Dieu et répéter sans cesse le Tekbir, comme nous le commande notre religion, je craignais que le magicien ne fît apparaître quelque forme monstrueuse, et il me semblait que Satan en personne allait surgir à tout instant devant moi. Me cachant le visage avec le pan de ma pelisse, je sanglotais, et je m'abandonnais au désespoir. Je me croyais perdu; je me résignais donc à mourir. Je descendis jusqu'à la source de l'Onone, j'y fis mes ablutions, et je récitai une prière. Inclinant ma tête, je demandais miséricorde à Dieu, quand le sommeil vient fermer mes yeux.

Je vis en rêve que le *khodja*[1], mon précepteur, accompagné de plusieurs saints personnages, parmi lesquels Ali, le Lion de Dieu[1], m'apparaissait monté sur un cheval gris. Le khodja me dit :

« Ne t'inquiète pas; le Lion de Dieu m'a envoyé auprès de toi pour te faire savoir qu'il t'accorderait son appui; chaque fois que tu seras en péril, si tu penses à implorer son aide, il répondra aussitôt à ton appel, et la victoire se rangera de ton côté. Relève donc la tête, et éveille-toi! »

Je me réveillai, le cœur content, et levant la tête, je vis que Keuktché était debout devant moi, la main appuyée sur mon épaule.

« Tu as fait un beau rêve? me dit-il.

— Comment le savez-vous? répondis-je effrayé.

— Je sais tout! me dit-il en souriant. Tu as rêvé de saints personnages de ton pays, et maintenant tu n'as plus peur de moi. N'est-ce pas vrai?

— C'est vrai, m'écriai-je. O Keuktché, puisque vous savez tout, puisque vous pouvez tout, rendez-moi mes parents, rendez-moi ma patrie!

— Patience! me répondit le Grand Saint. Tu les reverras certainement; mais d'ici à ce que tu les revoies, le Tengri veut que tu passes par des épreuves. Fais en sorte de les franchir dignement. Quand on doit devenir un homme, à dix ans on l'est déjà.

— S'il plaît à Dieu, je deviendrai un homme! m'écriai-je le visage enflammé. Je suis un Oïgour, et mon peuple est connu pour sa vaillance! »

Keuktché me frappa sur la joue amicalement.

« Tu parles bien, fils, dit-il. Nous aimons les hommes vaillants, ici! Le Tengri t'entend et t'approuve. Suis-moi, que je te donne ton logement et ta tâche. »

Nous entrâmes dans la caverne. Elle était éclairée par une torche de bois résineux. On n'y voyait, pour tous meubles, qu'une caisse vermoulue, deux pierres qui servaient de siége à côté du foyer, un chaudron de cuivre et un tas de vieilles pièces de feutre et de fourrures. Un beau cheval alezan était entravé près de l'ouverture de la caverne, il me salua d'un joyeux hennissement.

« C'est *Saïn Boughouroul*, dit Keuktché en caressant le cheval. Il a trois ans, tu le monteras. »

Je m'inclinai pour le remercier. Le cheval était magnifique; j'en avais peu vu de pareils. Je lui fis toutes sortes d'amitiés, qu'il me rendit aussitôt. Pendant ce temps, Keuktché empilait des couvertures et des pelleteries.

« Voilà ton lit, me dit-il. Tu dois avoir faim, voici la caisse à provisions. »

Il me désigna du doigt une roche plate qui était à côté de l'entrée de la caverne. Il y avait là un entassement de nourriture : des gigots de mouton, des quartiers de chevreuil, des lièvres, des faisans, des pots de grain, des écuelles de lait, des fromages, des cruches de *kymyz*[2], des mottes de beurre; parmi

1. Révérend père, — docteur en théologie musulmane.

1. Ali, quatrième kalife, cousin et compagnon de Mahomet.
2. Boisson faite avec du lait de jument aigri et fermenté. C'est la boisson nationale des Turks et des Mongols.

ces provisions, les unes étaient fraîches, les autres étaient gâtées et semblaient être là depuis longtemps.

« Choisis les viandes qui te plairont, me dit Keuktché; tu allumeras du feu et les apprêteras à ton gré. Tu jetteras le reste hors de la caverne, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la montagne. Les jeunes gens qui m'apportent toutes choses devraient savoir que je n'en use pas autant. »

Disant ces mots, il prit une écuelle, but quelques gorgées de lait, puis, allant au coffre, il en tira un livre dans lequel je vis des caractères étranges et que je ne connaissais pas. Il s'assit près de la torche et se mit à lire. Je mangeai, et un instant après je m'endormis, épuisé de fatigue.

Pendant plusieurs mois, ma vie se passa sans qu'il m'arrivât rien qui mérite d'être noté. Je donnais à manger aux bêtes sauvages le reste des offrandes qu'on apportait à Keuktché, je soignais Saïn Boughouroul et je ramassais des broussailles pour faire la cuisine. Keuktché me parlait très-peu, et me laissait faire tout ce que je voulais. Souvent lui-même disparaissait pendant des journées entières et quelquefois, quand je m'éveillais la nuit, je ne le voyais pas dans la caverne. Quand il revenait de quelqu'une de ces courses, ses yeux étaient encore plus farouches qu'à l'ordinaire et ses manières plus étranges. Néanmoins, comme il était très-bon pour moi, j'avais fini par concevoir pour lui une affection mêlée de frayeur. C'était un homme tout à fait extraordinaire, qui vivait de quelques gorgées de lait et qui ne dormait pas.

Un jour, comme j'allais monter Saïn Boughouroul pour courir dans la campagne, Keuktché m'arrêta.

« Fils, me dit-il, il ne convient pas qu'un jeune garçon comme toi, que je traite comme mon enfant, coure ainsi vêtu d'une robe déchirée et sans armes. Je veux te voir bien équipé. »

Il me conduisit dans un coin de la caverne et sortit d'un paquet enveloppé de feutre un vêtement magnifique, un arc avec un carquois et un grand couteau à manche de corne garni d'argent.

« Prends, me dit-il. Ceci est à toi et Saïn Boughouroul aussi est à toi! »



Le sommeil vint fermer mes yeux. (P. 260, col. 1.)

Ravi de joie, je me jetai à ses pieds pour le remercier. Mais il sortit aussitôt et me laissa seul avec mes présents. Je courus d'abord embrasser Saïn Boughouroul. Dans ma joie, je lui parlais, je lui caressais la crinière, je lui frappais sur le cou. J'étais ravi d'orgueil de penser qu'un pareil cheval était à moi. Saïn Boughouroul, me fixant avec ses grands yeux noirs, grattait la terre du pied, hennissait joyeusement et agitait sa longue queue soyeuse. Moi, je revêtis bien vite mes beaux habits : un pantalon de cuir brodé, des bottes à hauts talons, une tunique de soie à trois boutons d'argent; je serrai ma ceinture à boucle aussi d'argent, où pendait mon couteau; je serrai autour de ma taille le carquois et sa trousse et je me coiffai du bonnet de feutre bleu bordé de fourrures. Je saisis l'arc dont les bouts étaient garnis d'argent et dont la corde était de soie jaune, avec la place de l'encoche entourée de fil d'argent; je mis le doigtier de tireur à la main droite et le bracelet au poignet gauche, et, plein d'émotion, j'essayai la corde. L'arc était terriblement dur; je tirai de toutes mes forces, il pliait à peine. Moitié joyeux, moitié désolé, j'amenai Saïn Boughouroul à l'entrée de la caverne, je sautai en selle et je descendis la montagne au galop. Le bruit des flèches qui sonnaient dans mon carquois, le soleil brillant dans le ciel bleu, la plaine poudreuse, le frémissement des feuilles, tout me réjouissait. Saïn Boughouroul semblait partager ma joie. Je me dirigeais vers le campement du clan voisin des Aroulad, sur le flanc d'une montagne couverte de pâturages. Dans mes courses, je m'étais lié avec les jeunes garçons de cette tribu, qui me témoignaient beaucoup d'égards, sans doute parce que j'étais avec Keuktché. Mais parmi eux il y en avait un pour lequel je m'étais pris d'une affection particulière et qui me la rendait. C'était un garçon de mon âge, le fils d'un de leurs *noïanes* ou princes; il s'appelait Alak. Nous courions ensemble sur la lande, nous prenions plaisir à nous défier à la lutte, au tir, car Alak possédait un arc; avec deux bâtons que nous avions découpés et façonnés nous faisions l'escrime du sabre, et avec nos perches à chevaux dont nous ôtions le lacet et le nœud coulant nous faisions l'escrime de la lance. Nous jouions aussi à saut de

mouton, au *Loup Bleu*[1], aux osselets, à l'os blanc où le vainqueur chevauche sur les épaules du perdant, et à toutes sortes d'autres jeux. Une chose nous peinait : nous aurions voulu faire un cerf-volant, comme j'en avais vu dans la ville d'Almaty; mais les peuples Bédé (car, dans ce temps-là, le mot de Mongols n'était pas encore connu et les Aroulad, les Baroulass, les Ourieng-Khane, les Soulez, enfin toutes les tribus s'appelaient généralement Bédé), les peuples Bédé, donc, ne connaissant pas l'écriture, ni les livres, il n'était pas possible de trouver de papier chez eux; faute de papier, je ne pouvais pas faire de cerf-volant.

Voilà qu'en chevauchant j'aperçus Alak de loin. Il était monté sur un cheval courtaud et galopait deci, delà, en tenant sa perche à lacet droite comme une lance. Du plus loin qu'il me vit, il souffla dans son sifflet de chasse et fit un temps de galop à ma rencontre.

« Ah, Djani, me cria-t-il de loin, j'ai du papier, j'ai tout ce qu'il faut pour faire un dragon-volant! Arrive donc, Djani, mon frère! »

Quand je fus près de lui, il regarda mon magnifique équipement.

« Comme te voilà vêtu, et quel bel arc, et quel couteau! s'écria-t-il. Tu es équipé comme un khan. D'où te vient ce butin?

— C'est Keuktché qui me l'a donné, répondis-je. Et toi, d'où as-tu ce qu'il faut pour faire un dragon-volant?

— De mon père, me dit Alak. Mon père a suivi notre khan Tèmoudjine[2], dans une course contre nos ennemis les Taïdjigod. Ils ont eu, entre autre butin, une grande caisse de papiers et de livres chinois, et mon père me l'a donnée. Je suis bien content, Djani, de te voir si fièrement vêtu et armé. Maintenant nous avons tous les deux un arc, un couteau et un cheval. Quand nous aurons un sabre et une lance, nous serons des guerriers!

— Le khan est-il de retour depuis longtemps?

— Depuis avant-hier matin, me répondit Alak, et dès son retour il s'est dérobé au peuple et a été galoper seul du côté de la butte de Deligoun Bouldak[3]. Il y va tous les jours. Demain, il donnera une fête avec le butin pris sur les Taïdjigod. Tu t'y rendras?

— Je m'y rendrai, frère Alak, répondis-je, je veux voir votre khan Témoudjine, puisque tout le monde dit que c'est un héros. »

Sur ma demande, Alak me raconta la généalogie de sa tribu et ses guerres anciennes. En écoutant et faisant de tels récits, nous avions si bien oublié le temps, que la nuit était arrivée. Nous parlions encore, quand Alak me dit :

« Il fait presque nuit et nous n'avons pas encore rassemblé les chevaux pour les ramener et les mettre à l'entrave. Pour sûr, mon père entrera en colère contre moi! S'il ne me donne pas quelques soufflets, je n'en réchapperai pas sans qu'il m'appelle chien, ou crapaud, ou œuf de tortue tout au moins.

— Écoute, lui dis-je, il faut nous hâter. Parler ne sert de rien. Je vais t'aider à rassembler le troupeau. »

A force de courir, de distribuer des coups de fouet, de siffler et de prendre le cou des récalcitrants au lacet, nous réunîmes tous les chevaux en troupe serrée avant qu'il ne fît tout à fait noir. Ensuite Alak, courant sur la droite du troupeau avec sa perche, et moi faisant claquer mon fouet sur la gauche, nous arrivâmes au *yort*[1] sans être trop en retard. Alak planta immédiatement, avec le maillet qui était pendu à l'entrée de sa maison, deux piquets de fer dans la terre, pendant que je préparais la corde; nous attachâmes la corde et nous y entravâmes à tâtons tous les chevaux, dont le compte se trouva juste. Ensuite, ayant attaché nos montures aux deux poteaux, à droite et à gauche de l'entrée du treillage de bois rouge qui entoure la maison, Alak déposa sa perche contre ce treillage, j'y accrochai mon fouet, et, ayant ouvert la petite porte d'osier couverte de feutre, nous entrâmes tous deux.

A suivre. LÉON CAHUN.



LE PÈRE TINGENDI[2]

LA TEINTURE

« Voici le noir obtenu, continua notre orateur, mais nous voyons encore là-dessus du jaune et de l'olive. Préparons donc les *mordants* de ces deux teintes.

» Mais d'abord qu'est-ce qu'un *mordant?* — Berthollet, qui, par parenthèse, a eu l'honneur de pro-

1. Sorte de jeu de barres à cheval.
2. C'était le nom de celui qui devait s'appeler plus tard Gengiskhan.
3. Lieu de naissance de Gengiskhan.

1. *Yort* signifie à la fois « tente » et agglomération de tentes, ou village nomade. Il se prend aussi dans le sens de « pays, patrie. »
2. Suite. — Voy. page 246.

testel en termes indignés contre le *Nec tingendi* de Pline, Berthollet le définit « une substance qui sert d'intermédiaire entre les matières colorantes et les fibres que l'on teint, soit pour faciliter leur combinaison, soit pour la modifier. » C'est le langage clair, mais technique d'un savant. Bernard de Palissy, qui n'était pas seulement un émailleur de génie, dit, lui, en des termes plus familiers, que « c'est comme une *chambrière* (servante) qui ôte la couleur à l'un pour la bailler (donner) à l'autre. » Et Palissy a été très-exact tout en étant très-compréhensible pour tous. Vous allez, je crois, en être convaincus dans quelques instants.

» Je prends de l'alun que je dissous dans de l'eau. — L'alun a pu nous arriver de la Hongrie, de la Grèce, où on le trouve à peu près tout préparé, ou bien être extrait en France de la plus pure argile. — Cette solution est complétement incolore. J'y introduis une certaine quantité d'acétate de plomb, ou si vous aimez mieux, de *sel de Saturne*, — pour parler le langage des alchimistes qui dans leurs rêveries avaient voulu trouver des affinités entre les planètes et les métaux, et avaient placé le plomb, qu'ils croyaient apte à dévorer ses confrères, sous l'invocation de la vieille divinité qui passait son temps à consommer sa progéniture; — par cette nouvelle addition, je n'ai pas coloré davantage le mélange; j'y jette encore un peu de craie, qui fait se produire un précipité, — effet que je n'analyserai pas, car ce n'est pas un cours de chimie que je professe. Ce liquide forme le mordant jaune. — J'en prends à part une partie dans laquelle je laisse tomber quelques gouttes de solution ferreuse, qui le brunit un peu, mais sans lui communiquer cependant aucune teinte particulière. C'est le mordant olive. J'applique ces mordants sur la toile, où ils ne laissent que des ternes et insignifiantes empreintes. Mais n'importe, la *chambrière* est à son poste, prête à dévaliser, au profit des fibres qui la portent, la première matière tinctoriale, dévalisable, qui s'approchera.

» Et maintenant, venez : nous avons déjà fait de l'entomologie, de la minéralogie; nous avons fouillé le sol, franchi l'Océan, visité les forêts du Nord et les oasis de l'équateur, je vous propose une promenade botanique dans nos campagnes, et en même temps une récolte rustique d'un genre assurément tout nouveau pour vous. — Munissez-vous à cet effet d'une petite pelle et d'une petite corbeille. Partons.

» Vous connaissez le réséda odorant des jardins, qui est une humble plante annuelle chez nous où l'hiver la fait mourir, mais qui, dans les pays chauds, d'où elle est originaire, devient presque un arbre. Le réséda odorant a dans nos campagnes un frère, car — à part le parfum que notre réséda ne possède pas — il n'y a de différences dans les deux plantes que par la découpure des feuilles et le *port* des tiges. Notre réséda indigène étale d'abord sur la terre une large rosette de feuilles, puis, lorsqu'il veut fleurir, du centre de la rosette part une longue fusée verte chargée de boutons, qui s'élance jusqu'à trois ou quatre pieds, et qui en montant produit des ramaux latéraux se dressant autour de la tige principale.

» Vous l'avez certainement vue et remarquée cette plante, car elle figure à peu près le grand chandelier multibranche de l'Apocalypse. Pour les botanistes, c'est le *réséda luteola;* pour le vulgaire et pour nous, c'est l'*herbe à jaunir*, le *lis des teinturiers*, la *gaude* enfin. Tenez, la voilà sur la marge des chemins, et même dans les fentes des vieux murs, car, loin d'être difficile sur le choix du terrain, on dirait, au contraire, qu'elle affectionne de préférence les maigres sols, d'où elle sait merveilleusement extraire la plus grasse subsistance.

» Cueillez seulement les fusées fleuries ou portant les capsules pleines de graines noires; faites-en un paquet, une botte et mettez-la sous votre bras.

» Et maintenant il s'agit d'utiliser la pelle et le panier que nous avons apportés. Me promettez-vous d'être braves, très-braves? — Oui. En ce cas, allons. « *Pascite boves, pueri!* a dit le doux Virgile, ce qui signifie en bon français : « Bergers, gardez tranquillement vos vaches. » Voilà, en effet, là-bas, dans ce pré, un jeune et placide villageois qui s'ébat à l'ombre des saules, pendant que ses génisses blanches et blondes paissent indolentes.

» Vous qui portez la corbeille, approchez-vous des génisses; allez par exemple vers celle-ci qui, repue, ne semble plus que lécher le gazon. Vous y voilà : fort bien! A présent regardez aux alentours, par terre... ne voyez-vous rien?

— Je ne vois que l'herbe qui verdoie, et des pâquerettes, des pissenlits, qui font tache blanche et jaune sur la pelouse verte.

— Non, ce n'est ni des pâquerettes, ni des pissenlits, ni des taches blanches ou jaunes qu'il s'agit. Cherchez encore... Ah! mais, tout à coup, vous faites un pas de côté, au lieu d'aller droit devant vous. Pourquoi donc, je vous prie?

— Dame! c'est que droit devant moi... c'est que la génisse y a probablement passé, elle... Et vous comprenez, une génisse...

— Eh! justement, mon ami! *Euréka!* j'ai trouvé! et ne cherchez plus.

— Quoi! comment! vous voudriez?... ah! c'est une plaisanterie!

— Pas le moins du monde. Voyons, un coup de pelle est bien vite donné, et leste dans la corbeille!

— Ma foi! c'est fait!...

— Bravo! reprenons maintenant le chemin de la fabrique. Mais regardez donc, mais écoutez donc cette petite demoiselle qui passe, et qui se donne de airs de profond dégoût. « Oh! voyez un peu ce qu'ils portent dans leur panier. » Et elle s'éloigne, tenant sous son nez un mouchoir de batiste à vignette, et en relevant l'ample jupe d'une robe de mousseline peinte de rose et de chamois.

» Ce que nous portons là, mademoiselle? Eh!

mon Dieu! rien autre chose qu'une drogue, fort usitée, fort utile, et dans l'*infusion* de laquelle ont dû nécessairement baigner à un moment donné le joli mouchoir que vous pressez contre vos narines, et le frais vêtement dans lequel vous vous drapez avec tant de coquette suffisance. Voilà ce que nous portons. » — Et, en effet, messieurs, notre premier soin en rentrant sera de verser le contenu de la corbeille dans une chaudière pleine d'eau, que nous chaufferons graduellement, et où nous tiendrons plongée l'étoffe *mordancée*.

» Il se produira alors une combinaison toute particulière, dont la chimie n'a pas peut-être trouvé encore exactement la théorie, mais qui aura pour effet de marier les phosphates que contient la substance en question avec les mordants, lesquels acquerront une action plus vive, plus franche.

» Et voilà comment on apprend à ne rien mépriser dans ce bas monde, car le *bousage* est d'un emploi aujourd'hui général, pour compléter le *mordançage* des fils de nature végétale.

» Nous apporterons ensuite notre étoffe, pour être définitivement teinte, dans une autre chaudière où nous aurons mis de l'eau et les herbes que nous avons rapportées. Nous chaufferons. Peu à peu le liquide prendra un aspect jaunâtre. Mais ce qui vous expliquera l'utilité, ou plutôt la vertu, le rôle des mordants, c'est qu'aux endroits seulement où auront été déposées les solutions alunées, vous verrez naître et s'accentuer de plus en plus, et en même temps, ici un beau jaune d'or, là une fraîche nuance olive, tandis que partout ailleurs le tissu ne prendra rien de la matière colorante tenue en suspension dans le liquide où il baigne. Ce sont ces empreintes indélébiles (ou du moins résistant aux agents de décoloration ordinaires, l'air, le soleil, le savon) qui constituent ce que nous appelons le *grand teint*. Vous voyez que Palissy avait raison, qui imagina la chambrière. »

A suivre. EUGÈNE MULLER.

LE DAÏBOUDHS OU GRAND BOUDDHA

AU JAPON

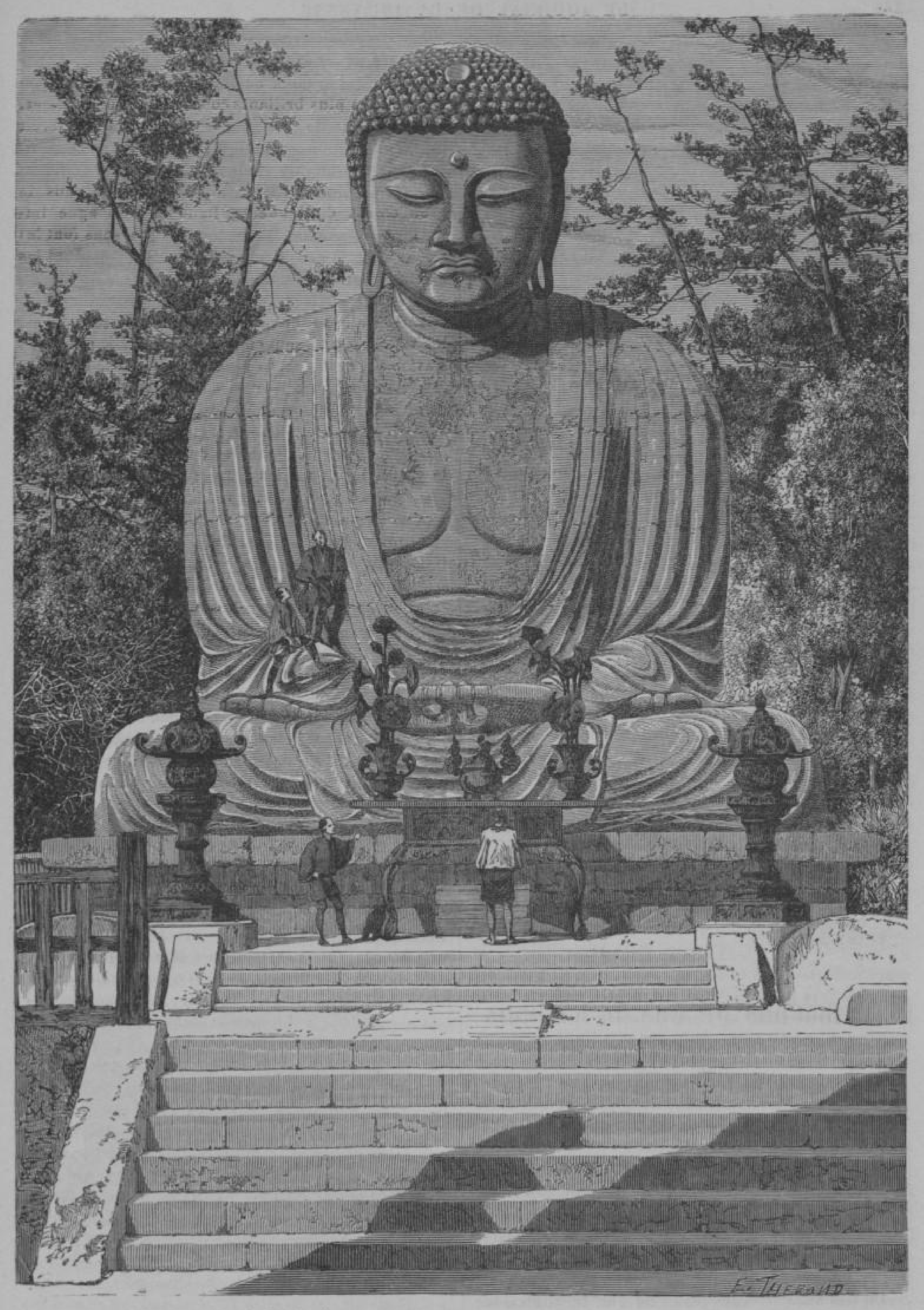
La majorité du peuple japonais pratique le bouddhisme, malgré la transformation profonde qui, par l'initiative du gouvernement, s'opère actuellement dans les croyances et dans les habitudes de la nation, et un grand nombre d'idoles, représentant sous le nom de Bouddha la principale incarnation du Dieu suprême, existent encore dans les temples. Beaucoup de ces idoles sont de dimensions gigantesques. Parmi les plus remarquables, on doit citer le Daïboudhs, c'est-à-dire le grand Bouddha, qui est regardé comme le chef-d'œuvre de la sculpture japonaise.

Cette statue se trouve près de Kamakoura, qui, après avoir été une cité florissante, n'est plus aujourd'hui qu'un petit village. Elle n'est pas enfermée dans un temple; elle est en plein air, sous le ciel, mais l'épaisse végétation qui l'entoure lui forme une sorte de sanctuaire. Le chemin qui y conduit s'éloigne des maisons du village et se dirige vers la montagne; il serpente d'abord entre deux haies d'arbustes, puis monte en ligne droite pour tourner de nouveau au milieu du feuillage et des fleurs : tout à coup, au bout de l'allée, on voit apparaître une énorme divinité d'airain, assise, les mains jointes, la tête légèrement inclinée en avant, comme plongée dans une profonde méditation. « Le saisissement involontaire que l'on éprouve à l'aspect de cette grande image fait bientôt place à l'admiration, dit M. Aimé Humbert dans son bel ouvrage sur le Japon. Il y a un charme irrésistible dans la pose de Daïboudhs, ainsi que dans l'harmonie des proportions de son corps, dans la noble simplicité de son vêtement, dans le calme et la pureté des traits de sa figure. Tout ce qui l'environne est en parfait rapport avec le sentiment de sérénité que sa vue inspire. Une épaisse charmille, surmontée de quelques beaux groupes d'arbres, forme seule l'enceinte du lieu sacré, dont rien ne trouble le silence et la solitude. A peine distingue-t-on, cachée dans le feuillage, la modeste cellule du prêtre desservant. L'autel, où brûle un peu d'encens aux pieds de la divinité, se compose d'une table d'airain, ornée de deux vases de lotus, du même métal et d'un travail excellent. Les marches et le parvis de l'autel sont revêtus de larges dalles formant des lignes régulières. L'azur du ciel, la grande ombre de la statue, les tons sévères de l'airain, l'éclat des fleurs, la verdure variée des haies et des bosquets, remplissent cette retraite des plus nobles effets de lumière et de couleur. »

Cette admirable statue a une hauteur de cinquante pieds, elle s'élève à près de soixante avec le socle qui la supporte. La tête n'a pas moins de trente-deux pieds de circonférence. Elle est parfaitement conforme à l'image sacramentelle du grand réformateur hindou.

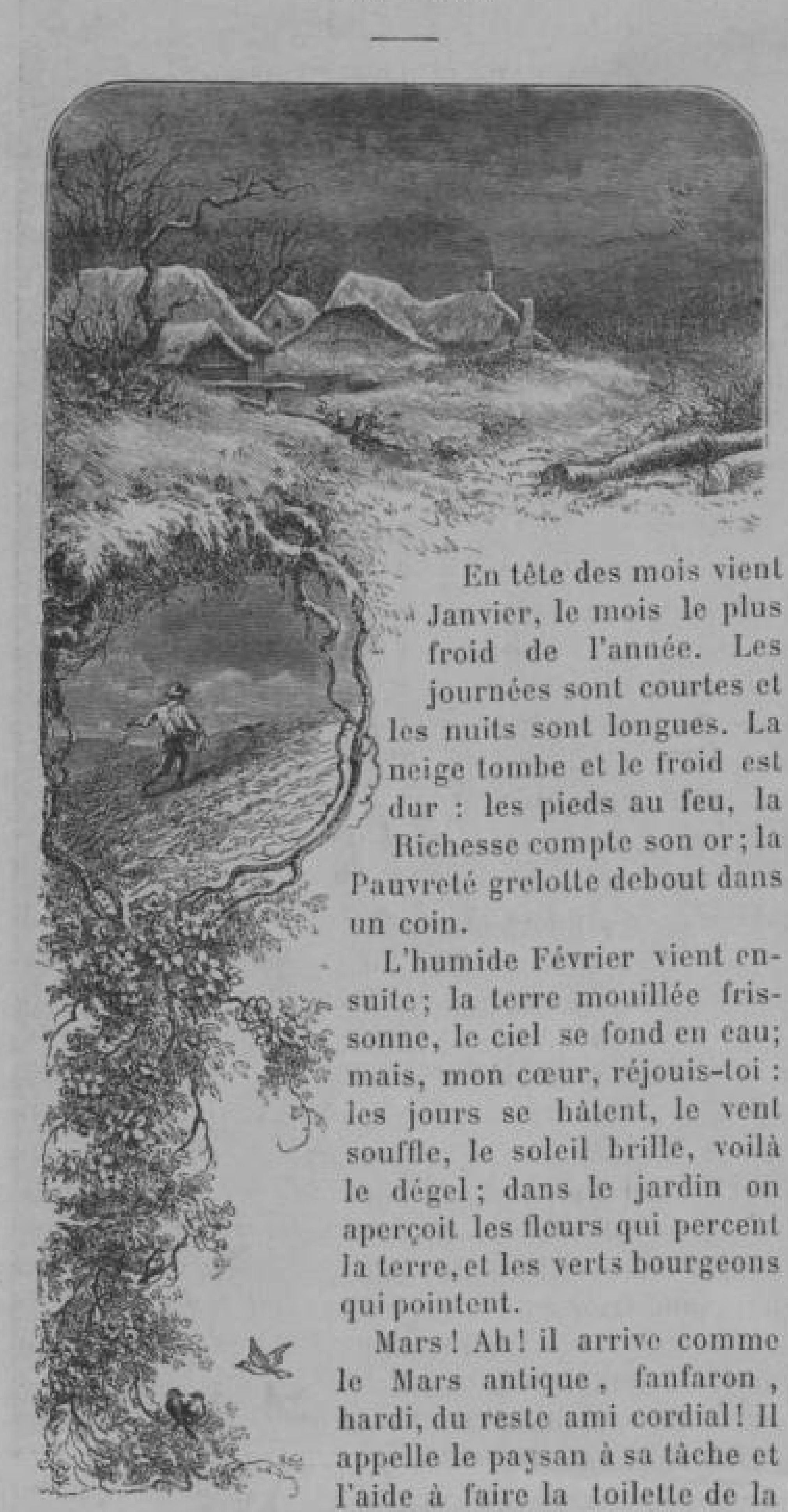
C'est bien ainsi que le sage joignait les mains, les doigts allongés pouce contre pouce; qu'il avait les jambes ployées et ramenées l'une sur l'autre, le pied droit posé sur le genou gauche. Voilà son front large et uni, sa coiffure composée d'une multitude de boucles courtes, la protubérance qui déformait un peu le sommet du crâne, enfin la touffe de poils blancs qui se trouvait entre les sourcils et qui a été indiquée sur le métal par une petite excroissance arrondie.

E. LESBAZEILLES.



Le Daïboudhs, statue colossale de Bouddha. (P. 264, col. 2.)

LES MOIS



En tête des mois vient Janvier, le mois le plus froid de l'année. Les journées sont courtes et les nuits sont longues. La neige tombe et le froid est dur : les pieds au feu, la Richesse compte son or; la Pauvreté grelotte debout dans un coin.

L'humide Février vient ensuite; la terre mouillée frissonne, le ciel se fond en eau; mais, mon cœur, réjouis-toi : les jours se hâtent, le vent souffle, le soleil brille, voilà le dégel; dans le jardin on aperçoit les fleurs qui percent la terre, et les verts bourgeons qui pointent.

Mars! Ah! il arrive comme le Mars antique, fanfaron, hardi, du reste ami cordial! Il appelle le paysan à sa tâche et l'aide à faire la toilette de la terre nourricière. Les agneaux sont nés, le grain est en terre à la garde de Dieu!

Avril arrive entre un coup de soleil et une ondée, avec un manteau de feuilles vertes, et un bouquet de fleurs qui s'entr'ouvrent; les oiseaux chantent à plein gosier, les abeilles bourdonnent sourdement; les arbres du verger sont blancs de fleurs; ce que Mars l'affamé a mis en terre, la tiède chaleur d'Avril le fait pousser.

Maintenant, c'en est fait de l'hiver : Mai s'avance tout fleuri; les oiseaux chantent, la pluie tombe, le soleil brille; la terre féconde a comme un délire de joie. O Seigneur! toi qui as donné une si belle couronne au printemps, nous te bénissons de toutes les grâces dont tu l'as paré!

Un pas encore; nous voici en été. Ici commence l'âge d'or de l'année. Juin marche à grands pas parmi les fleurs et la rosée. C'est le mois de l'arc-en-ciel; c'est le mois où le ciel est le plus pur, où l'on voit les plus brillants couchers de soleil. Tenez, entendez-vous le coucou? Entendez-vous le bruit joyeux de la faux matinale?

L'année a atteint toute sa splendeur : voici le brillant Juillet. L'on entend passer Dieu dans le grondement du tonnerre. Dans la campagne immense, jusqu'au déclin du jour, les paysans font les foins; la forêt donne une ombre plus épaisse, et les oiseaux chanteurs se taisent.

Août est arrivé! Regardez autour de vous, les champs de blé sont couverts d'une moisson dorée; les vaillants moissonneurs, le dos courbé, pas à pas s'avancent en ligne, la faux ou la faucille en main. Les glaneurs avec leur fardeau s'en retournent le cœur joyeux à la clarté de la lune d'août.

Septembre, riche en blé et en vin, est le neuvième des douze mois. La pomme rougit sur le pommier; la graine mûrit sur les arbres, sur les fleurs et sur les herbes. Le gland vert devient brun, les noisettes tombent comme la grêle.

Et maintenant l'été est fini; les teintes de L'automne envahissent toutes les branches; les jours sont brillants; l'air est tranquille; les brouillards d'Octobre s'élèvent sur la colline; la fougère penche la tête; la bruyère se flétrit, le duvet du chardon flotte en l'air comme une plume.

Novembre s'étale sombre et triste sur la terre, les nuages, les brouillards, les tempêtes voilent la face du ciel; les feuilles forment un tapis sous nos pieds; au-dessus de nos têtes les vents se lamentent d'une voix sourde. Entassez le bois dans l'âtre; sa lueur amie réjouit, comme un soleil, les jours les plus sombres.

Et voilà qu'insensiblement l'année est arrivée à son déclin; onze mois ont achevé leur course; et le triste Décembre ramène sur la terre l'époque qui donna naissance à notre Sauveur. L'année est finie. Que tous révèrent le Dieu grand et bon qui est le Père de l'année!

Mme Howitt.

Traduit de l'anglais par J. Girardin.



UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

XV

Un voyage périlleux.

Un matin, en sortant de notre cabine, il nous sembla que la goëlette se dirigeait vers une flotte de navires à l'ancre.

« Est-ce que nous allons nous trouver au milieu de toute une escadre de boucaniers! s'écria Jerry d'un air désespéré. On nous séparera, Harry! On fera de nous des mousses et nous n'aurons plus jamais de chances de nous enfuir. Mon Dieu! mon Dieu! et mon pauvre père, que deviendra-t-il?

— Eh bien! Jerry, répondis-je, je ne suis pas aussi sûr que vous que ce soient là des navires. Regardez attentivement. Ah! ils ont disparu! Attendez que nous remontions une autre lame. Les voici! Ils sont aussi immobiles que des clochers d'église. Ce ne sont pas des mâts de navire; mais des cocotiers et des palmiers, certainement. Ils poussent sur une de ces îles de corail qui sont fréquentes sous ces latitudes. Regardez bien, nous approchons. » J'apercevais alors une grève de sable, blanche, brillante. « Comme le ressac se brise sur le récif! Que cela paraît clair et luisant sur le profond Océan! Le terrain est si vert sous ces grands arbres et la lagune intérieure est si bleue! Le charmant endroit! quelle terre féerique! J'espère bien que nous y aborderons; cependant si nous devons y passer quelque temps, j'aimerais bien des vallées et des hauteurs pour diversifier le paysage. »

Tandis que nous parlions, nous approchions rapidement de l'île de corail. Le docteur vint nous retrouver et regardait comme nous. La goëlette marchait toujours et nous crûmes que nous allions dépasser cette terre. Quoiqu'il eût autant d'envie que nous de quitter les pirates, le docteur ne paraissait point partager notre désir d'être débarqués là. « Il fait horriblement chaud dans ces îles, on ne peut s'y garantir ni du soleil ni du vent. La nourriture n'y peut pas être variée et, si vert que le terrain paraisse d'ici, nous n'y trouverions rien, après y avoir mis le pied, qui ressemblât à une verte pelouse. »

Voilà ce qu'il nous disait, et cependant Jerry et moi nous étions tout disposés à en courir le risque, avec l'espérance de pouvoir, en tous cas, trouver quelque moyen de nous sortir de là. Au moment même où nous avions renoncé à l'espérance d'y aborder, la goëlette fut de nouveau ramenée près du vent. Elle ne s'était éloignée que pour éviter un récif, et, avançant sous le vent de la terre, elle mit en panne devant une ouverture du récif.

Le cœur nous battait fort, et nous ne doutions plus qu'il n'arrivât bientôt quelque chose, quoique personne ne nous en eût parlé. N'est-il pas étrange que nous ayons vécu si longtemps avec des hommes tout en demeurant si complétement isolés? On descendit un bateau. On y mit un baril de biscuit, un autre de viande salée, des hachettes, quelques vieilles toiles et enfin plus d'objets que je ne pourrais les compter ici. Alors le docteur fut appelé dans la cabine du capitaine. Après y avoir été quelque temps, il en remonta avec une figure plus satisfaite que nous ne lui en avions vu depuis longtemps. Puis on nous ordonna, à Jerry et à moi, d'entrer dans le bateau, où, à notre grand plaisir, nous fûmes suivis par le docteur. Comme on le suppose aisément, Vieux-Surley n'était pas d'humeur à se laisser abandonner; aussi, saisissant une occasion, sauta-t-il à côté de nous et se cacha-t-il immédiatement entre nos jambes sous le siége, comme s'il eût eu peur qu'on ne le ramenât à bord. Nous étions ravis d'avoir ce brave chien, mais nous craignions bien que quelques pirates, dont plusieurs s'étaient pris d'affection pour lui, n'insistassent pour le garder. Aussi fûmes-nous très-contents en voyant le bateau s'éloigner du navire.

Le bateau était conduit à la rame par quatre des pirates qui se dirigèrent vers le rivage. Il y a peu de personnes qui voudraient être débarquées au beau milieu du Pacifique, sur une île déserte; mais cette considération ne nous faisait en rien regretter de quitter cette triste compagnie. Seul le coq nègre, Tom Congo, nous fit ses adieux. Il était certainement ému à l'idée de se séparer de nous, mais nous ne pûmes lui témoigner notre reconnaissance qu'en lui disant à la hâte quelques bonnes paroles. Il nous regardait partir avec sa bonne face noire, lorsqu'il se retira précipitamment. Nous entendîmes le fracas d'une émeute violente qui éclatait sur le pont. Cris, hurlements et coups de pistolets s'échangeaient à profusion. C'était sans doute la sédition prévue qui éclatait. Nous ne nous trompions pas. Des gens de l'équipage s'étaient certainement mutinés contre le capitaine. Quelques-uns de nos rameurs voulaient revenir prendre part au combat, mais l'un d'eux, un vieillard, dit en branlant la tête : « Non! Que ces insensés se battent. A notre retour, nous verrons bien de quel côté nous nous mettrons. » L'avis avait une sagesse pratique que comprirent nos rameurs, et, calmant leurs passions, ils nagèrent vers le rivage.

Nous traversâmes rapidement le récif et le bateau toucha sur la plage, que nous trouvâmes composée de coquilles et de coraux brisés; elle s'élevait d'environ trois mètres hors de l'eau. Il est vraisemblable que, sans la mutinerie qui avait éclaté sur la goëlette, le bateau s'en serait retourné aussitôt après le débarquement des provisions destinées à notre usage; quoi qu'il en soit, les matelots, peut-être pour se donner une excuse de ne pas le faire, s'offrirent pour trans-

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107. 123, 139, 155, 171, 187, 199, 220, 235 et 250.

porter ces provisions à la place que nous choisirions pour dresser une tente sous les arbres. Nous choisîmes un endroit situé sous le vent d'un monceau de corail où avait poussé un bouquet d'arbres qui nous donnerait de l'ombre et près duquel coulait une source d'eau pure.

« Eh bien! s'écria un matelot comme ils venaient de terminer nos arrangements, que font-ils donc? » La goëlette s'étant rapprochée encore du récif, venait de descendre un autre bateau, en même temps qu'elle tirait un coup de canon pour rappeler celui qui nous avait apportés. Tous nous courûmes le plus vite possible à l'endroit le plus rapproché du canot, et nous vîmes qu'on y embarquait plusieurs personnes.

« Allons! portez-vous bien, compagnons; bon séjour ici! » Et le vieux Tom voulut absolument nous serrer les mains; ensuite ses compagnons et lui entrèrent dans leur canot et s'en allèrent. Nous ne fûmes pas fâchés, après tout, de voir disparaître peu à peu dans le lointain leurs désagréables visages. En passant près de ceux qui arrivaient, ils s'arrêtèrent un instant, échangèrent quelques mots et reprirent leur route. Nous examinions avec le plus vif intérêt le canot qui approchait pour voir ce qu'il nous apportait. Il était conduit par un des chefs et nous fûmes étonnés d'y apercevoir Silva. Il avait la tête penchée et, à son attitude, on voyait qu'il avait les mains liées derrière le dos. Mais il y avait de plus deux autres hommes. Nous regardions; mais comment en croire nos yeux! « Mon Dieu! c'est M. Brand! et, avec lui, Ben-Youl! s'écria Jerry plein de joie. Quel bonheur! Maintenant tout ira bien! » En même temps que lui, avec autant de plaisir que de surprise, je reconnaissais mon cousin Silas et le vieux Ben; quant à M. Mac-Ritchie, il avait l'air moins surpris que nous, et nous apprîmes alors que, tout le temps que nous avions passé à bord, il avait su que nos amis s'y trouvaient aussi, mais il avait eu ordre de ne pas nous le dire; il ajouta qu'autant qu'il l'avait pu savoir, c'était grâce à Silva que ni le cousin Silas ni Ben n'avaient été tués et que nous-mêmes nous avions été sauvés, mais qu'on les avait tenus en bas, pour qu'ils ne pussent pas savoir où on les débarquerait; et, pour ce même motif, on n'avait pas voulu nous laisser communiquer avec eux. Silva était encore porté à préférer cet arrangement par une autre raison : c'est qu'il ne voulait point, par leur présence, exciter la jalousie, la fureur des pirates, qui auraient fini par nous lancer tous à l'eau. Le fait est qu'il faut bien qu'il y ait eu un singulier concours de circonstances pour que nous ayons été ainsi épargnés par cette bande de bandits indisciplinés et cruels. Même à l'instant encore, nous n'aurions pas été étonnés de les voir revenir sur leurs pas et nous fusiller tous. Cependant, il faut bien reconnaître que les provisions qu'ils nous avaient laissées étaient la preuve que les intentions de plusieurs d'entre eux valaient mieux que la conduite de l'équipage, pris ensemble, ne nous l'avait fait supposer.

Enfin, le second bateau aborda. Il fallut presque apporter Silva à terre, tant il semblait souffrir; après lui, le cousin Silas et Ben débarquèrent. Nous courûmes à leur rencontre les embrasser de bon cœur, et ils parurent aussi bien heureux de nous revoir. On laissa le pauvre Silva, tout blessé qu'il était, debout sur la plage. On ajouta encore des barils et d'autres objets à nos provisions, puis les matelots, sans dire un seul mot à aucun de nous, s'éloignèrent à toute vitesse, ramant vers la goëlette.

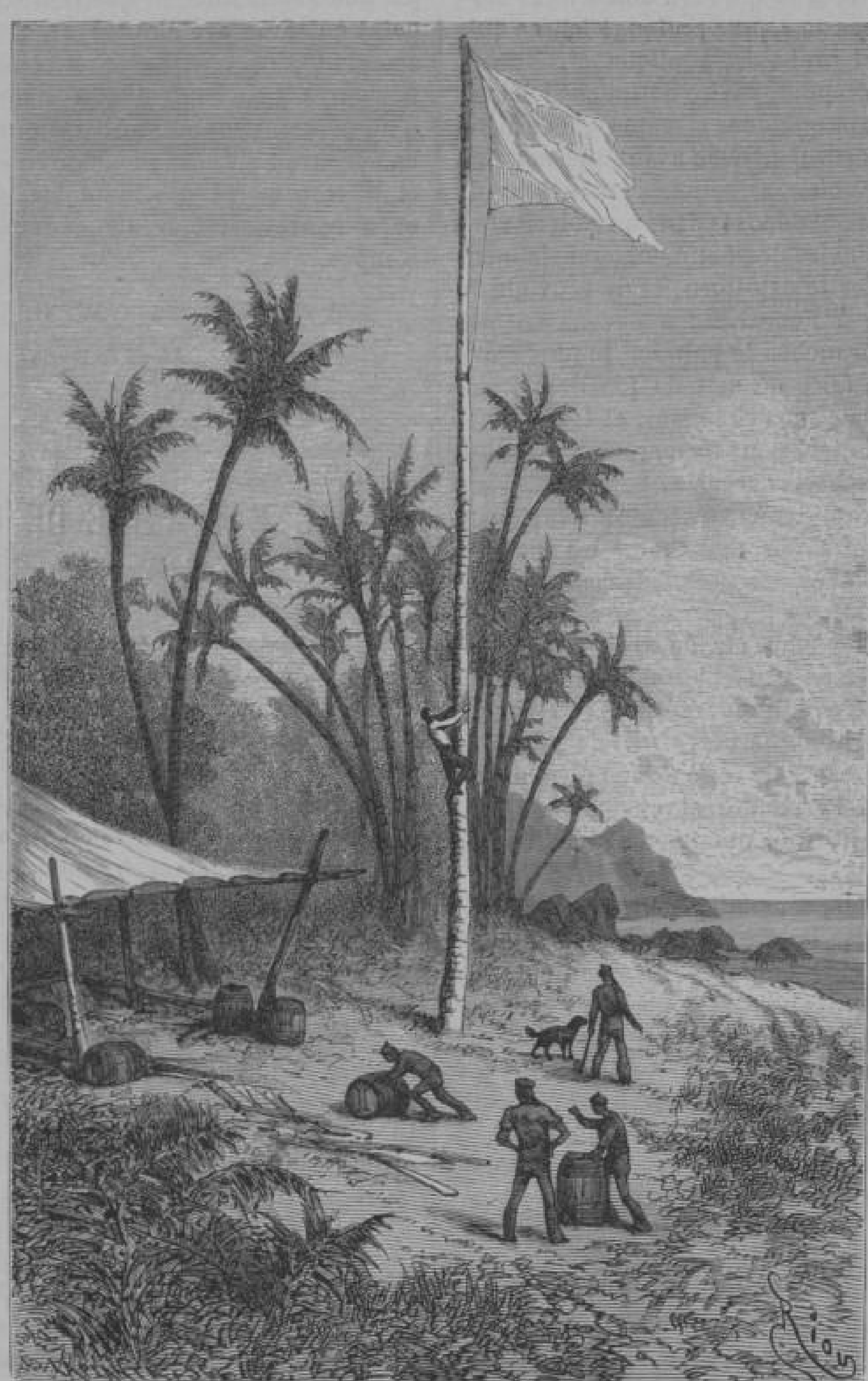
Dès qu'ils furent partis, nous allâmes trouver Silva et lui demandâmes ce qui s'était passé. La colère et l'indignation qu'il éprouvait, ajoutées à ses douleurs, l'empêchèrent d'abord de nous répondre. Enfin, après avoir frappé du pied la terre, il nous dit : « C'est en partie parce que je n'aimais pas à voir verser tant de sang, en partie à cause de la jalousie qu'avait le capitaine contre moi. Je découvris qu'il avait résolu de se débarrasser de moi. Je me tenais toujours sur mes gardes. Beaucoup d'hommes m'aimaient, avaient confiance en moi et me tenaient au courant de tous ses desseins. Quant à lui, il avait sans doute aussi ses espions, qui avaient capté la confiance de quelques-uns de mes partisans, et le capitaine découvrit que progressivement nous devenions les plus forts. Plusieurs des siens prirent occasion de votre débarquement pour m'accuser de vous avoir favorisés dans mes intérêts. Des paroles on en vint aux mains. Mes partisans se groupèrent autour de moi, mais plusieurs des hommes sur lesquels je comptais le plus avaient été envoyés avec vous dans le bateau. Ceux du capitaine nous chargèrent et, blessé, tout couvert de sang, je fus pris. Ils m'auraient tué de suite, si les miens n'avaient pas déclaré qu'au cas où l'on m'achèverait, ils feraient sauter le navire avec tout ce qu'il contenait. Je doute fort qu'ils eussent exécuté leur menace. Néanmoins, le capitaine consentit à me laisser la vie et à me débarquer avec vous, si les mutins promettaient de ne pas recommencer. Les lâches s'y engagèrent, et voilà comment je me trouve ici, aussi libre et aussi indépendant qu'aucun d'eux, abandonné pour partager le sort de ceux auxquels ils trouvaient que c'était faire une grande faveur que de ne pas les avoir tués!

— Eh bien! Silva, nous essayerons de vous traiter aussi bien que possible, dit le cousin Silas, en lui donnant le bras. Ici nous avons, pour vous soigner, un docteur que vous n'auriez point là-bas, et, comme nous comprenons parfaitement que c'est grâce à vous que nous vivons encore, nous n'épargnerons rien pour vous prouver notre reconnaissance. » En parlant ainsi, M. Brand s'acheminait avec lui vers l'endroit où nous avions commencé notre cabane.

Dans un coin, nous eûmes promptement rassemblé assez de feuilles et d'herbes sèches pour en faire

une couche. Nous étendîmes par-dessus un morceau de voile et fîmes ainsi un bon lit où l'on plaça Sylva. Le docteur Mac-Ritchie, après avoir examiné ses blessures, les lava et les pansa, mais il trouva qu'elles étaient assez sérieuses.

Silva avait eu la bonne attention de nous faire donner une scie, un marteau, des clous, tous les outils d'un charpentier et, d'une façon fort inattendue, il profitait de sa bienfaisance envers nous, car nous étions ainsi mis à même de lui construire un abri bien plus promptement que nous ne l'aurions pu sans cela. Du reste c'était le cousin Silas qui dirigeait tous nos travaux; et sans lui, je crois que nous nous en serions assez mal tirés. Chaque fois que notre courage s'abattait, il le relevait par sa résignation et sa gaieté. Il nous rappelait quelles actions de grâces nous devions à Dieu, malgré les duretés de notre situation présente, pour nous avoir retirés, la vie sauve, des mains de mécréants sanguinaires comme Bruno et ses associés.



Un grand drapeau flottait à la tête de notre mât. (P. 270, col. 1.)

Les nombreuses occupations nous avaient, les premiers jours, empêchés de demander comment il avait pu se faire que les pirates n'avaient pas massacré M. Brand et Ben,. lorsqu'ils étaient arrivés près de la goëlette. Voici ce qu'ils nous racontèrent à ce sujet : « Nous étions montés sur le pont sans avoir été signalés; les pirates furent d'abord si stupéfaits de nous y trouver, sans savoir comment nous étions venus, qu'ils ne pensèrent pas à nous jeter à l'eau. Cette surprise donna à Silva, qui nous avait de suite reconnus, le temps de combiner un plan pour nous sauver la vie. Il vint à nous, nous souhaita la bienvenue comme à d'anciens camarades, et il fit entendre aux autres que nous avions la mystérieuse puissance d'aller par tout l'Océan, suivant nos désirs, en nous plaçant sur nos manteaux ou dans des coques de noix de coco. Sur ce conte, les pirates nous firent une réception amicale, et jurèrent tous de ne nous faire aucun mal. Comme nous refusâmes cependant de nous lier par serment à leur fraternité, plusieurs d'entre eux soupçonnèrent qu'ils avaient été déçus par Silva. D'ailleurs, la vue de notre canot amarré à leur navire leur montra que nous n'étions point venus portés par nos manteaux. Il était trop tard; leur serment de ne pas nous faire de mal les avait liés et ils nous retinrent avec l'intention de se débarrasser de nous sur quelque île déserte comme celle-ci. Il est probable que, si nous étions arrivés quand Silva eut perdu son autorité, on nous aurait traités d'une façon toute différente.»

« Eh bien, monsieur Brand, nous sommes bienheureux que vous et Ben ayez été sauvés. Que deviendrions-nous sans vous? » s'écria Jerry.

En ce moment, je ne pus pas m'empêcher de lui prendre la main et de la lui serrer cordialement.

« Maintenant, dites-nous ce que nous avons à faire! ajouta Jerry.

— Il faut nous rendre aussi heureux que nous le pourrons, et réunir tout ce qui sera bon à nous servir d'aliments, en cas de séjour prolongé ici, ce qui, à mon avis, est fort probable, répliqua M. Brand. Rien ne s'oppose à ce qu'un navire ne touche ici dans quelques jours ou dans quelques semaines; mais aussi des mois se passeront peut-être avant que nous en voyions un. J'ignore où nous sommes, mais je crois que les pirates nous ont déposés dans un endroit éloigné de la route ordinaire des bâtiments qui viennent du nord pour doubler le cap Horn, et de ceux qui se dirigent à l'est ou à l'ouest. Nous devons ensuite dépouiller de ses branches le palmier le plus élevé de l'île et nous en faire un mât de pavillon. Puis, avec nos mouchoirs et nos chemises, et toute étoffe assez légère pour flotter, nous formerons le pavillon le plus grand que nous pourrons ».

Ce projet fut promptement exécuté; nous nous mîmes tous à coudre nos mouchoirs les uns aux autres et, le lendemain, un grand drapeau flottait à la tête de notre mât.

« Ainsi nous allons devenir de vrais Robinsons Crusoés, si nous demeurons ici aussi longtemps que vous le disiez, monsieur Brand, observa Jerry, pendant que nous travaillions à notre mât de pavillon. Mais j'avoue que l'aspect de cette île me plaît moins que celle de Juan Fernandez et que, si nous en avions le choix, j'aimerais mieux être dans l'autre que dans celle-ci.

— Je le comprends, répondit M. Brand avec bonhomie; mais, vous le voyez, Jerry, nous n'en avons pas le choix et nous devons nous contenter de rester où nous sommes. D'ailleurs si nous étions à Juan Fernandez, tout seuls, n'est-il pas vraisemblable que nous préférerions être sur le continent? En tout cas nous ferions bien, avant toutes choses, de dresser l'inventaire de ce que nous avons, et nous calculerons ensuite combien de temps nos provisions peuvent durer, afin de ne pas faire comme tant de sauvages, qui consomment en une journée tout ce qu'ils possèdent, quitte à jeûner le lendemain. »

Le conseil fut suivi. D'après notre calcul, les denrées que nous avions devaient nous durer quatre ou cinq mois; mais, en mangeant les oiseaux qui se trouvaient en quantité sur l'île, nous espérions pouvoir, s'il le fallait, faire durer nos provisions bien plus longtemps.

En outre, nous devions faire entrer en compte la noix de coco et quelques autres fruits, le poisson dont nous espérions prendre des quantités, car il abonde ordinairement auprès des récifs et des îles de corail dans l'océan Pacifique. Après le travail, nous nous asseyions tous ensemble sur la plage en avant de notre habitation et nous parlions de nos projets d'avenir. Ah! nous étions bien heureux d'avoir connu un homme comme le cousin Silas! Il nous donnait ses conseils, mais surtout il nous soutenait par ses exemples de patience et d'espoir, par sa foi en la providence d'un Dieu miséricordieux, par une bonne humeur que rien n'altérait. C'était au point qu'après avoir causé avec lui, notre sort me semblait plus enviable que redoutable, comme si nous avions été seulement obligés à nous contenter d'un pique-nique un peu trop prolongé. Le docteur en éprouvait aussi la bienheureuse influence, lui qui était trop porté à s'inquiéter, à devenir morose et à considérer l'avenir sous son jour le plus sombre.

A suivre. W. H. G. Kingston,

Adapté de l'anglais par J. Belin de Launay.

UNE SEMAINE DE LIBERTÉ

Une semaine de liberté!

Quelles riantes perspectives ces mots magiques faisaient apparaître à mes yeux!

Quels horizons enchantés dont j'entrevoyais d'un regard ébloui les mystérieuses profondeurs!

Dans mon ambition enfantine, je n'avais demandé qu'un jour, et ma mère m'en offrait sept.

Sept jours pendant lesquels, oiseau captif jusque-là, je pourrais sortir de ma cage, et voler aussi loin que mes ailes voudraient me porter!

Plus de barreaux, plus d'entraves, plus d'heures austères, plus de cloche importune, plus de règle, enfin!

Se lever et se coucher quand il plaît! Déjeuner et dîner à ses heures! Supprimer radicalement le thème latin, la version grecque, le papier, l'encre et les plumes, tout ce qui sent l'étude, même de loin!

Ne voilà-t-il pas de quoi tourner la tête à un enfant naturellement indocile, et pour lequel l'obéissance semblait un joug odieux?

Pour commencer, je me levai à dix heures, afin d'avoir le plaisir d'entendre sonner la pendule du salon, qui d'habitude réglait mon lever à sept heures.

Il est vrai que le soleil me souriait d'une façon si engageante, à travers les vitres, que j'avais grande envie de descendre au jardin; mais n'était-ce pas une satisfaction plus virile encore de se représenter le vieil Homère, ébranlé par la sonnerie sur son socle de marbre, et faisant la grimace, sous sa barbe de bronze, pendant que je jouissais de mes premières heures d'indépendance?

Ma foi! je n'ai rien à me refuser aujourd'hui.

Mettons ma veste de velours, cette superbe veste qui, les jours de grandes fêtes, retient sur moi tous les regards de la maison; tant on y redoute une tache ou un accroc!

« Hue! Grisaille (c'était le nom de mon ânesse)! En route, ma vieille! Et un temps de galop en l'honneur de cette belle journée! »

Je m'étais élancé fièrement en selle, mais je ne pus conserver longtemps mon héroïque tournure. Grisaille, mal bridée, mal sellée, et se sentant peu à l'aise, car je n'avais pas l'habitude de la harnacher moi-même, fut prise tout à coup d'un de ces accès d'opiniâtreté par lesquels ceux de sa race se déshonorent trop souvent.

Impossible de la faire avancer ou reculer! Prières, menaces, coups de fouet, rien ne pouvait vaincre son inflexible entêtement.

J'étais fort humilié; je suais à grosses gouttes, et, perdant la tête, je me retournai subitement et lui tirai la queue d'une façon inattendue, si inattendue, qu'elle en prit ombrage, et se lançant comme une folle à travers champs, par-dessus fossés et palissades, elle finit par me jeter sur un tas de pierres, d'où je roulai tout meurtri dans un ruisseau boueux. C'en était fait de ma veste et de mes plaisirs de la journée!

Quand je revins à la maison, le dîner était fini, le couvert enlevé.

D'après mes conventions avec ma mère, si personne n'avait rien à exiger de moi pendant cette bienheureuse semaine, je n'avais rien non plus à demander à personne. Il me fallut donc, à moi tout seul, m'organiser un frugal repas, très-insuffisant pour l'appétit robuste que je rapportais de ma promenade. Vingt fois, je fus sur le point d'appeler Louise à la cuisine, mais l'amour-propre me cria gare; j'allai au lit mourant de faim, et de peur aussi, je dois l'avouer, car j'étais habitué à une veilleuse, et ma veilleuse n'avait ce soir-là ni mèche ni huile.

« Allons, pensai-je en m'enfonçant sous mes couvertures, et en fermant les yeux pour ne pas voir l'obscurité, je m'y suis mal pris aujourd'hui, mais demain, oh! comme je vais m'amuser! »

Le lendemain arriva; à peine sorti de table, je courus chercher quelques amis, mais chacun avait des devoirs à faire, des leçons à apprendre, et je revins tout penaud à la maison. Ma mère travaillait dans la fenêtre, à sa place habituelle; les domestiques allaient et venaient de la cour au jardin; moi seul j'avais rompu ma chaîne, et de temps à autre je mettais le nez à la grille, pour montrer aux rares passants de la rue isolée où nous demeurions que j'étais mon maître, libre comme l'air, et qu'aucune attache n'entravait ma liberté.

Chose singulière! J'avais beau me répéter à mi-voix ces glorieuses assurances, je n'y trouvais pas tout le plaisir que je m'étais promis. Certes, il est agréable de se livrer sans contrainte à tous les exercices prohibés d'ordinaire : grimper aux arbres, se rouler dans le foin, escalader les plus hautes meules, exécuter avec Sultan des courses désordonnées à travers les plates-bandes du jardin, et y laisser mille empreintes triomphantes!

Ah! s'il pouvait neiger seulement, me disais-je, avec un soupir, en faisant la grimace au radieux soleil de juin! — S'il y avait de la glace sur le canal! Je patinerais, et l'on me défend toujours de patiner!

« Pourrai-je aller demain à la ferme? demandai-je à ma mère en lui disant bonsoir.

— Comme tu voudras, me répondit-elle d'un ton que je trouvai un peu froid. Tu sais bien que tu es libre. »

La voiture partait de bonne heure, et je me levai avant le jour, dans la crainte de manquer l'heure.

Comme c'est beau de voir l'aurore, le soleil levant, toutes ces choses rares, qui se passent d'ordinaire pendant que les enfants dorment encore dans leur petit lit! Que j'étais fier! D'où vient donc qu'à mesure que nous avancions sur la route, tout paraissait se décolorer à mes yeux : la luzerne fleurie, les champs de blé jaunissants, et jusqu'aux taillis pleins de chants d'oiseaux!

J'avais fait souvent cette course avec ma mère; oh! comme tout était plus riant quand je la sentais auprès de moi!

A la ferme, une grande contrariété m'attendait. Charlot, mon frère de lait, était allé porter une couveuse à deux lieues de là, et on ne comptait pas sur lui avant le soir. Comment employer mon temps jusqu'au passage de la voiture?

Ma nourrice se mit en quatre, l'excellente femme! Elle me servit un goûter pantagruélique : un fromage à la crème pour dix personnes, ses plus beaux fruits, du miel tout frais sorti de la ruche, et une galette à m'étouffer.

Mais c'est bien triste de manger seul, et ma digestion fut aussi mélancolique que l'avait été mon repas!

A mon grand étonnement, ce soir-là, quand je me couchai, je me surpris comptant sur mes doigts, et me disant avec un soupir : encore trois jours!

On était au samedi; ma toilette se trouvait en un triste état; j'avais perdu mes bretelles, la plupart de mes boutons, et j'avais au coude un immense accroc qui me rendait si honteux, que j'essayai de le raccommoder, comme je l'avais vu souvent faire à ma mère. Pendant qu'elle était à l'église, je pris ce qu'il fallait dans sa corbeille à ouvrage, et je courus m'enfermer dans ma chambre.

Ah! quelle peine pour enfiler l'aiguille, pour la retenir dans mes doigts inexpérimentés! Que de points inutiles venant s'amonceler les uns au-dessus des autres! Que de nœuds dans mon fil emportant

le morceau! Après deux heures d'un si dur travail (la sueur me coulait du front), je remis ma blouse. Hélas! quel triste résultat! L'accroc valait cent fois mieux que cette abominable réparation. La manche, devenue trop étroite, et mûre depuis longtemps, céda sous mes efforts, quand je voulus faire entrer mon bras, et la voilà complétement partagée en deux au-dessus du coude. C'était une manche courte!

Le dîner sonnait. Comment descendre en cet état? J'entr'ouvris doucement ma porte, et j'aperçus Louise qui traversait le corridor en portant la soupière fumante.

« Est-ce que M. René ne vient pas ce soir? demanda-t-elle. Faut-il l'appeler?

Comme elle se soucie peu de moi, pensai-je avec amertume! Personne ici n'a l'air de songer que je suis un pauvre enfant manquant de tout.

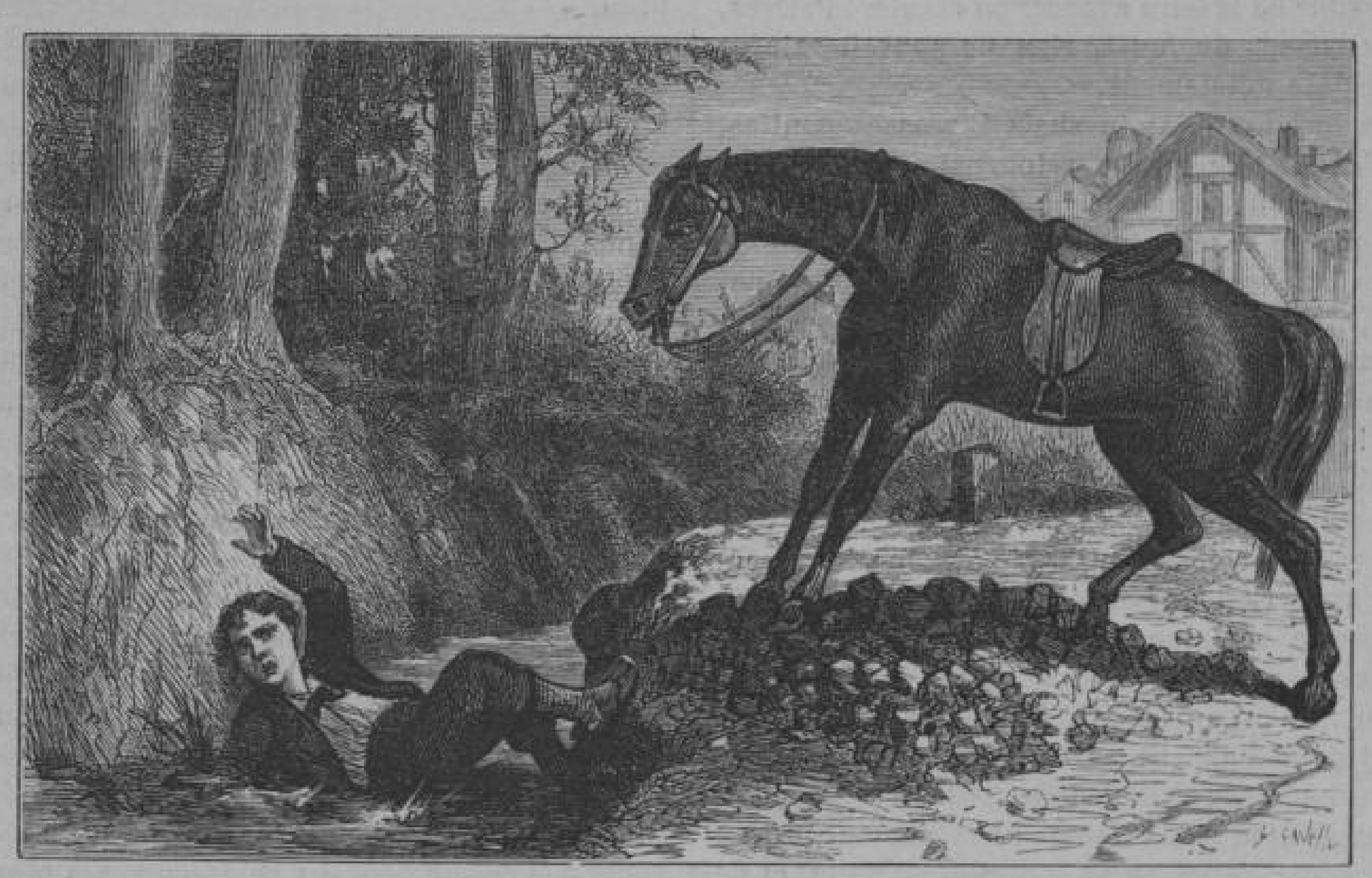
La nuit était venue, les étoiles s'allumaient au ciel; dans le jardin, la lune brillait sur le sable des allées. Je restai longtemps accoudé à ma fenêtre.

« Je ne puis pourtant pas me coucher sans lui souhaiter le bonsoir, me dis-je tout bas. Ce serait la première fois!

— Mais elle verra que j'ai pleuré, » murmurait l'orgueil.

La lutte ne fut pas longue.

Cinq minutes après, j'étais dans les bras maternels, et, tout en pleurant, je disais mes petits chagrins, depuis le commencement de cette cruelle semaine, mes déceptions, et la pire de toutes, la crainte de n'être plus aimé.



Je roulai dans un ruisseau boueux. (P. 271, col. 1.)

— Ne le dérangez pas, répondit ma mère. S'il reste dans sa chambre, c'est que cela lui convient. »

Je mourais de faim. J'entendais au-dessous de moi, dans la salle à manger, le cliquetis des cuillers et des fourchettes. Par la fenêtre ouverte montait jusqu'à moi, avec le parfum de la clématite et du jasmin, l'odeur bien plus appétissante d'un fricandeau à l'oseille.

« Madame, demanda Louise quelques instants après, faut-il garder de la tarte aux cerises pour M. René? »

La tarte aux cerises! Tout ce que j'aimais le mieux! Louise savait faire une pâte si délicate! Et le jus donc! Ce jus vermeil et savoureux! Je sentais les larmes monter à mes yeux (n'oubliez pas que je mourais de faim).

« C'est inutile, répondit ma mère d'un ton qui me parut cruel. Emportez le reste à la cuisine. »

Là, ma mère sourit du plus tendre des sourires. « Pauvre cher enfant, dit-elle en me caressant le front et les cheveux, j'ai voulu te faire connaître ce que serait à ton âge cette liberté que tu prisais si fort! Il ne faut pas se presser pour jouir de ses droits. Le temps le plus heureux de la vie, souviens-t'en bien, est celui où l'on n'a encore que des devoirs à remplir. »

Dès le lendemain, je repris avec bonheur ma vie d'écolier, mon règlement, les heures de travail qui me rendaient les récréations plus douces, et, toutes les fois qu'il m'arrivait de trouver l'obéissance pénible, je retournais en arrière, et je repassais d'un coup d'œil ma semaine de liberté.

MARIE MARÉCHAL.



Un cavalier se dressait gigantesque et immobile. (P. 275, col. 2.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

II

La migration des peuples.

La lampe était allumée et la marmite retirée du feu quand nous entrâmes. Le père et la mère d'Alak, leurs cinq enfants en bas âge et leurs trois principaux serviteurs étaient assis autour de la marmite fumante, et chacun à tour de rôle y plongeait son écuelle de bois vernissé.

« Chien! dit le chef à son fils lorsqu'il entra, voilà que tu t'es encore attardé! »

Parlant ainsi, il se leva en retroussant sa manche. Il me prit une forte envie de me sauver, car je pensais que dans la distribution de soufflets qui allait être faite, je ne serais pas oublié. Mais loin de là: quand le père d'Alak m'aperçut, il se radoucit subitement et redescendit sa manche sur son bras nerveux et bronzé.

« Hé! dit-il, c'est Djani, notre jeune hôte! Depuis que Djani est dans notre pays, tout le yort prospère. Djani porte certainement bonheur au yort. Assieds-toi ici, à ma droite, mon jeune hôte, et si tu n'as pas d'écuelle, va prendre une de celles qui sont accrochées au treillis de la maison. Et toi, Alak, je te pardonne, mais n'y reviens plus. »

Je remerciai le chef de mon mieux et Alak vint s'asseoir à côté de moi, d'un air assez maussade, ce qui ne l'empêcha pas de manger bravement.

« Quel arc est celui-ci? et quel couteau, me dit le chef en regardant mon équipement. Je les reconnais: ils étaient dans la part de butin que Témoudjine a emportée des Taïdjigod, puissent les démons les poursuivre sur la lande!

— C'est Keuktché qui m'a donné cela, répondis-je en me rengorgeant.

— Ah! Keuktché t'aime bien, reprit le chef, et tu es bien heureux de passer tes journées avec ce grand saint! Mais, dis-moi, t'a-t-il instruit dans l'usage de la pierre à pluie, ou des formules magiques? Commences-tu à deviner un habile sorcier et sais-tu un peu parler avec les esprits?

— Keuktché ne m'a rien dit de tout cela, répondis-je, et ma religion me défend de penser à ces choses. Keuktché m'a conseillé d'être brave et cou-

1. Suite. — Voy. page 257.

rageux et d'apprendre avec soin à manier mon cheval et mes armes. Il m'a aussi demandé le nom des rois, des chefs et des tribus de mon pays et des pays voisins que je connais.

— Oh! dit le père d'Alak en clignant de l'œil d'un air malin et en me regardant en dessous, je sais, je sais! Les disciples des sorciers n'ont pas besoin de dire. Tu en sais long, Djani! »

Puis tout à coup il reprit brusquement,

« C'est égal! si Keuktché veut que même les enfants de quinze ans soient prêts à suivre la charge, c'est qu'il se prépare des choses extraordinaires. Les présages annoncent des temps prodigieux, Keuktché le sait, Keuktché le dit. Nous verrons des choses qu'aucun homme n'a encore vues et de grands événements sont proches!

— Oui, ils sont proches, dit une voix forte et mâle, et nous sommes là pour les regarder en face! »

L'homme qui parlait ainsi entra, en se courbant et en levant le pied par-dessus le seuil, et tira la porte d'osier derrière lui.

« Salut, fils de Nagho-Baïane, salut Boghordji[1] le Brave, s'écria le père d'Alak en se levant pour aller à la rencontre du nouvel arrivant.

— Salut, Baïsongar, salut, chef d'un de mes clans, répondit l'homme d'une voix retentissante, en prenant les deux mains du père d'Alak. Et toi, femme de Baïsongar, et toi son fils, et vous ses serviteurs, et toi jeune hôte étranger, salut aussi. »

Parlant ainsi, il alla s'asseoir à la place d'honneur où Baïsongar le conduisit. La femme versa du kymyz à chacun et Boghordji commença par en avaler coup sur coup deux amples rasades.

Ce Boghordji le Vaillant était un homme de haute taille, aux épaules larges, au cou puissant, aux bras vigoureux. Sa figure hâlée et haute en couleur respirait la franchise; à tout instant il riait largement, et les lèvres épaisses de sa grande bouche découvraient ses dents blanches comme du lait. Il avait des yeux étroits et une mine de lion. Ses cheveux pendaient en quatre nattes des deux côtés de ses joues et son menton était rasé; sa moustache bien graissée se terminait en pointe. Toute sa carrure était celle d'un homme vaillant. Il était vêtu d'un *bagaltak*[2] et chaussé de bottes à hauts talons. Il avait à la ceinture une dague et un sabre à lame droite, large et courte. Son arc et son carquois lui pendaient sur la cuisse, et la seule marque de luxe qu'il eût était un sifflet d'argent orné de corail et une broche garnie d'argent et supportant une plume de faisan attachée à son bonnet.

« Qu'y a-t-il donc, Boghordji, mon frère aîné? dit le père d'Alak.

— Il y a, mon frère, que les Taïdjigod, furieux de leur dernière défaite, ont fait un traité avec les Khorlass et que des tribus étrangères, les Baïaghod, les Mergued Bakhanes et même les Tatars se sont jointes à eux. Ils réclament de nous le seul Témoudjine, et si on ne veut pas le livrer, ils disent qu'ils nous extermineront tous et qu'ils mettront tout à sac, tentes et troupeaux. »

Baïsongar se mit dans une bruyante colère.

« Livrer Témoudjine! s'écria-t-il. Depuis quand voit-on des tribus comme les Aroulad livrer un chef qu'elles ont choisi librement, un chef du sang des Kiot Bordjiguène[1], un descendant du Loup bleu et de la Biche blanche, un homme possédé par les esprits et qui connaît les secrets du monde visible et invisible. Si nous faisions cela, Keuktché enverrait les cent quarante-quatre fléaux, le tournis aux moutons, la morve aux chevaux, la gale aux chiens, les maux d'entrailles aux enfants.

— Il ne faut pas le livrer! il ne faut pas le livrer! s'écria Alak. Il faut hacher les Taïdjigod. »

Son père lui lança un soufflet pour lui apprendre à parler devant les grandes personnes sans être interrogé, et poursuivit avec véhémence.

« Je ne suis pas un savant, je ne sais me servir ni de la pierre à pluie, ni du tambour magique. Je ne connais ni les sorts, ni la magie, ni les invocations des esprits. Mais il va se passer de grandes choses, on a vu des apparitions, et des miracles se sont manifestés. Il y a un mois, on a vu un rayon lumineux de neuf couleurs sur Deligoun Bouldak et un voyageur qui revenait du Tibet m'a dit qu'une licorne avait été vue sur le mont Potala faisant neuf génuflexions du côté du nord. Ah! si Keuktché voulait parler.

— Oui, dit Boghordji, ceci n'est pas une simple incursion. Il faut que les Taïdjigod périssent, ou nous. Depuis assez longtemps ils nous persécutent.

— Qui ne nous a persécutés et opprimés? s'écria Baïsongar. Quelle revanche faut-il que nous prenions sur les Chinois, qui ont fait tant de mal à nos pères, et quelle vengeance devons-nous tirer des gens de la Chine noire, qui nous ont pris de force des peuples liés à nous par la parenté? Tout le monde se moque de nous. Le gouverneur des Oïgours, l'empereur roi des Kéraïtes, l'empereur d'or des Chinois et le khan des Naïmanes sont prospères et puissants. Nous, pauvres nomades, nous comptons pour rien. Et pourtant, nos pères disent que du temps que les Han régnaient sur les Chinois, du temps que nos peuples s'appelaient *Khiounnou*, du temps du Loup bleu, la terre tremblait devant nos armes; et les quatre-vingt-un mille peuples se prosternaient devant nos noires bannières! »

Disant ces mots, il se mit à pleurer abondamment au souvenir des exploits de ses pères et de la gloire des empereurs des Khiounnou.

1. Boghordji fut un des meilleurs généraux de Gengiskhan, et son ami le plus fidèle.

2. Vêtement rembourré de coton ou d'étoupes qu'on porte sous la cotte de maille. On appelait ce vêtement *gamboison* en français du moyen âge.

1. *Kiot Bordjiguène* signifie « les Avalanches aux yeux fauves. » C'était le nom de la famille de Gengiskhan.

Quand Alak vit pleurer son père, il fondit en larmes, et quand je vis pleurer Alak, je ne restai pas en retard et je me mis à pleurer aussi. Les autres enfants et les serviteurs nous imitèrent, et la mère d'Alak poussa de grands cris, suivant la coutume des femmes. A ces cris, les chiens qui étaient dehors répondirent par des hurlements et des aboiements, auxquels se joignirent les aboiements et les hurlements de tous les chiens du yort, et les chevaux se débattant dans leurs entraves, les bœufs et les moutons dans leurs parcs, les chameaux à leur attache, commencèrent un grand vacarme. C'était une désolation générale.

Boghordji, se dressant de toute sa hauteur, jeta son bonnet par terre et se mit à trépigner de colère. Baïsongar, sans cesser de pleurer, donna coup sur coup trois soufflets sur la nuque d'Alak; au quatrième, mon ami se baissa si à propos que je reçus le soufflet à lui destiné sur l'oreille, ce qui me causa immédiatement un grand bourdonnement dans la tête.

« Crapaud ! s'écria Baïsongar. N'as-tu pas honte? ne rougis-tu pas de rester ici comme un œuf de tortue, pendant que les bêtes dehors font un tel vacarme! As-tu perdu toute pudeur? Veux-tu sortir bien vite pour rétablir l'ordre parmi le bétail et lui rassurer le cœur. »

Alak se précipita hors de la maison et je m'élançai derrière lui.

C'était la nouvelle lune, mais il y avait du brouillard, de sorte que les rayons de la lune, perçant mal le brouillard, donnaient à toutes les choses un aspect étrange. Cinq ou six des serviteurs de Baïsongar, sortant d'une tente voisine où ils couchaient, regardaient de tous côtés pour voir ce qu'il y avait. L'un d'eux vint me regarder sous le nez, tenant sa hache d'armes à la main; quand il me reconnut, il interpella les autres qui mettaient déjà la flèche sur la corde de l'arc, ou dégaînaient leurs sabres, croyant à une incursion des Taïdjighod. Alak et moi, nous décrochâmes nos fouets et, aidés des serviteurs, nous allâmes mettre l'ordre parmi les bestiaux. De loin, les bœufs paraissaient de vrais monstres dans le brouillard lumineux.

« Il faut d'abord faire taire le taureau gris, me dit Alak. C'est toujours celui-là qui commence. Va-t'en au parc à bœufs, moi je vais m'occuper des chevaux. »

C'était le keutch des guerriers. (P. 277, col 1.)

Je sifflai les deux chiens *Bars* et *Alaga* qui étaient les meilleurs pour les bœufs.

« Méfie-toi du gris, me cria encore Alak, il frappe de la corne! »

J'entrai dans l'enclos en excitant Bars et Alaga et en faisant claquer mon fouet. De loin, j'entendais Alak qui parlait aux chevaux.

« Allons, mon chéri, allons, mon sucré, ce n'est rien! rassure ton petit cœur. Tiens bon, mon héros! » et autres paroles tendres comme on en dit au bétail. Je me mis à haranguer les bœufs de mon côté, en leur distribuant des coups de fouet, pendant qu'Alaga et Bars leur mordaient les jambes et que je faisais faire des voltes à Saïn Boughouroul pour éviter les coups de cornes des plus récalcitrants. Je terminais ma besogne et je sortais de l'enclos, quand Alak arriva sur moi à fond de train. Le tumulte était apaisé. Mon ami se pencha de mon côté, botte à botte avec moi et me mit la main sur le bras; je sentis que sa main tremblait.

« Regarde là-bas, me dit-il à voix basse, regarde du côté de la butte de Deligoun Bouldak. »

Je levai les yeux et je ne pus retenir une exclamation.

Allahou Ekber, dis-je à demi-voix et je récitai la *fatha*[1] en m'inclinant sur le pommeau de ma selle.

Au-dessus de Deligoun Bouldak et semblant partir de la montagne de Keuktché à côté de laquelle rayonnait la lune, une grande lueur ovale brillait au milieu du brouillard. Elle était de neuf couleurs différentes. La butte elle-même était éclairé comme en plein jour. Dans le ciel, au-dessous de la lueur, se déroulait une longue bande frangée, couleur de sang. La butte paraissait grande comme une montagne, un cavalier se dressait gigantesque et immobile. Il me parut comme un démon effrayant et le tremblement qui avait saisi Alak me saisit moi-même.

La vision dura quelque temps, le temps de battre le lait en beurre, puis elle s'effaça graduellement; le

1. Le premier verset du Coran.

cavalier disparut le premier, puis la lumière aux neuf couleurs, puis la lune qu'un nuage noir vint voiler, puis la grande bande rouge. Alors seulement la parole nous revint.

« Eh bien, me dit Alak, as-tu vu? Et tu as entendu les prodiges dont parlait mon père !

— Écoute, lui dis-je : Keuktché m'a dit que quand on verrait des apparitions sur Deligoun-Bouldak, les temps seraient accomplis et qu'il arriverait des choses extraordinaires. »

Nous revînmes tous deux à la maison au moment où Boghordji en sortait. Il monta à cheval, nous donna deux petites tapes d'amitié sur la joue et nous souhaita le bonsoir de sa voix franche et sonore, puis il disparut rapidement dans les ténèbres. Quand nous fûmes sous la tente, à la lueur de la lampe, je vis qu'Alak était très-pâle. Baïsongar, nous voyant ainsi effarés, saisit tout de suite Alak dans ses bras.

« Fils, dit-il vivement, qu'as-tu? Il ne t'est pas arrivé de mal, j'espère? »

Nous rassurâmes Baïsongar qui était tout ému et nous lui racontâmes ce que nous avions vu. Il entra dans une grande perplexité. Néanmoins il se mit à dérouler les feutres pour coucher, et nous dit :

« Mes enfants, couchez-vous. Nous penserons à ces choses plus tard. Toi, Djani, il est trop tard pour que tu chevauches dans la montagne, au milieu de ces prodiges. Tu coucheras ici. Ce que le Tengri et les esprits préparent, nous le verrons bien; nous sommes des hommes et nous avons avec nous Témoudjine contre les ennemis visibles et, contre les ennemis invisibles, Keuktché est là-bas! Bonsoir fils, bonsoir Djani, et dormez bien. »

A ces mots, nous nous étendîmes côte à côte sur un tapis de feutre, sans nous faire prier. Les naukers sortirent pour aller à leur maison. La mère d'Alak coucha les autres enfants et suspendit le plus petit, qui avait un an, dans son berceau, auquel elle imprima un mouvement de va-et-vient. Baïsongar, ayant visité ses armes, apprêté son carquois et mis son arc et son sabre à sa portée, en cas d'incursion des ennemis, souffla la lampe et se coucha. Un instant après, nous dormions tous.

De bon matin, je montai à cheval avec Alak, après avoir pris congé de Baïsongar et de sa femme. Le temps était magnifique, la plaine couverte d'herbes frissonnait à la brise matinale. On entendait de tous côtés les clochettes du bétail qui partait pour le pâturage, les sifflets et les claquements de fouet des jeunes gens et des bergers. Voilà que nous aperçûmes de loin une grosse troupe de gens qui venaient droit sur nous; ils étaient tous armés en guerre et avaient le fer au bout de la lance; les flammes de leurs lances étaient jaunes. Du plus loin que nous les vîmes, l'inquiétude nous saisit; nous pensions que c'était quelque parti des ennemis. Mais, un instant après, Boghordji, suivi d'une vingtaine d'autres chefs, passa au galop et nous cria joyeusement :

« Voici nos confédérés les Ouriengkhanes qui viennent nous rejoindre! »

La troupe des Ouriengkhanes passa devant nous. Elle était conduite par un chef monté sur un cheval gris, coiffé d'un bonnet de forme conique, vêtu de jaune, le sabre au côté et un étendard à la main. Ses cavaliers étaient bardés de fer et bien armés. Je demandai quel était ce chef; Alak me répondit :

« C'est Djelmé le tueur de tigres, le compagnon de Témoudjine. » Mais derrière les Ouriengkhanes en venaient encore d'autres; à leur tête s'avançait un cavalier monté sur un cheval bai clair, coiffé d'un casque à têtière, vêtu de rouge, l'épée au côté, l'arc sur les épaules et tenant une lance dont la bannière était rouge. Une cinquantaine de cavaliers marchaient sous ses ordres.

« Celui-ci est Guidang chinois, le Manggoude, qui a vaincu trois rois Kitad, me dit Alak; il demeure dans des bois inaccessibles, où l'on trouve l'ours pie et le wolverenne. »

A la suite de ces Manggoudes des bois venait un cavalier monté sur un cheval bai brun. Il était vêtu de bleu et coiffé d'un bonnet de renard noir; sa cotte de mailles était blanche et doublée de fourrure noire. Son visage, fortement basané, avait une expression grave et majestueuse; il chantait des chants de guerre que répétaient les cavaliers qui le suivaient, était armé d'un sabre et d'un arc, et tenait une lance à laquelle était attachée une queue de yak blanche.

« Celui-ci, me dit Alak, c'est Moukhouli le Sage, chef des Djelaïrs. Il est l'ami de Boghordji et sa parole est remplie de sagesse. »

Puis je vis s'avancer un tout jeune homme, monté sur un cheval d'une beauté merveilleuse, qui avait une étoile au front et dont la queue et la crinière étaient blanches. Ce chef était pauvrement équipé, vêtu d'une tunique de cuir et coiffé d'un bonnet de peau de loup. Il était armé d'un arc et d'un sabre, et tenait à la main une lance à flamme bleue. Huit cavaliers, bien montés et armés, mais misérablement vêtus, marchaient derrière lui.

« Je ne connais pas ce guerrier, dit Alak. Il a la mine fière et modeste d'un héros.

— C'est Djébé le Loup[1], de la tribu des Bessed et du clan des Djissoud, dit un des naukers. Il vient des pâturages du Tsaïdam, au bord de la mer Bleue, où ils élèvent ces beaux chevaux. Quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il est déjà connu pour sa prudence et sa valeur. Sa tribu est nombreuse; il n'a sans doute amené que ses propres serviteurs. »

Les troupes de cavaliers se succédèrent ainsi, enseignes déployées, au milieu d'une forêt de lances. Derrière elles, on entendit le grincement aigu des

1. Djébé, le meilleur des généraux de Gengiskhan, le vainqueur de la Khalka et le conquérant de la Russie.

roues de chariots, le bourdonnement confus des cloches pendues au cou des chameaux, des grelots attachés au cou des poulains, le trépignement des bœufs, le beuglement des vaches, le bêlement des moutons et des chevreaux, les aboiements des chiens, les cris des femmes, des enfants et des esclaves qui maintenaient l'ordre dans les troupeaux à grand renfort de coups de sifflet et de claquements de fouets. C'était le *keutch*[1] des guerriers qui arrivait derrière eux. Les chameaux portaient de chaque côté les longs rouleaux de feutre dans lesquels étaient empaquetés les treillis et les grillages des maisons. Sur d'autres étaient attachés des filets dans lesquels ballottaient les malles, les marmites; au milieu de tout ce bagage au cliquetis discordant, pendaient, assis dans des sacs de crin bourrés de foin, les enfants en bas âge dont les têtes s'agitaient par l'ouverture des sacs et qui sortaient leurs petites mains et s'accrochaient aux harnais. Les femmes dans les chariots ou à cheval et quelques-unes avec l'arc et le carquois en sautoir, portaient les enfants à la mamelle dans les bras, ou attachés derrière le dos sur la planchette du berceau dont la courroie leur passait sur l'épaule. Les enfants plus âgés couraient deci delà, montés sur les poulains qu'on voulait habituer à la selle, ou sur les juments laitières. Des esclaves et des bergers, montés sur les plus mauvais chevaux, couraient en excitant les chiens sur les flancs du keutch et maintenaient l'ordre parmi le bétail avec leurs perches et leurs lacets. D'autres esclaves et des pauvres avaient enfourché des bœufs; très-peu tiraient les chameaux par la bride, s'en allant tristement à pied. Les jeunes filles étaient montées sur des chevaux fringants et paradaient, l'arc ou le fouet à la main. Quelques-unes, assises sur de beaux chameaux, s'occupaient de polir leurs bijoux et de se faire quelque ornement, ou de jouer du violon et de se répondre par des chants alternés où elles célébraient la gloire de leur tribu. Etant un nomade moi-même, j'étais habitué à marcher avec mon clan quand il se déplaçait de son kichlak à son yailak, mais je n'avais pas encore vu de keutch aussi grand, ni venant de si loin. Il y avait bien de quatre à cinq mille guerriers, de dix à onze mille non-combattants et plus de cent cinquante mille têtes de bétail. C'était un grand peuple bariolé qui bourdonnait confusément sur la lande, au pied de la montagne. On n'en voyait pas la fin. En tête des guerriers, les timbales sonores battaient en mesure

Je vis en face de moi un homme. (P. 278, col. 2.)

1. *Keutch* signifie tout ce que le nomade emmène avec lui dans ses migrations; c'est l'équivalent de notre mot algérien « smala ».

la marche de chaque tribu, et les clairons, fiers et graves, sonnaient la mesure des timbales et dominaient le vacarme du keutch qui grouillait derrière les héros.

Mon âme fut saisie de joie et d'admiration.

Plusieurs guerriers des clans campés à Deligoun Bouldak étaient à cheval à côté de nous et parmi eux Baïsongar et le grand Soubéguetaï Baghatour. La mère d'Alak était venue rejoindre son mari, portant sur le dos son plus jeune enfant, attaché dans le berceau, et sur sa selle, devant elle, sa petite fille Tchagane, qui avait six ans et était plus belle que le jour. Elle me faisait toujours penser à l'absente, ma petite sœur Aïcha.

D'autres jeunes gens avaient suivi Boghordji, d'autres Témoudjine. Chacun tenait à honneur de recevoir nos confédérés et d'aider les chefs de famille à débrouiller leur keutch. Les guerriers qui reconnaissaient dans la troupe des arrivants un ami, un hôte, un compagnon d'armes ou de chasse, galopaient à sa rencontre pour le saluer, et lui serraient les deux mains. Peu à peu, tous nos peuples étaient montés à cheval, pour faire honneur à nos alliés. A mesure que les clans arrivaient, ils nous saluaient de leur cri de ralliement et nous répondions par le nôtre : *Ourdjane, ourdjane!* qui est le cri des Kiot Bordjiguène. Nos clairons sonnaient et nos cymbales battaient au passage des drapeaux la marche des Kiot Bordjiguène. En entendant cette fanfare éclatante, grave et joyeuse à la fois, mon cœur se dilatait et me sautait dans la poitrine; du bout de la botte je battais la mesure dans mes étriers. Alak chantait l'air des clairons. A chaque nouvelle troupe, c'étaient des acclamations.

« Ah, mes héros! ah, mes braves! ah, mes faucons! Hardi, les Ouriengkhanes, les bonnes lances! Ah, mes jeunes gens, mes frères! bien venus dans notre sentier, les Bessed, les fins tireurs! Hardi les hommes de la terre des herbes! Hardi les trappeurs de zibelines! Honneur aux preneurs de marmottes! Tiens bon, mes braves! ah, mes vaillants! ».

Et mille autres cris d'amitié, d'encouragement et de bienvenue. J'étais transporté d'enthousiasme et Alak était rouge jusqu'aux oreilles. Il criait de bon cœur et son père à côté de lui était si content, qu'il ne lui donna pas un seul soufflet. Il me semblait que mon âme suivait chaque nouvelle bannière, et j'aurais donné ma vie pour chevaucher derrière un des drapeaux qui défilaient fièrement devant nous. L'une après l'autre, les troupes de jeunes gens passèrent, jetant au ciel et aux échos de la montagne les éclats de leurs clairons, les roulements de leurs timbales, le trépignement des sabots de leurs chevaux, le cliquetis de fer et d'acier de leurs armures, de leurs carquois, de leurs sabres et de leurs lances. Puis vint la grande et joyeuse rumeur du keutch bariolé. Quand tout ce peuple eut passé, je ne pus me retenir et je m'écriai à haute voix :

« *Allahou Ekber!* gloire à Dieu, le fort, le puissant; louange à Dieu, le maître des mondes!

— Que dis-tu là? me demanda Baïsongar.

— Je proclame la gloire du Tengri, répondis-je, qui a tellement accru notre nation et la puissance de notre khan Témoudjine.

— Tu es un bon fils, s'écria Baïsongar, en me donnant une tape sur l'épaule. Puisse le Tengri t'envoyer un esprit protecteur. A présent, toi et Alak et vous autres jeunes gens, courez vite mettre ces chevaux au pâturage et occupez-vous de traire les juments pour que nous ayons du lait à donner à nos hôtes. Moi, je vais choisir un mouton gras et un cheval de trois ans, pour leur faire un festin. Il n'y aura pas de fête aujourd'hui, jusqu'à ce que tout le monde ait trouvé des emplacements pour les bêtes et pour les maisons. Il faudra que nous partagions équitablement avec eux le côté du soleil et le côté de l'ombre. »

Alak et moi nous partîmes aussitôt. Nous regrettions bien un peu qu'il n'y eût pas de fête le jour même, mais, d'autre part, tout ce mouvement nous amusait extraordinairement et nous pensions aussi à tirer de l'arc, quand nous aurions fini de traire les juments. Quand nous eûmes fini et que les seaux de cuir furent remplis de lait écumant, Alak partit avec les serviteurs pour rapporter le lait, et me promit de ne pas s'attarder et de revenir au galop. Je restai seul et mis pied à terre. De loin, je voyais la poussière et j'entendais la vague rumeur des Keutch qui allaient chercher leur campement et leurs pâturages dans la plaine.

Il me vint tout de suite l'idée de prendre mon arc et de l'essayer. J'ouvris mon carquois : il contenait vingt-quatre flèches, les unes à fer à quatre pans pour la guerre, les autres à fer plat pour la chasse, et l'une d'entre elles le bois orné de peintures et la pointe barbelée. Je me réjouis de voir ces jolies flèches fines et droites, avec leurs pointes luisantes et leurs encoches garnies de corne. Je saisis l'arc, je mis mon brassard et mon doigtier, je plaçai mes pieds d'équerre, je tendis le bras gauche, je posai les deux premiers doigts de la main droite sur la place d'encoche et je ramenai vivement le bras en arrière sans plier le poignet et en levant le coude. Mais l'arc était si dur, qu'il me fut impossible de ramener la corde jusqu'à mon oreille, ni même jusqu'à mi-chemin. Je pris alors une poignée de beurre dans mon sac à provisions et je frottai vigoureusement les branches de l'arc pour l'assouplir, puis j'essayai de nouveau; mais je ne réussis pas beaucoup mieux : je n'amenai la corde qu'à deux pouces devant mon nez.

Voyant cela, je me dépitai et je m'assis sur une pierre, le visage dans mes mains et en pleurant. Tout à coup je sentis qu'on me touchait l'épaule, je me redressai et je vis en face de moi un homme que je n'avais pas entendu arriver. L'homme était monté sur un magnifique cheval pommelé et vêtu d'une

grossière tunique de cuir; son bonnet était en peau de renard noir et sa ceinture était ornée de clous et d'étoiles d'argent. Son arc pendait sur la cuisse. Il avait à la ceinture un sabre court à large lame droite et à poignée de corne incrustée d'argent. Son fouet à manche garni de clinquant était accroché à l'arçon de sa selle, et il caressait les naseaux de Saïn Boughouroul qui paraissait le connaître et lui faisait grande fête.

Le visage de cet inconnu était le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu. Il inspirait la crainte et le respect, encore plus que celui de Keuktché. Son teint était très-blanc et son nez très-long. Sa moustache brune était légèrement relevée et découvrait les coins de la bouche. Mais ce qu'on voyait tout de suite dans ce visage, c'était le front et les yeux. Le front était large, majestueux et les sourcils remplis d'autorité. Les yeux étaient étranges, grands et d'une couleur grise tirant sur le fauve, comme les yeux des aigles, des tigres et des lions. Quand ces yeux redoutables vous regardaient, on se sentait comme percé jusqu'au cœur : il me semblait que ces yeux fauves, que ce regard clair fouillaient tous les secrets de mon âme et qu'on ne pouvait pas mentir devant des yeux pareils, ni leur désobéir. L'homme avait, avec cela, les mouvements puissants, lents et sûrs de l'aigle qui plane ou du lion qui marche.

Il me parla d'une voix douce, un peu sourde et qui avait parfois des éclats, comme une trompette qu'on voudrait sonner tout doucement. Je me levai et, croisant mes mains dans l'attitude du respect, je m'inclinai profondément devant lui.

« Fils, me dit-il, pourquoi pleures-tu?

— Père, répondis-je, je pleure parce que je n'ai pas la force de tendre cet arc.

— La force vient du cœur et va dans les bras, me dit l'inconnu. Prends ton arc et encoche une flèche. »

J'obéis. L'inconnu me montra un aigle qui planait au-dessus de nos têtes.

« Tire cet aigle, me dit-il, et abats-le!

— Je ne puis pas, répondis-je. Je ne suis pas assez fort. »

Il me regarda bien en face. Je sentis ma poitrine se dilater.

« Tire, je le veux! » reprit-il.

Mes bras étaient comme du fer. Je ramenai d'un coup la corde jusqu'à l'oreille et je lâchai la place d'encoche en pliant le poignet. La corde sonna, l'arc vibra, la flèche fendit l'air et le grand aigle, glissant obliquement, tomba sur le sol à vingt pas de moi, les ailes étendues.

L'inconnu ne dit pas un mot. Il cingla son cheval d'un vigoureux coup de fouet, franchit un large fossé et disparut sur la lande. Après son départ, je me prosternai par neuf fois en récitant le tekbir, et, saisissant mon arc, je lançai une seconde flèche aussi aisément que la première. Je compris que cet inconnu avait en lui quelque chose d'extraordinaire et de miraculeux, et, pénétré d'admiration, j'arrachai deux plumes de l'aile de l'aigle, et je les passai dans le rebord de mon bonnet, en commémoration de ma rencontre avec le cavalier aux yeux fauves. Ensuite j'allai embrasser Saïn Boughouroul, qui hennit joyeusement.

A suivre. LÉON CAHUN.



LE COLISÉE

Il faut vraiment s'étonner de la diversité étrange avec laquelle se manifestent les mêmes sentiments chez les différents peuples, et des aberrations où peuvent s'égarer, dans certains pays et chez certaines races, les plus nobles aspirations du cœur humain. Les combats de gladiateurs, qui tiennent une si grande place dans la vie des Romains, ont eu une origine religieuse ; et c'est pour plaire aux dieux autant que pour amuser le peuple que les empereurs Flaviens ont élevé le Colisée.

Dans les premiers temps de son histoire, Rome ne connaissait point les gladiateurs. Mais à côté d'elle vivaient les Étrusques, race bien plus anciennement civilisée que les rustiques habitants du Latium; et c'est de chez eux que lui était venue presque toute sa civilisation, ses arts, et beaucoup de ses rites religieux. Les Étrusques étaient très-pieux, mais pieux à leur manière : ils avaient une religion sombre, avec des dieux terribles, et des rites affreux et sanglants ; la terreur était le fond de leur piété. L'un des cultes les plus vieux de la race humaine, celui qui a créé la famille et fait le lien des sociétés antiques, le culte des ancêtres, était chez eux atroce. Ils honoraient beaucoup les morts, mais parce qu'ils en avaient grand peur : pour eux, les morts étaient des espèces de démons malfaisants, ou du moins exigeants, redoutables, affamés d'offrandes et de sacrifices, et prêts à se venger si l'on oubliait de leur en offrir. Le sang, et surtout le sang humain, était l'offrande la plus agréable : on eut donc l'habitude d'immoler des esclaves sur la tombe des morts. On fit plus. Comme les funérailles étaient une cérémonie pompeuse et que chacun rendait aussi magnifique qu'il pouvait, on imagina de faire de ces immolations un spectacle : les victimes,

au lieu d'être immolées comme du bétail, se battirent : les combats de gladiateurs furent créés.

C'est 264 ans avant l'ère chrétienne que d'Étrurie cette mode passa à Rome. Deux patriciens, Marcus et Decimus Brutus, aux funérailles de leur père, donnèrent au peuple le spectacle d'un combat de gladiateurs. Cela devint bientôt une cérémonie obligée des belles funérailles; et il arriva que plus d'un riche Romain légua par testament une somme destinée à célébrer ainsi ses obsèques. Des jeux funèbres, l'usage des gladiateurs passa à tous les jeux, c'est-à-dire aux fêtes publiques. Or il y en avait beaucoup à Rome : fêtes religieuses, fêtes civiles, fêtes politiques, fêtes de famille, tout était public; tout était sacré; tout était l'occasion pour les gens riches d'offrir au peuple les spectacles que la loi et la religion ordonnaient.

Rien n'était aussi agréable aux Romains que les jeux du cirque, c'est-à-dire les massacres. Combats de bêtes, combats d'hommes et de bêtes, combats d'hommes les uns contre les autres, rien ne plaisait mieux à ce peuple qui traitait de barbares les autres nations : cela est triste à dire, mais il ne s'amusait bien que quand des hommes souffraient pour l'amuser.

Aussi l'on se figure à peine aujourd'hui ce que devinrent, à Rome et dans les provinces, les combats de gladiateurs. D'abord on fit combattre des captifs, des condamnés à mort; puis des hommes libres firent métier de gladiateurs, et il y avait des écoles où on les instruisait; plus tard on vit des chevaliers, des sénateurs descendre dans l'arène : et l'empereur Commode lui-même ne dédaigna pas, pour amuser le peuple, d'assommer de sa main quelques centaines de pauvres diables dans l'arène du Colisée; il combattait dans le costume d'Hercule, avec la massue et la peau de lion. Ce n'étaient plus des couples, des bandes, c'étaient des armées de gladiateurs qui se mêlaient parfois dans cet immense champ clos; plusieurs milliers d'hommes se massacraient devant le peuple enthousiasmé. Il y avait aussi des naumachies, c'est-à-dire que certains amphithéâtres pouvaient, par des canaux, remplir d'eau promptement leur arène; et alors des galères armées combattaient sur ce nouveau lac.

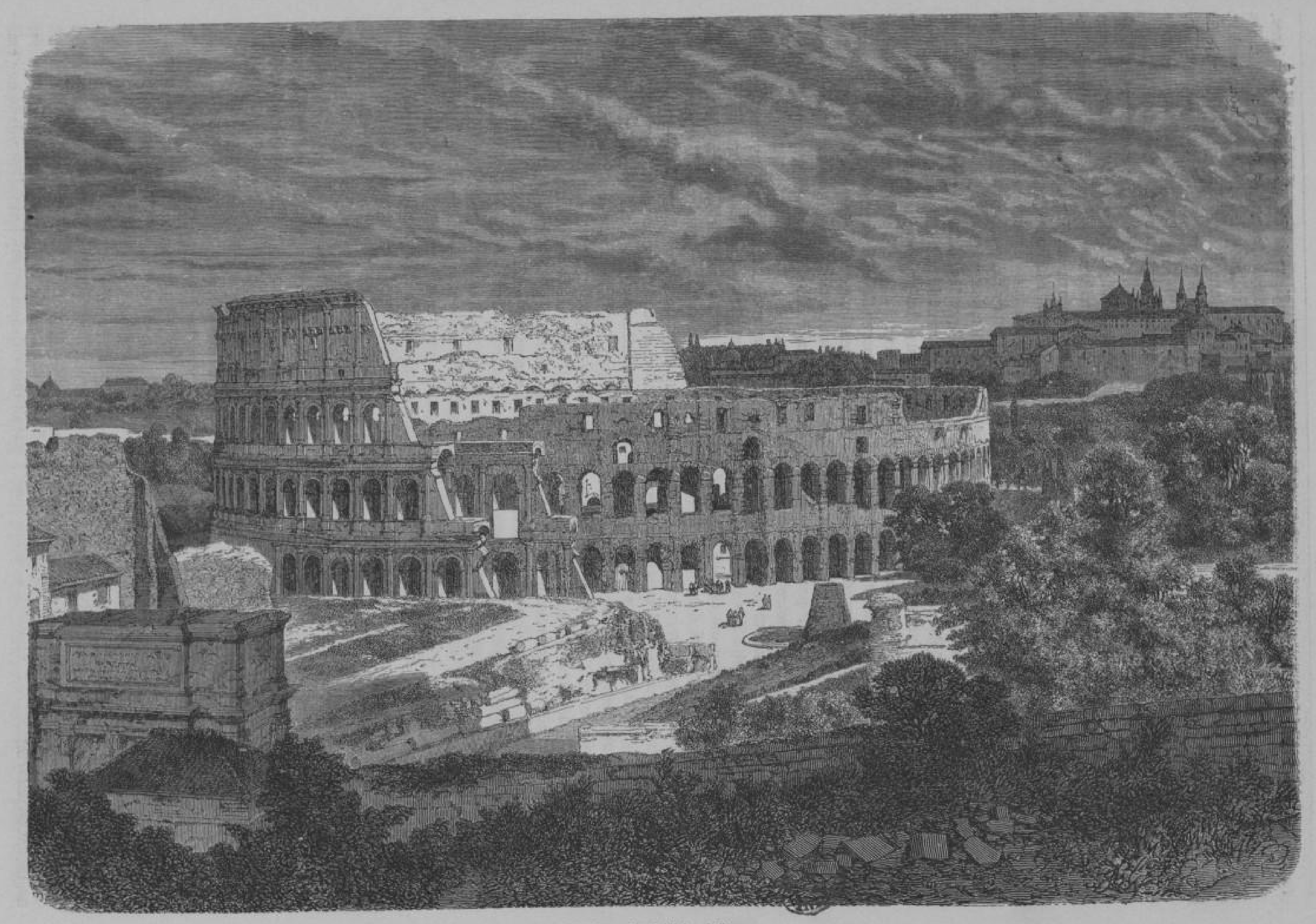
L'élève des gladiateurs était devenue un art, une science : des grands seigneurs, des entrepreneurs habiles, l'empereur lui-même en possédaient des troupes. Il y en avait de vingt espèces : le Dimachère, qui combattait avec deux épées; l'Andabate, qui se battait en aveugle, avec un casque qui lui cachait les yeux; l'Exédaire, qui montait un char de guerre gaulois; l'Hoplomaque, qui portait l'armure complète; le Laqueator, qui n'avait d'autre arme qu'un nœud coulant pour étrangler son adversaire; le Mirmillon, armé à la gauloise; le Rétiaire, qui, tête nue, sans armure, ayant seulement un trident et un filet de pêcheur, combattait le Secutor armé en guerre, lui jetait son filet, et le frappait de son trident; le Thrace, qui se battait nu, armé d'un couteau et d'un petit bouclier; le Samnite, le Bestiaire, qui luttaient avec les bêtes féroces : il y en avait de toutes armes, de tous pays, de tous emplois. On avait poussé l'entente de ce spectacle jusqu'aux dernières limites de l'art.

C'est vraiment une chose remarquable de voir comment ces jeux de gladiateurs étaient entrés profondément dans les mœurs de tous les peuples. Non-seulement les empereurs, non-seulement le peuple de Rome, foule oisive et malsaine, composée du rebut de toutes les races, mais les nations des provinces, profondément différentes par leur passé, leur religion, leurs mœurs, toutes, en devenant romaines, avaient adopté les gladiateurs. La Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Orient, la Grèce elle-même, qui jusque-là n'avait connu que les nobles combats des athlètes, toutes les provinces eurent des amphithéâtres : pas une ville ancienne qui n'en construisît un, pas une ville nouvelle qui ne se fondât sans cet édifice nécessaire. On frémit presque en songeant à ce que ce goût féroce consomma de vies humaines. Un jour Claude, pour l'amusement du peuple, donna sur le lac Lucrin une naumachie où dix-neuf mille gladiateurs périrent.

L'usage des gladiateurs dura à Rome au moins sept siècles; et telle était la différence des idées antiques avec les nôtres que, pendant cette longue période, à peine quelques âmes délicates furent-elles révoltées de l'inhumanité de ce spectacle. Rien ne semblait plus naturel. Ces gladiateurs, volontaires, passaient devant la loge impériale, abaissaient leurs armes, et criaient joyeusement : « Salut, César, ceux qui vont mourir te saluent! », et ils allaient mourir. Pourtant parmi ces empereurs il y eut des hommes bons et sages, des philosophes, des Titus, des Trajan, des Marc-Aurèle; parmi ces sénateurs qui siégeaient aux premiers bancs, il y avait des gens humains et éclairés, élevés dans la douceur et la délicatesse helléniques. Eh bien! tous criaient, trépignaient, approuvaient les coups, demandaient du sang; les Vestales elles-mêmes, les vierges consacrées à la déesse du feu, n'hésitaient point, avec tout le peuple, à faire le signe de mort au vaincu qui demandait grâce, en retournant le pouce, *pollice verso*.

Le christianisme eut grand'peine à abolir les jeux du cirque; il n'y réussit que tard, et peut-être jamais complétement : l'invasion barbare, en détruisant l'empire, put seule en effacer les dernières traces. Et cependant les chrétiens étaient descendus dans les amphithéâtres, leur sang avait souvent rougi l'arène au temps des persécutions, et les peuples avaient souvent crié dans les villes ameutées : *Christianos ad leones!* — Les chrétiens aux lions! — Plus d'un a subi le martyre dans l'enceinte du Colisée.

C'est en effet dans la dernière partie du premier siècle de notre ère que Vespasien commença, que Titus continua, que Domitien acheva ce gigantesque amphithéâtre, qui, de leur nom de famille, s'appela



Ruines du Colisée, à Rome.

l'amphithéâtre Flavien : le nom de *Colosseo*, dont on a fait Colisée, date du VIIIe siècle. Le Colisée est le plus grand édifice de Rome antique, et certainement le plus imposant par sa masse et le plus saisissant par ses souvenirs.

« Chacun sait, dit un des voyageurs qui l'ont le mieux vu et compris, que, dans les jeux de l'inauguration de ce théâtre, qui ont duré cent jours, six mille bêtes fauves, plus de quatre mille gladiateurs furent immolés; et chacun regrettera que l'on ne puisse retracer les scènes qui ont animé cet étrange édifice, lorsque, de l'an 1060 à l'an 1310, les Frangipani, les Annibaldi s'étaient cantonnés et soutenaient des siéges dans cette roche creusée, transformée en château fort par les luttes féodales. On compulserait en vain les Bollandistes pour leur demander les noms des martyrs chrétiens égorgés dans l'arène, et les historiens pour savoir au juste si le théâtre contenait cent mille spectateurs ou n'en pouvait recevoir que quatre-vingt mille. Je ne préciserai pas mieux que le premier venu des annalistes l'obscur couloir où Lucilla voulut faire poignarder l'empereur Commode, son frère, par Quintianus; enfin je ne citerai que pour mémoire le tournoi du Colisée en 1332, et le tremblement terrestre de 1381, qui lui laissa la caducité des ruines. Cependant il serait curieux de pouvoir décrire l'hôpital qui fut, au moyen âge, organisé dans les alvéoles de cette énorme ruche, idée bizarre entre toutes. On se laisserait entraîner bien loin s'il fallait énumérer les mutilations infligées à l'œuvre des Flaviens pour en dérober les matériaux, raconter en détail les utiles réparations de Pie VII, les maladroites restaurations de Léon XII, les travaux de Grégoire XVI, enfin les reconstructions mieux entendues de Pie IX, qui nous permettent de grimper jusqu'à la dernière plate-forme de cette montagne concave, dont les flancs circulaires ont cent cinquante-sept pieds de haut. »

R. du Coudray.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

XVI

Séjour dans l'île.

Au bout d'une semaine, nous nous trouvâmes parfaitement installés dans notre nouvelle habitation. Silva gagnait des forces, ses blessures se cicatrisaient et nous étions tous en excellente santé. Alors nous commençâmes à mieux examiner notre île. Nous calculâmes que, d'une extrémité à l'autre, elle pouvait avoir, en ligne droite, de 20 à 25 kilomètres.

Après nous être construit, avec des arbres, des branches et les voiles que les pirates nous avaient laissées, un abri aussi sûr qu'il était possible, je fis avec Jerry quelques voyages d'exploration dans l'île, ces excursions ayant toujours pour but de découvrir quelque nouveau moyen de subsistance.

La lagune fourmillait de poissons et nous aurions été très-contents d'ajouter ce mets à notre ordinaire qui était peu varié, mais nous n'avions pas d'hameçons à mettre au bout de nos lignes. Ce fut Silva, après son complet rétablissement, qui nous en fabriqua avec des clous à la manière des Polynésiens. Il nous fallut encore faire deux petits canots avant de pouvoir pêcher, les poissons qui s'approchaient du rivage n'étant pas bons. Mais à partir du moment où nos canots furent lancés à l'eau, le poisson frais ne nous manqua plus; nous en fîmes sécher au soleil et même saler, à l'aide du sel que nous obtenions en faisant évaporer l'eau de mer dans de petits bassins que nous creusions sur le rivage.

Mais ce dont nous étions assez mal fournis c'étaient des ustensiles de cuisine; notre marmite et notre casserole surtout s'usaient très-vite. Silva nous fit voir comment nous pouvions nous en passer pour faire bouillir notre poisson. Quand il eut réuni une certaine quantité de fort belles herbes, il se mit à nous tresser un grand panier et il y réussit assez pour que ce panier, une fois rempli d'eau, n'en laissât plus échapper une goutte. Alors il y mit le poisson; puis, allumant du feu, il y chauffa plusieurs grandes pierres; dès qu'elles étaient chaudes, il les jetait dans son panier; quand elles se refroidissaient, il les retirait avec un bâton fourchu. Ainsi, à force de pierres chaudes, il maintenait l'eau bouillante et cuisait complétement le poisson.

La découverte d'une tortue que fit Ben-Youl sur la plage où ces animaux venaient déposer leurs œufs, augmenta encore nos ressources. Nous en prîmes un grand nombre en les retournant sur le dos, et nous en fîmes une telle provision, que nous ne risquions pas d'en manquer jusqu'à l'année suivante.

Il suffisait pour les conserver longtemps vivantes de les couvrir d'une couche d'algues bien mouillées et de les tenir à l'ombre.

Nous avions taillé des degrés jusqu'au sommet de notre mât de pavillon, et jamais un jour ne se passait sans qu'un de nous y grimpât plusieurs fois pour épier s'il n'y avait pas quelque bâtiment en vue. De temps à autre nous parlions de construire un canot pour nous porter jusqu'à quelque autre île, ou peut-être même jusqu'au continent de l'Amérique du Sud. C'était le dessein de Silva. Il affirmait avoir vu des oiseaux voler dans cette direction. Plusieurs ne s'arrêtaient point sur notre île, circonstance qui le persuadait, disait-il, que la terre n'était pas éloignée. M. Brand désapprouvait ce projet. « Sans boussole, disait-il, sans savoir de quel côté chercher la terre, c'était une entreprise trop hasardeuse dans une em-

[1] Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 187, 199, 220, 235, 250 et 267.

barcation aussi frêle que celle que nous pouvions bâtir.» Silva n'en continuait pas moins d'en parler et de se fâcher tout rouge quand personne ne semblait d'avis de l'essayer.

Les semaines et les mois se succédaient. Silva écoutait d'ordinaire les avis de M. Brand, et se conduisait très-bien. De fait, nous avions oublié qu'il avait été pirate et qu'il avait participé à d'atroces entreprises; cependant j'ignore s'il avait complétement dépouillé le vieil homme; j'en doute même : je veux dire que je crains que, si un pirate eût touché à notre île, il n'eût pas refusé d'y prendre du service. Un jour qu'il faisait très-chaud, Jerry et moi l'accompagnâmes dans une excursion le long du rivage, quand tout à coup il nous dit qu'il aimerait à se baigner. Nous allâmes un peu plus loin, le laissant se déshabiller, et alors, trouvant l'eau très-engageante, nous résolûmes de nous baigner aussi. Nous étions alors assez éloignés de lui et, comme nous étions à moitié déshabillés, nous nous aperçûmes que la marée montait, ce qui nous fit reporter nos habits plus haut sur la grève.

« Sans ces horribles requins, j'aimerai bien à m'en aller nager loin de la côte, me disait Jerry.

— Ah oui ! mais l'existence de ces monstres suffit pour nous empêcher de rien faire de pareil, repris-je. Ici, je crois que nous sommes assez en sécurité; mais il nous faut ouvrir les yeux, je vous en réponds. » Nous étions à l'intérieur d'un récif où les requins ne pouvaient pas venir.

Tout en causant, nous vîmes Silva s'avancer lentement dans l'eau, et nous pensâmes qu'il allait se baisser et se lancer à la nage. Au lieu de cela, il mit un pied en avant, puis un autre à côté et sembla essayer de les retirer; puis il abaissa un bras, ensuite un autre. Comme il ne nous paraissait pas y avoir aucun danger, nous nous jetâmes à l'eau et nous nageâmes quelque temps en nous amusant beaucoup. En revenant à terre, nous cherchâmes Silva des yeux et ne l'aperçûmes nulle part. Que pouvait-il être devenu? Nous nous rhabillâmes au plus vite et courûmes le long de la plage jusqu'à l'endroit où il avait été. Ses vêtements y étaient, mais on n'y voyait aucune trace de lui. Nous poussâmes des cris, mais on n'y répondit pas. Pleins d'inquiétude, nous courûmes à notre habitation pour prier le cousin Silas et Ben-Youl de venir nous aider dans nos recherches. M. Brand était parti dans une direction opposée; mais Ben rentra après que nous l'eûmes attendu quelque temps. Quand il eût écouté notre récit, il monta dans son canot et nous partîmes tous les trois, en longeant la côte, pour l'endroit où nous avions une dernière fois vu Silva. En approchant, nous aperçûmes le docteur, l'appelâmes et lui apprîmes ce qui était arrivé. Les vêtements de Silva désignaient exactement la place où nous avions à le chercher; mais, craignant qu'un requin ne l'eût emporté, nous avions peu l'espoir de retrouver son cadavre. Comme nous arrivions au rivage, Ben s'écria : « Le voici, pauvre garçon! Qu'est-ce qui peut le retenir ainsi? » Nous priâmes le docteur de venir voir, et Jerry, sautant à terre, lui donna sa place dans le canot. Arrivé près de lui, le docteur s'écria : « C'est un monstrueux poulpe, une pieuvre, un horrible polype qui s'est emparé de lui. Pauvre garçon! la terrible mort qu'il a dû avoir On peut aisément comprendre ce qui est arrivé. Silva aura marché sur le céphalopode qui l'aura saisi dans ses longs et puissants tentacules et, l'enveloppant peu à peu de ses horribles embrassements, l'aura attiré sous l'eau. Quelle force doit posséder ce monstre! car Silva était un homme très-fort et incapable de céder sans résistance. » Le docteur, entraîné par sa passion pour l'histoire naturelle qui lui faisait un instant oublier ce que ce spectacle avait d'effroyable, continuait sa dissertation touchant le poulpe sur le cadavre même de notre défunt compagnon. Nous pensâmes ensuite à retirer le cadavre de l'étreinte du monstre. Nous revînmes à terre couper de longs bâtons pour l'attaquer; mais, quand nous nous retrouvâmes dans le canot à la même place, le poulpe et le corps du pirate avaient disparu.

Cette terrible catastrophe m'émut profondément. M. Brand en fut aussi très-affecté quand nous la lui eûmes racontée. Dans un si petit nombre de personnes, séparés comme nous l'étions de toutes relations avec nos semblables, la perte de l'une d'elles ne peut être que très-sensible. Nous fûmes plusieurs jours à nous en remettre.

Au bout de quelque temps, M. Brand lui-même se remit à nous parler de la possibilité de construire un canot suffisant pour essayer de nous tirer de là: Ce qui nous semblait le plus malaisé, c'était d'emporter assez d'eau et de combustible pour faire cuire notre nourriture. Quant aux provisions, nous étions loin d'en manquer. Jerry suggéra l'idée de remplir d'eau toutes les noix de coco que nous pourrions rassembler, et cette idée ne me sembla pas mauvaise; mais, avant tout, il fallait s'occuper de construire l'embarcation.

Pendant ce temps, nous continuions nos observations du haut de notre mât de pavillon.

Une après-midi, j'aperçus un point sur l'Océan; il devenait de plus en plus grand. Le cœur me battait tout en le regardant; enfin, je n'en pouvais plus douter : c'était un canot muni d'une grande voile. Il approchait de l'île, vers une pointe située à environ 1600 mètres de notre demeure. J'appelai pour raconter ce que j'avais découvert et pour conseiller à nos amis de tenir leurs armes prêtes afin de nous défendre si ces étrangers venaient en ennemis. M. Brand me dit de descendre, puis monta à ma place et nous annonça que c'était une grande pirogue double, probablement pleine de monde. Quand il fut à terre, nous tînmes un conseil de guerre. Comme il était impossible de savoir quelle espèce de sauvages montaient ces pirogues, nous convînmes qu'il était prudent de faire nos préparatifs pour résister,

s'il le fallait, à une attaque. Nous nous mîmes donc sous les ordres de M. Brand. Il prit un fusil; Jerry et moi nous avions nos fusils de chasse; Ben et le docteur s'armèrent de hachettes, de couteaux et de longs bâtons pointus; et, dans cet attirail, nous nous portâmes rapidement vers l'endroit où le débarquement devait avoir lieu. Cependant, afin de n'être pas aperçus, nous avions la prudence de nous avancer sous le couvert des arbres et des buissons, ou de courir par un sentier qui longeait l'île du côté de la lagune.

Nous atteignîmes une place où nous pouvions aisément nous cacher derrière quelques roches et des buissons épais avant que la pirogue eût abordé. Elle était double, comme M. Brand l'avait annoncé; c'est-à-dire qu'elle se composait de deux barques attachées côte à côte et pointues aux deux bouts. L'embarcation calait un mètre, ce qui permettait de transporter une grande quantité de provisions. On pouvait placer un gouvernail aux deux extrémités, en sorte qu'elle faisait voile en avant et en arrière sans virer de bord. Chacune des pirogues était complétement pontée, ce qui faisait une cabine pour mettre à l'abri des lames l'équipage et la cargaison; cette embarcation pouvait donc naviguer dans des mers tourmentées sans couler à fond.

Cependant nous surveillâmes très-attentivement l'approche de ces étrangers. Le cousin Silas nous recommanda bien de ne commencer, sous aucun prétexte, les hostilités, tant que nous ne trouverions pas évident qu'ils prétendaient ne point nous laisser la paisible possession de notre île. En approchant, ils abaissèrent leur grande voile tressée et se mirent à ramer. C'est à peine si nous osions respirer, car nous pouvions presque compter une quarantaine de personnes sur cette embarcation; non-seulement des hommes, mais des femmes et des enfants. Les hommes nous paraissaient grands et beaux; quelques-uns portaient des turbans et des manteaux, mais tous avaient de larges jupons d'étoffe indigène, et les femmes étaient aussi décemment habillées. Ils étaient armés de lances, d'arcs et de flèches, et de deux ou trois mousquets qu'ils tenaient bien en évidence au-dessus de leurs têtes. A mesure qu'ils approchaient, ils regardaient partout, probablement pour découvrir quelques traces d'habitants; peut-être leur vue perçante avait-elle déjà découvert notre mât de pavillon et notre établissement. Ils arrivaient. Ils dépassèrent les brisants, lancèrent leur pirogue sur la plage unie; les hommes et les femmes sautèrent à terre et se mirent à haler l'embarcation. Le moment était venu de nous montrer et de les attaquer s'ils donnaient des marques d'hostilité; mais, comme nous allions nous élancer pour les surprendre, ils avaient déjà tiré leur pirogue assez avant pour l'empêcher d'aller à la dérive, et alors, tous ensemble, gravissant la plage, ils se mirent à genoux, élevant leurs mains et entonnant une hymne d'actions de grâce. Nous ne comprenions pas leurs paroles, mais l'air nous en était connu. L'un d'eux, le plus âgé, prononça une prière d'une voix grave et solennelle, et tout le monde y répondit.

Ainsi ils pouvaient être des sauvages, mais évidemment ils étaient chrétiens et, si nous ne pouvions pas comprendre mutuellement notre langage, nous étions sûrs qu'ils nous recevraient comme des frères. Nous eûmes alors presque honte de nos soupçons, bien qu'à vrai dire les précautions que nous avions prises fussent sensées et justes. Le cousin Silas nous fit un signe et nous sortîmes lentement de notre embuscade, puis nous agenouillant à peu de distance d'eux, nous entonnâmes à notre tour la dernière hymne qu'ils avaient chantée. Ils eurent l'air étonné, mais personne d'eux ne bougea avant que nous eussions terminé; et alors, se levant, ils vinrent à nous sans peur et nous commençâmes tous à échanger de cordiales poignées de main.

En les regardant de plus près, leurs figures amaigries et le mauvais état de leur pirogue nous révélèrent qu'ils avaient dû endurer bien des souffrances à la mer. Peut-être eurent-ils aussi une assez mauvaise opinion de nous, car nos habillements avaient un aspect peu prévenant, et les barbes et les moustaches de M. Brand, du docteur et de Ben étaient d'une longueur considérable et passablement mal peignées.

Après quelques essais, nous trouvâmes que l'un d'eux parlait un peu l'anglais; cependant nous ne réussîmes pas à tirer de lui le récit de leurs aventures; mais nous pûmes leur expliquer que, s'ils voulaient nous accompagner, nous leur fournirions la nourriture, l'eau et l'abri dont ils avaient évidemment le plus grand besoin. D'abord nous les aidâmes à haler leur pirogue plus avant encore sur la plage, afin qu'elle ne pût pas être enlevée par la plus haute marée, et ensuite nous partîmes tous ensemble pour notre demeure. Beaucoup de ces pauvres gens étaient très-faibles et même malades, et nous fûmes touchés de voir Ben porter un bébé sur chaque bras, tout en aidant leurs mères. Nous l'imitâmes tous sans doute; mais la façon dont il s'y prenait était des plus remarquables. Il causait avec ces pauvres femmes et les encourageait par le ton de sa voix, sinon par ses paroles; puis il embrassait les enfants, les faisait danser, chantait, sifflait, et les égayait de son mieux, au grand plaisir sans doute de leurs mères.

En arrivant chez nous, nous fîmes des lits pour ceux qui avaient l'air le plus malade, et le docteur, après les avoir examinés, leur administra des réconfortants. Tandis qu'il s'occupait de ces soins, nous allumâmes des feux, nous mîmes en réquisition tous nos pots, nos casseroles, nos paniers de cuisine et bientôt nous faisions frire et bouillir du poisson, cuire des tortues, des fruits à pain et diverses racines; les yeux de ces malheureux brillaient à la vue du festin qui s'apprêtait. Le docteur s'en aperçut et nous recommanda de ne pas les faire manger trop à la fois; pour y réussir, il nous aida à servir de petites portions à chacun. Les malades et les enfants ne reçurent que quelques cuillerées de soupe de tortue,

qui eurent un merveilleux effet pour leur rendre des forces. Ils semblaient du reste comprendre parfaitement pourquoi nous leur donnions de si petites portions. Malgré leur faim, avant que personne touchât à la nourriture, ils attendirent qu'un des anciens, se levant et étendant les mains, eût prononcé les grâces, toute la compagnie s'y unissant avec une pieuse sincérité. Après, ils se mirent à manger tranquillement ce que nous leur avions servi et, bien que les yeux des plus jeunes errassent autour des pots et du feu, aucun n'en demanda plus que ce qu'il n'en avait reçu.

Nous les engageâmes par signes, lorsqu'ils eurent apaisé leur faim, à se coucher pour prendre du repos. Ils le firent sans la moindre défiance, comme si jamais aucun soupçon de perfidie n'eût pu traverser leurs esprits. Ceux qui souffraient de plaies et d'ulcères qu'avaient causées l'humidité et les intempéries, reçurent les soins du docteur, qui les donna avec la plus charitable sollicitude et sut gagner ainsi évidemment leur affection. Nous veillâmes sur eux pendant leur sommeil, chassant soigneusement les mouches et les insectes qui semblaient vouloir se poser sur eux; enfin, de toute façon, nous les traitâmes comme des hommes doivent traiter des hommes.

Le lendemain, deux ou trois des plus forts nous firent comprendre qu'ils voulaient aller visiter leur pirogue; mais les autres semblaient désirer rester où ils étaient et, de fait, beaucoup d'entre eux n'auraient pas pu bouger, même s'ils l'avaient voulu. Jerry et moi, nous accompagnâmes nos nouveaux amis à leur canot. Ils eurent l'air content de le voir en sûreté et, après en avoir retiré quelques objets, entre autres des ustensiles de cuisine, ils revinrent avec nous à notre habitation. En examinant leur embarcation, ils nous avaient montré qu'elle exigerait bien des réparations avant de pouvoir reprendre la mer. Pour nous, elle excitait notre étonnement. On n'y voyait pas un clou; toutes les planches en étaient cousues ensemble et rattachées aux membres de la même façon. C'est là ce qui la rendait aussi forte qu'élastique, et ce qui expliquait comment elle avait pu résister aux coups de mer auxquels elle avait dû être exposée.

Ils vinrent à nous. (P. 284, col. 2.)

A mesure que les jours s'écoulaient, nos hôtes nous prouvaient qu'ils se remettaient des fatigues de leur voyage. Cependant nous ignorions toujours d'où ils étaient venus et où ils allaient, bien qu'ils essayassent de l'expliquer; mais nous ne les comprenions point. Sans doute ils venaient d'une île convertie au christianisme et ils se rendaient à une autre île; peut-être étaient-ils des missionnaires indigènes qui avaient voulu prêcher l'évangile à leurs frères encore plongés dans les ténèbres. Effective-

ment, nous finîmes par nous persuader qu'il y avait parmi eux plusieurs missionnaires. Un chef était parti avec sa famille pour leur faire escorte, et les autres étaient les matelots de la pirogue. Tel était du moins l'avis de M. Brand.

A mesure qu'ils regagnaient des forces, ils nous firent comprendre qu'ils ne voulaient pas plus longtemps consommer nos provisions et qu'ils iraient, si nous leur prêtions un canot, pêcher pour leur propre compte. Nous y consentîmes naturellement, et ils ne revenaient jamais sans nous offrir une partie de ce qu'ils avaient pris. Leurs préparatifs nous montrèrent qu'ils avaient l'intention de demeurer quelque temps dans notre île. Ainsi, près de leur grande pirogue, ils se construisirent des cabanes et se firent aussi trois petits canots de pêche. Tous les poissons qu'ils ne mangeaient pas tout de suite, ils les ouvraient soigneusement en deux et les faisaient sécher au soleil. Ayant découvert un champ de courges, ils en firent aussi sécher plusieurs pour y conserver de l'eau. De notre côté, nous continuions nos préparatifs de voyage; lorsqu'ils le comprirent, ils eurent l'air très-contents et nous dirent qu'ils espéraient bien que nous les accompagnerions. Nous leur exprimâmes toute la satisfaction que cela nous causerait. Alors ils nous conduisirent à leur grande pirogue et nous firent voir avec quel soin ils la raccommodaient. Partout où l'espèce de lacet qui cousait les planches était un peu usé ou abîmé, ils l'avaient renouvelé avec la plus grande précaution et avaient recouvert les coutures d'une sorte de gomme qu'ils ramassaient dans les bois. Nous étions incapables de les aider dans ces travaux, mais nous nous mîmes à réunir des provisions de poissons et d'oiseaux, ainsi que de racines, et nous remplissions d'eau les noix de cocos et des gourdes. A la vue des tortues qui nous restaient vivantes, ils parurent très-satisfaits et nous assurèrent que, pour le voyage, nous aurions là une provision des plus saines et des plus importantes.

Enfin, tout était prêt. La pirogue fut conduite dans les lagunes : on l'y chargea; nous nous réunîmes tous; un des missionnaires indigènes prononça dans sa langue, pour notre heureux voyage, d'ardentes prières. M. Brand en fit autant en anglais. Puis tout le monde s'embarqua. D'abord les femmes et les enfants, ensuite les missionnaires, suivis par les chefs et les matelots, et enfin nous cinq avec Surley. On chanta une autre hymne, on détacha les pirogues, les matelots saisirent leurs rames, et lentement, au son du chant pieux de tous les indigènes, nous sortîmes de la lagune. La mer était calme, bien qu'il soufflât une fraîche brise; la voile fut hissée et nous voguâmes rapidement vers l'est.

A suivre. W. H. G. KINGSTON.

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

LE PÈRE TINGENDI[1]

LA TEINTURE

» Notre tissu lavé, séché, nous aurons à y mettre encore du rouge et du violet, formant enluminure. Ces couleurs pourraient être obtenues aussi par l'effet de mordants, à peu près identiques à ceux que nous avons employés, en substituant toutefois à la gaude une autre matière colorante. Mais ces couleurs sont ici en *petit teint*, c'est-à-dire posées sur les fibres sans y adhérer aussi étroitement que les premières : appliquons-les donc telles quelles.

» Le rouge nous sera fourni par l'extrait concentré du bois d'un grand arbre américain, le *fernambouc* ou *bresil*, que j'aviverai par une solution ammoniacale; le lilas viendra d'un autre bois exotique, le *campêche*. Nouvel emprunt aux contrées lointaines.

» Mais pour donner plus d'éclat, et aussi un surcroît relatif de fixité à ces couleurs, quand elles auront été appliquées, j'enfermerai le tissu dans un coffre où je ferai arriver pendant quelques minutes un jet de vapeur d'eau bouillante. C'est ce que nous appelons *vaporiser*. Je puis vous le dire en passant, toutes les impressions sur soie, qui n'exigent qu'une solidité restreinte (ces étoffes n'étant pas appelées à subir le lavage), sont généralement *fixées* en même temps que rehaussées de ton par cette opération fort simple, comme vous le voyez.

» Voilà notre indienne peinte de cinq couleurs, dont deux relativement fugitives, et obtenues directement, et trois solides, dues à la combinaison des divers mordants avec le principe des bains colorants... Eh bien, messieurs, cet échantillon, si infime qu'il soit, résume théoriquement et pratiquement toutes les opérations fondamentales de notre art, mais à peu près comme la tigelle du gland qui germe résume le chêne qui doit étendre en tous sens ses rameaux infiniment divisés. Vous avez vu quel nombre, quelle diversité d'agents animés et inertes ont dû concourir à la production de cinq pauvres nuances; qu'en sera-t-il donc quand nous voudrons embrasser toutes les échelles de tons, toutes les combinaisons d'effets et de procédés. Ah! que d'appels jetés en tous lieux! que de chemins parcourus! que de travaux concentrés vers un point! Et sans compter tout ce qu'on trouvera encore, car notre art a d'intrépides chercheurs, qui font chaque jour plus vaste son domaine et plus étonnantes ses créations.

» *Nec tingendi...* a dit Pline, qui ne fait peut-être que traduire l'opinion d'une certaine classe. Et voyez pourtant combien cette opinion semble contredite par l'antiquité tout entière, qui n'a pas assez d'épithètes admiratives pour la pourpre, la fameuse

1. Suite et fin. — Voy. pages 246 et 262.

pourpre, cette teinture extraite goutte à goutte d'un coquillage. Elle la divinise presque, car les prêtres la proclament « agréable aux dieux », et la réservent pour les pompes du culte. Voyez Plutarque, qui remarque avec admiration qu'Alexandre trouva dans le trésor des rois de Perse une grande quantité de pourpre, dont la beauté n'était pas altérée, bien qu'elle datât d'au moins deux siècles. Écoutez les poëtes chanter les somptueuses, les fastueuses étoffes de Tyr, dont le nom devait servir à former une qualification pour ceux qui les portaient. Plus tard, nous voyons les *Tyrans* — ou, si vous aimez mieux, les gens vêtus de la pourpre de Tyr — s'en attribuer l'usage exclusif. Ils instituent des officiers pour surveiller les ateliers de teinture où elle se prépare, et ils édictent la peine de mort contre les gens qui s'aviseraient de s'en vêtir. Ces rigueurs furent sans doute cause que le procédé s'en perdit; mais les témoignages ne subsistent pas moins du cas universellement fait de cette première merveille de l'art tinctorial. Que ne diraient pas les anciens s'ils revenaient aujourd'hui? car pauvre figure, j'en suis certain, ferait leur pourpre divine auprès de nos rouges à la cochenille. Le coquillage ne brillerait pas à côté de l'insecte; insecte, dis-je, car la cochenille dont nous tirons la pourpre moderne n'est autre qu'un insecte qui vit sur le cactus, dans les régions tropicales. C'est par milliards qu'on étouffe dans l'eau chaude ces petits animaux, et qu'on les dessèche ensuite pour nous les expédier. Nous les broyons, nous les faisons bouillir, et après avoir ajouté à la décoction une dissolution acide d'étain, nous y plongeons la laine, la soie, qui en sortent éblouissantes.

» Cette simple addition d'une dissolution métallique dans cet extrait fut, le croiriez-vous, un des grands événements de l'histoire, d'ailleurs si intéressante, de notre art. Quand, au XVIe siècle, Gilles Gobelin, s'étant procuré le secret de la nouvelle écarlate, s'établit pour la fabriquer en grand sur la rivière de Bièvre, on le traita d'insensé, on le railla, on le bafoua, on appela sa teinturerie la *Folie-Gobelin;* mais, quand le succès fut venu, quand on vit sortir de ses mains tant de beaux et éclatants tissus, on l'accusa de pacte avec le diable, et bien en prit à l'intelligent industriel de s'être ménagé en haut lieu de vaillants patronages, car il aurait pu payer cher son aventureuse habileté.

» Passons le *kermès*, autre insecte de la même famille que la cochenille, mais habitant nos contrées, et qui n'est plus guère employé. Mais nommons, acclamons la *garance*, que je ne crains pas de qualifier de reine des matières colorantes rouges, car elle donne les nuances à la fois les plus brillantes et les plus solides. On l'emploie comme la gaude : elle produit par la diversité des mordants tous les tons qui vont du pourpre vif au noir intense, en passant par les roses, les bistres, les violets. Chez elle le principe agissant ne réside pas dans le rameau fleuri, mais dans la racine. Les anciens la connaissaient. Pline la fait récolter aux pauvres gens, qui, dit-il, en tiraient de gros profits,

Elle était, voyons-nous, cultivée aussi dans les Gaules, et même du temps des premiers Français, car, au marché que le bon roi Dagobert avait établi à Saint-Denis, des marchands étrangers venaient s'en approvisionner. Peu à peu l'usage s'en perdit dans l'Occident; les Orientaux la cultivaient et l'employaient à produire ces célèbres rouges d'Andrinople, dont le secret fit si longtemps le désespoir de nos coloristes. Mais voilà qu'un Persan, nommé Althen, persécuté dans son pays, vint se réfugier dans le Comtat Venaissin, où il sema des graines de garance rapportées de la Perse. Vers la fin du dernier siècle, Althen mourait à Avignon, pauvre et ignoré; mais la culture de la garance n'en était pas moins intronisée dans le département de Vaucluse qui, à lui seul, aujourd'hui, en récolte pour quelque 15 ou 20 millions par année...

» Après la garance, dont le nom français eût été suffisamment répandu par le pantalon de nos guerriers, et qui a donné son nom latin à la famille des Rubiacées, voici le *carthame*, une espèce de chardon dont la fleur fournit des roses, des ponceaux très-frais, très-délicats, mais aussi très-fugaces.

» Voici l'orcanette, une cousine germaine de la bourrache et de l'héliotrope; et l'orseille, produite par des lichens qu'on fait macérer à l'air, sous l'influence d'un alcali : l'une et l'autre donnent sur la soie et la laine les beaux violets, les tendres lilas.

» Dans la gamme jaune, après la gaude, viennent, parmi les substances exotiques, le curcuma, une racine; le fustet, un bois; et, parmi les indigènes, les graines dites d'Avignon, qui ne sont autres que les baies desséchées d'un arbrisseau commun dans la Provence. Enfin, le *safran*, ou crocus, dont le principe colorant réside seulement dans le pistil, ténu comme un fil dressé au milieu de sa fleur. — Combien de fleurs pour un kilogramme de *safran?*...

» Les Gauloises, vous ai-je dit, se teignaient le visage avec le *vouède* ou *pastel*, petite plante de la famille du colza et des navets. On en récolte les feuilles, on les broie, on les foule, et on laisse fermenter la masse, où bientôt se développe, se forme un agent tinctorial propre à communiquer aux fils et tissus une belle et persistante couleur bleue. Et, voyez combien l'art de la teinture, ou ses produits — ce qui revient au même — furent toujours en honneur. Autrefois, je veux dire il y a quelques siècles, la culture du pastel étant fort répandue, particulièrement dans le Languedoc, où on le nommait *cocagne*, c'est de là que nous est venue l'expression de pays de Cocagne, pour désigner une contrée où la vie plantureuse, la bonne chère sont permanentes et coutumières, par allusion aux faciles

profits que la seule production du pastel y apportait.

» Mais l'*indigo* parut, tiré, par une manipulation à peu près analogue à celle qu'on emploie pour le pastel, des feuilles d'une tribu de grands arbres habitant les régions torrides : — l'indigo, qui peut être nommé le roi des colorants bleus, si la garance est la reine des colorants rouges : un roi même beaucoup plus effectivement populaire, car, pendant que les produits de la garance brillent dans le fracas sanglant des armées, ou s'étalent dans les fastueuses cérémonies, il est principalement consacré, lui, à peindre l'humble vêtement du pauvre, du travailleur, les gros draps de montagne ; la blouse de l'ouvrier et du paysan, les cotonnades, simple luxe des ménagères, la vareuse du marin. Saluons l'indigo, messieurs, non pas si vous voulez à cause du titre que je viens de lui donner, mais parce qu'il eut à son apparition les honneurs du mépris et de la persécution des routiniers intéressés. Vous comprenez, il venait, lui Indien, détrôner le pastel européen : haro sur le mécréant!... oui, mécréant ; c'est ainsi qu'il fut appelé. On décréta contre lui ; l'emploi en fut interdit en Angleterre, en Allemagne, en France même, sous le grand Colbert, qui cependant fit publier un traité en quelque sorte officiel de teinture ; il fut défendu de mettre dans les cuves de pastel plus d'une certaine proportion de *cette couleur corrosive, de cet aliment du diable*, comme l'appelaient les ordonnances saxonnes rendues contre lui. Vous savez le proverbe : « Quand on veut tuer son chien... »



La garance. (P. 287, col. 1.)

» Dans la gamme des noirs... Mais je n'entends pas vous faire l'énumération complète de tous les agents que nous mettons en œuvre, car, après les insectes, après les végétaux, viendraient les minéraux, les sels, les liqueurs acides, alcalines... Et Dieu sait quand j'aurais fini. Je voulais seulement vous amener à entrevoir l'étendue de la sphère où nous nous mouvons, nous les teinturiers ; vous montrer combien sont multiples nos moyens d'action ; de combien d'efforts, présents et passés, ils sont le résultat. Où irais-je, si j'entrais avec vous dans les détails de tous les genres de teinture ; si je vous signalais seulement les principaux mélanges, les combinaisons d'opérations, les surcharges, les réactions, les avivages ; si je remontais à l'origine de toutes les drogues employées, comme je l'ai fait pour quelques-uns ; si je recherchais combien d'existences sont liées à cet immense réseau industriel... et si même je vous exprimais ce que je pressens dans les destinées de notre art? — car le dernier mot n'est pas dit. Oh non! bien loin de là!...

» Ah! je voudrais, je voudrais bien que Pline revînt aujourd'hui, et qu'il vît ce que nous faisons, ce que nous pouvons, et je serais curieux de savoir si, sous sa plume, viendrait encore se placer cet impertinent *Nec tingendi*, qui... »

La cloche de la fabrique qui sonna en ce moment vint couper la parole à l'enthousiaste panégyriste de la profession que Pline avait paru dédaigner. Mais la citation sur laquelle il avait été interrompu au beau milieu de sa péroraison, et qui formait en quelque sorte le texte épigraphique de son discours, eut de longs échos dans les ateliers, où nous rentrâmes. Si bien que le vieux chimiste, à qui nous devions de connaître le *Nec tingendi* du naturaliste romain, s'en trouva tout naturellement baptisé ; et je puis dire à son honneur — comme aussi je crois à notre justification — que, de même que nous n'avions nullement entendu blesser un vieillard digne de toute notre déférence, de même le père *Tingendi*, de son côté, sut accepter en souriant, peut-être avec quelque intime satisfaction, le sobriquet que nous avions eu l'idée de lui décerner...

EUGÈNE MULLER.



Je lançai mon cheval à fond de train. (P. 290, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

III

Djébé le Joyeux.

Un instant après, j'entendis le galop des chevaux et Alak revint avec ses gens. Mais je n'eus pas le temps de lui raconter mon aventure : à peine avais-je commencé à lui parler, qu'un cavalier traversa la lande et se dirigea de notre côté. Je reconnus Djébé, le héros des Djissoud.

« Salut, enfants, nous dit le jeune chef en arrêtant son cheval.

— Salut, vaillant Djébé, » répondîmes-nous en nous inclinant.

Il parut content de voir que nous savions son nom.

« Hé, enfants des Aroulad, reprit-il en souriant, quelqu'un de vous peut-il m'indiquer où je trouverai Keuktché, le grand saint? Je ne sais pas le chemin pour aller à la place où il se tient.

— Je puis te l'indiquer, répondis-je, et je puis même t'y conduire.

— Très-bien, dit Djébé. Conduis-moi auprès du sorcier, il faut que je lui parle. »

Pendant que je mettais la bride à Saïn Boughouroul et que je sanglais la selle, le chef djissoud regardait autour de lui et examinait le troupeau. Il enleva d'un coup de fouet adroitement lancé un taon qui se collait au flanc d'une des bêtes.

« Vous avez là de nobles chevaux, dit-il. Pour garder de si bons chevaux, il faut que vous soyez les fils d'un chef.

— Je suis le fils de Baïsongar, dit Alak, et celui-ci est mon frère.

— Non, répondis-je vivement, non! Alak y met trop de bonté. Je suis un pauvre orphelin, un étranger qui reçoit l'hospitalité. Ma famille et ma patrie sont loin d'ici. »

Djébé me regarda attentivement. Je me cachai la figure avec ma manche, pour ne pas laisser voir les larmes qui me troublaient les yeux.

« Où est ta patrie, me dit-il, et quels sont tes sept ancêtres?

— Mon yort est près de l'Issig Kul et je suis un Turk de la nation des Oïgours et du clan des Baïane Aoul.

1. Suite. — Voy. pages 257 et 273.

— Je ne connais ni ce pays, ni cette nation, dit Djébé. Mais le monde est si grand! qui peut connaître le monde entier? Êtes-vous des sédentaires ou des nomades, par là-bas?

— Il y a des sédentaires et des nomades, répondis-je. Moi, je suis un nomade.

— J'aurais dû le voir à la façon dont tu harnaches ton cheval, observa Djébé. Les gens des villes ne savent pas manier un cheval. Les gens des villes et les laboureurs sont faits pour fabriquer des étoffes et des belles choses aux nomades et pour leur obéir. Ce sont des esclaves et des chiens. »

Là-dessus, je montai à cheval et je conduisis Djébé jusqu'au pied de la montagne. Pendant que nous la gravissions, le chef me dit brusquement :

« Puisque tu n'as plus de famille, tu devrais t'en faire une autre.

— Miséricorde! m'écriai-je en saisissant le collet de ma tunique à la façon des musulmans, je suis un prisonnier de guerre qu'on a donné à Keuktché et un enfant sans expérience. Où veux-tu que je trouve une patrie! Keuktché me traite comme son fils, mais le grand saint est plus souvent avec les esprits que sur la terre. Alak a une patrie, il sait sous quel *toug*[1] il doit se ranger quand le peuple émigre ou quand on bat les timbales; Alak a un père qui lui enseigne le droit chemin et lui donne des soufflets pour le rendre vertueux; moi, je n'ai rien de tout cela. »

Djébé avait arrêté son cheval et m'écoutait attentivement. Nous étions au bord d'un précipice. Avec la brusquerie qui paraissait être son caractère, le chef me dit :

« Oserais-tu galoper jusqu'au sapin là-bas, qui penche sur l'abîme? »

Pour toute réponse, je lançai mon cheval à fond de train, le long de la muraille à pic et, arrivé au sapin, je fis une volte, je tournai court et je revins sur Djébé.

« Bien chevauché! s'écria le jeune chef. Tu es digne de monter ce bon cheval. Donne-moi ton arc. »

Je le lui tendis. Il essaya la corde, la ramenant deux ou trois fois avec souplesse jusqu'à son oreille, puis me le rendit.

« Tu tires cet arc-là », toi? dit-il.

Je pris une flèche, je la posai sur l'encoche et je l'envoyai couper une menue branche à quarante pas. Djébé me saisit les bras et se mit à me tâter les muscles. Quand il m'eut bien palpé, sa figure basanée prit une expression tout à fait comique. Il me lança un formidable soufflet qui me fit voir trente-six étoiles devant les yeux.

« Eh bien, eh bien! m'écriai-je, sentant la colère me monter au visage. Qu'est-ce que tu fais ? »

1. Le *toug* est un drapeau surmonté d'une queue de yak ou bœuf du Tibet; il est l'insigne du commandement. Djébé a une bannière, mais, comme vassal de Témoudjine, il perd son *toug* et ne peut en avoir de nouveau que si ce dernier lui en donne un. Faute d'un mot équivalent, je suis forcé de me servir du mot mongol-turc : *toug*.

Parlant ainsi, tout enflammé de colère, je portai la main à mon couteau, mais Djébé partit d'un tel éclat de rire, qu'au lieu de dégainer, je restai là tout abasourdi et je le regardai rire.

Toute sa figure se plissait, ses yeux noirs se remplissaient de larmes tellement il riait; ses épaules s'agitaient, il ne pouvait s'arrêter de rire.

« Hé, hé, me dit-il, tu as la main plus près du couteau que du bonnet! Voilà déjà que tu veux dégainer, mon jeune guide! Tout à l'heure tu regrettais de n'avoir pas, comme Alak, un père pour te corriger. J'ai vu que tu chevauches bien, que tu tires bien, que tu as la poitrine solide et les bras robustes; tu es droit comme un sapin et sain comme un brochet. Eh bien, je te prends, moi, et je t'ai donné un bon soufflet pour t'apprendre que tu avais trouvé un père. Embrasse-moi, fils ! »

Là-dessus, Djébé me serra dans ses bras et se laissant aller à sa loquacité :

« Ha! dit-il, un fils comme toi n'aurait pas de famille? ha! tu n'aurais ni patrie, ni drapeau? Cela ne me plaît point! Tu auras pour patrie le Tsaïdam et ta tribu est celle de Bessed, et ton clan celui de Djissoud. Et tu me feras honneur, et tu seras un hardi cavalier, quand tu devrais en crever. Et quand on te demandera quel est ton toug et ta bannière, tu répondras que c'est le toug à quatre queues grises, le toug de Djébé le Loup, et que c'est la bannière bleue, la bannière des Bessed. Et si quelqu'un ne s'incline pas devant ta bannière, tu lui casseras tous les os qu'il a dans le corps, entends-tu, fils?

— J'entends, j'entends, répondis-je. Je veux appartenir à la bannière bleue jusqu'à la mort. »

Djébé m'embrassa de nouveau. Il riait, il se trémoussait sur son cheval, il parlait, il gesticulait, car ce héros, ce chef couvert de gloire, était bavard comme une femme et se plaisait aux bouffonneries. C'était un homme tout à fait singulier et unique en son genre.

« Écoute, reprit-il, tu t'amuseras avec moi, fils! On m'appelle Djébé le Loup et aussi Djébé le Joyeux. Je n'ai pas d'enfants, ni de femme. Tu seras mon fils et mon porte fanion. Tu crieras derrière moi : « Place à la bannière », et si tu veux passer devant moi à la bataille, je te rouerai de coups. Je t'aime déjà beaucoup. Je crois que je finirai par t'aimer autant que mon cheval. Tu as un joli cheval, toi. Comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Saïn Boughouroul, répondis-je.

— C'est un joli nom, observa Djébé. Mon cheval, à moi, s'appelle Kachka. Il sent l'ennemi d'une lieue, et quand je mets la lance en arrêt il part tout seul. Ce soir, je te donnerai une lance et une bonne hache.

— Mais, lui dis-je, Keuktché me laissera-t-il partir avec toi ?

— Keuktché! s'écria Djébé en faisant claquer son fouet. Qu'est-ce que Keuktché peut me commander?

Suis-je de sa bannière? C'est un grand sorcier et un saint fameux, c'est bien. Moi, je demeure tout près du Tibet, où ils ont des sorciers, comme chez vous vous avez des marmottes. Je connais les sorciers et les religions. Les grands saints du Tibet m'ont donné un charme avec lequel je n'ai peur de rien. Je veux voir Keuktché, parce qu'il est toujours bon de voir les saints partout, et puis, j'ai quelque chose à lui demander. Voilà!

— Et mon frère Alak? lui dis-je encore. J'aime Alak! Si je m'en vais avec toi, je ne reverrai donc plus Alak?

— Nous sommes venus pour nous confédérer sous la bannière de Témoudjine, honneur à lui! s'écria Djébé. Si Alak ne chevauche pas avec son père comme tu chevaucheras avec moi, il est un chien!

— Alak n'est pas un chien, m'écriai-je. Il chevauchera, oui! Il chevauchera, dussent les ennemis être des esprits malins et des démons.

—Bien parlé! répondit Djébé. Tu es un brave fils. A propos, comment t'appelles-tu?

— Djani, fils d'Euktulmich.

— Fils de Djébé, fils de Djébé! » s'écria vivement le jeune chef, et soldat de la bannière bleue. »

Tout à coup sa figure devint sérieuse et sa voix grave. Il me prit par le bras.

« Écoute bien, continua-t-il. Dis voir : Place à la bannière! Je répétai : Place à la bannière!



J'avais reconnu le cavalier aux yeux fauves. (P. 292, col. 1.)

— C'est le cri de ralliement des Bessed-Djissoud, reprit Djébé d'une voix forte. A présent, c'est le cri de ralliement des tiens. Quand tu entendras les timbales et les clairons sonner la marche et qu'on criera : Place à la bannière! dilate ton cœur, cavalier djissoud, tu seras avec les tiens. Et alors quand les timbales battront la bataille, que les clairons sonneront la charge, alors, basse la lance ou haut le sabre, en avant! On ne recule pas chez nous.

— Place à la bannière et en avant! » m'écriai-je enthousiasmé en me dressant sur mes étriers.

Djébé m'embrassa encore.

« Et maintenant, fils Djani, dit-il, enfant de la bannière bleue, cavalier des Djissoud-Bessed, allons voir le sorcier aujourd'hui. Demain peut-être ce sera bataille. A présent tu as un peuple et un drapeau. »

Nous partîmes au galop, sur les flancs abrupts de la montagne.

Djébé s'entretint longuement avec Keuktché, puis il partit, après m'avoir fixé un rendez-vous pour le lendemain.

La nuit était venue. J'allumai une torche et j'allai me coucher. Mais j'étais si troublé, que je ne pus m'endormir. Je me tournais et me retournais dans un demi-sommeil, lorsque j'entendis le pas d'un cheval. Du coin obscur où j'étais étendu sur mon tapis de feutre, je vis un homme entrer dans la caverne et s'approcher de Keuktché, assis sur une

pierre à côté de la torche. Keuktché se leva, l'homme s'arrêta en face de lui, dans la lueur rouge de la branche enflammée, et je sentis un tressaillement dans tout mon corps; j'avais reconnu le cavalier aux yeux fauves.

La conversation eut lieu d'abord à voix basse, et je ne distinguai pas bien ce qui se disait; mais peu à peu le ton s'éleva et j'entendis des choses que je me rappellerais toute ma vie, dussé-je vivre aussi longtemps que le prophète Khidr[1], la bénédiction soit sur lui!

« Ainsi, disait Keuktché à l'homme aux yeux fauves, ainsi, prince du clan des Kiot et de la famille des Bordjiguène, noble Témoudjine, ta résolution est prise! tu crois le moment venu?

— Je me sens assez fort, répondit Témoudjine. Une voix me crie : Il est temps!

— Songe, reprit Keuktché, que, dans l'affaire que tu médites, il faudra n'avoir pitié d'âme qui vive. Tu ne goûteras plus le repos, tu seras farouche et cruel aux tiens comme au monde entier. Pendant un âge d'homme, tu ne laisseras respirer ni tes peuples, ni ceux des autres. Au lieu que, si tu t'appliques à vaincre les seuls Taïdjigod et leurs alliés et si tu donnes ensuite la paix à ceux qui suivent tes bannières, si tu leur donnes le bienfait de tes lois et de ta justice, sage et prudent comme tu l'es, les peuples Bédés vivront heureux et tranquilles et prospéreront en ce coin de terre que le Tengri leur a donné.

— Est-ce toi, Keuktché, s'écria le prince, est-ce toi qui me parles ainsi? Toi, qui as nourri dans mon âme redoutable la flamme qui me dévore. Ah! s'il ne s'était agi que de repos et de tranquillité, plutôt mille fois me serais-je livré à mes ennemis, lorsqu'ils m'assiégeaient, moi, seul et abandonné, dans cette caverne où nous sommes et ne demandaient que ma misérable existence pour prix de la paix. Non, je n'aurais pas brisé les fers que me mirent les Taïdjigod et je n'aurais pas erré fugitif et misérable. Je n'aurais pas attiré sur ma tête la malédiction de ma mère, lorsque, avec l'aide de Khassar, j'ai souillé mes mains du sang de mon frère Bekter, pour rester seul maître du pouvoir. « Si vous voulez tuer, nous dit ma mère, tuez-moi, ne tuez pas mon Bekter ». Ensuite, quand l'acte de sang fut accompli, ma mère nous dit : « Témoudjine et Khassar, vous êtes semblables à un loup et à un épervier. Que tout ce qui est long chez vous devienne un serpent! que tout ce qui est gros devienne un crapaud! » Non! j'ai vu le bien et le mal; j'ai passé par l'utile et l'inutile; j'ai goûté le doux et l'amer. Des affections d'homme n'entrent plus dans mon cœur. Ce qu'il me faut, ce n'est pas vivre heureux et paisible en un coin ignoré, il me faut le monde! Il faut que la terre entière s'incline et tremble devant mes noires bannières.

1. Élie, et quelquefois aussi saint Georges, chez les musulmans asiatiques.

— Alors, dit Keuktché, tu sacrifieras le repos de ta nation et de ton clan à tes grands projets? Tu n'accorderas jamais aux tiens la paix, la douce paix?

— Sur l'ordre du Tengri mon père, s'écria Témoudjine d'une voix éclatante, j'ai résolu de soumettre les douze princes qui commandent au genre humain et de donner ensuite aux hommes la paix et la justice universelles. Tengri mon père, conduis-moi! Quand les cent quarante-quatre mille nations seront soumises à mes lois, je donnerai la paix au monde.

— Le monde est grand, dit encore Keuktché, et notre nation est toute petite. Tu n'as pas autant de sujets qu'il y a de nations dans le monde. Tu es le chef d'une poignée de bergers et de chasseurs, grossiers et obscurs. J'ai ouï dire que dans le lointain occident il y a un pays qui s'appelle Rome et dont le khaghan[1] peut mettre un million de guerriers sur pied. L'*empereur d'or*[2] règne sur sept cents peuples. Les empereurs des Turks et de l'Inde et des *Sartagols*, qui ont vingt mille éléphants de guerre, n'ont pas même entendu prononcer le nom de nos clans ignorés.

— Ils l'entendront, cria l'homme aux yeux fauves. Ils l'entendront d'une façon si terrible, que les oreilles leur en tinteront. Pendant des centaines d'années, je veux que les hommes pâlissent quand on leur parlera de nous, humbles et pauvres bergers de Deligoun Bouldak, pâtres ignorants de la terre des herbes! Le Tengri m'a envoyé pour châtier l'orgueil et les vices des empereurs et des rois! Les noms de l'empereur d'or et de l'empereur des Sartagols seront oubliés, qu'on parlera encore de nous, car nous allons faire de l'humanité un seul peuple et lui donner un maître et un juge. »

Keuktché se jeta dans les bras de Témoudjine.

« Prince des Kiot Bordjiguène, s'écria-t-il, voici comment je veux te voir! Je parlais pour t'éprouver. Je t'ai trouvé inébranlable, comme je t'ai toujours connu. Chevauche, *Empereur inébranlable*[3]. Ce nom, que je te donne par l'ordre du Tengri, la terre te le donnera! Soumets le monde à nos bannières, sois sur la terre ce que le Tengri, dont tu émanes, est dans le ciel. Fils du Loup bleu, exécute les ordres du Tengri. Prends le monde!

— Je le prendrai, répondit froidement l'homme aux yeux fauves. Que me demanderas-tu pour ta part?

— Nous règlerons après, dit le sorcier en le regardant dans les yeux.

— C'est bien! dit Témoudjine. Demain, je monterai à Deligoun Bouldak et je mettrai mes peuples

1. *Khan* en mongol et en turc signifie « roi », et *khagan* « empereur ».

2. L'empereur de la Chine.

3. *Tchinguiz Khaghan*, d'où nous avons fait *Gengis Khan*, signifie en mongol « empereur inébranlable ». C'était le surnom de Témoudjine.

en route. Nous allons commencer un terrible voyage. »

Les deux hommes se donnèrent la main. Témoudjine monta à cheval.

En ce moment, je vis à l'entrée de la caverne la bande grise de l'aube du jour. Du fond de la vallée j'entendis le son alerte et joyeux des timbales et des clairons qui sonnaient le réveil ; Saïn Boughouroul hennit fièrement. Je me sentis le cœur de dix héros dans la poitrine. En regardant du côté de Keuktché, je vis que le grand saint était prosterné la face contre terre et priait en silence.

Ce jour-là était précisément le mercredi 5 du mois de Saffar. Il commençait gris et terne. Vers l'heure de la prière de *Doghr*[1], le soleil perça les nuages. Je montai sur Saïn Boughouroul et je fis mes adieux à Keuktché. Je suis musulman, Dieu soit loué, et je ne pensais pas à demander à ce sorcier païen quelque enchantement, ou œuvre du démon. Néanmoins, quand je fus sur mon cheval et que Keuktché me dit :

« Mon fils Djani, je veux encore te donner ma bénédiction. »

Je mis le genou en terre devant Keuktché, je baisai ses pieds poudreux, puis je sautai en selle et je descendis au galop, sans tourner la tête. J'avais le cœur gros, car j'aimais le sorcier.



Je baisai ses pieds poudreux. (P. 293, col. 1.)

La vallée était remplie de rumeurs. Les clairons et les timbales se répondaient. Le bruit lointain des clochettes et les nuages de poussière indiquaient que tout le monde était en mouvement, bêtes et maisons. Je pressais Saïn Boughouroul, pour ne pas arriver des derniers à ma bannière. Voici qu'en courant sur le pré, au milieu des groupes de gens qui se hâtaient d'atteler leurs charrettes, d'empaqueter leurs maisons sur le chameau et de rassembler leur bétail, je croisai un cavalier couvert d'une armure blanche, coiffé d'un capuchon de mailles et monté sur un bon cheval rouan. Je m'inclinai au passage devant ce guerrier, mais lui, arrêtant son cheval et faisant une volte, me cria joyeusement : « Hé Djani ! hé frère ! où vas-tu si vite ? »

Je reconnus Alak en cet équipage triomphant. Nous nous embrassâmes tous deux.

« Je marche avec les jeunes gens de mon père, dit Alak. Boghordji m'a jugé assez fort pour marcher avec le toug.

— Et moi, lui dis-je, je marche avec la bannière de Djébé le Loup, mon cri de ralliement est : Place à la bannière !

— Nous nous reverrons certainement, dit Alak ; nous nous retrouverons dans la forêt des lances. Tout est en l'air, tous les keutch vont partir et nous allons nous établir dans un autre yort. Encore qu'il me chagrine de quitter cette prairie où j'ai été élevé, et ces montagnes, et l'Onon aux flots d'argent, je suis content tout de même : pour si loin qu'il soit, un voyage est toujours agréable. »

Je rendis la main à Saïn Boughouroul et je partis dans la direction du campement de ma bannière. Je traversai la foule grouillante des gens et des troupeaux, et bientôt je trouvai Djébé et ses huit cavaliers, au rendez-vous. Ils étaient tous à cheval, sur un rang, derrière la lance à flamme bleue plantée en terre. Djébé se tenait à trois pas devant les guerriers, à côté de la lance. Un peu en arrière étaient deux chameaux et une charrette attelée de deux chevaux, où une femme était assise au milieu des paquets. Les chameaux et la charrette portaient toute la fortune de Djébé et de ses jeunes gens.

« Arrive donc, là-bas, me cria Djébé de loin. On a déjà fait la cérémonie du toug. »

Il s'en alla vers la charrette, en tira une lance peinte en rouge avec un fer à quatre pans, une hache d'armes, une bouteille de cuir garnie de sa courroie et une calotte de mailles.

« Voilà ton affaire, fils, me dit-il. Tu rempliras la bouteille d'eau et de kymyz, pour ne pas crever de soif sur le pré. Tu mettras ta hache à l'arçon de ta selle et ta coiffe de mailles sous ton bonnet. Si tu t'escrimes de la lance, tiens ton adversaire à ta gauche ; si tu t'escrimes de la hache ou du coutelas, tiens-le à ta droite ; songe à frapper plutôt qu'à parer, frappe fort et longtemps et si tes armes se brisent, tombe dessus à coups de poing, mords, égratigne, renverse, tue, ou meurs en combattant ! »

A ces mots, Djébé saisit sa bannière, l'arracha de terre et l'éleva haute et droite.

« Hé, la femme, dit-il, conduis le keutch avec

1. Midi.

celui des Aroulad, et vous autres jeunes gens, à gauche, marche ! »

Nous suivîmes le chef qui nous conduisit en face de Deligoun Bouldak. Là, tout autour, le pré fourmillait de lances. Tous les guerriers s'étaient rangés en cercle autour du tertre où se dressaient le toug à neuf queues blanches de la confédération et le toug à quatre queues noires du génie protecteur des Kiot Bordjiguène. Tout à coup Témoudjine parut, monté sur un grand cheval bai clair, et s'arrêta entre les deux tougs. Derrière lui était Boghordji, revêtu de son armure, et à côté, Keuktché, à pied, se tenait debout près du toug noir.

Témoudjine éleva la voix. Sa parole était claire, vibrante ; je n'en perdis pas un mot.

« Ce peuple Bédé qui, vaillant et fier, en dépit de mes peines et de mes dangers s'est fidèlement attaché à moi, ce peuple qui, avec un courage égal, a offert son front aux chagrins comme à la joie, ce peuple Bédé, pareil à un pur cristal, qui à travers tous les dangers m'a témoigné une constante fidélité et me suit vers le but que je m'efforce d'atteindre, je veux que ce peuple s'appelle désormais *Keuké Monghol*[1] et, de tout ce qui se meut sur la terre, soit ce qu'il y a de plus noble et de plus haut. »

En même temps, d'un geste puissant, il arracha de terre le toug blanc et le remit à Boghordji, qui l'éleva haut en l'air. Keuktché arracha le toug noir, et le présenta à Témoudjine lui-même, qui l'agita par trois fois devant le peuple.

Aussitôt s'éleva une grande rumeur qui se changea en une immense acclamation. *Keuké Monghol !* Les intrépides bleus ! Cela sonnait bien à l'oreille. Que Dieu me pardonne mes péchés ! A ce moment, je ne songeai pas à invoquer son saint nom, à dire le *tekbir* ni à réciter la *fatha*, mais, les yeux fixés sur le toug noir des Kiot Bordjiguène, je ne pensai qu'à ce que m'avait dit Keuktché, à ce que disait Témoudjine et je criai comme les autres : « Vive le peuple mongol ! vive *Soutou Bogda Témoudjine !*[2] » Mais je me repentis aussitôt, louange à Dieu ! Et saisissant le collet de ma tunique, je me haussai sur mes étriers et je m'écriai par trois fois : « Miséricorde ! Dieu est le plus grand ! »

Le tumulte et les acclamations durèrent le temps de dire trois *bismillah* suivis de la *fatha;* puis tout de suite les clairons sonnèrent et les timbales battirent la marche.

« Vivement ! cria Djébé rayonnant. Au galop, mes braves ! Allons rejoindre la bannière de Boghordji, là-bas. Nous faisons partie de sa troupe. Témoudjine nous a mis à l'avant-garde ! »

A ces mots, il brandit sa lance au fanion bleu et me souvenant de ce qu'il m'avait dit la veille, je me mis botte à botte avec lui, en criant de tous mes poumons : « Place, mes braves, place à la bannière ! »

Les bonnes gens se rangeaient de droite et de gauche pour nous livrer passage et nous souriaient amicalement. La joie était sur tous les visages. Chacun nous félicitait, pendant que nous passions au galop et chacun nous enviait de marcher les premiers. Bientôt nous fûmes à notre poste. Boghordji, qui chevauchait de droite et de gauche pour faire ranger les hommes de son clan, nous plaça tout de suite à droite, après la première centaine qui étaient les gens de sa propre famille et parenté. Nous ne pouvions pas avoir de place plus honorable, puisque nous ne devions pas espérer que Boghordji mît ses parents derrière nous. Quelques instants après, Témoudjine parut lui-même, monté sur son cheval bai clair ; à ses côtés chevauchaient deux de ses frères, Khassar et Belgueteï, et un guerrier de bonne mine, monté sur une jument blanche, qu'on me dit être Toktangha Taïdji, chef des Khortchines. Le khan s'entretint un instant à voix basse avec Boghordji, puis, se retournant vers nous, sans prononcer une parole il nous montra de la main la direction de l'ouest et mit son cheval au trot. Nous suivîmes aussitôt, au milieu d'un tourbillon de poussière, sur la lande aux herbes rousses. Le soleil, en face de nous, nous donnait droit dans les yeux et nous faisait baisser la tête. Il pouvait être environ l'heure de l'*Asr*[1], nos chevaux trottaient d'un pas égal, quelques lièvres partaient dans les herbes devant nous. Nous allions à la conquête du monde.

A suivre. LÉON CAHUN.

1. *Keuké Monghol* signifie en mongol « les intrépides bleus ou les intrépides sacrés », de *keuké*, « bleu céleste, saint. »
2. *Soutou Bogda*, « donné par Dieu »

1. Trois heures.



LES PROJETS

Un enfant s'en allait une fois à l'école. « Mon Dieu, se disait-il, en marchant, pourquoi me presser tant. J'arriverai toujours assez tôt pour finir mes

devoirs et apprendre mes leçons. » Il s'assit donc au bord du chemin et s'amusa à suivre du regard les passants qui, se devançant l'un l'autre, se hâtaient vers la ville. Ils se poussaient; les uns marchaient gravement, les autres couraient comme des fous, avec des mines affairées. L'écolier s'étonnait de leur empressement : se donner tant de mal pour être au marché un peu plus tôt, un peu plus tard! Que ne prenaient-ils exemple sur lui, qui attendait l'heure de la classe en regardant le vent ondoyer les blés verts dans les champs...

L'heure s'avance pourtant. . Un instant encore pour écouter le chant de l'alouette invisible dans le ciel... Il aura si vite rattrapé le temps perdu! Comme il va se dépêcher, comme il court. Voici l'école. Ses petits camarades travaillent déjà; les plumes grattent sur le papier; les pâtés tombent sur les compositions, enlevés prestement d'un coup de langue, et lui, le coude sur son pupitre, songe à ses succès futurs, à ses prix, à ses couronnes...

Quel ravissement! Il déroule encore plus loin, toujours plus loin, les rêves enchanteurs de la jeunesse. L'écolier se voit devenu un homme, un artiste. Son talent pour la musique se révèle spontanément, sans effort et sans travail. Tous les succès lui sourient et, par eux, la vie lui apparaît comme un rêve sans fin.

Mais la patrie est envahie : une arme et vite à l'ennemi! Le danger s'approche! qu'importe! l'artiste, à son rang de soldat, déploie un tel courage, une telle capacité, que, sous ses ordres, on marche à la victoire : la paix seule arrête son élan.

Sa mission est terminée. Que fera-t-il maintenant. Lui devra-t-on une découverte utile qui lui vaudra la bénédiction de ceux qu'elle enrichira? Il veut aussi, pour reposer ses pensées, posséder une amie désintéressée, se marier. Celle qui lui accorde sa main est belle comme le jour, bonne, douce et modeste.

Maintenant il a des enfants à élever; il se sent responsable de leur âme, de leurs premiers pas dans la vie. La tâche lui semble difficile, et remplira les longs jours qui sont devant lui...

Et ses projets s'enchaînent encore... et l'heure de sa classe a sonné depuis longtemps : il songe toujours à cet avenir lointain. La résolution de se mettre au travail, d'apprendre, le fait se lever. Hélas! ses genoux fléchissent, il est faible, il est vieux. Les jours se sont succédé, les années accumulées sur son front, et chacun a passé devant lui. L'enfant est resté au bord du chemin à suivre ses projets en rêve, et il arrivera au bord de la tombe sans avoir rien fait pour les réaliser.

Ch. Schiffer.



MOZART

Né à Salzbourg le 27 juin 1756, et mort à Vienne le 5 décembre 1791, Jean Chrysostome Wolfgang Amédée Mozart, célèbre compositeur de musique, a laissé un nom que la beauté de ses ouvrages a rendu immortel.

Un génie extraordinaire s'étant manifesté chez lui dès l'âge le plus tendre, son père, Léopold Mozart, qui était lui-même un musicien de talent, se voua tout entier à l'éducation artistique de son fils, et développa de la manière la plus heureuse les facultés étonnantes que cet enfant avait reçues en naissant. A l'âge de trois ans, le jeune Wolfgang cherchait sur le clavecin des combinaisons de tierces qui faisaient son bonheur, et à quatre ans il jouait déjà avec beaucoup de goût et d'expression des pièces faciles. Il en composait aussi lui-même et les dictait à son père, qui les écrivait pour lui. Devenu sérieux et très-sensible avant l'âge, il était affectueux et bon, cherchant à se faire aimer de tous et surtout de son père, pour lequel il avait la plus profonde affection et le plus grand respect. Rempli d'une foi sincère, il était pieux comme tous les membres de sa famille, et étudiait avec une ardeur et un sentiment du devoir qu'il conserva jusqu'à la fin de sa trop courte existence.

Mozart avait une sœur qui jouait très-bien du clavecin, et lui-même ayant, dès l'âge de six ans, acquis un talent rare sur cet instrument, Léopold leur père entreprit avec eux une tournée artistique, dans le but de les faire connaître et de développer leurs heureuses dispositions. Dès le mois de janvier 1762, il les emmena à Munich pendant trois semaines et, dans l'automne suivant, toute la famille partait pour Vienne. A Lintz, l'évêque retient Wolfgang chez lui pendant quatre jours, enchanté de son talent précoce; à Ips, il touche de l'orgue chez les franciscains et les étonne par sa prodigieuse facilité. A peine arrivés à Vienne, les deux enfants attirent l'attention des plus hauts personnages, qui se disputent le plaisir de les fêter et de les accueillir à leur table. L'empereur François Ier les fait appeler après leur avoir envoyé de superbes vêtements. Il va au-devant d'eux au moment où ils se présentent et les conduit près de l'impératrice Marie-Thérèse, qui les comble de caresses. Wolfgang s'étant laissé tomber en descendant des genoux de l'impératrice, la jeune archiduchesse Marie-Antoinette, future reine de France, le relève et le console. « Je vous remercie, reprit Wolfgang, je veux me marier avec vous. »

Enfin notre jeune virtuose se met au clavecin et excite l'admiration de toute la cour par l'exé-

cution de plusieurs morceaux. De pareils succès auraient pu lui inspirer de l'orgueil, mais Wolfgang était si bien doué, que ses bons sentiments le préservaient de ce vilain défaut. Cependant il préférait les suffrages des connaisseurs à ceux des ignorants, et ayant conscience de sa valeur, il ne craignait pas de demander à l'empereur de faire venir son maître de chapelle pour lui tourner les feuillets. Cette confiance en lui-même caractérisa Mozart pendant toute sa vie. Au mois de janvier 1763 toute la famille revint à Salzbourg, heureuse de ses succès, mais pauvre comme auparavant. Peu de temps après, Wolfgang avait repris ses études et s'amusait tout seul à apprendre le violon avec un petit instrument que son père lui avait acheté à Vienne. Un jour, deux artistes de Salzbourg étant venus prier son père d'essayer avec eux plusieurs morceaux nouveaux, il voulut faire aussi sa partie de violon. Au grand étonnement de tout le monde, il alla d'un bout à l'autre avec une assurance et une précision remarquables. Son partenaire l'ayant laissé jouer seul, il fit sa partie aussi bien que s'il l'eût étudiée d'avance. Devinant en quelque sorte toutes les difficultés, Wolfgang apprit à jouer de plusieurs autres instruments, dévora les principes de l'harmonie et, marchant à pas de géant, devint bientôt aussi habile que les artistes les plus renommés.


Wolfgang-Amédée Mozart.

Vers le mois de juillet de la même année, Léopold Mozart se décida de nouveau à entreprendre un grand voyage avec ses enfants. Après avoir visité Munich, Augsbourg, Mayence, Francfort, Coblentz, Cologne, Aix-la-Chapelle et Bruxelles, où ils excitèrent partout l'admiration et l'enthousiasme, ils arrivèrent à Paris au mois de novembre. Parfaitement accueillis par le baron Grimm, qui s'occupait beaucoup de musique et de littérature, ils ne tardèrent point à être reçus dans les grandes familles et à la cour de Versailles, où ils furent présentés au roi et à la reine. Wolfgang était surtout l'objet des caresses de toute la famille royale, car il excitait l'admiration générale par son talent sur le clavecin et ses improvisations. Il composait aussi, car avant de quitter Paris où il était resté environ cinq mois, il publia deux cahiers de sonates pour piano et violon. Ces sonates sont charmantes et leur auteur avait à peine huit ans!

Au mois d'avril 1764, nos virtuoses s'embarquèrent pour l'Angleterre, où Wolfgang produisit un effet extraordinaire et où il fit jouer plusieurs symphonies de sa composition. Puis la famille Mozart visita le nord de la France, la Belgique et la Hollande. Partout Wolfgang se faisait entendre dans les églises, les collégiales, où il jouait de l'orgue d'une manière supérieure. Il avait encore perfectionné son talent en Angleterre en exécutant fréquemment les ouvrages de Haendel et d'Emmanuel Bach. Sur ces entrefaites et après avoir été parfaitement accueillis à la Haye par le prince d'Orange, les deux enfants tombèrent malades et furent sur le point d'être emportés par une fièvre maligne. Leur malheureux père, ne sachant à quel saint se vouer, écrivait tous les jours à sa femme pour faire dire des messes à leur intention. Enfin la maladie céda, ses enfants purent donner deux concerts à La Haye et se rendre à Amsterdam, où Wolfgang composa plusieurs morceaux pour les fêtes de l'installation du stathouder; puis, au mois de mai 1766, la famille se remit en route pour regagner Salzbourg en passant par Paris, Lyon, la Suisse et Munich, après avoir voyagé pendant trois grandes années.

Pendant ce temps, Mozart n'avait pas cessé de travailler. Il rapportait de Londres les principaux ouvrages de Haendel et d'Emmanuel Bach; et quand il reprit à Salzbourg ses leçons de composition sous



La famille Mozart, d'après une gravure du temps.

la direction de son père, son génie prit un nouvel essor. Il entreprit aussi l'étude des maîtres italiens les plus célèbres et apprit, en étudiant leurs œuvres, l'art de faire chanter toutes les parties d'une manière élégante et facile. Son organisation supérieure lui fit faire en ce sens de tels progrès, qu'il éclipsa bientôt, par la beauté de ses compositions, tous les maîtres allemands qui l'avaient précédé. Les musiciens de cette nation, préférant l'étude des combinaisons à l'expression de la mélodie, semblaient, avant Mozart comme de nos jours, se plaire au milieu des combinaisons scientifiques. Il avait fallu le génie de Haendel, de Sébastien Bach et plus tard d'Haydn, qui était alors dans toute la force de son talent, pour faire aimer la musique scolastique. Ce qui ne devrait être qu'un moyen semblait être pour la plupart le but à atteindre. Mozart créa, sans altérer la pureté des formes classiques, le genre le plus expressif et le plus mélodique qui eût été employé jusque-là dans son pays. Son exquise sensibilité lui fit trouver des accents nouveaux, exprimés dans un divin langage, dont la beauté est supérieure à tous les ouvrages de ses contemporains.

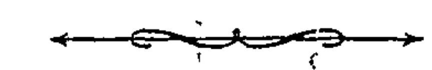
Le premier opéra de Mozart, la *Finta simplice*, date de 1767. Il l'écrivit à Vienne pendant un voyage qu'il y fit avec sa famille, et sur la demande de l'empereur Joseph II, qui avait été aussi étonné que charmé d'entendre le jeune maître. En janvier 1768, il en composa un autre, *Bastien et Bastienne*, pour le docteur Mesmer, ami de son père; puis il écrivit une messe avec orchestre, dont il dirigea l'exécution lui-même. Atteint de la petite vérole à Olmütz, Mozart faillit perdre la vie, mais il échappa au danger et revint à Vienne, où il passa toute l'année à écrire une quantité de musique religieuse, de morceaux pour le piano, et où il mit la dernière main à son opéra. Revenu à Salzbourg à la fin de 1768, il y apprit l'italien pendant l'année suivante et se prépara à faire un grand voyage en Italie. Mozart n'avait pas encore treize ans lorsqu'il partit avec son père, en décembre 1769, pour accomplir ce voyage qui exerça sur lui une influence décisive et qui dura jusqu'en 1772. Pendant ces trois années, il excita partout l'enthousiasme le plus vif. A Vérone, Mantoue, Milan, Florence, Rome, Naples, il reçut un accueil chaleureux, et les artistes les plus célèbres le proclamèrent un maître illustre. Toutes les portes s'ouvraient devant lui et les institutions les plus renommées se faisaient un honneur de le recevoir au nombre de leurs membres. En avril 1770, il se trouvait à Rome pendant la semaine sainte, époque de l'année à laquelle on exécute à la chapelle Sixtine les œuvres des plus grands compositeurs, entre autres un *Miserere* d'Allegri. Ce morceau produit un effet saisissant et il frappa tellement Mozart, que celui-ci voulait en avoir une copie, ce qui était défendu. Le sachant, il se munit d'une feuille de papier de musique, la mit au fond de son chapeau, et pendant la cérémonie il réussit à écrire jusqu'au bout ce qu'il entendait, sans avoir été aperçu. Le lendemain, il retourna à la chapelle et se convainquit de l'exactitude de sa traduction. Malgré les progrès de l'enseignement musical, il est probable que de nos jours on rencontrerait peu de jeunes gens de quatorze ans capables de l'imiter. Après avoir visité Rome, Mozart partit pour Naples et revint ensuite à Milan vers la fin du mois d'octobre. Là il écrivit son opéra de *Mithridate*, qui eut un grand succès et fut représenté vingt-deux fois de suite. Il alla à Vérone, où il venait d'être nommé académicien, puis visita Venise, Padoue et Inspruck. De là il retourna à Milan pour y écrire et faire représenter la cantate *Ascani in Alba*, puis il revint à Salzbourg avec son père, que ses fonctions obligeaient à assister à l'installation du nouvel archevêque. Cette cérémonie fournit à Wolfgang l'occasion d'écrire pour le mois de mars 1772 une sérénade dramatique, *le Songe de Scipion*, puis il retourna à Milan six mois après et y composa l'opéra *Lucio Silla*, qui fut accueilli avec la même faveur que ses précédents ouvrages. En 1774, il donna la *Jardinière supposée*, à Munich, et en 1775 *le Roi pasteur*, à la cour de Salzbourg.

A partir de cette époque, la vie de Mozart n'est plus guère qu'une alternative de succès retentissants et d'épreuves douloureuses. Arrivant à l'âge de dix-neuf ans, précédé d'une réputation que les artistes les plus accomplis pouvaient lui envier, il avait le droit d'espérer du prince archevêque de Salzbourg un accueil favorable et surtout un emploi; mais il attendit en vain pendant trois ans et se vit forcé d'aller chercher ailleurs un refuge contre la misère. A Munich, l'électeur l'éconduit sous prétexte qu'il n'était pas encore assez connu. A Augsbourg, il dut donner un concert, qui lui rapporta beaucoup d'honneur, mais peu de profit. A Manheim, il fut bien reçu, mais il n'y avait pas de place vacante. Enfin, il se décida à retourner à Paris, où il attendit pendant six mois le livret d'un opéra et où il ne parvint même pas à faire exécuter un ouvrage qu'il avait retouché et qui était d'un auteur du nom de Holzbauer. On ne s'expliquerait pas qu'un homme de génie comme Mozart n'ait trouvé à Paris que des leçons de clavecin assez maigrement rétribuées, si l'on ne savait qu'à cette époque le directeur du concert spirituel avait le privilège exclusif des concerts et qu'il ne dépendait que de lui de fermer aux artistes l'accès des salles publiques, où ils auraient pu se faire connaître et apprécier. Il y avait quatorze ans que Mozart était venu à Paris pour la première fois, et il y était déjà presque oublié. Pour comble de malheur, sa mère qui l'avait accompagné tomba malade et mourut, ce qui lui rendit insupportable le séjour de cette ville. Découragé, il revint à Salzbourg, où il accepta en 1779 la place d'organiste de la cour et, un an plus tard, celle d'organiste de la cathédrale. Ainsi, à vingt-trois ans, après les plus brillants succès, cet artiste de génie venait échouer dans une position infime et se trou-

vait presque menacé d'y mourir sans gloire, malgré la conscience qu'il avait de mériter un sort plus heureux.

Cependant le prince électoral de Bavière, Charles Théodore, qui aimait sa musique, lui confia au mois de novembre 1780 le livret de l'opéra d'*Idoménée*, qui fut mis en musique en moins de deux mois et représenté le 29 janvier 1781 à Munich. Bien que cette belle œuvre fût faite pour étonner le public à sa première apparition, car elle n'était ni franchement italienne, ni allemande, ni française, mais absolument nouvelle, l'opéra d'*Idoménée* excita des transports d'enthousiasme et Mozart fut proclamé par les artistes de Munich le premier musicien de son temps. A partir de ce moment, la musique dramatique subit l'influence du génie de Mozart et se transforma de la manière la plus heureuse. Le genre expressif et mélodique prévalut et remplaça les beautés de convention que Glück avait déjà attaquées et qu'il n'avait pu réformer qu'en partie. Cette influence fut tellement décisive, qu'il n'existe guère d'ouvrages qui aient été écrits depuis près d'un siècle sans que ceux de Mozart ne leur aient servi de modèles, au moins pour la forme. Il est vrai que les musiciens modernes cherchent de nouvelles voies, avec raison sans doute, mais il en est bien peu qui se soient totalement affranchis des procédés créés par Mozart, et dont l'étude est indispensable à tout artiste soucieux de s'instruire.

A suivre. N. MOUZIN.



UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE

XVII

Voyage dans une pirogue de la mer du Sud. — L'île Taïti.

Nous étions donc une fois de plus lancés sur l'Océan illimité, hors de vue de la terre, sans autres guides que les étoiles et devant nous fier à la sagacité d'un chef polynésien et de ses matelots. Ce qui rendait notre situation plus extraordinaire, c'était l'ignorance absolue du but de notre voyage. Evidemment il serait long, si nous en jugions par la quantité d'eau et de provisions que les naturels avaient cru nécessaire de réunir; peut-être durerait-il plusieurs semaines. Il nous semblait douteux que, dans l'intervalle, nous n'eussions pas à essuyer, même sur le Pacifique, quelque tempête, et nous nous demandions avec inquiétude comment nous la supporterions dans une embarcation si frêle et surtout tellement chargée.

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 109, 123, 139, 155, 171, 187, 199, 220, 235, 250, 267 et 282.

J'admirais combien ces insulaires, que je ne veux pas appeler des sauvages, avaient de délicates attentions pour nous. Ils avaient réservé à notre usage le bout de leurs canots, et y avaient élevé, avec des tresses de jonc, une tente où nous pouvions être à l'abri du soleil, dont la chaleur était parfois excessive. Ils nous choisissaient la nourriture la meilleure et la mieux préparée et nous servaient toujours les premiers. Leurs vêtements étaient décents et ils avaient entre eux des façons aussi courtoises et aussi bonnes qu'envers nous. Tout cela différait tellement du caractère que mon imagination avait donné aux habitants des îles du Pacifique, que je ne pouvais m'empêcher de croire que ces modifications étaient dues à leur conversion au christianisme.

En effet, un des indigènes qui parlait un peu l'anglais, et qui y avait fait quelques progrès depuis leur arrivée dans notre île, fut bientôt en état de nous raconter leur histoire à tous. Ils étaient naturels d'une petite île aux environs de Taïti. Peu après leur conversion au christianisme, ils avaient résolu d'aller prêcher l'Evangile aux habitants d'autres îles, et ils étaient partis, six prédicateurs indigènes, avec leurs femmes et leurs enfants, ayant avec eux un de leurs chefs.

Ces pauvres gens, avant d'aborder à notre île, voyageaient depuis plusieurs semaines et avaient eu mille privations à supporter; ils avaient abordé deux fois sur des îles désertes pour renouveler leur provision d'eau, et lorsque enfin ils nous avaient rencontrés, leurs vivres étaient presque tout à fait épuisés.

D'après leur récit, nous nous faisions aisément une idée de ce qui pouvait nous arriver, et ce n'était pas très-rassurant. En effet, bien que dès le départ nous eussions ménagé notre provision d'eau, elle diminua rapidement, tandis que notre soif semblait au contraire s'accroître. Après plusieurs jours de souffrances pendant lesquels nous devions nous résoudre à la valeur d'une coquille de noix d'eau par jour, nous abordâmes à une petite île où nous restâmes une semaine, renouvelant autant que possible toutes nos provisions, surtout celle d'eau, et nous reposant de notre longue inaction dans la pirogue. J'ai oublié de dire qu'avant de partir de notre île nous avions gravé nos noms sur les troncs des arbres les plus rapprochés du lieu de débarquement, en indiquant dans quelle direction nous allions; nous fîmes de même dans celle-ci et dans toutes celles où nous abordâmes.

Depuis plusieurs semaines déjà nous continuions notre fatigant voyage; aucun de nous n'était malade, personne n'était mort et, grâce à notre économie, l'eau ni la nourriture ne nous avaient encore absolument manqué. Ce jour-là une volée d'oiseaux passa sur nos têtes se dirigeant au nord-est. Après l'avoir observée, notre chef donna immédiatement l'ordre de suivre la même direction. C'est ce que nous fîmes toute la journée. Au coucher du soleil, il nous sembla voir

sortir de l'eau un pic bleuâtre, mais l'œil le plus exercé ne permettait point d'affirmer que ce fût une terre plutôt qu'un léger nuage. Toute la nuit nous nous dirigeâmes même vers le point. Je veillais déjà depuis plusieurs heures lorsque, la fatigue m'accablant, je tombai dans un lourd sommeil. Jerry me réveilla en criant : « Voyez! voyez! » Je me dressai sur mes pieds et je vis devant nous se développer les pics sourcilleux d'une chaîne de montagnes. L'habitude que nous avions prise maintenant de ne plus voir que des terres basses nous fit trouver ces pics très-élevés. Les flancs en étaient revêtus d'une verdure qui charmait et rafraîchissait nos regards; à leurs bases étaient des bois et des champs avec des cours d'eau étincelant au soleil; bientôt nous y distinguâmes des habitations propres et même élégantes. Il y avait un peu de houle. Quand le canot était à la cime d'une lame, nous pouvions apercevoir une grève jaunâtre, qu'enveloppait une ceinture d'eau calme, brillante, bleue, avec une frange de blanche écume produite par les brisants qui défendaient le rivage. « Taïti! Taïti! » s'écrièrent le chef et ses compagnons. C'est ainsi que nous sûmes notre arrivée dans les possessions de la reine Pomaré. Sur ce rivage, étaient des hommes civilisés dont, sans nul doute, l'accueil serait pour nous bienveillant et hospitalier.

Bientôt fut découvert un passage parmi les brisants, nous y pénétrâmes et nous fûmes de suite entourés par des canots chargés d'indigènes, qui se demandaient avec intérêt qui nous étions et d'où nous arrivions. Nos amis ne tardèrent pas à satisfaire cette curiosité, en racontant rapidement nos aventures et les leurs propres. Ils trouvèrent là quelques gens de leur île et, entre autres, un chef devenu un homme riche. Ce dernier, après avoir fait haler sur la plage notre pirogue pour qu'on la réparât, les emmena chez lui. Tous les étrangers, fort curieux d'examiner une embarcation qui, malgré sa fragilité, avait accompli une si hasardeuse et si longue traversée, vinrent visiter la pirogue. Quant à nous, nous fûmes reçus dans la maison d'un négociant anglais qui nous traita de la façon la plus affectueuse, et notre consul nous montra beaucoup d'égards. Je parlerai peu de cette île, où nous n'avons guère eu d'aventures intéressantes.

Les vallées et une plaine qui s'étend du rivage au pied des montagnes sont très-fertiles et donnent en grande abondance tous les végétaux des tropiques. Le climat est chaud, sans être accablant; le paysage est des plus beaux en beaucoup d'endroits. Les naturels, par l'absence des besoins, sont conduits à mener une vie facile et même paresseuse et à ne guère exercer leurs facultés soit physiques, soit spirituelles. On peut même les féliciter de ce qu'ils ne se laissent pas aller absolument à l'indolence. La nature les a doués de façon à jouir des beautés dont ils sont entourés; aussi prennent-ils grand plaisir à construire leurs habitations dans les lieux les plus retirés et les plus charmants qu'ils peuvent découvrir. Leurs demeures sont environnées de haies, et c'est dans ces enclos qu'ils cultivent le taro, la patate douce, la banane, l'arbre à pain, l'oranger, le cocotier et même la canne à sucre. Ils donnent à leur cabane, qui a 15 ou 20 mètres de long sur 6 de large, la forme ovale et la construisent de bambous plantés en terre à environ deux centimètres l'un de l'autre. Au sommet des murailles ainsi faites, ils attachent, au moyen d'un cordage tressé, des morceaux du bois de ketmie, qui est à la fois fort et léger. Du haut des quatre côtés, ces chevrons s'élèvent à la rencontre l'un de l'autre pour former un faîte, ceux des bouts faisant un plan incliné comme ceux des flancs. Ils s'appuient donc l'un sur l'autre. On les recouvre de petits paillassons en feuilles de paquois, bien tressés, placés à recouvrement et formant une toiture aussi durable qu'impénétrable à la pluie. La terre, bien battue pour acquérir de la dureté, compose l'aire de la cabane. On ne ménage aucune cloison permanente; mais, à l'occasion, on divise l'intérieur par des nattes. Quant aux lits, la carcasse en est faite avec des roseaux qu'on élève à peu près à 60 centimètres du sol; on y étend des nattes et, pour les délicats, des espèces d'oreillers bourrés de plantes aromatiques. Les tables et les siéges sont inconnus. L'art de la cuisine otahitienne est des plus simples, car la nourriture est cuite dans des fours creusés dans la terre et remplis de pierres chauffées. J'ai, plus d'une fois depuis mon retour, eu l'envie de faire quelque partie de campagne où nous cuirions tous nos aliments à la mode de Taïti. Quant au vêtement, il subit une révolution rapide et considérable. Jadis les naturels se contentaient d'un manteau et d'un jupon; maintenant ils recherchent tous les vêtements européens. Nous en eûmes des échantillons curieux lors d'une fête que notre compatriote et ami donnait à un certain nombre de chefs et à leurs parents. Nous vîmes là des hommes portant des habits d'uniforme, avec des pantalons de nankin trop courts pour eux, et chaussés de pantoufles de couleur. D'autres portaient des bottes à revers, des chemises rouges, des culottes noires, des vestes de matelot et des tricornes. Quelques-uns avaient pour chaussures des souliers couverts et à boucle, et plusieurs n'étaient pas du tout chaussés; mais tous portaient des chemises et des pantalons ou des culottes. J'en vis de complétement habillés : souliers, bas, pantalon, chemise, gilet, habit et grosse cravate, mais le tout n'était qu'un bariolage; chaque vêtement était trop large ou trop étroit et la coiffure était un petit chapeau de paille posé sur le sommet de la tête. Évidemment ces vêtements étaient arrivés de tous les coins du monde; beaucoup d'entre eux avaient passé par les mains des employés des monts-de-piété ou des prêteurs sur gage, beaucoup avaient été achetés et vendus par les marchands de vieux habits et de vieux galons. Ce qui me frappa le plus, ce fut de voir

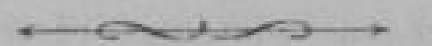
totalement manquer de goût ces gens, hommes ou femmes, dès qu'ils avaient abandonné leur costume naturel, un peu étriqué, je ne le nie pas, mais du moins gracieux et adapté à leur climat. Les femmes que nous aperçûmes portaient des chapeaux de paille d'une forme énorme et ridicule; des robes sans taille et de couleurs criardes leur tombaient de la gorge aux talons et des foulards leur entouraient le col. Il y en avait encore qui se coiffaient de couronnes de fleurs, pittoresque souvenir de leur ancienne parure. Ces naturels sont, dit-on, pleins d'honnêteté. De fait, ils avaient toujours l'air heureux, joyeux, de bonne humeur; nous n'en avons pas vu se quereller, encore moins en venir aux coups. Beaucoup suivaient scrupuleusement les offices religieux, et presque tous observaient rigoureusement le repos du dimanche, se contentant d'aller à l'église ou d'en revenir dans leurs plus beaux atours, sans se livrer à aucun travail. Plusieurs écoles où nous entrâmes nous firent voir des enfants fort semblables par leur intelligence à ceux du même rang qu'on voit partout en Europe; ils n'en différaient que par la couleur de leur peau. En somme, tout ce que nous voyions ou entendions nous permit de conclure que les habitants de la Polynésie sont généralement aussi capables d'un haut état d'éducation et de civilisation que les personnes de toute autre race, tandis qu'ils ont l'esprit tout disposé à recevoir l'instruction religieuse. Nos compagnons de voyage nous en avaient déjà donné de remarquables preuves, qui nous avaient fait d'autant plus regretter de ne pas pouvoir causer familièrement avec eux; quant à notre ami le missionnaire, il avait chaque jour fait des progrès dans notre estime et dans notre affection.


Une soirée à Taïti. (P. 300, col. 2.)

Ces braves gens avaient à présent le plus vif désir de retourner à leur île natale et la saison était favorable à leur entreprise; cependant nous ne pûmes pas apprendre sans beaucoup de regret leur projet de départ. Ce fut au milieu d'un grand concours d'indigènes et de plusieurs missionnaires anglais que nous les accompagnâmes jusqu'au rivage pour les voir partir. Tous les assistants firent des prières pour leur sûreté durant leur traversée. La scène était très-émouvante et bien des pleurs coulèrent lorsqu'on vit s'embarquer le bon vieux chef et ses compagnons. Du reste, c'est à peine si plus que nous il pouvait retenir ses larmes. La fragile pirogue fut de nouveau lancée sur l'abîme, la voile fut hissée et ils partirent pour leur long voyage avec la pleine confiance que Dieu, qui jusqu'alors les avait préservés, saurait bien encore les tirer de tout nouveau péril.

A suivre. W. H. G. Kingston,

Adapté de l'anglais par J. Belin de Launay.



LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES

I

LES FAMILLES, LES GENRES, LES ESPÈCES, LES VARIÉTÉS.

« Qui trop embrasse mal étreint, » dit un vieux proverbe dont nul ne s'avisera de contester la sagesse. Or, étant donné que mon neveu Georges a conçu le désir formel de faire, sous ma direction, intime connaissance avec le monde végétal, et qu'il faut que je l'aide à peupler, en connaissance de cause, l'herbier dont je vous ai parlé, j'ai dû aviser à trouver pour cette étude une marche méthodique. Mon premier soin doit être d'empêcher notre jeune botaniste de se heurter aux complications de la science, qui, en portant la confusion dans ses idées, ne manqueraient pas de le décourager bien vite.

Je me suis dit ceci : « Quand on veut apprendre la grammaire, comment s'y prend-on? Passe-t-on immédiatement aux règles de syntaxe ou aux *remarques?* — Non. L'on jette tout d'abord un coup d'œil d'ensemble sur les *parties* du discours, qu'on tâche de savoir bien distinguer les unes des autres; on en recherche les rôles divers; on en définit aussi nettement que possible la nature, et ce n'est qu'ensuite qu'on étudie les lois qui les régissent en particulier, les modifications qu'elles subissent pour s'accorder, se lier, les exceptions, les irrégularités qui constituent les finesses de la langue. Si donc on fait ainsi pour acquérir la science grammaticale, peut-être ce procédé serait-il applicable à l'acquisition de la science botanique. »

Toute réflexion faite, il me sembla que l'analogie entre les deux études était assez grande pour qu'il me fût possible de donner à l'une la direction ordinaire de l'autre. En conséquence, je parlai de la sorte à mon neveu Georges qui, en sa qualité de bon élève de cinquième, est parfaitement à la hauteur de ce raisonnement.

« Si tu connaissais une personne encore complétement ignorante du mécanisme régulier de la langue française, et que, par un certain nombre de leçons, tu l'eusses amenée à savoir bien reconnaître chacune des dix espèces de mots, non pas machinalement, mais par l'examen raisonné de leur manière d'être, de leur place dans la phrase, de leurs relations principales, penserais-tu lui avoir fait faire un grand pas dans l'étude classique du langage? Et ne crois-tu pas qu'avec du temps et de la persévérance, il serait possible à cette personne de se familiariser avec les innombrables questions de détails dont l'ensemble forme la science grammaticale?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, en botanique, ce serait, selon moi, réaliser un progrès équivalent que d'arriver à distinguer, à reconnaître sans hésitation les principales familles de plantes; et puisqu'il est entendu que nous devons ensemble nous livrer à l'étude des plantes, je te propose de borner tout d'abord nos visées à la connaissance des familles. En procédant ainsi, tu iras lentement, mais sûrement, et tu entreras de plain-pied dans cet agréable savoir, que tu seras libre de pousser plus loin ensuite et tout seul, car, ces premières notions prises, tu n'auras plus besoin de guide. Est-ce convenu ?

— Sans doute, mon oncle, dit Georges; mais, voyons, il y a donc vraiment chez les plantes, comme chez les hommes, des familles?

— Mon Dieu, repartis-je, oui et non, c'est-à-dire qu'il ne faut pas prendre ici les mots dans toute la rigueur de leur signification. Par *famille des plantes*, les botanistes, qui avaient besoin d'emprunter au langage usuel des termes expressifs, ont entendu des groupes évidemment naturels de sujets ayant une grande communauté de manière d'être, et dont les organes présentent une étroite analogie de forme ou de disposition; et par l'examen détaillé de la première plante sur laquelle nous arrêterons notre attention, j'espère te faire toucher du doigt, comme on dit, cette conformité de caractères qui sert de signe distinctif aux familles végétales.

— Ces familles sont-elles bien nombreuses?

— Moins que tu ne pourrais croire, et d'ailleurs la fixation du nombre de ces groupes, laissée à l'appréciation des botanistes, qui ont l'esprit plus ou moins porté à la complication ou à la simplification, n'a rien d'absolu. Je puis te dire toutefois qu'aucun auteur faisant autorité n'a formé plus de deux cents groupes pour classer les quelque deux cent mille espèces de végétaux aujourd'hui connus; et même nous voyons qu'un des maîtres de la science botanique moderne, M. H. Baillon, dans la magnifique *Histoire générale des plantes* qu'il publie actuellement à la librairie du *Journal de la Jeunesse*, réduira de beaucoup ce chiffre, puisque, arrivé au milieu du sixième volume d'un ouvrage qui ne doit en avoir que huit ou dix, il n'a encore formé qu'une cinquantaine de groupes. Notons qu'il s'agit d'une histoire générale traitant de l'ensemble des végétaux connus dans le monde entier, et que lorsqu'on n'a affaire, comme nous, qu'aux plantes qui croissent d'elles-mêmes dans une seule localité, la liste des groupes qu'il importe de connaître pour être familiarisé avec l'ensemble de ce qu'on appelle la *Flore* du pays est singulièrement plus réduite. Je crois pouvoir t'assurer, par exemple, que le jour où tu sauras ne plus confondre l'une avec l'autre telle ou telle plante appartenant à telle ou telle des vingt-cinq ou trente familles les plus répandues dans nos champs, tu seras aussi avancé dans la science botanique qu'on peut l'être dans la science grammaticale quand on distingue bien logiquement les dix espèces de mots.

— Vingt-cinq ou trente familles, dis-tu, mon oncle;

mais alors il suffirait d'apprendre à en connaître deux ou trois par mois ?...

— Pour être bien lancé dans le monde des plantes au bout de l'année, oui, mon neveu.

— Fort bien, mon oncle, mais encore une question. Y a-t-il donc un si petit nombre de plantes dans un pays? Il me semblait au contraire en voir de toutes les formes, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, des foules enfin...

— Pourquoi dis-tu « un si petit nombre de plantes? » comment l'entends-tu?

— N'as-tu pas parlé de vingt-cinq à trente espèces principales?

— Pardon! j'ai dit : vingt-cinq familles ou groupes.

— Oh! mon Dieu! espèces ou groupes, la différence...

— Est grande, très-grande; et il importe que tu n'ailles pas confondre les deux expressions.

— Comment donc?

— Expliquons-nous. Et puisque nous avons assimilé la science grammaticale à la science botanique, la grammaire va nous venir en aide. Je prends comme exemple l'adjectif. Attention, monsieur le lycéen, tâchez de répondre catégoriquement. Qu'est-ce que l'adjectif?

— L'adjectif est un mot qui a pour fonction d'exprimer les manières d'être du nom.

— A merveille! Ainsi donc tout mot qui exprimera les manières d'être du nom, comme, par exemple, le mot qui indiquera que le chapeau dont je parle est *noir* ou celui qui indiquera qu'il est *ton* chapeau, sera un adjectif.

— Oui, mon oncle.

— Voilà donc un caractère établi, qui conviendra à tous les adjectifs quels qu'ils soient. Eh bien, disons que c'est là une marque de *famille;* faisant avec les mots comme nous ferons plus tard avec les plantes, inscrivons parmi les familles de mots celle qui a pour type l'adjectif en général.

— Bien, mon oncle; *famille de l'adjectif.*

— Maintenant, dis-moi, Georges. Combien y a-t-il de sortes d'adjectifs?

— Deux, mon oncle. L'adjectif qualificatif, qui exprime une qualité de la personne ou de la chose désignée par le nom, et l'adjectif déterminatif, qui ne s'ajoute au nom que pour indiquer qu'il s'agit de cette personne ou de cette chose plutôt que d'une autre.

— Très-bien! Ainsi voilà deux *genres* de mots qui, sans rien perdre de leur caractère commun d'adjectifs, se comportent chacun de leur façon dans le rôle joué par eux dans le discours. En botanique, cette première subdivision du groupe qui s'appelle *famille*, prend le nom de *genre*. Mais allons toujours. N'y a-t-il qu'une seule sorte d'adjectif déterminatif?

— Il y en a plusieurs. L'adjectif possessif, qui ajoute au nom une idée de possession; exemple : *mon* chien; l'adjectif démonstratif, qui comporte une idée de désignation formelle : *ce* chien; l'adjectif numéral...

— Qui, n'est-ce pas, monsieur Georges? exprime une idée de nombre, mais qui est tantôt appelé adjectif numéral *cardinal*, quand il marque la quantité, comme *un* chien, *deux* chiens, et tantôt adjectif numéral *ordinal*, quand il marque l'ordre : *premier* chien, *deuxième* chien. — Ainsi donc, par exemple, ce mot *deuxième* appartient premièrement à la *famille* des adjectifs, parce qu'il a, comme tous les mots de cette famille, la propriété d'indiquer une manière d'être du nom; secondement au groupe des *déterminatifs*, parce qu'il a la propriété particulière à ce *genre* d'adjectifs, qui est de désigner sans qualifier, et troisièmement il appartient aux *ordinaux*, parce que, comme tous les *adjectifs déterminatifs* de cette espèce, il a pour rôle propre de marquer l'ordre. Est-ce assez simple, assez clair? Eh bien! les botanistes procèdent absolument de la même façon pour établir d'abord, d'après un ensemble de caractères généraux, le groupe qu'ils appellent la *famille;* puis, sur des dispositions plus particulières, le groupe secondaire qu'ils appellent le *genre;* enfin, sur des points de détail, ce qu'ils appellent l'*espèce*, c'est-à-dire la personnalité en quelque sorte de la plante. Je puis, dès à présent, trouver dans le règne végétal un exemple de cette classification, qui sera compréhensible, même pour toi non initié à la science botanique.

» Notons d'abord que c'est essentiellement sur la disposition, sur la forme, sur la manière d'être de la fleur et du fruit d'une plante que les botanistes s'appuient aujourd'hui pour décider qu'elle appartient à telle ou telle famille. Et quand je parle de *fruit*, il faut entendre, non pas seulement, comme nous le faisons dans le langage ordinaire, les produits végétaux agréables à manger, mais d'une manière générale tout ce qui, sur une plante, succède à la fleur et contient la semence qui, confiée à la terre, doit donner naissance à un nouveau végétal semblable. Ainsi pour un botaniste les petites aigrettes emplumées qui se détachent d'une tige de pissenlit sont des fruits, tout aussi bien que les grappes du groseiller; l'épi du blé est un fruit aussi bien que la pomme. Tu n'es pas certainement sans avoir quelquefois regardé attentivement la fleur et le fruit du pois ou du haricot. La forme de la fleur est bizarre, elle a comme des ailes écartées...

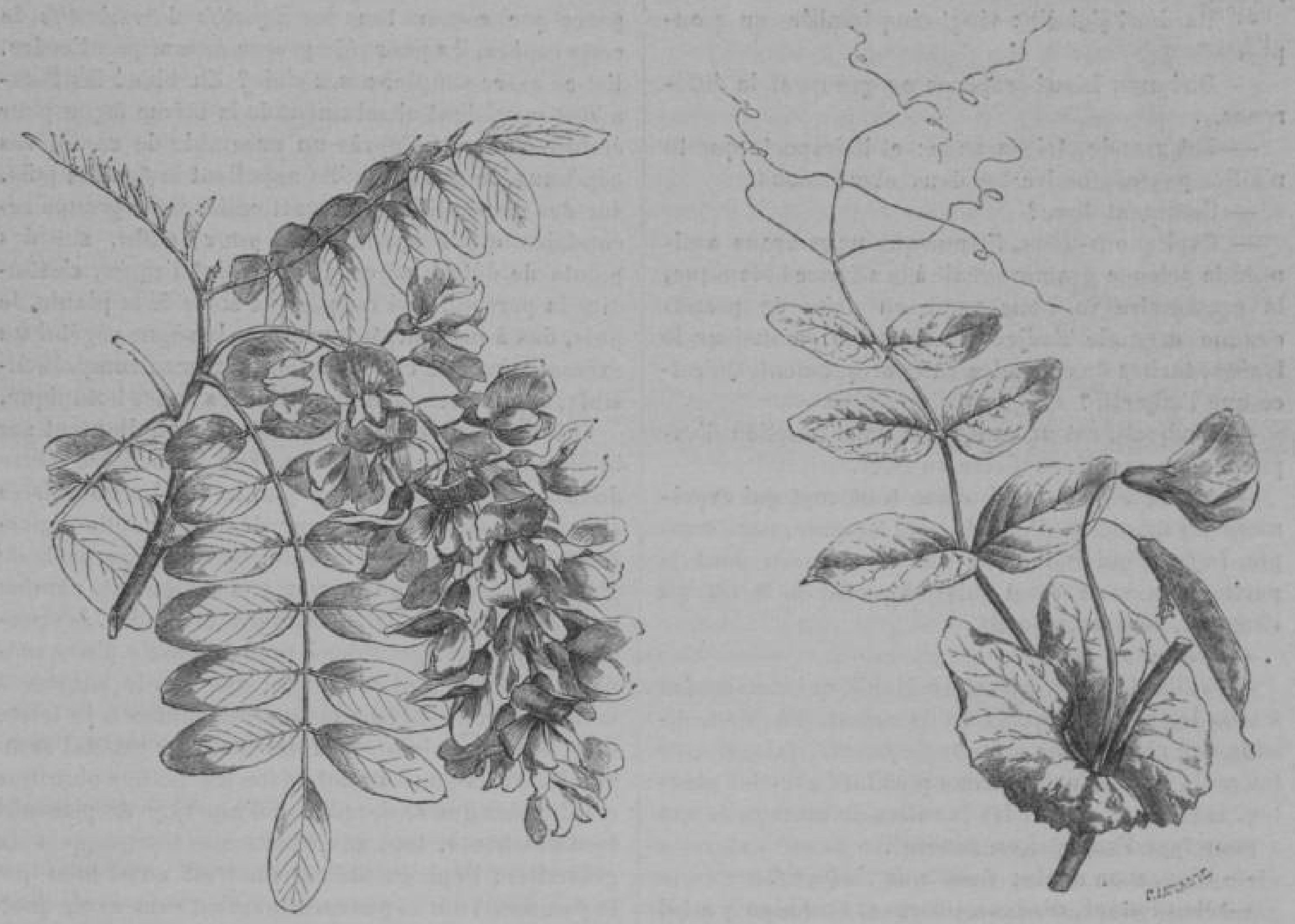
— Oui, on dirait un petit papillon.

— Un papillon, tu dis bien, mon enfant; aussi les botanistes remarquant cette ressemblance, et remarquant aussi que toutes les plantes qui ont pour fleur cette manière de papillon ont pour fruit une gousse analogue à celle du pois ou du haricot, à savoir deux espèces de coquilles allongées se rajustant par leurs bords, et renfermant un chapelet de graines plus ou moins nombreuses, les botanistes, dis-je, ont fait de la réunion de ces deux caractères une marque de famille; et ils ont appelé *papilionacées*, à cause de la fleur en papillon, ou *légumineuses*, à cause de la gousse qui en botanique prend le nom de *légume*, toutes les plantes présentant ce double caractère.

Et voilà comment nous trouvons en même temps dans la famille des papilionacées ou légumineuses cette plante grimpante qui s'appelle haricot, ce bel arbre de nos promenades qu'on appelle vulgairement acacia, et qui a aussi, comme tu l'as sans doute remarqué, une fleur en papillon, à laquelle succèdent des gousses noires; la luzerne, le trèfle qu'on fait manger au bétail; la fève, le pois, le genêt, et cent, et mille autres plantes, car cette famille-là est en même temps une des plus nombreuses du règne végétal, et une des plus utiles à l'homme.

Donc quand tu verras la fleur en papillon et le des espèces du genre Haricot, tu verras que le haricot ordinairement servi sur nos tables a la fleur blanche ou jaunâtre, la graine blanche et la peau de la gousse très-lisse, tandis que le gros haricot d'Espagne, qu'on fait grimper aux fenêtres, a la fleur d'un rouge vif, la peau de la gousse très-rugueuse, et la graine violette marbrée de noir.

» Pour continuer la comparaison et trouver l'équivalent des adjectifs numéraux se subdivisant en cardinaux et ordinaux, je te ferai remarquer, par exemple, chez ce même haricot d'Espagne, que certains sujets ont la fleur panachée au lieu de l'avoir entiè-



Famille des papilionacées ou légumineuses : Acacia ; Pois comestible.

fruit en gousse, tu diras : plante de la famille des Papilionacées ou des Légumineuses, et tu seras dès lors aussi avancé en botanique que tu le serais en grammaire si tu savais reconnaître sans indécision un adjectif parmi les autres parties du discours.

» Pour le *genre*, qui correspond à la division des adjectifs en qualificatifs et déterminatifs, il te sera indiqué par des différences de détail; par exemple, le genre Pois se distinguera du genre Haricot, en ce que chez le premier la graine sera parfaitement ronde, et que chez le second elle sera en forme de rognon.

» Quant à l'*espèce*, subdivision qui équivaut à celle des adjectifs déterminatifs en possessifs, numéraux et démonstratifs, tu devras y regarder encore de plus près pour la reconnaître. S'il s'agit, je suppose, rement rouge, et que chez certains autres la graine est blanche au lieu d'être marbrée de violet et de noir. C'est alors ce que les jardiniers appellent des *variétés*. Je dis les jardiniers, parce que ces différences, qui sont ordinairement le résultat des influences de la culture, se voient assez rarement dans l'état de nature, et occupent fort peu les botanistes.

» Là-dessus viennent les beaux jours faire éclore les belles fleurs des champs, nous entrerons en campagne pour la connaissance à faire de nos principales familles végétales. »

L'ONCLE ANSELME.





Les eaux de la Selenga nous fournirent à boire. (P. 306, col. 2.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

IV

La première victoire.

Nous marchâmes pendant quatre jours sans nous arrêter plus de temps qu'il n'en fallait pour faire pâturer les bêtes et reposer le keutch. Beaucoup de chameaux et de bétail trop faible périrent dans cette marche précipitée. Le soir du quatrième jour, nous étions déjà sur les bords de la Selenga; c'est là que nous apprîmes que les Taïdjigod avaient trouvé notre trace et qu'une partie de notre arrière-garde échangeait des coups de flèches avec eux. Le clan de Baïsongar fut désigné pour aller renforcer les nôtres. Je vis les jeunes gens se former par petites troupes de dix hommes et partir au galop dans la direction de l'endroit où on se battait. Ils passaient rapidement devant nous, la lance tenue à la brassière et à l'étrier, et l'arc à la main. Alak passa parmi eux, droit sur son courtaud et me fit un signe d'adieu.

« Que Dieu te protége ! m'écriai-je.

— Qu'Erlik[1] t'emporte! grogna Djébé de très-mauvaise humeur. Voilà que ces crapauds vont passer devant nous, à présent!

— Sois tranquille, brave Djébé, dit Boghordji, il y en aura pour tout le monde. »

Nous restâmes là près d'une heure, entendant au loin le bruit de l'alarme, mais de l'endroit où nous étions, nous ne pouvions rien voir. Bientôt le bruit s'éloigna et Boghordji nous ordonna de mettre pied à terre. Une partie du keutch arriva tout près de nous et forma un carré avec ses chariots attachés ensemble par des chaînes et des courroies. On n'y ménagea qu'une étroite ouverture, par où deux cavaliers pouvaient passer de front. Derrière les chariots, on fit accroupir les chameaux. Au centre du carré, on plaça les femmes, les enfants et ce qu'il y avait de meilleur en fait de bétail. Les vaches maigres, les chevaux borgnes, les moutons étiques, furent attachés en dehors de l'enceinte, ou laissés en liberté. Un certain nombre d'hommes partirent avec Boghordji, en conduisant leurs chevaux par la bride et passèrent de l'autre côté du carré. Bo-

1. Suite. — Voy. pages 257, 273 et 289.

1. *Erlik* est le Satan des Mongols.

ghordji, avant de partir, nous recommanda de ne pas allumer de feux et dit à Djébé de prendre le commandement, en attendant qu'il revînt.

Sur ces entrefaites, la nuit était tout à fait venue. Les gens du keutch finissaient de creuser un fossé autour de leur carré. Boghordji emmena ses hommes et nous restâmes seuls, environ trois cents jeunes gens, à la tête de nos chevaux sellés et bridés et à côté de nos lances piquées en terre. La lune se levait à l'horizon, énorme et rouge comme du sang.

Djébé tira sa pierre à affûter de sa poche et se mit à affiler ses armes. Voyant cela, j'en fis autant et la plupart des cavaliers nous imitèrent. Pendant un instant, on n'entendit que le bruit de l'acier et du fer, frottant sur la pierre.

Le loquace Djébé reprit le premier la parole :

« Où peut être passé ce Baïsongar, dit-il, et ces Aroulad avec lui ? qu'Erlik et tous les diables m'emportent si je le sais !

— Hélas ! dis-je, je crains bien qu'il ne soit arrivé malheur à nos confédérés et qu'Alak ne soit tombé dans la bataille !

— L'homme naît dans la maison et meurt sur le pré, dit tranquillement Djébé. Qu'on ait la tête fendue d'un bon revers, ou la poitrine trouée d'un solide estoc, où vois-tu du mal à cela ? »

Ma poitrine se gonfla. J'avais une forte envie de pleurer en pensant que peut-être Alak était couché sur la lande, raide et froid.

Tout à coup deux chiens sautèrent dans le rang et se mirent à japper autour de Saïn Boughouroul. Je reconnus tout de suite Bars et Alaga, les chiens d'Alak. Mon ami lui-même arrivait derrière eux avec une trentaine d'hommes, en tête desquels chevauchait son père Baïsongar.

« C'est fait ! s'écria Alak. Nous les avons bien arrangés. »

Son père lui donna immédiatement un grand soufflet, pour lui apprendre à parler modestement. Alak reprit à voix basse, en se penchant à mon oreille :

« J'en ai mis un par terre.

— En route, Djébé, dit Baïsongar. Nous avons escarmouché avec leurs coureurs. Demain on se battra pour sûr. Allons prendre position le long de l'eau.

— A droite, marche ! » cria Djébé.

Nous partîmes aussitôt. Une demi-heure après, nous étions à notre poste. La lune était claire. On la voyait miroiter dans l'eau de la Selenga, qui coulait en frissonnant à travers les roseaux. Un grand silence se fit. On n'entendit plus que le frémissement de l'eau et, de temps en temps, le bruit des sabots d'un cheval qui frappait la terre en soufflant.

« As-tu quelque chose à manger, toi ? » me dit tout à coup Djébé.

Je lui tendis un morceau de viande grillée que j'avais dans mon sac. Il le coupa en deux avec son couteau et m'en rendit la moitié. A la lueur de la lune, je vis que chacun ôtait le mors de son cheval et lui mettait la musette remplie d'orge. J'en fis autant. Les hommes s'accroupirent à la tête des chevaux et dévorèrent ce qu'ils avaient dans leur sac, pendant que les bêtes mangeaient. Les eaux de la Selenga fournirent à boire à tout le monde, après quoi chacun avala un bon coup de kymyz à son bidon et rebrida sa monture.

Le joyeux soleil se leva au milieu du silence et dora la plaine.

« Vois-tu le pré tout couleur d'or ? me dit Djébé.

— Oui, répondis-je.

— Eh bien, ce soir il sera couleur de sang, » reprit-il.

Un petit frisson me parcourut, et je bâillai à deux ou trois reprises. La fatigue faisait frémir mes membres et le frais du matin me saisissait. La brume s'abaissait doucement; le pré, parsemé de fleurs blanches et jaunes, était tout moite et brillant; c'était si joli qu'on avait envie de s'y rouler. Je regardai devant moi. Au bout du pré, à quatre ou cinq cents pas et le long de l'eau, il y avait un bois de sapins. A gauche du bois de sapins, il y avait une suite de monticules qui s'étendaient à perte de vue. Djébé désigna les monticules et le bois du bout de son fouet.

« Les Taïdjigod sont là derrière, » dit-il.

De notre côté, on voyait une longue ligne de chevaux et de lances s'étendre sur un front d'environ mille pas, entre la rivière et une grande enceinte de chariots. On apercevait très-bien des silhouettes toutes petites, debout sur les chariots. Dans l'intérieur de l'enceinte, on voyait grouiller les chameaux au long cou, les cavaliers coiffés de mailles et les flammes au bout des lances. Les timbales battaient et les clairons sonnaient le réveil.

En ce moment, Boghordji arriva au galop et se mit à notre tête. Un instant après, un groupe de cavaliers parut sur l'un des monticules et se dirigea de notre côté sans se presser. Un groupe en nombre à peu près pareil sortit de l'enceinte et s'avança vers les arrivants.

« Eh bien, eh bien? Qu'est-ce qui leur prend? s'écria Djébé. Est-ce qu'on va jouer au loup bleu à présent ?

— Non, répondit Boghordji, mais le chef des Taïdjigod et de leurs alliés, Buké Tchilguer, a demandé à négocier et ils viennent pour s'entendre avec le khan.

— Si j'étais à la place du khan, dit Djébé, je me méfierais.

— Le khan sait mieux que nous ce qu'il doit faire, répondit simplement Boghordji.

— En attendant, reprit Djébé, je ne tiens pas à me laisser surprendre. »

Disant ces mots, il monta à cheval et apprêta ses armes. Nous en fîmes autant. Du reste, un instant

après, Boghordji nous fit former par pelotons. Les deux troupes étaient arrivées en face l'une de l'autre, à peine à deux cents pas de nous et avaient mis pied à terre. Nous les voyions très-bien. Chacun attendait avec anxiété ce qui allait arriver.

Ils causèrent un moment. Pendant la conversation, un des Taïdjigod s'approcha du cheval du khan, en ayant l'air de le caresser et se baissa un peu du côté du montoir, comme s'il examinait l'étrier.

« Qu'est-ce qu'il fait donc, celui-là? dit Djébé; pourquoi manie-t-il l'étrier du cheval du khan? »

Boghordji se dressa vivement et devint tout pâle.

« Attention! nous dit-il. La main au carquois! » J'ouvris mon carquois, je n'avais pas encore posé la flèche sur la corde, que je vis Témoudjine faire un geste violent, comme s'il disait aux Taïdjigod de s'en aller et que chacun courut à son cheval. Je vis le khan mettre le pied à l'étrier, s'enlever et retomber lourdement par terre.

« En avant! cria Boghordji. Au khan! droit au khan!

— Ils lui ont coupé l'étrivière au montoir! cria Djébé. A la rescousse! à eux, à eux! »

Ce fut comme un éclair. Nous n'avions pas fait ces deux cents pas au galop, que j'avais eu le temps de voir Belgueteï fendre la tête à l'homme qui avait coupé la courroie d'étrier du khan, un Taïdjigod abattre le cheval de Belgueteï, Belgueteï rouler sous son cheval, Toktangha Taïdji mettre pied à terre, le khan sauter sur la jument blanche qu'il lui présentait, et dégainer. Dans cet instant, je vis Khassar tendre la corde de son arc et tirer; le Taïdjigod qui avait tué le cheval de Belgueteï tomba raide, les bras en avant. Je tirai ma flèche au hasard et j'en remis tout de suite une autre sur la corde. En passant, je vis un de nos hommes rattraper par la bride le cheval échappé du khan et Djébé, moulinant sa lance, se dégager du milieu de quatre hommes qui l'assaillaient. L'un de ces quatre, piqué au visage, vida les arçons et tomba en arrière.



Le prisonnier se raidit sans lâcher le cadavre. (P. 310, col. 1.)

Au même instant, une immense clameur s'éleva devant nous; le pré se couvrit de nuages de poussière, la terre trembla. Dix mille Taïdjigod, Mergued et Tatars, sortaient du bois et de derrière les buttes, et tombaient sur nous à bride abattue.

Derrière nous s'éleva une clameur pareille qui se confondit dans le fracas des armes et le roulement des pieds de ces milliers de chevaux; les nôtres chargeaient de leur côté.

J'eus tout juste le temps de tirer ma flèche sur les premiers Taïdjigod que je vis arriver; puis lâchant mon arc et assurant ma lance en arrêt, je me laissai entraîner dans la bagarre, au galop de Saïn Boughouroul. J'étais si étourdi par ce formi-

dable tumulte et par la soudaineté de l'attaque, que je ne cherchai pas même des yeux la bannière de Djébé. Je ne savais plus trop ce que je faisais; tout ce que je sais, c'est que je voyais passer à droite à gauche, venant en sens inverse de moi, des figures basanées, des casques, des cottes de mailles, des sabres étincelants derrière les crinières hérissées des chevaux et que j'entendais un vacarme de fer heurtant le fer, comme si cent mille forgerons eussent forgé sur cent mille enclumes. C'étaient les forgerons de la bataille qui forgeaient la victoire sur les heaumes et sur les cuirasses, à grands coups de sabre, de masse et de hache d'armes. Je criais à tue-tête : « Place à la bannière. » Ce qui se passait derrière, je ne le voyais pas, car je ne tournais pas la tête en arrière et je m'en allais droit devant moi.

Le temps de dire la fatha et je sentis un choc violent dans le coude droit; ma lance venait de heurter le bouclier d'un ennemi et avait plié par suite de la violence de la secousse; je la lâchai du coup et comme je la tenais hors brassière, elle me tomba de la main. Je n'avais pas encore le poignet assez vigoureux pour résister au contre-coup de la lance, et d'ailleurs je la tenais mal. Mon homme ne fut pas ébranlé et, en passant à ma droite, me détacha un revers sur la tête; je pliai en avant jusque sur le pommeau de ma selle, mais pas un fil de ma coiffe de mailles ne fut entamé. J'en fus quitte pour rester un instant étourdi, le nez sur la crinière de Saïn Boughouroul, et pour garder une forte contusion à la tête, mais je serrai machinalement les jambes et je ne tombai pas.

Je me raidis et je relevai la tête. En regardant autour de moi, je vis que j'étais sur la lisière du bois. Nous nous trouvions une douzaine de cavaliers ensemble, parmi lesquels Djébé. Nous venions de traverser toute la charge des Taïdjigod et derrière nous, dans un tourbillon de poussière, nous les voyions maintenant revenir à fond de train. Les deux armées s'étaient choquées, mêlées, et se séparaient pour se choquer de nouveau.

Djébé partit d'un grand éclat de rire, mit sa lance à la brassière et reprit son arc. Voyant cela, je repris le mien.

« Les imbéciles! dit le jeune chef en riant de plus belle, les imbéciles! Ils auraient pu nous jeter à l'eau en passant entre l'enceinte et nous et en nous rabattant vers la rivière. A présent, c'est nous qui allons les rabattre sur l'enceinte. »

Il s'affermit sur ses étriers et parcourut la plaine du regard.

« Alerte! s'écria-t-il vivement. Au toug de Boghordji, là-bas! au galop! »

Nous enlevâmes nos chevaux. Les Taïdjigod passèrent comme un torrent, revenant vers le bois et tirant sur les nôtres qui les poursuivaient par troupes de quinze ou vingt. Nous les croisâmes à trente pas de distance, courant en sens inverse et échangeant des coups de flèches avec eux. C'est là que j'entendis pour la première fois des flèches me siffler aux oreilles. Il y en eut une qui me rasa la cuisse et vint piquer, avec un petit coup mat et sec, dans le troussequin de ma selle qu'elle traversa. Je vis très-bien l'homme qui avait tiré et je tirai à mon tour, d'avant en arrière. Je dus toucher juste, car, en me retournant, j'aperçus l'homme qui lâchait son arc et qui se laissait aller, en s'accrochant à la crinière de son cheval.

En quelques foulées, nous fûmes groupés autour du toug de Boghordji, au milieu des nôtres, qui s'étaient arrêtés court et se ralliaient. A trois cents pas devant nous, on voyait dans les tourbillons de poussière jaune les Taïdjigod se reformer le long du bois. Entre eux et nous il y avait des hommes et des chevaux étendus raides par terre, quelques chevaux éclopés ou sans cavaliers qui allaient deci delà et des blessés qui se tordaient sans pouvoir se relever, ou qui se traînaient du côté de l'eau.

Un grand tumulte s'éleva tout de suite sur notre droite et l'enceinte s'entoura d'un tourbillon de poussière. Les ennemis attaquaient maintenant de ce côté-là, mais ceux que nous venions de combattre restaient toujours en face de nous. Ils étaient très-nombreux et pouvaient nous assaillir de toutes parts. Au bout d'un quart d'heure, ils revinrent sur nous; ils arrivaient par petites troupes de vingt, de trente, jusqu'à quinze pas, nous lançaient leurs flèches et tournaient bride immédiatement, sans cesser de tirer; dès qu'une troupe avait tourné bride, une autre arrivait derrière elle et se précipitait sur ceux des nôtres qui voulaient poursuivre les premiers, de sorte que la pluie des flèches ne s'arrêtait pas de part et d'autre. Entre le bois et nous, on voyait dans un nuage de poussière les pelotons de cavaliers s'approcher, se séparer, se poursuivre, se mêler, se démêler, tourbillonner sans cesse. Pendant plus d'une heure, le combat dura sur place. Du côté de l'enceinte, le fracas des armes et le tumulte des cris continuaient. La poussière jaune avait obscurci le soleil; à travers cette vapeur chaude et sèche qui nous prenait à la gorge, on ne voyait que l'éclair des flèches aux pointes luisantes et le miroitement des sabres ou des glaives de lances aux fanions multicolores. La chaleur était étouffante. Nous ne distinguions plus ni les cris, ni le sifflement des flèches, ni le roulement du galop des chevaux, ni le heurt des lances, ni le froissement des armures, ni le choc des masses et des sabres; mais tout ce fracas ensemble faisait un bourdonnement continu et confus. Nous ne reculions pas, mais notre troupe diminuait visiblement; nous fondions sur place.

J'épuisai toutes les flèches de mon carquois.

Djébé chargea six fois. A la sixième, il jeta le tronçon de lance ensanglanté qui lui restait à la main, tira son sabre et affermit la dragonne de cuir autour de son poignet.

« Nous y voici, dit-il en retroussant sa manche,

voici le moment des grands coups arrivé. A présent, nous avons fini de tirailler et nous allons voir qui est ce qui est plus dur, les crânes ou les lames de sabre. »

Boghordji parut devant nous, le visage souillé de poussière, de sueur et de sang, les yeux étincelants.

« Bas les lances et les arcs, tout le monde! s'écria-t-il, aux masses et aux épées! Cent hommes autour de la bannière de Djébé.

— A moi Djébé! cria le jeune chef en se dressant sur ses étriers. A moi, Bessed Djissoud! »

Boghordji disparut pour aller donner des ordres sur un autre point. Djébé rallia rapidement cent hommes; je cherchai Alak des yeux; mais au milieu de cette poussière et de toutes ces figures couvertes de la poudre du combat, on ne se reconnaissait pas à dix pas.

En ce moment, le fracas augmenta d'une façon terrible du côté de l'enceinte; de notre côté, les fifres, les flûtes, les tambourins et les violons jouèrent tous ensemble et les guerriers commencèrent à chanter. Djébé arrêta son cheval à dix pas devant nous. Plus loin, à sa droite, je reconnus Boghordji au toug que son porte-bannière tenait derrière lui, et plus à droite encore, d'autres chefs se placèrent en avant de leurs hommes.


L'homme tomba la tête la première. (P. 309, col. 2.)

La voix de Boghordji retentit par-dessus le tumulte.

« Préparez-vous à charger! cria-t-il. Quand mon tougtchi[1] lèvera son toug, vous chargerez tous ensemble ! »

Au même instant, les timbales et les clairons sonnèrent la charge, le tougtchi leva le toug si haut que tout le monde le vit et Boghordji cria d'une voix de tonnerre :

« En avant, les Mongols bleus ! »

Notre troupe partit au galop, la terre trembla, une poussière aveuglante s'éleva pendant que trois mille voix criaient avec fureur :

« A eux, à eux! frappe, frappe! tiens bon, mon brave, tiens bon! En avant les Mongols! »

Djébé criait d'une voix aiguë, plus haut que tous les autres :

« En avant! Bessed Djissoud! à moi Djébé! Place à la bannière ! »

Je le vis entrer au milieu des Taïdjigod comme une hache dans du bois mort. J'arrivai derrière lui, moi quatrième, le coutelas au bout du bras. Les coups de sabre, de masse et de hache commencèrent tout de suite. Je lançais des coups de pointe devant moi, en faisant sans cesse pirouetter mon cheval pour tenir l'ennemi à ma droite. Je poussais et j'étais poussé. Dans cette presse, on ne savait si on reculait ou si on avançait. Un homme s'accrocha à mon étrivière et à ma botte par ma gauche, et je vis qu'un des nôtres l'assommait d'un coup de masse. Au même instant, un autre, dont le cheval se cabrait à côté de moi, me détacha un furieux revers; mais nous étions lancés si vite l'un contre l'autre et je me baissai si à propos que je lui donnai de la tête dans l'estomac et qu'au lieu de recevoir le taillant de son sabre entre le cou et l'épaule, je ne reçus qu'un coup de poing dans le dos. Je lâchai tout de suite la bride, et de la main gauche me cramponnant aux vêtements de mon adversaire, la tête collée contre lui, de la main droite je lui portai des coups de coutelas aussi fort que je pouvais. Je sentis une de ses mains qui me prenait par la nuque et qui m'étreignait, et je reçus des coups violents sur la tête. Se trouvant trop près pour me sabrer, il me maintenait par le cou et cherchait à m'assommer avec le pommeau de son sabre. Je m'accrochais des genoux aux flancs de Saïn Boughouroul qui suivait tous mes mouvements et je continuais à fouiller avec la lame de mon coutelas les flancs de mon adversaire. Mon arme était entrée jusqu'à la poignée, je la tournais et la retournais dans les entrailles de l'homme et le sang me coulait chaud dans la manche. Il ne me frappait plus, mais sa main continuait de me serrer. Je me débarrassai de ses doigts crispés autour de ma nuque, je ramenai violemment mon coutelas à moi et me redressant: je vis que l'homme était sans mouvement, le nez sur la crinière de sa monture et les bras pendants; le cheval fit un mouvement et l'homme glissa inerte et tomba la tête la première. Alors, quoique je fusse tout étourdi des coups qu'il m'avait donnés et que le sang me coulât du nez, je saisis la bride à

1. L'homme qui porte le *toug*, le porte-étendard.

Saïn Boughouroul, je m'affermis dans mes étriers et je criai à pleine gorge :

« Place à la bannière ! En avant les Mongols bleus ! »

Mais, me ravisant aussitôt, j'ajoutai de toutes mes forces :

« Gloire à Dieu clément et miséricordieux ! Dieu est le plus grand[1] ! »

Ayant ainsi envoyé ce païen en enfer, je regardai autour de moi. J'étais entouré des nôtres. Djébé, les deux mains appuyées sur le pommeau de sa selle, le sabre pendu au poignet par la dragonne, se tenait immobile. Un chef de haute taille, couvert d'une armure d'acier et portant un casque orné de deux aigrettes en plumes de héron, était étendu mort aux pieds de son cheval. L'un des nôtres tenait un prisonnier par la nuque.

« Hé, l'homme prisonnier ! dit Djébé, quel est le nom du chef ici que je viens de tailler avec mon sabre ?

— Malheur ! malheur ! s'écria le prisonnier. C'est le plus fameux homme qui ait jamais endossé l'armure ! C'est notre grand khan, Buké Tchilguer !

— A présent qu'il s'est changé en faucon et s'est envolé, dit Djébé, je reconnais que c'était un homme fort et qu'il vient de manier virilement le sabre. »

Disant ces mots, il mit pied à terre, coupa la tête à Buké Tchilguer et l'attacha à l'arçon de sa selle. Le prisonnier se jeta sur le corps, criant et pleurant.

« C'est un bon serviteur, dit Djébé. Il faut le tuer pour qu'il tienne compagnie à son maître. »

Un de nos hommes ramassa une lance et la passa au travers du corps du prisonnier, qui s'allongea et se raidit sans lâcher le cadavre de son khan.

« Allons ! s'écria Djébé. A moi, maintenant ! Ce soir, les derniers rayons du soleil éclaireront nos étendards vainqueurs. »

Nous lui répondîmes par une joyeuse acclamation et nous le suivîmes vers le bois dont le chemin était vide d'ennemis devant nous. Dans la plaine, le combat continuait. Nous entrâmes sous bois, sous les sapins, et l'air frais, débarrassé de poussière, me rafraîchit les poumons. Je bus un bon coup à ma bouteille et je me sentis tout ranimé.

Djébé nous compta d'un coup d'œil.

« Nous sommes quatre-vingts, dit-il. Nous allons filer sous bois sans bruit et tomber sur le dos à ceux qui attaquent l'enceinte. Silence et marche ! »

Une demi-heure après, nous nous arrêtions à la lisière du bois, en face de l'enceinte. Il nous parut que l'ennemi refluait du côté de la rivière. Au milieu des nuages de poussière et du tourbillonnement des hommes et des chevaux, je ne distinguais pas grand'chose; mais Djébé était plus clairvoyant que moi.

« Ils ont repoussé Boghordji, dit-il, ils se mettent tous contre lui pour l'exterminer. Maintenant, les gens qui sont dans l'enceinte vont sortir et les charger. Attention ! »

Nous restâmes près d'une demi-heure dans l'anxiété. Le bruit du combat devenait plus fort du côté de la rivière et diminuait devant nous. Tout à coup des acclamations enragées éclatèrent du côté de l'enceinte. Les timbales et les clairons sonnèrent la charge.

Dominant tout le fracas, j'entendis les cris mille fois répétés de « Ourdjane, ourdjane ! » le cri des Kiot Bordjiguène, des khans aux yeux fauves. Un flot de glaives, de lances et de lames de sabre se rua de l'enceinte. Le khan en personne chargeait l'ennemi.

« En avant les Mongols bleus ! cria Djébé le sabre haut. Voici l'heure de la victoire. En avant ! à moi Djébé ! place à la bannière !

— Place à la bannière ! » répétâmes nous tous.

Et nos quatre-vingts guerriers tombèrent avec fureur sur le dos de l'ennemi, que Témoudjine, Moukhouli, Djelmé et Guidang Tchingsang chargeaient de flanc et auquel Boghordji et Baïsongar tenaient tête de front.

J'avais remis mon coutelas au fourreau et je frappais de la hache à coups redoublés. Chaque coup que portait Djébé abattait son homme. Nous culbutions tout devant nous. Cette fois on se sentait avancer. Nous voyions de loin le toug des Kiot Bordjiguène et les bannières des nôtres s'avancer au-devant de nous, fendant les flots pressés des Mergued, des Tatars et des Taïdjigod. C'était comme si la victoire volait à notre rencontre. Encore un moment et je vis, foulant les ennemis aux pieds de son cheval, Témoudjine Khan lui-même. Il sortit du tourbillon des guerriers renversés, comme le soleil sort des nuages. A ses côtés chevauchait Khassar, le visage courroucé, l'arc à la main, et Belgueteï, furieux et sanglant, brandissant sa lance. Derrière lui se dressaient sur leurs grands chevaux, Moukhouli le Sage, qui portait la bannière des Kiot Bordjiguène, Sonbeguetaï le Vaillant, et Djelmé le Tueur de tigres. Derrière encore venait le torrent des lances et des sabres. Le khan, droit sur sa selle, le sabre ensanglanté au poing, chevauchait entouré de gloire ; sa bouche était souriante, ses yeux étaient terribles, son front calme et plein d'autorité. Djébé poussa droit sur lui et lui présenta la tête de Buké Tchilguer sans mot dire. Le khan s'inclina devant la tête de son ennemi mort.

« O Buké Tchilguer, s'écria-t-il, par ordre du Tengri mon père, tu es tombé mort sur le chemin de notre gloire. Louée soit ta vaillance, honorée soit ta défaite. Louée soit la vaillance de celui qui t'a renversé, honorée soit sa victoire. Donnez un toug à Djébé. »

1. Cri de victoire des Musulmans. Toutes ces expressions de « Gloire à Dieu, Dieu soit loué, s'il plaît à Dieu, etc., » reviennent continuellement dans la conversation des Musulmans, et sont comme liées à la phrase.

Un cavalier portant un toug noir remit son enseigne au jeune chef; le jeune chef me la donna et me dit :

« Plante le toug en terre ! »

J'enfonçai le drapeau en terre devant mon cheval et Djébé jeta la tête de Buké Tchilguer au pied du toug, en s'écriant :

« Drapeau des Mongols bleus, drapeau des Bessed Djissoud, je te donne le sang de tes ennemis! Accepte mon hommage.

— *Toug iaglachakho*[1] ! Le drapeau est graissé! » s'écrièrent nos jeunes gens.

Et aussitôt l'un d'eux, ramassant la tête, la planta sur la pique du toug. Je saisis l'étendard et l'arrachant de terre, je le levai haut et droit.

« Djébé le Loup, s'écria le khan, tu t'appelleras désormais Djébé Noïane. Je te fais prince et chef de mille hommes, tu seras suivi d'un toug et précédé de deux timbales. Marchons, la victoire est au bout de nos lances.

— En avant! cria Djébé d'une voix de tonnerre, en avant et place à la bannière! »

La bannière portait la tête du chef de nos ennemis. Nous prîmes la droite de la charge, rabattant Taïdjigod, Mergued, Tatars et Baïagod, nous refoulions leur masse confuse, en la fauchant devant nous. Un quart d'heure après, nous entendions le cri de guerre de Boghordji, de Baïsongar et des autres. La cohue des ennemis refluait éperdue vers nous et, pressée entre nos rangs et ceux de la troupe de Boghordji, mettait bas les armes, ou se jetait en désespérée sur les pointes de nos lances, sur les tranchants de nos sabres, pour mourir de la mort des braves. Une partie des ennemis, cherchant une issue entre les deux lignes de fer qui s'avançaient sur elle, se précipita dans la Selenga, où beaucoup furent noyés. Quelques-uns se cachèrent dans les roseaux, où on les abattit à coups de flèches, comme des canards sauvages. Le soleil était haut de trois lances au-dessus de l'horizon quand les clairons sonnèrent la victoire de toutes parts; la journée était finie et la bataille gagnée; cinq ou six mille de nos ennemis étaient couchés raides par terre, autant étaient prisonniers et le reste était en fuite et dispersé.

Nous nous arrêtâmes au bord de la rivière, je mis pied à terre, je fis mes ablutions et je récitai la prière; puis je m'occupai tout de suite de Saïn Boughouroul, qui était couvert de sueur et de poussière et tout haletant. Je venais de lui mettre la couverture et je le conduisais doucement au pas, pour le laisser se remettre graduellement, lorsque j'aperçus Alak. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Mais nous n'eûmes pas le temps de beaucoup nous raconter ce que nous avions vu dans la journée, car un spectacle nouveau attira notre attention.

Au bord de la rivière, au milieu des morts et des débris des combat, on prépara un siége pour le khan; c'était une selle de cheval recouverte d'un feutre blanc. Derrière se tint son tougtchi. Les prisonniers furent conduits devant le khan par troupes de cinq ou six, le sabre et le carquois pendu au cou; on ne lui conduisait naturellement que les principaux, les chefs levant bannière et qui répondaient des autres. Il leur demandait s'ils voulaient prendre son parti et lui prêter hommage, et ceux qui le voulaient, il les faisait rentrer en bannière et leur distribuait des commandements; ceux qui ne le voulaient pas, il les mettait parmi le menu peuple et les donnait aux noïanes et autres chefs. Ce défilé dura jusqu'à la nuit, quand, accablés de fatigue, nous nous couchâmes pêle-mêle, les vivants au milieu des morts, après nous être enveloppés de nos couvertures de feutre.

Au petit jour, timbales et clairons sonnèrent joyeusement le réveil. On recueillit le butin et on le partagea équitablement. Vers midi, tout le monde se mit en marche pour aller s'établir dans un nouveau campement. Notre keutch s'était grossi maintenant des charriots des Taïdjigod et des Mergued, immenses voitures qui portent la maison toute dressée.

Plus de quatre mille de nos ennemis de la veille, qui avaient fait leur soumission, marchaient avec nous et, à mesure que nous avançions sur leurs terres, d'autres venaient nous rallier, ou nos coureurs, qui nous précédaient, les faisaient rallier de force. Deux mois après, quand nous nous arrêtâmes au bord du Karatal pour établir nos quartiers d'hiver, notre peuple s'était grossi de toutes les tribus réfractaires des Taïdjigod, des Baïagod, des Mergued, des Tatars et même d'un certain nombre de clans des Oïrad.

Nous devenions un grand peuple.

A suivre. LÉON CAHUN.



1. Chez les Mongols, quand un jeune homme abat sa première pièce de gibier, il se frotte l'index de la graisse et du sang de la victime : ce qui s'appelle *iaglamichi*, l'action de graisser. A la guerre, on porte au pied du toug la tête du premier ennemi tué, et celles des chefs de marque, et on dit qu'on a « graissé le toug ».

LES TOMBEAUX DES EMPEREURS MINGS

EN CHINE

Un des monuments où le génie chinois, généralement plus minutieux que hardi, a pris peut-être l'essor le plus vaste, est celui qui a été élevé au XVIIe siècle en l'honneur des empereurs de la dynastie des Mings. Il est situé au nord de Pékin, près des montagnes, à peu de distance de la ville de Tchang-ping-tchéou. Ce monument, ou plutôt ce groupe de monuments consiste en quatorze tombeaux ou temples disséminés dans un site admirable et précédés d'une immense avenue formée de portiques et de deux files d'animaux gigantesques sculptés en granit.

Quand on sort de Tchang-ping-tchéou en se dirigeant vers le nord-est, on s'engage dans un pays accidenté, entrecoupé de chemins creux, hérissé de collines couvertes d'arbres verts et de rochers de granit. Après avoir suivi quelque temps une route montueuse, encaissée entre deux hautes murailles de terre jaune et de cailloux, on arrive devant une sorte de portique formé de six piliers en pierre, laissant entre eux cinq portes carrées, dont la plus haute est au milieu et les plus basses aux deux extrémités. Plusieurs séries de toits à la chinoise, superposés et recouverts de tuiles vernissées et dorées, surmontent ce singulier monument qui est l'entrée de la sépulture des Mings.

Le portique franchi, on suit sur une longueur de cinq ou six cents pas une chaussée qui s'élève graduellement au-dessus de la plaine environnante; peu à peu l'horizon s'élargit et un magnifique panorama se déploie devant les yeux du voyageur. Sur les côtés, en contre-bas, la vallée est parsemée de monolithes funéraires de toutes formes et de toutes dimensions; en avant, se dresse un arc de triomphe en marbre blanc, percé de trois portes monumentales dont l'une, celle du milieu, laisse apercevoir deux rangées de monstres gigantesques, bordant la chaussée; au delà, apparaissent d'autres arcs de triomphe et plus loin encore, sur la pente d'une colline élevée, au milieu d'une vaste forêt de pins séculaires, une profusion de temples, de kiosques, de pagodes, qui s'étendent à perte de vue et dont les toits dorés scintillent au soleil parmi la sombre verdure des arbres; enfin tout en haut, dans le ciel, on distingue les clochetons et les coupoles d'un grand édifice d'une éblouissante blancheur, qui couronne tout cet incomparable paysage.

Mme de Bourboulon, qui a visité ce lieu célèbre et dont les notes de voyage ont été publiées dans le *Tour du monde*, décrit l'effet extraordinaire produit par ces deux files d'animaux géants alignés sur les deux côtés de la chaussée. « Au moment où notre cavalcade débouche sur la chaussée bordée de statues, dit-elle, nous ne sommes plus maîtres de nos montures, qui bronchent et qui renâclent à la vue de tous ces monstres grimaçants. Les uns sont emportés dans la plaine, les autres sont forcés de descendre et de conduire leurs chevaux par la bride.

C'est qu'on ne peut rien voir de plus saisissant que ces lions, ces tigres, ces rhinocéros, ces buffles, cinq ou six fois plus grands que nature, couchés ou debout sur de larges piédestaux, ouvrant leurs gueules menaçantes, peintes en couleur de sang, et qui semblent rouler dans leurs orbites de pierre l'émail blanc de leurs yeux.

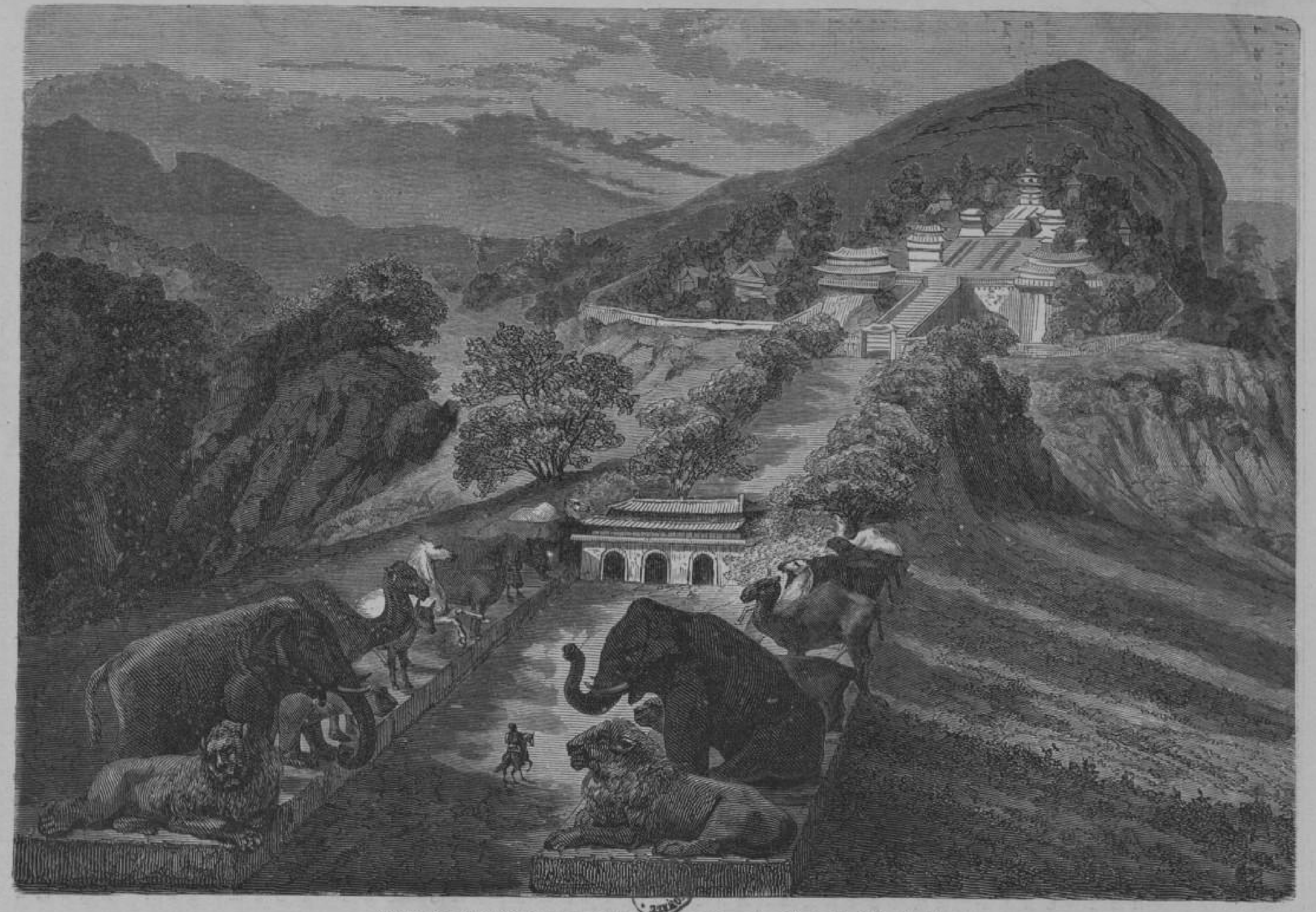
Vus un à un, ils sont plutôt grotesques, comme toutes les sculptures chinoises, mais l'ensemble en est effrayant. »

A mesure que les voyageurs avancent dans l'avenue « aux bêtes féroces » succèdent les animaux domestiques, les fidèles serviteurs de l'homme, dont ils annoncent la présence : les chevaux, les chameaux, les bœufs, puis enfin, à quelques pas de l'arc de triomphe qui termine cette avenue magique, les statues des sages, des grands mandarins et des empereurs de la dynastie des Mings, dont les restes sont inhumés dans les caveaux des temples funéraires » qui sont échelonnés sur la colline.

Un mur d'enceinte enferme tous ces temples funéraires; quand on en a franchi la porte, qui vous est ouverte par un gardien, on traverse une première terrasse, ornée de verts gazons, de cyprès, d'ifs taillés et de quatre pagodes qui en occupent les angles, puis une seconde terrasse plus élevée, à laquelle mène un escalier d'une trentaine de marches et qui supporte huit autres pagodes à coupoles rondes à demi cachées sous des massifs de cèdres énormes. Enfin, sur une troisième plate-forme, dallée de marbre blanc, s'élève le grand mausolée que l'on aperçoit du fond de la vallée et qui forme le point culminant de cet échafaudage de monuments et de forêts. Ce tombeau, le plus riche de tous, est celui de l'empereur Hioung-Lo. Son immense coupole se termine par une pyramide pointue, couverte d'écailles comme un serpent et surmontée d'une boule dorée. Sur quelque point de cette coupole que se porte le regard, on aperçoit une profusion inouïe d'ornements de toute sorte, de dessins en saillie ou en creux; le marbre est fouillé, brodé comme une dentelle.

De cette hauteur la vue est merveilleuse : on découvre au-dessous de soi la longue avenue montante de portiques et de colosses, le mur de l'enceinte sacrée se prolongeant sur les flancs de la montagne, toutes les pagodes et les jardins des terrasses inférieures et, à droite et à gauche, les treize autres mausolées des empereurs Mings disséminés parmi les cimes des grands arbres.

E. Lesbazeilles.



Avenue des animaux géants, conduisant à la sépulture des Mings. (P. 312, col. 1.)

COLORATION ARTIFICIELLE DES FLEURS

Un professeur italien, M. L. Gabba, a fait récemment de curieuses expériences sur le moyen de transformer artificiellement la coloration naturelle des fleurs.

Quand on expose des fleurs colorées naturellement en violet à la fumée que dégage un cigare en brûlant, on voit ces fleurs changer de couleur et prendre une teinte verte d'autant plus prononcée que leur propre coloris était plus vif auparavant.

Cette transformation se remarque surtout sur les fleurs du Thlaspi violet ou *Iberis umbellata*, et de la Julienne ou *Hesperis matronalis*.

M. Gabba, ayant constaté que ce changement de couleur était produit par les vapeurs de l'ammoniaque que contient le tabac, a fait une série d'expériences en vue de reconnaître les changements que l'ammoniaque détermine dans le coloris de différentes fleurs.

Son procédé est des plus simples et peut être facilement imité. Il consiste à verser, dans une assiette une petite quantité de la solution ammoniacale vulgairement connue sous le nom d'*alcali volatil*. On pose sur cette assiette un entonnoir renversé dans le tube duquel on place les fleurs qu'on veut soumettre à l'expérience.

En opérant de cette manière, on voit, sous l'action des vapeurs de l'ammoniaque, les fleurs bleues, violettes ou purpurines devenir d'un beau vert ; les fleurs rouge-carmin intense (les œillets par exemple) devenir noires ; les blanches jaunir, etc.

Les changements de couleur les plus singuliers sont offerts par les fleurs qui réunissent plusieurs teintes différentes, et dont les lignes rouges verdissent, tandis que les parties blanches jaunissent.

Une des expériences les plus curieuses est celle qu'on peut faire sur les *fuchsias* à fleurs blanches et rouges, qui par l'action des vapeurs ammoniacales deviennent jaunes, bleues et vertes.

Lorsque les fleurs ont subi ces changements de couleur, si on les plonge dans de l'eau pure, elles conservent leur nouvelle coloration pendant plusieurs heures ; après quoi, elles retournent peu à peu à leur coloris primitif.

Une autre observation intéressante, due au professeur Gabba, c'est que les fleurs des *asters*, qui sont naturellement inodores, acquièrent une odeur aromatique fort agréable sous l'influence de l'ammoniaque.

Les fleurs de ces mêmes *asters*, dont la couleur naturelle est le violet, deviennent rouges quand on les mouille avec de l'acide azotique étendu d'eau.

D'un autre côté, ces mêmes fleurs, si on les enferme dans une boite de bois où elles soient exposées aux vapeurs de l'acide chlorhydrique, deviennent, en six heures, d'un beau rouge-carmin qu'elles conservent quand on les place dans un endroit sec et à l'ombre, après les avoir desséchées à l'air et à l'obscurité.

H. NORVAL.

MOZART[1]

Malgré ce beau succès, le sort de Mozart n'était guère plus heureux. Forcé de suivre l'archevêque de Salzbourg à Vienne, en qualité d'organiste de sa cour, il se vit confondu avec les domestiques et réduit à manger avec eux à la cuisine. Ce qui prouve qu'à cette époque les plus grands artistes n'étaient guère estimés et que la protection dédaigneuse que leur accordaient les grands seigneurs ne les élevait pas beaucoup au-dessus de la basse domesticité. Il y avait, en effet, des valets-musiciens, et c'était même en cette qualité que le père de Mozart avait été attaché à la cour de Salzbourg. Humilié de sa position, gêné dans l'exécution de ses œuvres, qu'il ne pouvait faire entendre comme il l'eût voulu parce qu'il ne pouvait jouer en public sans la permission de son maître, Mozart osa se plaindre ; mais il reçut pour toute réponse : « Cherche ailleurs, si tu ne veux pas me servir comme je l'entends. » Ce qui le décida à donner sa démission.

Aussitôt libre, il chercha à s'occuper ; mais le produit des leçons qu'il donnait lui suffisant à peine, il eut recours à l'influence de la comtesse de Thun et du comte de Cobentzal pour demander à l'empereur Joseph II une protection que celui-ci n'avait guère accordée jusque-là qu'aux artistes italiens, objet de ses préférences. Malgré la résistance de l'empereur, on finit par obtenir pour Mozart l'autorisation d'écrire la musique de l'*Enlèvement au sérail*, pour le théâtre de la cour. Le succès artistique de cet ouvrage fut bientôt universel en Allemagne ; mais l'empereur, peu habitué à ces formes nouvelles, ne se prononçait pas franchement. « Cela est trop beau pour nous, en vérité ; j'y trouve trop de notes, » disait-il à Mozart. « Précisément autant qu'il en faut, » répondit celui-ci. Mozart fut cependant attaché à l'empereur avec le titre de compositeur de la cour ; mais ce nouveau titre fut longtemps illusoire, car on ne lui demandait rien. Il n'était pourtant pas un ingrat. Il eût voulu, en compensation des huit cents florins qu'on lui avait accordés pour son traitement, avoir autre chose à faire qu'un seul petit opéra, le *Directeur de spectacle*, qui fut joué à Schœnbrunn, en 1786 ; mais décidément l'empereur ne se montrait pas trop amateur de la musique de Mozart. Cependant celui-ci lui était attaché à un tel point, que le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume lui ayant fait des offres magnifiques pour l'attirer à Berlin, — le roi de Prusse offrait

1. Suite et fin. — Voy. page 295.

à Mozart le titre de maître de chapelle de la cour avec trois mille écus de traitement annuel (11 250 fr.), ce qui était beaucoup pour l'époque, — Mozart refusa, parce que l'empereur Joseph II lui avait témoigné avec affabilité son étonnement de le voir sur le point de quitter la cour de Vienne.

Mozart s'était marié au mois d'août 1782 avec une jeune pianiste du nom de Constance Weber, et depuis cette époque il redoublait d'activité pour subvenir aux besoins de son jeune ménage. Donnant des leçons le matin, jouant presque tous les soirs dans les concerts, il composait en outre toute sorte de musique instrumentale, même des contredanses et des valses pour les bals publics. Pendant un séjour de trois mois qu'il fit avec sa femme chez son père, à Salzbourg, il composa un oratorio, *Davidde penitente*, qui contient de très-grandes beautés. Bientôt il donna les *Noces de Figaro*, opéra-bouffe en quatre actes, qui réussit d'une manière éclatante, malgré les efforts d'une cabale formidable, organisée par les compositeurs et les artistes italiens du théâtre de la cour, et qui avait failli empêcher l'exécution de ce chef-d'œuvre. Le succès fut complet dans toute l'Allemagne, et Mozart put enfin jouir de son triomphe. S'étant rendu à Prague, en 1787, il y fut l'objet de telles ovations, qu'il promit de composer un ouvrage pour le théâtre de cette ville et d'y revenir l'hiver suivant. Le poëte italien Lorenzo de Ponte avait fait le plan d'un libretto sur le sujet de Don Juan. Mozart l'accepta, et ils se mirent tous deux à l'œuvre. Vers le même temps Mozart eut le malheur de perdre son père qu'il adorait, et il se sentit cruellement frappé. Cependant il redoubla d'ardeur, comme s'il eût eu le pressentiment d'une fin prématurée. Il n'avait pourtant que trente et un ans, mais sa correspondance révélait déjà les plus tristes préoccupations. Il quitta Vienne, rempli de chagrin, et se rendit à Prague avec sa femme, pour terminer son opéra, qui fut écrit en un mois et qui obtint un immense succès. De retour à Vienne en 1788, il y fit représenter *Don Juan;* mais les connaisseurs seuls apprécièrent cet immortel chef-d'œuvre comme il le méritait, et le public ne l'accueillit qu'avec indifférence. On lui préférait encore les ouvrages des compositeurs italiens, et ce n'est que plus tard qu'on lui rendit justice. Mozart s'en consolait en écrivant de nouveaux chefs-d'œuvre, et malgré, ou plutôt à cause de la maladie de poitrine qui le consumait, il déployait une activité fébrile qui ne faisait qu'aggraver sa position. Croyant n'avoir jamais assez fait pour sa réputation, il donna en 1790 un de ses plus jolis opéras, *Cosi fan tutte;* puis, l'année suivante (juillet 1791), la *Flûte enchantée.* Ce dernier ouvrage eut un tel succès, que cent vingt représentations ne lassèrent point ses admirateurs.

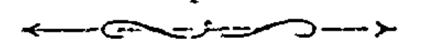
Bien qu'il écrivît sans effort, et qu'au contraire son travail ressemblât plutôt à une improvisation, Mozart sentit vers le même temps faiblir ses forces, et, au bout de dix représentations de son opéra, il fut forcé de garder la chambre. Tous les soirs il suivait avec sa montre l'exécution de chaque morceau, comme s'il eût assisté réellement à la représentation; mais il ne pouvait pas se soustraire à la tristesse qui l'envahissait, et ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il reçut une visite qui le frappa encore davantage. Un inconnu vint lui demander un soir, de la part d'une personne anonyme, de composer un *Requiem* destiné à honorer la mémoire d'un de ses plus chers amis. Mozart y consentit moyennant cent ducats et promit de livrer son œuvre dans un mois. Il se mit de suite au travail, malgré les exhortations de sa femme, et s'y livra avec une telle ardeur, que la maladie fit bientôt de plus rapides progrès. Il semblait que la manière étrange dont cette proposition lui avait été faite eût affaibli son esprit au point de lui faire croire à une intervention surnaturelle, et qu'il fût persuadé que c'était son dernier ouvrage.

Heureusement un événement imprévu vint faire diversion à ses sombres idées. L'administration du théâtre de Prague lui ayant demandé un opéra pour les fêtes du couronnement de l'empereur comme roi de Bohême, il partit pour cette ville au mois d'août, et composa en dix-huit jours les deux actes de la *Clémence de Titus.* Malgré une telle rapidité de conception, l'ouvrage tout entier était d'une beauté achevée, et son succès sembla ranimer les forces de l'auteur. A son retour à Vienne il se remit au travail. N'ayant pu terminer son *Requiem* pour l'époque désignée, il répondit à l'inconnu qui revenait pour le lui demander qu'il lui fallait encore un mois. Celui-ci se retira en laissant encore une fois cent ducats et en promettant de revenir. Mozart n'ayant pu réussir à découvrir le nom du personnage anonyme, se persuada définitivement qu'il avait reçu un avertissement du ciel, et que ce *Requiem* servirait à célébrer ses funérailles. Cette idée ne l'abandonna plus; il se mit au lit, et mourut le 5 décembre 1791, sans avoir pu terminer entièrement son dernier chef-d'œuvre; Sussmayer, un de ses élèves, écrivit les derniers morceaux.

Ainsi finit, à peine âgé de trente-six ans, cet homme extraordinaire qui fut appelé le divin Mozart, et que le monde entier proclame aujourd'hui le premier musicien de son temps, parce que son génie était universel. Aussi supérieur dans la musique d'église que dans celle de théâtre, il le fut encore dans la symphonie, l'oratorio et la musique de chambre. Sa fécondité était merveilleuse et le nombre de ses ouvrages est tel, qu'il nous serait impossible de les énumérer en détail. Voici les principaux. Pour le théâtre : *Idoménée*, l'*Enlèvement au sérail,* les *Noces de Figaro*, *Don Juan*, la *Flûte enchantée*, la *Clémence de Titus*, quatre ballets et pantomimes. Pour la musique d'église : trente-six compositions, messes, cantates, *Te Deum*, etc.; un *Stabat Mater*, un *Ave verum* et un *Requiem* devenus célèbres, trois oratorios, et surtout *Davidde penitente*. Pour l'orchestre, trente-trois

symphonies, quinze ouvertures, plus de cent danses, menuets, valses, etc. Pour divers instruments, une foule de morceaux d'ensemble et de divertissements, neuf quintettes, vingt-huit quatuors, neuf trios, quatorze concertos, des marches pour musique militaire. Pour le piano, vingt-trois concertos, vingt-trois trios, trente et une sonates, une quintette; des sonates pour piano et violon, etc. Ne pouvant analyser ici tous ces chefs-d'œuvre, ni établir un parallèle entre Mozart et ses contemporains, il nous suffira de dire qu'il fut le premier compositeur de la fin du XVIII[e] siècle, et qu'il en était aussi le premier virtuose. En qualité de pianiste, il a été le précurseur de Beethoven et de Hummel. Il joignait à son talent d'exécution la faculté d'improviser avec une telle perfection, qu'il semblait faire entendre des compositions extrêmement soignées et longtemps étudiées d'avance. Mozart n'était ni envieux ni jaloux. Il s'était lié avec le pianiste Clementi, qui passait pour le premier virtuose de l'époque. Ne pouvant supporter la musique médiocre, il admirait sincèrement les beautés qu'il rencontrait dans les ouvrages de ses contemporains et de ses prédécesseurs. Il honorait Hændel, Haydn, et restait frappé d'admiration devant les œuvres de Sébastien Bach, qui lui apprenait du nouveau, comme il le dit un jour à Leipsick (les œuvres de Sébastien n'étaient encore ni publiées ni très-connues). D'un caractère tendre, affectueux et passionné, il éprouvait de fortes émotions pour tous les genres de beautés. Ami sincère et bienveillant, il était généreux, désintéressé; quelquefois même prodigue, mais on doit le lui pardonner; il est bien rare que les grands artistes soient sans défauts. Heureux ceux qui n'ont à se reprocher qu'une trop grande libéralité. En résumé, depuis bientôt quatre-vingt-dix ans que Mozart est mort, sa réputation n'a fait que grandir. Si quelques-unes de ses compositions paraissent aujourd'hui surannées, le plus grand nombre reste encore comme un monument splendide, élevé par le génie à la gloire de l'art musical. On trouve, en effet, dans ses ouvrages l'expression de la sensibilité la plus vive, du goût le plus exquis; la douceur, la grâce et la force sans rudesse; la variété et l'unité; les styles les plus divers, dans ses opéras surtout; une sobriété de développement qui indique que Mozart ne disait absolument que ce qu'il voulait, qualité bien rare, et par-dessus tout, la vérité la plus juste et la plus touchante dans l'expression des sentiments humains. D'autres, avant ou après lui, ont réussi à s'élever dans des sphères supérieures et à élargir le cadre de leurs inspirations, mais Mozart restera le modèle le plus éloquent de l'art d'émouvoir sans aller jusqu'à la violence.

N. Mouzin.



UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

XVIII

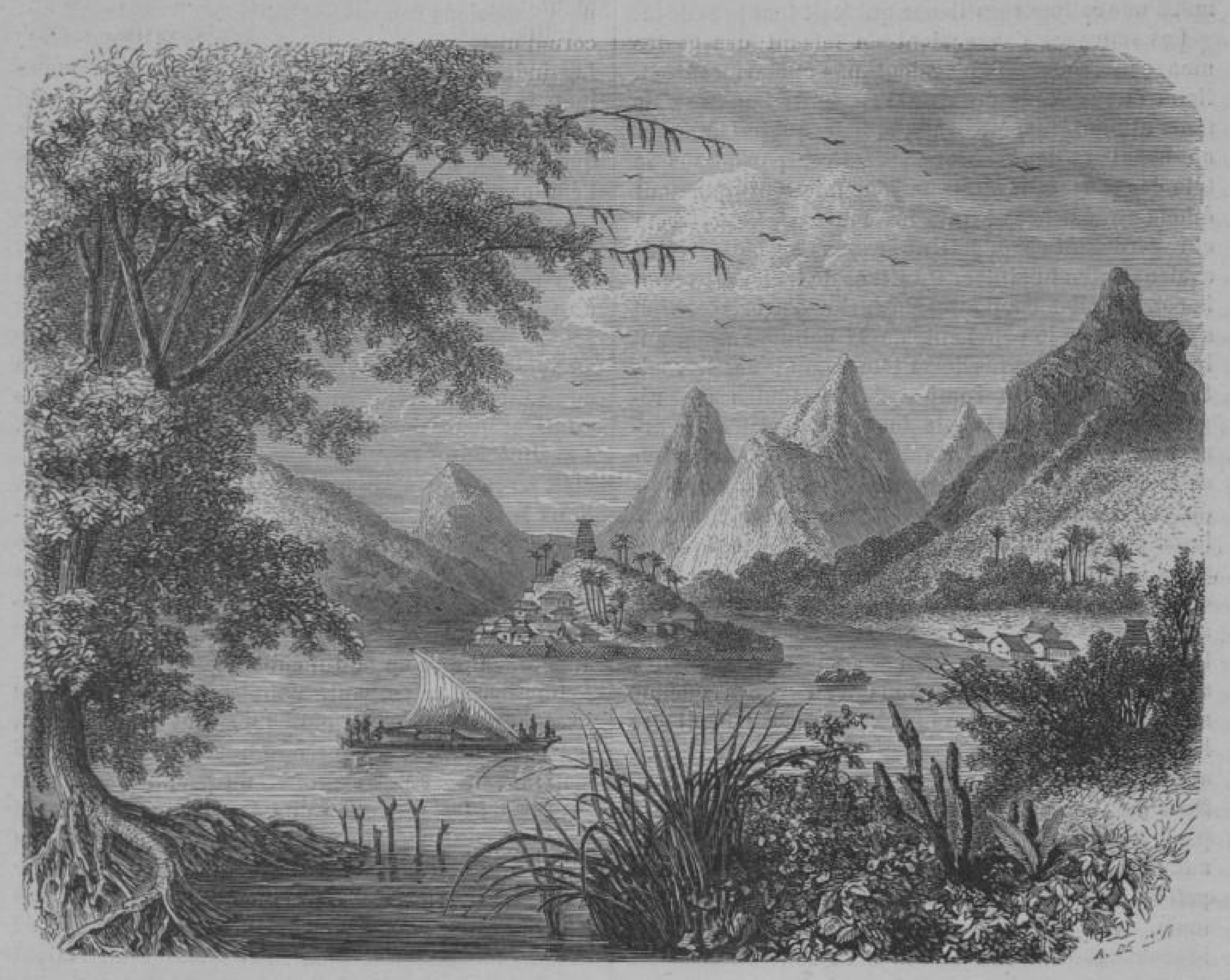
Voyage sur un baleinier. — Les îles Fidjis.

A ce moment nous ne doutions guère que notre propre départ fût prochain; mais le lendemain même l'*Incomparable*, un baleinier de Liverpool, entrait dans la rade de Papéiti. Son capitaine, M. Brown, que nous rencontrâmes, nous apprit qu'il était obligé d'aller sur les côtes du Japon et que, devant toucher aux îles Bonin-Simia (au nord des Mariannes), il pêcherait probablement quelque temps dans ce pays. Or nous savions que le capitaine Frankland était aussi tenu à se rendre aux îles Bonin-Simia. Nous ignorions sans doute jusqu'à quel point notre perte supposée avait pu modifier ses projets; mais, en tout cas, l'occasion que nous offrait l'*Incomparable* pour rencontrer le *Triton* nous semblait des meilleures. M. Brand, ayant donc appris que le capitaine Brown, par suite de la maladie, de la tempête ou de la désertion, avait perdu plusieurs des hommes de son équipage, lui offrit ses services et les nôtres jusqu'aux îles Bonin-Simia, et même pour plus longtemps, si nous ne recevions aucune nouvelle de notre bâtiment. Le capitaine Brown, sans hésiter, accepta les offres de M. Brand. L'*Incomparable* n'était entré en rade que pour quelque jours, n'ayant rien à faire à Papéiti que de s'y pourvoir d'eau et de vivres frais. Notre excellent compatriote, qui ne se contentait pas de nous avoir à sa charge tout le temps de notre séjour à Taïti, s'obstina à nous fournir un aussi bon trousseau qu'on pouvait en trouver dans ces localités et, comme nous lui exprimions à la fois notre reconnaissance et notre désir de ne pas lui causer une telle dépense, il se mit à sourire, en disant: « Allons! à quoi donc servirait la richesse, si ce n'est pas à rendre des services? Ne disons plus un mot à ce sujet. Quand vous serez chez vous, si la dette pèse trop sur votre conscience, je vous permets de m'en adresser la valeur; mais, dans ce cas, j'y perdrai, moi, car ce sera pour moi une preuve que vous n'avez pas foi en l'amitié qui me pousse à vous offrir en dons ces bagatelles. » De telles paroles étaient trop bonnes, trop cordiales, pour nous permettre autre chose que les remerciements les plus sincères. La veille du jour où nous devions nous embarquer, il nous dit qu'il avait pris des informations sur le capitaine Brown et qu'elles lui faisaient regretter de nous voir naviguer sous les ordres d'un pareil capitaine. « Je crains, ajouta-t-il, que ce ne soit un homme à deux visages. A terre, il est doux, bienveillant, reconnu de bon ton; mais, à bord, à ce qu'on

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 187, 199, 220, 235 250, 267, 282 et 299.

assure, il est despote, emporté et souvent il boit trop. N'oubliez donc pas de vous tenir sur vos gardes. S'il était vraisemblable que vous dussiez demeurer avec lui plus de quelques semaines, je vous conseillerais de renoncer à ce voyage et d'attendre une autre occasion pour aller dans l'Occident. » La nouvelle n'était pas agréable; mais nous étions résolus à ne retarder notre départ sous aucun prétexte; nous remerciâmes donc encore notre ami de ses renseignements, comme nous l'avions fait de toutes les bontés qu'il avait eues pour nous, et le lendemain nous montions à bord de l'*Incomparable*.

Pendant quelque temps, le capitaine Brown se montra si poli et si affable, que nous commençâmes à espérer que les renseignements de notre ami avaient été mal fondés. Mais il eut soin de ne pas nous laisser longtemps cette illusion. Deux baleines ayant été signalées, et les gens envoyés à leur poursuite n'ayant pas pu les atteindre, cela mit le capitaine de fort mauvaise humeur. Après avoir maltraité les malheureux pêcheurs, il se fit apporter du rhum et ne s'arrêta que lorsqu'il eut épuisé la bouteille. Depuis ce moment-là il fut dans un état d'ivrese continuel, ne faisant que boire ou dormir et laissant le vaisseau et l'équipage tout à fait à l'abandon. Le plus grand désarroi y régnait; les officiers négligeaient leur service, les manœuvres étaient mal faites; enfin, nous étions très-inquiets et craignions fort qu'il ne nous arrivât malheur. Une nuit nous fûmes éveillés par un horrible craquement, suivi de cris et de gémissements. Nous courûmes sur le tillac. La nuit était des plus noires, mais il était pourtant aisé de deviner que le navire était au milieu de brisants; plusieurs des mâts étaient déjà tombés et avaient dans leur chute écrasé quelques hommes. Cependant, une fois le premier moment de confusion passé, nous vîmes que notre positien n'était pas aussi désespérée que nous eussions pu le croire. Le navire, quoique fortement endommagé, pouvait encore tenir quelques heures. Les premières lueurs du jour nous firent voir que les récifs sur lesquels nous étions venus nous briser entouraient une grande île. Aussi chacun de nous se mit à l'œuvre, et nous eûmes bientôt construit un solide radeau pouvant nous porter tous. Puis nous nous dirigeâmes en toute hâte vers l'île, espérant



Paysage dans la grande Fidji.

que nous prendrions terre avant que les indigènes eussent pu se rassembler pour s'opposer à notre débarquement. Tous nos gens avaient des fusils et plusieurs portaient des coutelas, encore que nous pussions faire une défense effective à toutes les attaques. En approchant du rivage, nous aperçûmes à quelque distance et se précipitant à notre rencontre une foule de gens armés d'arcs, de flèches et de massues. Nous nous hatâmes de tirer notre radeau sur la grève et d'occuper, sous la conduite du cousin Silas, le sommet d'une colline rocailleuse qui était tout près de là.

Les sauvages s'avançaient en faisant des gestes menaçants; mais ils n'avaient pas une arme à feu. Nous étions donc sûrs de l'issue de l'affaire s'ils nous attaquaient. M. Brand appela quatre hommes en avant et leur ordonna de tirer par-dessus la tête des sauvages, afin de leur faire voir que nous étions armés. A ce bruit, les sauvages s'arrêtèrent et regardèrent ce qu'étaient devenus les balles qu'ils avaient entendu siffler. Profitant de leur hésitation, le cousin Silas coupa une branche d'arbrisseau et s'avança sur le penchant de la colline en agitant les feuilles au-dessus de sa tête, signal de disposition amicale qu'on comprend dans toutes ces régions. Nous eûmes la joie de voir les sauvages arracher aussi des branches d'arbrisseau et les agiter de la même façon. Or il y avait parmi les matelots du baleinier un insulaire des îles Sandwich, dont la langue est entendue par la plupart des Polynésiens. On dit à cet homme d'essayer de se faire comprendre. Agitant donc un feuillage, il descendit à la rencontre de nos ennemis, tandis que nous nous tenions tous prêts à faire feu si nous voyions quelque apparence de trahison. Nous n'en vîmes aucune marque, et notre envoyé fut reçu amicalement par les sauvages. Après s'être entretenu quelque temps avec eux, il revint nous dire que tout était arrangé. Nous nous rendions, leur avait-il dit, dans notre pays et nous avions débarqué ici pour y attendre un autre navire. Si nous étions bien traités, nos compatriotes traiteraient également bien les indigènes; mais, dans le cas contraire, ils nous vengeraient incontestablement. Le récit était sans doute assez éloigné d'une vérité absolue; mais il eut pour effet, je n'en doute point, de disposer les sauvages à nous accueillir avec un semblant d'hospitalité. Ils déposèrent donc leurs armes et s'avancèrent en faisant des démonstrations amicales. M. Brand alla au-devant d'eux, mais en nous ordonnant de nous tenir toujours sur nos gardes. Ces sauvages étaient de teint très-foncé. Quelques-uns, que nous prîmes pour des chefs, portaient des turbans sur leur chevelure crêpue, ainsi que des manteaux et des jupons d'étoffe du pays. Ils donnèrent à M. Brand d'affectueuses poignées de main en nous invitant à les suivre à leurs demeures, mais il répondit qu'il préferait construire une maison sur notre colline tout en les priant d'avoir l'obligeance de nous fournir des vivres. Les naturels répliquèrent avec politesse qu'ils nous procureraient de la nourriture et qu'ils espéraient que nous finirions par changer d'idée au sujet de l'emplacement de notre résidence.

L'entretien fut ainsi continué quelque temps. Ensuite les chefs et leur suite se retirèrent. Alors M. Brand ordonna de fortifier la colline où nous étions postés et d'apporter dans nos remparts tout ce qui était sur le radeau, avec la majeure partie du radeau lui-même. Après cela, nous en construisîmes un autre petit pour aller au navire naufragé, d'où nous espérions rapporter tout ce qu'il contenait encore d'utile avant que les vagues le détruisissent. Les indigènes surveillaient à distance nos actions; mais la peur de nos armes à feu les tenait en respect en les empêchant de s'approcher davantage. Dès que le petit radeau fut terminé, trois hommes de l'équipage du baleinier s'offrirent à partir pour le récif; mais M. Brand leur conseilla d'attendre au lendemain matin un peu avant le lever du soleil, afin qu'ils puissent faire leur petite traversée sans être aperçus. Il les avertit de la perfidie des sauvages, auxquels il ne fallait, disait-il, se fier en aucune façon. Cependant quatre ou cinq d'entre eux se moquèrent de lui et, demandant pourquoi ils auraient peur de cette bande de sauvages noirs, s'obstinèrent à se rendre à bord immédiatement. On était au jusant, mais le flot recommençait à monter. Nous les vîmes aborder, puis disparaître dans l'entrepont. Nous attendions avec inquiétude qu'ils se missent à préparer leur retour, mais ils ne reparaissaient pas. « Je crains, dit le cousin Silas, qu'ils n'aient enfoncé la porte de la soute aux spiritueux et, s'il en est ainsi, ils auront de la difficulté à revenir ici. »

Une heure se passant, nous eûmes peur qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Tout en regardant, nous vîmes sortir de derrière une pointe boisée qui s'allongeait sur notre droite, un grand canot, puis deux, puis trois, et enfin une douzaine. Évidemment il se préparait quelque trahison. Nous tirâmes donc trois coups de fusil, l'un après l'autre, pour éveiller l'attention des matelots. En entendant ces détonations les sauvages pagayèrent vers le navire naufragé; comme ils en approchaient, les matelots arrivaient sur le pont en faisant des gestes désordonnés; ils virent les canots, firent feu sur eux des deux seuls fusils qu'ils eussent emportés, mais ne touchèrent personne. Alors, jetant leurs armes sur le tillac, ils se mirent dans la position de boxeurs, et, riant aux éclats, envoyèrent des coups de poing imaginaires à leurs ennemis qui approchaient. Aux coups de fusil, les sauvages s'étaient d'abord arrêtés; mais comme on ne les renouvelait point, ils recommencèrent à ramer activement et, abordant le navire, ils s'y élancèrent en grand nombre. Les matelots ivres essayèrent d'abord de se défendre, mais ils furent bientôt abattus, et nous ne vîmes point ce qu'ils devenaient ensuite. Quant aux sauvages, nous ne pouvions pas douter qu'ils ne fussent tout occupés au pillage et à charger promptement leurs ca-

nots de tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance. Ils n'ignoraient pas que la marée qui montait ne leur laissait pas beaucoup de temps à perdre. Déjà quelques-uns des canots, lourdement chargés, avaient repris le chemin de la terre, quand, tout à coup, le reste des sauvages s'élança vers le flanc du navire, des flammes brillantes sortirent de toutes les écoutilles; plusieurs fortes détonations retentirent; enfin une plus forte que les autres éclata, et le malheureux bâtiment sauta avec tout ce qui restait à son bord.

Après cette catastrophe, le navire, imbibé de l'huile qu'il contenait dans sa cale, continua de brûler avec fureur. Ceux des sauvages qui étaient déjà dans leurs canots s'éloignèrent à force de rames; mais plusieurs canots avaient été détruits, en sorte que beaucoup de sauvages moururent bientôt. Les uns, déjà blessés par l'explosion, essayaient vainement de gagner à la nage, soit un canot, soit une épave du navire; les autres, encore sains et saufs, s'efforçaient d'atteindre le rivage, mais ils devenaient la proie des ennemis impitoyables, des requins, qui infestaient ces eaux. Quant à nos pauvres compatriotes, qu'ils eussent sauté avec le bâtiment ou qu'ils eussent été emportés par les sauvages, nous ne devions plus les revoir.

Ce fatal événement avait encore diminué notre nombre et nous avait enlevé toute espérance de rien obtenir de plus du navire naufragé. Le cousin Silas voulut profiter de l'occasion pour faire comprendre aux survivants la nécessité de nous tenir ensemble pour notre défense mutuelle; mais la façon dont l'équipage du baleinier reçut ses conseils me fit voir combien il était peu disposé à les suivre. A peine si nous réussîmes à leur persuader de monter la garde de nuit. Ce fut un temps bien difficile à passer pour nous. Le cousin Silas et moi, avec deux hommes de l'équipage, nous nous chargeâmes de la première veille; Ben avec le docteur, Jerry et deux matelots prirent le reste de la nuit. Nous restâmes tout yeux et tout oreilles, car nous nous imaginions voir, malgré l'ombre des arbres, les sauvages ramper autour de nous et les entendre parler à voix basse; quoi qu'il en fût, nous sachant sur le qui-vive, ils s'abstinrent de nous attaquer.

Ce fut cette première nuit même que le capitaine Brown s'éveilla de sa stupeur. Se mettant sur son séant, il demanda ce qui était arrivé. Un de ses hommes lui apprit brusquement que son navire avait sauté, que le lieutenant et plusieurs matelots étaient morts et que les sauvages nous entouraient, prêts à nous dévorer. Ce récit eut l'effet de lui faire perdre le peu de bon sens qui lui restait. Il ne recouvra plus la conscience de sa situation, jusqu'au moment où il dut comparaître devant ce juge tout-puissant dont il avait systématiquement méconnu les ordres pendant son épreuve terrestre. Nous l'enterrâmes au pied de notre fort, la nuit, afin que les sauvages ne pussent pas s'apercevoir de cette nouvelle diminution de notre troupe.

Trois ou quatre journées se passèrent ainsi. Jour et nuit, nous nous tenions sur nos gardes; mais les provisions que nous avions apportées avec nous après le naufrage diminuaient considérablement, et nous cherchions en vain le moyen de nous en procurer quelques autres. De leur côté les sauvages, reconnaissant qu'ils devaient renoncer à nous surprendre, changèrent de tactique et, une après-midi, ils s'avancèrent avec des démonstrations amicales et nous apportant des fruits, des légumes, des cochons et de la volaille. S'ils se doutaient de l'état de famine où nous arrivions, ils ne pouvaient certainement pas inventer un meilleur plan pour capter notre confiance. Cependant le cousin Silas ne s'y laissa pas prendre. « Il se peut que leurs intentions soient pacifiques, remarqua-t-il; et nous devons nous comporter avec eux comme si elles l'étaient; mais ce n'est pas une raison pour négliger nos précautions. » Cependant, lorsque les naturels eurent étalé à la vue des matelots affamés les victuailles qu'ils leur offraient, quand ils les eurent invités à descendre en prendre leur part avec eux, il y en eut bien peu de capables de résister à cette tentation. L'un après l'autre descendirent, et nous finîmes par nous trouver, le docteur, Ben, Jerry, le cousin Silas et moi, seuls, au sommet de la colline. Vieux-Surley lui-même se laissa entraîner; mais, dès qu'il eut attrapé un succulent morceau de porc qu'un des matelots lui avait jeté, il revint en courant vers nous.

Nos yeux suivaient les événements avec anxiété. Jerry finit par s'écrier qu'il était ridicule à nous de ne pas prendre notre part de ce festin et, avant que M. Brand eût pu l'en empêcher, il s'élançait au bas de la colline et arrivait au milieu des sauvages. A ce moment même, nous étions saisis d'horreur : chacun des sauvages, se levant, assommait d'un seul coup sur la tête le blanc assis à ses côtés! Un seul coup avait suffi pour jeter à terre chacun de nos compagnons. Jerry, sautant en arrière, s'efforçait de fuir vers nous, lorsqu'un sauvage le saisit par l'épaule et me sembla prêt à lui faire sauter la cervelle. Malgré l'effroi qui me glaçait, je vis Jerry le regarder en face et l'implorer. Fût-ce à cause de ses paroles, de ses gestes ou de ses regards, je l'ignore; mais le bras du sauvage s'arrêta. Le fait est que, quand le sauvage releva sa massue, c'était pour défendre son jeune captif contre un autre sauvage. Ensuite, le prenant par la main, il le conduisit à quelque distance de ce champ de carnage. Jerry nous jetait des regards désespérés; mais, comprenant que, selon toute vraisemblance, il serait tué par quelque autre s'il essayait d'échapper à son protecteur, il se décidait à le suivre sans résistance. Quant au reste de la bande, après avoir ramassé les cadavres, ils leur attachèrent des cordes aux jambes et les entraînèrent en poussant de grands cris et des chants de triomphe.

A suivre. W. H. G. KINGSTON,

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY

LE CHINCHILLA

Parent du hamster, mais un peu plus grand, et d'humeur toute différente, le chinchilla a des yeux noirs, saillants et vifs, qui n'aiment pas le grand jour; de longues moustaches brunes formées de poiles raides et très-sensibles; la lèvre fendue comme celle du lapin et toujours en mouvement; de grandes oreilles, largement ouvertes, arrondies et membraneuses, repliées pendant le sommeil, et se dressant au moindre bruit; de petites mains à quatre doigts inégaux, avec une trace de pouce, et emmanchés de petits bras moitié plus courts que les jambes; mains délicates et cependant habiles fouisseuses, car sa demeure est souterraine.


Le chinchilla.

Ainsi que le hamster, le chinchilla a des abajoues qu'il emploie au même usage. Sa nourriture se compose de racines, de bulbes, de lichens, d'herbe sèche, de fruits et de graines dont il fait provision; mais il vit en société et n'amasse pas pour lui seul. Inoffensif, il n'a pas d'autre moyen de salut que de rentrer dans sa cachette, ce qu'il fait avec une extrême vitesse; fuyant d'abord, puis reparaissant bientôt, confiant et curieux jusqu'à venir se mettre dans les jambes de votre monture.

Il s'apprivoise sans peine, aime les caresses, s'attache à son maître, a l'humeur douce et de jolies petites manières. Il se pelotonne, fait le gros dos, a le saut léger, est extrêmement propre, sans aucune odeur et facile à nourrir.

Les Péruviens du temps des Incas l'avaient domestiqué; ils filaient sa laine superfine dont ils faisaient des couvertures et des étoffes de luxe. A cette époque le chinchilla, qui ne se trouve que sur le versant occidental des Andes, habitait beaucoup moins haut qu'aujourd'hui; c'est maintenant à une altitude de trois à quatre mille mètres qu'il faut aller le chercher.

Sa robe, d'un gris perle varié de noir et de bleuâtre, l'une des plus jolies qui existent, frappa d'abord les Européens; mais les nobles du pays s'en emparaient; et on ne pouvait l'obtenir que très-difficilement. Plus tard, les peaux qu'on envoya étaient dépourvues de tout appendice; la queue, la tête, les pattes manquaient, et on est resté longtemps sans connaître l'animal qui donnait cette fine dépouille; les fourreurs savaient seulement qu'elle venait de Santiago et de Lima; un commissionnaire en pelleteries, d'origine moscovite, nous soutenait il y a peu d'années que c'était une robe d'oiseau.

Ce n'est que depuis 1827, époque où deux chinchillas vivants furent apportés en Angleterre, que les savants eux-mêmes ont eu sur notre bête des données positives.

On reconnut alors que l'espèce offre aux moins deux variétés; l'une plus petite, plus nocturne, à mouchetures plus formées, aux nuances plus fines et plus vives, et dont la robe plus veloutée, conserve mieux sa couleur, ce que les marchands savaient déjà.

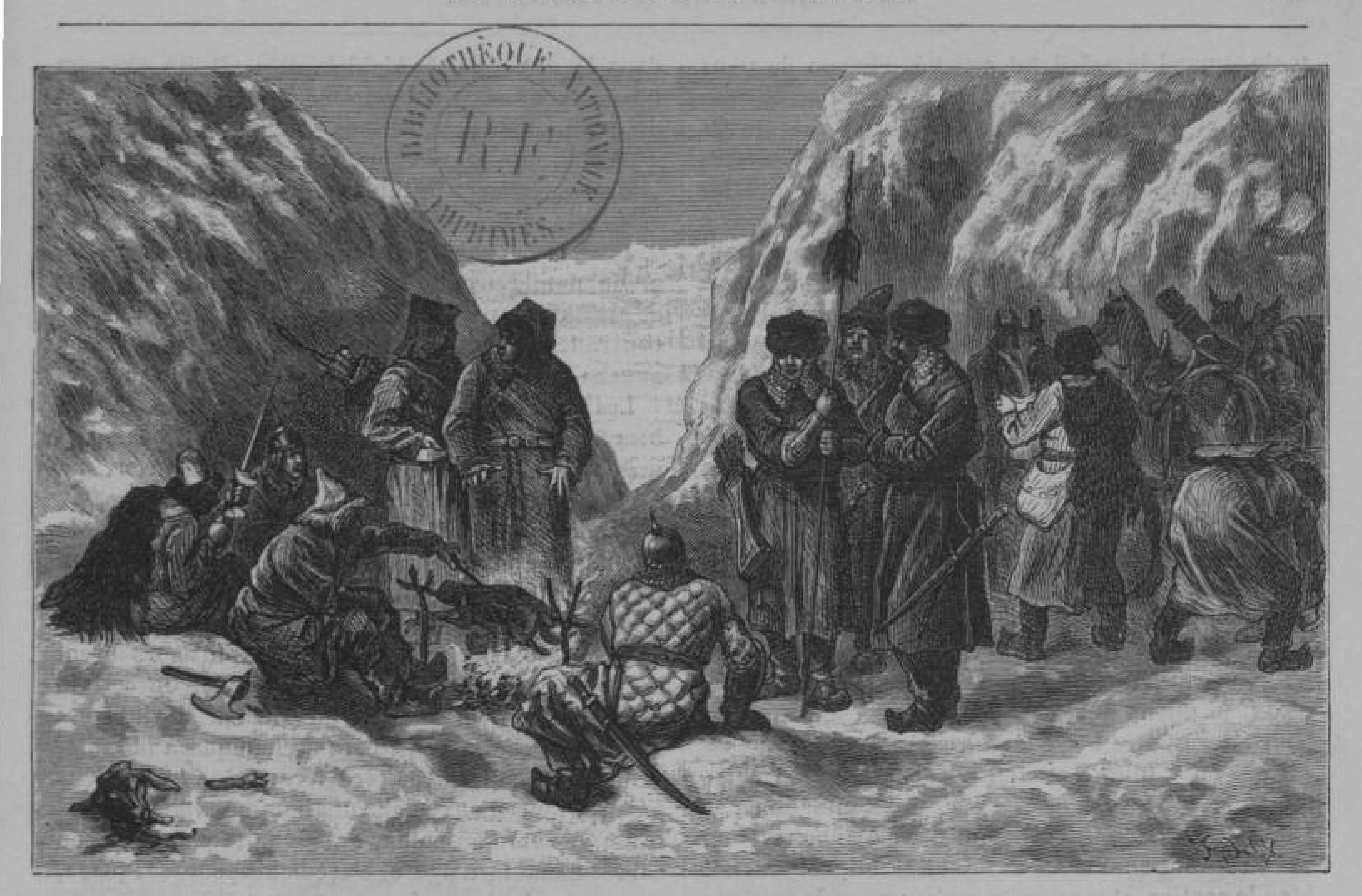
Cette variété précieuse habite le nord et le centre du Chili; sa dépouille est quatre ou cinq fois plus chère que celle de l'autre. Elle fut tellement en vogue il y a une cinquantaine d'années, que les autorités chiliennes furent obligées de prendre des mesures pour empêcher la destruction de l'espèce. Il fallait alors de cinquante à soixante peaux pour faire la parure complète.

La poursuite de la bête se fait avec des chiens qui pénètrent dans le terrier et s'emparent de l'animal, sans en gâter la robe.

Ce sont des enfants qui en général se livrent à cette chasse. Dans certaines provinces, les Indiens y emploient la belette du Pérou, qui leur sert de furet; en outre, ils tendent des collets à l'entrée du gîte et dans tous les endroits où ils supposent que le chinchilla doit passer.

Mme Henriette Loreau.





Nous passâmes la nuit à cet endroit. (P. 322, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

V

Le Roi de Fer.

Cette année-là, nous fîmes beaucoup de courses contre les quatre puissantes tribus des Oïrad. Nous avions pour voisin le grand empire des Kéraïtes, peuple chrétien, qui avaient leur capitale à Kara Koram. Le padichah[1] des Kéraïtes s'appelait Ong Khan Thogroul et le nom de son fils aîné était Sengoun[2].

Kérait signifie « tourbillons noirs ».

Il y avait amitié et alliance entre la famille de l'Ong Khan et celle de Témoudjine. Vers la fin de l'été où nous nous établîmes sur le Karatal, nos relations avec les Kéraïtes étaient continuelles. Nous n'étions séparés d'eux que par la rivière, dont les eaux se trouvaient très-basses, et qui était guéable à plusieurs endroits, de sorte que les jeunes gens Kéraïtes passaient de notre côté et que nous passions du leur. Plusieurs fois même, notre Khan, Témoudjine, assista aux chasses et aux fêtes de son puissant allié l'Ong Khan Thogroul ; mais Thogroul ne venait pas dans notre *yort*. Les uns disaient que s'il ne venait pas, c'était parce que Témoudjine était un trop petit sire, et qu'il le recevait chez lui plus comme vassal que comme allié. Les autres disaient tout bas que le fils de Thogroul, Sengoun, était jaloux des prouesses de Témoudjine et excitait son père contre lui. Toujours est-il que Témoudjine fit demander, pour son fils aîné Djoudji, la main de la sœur de Sengoun, et que l'Ong Khan refusa. Témoudjine dissimula sa colère, mais Djébé ne se gêna pas pour parler.

Je m'étais lié avec un jeune homme des Kéraïtes qui avait nom Marghouz, et il venait souvent avec Alak et moi. Nous nous étions même juré, à la suite d'une expédition où nous avions combattu ensemble, et de plusieurs grandes chasses dans l'une desquelles Marghouz m'avait sauvé la vie, que nous resterions toujours frères d'armes et amis jurés. Voici qu'un beau jour Djébé reçut l'ordre de marcher avec douze cents hommes, parmi lesquels j'étais avec Alak, contre les Djouïrates insoumis. Le lende-

1. C'est-à-dire « l'empereur ».
2. C'est le « Prêtre Jean » de nos chroniques du moyen âge.

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289 et 305.

main, quand le soleil fut couché, chacun de nous prit trois jours de vivres dans son sac, revêtit ses armes, et nous partîmes par petits groupes de dix ou douze pour les sources du Karatal, où Djébé avait fixé le rendez-vous. Il s'agissait de surprendre les Djouïrates qui campaient à dix journées de marche de nous, et pour une surprise pareille on part toujours par groupes isolés, pour ne pas éveiller l'attention, et on fixe un rendez-vous général à bonne portée de l'endroit où l'on veut tomber sur l'ennemi. Le groupe dont je faisais partie était de onze hommes, moi onzième. Alak en était. Nous étions tous bien armés. J'avais une cotte de mailles à têtière de velours noir, un heaume à gorgerin, et un sabre en acier de l'Inde ; je portais en outre mon coutelas, mon arc, et ma hache à l'arçon de ma selle. Sous ma cotte de mailles, j'étais vêtu d'une robe ouatée et piquée, que j'avais eue au butin sur les Taïdjigod, et Djébé m'avait donné, de sa part de prise, une selle de chagrin pour mettre à Saïn Boughouroul. Jamais on n'avait vu plus belle jeunesse, ni mieux équipée, sortir d'un camp mongol pour aller mettre à sac un ennemi.

Nous nous mîmes en marche sans bruit. La neige tombait à gros flocons, et il était assez difficile de se guider dans la nuit. Mais un de nos hommes, qui avait souvent chassé sur le haut Karatal, connaissait bien le sentier, et marchait en tête ; nous le suivions à la file.

Notre marche se fit sans incidents. Le soir du quatrième jour, nous franchîmes la passe du Karatal, et nous descendîmes dans les plaines à perte de vue où campent les Djouïrates. Une partie de notre troupe était déjà réunie à l'entrée de la passe, et le reste nous rejoignit à la sortie. Ils avaient avec eux quelques moutons que nous égorgeâmes tout de suite, et que nous fîmes cuire sur un maigre feu de crottins desséchés, après avoir un peu déblayé la neige. Nous avions grand'faim, n'ayant rien mangé depuis plus de trente heures.

Nous passâmes la nuit à cet endroit, et le lendemain nous marchâmes pendant toute la journée et pendant une partie de la nuit. La neige avait cessé de tomber. Nous nous arrêtâmes au milieu de la plaine uniformément blanche, et, comme Djébé avait défendu d'allumer du feu, notre repas se composa d'un peu de farine d'avoine délayée dans le mélange d'eau et de kymyz dont nous avions rempli nos bidons. Au petit jour, nous aperçûmes des traces nombreuses sur la neige, et quelques-uns de nos hommes étant partis en reconnaissance revinrent vers l'heure de midi et nous rapportèrent qu'à environ deux lieues sur notre gauche ils avaient aperçu la fumée d'un *kichlak* considérable. Aussitôt, chacun apprêta ses armes et se tint prêt à charger. Djébé nous fit déployer, par groupes d'une dizaine, sur un grand demi-cercle, lui-même se tenant au centre ; Alak et moi nous étions à l'extrême droite. Nous nous avançâmes ainsi tout doucement dans la direction du kichlak. Il avait été convenu que, lorsque nous entendrions les timbales et le cri de guerre, nous rabattrions vivement devant nous, ceux de droite vers la gauche et ceux de gauche vers la droite, de façon à tomber sur le kichlak de trois côtés à la fois.

Je ne tardai pas à voir la fumée du village ennemi, et de nombreux troupeaux dispersés sur la plaine et grattant la neige pour pâturer l'herbe qu'elle recouvrait. En même temps, j'entendis l'alarme sur ma gauche, et nous lançâmes nos chevaux en avant.

Les Djouïrates furent complètement surpris. Leurs bergers s'enfuirent de tous côtés, la plupart droit vers leur kichlak. Sans nous occuper de ceux qui s'éparpillaient, nous courûmes vers le village, au cri de « En avant les Mongols bleus ! Place à la bannière ! » et en lançant des flèches sur tout ce qui venait à notre rencontre. Nous ne tardâmes pas à rejoindre la débâcle des gens qui se sauvaient à pied, pêle-mêle avec les troupeaux ; plusieurs furent sabrés ; nous les chassions à cœur joie. Un certain nombre sortit en courant du kichlak et vint vers nous ; ils se formèrent, l'arc ou la pique à la main, et nous attendirent de pied ferme. Je me souviens qu'en avant d'eux était un homme vigoureux et trapu, le sabre au poing, qui piqua la pointe de son sabre dans la neige et s'arc-bouta sur ses pieds, comme quelqu'un qui ne veut pas reculer.

Les flèches commencèrent à nous arriver tout de suite. Un homme à côté de moi tomba de cheval, la gorge traversée. En ce moment, je vis à ma droite une troupe de cavaliers qui étaient sortis du kichlak et qui décrivaient un grand cercle pour nous tomber dans le flanc. Je compris aussitôt qu'il fallait les empêcher de venir sur nous, et, pendant que cinquante ou soixante hommes chargeaient ceux qui étaient à pied, je réunis autour de moi une vingtaine de cavaliers, et montrant du bout de mon sabre la troupe qui nous tournait je criai de toutes mes forces : « A eux, à eux ! »

Nous leur courûmes dessus, mais ils n'attendirent pas notre choc, et s'enfuirent en nous lançant des flèches. Ils disparurent bientôt derrière un pli de terrain que nous franchîmes après eux ; j'étais le mieux monté, et je passai des premiers. Quand je fus de l'autre côté, les gens que nous poursuivions firent demi-tour et revinrent sur nous ; je n'avais plus que six hommes autour de moi, et ils étaient une quarantaine. En tête courait un cavalier dont le cheval avait une tache blanche au front : j'avais une flèche posée sur la corde de l'arc ; je visai de mon mieux mon homme à la tête, et je tirai : le coup glissa sur son heaume ; je mettais la main au carquois quand une flèche m'atteignit à la hanche, sans toutefois rester fixée dans la chair ; je lâchai la bride à mon cheval en dégaînant, mais je fus rejoint, et je reçus par derrière un coup de sabre sur mon casque ; je fis volte-face et je ripostai par un coup de pointe ; en même temps, un revers me coupa

l'attache de mon carquois, et un coup de masse me froissa les côtes et me jeta par terre ; je me relevai sur un genou ; sept ou huit ennemis m'entouraient le sabre levé ; je reçus un coup dans la poitrine qui grinça sur ma cotte de mailles : j'allais périr, quand, pensant à mon rêve, je m'écriai à haute voix :

« Allahou Ekber ! A moi, Ali ! A moi, lion de Dieu ! »

Aussitôt une voix éclatante s'écria en langue turque : « Tiens bon ! J'y suis ! »

Un cavalier venait de rompre le cercle d'ennemis qui m'entourait, et leur portait des coups foudroyants. D'un revers il fit voler la tête de l'un, et d'un autre il en trancha un second par le milieu du corps. Son sabre flamboyait à son poing comme *Zoulfikar*[1] au poing d'Ali. Il était beau comme Joseph (la bénédiction soit sur lui), et montait un cheval pareil à *Bakch*, le cheval d'Alexandre le Grand. Son visage blanc et rose semblait une tulipe; sa moustache était noire et soyeuse, et ses yeux étroits brillaient. Il était armé d'une cotte de mailles faite à façon de feuilles, et portait des brassards et des tassettes ; sa rondelle ornée de cinq bosses d'or pendait à l'arçon de sa selle. Ses bottes étaient de velours vert garni de brocart d'or, et il était coiffé d'un bonnet de velours vert fourré de martre zibeline, ayant accroché son heaume à côté de sa rondelle.



Je me prosternai devant lui. (P. 323, col. 1.)

En un tour de main, il eut couché sept hommes par terre. Je restai seul avec lui, au milieu des morts et des mourants. Me mettant à genoux, je baisai son étrier, mais il ne voulut pas me laisser faire et mit pied à terre. Sur-le-champ je me prosternai devant lui, et me relevant sur mes genoux, je m'écriai :

« Gloire à Dieu, qui a fait ce miracle ? Loué soit ton nom, ô lion de Dieu qui m'a délivré !

— Je ne suis pas le lion de Dieu, me répondit le jeune héros en souriant. Relève-toi, musulman !

— Si tu n'es pas le lion de Dieu, m'écriai-je, tu es un de ses fils ; tu es Haçan le compagnon du champ de bataille, ou Houçein le martyr.

— Rien de tout cela, me répondit encore le cavalier inconnu. Je suis chevalier turkoman : mon nom est « Dieudonné le banneret », et mon surnom *Timour Melek*, « le Roi de Fer ». Ayant eu un différend avec mon suzerain, Melik le Sabre de la Foi, j'ai quitté mon pays, et je voyage pour chercher des aventures. J'ai traversé Kachgar et Komoul, où j'ai terrassé les paladins les plus fameux. Tout à l'heure, passant avec mon écuyer, j'ai vu l'alarme d'un combat. J'ai laissé mon écuyer avec ma suite et mon bagage, sur cette butte que tu vois, et je me suis approché pour mieux regarder la joyeuse fête des sabres. J'ai entendu un musulman appeler à l'aide, — tu sais le reste. »

Je remontai à cheval, après avoir serré mon sauveur dans mes bras, et nous allâmes d'abord trouver l'écuyer et la suite du paladin turkoman. Du haut de la butte, j'aperçus que l'affaire était terminée. Une partie des nôtres pillait le kichlak ; d'autres rassemblaient les prisonniers et les troupeaux. Trois ou quatre maisons brûlaient. La bannière de Djébé était plantée dans la neige, à l'entrée du village, et Djébé se tenait à côté, entouré d'une vingtaine de cavaliers, et recevait la soumission des principaux parmi les vaincus, qui venaient se présenter devant lui le sabre et le carquois pendus au cou. Les clairons et les timbales sonnaient le rappel. Alak, suivi de cinq ou six autres, galopait deci delà, me cherchant parmi les morts et les blessés. Il ne tarda pas à voir notre groupe sur la butte, et quand je donnai deux ou trois coups de sifflet, il partit à fond de train dans ma direction. Le Roi de Fer et moi lui épargnâmes la moitié du chemin et nous allâmes trouver Djébé, après qu'Alak eut envoyé un homme sur la butte pour servir de sauvegarde à la suite du chevalier turkoman, et l'empêcher d'être pillée ou molestée.

« Qui est celui-ci ? me demanda Djébé, et que veut-il ? »

Timour Melek répondit lui-même, en s'inclinant courtoisement :

« Je suis un chevalier errant ; mon nom est le Roi de Fer, et je cherche aventure.

1. *Zoulfikar* est un mot arabe qui signifie « la tranchante ». C'est le nom du sabre que Mahomet donna à Ali à la bataille d'Ohod, et que celui-ci porta toute sa vie. C'est la Durandal du Roland musulman.

— Tu pourrais bien en trouver plus que tu ne souhaites, et de plus dures, dit Djébé.

— Je ne crois pas, répondit doucement le paladin.

— Et où vas-tu chercher des aventures, présentement ? dit le Loup.

— On m'a dit, reprit le Roi de Fer, que du côté du nord-est demeurait un peuple fameux par sa vaillance, et parmi ce peuple un chevalier meilleur que tous autres. Je suis venu pour m'essayer contre lui.

— Le nom de ce peuple ? s'écria Djébé, dont les yeux devinrent étincelants ; le nom de ce peuple et de ce chevalier ?

— Le peuple, répondit le Roi de Fer, est celui des Kéraïtes, qui sont chrétiens ; et le chevalier fameux dont la renommée est venue jusqu'à nous est le fils de leur roi, et se nomme Sengoun. »

Djébé fit un geste de découragement, et son visage reprit son expression habituelle d'insouciance gouailleuse.

« Alors, dit-il après un moment de silence, tu n'as pas entendu parler des Mongols bleus ?

— Je n'en ai pas entendu parler, répondit Timour.

— Tu ne sais rien, reprit Djébé, d'un certain Témoudjine, qui est de la famille des sires aux yeux fauves, et qu'on a surnommé l'Inébranlable ?

— Je ne connais point ce chef, dit encore le Roi de Fer.

— Et sans doute, continua Djébé, tu ne sais rien non plus des prouesses d'un chevalier qui se nomme Boghordji, ni de celles de Moukhouli, ni des faits d'armes de Soubeguetaï le Hardi, ni de ceux de Baïsongar.

— C'est mon père ! s'écria Alak ; il est meilleur chevalier que Sengoun ! Je suis prêt à le prouver !

— Tu es prêt à prouver que tu es un imbécile, ricana Djébé. Tais-toi, et qu'Erlik t'emporte. »

Je vis qu'il commençait à s'échauffer. Sa figure devenait toute rouge. D'un côté, le chevalier turk, vêtu comme un empereur et beau comme un prophète, se tenait droit et souriait gravement ; de l'autre, le général mongol, couvert de vieux vêtements usés et d'une armure ternie, se penchait sur son cheval en ricanant ; ses yeux obliques regardaient l'autre en dessous ; sa figure basanée se plissait. Un cercle de cavaliers les avait entourés et écoutait ce qui allait arriver ; mais ils n'y comprenaient rien, car la conversation se passait en turk, que Djébé savait très-bien. Je le lui avais appris, à lui et à Alak.

Djébé reprit, en regardant le paladin dans le blanc des yeux :

« Puisque tu ne connais pas tant d'illustres guerriers, je ne te demanderai pas si tu connais le pauvre, l'humble, le misérable, le tout petit Djébé, Djébé Noïane, le prince de la bannière bleue, qu'on appelle aussi Djébé le Loup et Djébé le Joyeux ?

— Je ne connais point ce Djébé Noïane, répondit tranquillement le Roi de Fer. Sans doute qu'il est quelque grand personnage chez vous, et peut-être même, comme son surnom de « Joyeux » donnerait à le supposer, il est le bouffon de votre roi. »

Djébé eut un petit frisson qu'il réprima tout de suite. Il partit d'un grand éclat de rire, et se redressa sur son cheval.

« Ce Djébé, s'écria-t-il, est vraiment le bouffon du roi, et sait faire de très-bonnes bouffonneries. Ainsi, le roi se trouvant en une bataille fort pressé par les ennemis qui étaient bien nombreux, ce Djébé chargea le chef des ennemis, Buké Tchilguer, lequel valait dix Sengoun, le tua et lui coupa la tête. N'est-ce point une bonne bouffonnerie ?

— Très-bonne ! dit Timour Melek. Si je conquiers un empire, je prendrai ce Djébé pour bouffon.

— Ce Djébé, reprit encore le Loup, perce un double harnois d'un coup de pointe de son sabre, et range un escadron tellement que personne ne peut lui résister. Il a pour coutume de se moquer de Sengoun, et il dit que Sengoun ne mourra que de sa main. Quand Témoudjine l'Inébranlable, que tu ne connais pas, donnera un ordre aux Mongols bleus, dont tu ignores le nom, et au bouffon Djébé, dont tu n'as pas entendu parler, quand il froncera le sourcil contre les Kéraïtes et contre Sengoun dont la gloire t'amène de si loin, les Kéraïtes seront sabrés ou soumis, et bàiseront la terre devant la bannière des Mongols bleus.

— Tu dis de bien grandes paroles, répondit Timour Melek, et tu tiens des discours pleins d'enflure. Or, dépeins-moi comment est fait ce Témoudjine l'Inébranlable, et aussi ce Djébé dont tu me parles.

— Pour Djébé, reprit le Loup, sache qu'il porte un corset de cuir bouilli, comme moi, un sabre de l'Inde à poignée de fer, comme moi. Il monte un cheval comme le mien, qui a une étoile au front, et dont la queue et la crinière sont blanches ; il est suivi, comme moi, d'un étendard à une queue blanche, et sa bannière qui est bleue comme le ciel, sa bannière, la voici ! »

Djébé fit reculer son cheval, dégaîna d'un geste brusque, et, désignant le pennon bleu de sa lance avec la pointe de son sabre, s'écria d'une voix de tonnerre :

« Djébé à la rescousse ! Place à la bannière ! »

Timour Melek mit sabre au clair, saisit sa rondelle, et se haussant sur ses étriers s'écria à son tour :

« Allahou Ekber ! Ville gagnée aux Turkomans Salor ! J'y suis[1] ! »

Ils allaient se charger l'un l'autre. Déjà ils se ramassaient sur leurs selles, et rassemblaient leurs chevaux pour s'attaquer avec plus d'effort, quand un

1. « J'y suis » est un vieux cri de guerre musulman : c'était celui des « Ansars », compagnons de Mahomet ; c'était aussi celui de Timour Melek.

grand tumulte s'éleva au loin sur la plaine, et qu'un cavalier, pénétrant tout essoufflé dans le cercle, l'armure faussée, nu-tête, son cheval blanc d'écume et taché de sang, s'arrêta court devant Djébé, en criant :

« Alarme ! voici Djamouké le Subtil ! Ils ont surpris nos avant-postes ! ils arrivent derrière moi ! »

Le Roi de Fer, qui ne comprenait pas, mais qui voyait bien l'alarme, retint la bride à son cheval, et baissa courtoisement son sabre. Je vis Djébé raccourcir le bras en mettant le premier doigt à plat sur la lame, comme un homme qui va lancer son coup de pointe; mais il se redressa en serrant les dents et sans frapper. S'il eût voulu, Timour Melek était un homme mort. Le paladin ne parut pas s'apercevoir du danger qu'il venait de courir.

« Roi de Fer, dit Djébé, attends-moi ici; nous allons charger. Je suis à toi après la charge.

— S'il te plaît, j'irai avec toi, répondit Timour Melek.

— Comme tu voudras! » dit Djébé en haussant les épaules!



Djébé à la rescousse! Place à la bannière! (P. 324, col. 2.)

Là-dessus il se retourna vers nous, et se mit à commander en mongol, de sa voix claire et brève. Or, depuis un an, on nous exerçait tous les jours à former les escadrons par pelotons, sur deux rangs, sur trois rangs; à tourner ensemble à droite, à gauche; à nous éparpiller en avant, en arrière; à nous rallier, à nous serrer; les hommes et les chevaux étaient habitués à tout cela, et quand une troupe manœuvrait, il semblait que chaque homme fût attaché à l'autre par une corde. Djébé excellait à la manœuvre. Quand il commanda, le Roi de Fer regarda d'un air tout surpris comment nous prenions nos dispositions rapidement, sans confusion et en silence. Je l'entendis faire un grand soupir et murmurer une prière; puis il prit un cor pendu à sa ceinture, et hucha par trois fois. Aussitôt son écuyer et sa suite descendirent de la butte, et vinrent à nous au grand trot. En face de nous, sur un front de quatre à cinq cents pas, on voyait s'avancer les Djouïrates, bien alignés sur trois lignes. Deux étendards au centre et deux autres aux ailes indiquaient la présence de quatre chefs. Leur ligne n'avait pas l'air d'aller très-vite de loin; mais, à mesure qu'elle se rapprochait, on voyait son mouvement s'accélérer.

Timour Melek coiffa son heaume, passa vivement lui-même les quatre lacets du gorgerin, et prit sa lance des mains d'un de ses valets. Elle portait un glaive à six pans, une bannière vermeille dentelée tout du long, et entre le glaive et le bois une touffe de crins noirs disposée en boule. Quand il tint sa lance, il dit à Djébé :

« Où dois-je me mettre? »

J'entendis Djébé qui disait en mongol entre ses dents :

« A tous les diables ! »

Je murmurai :

« Dieu nous en préserve ! »

Le Loup reprit tout haut :

« Mets-toi où il te plaira ! Je n'ai pas de place fixée pour toi dans le rang. »

Le Roi de Fer s'inclina, et suivi de son écuyer il alla se placer à quinze pas en avant de nous. Mais il avait mal calculé, car lorsque Djébé nous fit rompre sur la gauche et charger l'ennemi en colonne double par échelons, il se trouva naturellement que notre premier échelon de la gauche fut sur les Djouïrates bien avant Timour Melek. Devant cette brusque attaque, les ennemis ne purent tenir; leur droite fut débordée, culbutée, tournée et ramenée en désordre sur le centre. Le Roi de Fer ne vit le coup que lorsque nous l'avions déjà fait; et avant qu'il eût le temps de donner un coup de sabre, nous avions déjà pris un drapeau et mis trois cents Djouïrates par terre.

Pendant qu'il se creusait la tête pour comprendre comment nous avions fait, étant rangés sur une ligne devant les ennemis, pour tomber en deux colonnes sur leur flanc droit et leurs derrières, Djébé achevait sa conversion bien tranquillement au petit trot. L'ennemi, incapable de faire en bon ordre un changement de front en arrière, se rompit et se débanda en tirant, puis revint sur nous éparpillé de toutes parts par petits groupes. Djébé s'arrêta court, fit former le carré derrière les chariots, et commencer le combat à pied. L'attaque fut repoussée à coups de flèche. Pendant tout ce temps, le Roi de Fer ouvrait de grands yeux, et regardait d'un air stupéfait comme nous obéissions à nos chefs, et comme nous exécutions les ordres avec précision et en silence. Mais quand on rompit le carré pour charger l'ennemi en déroute, il y fut des premiers. Là il accomplit dans la mêlée tant de prouesses que c'était merveille. Djébé, à côté de lui, en faisait autant; l'un semblait Rustem, et l'autre Isfendiar[1].

De son côté, Djamouké le Subtil, chef des ennemis, fit bien voir qu'il était digne de commander. Il terrassa l'écuyer du Roi de Fer, et abattit le cheval du Roi de Fer lui-même. Djébé et moi nous accourûmes pour le dégager; mais, avant que nous ne fussions arrivés à son aide, le Roi de Fer se relevait, Djamouké forçait le cercle de ses assaillants et disparaissait au galop, emmenant une dizaine de ses hommes.

« Un cheval ! s'écria Timour Melek furieux, un cheval ! »

— Pourquoi faire ? dit Djébé d'un ton goguenard.

— Pour poursuivre ce maudit ! s'écria le paladin; j'ai abattu son heaume et vu son visage : je le reconnaîtrai entre cent mille ! »

Djébé lui rit au nez.

1. Le fabuleux *Rustem* est le Roland persan, et *Isfendiar* le Roland tatare.

« Quand je te donnerais mon propre cheval Kachka, dit-il, tu n'atteindrais pas Djamouké ; le Subtil monte son cheval Iolbars que nul autre ne peut atteindre.

— J'enverrai son âme damnée en enfer ! cria Timour Melek. Adieu, Djébé Noïane, nous nous reverrons certainement. Je vais chercher Djamouké le Maudit en quelque endroit qu'il se trouve ! »

Djébé fit amener au Roi de Fer le meilleur cheval qu'on trouva dans le butin, et veilla qu'on lui mît la selle du cheval tué. Quand le paladin eut le pied à l'étrier, le Loup prit la parole :

« Écoute, Roi de Fer, lui dit-il, écoute un moment, je ne serai pas long.

— Parle, répondit le paladin.

— Tu m'as dit que tu venais pour chercher aventure. Tu veux combattre contre Sengoun, n'est-il pas vrai ?

— C'est vrai, répondit le paladin.

— Tu veux aussi combattre contre Djamouké, maintenant ?

— C'est vrai.

— Tout à l'heure, tu voulais combattre contre moi.

— C'est vrai, s'écria le chevalier turkoman.

— Eh bien ! dit le Loup de sa voix la plus sucrée, va, mon ami ; paladin des Turks, Roi de Fer, qui connaissais Sengoun et les Kéraïtes, et qui ne connaissais pas les Mongols bleus ; va combattre Sengoun, va tuer Djamouké. Bonne chance, Roi de Fer ; bonne chance jusqu'au revoir, car si Sengoun et Djamouké te manquent, je te garantis que moi, Djébé, je ne te manquerai pas. »

Timour Melek sauta sur son cheval, s'affermit sur ses étriers, et s'écria d'une voix retentissante :

« Djébé Noïane, prince de la bannière bleue, vienne le jour où nous nous rencontrerons chacun sous sa bannière et chacun à la tête de son peuple ! Ainsi soit-il ! »

Il galopa vingt pas plus loin, et s'arrêta pour nous voir défiler. En quelques instants, le butin et les prisonniers furent réunis. Alak passa devant avec l'avant-garde ; puis vinrent la droite et la gauche sur deux files, escortant les prisonniers, le butin et les chariots ; le centre suivait en bataille sur deux lignes, et l'arrière-garde par pelotons. Derrière nous le village brûlait, et la fumée voilait les derniers feux du soleil couchant. Le Roi de Fer, droit sur son cheval, nous regardait défiler, tandis que nos clairons et nos timbales sonnaient la marche des Kiot Bordjiguène. Quand la bannière bleue passa devant lui, il inclina sa lance à flamme vermeille, en portant courtoisement la main à son heaume ; Djébé, sabre au poing, rendit le salut à la bannière vermeille.

« Au revoir, Djébé le Joyeux, cria le Roi de Fer en se redressant.

— Au revoir, Timour le paladin ! » cria le Loup en passant.

Je fis un temps de galop jusqu'au chevalier turk, j'allai lui baiser la main sans rien dire, puis je revins à mon rang, et je défilai sans tourner la tête. Cette nuit-là, en me couchant, je fis double prière.

A suivre. LÉON CAHUN.



LE SALUT

Le salut est une démonstration extérieure de politesse, d'amitié ou de respect faite aux personnes qu'on rencontre, qu'on aborde ou qu'on visite. En France, on salue en se découvrant et en s'inclinant, mais que de nuances il y a entre le salut profond et respectueux du *très-humble et très-dévoué serviteur*, et le salut maigre et pincé du protecteur ! L'un incline la tête, l'autre se plie en deux, un troisième touche le sol avec son front, tant il sent le besoin d'affirmer sa servitude. A la façon dont deux personnes se saluent dans la rue, on peut deviner leur caractère. Un monsieur sans gêne, un jeune fat qui craint de déranger sa chevelure soigneusement frisée, se contente de saluer de la main. Un honnête provincial, au contraire, prend son chapeau des deux mains et fait une demi-génuflexion. Celui-ci projette son chapeau en avant et son corps en arrière, pensant se donner par là une originalité quelconque ; celui-là croit qu'il est de bon goût d'étendre latéralement son bras droit, au risque de souffleter par mégarde la personne qui passe derrière lui. Dorilas salue tous ceux qu'il soupçonne d'être des personnages importants pour faire croire à des relations qu'il n'a pas. Nous ne parlons pas de certains saluts de convenance qui déguisent quelquefois sous une forme de politesse une profonde antipathie.

Nos ancêtres, n'ayant pas sur leur tête les coiffures légères aujourd'hui en usage, ne pouvaient pas toujours se découvrir en s'abordant. Il paraît qu'aux ve et vi^e^ siècles on témoignait son estime à quelqu'un en s'arrachant un cheveu et en le lui présentant. Dans ce cas, les personnes chauves devaient être taxées d'indifférence et de froideur, n'ayant pas à leur disposition de quoi témoigner leur estime. C'était un bon moyen de ne pas accorder légèrement son estime au premier venu, car on savait ce qu'il en coûtait, et la calvitie eût été le châtiment d'une confiance irréfléchie. Au moyen âge, on saluait un supérieur en descendant de cheval en sa présence, en lui baisant le pied ou la main, en levant son casque ou en l'embrassant. Le baise-main était à cette époque un symbole d'investiture, ainsi que le baise-pied. Lorsque Charles le Simple céda au chef normand, Rollon, la province qui prit le nom de Normandie (912), un des soldats de Rollon, chargé par celui-ci d'accomplir à sa place la formalité de l'investiture, leva si haut le pied du roi Charles qu'il le renversa en arrière, ce qui n'était pas compris dans le programme de la cérémonie.

Une autre coutume consistait à se prendre la moustache, chose impossible pour ceux qui étaient complétement privés de cet ornement. Du Verdier cite quelques autres manières de saluer en usage à la cour de France vers 1577 : « Quelques-uns disent *je baise les pieds de votre seigneurie;* il y en a d'autres qui disent *je suis votre serviteur et esclave perpétuel de votre maison; je suis la scabelle* (escabeau) *de vos pieds.* Lesquelles salutations courtisanesques sont toutes vaines et dites presque toujours avec dissimulation et feintise. » L'usage de baiser l'anneau pastoral des évêques et le pied du pape date aussi du moyen âge. La plupart des peuples de l'Europe saluent comme les Français ; les Anglais et les Américains se découvrent plus rarement, mais usent plus souvent du serrement de mains (*shake-hands*). Les Orientaux saluent en s'inclinant et en portant la main droite sur le cœur, ou en élevant les deux mains au-dessus de la tête. Les Otaïtiens, plus familiers, se cognent le nez l'un contre l'autre, en se serrant la main ; jusqu'ici aucun Européen ne leur a emprunté cet usage.

Dans les lettres ou actes écrits, la formule du salut était placée en tête. Les papes envoyaient leur salut et leur bénédiction apostolique (*salutem et apostolicam benedictionem*). Les édits des rois de France commençaient ainsi : N. *Dei gratia Francorum et Navarræ Rex, omnibus præsentibus et futuris salutem;* ou bien : *omnibus præsentes litteras inspecturis, vel audituris, salutem.* En français : N. par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir salut ; ou : N. etc. A tous ceux qui ces présentes lettres verront ou orront (ouiront).

Chez les Romains on appelait salutation, *salutatio*, la visite que les clients faisaient tous les matins à leurs patrons. Virgile nous parle de ces riches maisons qui regorgaient de clients empressés :

Mane salutantum totis vomit ædibus undam.

Le patron recevait ses visiteurs dans son atrium, accompagné d'un *nomenclator*, et il faisait à chacun un accueil proportionné à sa condition. Le nomenclator était un esclave chargé de reconnaître par

leurs noms toutes les personnes qui venaient dans la maison de son maître. Lorsque le patron briguait une magistrature, il était toujours suivi de son nomenclator qui lui signalait les citoyens qu'il rencontrait et qu'il avait intérêt à saluer. Les candidats de nos jours ne se font pas faute d'imiter les vieux Romains et savent quelle est la valeur d'un coup de chapeau adroitement donné.

CH. DE RAYMOND.

MA SŒUR CATHERINE

Si loin que je remonte dans mes souvenirs, j'y trouve la douce figure de ma sœur Catherine. Elle avait six ans de plus que moi; cela suffisait pour qu'elle fût auprès de moi la remplaçante de notre mère, qui pouvait vaquer sans inquiétude à ses occupations au dedans et au dehors du logis, lorsqu'elle me savait sous la garde de Catherine. Ce fut sous sa direction (cela, je ne m'en souviens pas, mais on me l'a dit souvent) que je fis mes premiers pas et que j'essayai mon premier langage: et je puis me faire idée de la patience qu'elle avait dû y mettre, quand je la vis recommencer ce métier de petite maman avec Marie, qui vint au monde quand j'entrais dans ma première culotte. Et encore, il s'en fallait sûrement de beaucoup que Marie lui donnât autant de peine que moi: Marie était docile et douce, et pouvait rester une heure de suite occupée du même joujou, tandis que j'étais, de l'avis de tout le monde, un terrible enfant. Que de temps la pauvre Catherine dut passer à ranger ce que j'avais dérangé, à recoudre ce que j'avais déchiré, à raccommoder ce que j'avais brisé, à nettoyer ce que j'avais sali!

En pensant à mes anciens méfaits, je me trouve pourtant quelques excuses. D'abord, il y avait en moi une telle force, une telle vie, un tel besoin de bruit et de mouvement qu'il m'était vraiment presque impossible de rester tranquille; et puis ma mère, fière de son garçon, admirait tout ce que je faisais, même quand elle se croyait obligée de me blâmer. Sous ses timides reproches, je comprenais parfaitement qu'elle se disait en elle-même: «Est-il beau! est-il fort! a-t-il de l'esprit! Il n'y a que lui pour des inventions pareilles!» Et cela détruisait tout l'effet de la réprimande.

Je l'aimais pourtant; j'aimais aussi Catherine, tout en la faisant enrager, et Marie, à qui je cassais autant de poupées qu'on lui en donnait; mais je ne les craignais pas, et là était le mal. Pour mon père, je n'avais pas sujet de le craindre beaucoup: il n'était jamais à la maison, son métier de maître bûcheron et de marchand de bois l'entraînait souvent plusieurs lieues de la maison, et il n'était pas rare qu'il trouvât dans une forêt de l'ouvrage pour un mois, ou même plus. Quand il revenait, il rapportait de l'argent, des cadeaux, des friandises; il était gai et content de nous revoir; et ma mère n'aurait pas voulu gâter sa joie en lui faisant des plaintes sur mon compte. Il repartait le lendemain, et je grandissais avec mes défauts.

Ma pauvre mère les voyait pourtant, et s'en préoccupait, quoiqu'elle n'eût pas la force de m'en corriger. La preuve, c'est que quand elle fut à son lit de mort (j'avais alors sept ans), elle dit à Catherine, qui priait et pleurait à son chevet: « Aie bien soin des petits, de Robert..., et envoie-le à l'école. »

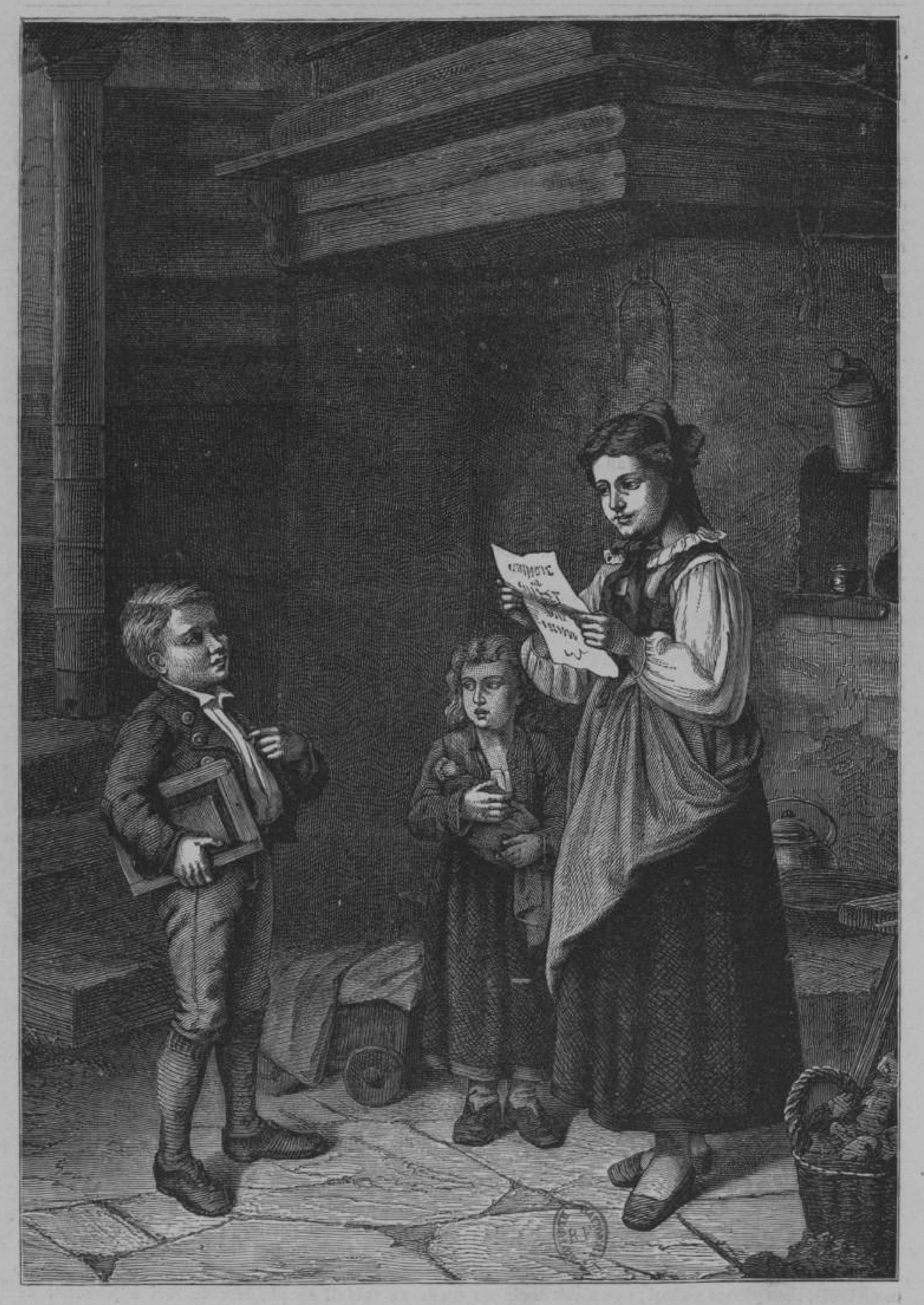
Je n'avais jamais voulu y aller, à l'école; l'idée d'être assis sur un banc, dans une chambre fermée, et d'y rester tranquille deux heures de suite, me donnait un frisson dans le dos. Je ne sais comment il se fit que je n'osai résister à Catherine, quand, deux jours après l'enterrement de notre mère, lorsque mon père fut reparti pour la forêt, et que les voisines qui nous avaient assistés dans notre chagrin se furent retirées, elle me prit par la main en me disant: « Robert, je vais te mener à l'école; tu tâcheras d'être sage et de bien apprendre. »

J'avais une furieuse envie de me sauver, quand elle lâcha ma main pour tirer le cordon de la sonnette; mais elle avait l'air si sérieuse, et je sentais si bien sa volonté plus forte que la mienne, que je me laissai incarcérer sans résistance.

Ici commence une nouvelle phase de ma vie. J'avais toujours entendu les femmes du village plaindre les orphelins, et dire que tout allait de travers dans une maison quand la mère de famille en était partie. Je me demandais donc avec inquiétude: « Qui est-ce qui fera notre soupe à présent? Qui est-ce qui me repassera ma chemise blanche pour le dimanche et qui aura soin de tout à la maison? » Je fus donc étonné, quand, au retour de mon premier jour d'école, je trouvai le dîner sur la table, la salle propre, les meubles luisants, et la soupière pleine d'une soupe aux choux qui me parut la meilleure que j'eusse jamais mangée. J'eus le dimanche une chemise aussi bien repassée qu'à l'ordinaire, et rien ne nous manqua, ni cette semaine-là ni les semaines suivantes. J'en conclus que nous n'étions pas des orphelins comme les autres; et je me demandai à quoi cela pouvait tenir. Je n'étais pas éloigné de croire à quelque fée ou à quelque Kobold secourable qui venait à notre aide pendant la nuit.

Je découvris quelle était la fée, un jour de congé où j'étais forcé de rester à la maison pour m'être fait rouler la veille une grosse pierre sur le pied. « Comme tu sais bien faire le ménage, et la cuisine, et tout! », dis-je tout émerveillé à Catherine, quand elle m'apporta le déjeûner le plus appétissant, après avoir tout rangé en un tour de main. « Est-ce que tu as appris cela tout d'un coup, toute seule?

— Il y a longtemps qu'elle sait tout faire, Catherine, et tu l'aurais bien vu si tu n'étais pas toujours à



Catherine commença à lire. (P. 331, col 1.)

courir! », s'écria la petite Marie, visiblement indignée de ce que je n'avais jamais deviné les talents de notre grande sœur. Et j'appris ce jour-là que depuis bien des mois Catherine ne laissait rien faire à notre mère, souffrante et épuisée.

Je ne puis dire de quel respect je me sentis pénétré pour elle, et combien elle me sembla grandie subitement. Chère Catherine! au lieu d'aller jouer ou se promener avec les filles de son âge, elle restait là, travaillant du matin au soir pour nous! J'aurais voulu avoir dix ans de plus, pour lui faire les durs ouvrages qui devaient lui meurtrir les mains. Elle prenait la scie pour couper du bois, elle empilait les lourdes bûches sous le hangar, elle tirait du puits les grands seaux remplis d'eau, elle maniait la bêche et labourait le jardin pour y planter les pommes de terre et les choux. Ah! mais, dès que mon pied serait guéri, je me mettrais à la besogne, et on verrait si je n'étais bon à rien! J'étais le plus fort des garçons de mon âge; et hier encore j'avais terrassé le grand Hermann, qui avait dix ans passés. Comme je serais content de rendre service à Catherine!

A partir de ce jour-là, en effet, on ne me rencontra plus que rarement parmi les polissons du village. Je restais à la maison; je faisais les commissions de Catherine, je lui tirais son eau, je lui rangeais son bois, je maniais tous les outils et je devenais fort et adroit. Mon père, qui me voyait faire quand il revenait au logis (et il y revenait un peu plus souvent qu'autrefois pour pouvoir nous surveiller), était très-content et disait que je serais un fameux bûcheron.

Mais Catherine n'était pas contente. Elle me savait gré de la peine que je me donnais pour l'aider; mais ce n'était pas là ce qu'elle attendait de moi. Elle avait toujours dans l'esprit la dernière recommandation de notre mère: « Envoie Robert à l'école, » et il aurait fallu pour la satisfaire que je fusse compté parmi les élèves les plus laborieux. Hélas! j'étais le roi des paresseux, le chef de file des rebelles, l'écolier le plus turbulent, le plus désordonné, le plus fertile en folles inventions qu'on eût jamais vu. Et quand, à la fin du mois, je tirais à contre-cœur, de mon carton, le bulletin que Catherine ne manquait pas de réclamer, je n'aurais pas eu besoin qu'elle m'en fît la lecture pour savoir ce qui y était marqué. « Conduite légère, application nulle, leçons jamais sues, devoirs détestables, progrès très-lents, paresse incurable. »

Catherine soupirait, repliait le fatal bulletin et le serrait dans un tiroir avec les autres, en me disant: « Tu seras bien honteux par la suite quand tu les reliras; tu amasses une provision de chagrin et d'ignorance; notre père aurait besoin d'un garçon instruit pour l'aider et étendre son commerce, et tu ne seras bon tout au plus qu'à être un de ses ouvriers; tu es plus à plaindre que tu ne crois, mon pauvre enfant; » ou d'autres choses de ce genre qui me rendaient confus pour un instant, mais que j'oubliais bien vite parmi des camarades de mon espèce.

Pourtant un jour de bulletin où Catherine m'avait regardé d'une façon si triste que je m'étais enfui sans oser lui offrir mes services pour le ménage, je ne me sentis nulle envie de jouer, et je m'en allai bien loin dans les bois pour me distraire. Mais peut-on se distraire quand on a une mauvaise conscience?

A neuf ans, on n'est pas encore assez endurci dans le crime pour secouer les remords, comme on secoue la neige en rentrant chez soi. Je ne trouvai aucun plaisir à jeter des pierres aux merles, ni à poursuivre les lapins, ni à écouter les pinsons, ni à grimper aux arbres; le soleil lui-même ne me parut pas gai, et je m'en revins tout ennuyé vers le village.

Comme je longeais le mur du cimetière, un beau lézard vert passa vivement devant mes yeux et se glissa entre deux pierres; je ne voyais plus de lui que ses yeux brillants qui me regardaient.

Le mur était dégradé, il n'était pas difficile d'y grimper: je grimpai donc, guettant toujours mon lézard.

« Oui, mon ami, pensais-je, je sais bien que je ne puis pas t'atteindre où tu es; mais sors un peu de là, et tu vas voir. »

Il faut croire qu'il me devinait, car il ne sortait pas de là: il attendait mon départ. J'étais aussi entêté que lui, et je n'avais rien à faire, je me mis à cheval sur une grosse pierre qui faisait saillie hors du mur, et j'attendis.

J'étais là depuis un instant, lorsque j'entendis quelqu'un gémir de l'autre côté du mur. Cela ne m'étonna pas beaucoup, puisqu'il y avait là des tombes; mais j'écoutai pour passer le temps et il me sembla reconnaître la voix de Catherine. Elle parlait tout en pleurant: oui, c'était elle. Je collai mon oreille au mur, à un endroit où il y avait un trou, et j'entendis ce qu'elle disait.

« Ma chère maman! (elle était sur la tombe de notre mère) pardonne-moi, je t'en prie, de ne pas savoir mieux élever Robert. Ce n'est pas ma faute, je fais tout ce que je peux pour qu'il m'aime et qu'il m'obéisse, mais il ne veut pas apprendre. Je t'en supplie, parle de lui au bon Dieu pour qu'il lui envoie de bonnes pensées! J'ai tant de chagrin de le voir toujours paresseux. Ma mère chérie, prie Dieu pour lui et pour moi. »

Le lézard s'apercevant que je ne pensais plus à lui, sortit furtivement de sa cachette et s'esquiva. Je le vis passer et je ne le poursuivis pas, j'étais trop occupé d'étouffer mes sanglots; je ne voulais pas que ma sœur s'aperçût que j'étais là. Longtemps après qu'elle fut partie, j'y restai, pleurant de tout mon cœur, repentant et désolé. Ma chère Catherine! elle avait besoin de décharger son pauvre cœur et elle ne voulait se plaindre de moi à personne de

vivant et elle venait raconter à cette tombe le chagrin que je lui faisais. Je me sentis décidé, oui, complétement décidé à changer du tout au tout et à devenir le modèle de l'école. J'allais rentrer bien vite, je me jetterais au cou de ma sœur, je lui dirais mes regrets, je lui promettrais... oui, mais c'était peut-être bien difficile, d'apprendre? Si je ne réussissais pas? il valait mieux essayer sans rien dire. Et puis, il y avait si longtemps que j'étais paresseux, elle ne me croirait peut-être pas... Il valait mieux me taire, décidément.

Ma vie fut dure pendant le mois qui suivit; on ne se corrige pas en un jour et j'eus bien de la peine à devenir seulement un écolier passable. Mais le maître me sut gré sans doute de mes bonnes intentions, car, le jour de la distribution des bulletins, il me sourit en me remettant la terrible feuille de papier, et ce sourire me donna bon espoir. « Je suis sûr que mon bulletin est bon! » me disais-je en revenant de l'école aussi vite que je pouvais courir. « Je vais le lui donner moi-même, cette fois, sans attendre qu'elle le demande... mais non, ce sera plus amusant de voir changer sa figure à mesure qu'elle le lira. »

J'ouvris la porte.

« Ton bulletin? » dit Catherine. Il n'était pas loin, je le tenais entre deux doigts.

Elle le prit, ouvrit l'enveloppe et commença d'un air triste à lire. « Conduite... comment! conduite, bonne! application, assez soutenue! leçons bien sues! Robert, mon cher Robert! est-ce possible? est-ce vrai? »

Elle pleurait de joie en me tendant les bras. Je lui sautai au cou et je l'embrassai heureux: je ne sais pas si on est deux fois dans sa vie heureux comme cela.

Et puis, je repris le bulletin et nous achevâmes ensemble de le lire. « Devoirs soignés, grands progrès; enfant en voie de devenir un très-bon élève. »

La petite Marie me regardait comme on regarde un personnage extraordinaire.

Je dis tout à Catherine, je voulais qu'elle sût bien qu'elle était la cause de ma conversion. Comme elle m'embrassa, en son nom et en celui de notre mère. Et le soir, dans notre prière, nous remerciâmes tous deux celle qui n'était plus d'avoir parlé de moi à Dieu.

Je suis resté depuis ce jour-là un bon écolier, j'ai eu tous les ans des prix à l'école et la science que j'y ai apprise m'a aidé par la suite à réussir dans mes affaires; mais, je le dis souvent à Catherine quand nous parlons ensemble du temps jadis, jamais aucun succès n'a effacé le souvenir de mon premier bon bulletin.

Mme COLOMB.

UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE [1]

XVIII (*suite*)

Chez les anthropophages.

Ce qui nous étonnait, c'était de ne pas être attaqués par les sauvages. Ils savaient sans doute que nous avions gardé les armes à feu, et peut-être ils espéraient pouvoir nous surprendre une autre fois, sans courir eux-mêmes aucun danger. Nous avions encore une bonne quantité de poudre et de balles, et nous nous mîmes à charger tous nos fusils afin d'être prêts à repousser l'attaque. Quelle que fût la douleur que m'avait causée le massacre de nos compagnons, ce qui me frappait surtout, c'était le sort de Jerry. J'espérais bien que la vie lui serait laissée; mais que deviendrait-il captif au milieu de ces sanguinaires sauvages qui s'étaient montrés si perfides envers nous? Je demandai à M. Brand s'il savait où nous étions. Il me répondit qu'il était persuadé, par les traits et par la conduite des indigènes, que nous avions fait naufrage sur une des îles du groupe des Fidjis. Il y a peu d'années encore que tous les naturels de ces îles étaient les pires anthropophages de tout l'océan Pacifique; mais, ajouta-t-il, depuis quelque temps, des missionnaires ont pénétré parmi eux, et déjà, dans quelques-unes de ces îles, dont quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sont peuplées, tous les habitants ont embrassé le christianisme. Cependant le plus grand nombre sont encore dans les ténèbres du paganisme, et la population y conserve ses maudites coutumes. Ce devait être sur une de ces dernières que nous étions tombés, pour notre malheur! Quant à notre avenir, il était des plus inquiétants, car nous ne pouvions pas espérer, si nous restions privés de vivres, résister aux attaques des sauvages. La nuit se passa pourtant sans que rien l'eût troublée: nos ennemis attendaient, sans nul doute, quelque meilleure occasion.

Comme l'aube blanchissait le ciel, Ben Youl se leva. « Je ne peux pas y tenir plus longtemps, disait-il; il faut que j'aille voir s'ils n'ont pas laissé quelques-unes de leurs provisions derrière eux; » et, sans éveiller M. Brand pour prendre son avis, il descendit la colline. J'attendais avec inquiétude son retour. Un sauvage, placé en embuscade à quelques pas, n'allait-il pas s'emparer de lui? Mon oreille écoutait avidement pour entendre le bruit de ses pas. Cinq et dix minutes, puis un quart d'heure s'écoulèrent. Enfin je crus entendre la respiration d'une personne qui remontait difficilement la colline. Ce pouvait être un sauvage. Je me tins le fusil prêt à tirer. Quelle joie! C'était Ben qui revenait; il ren-

1. Suite. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 187, 199, 220, 235, 250, 267, 282, 299 et 316.

trait chargé de fruits à pain, de noix de coco, d'un train d'arrière de porc, et d'une calebasse pleine d'eau qu'il avait suspendue à son cou.

« J'ai bien eu peur de revenir sans rien pour ma peine, dit-il; quand tout à l'heure, au pied d'un arbre, j'ai découvert ces provisions. Dire comment elles y étaient venues, c'est ce que je ne sais; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que les voici. Remercions-en Dieu. »

C'était le moment de réveiller M. Brand et le docteur. Après qu'ils eurent soigneusement inspecté les provisions et les eurent déclarées aussi bonnes que possible, nous les attaquâmes de bon cœur et fîmes un fameux déjeuner. De plus, à en juger par la place où elles avaient été trouvées, M. Brand ne doutait pas qu'elles n'eussent été mises là exprès pour nous; maintenant, dans quelle intention? Était-ce par un ami ou par un ennemi? devaient-elles nous faire tomber dans un piége? c'est ce qu'il ne pouvait point décider.

La journée, en s'avançant, devenait de plus en plus orageuse. Les nuages montaient rapidement à travers le ciel, et bientôt il se mit à souffler un ouragan tel qu'il n'y en a guère, même sous ces latitudes. D'ailleurs il nous apportait de la sécurité, parce que les Polynésiens n'aiment pas à se mettre en expédition par des temps pareils. Soudain, dans la nuit, nous fûmes éveillés par un coup de canon. Nous plongeâmes nos regards à travers les ténèbres vers la mer. Un jet de feu éclata, un nouveau coup de canon retentit. Il n'y avait plus à en douter, c'était un navire en détresse. Le jour allait poindre. Lorsqu'il parut, il nous montra une goëlette dont toutes les voiles étaient enlevées et qui allait à la dérive sur les écueils, rugissant à quatre cents mètres de la côte. Nous regardâmes cette goëlette et nous la reconnûmes tous, malgré la pluie : c'était le pirate. Elle dérivait toujours. Bientôt elle fut au milieu des brisants. Son dernier moment était enfin venu. Nous entendîmes les hurlements, les cris de désespoir des malheureux qu'elle portait. Elle toucha près de l'endroit où s'était perdu le baleinier. Elle dériva sur le récif. Nous pouvions voir des gens emportés l'un après l'autre par-dessus les bords et engouffrés dans les eaux écumantes. Les secourir nous eût été impossible, même si cela eût été compatible avec notre sécurité. Enfin nous vîmes un homme, un seul, dans l'eau tranquille à l'intérieur des brisants. Il avait l'air de nager, mais il n'avançait pas rapidement, et nous reconnûmes qu'il était attaché à une pièce de charpente. Enfin il fut poussé au rivage.

« Tout pirate qu'il est, je ne puis voir ce misérable périr sans lui porter quelque assistance! » s'écria le cousin Silas, en courant vers la plage. Je le suivis. Le morceau de bois, avec son fardeau, touchait à la côte au moment que nous y arrivions. Sans essayer de reconnaître l'homme, nous courûmes dans l'eau et déliâmes le corps; mais nos soins étaient inutiles; nous n'avions plus devant nous qu'un cadavre dont les traits, quelque défigurés qu'ils fussent, étaient ceux du capitaine Bruno. A peine si nous eûmes le temps de rentrer dans notre fort, en voyant une bande de sauvages qui contournaient une pointe, à quelque distance de nous.

Sur ces entrefaites, la goëlette avait été poussée par-dessus le récif et dérivait à travers les lagunes lorsque, à une centaine de mètres du rivage, elle coula à fond, laissant une douzaine environ de ses hommes flotter à la surface des eaux. Ils se mirent à nager bravement vers la plage; mais, à peine y arrivaient-ils, se croyant sauvés, que les massues des sauvages mirent un terme à leur vie. Bientôt il ne resta plus un seul homme vivant de tout l'équipage des pirates. Cela nous fit trouver encore plus étrange que les sauvages fussent demeurés un si long temps sans nous attaquer, et nous ne pûmes pas expliquer autrement leur conduite envers nous qu'en supposant qu'ils avaient peur de nos armes à feu. Aussi, pour leur faire voir que nos armes étaient en bon état et que nous pouvions nous en servir encore effectivement, nous nous mîmes à leur tirer une volée de coups de fusil chaque fois que nous apercevions quelque indigène trop près de nous.

A l'occasion du naufrage des pirates, en arrivant à la côte, nous y avions vu un canot ensablé. C'était évidemment un de ceux qui avaient été abandonnés lorsque le baleinier avait sauté. Nous convînmes d'essayer de le réparer, et, en y réussissant, nous nous donnions les moyens de quitter cette île. Nous commençâmes par nous tailler des rames, ce que rendait facile la quantité d'arbres dont nous étions entourés. Puis MM. Brand et Ben, après s'être bien assurés qu'il n'y avait aucun sauvage dans les environs, descendirent pour examiner de plus près le canot et nous rapportèrent, à leur retour, qu'il était en excellent état et n'exigeait presque aucune réparation. Cependant nous nous demandions s'il valait mieux le lancer immédiatement sur la mer pour essayer de parvenir à quelque île plus hospitalière ou attendre le passage problématique d'un navire avec l'espérance de le rejoindre.

Nous avions fini par épuiser presque toutes nos provisions, lorsqu'un matin, au point du jour, nous vîmes une corbeille déposée au pied du même arbre où Ben avait auparavant découvert les vivres qu'il nous avait apportés. Il redescendit donc avec précaution et rapporta une provision pareille à la première. A bien peser les choses, il nous parut évident qu'il ne pouvait y avoir là aucune perfidie. Nous commençâmes à espérer, au contraire, que nous avions trouvé quelque ami secret parmi les sauvages. Qu'était-il? Pourquoi s'intéressait-il à nous? C'est ce que nous ignorions. Plusieurs jours s'écoulèrent encore, et, de deux nuits l'une, nous trouvions des provisions à la même place. Enfin je résolus de savoir quel était notre ami. Ce que je voulais surtout pour cette entreprise, c'était tenter d'obtenir des nouvelles de Jerry, peut-être de le tirer de sa captivité, car je concevais l'espérance qu'il n'avait pas été mis à mort. Je m'en ouvris à M. Brand

qui, après quelque hésitation, consentit à me permettre d'exécuter mon projet. « Je pense, comme vous, Harry, me disait-il, que je ne pourrais jamais me décider à quitter l'île en y laissant Jerry, et j'aime à croire que les sauvages, s'ils s'emparaient de nous, seraient moins dangereux pour vous que pour quelqu'un de nous. »

Peu après que la nuit fut venue, je me glissai donc jusqu'à l'arbre en question et me cachai parmi quelques broussailles voisines, pour examiner ce qui allait se passer. Cependant j'eus infiniment de peine à m'empêcher de tomber endormi. Enfin j'entendis marcher comme quelqu'un qui se serait approché avec précaution. C'était un homme, vêtu, autant que je pus le voir, comme un chef, et portant un turban, qui déposa une corbeille à la place ordinaire. Je m'élançai et le saisis par la main. Il parut d'abord très-surpris, sinon alarmé; mais, me reconnaissant, il me tapa doucement la tête, en murmurant à voix basse quelques mots que je ne pouvais pas comprendre; mais le ton dont ils étaient prononcés exprimait la politesse et la bienveillance. Puis, avançant la main, il me fit sur le front le signe de la croix, qu'il répéta de suite sur le sien. Je ne pouvais plus douter qu'il ne fût chrétien. J'aurais bien voulu qu'il me donnât des nouvelles de Jerry, mais il ne comprenait pas un seul mot d'anglais. D'ailleurs, la nuit était si sombre, qu'il ne pouvait guère distinguer mes gestes; cependant je m'efforçai par la pantomime de lui faire entendre ce que je disais : je courus, puis je fis semblant de saisir quelqu'un et de le ramener à notre fort. J'élevai la main dans l'attitude d'un suppliant et je lui pressai cordialement la sienne pour lui montrer quelle serait ma gratitude. A la fin je crus m'apercevoir qu'il se rendait compte de mon intention. Il me donnait des poignées de main et faisait de la tête des signes d'affirmation. Lorsqu'il m'eut aidé à porter la corbeille presque jusqu'à notre fort, il se hâta de se dérober à ma vue.

Cette circonstance nous rendit à tous du courage, car c'était beaucoup que de se connaître un ami là où nous espérions le moins en rencontrer un. Cependant, pour peu que nous réussissions à emmener Jerry, nous étions résolus à nous embarquer. Le chef chrétien pourrait-il nous y aider? Si nous avions su son langage, nos difficultés auraient été bien diminuées. Nous trouvions donc encore ici la preuve des bienfaisants résultats qu'ont les travaux des missionnaires. Incontestablement ils avaient modifié le caractère de ce sauvage. Peut-être y avait-il ici d'autres chrétiens que lui. Cela avait contribué à expliquer pourquoi, depuis si longtemps, on nous laissait tranquilles. A moins que nous n'eussions été déclarés *tabous*, comme le soupçonnait M. Brand, d'après une coutume superstitieuse de ces indigènes, ou que, nous voyant vivre si longtemps sans nourriture, ils n'eussent fini par nous considérer



C'était Jerry. (P. 334, col. 1.)

comme des êtres supérieurs qu'on devait craindre d'attaquer. Notre patience, en tout cas, était bien mise à l'épreuve, et, d'autre part, nous avions peur que les naturels ne découvrissent notre canot et ne nous en privassent.

On peut supposer que, pendant tout ce temps, nous ne cessions d'interroger l'horizon maritime avec l'espoir d'avoir enfin le bonheur d'y apercevoir un navire. Notre espérance se réalisa. Un matin nous vîmes un gros bâtiment qui se dirigeait sur l'île. Comme le cœur nous battit! Le moment était venu d'essayer de nous sauver; mais pouvions-nous le faire et abandonner Jerry?

« Oui, nous dit le cousin Silas, parce que nous déciderons le capitaine à venir le chercher. »

— Et supposé qu'il refuse? observa le docteur.

— En ce cas, et quant à moi, je reviendrai dans le canot et n'aurai pas de repos avant de l'avoir découvert! s'écria Ben Youl. Tout ce qu'ils peuvent faire de pire, c'est de me tuer et de me manger; mais je vous assure qu'ils ne me trouveront pas trop tendre.

— Ben, je vous tiendrai compagnie, » lui dis-je en lui serrant la main.

C'est ainsi qu'il fut convenu que nous nous embarquerions immédiatement. Nous mîmes des provisions dans nos poches, nous prîmes nos fusils, nos carabines et nos paquets et nous courûmes à la côte. Déjà nous avions mis le canot à l'eau, quand un cri éveilla notre attention; Vieux-Surley, aboyant de plaisir, nous échappa, et je m'écriai, en courant après lui : « C'est la voix de Jerry! » Effectivement, c'était lui que poursuivaient chaudement des hommes et des jeunes gens. Jerry était presque hors d'haleine; je le saisis par la main et l'entraînai sans lui rien dire. Surley, lui et moi, nous sautâmes d'un coup ensemble dans le canot; M. Brand, Ben et le docteur saisirent les pagayes, les lancèrent dans l'eau profonde, et nous nous dirigeâmes vers l'entrée ouverte dans le récif. Nous étions peut-être à deux cents mètres du littoral quand les sauvages y arrivèrent. Ils mirent de suite leurs flèches sur leurs arcs; mais je les couchai en joue avec ma carabine, leur faisant signe que, s'ils lançaient leurs flèches, je leur enverrais des balles. Ils comprirent mon intimation et, courant le long de la côte, ils allèrent à une place où étaient halés une grande quantité de canots. Celui qui nous suivit le premier n'était monté que par trois hommes, dont l'un tenait son arc armé; les deux autres avaient déposé leurs armes au fond. Les canots qui suivaient celui-là contenaient plus d'hommes et luttaient de vitesse avec les nôtres. Cette vue nous fit redoubler nos efforts. Nous enfilâmes le passage juste au moment où une douzaine d'embarcations quittaient le littoral. L'avance que nous avions sur eux était terriblement courte, et leurs pirogues voguaient deux fois plus vite que les nôtres.

« Faut-il faire feu? demandai-je à M. Brand; pour avertir le navire! » J'étais alors assis sur un banc du canot qui servait de proue.

« Oui, oui! Harry, faites feu, répondit-il. Nous sommes assez près maintenant pour qu'on nous entende du navire. » Je pris donc un fusil et tirai un coup en l'air. Tout de suite nous vîmes le bâtiment augmenter de voiles et s'avancer droit sur nous.

« Je l'ai toujours pensé, et maintenant j'en suis sûr! s'écria tout à coup Ben en sautant presque dans la barque. Je connais cette bonnette de mât de hune à tribord. Il n'y a pas à s'y tromper. C'est le *Triton!* hourra! hourra!

— Vous avez raison, Ben, dit M. Brand. Je pensais bien aussi que c'était le *Triton;* mais j'avais peur que mes espérances ne m'eussent induit en erreur. Allons! marchons! ou les sauvages nous attrapperont avant que nous soyons arrivés au *Triton.* » L'avis n'était pas inutile, car les pirogues des sauvages étaient déjà parvenues à portée de nos carabines.

« Est-ce que vous ne pourriez pas, monsieur, nous abattre quelques-uns de ces nègres? demanda Ben. Ce ne serait que leur donner ce qu'ils méritent et cela les arrêterait un peu.

— Non, répondit le cousin Silas. Ne versons jamais le sang, tant que nous pouvons l'éviter. En vérité, on dirait qu'ils nous ont déjà reconnus sur le *Triton.* Les voici qui tirent pour épouvanter les sauvages. »

En effet, comme il parlait, le *Triton* tira successivement trois coups de canon. Ce bruit et cette fumée, auxquels les sauvages n'étaient évidemment pas accoutumés, les fit à l'instant cesser de pagayer. Nous, redoublant d'efforts, nous reprîmes de l'avance. Cependant, après quelque hésitation, les sauvages rentrèrent en chasse; mais juste à cet instant le navire tira heureusement un nouveau coup; en même temps, M. Brand saisissait les fusils et les déchargeait l'un après l'autre au-dessus des têtes de ceux qui nous poursuivaient. Ceux-ci se remirent à hésiter: la plupart cessèrent de pagayer, deux ou trois pirogues seulement continuèrent d'avancer avec lenteur, quelques-unes même retournèrent vers la terre. Leur temps d'arrêt nous donna un grand avantage, et, sans attendre que M. Brand eût rechargé les fusils, nous maniâmes nos pagayes avec une ardeur qu'augmentait l'espérance de succès. Au bout de quelques minutes pourtant, le courage revint aux sauvages, qui, dans la crainte de nous voir définitivement leur échapper, s'unirent tous pour nous poursuivre. Mais la brise avait fraîchi, le navire fendait rapidement les eaux, et, avant que les pirogues eussent regagné la distance qu'elles avaient perdue, nous nous rangions le long du navire. Tandis que nous en escaladions le flanc, de joyeux cris de bienvenue partaient de tous les quartiers du *Triton.*

A suivre. W. H. G. KINGSTON.

Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.

LES MYGALES

On trouve souvent en Corse, au bord des chemins, la demeure fort curieuse d'un ermite singulier dont les mœurs sont des plus intéressantes.

La cellule qu'il habite n'est pas un accident de la nature, ce n'est point une anfractuosité dont il a su tirer parti: elle est creusée en terre. C'est un puits dont l'orifice, à fleur du sol, est hermétiquement fermé par une trappe qui s'ouvre de dedans en dehors pour livrer passage à l'habitant.

Cet habitant a construit lui-même sa maison, il a été l'architecte qui a étudié le terrain et dressé les plans, le maçon qui a cimenté les murailles, le charpentier qui les a étayées, le serrurier qui a posé les ferrures et, enfin, le tapissier qui a tendu les draperies.

Voilà un propriétaire bien capable et qui accumule bien des fonctions. Quel est donc cet habile artisan? Quel est donc cet artiste?

Eh quoi! c'est une araignée!

Oui, et fort laide encore; mais il ne faut pas juger les gens sur l'apparence. Ne bougez pas; elle a plus peur de nous que nous n'avons peur d'elle, et nous ne serons pas les premiers à fuir. Mettons à profit les courts instants de pose qu'elle nous donne pour esquisser son portrait.

La *Mygale pionnière*, car tel est son nom, mesure environ deux centimètres et demi de longueur; son corselet est large et carré, son abdomen velu et d'un brun roussâtre; ses robustes pattes sont terminées par des griffes solides, et ses mandibules sont armées de puissants crochets cornés qui sont pour elle des armes et des outils.

C'est une personne sage et réfléchie qui ne fait rien à la légère; voyez avec quels soins elle cherche l'emplacement de son domicile.

Elle fait choix d'un terrain sec et en pente, et ne s'établit jamais dans un sol trop friable ou trop dur: dans le premier cas, les éboulements seraient à craindre; dans le second, le travail offrirait trop de difficultés.

Une fois l'emplacement trouvé, le forage du puits commence.

La Mygale creuse, à l'aide de ses griffes et de ses crochets, un trou parfaitement cylindrique qu'elle déblaye au fur et à mesure, de façon à former un tube de 2 à 3 centimètres de diamètre sur 25 à 30 centimètres de profondeur. Ensuite elle ameublit de la terre qu'elle pétrit avec une humeur particulière qu'elle sécrète et en forme un enduit dont elle crépit l'intérieur de son logement. Ce ciment acquiert une telle dureté qu'il maintient la cellule dans un parfait état de sécheresse et qu'on peut la dégager du terrain où elle s'enfonce et l'emporter sans la briser.

Le gros œuvre étant terminé, le tapissier se met immédiatement à la besogne et commence les travaux de décoration.

Deux étoffes sont tendues sur la paroi circulaire: l'une écrue, grossière et à claire-voie, comme les toiles sur lesquelles on colle les papiers de tenture; l'autre, fine, soyeuse, lustrée, d'un blanc satiné, dont le tissu va toujours en se resserrant à mesure qu'il s'élève vers l'orifice du puits dont le bord est sensiblement évasé.

Il faut maintenant une porte à la maison, et c'est là que l'artiste va employer tout son génie. Cette porte est son chef-d'œuvre comme les portes du baptistère de Florence sont le chef-d'œuvre de Laurent Ghiberti.

Cette porte, ou mieux cette trappe circulaire, que l'araignée construit pour *clore et couvrir suivant l'usage* son habitation, est composée de trente couches d'argile gâchée alternant avec trente nappes de bourre de soie, et cependant le tout n'a pas plus de 5 ou 6 millimètres d'épaisseur.

Les bords du couvercle, taillés en biseau, s'emboîtent dans l'évasement du tube et le ferment hermétiquement. Aussi cette fermeture est-elle percée de nombreux trous microscopiques qui admettent l'air et la lumière, car les araignées respirent comme nous: non par de vrais poumons, mais par des organes propres à la respiration aérienne.

La face interne du couvercle est un véritable coussin de satin blanc, mais la face externe est rugueuse et se confond avec le terrain environnant. Il faut l'œil exercé du maître pour reconnaître du premier coup la porte de sa maison; ce n'est pas sans dessein qu'il l'a si bien dissimulée, car ses ennemis sont nombreux.

La porte, nous l'avons dit, s'ouvre du dedans au dehors; elle est reliée au tube par une charnière de soie qui ne lui permet pas de s'écarter de la perpendiculaire, et elle s'abaisse par son propre poids chaque fois que l'araignée entre ou sort.

En y regardant de près, mais de bien près, on aperçoit, au revers de la trappe, à l'opposé de la charnière, une huitaine de trous dans lesquels l'araignée engage ses griffes lorsqu'elle veut s'enfermer chez elle. C'est sa façon de mettre le verrou. On n'entre pas sans permission. Il serait plus juste de dire que les visiteurs ne sont jamais admis. La pionnière mène une existence retirée, sans fuir toutefois le voisinage de ses congénères, car on trouve souvent les nids assez proches les uns des autres.

Ces terriers sont, en effet, des nids construits par les femelles pour protéger leurs œufs et assurer un abri à leur jeune progéniture: si les araignées sont des épouses revêches, ce sont, en revanche, des mères incomparables.

Avec son caractère et ses mœurs, il n'est pas étonnant que la pionnière se plaise chez elle; il n'y

a guère de petite maîtresse mieux logée, de boudoir capitonné plus confortable, et elle peut bien attendre patiemment le retour de la nuit pour aller à la chasse. Blottie tout le jour au fond de sa demeure, elle a gardé un fil qui, attaché au couvercle, l'avertit s'il se passe quelque chose d'insolite à sa porte.

Dans ce cas, elle s'élance vers la trappe, enfonce ses griffes dans les trous qu'elle y a ménagés, se cramponne de toutes ses forces aux tentures par les crochets de ses mandibules et reste ainsi, bien barricadée, jusqu'à ce que tout danger soit passé.

Si l'ennemi parvient à forcer la porte, elle tombe alors au fond de son puits et y reste comme dans un état de prostration.

La *Mygale maçonne*, qui vit aux environs de Montpellier, a beaucoup d'analogie avec la pionnière de Corse, mais elle lui est inférieure en génie, et n'a pas le même instinct de conservation. Elle n'est pas nocturne.

Les Mygales sont les plus grosses araignées connues, elles emploient toute leur soie pour tapisser leurs nids et ne tendent pas de rets pour la chasse. Elles poursuivent les insectes à la course ou bondissent sur leur proie en s'élançant de leurs cachettes dissimulées sous les feuilles mortes, sous les pierres ou dans les fentes de l'écorce des arbres.



La Mygale pionnière. (P. 335, col. 1.)

Les grosses Mygales du Brésil font surtout la chasse aux fourmis que nos araignées paraissent tant redouter.

Avez-vous déjà assisté à la rencontre d'une araignée domestique et d'une fourmi? C'est un spectacle que vous pouvez facilement vous procurer. Vous verrez le géant reculer devant le nain en présence de qui il éprouve de la terreur et de la répugnance. Les araignées ont l'odorat subtil; elles se laissent impressionner aussi bien par les parfums que les mauvaises odeurs; il est donc possible qu'elles aient de l'antipathie pour l'odeur pénétrante de l'acide formique.

Quoique les Mygales du Brésil soient grandes et fortes, il arrive parfois qu'une tribu de grosses fourmis troublées par une de ces chasseresses intrépides entrent en fureur à sa vue, bondissent sur elle et la piquent jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Certaines Mygales des Tropiques, surnommées *Araignées-crabes* et *Araignées aviculaires*, couvriraient, les pattes étendues, un espace circulaire de 25 centimètres et ne pourraient pas être cachées sous une large main d'homme.

Quand le gibier se fait rare, elles ne craignent pas de s'attaquer aux petits oiseaux. Ce fait est attesté par des naturalistes dont le témoignage est irrécusable, et la savante et célèbre Sybille de Mériau, témoin d'un de ces drames sanglants, l'a illustré dans un dessin remarquable.

Voyez-vous d'ici ce monstre noir et velu se glisser furtivement dans le nid de l'oiseau-mouche, enfoncer ses griffes dans son corps délicat et le foudroyer en lui inoculant, comme un serpent, le venin que distillent ses affreux crochets.

Eh bien, il y a des Mygales plus terribles encore. Celles-là sont grosses comme le poing, leur corps est couvert d'épines et de poils, leurs pattes sont armées de formidables griffes, et les mandibules de crochets terribles. Leur force les rend audacieuses, elles pénètrent la nuit dans les poulaillers et les colombiers, égorgent poules et pigeons et boivent avidement leur sang. Ces monstres habitent aussi l'Amérique méridionale, où ils sont connus sous le nom d'*Araignées aux poulets*.

Plaignons-nous donc maintenant de l'innocente et industrieuse araignée domestique, pour laquelle on a cependant une grande répulsion dans notre pays.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.







Nous fîmes comme lui. (P. 339, col. 2.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

VI

De Mongolie en Turkestan.

Nous livrâmes quatre combats en sept jours. J'y pris part, malgré ma blessure qui me faisait cruellement souffrir. Alak y fut blessé aussi d'un coup de flèche au mollet. Nous n'étions plus que cinq cents hommes, sur douze cents qui étaient partis, quand nous apprîmes par nos prisonniers que Témoudjine l'Inébranlable en personne, s'avançant avec quatre mille hommes, avait battu l'ennemi à deux reprises et que Djamouké était venu se rendre à lui à merci. Les tribus que nous poussions devant nous vinrent alors se rendre à nous-mêmes, et la soumission des Oïrads et de la plupart des Tatares fut complète. Nous marchâmes aussitôt pour rejoindre l'Ordou[2], poussant devant nous trois ou quatre mille prisonniers et soixante mille têtes de bétail. L'hiver était dans toute sa rigueur et j'avais été bien content de trouver au sac d'un village une vieille pelisse de peau de mouton que j'avais revêtue par-dessus mes armes. Le matin où nous vîmes les premières tribus amies, je trottais péniblement en soutien de nos éclaireurs, la tête basse et le collet relevé jusqu'aux yeux. Tout à coup je vis de loin sur la plaine deux des nôtres qui ramenaient un prisonnier à cheval, trois autres à pied, deux chevaux et trois chameaux. J'avançai pour voir ce que c'était, et je fus bien surpris en reconnaissant que le cavalier prisonnier n'était autre que Marghouz. On lui avait pris ses armes et sa pelisse, et ses mains étaient liées avec la guide de son cheval. Marghouz paraissait furieux.

« Holà! s'écria-t-il dès qu'il me vit; holà! frère Djani. Par Saint-Georges! est-ce ainsi que vous autres Mongols bleus traitez vos amis et alliés? »

Je fus indigné de l'outrage qu'on faisait à Marghouz et, galopant vers lui, je le pressai dans mes bras, puis tout de suite je tirai mon couteau et je coupai la lanière qui lui serrait les poignets.

« C'est une erreur, *andé*[1], m'écriai-je. Les éclaireurs se sont trompés. Par Dieu, excuse-les.

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305 et 321.

2. *Ordou* signifie en mongol le campement impérial. Nous en avons fait *horde*, comme dans « Horde d'Or ».

1. *Andé* veut dire en mongol « frère juré, frère par amitié ».

— Tougtchi (porte-fanion), dit un des éclaireurs, tu es chef de dix hommes et notre supérieur, nous t'avons amené celui-ci pour que tu prononces à ton gré. »

Je fis tout de suite rendre à Marghouz sa pelisse et ses armes et remonter ses trois serviteurs sur leurs chevaux et leurs chameaux. Djébé vint à passer et s'arrêta devant nous.

« Tiens ! s'écria-t-il, voilà Marghouz ! Bonjour, jeune singe, comment vas-tu ? »

Marghouz était très-fier ; mais, ayant vécu avec nous sur le Karatal, il était tellement habitué à entendre Djébé dire des injures facétieuses à tout le monde et à voir tout le monde lui obéir, qu'il ne s'inquiétait plus des quolibets du Joyeux. Il salua poliment.

« Je vais bien, prince, répondit-il.

— Et comment va l'illustre Sengoun, le vaillant, le sage, le prudent Sengoun ?

— Il va bien, prince.

— Ah ! le diable ne l'a pas encore emporté, reprit Djébé. C'est fâcheux, jeune singe Marghouz, c'est fâcheux.

— Et pourquoi donc ? dit Marghouz poussé à bout.

— Pourquoi ? crapaud à cheval ! pourquoi ? s'écria Djébé. Que tout le bien que je souhaite aux Kéraïtes leur arrive ! Pour la prospérité de votre nation et de votre empire ! Sengoun est votre meilleur ennemi. »

Là-dessus Djébé se frotta les mains, en répétant à deux ou trois reprises :

« Sengoun est le brandon qui mettra le feu à votre maison.

— Pourquoi nous en veux-tu tellement, prince ? dit Marghouz, et que t'avons-nous fait ?

— Je ne vous en veux pas, répondit Djébé. Si vous étiez assez sages pour vous ranger sous la bannière mongole et vous débarrasser de votre Thogroul et de votre Sengoun, je vous aimerais comme les miens ! Mais patience, tant coule la rivière qu'à la fin elle emporte le gué. »

Marghouz ne répondit pas. Djébé lui tourna le dos et partit en sifflant la marche des Kiot Bordjiguène. Un instant après on donna l'ordre de camper. Marghouz et moi, nous nous assîmes près de la marmite de mon peloton, sur nos couvertures, et Alak vint nous rejoindre. Nous avions grand butin et on ne ménageait pas la viande. On égorgea un cheval qui s'était cassé une jambe et on fit bombance.

« Et où vas-tu, Marghouz, avec une pareille suite ? » demandai-je à mon ami quand le premier appétit fut calmé et qu'Alak eut raconté nos batailles.

Marghouz fit un profond soupir et nous montra l'ouest du doigt.

« Je m'en vais loin du pays, loin là-bas ! dit-il en soupirant encore. Hélas ! Je ne reverrai peut-être jamais le pays. »

Là-dessus il mit sa tête dans ses mains et fondit en larmes. Je le consolai de mon mieux. Il s'essuya les yeux et comme nous le pressions de questions, il parla comme il suit :

« Vous savez tous deux que Zabé mon père est grand échanson de Sengoun et fort avant dans la faveur de notre roi. Il commande un contingent de cinq cents cavaliers chrétiens et de trois cents Mergued païens du lac Baïkal, qui combattent en hiver sur des traîneaux attelés de rennes et de chiens.

— Nous le savons, répondit Alak.

— Mon père est parti dernièrement avec une partie de son contingent pour accompagner Témoudjine dans son expédition contre Djamouké, comme vassal du Ong-khan, allié de Témoudjine.

— Il n'a fait que son devoir, dit encore Alak.

— Il y a trois jours, reprit Marghouz, le Subtil vint faire sa soumission à Témoudjine qui l'accueillit avec une grande faveur, car vous n'ignorez pas quel contingent considérable de force il apporte à la nation mongole.

— Tout le monde connaît le Subtil, dit Alak. La réputation de sa sagesse et de sa bravoure est répandue partout. On prétend qu'il est tellement éloquent qu'il peut persuader tout ce qu'il veut, même à un ennemi.

— Et moi, dit Djébé qui venait d'arriver derrière nous, je soutiens que Djamouké n'est qu'un âne incapable de faire manœuvrer une armée, et que, pour la prudence et le conseil, c'est un bavard et un brouillon qui ne fera que semer trahisons et discordes.

— Toujours est-il, reprit Marghouz, que, le soir même de sa soumission, Djamouké s'en fut rendre visite à Sengoun, qui était venu au camp. »

Djébé frappa dans ses mains et lança quatre ou cinq jurons et une demi-douzaine de blasphèmes et de malédictions, ce qui était sa façon la plus énergique de témoigner sa joie. Marghouz surpris s'arrêta court.

« Continue, jeune singe Marghouz ! s'écria Djébé ; continue, mon tendre ami. Tu ne te doutes pas combien tu me fais plaisir.

— Mon père, reprit Marghouz, blâma Sengoun d'avoir reçu Djamouké et de s'être entretenu secrètement avec lui ; Sengoun dit de mauvaises paroles à mon père, et comme je voulais intervenir en sa faveur, il me chassa rudement et m'ordonna de quitter le camp.

— Victoire ! s'écria Djébé qui ne se contenait plus ; voilà l'éloquence du Subtil qui commence à opérer. Avant un an, Djamouké, Sengoun et le diable aidant, l'empire des Kéraïtes sera mis à bas et les Kéraïtes seront les hommes de la bannière mongole corps et âme, bêtes et maisons, ou je veux qu'Erlik envoie tous les Chimnouss à mes trousses ! »

Marghouz se signa. Je récitai tout bas le verset « Dieu nous garde de Satan le lapidé. »

« Hier matin, reprit Marghouz, mon père chargea de marchandises et de provisions ces trois cha-

meaux, me donna ces fidèles serviteurs et me dit de partir, attendu qu'il craignait pour moi la colère de Sengoun. J'ai bien pleuré et je suis parti.

— Reste avec nous, Marghouz, dit Djébé. Il me manque justement un homme à la troisième file du deuxième peloton de la droite. Reste, jeune singe.

— Non! dit fermement Marghouz : j'ai fait vœu de me rendre en pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ. Ce soir même, je me remettrai en route. »

Djébé ne répondit rien et partit en se frottant les mains et en sifflant le boute-selle.

Le soir, comme Marghouz se disposait à continuer son chemin, je le pris à part.

« Marghouz, lui dis-je, tu es mon frère juré. Promets-moi d'exécuter ce que je vais te demander.

— Quoi que ce soit, dit Marghouz, pourvu que cela ne touche pas à ma foi, je le ferai.

— Par où passeras-tu pour aller au tombeau de Jésus-Christ?

— Je l'ignore. On m'a dit qu'il fallait aller d'ici à Kachgar, et qu'à Kachgar je trouverais des moines qui m'indiqueraient le chemin. J'irai donc tout droit à Komoul, et de Komoul à Almaty, et d'Almaty à Kachgar.

— C'est bien, répondis-je tout ému. Tu sais que mon clan est celui de Baïane Aoul et qu'il habite près d'Almaty. Le nom de mon père est Euktulmich, le nom de ma mère est Nigar. Si tu passes à Almalik, promets-moi de te détourner de ton chemin et de chercher le yort de mon père et de ma mère.

— Je te le jure, mon *andé*, s'écria Marghouz en m'embrassant tendrement.

— Tu leur diras, repris-je, mes aventures que tu connais et tu leur donneras une lettre que je vais t'écrire.

— Je le ferai, mon *andé*, dit encore Marghouz; quelque obstacle qui me barre le chemin, je saurai trouver ton père et ta mère. »

Je m'assis sur mes talons et j'écrivis ma lettre. Marghouz la baisa et la mit dans son sein. Alors le moment de la séparation arriva. Alak et moi prîmes chacun une main à Marghouz; nous avions les larmes aux yeux. Nous avions tous trois dix-sept ans et nous étions des guerriers, forts, alertes et braves, et déjà éprouvés dans la bataille; nous étions tous trois de sang turk et mongol et tous trois nomades; nous nous aimions : tant de choses nous rapprochaient! Mais Alak était païen, Marghouz était chrétien, et Dieu soit loué, je suis musulman. Nous pouvions nous trouver en camps opposés. Moi qui connaissais les projets de Témoudjine et de Keuktché, je ne le savais que trop. Cette pensée me tourmentait. Je rompis le silence.

« Amis, m'écriai-je, jurons-nous l'un à l'autre que, quoi qu'il advienne, sous quelque bannière que nous combattions, nous resterons toujours amis et nous ne baisserons jamais la lance l'un contre l'autre. »

Marghouz leva trois doigts et s'écria :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu, je le jure! »

Je levai un doigt et je m'écriai :

« Au nom du Dieu unique, clément et miséricordieux, je le jure! »



Chaque journée était remplie de besogne. (P. 340, col. 1.)

Alak ne dit rien, mais prit son écuelle et y versa un peu de kymyz, puis il tira son couteau, releva sa manche, se piqua le bras et fit couler le sang dans l'écuelle. Nous fîmes comme lui, suivant la coutume turke et mongole; ensuite chacun but une gorgée, Alak jeta en l'air ce qui restait au fond de l'écuelle et s'écria :

« Par notre sang à tous trois, que tous trois nous avons bu, je le jure! »

Alors, nous nous embrassâmes, et Marghouz étant monté à cheval partit vers le soleil couchant, suivi de ses chameaux et de ses serviteurs. Un quart d'heure après, les clairons sonnaient le boute-selle, les timbales battaient la marche et nous nous mettions en route vers l'Ordou du chef de tous les Mongols.

Notre retour fut célébré par de grandes chasses et une battue générale, à la suite de laquelle le butin fut distribué et un grand festin offert au peuple. Djamouké y assista, assis à la droite du khan et Boghordji à sa gauche. Le reste de l'hiver ne se passa pas dans l'inaction, car, avec un khan comme Témoudjine et un chef comme Djébé, on ne restait guère oisif. Nous fîmes deux expéditions contre les Tatares et contre les Olkhonod, dont plusieurs fractions furent forcées de se soumettre. Dans l'intervalle des combats, on manœuvrait du matin au

soir, on apprenait le *yaçak*[1] ou ordonnance de paix et de guerre; on décampait sans cesse pour que tout notre peuple pût profiter chacun à son tour des bons pâturages. Chaque journée était remplie de besogne. Se battre, marcher, entretenir ses armes, apprendre le yaçak, manœuvrer à pied et à cheval, se déplacer sans cesse d'un bout à l'autre des immenses espaces où vaguaient les tribus qui reconnaissaient l'autorité de Témoudjine, tant de choses prenaient tout notre temps. Le printemps arriva sans nous amener le repos. Le 18 du mois de Ramazan, 593e année de la souris, j'étais occupé à fourbir mes armes devant la porte de la maison où je logeais avec Alak et sept autres jeunes gens, quand un yaçaoul vint me chercher pour aller chez le khan.

Témoudjine était assis sur un tapis de feutre blanc. Je fis une génuflexion, puis je me tins debout devant lui. Il avait la tête penchée et paraissait réfléchir profondément; contre la paroi se tenait un homme, les mains cachées dans ses longues manches, et que je reconnus pour un Chinois à son costume. Moukhouli le Sage et Kilukène le Hardi, deux des plus intimes conseillers du khan, étaient assis près de lui. Des selles et des harnais traînaient par terre, avec des armes et des papiers : probablement le Chinois venait de donner lecture des papiers. Au milieu des harnais, il y avait un grand plat contenant les restes d'un repas, des outres à kymyz, une baratte à battre le beurre, des assiettes en bois vernissé. On venait de manger et de discuter quelque grave affaire en mangeant : cela se voyait.

Le khan prit une tasse de kymyz, la vida d'un trait, se leva et se mit à se promener à grands pas dans la tente; il ne paraissait même pas s'apercevoir de ma présence. Il se promenait en silence et les yeux fixés à terre, poussant de temps en temps du bout de sa botte un harnais ou une assiette qui se trouvait sur son passage. Il avait l'air de mauvaise humeur. Brusquement, il s'arrêta devant moi, et me regarda dans les yeux. Je me troublai, et je baissai les paupières devant son regard fauve; alors il se mit à sourire d'un air caressant, et mon cœur se dilata. Cet homme terrible faisait de vous ce qu'il voulait, rien qu'en vous regardant.

« Djani, le porte-fanion de Djébé Noïane? dit-il.

— C'est moi, mon souverain! répondis-je.

— Je t'ai vu à la bataille de Selenga; tu t'y es comporté en brave. Djani, j'ai besoin de ton aide! »

Je rougis jusqu'aux oreilles d'orgueil et d'émotion.

« Il faut, Djani, reprit le khan, que tu partes au plus tôt et que tu te rendes à Bokhara la grande ville. A Bokhara, tu trouveras un homme qui s'appelle Mahmoud Yelvadj; tu lui remettras ceci de ma part, pour qu'il te reconnaisse. »

Disant ces mots, le khan me tendit la moitié d'une pièce de monnaie turke brisée en deux, et dont les dentelures devaient sans doute s'adapter à l'autre moitié que possédait Mahmoud Yelvadj. Je m'inclinai et je la pris.

« Quand Mahmoud t'aura reconnu pour mon envoyé, reprit le khan, tu lui diras que depuis six mois nous attendons de ses nouvelles; tu lui diras encore que nous te mettons à sa disposition, te tenant pour un homme sûr, et qu'il se serve de toi pour compléter ce qu'il nous a promis, vu que nous en aurons prochainement besoin. Te rappelleras-tu cela?

— Jusqu'à la mort, mon souverain! répondis-je.

— Va donc, Djani, reprit le khan, et fais diligence : le bien de la nation mongole l'exige! »

Je lui fis une génuflexion, et il me tendit la main, que je voulus baiser; mais il serra simplement la mienne, selon sa coutume.

« Tu prendras des chevaux, des hommes d'escorte et les provisions dont tu auras besoin pour traverser le *Gobi* (le désert), ajouta-t-il, et voici un sac de monnaie musulmane, pour te défrayer dans les pays où elle a cours. Va, jeune cavalier. »

Je sortis, et je courus tout de suite à ma maison. Il était dans ma destinée que je serais toujours partagé entre la joie et le chagrin. D'une part, je souffrais de quitter l'armée, et Djébé, et Alak. Je pensais qu'il allait être livré de grandes batailles, fait de grandes conquêtes, et rassemblé un riche butin, et que je n'y serais pas. D'autre part, l'idée que le khan me confiait une mission, à moi tout petit, la pensée que j'allais voir les grandes villes de l'Islam, Bokhara, Samarkand, desquelles on dit que la science est un arbre dont les racines sont à la Mekke et les fruits à Samarkand et à Bokhara, et surtout, la certitude que j'avais de passer par Almaty et de revoir ma famille, tout cela m'enivrait d'orgueil et de joie. Je fis donc mes adieux à Djébé et à Alak, moitié pleurant, moitié riant, et le 16 du mois de Ramazan 593, je me mis en route pour les pays de l'ouest. J'emmenais deux chameaux chargés de provisions, et deux serviteurs à cheval et bien armés, dont l'un avait déjà plusieurs fois traversé le grand désert. J'avais percé d'un trou la demi-pièce de monnaie que m'avait donnée le khan, j'y avais passé un lacet de cuir et je l'avais attachée à mon cou.

Djébé avait tenu à me donner pour serviteurs deux hommes de son clan, le silencieux Sousou (Écureuil) et l'hilare Kotak (Plumet). Avec ces deux compagnons de route, il ne fallait pas s'attendre à causer beaucoup. Quand je parlais à l'Ecureuil, il me répondait par monosyllabes, et quand je m'adressais à Plumet, il riait sans bruit, sa grande bouche se fendait jusqu'aux oreilles, puis il regardait le bout de ses bottes, et ne disait rien. Je pen-

1. *Yaçak*, du verbe *yaçamak*, ranger, régler, ordonner, est le nom du code des ordonnances de Gengiskhan. C'est cette fameuse loi mongole qui fit trembler le monde. Le mot *yaçak* a passé dans toutes les langues de l'Asie, et même en russe, sous la forme de *yaçaoul*, « homme qui fait respecter le yaçak ».

sais d'ailleurs à tant de choses que je n'avais guère envie de bavarder.

Des bords de la rivière Djaban où nous nous trouvions, j'avais à traverser douze jours de désert pour arriver dans la plaine des Dzounganes. Ayant fait provision d'eau, et mettant notre confiance en Dieu, nous traversâmes sans encombre cette mer de sables mouvants, où l'Écureuil connaissait deux puits sur notre route. Nous avions renoncé à prendre par Komoul, dont la route est plus facile, mais plus longue, et nous préférions passer directement par la plaine des Dzounganes, franchir les monts Alataou, et descendre sur la vallée d'Almaty. Le treizième jour, en sortant du désert, nous vîmes devant les yeux une plaine verdoyante à perte de vue, et en quatre heures de marche nous arrivâmes à un grand mur de terre servant de parc à bestiaux. Un réservoir carré était à côté, et de nombreux troupeaux étaient dispersés sur la plaine, gardés par des hommes armés de lances.

C'était évidemment une ville. (P. 342, col. 2.)

A leurs turbans blancs, à leurs barbes bien taillées, à leurs grandes robes de cotonnade je reconnus immédiatement ces hommes pour des musulmans, et, dans ma joie, je galopai au-devant d'eux, et je m'écriai :

« Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu l'Unique! Loué soit Dieu qui s'est révélé à nous par ses prophètes ! » Aussitôt ces musulmans m'entourèrent et me donnèrent le salut. Comme je ne voulais pas leur laisser connaître l'objet de ma mission, je leur racontai que j'étais un musulman de la Chine, et que je me rendais en pèlerinage à Bokhara et à Samarkand, pour voir les tombeaux des Saints qui sont dans le Maveranahr. Ils m'apprirent qu'ils étaient de leur nation des Turks Karliks, sujets du Gour Khan, et me donnèrent l'hospitalité pour cette nuit. Le lendemain, je partis après qu'on eut jeté une cruche d'eau sur les jarrets de mon cheval, pour me souhaiter bon voyage à la manière turke, et qu'on m'eut bien indiqué la route à suivre. Je traversai pendant cinq jours le territoire de ces Karliks musulmans, et pendant deux jours le territoire d'autres Karliks chrétiens. Puis je passai chez les Karliks bouddhistes, adorateurs des idoles, qui ont un grand couvent au pied des montagnes, mais je ne voulus pas m'y arrêter. Je mis sept jours à traverser les monts Alataou, et enfin je descendis dans la vallée d'Almaty, au milieu des forêts de noirs sapins. J'avais beau presser mon cheval, il me semblait que nous ne descendions jamais assez vite. A tout instant, j'étais forcé de m'arrêter, pour attendre les chameaux, si maladroits à la descente. Je m'impatientais, et je jurais comme un vrai païen. Plumet riait en si-

lence, d'un air béat, et l'Écureuil ne disait rien. J'eus beau me dépêcher; la nuit arriva que nous étions seulement en bas de la montagne, sur la lisière des bois, et au bord d'un ruisseau qui coulait en murmurant. Nous ignorions absolument où nous nous trouvions. Je ne m'y reconnaissais pas du tout. J'avais été élevé dans la plaine, à une dizaine de lieues de là, et je n'avais jamais mis le pied dans une ville, ni à Almaty, ni à Almalik. Ma vie, jusqu'à mon départ, s'était passée sur la prairie, et pour me guider il eût fallu, tout d'abord, qu'on m'apprît dans quelle direction se trouvait mon clan. Force me fut donc de camper où j'étais; au petit jour, je comptais aller sur la plaine, vers l'ouest, jusqu'à ce que je rencontrasse des bergers ou des paysans qui me dissent sur le terrain de quel clan j'étais et sur quel terrain se trouvaient les miens, les *Baïane Aoul.* Du reste, il était temps, car nos provisions étaient épuisées.

Quand la nuit fut tout à fait venue, il me sembla voir au loin devant moi comme des feux; on eût dit des étoiles près de terre. Je les fis remarquer à mes compagnons. L'Écureuil arracha de terre une poignée d'herbes, les mâcha, les recracha, et me dit :

« Ce ne sont pas des herbes de la lande. »

Plumet regarda longtemps les lumières scintillantes, flaira le vent, et dit :

« Ce ne sont pas les lumières d'un yort; ce n'est pas l'odeur de la lande. »

Je me sentais moi-même tout dépaysé, et nos chevaux s'ébrouaient bruyamment. Je fis vingt pas dans la nuit, et j'entrai dans une herbe à froissements secs; j'en arrachai une touffe, et revenant vers le feu qu'avaient allumé mes compagnons, je la regardai : c'était du chaume, comme j'en avais vu chez les Kéraïtes sédentaires; c'était de l'herbe à grain! Nous n'étions pas sur la prairie; nous étions dans une terre cultivée! J'éprouvai une grande angoisse.

Au petit jour, un bruit lointain et inconnu frappa mes oreilles : un son métallique, clair, vibrant, joyeux. Je me rappelai ce qu'on m'avait raconté des chrétiens et de leurs cloches. C'étaient certainement des cloches que j'entendais. Je n'étais pas en terre musulmane. Tout à coup l'Écureuil leva le doigt; je regardai Plumet : sa figure s'épanouit de joie énorme; ses grandes oreilles buvaient le son des cloches.

« Êtes-vous chrétiens? dis-je à l'Ecureuil.

— Non, répondit-il.

— Vous reconnaissez pourtant ce bruit? Est-ce le bruit des cloches?

— Oui.

— Et il vous réjouit?

— Oui.

— Mais vous êtes païens, adorateurs d'idoles?

— Il y a des cloches dans les temples de Bouddha! » dit l'Écureuil.

En regardant du côté d'où venait le bruit, je vis de grandes taches blanches sur la terre noire, verte, brune et rouge, couverte de cultures. C'était évidemment une ville. De hautes choses blanches, comme d'énormes tentes, s'arrondissaient çà et là, et on voyait aussi des pointes grises et des pointes brunes, et de la fumée. C'était évidemment une ville. La peur me prit.

En ce moment, un homme parut dans les champs, conduisant un troupeau de moutons. Il était vêtu d'une grande robe et coiffé d'un bonnet turk. Il tenait une pique à la main. Sa vue m'enhardit; je sautai sur mon cheval, et je courus à sa rencontre. En me voyant, l'homme s'arrêta.

« Holà, m'écriai-je, holà, l'homme! Quels sont tes sept ancêtres? »

Il me regarda en face et me répondit en bon turk:

« Qu'est-ce que cela te regarde? »

J'éprouvais une trop grande satisfaction en entendant parler ma langue pour que sa grossièreté me fâchât.

« Je suis un Oïgour Baïane Aoul! repris-je. Suis-je loin des terres de mon clan?

— Ton clan? répondit l'homme; nous n'avons pas de ces gens-là près de notre ville d'Almaty. Le diable l'a emporté, ton clan! Monseigneur le Gour Khan a fait déguerpir du pays toute votre engeance de nomades voleurs! »

Cette fois, la colère me monta à la gorge. Le berger n'était si insolent que parce qu'il voyait une douzaine des siens qui arrivaient de son côté; mais avec Djébé j'avais appris à me moquer d'une douzaine de méchants piétons. Je courus sur lui : il croisa sa pique; je l'écartai rudement avec ma lance, et je lui portai un coup avec le bois de l'arme, qui l'envoya par terre, les quatre fers en l'air. Aussitôt je mis ma lance en arrêt, et je criai :

« Voyons, vous autres! arrivez! qui est-ce qui en veut encore? »

Les païens se reculèrent à distance respectueuse. L'Écureuil et Plumet vinrent se planter à mes côtés, l'arc à la main. L'homme auquel j'avais donné une correction se releva sur ses genoux, et resta devant mon cheval, la tête basse.

« Chien d'habitant des villes! lui dis-je; misérable paysan! Tu vas me dire tout de suite où ont émigré les nobles Baïane Aoul!

— Hélas! me répondit l'homme, monseigneur le Gour Khan s'est irrité contre eux et les a dispersés; je ne sais où ils sont; une partie a été conduite à Kachgar, une autre s'est enfuie. Je te jure que je te dis la vérité. »

Cette nouvelle me consterna; maintenant, sans doute, ma famille était perdue pour moi sans retour! Peut-être, dans la révolte de mon clan et dans la répression de ce tyran, le Gour Khan, quelqu'un des miens avait-il péri! Les larmes me vinrent aux yeux. Je récitait tout bas le verset :

« Nous appartenons à Dieu et nous retournerons vers lui, » et je fis signe à mes hommes de se remettre en route.

Ceci ne parut pas tout à fait du goût de l'Écureuil,

ni de son compagnon. Plumet, clignant de l'œil, me montrant les moutons, puis, se fourrant les doigts dans sa large bouche, me fit comprendre, par cette pantomime éloquente, que si j'oubliais que nous étions à jeun, lui ne l'oubliait pas. Je l'autorisai donc, et aussitôt il empoigna le mouton le plus gros et le mit en travers sur sa selle. Les bergers firent mine de se jeter sur nous, mais un moulinet de ma lance, une flèche posée sur la corde de l'arc de l'Écureuil les retinrent à distance.

« Chiens de paysans! leur dis-je; croyez-vous que des hommes d'armes mongols comme nous veuillent vous voler un mouton? Nous vous le payerons; combien vaut-il, votre mouton?

— Deux tengués, monseigneur! dit le plus vieux des bergers; deux tengués, sûr et vrai, et ce n'est pas cher! »

Je pris dans ma bourse une pièce d'or valant vingt tengués : c'était la première que je dépensais de ma vie. Je regardai l'inscription : il y avait bien dessus « vingt tengués ». J'étais très-fier.

« Y a-t-il des musulmans dans votre ville d'Almaty, paysans? dis-je aux bergers, en me carrant sur ma selle, et sans lâcher ma pièce d'or.

— Il n'y en a pas, monseigneur; mais il y en a à Almalik, me répondit leur ancien.

— Bien, repris-je. Dis-moi le chemin pour aller à Almalik. »

L'ancien m'expliqua bien le chemin. Il fallait quatre jours. Alors j'ordonnai à l'Écureuil de prendre un second mouton. Il ne se fit pas prier.

Le vieux s'approcha en tendant la main, pour recevoir ses quatre tengués. Je jetai la pièce d'or à ses pieds, et je commandai à mes hommes : « Marche! »

Nous partîmes aussitôt. En passant, Plumet cingla la figure d'un berger avec la lanière de son fouet. Je le réprimandai.

« Pourquoi as-tu frappé cet homme, lui dis-je, qui ne t'a rien fait, et qui est de ta religion?

— C'est un homme des villes! répondit Plumet en distendant sa bouche d'une oreille à l'autre.

— Et puis, il ne fallait pas leur donner l'argent, » ajouta l'Écureuil d'un ton lugubre!

Décidément, Plumet et son camarade devenaient bavards.

A suivre. LÉON CAHUN.



UNE CROISIÈRE AUTOUR DU MONDE[1]

XIX

Le retour.

Je renonce à décrire l'entrevue de Jerry et de son père. D'ailleurs le capitaine Frankland nous reçut tous avec la plus grande cordialité. Bien qu'il eût longtemps renoncé à l'espoir de nous retrouver, il n'avait pas cessé de nous chercher. Le premier espoir à notre sujet lui avait été donné par la rencontre de la corvette américaine, peu après qu'elle eut capturé la *Colombe*. Par les pirates qu'elle portait, il avait appris que nous étions à bord du *Faucon*. Il s'était, durant plusieurs mois, mis à la poursuite des pirates, jusqu'à ce que, passant devant notre île, il avait remarqué notre mât de pavillon et notre hutte encore debout. C'était heureusement après la seconde visite, où nous avions changé les inscriptions tracées sur les arbres. L'ouragan qui avait causé le naufrage des pirates l'avait poussé vers les Fidji, au sud de la direction qu'il suivait pour aller aux îles Bonin-Sima, où il se rendait pour avoir de nos nouvelles; et c'est ainsi que, par une merveilleuse coïncidence, le *Triton* nous était apparu au moment même où son arrivée avait le plus d'importance pour nous retirer de l'esclavage, sinon, fort vraisemblablement, pour nous éviter le trépas le plus terrible.

Quand ils virent que nous étions sains et saufs à bord du navire, les sauvages cessèrent la chasse qu'ils nous avaient faite. Le capitaine Frankland remit tranquillement le *Triton* dans sa route, ordonnant simplement que, pour leur faire voir le mécontentement des blancs, on tirât cinq ou six coups de canon par-dessus la tête des sauvages. Au premier, ceux-ci virèrent de bord et, pleins de terreur, forcèrent de rames pour regagner la côte. Le *Triton* se rendait alors au Japon.

Quelques jours plus tard, Jerry me raconta ce qui lui était arrivé parmi les sauvages. « J'avais une peur horrible, me dit-il, en me sentant entraîné par le sauvage. L'idée m'était venue qu'il ne me gardait que pour me tuer quand il aurait besoin de me manger, absolument comme une bonne ménagère fait d'un dindon ou d'un porc. Même maintenant je ne saurais pas vous décrire les horribles scènes auxquelles j'ai assisté, lorsque ces monstres faisaient cuire et dévoraient les restes des pauvres gens qu'ils avaient massacrés avec tant de perfidie. Quelques jours après, je tombai dans le désespoir en les voyant rapporter d'autres cadavres blancs. Je crus qu'ils vous avaient tués tous : cependant je re-

1. Suite et fin. — Voy. pages 11, 28, 44, 61, 72, 91, 109, 123, 139, 155, 171, 187, 199, 220, 235, 250, 267, 282, 299, 316 et 331.

marquai qu'ils en avaient amené dix et, ce nombre ne s'accordant pas avec le vôtre, je me repris à penser que je pouvais m'être trompé.

» L'homme qui m'avait pris n'avait pour moi que de bons traitements et me nourrissait bien. D'abord je redoutais les motifs de sa bonté (que j'interprétais fort tristement pour moi); mais, ce soupçon n'ayant rien d'agréable et me coupant l'appétit, j'y renonçai facilement dès que j'observai que mon sauvage ne prenait pas sa part des horribles banquets de ses compatriotes. D'ailleurs, chaque soir, il recevait la visite d'un chef qui évidemment regardait aussi ces festins avec dégoût; ce chef me considérait avec bienveillance et me parlait du ton le plus amical, bien que je ne pusse pas comprendre ce qu'il disait. Un soir, après quelque conversation avec mon maître, il se leva et vint faire sur mon front le signe de la croix, qu'il répéta sur le sien et sur celui de mon maître. J'en conclus que je me trouvais tombé parmi des chrétiens et que c'était là l'explication des bons traitements que j'éprouvais. Plus tard il me fit comprendre par ses signes que vous étiez tous bien portants et qu'il s'attachait à vous protéger.

» Un jour, il vint me chercher et m'ordonna de le suivre à travers bois. La hutte de mon maître était un peu séparée des autres, de sorte que nous pouvions aller et venir sans être trop observés. Pourtant il fallait y mettre de la prudence. Quels furent mes sentiments de joie lorsque, ayant été conduit par lui au sommet d'une hauteur, j'aperçus votre port et un navire qui arrivait, et qu'il finit par me faire signe de vous rejoindre en courant le plus vite possible! Vous savez le reste. »

Avec quel bonheur nous retrouvions-nous à bord de notre vieux et beau navire, au milieu d'un équipage bien discipliné, parmi des officiers aussi bons que réglés dans leur conduite! Voilà des avantages que nos souffrances et nos épreuves nous avaient mis à même d'apprécier, et je pense que, comme moi, Jerry était plein de reconnaissance pour la conservation de notre vie et pour les bénédictions dont nous jouissions à présent.

Le temps continuant à être beau, nous fûmes bientôt en vue des îles Liéou-Kiéou et nous abordâmes dans le port de Nakaïpang. Notre séjour y fut très-court et nous ne descendîmes à terre, Jerry et moi, que grâce à des Japonais que nous avions à bord comme passagers, et qui nous prêtèrent des vêtements. Le gouvernement japonais attachait la plus grande importance à ce que ses sujets n'eussent aucune relation avec les étrangers. Nous touchâmes aussi au port d'une petite ville de l'île d'Iéso, où nos Japonais descendirent. Et de là nous reprîmes notre course vers l'Europe et l'on entendit crier : « En route pour le retour! Le retour! »

Nous relâchâmes encore à Manille, capitale de l'île Luçon, la plus grande des Philippines, puis à Singapour, et de là nous allâmes à Port-Louis, dans l'île Maurice. A Madagascar, où le capitaine devait séjourner plusieurs jours, nous fîmes quelques courses dans le pays ; le capitaine vint avec nous à Tananarive, la capitale, qui est située assez loin dans les terres. Nous nous arrêtâmes encore à la ville du Cap, et, quelques semaines après, nous arrivions sains et saufs en vue de la vieille Angleterre. Nous avions complétement joui de notre voyage, mais nous n'en étions pas moins heureux et reconnaissants de revoir les falaises blanches de la Grande-Bretagne.

Quand nous eûmes passé trois jours dans la famille du capitaine Frankland, Jerry et Vieux-Surley, qu'il ne fallait pas oublier, m'accompagnèrent dans la mienne. Tout le monde y était réuni pour les fêtes de Noël. Quelles embrassades! Mon cher père, et ma chère mère, et mes sœurs me poussaient d'un côté et d'autre pour embrasser mes joues brunies! Je me trouvai dans un aussi grand danger d'être mis en pièces que je l'avais pu être dans aucun instant de mon long voyage, et je ne sais pas ce qu'il en serait advenu si Jerry n'avait pas été là pour détourner un peu l'attention de tous ces êtres chéris. Le cousin Silas vint bientôt se joindre à nous pour y demeurer pendant qu'on réparait le *Triton*. La joyeuse fête de Noël que nous passâmes! Personne ne semblait se fatiguer d'entendre le récit de nos aventures. Quant à Vieux-Surley, assis à nos pieds, il approuvait de la tête et clignait des yeux comme s'il voulait dire : « Tout cela, c'est la vérité, et, si je pouvais parler, je vous conterais la même histoire. »

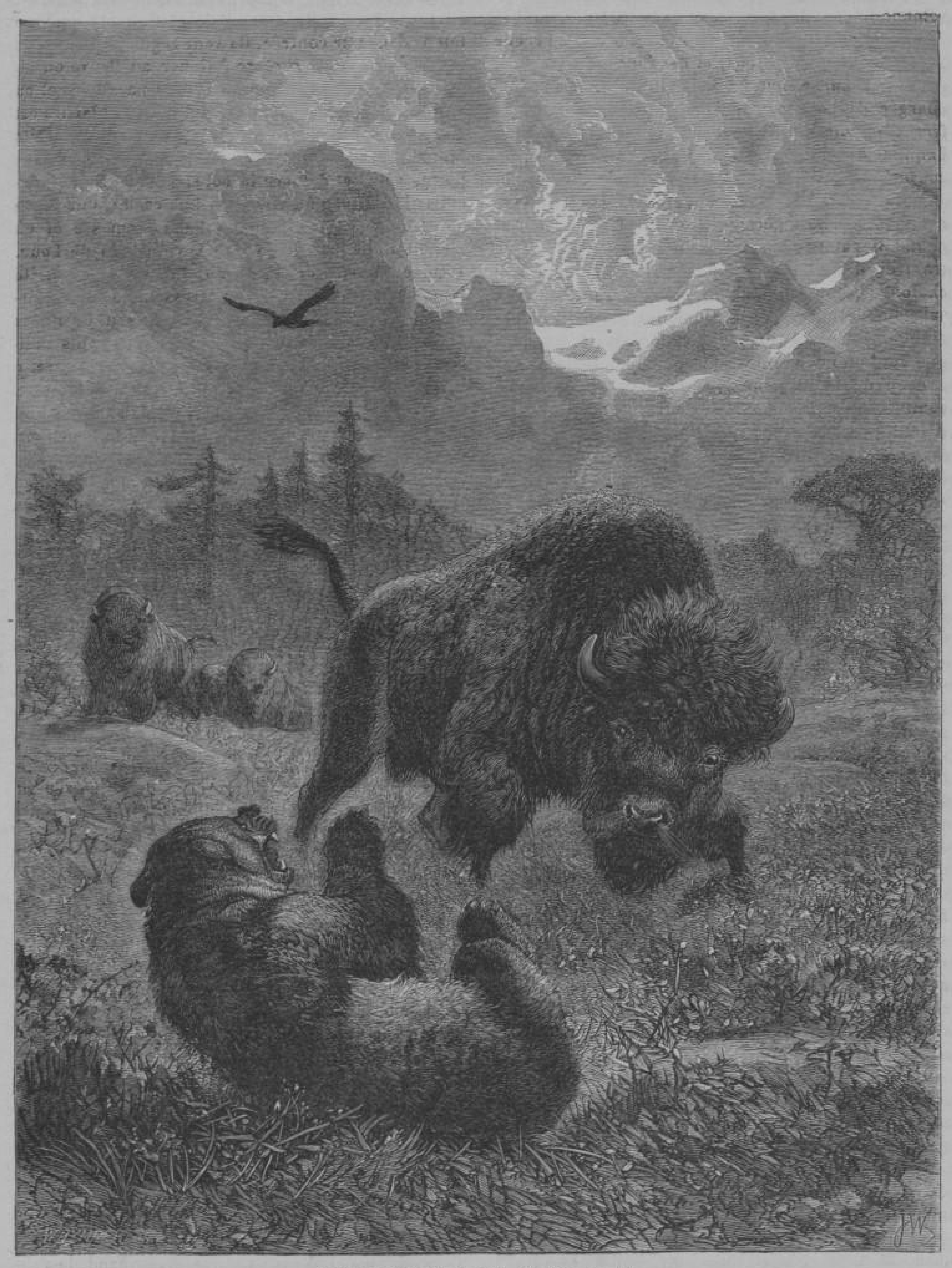
J'espère que mes lecteurs recevront mon récit avec toute la bonne grâce que mes parents ont mise à l'écouter. Notre voyage nous avait procuré de nombreux enseignements. Nous avions appris à respecter les autres peuples, leurs mœurs et même leurs préjugés. Nous avions appris à nous demander si nous-mêmes aurions mieux fait, en nous trouvant au milieu des mêmes circonstances qu'eux, à aimer de plus en plus notre patrie et à être profondément reconnaissants des avantages innombrables, inestimables, dont on y jouit. Enfin, nous y avions appris à voir la main du Tout-Puissant dans son œuvre admirable et à remarquer la profusion avec laquelle il a répandu ses dons sur toute la surface du globe pour le bien-être de ses créatures.

W. H. G. KINGSTON,
Adapté de l'anglais par J. BELIN DE LAUNAY.



LE BISON

Le bison, que chacun peut voir dans les jardins zoologiques, a l'air lourd, massif et indolent. La partie antérieure du corps paraît beaucoup plus volumi-



Bison attaqué par un ours. (P. 347, col. 1.)

neuse que la partie postérieure; il y a entre elles une disproportion frappante. Une épaisse crinière enveloppe le cou, les épaules et la moitié des jambes de devant. Une chevelure frisée, embrouillée cache le front, entoure les yeux, et des joues, du menton, pend une barbe longue et touffue. La tête ainsi chargée de poils est énorme, elle penche vers la terre; on dirait qu'elle est trop pesante et que l'animal a peine à la porter. Le reste du corps, couvert d'un pelage court, semble maigre et grêle.

Malgré cette lourdeur apparente, le bison est agile, il marche légèrement, son trot est rapide et quand il galope, en soulevant alternativement le train de devant et celui de derrière, comme une chaloupe secouée par un fort tangage, un bon cheval ne le devancerait pas. Quoique d'un naturel pacifique, il déploie quelquefois une vivacité, une fougue dont on ne le croirait pas capable; sortant tout à coup de la torpeur dans laquelle il est resté comme endormi pendant plusieurs heures, il s'agite, il fouille le sol avec ses pieds, il lance la terre de tous côtés et fait voler en l'air les mottes de gazon. Parfois sa colère subite se communique à l'un de ses compagnons et une lutte s'engage entre les deux adversaires. Se faisant face, ils se regardent longuement, ils mugissent, ils baissent leur grosse tête armée de cornes courtes et aiguës, et se précipent l'un sur l'autre; leurs fronts se heurtent avec une violence terrible; le bruit du choc s'étend au loin. Ce premier assaut ne fait qu'exciter leur fureur, ils reculent, reprennent du champ, et recommencent. On croirait qu'à chaque rencontre ils vont se tuer. Il n'en est rien, leur crâne est dur et il est d'ailleurs protégé par la toison touffue dont il est garni: ils ne se sont fait aucun mal, et bientôt les deux combattants, oubliant soudain leur inimitié, se mettent à paître tranquillement à côté l'un de l'autre.

Autrefois les bisons occupaient tout le territoire de l'Amérique du Nord; aujourd'hui, poursuivis, massacrés par les peaux rouges et par les blancs, ils se sont retirés vers l'ouest, au delà du Missouri. Là, dans les immenses prairies de ces contrées, ils sont encore très-nombreux; c'est par milliers, par centaines de milliers qu'on les compterait: la plaine, aussi loin que le regard peut s'étendre, en est toute noire; un voyageur qui, il y a quelques années, se rendait du Missouri au Mexique, raconte qu'il a marché pendant huit jours de suite au milieu de leurs troupeaux. Lorsque quelques-uns se mettent à mugir, les autres leur répondent, et c'est un bruit indescriptible: on croirait entendre le roulement prolongé du tonnerre.

Les bisons ne restent pas toujours cantonnés dans les mêmes parages, ils mènent une vie nomade; au printemps, ils remontent vers les montagnes Rocheuses; aux approches de l'automne, ils descendent jusqu'aux rivages du golfe du Mexique: ils parcourent ainsi deux fois par an toute la hauteur des États-Unis. Ils accomplissent ces longs voyages à petites journées, s'arrêtant de place en place pour paître, recherchant en été les plaines, en hiver les forêts. Quand ils stationnent quelque temps dans une contrée, ils vont régulièrement tous les jours s'abreuver et se baigner au fleuve ou au lac voisin, rangés en plusieurs files parallèles et en suivant les mêmes chemins. Un de leurs plaisirs est de se vautrer pour se rafraîchir dans les endroits humides des prairies; l'un d'eux piétine à la même place, pétrit et défonce le sol sous ses sabots fourchus; il finit par former ainsi une cavité, une sorte de baignoire dans laquelle l'eau s'amasse et où bientôt il se trouve plongé dans un bain de boue. « Quand il sort de là, dit un observateur qui a été témoin de cette scène, il ne ressemble plus à aucun être vivant, sa crinière et sa barbe sont changées en une seule masse boueuse; les yeux seuls indiquent qu'il y a un bison sous cette couche de vase. » Il n'a pas plutôt quitté la place qu'un autre s'en empare, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la troupe y ait passé. Cette boue dont ils se sont enduits se dessèche, durcit, forme des croûtes épaisses; elle disparaît peu à peu quand l'animal se roule dans l'herbe ou que la pluie la dissout.

Les migrations de ces immenses troupeaux ne s'effectuent pas sans quelques accidents. Tantôt, quand les bisons traversent un fleuve à la nage, rangés les uns derrière les autres en longue file, ils abordent sur une rive marécageuse où ils ne peuvent prendre pied et un certain nombre d'entre eux périssent enfouis dans la vase; tantôt le fleuve est gelé, ils s'engagent sur la glace, mais elle se brise sous eux et beaucoup se noient. Quelquefois, pris subitement d'une terreur inexplicable, ils se mettent tous à courir, ils s'emportent comme un ouragan; si alors il se trouve sur leur route un ravin, un cours d'eau profondément encaissé, il se passe une scène effroyable: ceux qui sont en tête s'arrêtent devant l'abîme, mais la masse qui les suit les pousse, les précipite; ceux qui viennent derrière, poussés à leur tour, tombent sur les premiers, les écrasent, et la chute de cette avalanche vivante continue jusqu'à ce que le ravin soit comblé et que le reste du troupeau, toujours lancé au galop, passe sur ce pont de cadavres.

En général, les bisons n'ont rien à craindre des animaux carnassiers fréquentant les mêmes régions qu'eux. Quand par hasard l'un d'eux est attaqué, aussitôt les mâles arrivent à son secours, et devant ce rempart de têtes menaçantes dirigées vers lui, l'assaillant perd courage et se retire. Si les loups osent se mesurer avec le bison, c'est seulement lorsqu'ils le trouvent seul, blessé ou malade. L'ours noir le respecte, l'ours gris lui-même, que sa taille énorme, ses griffes et ses dents puissantes rendent si formidable, l'attaque rarement, et quand, le rencontrant par hasard dans un lieu écarté, loin du troupeau, il se décide à engager la lutte avec lui, il

n'a pas toujours le dessus; s'il ne réussit pas à le surprendre, à le saisir par derrière, le bison lui fait face, fond sur lui la tête baissée, les cornes en avant, avec une impétuosité furieuse et, l'atteignant en pleine poitrine d'un coup terrible, il l'envoie tomber au loin à la renverse, tout meurtri, quelquefois blessé mortellement; lorsque l'ours parvient à le saisir avec ses dents ou ses griffes au museau, il a recours à une habile manœuvre; il écarte rapidement les jambes de devant, lève celles de derrière et retombe de tout son poids sur son agresseur, qu'il écrase.

E. Lesbazeilles.

LES DEUX BOSSUS

LÉGENDE BRETONNE

Il y avait une fois dans le pays de Vannes une veuve et ses deux fils qui demeuraient ensemble; la veuve était vieille et méchante, ses fils étaient des hommes faits, mais elle ne leur témoignait ni douceur ni amitié. Elle était honteuse, elle qui marchait encore droite malgré ses soixante ans, d'avoir mis au monde deux fils contrefaits; Perr et Guilcher étaient tous deux bossus.

La mauvaise humeur régnait donc dans la pauvre maison, surtout lorsque Perr, qui était tailleur, se trouvait en tournée, voyageant de paroisse en paroisse pour faire les habits de noces, réparer les justaucorps de drap des femmes et raconter les nouvelles dans tout le pays. Lorsque Perr sortait de chez lui, il quittait son air sombre, car il était bon et doux, mais l'humeur revêche de sa mère et de son frère lui imposait silence lorsqu'il se trouvait dans la chaumière, car Perr n'avait pas oublié les commandements de Dieu: il honorait sa mère et la traitait toujours comme la maîtresse de la maison, bien qu'il en fût vraiment possesseur comme fils aîné de son père auquel appartenait naguère le bien. Guilcher et sa mère ne s'entendaient que pour une seule chose, et c'était pour faire enrager Perr.

Le petit bossu voyageait donc au loin, son sac sur l'épaule, un peu de côté: sa bosse repoussait le fardeau; il était tard, car il avait taillé du drap à grande mesure dans la ferme où le riche Alain devait bientôt amener la jolie Rosennik. Des gens charitables eussent engagé le pauvre tailleur à souper et à coucher une fois sa journée finie, mais Alain était dur, et il économisait d'avance pour les dépenses de son mariage. Perr était attendu le lendemain dans une métairie éloignée; il était minuit lorsqu'il arriva au bord de la lande qu'il devait traverser.

Perr était inquiet, car au milieu des bruyères s'élevait devant lui le palais de pierre des Korigans, reste, disait-on, du temple des faux dieux, où les esprits maudits avaient choisi leur demeure. C'était là que les petits hommes noirs venaient danser toutes les nuits. Perr avait peur d'être entraîné dans leur ronde magique, il fit le signe de la croix, et s'avança hardiment; les grandes pierres blanches jetaient une ombre noirâtre sous les rayons de la lune, et le tailleur espérait passer inaperçu.

Il avait compté sans les yeux des Korigans; ils étaient là, les petits hommes noirs, dansant et sautant en rond, criant quelques paroles, toujours les mêmes, qu'ils se renvoyaient mutuellement d'un côté à l'autre du cercle; mais Perr n'écoutait pas ce qu'ils disaient; il marchait dans l'ombre, lorsque les chants s'arrêtèrent tout à coup et les nains se précipitèrent à la fois sur lui. Ils n'avaient rien dit; mais ils l'avaient entraîné dans leur danse magique, et Perr savait que l'homme qui saute avec les Korigans tombe bientôt d'épuisement sur l'herbe courte de la lande.

Il n'avait cependant pas perdu la tête, le brave petit tailleur: il ne manquait de courage qu'à la maison et devant la colère de sa mère; il écoutait ce que disaient les nains, qui avaient repris leur chanson. Ils sautaient d'abord sur le pied droit, puis sur le pied gauche, répétant en chœur les mêmes paroles, celles qu'ils chantaient avant d'avoir arrêté Perr, et le tailleur reconnut bientôt des noms accoutumés: « Lundi, Mardi, Mercredi, » criaient les nains qui tenaient le captif par les deux mains, et ceux qui étaient en face reprenaient aussitôt: « Lundi, Mardi, Mercredi, » tout en sautant de plus belle.

Une idée traversa l'esprit de Perr: il avait jusqu'alors suivi le mouvement de la ronde, mais sans danser comme les Korigans, alternativement sur l'un ou l'autre pied; il avait laissé les petites pattes noires frapper la terre en cadence, et ses gros sabots n'avaient pas marqué la mesure; mais lorsqu'il eut dit dans son cœur un petit mot de prière au bon Dieu, sans essayer d'arracher ses mains aux griffes de ses voisins, il se mit à bondir comme eux d'un pied sur l'autre, criant de toute sa force avec les Korigans: « Lundi, Mardi, Mercredi, » puis comme les hommes noirs de l'autre côté du cercle répétaient le refrain, Perr continua résolûment et très-haut: « Jeudi, Vendredi, Samedi! » Et les nains enchantés crièrent après lui: « Jeudi, Vendredi, Samedi! » La ronde devenait de plus en plus furieuse, on tournait plus vite, le tailleur commençait à être étourdi, et il recommandait son âme à Dieu, lorsque tout à coup la danse s'arrêta, les Korigans se répandirent sur la lande, répétant encore le chant nouveau qui les avait ravis, sautant et cabriolant entre les pierres blanches, puis ils revinrent en masse autour de Perr qui commençait à reprendre haleine et se préparait à s'enfuir. « Demande-nous ce que tu voudras, crièrent-ils tous ensemble; veux-tu beauté ou richesse, en échange du plaisir que tu nous as fait? »

Perr était bien pauvre, il gagnait son pain et celui

de sa mère à la sueur de son front, à la fatigue de son petit corps contrefait, à la peine de chaque jour, et le travail de bien des nuits; mais le tailleur n'était pas paresseux, et il était plus malheureux de sa laideur que de sa misère. Ce n'était pas qu'aucune fille n'eût voulu l'épouser : Perr n'avait jamais proposé le mariage à personne; mais il lui semblait que sa mère serait plus douce pour lui s'il n'était plus bossu. Il n'hésita donc pas un instant, et il cria aussi fort que les Korigans : « Si vous me délivrez de ma bosse, je louerai le bon Dieu toute ma vie de m'avoir amené cette nuit sur la lande ! »

Les Korigans s'écartèrent un instant : ils craignent le grand Dieu du ciel, mais ils ne l'aiment pas, et ils ne sont pas accoutumés à l'appeler le *bon* Dieu. Cependant la reconnaissance l'emporta : ils s'élancèrent sur Perr et, le lardant tous à la fois de leurs petits couteaux, sans que le tailleur ressentît aucune douleur, sans qu'il s'échappât de la blessure une goutte de sang, ils enlevèrent sa bosse et passèrent leurs mains crochues sur la cicatrice si doucement que leur attouchement semblait une caresse. Lorsque Perr se retrouva seul sur la bruyère, le jour commençait à paraître à l'orient ; on entendait dans le lointain le chant des oiseaux au lieu de la voie rauque des hommes noirs, et le tailleur marchait droit, les épaules effacées et la tête haute comme s'il avait été dressé par un sergent aux gardes ; son sac pendait au milieu de son dos et les gens de la métairie où il allait travailler ne voulaient pas le reconnaître, disant qu'on attendait Perr le bossu. Il eut grand peine à faire accepter son histoire, personne ne voulait croire ce qu'il racontait. Il ne disait pas toute la vérité : il n'avait pas parlé de la ronde magique ; il racontait seulement qu'il s'était endormi de fatigue près du palais des Korigans, ce qui faisait signer toutes les bonnes femmes, et qu'il s'était trouvé au matin droit comme on le voyait. « C'est la première fois que les petits hommes noirs font du bien à un chrétien sans y être forcés, disait la vieille grand'mère ; ils sont reconnaissants et servent quelquefois ceux qui leur ont fait plaisir, mais nul ne les a jamais vus chercher l'occasion d'être bons à une créature baptisée qui ne leur avait rien demandé. » Perr se taisait et tirait son aiguille.

Il était au bout de sa tournée, et bien qu'on l'eût pressé cette fois de passer la nuit dans la grange, il reprit le chemin de sa demeure, pressé de voir sur sa mère l'effet du changement qui s'était opéré en lui. Il arrivait à la porte ; la nuit était tombée, mais la lune était aussi brillante que la veille aux Pierres-Blanches et la veuve était encore sur le seuil ; elle avait attaché la vache à un piquet, de peur qu'elle ne vînt à s'égarer dans le lieu ouvert et que les poulpikans ne vinssent la traire. Elle se retourna au bruit des pas et recula d'étonnement ; c'était Perr, et ce n'était pas lui ! Non-seulement sa bosse avait disparu, mais le tailleur semblait grandi, les traits grossiers de son visage étaient devenus plus fins et plus réguliers, ses yeux avaient acquis une expression ferme et joyeuse : les nains avaient bien fait les choses. Perr avait méprisé les richesses, il avait reçu le don de la beauté ; sa mère ne le reconnaissait plus. Le tailleur se baissa pour embrasser sa mère : il n'avait pas besoin de paroles, jamais elle ne l'avait regardé comme elle le regardait maintenant; et ce fut appuyée sur le bras de Perr que la veuve rentra dans la chaumière. Avant même de savoir l'histoire étrange de son fils, la femme vaniteuse, ulcérée dans son orgueil maternel, avait pardonné à Perr les chagrins que lui avait causés sa bosse ; elle était prête maintenant à l'accepter pour son fils.

On entendait au fond de la maison la voix aiguë de Guilcher qui criait : « Allez-vous bientôt fermer la porte, ma mère? le vent siffle sur la lande, et il vient jusqu'ici me glacer les jambes ! » Mais lorsqu'il releva à son tour la tête en entendant parler son frère, une expression de colère et de maligne jalousie passa sur son visage. Guilcher était comme sa mère, il ne savait rien encore des aventures de Perr, mais il voyait que son frère n'était plus bossu et il n'avait pas besoin de passer là main sur son dos pour s'assurer qu'il l'était encore. Jusqu'alors Guilcher s'était contenté de mépriser Perr, il commençait déjà à le détester.

Perr raconta son histoire, assis à côté de sa mère sur un escabeau à trois pieds, la main de sa mère dans les siennes, et lorsqu'il dit la peur qu'il avait eue en se sentant entraîné dans la ronde magique, elle le regarda avec des yeux humides ; les Korigans avaient donné à Perr une taille droite et la douce beauté du visage, mais Dieu lui avait fait trouver un don plus précieux : il lui avait rendu le cœur de sa mère.

Guilcher était couché sous sa soupente : il n'y avait qu'une chambre à lit dans la petite maison et elle appartenait de droit à la mère. « C'est là que nous sommes nés tous les deux, avait dit Perr après la mort de son père, lorsqu'il était devenu le maître du logis, et ma mère y couchera jusqu'à sa mort si bon lui semble. » Elle dormait donc sous les courtines de serge verte, le cœur plus léger qu'elle n'avait dormi depuis la naissance de ses fils bossus, et les deux frères étaient étendus sur leur couche de paille aux deux bouts du grenier, séparés par un amas de planches que Guilcher avait naguère entassées là, « pour ne pas voir ton vilain visage au clair de la lune quand tu dors », avait-il dit alors à son frère. Au travers des planches, il lui semblait voir le visage de son frère qui n'était plus vilain.

Guilcher réfléchissait profondément au récit que venait de faire Perr, une idée lui était venue à l'esprit. Lorsque tout bruit eut cessé dans la chaumière, et que la respiration régulière de son frère annonça le sommeil, avant que le premier cri du coq vînt troubler les esprits follets et les nains qui couraient la campagne, Guilcher se laissa glisser par la petite fenêtre de la soupente le long de la corde par laquelle

on descendait la paille et le foin, et il courut, au clair de la lune et d'une seule haleine, à la lande où s'élevait le palais des Korigans.

Quelque hâte qu'il pût faire, minuit était passé lorsqu'il arriva, et les petits hommes noirs étaient déjà occupés de leur plaisir favori. Ils dansaient à perdre le souffle, tournant à donner le vertige, et criant de leur voix sifflante : « Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi ! » En prononçant les noms nouveaux, ils éclataient tous de rire : on aurait cru une armée de scies grinçant à la fois contre la pierre.

Toujours courant, Guilcher s'en vint tout droit aux nains; la jalousie lui avait donné du courage, il rompit le cercle magique sans hésiter et saisissant les griffes de deux Korigans stupéfaits, il se mit à tourner avec eux, tapant de ses pieds nus sur la terre, car il n'avait pas pris le temps de mettre ses sabots, et criant plus haut que les hommes noirs : « Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi ! » Puis, s'arrêtant un instant comme pour reprendre haleine, il cria plus fort encore : « Dimanche ! » et s'arrêta dans sa ronde désordonnée pour voir l'effet de sa révélation.

Les hommes noirs s'arrêtèrent aussi. Avaient-ils trouvé le vers trop court et choquait-il leurs idées d'harmonie, ou le souvenir du saint jour où Jésus-Christ remonta de la tombe après avoir écrasé la tête de Satan troublait-il dans leurs plaisirs les esprits qui n'avaient point de part à sa rédemption? Nul ne le sait, ni le saura jamais. Toujours est-il que la gaieté folle qui entraînait la danse cessa tout à coup. Les Korigans se rapprochèrent de Guilcher, moqueurs et menaçants, ils criaient tous ensemble : « Que veux-tu que nous te fassions? Perr a choisi la beauté, nous t'offrons comme à lui beauté et richesse ! » Mais les petits hommes commençaient à piétiner autour de l'imprudent, leurs griffes s'approchaient de son visage et Guilcher commençait à avoir peur. « Je choisis ce que Perr a laissé ! » murmura-t-il d'une voix faible.

Un éclat de rire aigu lui répondit; les nains couraient derrière les pierres; Guilcher pensait qu'ils allaient chercher le trésor promis. Une troupe revint portant en triomphe un fardeau d'une forme étrange; avant que le malheureux jaloux eût eu le temps de se reconnaître, il était étendu à terre, vingt Korigans lui avaient appliqué sur la poitrine une seconde bosse et la douleur de leurs petites aiguilles passant et repassant dans sa chair se mêlait à l'angoisse qu'inspiraient à Guilcher les paroles moqueuses qu'il entendait retentir à ses oreilles : « Tu as maintenant ce que Perr a laissé, tu es bossu par derrière et par devant ! »



Perr le retrouva évanoui. (P. 350, col. 1.)

Lorsque Guilcher revint à lui, il était couché dans le lit de sa mère. Perr l'avait cherché deux jours entiers avant de le retrouver évanoui entre les Pierres-Blanches; le bon frère l'avait rapporté au logis sur ses épaules, sans s'apercevoir du terrible accident survenu au jaloux, mais la veuve l'avait reconnu au premier coup d'œil. « Hélas, s'écria-t-elle avec les bons sentiments qui venaient de s'éveiller dans son cœur, mon pauvre fils aura porté son envie parmi les petits hommes noirs et il en a été puni, comme ils t'ont récompensé de ta bonté et de ta patience envers moi, mon Perr. »

Perr rougit, il n'était pas encore accoutumé aux douces paroles, mais il prodiguait ses soins au pauvre Guilcher. Jamais le malheureux ne voulut franchir le seuil de sa demeure, jamais il ne voulut exposer aux yeux des hommes l'horrible difformité que lui avait attiré son avidité et son envie ; jamais non plus Perr ne se relâcha dans sa tendresse et sa patience. Guilcher n'était pas devenu meilleur dans son malheur ; mais lorsque la mère mourut après avoir secondé Perr dans son œuvre d'affection et de dévouement, Perr ne posa qu'une seule condition à la jolie Tinah qui lui avait promis de l'épouser : « Vous serez toujours bonne pour Guilcher, » avait-il dit. Tinah le promit et tint parole. Quand le malheureux bossu mourut à son tour, il avait courbé la tête sous le châtiment, sentant qu'il avait mérité son malheur, et il s'endormit en paix, pardonné de Dieu.

Mme DE WITT.

LES PERLES D'EUROPE

Bien des gens ignorent que l'Orient n'a pas le monopole absolu de la production des perles, et que l'Europe a aussi ses perles, perles *françaises*, perles *écossaises* ou *suédoises*. Voici ce qu'un de mes amis m'envoyait au mois de décembre 1868, de Stockholm : « On commence à pêcher des perles sur nos côtes, au lieu dit *Ljusne Elf*, où l'on en trouve souvent d'une grosseur et d'une beauté extraordinaires. M. l'inspecteur Stümberg en a découvert dernièrement une magnifique à Strömbocken; elle était surtout remarquable par sa merveilleuse transparence : il l'a envoyée en Norvége pour la faire examiner et apprécier. Il faut que vous sachiez qu'à *Ljungan* et à *Voxnan* la pêche des perles est encore plus fructueuse qu'à Ljusne Elf; elle va devenir, n'en doutons pas, une exploitation riche et féconde pour nos populations du littoral. »

Voici ce qui explique le mot perles suédoises. Arrivons maintenant aux perles écossaises : nous conclurons facilement ensuite avec les perles françaises. Lorsque nous disons écossaises, nous pourrions ajouter irlandaises aussi, car dans ces deux pays, en ce moment, on peut assister aux pêches faites par une foule de pauvres diables des deux sexes, vieux, jeunes, qui trouvent, en définitive, toujours de quoi vivre à la recherche des perles, tandis que quelques-uns mettent la main sur le gros lot, tout comme dans les placers d'or ou de diamants. Cette pêche est peu commode dans les grands fleuves : aussi attend-on que l'été abaisse autant que possible le niveau des eaux. Si celles-ci sont basses, la façon de pêcher de ces pauvres gens est élémentaire. Quand un pêcheur a découvert un banc de coquilles, il y plonge un bâton fendu à son extrémité et saisit les coquilles avec cette pince primitive. Beaucoup préfèrent plonger, et les plus favorisés par leur banc y arrivent à pied, quoique se glissant sous l'eau. Restent les plus riches qui ont un bateau et qui, venant par-dessus, font usage de grandes pinces qui rappellent les *oyster-tongs* au moyen desquelles les Américains pêchent les huîtres.

Il y avait longtemps d'ailleurs que l'on savait que les rivières, en Écosse et en bien d'autres pays, recélaient des perles; Titler, dans son *Histoire d'Écosse*, dit que, dès le XIIe siècle, les perles écossaises étaient fort recherchées, et que celles du roi Alexandre Ier se faisaient remarquer par leur grosseur et leur beauté. On les connaissait partout en Europe, puisque, en 1355, un statut des orfévres parisiens défend de sertir ces perles en même temps que des perles orientales, sauf dans les ornements sacrés. Cette prescription prouve au moins que les perles écossaises soutenaient le contact des autres et ne craignaient pas leur prétendue supériorité. Mais ce n'est pas tout : il est encore fait mention des perles d'Écosse sous le règne de Charles Ier, et le Parlement lui-même crut devoir s'occuper d'un commerce qui à cette époque avait acquis une réelle importance.

Jamais depuis cette époque la recherche des perles ne se perdit tout à fait. Ainsi, en 1705, nous lisons dans un *Compte courant entre l'Angleterre et l'Écosse*, publié à Édimbourg par John Spraul : « Quand une perle écossaise est d'un bel orient, parfaitement ronde et de grosseur raisonnable, elle peut valoir de 15 à 20 rixdalers. J'en ai même payé une 100 rixdalers — 411 fr. 45 cent. — Mais il est rare d'en rencontrer de semblables. Je m'occupe du commerce des perles depuis quarante ans, et jusqu'à présent je n'ai jamais réussi à vendre en Écosse un collier ou des pendants de belles perles indigènes, parce qu'on leur préfère les perles orientales. Et cependant, comme je pourrais le prouver, quelques-unes de ces perles sont aussi belles, *plus dures et plus transparentes* que les perles d'Orient les plus estimées. »

Certes, voilà un témoignage qui n'est pas suspect. Il suffisait d'un seul homme pour réveiller tout d'un

coup cette industrie, qui s'éteignait cependant par suite du préjugé dont parle si naïvement John Spraul. Cet homme s'est trouvé en 1863; M. Thoritz Unger, orfévre à Edimbourg, auquel on apportait souvent de ces perles, voulut un jour voir les endroits où l'on trouvait ces perles. Il acheta toutes celles qu'il put se procurer. Cela suffit pour que l'élan reprît, et, l'année suivante, toutes sortes de gens, houilleurs, maçons, cultivateurs, consacrèrent à cette pêche tous leurs instants de loisir, et beaucoup réalisèrent, dans leur saison d'été, un gain de 200 à 250 francs par semaine. En même temps, le prix des perles tripla et quadrupla.

Naturellement, depuis 1863, des disputes se sont élevées entre les représentants des diverses rivières écossaises, pour décider qui produisait les plus belles perles. Il paraît démontré que les torrents sont les endroits préférés; que l'eau la plus rapide est la meilleure; que le pêcheur a d'autant plus de chance de réussir, c'est-à-dire que la perle est d'autant plus abondante que la moule est pêchée sur un fond sableux. On a remarqué que, sur 1000 coquilles fouillées sur le sable, très-peu renferment une perle unique, mais elle sera de haute valeur; tandis que les moules cueillies sur un fond mou et vaseux seront remplies de perles, mais pauvres en qualité, et mauvaises en orient ou en couleur. Jamais on ne trouve de perles dans les jeunes moules.

Les torrents sortant d'étangs ou de lacs sont les meilleurs. On en connaît seulement quatre : l'Ugie, l'Ythan, le Don et l'Isla. Ce sont les mines de premier ordre, quoique l'on ait trouvé aussi de très-belles perles dans le Doon, le Teith, le Forth, l'Eara, le Tay, le Lyon, le Spey, le Conan, etc. Cette remarque à propos des torrents a fait penser que les grands lacs étaient, à proprement parler, la mine des moules perlières, et une circonstance fortuite vint corroborer cette présomption. Pendant l'été de 1861, le lac Venachar fut en partie mis à sec pour qu'on pût bâtir une écluse dans les bassins de Glasgow : d'innombrables coquilles de moules furent alors ramassées et la récolte des perles fut magnifique.

Dès 1864, M. Unger fit trois expériences en draguant dans les lacs Venachar, Achray et Lubnaig, et trouva ce moyen si avantageux qu'il ne craignit pas de faire des dépenses considérables en Lynn Acher, au bout du Venachar. Malheureusement les propriétaires apportèrent des obstacles à ces recherches; c'est ainsi que le comte de Breadalbane ne voulut jamais accorder l'autorisation de faire des recherches dans le lac de Tay. Heureusement le comte de Moray donna toute autorisation pour le lac Venachar, et l'on put s'assurer qu'il y avait des coquilles sur toutes les parties sableuses du fond, non par bancs, ainsi qu'on le croyait, mais par petites colonies d'une douzaine d'individus jusque par 35 mètres de profondeur.

Ce n'est pas sans raison que nous nous sommes étendu sur les produits perliers de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles, que nous aurions pu ajouter; nous avions en vue la possibilité — disons mieux, la certitude — d'un semblable résultat dans un grand nombre de nos départements. La mulette porte-perles (*Mya mytilifera*), qui donne des perles valant jusqu'à 2000 francs, n'est point propre aux Iles Britanniques; nous la possédons en abondance dans nos fleuves. Sans parler du Rhin, que nous n'avons plus, elle est commune dans la Loire et dans la plupart de nos rivières sablonneuses; il suffirait de l'y chercher; mais nous possédons, en outre, plusieurs espèces semblables dans lesquelles les perles existent tout aussi bien. Nous avons la mulette littorale (*Unio littoralis*), plus petite et à coquille plus carrée que la précédente; la mulette des peintres (*Mya pictorum*), dont la coquille, oblongue et mince, sert à contenir certaines couleurs sèches employées dans les arts.

N'oublions pas, en terminant, que c'est dans des mulettes que Linné fit ses essais de production artificielle des perles : essais qui auraient dû être d'autant mieux repris que l'on sait aujourd'hui, par les récentes relations que l'on a avec la Chine, que les pêcheurs de ce pays étrange savent provoquer à volonté la formation de perles bouddhiques, c'est-à-dire en forme de Bouddha, dans l'huître-mère perle. Or ce qu'ils font dans l'huître peut être accompli dans la moule. Chez l'une comme chez l'autre, la perle est formée de couches concentriques de nacre fine, couches si parfaitement séparables que l'on sait aujourd'hui en enlever deux ou trois couches sur une perle défectueuse, pour en faire un objet de première valeur.

C'est une grande erreur de croire que les perles d'Europe et de nos pays sont ternes, d'un blanc rosé et sans orient : la plupart de celles qui sont trouvées par hasard sont portées aux joailliers qui les vendent comme pour des orientales; et, en effet, M. Unger a démontré victorieusement que si, parmi les perles européennes, il y en a de défectueuses, de ternes et de rosées, il en existe autant parmi celles d'Orient, et que, quand la perle est belle, d'où qu'elle vienne, elle a la même valeur.

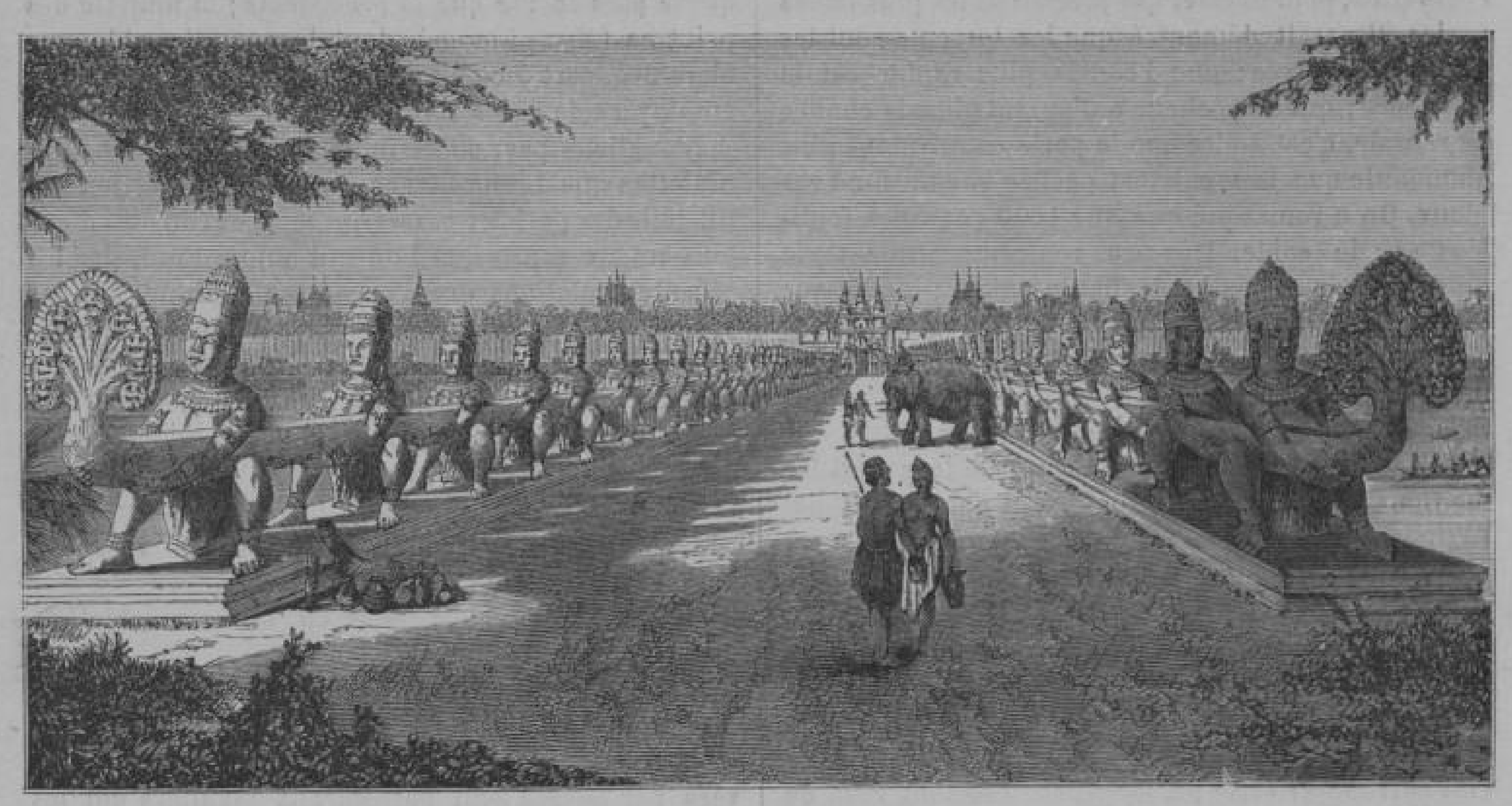
Non-seulement les moules d'eau douce de nos pays contiennent très-souvent des perles, mais nos moules de mer sont dans le même cas, et leur produit, en ce sens, n'est point à dédaigner. Ainsi, donc, la fortune est souvent à nos portes et nous dédaignons de l'aller chercher; ainsi dans l'étang voisin dont elles aiment à suivre les bords, nombre de nos lectrices ne se doutent guère que gisent de magnifiques pendants d'oreilles et des bracelets à l'avenant. Que sera-ce quand elles auront découvert, *en cherchant*, le moyen de reproduire ces joyaux à volonté?

H. DE LA BLANCHÈRE.

LA CHAUSSÉE DES GÉANTS
A ANGKOR

Rien de plus extraordinaire, de plus grandiose que l'aspect de l'ancienne cité d'Angkor, dans le Cambodge. On est en présence d'un mur d'enceinte formant un rectangle, presque un carré, qui n'a pas moins de 14 kilomètres de tour. Il est haut de 9 mètres et repose sur un glacis qui a de 15 à 20 mètres de largeur. Cinq constructions massives sortent de l'alignement du mur et font saillie, trois au milieu des côtés, deux sur le quatrième côté. Dans chacune de ces constructions avancées, qui sont reliées à l'enceinte par des galeries couvertes, est percée une porte monumentale. En dehors et tout autour de ce magnifique mur d'enceinte règne un fossé large de 120 mètres, profond de 4 ou 5, qui autrefois était rempli d'eau et sur lequel étaient jetés cinq ponts en pierre, conduisant aux cinq portes. Ces ponts sont maintenant en ruine, mais deux d'entre eux, l'un aboutissant à la porte de l'Ouest, l'autre à celle du Sud-Est, sont mieux conservés et nous permettent, par leurs parties restées intactes, de nous les représenter tels qu'ils étaient jadis.

C'est une chaussée en maçonnerie, large d'une quinzaine de mètres et percée à sa base d'arches étroites pour l'écoulement des eaux du fossé. Deux parapets, d'une fantaisie, d'une originalité sans égales, bordent les deux côtés du pont. Chacun d'eux est formé par une file de géants, au nombre de cinquante-quatre, qui, assis et tournés vers l'extérieur, soutiennent entre leurs genoux et leurs bras une longue rampe de pierre imitant le corps d'un serpent. Cette étrange balustrade se termine par sept ou neuf têtes, qui se redressent et rayonnent en éventail à l'entrée du pont. Les géants les plus rapprochés des portes sont plus grands que les autres et ont ou plusieurs têtes ou une tête à plusieurs faces. Ceux de la porte du Sud-Est représentent des personnages au visage sévère, vêtus avec luxe et coiffés de la tiare. Ils diffèrent complétement de ceux qui se trouvent à la porte de l'Ouest et auxquels une bouche énorme, des yeux saillants, des traits grimaçants, donnent un aspect grotesque. La plupart de ces derniers sont décapités, une vingtaine seulement sont restés entiers.



La chaussée des Géants, à Angkor

« Que l'on redresse par la pensée, dit M. Françis Garnier dans un intéressant ouvrage sur l'Indo-Chine, ces 14 kilomètres de belles et hautes murailles avec leurs glacis et leurs fossés revêtus de pierre, leurs cinq portes grandioses que gardent cinq cent quarante géants, que l'on essaye de traduire par des chiffres cet amoncellement de matériaux, ce déplacement de terres, et l'on se fera une idée grande et juste de cette puissance cambodgienne dont il y a quelques années on avait oublié jusqu'à l'existence. »

E. Lesbazeilles.



L'homme s'abandonna à une hilarité démesurée. (P. 356, col. 2.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

VII

Nomades et sédentaires.

Nous suivions une chaussée bordée de peupliers. C'était la première fois que nous, nos chevaux et nos chameaux voyions quelque chose de semblable. Nous ouvrions de grands yeux. Nos chameaux se familiarisèrent vite avec les productions de la terre cultivée ; allongeant leurs grands cous, ils attrapaient dans les champs, de droite et de gauche, toute sortes d'herbes qui paraissaient de leur goût. Nous marchions depuis une heure, lorsque nous vîmes sur la chaussée une maison en pierre, avec un toit rouge. Une barrière en bois posée sur deux fourchettes barrait la chaussée. Cette prétention d'empêcher les gens de passer en mettant un morceau de bois en travers nous parut ridicule. Nous enlevâmes la barrière de dessus les fourchettes, et nous la jetâmes hors du chemin; mais au même instant un homme à cheval sortit de derrière un mur attenant à la maison. Il portait heaume et cuirasse, sabre au flanc, et tenait un arc à la main. Il avança vers nous au petit galop, s'arrêta court, et nous cria d'une voix rude :

« Halte-là! qui vive? »

Je pris mon arc dans ma trousse, je saisis une flèche dans mon carquois, et je répondis à l'homme :

« Enfant du pays.

— Atteste l'unité de Dieu, me cria l'homme.

— Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu! répondis-je.

— Fils de chien! me cria l'homme; voleur du roi! Pourquoi franchis-tu la barrière et évites-tu la douane du roi? »

L'homme commençait à m'impatienter; et puis je ne savais pas ce que c'était que sa douane. Je sifflai tout doucement pour prévenir Plumet et l'Écureuil, et j'encochai ma flèche en cachant ma main derrière le cou de mon cheval.

« Allons, dépêchons! me cria encore l'homme. Avance ici qu'on visite ton bagage, et qu'on te fasse payer l'entrée et la capitation! »

Je n'avais jamais imaginé jusque-là qu'on pût vous faire payer quelque chose pour marcher sur une route. La prétention de l'homme me parut exorbi-

[1] Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

tante; je soupçonnai quelque trahison, et qu'il voulait me retenir. Sans le perdre de l'œil je criai à mes hommes :

« Marche ! »

Et je continuai mon chemin.

Voyant cela, il courut sur moi en appelant à l'aide.

Trois cavaliers armés accoururent de derrière le mur, et cinq piétons coiffés de turbans sortirent de la maison, avec des piques et des fauchards. La colère me prit, d'autant plus que je craignais d'être fait prisonnier. On m'avait tant parlé des prisons de gens des villes, et des puits au fond desquels ils jetaient les pauvres nomades parmi les rats, les serpents et les crapauds, que je perdis toute contenance.

« Au large ! criai-je à l'homme en l'ajustant. Au large, ou je te descends ! »

Aussitôt il fit faire à son cheval un saut de côté, et tira sur moi sans crier gare ; mais j'avais vu le coup et je m'étais baissé ; la flèche me siffla à une aune au-dessus de la tête ; je tirai à mon tour, et comme j'étais très-vigoureux archer, mon carreau lui traversa sa cotte de mailles et disparut dans sa poitrine jusqu'aux plumes ; il agita les bras un instant, et tomba de cheval la tête première. En même temps Plumet tirait sur un fantassin et traversait son turban ; l'Écureuil envoyait une flèche dans le bras d'un cavalier ; trois ou quatre flèches nous répondirent. De notre côté, nous chargeâmes lance basse. Je frappai un cavalier au travers des côtes, et je le perçai de part en part ; le coup fut si violent que je lâchai ma lance ; l'homme roula ayant la lance au travers du corps. Je dégaînai tout de suite, et en tirant le sabre, je parai un coup de tête qui m'était adressé, et je ripostai par un coup de manchette qui abattit le poignet de mon assaillant. L'Écureuil évita le coup de masse du sien, en faisant faire une volte à son cheval, et lui lançant un coup de pointe à bras raccourci, il lui enfonça son arme dans le ventre. Au même instant, un fantassin lui tailla les jarrets de son cheval d'un coup de fauchard ; l'Écureuil sauta comme sa bête tombait, et se retrouva sur ses pieds ; Plumet sabra un fantassin qui courait sur notre camarade démonté, et je chargeai les autres ; mais ils s'enfuirent à toute bride et à toutes jambes à travers champs, nous laissant la place.

Nous rattrapâmes tout de suite les chevaux des quatre cavaliers démontés, et l'Écureuil, avisant celui qui lui parut le meilleur, lui mit sa selle et sauta dessus. Nous ne pouvions pas nous servir de leurs selles, car ils raccourcissent trop les étriers, ne chevauchant pas long comme nous. En un tour de main nous eûmes dépouillé les morts et chargé le butin sur nos chameaux et sur les trois chevaux gagnés. Encore l'Écureuil vint-il y ajouter quatre sacs bien gonflés qu'il tira de la maison, deux rouleaux de feutre, un coffre et trois bottes de fourrage sec ; Plumet apporta une grande cruche et une outre de kymyz. Avant de nous en aller, nos écuyers empilèrent ce qui restait de fourrage dans la maison, battirent le briquet et y mirent pieusement le feu. La fumée commençait à sortir et les flammes aussi, quand nous partîmes à travers champ, du côté opposé à celui qu'avaient pris les fuyards. Chacun de nous tenait un cheval en main. Les chameaux nous suivaient à la file, habitués qu'ils étaient à marcher avec nous.

Quand j'eus franchi environ cinq cents pas, je me retournai ; la maison brûlait ; je vis des paysans qui couraient à travers champs. Il était bon de nous hâter. Je retournai donc du côté de la montagne. Par la grâce de Dieu, je l'atteignis avant la nuit sans être inquiété, et, après deux jours de marche, je me trouvai dans le désert, où je ne craignais rien de la main des hommes. Mais j'avais complétement perdu ma route, et je ne savais plus où j'étais. Il est vrai que j'avais des vivres, et de l'eau ; mais dureraient-ils jusqu'à ce que je trouvasse un endroit habité, et quel accueil me ferait-on ? Je maudis ma précipitation et je me reprochai de ne pas avoir obéi aux ordres des gens du Gour Khan. Pendant dix jours j'avançais sur la lande, marchant vers le sud-ouest. Le dixième jour, j'entrai dans de hautes montagnes couvertes de neige, que je mis six jours à traverser. A la descente, nos vivres étaient totalement épuisés. Nous avions égorgé et mangé un de nos chevaux, et perdu un de nos chameaux avec son bagage ; il avait roulé dans un précipice. Ce même jour un autre cheval succomba de fatigue. Nos bêtes n'avaient pas eu de fourrage depuis deux jours ; nous étions exténués de grimper dans les montagnes ; notre visage était gercé et brûlé par le froid. Quand nous vîmes à nos pieds une grande plaine verdoyante, traversée par un cours d'eau, parsemée de bouquets d'arbres, parmi lesquels de nombreuses colonnes de fumée indiquaient la présence de l'homme, nous ne pûmes contenir notre joie, et descendant de cheval je me prosternai et je récitai la litanie des actions de grâces. La terre cultivée me faisait moins peur, et je me promis bien d'y être plus patient.

L'aspect de cette plaine était fait pour nous surprendre ; partout de la verdure, partout des arbres charmants, partout des haies d'arbustes verdoyants sur lesquels on voyait des petits fruits bruns et noirs ; les maisons à murs blancs et ensoleillées étaient dispersées deci delà ; sur les prés on voyait du bétail gras, des bœufs splendides et d'assez beaux chevaux. A chaque instant on rencontrait des canaux d'eau vive dont les berges étaient couvertes d'une herbe courte et touffue, diaprée de fleurs de toutes les couleurs ; des ponts de bois permettaient le passage de ces canaux. J'étais émerveillé, et tout d'abord je me crus en paradis. N'ayant jamais vu que la lande, la montagne, les noires forêts, la prairie et le désert, je ne m'imaginais pas quelles pouvaient être les beautés de la terre fertile, riche, cultivée.

L'Écureuil et Plumet écarquillaient les yeux; nos chevaux et nos chameaux flairaient deci et delà et reniflaient bruyamment, cherchant quelque herbe de connaissance; quant aux chevaux que nous avions pris à la douane, ils se trouvaient en terrain familier, si bien que l'un d'eux chercha même à s'échapper; mais l'Écureuil le rattrapa bien vite.

En nous avançant, je reconnus que j'étais en pays musulman, car les gens dans les champs nous donnaient le salut, que je leur rendais aussitôt. Je rencontrai bientôt un cavalier bien fait et de bonne mine, monté sur un bon cheval blanc, et suivi de deux écuyers. Il portait un turban roulé à quatre tours, une tunique de soie, une grande robe ouverte sur le devant, et tenait un faucon sur le poing. Je jugeai tout de suite que c'était un personnage d'importance; je chevauchai donc à sa rencontre, et ayant mis pied à terre je lui donnai le salut; puis, pour ne pas tomber dans quelque nouvelle erreur, je sortis ma bourse de mon sein, et je dis : « Monseigneur, voici mon bagage que je suis prêt à faire visiter, et je suis prêt pareillement à payer au roi d'ici la douane et la capitation. »



Je lus un chapitre. (P. 358, col. 1.)

Le cavalier me rendit mon salut en me regardant d'un air surpris, puis il me demanda d'où je venais. Je lui montrai le nord et les montagnes que nous venions de traverser. Il hocha la tête d'un air attendri.

« Après avoir passé les affreuses montagnes glacées, me dit-il, vous devez avoir grand besoin de vous reposer et de vous refaire. Comment avez-vous pu vous engager dans ces effrayantes solitudes, qui, de ce côté, ne conduisent qu'à des déserts? »

J'inventai aussitôt une fable et je lui racontai que nous étions des Turks Oïgours et que notre clan campait dans la région de Komoul. Étant partis en pèlerinage pour les villes saintes de Bokhara et de Samarkand, nous avions été attaqués par des brigands, et c'est en fuyant devant eux que nous nous étions jetés dans le désert et de là dans les montagnes, de sorte que nous ignorions où nous étions présentement.

« Loué soit Dieu! s'écria-t-il, qui vous a tirés des mains des brigands. Nous avons appris qu'une bande de ces ennemis de Dieu avait saccagé un poste-frontière près d'Almaty; mais rassurez-vous, vous êtes en terre musulmane, chez des Musulmans orthodoxes du rite hanéfite. Nous sommes Tadjiks de race et cultivateurs de profession. Nous relevons de l'Idi-Kout des Oïghours, votre propre souverain, qui est lui-même vassal du Gour Khan et la ville de Kachgar est à douze parasanges d'ici. Venez avec moi, pèlerins musulmans, recevoir l'hospitalité dans ma maison : votre pieuse présence ne peut que la sanctifier. »

Je suivis le cavalier tadjik, demi-joyeux, demi-perplexe. Je n'étais pas rassuré de savoir que la nouvelle de notre échauffourée d'Almaty fût si répandue, et je craignais bien d'être reconnu. Mon hôte mit mon embarras sur le compte de ma jeunesse, de mon inexpérience, et de la gaucherie naturelle aux nomades qui vont pour la première fois en terre cultivée. En route, il me dit, à ma grande satisfaction, que le messager qui avait annoncé l'affaire d'Almaty était parti pour Samarkand. Mettant donc ma confiance en Dieu, je franchis, derrière mon hôte, un grand porche de bois qui s'ouvrait dans une haie verdoyante, et j'entrai dans l'enceinte de la maison.

De nombreux valets s'empressèrent autour de nous pour prendre nos montures et décharger nos bagages. Je craignis tout de suite qu'on ne vînt à reconnaître quelqu'un des objets que nous avions pillés au poste-frontière, et je m'excusai de mon mieux auprès de mon hôte, disant que nous étions des nomades habitués à prendre soin de nos bêtes et à décharger nous-mêmes notre bagage, et que mes deux écuyers s'en acquitteraient fort bien. Il ne parut concevoir aucun soupçon, et nous conduisit lui-même sous une galerie soutenue par des piliers de bois peints en rouge, en bleu, en blanc, en vert, les différentes couleurs formant ensemble des fleurs et des dessins; sous cette galerie s'ouvrait la porte d'une immense chambre carrée, et quatre fenêtres treillagées de bois. La chambre était meublée de tapis multicolores, de coussins et de coffres magnifiques. Au fond était écrite, en grandes lettres bleues et rouges, sur la muraille blanche, cette sentence du Prophète.

« L'œil qui veille sur l'œil qui dort est le plus précieux des biens. »

Je m'inclinai en baisant le tapis devant la parole de l'apôtre de Dieu (glorifié soit-il!).

L'Écureuil et Plumet déchargèrent vivement le bagage et le portèrent dans la chambre. Notre hôte nous conduisit ensuite à un grand bâtiment oblong qui était l'écurie. Des oiseaux charmants étaient perchés sur le toit, ou voltigeaient autour: on me dit qu'on les appelait « pigeons ». Je n'en avais jamais vu. Nous revînmes ensuite vers la maison, dont l'entrée était pareille à celle de la chambre qu'on nous donnait; autour des colonnes grimpait et s'enroulait une plante à larges feuilles vertes, portant des grappes de fruits violets; on me dit que c'était une vigne, et qu'avec ces fruits, qui sont des raisins, on faisait du vin. Mon hôte mit alors pied à terre, et je remarquai qu'il se faisait tenir l'étrier pour descendre de cheval, ce que chez nous on ne fait jamais. Il entra dans la maison et nous dit d'aller nous laver et rafraîchir dans notre chambre, en attendant qu'on nous préparât le repas. Nous suivîmes un valet qui nous ramena dans notre chambre, et on nous apporta de grands bassins remplis d'eau froide et d'eau chaude, des vases de forme inconnue, des paquets mystérieux, et, un instant après, on étendit sur le tapis une nappe à fleurs sur laquelle on disposa des raisins, des fruits comme nous n'en avions jamais vu, des objets étranges, des couteaux, des cuillers, des cruches, des tasses, que sais-je encore! Nous regardions, tout stupéfaits. Enfin, les valets sortirent, et fermèrent la porte en nous laissant seuls, moi, l'Écureuil et Plumet.

Nous nous regardâmes un instant sans rien dire. Plumet prit la parole le premier.

« Poison! dit-il en me montrant les plats.

— Mes amis, répondis-je, je ne vois pas qu'il y ait lieu de nous méfier, et je crois que nous pouvons manger ce que nous ont apporté ces paysans, sans crainte de poison. Nous sommes en leur pouvoir, ils peuvent se réunir vingt ou trente contre un, et s'ils voulaient se défaire de nous, ils n'auraient pas besoin de poison. Or donc, mangeons. Je pense que cette eau froide et chaude qu'ils ont apportée dans de grandes marmites est pour nous laver les pieds: j'ai ouï dire que c'était la coutume chez ces peuples; lavons-nous les pieds d'abord; si nous ne le faisions pas, ils y verraient quelque insulte. »

Donnant l'exemple à mes compagnons, j'ôtai mes bottes et mes *petik* [1], et je me lavai les pieds. Pour moi, musulman, habitué à faire mes ablutions, quoique je les fisse plus souvent de cœur et de geste que de fait, la chose n'avait rien que de naturel; mais pour mes écuyers elle était bien insolite. Néanmoins ils m'imitèrent, non sans une certaine méfiance. Parmi les objets qu'on nous avait apportés se trouvaient des sandales; je les chaussai; je me trouvai bien embarrassé, car c'était la première fois de ma vie que je marchais autrement qu'avec mes grandes bottes de nomade, ou nu-pieds. Je perdais mes sandales à chaque pas. Étant ainsi rafraîchi, je me lavai le visage et les mains, je défis mon harnais, et j'endossai une grande et luxueuse robe qui se trouvait là. Plumet et l'Écureuil mirent deux autres robes moins riches. Quand nous nous regardâmes ainsi accoutrés, nous nous rîmes au nez tous les trois. Sous nos robes, nous avions gardé nos *bagaltak* tout usés par le frottement du harnais, nos pantalons de cuir, nos ceintures avec le sabre, le couteau, le briquet, l'alêne; mes compagnons voulaient aussi passer la trousse avec l'arc et le carquois; mais je les en empêchai, pensant que ce serait marquer de la défiance à notre hôte et manquer à la politesse.

Une fois vêtus, nous nous assîmes pour manger. Je ne savais trop par où commencer; je finis par me décider pour le raisin. Jamais je n'avais rien mangé de si exquis; une étrange sensation de plaisir s'empara de moi: jusqu'ici je n'avais mangé que pour apaiser ma faim; maintenant pour la première fois je mangeais pour faire sentir à mon palais un goût flatteur. Le raisin fut vite dévoré, et je vis aux grimaces de satisfaction de mes compagnons que cette nouveauté leur procurait les mêmes sensations qu'à moi. Restaient des espèces de disques tout gonflés et dorés, et qui étaient du pain, et un gros fruit rond et rugueux, qui était un melon. En fait de pain, nous ne connaissions que la bouillie de farine d'avoine, et quant au melon il n'en était pas question. Le premier je mordis au pain; il me sembla que je mangeais quelque mets du paradis! Plumet, saisissant le melon, mordit à même dans l'écorce, et se mit à mâcher gravement, les yeux fermés, et avec un plaisir évident. Mais l'Écureuil fut plus avisé, car il fendit le melon avec son couteau, et mangea l'intérieur, puis il fit signe à Plumet de faire comme lui. Je pris ensuite un vase rempli d'un liquide blanchâtre, pensant d'abord que c'était du kymyz; en flairant le vase, je sentis une odeur exquise, et je bus à longs traits un sorbet sucré; mes compagnons et moi vidâmes ce qu'il y avait dans tous les vases. Finalement, avisant une espèce de boule semblant un peu à du fromage, et grasse au toucher, Plumet la prit, et se mit à la manger. L'Écureuil prit un petit pot contenant une matière semblable à du beurre, et y trempant le doigt il en goûta.

« C'est parfumé et onctueux, » dit-il.

J'allais goûter à mon tour, quand un des valets de notre hôte entra, et se mit à desservir. A la vue de Plumet et de l'Écureuil, cet homme fit un effort, comme pour retenir un éclat de rire; mais il ne put y arriver, et s'abandonna sans contrainte à une hilarité démesurée. Pensant bien qu'il se moquait de nous, je devins tout rouge de colère. Plumet et l'Écureuil regardèrent le valet de travers; heureusement, j'avais appris à me dominer. Je pris cet homme à part,

1. Bandes de linge roulées autour du pied, qui servent de chaussettes aux Tatars.

et je lui demandai pourquoi il riait. Alors il me répondit :

« C'est parce que l'homme à grande bouche mange du savon, et l'autre de la pommade.

— Et qu'est-ce que du savon? répondis-je. Pourquoi ne mangerait-on pas du savon? Vous autres paysans, avez-vous l'habitude, quand vous offrez l'hospitalité, de vous moquer des gens lorsqu'ils mangent les mets que vous leur apportez?

— Mais le savon n'est pas un mets! me répondit le valet en contenant son envie de rire. Le savon, c'est pour se laver! et la pommade pour se parfumer! »

Je compris que nous avions fait une sottise, et je me tus. Mes compagnons achevèrent tranquillement leur savon et leur pommade. En emportant certains des vases, le valet me dit à voix basse : « Je pense que vous n'avez pas bu ce qu'il y avait là dedans!

— Non, non! répondis-je, bien que nous l'eussions bu avec délices. Non! nous l'avons jeté; mais qu'est-ce c'était?

— Vous n'eussiez pas dû le jeter; c'était de l'eau de senteur! » Là-dessus il sortit, et quand il fut dehors, j'entendis qu'il s'abandonnait à une bruyante hilarité. J'étais furieux.

Je pensai maintenant à une chose. Comment ferais-je passer pour Turks et musulmans mes compagnons qui ne comprenaient que le mongol, et qui ne savaient faire ni les *rikât*, ni les prières? Avant de quitter notre chambre, je leur enseignai du moins à dire le *tekbir;* je convins avec eux que Plumet répondrait au nom d'Abdallah, et l'Écureuil au nom de Noureddin. Pour moi-même, je trouvais mon nom de Djani trop barbare, et sentant trop le nomade et le païen, et j'ordonnais à mes écuyers de ne plus m'appeler autrement que Timour, qui existe également en mongol et en turk, et qui est suffisamment répandu parmi les musulmans. Je leur défendis aussi de m'adresser mon titre militaire, et de m'appeler continuellement « mon *tougtchi!* » en portant la main au bonnet. Ces précautions prises, nous sortîmes pour nous rendre chez notre hôte, et en passant devant l'écurie, j'eus la satisfaction de voir nos bêtes attachées en plein air et mangeant la botte. Saïn Boughouroul tira sur sa longe pour venir me caresser, et l'autre cheval mongol qui nous restait hennit joyeusement.

Soudain le rideau se leva. (P. 359, col. 1.)

Quand nous entrâmes dans la grande salle, notre hôte vint à ma rencontre, me prit par la main, et me conduisit sur une estrade où il y avait des coussins. Ses gens firent asseoir pareillement mes écuyers sur une estrade un peu plus basse formant angle avec la première, et on apporta aus-

sitôt une nappe à fleurs qu'on plaça sur une table devant nous; et qu'on couvrit d'une infinité de plats, de coupes, de bols, de vases et d'ustensiles que je ne connaissais pas. Des parfums brûlaient dans des encensoirs de porcelaine de Chine; des roses et d'autres fleurs jonchaient le tapis; au milieu de la salle, un jet d'eau retombait en murmurant dans un bassin octogone de marbre multicolore; au fond de la salle, un grand rideau de soie rouge à broderies d'or était soulevé, et laissait apercevoir des sofas, des coussins et des tapis tels que je n'en avais jamais rêvé. Les murs étaient ornés de dessins de couleur et de sentences du Koran, qui couraient le long de carreaux de faïence bleue. J'étais ébloui! Je ne doutais pas un instant que mon hôte ne fût le roi du pays lui-même, ou son fils tout au moins.

« Prince, lui dis-je en m'inclinant, je prie Dieu qu'il donne à Votre Altesse cent années de vie, et toutes les prospérités! »

Mon hôte sourit.

« Jeune musulman, me dit-il, tu te trompes. Je ne suis ni roi, ni prince; je suis gentilhomme et propriétaire des terres voisines. Par la grâce de Dieu, mon état a fructifié. On m'appelle de mon nom Niaz et on me donne le surnom de Baï, parce que j'ai acquis de grands biens en cultivant ces miennes terres [1]. Ne me donne donc point un titre qui ne m'appartient pas, et goûte l'hospitalité que t'offre un Musulman. »

Je saluai mon hôte, et comme il m'invitait à manger en portant lui-même la main à un plat, je dis l'Allahou Ekber, et je l'imitai.

Il serait trop long de raconter ce qu'on nous servit. Tout était nouveau pour moi.

A la fin du repas, mon hôte m'invita à dire les grâces. J'avais une très-belle voix, et je ne chantais pas mal; je m'acquittai donc de mon mieux de la prière. Niaz le Riche parut extasié.

« Parmi tous les lecteurs du Koran de Kachgar, s'écria-t-il, voire même parmi ceux de Samarkand et de Bokhara, je n'en ai jamais entendu de comparables à ce laïque, à ce jeune guerrier nomade! »

Là-dessus, il m'embrassa et frappa trois fois dans ses mains. Un valet parut.

« Firouz, dit-il, qu'on apporte sur-le-champ le Saint Livre! Ce jeune chevalier musulman nous en lira un chapitre pour nous édifier. Il a une voix et une méthode admirables! »

Je rougis de plaisir. On me remit un Koran écrit en splendide calligraphie, avec les bordures des pages en ornements or et bleu et les fermoirs en argent émaillé. Je baisai le Saint Livre et je lus un chapitre. A chaque verset, mon hôte faisait des « Ah! » d'approbation, ou répondait « Amen! » en se caressant sa belle barbe. A la fin, il m'embrassa encore et me dit :

[1] *Niaz* signifie « Espérance » et *Baï* « Riche ».

« Certainement, tu es un molla. Tu es la lumière de ton siècle et la merveille de ton temps. Je veux te régaler à mon tour d'un concert indigne de tes oreilles. »

Il frappa encore dans ses mains et on tira le rideau. Je vis tout de suite que son harem allait se réunir derrière le rideau qui nous cacherait sa vue, pour chanter des airs profanes. Je commençais à ne plus rougir, je trouvais que mon hôte faisait trop de compliments et parlait d'une manière exagérée; je comparais en moi-même ses phrases trop polies à la façon simple, cordiale, avec laquelle parlent les nomades et à la franche brusquerie des Mongols. Ce qui me déplaisait surtout, c'est qu'il fit chanter des airs profanes tout de suite après la prière et la récitation du Saint Livre.

Pendant que je m'abandonnais à ces réflexions, les instruments de musique préludaient derrière le rideau, et Plumet et l'Écureuil, qui avaient dit l'Allahou Ekber tant bien que mal, achevaient de faire disparaître jusqu'aux dernières miettes tout ce qui restait sur la table.

Bientôt s'éleva derrière le rideau un concert de voix argentines, qui se mêla au bruit des instruments de musique. Les voix chantaient en persan, de sorte que je ne comprenais pas. Mon hôte souriait, hochait la tête en mesure et paraissait ravi, mais il l'était moins que moi. L'Écureuil fixait les yeux sur le rideau, d'un air hébété, et Plumet dilatait sa bouche d'une oreille à l'autre.

Tout à coup mon hôte frappa dans ses mains. Trois esclaves vêtus de rose parurent; deux d'entre eux portaient des cruches et des flacons, le troisième tenait un grand plateau d'argent sur lequel étaient rangées quatre coupes, une de cristal, une d'or, et deux autres d'argent. Les esclaves posèrent les cruches et le plateau sur la table, et disparurent.

« Frère musulman, me dit Espérance le Riche, c'est un jour heureux celui où je te vois. Accepte de ma main cette coupe de cristal, remplie de vin de Chiraz.

— Du vin! m'écriai-je en me reculant. Comment, toi bon musulman, tu me proposes de boire la liqueur défendue? Je ne veux point commettre ce péché! »

Mon hôte sourit en se caressant la barbe.

« De pieux derviches ont commis ce péché, me dit-il. Comment, toi un guerrier, un jeune homme à la moustache naissante, tu n'oserais pas boire une coupe de vin! Rustem, le paladin de l'Iran, et Isfendiar, le héros du Touran, buvaient le vin dans la coupe écumante. Et Noé, qui fut un prophète (la bénédiction soit sur lui!), planta la vigne et s'enivra du jus de son fruit. »

A ces mots, il se tourna vers le rideau et prononça quelques paroles en persan. Sur-le-champ le concert s'arrêta, un seul instrument se fit entendre et joua quelques accords tendres, gais et moqueurs. Mon cœur fut saisi. Je me penchai pour

mieux entendre, quand au son de l'instrument se mêla celui d'une voix fraîche qui chantait en turk, sur un vieil air de mon pays. Ma main tenait la coupe où pétillait un vin couleur de rubis, je perdis la tête, je saisis brusquement la coupe et je la vidai d'un trait. La liqueur défendue embrasa mon cœur et mon cerveau ; je bus une seconde et une troisième coupe. Mes écuyers, que rien ne retenait, se mirent à boire immodérément. Mon hôte me regardait en souriant et le concert avait repris derrière le rideau. Je ne savais plus ce que je faisais. En ce moment, la voix reprit :

« Où t'es-tu égaré ? De quelle patrie es-tu venu jusqu'ici ?
Dis, ô chevalier, de quel destin es-tu le jouet ?
Qui t'a jeté dans le triste exil ?
Le sort qui t'attend, la destinée l'a fixé depuis longtemps.
Combien de guerriers a-t-elle déjà conduits au néant !
Réponds à la princesse aux yeux noirs :
Mon corps est emprisonné, mon âme tremble
En pensant à tes périls, et s'envole avec toi [1]. »

Mon hôte se leva brusquement. Sa figure avait changé ; ce n'était plus l'homme mielleux et patelin que j'avais vu ; son visage avait pris une expression farouche, terrible. Il cria quelque chose en persan, d'un ton courroucé. Mais rien ne pouvait plus me retenir. Le vin qui m'embrasait, le péril mystérieux dont on me menaçait et l'aide qu'on semblait me demander, tout cela me mit hors de moi. Je voulus faire savoir à mon tour à l'inconnue que, quel que fût le danger qui me menaçât, j'étais homme à le regarder en face ; que quelle que fût la cause de son angoisse, j'oserais entreprendre de venir à son secours. Je fis deux pas en avant, du côté du rideau ; à mon geste de défi, mes deux écuyers se levèrent, prêts à tout, la main à la garde du sabre. J'entonnai à plein gosier le chant de guerre.

« Après que j'ai entendu ses plaintes et vu couler ses larmes, je dis : Je saurai barrer le chemin à ceux qui ont cerné sa demeure ; que je voudrais connaître celui qui a osé lui tendre un piége en ce jour ! »



Soudain, le rideau se leva et je vis paraître une jeune fille de quinze à seize ans, les yeux tout en larmes ; je courus à elle, mais elle laissa retomber le rideau, et quand je le levai à mon tour, la chambre était vide. L'inconnue avait paru et disparu comme par enchantement. Alors je pensai bien que mon hôte n'était pas un personnage ordinaire, comme il me l'avait dit, et je le soupçonnai d'être un sorcier et un magicien. Dans mon angoisse, je prononçai le tekbir, je saisis mon hôte à la gorge et mettant sabre au clair, je m'écriai :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! Atteste à l'instant l'unité de Dieu, ou je te coupe la tête avec ce mien sabre ici ! »

A suivre. LÉON CAHUN.

1. Cette chanson est Tatare ; je l'emprunte à un roman turcoman inédit, *Ahmed et Youçouf.*

LA MER ET LA FALAISE

« Es-tu ridicule, dit autrefois une Falaise à l'Océan. Tu viens te heurter des nuits entières contre moi ; tu gémis, tu grondes, tu siffles, tes vagues s'entassent les unes sur les autres pour m'éclabousser, en grand fracas, d'un peu d'écume ! Crois-tu m'ébranler par tes fureurs impuissantes ? Tes flots vaincus ne finissent-ils pas toujours par se lamenter et s'apaiser à mes pieds.

» Vois-tu, ajouta le Roc glorieux, tu es grand, immense, mais aimable seulement au repos, quand tes petites vagues glissent et jouent sur le sable. Murmure toujours, égaye la plage, endors-toi au soleil, mon ami, et ne te retourne pas dans ton lit si je résiste à tes emportements. Tu n'as pas un front de granit pour lutter contre moi ».

L'Océan bravé prépara sa vengeance. Douze heures durant, se repliant sur lui-même, il ramena ses flots des golfes profonds, puis, les poussant devant lui, d'un coup il s'élança vers la Falaise. Les vagues, dressées comme des montagnes, roulaient en creusant des abîmes à leur base. La tempête les entrechoquait, brisait leur masse pour les relever plus puissantes, plus terribles encore. Elles s'avançaient confusément, et lorsque à la lueur des éclairs la Falaise apparut, par un effort qui fit trembler le rivage, l'Océan les souleva et les abattit sur le Roc.

L'assaut manqua. L'eau jaillit et s'éparpilla en écume sur le granit. L'attaque, maintes fois renouvelée, fut repoussée à chaque reprise et l'assaillant dut abandonner l'espoir de vaincre par la force. — « Je reviendrai, cria-t-il en s'éloignant, te détruire morceau par morceau et j'aurai, s'il le faut, la patience de te ronger grain à grain. »

Le vaincu exécuta sa menace. De douze heures en douze heures il vint, sans y manquer une seule fois, détacher quelques fragments de la base du Rocher, et ainsi creuser et miner la Falaise. Celle-ci, confiante en sa puissance, ne daignait pas s'apercevoir des lents progrès de son ennemi, et durant des siècles encore elle défia et affronta ses tempêtes. Un jour

vint pourtant où ses appuis de granit se rompirent : la Falaise s'affaissa et toute la masse s'écroula dans la mer. L'Océan, non satisfait de sa victoire, anéantit jusqu'aux restes disloqués. Il les morcela, les usa, les arrondit, et maintenant, à chaque marée, il les jette et les roule sur la grève.

CH. SCHIFFER.

A QUI L'HÉRITAGE?

Le vieux Louis Gauvrès et sa sœur la vieille Gertrude étaient assis, une table entre eux deux, dans la cuisine de leur vieille maison ; quand je dis maison, d'autres auraient pu dire grotte ou caverne, car le père ou le grand-père des habitants actuels avait profité d'un creux dans la montagne pour s'épargner des frais de construction et ne bâtir que deux murs au lieu de quatre. Même, au lieu de faire sauter les blocs de rochers qui perçaient çà et là le sol ils les avaient utilisés en manière de tables ou de bancs, et leurs descendants trouvaient que c'était très-bien.

« Il faut savoir tirer parti de tout, » c'était la devise de la famille ; et à force de la mettre en pratique, le vieux Gauvrès et sa sœur étaient parvenus à une aisance relative. Cette aisance faisait leur orgueil : on a le droit d'être fier du bien qu'on a gagné honnêtement; elle faisait aussi leur souci, car à qui irait-elle après eux? Ils se le demandaient souvent, ils se le demandaient encore ce soir-là, en comptant leur petite fortune. Louis devait partir le lendemain de bon matin pour aller toucher leurs rentes à la ville, et comme c'était un homme d'ordre, il aimait à savoir d'avance, tout au juste, ce qui devait lui revenir.

« Cela fera six cent douze francs et trente centimes, dit-il en ôtant ses lunettes et en tendant à sa sœur le papier où il venait d'écrire ses calculs. Nos rentes augmentent, sais-tu?

— Oui! répondit Gertrude en soupirant. Quand on n'a rien à dépenser ! et justement il n'y a presque pas de pauvres dans le village. Ah! si mon cher petit Pierre n'avait pas été tué à la guerre, il y a quinze ans, il se serait marié, et nous aurions toute une troupe de petits-neveux à qui donner notre argent.

— C'est vrai; pauvre Pierre ! quand je pense que tu as refusé de te marier pour élever cet enfant-là, quand notre mère est morte. C'était bien la peine!

— Oh ! ma peine, je ne la regrette pas ; j'étais si heureuse de le soigner, de le voir grandir, d'entendre sa petite voix m'appeler toute la journée. « Sœur Gertrude ! Ma sœur Gertrude ! » Je me serais mariée, que je n'aurais pas pu aimer davantage mes propres enfants.

— C'est égal, c'est dommage que tu ne te sois pas mariée; nous ne serions peut-être pas tout seuls à l'heure qu'il est. Je ne puis pas me faire à l'idée que notre argent et notre maison iront à je ne sais qui : des gens qui ne penseront jamais à nous après notre mort, des étrangers, le gouvernement peut-être bien! »

Gertrude se leva.

« Que veux-tu? dit-elle. Nous n'y pouvons rien, tâchons de ne pas trop y penser. Voilà qu'il est tard, et il faut que tu sois prêt de bonne heure demain pour prendre la voiture qui passe à cinq heures. Bonne nuit, Louis !

— Bonne nuit, Gertrude ! »

Et le frère et la sœur se séparèrent.

Il faisait encore grand jour le lendemain, lorsque Louis Gauvrès revint de la ville. Il n'avait pas voulu attendre le passage de la voiture, qui ne l'aurait mis chez lui qu'à la nuit close, et comme il faisait beau temps et qu'il s'ennuyait à la ville, il s'était mis en route à pied dès que ses affaires avaient été finies. Il fut bien étonné quand, arrivé à quelques pas de sa maison, il entendit des rires d'enfant, là où aucun enfant n'avait ri depuis l'enfance du petit Pierre. Il pressa le pas, et, s'arrêtant debout devant la porte ouverte, il regarda.

Était-ce bien sa maison? Sans doute, puisque Gertrude était là, assise sur sa petite chaise, avec son petit banc sous les pieds; puisque les gros blocs de pierre qui perçaient le sol, le rosier qui ornait la fenêtre, les bottes d'oignons qui pendaient au mur et les poêles accrochées à leurs clous se trouvaient toujours à la même place. Mais pourquoi l'ancien berceau de Pierre avait-il quitté le grenier, et que faisait là cette fillette ébouriffée, assise sur le berceau, tout près de Gertrude. Et Gertrude, où avait-elle pris ce poupon qu'elle enveloppait de langes avec toute la dextérité d'une mère?

Gertrude leva la tête et aperçut son frère.

« Viens voir, Louis, le bel enfant ! » dit-elle en lui tendant le petit qui gigottait et brandissait en riant un cylindre de carton monté sur des roulettes, un ancien joujou de Pierre conservé comme une relique.

Louis entra, et l'enfant, effrayé par cette figure nouvelle, se mit à crier, ce qui empêcha le brave homme de demander des explications : avant de s'enquérir d'où vient un enfant qui crie, il faut d'abord le faire taire. Louis se mit donc à sourire à l'enfant, à lui chanter une petite chanson, à lui faire toutes sortes de petits compliments. Le petit s'apaisa, et, rassuré, tendit les mains vers le bonnet de fourrure qui coiffait le vieillard, et qui lui semblait sans doute quelque animal curieux. Louis ôta son bonnet, le fit caresser par l'enfant, et finalement le lui mit sur la tête, ce qui provoqua une explosion de rires, à laquelle s'associa la fillette assise sur le berceau.

Gertrude riait aussi, et pourtant elle essuya une larme. « Il me semble que je tiens mon petit Pierre,



Louis ôta son bonnet. (P. 360, col. 2.)

dit-elle à son frère. Mais comme tu as chaud! tu es donc revenu à pied? tu dois avoir grand soif!..... Petite, va chercher dans l'armoire une bouteille et un verre, et apporte-les... Bien. Verse à boire, à présent... C'est cela! Allons, tu feras une bonne petite ménagère. »

Louis but en souriant à la petite fille, sans oublier de lui dire : « A votre santé, mignonne! » Elle se tint droite devant lui, attendant qu'il eût fini ; et, quand il déclara qu'il en avait assez, elle alla serrer la bouteille, lava le verre, l'essuya, le remit dans l'armoire vivement, lestement, sans faire plus de bruit qu'un oiseau ou qu'une souris.

« La bonne petite fille! dit Louis. Mais d'où vient-elle?

— De la grande route. Tu venais de partir, quand j'ai entendu des voix d'enfants qui pleuraient et qui criaient. J'ai été voir, naturellement. Il y avait là, sur la route, un orgue de Barbarie traîné par un chien, un grand caniche; le petit enfant que je tiens était couché sur l'orgue, dans des oreillers, et la petite fille tâchait de faire revenir à lui un garçon de douze ou treize ans qui était couché tout de son long par terre, évanoui et pâle comme un mort. Tu penses bien que je ne me suis pas amusée à leur demander ce qu'ils faisaient là; j'ai enlevé le garçon malade, et j'ai dit aux autres de me suivre : la fille et le chien sont venus tout de suite. Les pauvres enfants avaient faim, surtout l'aîné, qui s'était privé pour les autres jusqu'à en tomber de faiblesse. Je leur ai donné du lait, je leur ai fait de la soupe, et puis j'ai fait un lit au garçon, qui avait besoin de repos, et j'ai été chercher le berceau de Pierre pour le petit. La fillette m'a aidée; elle est très-adroite et très-complaisante, cette enfant-là, et nous nous entendons très-bien : n'est-ce pas, Marie? »

La petite fille leva sur Gertrude un regard brillant de reconnaissance, et sourit.

« Mais est-ce qu'ils n'ont pas de parents? demanda Louis.

— Ils les ont perdus, le père l'an dernier, la mère il y a trois mois; le petit n'avait pas encore un an. C'étaient des gens qui gagnaient leur vie à jouer de l'orgue et à vendre un peu de mercerie dans les villages et des paniers que les enfants faisaient. L'aîné a voulu continuer le métier de ses parents, et nourrir les autres de cette façon-là; mais ils ne gagnent pas assez, les pauvres petits, et voilà l'hiver qui vient... »

Une porte s'ouvrit, et le jeune garçon entra. Il avait repris ses pauvres habits, et, quoique pâle encore, il paraissait remis de sa fatigue.

« Eh bien, mon garçon, ça va-t-il mieux? lui dit Louis.

— Merci, monsieur, vous êtes bien bon. Je suis guéri à présent, je suis reposé; aussi je me suis levé. Je crois que je n'ai pas remercié cette bonne dame ce matin : j'étais si malade que je n'étais pas capable de parler; mais je la remerciais bien au fond de mon cœur. Je ne voudrais pas qu'on me prît pour un ingrat.

— Oh! bien sûr que Jacques n'est pas un ingrat, s'écria la petite fille en prenant les deux mains de son frère pour les serrer contre son cœur. Il est si bon, notre Jacques! »

Et, confuse d'avoir parlé, elle rougit et baissa la tête. Le petit enfant paraissait être de son avis sur Jacques, car il lui souriait et lui tendait les bras. Jacques le prit et l'embrassa.

Les deux vieillards étaient émus.

« Qu'allez-vous faire, maintenant, mon pauvre garçon? lui dit Gertrude.

— Nous allons tâcher de gagner la ville; dans les villes on nous donne plus que dans les campagnes. Je voudrais amasser de quoi acheter une petite pacotille de mercerie, comme ma mère en avait une, que je n'ai pas pu renouveler. Je ne veux pas faire voyager les petits en hiver, ils souffriraient trop; je tâcherai de les mettre chez de braves gens en payant leur pension, et plus tard, si je puis, je leur ferai apprendre un métier pour qu'ils soient toujours sûrs de gagner leur vie. »

Le frère et la sœur se regardèrent.

« Louis?... murmura Gertrude.

— Gertrude? » dit Louis.

Et tous deux, se tournant vers les orphelins, reprirent ensemble :

« Voulez-vous être nos enfants? »

Jacques et Marie les regardèrent, ébahis; ils n'osaient pas comprendre.

« Oui, dit Gertrude, être nos enfants, demeurer ici, nous aider à notre ouvrage, aller à l'école, apprendre un métier, voilà ce que nous vous demandons. Nous nous plaignions hier soir de vieillir tout seuls, de n'avoir personne pour soigner nos derniers jours et pour hériter de notre bien; le bon Dieu vous a envoyés, il faut lui obéir. Voulez-vous être nos enfants? »

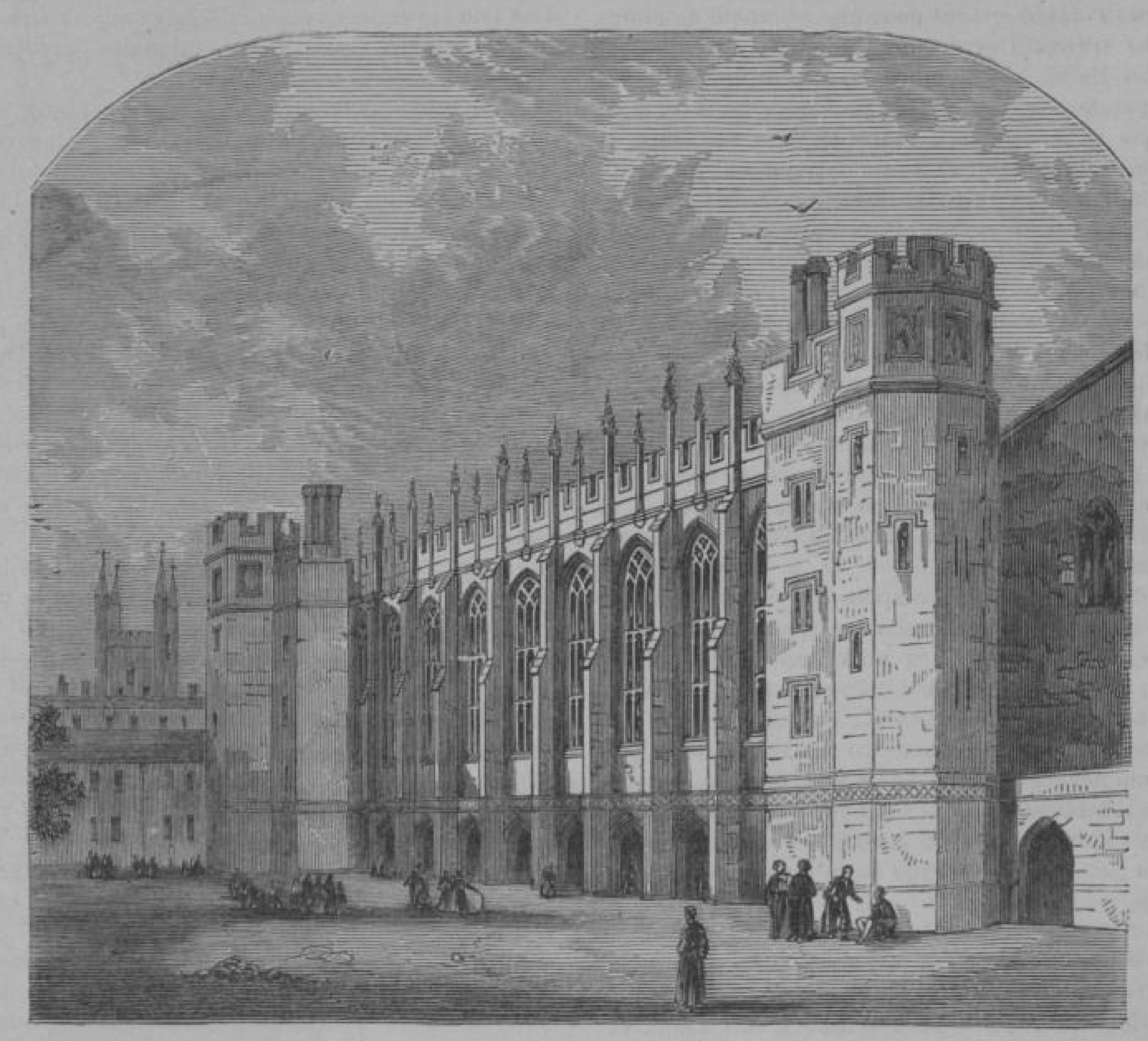
Jacques et Marie ne répondirent qu'en se jetant dans les bras des deux vieillards.

Mme Colomb.

CHRIST'S HOSPITAL

Au cœur même de la Cité et de l'empire inviolable du lord maire, dans le voisinage de cette *Petite Bretagne* dont Washington Irving a raconté la plaisante chronique; non loin de *Paternoster-Row*, où les beaux esprits de Londres trouvèrent un local commode pour leurs réunions littéraires, et un si riche dépôt de journaux et de livres; dans

Newgate Street enfin, s'élève Christ's Hospital (Hôpital du Christ), une des écoles de charité les plus anciennes et les plus renommées de l'Angleterre. C'est au fils de Henri VIII, à l'ami d'enfance de Jane Grey, qu'il faut faire remonter l'honneur de cette pieuse fondation. Répondant à l'appel pathétique qui lui avait été fait du haut de la chaire de Westminster par l'évêque de Londres, Edouard VI, après une enquête qu'il tint à diriger, avait fondé dans sa capitale trois refuges aux indigents et aux infirmes de tous les âges et de tous les sexes. Bridewell fut destiné à recevoir les vagabonds, que l'on espérait régénérer par une vie sédentaire et occupée ; les hôpitaux de Saint-Barthélemy et de Saint-Thomas furent réservés aux blessés et aux malades, et le couvent des Grey Friars (Frères Gris), dépeuplé par la Réforme, dut abriter désormais les orphelins et les enfants pauvres sous ses arceaux gothiques.



Le New-Hall de Christ's Hospital. (P. 364, col. 1.)

Christ's Hospital ne posséda d'abord qu'une école de grammaire pour les garçons et une école pour les filles, à qui l'on enseignait la lecture, l'écriture, la couture et le point de marque. Charles II ajouta à ces fondations primitives une classe de mathématiques, où l'on instruisait les jeunes gens qui se destinaient à la marine. Depuis cette époque, les dons de plusieurs particuliers ont facilité la création de nouvelles classes. Dans l'origine, le nombre des élèves était de 340 ; maintenant il s'élève à près de 1500, dont 900 ou 750 dans l'école de Londres et plus de 500 dans la succursale de Hutford, fondée en 1683. On admet aussi des filles dans ce dernier établissement. Le caractère charitable de l'association s'est altéré depuis quelques années, et l'on reçoit de nos jours des enfants de familles riches à Christ's Hospital, en dépit des règlements qui n'en permettaient l'entrée qu'aux « *innocents et aux orphelins pauvres* ». La discipline a été aussi adoucie, mais l'école conserve encore quelques-unes de ses vieilles coutumes qui la rendent si intéressante aux yeux des étrangers. Ce sont toujours les matrones qui ont le gouvernement des réfectoires, des dortoirs et de l'infirmerie.

Le costume des élèves n'a point changé depuis Edouard III : il consiste en une tunique de drap bleu, descendant jusqu'aux chevilles et retenue par une ceinture de cuir rouge, et un gilet jaune, une

culotte en étoffe marron, des bas de fil jaune; une casquette plate, faite plutôt pour être portée à la main que mise sur la tête, complète l'uniforme, qui est la reproduction exacte du costume imposé aux classes prolétaires dans le temps des lois somptuaires.

Christ's Hospital a pour patrons et directeurs honoraires, le lord maire, les vingt-sept *aldermen*, douze membres des conseils de la Cité, choisis par leurs collègues, et tous ceux qui souscrivent en faveur de l'établissement pour une somme d'au moins 12 500 francs. Ces derniers portent le titre de *governors*. Ils sont au nombre de plus de quatre cents. Le président a le droit de présenter trois enfants chaque année; le lord maire en présente deux, le trésorier deux, chacun des aldermen un; les *governors* ne peuvent faire recevoir un enfant que de trois ans en trois ans. Pour être admis, chaque candidat doit avoir plus de sept ans et moins de neuf ans; après l'âge de quinze ans, l'élève qui n'est pas entré dans la classe supérieure des *enfants du roi* (King's boys), ou dans celle des Hellénistes (*Grecians*), doit quitter l'école. Les *Grecians* sont envoyés à Oxford ou à Cambridge aux frais de l'établissement; les *King's boys*, ainsi nommés parce qu'ils suivent le cours de mathématiques fondé par Charles II, entrent dans la marine. Les revenus de l'école se montent à 1 million 500 000 francs chaque année.

Christ's Hospital se compose d'une réunion pittoresque de bâtiments nombreux appartenant à différentes époques. Un des plus importants, le New Hall, a été construit en 1825; ce fut le duc d'York, le fils préféré de Georges III, qui en posa la première pierre. L'intérieur du Hall forme la plus grande nef de Londres après celle de Westminster; elle est éclairée par quatre-vingts fenêtres très-larges et très-élevées; elle est couronnée par une galerie et un grand orgue occupe l'une de ses extrémités. Ses murs sont ornés de deux tableaux représentant Édouard IV octroyant la charte d'incorporation de Christ's Hospital et Charles II accordant une audience aux *governors* de l'institution; le portrait de Charles II peint par Leslie, et le portrait d'Edouard IV signé par Holbein et placé dans la chambre d'honneur (*Canit Boam*). C'est dans le New Hall que les élèves de Christ's Hospital prononcent chaque année des harangues devant le lord maire et tout le corps des governors. Les enfants soupent aussi publiquement dans cette salle tous les dimanches soir, pendant le temps du carême[1]. Les personnes pourvues de billets d'introduction assistent seules à ces repas officiels, qui se terminent par une procession solennelle de tous les élèves.

1. Depuis plusieurs années les repas publics ont lieu tous les soirs, et, bien que les élèves aient alors le droit de causer et d'aller au buffet réclamer un supplément de nourriture, ils se conduisent pendant ce repas avec un décorum qui ne se dément jamais.

Charles Lamb, le critique éminent, a été élève de Christ's Hospital. Il a condensé ses souvenirs d'enfance dans quelques pages où la gaieté la plus légère et la plus originale s'allie à une sensibilité exquise. Les reproches adressés par Lamb à l'administration de Christ's Hospital n'ont plus leur raison d'être, mais les écoliers français auraient peut-être à trouver dans les fragments qui suivent et que nous avons détachés de l'œuvre de Lamb, la description exacte du régime sous lequel ont vécu pendant leurs premières années d'étude Samuel Richardson, le célèbre romancier, l'antiquaire Camden, le poëte Coleridge et Charles Lamb.

« J'ai trouvé récemment, écrit Charles Lamb, dans un ouvrage écrit par M. L., une description pompeuse de notre vieille école, telle qu'elle était à l'époque qui s'est écoulée entre les deux dates de 1782 et de 1789, ou plutôt telle qu'elle existe maintenant dans l'imagination complaisante des auteurs du susdit éloge. Le hasard a voulu que je fusse le contemporain de L. à Christ's Hospital, et, tout en partageant son admiration pour les cloîtres pittoresques témoins de nos jeux et aussi de nos chagrins juvéniles, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que L. s'est étudié à ne présenter que le beau côté de notre situation d'écoliers, négligeant ingénieusement d'indiquer les ombres qui auraient terni l'éclat du brillant tableau composé par lui avec tant d'art et d'optimisme.

» L. jouissait, il est vrai, à notre école, de priviléges qui m'ont été toujours refusés. Il y avait dans notre voisinage sa famille et des connaissances qu'il visitait aussi souvent qu'il le désirait; j'étais, moi, un pauvre enfant abandonné. Mes parents vivaient retirés dans le fond d'une campagne qu'ils ne quittaient jamais, et les deux ou trois habitants de Londres auxquels j'avais été recommandé s'étaient promptement lassés de me recevoir. Ils m'avaient fait comprendre les uns après les autres que je leur étais devenu importun, et j'étais resté sans protecteur et sans amis au milieu de mes six cents camarades.

» Ah! qu'elles sont déchirantes les angoisses d'un petit exilé de la maison paternelle! Quels élans de tendresse j'ai ressentis pour la mienne la première fois que j'en ai été arraché! Mes rêves me transportaient dans cette chère demeure, j'y voyais les figures aimées qui m'avaient toujours souri avec tendresse, je contemplais encore tous les traits de ce paysage qui avait eu mes premiers regards; notre antique église, les grands arbres qui le protégeaient, nos fraîches prairies. La violence de mon émotion m'éveillait en sursaut, et alors, accablé par le sentiment de la réalité, je cachais mon visage baigné de larmes dans mon petit oreiller, en répétant avec désespoir le nom de mon village, dans le Wiltshire.

» Nos congés, pour moi si dénués de distractions intéressantes et de témoignages de sympathie, m'ont laissé la plus pénible impression. Par un

arrangement tout en faveur de nos maîtres, il nous était interdit de rentrer à l'école avant la nuit, et il n'y avait point d'exceptions pour les enfants privés, ainsi que moi, de parents ou de correspondants. Le sentiment de notre indépendance reconquise nous faisait d'abord accepter sans murmures cette cruelle prohibition. Légers et vifs comme des fous, nous soleil, et avec quelle intrépidité nous nous plongions dans les eaux glacées, où nous nous ébattions avec tant d'agilité ! Mais la faim tenace, impitoyable, venait bientôt troubler notre passe-temps favori. Le mince morceau de pain dévoré le matin à Christ's Hospital n'avait satisfait que pour de courts instants nos appétits aiguisés bientôt par l'exercice, la viva-



Le souper à Christ's Hospital. (P. 364, col. 1.)

franchissions en courant l'espace qui nous séparait de New-River[1]. Avec quel entrain nous nous dépouillions de nos vêtements sous les rayons brûlants du

1. New-River est le nom de la rivière amenée à Londres sous Jacques Ier pour alimenter les fontaines de certains quartiers de Londres. Son parcours est de quarante milles. Elle prend sa source dans le comté d'Hertford et elle est reçue à Islington dans un immense réservoir, d'où elle se répand dans de nombreux canaux.

cité de l'air que nous respirions, et même la beauté et la gaieté du temps. Aucun de nous ne possédait un seul penny pour apaiser les exigences de son estomac épuisé. Nos divertissements cessaient alors, et, languissants, mornes, découragés, nous regardions avec une sombre envie les animaux prendre librement leur pâture dans les champs plantureux qui nous entouraient. Nous nous traînions enfin vers ce souper si désiré, et je me souviendrai toujours

avec quel singulier mélange d'impatience et de regret nous écoutions sonner l'heure qui marquait le terme de notre liberté si chèrement achetée. Mais il était encore plus cruel d'errer sans but dans les rues sombres et fangeuses de Londres pendant les mois d'hiver, de s'arrêter tout grelottant devant la moindre échoppe afin d'essayer d'extraire de là un sujet de distraction ; ou bien d'assister pour la cinquantième fois, avec l'espoir toujours déçu de quelques changements, au lever des lions de la Tour, chez lesquels, par une faveur immémoriale, nous avions nos grandes entrées.

A suivre. AUNT MARY.

COMMENT ON FAIT VIVRE LES PLANTES

DANS LES APPARTEMENTS[1]

V

L'EXPÉRIENCE.

Nous avons terminé notre troisième causerie par la promesse de revenir, non sur ce que nous avions dit, mais sur les succès ou les insuccès que la pratique amène. Nous avons fait remarquer en même temps que les difficultés se résolvent mieux par l'observation, à mesure qu'elles se présentent, que par une dissertation préalable. C'est ce que nous allons voir aujourd'hui. Rien ne nous semble meilleur que de raconter nos propres essais et nos propres insuccès ! Tout le monde en éprouve, dans une carrière aussi peu explorée que le *traitement exclusif des plantes dans les appartements.*

Notre intention bien arrêtée était, au printemps dernier, de faire que, dans nos jardinières, les plantes formassent un tout harmonieux comme feuillage, et surtout s'élevassent d'un sol *habillé* lui aussi d'une façon coquette. C'était là un point nouveau et difficile. C'est là que nous avons fait des écoles, nous nous y attendions bien ! Aussi, l'an prochain..... — Hélas ! le jardinier ne peut opérer qu'avec l'aide de la nature ! — l'an prochain, nous établirons des expériences *séparées* pour diverses plantes.

D'après les conseils de notre excellent ami déjà cité plusieurs fois, nous avions composé notre jardinière de plantes sorties de leurs pots et mises, sans autre précaution, au milieu d'un excellent terreau léger et médiocrement tassé. Notre raisonnement, en agissant ainsi, était le suivant. Nous ne cherchons pas la reprise, puisque nous ne touchons pas du tout la motte sortie du pot. Si elle pousse, nous ne nous y opposons pas. Ce que nous croyons rencontrer par ce moyen, c'est une température et une humidité plus égales, plus normales, plus naturelles, plus faciles à obtenir et à conserver dans un milieu d'une plus grande étendue que dans un pot. En un mot, nous mettons nos plantes dans un *pot* plus grand et plus sain que celui dans lequel on les élève et on les vend.

Nous n'avons pas eu à nous en repentir. Par conséquent la théorie opposée qui a souvent cours parmi les jardiniers de profession est une erreur : elle s'explique assez bien par une arrière-pensée qu'ils ne formulent pas même pour eux-mêmes, mais qui se comprend de reste. Le jardinier, en tant que jardinier, ne considère la plante en appartement que comme en passage dans un endroit qui doit la rendre malade ; par conséquent, il voit d'avance le moment où il faudra la rempoter et la ramener à l'infirmerie se refaire... si elle en est capable. Il s'évite un travail assez considérable en ne la dépotant pas.

Nous, nous raisonnons autrement. Pour nous, la plante que nous choisissons *doit vivre* dans notre appartement ; nous ne possédons pas de serre, pas d'infirmerie pour la guérir. Nous devons faire tous nos efforts pour qu'elle ne soit pas malade : cela dit tout. C'est pourquoi il nous faut mettre à son aise notre pauvre prisonnière, au moins pour ses racines, si nous ne pouvons lui offrir le bien-être pour ses feuilles et ses fleurs. Ce sera toujours autant de gagné, elle nous le rendra en beauté et en vigueur.

La jardinière dont nous avons fait choix pour nos expériences de cette année a $1^m,20$ de long sur $0^m,55$ de large et $0^m,18$ de profondeur. C'est déjà la capacité respectable de 12 décimètres cubes. Nous avons planté au milieu : deux pieds de *Curculigo recurva* bien adultes, à $0^m,18$ l'un de l'autre : toujours sur la ligne médiane en longueur, nous avons mis de chaque côté un *Dracæna congesta*, et plus près encore du bord, à chaque extrémité, un *Bilbergia pyramidalis*. Cela constitue en quelque sorte l'épine dorsale du petit massif.

Cependant, comme il se faisait un peu trop de jour dans le milieu, nous y avons remédié en plantant un peu en dehors, mais vis-à-vis le vide des Curculigo, un pied de *Phormium tenax*. Ç'a été une véritable inspiration. Les longues feuilles rubannées brillantes de la plante se sont mariées avec les larges palmes plissées des Curculigo et ont formé une gerbe centrale extrêmement gracieuse.

Restait à meubler les côtés en long et les quatre coins. Nous avons appelé à notre aide une plante rustique, mais dont la feuille n'est pas disgracieuse et dont les stolons devaient retomber sur la jardinière ; car il ne faut jamais perdre de vue que si la jardinière *ne déborde pas*, elle aura l'air maigre et manquera de grâce. Notre intention était donc que la nôtre débordât. C'est pour cela que nous y plantions deux pieds de Saxifrage sarmenteuse (*Saxifraga sarmentosa*), deux pieds de Dracæna vivipare

1. Suite — Voy. vol. V, page 302, vol. VI, pages 214 et 326, vol. VII, page 42.

(*Ortegia cornuta*), encore une plante à stolons curieux, un pied panaché et un pied simple de Géranium à feuilles de lierre (*Pelargonium peltatum*), un carex japonais (*Carex japonica*), puis deux pieds de Tradescantia, un *zebrina*, un *mertensis*.

Aux quatre coins de la jardinière prirent place quatre Bergonias différents. Vous voyez qu'une capacité semblable peut recevoir, sans inconvénient, une certaine quantité de plantes, surtout lorsqu'on emploie, comme nous l'avons fait, l'engrais Jeannel à doses presque homéopathiques, mais répétées.

Nous n'avions plus à nous occuper que de la question du *gazonnement du sol*, la plus difficile opération de notre culture et la moins étudiée. Nous avons donc fait choix des plantes suivantes qui, tout à fait traçantes et superficielles, n'empruntent pas beaucoup à la terre, et peuvent en quelque sorte végéter par-dessus le marché ; nous avons mis : Sélaginelle denticulée (*Selanigella denticulata*), Orpin des murailles (*Sedum acre*), Orpin de Corse (*Sedum corsicum*), Orpin à fleurs bleues (*Sedum cœruleum*), Cymbalaire (*Linaria cymbalaria*), Campanule à feuille de lierre (*Mühlenbergia campanulata*), Oxalis naine (*Oxalis vitellina*), Joubarbe naine (*Sempervivum arachnoideum* et *Sempervivum colcareum*), etc.

Toutes ces plantes ont commencé par prospérer de la manière la plus remarquable, ce qui prouve que l'essai peut être repris et mené à bien pour quelques-unes d'entre elles. Malheureusement le *Tradescantia zebrina*, enchanté de la terre meuble et grasse où il était, surexcité par les engrais Jeannel auxquels il est, je crois, une des plantes les plus sensibles, s'est emporté à une végétation tellement exhubérante, qu'il a tout envahi. Mais il a racheté son abondance par un voile splendide de feuilles et de tiges qu'il laisse pendre tout autour de la jardinière et qui forme le plus gracieux ensemble qu'il se puisse imaginer. C'est le cas de dire que le bien sortit de l'excès du mal. Naturellement nous l'avons laissé aller. Il a conquis toute la place, mais aux dépens de ses voisines, plus chétives et plus délicates. Cependant nous y avons gagné d'apprendre quelles sont, de toutes nos petites plantes gazonnantes modestes, les plus résistantes à l'étouffement : sous ce rapport, l'expérience n'a point été sans compensation.

En somme, celle qui résiste le plus longtemps est la petite Oxalis vitelline (*Oxalis vitellina*). Elle reparaît encore, timidement il est vrai, mais elle reparaît encore entre les tiges entrecroisées et les feuilles couvrantes du terrible Tradescantia. A côté d'elle résiste, pourvu qu'elle soit un peu sur la lisière et reçoive par côté un peu de jour et d'air, la Sélanigelle, solide, rampante, et peut-être la plus jolie de tous par sa verdure pâle et franche. Il va sans dire que les deux Géraniums lierre ont été balayés d'abord, le panaché avant l'autre. La Cymbalaire ne résiste pas du tout, l'Orpin non plus : la Campamule est une des plus fugaces.

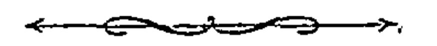
Cela ne nous étonne point : les trois plantes que nous venons de nommer naissent sur les terrains découverts des marais ou sur la surface des vieux murs ou des rochers, mais toujours à l'air libre. Elles nous semblent donc mal choisies, quant à présent et sauf expérience nouvelle, pour occuper la terre *sous d'autres plantes* à feuilles souvent larges et couvrantes. Je sais qu'elles y feraient très-bien, mais ce n'est pas tout de désirer qu'une plante figure en telle ou telle condition, il faut que son tempérament propre se prête à ce qu'on exige d'elle. La Sélanigelle, qui pousse naturellement au pied des arbres dans les forêts, peut convenir; une plante de marais ne résistera pas. Je crains donc que les Sedums ou Orpins qui forment un joli gazon ras et bizarre de forme et de couleur ne puissent se prêter à pousser ainsi..... à la cave.

Il nous faudra donc chercher autre chose, pour l'année prochaine, parmi les plantes de rez-de-chaussée, habituées à être dominées et couvertes. Nous avons eu, cette année, et dans la même jardinière, une confirmation très-nette de notre manière de voir. Nous avions planté aussi quatre ou cinq jeunes pieds de Fougères, deux de Néphrodie (*Nephrodium molle*), un de la Fougère bleue (*Pteris cœrulata*) et un de l'*Adiantum tenrerum*.

Toutes ont réussi et poussé admirablement leurs frondes gracieuses au travers du Tradescantia indiscipliné. Cela vient de ce qu'elles étaient dans leur position normale naturelle, c'est-à-dire dominées comme par des arbres ou d'autres plantes. Au milieu d'elles fleurissaient, avec une abondance qui a duré tout l'été, les Curculigo, dont la petite fleur jaune sort en bouquet du pied des tiges. Evidemment cette fleuraison était aussi à sa place : sous les Fougères et le Tradescantia, elle n'a pas souffert.

Ainsi donc, le grand secret de la réussite des associations de plantes consiste, tout simplement, à les placer autant que possible dans un milieu semblable à celui qu'elles occupent à l'état sauvage. C'était bien simple à deviner, n'est-ce pas? Comment se fait-il qu'on y pense si peu? Pourquoi agit-on sans cesse à l'encontre de cette règle si simple et si raisonnable? Cela tient à ce que ces pauvres plantes que nous martyrisons étant muettes et ne pouvant se plaindre, nous nous figurons toujours que nous les ferons ployer à nos caprices; elles n'ont qu'un moyen de protester : elles en usent!... elles se laissent mourir! Et nous, nous frappant le front de notre inintelligence, nous retombons dans notre entêtement jusqu'à ce que l'expérience faite *in anima vili*, — *pauvres plantes!* — nous vienne démontrer à plusieurs fois que nous avons tort.

H. de la Blanchère.



A TRAVERS LA FRANCE

PÉRONNE

Péronne, un des chefs-lieux d'arrondissement du département de la Somme, est aujourd'hui, malgré son titre administratif, une ville assez peu importante; mais les avantages stratégiques de sa situation en ont fait, dès les premiers temps de notre histoire, une place forte, et lui ont assigné un rôle considérable dans nos annales.

Ses remparts, en arrêtant ou en ralentissant la marche des armées ennemies, servirent plusieurs fois la France; mais ils n'appartinrent pas toujours à nos rois, et deux de nos souverains eurent à se repentir de les avoir laissés en des mains étrangères. Charles le Simple, venu à Péronne par excès de confiance en ses amis, s'y vit enfermé dans le donjon du comte de Vermandois Herbert, et y termina dans une dure captivité sa malheureuse vie. Cinq siècles et demi plus tard, par une faute contraire, Louis XI, «le rusé compère», comme l'appelaient ses contemporains, fort de la souplesse de son esprit et de l'éloquence de sa parole, crut pouvoir risquer dans le château même de Péronne, qui venait de lui être enlevé, une entrevue avec son rival le plus redoutable, Charles le Téméraire. D'autant plus téméraire lui-même qu'il avait, peu de jours auparavant, fomenté contre le duc de Bourgogne une révolte dans la ville de Liége, le plus fourbe des monarques comprit dans quel mauvais pas il s'était engagé, lorsque les portes du même château où était mort son prédécesseur mérovingien, se refermèrent sur lui et se munirent de tous les appareils de guerre. A la merci de son ennemi, il accepta, après trois jours de mortelles angoisses, un des plus honteux traités qu'ait jamais signés un roi de France. Pour échapper à la mort ou du moins à la prison, il consentit à suivre son vassal et à combattre avec ses propres soldats le peuple qu'il avait armé lui-même. On vit alors, au cri de : Vive France! un lâche souverain répondre : Vive Bourgogne! Notre histoire, heureusement, n'offre pas d'autre exemple d'une pareille ignominie.



Péronne.

Ce fut principalement à Péronne, que cent et quelques années après, s'organisa le fameux parti de la Ligue, qui retarda si longtemps l'avénement d'Henri IV, faillit amener l'invasion étrangère et qui parvint avec tant de peine à sauver la France de l'hérésie.

Avant 1465, Péronne n'avait jamais été prise. Mais à cette époque un assaut couronné de succès lui fit perdre cette gloire, dont elle ressaisit une partie en repoussant les attaques de Charles-Quint, mais qu'elle a encore perdue durant la dernière invasion prussienne. Vivement attaquée, puis bombardée par les Allemands, elle se rendit à eux le 9 janvier 1871, après une belle résistance.

A. Saint-Paul.





Je pris place à ses côtés. (P. 372, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

VIII

La dague mystérieuse.

Il ne fit pas un geste pour se défendre, et prononça la fatha sans crainte et sans embarras. Pendant que je le tenais ainsi, je m'aperçus que Plumet et l'Écureuil s'emparaient de tous les petits objets sur lesquels ils pouvaient mettre la main et les fourraient dans leurs poches, dans leur sein, ou sous leurs robes. Voyant que mon homme prononçait la formule sacrée sans se troubler, je jugeai qu'il n'était pas mécréant et je m'excusai de ma vivacité, la mettant sur le compte du vin qu'il m'avait fait boire.

Il ne parut même pas entendre ce que je lui disais. D'un air farouche, il me mit la main sur l'épaule; à la pression de ses doigts, je sentis qu'il était plus fort que je ne croyais. Je le repoussai vivement, et me mis sur la défensive.

« Djani, fils d'Euktulmich ! » cria-t-il d'une voix claire.

Tout mon sang reflua vers mon cœur. Comment cet homme étrange me connaissait-il?

« Soldat des Bessed Djissoud, porte-bannière de Djébé le Loup! reprit mon hôte. Tes deux compagnons sont païens, tu as saccagé le poste d'Almaty, et tu es un espion mongol!

— Malédiction sur toi! répondis-je. Tu es Satan! Arrière, Satan le Lapidé!

— Je suis musulman! dit mon hôte d'une voix grave. Ne sois point surpris de ce que je sais. Je suis informé de tout. Ma puissance est mystérieuse, immense! Tu ne pourrais t'en délivrer. Désormais tu m'appartiens! »

A ces mots, il frappa du pied. Vingt hommes, la cuirasse aux flancs, le heaume en tête, le sabre, la masse ou la hache à la main, se précipitèrent dans la salle. D'un bond, je m'adossai au mur, et je me mis en garde. Plumet et l'Écureuil, se mettant à ma droite et à ma gauche, dégainèrent vivement.

« Je voudrais bien savoir, m'écriai-je en faisant siffler mon sabre, qui de vous osera le premier mettre la main sur moi?

— Avancez, chiens! cria l'Écureuil en assurant sa garde.

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

— Si seulement j'avais mes bottes! soupira Plumet. Se battre à pied, passe encore; mais en pantoufles, hélas! »

Mon hôte s'avança le visage souriant. Sa figure avait repris son expression pateline et mielleuse.

« Djani, mon enfant, me dit-il, je ne veux que le bonheur de ton corps et le salut de ton âme. Tu es en danger pour l'affaire d'Almaty : veux-tu qu'elle reste oubliée? Tu t'es séparé d'un ami qui t'est cher : veux-tu revoir Marghouz? »

Je ne pus retenir un cri.

« Fais-moi revoir Marghouz! m'écriai-je. Fais-le-moi revoir et je te croirai! »

L'homme reprit son inquiétant sourire.

« Il y a encore une autre personne que tu voudrais revoir, j'en suis sûr. Elle souffre, elle est captive : il n'appartient qu'à un chevalier musulman comme toi de délivrer la princesse aux yeux noirs! Veux-tu la délivrer?

— Que faut-il faire? m'écriai-je. Je suis prêt à tout, excepté à ce qui touche la foi. Que faut-il faire?

— Peu de chose, répondit l'homme. Peu de chose; presque rien! Où vas-tu?

— Que t'importe?

— Tu m'as dit que tu allais à Samarkand?

— Eh bien, oui, c'est vrai; je vais à Samarkand. »

L'homme sortit de sa ceinture une dague à poignée enrichie de pierreries et à fourreau d'or.

« Prends cette dague, me dit-il; ne crains rien; la lame est bonne, et elle n'est pas ensorcelée. Regarde! »

Je tirai la lame du fourreau. Sur l'un des plats était écrit en lettres d'or : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux; » sur l'autre, ce mot arabe « Ouvre! » c'est-à-dire « ouvre-moi les portes du paradis ». La lame elle-même était veinée d'argent, tranchante, affilée, admirable. Je gardai le silence.

« N'est-ce pas une arme de musulman? reprit mon hôte.

— J'en conviens, répondis-je.

— Eh bien, dit-il, porte cette dague en évidence à la ceinture. Cette dague est un talisman qui te conduira sûrement où tu voudras aller. Quand tu seras à Samarkand, tu iras trouver un marchand de soies qui s'appelle Houçein et que tout le monde t'indiquera. Tu auras cette dague à la ceinture. Houçein te demandera qui t'a donné la dague. Tu répondras : « Quelqu'un me l'a donnée à l'aurore. » Alors l'homme te dira : « Veux-tu être le fils du cheikh voilé? » Tu lui répondras : « Son visage resplendit pour les vrais croyants. » Ne dis rien de toutes ces paroles à âme qui vive et suis en confiance les indications de l'homme dont je te parle!

— Et si je les suis? demandai-je.

— Si tu les suis, s'écria mon hôte mystérieux, tu retrouveras Marghouz, et tu sauras ce qu'il faut faire pour revoir la princesse aux yeux noirs et la délivrer!

— Allahou Ekber! m'écriai-je. J'irai! »

Je passai aussitôt la dague à mon ceinturon, après avoir défait la mienne que je jetai à mes pieds. L'inconnu frappa du pied, et les hommes armés disparurent; en les suivant du regard, mes yeux tombèrent sur des caractères oïgours gravés sur la paroi. Je m'approchai, et je lus ces mots grossièrement écrits avec la pointe d'un couteau :

« Marghouz-Aïcha. »

« Ma sœur! m'écriai-je. Ma sœur avec Marghouz! Quel est ce nouveau mystère?

— Tu le sauras à Samarkand! dit gravement l'inconnu. Es-tu prêt à partir?

— Ce soir même, répondis-je.

— C'est bien, dit-il. Les routes seront libres devant toi. »

A ces mots il sortit, comme si rien ne s'était passé, et me laissa stupéfait en compagnie de Plumet et de l'Écureuil qui me regardaient d'un air hébété. Ma première pensée fut de courir à l'écurie, pour voir si on ne nous avait pas enlevé nos chevaux; mais je trouvai nos bêtes tranquillement attachées devant le mur. Mes écuyers vérifièrent nos bagages; rien n'y manquait. Je résolus de partir immédiatement; je n'avais aucune raison pour ne pas suivre les mystérieuses indications de mon hôte, puisqu'il fallait que je passasse dans tous les cas par Samarkand pour me rendre à Bokhara. Au surplus je ne cherchai même pas à pénétrer dans les secrets de mon étrange aventure; j'étais résolu à tout tenter pour trouver Marghouz et ma sœur, et pour délivrer la princesse aux yeux noirs, et cela me suffisait. Nous nous équipâmes, nous détachâmes nos bêtes, et nous nous mîmes en selle.

Comme nous allions partir, mon hôte se présenta devant moi.

« Il faut que je t'enseigne ta route, me dit-il. Écoute-moi bien. En partant d'ici, il faut que tu évites la ville de Kachgar. Tu suivras le cours de la Rivière Rouge, tu monteras aux plateaux de Pamir, et tu les franchiras. En redescendant dans la plaine, tu arriveras à la ville de Mitan; dans cette ville, tu te rendras chez le cheikh de la grande mosquée, et tu lui diras que tu viens de la part de l'homme voilé. As-tu bien compris?

— J'ai compris.

— Au surplus, il verra ta dague, et n'aura pas besoin d'autre explication. Ce cheikh te fera parvenir à Samarkand. Voici dix chevaux chargés de provisions; je te les donne. Emmène-les pour traverser les Pamir, qui sont d'affreuses solitudes.

— Je suis un nomade, répondis-je, endurci aux privations; les solitudes ne m'effrayent pas.

— Bien parlé! dit l'homme. Va donc et que Dieu te conduise. »

En sortant de l'enceinte, je vis sous le porche deux hommes qu'il me semblait avoir déjà rencontrés. L'un avait le bras enveloppé d'un linge et paraissait malade. L'autre avait la figure balafrée d'une

grande cicatrice. Ces hommes évitèrent mon regard et me tournèrent le dos. Je n'avais pas fait deux cents pas que la mémoire me revint brusquement. L'homme au poignet enveloppé ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui auquel j'avais porté un coup de manchette près d'Almaty, et l'autre était l'écuyer du Roi de fer, que Djamouké avait sabré l'année passée. Je m'expliquai alors comment j'avais été reconnu. Mais ceci n'éclaircissait en rien la conduite mystérieuse de mon hôte. Sans me troubler la tête davantage, je poursuivis ma route en suivant la berge de la Rivière Rouge.

Je mis quinze jours à traverser les neiges et les glaces des plateaux. Sur ma route, je trouvai des troupeaux de moutons sauvages à cornes gigantesques, que nous nous divertissions à chasser. Je réussis à en atteindre une douzaine, bien que ces animaux soient très-méfiants. Le seizième jour, quatrième du mois de Rebbi premier, je descendis dans la plaine, qui est partout cultivée, fertile et riante. J'arrivai d'abord à Yar-Yaïlak, qui est situé au milieu de vastes prairies où campent les Turks Kanklis. J'y reçus l'hospitalité. De là, traversant un pays couvert de vergers, des deux côtés d'une route bordée de mûriers, je passai devant la ville de Chiraz, qui est habitée par des Sartes et des Tadjiks. Je n'entrai pas dans la ville et je campai au Parc des peupliers qui l'entoure. Du Parc des peupliers, je pris mon chemin par les montagnes de Meçikhaï, où l'on rencontre à chaque instant des inscriptions persanes gravées sur le roc, et j'arrivai en deux jours à la ville de Mitan, sur les bords du fleuve Keuhik, que les Tadjiks appellent en persan Zerr Efchâne, « le verseur d'or. » Je passai sur un pont, le premier que j'eusse vu de ma vie, puis je traversai une porte haute et étroite entre deux tours carrées, et j'entrai dans la ville à l'heure de la prière de midi. Les muezzins criaient justement la prière du haut des minarets des quatorze mosquées que possède Mitan, et c'est à ce cri : « Il n'y a pas d'autre Dieu, que Dieu ; Mahomet est l'apôtre de Dieu ! il est midi ! musulmans, priez ! » que j'entrai pour la première fois dans une ville.

Je n'eus pas de peine à trouver la mosquée cathédrale : il suffisait de suivre la foule qui s'y rendait. Je traversai une rue où toutes les maisons se touchaient, et j'arrivai sur la grande place, devant la mosquée, qui me parut un monument merveilleux. Tout le porche est revêtu de carreaux de faïence, et autour du minaret on a écrit, en assemblant des carreaux de couleur différente, ce verset du Koran qu'on peut lire à mille pas de distance :

« L'impie est dans la mosquée comme l'aigle dans la cage. Le croyant est dans la mosquée comme le poisson dans l'eau. »

Devant le porche, je m'informai d'abord où nous pourrions mettre nos chevaux et nos chameaux.

« Musulman, me dit un homme de bonne mine, on voit que tu es un nomade habitant du désert. Je vais mettre un terme à ton embarras. »

Disant ces mots, il me conduisit à un magnifique bâtiment attenant à la mosquée, et qui n'était autre que le collége où les jeunes gens étudient la théologie, et où les étrangers de distinction reçoivent l'hospitalité. Dans la cour pavée de marbre et ornée de beaux arbres, il m'indiqua un hangar soutenu par des piliers de bois sculpté, et me montra la mangeoire remplie de fourrage et les anneaux où je devais attacher mes bêtes ; après quoi, nous nous hâtâmes d'entrer à la mosquée cathédrale, car l'office était déjà commencé.



On nous conduisit au pavillon chinois. (P. 372, col. 2.)

Je déposai mes bottes dans le vestibule, sous une colonnade de marbre vert, et j'ordonnai à mes écuyers de faire comme moi ; puis nous entrâmes sous la nef et j'allai me placer modestement au dernier rang. Le cheikh était sur l'estrade et récitait les prières ; à ses côtés, les lecteurs du Koran tenaient le saint livre tout ouvert sur leurs genoux et attendaient le moment de psalmodier les versets du jour. Les lampes et les bougies allumées, la foule recueillie des fidèles, la belle voix du cheikh, le chœur harmonieux des jeunes gens et des enfants qui faisaient les répons, produisirent sur moi une impression que je ne saurais dire. Jusqu'à ce jour je n'avais jamais assisté aux cérémonies du culte ; j'entendais, quand j'étais enfant, le service divin sous une tente, célébré par quelque mollah ambulant, et je faisais ma prière sur le pré. La beauté de la religion et la grâce de la foi me touchèrent si fort, que les larmes jaillirent

de mes yeux. Quand ce fut à la fatha, je criai ma profession de foi d'une voix si sonore et je chantai le bismillah et l'amen avec tant d'élan, que j'attirai l'attention de tout le monde. Le cheikh lui-même jeta les yeux sur moi. Sans doute qu'à ce moment il vit la dague que m'avait donnée l'hôte mystérieux, car, sur un signe de lui, un des gardiens de la mosquée s'avança vers moi, portant à la main un tapis de prière en velours.

« Prends, musulman, me dit ce gardien, prends ce tapis. Le cheikh te l'envoie. »

Je mis donc le tapis sous mes pieds. A la fin de l'office, le même gardien s'approcha de moi et me dit :

« Suis-moi, le cheikh t'appelle. »

Je suivis l'homme et je traversai derrière lui la mosquée.

« Si on allait voler nos chevaux? dit timidement l'Écureuil.

— Ne crains rien, répondis-je, nos bêtes sont en sûreté. »

Nous passâmes par une porte percée sous un arceau de faïence et je pénétrai dans un petit ermitage attenant à la mosquée. C'était une salle carrée avec des murs revêtus de carreaux bleus et rouges jusqu'à la moitié, et peints en blanc au-dessus du revêtement. La chambre était éclairée par des fenêtres grillées et le sol était recouvert de tapis. Le cheikh lui-même, assis sur une estrade au fond de la chambre, était un bel homme d'une cinquantaine d'années. Il avait des traits réguliers, un visage pâle, de grands yeux noirs, une longue barbe; il était vêtu de noir et coiffé d'un turban d'une soie jaune très-fine. Je remarquai tout d'abord ses mains blanches, potelées et chargées de bagues et la façon aisée et élégante dont il s'appuyait sur son coussin. Sur un signe de lui, le gardien disparut.

« Approche, mon enfant, me dit le cheikh. Assieds-toi. »

Je pris place sur le tapis à ses côtés. Plumet et l'Écureuil restèrent debout contre la porte. Avant que le cheikh ne m'appelât, le défiant Écureuil me dit encore à voix basse :

« Si on volait nos bottes? »

Je lui imposai silence du geste.

« Mon enfant, me dit doucement le cheikh, j'ai remarqué ta ferveur à l'office. Dieu soit loué! je n'ai jamais vu de si pieux musulman que toi. Sous l'habit poudreux du guerrier, tu as les élans d'un ascète. Dis-moi, mon enfant, une chose me frappe: ton équipement est celui d'un pauvre chevalier, et pourtant tu portes à ta ceinture une dague royale. N'as-tu rien à me dire touchant cette dague?

— J'ai à te dire ceci, répondis-je, que je viens pour voir l'homme voilé et que je vais à Samarkand, chez Houçein, le marchand de soies. »

La figure du cheikh n'eut pas le plus petit mouvement; seulement il me toucha les deux mains et me dit :

« Djani, fils d'Euktulmich, je t'attendais! »

Je frémis en voyant comme on me reconnaissait partout. Plus tard j'appris que l'homme mystérieux m'avait fait prendre fausse route, pour avoir le temps de prévenir le cheikh. Ma route directe était par Yeké Aoulang et Kent Kiçak; si je l'avais suivie, je serais arrivé trois jours plus tôt; mais entre les mains de mon terrible hôte je n'étais qu'un jouet. Je me tus et je m'inclinai devant le cheikh.

« Mon enfant, reprit ce religieux personnage, je vais te faire conduire à des appartements où tu recevras l'hospitalité et où tu pourras te refaire de tes fatigues. C'est aujourd'hui vendredi, tu partiras lundi pour Samarkand, où tu arriveras jeudi. J'aurai soin que rien ne manque à ta personne, et, pour que tu puisses donner libre cours à ta dévotion, accepte ce Koran qui vient de la Mekke sainte. »

Il me tendit un Koran magnifique, enfermé dans un étui d'argent. Je dis *Bismillah!* et je m'inclinai devant lui pour recevoir sa bénédiction, qu'il m'octroya. Ensuite il frappa dans ses mains et un gardien parut qui nous reconduisit, après que le cheikh lui eût dit quelques mots en persan. Nous reprîmes nos bottes à la grande joie de Plumet et de l'Écureuil, nous passâmes par la cour du collége d'où nous emmenâmes nos bêtes, et nous arrivâmes dans un jardin merveilleux où s'élevaient trois pavillons comme je n'aurais pas cru qu'il y en avait sur cette terre. L'un était bâti à la mode chinoise, l'autre à la mode persane et le dernier à la mode arabe. On nous conduisit au pavillon chinois. En passant devant le pavillon persan, je vis un chariot sur lequel était une litière à fenêtres grillées. Il était attelé de quatre bœufs blancs, et douze cavaliers bien montés et bien armés attendaient pour l'escorter. Parmi ces cavaliers je reconnus le Balafré; mon cœur se mit à battre.

Étant descendus de cheval, nous entrâmes dans le pavillon chinois. Pendant trois jours nous y fûmes retenus sous divers prétextes. Nous étions accablés de soins, tellement que nous nous sentions mal à l'aise. Ces salles garnies de tentures et de tapis ne nous donnaient pas assez d'air, nous y étouffions. Les mets exquis et les sucreries qu'on nous servait dans de la porcelaine de Chine nous écœuraient. Nous avions envie de grand air et nous regrettions la bouillie d'avoine, le kymyz et l'âcre odeur des herbes de la lande. Nous pensâmes devenir malades, quand enfin, le quatrième jour, notre hôte parut et nous donna congé de partir. Sur son conseil nous laissâmes notre chameau étique et nos chevaux fourbus, et chacun de nous ne garda que sa propre monture. La mienne était Saïn Boughouroul, qui n'avait pas son pareil.

Le cheikh m'enseigna bien la route que je devais suivre et qui était de quatre étapes.

« A chacune de tes étapes, ajouta-t-il, tu te rendras dans telle et telle ferme, où tu n'auras qu'à te nommer, on est prévenu de ton arrivée. Ainsi, tu

n'as pas besoin d'emporter de provisions, car sur ton chemin l'hospitalité t'attend et les obstacles tomberont devant toi. »

Ayant dit ces mots, il récita la fatha pour moi et je partis vers l'ouest dans la direction de Samarkand la grande ville. Je traversai des plaines parsemées de collines verdoyantes et émaillées de villages et de maisons isolées. Cette terre bénie, couverte de moissons et d'arbres fruitiers, sillonnée en tous sens de canaux d'eaux vives aux berges couvertes de fleurs, était comme un jardin du Paradis. Dans les quatre fermes où je m'arrêtai, je reçus l'hospitalité : de la viande grasse, du pain blanc, des melons sucrés, des raisins délicieux. A chaque fois on m'offrit du vin et, voyant que tous les musulmans de ce pays en buvaient, je me laissai aller au goût que je prenais pour cette liqueur défendue. Au surplus, je me disais que lorsque je serais à Bokhara j'aurais tout le temps de faire pénitence. Peu à peu le souvenir de ma mission sortait de ma tête; je m'abandonnais au plaisir de vivre sous ces ombrages verdoyants, sous les rayons de ce beau soleil, au bord de ces eaux limpides. Le quatrième jour au soir, j'entrai dans ce qu'on appelle le Sogd-i-Kelan, qui est la banlieue de Samarkand, et j'aperçus aux feux du soleil couchant les coupoles de la grande ville, la forêt des minarets de ses deux cent cinquante mosquées, les hautes murailles blanches à créneaux peints de rouge de son enceinte et les tours de briques rouges et bleues, la ceinture formidable des forts qui l'ont fait nommer Samarkand la Bien-Gardée. Je longeai un des canaux qui se détachent de la rivière des Foulons, laquelle traverse la ville ; je passai devant trois ou quatre moulins, je traversai le Jardin neuf, je franchis sur un pont de pierre le ruisseau de l'eau de la Merci qui sépare le parc aux Cailles du Jardin qui réjouit les cœurs, et, à la nuit tombante, je m'arrêtai à un ermitage situé à un trait d'arc de l'enceinte, près de la porte de Fer et à droite de la porte des Turquoises. Cet ermitage est élevé à côté et pour le service du tombeau de Kacim, fils d'Abd-al-Mottalib, le martyr, qui fut tué lors de la conquête de Samarkand par les musulmans, sous le kalifat de Velid Ier, en 91 de l'Hégire. Je reconnus tout de suite le tombeau, tel que me l'avait décrit le cheikh de Mitan, avec son dôme de plomb et ses quatre pilastres doublés chacun de deux colonnes de marbre, dont une paire est verte, une autre noire, une autre blanche et une autre rouge. Comme la nuit était tombée, je ne voulus pas entrer dans la ville et je n'osai pas frapper à la porte de l'ermitage. Je résolus donc de rester jusqu'au

J'attends la troisième lettre, s'écria-t-il. (P. 375, col. 2.)

matin près du tombeau du saint. Plumet et l'Écureuil attachèrent les chevaux à un arbre et se couchèrent sur le gazon. Pour moi, après avoir fait une courte prière, j'entrai sous le dôme. Ses murailles sont de marbre nuancé de différentes couleurs, peint et doré. Le tombeau lui-même, qui est au centre, est recouvert de planches d'ébène incrustées d'or et de pierreries et revêtues d'argent aux angles. Au-dessus de lui sont suspendues trois lampes d'argent. Douze gardiens, entretenus par les aumônes que les fidèles apportent à l'ermitage, veillent et prient autour du tombeau. En me voyant, l'un d'eux m'apporta un tapis de laine et me fit signe de me reposer, car ces gardiens ne parlent pas, ayant fait vœu de silence en dehors de la prière. Je me déchaussai, je fis mes ablutions à un petit bassin de marbre et, ayant récité la fatha et fait une prière, j'appuyai mon front sur le tombeau du martyr, puis j'allai m'étendre sur mon tapis au pied d'un pilastre, pour y passer la nuit.

Vers le milieu de la nuit, je m'éveillai à un bruit d'hommes et de chevaux. J'entendis des voix, des pas, puis, à la lumière des trois lampes d'argent, je vis entrer un homme de haute taille ; un cliquetis d'acier me fit savoir qu'il était armé ; il portait une capote blanche par-dessus ses armes.

Comme il me tournait le dos, je ne le reconnus pas tout d'abord ; mais quand, après qu'il eut fait une prière devant le tombeau du saint, il se retourna de mon côté, et que je vis ses traits nobles et hardis, je me levai vivement, et je courus me jeter dans ses bras. C'était le Roi de Fer, le vaillant et chevaleresque Timour Melek.

Il me reconnut tout de suite et me rendit cordialement mon accolade, après quoi, nous étant donné le salut, il vint s'asseoir à côté de moi, et nous causâmes à voix basse, pour ne pas troubler les prières et la pieuse méditation des gardiens du tombeau.

« J'ai fait ma paix avec Melik le Sabre de la Foi, me dit le Roi de Fer, et je vais trouver l'empereur à Bokhara, où il tient sa cour en ce moment. Et toi-même, quelle heureuse constellation t'amène ici ? »

Je jugeai prudent de ne rien dire à Timour Melek de ma mission, ni de ma mystérieuse rencontre. Je me bornai donc à lui raconter la fable de mon pèlerinage ; il était trop honnête pour ne pas me croire.

« Dieu soit loué ! dit-il. Je suis heureux de ta dévotion, et s'il plaît à Dieu, quand tu m'auras rejoint à Bokhara où il faut que je me rende sans retard, je t'accompagnerai dans tes tournées pieuses. D'ici là, tant que tu visiteras ces tombeaux et ces chapelles de Samarkand, prie pour moi, mon frère Djani ! prie pour moi, car j'ai grand besoin du secours des prières. »

A ces mots il pâlit et ses yeux devinrent tout humides. Le voyant ainsi troublé, l'émotion me saisit moi-même.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux, lui dis-je, quel malheur a pu t'arriver? Aurais-tu subi quelque infortune dans ton voyage? l'éclat de ta réputation serait-il terni?

— Dieu soit loué, reprit vivement Timour Melek, s'il était arrivé quelque chose de ce genre, tu ne me verrais pas ici, car je serais mort. Il vaut mieux mourir avec bon renom que vivre avec mauvais renom. J'ai terrassé Sengoun et culbuté Djamouké ; je me suis acquis l'honneur de la victoire contre les chevaliers les plus fameux ! »

Ce fut à mon tour de pâlir. Dans mon agitation, je ne pus dire qu'un mot à voix basse :

« Djébé ! »

Le Roi de Fer sourit et me serra la main.

« Tu es un fidèle et loyal serviteur de ta bannière et de ton banneret, dit-il. Rassure-toi, frère Djani : les armes de Djébé sont sauves, nous n'avons pas combattu ensemble ! »

Je poussai un soupir de soulagement. Alors, seulement alors, je compris combien j'aimais Djébé, combien j'aimais la bannière, combien j'aimais la patrie mongole.

« Oui, reprit Timour Melek, à Karakoram, devant les grands et tout le peuple, j'ai rompu trois lances avec Sengoun ; à la quatrième, il a vidé les arçons, et n'étaient les devoirs de l'hospitalité dont il s'est noblement acquitté envers moi, je l'eusse tué sur la place. *Mais son sel m'a saisi*[1], et je me suis contenté de l'avoir renversé. A Baldjouna Boulak, devant le Khan Témoudjine, devant Boghordji le Vaillant et Soubeguetaï le Hardi, devant le noble Baïsongar, devant Moukhouli le Sage et devant Djébé...

— Ah ! m'écriai-je, tu les connais donc maintenant !

— Oui ! reprit le Roi de Fer, et je puis te dire que ce sont les plus fiers hommes d'armes de la terre, et que leur empereur est digne de leur commander ! J'ai combattu Djamouké, et nos armes étant rompues, je l'ai arraché de sa selle, je l'ai terrassé et je lui ai fait confesser sa défaite !

— Et Djébé ? lui dis-je en frémissant. Et Djébé ? que disait-il ?

— Djébé, répondit Timour Melek, est le meilleur chevalier de tous. Il m'a dit, en riant comme tu sais : « Roi de Fer, deux hommes comme nous ne doivent se heurter que dans le fracas d'une bataille et à la tête d'une armée. Cette rencontre est trop mince pour nous ! » Djébé avait raison !

— Et le Khan, et Boghordji, et Alak ? demandai-je.

— Le Khan m'a fait grand honneur, me dit Timour Melek, et Boghordji m'a fait présent de son meilleur cheval. Pour Alak, il m'a donné l'accolade, et m'a dit qu'il pensait à toi et attendait ton retour. En revenant moi-même, j'ai trouvé chez les Naïmanes le fils de Tayang Khan, leur roi, qui a nom *Guchlug*. Ce Guchlug est un terrible homme d'armes.

1. Formule asiatique ; elle signifie : j'ai dû me montrer l'ami d'un homme dont j'ai mangé le pain et le sel.

Nous avons lutté et je l'ai blessé bien fort; mais ce païen est un terrible homme !

— Est-il mort? demandai-je.

— Non, répondit le Roi de Fer. Bien que je lui aie fait une profonde blessure, la blessure n'a pas été assez large pour que sa grande âme puisse s'envoler en enfer.

— Ainsi, lui dis-je, ton chagrin ne vient pas du côté de tes armes?

— Non! dit le Roi de Fer en soupirant profondément. Non! En mon absence, il m'est arrivé un malheur que je ne puis te dire, et je vais chercher à le réparer; on m'a enlevé une personne qui m'est chère par-dessus toutes autres, et que je voulais arracher à une dure captivité; c'est pourquoi je te demande de dire la fatha en faveur de l'entreprise que je tente. »

Je soupirai de mon côté, pensant à ma sœur et à la princesse inconnue.

« Moi aussi, dis-je au Roi de Fer, je vais tenter une entreprise, et je te demande de ne pas m'oublier dans tes prières.

— Mes prières ne te feront pas défaut, répondit Timour Melek; et s'il faut en venir aux actes, mon bras et mon sabre sont à ton service. »

Je l'embrassai tendrement.

« Que Dieu te le rende, frère d'armes! m'écriai-je. Et qu'il t'assiste! Il est le puissant sur toutes choses! »

En ce moment l'aube blanchissait. Le Roi de Fer se leva.

« Voici le jour, me dit-il. Il est temps que je parte. Au revoir!

— Avant de partir, lui dis-je, fais-moi savoir du moins quelle est la cause de ton malheur.

— Hélas! me répondit le paladin, je ne le puis. Sache toutefois que je l'attribue à un mien mortel et noir ennemi, un scélérat hérétique qui est la terreur et le fléau de bien des pays!

— Quel est ce misérable? m'écriai-je. Dis-moi son nom, afin que je combatte cet ennemi de Dieu partout où je le trouverai.

— Son nom, répondit Timour Melek, nul ne le sait, pas même les sectateurs de ce damné. Tu viens de loin, tu es un nomade, et tu ignores les choses de ce pays. Sache donc qu'il y a cent cinquante ans, un maudit du nom de Haçan fonda une secte vouée aux flammes de l'enfer. Il avait pour but le meurtre des hommes nobles et vertueux de tous pays, et ses sectateurs, les infâmes Haçanis, n'obéirent que trop bien à ses sanglants préceptes. Ce Haçan établit sur le mont Alamout, en Khoraçan, un château tellement fort, que les démons eux-mêmes ne pourraient le prendre. Par la protection de Satan et des diables, il établit dans différents pays, et notamment en Syrie, huit autres châteaux pareils, où demeurent ses affidés et ses huit chefs principaux. Depuis la mort de Haçan le maudit, ses successeurs ont continué son œuvre ténébreuse. On les appelle les *Cheikhs El Djebel*, c'est-à-dire en arabe, les Vieux ou les Seigneurs de la Montagne, et nul ne les a jamais vus que leurs propres affidés. Ayant saisi, avant mon départ pour la Mongolie, deux sectaires du Vieux de la Montagne qui est au mont Alamout, je fis périr ces scélérats. Le Vieux de la Montagne me fit savoir, par un billet que je trouvai une nuit au chevet de mon lit, qu'il se vengerait de moi.

» Je brave sa vengeance, mais c'est à lui que j'attribue le malheur qui m'a frappé. Désormais je marche entouré d'ennemis invisibles; partout des poignards sont tirés contre moi. Mais je les défie! Oui, je les défie! »

Timour Melek ne terminait pas encore, qu'une pierre lancée du dehors vint tomber à nos pieds. Je la ramassai vivement.

Un papier était roulé autour. Je le déroulai et je lus :

« A Timour Melek, le Vieux de la Montagne, salut. Quand je t'écrirai ma troisième lettre, elle t'arrivera sur la lame d'un poignard, et je te la ferai clouer au cœur. »

Je remis la lettre au paladin et je la lui tendis en frémissant. Le paladin lut à demi-voix.

« C'est la deuxième lettre, dit-il tranquillement. »

Il fit trois pas hors de l'enceinte, dans la brume du matin, et cria d'une voix assurée :

« J'attends la troisième lettre! »

Je courus à lui, en portant la main à la garde de mon sabre.

Mais aucun meurtrier n'était là. Je ne vis que nos chevaux et nos gens, et Plumet et l'Écureuil qui se levaient en bâillant, en se frottant les yeux et en s'étirant.

« Adieu, me dit le Roi de Fer, au revoir; que Dieu t'assiste! »

A ces mots, il monta à cheval.

« Adieu, lui répondis-je, adieu, paladin, que Dieu te conduise. Je suis à toi, à la vie, à la mort! »

Le chevalier me fit un signe et partit au galop, suivi de ses gens.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES COLOSSES DE LA VALLÉE HEUREUSE

A GWALIOR

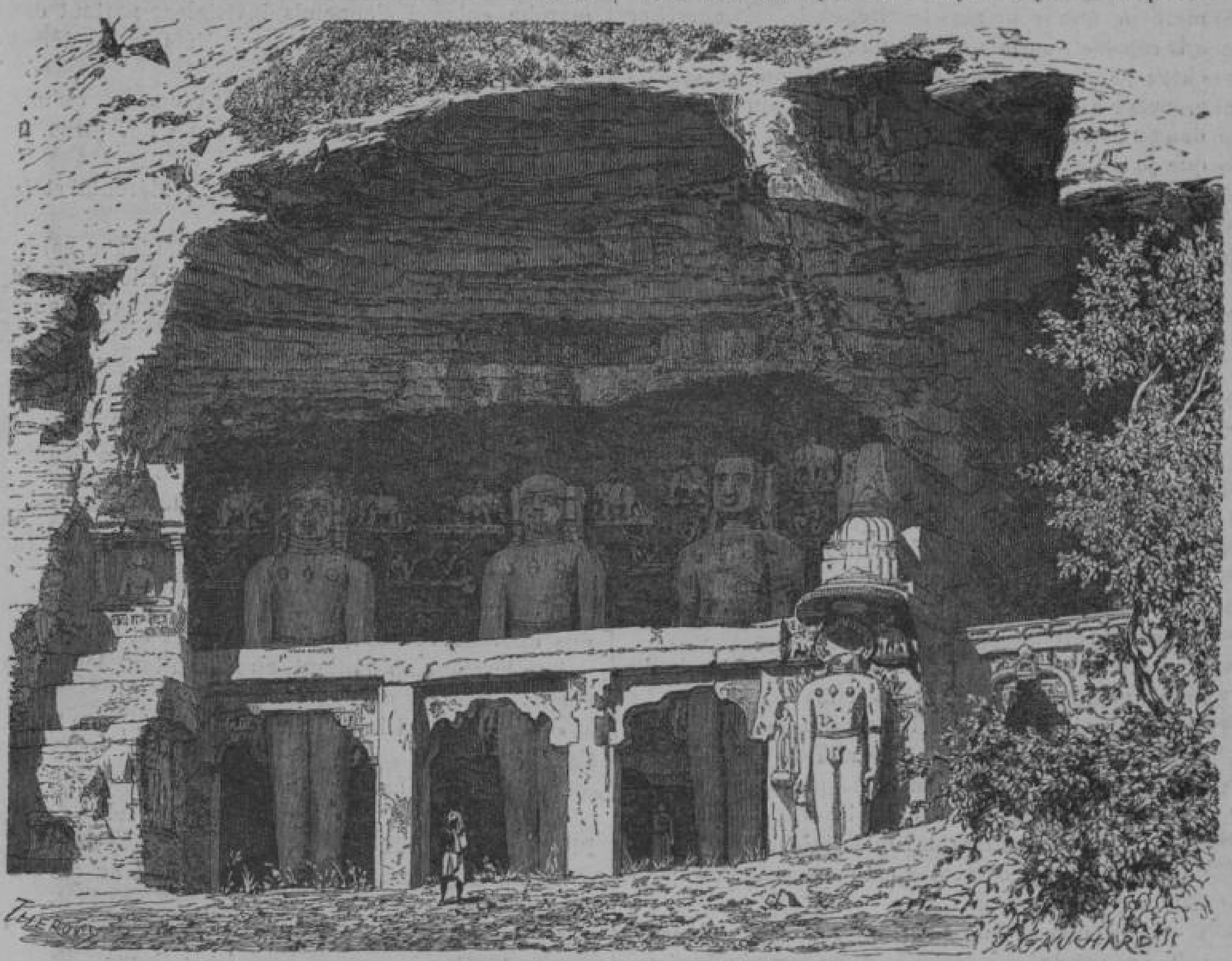
L'antique cité de Gwalior est assise au sommet d'un roc escarpé, isolé de la chaîne, et d'une hauteur de 120 mètres sur une longueur de 4 kilomètres.

Le rocher est un bloc de basalte, à cape de grès, placé, comme une sentinelle avancée, à l'entrée d'une vallée dont les crêtes le surplombent. Au-dessus des talus qui forment sa base se dressent des falaises à pic, véritables remparts naturels sur lesquels viennent s'asseoir les fortifications de la ville, couronnant toutes les sinuosités de la crête. Ces fortifications forment une ligne de 8 kilomètres, autour d'un plateau de 2900 mètres de long.

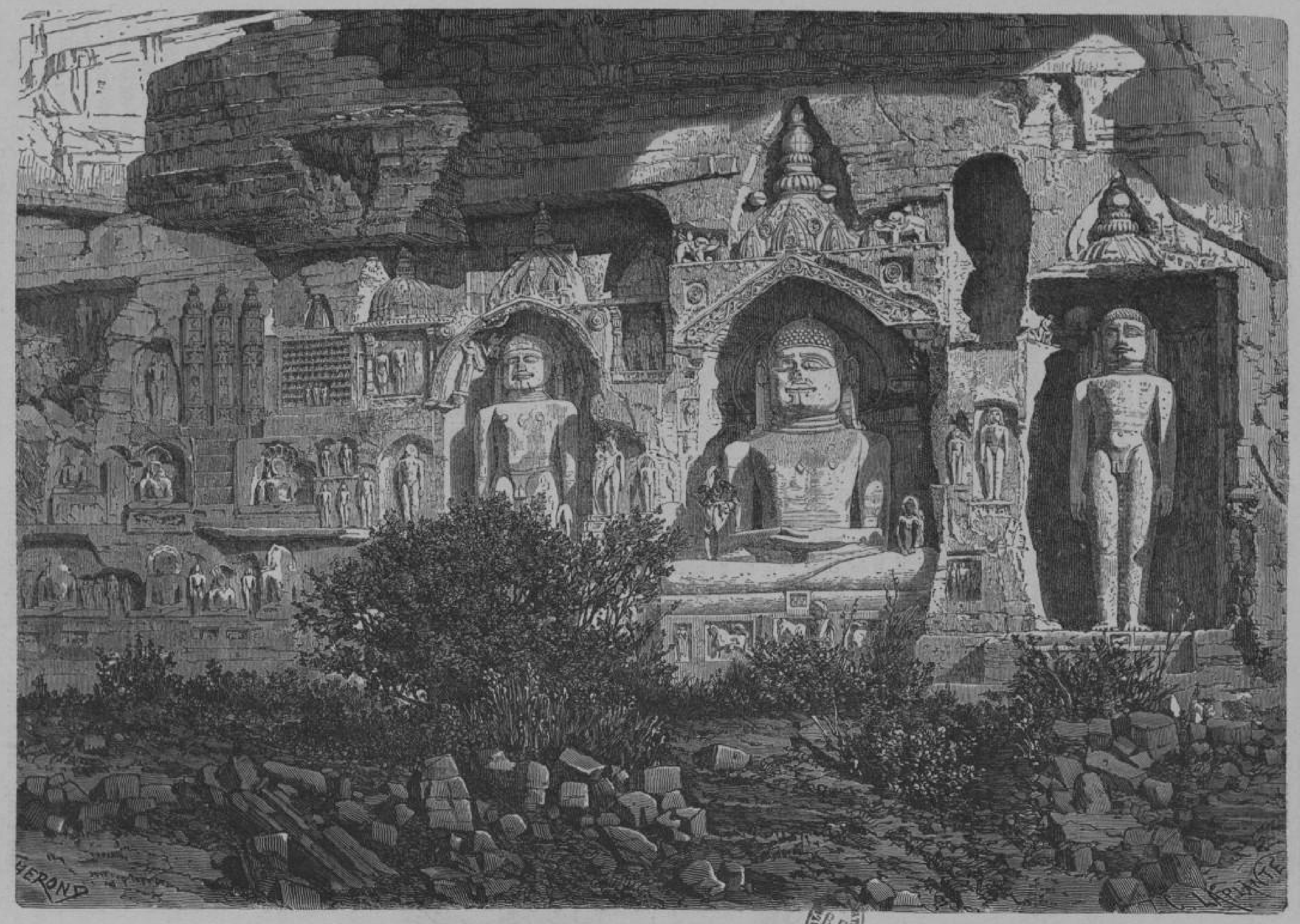
Les nombreux siéges qu'a subis la vieille ville en ont peu à peu chassé les habitants ; aujourd'hui les murailles n'entourent qu'un monceau de décombres, au-dessus desquels se dressent fièrement quelques-uns des plus nobles monuments de l'Inde, miraculeusement échappés à tant de désastres.

Presque au centre du plateau, et sur sa face occidentale, la muraille de rocher a été fendue en deux par une convulsion du sol, qui a laissé une gorge étroite et profonde, resserrée entre deux précipices à pic. Cette gorge est appelée par les Indiens l'Ourwhaï ; c'est à elle que la montagne est redevable de son antique célébrité.

Cette sombre vallée, où le soleil ne luit que quelques instants, arrêté par les effrayantes parois de pierre qui la surplombent, a dû séduire les mystiques philosophes gymnosophistes ; ils y trouvèrent, en outre, des sources nombreuses, entretenant une fraîcheur permanente et développant dans ces bas-fonds une végétation anormale pour la contrée. L'Ourwhaï devint le principal théâtre de leurs mystères ; et les colossales idoles des Tirthankars vinrent se ranger le long de la vallée. Il serait difficile de trouver, même dans l'Inde, un site plus merveilleusement adapté par la nature pour servir de temple à une des religions primitives de l'homme. Aujourd'hui encore, lorsqu'on pénètre dans ce ravin (que les Anglais ont étrangement baptisé la Vallée Heureuse), on est



La caverne des Tirthankars. (P. 378, col. 1.)



Le colosse d'Adinath, dans la Vallée Heureuse. (P. 378, col. 1.)

frappé par l'aspect grandiose et mystérieux de ce temple naturel. Un air froid et humide vous enveloppe, et à travers les branches entrelacées de lianes, on voit se dresser dans l'ombre de gigantesques figures, aux yeux rougis, aux faces de sphinx. Quelles devaient être les terreurs du néophyte conduit pour la première fois dans cet effrayant sanctuaire, contemplant avec un pieux effroi ces immenses autels, ces idoles, ces cavernes d'où jaillissaient d'étranges lumières, alors que l'Européen lui-même ne peut s'empêcher de tressaillir, en pénétrant dans cette mystérieuse vallée!

Les rochers forment de chaque côté du ravin une muraille perpendiculaire d'une trentaine de mètres, reposant sur le talus fortement incliné qui couvre le fond. La muraille gauche est couverte, sur une longueur de cinq cents pas, de statues taillées dans le roc même; ces statues représentent tous les Tirthankars jaïnas; elles sont en nombre considérable et de dimensions variées, depuis l'idole d'un pied de hauteur jusqu'au colosse de 20 mètres. Les Tirthankars sont représentés debout, les bras pendants, ou assis, les jambes croisées, dans la posture habituelle aux Bouddhas. Le corps est entièrement nu, les formes sont roides et disproportionnées; la face rappelle celle des sphinx de l'Egypte: des yeux énormes, des lèvres épaisses et le lobe des oreilles tombant jusque sur les épaules; une mitre ronde, ornée de petites boules, couvre la tête. Quelques voyageurs ont cru voir dans cette coiffure les boucles de laine qui caractérisent la chevelure des nègres, et ils en ont déduit que le type de l'idole était africain. Chaque statue est placée sur un autel portant le *sanchun* ou signe distinctif du Tirthankar, et abritée par une niche sculptée surmontée d'un dais.

Un des groupes principaux est celui du Tirthankar Adinath, le fondateur fabuleux de la religion jaïna. Un peu plus loin se dresse la statue de Parvasnath; elle est dans une niche profonde, et ne mesure pas moins de 20 mètres de hauteur. Le rocher contient aussi quelques petites chambres carrées, qui devaient servir de résidence aux prêtres; l'une d'elles renferme un très-joli modèle de temple, taillé dans un seul bloc de grès.

La muraille de droite est plus pauvre en sculptures; on y remarque cependant quelques groupes intéressants. Le plus important est la caverne des Tirthankars; c'est une chambre précédée de quelques arceaux, et contenant trois colosses de 8 mètres de haut; la façade de la caverne s'est écroulée, et les débris en rendent l'accès difficile.

On n'a point trouvé d'inscription précisant l'époque où furent taillées ces statues; Prinseps y a découvert cependant le nom d'un roi Tarapani ou Taranama, qui régnait au troisième siècle de notre ère. Il est probable que les excavations de l'Ourwhaï s'étendent sur une période de plusieurs siècles, de quelque temps avant notre ère jusqu'au neuvième siècle.

Sortant de la forteresse et contournant le rocher, on trouve, sur la face sud-est de la montagne, un autre groupe important de sculptures jaïnas. L'escarpement du rocher a été taillé sur une longueur de deux cents pas, de manière à former une muraille unie; c'est dans la base de cette muraille que s'étendent les excavations, le long d'une petite terrasse reposant sur le talus de la colline. Le premier groupe, à gauche, comprend neuf colossales statues de Tirthankars, de 10 mètres de hauteur, placées dans une niche précédée d'un mur percé de portes qui cachent la moitié des statues; les têtes des statues ont été brisées par les Musulmans. De là on passe dans une petite chambre renfermant quelques jolis bas-reliefs et un Tirthankar accroupi; une porte intérieure donne sur un étang s'enfonçant dans les profondeurs de la montagne. En suivant le trottoir de pierre qui entoure l'étang, on atteint une chambre de plus grande dimension, que remplit presque une statue d'Adinath de 12 mètres; l'idole est entourée de riches ornements sculptés; et le coussin sur lequel elle est assise porte une longue inscription; une fenêtre à pilastres, percée au sommet de la façade, laisse tomber sur la face de l'idole un flot de lumière. A côté de cette chambre s'étend une longue niche où s'alignent neuf colosses de Tirthankars debout; au-dessus de chaque statue s'avance un dais en pierre, très-richement sculpté. A partir de là, la montagne ne renferme pas moins de douze chambres, contenant chacune une ou plusieurs statues colossales. La plupart de celles-ci ont de 8 à 10 mètres de hauteur; j'en ai mesuré une dont la figure n'avait pas moins de 2 mètres de longueur.

Quelques-unes de ces statues ont la tête entourée d'une auréole de serpents. D'autres portent, au sommet de la mitre, le *Kalpa Vrich* ou Arbre de la science, qui forme plusieurs branches, et mérite d'attirer l'attention, à cause de son analogie avec le symbole mystique des bouddhistes.

Les excavations du sud-est de Gwalior sont encore plus curieuses que celles de l'Ourwhaï; mais elles sont très-peu connues, même des habitants. A en juger par leur aspect, on leur donnerait à peine quelques siècles d'existence, tant la pierre et même les peintures sont bien conservées. Cette conservation est due à leur situation entièrement à l'abri des pluies et des grands vents; en outre, ici chaque statue, au lieu d'être simplement sculptée sur la face du rocher, est placée au fond d'une chambre qui l'abrite de toute intempérie. Il est probable cependant que leur origine ne remonte pas au delà du sixième siècle; quelques-unes datent seulement du onzième et du douzième siècle.

LOUIS ROUSSELET.

LES TRAVAILLEURS NOCTURNES

LÉGENDE BRETONNE

Sur son établi était assis un pauvre tailleur, dans le bourg de Concarneau, en Bretagne. Contre l'habitude de ses pareils, il travaillait au logis et ne voyageait pas de village en village, de ferme en ferme, raccommodant les vieux habits, taillant et coupant les habits neufs, racontant en même temps les nouvelles et les commérages, négociant les marchés et les mariages. Alain Éliant avait eu du malheur : quand il était jeune et qu'il grandissait encore, avant qu'il eût de la barbe au menton, il s'était cassé une jambe, et le rebouteur la lui avait remise de travers; il boitait tout bas et ne pouvait marcher, sinon pour aller le dimanche à l'église. Il ne saurait même comment envoyer l'ouvrage achevé chez ses pratiques, si le pauvre tailleur n'avait eu le bonheur de rencontrer une orpheline plus délaissée et plus abandonnée que lui. La petite Tina était chez son oncle, le riche fermier d'Huelgoat; elle n'avait plus ni père ni mère; en mourant, tous les deux la lui avaient recommandée; il avait promis d'être bon pour elle, mais la pauvre enfant gardait les porcs sur la lande et couchait la nuit dans leur étable; elle n'avait pas tous les jours du pain noir à manger; le tailleur avait pris pitié d'elle et lui avait demandé de prendre pitié de lui. Dans ses rêves de jeune fille, Tina n'avait jamais songé à épouser un tailleur. « Il en faut neuf pour faire un homme, » dit-on en Bretagne, et bien souvent ils ne se marient pas, continuant à mener jusqu'à la vieillesse leur vie errante. Mais Tina était malheureuse, elle avait lu dans les yeux d'Alain la bonté et la patience, elle lui donna sa main sans hésiter, et quand tous les deux eurent été devant le prêtre, malgré la colère de son oncle, la jeune épousée suivit volontiers son mari dans la pauvre maison qu'il possédait au coin des trois routes qui se croisaient à l'entrée du bourg. Alors commença une vie de travail et de privations, une vie laborieuse et rude. Le tailleur avait toujours suffi sans peine à ses besoins, il était sobre et son appétit n'était pas grand; mais Tina avait souffert des épreuves de sa vie passée, elle était souvent malade et son mari aurait voulu la nourrir plus délicatement qu'il n'avait lui-même accoutumé de vivre. Deux petits enfants avaient passé l'un après l'autre dans la froide maison du coin des routes; ils avaient ouvert les yeux à ce monde de misères et les avaient bientôt refermés pour contempler en paix le soleil éternel. Tina ne pouvait se consoler de leur perte. Alain avait cru en l'amenant à son logis qu'elle ne pouvait maigrir et pâlir davantage, il avait espéré voir les couleurs renaître sur ses joues et l'embonpoint de la jeunesse ranimer ses membres effilés; mais il lui semblait, en la contemplant quatre ans après son mariage, comme elle cousait à côté de lui, qu'elle n'était plus que l'ombre de la petite Tina qu'il avait rencontrée naguère dans la lande auprès de la ferme de Huelgoat, les pieds nus et les cheveux au vent, pleurant parce que ses porcs s'étaient sauvés et qu'elle ne pouvait les ramener. Tina cependant tirait son aiguille sans relâche, elle leva sur son mari des yeux confiants et doux; toutes les difficultés de leur existence n'avaient pas détruit dans l'âme de la petite Bretonne sa profonde reconnaissance envers l'homme qui avait alourdi son fardeau sur la terre dans l'espoir de la décharger du sien. « Voilà les braies de Peronick achevées, dit-elle; si tu as fini le gilet, je porterai le paquet à la ferme des Finneglas, car c'est demain qu'il part pour s'en aller aux fêtes des noces de son frère. — Que Dieu et monseigneur saint Michel veuillent faire qu'on te donne un peu d'ouvrage par le chemin! dit le tailleur en jetant à sa femme le gilet de drap brodé auquel il cousait le dernier bouton d'argent; car nous n'avons plus un point à coudre, ni un sou à gagner. Tu rapporteras sans doute du blé noir et de la farine, car les gens des Finneglas payent toujours comptant. — Avec du blé noir dans le coffre et de la farine dans la huche nous irons encore quelques jours, mon homme; » et Tina se penchait pour embrasser son mari; « Il ne faut jamais désespérer de la miséricorde du bon Dieu. Ne m'a-t-il pas tirée d'auprès des porcs où j'étais comme l'enfant prodigue, à ce que m'a raconté M. le recteur quand j'ai été à confesse avant notre mariage? » Alain n'avait pas le courage de refuser les caresses de sa femme, mais il secouait la tête d'un air sombre : il commençait à douter dans son cœur des bontés de Dieu.

Tina avait porté les habits de Peronick à la ferme des Finneglas, où on lui avait donné à boire un verre de lait; elle avait mangé un morceau de pain; elle revenait courbée sous le poids d'un sac de farine: la fermière avait largement payé sa dette. Lorsque Tina, soulevant le fardeau d'une main, avait regardé la brave femme avec étonnement, celle-ci avait ri avec un peu d'embarras : « J'ai mis là-dedans la part de Dieu et de monseigneur saint Michel avec la vôtre, » avait-elle dit. Tina devait revenir le lendemain matin chercher une veste de drap blanc à broder pour le fils aîné de la ferme : « Les jeunes gens aiment à se faire braves, » avait dit la mère d'un air significatif, et Tina marchant lentement sous son fardeau, à travers la lande, se demandait si Konan allait se marier. Elle approchait cependant de la maison du coin des routes; une lueur inattendue frappa ses regards. Il faisait déjà sombre; Alain avait allumé les deux chandelles : avait-il reçu de l'ouvrage? Le bonheur avec l'activité l'attendait-il au seuil de cette demeure qu'elle avait quittée, deux heures auparavant, le cœur si triste malgré son courage et sa confiance en Dieu? Tina pressa le pas.

Alain était assis sur son établi; une planche sur

ses genoux, il taillait une veste ; un amas de beau drap était à ses pieds, il avait l'air joyeux et affairé et, sans relever la tête lorsqu'il entendit le pas de sa femme, il s'écria : « Vite, Tina, mets la farine dans la huche et viens coudre ce que j'ai déjà coupé ; les gens du manoir ont besoin d'habits de deuil, car la dame de Belen est morte en lointain pays et elle était la belle-mère du seigneur d'ici. » Tina avait posé son sac, elle s'était arrêtée au milieu de la chambre, stupéfaite d'étonnement. « Et pourquoi n'ont-ils pas fait venir comme de coutume le grand tailleur de la ville? demandait-elle, commençant cependant à coudre. — Dieu, sais-je? s'écria Alain, je n'ai pas fait de question ; c'est seulement pour les serviteurs que nous avons à travailler. » Tina poussa un soupir de satisfaction. Elle n'eût pas osé s'engager aux riches habits du seigneur ; le drap noir des serviteurs, tout fin qu'il était, ne l'effrayait pas si fort. Les deux aiguilles volaient en silence, la nuit s'avançait, le tailleur et sa femme épuisés par la fatigue et par leurs longues privations s'endormaient en cousant; Tina se leva enfin. « Il est minuit, dit-elle, j'ai entendu sonner l'horloge de l'église ; si nous ne dormons à cette heure où les korigans, les poulpikans et les follets courent la lande, nous aurons demain les membres sans force pour continuer le travail. » Le tailleur ronflait déjà, la tête sur les habits qu'il avait coupés d'avance. Tina eut grand'peine à le réveiller pour réciter les prières avant de se coucher.

Le mari et la femme avaient dormi quelques heures du lourd sommeil de la fatigue. Tina se levait à la lueur naissante du jour d'automne, elle recula de surprise en s'approchant de l'établi ; les plis épais du drap noir avaient disparu ; pas un fragment, pas un morceau d'étoffe ne déparait l'ordre de la petite chambre. La ménagère était trop lasse la veille pour balayer le pavé, des mains invisibles l'avaient remplacée dans sa tâche ; elles avaient fait plus encore : une pile de vestes, de gilets et de braies s'élevaient sur la longue table du tailleur ; le cri d'étonnement que poussa Tina réveilla son mari ; il sauta à bas du lit. « Que dis-tu? » s'écriait-il. Il s'arrêta saisi d'épouvante : l'ouvrage était fait, tout l'ouvrage apporté la veille, l'ouvrage de trois jours de labeur assidu! Quelle était la puissance secourable qui avait eu pitié du pauvre tailleur et de sa femme?

Comme Alain examinait encore les coutures des ouvriers nocturnes, la fermière des Finneglas frappait à la porte ; son fils était pressé d'avoir sa veste, dit-elle, et elle avait apporté le drap pour hâter les affaires. Le tailleur pressa vivement le bras de sa femme : dans sa naïve franchise, Tina allait raconter la bonne chance qui leur permettait de se mettre sur-le-champ à l'œuvre pour Konan ; il laissa admirer les beaux habits des serviteurs du manoir, et promit la veste pour le lendemain. Sa femme allait se récrier ; pour la première fois depuis quatre ans, le tailleur prit un ton d'autorité qui lui imposa silence. La fermière, enchantée de l'empressement d'Alain, promit de lui faire faire les braies[1] et le gilet de noces de son fils.

« Tu allais trahir un secret qui fera peut-être notre fortune, dit Allain à Tina qui revenait tout essoufflée après avoir escorté la fermière des Finneglas ; les hommes noirs ne reviennent plus quand on a parlé de leurs services. » Elle le regardait avec une stupéfaction croissante. « Crois-tu, demanda-t-elle en hésitant, que ce soient eux qui..? — Bien sûr, ils sont presque toujours disposés à venir en aide aux bons chrétiens..... — Ainsi, nous ne risquerons pas notre salut en acceptant leurs services?.... » Le tailleur haussa les épaules. « Ils sont créatures de Dieu comme nous..., dit-il hardiment. — Ils n'ont pas reçu l'eau du baptême! s'écria vivement Tina. — Ce n'est pas leur faute, » dit son mari d'un ton qui mettait fin à la discussion. Il était occupé à tailler la veste de Konan et à tracer sur les côtés les beaux dessins qui devaient parer le jeune paysan de Concarneau aux yeux de sa lointaine amoureuse. Alain eut grand peine à faire coucher sa femme, elle voulait veiller pour guetter les bienfaisants travailleurs. « Tu les effrayerais et ils ne reviendraient plus, » dit son mari, et il eut soin de fermer lui-même la porte qui séparait le lit de bois de la petite cuisine. La curiosité de Tina ne connaissait plus de bornes.

Elle dormit cependant, et le lendemain matin, au petit jour, la veste de Konan était faite et brodée ; jamais les couleurs n'avaient été plus vives, jamais elles ne s'étaient détachées avec plus d'éclat dans un mélange plus harmonieux sur les teintes mates du beau drap blanc. Tina contemplait l'ouvrage mystérieux, les mains jointes ; elle murmurait à voix basse : « Je les verrai, dussé-je en mourir! » Alain était déjà sorti pour rapporter les habits au manoir..

Lorsqu'il revint, il rapportait de nouvelles commandes ; les travailleurs invisibles avaient légèrement modifié la forme des patrons coupés par le pauvre tailleur du village ; tous les serviteurs étaient enchantés de leurs vêtements neufs, et le seigneur avait donné l'ordre qu'on confiât désormais à Alain les habits de messieurs ses enfants. C'était sur de la soie et du velours que s'escrimaient les ciseaux de l'heureux ouvrier; mais lorsque le soir vint et que Tina fut couchée, la porte de son lit se referma sur elle comme la veille ; le tailleur avait acheté un cadenas.

Les mois s'écoulaient ; une aisance inconnue s'était établie dans le ménage : Tina portait une jupe et une casaque neuves ; Alain avait un costume de beau drap brun, et tous ses boutons étaient d'argent ciselé ; une vache paissait sur la lande devant la cabane au coin des trois routes, et Tina rougissait de bonheur en pensant que si Dieu lui donnait encore un enfant, il ne pâtirait pas comme les autres de froid et de misère. Les petits ouvriers mystérieux ne pouvaient pas toujours achever le travail que leur

préparait Alain ; les voisins et les rivaux s'étonnaient de la prospérité du tailleur et de sa femme. « Eux qui buvaient de l'eau d'amertume et qui mangeaient du pain d'angoisse pas plus tard que l'an passé, les voilà riches et heureux, disait-on, et Tina a des joues fraîches comme si elle avait seize ans. » « A seize ans je gardais les porcs et je mourais de faim! » disait Tina en riant lorsqu'on lui faisait compliment. Tous les paysans des environs donnaient leurs habits neufs à faire chez Alain Éliant, le tailleur de Concarneau.

Depuis deux jours Tina était dans son lit, heureuse et fière, un petit garçon dans les bras. Son mari s'était endormi par terre, épuisé de fatigue autant que de bonheur. La lueur du feu éclairait seule la chambre, mais Alain avait oublié de fermer la porte du lit. En se réveillant, Tina aperçut par une fente la flamme rouge qui jouait sur les planches inégales de l'établi, sur les piles de drap entassées à côté des vêtements taillés et en face de l'ouvrage préparé, tirant leur aiguille avec une vivacité merveilleuse, deux petits hommes noirs, complétement nus, hauts tout au plus comme un enfant d'un an, et si complétement absorbés par leur travail, qu'ils ne relevaient même pas la tête. Parfois l'un d'eux se laissait glisser de l'établi, s'accrochant comme un singe aux ais qui le soutenaient; il courait à la cheminée, prenait un des fers de tailleur qui chauffaient devant l'âtre et s'en servait avec adresse pour aplanir toutes les coutures du drap, puis il remontait à sa place et reprenait son ouvrage en silence. Au premier chant du coq, tous deux disparurent; le travail était achevé; Tina contemplait encore le lieu où elle les avait vus assis.



Tina contemplait l'ouvrage. (P. 380, col. 2.)

Elle garda son secret tant qu'elle fut encore faible et souffrante, mais lorsqu'elle eut repris ses habitudes de ménagère, lorsqu'elle vit son enfant rire et grandir dans son berceau et la fortune de la maison devenir chaque jour plus prospère, elle dit à son mari : « J'ai vu une nuit les petits hommes noirs quand Léonnik n'avait encore vu lever le jour qu'une seule fois. » Il la regarda avec étonnement.

— Tu les as vus et ils sont revenus, dit-il enfin lentement. « Je n'en ai parlé qu'à l'enfant fraîchement baptisé, s'écria-t-elle; mais je te dirai une chose : ils sont nus et voici un an et plus qu'ils travaillent pour nous. L'hiver vient, ils ont froid : taille-leur à chacun un petit habit, nous le ferons nous-mêmes et nous le mettrons à leur place, sans leur donner cette fois d'autre ouvrage. » Le mari hésitait, mais la taille de ses bienfaiteurs le décida : il ne fallait pas beaucoup de drap pour les habiller.

Le lendemain, le tailleur et sa femme guettaient

tous les deux par la fente du vieux lit; au coup de minuit les deux petits visiteurs parurent. La porte ne s'était pas ouverte; ils s'approchèrent d'abord du feu pour placer leurs fers à repasser, ils chauffèrent leurs petits pieds poilus et leurs petites mains aux ongles aigus, puis ils sautèrent sur la table pour se mettre à l'œuvre. Rien n'était taillé, les piles de drap, de toile et de cotonnade étaient intactes à côté des ciseaux; mais devant les petits travailleurs s'étalait un costume complet, veste, gilet et braies, chemise, chausses et petits souliers. Les nains tournaient et retournaient les habits avec étonnement, enfin, riant aigrement et comme en hésitant, ils enfilèrent les chausses et les souliers et dansèrent ainsi un moment sans s'aventurer davantage. Les braies vinrent ensuite, puis la chemise, le gilet, la veste : alors la joie des petits hommes noirs ne connut plus de bornes, ils couraient par la chambre comme des fous, se saluant réciproquement et s'embrassant en criant. Tina se bouchait les oreilles dans son coin, tant leur voix était discordante. Alain avait bien de la peine à s'empêcher de rire aussi.

La nuit était bien avancée; le tailleur et sa femme s'attendaient à voir disparaître leurs petits visiteurs, mais tous deux s'élancèrent à la fois vers la table, y grimpèrent en un clin d'œil et coururent aux piles d'étoffes. Ils avaient pris les grands ciseaux et les maniaient si adroitement dans leurs griffes que le tailleur se reprochait d'avoir pris la peine de tailler jusqu'alors les habits. Alain était inquiet cependant, car à travers la petite fente il voyait que les nains s'attaquaient exclusivement au drap le plus blanc, au lin le plus fin; les vêtements qu'ils taillaient étaient petits. Tina commençait à comprendre. « Ils travaillent pour Léonnik », dit-elle tout bas. Au même instant le coq chantait; les ouvriers mystérieux coupaient leur dernier fil; sur l'établi, à la place où reposaient naguère les vêtements que leur avaient faits le tailleur et sa femme, on voyait une pile de petites chemises, de fines jupes, de bonnets piqués, et tout en haut, comme une espérance et une promesse, les braies et la veste brodée d'un petit garçon de trois ou quatre ans. Les nains avaient disparu.

Alain et Tina ne revirent jamais leurs mystérieux bienfaiteurs. « Ils avaient froid et ils travaillaient sans cesse à se faire des habits, disait le tailleur; du moment que nous les avons vêtus, ils se sont tenus pour contents. » Tina soupirait. « Je voudrais les revoir pour leur montrer Léonnik, disait-elle, mais ils nous savent heureux et ont porté ailleurs le secours. » La misère et la maladie ne pénétraient plus dans la maison du coin des routes; le tailleur avait pris des ouvriers. Il criait souvent après eux, et se lamentait de l'absence des nains lorsqu'il se trouvait seul avec sa femme en présence de l'ouvrage qu'il fallait rendre à jour dit. « Si les petits hommes noirs nous voulaient seulement aider! » disait-il; mais Tina riait en disant : « Quand Léonnik et la petite Hélène seront grands, ils nous aideront mieux que tous les nains. » Son mari hochait la tête, mais il regardait tendrement les enfants endormis.

Mme DE WITT.

CHRIST'S HOSPITAL[1]

Le *governor* de L... (c'est le titre conféré aux personnes qui ont acheté par le don de 400 livres sterling le choix de faire admettre, sous leur responsabilité, un enfant à Christ's Hospital), logeait chez le père de son pupille. On le savait à l'école, et L. était toujours ménagé par la tyrannie capricieuse de nos maîtres. Jamais on ne l'a enlevé tout frissonnant et tout somnolent de son lit, par une nuit glaciale, pour le contraindre à recevoir pieds nus, en chemise et accompagné de six autres victimes, une distribution de coups de lanière. Cet acte de brutalité se renouvelait chaque fois que l'on causait au dortoir après le couvre-feu; nos surveillants trouvaient plaisant de rendre responsable de ce délit les plus jeunes de la bande, ceux qui précisément n'avaient ni le courage, ni le pouvoir d'enfreindre jamais la règle. A-t-on jamais interdit à L. sous peine des plus terribles punitions d'approcher du feu ses membres endoloris et presque perclus? Lui a-t-on refusé l'aumône de quelques gouttes d'eau lorsque, suffoqué par l'atmosphère épaisse de nos dortoirs, il s'agitait sur son étroite couchette, en proie à une fiévreuse insomnie?

L. a-t-il oublié la froide audace des *Muses*, prélevant sous nos yeux, pour leur usage personnel, la meilleure portion des aliments déjà si prudemment mesurés à notre intention par nos discrètes matrones? Ceci se passait journellement dans ce *Hall* grandiose que le célèbre Turrio[2], affirme L., devenu connaisseur, a orné de ses propres mains; mais j'avoue que l'aspect des personnages gras et florissants en peinture qui planaient sur nos têtes ne suffisait point pour réconforter les élèves affamés qui assistaient impuissants au pillage de leurs tables par les harpies et qui, à l'instar des Troyens dans le palais de Didon, étaient réduits : *A dévorer des yeux de vaines représentations.*

Nous nous aperçûmes cependant avec stupeur qu'un des nôtres accomplissait le tour de force de recueillir après nos repas quelques bribes dans nos plats déjà deux fois ravagés. Il déposait avec soin ses provisions sur un banc placé au chevet de son lit, et, mystère effrayant, ces reliefs disparaissaient

1. Suite. — Voy. page 362.
2. Turrio, peintre napolitain, né à Lecce, en 1639.

quoique leur possesseur ne les mangeât point! Notre imagination surexitée se livra aux suppositions les plus folles et les plus malveillantes. Plusieurs pensèrent qu'il les engloutissait, selon l'usage des goules, dans l'ombre et le silence de la nuit; mais, malgré une surveillance sévère, on ne put acquérir la preuve d'aussi ténébreuses pratiques. D'autres plus avisés se rappelèrent qu'il sortait quelquefois de l'école en tenant à la main un mouchoir à carreaux bleus qui contenait quelque chose. Nous sentîmes que nous étions sur la voie, et, après mûres délibérations, nous décidâmes que notre camarade avait la bassesse de vendre nos restes aux mendiants qui hantaient notre quartier. Vu l'apparence robuste de l'accusé, il n'eût pas été prudent de lui infliger un châtiment corporel; nous nous contentâmes de le mettre en quarantaine et de l'accabler de ces marques de mépris plus douloureuses mille fois pour certaines natures que les coups de discipline les plus rudement appliqués. L'excommunié supporta tout en silence et persévéra dans son étrange conduite. Outrés d'indignation, nous le fîmes suivre à l'époque de ses excursions secrètes. Nos espions entrèrent sur ses pas dans une de ces grandes maisons délabrées, telles qu'il en existe encore dans Chancery-Lane, sorte d'hôtellerie sordide ouverte à des indigents d'espèces variées; nos chargés de pouvoirs se glissèrent dans l'escalier, montèrent quatre étages et revinrent triomphants après avoir vu l'inculpé frapper à une porte déjetée et remettre à une vieille femme misérablement vêtue le contenu du mouchoir bleu. Le crime était effrayant, nous dressâmes une accusation formelle et nous requîmes l'autorité de sévir sans délai. Notre *steward*[1], le sagace et bienveillant M. Hawthoney, eut heureusement la sage pensée de contrôler notre instruction avant de prononcer la sentence par nous exigée, et grâce à ses patientes et perspicaces recherches, les recéleurs ou les impudents acheteurs de nos dépouilles se changèrent en d'honnêtes infirmes, parents de notre camarade et qui devaient au dévouement de celui qui les nourrissait aux dépens de sa bonne renommée, d'avoir été préservés de la nécessité dégradante de mendier leur pain. Je suis heureux de déclarer que nos governors remplirent leur devoir en cette circonstance mémorable. Ils firent présent à notre victime d'une médaille d'or frappée en souvenir de sa piété filiale et ils votèrent un secours décent pour ses parents. A l'issue de la cérémonie de la remise de la médaille, notre steward crut devoir prononcer une homélie sur le danger des jugements téméraires, qui, j'aime à le penser, n'a pas été perdue pour son auditoire. Je crois voir encore l'infortuné que nous avions tant calomnié. Il était grand, lourd, gauche et son regard avait une expression étrange et désagréable. La dernière fois que je l'ai rencontré dans les rues de Londres, un panier de boulanger était suspendu à son bras. On m'a dit que le pauvre être avait pris moins de soin de lui que de ses parents.

J'avais sept ans, j'étais doux, timide, rêveur, lorsque je revêtis l'habit bleu, et l'on m'initia à la vie nouvelle qui m'inspirait de si vives terreurs en amenant devant moi un écolier chargé de chaînes. Tout ce que j'avais appréhendé de plus horrible se trouvait ainsi réalisé. On me dit que le criminel avait tenté de s'enfuir, et l'on me fit inspecter, par mesure préventive, la prison où il devait être plongé en cas de récidive. Ces cachots, — il y en avait plusieurs, — étaient des cellules construites sur le modèle des cabanons de Bedlam; l'air et le jour n'y pénétraient qu'obliquement, par une fente pratiquée dans le toit. Une botte de paille, — on lui substitua plus tard un matelas, — et une couverture composaient l'ameublement. Le condamné était mis là au secret pour un assez long espace de temps. Il y passait ses jours et ses nuits loin de tout secours humain; sa solitude n'était adoucie que par les visites du geôlier taciturne qui lui apportait dans le plus profond silence quelques aliments, ou par l'apparition, presque bienfaisante dans un semblable abandon, de l'honorable fonctionnaire chargé de remonter deux fois par semaine le moral des détenus par une exhortation d'un genre énergique, s'adressant plus aux épaules qu'à l'intelligence. Tu frémis, lecteur! Oserai-je poursuivre ma tâche en faisant connaître le sort réservé à un relaps déchu au troisième degré? On décrétait son expulsion à perpétuité de l'école. On lui arrachait sa robe bleu azur pour l'affubler d'une jaquette et d'un chapeau d'une coupe grotesque imitant celle adoptée pendant de si longues années par les allumeurs de réverbères de Londres. Revêtu de ce costume d'ignominie et défiguré par la terreur et par la honte, le criminel, qui pour nos imaginations exaltées ne conservait plus forme humaine, était traîné jusque dans ce Hall que L. a célébré. Le coupable y trouvait réunis ses camarades qu'il allait quitter pour toujours, le steward dont il contemplait pour la dernière fois le visage imposant, et l'exécuteur-président de l'auto-da-fé, drapé en l'honneur de ce grand œuvre dans son ample manteau de cérémonie; auprès de lui se tenaient les deux governors sinistres (leurs noms sont restés gravés dans ma mémoire), préparés pour prêter main-forte aux bourreaux. Cette flagellation publique était lente, solennelle et réglée suivant les usages de la Rome des Tarquins. Les licteurs escortaient la victime le long de la voie douloureuse tracée dans l'enceinte du Hall; j'ai connu un exécuteur sensible qui devint un jour tout pâle lorsqu'il eut à s'acquitter de ses redoutables fonctions; il dut recourir à un verre de brandy pour raffermir son cœur.

Nous détournions nos yeux avec dégoût et épouvante du spectacle lamentable que l'on nous imposait; cependant, quand tout était consommé,

1. Intendant et maître d'hôtel dans une grande maison; économe dans les colléges.

nous aurions pu indiquer le nombre des marques livides que l'on avait imprimées sur le corps affaibli de notre infortuné camarade. La justice étant satisfaite, le patient toujours couvert de son san-benito était livré à ses proches, ou, ce qui était plus fréquent, des vagabonds aussi déterminés appartenant presque toujours à la catégorie des enfants trouvés, on l'abandonnait à l'officier de la paroisse, qui, debout sur le seuil de notre grande porte, assistait aussi majestueux et terrible à toutes les phases de la cérémonie.

Notre gaieté enfantine résistait toutefois à ces épreuves, et nous oubliions nos misères en entendant le signal des récréations.

Nous jouissions à ces heures d'une grande liberté qui, pour plusieurs d'entre nous, n'était même point limitée par la cloche annonçant la reprise du travail. La première et la seconde classe de grammaire étaient logées dans la même salle, et une barrière idéale séparait seule les élèves des deux cours. Les tempéraments de ces groupes d'enfants étaient pourtant aussi dissemblables que ceux des habitants divisés par la chaine massive des Pyrénées.

Porte du Christ's Hospital, à Londres.

Le révérend James Boyer régnait sur la première classe ; au non moins révérend Mathieu Veilde était échu le droit de surveiller le département dans lequel j'avais la chance d'être confiné.

A suivre. Aunt Mary.





Sur la mule était montée une femme voilée. (P. 386, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

IX

Samarkand la Bien Gardée

Le soleil se levait quand je quittai l'ermitage après avoir déposé mon aumône entre les mains d'un gardien. Une heure après, je passai la *Porte de fer* sous une voûte obscure, et j'entrai dans la ville de Samarkand *la Bien Gardée*[2]. Une rue droite et longue à perte de vue était devant moi : des deux côtés s'ouvraient des boutiques où l'on vendait des melons, des raisins, des abricots confits, du poisson sec, de la viande, du pain; jamais je n'avais vu semblable entassement de victuailles. Arrivé au bout de cette rue, j'entrai dans une autre, puis dans une autre encore, puis je me perdis dans le croisement de toutes ces rues et dans cette forêt de maisons. J'avançais lentement au milieu de la foule des piétons, des cavaliers, des gens montés sur des ânes et des mules; j'étais tout étourdi par le bruit de tant de gens s'agitant dans un espace si resserré. A un endroit où la rue tournait, je m'arrêtai devant une fontaine à coupole sculptée, soutenue par une colonnade de marbre ornée de dentelures et d'ajours dorés. En face de la fontaine s'élevait une immense tour en forme de cône tronqué, garnie depuis la base de bandes de briques émaillées en différentes couleurs. Au pied de la tour, dans des échoppes de bois riantes et joyeuses, des marchands vendaient du pain, des melons, des raisins, des fruits secs, des brochettes de viande et de hachis qu'ils préparaient sur leurs fourneaux à mesure que les chalands leur en demandaient, des bols de soupe, des plats de riz assaisonné, des boulettes de farce entourées de feuilles de vigne et passées au court-bouillon, enfin toute espèce de nourriture que le cœur peut désirer. Comme nous avions soif et faim, nous commençâmes par boire aux sébiles de fer argenté pendues par des chaînes sous le dôme de la fontaine, puis, ayant attaché nos chevaux à des anneaux fixés devant une des boutiques, nous nous assîmes sur des bancs recouverts de tapis, et j'appelai le marchand de cette boutique-là, dont le visage m'agréait. Cet homme se présenta devant moi d'un

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 369.

2. Samarkand *Mahfouzeh*, épithète que les historiens tatares donnent toujours à la capitale de Timour.

air souriant et se mit tout de suite à me parler en persan, car presque tous les habitants de Samarkand sont des Tadjiks et usent de cette langue. Mais je l'interrompis brusquement, et alors il me répondit en faisant un grand salut et en se servant de la langue turke.

« Je voyais bien, à la mine de Votre Excellence, que j'avais affaire à un Turk; mais Votre Excellence a une si noble tournure, que je pensais qu'elle connaissait la langue de l'Iran.

— Laissons là ma tournure, répondis-je. Pourrais-je me procurer ici du fourrage pour mes chevaux et de la nourriture pour moi et mes écuyers?

— Rien de plus facile, Excellence! » s'écria ce Sarte [1].

Et aussitôt il se mit à me débiter avec volubilité la nomenclature de tous les plats qu'il pourrait me servir:

« De l'*Ache*, du *Kébab à l'indienne*, du *Chichlik*, des *Ennep*, des *Halva*, des *Pasteurma*, du *Mantouy*.... »

J'interrompis encore son bavardage.

« Tout cela est de trop, lui dis-je. Procure-nous de quoi donner la botte à nos bêtes, et donne-nous à nous-mêmes du pain et quelque peu de cette viande en brochette. Ce sera bien. »

Le marchand se précipita aussitôt dans sa boutique, en appelant son esclave. Une minute après, nos bêtes et nous, nous mangions de bon appétit.

J'allais me lever, lorsque dans la foule qui passait devant moi, je vis la mauvaise figure du *Balafré;* il marchait, magnifiquement vêtu, en conduisant une mule par la bride. Sur la mule était montée une femme voilée, comme toutes celles qu'on rencontre dans les rues de Samarkand. A la vue du Balafré, je m'effaçai vivement: la figure de cet homme m'inspirait de la défiance et de la répulsion.

« C'est l'homme sabré par Djamouké, me dit rapidement l'Écureuil.

— Je le vois bien, » répondis-je de même.

Il passa devant moi, assez près pour frôler le banc sur lequel j'étais assis, mais en regardant avec affectation d'un autre côté; évidemment, il m'avait vu. Une émotion singulière me faisait battre le cœur. Je descendis de mon banc, hésitant si j'allais le suivre, mais il se perdit bien vite dans la foule. Au moment où je le perdais de vue, une voix derrière moi me murmura à l'oreille : « Djani, la femme qui vient de passer avec le Balafré, c'est ta sœur Aïcha! »

Je me retournai pour saisir l'homme qui venait de me parler: c'était le Manchot! Mais avant que je ne puis se mettre la main sur lui, il disparut entre deux colonnes, dans l'allée d'une maison.

« Allons, me dis-je, voici les aventures qui commencent, tenons bon! Avec l'aide de Dieu, je me guiderai au milieu de tous ces piéges! »

Je montai à cheval, je m'affermis sur mes étriers, et, m'étant fait expliquer par mon Sarte où était le marché des soieries, je descendis la rue en récitant la fatha à demi-voix. Je n'avais pas bien loin à chercher. Je passai sous un arceau en ogive que m'avait indiqué l'aubergiste, j'entrai dans la première rue, à ma gauche, et à la vue des étoffes chatoyantes appendues devant les boutiques des riches marchands, vêtus comme des rois et assis au milieu de ballots et de piles de soies, de brocart, de damas et de baudequin, je reconnus que j'étais arrivé.

Je passais devant la plus belle de ces boutiques, quand un esclave abyssinien, sur un signe de son maître, sauta dehors et s'inclina devant moi après avoir baisé mon étrier.

« Excellence, me dit le noir en fort bon turk, mon maître Houçein, qui est ici, présente ses respects au cavalier qui porte la dague au fourreau d'or. »

En même temps, je vis le maître se lever et descendre de sa boutique. Tout son extérieur annonçait la noblesse et la distinction.

« Salut à toi, jeune chevalier musulman! me dit-il. Que ma vie soit la rançon de la tienne, je ne te laisserai point passer sans que tu te rafraîchisses dans ma pauvre maison.

— A toi le salut! répondis-je. Je pense que tu es le marchand Houçein?

— Lui-même! Et toi, tu es Djani et tu cherches l'homme voilé?

— C'est bien cela, » dis-je en mettant pied à terre.

Houçein me fit asseoir dans sa boutique.

« Djani, me dit-il, il faut que tu sois né sous une heureuse constellation. Je ne connais point l'horoscope de ta naissance, mais je sais que de grandes destinées, de grandes fortunes te sont réservées. Tu ne tarderas pas à voir la preuve de ce que je t'annonce. Ce soir, tu te rendras à la mosquée cathédrale, où prêchera le Cheikh Nedjm-ed-Dine, qui est en odeur de sainteté. Sache que l'impératrice Turkane Khatoune, femme de l'empereur et roi, Sultan Tekiche le Batailleur (Dieu lui donne mille années de règne!), honore la ville de Samarkand de sa radieuse présence, et qu'elle assistera à la prière, suivant la coutume du *Mavera-an-Nahr* [1], d'après laquelle les dames se rendent à la mosquée le lundi, le jeudi et le vendredi. Le peuple de Samarkand prépare de grandes réjouissances en l'honneur de l'impératrice, femme du sultan conquérant du monde. Sache encore que l'impératrice a entendu parler de toi, et ne t'étonne pas si elle te fait appeler devant son trône auguste.

— Comment, m'écriai-je, cette noble souveraine aurait-elle entendu parler de moi, tout petit? Que suis-je auprès d'elle?

— *U Allah Aâlem.* Dieu sait le mieux! répondit

1. Tadjik désigne les hommes d'origine persane, et Sarte les citadins, qui sont presque tous Tadjiks.

1. *Mavera-an-Nahr* signifie « au delà du fleuve » en arabe; c'est ce que nous appelons la Transoxiane. Le mot de Turkestan est faussement appliqué sur toutes les cartes. Le pays du bas Oxus s'appelle Kharezm; le pays entre l'Oxus et l'Yaxartes, Mavera-an-Nahr. La région du bas Yaxartès est le Turkestan, et le pays à l'est du Turkestan, la Fergana.

Houçein. Pour moi, je ne suis rien dans tout cela. J'ai entendu parler d'un certain Marghouz, qui court de grands dangers.

— Marghouz ! m'écriai-je encore. Où est-il?

— Je n'en sais rien, répondit froidement le marchand. Je sais encore que deux femmes implorent l'appui de Djani et que l'une s'appelle Aïcha.

— Allons, dis-je résolûment. C'est la volonté de Dieu ! Je me présenterai devant l'impératrice, moi chétif. Quand faudra-t-il que j'aille au palais?

— Tu le sauras ce soir à la mosquée, dit Houçein. D'ici là, rafraîchis-toi; et quand tu iras invoquer Dieu ce soir, mets ta confiance en lui. Ton destin est favorable,

— *Inchà Allah*. Si Dieu le veut, ainsi soit-il ! » m'écriai-je.

En attendant l'heure de la prière du soir, je m'en allai, suivi de Plumet et de l'Écureuil, visiter les curiosités de la ville. Houçein m'indiqua, comme digne d'être vue, la grande pierre bleue qui est sous le pilier principal de la grande église des chrétiens du rite melkite ; je n'avais jamais vu d'église jusqu'à ce jour et j'étais bien curieux d'en voir une. Je suivis donc l'esclave que Houçein m'avait donné pour guide, à travers les rues et les ruelles. Cet homme m'apprit que les chrétiens étaient fort persécutés à Samarkand, et que si on y tolérait leurs églises, on leur interdisait d'y sonner les cloches, comme on le fait d'ailleurs dans toutes les cités musulmanes. Avant d'arriver à l'église des Melkites, je passai devant une église des Nestoriens, qui est un grand bâtiment carré surmonté d'une petite tour ronde et qui est dédiée à saint Jean-Baptiste.



C'était un religieux chrétien. (P. 387, col. 2.)

L'apparence simple de cette église me plut et je désirai la visiter avant celle des Melkites, d'autant plus que Marghouz suivait le rite des Nestoriens, comme tous ceux de sa nation. A l'entrée, je vis un homme de haute taille et de mine vénérable, dont l'aspect me frappa tout de suite. C'était un vieillard à longs cheveux et à grande barbe blanche : il était vêtu d'une longue robe brune en méchante étoffe de poil de chameau, ceinte d'une corde à la taille, et il marchait nu-pieds. Son aspect était aussi imposant que celui de Keuktché, sauf qu'il était plus vieux, qu'il avait le visage moins impérieux et le regard moins farouche. Voyant que ce vieillard était un religieux chrétien, je le saluai par considération pour son grand âge et son caractère sacré.

Le chrétien parut surpris de ma politesse, d'autant plus que je le saluais à la manière des Mongols, en ôtant mon bonnet, et non pas à la manière des Turks musulmans, en croisant les bras sur la poitrine et en m'inclinant. Il regarda un instant mon armure couverte de poussière, mes vêtements grossiers, puis il me dit :

« Es-tu musulman, jeune chevalier?

— Dieu soit loué, m'écriai-je, je le suis !

— Sais-tu que je suis chrétien ? reprit le vieux.

— Je le pense, répondis-je, puisque tu es à l'entrée d'une église.

— Il faut, dit le prêtre chrétien, que tu viennes de bien loin, ou que tu aies l'âme bien noble pour oser saluer un religieux chrétien en cette ville de Samarkand.

— Certainement, dis-je à mon tour, je viens de loin ; je viens des pays du Nord, de la frontière de la Chine ; mais j'avais pour coutume de saluer les prêtres des Kéraïtes nos voisins, quand je les voyais, comme toi, gens âgés et vénérables.

— Tu as connu les nobles Kéraïtes ! s'écria ce vieillard. Que je suis heureux de te rencontrer ! O mon enfant, si tu veux avoir quelque confiance en moi, viens dans ma maison ; je veux te parler au sujet d'un Kéraïte. »

Le nom de Marghouz fut tout de suite sur mes lèvres. Je saisis le vieillard par le poignet et je le regardai bien en face. D'un geste, il m'imposa le silence.

« Parle bas, me dit-il vivement. Au nom du Dieu vivant, que ta religion adore comme la mienne, je t'adjure de dire la vérité. Quel est ton nom ?

— Djani ! répondis-je hardiment ; et j'ai chez les Kéraïtes un frère juré...

— Qui s'appelle Marghouz ! me dit le prêtre sans me laisser achever. Marghouz a sauvé ta sœur lors du massacre de ta tribu par le Gour Khan. En arrivant ici, les espions de ce tyran l'ont reconnu : il a été jeté en prison, et ta sœur enlevée par on ne sait quelles mains...

— Dieu est le plus grand ! m'écriai-je. Que je sois haché en morceaux si je n'éclaircis pas ce mystère,

si je ne délivre pas mon frère d'armes et ma sœur, et si je ne venge pas ma famille et ma tribu !

— Silence ! pour tout ce que tu as de cher, silence ! dit le vieillard.

— Écoute, lui dis-je rudement : je ne sais pas quels hommes vous êtes ici, vous autres gens des villes. Moi, je suis un nomade et un soldat mongol, un homme de la bannière bleue, et je me moque de qui m'écoute. Mon roi s'appelle Témoudjine l'Inébranlable, et mon prince Djébé le Loup. Mon sabre est en acier de l'Inde... »

Exaspéré pas les perfidies de tous ces paysans et gens des villes, je commençais à crier et à défier les passants du geste. Le vieillard me regarda d'un air si doux et si suppliant, que je m'arrêtai, refoulant ma colère.

« Pour Marghouz, pour ta sœur, me dit-il, tais-toi !

— C'est bien ! dis-je. Où demeures-tu ? Il faut que j'aille à la mosquée, où j'ai rendez-vous. Je te reverrai ce soir. »

Le prêtre chrétien me montra une petite porte basse, dans une chétive maison à côté de l'église.

« Ici ! me dit-il simplement. Je t'attendrai. »

En ce moment, l'appel du Muezzin retentit : « Musulmans, priez ! »

« Adieu, et au revoir ! m'écriai-je. Prie ton Dieu pour moi ! »

Et prenant, dans mon sac pendu à ma ceinture, un foulard de Chine dont Marghouz m'avait fait autrefois présent, je l'attachai autour de mon cou, en signe que je faisais vœu de terminer cette entreprise, suivant la coutume des Turks et des Mongols.

« Marchons ! dis-je à mon guide. Conduis-moi à la mosquée ! »

L'esclave prit immédiatement les devants. Je le suivis.

En route, Plumet me dit en mongol : « Marghouz ?

— Prisonnier ! » répondis-je.

L'Écureuil sifflota doucement en tapotant sur son sabre. Son geste me fit plaisir.

Un instant après, nous étions arrivés devant la grande mosquée. Je regardai un instant, frappé d'admiration. La mosquée s'ouvre par un porche revêtu de carreaux multicolores dont les dessins forment des fleurs, des ornements et des lettres. Au-dessus de ce porche s'élève un dôme immense surmonté de trois pommes d'or et de deux d'argent, accostées de fleurs de lis d'argent.

La longueur de tout l'édifice est de 620 pieds et sa largeur de 440. Une moitié est à ciel ouvert. Le nombre des nefs couvertes de dômes et de coupoles est de dix-neuf. Celui des colonnes est de mille. Celui des candélabres est de cent treize ; les plus grands supportent mille lampes et cierges chacun, et les plus petits, douze. La *Kibla* (chapelle orientée vers la Mecque) est entièrement recouverte de mosaïques dorées et coloriées, qui sont un présent de l'Empereur de Constantinople. Elle est précédée de sept arcades émaillées et sculptées à jour que le Sultan Vainqueur du monde, Tekèche le Batailleur, rapporta de Perse, lors de ses victoires sur les hérétiques de ce pays.

A côté s'élève une tour d'une hauteur de cent coudées. On monte au haut de ce minaret au moyen de deux escaliers, dont l'un est situé à l'ouest et l'autre à l'est, de sorte que deux personnes, parties chacune de son côté du pied de la tour et se dirigeant vers son sommet, ne se rejoignent que lorsqu'elles y sont parvenues. Toute la partie extérieure est revêtue, à partir du sol jusqu'au sommet, de beaux ornements, produits des divers arts de la dorure, de la calligraphie et de la peinture.

Au fond de la mosquée est un réservoir en marbre d'un seul bloc, dentelé, sculpté et couvert d'admirables ornements d'or et d'azur. La partie antérieure est ceinte d'une balustrade en bois ornée de précieuses peintures. Sur la droite se trouve une galerie à jour en ébène et en bois de senteur incrusté de pierreries. Cette galerie s'ouvre au fond sur un corridor qui mène au palais royal. Elle est surmontée d'un dais de velours, de brocart et de drap d'or, et n'a pas sa pareille dans tout l'univers ; sur la gauche est la chaire sculptée à jour ; devant est le *Moçalla* [1].

Qu'on se figure maintenant la foule entrant dans ce prodigieux édifice ; tous ces riches citadins couverts de vêtements de soie avec des fourrures de martre, de vair, d'hermine, coiffés de turbans de satin, de crêpe de Chine, ou de bonnets de velours et de brocart ; toutes les lampes allumées et la multitude des bougies ; les parfums répandus par l'aloès et l'ambre gris brûlant dans d'immenses cassolettes de Perse et de la Chine ; et qu'on pense combien un pauvre nomade comme moi devait être ébloui, charmé, ravi. Je regardais en extase. Je vis les soixante gardiens de la mosquée, vêtus de blanc et coiffés d'énormes turbans verts, se ranger devant la Kibla, au pied du Moçalla. Sur le Moçalla se placèrent les cheikhs, les Mollahs, les lecteurs du Koran se mirent sur deux rangs, en face les uns des autres, des deux côtés du Moçalla. Le Cheikh des Cheikhs, *Nedjm-ed-Dine Koubra* le Martyr [2] (la bénédiction soit sur lui !), qui était venu d'Ourguendj pour prêcher en cette ville de Samarkand, monta en chaire. Le Cheikh *Madj-ed-Dine* de Bokhara (Dieu lui fasse miséricorde !), favori de l'impératrice, se plaça sur le devant de l'estrade, en tête des cheikhs, des Mollahs, des lecteurs du Koran, le visage tourné vers la foule des fidèles. Comme il était l'heure de la prière, je crus que l'office allait commencer tout de suite ; je me trompais. On attendait quelqu'un.

Je cherchai Houçein des yeux ; mais dans cette

1. C'est-à-dire l'estrade où se trouve l'autel.
2. Tué à la prise d'Ourguendj par les Mongols, le 11 février 1222.

foule, il était difficile de le trouver. J'étais tout contre une colonne ; Plumet et l'Écureuil étaient à ma gauche. En levant les yeux, je vis dans la galerie au premier étage s'avancer une longue file de femmes voilées, car les femmes de Samarkand observent la coutume des Tadjiks, des Persans et des Arabes, et se voilent le visage. Les dames de la cour seules vont à la turke, le visage découvert.

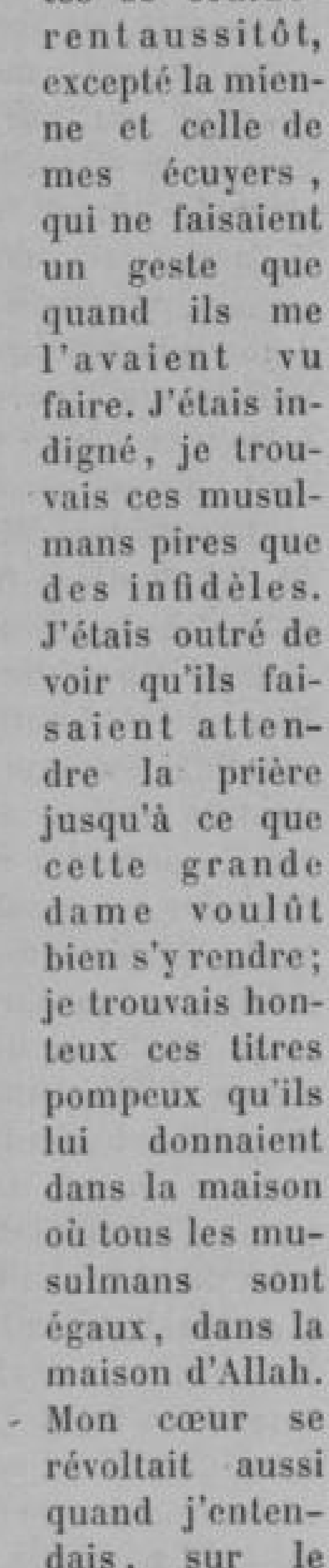
Pendant que je regardais cette procession, quatre hérauts portant des trompettes vinrent se placer devant la galerie d'ébène. Un cinquième, qui était leur chef, se mit devant eux. Il avait un haut bonnet surmonté d'une aigrette, une robe chamarrée à brandebourgs d'or et à manches fendues, et il tenait à la main une masse d'argent. Aussitôt, derrière la galerie, on entendit un grand bruit : les timbales battirent aux champs, les clairons sonnèrent au drapeau. Je ne connaissais pas encore les marches et les sonneries des Kharezmiens, mais, à la cadence des roulements et des fanfares, je me doutai bien qu'il s'agissait de quelque haut personnage. Alors un rideau qui cachait la chapelle derrière la galerie d'ébène fut écarté, la chapelle parut éblouissante de lampes et de bougies, les quatre hérauts, embouchant leurs trompettes, répondirent aux fanfares et aux batteries des musiciens invisibles ; puis la



Il allongea, terrible, sa main amaigrie vers la galerie d'ébène. (P. 390, col. 1.)

musique se tut, et le chef des hérauts s'écria d'une voix sonore :

« Habitants de Samarkand ! Voici la mère du pôle de la foi, l'épouse du deuxième Alexandre, de l'ombre de Dieu sur la terre ; voici *la Protectrice du monde et de la foi, la Souveraine autocrate des Turks, la Reine des femmes de la terre habitée*, Turkane Khatoune ! Habitants de Samarkand ! Inclinez-vous dans le respect et l'obéissance. »



Toutes les têtes se courbèrent aussitôt, excepté la mienne et celle de mes écuyers, qui ne faisaient un geste que quand ils me l'avaient vu faire. J'étais indigné, je trouvais ces musulmans pires que des infidèles. J'étais outré de voir qu'ils faisaient attendre la prière jusqu'à ce que cette grande dame voulût bien s'y rendre ; je trouvais honteux ces titres pompeux qu'ils lui donnaient dans la maison où tous les musulmans sont égaux, dans la maison d'Allah. Mon cœur se révoltait aussi quand j'entendais, sur le passage d'une femme, sonner les clairons et battre les timbales, qui ne doivent battre et sonner qu'au passage du drapeau ou des chefs victorieux. Pour toutes ces raisons, je demeurai la tête droite, et portant mes regards sur la galerie d'ébène, je vis entrer la grande Khatoune. Elle marchait la première, portant diadème en tête et couverte de pierreries qui

jetaient mille feux. A sa droite et à sa gauche s'avançaient deux des principaux chefs de l'armée, le heaume d'argent garni de pierreries sur la tête, le sabre nu au poing et la poitrine couverte de cuirasses en acier de l'Inde damasquiné d'or.

Derrière la Khatoune marchaient d'un pas lent et solennel les dames et les demoiselles de la cour, vêtues à la mode de l'Iran et du Kharezm. Leur habit se composait d'une robe sans manches en satin rouge ; ces robes faisaient de grands plis qui tombaient tout droits, et avaient des traines si longues, que chaque dame était suivie de deux et même de quatre jeunes filles esclaves qui portaient la traine de sa robe derrière elle ; la grande Khatoune était suivie de six esclaves. Les bras des dames étaient nus et chargés de joyaux de Moultan, d'Ispahan, de Damas, de Brousse et de Venise. Ces robes de satin cramoisi montaient très-haut et étaient fermées au cou. Sur les épaules, les dames avaient un camail en dentelle de fils d'or, et sur la tête une tiare de brocart rouge dentelée par le haut, ornée de perles, de rubis, d'émeraudes et surmontée de plumes retombantes. L'impératrice était une femme d'une quarantaine d'années, très-fardée et dissimulant son âge. Elle était grande et encore très-belle ; sa démarche était noble, son visage imposant, majestueux, toute sa contenance hautaine et impérieuse. Elle fit un signe à son favori, le Cheikh Madj-ed-Dine, et l'office commença.

Tout d'abord, quand j'entendis tant de belles voix chanter les prières des croyants et les louanges de Dieu le très-haut, je m'abandonnai à la dévotion et j'inclinai ma tête dans la piété. Plus tard, regardant du coin de l'œil la galerie d'ébène, quand je vis l'impératrice agiter son éventail d'un air distrait et parler à des officiers qui entraient à chaque instant pour prendre ses ordres, l'indignation me ressaisit. Je regardai du côté du Cheikh Nedjm-ed-Dine, et je vis, à sa figure, qu'il partageait mes sentiments. C'était un homme tout jeune et vigoureux. Sa grande barbe noire, ses yeux largement ouverts, son nez crochu, sa haute stature maigre, son visage basané indiquaient son origine arabe. Vêtu d'une robe de laine, coiffé d'un mauvais bonnet de feutre, il se tenait debout et droit, la main sur le rebord de la chaire ; sa lèvre crispée annonçait son dédain. Quand ce fut à la fatha, il se prosterna d'un air extatique, puis, se relevant, il allongea, terrible, sa main amaigrie vers la galerie d'ébène, et cria plutôt qu'il ne récita le verset sur lequel il allait prêcher :

« Lorsque l'heure fatale est venue, la perspicacité devient aveugle ! »

Je vis distinctement l'impératrice pâlir sous son fard. Le Cheikh, la foudroyant du regard, commença à prêcher. Il parlait contre la fausse dévotion. Sa parole me brûlait comme une flamme. A un moment, montrant du doigt le Cheikh Madj-ed-Dine vêtu de satin et se prélassant sur le Moçalla, debout sur un tapis de prière en velours brodé, il cria de sa voix sonore ces paroles du Koran :

« Luttez contre l'infidélité et contre les hypocrites ! »

Madj-ed-Dine courba la tête, atterré. Cette fois l'impératrice donna un coup sec de son éventail sur la balustrade de la galerie d'ébène : l'éventail d'ivoire se brisa. La grande Khatoune se leva, défiant le Cheikh du regard. Mais lui continua sans se troubler. Il parla des conquêtes du grand Empereur de Kharezm, vainqueur du monde, Pôle de la foi, approuvant les unes, condamnant les autres. Il loua les victoires qu'il avait remportées sur les Persans hérétiques et sur les sectaires du Vieux de la Montagne, dont il avait détruit la forteresse « Dompteuse des lions ». Mais il le blâma de sa tyrannie. Il maudit la guerre impie qu'il venait de faire aux khalife Abbasside Nasr-ed-Dine. Il l'accusa de complicité avec son suzerain le Gour Khan, ce tyran oppresseur des Oïgours et des Turks, que les gens des villes appellent des barbares. Il l'accusa de favoriser en tout les Persans hérétiques. Il prophétisa des catastrophes effroyables, et, comme l'impératrice faisait un geste de menace, il alla jusqu'à réciter ce verset du Koran, en la montrant du doigt :

« Il a été récalcitrant et orgueilleux et s'est mis au nombre de ceux qui renient ! »

Puis, récitant la fatha et bénissant les croyants, il termina par cet autre verset :

« Dis : qu'attendez-vous autre chose pour nous que l'un des deux bons résultats : — la Victoire ou le Martyre ? »

A ces mots, il descendit de sa chaire, fier et grave, et dans mon émotion je ne pus me retenir ; je rompis la foule, je courus à lui, et, mettant genou en terre, je baisai le pan de sa robe. Il mit sa manche sur ma tête, murmura une bénédiction d'un air inspiré, et traversant la foule qui s'ouvrait respectueusement pour lui livrer passage, il sortit de la mosquée. Aussitôt, l'office étant fini, tout le monde sortit. J'allais en faire autant, quand un garde armé de pied en cap me mit la main sur l'épaule.

« Suis-moi, me dit-il, la Reine du monde t'attend. »

A suivre. LÉON CAHUN.



COMMENT LES ROMAINS
FOURNISSAIENT LEUR TABLE

Les fiers citoyens de Rome, une fois maîtres du monde, semblèrent n'avoir plus d'autre souci que celui d'entourer leur existence de tous les raffinements les plus extravagants, et, s'amollissant dans un luxe insensé, préparèrent ainsi la ruine de leur patrie. Leurs historiens nous ont conservé le souvenir du luxe gastronomique qui marqua l'apogée de la civilisation romaine. Ils nous ont fidèlement rapporté le détail des incroyables folies des Lucullus, des Héliogabale et de tant d'autres célèbres au même titre.

Ces descriptions, précieuses en ce sens qu'elles nous dépeignent un des côtés de l'histoire si curieuse de ce grand peuple, sont fort intéressantes au point de vue de l'histoire de la zoologie, car elles nous montrent quels étaient les animaux employés à cette époque pour l'alimentation, et quels étaient les moyens usités pour les élever et les améliorer.

Nous voyons dans l'intéressant livre de M. Hoefer sur la zoologie dans l'antiquité, que les volières furent inventées par un Romain, Lemnius Strabo, de Brindes (la Brindisi moderne), pour loger des oiseaux que n'auraient pu retenir les murs d'une basse-cour. Des paons engraissés remplaçaient, du temps de Cicéron, nos dindes truffées. Hirtius Pansa, le Pompéien, qui commit un jour la faute de donner un banquet où ne figurait pas ce mets obligé, perdit toute considération parmi ses contemporains gastronomes.

Licinius reçut le surnom de *Murena* pour avoir le premier élevé des murènes dans des viviers de son invention. Les murènes, qui sont une espèce de grosse anguille de mer très-commune dans la Méditerranée, devinrent bientôt, parmi les Romains, l'objet d'une sorte d'émulation folle; c'était à qui en posséderait le plus et les soignerait le mieux. Hortensius traitait les siennes mieux que ses esclaves; jamais il n'en faisait prendre pour sa table, et on dit qu'il pleurait la mort d'un de ces poissons. On raconte qu'Antonia avait une murène qu'elle se plaisait à orner de pendants d'oreilles : exemple que devaient suivre plus tard les courtisans de François Ier pour les fameuses carpes de Fontainebleau. Les Romains ne s'étonnaient pas alors de voir Vedius Pollion donner quelquefois en proie à ses murènes voraces de pauvres esclaves vivants.

A côté des viviers d'eau douce, on en avait d'eau salée où l'on nourrissait des soles, des esturgeons et diverses espèces de mollusques. Pour introduire l'eau de mer dans un bassin de ses parcs, Lucullus, le plus célèbre des gastronomes romains, faisait percer une montagne, extravagance qui lui valut de la part de Pompée le surnom de *Xerces togatus*.

Les poissons étaient devenus si bien un objet de luxe culinaire, que, pour les avoir frais, on les faisait venir vivants jusque dans la salle à manger, à l'aide de canaux qui communiquaient avec les viviers. On prenait ainsi les poissons sous les yeux des convives, au moment même de les apprêter pour la table. Cet usage est attesté par Sénèque, qui en a fait un sujet de déclamation contre le luxe outré des Romains.

Fulvius Hirpinus inventa les parcs pour les escargots, qu'il engraissait avec une pâte faite avec de la farine et du vin bouillis.

Sergius *Aurata*, dont le surnom est tiré du nom de la dorade qu'il avait acclimatée dans ses viviers, enseigna le premier le moyen de recueillir les jeunes huîtres et de les élever jusqu'à maturité dans les parcs. Les réservoirs du lac Lucrin fournissaient les huîtres les plus estimées; on leur préféra plus tard celles de Brindes.

On élevait dans de vastes enclos, parcs ou garennes (*leporaria*), le cerf, le chevreuil, le sanglier, le lièvre, le lapin, le mouflon, etc. Ces animaux étaient entièrement apprivoisés. Hortensius, donnant un jour à dîner dans un de ses parcs, fit sonner de la trompette; les convives ne virent pas sans surprise accourir à ce signal les cerfs, les chevreuils, les sangliers et les autres bêtes sauvages qui vinrent se masser autour du pavillon où était servi le dîner.

Entre autres curiosités gastronomiques des Romains, il faut citer les loirs gris. Ces petits mammifères, qui vivent dans les bois et se retirent dans les trous des chênes, passaient pour un mets très-délicat. Les riches Romains les engraissaient dans des parcs spéciaux, avec des châtaignes et des glands, et leur donnaient pour lieu de retraite des cabanes d'une forme particulière construites en terre cuite.

A tous ces animaux que le luxe romain élevait spécialement pour la table, il convient d'ajouter la plupart de nos animaux domestiques et les gibiers que les représentants de la grande cité romaine envoyaient de tous les points du monde connu pour figurer sur la table des riches patriciens.

P. VINCENT.

CHRIST'S HOSPITAL[1]

Mathieu Veilde appartenait à la corporation de ces dignes ministres qui pensent tenir, par grâce d'état, le don de réunir en leur personne les trois caractères savamment équilibrés de l'homme du monde, de l'érudit et du chrétien; mais je ne sais comment il se fait que le premier élément de cette combinaison raffinée absorba presque toujours ceux

1. Suite et fin. — Voy. pages 362 et 382.

qu'on avait voulu lui adjoindre. Veilde était un homme d'une humeur aisée, fort ami de sa tranquillité, et qui mettait au premier rang de ses devoirs l'obligation de profiter de toutes les occasions de plaisir qui s'offraient à lui; il se serait fort reproché, en outre, de ne point aller faire sa révérence aux lords spirituels[1] qui tenaient leurs cours dans la capitale. Quand ces soins lui laissaient quelques loisirs, il descendait de temps à autre dans notre classe, il la traversait d'un pas discret pour se retirer dans un cabinet qu'il s'était réservé, et où il passait en paix, à l'abri de notre tumulte, les heures qu'il croyait nous consacrer. Il lui arrivait parfois d'inviter l'un de nous à accomplir la formalité ridicule de réciter une leçon; mais lorsque nous restions court, il se contentait d'effleurer amicalement le col de son habit par une chiquenaude à peine suffisante pour effrayer une mouche. De sa vie Veilde ne s'était armé d'une verge, et il ne cachait point son peu d'estime pour la canne. Il la tenait avec la négligence gracieuse d'un maître à danser et il la regardait, non comme un instrument d'autorité, mais comme un emblème dont il rougissait. Sous cet indulgent protectorat, nous filions des jours d'or et de soie, mêlant l'utile à l'agréable dans une proportion qui devait combler de joie les mânes vénérables de Locke et de Rousseau, en admettant qu'ils prissent intérêt aux choses d'ici-bas. Chacun de nous plaça par convenance un rudiment dans son pupitre pendant les quatre années que nous passâmes à apprendre et à oublier la conjugaison des verbes déponents; mais, sans avoir eu besoin de recourir aux *Grecs insolents* ou aux orgueilleux Romains, nous avions réuni une collection de classiques que nous compulsions avec ardeur. Que de précieux renseignements n'avons-nous pas recueillis dans Peter Wilhelms, dans les *Aventures de l'honorable capitaine Robert Boyle* ou dans la *Vie de l'heureux Habit bleu!*

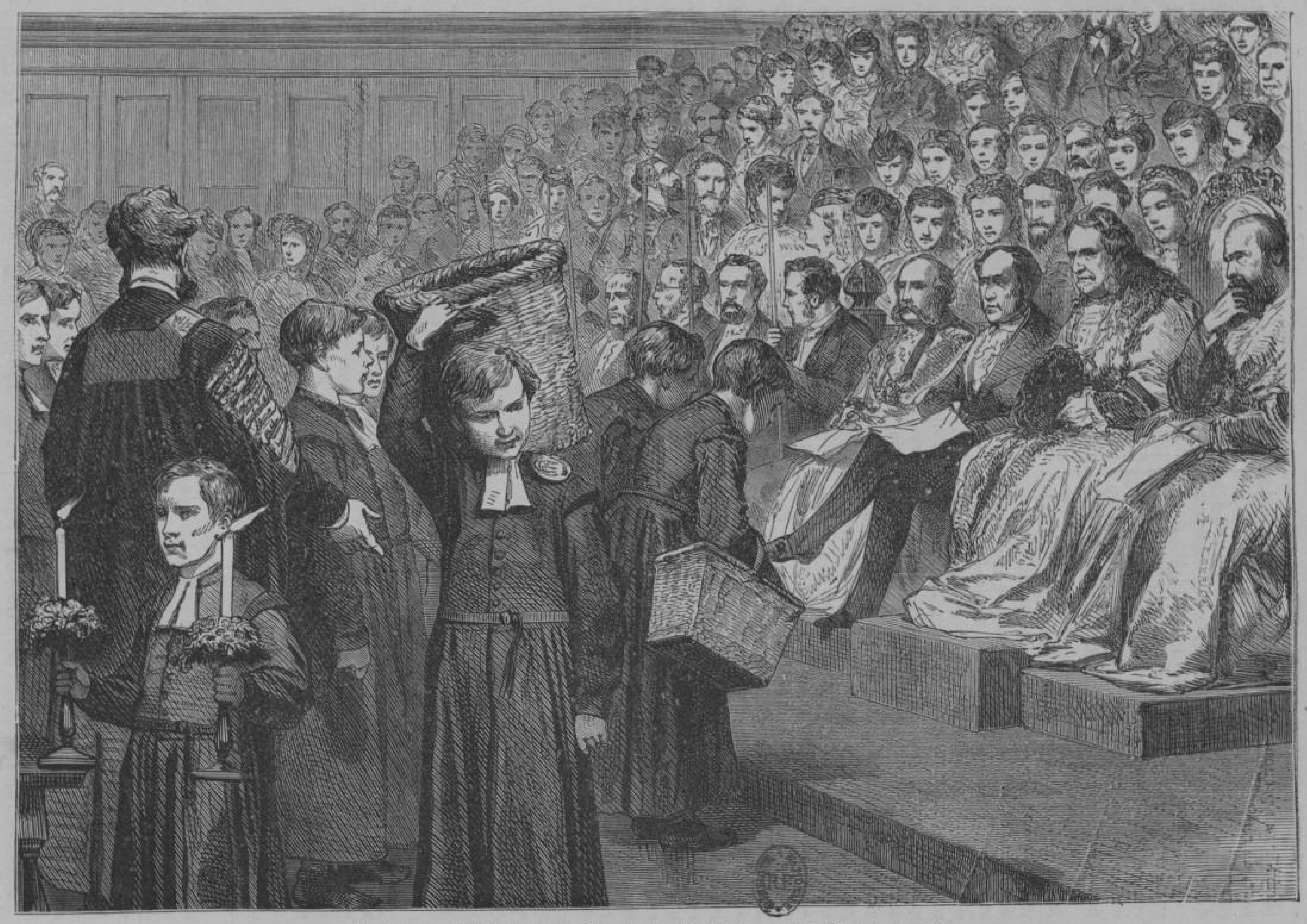
Ceux qui avaient le tour d'esprit scientifique, le goût de la mécanique, fabriquaient d'élégants cadrans solaires ou s'adonnaient à l'opération délicate de faire danser des pois secs sur la pointe d'une baguette d'étain; d'autres enfin, plus belliqueux, étudiaient l'art de la guerre en se rendant maîtres des règles compliquées du noble jeu de *l'Anglais et le Français*. Boyer, qui était le témoin quotidien et improbateur de notre conduite excentrique, affectait, par délicatesse, disait-il, de ne point s'occuper d'une province située hors de son empire. Ai-je tort de le soupçonner de ne point trop regretter le contraste existant entre ses sujets et nous, qui figurions dans la basse partie de sa classe comme les Ilotes de ses jeunes Spartiates? La seule allusion qu'il se permît de faire à la coupable insouciance de Mathieu Veilde se bornait à l'emprunt ironique de sa verge de commandement. Boyer l'agitait du haut de sa chaire, en faisant observer, avec un rire dédaigneux, que les rameaux étaient encore neufs.

Quoique la fortune amie nous eût préservés de la juridiction de Boyer, nous étions placés assez près de lui pour pénétrer son caractère et juger son système. Il était né pédant forcené. Son style anglais était travaillé jusqu'au barbarisme. Ses antiennes de Pâques, sa profession exigeant des transports poétiques annuels, étaient rauques et énigmatiques. Cet homme était cependant capable d'hilarité, mais seulement lorsqu'il expliquait les plaisanteries imprégnées de ce *ris* qui avait pu faire tressaillir les muscles augustes des *Pères Conscrits*, les pointes inspirées à *Flaccus* par le mot *rex*, le *tristis severitas in vultu* ou le *inspicere in patinas* de Térence. Boyer avait deux perruques, classiques toutes deux, mais de significations différentes. La première, bénigne, lisse, odorante, poudrée à neuf, était l'augure d'un jour sans nuages. La seconde, farouche, rougeâtre, hérissée, annonçait de nombreuses et sanglantes exécutions. Malheur à l'école, lorsque Boyer apparaissait le matin coiffé de sa perruque atrabilaire! Jamais comète n'avait prédit plus juste. Il avait la main pesante, et je me le rappelle brandissant son poing formidable devant un innocent aux lèvres encore tout humides du lait maternel, en vociférant un « Coquin, auriez-vous l'audace d'opposer votre volonté à la mienne. » Quand le *rabidus furor* lui faisait quelque répit, dans ses colères tempérées, il avait le talent, à lui particulier, de fouetter un écolier tout en prenant connaissance des débats du parlement; il lisait un paragraphe et cinglait un coup, et à cette époque où l'éloquence politique commençait à se répandre en de riches développements, je doute que la méthode choisie par Boyer ait pu inculquer à ses patients une vénération très-profonde pour les grâces de plus en plus diffuses de la rhétorique parlementaire.

Nous assistions ainsi du rivage au déchaînement des tempêtes dont la rage venait expirer à nos pieds, et conformément au second miracle exigé par la sainte méfiance de Gédéon, notre toison restait sèche lorsque tout restait submergé alentour. Si nos voisins étaient renommés pour l'étendue et la précision de leur érudition, nous étions recherchés pour l'agrément et la facilité de notre commerce. Les élèves de Boyer ne peuvent penser à leur ancien professeur sans qu'une profonde terreur ne vienne encore tempérer leur reconnaissance. Le souvenir des jours passés sous l'égide de Mathieu Veilde ne réveille en nous que les charmantes réminiscences d'une indolence élyséenne, d'une fête perpétuelle.

L. a vanté les hautes capacités de Boyer, et ce qui est plus explicite et plus flatteur, l'auteur du *Country-Spectator* n'a point hésité à le comparer aux pédagogues les plus habiles de l'antiquité. Qu'on me

1. On sait que l'on donne le titre de *Lords spirituels* aux archevêques d'York et de Cantorbery, aux 26 évêques anglais, à l'archevêque et aux 2 évêques irlandais qui siégent au Parlement de la chambre haute.



Les élèves de Christ's Hospital défilant devant les gouverneurs avant le souper annuel.

permette, en prenant congé ici de l'irascible professeur, de répéter l'éjaculation pieuse échappée à L. lorsqu'il apprit que son vieux maître touchait à ses derniers moments : « Pauvre Boyer! puisse-t-il recevoir le pardon de ses fautes, et puisse-t-il être transporté au séjour des bienheureux par de petits chérubins tout têtes et tout ailes, privés de cette partie du corps qui rappellerait trop manifestement au nouvel élu ses anciennes cruautés *sublimaires*. »

C'était Boyer qui avait formé le premier helléniste de mon temps, Lancelot-Pepys-Stevans, le plus studieux des écoliers et plus tard le meilleur des hommes. Il était maître-adjoint de grammaire et compagnon inséparable du docteur D. Ce couple d'amis si étroitement unis faisait l'édification de tous, mais de ceux surtout qui avaient été témoins de la mésintelligence sauvage qui divisait leurs prédécesseurs. Ces aimables collègues cheminaient dans la vie, se tenant enlacés et s'efforçant d'écarter l'un pour l'autre les périls et les difficultés de la route. Quand l'un s'aperçut que les atteintes de l'âge l'avertissaient de la convenance de se démettre de ses fonctions, l'autre ne tarda point à découvrir qu'il devait aussi déposer les faisceaux. Ah! qu'il est doux autant qu'il est rare de sentir encore dans ses vieux jours l'étreinte de la main qui vous aida jadis à tourner les feuillets du *De amititia* de Cicéron, ou de quelque autre récit antique d'une de ces amitiés héroïques et tendres qui répondent si bien aux instincts les plus impérieux de la pure et généreuse adolescence!

AUNT MARY.

L'ARMÉE CHINOISE

Ce n'est pas sans un certain étonnement que l'on a vu, il y a quelques années, les gouvernements français et anglais imposer leur volonté à la Chine avec l'aide d'une armée qui n'était, en comparaison de la population de cet immense pays, qu'une simple poignée d'hommes. Il suffit de voir ce qu'est en réalité l'organisation de l'armée chinoise pour que tout étonnement cesse.

Avant tout, le soldat chinois est un fumeur d'opium, l'officier aussi. C'est dans les rangs de l'armée un vice général. Le guerrier chinois ne pourrait se passer d'opium un seul jour; il fume cette fâcheuse drogue, non-seulement à la caserne, mais pendant la marche et même au moment où il en vient aux mains avec l'ennemi; aussi devient-il un être essentiellement usé, énervé, obtus, faible de corps, d'esprit, et incapable d'endurer la fatigue.

Le vice de l'opium suffirait pour amener la ruine d'une armée qui aurait en face d'elle un adversaire énergique. Mais les troupes chinoises ont encore d'autres défauts graves; elles ne sont pas exercées; elles n'ont aucune discipline. Chez elles, ni avant-gardes, ni patrouilles, ni reconnaissances; elles ne manœuvrent que sur les rapports plus ou moins véridiques des espions.

Elles ne marchent jamais pendant la pluie ou l'orage, encore moins pendant la nuit. Le soldat chinois ne bouge après le soleil couché que si on le menace de lui loger du plomb dans la tête. Et d'ailleurs le mot *marcher* est impropre: l'infanterie chinoise se fait porter, le plus souvent, par des chevaux, tout comme la cavalerie, quelquefois en voiture ou en charrette. Une marche dans le vrai sens, à pied, c'est là quelque chose d'inconnu aux braves militaires de l'empire du Milieu, qui ne portent pas plus leurs armes qu'ils ne se portent eux-mêmes: lances et fusils sont confiés au dos d'un chameau ou aux planches d'un camion.

Les armes de ces « vaillants » ne valent guère mieux que leurs personnes. Ce sont de mauvais sabres, des fusils à pierre, de vieilles canardières anglaises, des pistolets à deux coups, de fabrique anglaise ou russe, ces derniers achetés sans doute sur le bord de l'Amour.

Quand une troupe chinoise arrive dans le lieu qui lui a été fixé, elle se disperse aussitôt chez l'habitant qu'elle pille à cœur joie. Rien ne lui est trop lourd: poules, cochons, farines, foins, les garnisaires emportent tout, et ils traitent leurs compatriotes comme des ennemis. Les officiers partagent les fruits du vol, quand ils ne volent pas eux-mêmes. Les « expropriés » ne se plaignent pas. A quoi bon? et ils sont trop heureux de n'être pas assommés par-dessus le marché.

Outre leur part des rapines du simple soldat, les officiers, grands et petits, pillent assidûment la caisse de l'État. Une de leurs méthodes les plus simples comme les plus fructueuses, c'est de porter sur leurs listes les morts et les déserteurs, qui sont nombreux: comme l'État donne tant par tête pour l'entretien de la troupe, ils mettent dans leur poche la différence entre le nombre vrai et le nombre officiel de leurs soldats. On n'en sait rien à Pékin, naturellement. Les chefs favorisent tant qu'ils peuvent les désertions; moins ils ont de soldats présents au corps, plus ils touchent d'argent, et voilà pourquoi il y a tant de désertions dans l'armée chinoise, et pourquoi les 70 000 hommes envoyés par le gouvernement chinois contre l'armée anglo-française n'étaient en réalité que 30 000.

La tactique chinoise est d'une simplicité enfantine: elle consiste uniquement à effrayer l'ennemi, nullement à l'attaquer vigoureusement par des mouvements d'ensemble. Les troupes se rangent en demi-cercle pour envelopper l'adversaire; après quoi, décharge générale de tous les fusils à une distance au moins dix fois plus grande que la portée des armes chinoises; puis, à cette décharge succède un cri, un

hurlement formidable; et ainsi de suite, de salves en hurlements et de hurlements en salves. Cette tactique peut être bonne contre une armée du calibre des Chinois; mais à un ennemi courageux et discipliné, elle assure d'avance la victoire à un contre dix.

Et. Leroux.



LES TEMPÉRATURES EXTRÊMES

OBSERVÉES SUR LE GLOBE

C'est le 21 janvier 1873, à Iakoutsk, dans la Sibérie orientale, que l'on a constaté, dit M. Chavanne, l'une des plus basses températures que notre globe ait subies. Ce jour-là, un marchand russe, Severor, constata un froid de — 59°,50. Un médecin major russe, M. Middendorf, a même affirmé avoir noté un jour une température de — 63° dans cette même Sibérie, où le mercure reste souvent gelé pendant des mois.

« Alors, dit M. Middendorf, le mercure, devenu métal, se travaille au marteau comme le plomb; le fer devient cassant; les haches se brisent comme du verre quand on veut s'en servir; le bois refuse de se laisser couper: il semble que le feu lui-même gèle, car les gaz qui l'alimentent perdent leur chaleur. »

Dans l'hiver de 1819-1820, toujours en Sibérie, on ne pouvait sortir sans masque, sous peine de perdre le nez et les oreilles.

Ce n'est pas sous l'équateur que sont les chaleurs extrêmes. Les *fours* de la terre sont le nord et l'est du Sahara, les rivages de la mer Rouge, le pestilentiel Téraï au pied de l'Himalaya, la vallée du Gange sacré de Cawnpore à Calcutta, les steppes brûlés de l'Afghanistan et de la Boukarie.

Dans ces divers pays, on a observé des températures maxima de 55 degrés à l'ombre, de 70 degrés au soleil. « Pourquoi, dit le dicton afghan, as-tu créé l'enfer, Allah? n'avais-tu pas créé Ghazna? »

Entre la température extrême en plein soleil et l'extrême froid, la distance est de 125 à 130 degrés. Or l'homme, la science aidant, supporte également ces deux extrêmes.

LA PETITE DUCHESSE

I

Au parloir

Midi et demi viennent de sonner à toutes les églises du faubourg Saint-Germain et des équipages de toute espèce encombrent l'étroite rue de Varenne qui relie le boulevard des Invalides à la rue du Bac. Landaus, calèches, coupés, fiacres se rangent avec ordre le long des trottoirs, lorsqu'ils ont déposé au seuil du grand hôtel silencieux devenu le couvent du Sacré-Cœur les personnes qui se rendent aux parloirs, ouverts les dimanches et les mercredis.

Bon nombre de familles ont déjà passé sous le haut portail, mais le mouvement se continue et l'on voit se démener un petit homme qui sautille deçi, delà, et dont la mission est évidemment d'inviter les cochers à laisser l'entrée libre et d'appeler les voitures des sortants.

Tout à coup il bondit vivement en arrière, en assujettissant de la main sa casquette sur laquelle il a senti passer les naseaux fumants d'un cheval magnifique attelé à un coupé bleu aux filets blancs qui paraît sortir tout frais verni des ateliers de Binder. Sur le siége est assis un cocher de la plus belle mine et un jeune groom à l'air éveillé.

Le cocher maintient non sans peine son fougueux cheval qui piétine sur place, tandis que le groom, changeant quelque peu l'expression de sa physionomie impertinente, saute à bas du siége et vient ouvrir la portière du coupé. Une très-jeune femme en descend, marche languissamment vers le portail, traverse la cour, prononce du bout des lèvres le nom de Mme de la Rochefaucon en passant près du vasistas ouvert de la porterie où une *religieuse* tient les registres des visites, enfile un promenoir et pénètre dans les salons. A son entrée, les regards distraits s'attachent sur elle avec cette nuance d'étonnement que la politesse elle-même permet, étonnement bien peu flatteur que la jeune femme confondit évidemment avec l'attention dont on honore les personnes qui possèdent un de ces dons rayonnants refusés au vulgaire.

Ce n'était pas tant sa personne que sa toilette qui lui valait cette impression de surprise: sa personne ne manquait pas de distinction, mais sa toilette, à la fois élégante et superbe, était du goût le plus hasardé. Sa taille grêle était en quelque sorte moulée dans une robe d'une *teinte sans nom*; une ceinture à écailles d'argent ceignait des basques à longs pans et produisait un léger cliquetis à chacun de ses pas; ses cheveux noirs artistement emmêlés et coupés droit en avant s'allongeaient de deux pouces sur son front comme pour y voiler la pensée, ce qui ne semblait nullement nécessaire; son visage, fatigué malgré sa grande jeunesse, était blanc de poudre et l'on s'apercevait volontiers que c'était à une fraude qu'était due la longueur inusitée de ses yeux. Telle était la jeune marquise de Valroux qui venait entre deux fêtes, entre un raout et une course, visiter sa sœur, orpheline comme elle, hélas! et pensionnaire au Sacré-Cœur depuis la dernière rentrée.

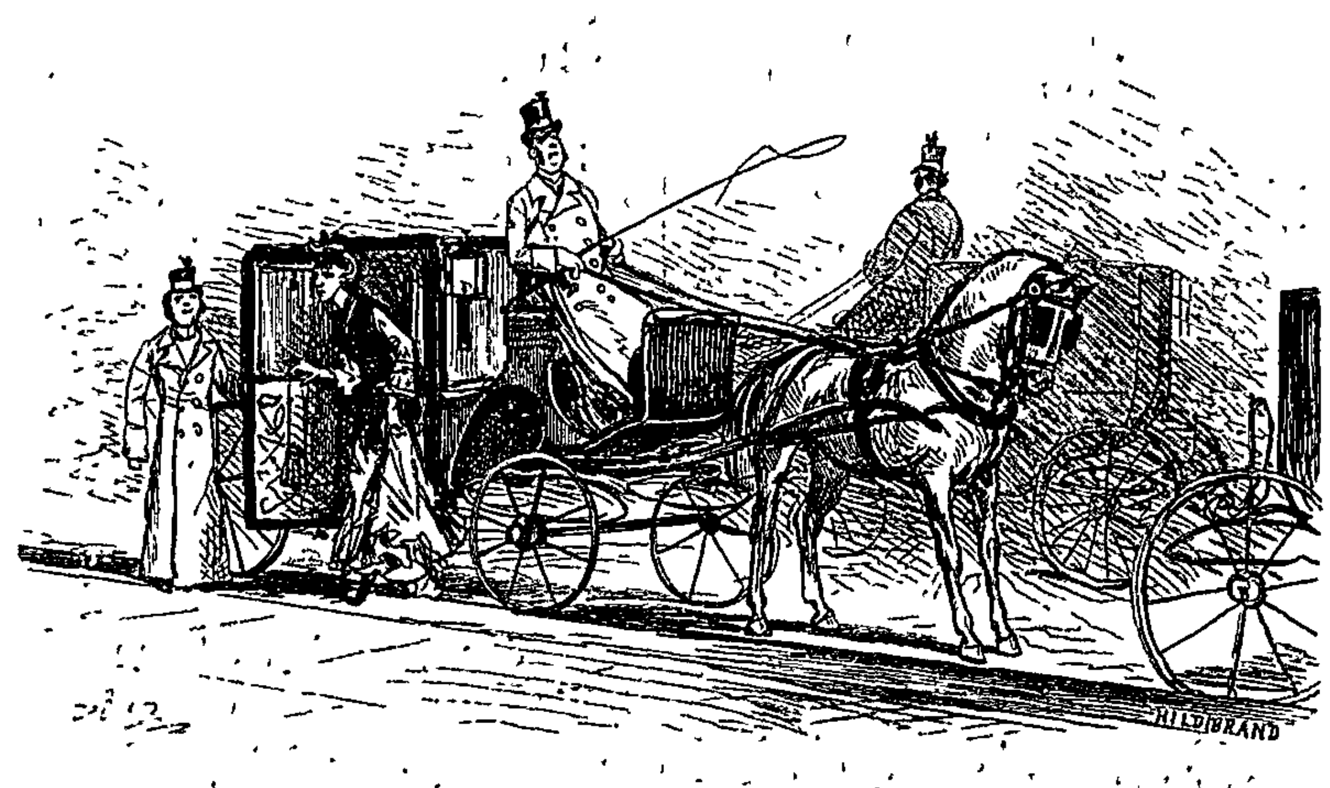
La jeune femme alla s'installer dans les dernières chaises vides et attendit en donnant des signes visi-

bles d'impatience. Elle ôtait sans cesse d'un petit gousset de satin une montre microscopique entourée de perles fines; elle parcourait vaguement les lignes des corniches sculptées et les ovales chargées d'arabesques des blancs lambris, elle faisait s'entre-choquer les chaises par les mouvements fébriles de ses petits pieds, et ce fut ce dernier bruit qui attira l'attention d'une religieuse qui passait dans les groupes.

Elle tourna son calme et profond regard vers l'angle où s'agitait Mme de Valroux, et, saluant les personnes dont elle s'occupait, glissa vers l'impatiente.

Celle-ci, la voyant approcher, se leva et répondit à son salut par une profonde révérence.

Les personnes dont le devoir d'état serait d'enseigner à tous, par l'exemple, l'exquise politesse française, ne rompent que trop de notre temps avec ses traditions; mais il est des habitudes d'éducation première qui résistent à toute mauvaise influence et, devant cette religieuse, dont le sombre vêtement et l'humble attitude ne parvenaient pas à dissimuler le grand air, la jeune femme reprit toute sa grâce mondaine.



Le coupé de la marquise. (P. 395, col. 2.)

« Madame la marquise de Valroux, je crois? dit la religieuse.

— Oui madame, je viens voir Alberte. Comment va-t-elle?

— Elle se porte très-bien, madame.

— Et est-elle sage ? »

La religieuse hocha doucement la tête et répondit :

« Je n'oserais vous dire autant de bien de sa santé morale que de sa santé physique.

— Cette pauvre Alberte! Elle n'est pas sage vraiment? Elle est obstinée, n'est-ce pas? Nous sommes toutes obstinées dans notre famille.

— L'obstination a du bon, madame, lorsqu'elle est dirigée vers le bien.

— Mais Alberte n'est pas une méchante petite fille; tout le monde la trouve jolie et gentille à croquer. Que fait-elle donc au Sacré-Cœur?

— Elle s'ennuie, madame. »

La marquise de Valroux appliqua son mouchoir brodé sur ses lèvres pour dissimuler le sourire qu'elle ne pouvait retenir.

Elle reprit après un instant de silence :

« Oh! vous avez voulu m'effrayer; ce n'est que cela?

— Pour nous, madame, c'est beaucoup. Dans les maisons religieuses, l'ennui et la tristesse qui en découle sont regardés presque comme un huitième péché capital.

— Oh! je le sais bien. J'ai été élevée au Sacré-Cœur et je... pardonnez-moi ma franchise, je m'y suis beaucoup ennuyée.

— Alberte nous l'a dit, et il me semble que vous le lui avez écrit, madame?

— Eh oui, pour l'encourager à subir courageusement ses années de pension. Elle se plaint tellement dans ses lettres, que je suis revenue de Valroux exprès pour elle.

— Elle vous aime beaucoup.

— C'est tout simple : elle sait bien que, dans la famille, elle ne peut guère compter que sur moi pour excuser ses mauvaises notes. Je soupçonne qu'elle ne se conduit ainsi que pour se faire renvoyer.

— Oh non! cela ne va pas jusque-là. Cependant elle ne dissimule pas le vif désir qu'elle éprouve de quitter la maison, où d'ailleurs elle ne pourrait rester si elle ne prend pas un meilleur esprit. L'ironie et l'orgueil sont également défendus, et Alberte s'est montrée si hautaine, que ses compagnes l'ont surnommée : la petite Duchesse.

— Mais je ne sais vraiment ce qui la pousse à de tels excès. Elle était très-facile autrefois.

— Probablement parce qu'elle faisait toutes ses volontés.

— Ah! certes, oui, notre pauvre père n'a jamais voulu que nous fussions contrariées en rien, et si je n'étais devenue absolument insupportable, il ne m'aurait jamais mise au Sacré-Cœur, où, je ne sais pourquoi, je me suis toujours ennuyée comme Alberte.

— Espérons qu'elle se guérira de cet ennui, madame.

— Oh oui! espérons-le; mais, madame, comment vous y prendrez-vous pour la guérison?

— De notre mieux. Dieu merci, il y a de grandes ressources. Le cœur nous est refusé ; la pauvre enfant n'a qu'une piété superficielle et appartient tout entière aux désirs de la vie mondaine, de la vie

agréable, que sa triste qualité d'orpheline lui rend maintenant impossible, mais l'esprit reste. Elle est bien intelligente, et le jour où le travail intellectuel lui fera sentir son puissant attrait, l'ennui sera à demi vaincu.

— Ce jour-là est encore éloigné, madame ; elle a comme moi une paresse insurmontable pour certaines choses. Mon mari prétend que je suis atteinte de scriptophobie et Alberte me ressemble beaucoup. »

Un imperceptible hochement de tête fut la réponse polie de la religieuse.

« Oh! physiquement, pas du tout, reprit vivement la jeune femme, mais autrement, beaucoup, je vous assure. A-t-elle grandi?

— Vous allez en juger vous-même, car la voici, dit la religieuse; je vous laisse avec elle, madame. »

Et s'inclinant, elle s'éloigna.

Sur le seuil de la petite porte aux fines moulures qui s'ouvrait à droite du salon du fond, était appuyée une grande enfant dont la physionomie portait en effet l'empreinte de cette chose pesante, maussade, énervante qui s'appelle l'ennui. Les grandes et petites filles qui entraient dans les salons avaient toutes l'air animé, sinon joyeux. Celle-ci promenait son œil bleu autour d'elle et marchait nonchalament en avant et tout à fait au hasard. En traversant les groupes pressés, elle sourit cependant à quelques petites filles auxquelles les parents demandèrent son nom.

« C'est la petite duchesse, » répondirent-elles.

Alberte portait comme les autres la simple robe d'uniforme de cachemire gros bleu ornée au corsage d'une berthe étroite bordée de velours noir; elle était coiffée comme les autres et ses cheveux châtains, brillants et gonflés, restaient emprisonnés sous une résille noire; mais son attitude indifférente et aussi, il faut le dire, son frais visage, ses yeux bleus très-lumineux, sa taille déjà si bien prise, la distinguaient naturellement de la masse des élèves.



Elle se jeta dans les bras de la marquise. (P. 397, col. 2.)

Tout à coup elle aperçut une petite main gantée de gris qui s'agitait dans un coin et son visage rayonna. En une seconde elle fut auprès de la marquise de Valroux et se jetant dans ses bras :

« Enfin, c'est toi, dit-elle ; oh ! Madeleine, enfin, c'est toi.

— Eh oui ! j'ai quitté Valroux voilà une semaine et j'accours au premier jour de parloir. Mais comme il faut attendre! Tu ne te presses guère de venir au salon.

— Que veux-tu? j'ai beau t'écrire, tu ne viens pas, même les jours de course. Je croyais trouver tout simplement le bon Méril.

— Méril, de chez ma tante de la Rochefaucon?

— Eh oui ! c'est lui qui me visite toujours avec un sac de chocolat praliné et les amitiés de madame la duchesse qui viendra me voir quand ses rhumatismes

iront mieux. Ils ne vont jamais bien, il paraît, car je ne l'ai pas encore vue. »

Tout en parlant ainsi avec de beaux yeux bleus bien brillants et le plus séduisant des sourires, Alberte s'était assise devant sa sœur.

« Comme tu as grandi depuis deux mois, dit Mme de Valroux en regardant l'enfant.

— Je grandis tous les jours. Je serai une vraie la Rochefaucon, moi. Toi pas. »

Elle se tut et son visage s'assombrit.

« Papa disait cela toujours, dit-elle, il savait que je serais grande comme lui. Le dernier jour que je l'ai vu, il m'a mesurée, j'ai gardé le ruban. »

Et, à ce souvenir, deux larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur sa robe bleue, tandis qu'elle tirait de sa poche un coquillage nacré qui, en s'ouvrant, laissa voir un ruban gris, étroit et terni, qu'elle déroula lentement.

« Pauvre père ! murmura Mme de Valroux, émue en quelque sorte malgré elle ; il était bien bon et il t'aimait à me rendre jalouse. Mais, ajouta-t-elle en secouant la tête comme pour chasser ses pensées pénibles, ma visite n'est pas destinée à te faire pleurer, au contraire. Il paraît que tu ne t'amuses guère ici ? »

Alberte leva les yeux au plafond et répondit :

« Je m'y ennuie à périr.

— Tu nous le dis assez dans tes lettres. Cependant, voyons, il faut bien s'instruire, — Mme de Valroux drapa la longue traine de sa robe, — se former... — elle lissa l'affreuse petite frange de cheveux qui lui couvrait le front, — tout le monde passe par la pension ou le cours. Tu sais bien que j'ai été mise en pension comme toi.

— Puisque tu étais insupportable, Madeleine.

— Et ce n'est pas ton cas ?

— Non, répondit Alberte gravement : si tu voulais me prendre chez toi, tu verrais comme je serais sage. Ici on est trop sévère ; ces dames sont bien bonnes, mais on est mise au silence, on ne peut pas choisir ses voisines ; il faut travailler sans cesse et tout accomplir à la même heure, ensemble. Moi qui ne suis pas habituée à celà, j'en maigris. Oh ! je t'en prie, Madeleine, prends-moi chez toi, je ne veux plus rester ici, non, non, non. »

Mme de Valroux regardait la petite fille qui fronçait les sourcils et dont l'épaisse chevelure semblait se soulever de résistance, tandis qu'elle répétait : non, non, non.

« C'est vrai que vous êtes bien mal habillées dans ce couvent, » dit gravement la jeune femme.

Alberte la regarda d'un air singulier, puis devinant avec une finesse précoce quelle était la nature des raisons propres à toucher sa sœur, elle dit vivement.

« Oh oui ! regarde, nous sommes affreuses, et l'on ne peut rien changer à cette toilette-là.

— Rien absolument ?

— Rien. J'ai laissé pendre mes cheveux dans un filet parce que c'était jour de salon et qu'ils sont trop lourds autrement ; mais avant ce soir quelques-unes de ces dames s'en apercevront et le chignon général me sera imposé. »

Mme de Valroux se mit à rire.

« Et j'aimerais tant être coiffée comme toi ! reprit Alberte, encouragée par ce sourire. Que c'est donc drôle... et joli d'avoir une petite frange comme cela sur le front.

— Tu trouves ?

— Oh oui ! c'est vilain les grands fronts.

— La mode n'en veut plus, mais du tout.

— Alors, je suis à la mode, dit Alberte, en passant sa main fine sur son front gracieux.

— Tout à fait.

— Tu as une bien jolie toilette aussi, Madeleine. C'est brun, c'est rouge, c'est vert, c'est jaune.

— C'est prune, Alberte.

— Prune ! prune de perdrigon alors. Ah ! qu'il y en avait de bonnes dans nos espaliers. Je t'en prie, emmène-moi à Valroux, Madeleine.

— Mais nous en reviendrons bientôt, je puis même dire que nous en sommes revenus.

— Eh bien, j'en reviendrai avec toi ; d'ailleurs je m'amuserai encore plus aux Champs Elysées qu'à Valroux.

— Mais puisqu'on t'a mise ici, Alberte, c'est pour que tu y restes ?

— C'est ma tante de la Rochefaucon qui m'a logée, et si ton mari, qui est mon tuteur, veut m'en retirer, il m'en retirera. »

Mme de Valroux se rapprocha de sa sœur.

« Écoute, dit-elle d'un ton confidentiel, l'oncle de Médéric, M. de Baillery, est très-mal, comme tu sais.

— Tu me l'as écrit.

— Il est devenu tout à fait mal. S'il meurt, j'aurai six semaines de grand deuil.

— Eh bien ?

— Eh bien, la famille de mon mari est très-forte sur l'étiquette et je serai claquemurée dans mon crêpe.

— Comme moi dans mon bleu.

— Je déteste le noir, j'en ai tant porté. Ne pouvant plus user de mes distractions habituelles, je m'ennuierai à mourir.

— Comme moi.

— Alors je te reprendrai, si mon mari y consent.

— Madeleine, dis-tu vrai ?

— Oui, mais calme-toi. M. de Baillery n'est pas mort. »

Alberte baissa la tête avec découragement.

Mme de Valroux se leva.

« Alberte, sois raisonnable, dit-elle gentiment ; tu aimes bien quelque chose.. le dessin... la musique.

— Je n'aime rien ici.

— Mais tu auras les vacances.

— J'en voudrais toute l'année.

— Es-tu mignonne, dit Mme de Valroux en entraînant sa sœur. Décidément, ce costume est bien

laid. Qui est cette petite fille qui te dit bonjour? elle a un teint étrange.

— Elle est Péruvienne.

— Et cette autre, qui est si blanche?

— Elle est Écossaise.

— Et celle-ci, qui a un grand ruban de moire bleue en bandoulière?

— C'est une Italienne qui ne quitte pas le cordon de mérite.

— Ah vraiment! toutes les nations se donnent rendez-vous ici : c'est amusant, très-amusant. Adieu, mon bijou, sois bien sage. »

Les deux sœurs s'embrassèrent dans le petit vestibule qui précède les salons, puis se séparèrent. Alberte disparut par la porte latérale et Madeleine reprit le passage.

Comme elle atteignait la barrière qui ne s'ouvrait qu'à l'intérieur, un homme blond et élégant se présentait au vasistas.

La jeune femme poussa vivement la barrière : « Médéric, » dit-elle.

Ils se regardèrent.

« Mille pardons, madame ; j'aperçois Mme de Valroux, dit le monsieur blond en saluant la religieuse, et, s'avançant au-devant de la jeune femme, il lui prit le bras et l'entraîna dans la cour.

« Vous n'avez pas voulu venir voir Alberte et vous voilà, dit Madeleine d'un air mutin.

— Il s'agit bien d'Alberte. Mon oncle est mort. »

Mme de Valroux pâlit sous sa poudre.

« Oh! quel malheur! s'exclama-t-elle en joignant les mains.

— Attendu, il me semble. Voilà une émotion tout à fait inexplicable pour moi, Madeleine.

— Mais, mon ami, songez donc, six semaines de grand deuil! »

Et elle s'arrêta toute pétrifiée.

« Ah! très-bien, j'y suis, dit M. de Valroux d'un accent légèrement ironique ; le noir ne vous sied pas.

— Il me va horriblement et m'attriste à mourir. Médéric, attendez donc un instant : si nous reprenions Alberte?

— Pourquoi faire?

— Mais, comme distraction.

— J'avoue que je ne sais comment Alberte me distrairait.

— Pas vous, mais moi. Vous, vous aurez toujours votre cercle, vos chevaux, ceci, cela. Les hommes se distraient toujours. Moi, je n'aurai rien que ma tante de la Rochefaucon: il me faut absolument Alberte.

— Laissez donc Alberte à ses études, à cette maison, Madeleine.

— Elle s'y ennuie à périr.

— Tant pis.

— Tant mieux, puisque cela me donne le prétexte de la reprendre. Médéric, ne pouvez-vous pas la demander sur-le-champ à la supérieure. »

Elle l'avait entraîné, et, à l'ombre du grand portail, il se passa entre eux une scène véritablement amusante, une comédie d'enfants gâtés.

« Voyons, Madeleine, vous ne pensez pas sérieusement à reprendre cette enfant.

— Le plus sérieusement du monde.

— C'est un caprice.

— C'est une très-heureuse idée.

— Et si elle vous ennuie, votre fantaisie passée?

— Je la glisserai à ma tante.

— Et si votre tante n'en veut pas?

— Je la réintégrerai dans le couvent.

— C'est absurde.

— C'est très-ingénieux.

— Ingénieux d'avoir chez soi une fillette qu'on ne sait où placer, dont on ne sait que faire.

— Elle joue très-bien au croquet.

— Ah!

— Elle est de première force au billard.

— Par exemple!

— Je vous assure. Mon père s'amusait à la faire jouer et l'avait rendue très-forte.

— Vous m'en direz tant.

— Elle nous distraira beaucoup pendant notre deuil, vous verrez. Car enfin, pensez-y, si votre tante de Baillery reste à Paris, vous ne verrez plus une âme.

— C'est vrai.

— Et Alberte ne vous demanderait pas en grâce de la prendre, qu'il faudrait y songer. Elle veut venir chez nous absolument ; vous savez qu'elle m'adore ; d'ailleurs il y va de sa santé.

— Allons, retournez parler à Mme la supérieure, je vous attends dans le coupé.

— Allez-y vous-même, Madeleine.

— Elle ne me connaît pas, elle me dirait mille raisons contre d'un air imposant, et ne prendrait pas ma demande en considération sérieuse. Vous parlerez en tuteur, ce sera beaucoup plus grave. »

M. de Valroux fit un pas vers la communauté, puis se ravisant :

« J'écrirai, dit-il, j'aime mieux cela.

— Mais quand?

— Ce soir, si votre caprice dure jusque-là.

— Il durera. Où allez-vous?

— A la mairie du septième arrondissement. On m'a chargé des formalités indispensables.

— Si je vous y conduisais.

— Non, allez plutôt commander votre deuil et voir ma tante. »

Ce disant, il lui offrit la main pour monter dans le coupé. Puis il tira un étui à cigares de sa poche, en alluma un et descendit la rue d'un pas léger, tandis que le beau cheval bai clair entraînait le coupé vers le boulevard.

A suivre. Mlle ZENAÏDE FLEURIOT.

A TRAVERS LA FRANCE

LONS-LE-SAUNIER

Dans la partie occidentale du département du Jura, au milieu d'un cirque de montagnes couvertes de bois, de cultures, de vignobles renommés, sur les deux rives d'un modeste cours d'eau, s'élève la ville de Lons-le-Saunier.

Lorsque les Romains pénétrèrent pour la première fois dans ce charmant bassin, ils y trouvèrent une bourgade, déjà depuis longtemps importante et prospère, située sans doute, comme la plupart des cités gauloises, sur le monticule le plus voisin de la ville actuelle. La beauté du site n'avait pas seule attiré les premiers habitants : la plupart étaient venus pour exploiter les eaux salines qui coulaient sur les pentes des coteaux et les bancs de sel gemme que renfermaient les collines ; aussi les Romains complétèrent-ils le nom du village, *Ledo*, par le surnom de *Salinarius*. Depuis cette époque, ce double nom n'a subi d'autres changements que ceux qui ont résulté partout de la substitution insensible de la langue française à la langue latine.

Fortifié par les conquérants de la Gaule, mais inévitablement paralysé dans sa défense par une mauvaise position stratégique, Lons ne put résister aux Barbares, qui le ruinèrent; il ne résista pas davantage, plus tard, aux peuples ou aux partis qui ensanglantèrent toute la Franche-Comté au moyen âge et au commencement de l'ère moderne. Ses fortifications, qui ne lui ont jamais servi qu'à tomber violemment entre les mains de ses ennemis, furent détruites après l'annexion de la province à la France, sous Louis XIV.

Aujourd'hui Lons ne possède presque point de débris de monuments qui puissent attester son ancienne existence; mais il n'est point réduit, comme tant de vieilles cités, à vivre uniquement de la gloire de ses souvenirs. La Révolution, en lui donnant place parmi les chefs-lieux des départements français, lui a assuré, pour l'ère moderne, une importance et une prospérité plus grandes que celles d'autrefois. Lons-le-Saunier s'efforce de bien tenir son rang; aussi est-il devenu une ville assez correctement bâtie et y trouve-t-on en grande partie ce que doit posséder le siége d'une préfecture, un théâtre, des tribunaux, un musée, une bibliothèque publique, un lycée et une belle promenade.



Lons-le-Saunier.

Il est peu de villes en France qui n'aient compté parmi leurs enfants quelque personnage célèbre digne après sa mort d'orner de son effigie de bronze ou de marbre la principale place du lieu natal.

Lons-le-Saunier a aussi ses illustrations, mais ce n'est pas parmi elles qu'il a choisi son lauréat : le général Lecourbe, un des plus brillants défenseurs de la République française contre l'Europe coalisée, né dans un village voisin, a obtenu seul les honneurs d'une statue. Elle s'élève en face du théâtre, et c'est elle que représente notre gravure.

A. Saint-Paul.



Quand il eut fini, j'enjambai le mur. (P. 403, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

X

La grande Impératrice.

Le cœur me battit bien fort. Après ce que je venais de faire, je pouvais tout craindre de l'impératrice outragée. Mais il n'était plus temps de reculer. Je suivis le garde. Plumet et l'Écureuil marchèrent flegmatiquement derrière moi, après qu'ils m'eurent rapporté mes bottes et chaussé les leurs sous le parvis. Nous sortîmes par la cour de la mosquée, nous passâmes par une porte basse, un couloir secret, une enfilade de corridors ; puis je me trouvai brusquement devant une porte de bronze à incrustations d'argent, éclairée par une lampe assez terne. Deux guerriers, couverts d'armures laquées de la Chine et tenant des masses d'armes d'acier, montaient la garde des deux côtés de la porte. Le soldat qui m'avait amené disparut. J'attendis quelques instants, le temps environ de réciter trois *Bismillah* et autant de *Kouvallah*, et tout à coup la porte s'ouvrit à deux battants et je vis un salon éblouissant de lumières. Je recommandai mon âme à Dieu et j'entrai hardiment. Mes imperturbables écuyers emboitèrent le pas derrière moi sans mot dire.

En face de moi, sur une estrade élevée sur un balcon, était un trône à pieds d'argent où l'impératrice était assise. Le sol était couvert de riches tapis. Dans les murs des cabinets on avait pratiqué des niches garnies de vases d'or, d'argent, de porcelaine de la Chine et de verre de l'Irak. Devant la Khatoune se tenaient, assises sur des carreaux, une vingtaine de jeunes filles qui brodaient des étoffes. A ses côtés et autour d'elle, seize demoiselles esclaves tenaient des éventails de plumes de paon et des vases d'or et d'argent. Dix massiers vêtus de brocart d'or et coiffés de hauts bonnets attendaient les ordres de la Khatoune. Ils portaient sur l'épaule des masses de vermeil, et avaient attaché à leurs baudriers des sabres à fourreau de velours. Leurs boucliers niellés pendaient à leur ceinture.

Sans témoigner d'émotion, je fis trois pas en avant et je saluai à la mongole, en ôtant mon bonnet de la main droite et en portant la main gauche à l'oreille, en signe que j'étais prêt à écouter. La princesse fit alors un petit geste pour m'inviter

1. Suite. — Voy. pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 369 et 385.

à m'approcher. Je fis les neuf pas prescrits par le cérémonial, et je mis genoux en terre. Plumet et l'Écureuil ne manquèrent pas de m'imiter, en gardant deux pas d'intervalle.

« Chevalier, me dit l'impératrice, nous avons appris que tu venais des pays lointains et que tu voulais visiter les tombeaux des saints musulmans qui sont en Mavera-an-Nahr. Nous avons toujours recherché dans notre service impérial les jeunes gens pieux et vaillants. Nous avons désiré te voir et te parler au sujet d'une importante affaire. Assieds-toi, plus près, à nos pieds, sur ce coussin. »

Je m'inclinai et j'obéis. Mes vêtements fripés, mes bottes usées, mon armure ternie faisaient un effet étrange sur ce carreau de velours et de brocart.

« Chevalier, reprit l'impératrice, un de nos fidèles serviteurs, auquel nous témoignons de la considération, s'est entretenu avec toi près de Kachgar. »

Je m'inclinai. Toute mon attention se tendit. Cette fois, je pensai que ce trop long mystère allait être expliqué.

« Nous avons, reprit l'impératrice, entendu parler de deux jeunes personnes, dont l'une est ta sœur, je crois, et dont l'autre, arrachée à ses parents, est captive de certaines personnes qui demandent une rançon pour la rendre à la liberté? N'est-ce pas vrai?

— C'est vrai, Majesté! » répondis-je d'une voix étranglée.

La grande Khatoune remarqua certainement mon émotion; mais elle garda son air calme et son ton indifférent. Elle frappa dans ses mains. Aussitôt tout le monde sortit, et je restai seul avec elle et mes deux écuyers.

« On nous a parlé, reprit-elle alors, d'un jeune barbare de tes amis, un païen ou un sectaire chrétien, je ne sais plus au juste. Son nom est Merghouz ou Marghouz.

— Marghouz! m'écriai-je. J'ai appris qu'il est emprisonné ; c'est sans doute à l'insu de Votre Majesté, et...

— Écoute avec calme, répondit la Khatoune; ici la vie et l'âme des gens sont à ma discrétion. Marghouz, Aïcha et la princesse aux yeux noirs sont entre mes mains. Un homme conspire secrètement contre moi : c'est donc secrètement que je dois m'en défaire. On me dit que tu es brave et fort : veux-tu accepter cette importante mission, de débarrasser un empire musulman d'un ennemi redoutable? La liberté de ton ami et de ta sœur et de la princesse sont à ce prix. Vie pour vie! Donne-moi celle de mon ennemi, je te donnerai celle de tes amis! »

Je pouvais tout craindre si je répondais par un refus. Je me représentais que la Khatoune n'hésiterait pas à faire mettre à mort Marghouz, ma sœur et la princesse. Il fallait avant tout gagner du temps, et demander conseil au derviche chrétien qui m'avait inspiré une grande confiance.

Après avoir hésité un moment, je répondis donc avec fermeté :

« Je suis prêt! Contre qui dois-je me mesurer?

— Que t'importe? dit l'impératrice. As-tu peur?

— Peur! m'écriai-je. Le fils de mon père n'a jamais eu peur! Donne-moi mon homme le sabre à la main, et tu verras si j'ai peur!

— Bien, répondit l'impératrice. Nous t'accorderons nos grâces et notre protection si tu réussis dans cette difficile entreprise. Nous te retenons pour faire partie de notre escorte, et tu nous accompagneras à Bokhara, où nous nous rendons demain. C'est dans cette ville que nous te montrerons l'homme dont il importe que tu nous délivres. D'ici à demain, ton logement est prêt dans notre palais, et je vais t'y faire conduire. »

Elle frappa dans ses mains, et ses demoiselles, ses esclaves, ses massiers rentrèrent d'un pas lent et solennel. J'étais tout étourdi.

« Que Votre Majesté, dis-je, me donne congé d'aller chercher mes chevaux.

— Tes chevaux sont ici, me répondit l'impératrice; notre serviteur le marchand Houçein les a fait amener.

— Puis-je voir Marghouz? » dis-je encore.

Elle mit le doigt sur ses lèvres pour m'imposer silence et me congédia du geste. Je vis que j'étais prisonnier. Deux huissiers porteurs de lanternes s'approchèrent, et je les suivis sans rien dire, après m'être incliné devant la grande Khatoune. Plumet et l'Écureuil me suivirent. Les deux porte-lanternes nous firent passer à travers une longue galerie, au bout de laquelle nous descendîmes un escalier. Nous traversâmes une grande cour plantée d'arbres, puis nous entrâmes dans une cour plus petite où était un pavillon et une écurie. Dans l'écurie, je reconnus nos trois chevaux. On nous introduisit dans une salle basse du pavillon; un repas magnifique était servi. Les deux huissiers s'inclinèrent silencieusement, sortirent et fermèrent la porte derrière eux.

Je commençai par manger. Le festin était des plus copieux, mais avec l'aide de mes deux écuyers j'en vins très-bien à bout. Quand la dernière bouchée fut avalée et la dernière cruche tarie, je pris la parole.

« Compagnons, dis-je, je suis fâché de vous apprendre que nous sommes prisonniers. Ce kiosque où nous nous trouvons est sans doute une prison où l'on mange bien, mais c'est une prison. Au milieu des ruses et des perfidies de ces gens des villes, moi je me perds; j'ai besoin des conseils d'une barbe grise; d'un homme plus expérimenté que moi. Or l'homme que nous avons vu aujourd'hui devant l'église des chrétiens me paraît l'homme qu'il faut, et je veux avoir son conseil avant de partir d'ici. Je vais donc essayer de sortir et d'aller le voir, et vous, vous m'attendrez pour m'aider à rentrer quand je l'aurai vu.

— Commandez, mon banneret! » dit l'Écureuil en portant la main au bonnet.

Quant à Plumet, il ne dit rien du tout et se contenta d'ouvrir son énorme bouche en signe d'obéissance.

« A présent, dis-je, voyons un peu où nous sommes. »

J'ouvris doucement la porte, et je regardai dehors. Il faisait clair de lune, et je pus très-bien reconnaître qu'il n'y avait personne dans la cour. Je fis alors le tour du kiosque, qui était à deux étages et un peu plus haut qu'un mur tout proche. Aucune lumière ne paraissait aux fenêtres du premier et du deuxième étage. Nous devions être seuls. Un grand arbre, à côté du kiosque, dominait le mur; une de ses branches s'avançait même en dehors. Je grimpai sur l'arbre et, en suivant la branche, j'arrivai au mur. Je m'aperçus alors que, de l'autre côté, il y avait une rue assez large et absolument déserte. Alors je sifflai doucement; l'Écureuil vint aussitôt me rejoindre sur mon arbre; Plumet resta en bas pour faire le guet.


J'ouvris doucement la porte et je regardai dehors. (P. 403. col. 1.)

« Sousou, dis-je à voix basse à mon compagnon, je vais descendre de l'autre côté du mur pour tâcher de trouver mon homme. Tu m'attendras, caché sur cette branche. Quand je reviendrai, il ne me sera pas difficile de retrouver cette partie du mur dominé par le kiosque et par l'arbre. Je serai de retour avant le jour. Je sifflerai pour me faire reconnaître. As-tu ton lasso sur toi?

— Voici, dit l'Écureuil, en défaisant le lasso de crin que tout honnête Mongol attache à sa ceinture en descendant de cheval.

— Bien. Tu vas me le tenir pour que je descende, et tu me le jetteras pour que je remonte quand je reviendrai.

— Et si tu ne reviens pas, mon banneret?

— A la grâce de Dieu! Vous ferez comme vous pourrez.

— Bon, dit tranquillement l'Écureuil. A nous deux avec Plumet, nous en tuerons bien une demi-douzaine avant qu'ils ne nous prennent. »

Disant ces mots, l'Écureuil disposa son lasso, l'attacha au tronc de l'arbre et lança le bout flottant par-dessus le mur. Quand il eut fini, j'enjambai le mur et je me laissai glisser jusqu'à terre. Je vis le lasso de l'Écureuil remonter tout de suite, je notai bien la place où j'étais pour pouvoir la reconnaître, et, longeant rapidement la rue, je m'enfonçai dans la ville, déserte à cette heure.

Je n'avais pas fait vingt pas quand j'entendis un bruit d'armes et que je vis la lueur d'une lanterne. Une troupe de gens armés, précédés d'un falot s'avançait vers moi. Je cherchai à me dissimuler; mais j'étais au pied d'un mur de jardin tout lisse, qui ne présentait aucun enfoncement, aucun recoin capable de me cacher. Voyant qu'il en était ainsi, je pris mon parti et je continuai mon chemin d'un air assuré. Quand je fus à hauteur de la troupe, un homme à cheval m'ordonna de m'arrêter, et l'homme au falot me porta sa lanterne au visage. Inquiet de me voir entouré par une troupe de gens à l'allure menaçante, je m'adossai au mur, et, me mettant en garde:

« Qui êtes-vous et que me voulez-vous? m'écriai-je.

— Jeune musulman, me dit un homme bien vêtu qui paraissait le chef de la troupe, d'où viens-tu? Où vas-tu? Si tu me réponds d'une manière satisfaisante, aussi vrai que je m'appelle Mahmoud Yelvadj, je te fais relâcher, quoique tu sois dans la rue à une heure défendue.

— Mahmoud Yelvadj! m'écriai-je en tressautant. Mahmoud Yelvadj de Bokhara?

— Sans doute, me répondit l'homme un peu surpris. Mahmoud Yelvadj de Bokhara lui-même.

— Oh alors! lui répondis-je tranquillement, je n'ai qu'un mot à te dire. Tu es l'homme que je cherche.

— Tu me cherches, moi? dit Mahmoud Yelvadj en me regardant bien en face.

— Je te cherche, toi! répondis-je sans baisser les yeux, et puisque tu me demandes d'où je viens, eh bien! je viens des sources de l'Onone et de Deligoune Bouldak. »

Aussitôt il me prit par la main, me fit placer à ses côtés, et se mit en route, suivi de son cortége. Nous fûmes bientôt de retour au palais. Mahmoud Yelvadj s'arrêta devant une poterne, se fit reconnaître par les portiers et entra. J'entrai derrière lui. Nous traversâmes une allée qui nous conduisit à un jardin du fond duquel s'élevait un kios-

que. Mahmoud m'y fit entrer, ses deux porteurs de lanternes posèrent leurs lanternes sur le tapis et nous laissèrent seuls. Mon premier mouvement fut de prendre à mon cou la pièce de monnaie que m'avait donnée le Khan. Aussitôt Mahmoud tira une bourse de sa ceinture et sortit une autre demi-pièce qui s'adaptait parfaitement à la mienne. Alors il me serra les deux mains et me dit :

« C'est bon. Comment se porte Témoudjine ?

— Il se porte bien, grâce à Dieu, » répondis-je.

Je regardai attentivement mon homme. Sa figure me plut tout de suite. Il avait une grosse tête ronde, un front carré, un menton pointu, des yeux vifs et obliques avec une paupière cachée sous l'arcade du sourcil, la barbe rare et la moustache pendante; avec cela, le teint hâlé et les joues couleur de brique : c'était un vrai Turk, fort et rude. D'ailleurs le Khan m'avait envoyé à lui; c'était assez pour qu'il m'inspirât une confiance illimitée. Avec l'autorité dont il paraissait être investi, c'était l'homme qu'il me fallait pour me conseiller.

« *Ata* (père), lui dis-je en lui parlant avec déférence, je dois avant tout t'informer que moi aussi je loge dans ce palais.

— Parle mongol pour qu'on ne nous comprenne pas, dit-il vivement : ici les murs ont des oreilles.

— Bien, répondis-je en mongol. J'ai laissé à mon logement mes deux écuyers qui attendent mon retour; il faut que j'aille les rassurer.

— Compris ; dit Mahmoud. Il vaut d'ailleurs mieux que nous causions chez toi, où nous serons moins espionnés. Où es-tu logé? »

Je le lui expliquai tant bien que mal. Il souffla les deux bougies, les mit dans sa poche, et nous nous glissâmes dehors sans bruit. Arrivés près du kiosque, je sifflai doucement. Plumet vint me reconnaître. L'Écureuil, relevé de sa faction, descendit de son arbre en roulant son lasso. Nous entrâmes dans la salle basse, et Mahmoud nous fit accrocher nos capotes devant la fenêtre, pour qu'on ne vit pas la lumière de dehors. D'ailleurs Plumet se cacha dans la cour pour faire le guet. Alors je battis le briquet, je rallumai les bougies, nous nous assîmes sur le tapis, et, répondant aux questions de Mahmoud Yelvadj, je lui racontai succinctement ce qui m'était arrivé depuis que j'avais rencontré l'homme mystérieux aux environs de Kachgar.

Mahmoud Yelvadj hocha la tête à plusieurs reprises, puis réfléchit profondément pendant quelques instants. Enfin, rompant le silence :

« Tous ces événements s'enchaînent très-bien, dit-il, et je crois les comprendre. Apprends d'abord que l'impératrice Khatoune est un démon à figure de femme. Ce monstre couronné est l'alliée et le complice du Vieux de la Montagne, dont Timour Melek t'a parlé. Le Vieux de la Montagne assassine pour le compte des autres aussi bien que pour le sien propre; l'homme que tu as rencontré près de Kachgar doit être un des affidés du chef des Assassins; peut-être est-il le chef des Assassins en personne. Turkane Khatoune et lui méditent en commun de se venger et de se défaire de quelque personne qui les gêne; l'homme de Kachgar a vu, par ton affaire d'Almaty, que tu étais brave et bon chevalier ; il a reconnu en te parlant que tu étais naïf et ignorant comme tous les nomades, et tout à fait propre à lui servir d'instrument, et il t'a envoyé à Khatoune pour faire sa sinistre besogne.

— Mais Marghouz! Mais ma sœur et la princesse? répondis-je.

— Que tu es simple! reprit Mahmoud Yelvadj en haussant les épaules. Quand on a su qui tu étais par l'écuyer balafré, lequel a quitté Timour Melek, et qu'on a connu tes relations et tes amitiés, on a mis la main sur Marghouz et ta sœur afin d'avoir prise sur toi et de te mener a discrétion où l'on voulait te conduire. Quant à ta princesse, j'ignore qui elle peut être. C'est probablement quelque noble demoiselle qui est tombée entre les griffes du Vieux de la Montagne et de l'impératrice, et que ces deux ennemis de Dieu tiennent en réserve pour s'en servir à l'occasion.

— Ils se trompent! m'écriai-je. Avec l'aide de Dieu, je tirerai la princesse de leurs mains !

— Patience ! dit Mahmoud; n'allons pas trop vite. Nous aurons peut-être beaucoup à faire pour te tirer d'affaire toi-même.

— Mais tout cela est horrible ! Mais tous ces gens seront damnés ! Mais vos villes saintes sont l'antichambre de l'enfer ! »

Mahmoud Yelvadj partit d'un cordial éclat de rire. C'était un vrai Turk, un nomade franc et brusque.

« Tu l'as dit, me répondit-il ; c'est ici l'antichambre de l'enfer. Ici tout le monde conspire ; les sujets contre leur roi, le roi contre ses sujets, le vassal contre son suzerain, le serviteur contre son maître, le frère contre le frère, et le fils contre le père. Le chahzadé[1] Méhémet conspire contre l'empereur son père ; l'empereur contre le Gour Khan son suzerain ; le roi de Samarkand et de Bokhara, Osman, qui passe pour le plus bel homme de la terre, et qui vient justement de prêter hommage à l'impératrice Turkane Khatoune, conspire contre l'empereur et contre le Gour Khan pour l'empereur. L'impératrice Turkane Khatoune conspire pour son fils contre l'empereur et contre le Gour Khan, et du fond de son repaire du mont Alamout le Vieux de la Montagne conspire contre tout le monde.

— Je suis sûr, m'écriai-je, que Timour Melek ne conspire pas.

— Tu te trompes, répondit Mahmoud, Timour doit conspirer. En Mavera-an-Nahr, les petits enfants à la mamelle conspirent déjà; depuis que tu es arrivé, tu vois bien que tu conspires sans t'en douter : c'est dans l'air.

1. Prince héritier.

— Et toi ? dis-je stupéfait. Alors toi aussi, tu conspires ?

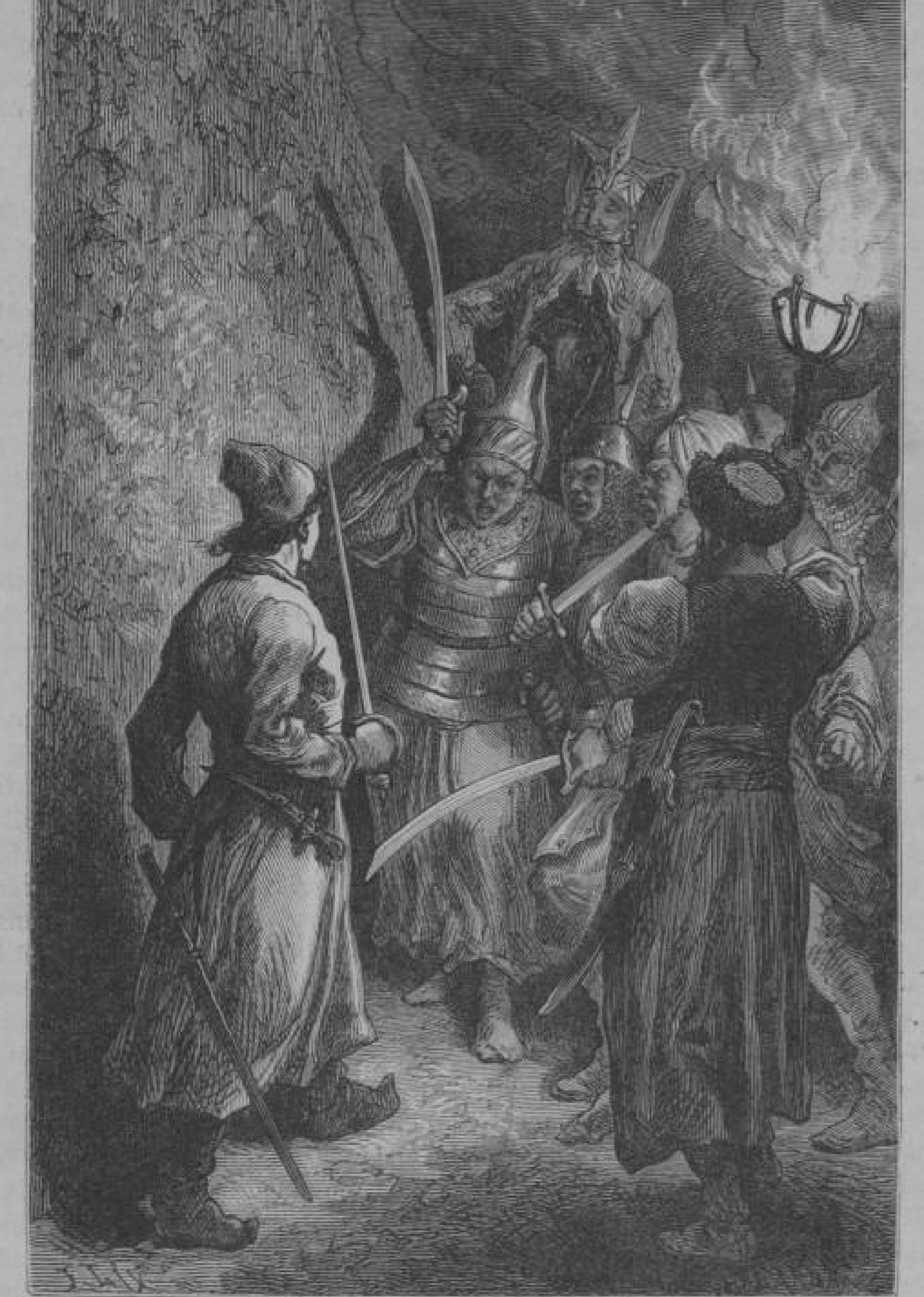
— Moi ? dit tranquillement Mahmoud Yelvadj. Il y a huit ans que je ne fais pas autre chose ! »

Je laissai retomber mes bras avec découragement. J'étais tombé dans un abime dont je ne soupçonnais même pas la profondeur.

« Oui, reprit l'imperturbable Mahmoud Yelvadj, moi, je suis un nomade turkoman. Les scélérats de Turks Kanklis, qui ont fondé l'empire de Kharezm et adopté les mœurs des sédentaires, des Tadjiks vils, des Persans hérétiques (damnés soient-ils !) ont pillé mon clan; c'est bien. Moi, j'ai juré que je me vengerais, et tu sais qu'un nomade n'oublie pas ces serments-là.

— Dieu est le plus grand ! m'écriai-je. J'ai fait le même serment que toi.

— Bien, continua Mahmoud. Je suis donc entré comme marchand au service de l'empereur des Kanklis, du sultan de Kharezm, Tékéche le Batailleur, et de sa femme. C'est moi qui voyage pour eux; je vais leur chercher les brocarts, les bijoux, les soies, les vases précieux, les velours, à l'occident jusqu'à la ville de Constantin, la capitale du César de Rome, à l'orient jusque dans l'Inde, dans le Manzi, qu'on appelle aussi Chine, et dans l'île de Cipangou, qu'on appelle aussi Japon. C'est en allant en Chine que j'ai fait la connaissance de Témoudjine, et bien qu'il soit païen, je me suis entièrement dévoué à sa personne et à son service; car, écoute bien, c'est lui qui vengera les nomades des injustices que leur font les sédentaires maudits. Oui, je conspire ici, mais ce n'est pas pour moi ! C'est pour la grande et éternelle cause des nomades turks et mongols contre les sédentaires tadjiks et iraniens, pour la querelle des nomades qui ont la face large et les yeux obliques et la barbe clair-semée comme nous, contre les hommes qui ont le nez long et la barbe touffue. C'est la bataille du désert et de la lande contre la terre cultivée.



Je m'adossai au mur et, me mettant en garde..... (P. 403, col. 2.)

— Gloire à Dieu ! m'écriai-je enthousiasmé ; ce sont les gens du désert qui seront les plus forts. Maudits soient les gens des villes. »

Mahmoud me serra la main en silence. Un instant après, il dit :

« Voici l'affaire. Moi, j'envoie des armes à Témoudjine, et il m'adresse à toi, pour que j'organise la caravane que j'ai promis de lui expédier, et pour que je lui procure des machines ou des hommes capables de les construire et de les diriger. Il s'agit de délivrer Marghouz, ta sœur et la princesse. Partez pour la Syrie et l'empire de Rome, où, en fait de machines et de gens sachant les construire, toi, tu trouveras ton affaire parmi les Musulmans, et Margouz la sienne parmi les chrétiens. J'ai là-bas des

hommes sûrs auxquels je vous adresserai. Pendant que la cour se rend à Bokhara, comme nous l'accompagnons tous deux, je me charge de trouver un moyen de délivrer tes amis et de te mettre en bonne route, toi et Marghouz. Adieu. Dans trois ou quatre heures, quand tu me reverras, tu feras semblant de ne pas me connaître.

— Mais les hommes que tu avais avec toi? répondis-je.

— Il n'y a pas de danger. Ce sont des hommes de mon clan, tous sûrs et solides; aucun ne dira rien.

— Mais le portier du palais?

— Il ne t'aura pas reconnu au milieu de ma suite; il t'aura confondu avec les autres. Confiance, et repose-toi jusqu'au jour. »

A ces mots, Mahmoud me serra encore la main et me quitta. Une minute après, je m'endormais, bercé par les ronflements sonores de mes deux écuyers.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES PREMIERS PEINTRES GRECS

La beauté parfaite, tel était chez les Grecs le but suprême de l'art. Il ne nous est rien resté de la peinture grecque, rien que les témoignages de Pausanias et de Pline. Mais il est probable qu'à côté des magnifiques chefs-d'œuvre de la sculpture, à côté du *Jupiter* de Phidias et de la *Vénus* de Praxitèle, lors que l'Odéon et le Parthénon déroulaient sur l'azur des cieux leurs élégantes frises, la peinture ne restait pas stationnaire, et s'élevait au niveau de ses deux sœurs, la sculpture et l'architecture. « D'ailleurs, dit M. J. Coindet, une connaissance si parfaite des formes et de l'anatomie, un goût si exquis, un sentiment si vif de la beauté dans son sens le plus abstrait, ne peuvent être l'attribut d'un seul homme ni d'une seule profession. Il ne nous serait parvenu qu'un seul de ces chefs-d'œuvre, qu'il suffirait pour mettre hors de doute les admirables progrès que la peinture, aussi bien que la sculpture, avait faits au temps de Périclès et de Praxitèle. »

Les premiers peintres furent de simples dessinateurs et se contentèrent de tracer le contour des objets. Puis vinrent les premiers coloristes, qui n'employèrent d'abord qu'une couleur; tel Cléophas, de Corinthe, qui, au rapport de Pline, coloriait ses dessins avec de la poussière de terre cuite. C'est le dessin que nous appelons monochrome, et que certains peintres emploient encore de nos jours. Comme exemples de monochromies, on pourrait citer les *grisailles*, ou peintures grises d'une seule couleur que Polydore de Caravage a employées pour la décoration du Vatican. Le Louvre et la Bourse de Paris ont aussi des grisailles dues au pinceau de Fragonard et d'Abel de Pujol. Les dessins à la *sanguine*, sorte de crayon rouge, sont aussi des monochromies : le Musée du Louvre en possède de Raphaël, du Corrége et du Dominiquin. Les peintres et les graveurs du XVIIIe siècle ont affectionné ce genre de dessin : Boucher, Greuze, Carle Vanloo, Bouchardon, en ont laissé de remarquables.

Polygnote de Thasos, qui vivait vers 400 avant Jésus-Christ, employa le premier trois couleurs réunies : le rouge, le jaune et le bleu. Aussi habile sculpteur que peintre, il rechercha surtout la pureté du dessin et la beauté de la forme.

Pausanias, dans son ouvrage intitulé *l'Attique*, énumère longuement les différents ouvrages de cet artiste, parmi lesquels sont surtout traités des épisodes de l'*Iliade*, l'épopée nationale des Grecs. Négligeant les accessoires de ses compositions pour laisser aux personnages toute leur importance, il représentait une forêt par un arbre, un temple par une colonne, une flotte par une galère, une ville par deux maisons.

En récompense de tous ses travaux, le conseil des Amphictyons lui décerna le droit d'hospitalité gratuite dans toutes les villes de la Grèce.

Jusqu'ici la peinture est subordonnée à l'architecture et sert d'ornement à la construction. Parrhasius, né à Éphèse vers 420 avant Jésus-Christ, s'affranchit de la peinture murale et fit le premier *tableau* sur un panneau mobile. Ses figures brillaient par l'expression, la correction et l'élégance. Quelques tableaux de lui sont restés célèbres; tels sont l'allégorie figurant le *Peuple d'Athènes*, un *Thésée*, un *Bacchus devant la Vertu*, et un *Méléagre et Atalante*, dont Tibère donna plus tard 600 000 sesterces (120 000 fr.).

Mais ses succès et ses triomphes enflèrent l'heureux artiste d'une trop grande vanité. Il se disait fils d'Apollon, abusait de tous les raffinements du luxe et témoignait le plus profond mépris pour ses rivaux. Ayant eu à peindre, en concurrence avec Timanthe, un *Ajax disputant à Ulysse les armes d'Achille*, et le jury ayant préféré le tableau de Timanthe, il répondit à ses amis qui cherchaient à le consoler de cet échec : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, mais le fils de Télamon, victime une seconde fois de la sottise des juges. »

Cependant son émule ne méritait pas tant de dédain; Timanthe sacrifia moins que lui à l'illusion

matérielle, à ce que nous appelons aujourd'hui le *trompe-l'œil*. Il avait une trop haute idée de l'art pour préférer à l'élévation de la pensée la simple perfection de l'exécution. Son chef-d'œuvre fut le *Sacrifice d'Iphigénie*, qu'on voyait encore à Rome du temps d'Auguste.

Ne voulant pas représenter la figure crispée du père en face des tortures de sa fille, il voila la face d'Agamemnon. « Ce n'est pas impuissance, dit Lessing, c'est respect pour la beauté : il se soumet à sa loi suprême. » On cite aussi du même Timanthe le *Cyclope endormi*, tableau où, pour faire juger de l'immense stature du géant, il avait représenté des petits satyres mesurant avec un thyrse la longueur de son pouce.

Le plus célèbre rival de Parrhasius fut Zeuxis, d'Héraclée, né vers 468 avant Jésus-Christ, mort vers 400.

Cicéron et Pline rapportent au sujet de ces deux artistes une anecdote qui montre quelle perfection et quel fini ils apportaient dans l'exécution de leurs travaux.

Parrhasius avait peint un rideau, mais si parfaitement imité, que les spectateurs s'y trompèrent et prièrent l'artiste de le tirer pour voir ce qu'il cachait. Zeuxis représenta un enfant portant sur la tête une corbeille de raisins d'une si merveilleuse vérité que les oiseaux du ciel vinrent les piquer. L'artiste répondit avec beaucoup d'esprit à ceux qui le félicitaient d'un pareil hommage : « Si j'avais aussi bien réussi à peindre le jeune garçon qui porte la corbeille de fruits, jamais les oiseaux n'auraient osé s'abattre sur les raisins. »

Mais ce ne sont là que des contes ; si l'on veut caractériser le talent de Zeuxis, il faut dire qu'il fut l'inventeur du *clair-obscur*, c'est-à-dire de la manière de traiter les jours et les ombres ; le premier il imagina de faire les ombres de ses figures dans les teintes mêmes de chaque figure et de les fondre dans les teintes environnantes ; il atteignit ainsi un effet qu'on n'obtenait avant lui que par des hachures, en employant des couleurs tranchées.

Comme Parrhasius, Zeuxis se laissa aveugler par la présomption ; riche et célèbre, il ne voulut plus vendre ses tableaux, disant que nulle somme n'en égalait la valeur. Ses principaux tableaux sont *Hélène*, *Pénélope*, *Hercule enfant*, *Jupiter entouré de dieux*. Après lui, ses ouvrages furent vendus à des prix excessivement élevés.

Cette habitude existe encore aujourd'hui : l'on n'estime un artiste que lorsque sa rivalité n'est plus à craindre. Rome possédait de nombreux tableaux de Zeuxis; mais, transportés plus tard à Constantinople, ils périrent tous dans les divers incendies de cette ville.

CH. DE RAYMOND.

M. BALARD

M. Balard, l'illustre chimiste qui a découvert le brome, est mort le 31 mars dernier, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était né à Montpellier, le 30 septembre 1802. Ses parents, de pauvres vignerons qui avaient peine à vivre du travail de leurs mains, le confièrent à sa marraine, qui lui fit donner une éducation très-soignée au collége de sa ville natale. Le modeste savant aimait à rappeler à ses amis le souvenir de cette femme dévouée qui lui avait tenu lieu de mère avec une affection maternelle, aussi profonde qu'intelligente. A dix-sept ans, il entrait à l'École de pharmacie de Montpellier, comme préparateur. C'est pendant ce stage qu'il fit la découverte qui immortalisa son nom. Par une matinée du mois de mai de l'année 1826, il se promenait en herborisant au bord d'un marais salant. Il remarqua un dépôt de sulfate de soude que la fraîcheur de la nuit avait fait cristalliser dans une mare où l'on conservait des eaux mères du sel commun. Ce fait le frappa; l'idée d'exploiter ces eaux mères et d'en extraire les sulfates de soude et les sels de potasse s'empara immédiatement de son esprit, et il résolut de s'en occuper immédiatement et sans relâche, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un résultat satisfaisant. Il négligea la botanique, qui avait jusqu'alors passionné sa jeune intelligence, pour s'adonner particulièrement à la chimie, dont il devait devenir une des plus illustres personnalités. Comme la plupart des grandes découvertes de l'esprit humain, celle qui a placé Balard au premier rang des savants de notre époque et qui allait faire de ce jeune homme de vingt-quatre ans l'égal de Scheele et de Gay-Lussac, devait être le fruit de la coopération du hasard et du génie du modeste préparateur de l'École de pharmacie. Pendant qu'il faisait ses intéressantes expériences pour l'extraction des sels de potasse et du sulfate de soude des eaux des marais salants, qui furent couronnées plus tard d'un succès complet, il remarqua, en rentrant dans son laboratoire, que le garçon de service avait oublié de vider et de nettoyer les cornues et les vases dont il s'était servi la veille. Il maugréa contre sa négligence et se prépara à faire lui-même cette besogne. En vidant un récipient, il fut frappé de la présence d'un dépôt d'une coloration particulière et d'une odeur singulière qu'il n'avait jamais observé. Il l'examina attentivement et reconnut l'existence d'une matière qui lui était inconnue. Il poursuivit son expérience de la veille, la recommença le lendemain avec cette ténacité qui est le génie des inventeurs, et reproduisit le même phénomène.

Un nouveau corps simple métalloïde et monatomique, le brome (de βρῶμος, fétide), était découvert et le nom de Balard devenu immortel. Gay-Lussac félicita le jeune chimiste et montra un échantillon

de brome dans son cours de chimie à l'École polytechnique, en proclamant illustre son inventeur. La Société Royale de Londres lui décerna la plus haute récompense dont elle dispose. M. Balard venait en effet de faire une découverte précieuse. Il avait réussi à reconnaître et à isoler un nouveau corps simple, non pas un de ces métaux rares, presque infinitésimaux, dont l'utilisation est impossible, mais un grand corps qui va prendre place entre l'iode découvert par Gay-Lussac et le chlore que l'on doit à Scheele. Ses applications sont très-nombreuses et rendent chaque jour à l'industrie et à la science les plus grands services.

Le brome est un agent très-utile dans la photographie, dans la préparation des couleurs artificielles. Sous forme de bromure de potassium, c'est un médicament précieux. A la dose de 5 à 50 centigrammes pour 150 grammes d'eau, il est employé fréquemment dans l'angine couenneuse, le croup et comme contre-poison du curare. Les savants en font un fréquent usage dans leurs recherches de chimie organique.

On extrait le brome des eaux-mères des marais salants, des eaux-mères des salines continentales et des cendres du varech. Il vous intéresserait peu certainement de connaître par quels procédés chimiques l'on extrait le brome des eaux-mères des marais salants, des eaux-mères des salines continentales et des cendres du varech. Il y a là un amalgame de noms tous plus étranges pour vous les uns que les autres : des *bromures*, des *acides bromiques*, *bromhydriques*, des formules algébriques, qui vous feraient trouver la sauce aussi insipide que le poisson.

Nous vous dirons seulement que le brome se rencontre toujours en combinaison avec des métaux dans l'eau de la mer; en plus forte proportion dans les soudes de varech où il se concentre. Les eaux de la mer Morte sont très-riches en bromure de magnésium. Quelques minerais argentifères du Mexique contiennent un mélange de bromure et de chlorure d'argent. Le brome a une odeur forte et irritante, rappelant celle du chlore, une saveur forte et acide. C'est un poison violent; quelques gouttes introduites dans l'économie animale suffisent pour donner la mort.

Le brome a été la préoccupation constante de M. Balard pendant sa longue existence. Il a toujours cherché à développer plutôt sa première découverte et à en tirer parti qu'à en faire de nouvelles. Dans l'intimité, même à l'Académie des sciences, on l'appelait familièrement *le Père Brome*, et comme il n'avait point d'enfants, on disait très-volontiers en parlant de ce corps précieux : *l'enfant de M. Balard*. Ces innocentes plaisanteries avaient le privilége de combler de joie le grand savant.

Il y a quelque temps, un de nos amis, M. le Dr D...., qui s'est longuement occupé des propriétés thérapeutiques du bromure de potassium, était allé trouver M. Balard dans sa modeste demeure de la rue d'Assas, au n° 100, pour lui soumettre les résultats de ses recherches et de ses expériences. Au bout de dix minutes de conversation, l'illustre vieillard se levait tout ému de son siége et serrait la main de son interlocuteur, en le félicitant avec effusion et les larmes aux yeux de son travail. N'est-ce point vraiment touchant?

De Montpellier, M. Balard fut appelé à l'École de pharmacie de Paris, puis au Collége royal. Enfin, en 1834, il suppléa le baron Thénard à la Faculté des sciences, et en 1851 il succédait à Pelouze dans sa chaire de chimie du Collége de France, qu'il a conservée et occupée jusqu'à sa mort. Depuis 1846, il était membre de l'Académie des sciences. Par décret du 15 février 1868, il avait été nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur et professeur honoraire à la Faculté des sciences.

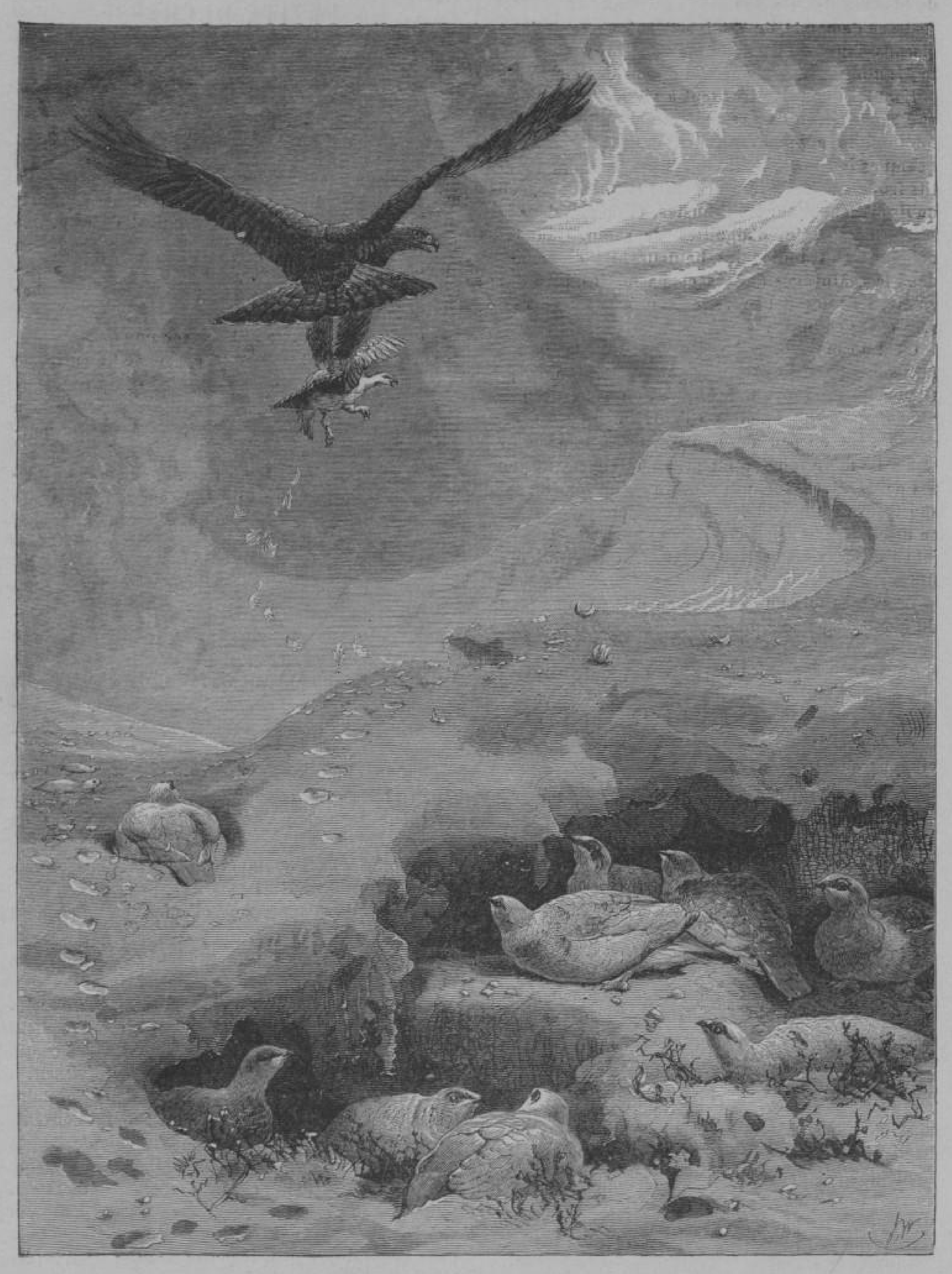
Tous ces honneurs n'avaient en aucune façon altéré la modestie et la simplicité natives de l'illustre savant. Le souvenir des premières années de sa vie, où il avait connu la misère et les privations, avait laissé dans son esprit une empreinte ineffaçable. Il est mort comme il a vécu, et il a voulu être enterré de même, le plus simplement possible.

M. VACHON.

LA PERDRIX DES NEIGES

La *Perdrix des neiges*, appelée aussi *lagopède*, habite les versants et les plateaux élevés des plus hautes montagnes. Elle se plaît au milieu des rochers, des neiges et des glaces. On la trouve communément en Suisse, sur toutes les hauteurs de la chaîne des Alpes. On la rencontre aussi sur les sommets neigeux des montagnes de l'Écosse. Elle craint si peu le froid qu'on la voit prendre plaisir à se rouler et à se frotter dans la neige, comme le font nos poules dans le sable ou dans la poussière chauffée par le soleil.

Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon. On le reconnaît à son bec court, recourbé, d'un noir brillant, au cercle d'un rouge vif qui entoure l'œil, à ses pattes, qui sont emplumées jusqu'au bout des doigts et qui rappellent la patte velue du lièvre (de là le nom de lagopède). Il change de plumage deux fois par an, et sa transformation est si complète qu'il est tout à fait méconnaissable. En été, la perdrix des neiges est d'un gris jaunâtre, bigarré de noir et de blanc; elle se confond avec les pierres grises et moussues entre lesquelles elle se blottit; en hiver, son plumage est devenu d'un blanc éblouissant, sauf une bande d'un noir brun sur les grandes plumes de l'aile, et, chez le mâle, un trait noir qui va



L'aigle enlève sa victime. (P. 410, col. 1.)

du bec à l'œil. Il est très-difficile de la distinguer du blanc tapis de neige qui l'environne.

On se demande de quoi peuvent se nourrir ces oiseaux dans les lieux stériles et désolés qu'ils habitent, au milieu des glaciers et des neiges éternelles.

Il faut bien qu'ils y trouvent à vivre et ne souffrent pas trop, puisqu'ils y restent et s'y multiplient. Ils fouillent le gazon avec leurs ongles et déterrent quelques insectes ; ils mangent des baies et de petits fruits sauvages ; ils se contentent de bourgeons qu'ils arrachent sur les arbustes, et même, dans les temps de disette, d'aiguilles de sapin. Quand la neige envahit toutes les hauteurs, ils descendent dans les pâturages abrités et parmi les rocailles; en été, ils remontent vers les sommets avec les lièvres et les chamois.

C'est au mois de mai que la perdrix des neiges fait son nid. Elle gratte le sol, pratique une petite cavité sous un rhododendron ou sous un petit pin rabougri, quelquefois à l'abri d'une pierre, et y dépose, sur un peu de mousse, de sept à quinze œufs. La mère montre un grand attachement pour ses petits. M. de Tschudi raconte qu'un jour un paysan trouva un nid de perdrix et prit un poussin, qui se mit à pousser des cris lamentables. La mère se jeta sur le ravisseur avec un farouche désespoir et se fit tuer.

Une autre fois un chasseur surprit sur une pente du Mont-Rose une femelle accompagnée de ses neuf petits. Quoiqu'elle se vît dans le plus grand danger, il n'y eut pas moyen de lui faire prendre son vol; elle courait toujours en avant, couvrant les poussins de ses ailes étendues. Chemin faisant, les petits perdreaux s'échappaient subitement l'un après l'autre et disparaissaient derrière quelque pierre, et ce ne fut qu'après les avoir vus tous en sûreté qu'elle songea à son propre salut et se décida à s'envoler. Le chasseur, témoin de cette scène se mit alors à la recherche des petits sans pouvoir en découvrir aucun; mais, s'étant caché derrière un rocher, il vit au bout de quelques instants la mère revenir avec un empressement inquiet et, en quelques minutes, les neuf petits, attirés par ses tendres gloussements, avaient repris leur place sous l'aile maternelle.

Les perdrix des neiges ont beau se cacher dans des déserts presque inaccessibles, elles sont exposées aux attaques de nombreux ennemis. Les chasseurs les poursuivent jusque dans leurs retraites glacées. Les renards et les martes les surprennent au milieu de leurs rochers. Il leur est surtout impossible d'échapper aux serres de l'aigle qui, du haut d'un pic perdu dans les nuages, les guette : fondant à l'improviste sur elles, il saisit dans ses serres et enlève sa victime, sans que la pauvre perdrix, paralysée par la peur, songe à s'enfuir.

E. Lesbazeilles.



LA PETITE DUCHESSE[1]

II

Hors de cage.

Le surlendemain de ce jour, à peu près à la même heure, le même équipage s'arrêtait dans la rue de Varenne, devenue parfaitement déserte. Une femme de chambre en descendit et se rendit au guichet d'entrée. Elle dit à la religieuse qui apparaissait derrière les vitres, qu'elle venait chercher Mlle de la Rochefaucon.

La religieuse inclina la tête avec un demi-sourire, la porte s'ouvrit et une sœur converse fit entrer la jeune fille dans un des petits parloirs latéraux.

« Ma sœur, surtout que Mlle Alberte vienne bien vite, dit la jeune fille avec importance; Mme la marquise n'aime pas à attendre. »

Elle ne reçut pour toute réponse qu'une charitable inclination de tête, et la sœur, remontant la petite galerie, pénétra dans le grand parloir du dimanche, plongé dans une demi-obscurité.

Alberte, en uniforme de sortie, s'y trouvait. Elle se leva en voyant entrer la sœur.

« Vient-on me chercher? demanda-t-elle fiévreusement.

— Oui, mademoiselle.

— Oh! ma sœur, prévenez Mme de Lander, je vous en prie; elle vient d'aller demander à Mme la Supérieure si c'était bien à dix heures qu'on devait venir. »

Comme elle prononçait ces paroles, une porte s'ouvrit sans bruit et la religieuse qui avait échangé l'avant-veille quelques paroles avec la marquise de Valroux entra.

La sœur lui dit quelques mots à voix basse, puis disparut.

La religieuse s'approcha de l'enfant et, lui prenant la main :

« Ma pauvre Alberte, l'heure tant désirée de votre liberté sonne, dit-elle, vous en êtes ravie.

— Oui, madame, répondit franchement Alberte.

— Les oiseaux qui volètent avant le temps hors de leur nid sont ravis aussi; mais vous savez ce qui leur advient : ils se blessent, ils se meurtrissent à tout, n'ayant pas les ailes assez fortes pour prendre un vol quelconque, et ils périssent le plus souvent.

— Mais je ne suis pas un oiseau, madame.

— Aussi votre entêtement est-il plus coupable que le sien et votre imprudence a-t-elle peu d'excuse, puisque vous n'êtes pas un être inconscient. Ma chère Alberte, la liberté absolue n'est pas plus faite pour l'enfant que pour le petit oiseau. »

Alberte baissa la tête.

1. Suite. — Voy. page 395.

« Je m'ennuie tant ici, soupira-t-elle.

— Parce que l'ordre, la régularité, blessent votre nature spontanée et capricieuse ; mais, je vous le dis, vous vous ennuierez partout et sans profit aucun.

— Oh! madame, si vous saviez comme Madeleine est gentille et comme Médéric est gai. Nous jouerons au croquet ensemble, j'irai partout avec ma sœur. Comment pourrais-je m'ennuyer?

— La dissipation n'a jamais suffi aux êtres intelligents : vous ne vous apercevez pas que vous grandissez et que les jeux puérils vous seront bientôt à charge.

— Oh! je travaillerai ; ma sœur l'a écrit à madame la Supérieure.

— Vous ne travaillerez pas, et vous allez perdre les années les plus précieuses de la vie, les seules qu'une femme puisse raisonnablement consacrer tout entières à son instruction et à son éducation. Je ne dis pas ceci pour attrister votre joie, ma pauvre enfant ; mais je sais que vous prenez une voie fausse et je dois vous le faire remarquer. Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner : soyez fidèle à Dieu, et si un jour, revenue à de plus sages idées, vous voulez rentrer dans cette maison pour y achever cette éducation malheureusement entravée, elle vous sera ouverte. Nous prierons pour vous. »

Ces paroles prononcées avec gravité, mais d'une voix pénétrante, émurent Alberte. Elle se jeta dans les bras de la religieuse :

« Oh! que vous êtes bonne ! dit-elle ; si je restais? »

La religieuse sourit et répondit :

« Cela n'est guère possible maintenant. Votre sœur, accablée sous ce deuil obligé, compte sur vous pour la distraire, et notre Mère elle-même, qui a défendu depuis deux jours l'intérêt de votre avenir contre la volonté que vous exprimiez, ne peut revenir sur une résolution que votre tuteur a déterminée par ses instances. Adieu donc, ma chère enfant ; non, au revoir, s'il plaît à Dieu. »

Elle conduisit Alberte jusqu'au petit parloir où la femme de chambre attendait, et la quitta après lui avoir affectueusement serré les deux mains.

Alberte sortit du couvent la tête baissée, toute pâle d'émotion ; mais la vue du coupé et du cheval fringant chassèrent instantanément l'impression pénible, et ce fut en souriant qu'elle répondit au salut du cocher.

Elle entra dans le coupé et dit :

« Montez-vous sur le siége, Céline?

— Mademoiselle, je vais chercher le manchon de Mme la marquise. Elle l'a oublié ce matin chez Mme de Baillery, en revenant de cet enterrement qui l'a tout à fait bouleversée.

— Je pourrais vous conduire, c'est tout près.

— Oh! non, madame attend mademoiselle avec trop d'impatience. Chez M. de Baillery, d'ailleurs, tout est sens dessus dessous, et puis je ne serais pas fâchée de dire un petit bonjour à la femme de chambre qui est une amie. Madame a pensé que, lorsque j'aurai mis mademoiselle en voiture, elle pourrait partir seule pour l'hôtel.

— Oh! certainement, » dit Alberte en retirant la portière à elle, et faisant un petit signe d'adieu à Céline.

La voiture partit, et la pensionnaire émancipée put à l'aise se livrer à sa joie, très-enfantine dans ses manifestations.

Elle se mit à bondir sur les coussins brillants, elle fit sauter les glands et les torsades de soie, elle chanta *Au clair de la lune* en s'accompagnant sur les vitres, et finalement prit une pose de dame ; et ce fut dans ce dernier rôle, majestueusement et cependant nonchalamment assise, qu'elle fit son entrée dans la cour enguirlandée de lierre d'un petit hôtel des Champs-Élysées.

Elle trouva à la descente de voiture son beau-frère qui l'embrassa affectueusement et la conduisit au premier étage. Arrivé devant une porte aux moulures dorées, il retira son bras.

« Vous n'entrez pas, Médéric? dit Alberte.

— Dieu m'en garde ! votre sœur est en syncope depuis tantôt, parce que je l'ai obligée d'assister au convoi de mon oncle, et j'en ai assez. Puisque vous voilà, je cours chez ma mère, que je n'ai pas vue depuis deux jours. »

Et il disparut. Alberte entra dans un boudoir charmant, puis disant tout haut : « Madeleine, où es-tu? » elle pénétra dans une chambre à coucher rose qu'on avait à dessein plongée dans une demi-obscurité.

Mme de Valroux était étendue sur un sofa et buvait, à petites gorgées, un liquide parfumé que venait de lui présenter une femme de service debout devant elle.

« Tu es donc malade, s'écria Alberte en courant à elle? »

Mme de Valroux laissa tomber ses bras.

« Comment ne le serais-je pas? Voilà deux jours que je n'entends parler que de mort, d'enterrement, de deuil. J'avais feint une indisposition pour ne pas aller au convoi, et Médéric n'a jamais voulu me dispenser de cette lugubre cérémonie. Enfin, te voilà, toi au moins tu me distrairas, tu ne seras pas à me raconter des détails d'agonie à faire trembler. C'est déjà bien assez de porter tout ce noir. Cela me va horriblement, n'est-ce pas? Madame Louis, levez les stores, je vous prie. J'avais demandé un demi-jour, on me fait une obscurité complète. »

Les stores se levèrent à demi et Mme de Valroux, quittant sa pose accablée, rangea de côté sa longue jupe noire et dit à Alberte :

« Assieds-toi là et raconte-moi comment cela s'est passé à ton couvent. Tu sais que Médéric avait écrit avant-hier et que je comptais sur toi hier.

— Oui, mais on ne sort pas comme cela du Sacré-Cœur. J'ai eu bien peur que Mme la Supérieure ne voulût pas me laisser partir.

— Elle nous a écrit de bien belles lettres ; j'aurais dû les conserver. Ces dames sont vraiment bonnes. Es-tu heureuse, ma chérie ! tu n'es pas en deuil, toi.

— Mon bleu n'est pas beaucoup plus gai.

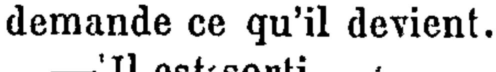
— Oh ! si, et d'ailleurs tu vas le quitter. Demain je pourrai sortir avec toi. Nous aurons une foule d'achats à faire. Voyons, tu as douze ans, il me semble.

— Treize, Madeleine, répondit Alberte en se redressant.

— Oh ! je vois bien où tu veux en venir. Mais tu n'es plus une petite fille, et je sais quelle couturière je te donnerai. La mienne t'affublerait en vieille. Tantôt que ferons-nous bien ? Tu ne connais pas encore notre nouvelle maison. Veux-tu visiter les appartements ?

— Tu es souffrante, cela te fatiguerait.

— Ton arrivée m'a guérie, je crois, dit Mme de Valroux en se levant. Certes, j'étais toute nerveuse, mais j'ai un peu grossi mon malaise pour punir Médéric de m'avoir obligée d'assister à des scènes aussi poignantes. Je ne voudrais pas paraître trop bien portante devant lui ; mais devant toi cela n'a pas le même inconvénient. Je me demande ce qu'il devient.



Alberte prit finalement une pose de dame. (P. 411, col. 2.)

— Il est sorti.

— Sorti !

— Oui, il m'a dit qu'il allait chez sa mère. »

Madeleine fit un geste d'impatience.

« Il y est toujours maintenant, dit-elle. C'est à me faire regretter de n'avoir pas consenti à demeurer avec elle. Au moins elle aurait tenu la maison, ce qui est extrêmement ennuyeux.

— Il me semble que j'aimerais bien tenir une maison.

— Tu es une enfant, tu ne sais pas ce que c'est. Tu vois ce bureau ?

— Oui, il est charmant.

— D'extérieur, mais l'intérieur est bourré de petits registres verts que je suis obligée d'ouvrir toutes les semaines pour y inscrire les comptes de la femme de charge.

— Ne pourrait-elle les inscrire elle-même ?

— Sans doute ; mais on avait dit à Médéric que je serais une femme prodigue et incapable et je veux qu'il voie mon écriture là-dessus.

— Qu'est-ce que tu écris : les œufs, le poisson, les gâteaux...

— Oh non, fi donc ! Je mets : vu les dépenses de la semaine, total approuvé, et je signe.

— Tu fais des additions, Madeleine ?

— Non, je transporte celles de Mme Louis, c'est une honnête femme, et je voudrais qu'elle eût tout en main ; mais ma belle-mère jetterait les hauts cris.

— T'ai-je dit que Mme de Lander m'avait bien recommandé d'aller la voir ?

— Ah ! vraiment !

— Elle m'a dit qu'elle était charmante.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que j'irais, bien que je n'aimasse pas beaucoup les vieilles dames.

— Tu n'iras pas, ou bien si, tu m'accompagneras, ce sera moins ennuyeux.

— As-tu des petites filles dans tes connaissances, Madeleine ?

— Beaucoup, c'est-à-dire quelques-unes ; mais je ne compte pas du tout te laisser jouer à la poupée. Tu ne me quitteras plus. Viens voir ta chambre. »

Elle passa sous une portière algérienne ; Alberte la suivit et s'écria :

« La jolie chambre !

— C'était un grand cabinet de toilette ; je l'ai sacrifié pour toi, et j'ai fait arranger un petit appartement de décharge où se trouvaient mes caisses à robe. Cette maison est très-jolie, mais c'est une bonbonnière, comme tu vois. Alberte, tu parais contente, j'en suis ravie. »

Cela se voyait, Alberte courait de la fenêtre à la cheminée, de la cheminée à son alcôve, et trouvait ce nid de mousseline blanche tout à fait à son gré.

« Cette petite porte donne dans le couloir, reprit Mme de Valroux. Tu es tout à fait chez toi. Céline te servira, elle est très-gentille, Céline.

— Oh ! très-gentille.

— Seulement elle n'aime pas Mme Louis, ni le chef, ce qui fait mon désespoir. Je te la donnerai pour m'en débarrasser un peu. Mme Louis me coiffe beaucoup mieux à l'air de mon visage, et s'il me fallait choisir entre elles, j'aimerais mieux Mme Louis.

— Pas moi, j'aimerais mieux Céline.

— Eh bien ! cela s'arrangera très-bien. Ah ! mon Dieu, quelle heure est-il ? Six heures ; Médéric doit être rentré pour dîner.

— Le voici, » dit Alberte.

En effet, des pas d'homme se faisaient entendre dans le corridor, et M. de Valroux entra dans le boudoir.

Il paraissait de très-joyeuse humeur. Il plaisanta agréablement sa femme sur sa rapide guérison, lutina Alberte et lui fit l'honneur de lui offrir le bras pour la conduire à table.

Le dîner fut excessivement gai, et le jeune ménage s'ingénia à trouver des distractions pour la petite échappée de pension.

Madeleine annonça pour le lendemain une séance interminable de toilette; Médéric offrit ses chevaux, ses voitures, tout son personnel.

Après le dîner, ils descendirent dans le salon du rez-de-chaussée, qui était brillamment éclairé.

Le costume d'Alberte, représenté par les miroirs rayonnants, devint un sujet de plaisanterie, et une discussion s'engagea à ce propos entre les deux étourdis. On attendait quelques intimes. M. de Valroux voulait leur présenter Alberte ce soir-là, Madeleine demandait qu'on attendît au lendemain.

« Demain, disait-elle d'un air plein de promesses, tu seras présentable; mais ce soir non. »

Ils firent si bien qu'Alberte prit tout à coup honte de son uniforme, et au premier coup du timbre annonçant un visiteur elle s'enfuit du salon, tiraillée, d'un bras par son beau-frère qui voulait la retenir, et de l'autre par sa sœur qui voulait l'entraîner. La victoire resta naturellement au combattant qui avait l'enfant pour complice, et Alberte disparut par une porte au moment où le valet de pied annonçait l'arrivant.



Mme de Valroux était étendue sur un sofa. (P. 411, col. 2.)

Elle monta rapidement au premier étage, et fut introduite par Céline dans sa petite chambre drapée de mousseline blanche.

« Mademoiselle n'a pas besoin de moi aujourd'hui pour se déshabiller? dit la femme de chambre en jetant un coup d'œil dédaigneux sur la robe bleue.

— Céline, merci, ni aujourd'hui ni demain.

— Oh! demain, je crois bien qu'il serait bien difficile à mademoiselle de se passer de femme de chambre. J'emploie une demi-heure à nouer tous les rubans de madame. Dans les toilettes serrées que l'on fait à présent, on n'a pas l'idée du temps qu'il faut mettre à tout ajuster et consolider. »

Sur cet oracle Céline disparut.

Alberte, demeurée seule, se laissa tomber sur une chaise et se mit à bâiller à travers ses doigts. Elle ressentait une extrême fatigue.

« C'est vraiment bien amusant, murmura-t-elle en bâillant toujours, c'est autrement amusant qu'au Sacré-Cœur; mais cela fatigue. »

Elle se leva, et joignant les mains d'un air pensif:

« Être fidèle à Dieu, reprit-elle, je l'ai promis, il faut que je fasse ma prière. »

Elle regarda autour d'elle.

« Rien, dit-elle, il n'y a rien. »

Il n'y avait, en effet, dans cette chambre que des gravures des plus mondaines, et des statuettes qui y étaient souverainement déplacées.

Alberte alla ouvrir une aumônière accrochée à un patère. Elle en retira un livre, le feuilleta et y prit une photographie représentant le ravissant tableau d'Ary Scheffer : saint Jean reposant sur l'épaule du Sauveur.

Elle se rapprocha de son lit, fixa l'image à la tapisserie par une épingle, et s'agenouillant, récita sa prière, les mains jointes et les yeux fermés.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

L'ENFANT

Une mère perdit son enfant et, sa douleur fut si grande que nulle consolation ne pénétra jusqu'à son cœur, que rien n'arrêta ses larmes. Elle ne vivait plus que des souvenirs du passé, du temps où son fils jouait sur ses genoux ; toutes ses pensées remontaient à son berceau vide, comme tous ses pas la ramenaient invinciblement au tombeau où il reposait.

Chaque jour elle y déposait des fleurs et, chaque matin elle reprenait, tout froid et tout humide de rosée, le bouquet de la veille et le cachait dans son sein pour l'emporter. Son cœur alors battait plus fort, et il lui semblait que quelque chose de son fils renaissait en elle.

Ni sa santé, ni ses affaires ne l'occupaient plus, et quand son dernier enfant, sa petite fille, la voyait perdue dans ses regrets, elle disait que sa mère parlait avec son petit frère au ciel. Bientôt la malheureuse femme s'achemina lentement vers la maladie, et elle osa demander à être réunie à celui qu'elle pleurait tant.

Un jour, comme elle se sentait plus affligée, plus triste que jamais, une voix invisible, une voix bien chérie l'appela : « Oh ! ma mère, dit-elle, pourquoi veux-tu venir à moi ? Ne me sens-tu pas dans ton cœur, où je puis revivre par l'affection que mon père et ma petite sœur réclament de toi. Prouve-leur mon amour par le tien, et conserve-moi longtemps encore ma place parmi vous.

« Ma bonne mère, ajouta la voix, ne te hâte pas au céleste séjour. Ne m'exile pas de la terre en la quittant toi-même et en m'enlevant le dernier lien qui m'y attache. Laisse-moi prier en toi pour ceux qui me survivent et supplier Dieu de ne pas te rappeler encore à lui. »

La mère écouta la voix de son fils bien-aimé. Elle combattit la maladie et vécut, comme autrefois, pour son mari et sa fille. Elle vit alors que les enfants morts revivent dans le cœur de leur mère, car Dieu lui accorda un fils pour remplacer celui qu'elle avait perdu.

CH. SCHIFFER.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES[1]

II

LES CRUCIFÈRES

Les beaux jours sont venus, et aux gais rayons du soleil printanier déjà beaucoup de fleurs s'épanouissent çà et là.

Voici, par exemple, aux fentes du vieux mur, la giroflée. Cette plante nous ouvrira d'autant mieux la galerie des groupes végétaux, qu'elle appartient à l'une des familles les plus nettement distinctes et les plus répandues.

Prenons une giroflée. Au bout de la tige feuillué s'étale une sorte de gerbe fleurie. Prenons une des ramilles qui forment cette gerbe ; et isolons une fleur, que nous examinerons, ou plutôt — que nous disséquerons — afin d'apprendre à connaître et les organes et la disposition normale de cette partie essentielle d'une plante qui s'appelle la fleur.

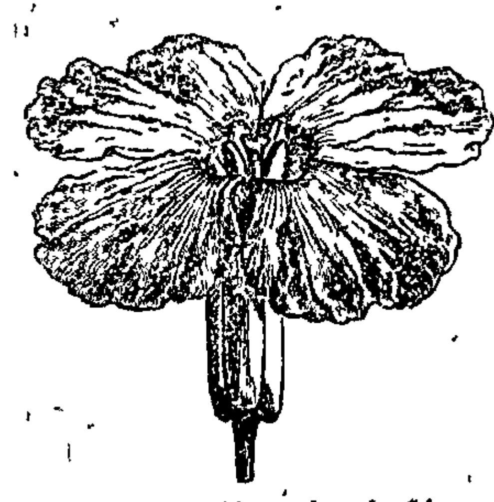


Fig. 1. — Fleur de giroflée.

Je tiens d'une main cette fleur isolée (fig. 1), de l'autre un canif à fine lame, qui me sert à fouiller, à tailler dans le sujet que je veux analyser.

Voici d'abord une, deux, trois, quatre petites feuilles rassemblées par leur point d'attache, dressées les unes à côté des autres et dont deux, qui se font face, cachent en elles les bords des deux autres. Ces quatre feuilles d'un vert pâle forment par leur ensemble

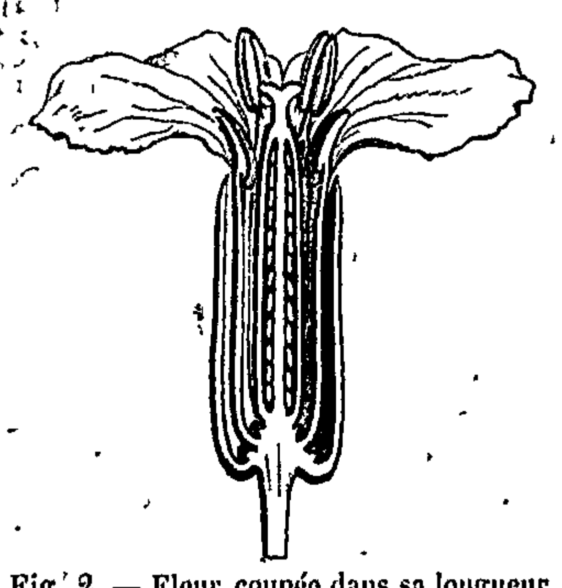


Fig. 2. — Fleur coupée dans sa longueur.

1. Suite. — Voy. page 302

une sorte de gaîne (fig. 2) un peu plus large que la tige que je tiens à la main.

C'est ce que les botanistes appellent le *calice* d'une fleur; ce mot de calice est celui dont les Grecs se servaient pour désigner l'enveloppe d'un bouton de fleur; on l'a donné par analogie à certaine coupe de forme gracieuse, et notamment à celle dont les prêtres font usage pour la communion.

Ici d'ailleurs, dans cette partie où les fleurs ne sont pas encore toutes épanouies, tu en vois quelques-unes où les quatre petites feuilles, bien serrées les unes sur les autres, jouent leur rôle d'enveloppe, selon le sens de la vieille expression.

Nous connaissons le calice ou enveloppe extérieure des boutons, la *coupe*, qui d'ordinaire, pendant l'épanouissement, est comme le vase d'où s'élancent les autres parties de la fleur : abattons ces quatre petites feuilles. Que voyons-nous maintenant?

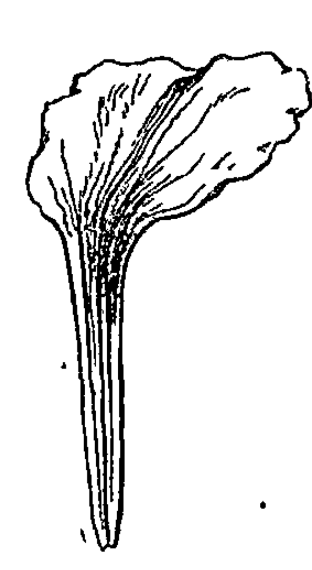


Fig. 3 — Pétale.

Quatre autres feuilles, non plus vertes, mais colorées en jaune d'or, qui, élargies par le haut et rétrécies par le bas (fig. 3), viennent s'attacher à la tige, un peu au-dessus du pivot où tenaient les quatre feuilles formant le calice.

Les botanistes appellent ces feuilles-là des *pétales*, et leur réunion forme ce qu'ils nomment la *corolle*. La corolle, qui tantôt a plusieurs pétales comme ici, et tantôt n'en a qu'un seul, comme tu l'as certainement remarqué dans les *volubilis*, où elle a la forme d'un entonnoir et dans le *muguet*, où elle ressemble à un petit grelot, la corolle est d'ordinaire la partie colorée, peinte, plus ou moins richement, qui fait la beauté réelle de la fleur. C'est à la corolle que reviennent les témoignages d'admiration qui s'adressent à la fleur en général.

Ce simple fait qu'une corolle ait plusieurs pétales ou n'en ait qu'un seul, établit d'ailleurs une grande ligne de démarcation entre les familles dont les fleurs montrent l'une ou l'autre de ces dispositions; il n'arrive jamais que dans la même famille il y ait des plantes à corolle *monopétale* (c'est-à-dire à un seul pétale, absolument comme en grammaire un *monosyllabe* est un mot d'une seule syllabe) et des plantes à corolle *polypétale* ou à plusieurs pétales (ce qui rappelle les *polysyllabes* de la grammaire). Aussi quand tu arriveras aux recherches de classification, devras-tu tenir bon compte de cette différence, et dores et déjà dois-tu la noter comme caractère très-important.

Calice d'abord, corolle ensuite : voilà l'ordre commun de la généralité, je veux dire du plus grand nombre de fleurs, de celles que les botanistes appellent *complètes;* mais tu verras bientôt qu'il y a des exceptions.

Abattons maintenant les quatre pétales (fig. 4). Nous découvrons, toujours plantées sur le même pivot, six petites baguettes effilées, quatre plus longues que les deux autres, portant à leur sommet des espèces de globules allongés, qui, si on les imaginait de grosseur convenable, représenteraient assez bien les petits pains fendus qu'on va chercher pour déjeuner chez le boulanger. Et, qui plus est, de même qu'il arrive que les petits pains du boulanger nous enfarinent les doigts quand nous les prenons, de même ces globules — touche-les et regarde ton doigt — sont tout enfarinés d'une poussière jaune.

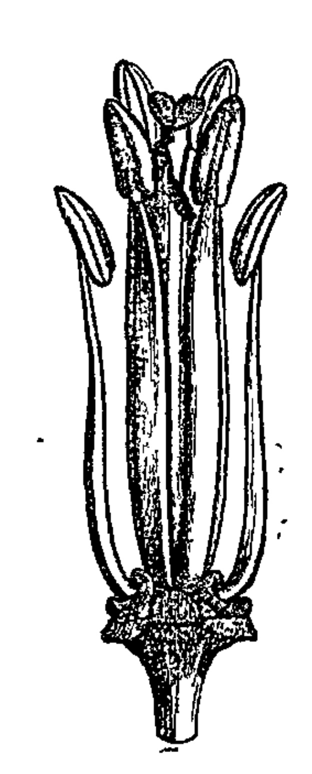


Fig. 4. — Les étamines et le pistil.

Qu'est-ce que ces baguettes? Qu'est-ce que cette farine? Les baguettes s'appellent les *étamines*, le petit sachet poudreux qu'elles portent s'appelle l'*anthère*, et la poussière s'appelle le *pollen*. Cet ensemble constitue des organes essentiels, indispensables de la fleur, et pour t'en expliquer l'importance, il faut que j'abatte ces six baguettes.

C'est fait, que nous reste-t-il? Une colonne à peu près carrée, au sommet de laquelle est une sorte de double bourrelet qui semble gluant. C'est qu'il l'est en effet; pour t'en assurer, pose-le sur le bout de ta langue.

— Tiens, fit Georges, c'est doux comme du miel.

— Mais c'est bien du miel; ou tout au moins ce qui sert à le faire, car c'est pour s'en emparer que les abeilles visitent les fleurs. Mais revenons à notre colonne. Maintenant que tu as reconnu sa forme extérieure, je la fends dans sa longueur et je fais tomber une des deux moitiés. Que vois-tu sur la tranche de la moitié restée debout (fig. 2)?

— Je vois comme un chapelet de petites perles blanches.

— Ces perles sont les futures graines ou semences de la plante, qui sont attachées à la colonne centrale par un petit fil qui leur apportera la nourriture, après que la floraison sera passée.

Alors, à l'endroit où était la fleur, il n'y aura plus ni calice, ni pétale, ni étamines; il ne restera que cette colonne qui grossira et à l'intérieur de laquelle, de même que dans la gousse du haricot, mûriront ces graines, qui ne sont encore ici qu'à l'état de petit chapelet blanc.

Les graines mûres, l'enveloppe de la colonne se desséchera, puis s'ouvrira à deux battants (voir la fig. 5), et les graines étant à découvert, secouées par le vent, tomberont, s'éparpilleront, et iront deci et delà semer de nouvelles giroflées, qui sortiront de terre, grandiront, auront des feuilles, des fleurs, des graines à leur tour... Et ainsi de suite, tant qu'il y aura une terre, pour que le vent du bon Dieu ou la main des hommes y sème les graines de giroflées.

Je retourne encore à notre colonne, qui contient les grains de la plante: la partie supérieure, celle où se trouve un étranglement qui fait qu'il y a comme une seconde petite colonne implantée sur la première, s'appelle le *pistil*, et d'ailleurs quand on fait de la botanique sommaire comme nous avons l'intention de le faire, on donne généralement le nom de pistil à l'ensemble des petites colonnes (il y en a parfois plusieurs qui occupent le centre de la fleur).

Fig. 5. — Le fruit mûr.

Donc, pour que les graines mûrissent, il faut que la poussière qui s'échappe des petits sachets des étamines vienne s'attacher aux bourrelets du pistil : c'est pourquoi le prévoyant ouvrier qui a créé les fleurs, a enduit de miel les bourrelets du pistil, afin que les grains de poussière s'y attachent.

Mais, me diras-tu peut-être, le même prévoyant ouvrier a aussi créé les abeilles; et les abeilles venant sucer ce miel, elles nuisent à l'effet qui doit se produire?

— C'est juste, fit Georges.

— Eh non! au contraire, répliquai-je; car, outre qu'il reste toujours assez de miel pour l'opération, il arrive que ces insectes, en se tournant dans les fleurs, secouent, remuent les étamines et font poudroyer bien plus abondamment leurs sachets. On a même remarqué que les arbres qui se trouvaient voisins des ruches portaient beaucoup plus de fruits que les autres, parce que les nombreuses visites d'abeilles aident à la chute de la poussière des étamines sur le pistil.

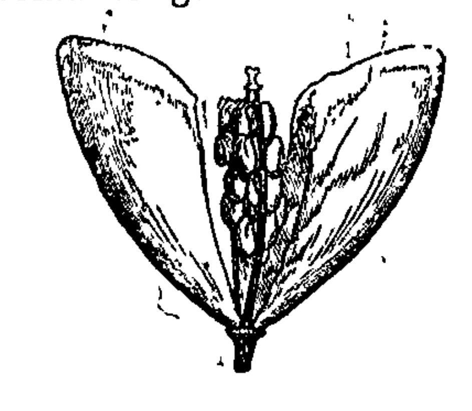

Fig. 6. — Bourse à pasteur.

Tout cela t'apprend donc que, pour qu'une fleur soit complète, il lui faut après ou plutôt avant le calice et la corolle, qui ne sont souvent que des enveloppes de précaution ou de luxe, un pistil et des étamines, l'un ne pouvant pas se passer des autres. Quelquefois, à vrai dire, sur la même plante, le pistil est dans une fleur, les étamines dans d'autres, et il y a aussi des espèces de plantes dont un individu ne porte que des fleurs à étamines, tandis que l'autre ne porte que des fleurs à pistil. Mais laissons là les exceptions. La fleur de giroflée est le type de la fleur complète par excellence: elle a calice, corolle, étamines, pistil, rien ne lui manque, et tu as vu là tous les organes.

Prise en particulier, elle est le type d'une immense famille que les botanistes, à cause de la disposition correcte de ses quatre pétales, appellent la famille des *Crucifères*, ce qui veut dire porte-croix.

Dans cette famille, il y a toujours, en même temps que les quatre pétales, six étamines, dont deux plus courtes que les quatre autres, et un pistil couronnant un ovaire qui, en mûrissant, devient ce que les botanistes nomment une *silique* ou une *silicule*, c'est-à-dire une gousse plus ou moins allongée, quelquefois ronde, triangulaire, carrée, mais toujours disposée comme celle de la giroflée, qui, une fois mûre, s'ouvre à deux battants en laissant la graine ou les graines attachées à la cloison centrale.

Cette famille immense, puisque, selon M. Baillon, elle compte environ cent soixante genres et treize cents espèces, se divise en deux grandes tribus, que l'on distingue par le plus ou moins de développement de la gousse. Quand elle est beaucoup plus longue que large, c'est la silique, d'où la tribu des *Siliqueuses;* quand elle est de longueur et de largeur à peu près égales, c'est la silicule, d'où la tribu des *Siliculeuses*.


Fig. 7. — Silicule de la bourse à pasteur très-grossie.

Nos champs, nos jardins sont pleins de crucifères cultivées ou sauvages: le chou, le navet, le colza, le radis sont autant de crucifères siliqueuses, car leur gousse est très-allongée, comme tu pourras le voir dans une certaine moutarde noire qui pullule un peu partout et qui se distingue par sa fleur jaune pâle et sa silique terminée en un gros bec carré.

Si tu veux connaître les *siliculeuses*, tu n'as qu'à regarder le long des chemins secs et tu ne tarderas pas à rencontrer la *Bourse à pasteur* (fig. 6 et 7) qui porte une silicule en cœur aplatie, ou bien attendre qu'au jardin monte le cresson alénois.

Je suis convaincu que maintenant tu ne rencontreras plus jamais une crucifère sans l'appeler aussitôt par son nom de famille. A bientôt donc une autre connaissance.

L'ONCLE ANSELME.

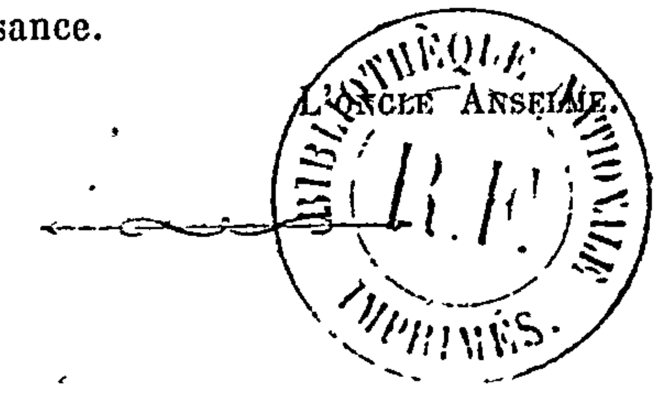
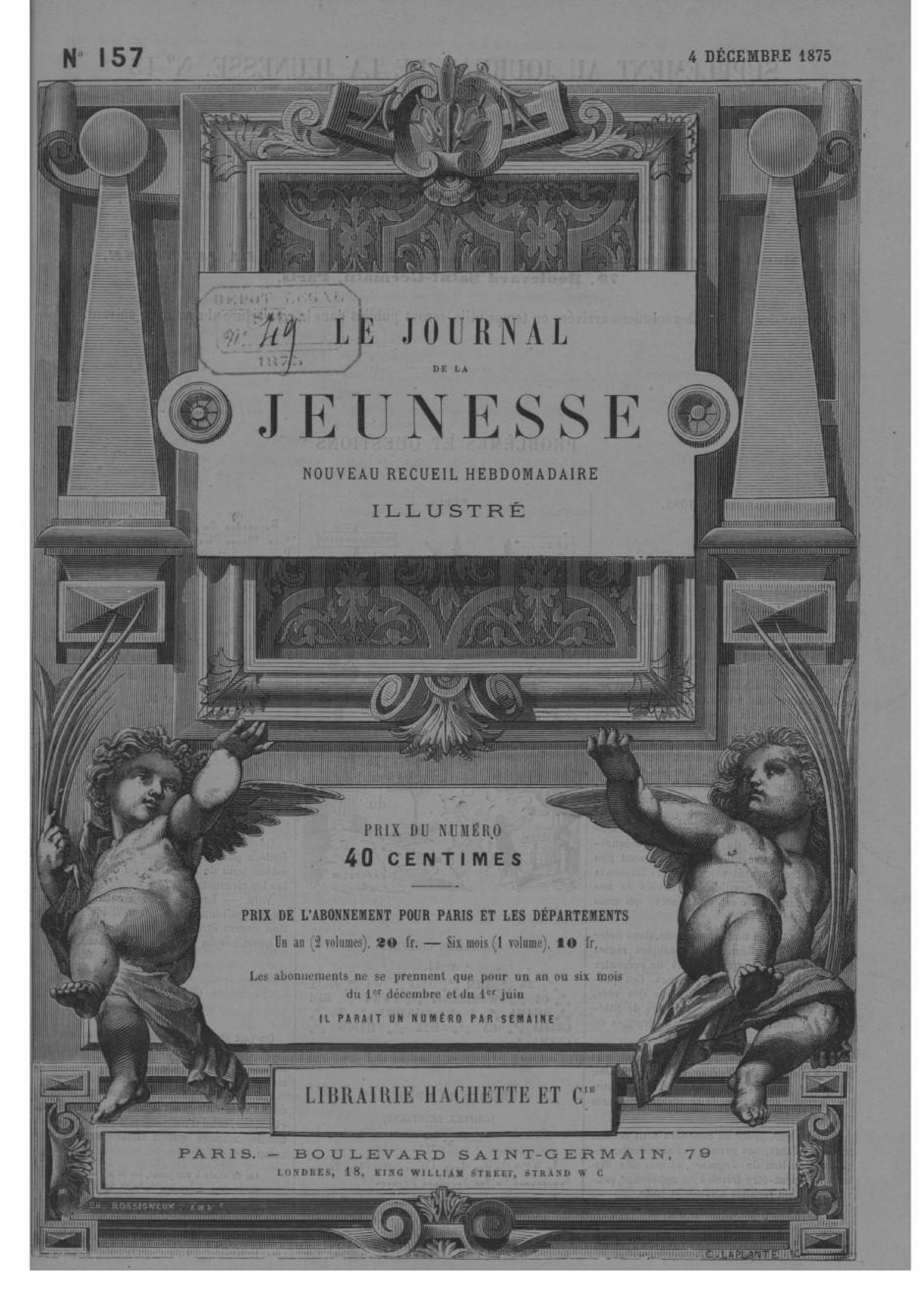


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 157 4 DÉCEMBRE 1875



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

LES COMMUNICATIONS.

Pour mettre à jour une partie des communications qui attendent leur tour, nous consacrerons, dans le courant du mois de janvier, un *Supplément complémentaire* qui renfermera en outre la *Méthode générale de déchiffrement des Écritures secrètes*.

Par le relevé des cinq cents noms inscrits dans la liste de notre dernier Concours, on comprend l'impossibilité matériellement absolue de publier tous les envois qui nous sont adressés depuis six mois. Nous avons reçu une énorme quantité d'Enigmes, de Charades, de Mots carrés, d'Anagrammes et de Moyens mnémoniques dont on pourrait faire un volume. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'une communication ne soit pas immédiatement publiée. Nous ferons remarquer aussi qu'un certain nombre ne sont pas originales et sont trop connues pour être présentées sous la forme de problèmes ; quelques-unes ne sont pas régulières, d'autres sont peu intéressantes. On peut voir que nous faisons la plus grande place possible aux envois de nos correspondants, et c'est une réserve qui nous est précieuse.

En même temps nous donnerons, dans notre *Supplément complémentaire*, quelques règles de *versification française* avant de présenter une nouvelle variété de problèmes. Ces problèmes consisteront à reconstruire des vers, choisis dans les plus beaux modèles de littérature, et dont les mots seront dérangés de leur ordre harmonieux.

Nous donnerons aussi successivement une place à d'autres distractions, telles que le *Jeu des petits papiers*, la manière de représenter les *Charades en action*, de se costumer en *nain* ou en *géant*, etc.

On voit que, grâce au concours actif de nos correspondants, nos greniers d'abondance regorgent au lieu de s'épuiser, et que des distractions, peut-être frivoles en apparence, peuvent avoir un résultat sérieux et utile.

RÉBUS.



PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 14.

⁂ 3W ⁂ 4HM ⁂ 5A4J ⁂ W4 ⁂ G53X ⁂ C4 ⁂ W4MJ5XN4J ⁂ 4WW4 ⁂ 4HM ⁂ O51M4 ⁂ 5 ⁂ BJ5XF03J ⁂ W5 ⁂ G34JJ4 ⁂ C4 ⁂ H2X ⁂ H413W ⁂ C5XM4 ⁂

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 27.

I* n'y a d* b** d*** l'h**** q** s** j****** s********* e* s** v******* P******
L* g****** e** u* d**** é******* d* b******
(*Communication de Mlles de L. R.*)

N° 28.

R******** c* s* d******* : Q** d****-j* v*** m**** q** s* r******* c* s* d***** P******* a*-j* p**** ?
(*Communication signée : La Trottin de l*
cole. — Havre).

N° 29.

N**, m*****, i* n'e** r*** q** N**** n'h*****
(*Communication de Mlle Lucie et de M. Al*
bert Leclanché. — Saint-Savine, près Troyes

N° 30.

C******* e* v*** t********, d** l'E*******
(*Communication de Mlle Louise Guédon. —*
Château de Tonnay-Charente. Charente-Infé
rieure.)

USAGES MONDAINS.

N° 6.

Quelle est l'origine des *gants?* Pourqu
font-ils partie du costume moderne? Pourqu
est-on tenu de les garder ou de les ôter, se
lon les circonstances?

Nota. — Les réponses à cette question n
seront pas immédiatement publiées, et la solu
tion pourra être jointe à celle des problème
et questions du prochain supplément.

LES DILEMMES.

N° 1.

On sait que le *Dilemme* est une forme d'ar
gumentation qui repose sur une alternativ
inévitable et qui aboutit à la même conclu
sion.

Les exemples de dilemmes sont rares et pe
connus. On cite généralement, comme exempl
classique, celui d'un général disant à une sen
tinelle avancée qui a laissé surprendre l
camp :

Ou tu étais à ton poste, ou tu n'y étais pas :
Si tu étais à ton poste, tu as agi en traitre ;
Si tu n'y étais pas, tu as enfreint la discipline :
Donc tu mérites la mort.

Les deux dilemmes que nous allons citer semblent mieux mériter de prendre place dans les traités de rhétorique.

Le premier est encadré dans la scène entre Mathan et Athalie, où le prêtre de Baal conclut à la mort d'Eliacin :

A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son rang doit hâter sa ruine;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé.

Le second est une grande parole de saint Charles Borromée, interpellant les dignitaires qui ont mal rempli leurs fonctions :

Ou vous êtes capables, ou vous êtes incapables :
Si vous êtes capables, pourquoi êtes-vous si négligents?
Si vous êtes incapables, pourquoi êtes-vous si ambitieux?

Aut pares, aut impares :
Si pares, cur tam negligentes?
Si impares, cur tam ambitiosi?

Nous recevrons volontiers des exemples de dilemmes choisis dans les ouvrages des maîtres.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 22.

S'il est une existence prédestinée, c'est la sienne. Fille d'une déesse qui règne sur le monde d'un pôle à l'autre, et voit les rois et les esclaves courbés autour de son trône, elle sort de son temple, brillante et fière de son orgueilleux pouvoir. Une force puissante lui a donné sa terrible marque, et chaude encore et toute frémissante, elle s'élance joyeuse et roule au hasard au sein de son empire terrestre. La Fortune a été sa marraine et le roi son parrain, et quelle que soit son emblème ou sa devise, qu'elle soit blanche ou jaune, grande ou petite, jeune ou vieille, les destins traceront sa route et sa carrière sera une marche triomphale. Maîtres et valets, courbez vos fronts dans la poussière, c'est la fille de votre adorable reine qui passe debout sur sa roue.

La voilà lancée. Sa face resplendit et chatoie. Elle est encore pure; elle n'a trompé ni trahi personne; elle n'a encore donné ni espoir, ni deuil, ni joie; son histoire ne compte encore ni un crime ni une bonne action. Tous les cœurs lui font fête, la gardent, la chérissent, la protégent, la défendent, et ne s'en séparent qu'avec un regret ou un soupir. Bientôt sa face devient terne; elle semble déjà garder l'empreinte des passions humaines qui font vibrer son âme insensible. Elle parcourt toute la surface du globe; les événements marchent, les rois changent, tout meurt et se transforme autour d'elle. Et tantôt oubliée dans les profondeurs souterraines d'un palais oriental, tantôt enfouie dans les profondeurs de la terre, étincelante et prisonnière derrière une glace de cristal, elle roule toujours, du riche au pauvre, du sage au fou; insouciante et joyeuse, elle chante la vieille chanson de nos pères qui est aussi la sienne : « Qui que tu sois, je suis ton maître. »

Longue est sa vie, agitée sa carrière. Son histoire est vaste comme celle du monde, profonde comme celle de l'homme. Elle a vu les comédies sinistres et les tragédies ridicules, toutes les grandeurs et toutes les misères; pour elle a chanté l'immense clavier des désirs mortels et des ambitions humaines. Elle a payé la paix et la guerre, la spéculation, l'aumône, le salaire du génie, le travail du manœuvre, le sang du mercenaire, le pain du pauvre et le festin du prodigue, la trahison, la folie du jeune étourdi, l'anneau de la fiancée, les jouets de l'enfant, l'air que l'homme respire, le coin de terre où il dort, elle a favorisé le crime, récompensé la vertu.

Elle va ainsi, jusqu'au jour où elle s'efface. Alors sans nom, méconnue, dédaignée, ainsi qu'une reine exilée par ses sujets, elle revient à son berceau où elle plonge pour en sortir rajeunie, et s'élancer dans sa course éternelle, les mains ouvertes pour donner aux mains tendues pour recevoir.

Question. — Quel est le mot de cette énigme parlante?

LES ANAGRAMMES.

N° 6.

Quels sont les héros d'Homère dont les noms forment ces anagrammes :

IL LACHE?
TORCHE?
ON M'A MANGÉ?

(*Communication de M. Maurice D. — Saint-Quentin.*)

Quel est l'orateur de la chaire dont le nom forme l'anagramme :

RÉFLÉCHI?

Quel est le poëte dont le nom forme l'anagramme :

L'ART ANIME?

Quelle est la reine dont le nom forme l'anagramme :

CHAINE DITE DE CRIMES?

(*Communication de Mlle Sophie Filiti. — Bukarest, Roumanie.*)

Quelle est la femme célèbre du XVIe siècle dont le nom forme l'anagramme latin :

SALVE, VIRGO, MATER DEI?

Je vous salue, Vierge, mère de Dieu.

(*Communication de M. F. Allmayer.*)

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 6.

Quelles sont les villes de l'*Autriche*, dont les premières lettres forment le nom de la ville de l'Ardèche :

LA VOULTE.

Quels sont les *Cantons suisses* dont les premières lettres forment le nom de la ville de LAON?

Quelles sont les villes du *Midi de la France* dont les premières lettres forment le nom de BAYONNE?

(*Communication de Mlle Madeleine de Courcy. — Loiret.*)

Quelles sont les pierres précieuses dont les premières lettres forment le mot :

ROSE?

(*Communication de Mlle Madeleine et de M. Louis d'Espinay Saint Luc. — Château du Mousseau, par Montrésor, Indre-et-Loire.*)

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 3.

N° 17. — Démosthènes, pour se livrer à l'étude, s'enferma pendant plusieurs mois dans une *caserne*.

N° 18. — Le *four* va *cuire*.

N° 19. — On vient d'expédier des navires chargés de blé pour combattre la *farine*.

N° 20. — Le printemps est la saison des *pleurs*.

N° 21. — La locomotive manquait de *sapeur*.

N° 22. — Les *mitrons* arrivent du Midi en abondance.

N° 23. — Louis XIV est resté *coi* pendant soixante-douze ans.

N° 24. — Paris n'a pas été bâti dans un *four*.

(*Communication de M. Joseph Desjoyaux, — Saint-Galmier.*)

ÉNIGME

N° 7.

Je ne suis pas évêque et je porte une crosse,
Je ne suis pas berger et j'ai besoin d'un chien,
La baguette que j'ai n'est pas d'un magicien,
Et je couche parfois un héros dans la fosse.

(*D'après la communication de Mlle Marie Bellot*)

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 13.

Bois, et tu mourras;
Ne bois pas, tu mourras également.

(*Maxime russe.*)

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 24.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

N° 25.

Le mieux est parfois l'ennemi du bien.

N° 26.

On ne peut contenter tout le monde et son père.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 20.

Jeanne d'Arc.

Anagramme : ARDE CAÏN, Jane d'Arc.

N° 21.

L'envoyé des Scythes dit à Darius : « Ces présents signifient que si tu ne t'envoles pas dans les airs comme un oiseau, si tu ne plonges pas au fond des eaux comme une grenouille, si tu ne te caches pas dans une retraite souterraine comme une souris, tu tomberas sous les flèches de ceux qui m'envoient. »

LES ANAGRAMMES.

N° 5.

N° 1. — Jean-Baptiste Rousseau.
N° 2. — Marot.
N° 3. — Marie de Médicis.
N° 4. — Raphaël.
N° 5. — Suger.
N° 6. — Versailles. Rethel. Bayonne.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 2.

N° 8. — *Risible.* — Visible.
N° 9. — *Maigre.* — Maître.
N° 10. — *Vieux.* — Mieux.
N° 11. — *Dérision.* — Décision.
N° 12. — *Gruyères.* — Bruyères.
N° 13. — *Braillé.* — Brillé.
N° 14. — *Uniforme ôté.* — Uniformité.
N° 15. — *Guillotinez tous les aliénés.* — Guillemettez tous les alinéas.
N° 16. — *Préfet.* — Prophète.

ÉNIGME.

N° 6.

Angleterre.

CHARADE.

N° 7.

Amie.

LOGOGRIPHE.

N° 2.

Ancre. — Nacre. — Crâne. — Ecran. — Nérac.

LES CURIOSITÉS.

N° 4.

HUIT

N° 5.

Le voyageur est entre *Trente* et *Carentan.*

N° 6.

Salut, grand'père, désires-tu manger des oiseaux?

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

Dans le vers de La Fontaine :

D'intérêts contre l'ours on ne dit pas un mot,

le mot *intérêts* est pris dans le sens de *dommages-intérêts.*

Bien qu'en ne se laissant pas tuer, l'ours ait fait manquer le marché des deux compagnons qui avaient vendu sa peau, ils ne lui demandèrent aucune réparation.

AVIS.

Le nombre très-considérable des lettres arrivées à la dernière heure ne nous a pas permis de les publier toutes. Elles seront mentionnées en Rappel dans le prochain *Supplément.*

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

CONCOURS. — Eugène Burtel. — 3e *accessit.*

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Jeanne Cyr (Paris). — Comtesse Dina de Kreutz. — E. D. — Michel Beliakow (Gymnase militaire de Simkirsk).

SUPPLÉMENT N° 12.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 12, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE Nos 21, 22, ÉNIGME N° 5, CHARADE N° 6, ANAGRAMMES N° 4, MOYENS MNÉMONIQUES N° 4, TABLEAUX PARLANTS Nos 15, 16, 17, 18, 19.

Princesses Eléonore, Fanny et Marie Schwarzenberg. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — M. N. (Angers). — V. O. (lycée Fontanes). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard).

Moins l'énigme :

Aricie Rémusat (Marseille).

Moins les tableaux parlants :

Un ami de la Jeunesse (Talence, Gironde).

Moins les problèmes pointés :

Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Paul Schœllhammer.

Moins les tableaux parlants et les moyens mnémoniques :

Henri Roux (Paris).]

Moins les problèmes pointés, les anagrammes et les tableaux parlants :

M. C. (Bruxelles).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, ÉNIGME, CHARADE, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES, TABLEAUX PARLANTS.

La Fée Joyeuse (Toulouse). — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes). — Marie Gautier et le Grillon du foyer (Melle, Deux-Sèvres). — Marie et Louise Vincent (Saint-Étienne, Loire).

Moins l'énigme :

Gabrielle Lermuzeaux (Elbeuf). — Germaine et Geneviève de Gendrecourt.

Moins l'énigme et les tableaux parlants :

Marie Panis (Reims, Marne).

Moins l'énigme et les anagrammes :

Marie Tardy (Chambéry).

Moins l'énigme et la charade :

E. Charlotte Guillemin (Orsay, Seine-et-Oise).

Moins la charade, les anagrammes et les tableaux parlants :

Marie Willième (Mons, Belgique).

TABLEAUX PARLANTS, ÉNIGME, CHARADE, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES

Henri Fournier (collége Rollin).

Moins les anagrammes :

Thérèse et Pierre Caillau (Douai, Nord). — Un enfant de Gayant. — Maurice Gallimard (Paris). — Louis Vayssié (Angers).

Moins l'énigme :

Denise Rivaud (Angoulême).

Moins les tableaux parlants :

A. Delavigne (Toulouse). — L. H. (Bruxelles.)

Moins les moyens mnémoniques :

Sarah (Auxerre).

Moins l'énigme et les tableaux parlants :

Adrienne, Louise et Marie de l'Ile Maurice (Château La Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde). — Louis et Madeleine d'Espinay Saint-Luc (château du Mousseau, par Montrésor, Indre-et-Loire). — Adrien de Gaullier de la Grandière (villa Beaulieu, par Niort, Deux-Sèvres). — Une abonnée de Mantes. — Georges de Gay du Palland (Paris).

Moins l'énigme et les anagrammes :

Jupiter.

ANAGRAMMES ET TABLEAUX PARLANTS.

Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique).

ANAGRAMMES.

Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure. 2e *envoi*).

MOYENS MNÉMONIQUES.

Bela de Foldvary (Œdenbourg, Hongrie). — Edmond de la Guérivière (château de Coulommes par Reims, Marne). — G. P. (Nancy). — X. Signature omise.

SUPPLÉMENT N° 13.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 13, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, Nos 24, 25, 26, TABLEAUX PARLANTS Nos 20, 21, ANAGRAMMES N° 5, COQUILLES AMUSANTES N° 2, ENIGME N° 6, CHARADE N° 7, LOGOGRIPHE N° 2, CURIOSITÉS Nos 3, 4, 5, 6, LE LANGAGE FRANÇAIS N° 1.

(Les Abeilles de la Ruche (Saint-Germain-en-Laye). — E. D. (Dijon). — Berthe Roncerct (Paris). — Marguerite, Madeleine et Anne-Louise de Courcy (Loiret). — Marguerite Morand (Saint-Amand, Montl Rond, Cher). — Louise Langelier (Paris). — Pau-Bezançon. — A. Surell. — Marguerite R. (Saint-Marc, par Coulanges-sur-Yonne). — Paul Belin (Versailles). — Raymond Pitrou (Tours). — Jean Willotte et Paul Willotte (Lorient). — Louise et Marie E de Grandcamp. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle Adam, Seine-et-Oise). — Jean et Geneviève de Courcy. — Marcel Noyer (Dieulefit). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Henry de la Rocheterie (Orléans). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Marie Valentin. — La Trottin de la Côte (Havre). — Joachim Labrouche (Bayonne).

Moins l'énigme :

Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Le Grand R. III. — H. Heurtevent (Amiens). — Maurice G. (Grandpré). — La petite Titine (côte d'Ingouville, Havre). — Maurice Trocmé. — Claire Labat. — N. Cosse. — Marcel Galuski. — V. O. (lycée Fontanes). — Noémie Lévy (Paris). — Motta D. de B. — Louis Bouglé (Orléans). — Deux marmitons. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Tiney et Edmond (Paris). — Michel et Julien Levylier (Paris). — S. Guy. — Institution de Melles Deschamps (Cuire, près Lyon). — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes). — S. F. E. — Antoinette Guex (Cannes).

Moins le langage français :

Minerve, Tempête et Roquet. — Marie et Charles Panis (Reims).

Moins l'énigme et le logogriphe :

Ernest Mallet. — René Chollet (Angers). — Mathilde Meignen (Paris).

Moins l'énigme et le langage français :

Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié, Vosges). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Ernestine Moity (Saint-Quentin). — Schwingrouber (Cambrai.) — Mlles Chapor. — Hélène Martin (Périgueux). — Elisabeth de Nanteuil Paris). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Plass, Bohême). — D. de G. (signature omise). — André Lehideux (Paris). — Lucie et Jojo Leclanché (Saint-Savine, près Troyes). — Une abonnée brestoise. — A. Masse (Lille). — Edward Berend. — Roger Lehideux. — Trois amateurs de croquet. — Louise, Emile et Henri Lecouturier (Les Andelys (Eure).

Moins l'énigme, le logogriphe et le langage français :

Marie, Lucie, Renée. — Em. P. (Paris). — André T. (Pau).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, TABLEAUX PARLANTS, ANAGRAMMES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGME, CHARADE, LOGOGRIPHE, CURIOSITÉS, LANGAGE FRANÇAIS.

Marie Bollot (Châtellerault).

Moins l'énigme :

Sophie et Fernand Brunsvick (Besançon). — Jacques Azéma. — Antoine et Lucien Herr (collége de Vitry-le-François).

Moins le langage français :

Pauline et Marguerite Ser (Paris).

Moins l'énigme et le logogriphe :

Thérèse et Pierre Cailliau (Douai, Nord). — Le marquis de Saint-Crépin (Lille, Nord).

Moins l'énigme et les tableaux parlants :

Ernest Frois (Bordeaux).

Moins l'énigme et le langage français :

Marie Tardy (Chambéry, Savoie). — Zoé Renée (Saint-Jean d'Heurs) — Cécile Jules Bapst (Paris). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris).

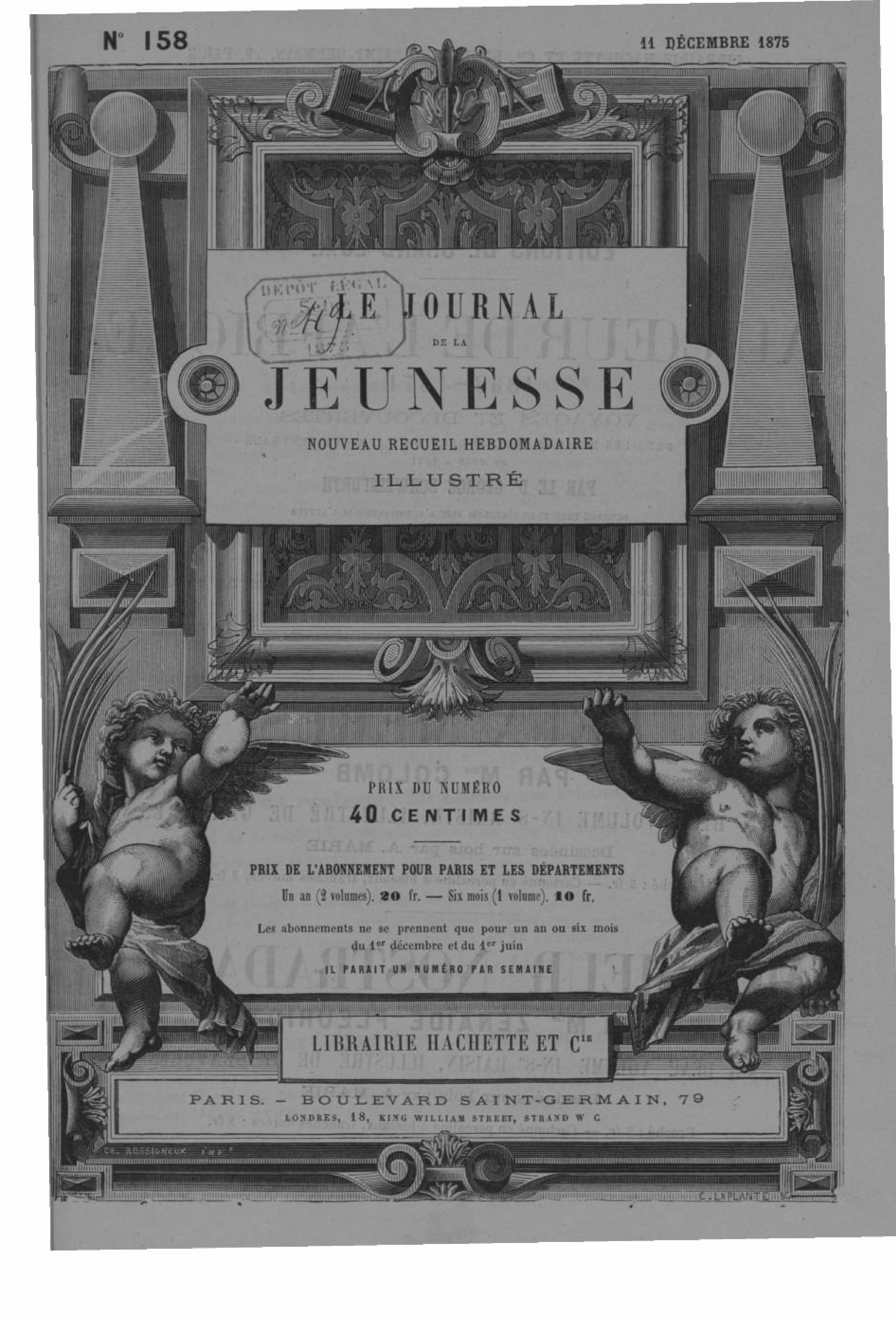
Moins l'énigme, le logogriphe et le langage français :

Thérèse Pissis (Saint-Amand). — Renée et Cécile S. (Boissy-Saint-Léger).

TABLEAUX PARLANTS, ANAGRAMMES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGME, CHARADE, LOGOGRIPHE, CURIOSITES. LANGAGE FRANÇAIS.

M. Caors (Lycée de Bordeaux). — Jules Isay. — Pierre et Paul Bénard. — Aiglé (château de B., près Gournay-en-Bray, Seine-Inférieure). — Maurice Gallimard (Paris). — Violette et son Ami. — Un abonné vosgien. — S. L. Trèfle (Paris). — Gabrielle Delalo. — Un sanglier des Ardennes. — Bouton-D'or, Bluette, Coquelicot. — Juchet Fernand (collége d'Auxerre. Yonne). — Adolphe Duport (lycée Fontanes, Yonne). — Albert Manuel (école Fénelon). — Georges Geisenheimer (Lausanne, Suisse). — F. Ruffie (Lycée d'Amiens).

PARIS, — IMPRIMERIE DE E. MARTINET. RUE MIGNON, 2


N° 158
11 DÉCEMBRE 1875
DÉPOT LÉGAL
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
C. LAPLANTE

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1875

Elle contient les Voyages

De M. TH. DEYROLLE, dans le Lazistan et l'Arménie; de sir SAMUEL WHITE BAKER, dans l'Afrique centrale; de M. DOUSSAULT, à Fontarabie; de M. PAUL MARCOY, dans l'Entre Sierra, la vallée de Huarancalqui et les régions du Pajonal; de M. CHARLES YRIARTE, dans l'Istrie et la Dalmatie; de M. A. PAÏLHÈS, dans l'archipel des Marquises; des docteurs REBATEL et TIRANT, dans la régence de Tunis; de M. l'ingénieur BRESSON, dans le désert d'Atacama et Caracolès; de M. J. THOMSON, en Chine; de LIVINGSTONE, en Afrique (dernier journal); de M. DE LAMOTHE, au Canada; des marins du *Polaris*, dans les mers du Pôle; de M. CHARTON, à Roquefort; du colonel EGERTON WARBURTON, en Australie; de M. ZÉIS, à Tlemcen; du général HEMS et de M. VÉRESCHAGUINE, chez les Kirghis; les naufrages aériens, par M. GASTON TISSANDIER, et les naufrages maritimes, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ.

Est illustrée de 500 Gravures sur bois

DESSINÉS PAR

É. BAYARD — PH. BENOIST — BOCOURT — BONNAFOUX — CATENACCI
DE BAR — FAGUET — J. FÉRAT — GODEFROY DURAND
HUBERT-CLERGET — D. MAILLARD — A. MARIE — O. MATHIEU — A. MESNEL
J. MOYNET — O. DE PENNE — P. PHILIPPOTEAUX — RIOU — RIXENS
G. SAINT-ELME — SORRIEU — TAYLOR — THÉROND

Et renferme 10 Cartes ou Plans

Prix de l'année 1875, brochée en un ou deux volumes, 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus :	En un volume	3 fr. »
— —	En deux volumes	4 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches dorées :	En un volume	6 fr. »
— — —	En deux volumes	10 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or :	En un volume	7 fr. »
— — —	En deux volumes	12 fr. »

LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 15 volumes qui contiennent 250 voyages, plus de 9,000 gravures, 350 cartes ou plans et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

OUVRAGE COMPLET

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

CINQ VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS

ILLUSTRÉS DE 300 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, ETC.

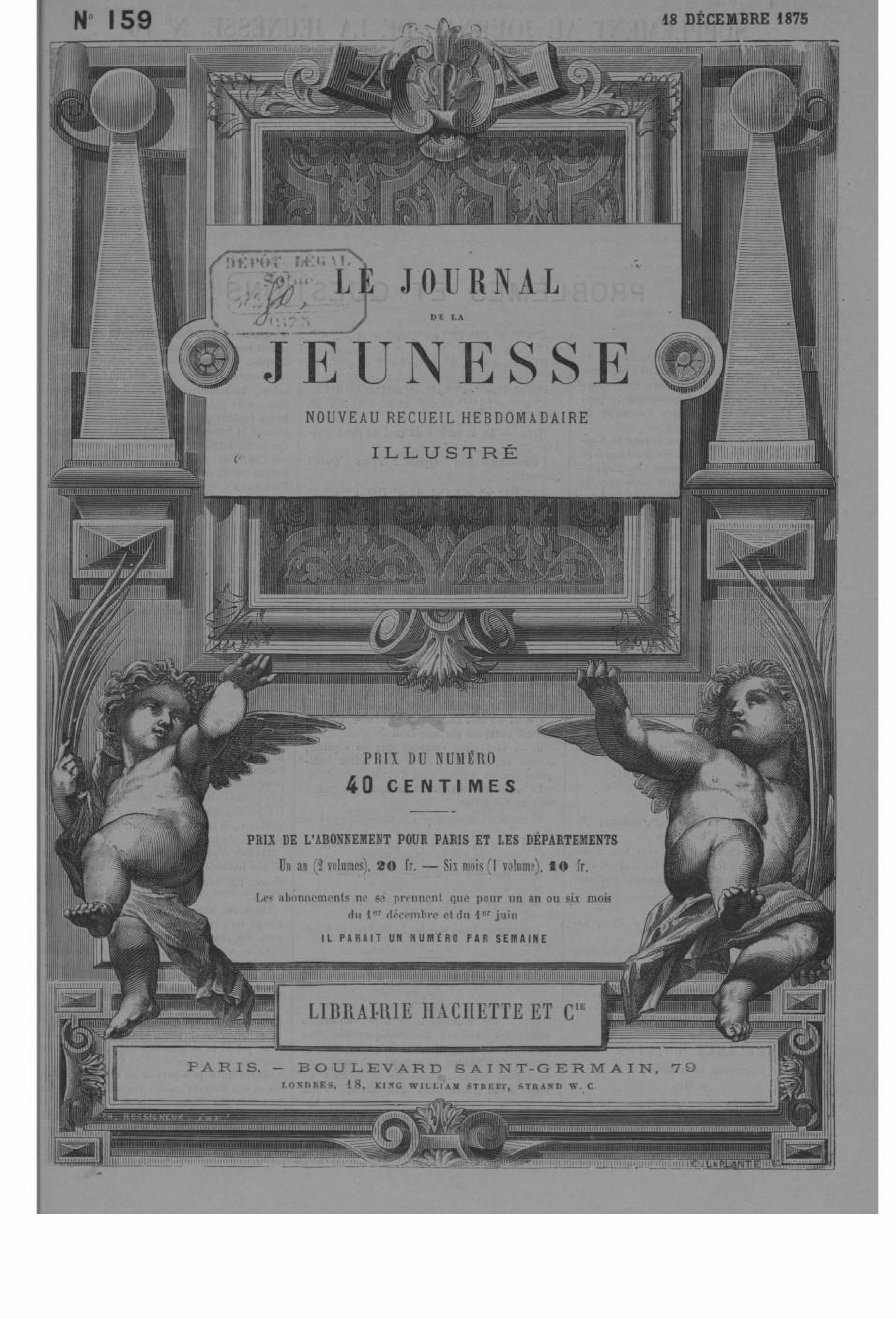
Le tome V° a été rédigé par Mme DE WITT, d'après le plan et sur les notes de M. GUIZOT, son père.

CHAQUE VOLUME SE VEND SEPARÉMENT, BROCHÉ 18 FR.

Relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 fr.

Cette Histoire de France a été écrite pour la jeunesse ; on peut dire cependant qu'elle convient aux lecteurs de tout âge ; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « MÊME POUR D'AUTRES QUE POUR DES ENFANTS ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes, tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de LA CIVILISATION EN EUROPE ET EN FRANCE, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



DÉPOT LÉGAL
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CONCOURS

Le résultat de notre dernier concours a dû causer un certain désappointement a plusieurs de nos plus fidèles et meilleurs correspondants, et il est permis d'espérer que le prochain *Concours* leur fournira l'occasion de prendre leur revanche.

Le règlement en sera annoncé dans le *Supplément du* 26 février 1876; les *Problèmes et Questions* seront publiés dans le *Supplément* du 4 mars; le *Concours* sera clos le dimanche 23 avril; les *Solutions* et la *Liste des noms* paraîtront dans le *Supplément* du 27 mai 1876.

Diverses questions nous sont adressées relativement au précédent; voici notre réponse :

La direction du *Journal de la Jeunesse* a mis à notre disposition un certain nombre d'ouvrages illustrés d'une valeur d'environ quatre cents francs; ils ont été envoyés à ceux de nos correspondants qui ont obtenu les premières places du Concours. Nous n'avons pas voulu subdiviser en accessits les seconds prix, pour ne point reléguer à un rang trop secondaire les compositions du premier accessit, à qui il a manqué bien peu de chose pour être classées au rang des prix.

Pour éviter à l'avenir toute interprétation, le règlement des futurs concours fixera d'avance le nombre des ouvrages offerts en prix.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 15.

235bh ⁂ jn ⁂ za ⁂ 2a ⁂ r53rmbj ⁂ um925 ⁂ 2mfm2 ⁂ 2mfmxea ⁂

Ce problème chiffré est un vers tiré d'une tragédie de Leblanc, jouée en 1763, et qui seul a survécu à la pièce comme exemple de cacophonie.

La phrase est interrogative.

(*Communication signée : M. et J. P. — Limoges*).

Nota. — Pour ne pas faire de ce problème difficile un véritable casse-tête, nous ferons remarquer que les deux signes 2 et *m*, répétés chacun six fois, ne représentent pas la lettre E, qui correspond au signe *a*.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 31.

Vers monosyllabiques :

J* v*** l* d** m* s****; t*** c* t****-l* m* b*****.

E* t*** n* f*** r*** m**** q** c* q*'i** o** à f****.

D* g***, ô c***, d* g***, i* s*** d* g***, m* s****.

J* l'a* v*, s** m*** a**, s** m*** h**** d* l**.

L* c*** e** j**** c* s*** c* n* f*** r*** c* v***.

Nota. — Le 4e vers a un mot de deux syllabes.

(*Communication signée : Trois Bohémiennes*).

J'a* f*** c* q** j'a* d*, j* f*** c* q** j* d***.

(*Communication de M. E. D. — Dijon*).

J* v*** t*** q** y** c***** n'o** p**** p*** m** d* f***.

(*Communication de M. Roger Lehideux*).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 1.

Les problèmes alphabétiques sont une variante des Problèmes pointés (Chiffre de Sterne).

Dans ces problèmes, on supprime les voyelles et la solution consiste à les remplacer.

Quand un mot *commence* par une voyelle, elle est indiquée par une étoile.

Si un mot n'est *composé* que de voyelles, comme *au*, *eau*, etc., elles sont toutes indiquées par un nombre égal d'étoiles.

Le problème suivant se compose de quatre vers de Corneille :

Pr — m — st — q — l — cl — ** — m — st — dr — ** — prpc,

Q'*l — m'*lv — * — l — glr — ** — m — lvr — ** — spplc,

Q — Rm — s — dclr — ** — pr — ** — cntr — ns,

Mrnt — pr — vs — srvr, — tt — m — smblr — dx.

(*Communication signée : Le château de Blauzac.*)

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 23.

.... En feuilletant ce livre, on verra défiler les tableaux panoramiques de cette grande ruche travailleuse qu'on appelle la *Reine du Spleen*, mirage étrange aux échappées bizarres, hommes se tordant en sueur à la gueule des fournaises, bruits sourds des machines, roulement des enclumes et des marteaux, forêts de mâts élégants comme des campaniles, effilés comme des aiguilles de paratonnerres, bateaux monstrueux sur le fleuve, navires déchargés à fleu de quai, rixes sur le port, docks immenses locomotives sonores sous des tunnels souterrains; la silhouette d'un palais noir, pon chargés de piétons et de voitures, rues encom brées roulant un torrent humain, épais et noi comme la boue, puis le spectacle nocturne des misérables, des femmes et des enfants sous la pluie, collés contre une muraille d brique noire, éclairés par la lumière du gaz Puis encore, les allées d'un parc qui rappell notre Bois de Boulogne, les grands carrosses cochers poudrés, les amazones élégantes, le bébés roses aux cheveux d'or sur les épaules Et, dans ce rêve éveillé, on songe à la Grèc lumineuse, à Rome pleine d'ombre, à Paris, l *Ville gaie*, et on veut relire le beau livre don chaque gravure est comme un tableau par lant.

Question : Quelle est la ville décrite dan ce tableau parlant?

N° 24.

UNE PROPHÉTESSE ANTIQUE.

(*Tacite*).

« ..... On dit que des armées ébranlées e prêtes à lâcher pied ont été ramenées par le courageuses supplications des femmes qui pré sentaient la poitrine et, dans la défaite, mon traient la captivité que les Germains redouten pour leur femmes bien plus vivement que pou eux-mêmes. Ils croient même qu'il y a dan les femmes quelque chose de saint et de pro phétique, et ils ne dédaignent point de les con sulter et de suivre leurs avis.

Ils ont vénéré autrefois Aurinia et plusieur autres femmes, et ce n'était point, comme Rome, par adulation ou pour faire des divi nités.

On a vu, sous le règne de Vespasien un vierge honorée comme une divinité par la plu part des peuplades germaines.

Cette vierge, de la nation des Bructère étendait au loin sa domination, car les Ger mains, d'après une croyance antique, attribuen à la plupart des femmes le don de prédire l'a venir, et, exagérant cette croyance, ils les re gardent comme des divinités. L'ascendant d la prophétesse grandit encore, parce qu'ell avait prédit la victoire des Germains et la des truction des légions.

Après avoir pris part à la révolte de Civ lis et des Bataves contre Vespasien, et voyan le succès des armes romaines, elle aida Céréa lis, lieutenant de l'empereur, à pacifier l Germanie. Il paraît que plus tard, elle essay

d'exciter une nouvelle révolte. Elle fut prise par Rutilius Gallicus, et menée en triomphe à Rome.

Question. — Quel est le nom de la Prophétesse des Germains?

N° 25.

Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. La Foi et la Charité la nomment « ma sœur. » Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs dans sa main, quelquefois une coupe pleine d'un liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés.

(*Communication signée : Tempête*).

(*Même communication de M. P. Marchant. — Saint-Germain-en-Laye*).

Question. — Quel est le mot de cette énigme parlante?

N° 26.

Le ciel est noir, la terre est blanche,
Cloches, carillonnez gaîment!
Jésus est né; la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.
Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume pend ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,
Et, tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers : ....

Question. — Déterminer le mot qui, deux fois répété, finit le vers et répond à ce tableau parlant.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 2.

Quelle est l'origine de ces deux termes de marine : *Tribord et Babord*, qui servent à désigner les côtés de *droite* et de *gauche* d'un navire?

Nota. — Le *côté droit* est la droite de l'observateur qui, placé à l'arrière, regarde l'avant.

(*Communication de M. M. Jean et Paul Willotte. — Lorient*).

LES ANAGRAMMES.

N° 7.

Quels sont les deux dictateurs romains dont les noms forment ces anagrammes :

AMI SUR. — LILAS

(*Communication de M. Jean et de Mlle Geneviève de Courcy*).

Quel est le prince français qui avait cette anagramme :

DE FAÇON SUIS ROYAL?

(*Communication signée : Une petite Fleur des prés*).

Quelle est la dame dont le nom donne l'anagramme :

REGINA?

(*Communication de Mlle Madeleine et de M. Louis d'Espinay Saint Luc. — Château du Mousseau, par Montrésor, Indre-et-Loire.*)

Quels sont les noms géographiques, qui correspondent à ces anagrammes :

N° 1. — NICHE ou CHIEN.
N° 2. — SERPE.
N° 3. — CANE.
N° 4. — SOIE.
N° 5. — RIVE.
N° 6. — LIN.
N° 7. — MANIE.
N° 8. — RÉGAL.
N° 9. — PIRE GUEUX.
N° 10. — RAMPE.
N° 11. — A TON SINGE.
N° 12. — LA RÉGIE.

(*Communication de Mlles Marie et Louise Vincent (Saint-Étienne, Loire), Nos 1, 2, 3, 4; 5. — M. M. d'Imécourt (Paris), 6. — Mlle Laure Gueury, 7, 8. — Mlle Hélène Martin (Périgueux), 9. — Divers correspondants, 10. — M. Guillaume Danloux, n° 11. — Mlles Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n° 12*).

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 7.

Quelles sont les six villes de l'empire Austro-Hongrois dont les premières lettres forment le mot :

BOHÊME?

(*Communication signée : Trois Bohémiennes*).

Quelles sont les villes d'Espagne dont les premières lettres forment le mot :

MALAGA?

(*Communicatiou de Mlle Marianne G. — Paris*).

Quels sont les fleuves d'Asie dont les premières lettres forment le mot :

ASIE?

(*Communication de Mlle Lucie et M. Albert Leclanché. — Saint-Savine, près Troyes*).

Quels sont les quatres affluents de Mississipi dont les premières lettres forment le mot :

ROMA?

Quelles sont les trois villes d'Afrique dont les premières lettres forment le mot

MAT?

(*Communication de Mlle Louise de l'Ile Maurice*).

LES CURIOSITÉS.

N° 7.

On connaît le Problème légendaire du *Loup*, de la *Chèvre* et du *Chou*. Le batelier doit les passer dans sa barque, un à un, et, sur l'un ou l'autre bord de la rivière, le *Loup* ne doit pas rester seul avec la *Chèvre* qu'il mangerait, ni la *Chèvre* avec le *Chou*, qu'elle mangerait de même.

Voici ce que fait le batelier :

S'il passe le *Loup*, la *Chèvre* mangera le *Chou*.

S'il passe le *Chou*, le *Loup* mangera la *Chèvre*.

Il passe donc la *Chèvre*, laissant le *Loup* et le *Chou*, et revient seul.

Puis il passe le *Chou* et ramène la *Chèvre*.

Ensuite il laisse la *Chèvre* et passe le *Loup* qui se retrouve avec le *Chou*.

Enfin, il passe la *Chèvre*.

Le problème suivant est du même genre, mais il présente des combinaisons plus compliquées.

Trois gentilshommes voyagent avec leurs *trois domestiques*. Ceux-ci ont formé le dessein d'assassiner leurs maîtres, mais ils n'osent agir à nombre égal, et ils attendent une occasion où le hasard les aura séparés.

Les trois gentilshommes, soupçonnant le complot, se tiennent sur leurs gardes et cherchent à s'arranger de façon que, s'ils doivent se séparer, ils soient toujours en nombre au moins égal à celui de leurs domestiques.

On arrive au bord d'une rivière. Une barque y est amarrée; mais il n'y a que deux places et pas de batelier. Il faudra donc que l'un des passagers ramène le bateau.

Question. — Comment les trois gentilshommes s'arrangeront-ils pour traverser la rivière, de manière à ce qu'il n'y ait jamais plus de domestiques que de maîtres à chacun des deux bords?

Inutile de dire que les gentilshommes se bornent à se défendre et n'assassinent pas leurs valets.

Nota. — Pour la solution de ce problème, on prend trois jetons blancs représentant les maîtres, et trois jetons de couleur représentant les domestiques. Une ligne sur une feuille de papier, ou un ruban sur une table, figure la rivière.

(*Communication de Diane, Malo et Lutin, à Monbrison*).

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 14.

Il est amer, le pain de l'étranger; elle est haute à franchir, la pierre de son seuil.

DANTE.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 27.

Il n'y a de bon dans l'homme que ses jeune sentiments et ses vieilles pensées.

JOUBERT.

La gloire est un deuil éclatant du bonheur.

Mme DE STAEL.

N° 28.

Réfléchir et se demander : « Que dirai-je? » vaut mieux que se repentir en se disant : « Pourquoi ai-je parlé? »

SAADI.

N° 29.

Non, Madame, il n'est rien que Nanine n'honore.

VOLTAIRE.

N° 30.

Cherchez et vous trouverez, dit l'Evangile.

RÉBUS.

N° 4.

Le caprice de la Fortune se joue des mortels, et la Roche Tarpéienne est voisine du Capitole.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 22.

Une pièce de monnaie.

ANAGRAMMES.

N° 6.

Il lâche. — Achille.
Torche. — Hector.
On m'a mangé. — Agamemnon.
Réfléchi. — Fléchier.
L'art anime. — Lamartine.
Chaîne dite des crimes. — Catherine de Médicis.
Salve, Virgo, mater Dei. — Marguerite de Valois.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 6.

Villes d'Autriche.

LA VOULTE.

Laybach. — Agram. — Vienne. — Olmutz. — Unghvar. — Linz. — Trente. — Eszek.

Cantons suisses :

LAON.

Luzern. — Appenzell. — Obwald. — Neuchâtel.

Nota. — Le canton d'Unterwald se divise en deux cantons indépendants : Nidwald et Obwald.

Villes du Midi.

Bagnères. — Argelès. — Yssengeaux. — Oloron. — Narbonne. — Nontron. — Espalion.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 3.

N° 17. — *Caserne.* — Caverne.
N° 18. — *Four, cuire.* — Jour, luire.
N° 19. — *Farine.* — Famine.
N° 20. — *Pleurs.* — Fleurs.
N° 21. — *Sapeur.* — Vapeur.
N° 22. — *Mitrons.* — Citrons.
N° 23. — *Coi.* — Roi.
N° 24. — *Four.* — Jour.

ÉNIGME

N° 7.

Fusil.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Comtesse Dina et Eugénie de Kreutz.

SUPPLÉMENT N° 13.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 13, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N°s 24, 25, 26, TABLEAUX PARLANTS N°s 20, 21, ANAGRAMMES N° 5, COQUILLES AMUSANTES N° 3, ÉNIGME N° 6, CHARADE N° 7, LOGOGRIPHE N° 2, CURIOSITÉS N°s 3, 4, 5, 6, LE LANGAGE FRANÇAIS N° 1.

Aricie Rémusat (Marseille). — L. de Thomassin. — Marie-Henriette (Alpes-Maritimes). — Henri Ducrocq (Niort, Deux-Sèvres). — Georges, Marie et Hélène M. (Avignon). — Miss Mouvette. — Blanche Delandemare (Elbeuf). — P. Schœlhammer (Mulhouse). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard, *Signature omise*). — Aimée et Suzanne. — S. F. E. — J. Touzard. — Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thourout). — Nous deux (Toulouse). — Georges Kahn (Paris). — L. et Aline de Launay (Paris). — Marie, Ernestine, Louise Raffray (Montreuil-Belfroy, Maine-et-Loire). — Henri Tournier, Armand Poisson, Gustave Chaix-d'Estange (collége Rollin, Paris). — Edouard Creux. — J. L. (Vitry). — W. R. H. et E. W. L. — Famille A. B. (Rouen). — Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux). — Maurice Maquet (Lille). — Réaux (Lisieux). — XXX. — A. et S. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, TABLEAUX PARLANTS, ANAGRAMMES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGME, CHARADE, LOGOGRIPHE, CURIOSITÉS, LANGAGE FRANÇAIS.

Mlles de L. R. (La Rochelle). — M. et J. P. (Limoges). — Une petite Mâconnaise et son frère. — Les abonnées des bords de la Loire. — Elisabeth et Jeanne du Bochet (Nantes). — Albert Vidal Naquet (Marseille). — Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier). — Germain et Geneviève de Gondrecourt (Saint-Dié, Vosges). — Radegonde et Louise d'Aubéry (*Rappel des Suppléments antérieurs*). Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne. — A. D. (Fécamp). — Henri et Paul B. (élèves de la Providence, Amiens). — Laure Gueury. — Les deux petites (Lille). — Auguste Carré (Paris). — Valentine Hennet de Bernoville (*Rappel des Suppléments antérieurs*). — Charles Jacquemont. — L. H. (Bruxelles). — G. Douine. — Marie Denelle (château la Pierre, Haute-Marne). — Gabrielle Lermuzeaux (Elbeuf). — Charles Brunschwig (école Turgot, Paris). — Georges de Gay du Palland (Paris). — Diane, Malo et Lutin (Monbrison). — Sultan et Criquette. — *Signature omise.* — Georges et Augustin Marqués (Cahors). — Claire et Marie Piquet. — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Lucien et Henri Fèvre. — Marie et Berthe Thiéry (Val d'Ajol). — Arieri Ralli (Paris). — Georges, Laure et C. Le Poittevin (Cherbourg). — Anna Pelletier. — Jeanne Froussard. — Jeanne Deroche (Paris). — Marianne G. — Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi. — Denise Rivaud (Angoulême). — M. C. (Bruxelles). — Suzanne Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval) — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Madeleine M. *Signature illisible.* (Paris). — Jane Moller (Château de Chassenon, par Saint-Hilaire-des-Loges, Vendée). — Antonio di Las Marismas. — André et Stéphane Marchand. — Léon et Henri Descamps (Lille). — Jeanne Faure. — J. Brunninghausen (Verviers, Belgique). — Les petites montagnardes de Lafaye (Saint-Genest Malifaux, Loire). — Agathe Armet, — Famille A. Vingtain. — Signature omise. — Raoul Roussel. — Jeanre Cyr (Paris). — Marie Willième (Mons, Belgique). — La Fée Joyeuse (Toulouse). — Marguerite et Madeleine P. (Orléans). — Guillaume Danloux.

TABLEAUX PARLANTS, ANAGRAMMES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGME, CHARADE, LOGOGRIPHE, CURIOSITES. LANGAGE FRANÇAIS.

S. D. — Georges Feray (Saint-Jean, par Essonnes, Seine-et-Oise). — Alexandrine Laue (Tours). — Adrienne et Louise de l'Ile Maurice. — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux). — Une abonnée brestoise, *Deuxième envoi*. — Antoinette Guex (Cannes). *Deuxième envoi.* — Alphonse Delavigne (lycée de Toulouse). — Albert de Foldvary (Œdenbourg, Hongrie). — Adrien de Gaullier de la Grandière (villa Beaulieu, près Niort, Deux-Sèvres). — Une abonnée de Mantes. — Alfred de Prin. — F. Allmayer. — Madeleine, Geneviève et Eugénie (Bayonne). — Carmela de Vargas (Naples). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — R. de Batz (Paris). — Camille Michelin (Nancy). — Lucie Proust (Niort). — L'abonnée 4-537. — Hélène de Longpérier (Grimoard). — Julienne S. (Paris). — Jupiter. — J. Courty (Nîmes).

SUPPLÉMENT N° 15.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 14, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N°s 27, 28, 29, 30. USAGES MONDAINS (RÉSERVÉ). RÉBUS, TABLEAUX PARLANTS N° 22. ANAGRAMMES N° 6, MOYENS MNÉMONIQUES N° 6. COQUILLES AMUSANTES N° 3, ÉNIGME N° 7.

Berthe Ronceret (Paris). — Cécile Jules-Bapst (Paris). Edward Berend (Paris). — Les Abeilles de la ruche (Saint-Germain-en-Laye). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher). — Louise Langelier (Paris). — M. et J. P. (Limoges). — E. D (Dijon). — Mathilde Meignen (Paris). — Miss Mouvette (Vitry-le-François). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas de-Calais). — Schwingrouber. — Georges Geisenhenner (Lausanne, Suisse). — P. Bezançon (Paris) — V. O. (lycée Fontanes). — Marguerite et Madeleine de Courcy (Loiret). — A. Surell. — René Chollet (Angers). — P. Constantin (Paris). — Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux). — Maurice G. (Grandpré). — Hélène Martin, Lucie Martin, Albert Martin (Périgueux). — Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thourout, Belgique). — Jacques Rouché. — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux). — Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Un Trèfle à quatre feuilles (Paris). — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne. — Émile et Henri Arnou (Passy). — Henriette Bulteau (Pont-à-Marq, Nord). — Emile Ayard (Choisy-le-Roi). — Un habitant de Mars (Paris). — Maurice R. de M. — Lucien et Henri Fèvre. — Marie Bellot (Châtellerault). — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — Réaux (Lisieux). — Trois amateurs de croquet. — Marie, Lucie, Renée. — Charles Pesme (Paris). — Minerve, Tempête et Roquet. — Famille A. B. (Rouen). — Marie et Berthe V, (Corbeil). — Marcelle Clouzot (Niort). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Adrienne et Louise de l'Ile Maurice (château de la Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde). — Nelly Durand (Périgord). — Hélène K. (Havre). — Dorothéa de Grauw. — P. Schœllammer (Mulhouse). — La petite Titine (côte d'Ingouville, Havre). — Charlotte Mac-Ferlan. — Miss Ellen Becket. — Prudence, Innocent et Simplicie. — Nous deux (Toulouse). — Louis Bouglé (Orléans). — Valentine S. (Mons, Belgique). — Deux violettes de Verrières, Seine-et-Oise). — Mlle Ch. Gosselin L'Isle-Adam, (Seine-et-Oise). — Une petite Fleur des prés. — Marthe et Berthe Frémyn. — M. N. (Angers). — L. G. et A. B. — Em. P. (Paris). — Le château de Neuilly. — Antoinette Guex (Cannes). — Metta D. de B. — Julien Mottard (Liége). — Alice de Boucherville. — Jules Rheims. — Augustin Biguenault de Verville (aux Chalets, Saint-Jean-le-Blanc, près Orléans). — Roger Lehideux. — Marie Valentin. — André Lehideux (Paris). — S. Guy. — X., signature omise (Belgique), — Michel et Julien Levylier (Paris). — Institution de M^{elles} Deschamps. — Marie H. — Ch. Duverney (Chambéry, Savoie). — Guillaume Danloux. — Aricie Rémusat (Marseille). — Marcel Galuski. — Henry de la Rocheterie (Orléans). Jeanne Cyr (Paris). — Lucie et Jojo Leclanché. — Les exilés de Mauléon. — Marguerite R. (Paris). — Marie et Joséphine Fessor (Madrid). — Claire et Marie Piquet, — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — La Trottin de la Côte (Havre). — Suzanne et Aimée (Paris).

PROBLÈMES POINTÉS CHIFFRE DE STERNE, RÉBUS, TABLEAUX PARLANTS. ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES, COQUILLES AMUSANTES.

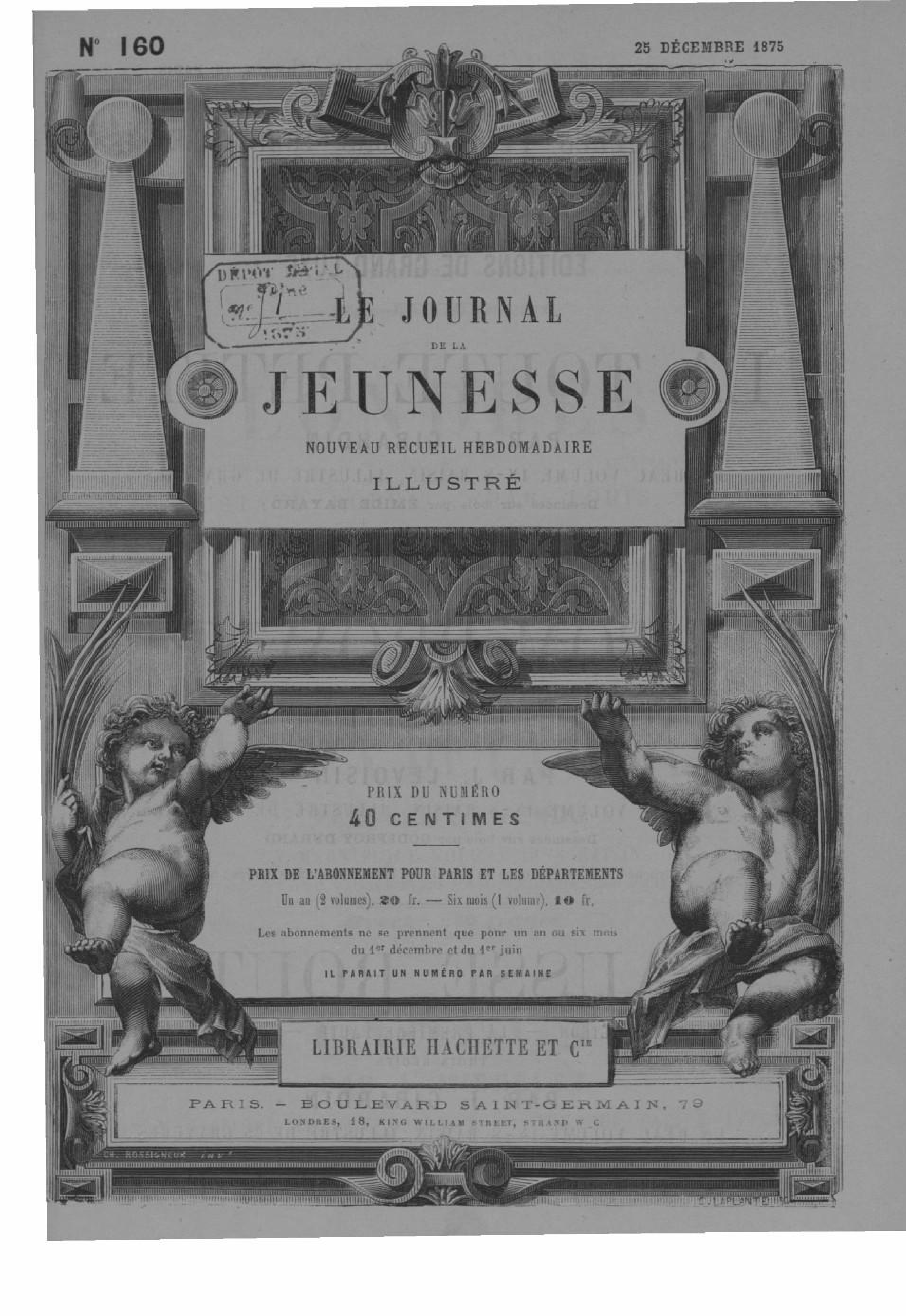
Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — Suzanne et Jeanne Le Breton, Saint-Melaine. — Gabrielle Lermuzeaux (Elbeuf). — Thérèse Gentil (Lille). — Jeanne Mazeau (Paris). — Marie Tardy (La Clusaz, près Chambéry, Savoie). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Zoé Renée de Semallé (Saint-Jean d'Heurs). — Marie et la Toute petite. — Humbert et Alice Thibaud (Grenoble). — Ziégel René et Ziegel Louis (Paris). — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Tiney et Farino. — A. D. (Fécamp). — Une petite avranchinaise. — Madeleine d'Espinay Saint-Luc. — Laure Gueury. — Louise, Gabrielle et Paul Cossé. — Emmanuel et Suzannne Rodocanachi. — Paul et Henri B. (collége de la Providence). — Un abonné poitevin, — Agathe Armet (Châlon-sur-Saône). — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — Louis Nyssens (Belgique). — Anna Pelletier. — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Marie Delestang (Châteaumeillant). — Elie Benqué (Saint-Laurent). — Antoine et Lucien Herr (Vitry-le-François). — Alfred Darzens (collége Chaptal). — Fanfan La Tulipe. — Charlotte. — S. F. E.

TABLEAUX PARLANTS, RÉBUS, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGME.

Odette de Grandval (château de Saint-Denis, par Beny Bocage (Calvados). — E. H. (Bruxelles). — Marianne G. — Un sanglier des Ardennes. — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger). — Etsocal et divers. — Marie Dollfus. — X. *Signature omise.* (Brest). — E. Jacquemin (Paris). — M^{elles} de Bragelougne (Vannes). — Mathilde Engel (Paris), — M. Caors (lycée de Bordeaux). — Un abonné Vosgien. — Deux sœurs (Burnand). — Georges Laplatte (Sézanne). — M^{elles} France et Marguerite de la Porte (Bordeaux). — M. d'Imécourt. — Beaurepaire. — Ernest Frois. — Jules Isay (Nancy). — Gaëtan de Maury. — Nina Bonnet (Paris). — Henry et Hélène Pohls (Bordeaux). — A. Merle (Plombières, Vosges). — Louise, Marie, Emile et Henri Lecouturier (Les Andelys). — Anna Pelletier (Reims). — J. Coularay, L. Coularay.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON,

N° 160 25 DÉCEMBRE 1875



NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
POUR
LES ÉTRENNES DE 1876

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LA TOUTE PETITE

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par ÉMILE BAYARD

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE EN ANGLETERRE

OUVRAGE IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. LEVOISIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par GODEFROY DURAND

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

FAUSSE ROUTE

SOUVENIRS D'UN POLTRON — LA PREMIÈRE FAUTE — AVEUX D'UN ÉGOISTE

TROIS RÉCITS

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 65 GRAVURES

Dessinées sur bois par H. CASTELLI, A. MARIE et SAHIB

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

VOYAGE AU POLE NORD

DES NAVIRES

LA HANSA ET LA GERMANIA

RÉDIGÉ D'APRÈS LES RELATIONS OFFICIELLES

PAR JULES GOURDAULT

UN BEAU VOLUME IN-8° RAISIN

ILLUSTRÉ DE GRAVURES SUR BOIS ET ACCOMPAGNÉ DE CARTES

BROCHÉ : 10 FRANCS

ISMAILIA

RÉCIT

D'UNE EXPÉDITION DANS L'AFRIQUE CENTRALE POUR L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS

Par SIR SAMUEL WHITE BAKER

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR H. VATTEMARE

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES SUR BOIS ET ACCOMPAGNÉ DE CARTES

BROCHÉ : 10 FRANCS

LE DERNIER JOURNAL

DE DAVID LIVINGSTONE

VOYAGE AU CENTRE DE L'AFRIQUE (1866-1873)

SUIVI DU RÉCIT DES DERNIERS MOMENTS

DE L'ILLUSTRE VOYAGEUR ET DU TRANSPORT DE SES RESTES FAIT PAR SES FIDÈLES SERVITEURS CHOUMA ET SOUSI

A HORACE VALLER F. R. G. S., recteur de Thwywell, Northampton

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DES ÉDITEURS

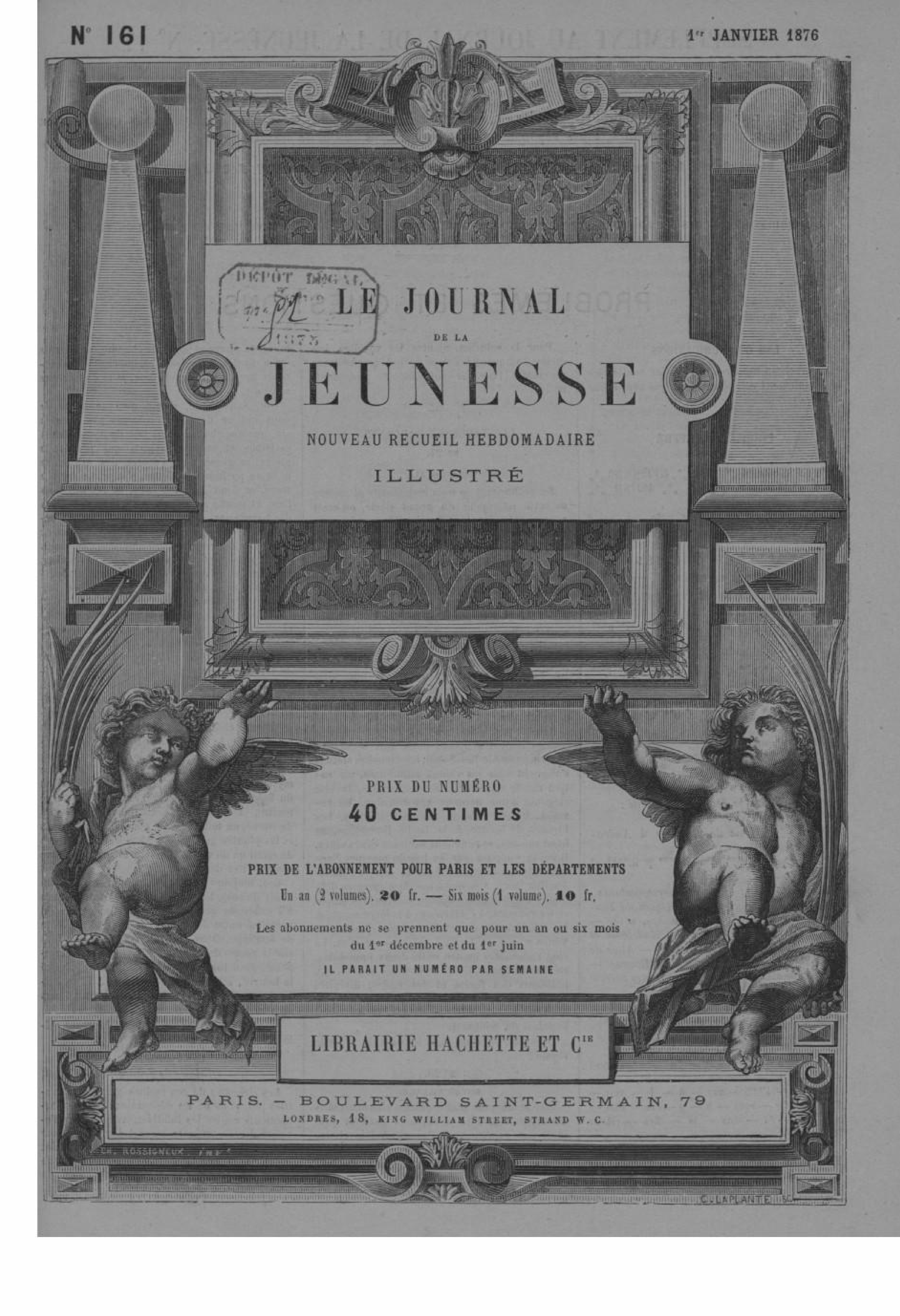
PAR Mme H. LOREAU

DEUX BEAUX VOLUMES IN-8 RAISIN

AVEC PORTRAITS, CARTES ET ILLUSTRATIONS

BROCHÉS : 20 FRANCS

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



DÉPOT LÉGAL 1875
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX. INV.
C. LAPLANTE SC.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

LES COMMUNICATIONS.

Le prochain numéro du 8 janvier contiendra le *Supplément complémentaire* que nous avons annoncé.

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 16.

⁂ KNSXSYHZH ⁂ HXZ ⁂ KVJ2HWN6 ⁂ JYHW ⁂ KH3MHK ⁂ KH ⁂ 4SJ7KH ⁂ 5HWVH ⁂

Ce problème est du genre simple.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 32.

N° 1. — *Vieux dicton :*

L* p**** à l* p*** b****, l* r*** à l* p*** s***

N° 2. — *Maxime chinoise :*

S* t* n* v***, p** q*'o* l* s****, n* l* f*** p**

N° 3. — *Vers connu :*

L'a***** d'u* g**** h**** e** u* b******* d** d****

N° 4. — *Proverbe italien :*

Q** n* m* v*** p** n* m* m***** p**

N° 5. — *Proverbe bohémien :*

C**** q** m***** o* t*****

N° 6. — *Proverbe de Franche-Comté :*

J**** c*******, v**** p*****

N° 7. — *Dilemme de Pyrrhus à Andromage :*

J* m**** s* j* v*** p****, m*** j* m**** s* j'a******

Communications : Divers correspondants, n° 1. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse), n° 2. — A. D. (Fécamp), n° 3. — J., n°s 4, 5, 6. — Marguerite, Madeleine et Anne-Louise de Courcy (Loiret). — Alice de Boucherville. — Famille A. B. (Rouen). — Trois amateurs de croquet. — Divers correspondants, n° 7).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 2.

*n — bnn — *ctn — ft — *n — c — mnd — rct — s — rcmpns — *n — ht, — d — mm — q — l*** — vrs — à — l — rcn — d'*n — *rbr — rprt — à — s — cm — dns — ls — frts — *t — dns — ls — flrs — (Mxm *ndnn).

(D'après la communication signée : La Trottin de la côte. — Havre).

Pour la solution, ajouter les voyelles. Les étoiles indiquent les voyelles qui commencent un mot. (*Voir le supplément précédent. n° 16*).

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 27.

VILLE ROYALE.

En prononçant le nom majestueux et sonore de cette nécropole du grand siècle, on croit encore entendre la vibration de ses longues grilles à flèches dorées, le roulement sourd de ses lourds carrosses dorés, le dernier coup d'archet de ses fêtes, la dernière pulsation du cœur de ses statues, le dernier soupir de ses royautés endormies. Plus de flots de soie, de velours et de satin sur les escaliers de marbre rose, plus d'empreintes des hauts talons rouges sous les bosquets déserts. Le soleil étincelle sur les vitres du palais silencieux. Splendeurs évanouies! Que reste-t-il de ces royales fêtes? Un souvenir, une page d'histoire, une ville blanche où l'herbe pousse entre les pavés, un mausolée de pierres que le temps n'a pas encore brunies.

Dans le parc désert, au milieu des avenues royales dont les arbres deux fois séculaires ont vu passer le Roi-Soleil, les blanches statues s'alignent sous les voûtes ombreuses, un satyre ricane dans sa niche de verdure, la tête élégante d'une nymphe apparaît dans les roseaux, Diane s'élance avec ses lévriers. Les Fleuves de bronze, à la barbe limoneuse, au front morose, se penchent sur leurs urnes vides, Hercule s'appuie sur sa lourde massue, Neptune allonge son trident sur la mer, Phœbus-Apollon lance son quadrige. Des groupes d'Amours regardent les bustes sévères des empereurs romains, à l'œil calme, à la lèvre courbée. Le Gladiateur mourant regarde l'arène, et Vénus sourit en tordant ses cheveux d'or. Là sont rassemblés quatre mille dieux immobiles, rois de l'Olympe, héros de la Grèce et de Rome, habitants des forêts et des ondes, divinités charmantes, tout un peuple de bronze et de marbre qui semble frappé d'enchantement dans le palais du Sommeil.

Question. — Quel est le nom de la ville royale?

N° 28.

ROYAL VILLAGE.

..... Je ne puis écrire ce nom charmant sans donner un regret au passé, un regard au présent, une espérance à l'avenir. Palais champêtre et royal village, à peine âgé d'un siècle dont le temps n'a pas encore rongé le marbre, noirci la pierre et pourri le chaume, verdoyante oasis du désert humain, asile cher et silencieux des amis de la solitude, je te consacre ce souvenir.

Oui, sans doute, il y a quelque chose de nous qui se détache à chaque pas dans la vie, quelque chose du plus pur de nous-mêmes, invisible et subtile essence qui pénètre la pierre, se glisse sous l'écorce des arbres, se mêle au parfum des fleurs, s'imprime dans la terre, se fond dans les eaux, se répand dans l'air, et monte au ciel dans le rhythme sourd des harmonies de la nature. Que le cœur déborde d'ivresse ou d'amertume, il est doux de cueillir la fleur qui défend d'oublier. Je revois par la pensée tes grands arbres, tes charmilles, tes champs de roses. Combien d'heures buissonnières ai-je passées dans ta Suisse en miniature. Par les matinées de printemps, où le soleil perce encore les feuilles nouvelles et se répand en sphères d'or sur le velours des pelouses, par les chaudes après-midi d'été où leur ombre conserve à l'herbe sa fraîcheur, que de lectures aimées, de rêves dorés par un lointain mirage sur les bancs rustiques des allées désertes. Me sera-t-il permis de marcher encore dans l'empreinte de mes pas? Reverrai-je le petit château aux dalles de marbre, à la cour sablée, le Temple à l'élégante et frêle colonnade, le sentier perdu, la petite rivière où nagent les cygnes blancs et noirs, la Grotte mystérieuse, les chalets, le Village, et la Maison du Seigneur, le Presbytère, le Logis du bourgmestre, la Laiterie, les chaumières tapissées de lierre, au toit escaladé par les arbustes verts et les plantes grimpantes? Les beaux couchers de soleil qu'on voyait derrière la grande plaine semée d'îles de verdure.

Oui, toujours on reverra passer Louis XV en habit de soie, les dames et les gentilshommes à l'ombre de ces charmilles. Bonaparte s'est promené entre deux guerres sous cette voûte de feuillage. Deux rois ont dormi là une nuit sur la route de l'exil; la Révolution l'a respecté. Pour lui, Marie-Antoinette aurait donné le Louvre, les Tuileries, Versailles!.. Et le barbare, de son pied lourd, foulait hier ses fleurs épanouies.

Question. — Quel est le nom du royal village?

UNE PROPHÉTIE

(*Histoire de France*).

Les richesses de ces moines guerriers, inutiles puisqu'ils ne les dépensaient plus en armements contre les infidèles, avaient tenté l'avidité du roi, toujours à court d'argent, et leur puissance offusquait son despotisme. Ils étaient quinze mille chevaliers avec une multitude de

frères servants et d'affiliés, c'est-à-dire que, réunis, ils pouvaient défier toutes les armées royales de l'Europe. Ils possédaient dans la chrétienté plus de dix mille manoirs, nombre de forteresses, entre autres celle du Temple, à Paris, où le roi avait trouvé un asile sûr dans une émeute qui avait vainement grondé autour de ces épaisses murailles. Dans le trésor de l'Ordre il y avait cent cinquante mille florins d'or, en ne comptant ni l'argent ni les vases précieux. Une forte organisation, qui tenait les chevaliers sous la main du grand-maître rendait ce corps plus redoutable encore que sa valeur et ses richesses. On ne savait ce qui se passait dans ses Maisons. Tout y était secret; jamais œil profane n'en avait pénétré les mystères. Mais de vagues rumeurs circulaient. Leur orgueil irritait le peuple, et on leur imputait des crimes odieux.

Le 14 septembre 1307, tous les sénéchaux et baillis du royaume reçurent l'avis de se tenir prêts et en armes pour le 12 octobre; on leur remit en même temps des lettres closes qu'ils ne devaient ouvrir, sous peine de la vie, que dans la nuit du 12 au 13 octobre. Les chevaliers surpris n'eurent ni le temps de résister ni de se concerter. La torture leur arracha des aveux qu'elle arrache toujours. Le roi voulut associer la nation à ce grand procès. Les états généraux s'assemblèrent à Tours; les accusations, les aveux, furent produits devant eux, et les députés prononcèrent que les chevaliers étaient dignes de mort. Des conciles provinciaux les condamnèrent. Celui de Paris fit brûler à petit feu, en un jour, au faubourg Saint-Antoine, cinquante-quatre chevaliers qui avaient rétracté ce qu'on leur avait fait confesser dans les tourments. Neuf furent brûlés à Senlis. Il y eut certainement d'autres exécutions. Le pape prononça au concile de Vienne la dissolution de l'Ordre dans toute la chrétienté. Ses grands biens durent être remis aux Hospitaliers, chevaliers de Rhodes. Mais le fisc royal ne lâcha pas aisément ce qu'il tenait. Tout l'argent trouvé dans la Maison du Temple, les deux tiers des biens meubles et des dettes actives, avec un nombre considérable de domaines, restèrent aux mains du roi. En Italie, en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, l'Ordre fut aboli et ses biens en partie confisqués par les princes. Mais il n'y eut de supplices qu'en France.

Depuis plus de six ans les grands dignitaires de l'Ordre semblaient oubliés dans leurs cachots. En 1313, ils en furent tirés, comparurent devant une commission pontificale, et furent condamnés à être enfermés jusqu'à la fin de leurs jours. Mais le grand-maître et un autre dignitaire revinrent à ce moment sur leurs aveux, au grand effroi de la commission qui croyait enfin avoir terminé cette horrible affaire. Pendant qu'elle s'ajourne pour délibérer, le roi fait enlever les deux prisonniers. On construit à la hâte un bûcher à l'endroit où est aujourd'hui la statue de Henri IV sur le terre-plein du Pont-Neuf, et les deux victimes y sont brûlées le 11 mars 1314. Une légende populaire se fonda sur cette mort. Le bruit courut que le grand-maître, du haut de son bûcher, avait ajourné ses bourreaux à comparaître avec lui devant Dieu, et cette prophétie, qui se réalisa, est encadrée dans ces deux vers d'une tragédie contemporaine :

Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée :
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année.

Question. — Quel est le nom de l'Ordre militaire? Du roi de France? Du Grand-maître de l'Ordre? De la Tragédie contemporaine?

LES DEVISES.

N° 1.

Questions. — N° 1. — Quelle est la famille française qui a cette devise :

» *Roi ne suis, Prince ne daigne, R**** suis?* »

N° 2. — Quelle est la femme célèbre qui avait cette devise :

« *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien?* »

(*Communication de M. A. Surell. — Même communication de Mlle Marguerite Morand.*)

Voici quelques devises que nous avons recueillies dans nos lectures, et que nous citons à titre de curiosités :

N° 1. — Plus deuil que joie.
N° 2. — *Hoc signo vinces.* (Latin.)
N° 3. — Mieux qui pourra.
N° 4. — Dormir, rêver. (Anglais.)
N° 5. — J'aime qui m'aime.
N° 6. — *Lasciate ogni speranza.* (Italien.)
N° 7. — Vivez joyeux.
N° 8. — *Vita ut rosa.* (Latin.)
N° 9. — Espérant mieux.
N° 10. — *Non otiosus in otio* (Latin.)
N° 11. — Bien faire et laisser dire.
N° 12. — *Sparsa et neglecta coegi.* (Latin.)
N° 13. — Tout ou rien.
N° 14. — *Remember.* (Anglais)
N° 15. — Pas de mots, des actes. (*Res, non verba.*)
N° 16. — Toujours. — Jamais.
N° 17. — Unis et Libres. (Américain.)
N° 18. — *Odi et amo.* (Latin.)
N° 19. — *Sempre diritto.* (Italien.)
N° 20. — Quand même.
N° 21. — Je marche seul.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 4.

N° 25. — L'employé *aviné*, après avoir *bu* avec grand *soif*, *vide* enfin la pièce et la *carafe*.

N° 26. — Jamais je n'ai entendu de *chats* plus mélodieux.

N° 27. — Tous les hommes sont *nigauds* devant la loi.

N° 28. — Exorde de discours :
Messieurs les *dépités*.

N° 29. — Bulletin financier :
Les *voleurs* abondent à la Bourse.

N° 30. — Nominations :
Nous apprenons avec plaisir que M. X. a été *dévoré*. — C'est un homme de *rien*.

N° 31. — Coquille légendaire de la Restauration :

Le conseil des *monstres* s'est expliqué; tous les *gredins* ont accueilli leurs déclarations avec les plus *vils* applaudissements, et les fonds ont été *volés* à l'unanimité.

N° 32. — C'est un *notaire* sur une jambe de bois.

N° 33. — La *carpe* sent toujours le hareng.

N° 34. — Je suis comme le *lièvre* : je meurs où je m'attache.

(*Communications : J. L. (Vitry-le-François), n° 25. — Trois amateurs de croquet, n° 26. — Marie W., n° 27. — Hics, n° 29. — Divers correspondants, nos 28, 30, 31. — Une petite Avranchinaise, nos 32, 33, 34.*)

LES CURIOSITÉS.

N° 8.

N° 1. — Comment Charles IX devient-il Charles VI en ajoutant une lettre, et Charles X en ajoutant 500?

(*Communication de Mlles Marie, Lucie, Renée*).

N° 2. — Quels sont les nombres du règne de Louis XIV qui, par l'addition ou la multiplication des chiffres, donnent le nombre *Quatorze?*

(*Communication de M. Henri et de Mlle Hélène Pohls. — Bordeaux*).

N° 3. — Comment le nombre 100 peut-il s'écrire avec quatre 9?

(*Communication signée : Les abonnées des bords de la Loire*).

ÉNIGMES

N° 8.

Quelle est, de toutes les choses du monde, la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans qui rien ne peut se faire, qui dévore tout ce qui est petit et vivifie tout ce qui est grand?

(*Communication signée : Un ami de la Jeunesse. — Lycée de Bordeaux*).

N° 9.

Le fer de ma charrue est traîné par cinq coursiers rapides.
Le champ que je sème est blanc comme la neige.
Ce que je sème est noir comme l'enfer.
Je sépare l'ivraie du bon grain; et la récolte s'en va dispersée jusqu'aux extrémités du globe.

(*Communication de Mlles Radegonde et Louise d'Aubéry*).

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 15.

Crois-tu de ce forfait Manco Capac capable?

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 31.

Vers monosyllabiques :

Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse.
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Du grec, ô ciel, du grec, il sait du grec, ma sœur.
MOLIÈRE. — *Les Femmes savantes.*

Je l'ai vu, son même air, son même habit de lin.
Le ciel est juste et sage et ne fait rien en vain.
RACINE. — *Athalie.*

J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard. (CORNEILLE.)

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 1.

Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 23. — Londres.
N° 24. — Velléda.
N° 25. — L'Espérance.
N° 26 — Noël.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 2.

TRIBORD et BÂBORD. — *Droite* et *Gauche*. Dans les anciens navires, on écrivait le mot *Batterie* au-dessus de l'escalier menant du pont à l'étage inférieur qui portait ce nom. Les marins prirent l'habitude, pour distinguer les bords du navire, de dire : « Le bord situé du côté de la syllabe BAT ou *bord de bat; bât-bord, babord*, et le bord du côté de TERIE, ou *bord de térie, terie-bord, tribord*.

LES ANAGRAMMES.

N° 7.

AMI SUR. — Marius.
LILAS. — Sylla.
DE FAÇON SUIS ROYAL. — François de Valois.
RÉGINA. — Argine. — (*Dame de trèfle*).

DIVERS NOMS GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *Niche* ou *Chien*. — Chine.
N° 2. — *Serpe*. — Perse.
N° 3. — *Cane* — Caen.
N° 4. — *Soie*. — Oise.
N° 5. — *Rive*. — Vire.
N° 6. — *Lin*. — Nil.
N° 7. — *Manie*. — Maine.
N° 8. — *Régal*. — Alger.
N° 9. — *Pire gueux*. — Périgueux.
N° 10. — *Rampe*. — Parme.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 7.

Villes de l'Empire Austro-Hongrois :

BOHEME.

Budweis ou Bude. — Olmütz. — Hermannstadt. — Eger. — Meran. — Esseg.

Villes d'Espagne :

MALAGA.

Madrid. — Alicante. — Lognono. — Alcantara. — Grenade. — Almeria.

Fleuves d'Asie :

ASIE

Amour. — Sindah. — Ienissei. — Euphrate.

Affluents du Mississipi :

ROMAN.

Rivière Rouge. — Ohio. — Missouri. — Arkensas.

Villes d'Afrique :

MAT.

Maroc. — Alger. — Tunis.

CURIOSITÉS.

N° 7.

LES TROIS GENTILSHOMMES.

Un maître et un domestique passent.
Le maître ramène la barque.
Deux domestiques passent.
Un domestique ramène la barque.
Deux maîtres passent.
Un maître et un domestique ramènent la barque.
Deux maîtres passent.
Le domestique ramène la barque.

A ce moment les trois maîtres ont passé sur le bord opposé; de l'autre sont les trois domestiques qui passent deux d'abord; l'un des deux retourne chercher le troisième, et la barque reste abandonnée.

AVIS. — Les lettres arrivées à la dernière heure seront mentionnées en *Rappel* dans le prochain *Supplément*.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

X. H. (Hongrie.

SUPPLÉMENT N° 13.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 14, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, Nos 27, 28, 29, 30, TABLEAUX PARLANTS Nos 22, ANAGRAMMES N° 6, MOYENS MNÉMONIQUES N° 6, COQUILLES AMUSANTES N° 3, ÉNIGME N° 7, RÉBUS N° 4.

Jean et Geneviève de Courcy. — Henri Fournier (collége Rollin, Paris). — Madeleine Bidermann (Paris). — Madeleine et Edouard Creux. — Raymond Pitrou (Tours). — Paul et Charlotte Macquet (Domart-les-Ponthieu, Somme). — Signature omise. — Lolita Lionnet. — Maurice Maquet (Lille). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Marie Panis (Reims). — André et Paul Martin (Niort, Lycée Fontanes). — A. Motheré (Pension Cernean-Gohan, Auxerre, Yonne.) — Joachim Labrouche (Bayonne). —

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, TABLEAUX PARLANTS, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGME.

Elisabeth et Jeanne du Bochet. — Les deux petites. Grosse caisse (Lille). — Jules Brunninghausen et Emile Masson (Verviers, Belgique). — Petite Rose-Thé. — Le Chat botté, Cendrillon, Peau d'âne et le Petit Poucet. — Une petite Mâconnaise et son frère. — Charlotte Surmay et Fraulein Marie (Ham). — Eglantine. Aubépine, Myosotis, Pâquerette (Couvent de Notre-Dame, Lunéville). — Arieri et Sophie Ralli (Paris).

TABLEAUX PARLANTS, RÉBUS, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGME.

E. Circaud. — Ernest Wallach (Paris). — William Cahen. — Camille Michelin (Nancy). — Salvator (Saint-Jean, par Essonnes, Seine-et-Oise). — Adrien de Gaullier de la Grandière. — Euterpe et Clio (Rennes). — Bouton d'or, Bluette, Coquelicot, et le marquis de Croquoiseaux. — Aigle, Abeille, Violette et leur frère et ami N. (Paris). — M. Brabant. — Georges de Gay du Palland (Paris). — Louis Gouyet (Paris). — Madeleine du Rosay (Caen). — C. de D. (Château du Lys. Saint-Georges (Indre). — Madeleine Geneviève et Eugénie (Bayonne). — Les trois Ours de Saint-Avertin. — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — Diane, Malo et Lutin. — Marie et Louis Porlier. — Ricunier (Rodez). — Turpin Armand (Rouen). — Flora, Miraut, Carlo (Lastours). — Charles Colin (école Monge). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Thérèse et Pierre Cailliau (Douai, Nord). — Pierre et Paul Bénard (villa du Bel-Air). — E. Mallet. — Gabrielle Delalo (Brioude). — Constance H. (Paris). — Jupiter. — Jane S.

SUPPLÉMENT N° 16.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 15, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N° 31, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES N° 1, TABLEAUX PARLANTS Nos 23, 24, 25, 26, LANGAGE FRANÇAIS N° 2, ANAGRAMMES N° 7, MOYENS MNEMONIQUES N° 7. CURIOSITÉS N° 7.

Louise Guédon (château de Tonnay-Charente). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Lucie et Paul Gruson (Douai). — Berthe Ronceret (Paris). — Diane, Malo et Lutin. — Alice de Boucherville (Vendôme). — Mathilde Meignen (Paris). — Roger Braun, Edmde et Etieiluj Nuarb (Ville-d'Avray). — *A futur Sailor* (Bordeaux). — Jeanne et Nelly Faure (Bordeaux). — Hélène Martin, Lucie Martin (Périgueux). — Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger). — Henriette Bulteau (Pont-à-Marcq, Nord). — Tiney et Farine. — Roger Lehideux. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Institution de Mlles Deschamps (Cuire, près Lyon). — A. S. (*Signature omise*). — Louise Langelier (Paris). — Emile Ayard (Choisy-le-Roi). — Paul Petit (Die). — Marcelle Clouzot (Niort). — Jeanne Hancke (Paris). — Fanfan La Tulipe. — Marie Valentin (Paris). — Antoinette Guex. — E. P. — Minerve, Tempête et Roquet. — Marthe et Berthe Frémyn. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Schwingrouber (Cambrai). — Ernestine Moity (Saint-Quentin). — P. Marchant (Saint-Germain-en-Laye). — M. et J. P. (Limoges). — Madeleine et Anne-Louise de Courcy (Loiret). — Georges Geiseinheimer. — X. *Signature omise* (Paris). — Julia et Lolita Lionnet. — Maurice Pellé (Orléans). — Maurice Trocmé. — E. D. (Dijon). — Charles Pesme (Paris). — Sophie et Arieri Ralli (Paris). — L. M. A. Salle (Paris). — Georges, Marie et Hélène M. (Avignon).

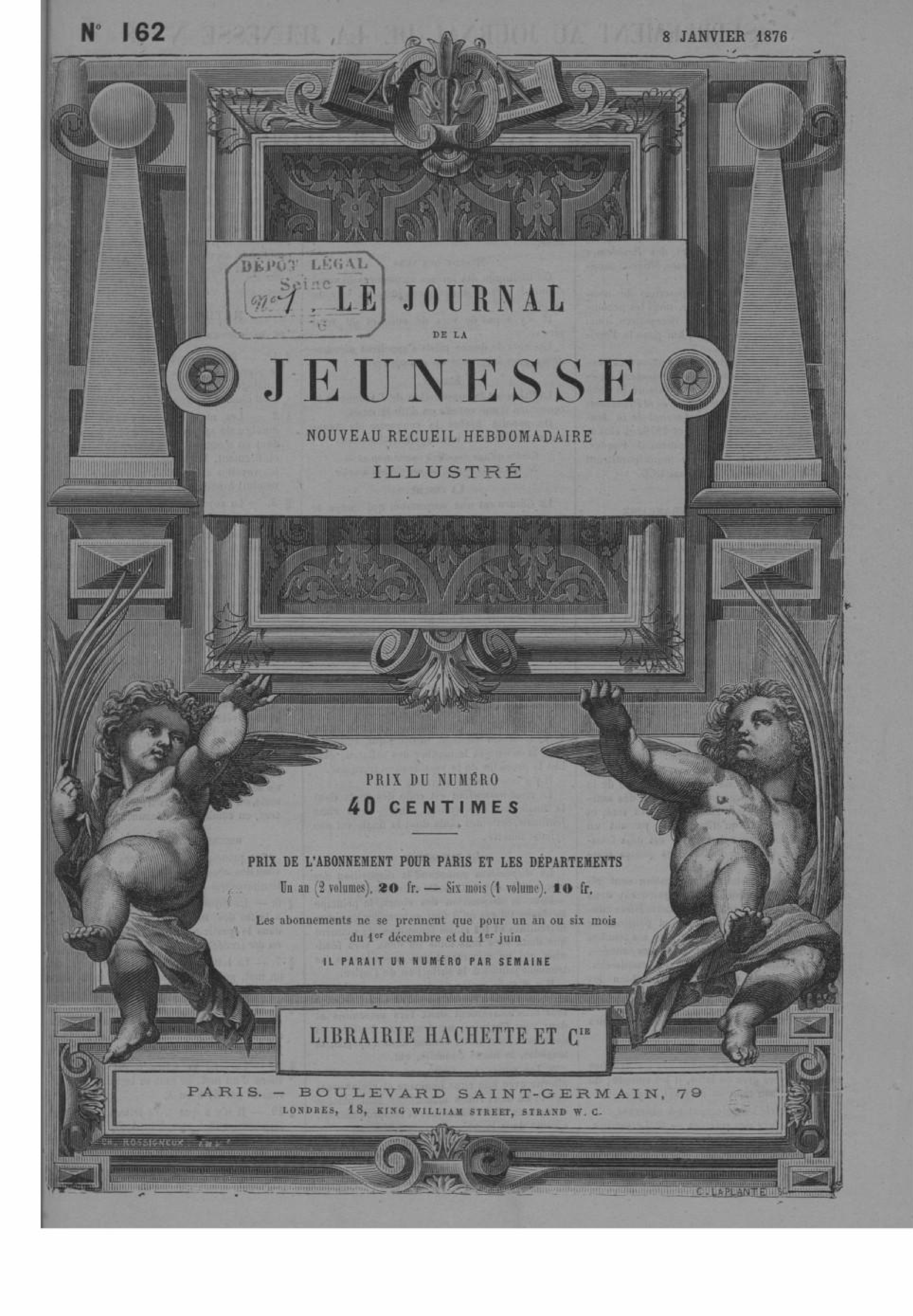
PROBLÈMES POINTÉS CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, TABLEAUX PARLANTS, LANGAGE FRANÇAIS, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES, CURIOSITÉS.

Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny). — Marie Bellot (Châtellerault). — Marie et Berthe Thiery (Val d'Ajol). — Un Trèfle à quatre feuilles. — Un sanglier des Ardennes. — Salvator (Saint-Jean, par Essonnes, Seine-et-Oise). — Marie et la Toute Petite (Lunéville). — Thérèse Pissis. — Odette de Grandval (château de Saint-Denis). — Auguste Carré (Paris). — Jacqueline et Alice de Neuflize. — J. Brontana (Paris). — Deux sœurs (Burnand). — Maurice G. (Grandpré). — Jane Moller de Chassenon (Vendée). — Marie Tardy la Clusaz (Saint-Alban, près Chambéry, Savoie). — Julienne d'Aussy, Auguste d'Aussy (Thourout, Belgique). — Louise, Marie, Emile, Henri Lecoulurier (Les Andelys). — Un abonné Vosgien. — Elisabeth de Nanteuil (Pau). — Magdeleine, Geneviève, Eugénie (Bayonne). — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne (Paris). — Tibeli (château de Mau, près le Houga, Gers). Maurice et Emile Querette (Saint-Quentin). — Marie et Henri Mouhot (Nice). — Radegonde et Louise d'Aubéry (Château de la Fontaine, par les Ormes, Vienne). — Marie Panis (Reims). — Deux violettes de Verrières (Seine-et-Oise). — Humbert et Alice Thibaut (Grenoble).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, TABLEAUX PARLANTS, LANGAGE FRANÇAIS, ANAGRAMMES, MOYENS MNEMONIQUES, CURIOSITÉS.

Aigle (château de B., près Gournay-en-Bray, Seine-Inférieure). — Salmon Henry (Institution Springer). — O. B. (Versailles). — Georges Bonnet (Blois). — J. Dehaille (Bayonne). — Marie Delalande (Angoulême). — Georges de Gay du Palland (Paris). — Georges Daudet (école Fénelon). — Maurice Gallimard. — Julie Sauzien (Paris). — L. Cabarrus (Lycée de Versailles). — Mathilde Engel. — Deux abonnées de Paris. — J. Courty (Nîmes). — René de Batz (Paris). — Les trois Ours de Saint-Avertin. — Hélène de Longpérier (Grimoard). — Anais Pagès (Paris). — Moustache. — L'abonnée 17. — L. Gouyet (Paris). — S. F. E. — Aimée et Suzanne. — Charlotte T. — J. Rouaille (Amiens). — Marie-Anne Foucher (Saumur). — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger). — Un Coquelicot et une Marguerite (Menton). — Thérèse Gentil (Lille). — Nemo-Sirap. Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Georges Doublet (Lycée de Versailles). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Julien S. — Diane et Clarisse. — Béatrix A. — Fanny G.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON,



DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 1
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

LES COMMUNICATIONS

Pour satisfaire au désir exprimé par les nouveaux correspondants du *Supplément du Journal de la Jeunesse*, nous publions une seconde fois la *Méthode générale de déchiffrement des Écritures secrètes*, ainsi que les règles et indications relatives aux solutions des *Problèmes pointés* (*Chiffre de Sterne*), des *Problèmes alphabétiques*, des *Anagrammes*, *Moyens mnémoniques*, *Mots carrés*, etc.

A mesure que nous proposerons de nouvelles variétés de Problèmes, nous les accompagnerons des indications nécessaires, ainsi que nous le faisons aujourd'hui pour la *Versification française*.

AVIS. — Nous invitons nos lecteurs et correspondants à conserver ce *Supplément complémentaire*. Il ne sera pas inutile de le consulter pour résoudre les *Questions et Problèmes* du prochain CONCOURS du *Journal de la Jeunesse*, qui sera publié le 4 mars 1876, et clos le 23 avril suivant, après les vacances de Pâques. Les *Solutions* et la *Liste des noms* paraîtront dans le *Supplément* du 27 mai 1876.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

Il existe de nombreux Traités sur la *Versification française*. En donnant quelques notions sommaires qui en résument les règles essentielles et les éléments constitutifs, nous ne songeons ni à professer, ni à former des poëtes; nous voulons seulement présenter une nouvelle variété de *Problèmes*, qui consisteront à reconstruire des vers choisis dans les plus beaux modèles de littérature, et dont les mots seront dérangés de leur ordre harmonieux.

Les lecteurs qui voudront s'exercer à les rétablir dans leur structure primitive pourront relire l'*Art poétique de Boileau*, et consulter avec fruit l'excellent et classique *Traité de versification française* de M. Quicherat, dont le nom fait autorité en matière de Prosodie française et de Prosodie latine. Nous aurons l'occasion d'y puiser plus d'une fois.

Il est impossible de goûter le charme de la poésie et de comprendre les beautés des maîtres quand on ignore la structure des vers, et nous ne ferons qu'effleurer en passant un genre d'études avec lequel on est déjà familiarisé par la seule lecture des poëtes classiques.

« Les règles de notre versification sont généralement ignorées, dit M. Quicherat dans l'*Avertissement* de son *Traité*. Cette étude convient surtout aux institutions et pensions de jeunes filles où la société recrute ses femmes d'élite. J'ai fait, pendant plusieurs années, un cours dans une institution de demoiselles. Je me rappelle avec plaisir combien les élèves trouvaient de charme dans cette analyse des procédés de notre versification, et dans les exercices qui venaient à l'appui des préceptes. »

LES VERS FRANÇAIS

Le vers français ne mesure pas les syllabes comme le vers grec ou latin, il les compte; de là lui vient son nom de *vers syllabique*.

Il y a six règles principales à observer : 1° *La nature des syllabes*. — 2° *La mesure*. — 3° *L'élision*. — 4° *La césure*. — 5° *La rime*. — 6° *La disposition*.

NATURE DES SYLLABES.

Les syllabes sont *muettes* ou *sonores*. La syllabe muette est celle qui se termine par un E muet, seul ou suivi de *s* ou *nt*. — Toute autre terminaison constitue la syllabe sonore.

MESURE DES VERS.

On distingue dix formes ou mesures de vers, depuis le vers de douze pieds jusqu'au vers de un pied.

Il n'y a pas de vers de onze et de neuf pieds.

Les vers de douze pieds s'appellent *alexandrins*, *vers héroïques* ou *grands vers*.

ÉLISION.

L'*élision* est la suppression de l'E muet à la rencontre d'une voyelle ou d'un H muet.

On appelle *hiatus* la rencontre de toute autre voyelle avec une voyelle quelconque.

> Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
> Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

LA CÉSURE.

La *Césure* est une suspension qui coupe le vers.

Il y a deux sortes de *repos* : celui qui se fait dans le vers et le repos final.

Les alexandrins et les vers de dix syllabes sont soumis à la césure. La césure de l'alexandrin se place après la sixième syllabe, et coupe ainsi le vers en deux parties égales qu'on nomme *hémistiches* (du grec *demi-vers*).

Le vers de dix syllabes reçoit la césure, soit après la quatrième syllabe, soit après la cinquième. Ces deux césures différentes changent complétement l'allure du vers et ne doivent pas se rencontrer dans le même poëme.

LA RIME.

La *Rime* est la consonnance finale de deux vers. C'est un élément musical qui, combiné avec la césure et le nombre des syllabes, établit la prosodie de la versification française.

Il y a deux sortes de rimes :

La *rime masculine* est celle des mots dont la finale est une syllabe sonore, et la *rime féminine*, celle des mots dont la finale est une syllabe muette.

LA DISPOSITION.

La *disposition* comprend la *disposition des rimes* et la *disposition des vers*.

Pour la disposition des rimes, le principe fondamental est qu'il faut entremêler les rimes masculines et les rimes féminines, de manière que deux vers masculins ou deux vers féminins qui ne rimeraient pas ensemble ne se trouvent jamais à la suite l'un de l'autre.

Il y a trois sortes de dispositions de rimes :

1° *Les rimes plates* ou *suivies*, qui présentent alternativement deux vers masculins et deux vers féminins, ou deux vers féminins et deux vers masculins, comme dans l'épopée, la tragédie, la haute comédie, etc.

2° Les *rimes croisées* où une rime masculine alterne avec une rime féminine et réciproquement; où deux rimes masculines sont placées entre deux rimes féminines et réciproquement, comme dans la poésie lyrique.

3° Les *rimes* où l'on ne suit point ces ordres uniformes, comme dans les fables.

La *disposition des vers* donne lieu au[x] *Stances* (du grec, *s'arrêter*) ou *Strophes* (d[u] grec, *retour*), formées par un nombre déte[r]miné de vers après lequel le sens est fini.

Nous bornons ici les premiers éléments de [la] *Versification française*. La série des prochai[ns] problèmes servira d'exemple et d'applicati[on] aux règles fixées par le goût.

MÉTHODE GÉNÉRALE

DE DÉCHIFFREMENT DES ÉCRITURES SECRÈTES

§ 1er. — Pour résoudre un problème chiff[ré,] la première chose à faire est de dresser [le] catalogue des caractères et de noter com[bien] bien chacun est répété de fois.

§ 2. — Les mots composés d'un très-pe[tit] nombre de syllabes doivent être les premie[rs] dont on s'occupe dans les opérations de d[é]chiffrement. Ils laissent sans trop de pei[ne] les voyelles se révéler, et cette découvert[e] conduit à celle des consonnes.

§ 3. — La voyelle E est la lettre la plus fré[quemment] quemment répétée.

§ 4. — Supposons que vous avez découve[rt] le mot *le*, et que vous ayez un autre mot d[e] trois lettres dont les deux premières so[nt] *l* et *e*, vous jugerez que la troisième e[st] un *s*.

Si vous trouvez ensuite un mot de tro[is] lettres dont les deux premières sont un *e* [et] un *s* (déjà connus), la troisième est un *t*.

La lettre *s* connue dans les mots de deu[x] syllabes, vous trouverez facilement *si*, *sa*. L[a] lettre *i* commençant un mot de deux syllab[es] vous donnera *il*, etc.

§ 5. — Lorsque ces premières recherches au[ront] ront révélé six lettres : *a*, *e*, *i*, *l*, *s*, *t*. o[n] découvrira bientôt des mots composés d'u[n] plus grand nombre de lettres, et en déter[minant] minant partout les lettres acquises, on ma[r]che de découverte en découverte. Enfin, quan[d] on sera parvenu à connaître ainsi plusieur[s] mots, on trouvera sans trop de peine les au[tres,] tres, en comblant les lacunes.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Ces principes élémentaires déjà connus, voici des observations et des remarques particulières qui en forment le complément.

§ 6. — La voyelle E est la seule qui se doubl[e] à la fin des mots (*fusée*). Elle est triplé[e] dans le participe passé féminin des verbe[s] en *éer* (*créée*).

§ 7. — La lettre S est la seule qui, terminan[t] un mot, puisse être précédée de trois lettre[s] semblables, et qui sont toujours trois E.

§ 8. — Précédée de deux E, la dernière lettr[e] d'un mot ne peut être que l'une des cin[q] suivantes, L M N R S : *réel*, *Bethléem*, *Européen*, *agréer*, *années*.

§ 9. — Lorsque la lettre E est l'avant-dernière d'un mot, ce mot se termine ordinairement par R, S ou Z.

§ 10. — Il n'y a que trois lettres qui, seules, forment un mot complet : A, O, Y.

§ 11. — La lettre A, dont l'usage est très-fréquent, se trouve souvent à la fin des mots de

deux lettres, comme *la*, *ma*, *na*, *sa*, *ta*. — Elle précède d'ordinaire les lettres H, I, U, comme *ah*, *ai*, *au*.

§ 12. — La lettre O ne se rencontre à la fin d'un mot de deux lettres que dans trois cas : *do*, note de musique, *ho*, interjection, *Io*, nom mythologique.

§ 13. — La lettre Y s'emploie rarement, soit seule, soit dans le corps des mots.

§ 14. — La lettre Q ne s'emploie jamais, excepté à la fin des mots *coq* et *cinq*, sans être suivie de la voyelle U.

§ 15. — La lettre F se double généralement après une voyelle commençant un mot, excepté dans la conjonction *afin* et quelques mots peu usités.

§ 16. — Les mots formés de trois lettres offrent des difficultés dans le déchiffrement, lorsque la même lettre s'y trouve deux fois, comme dans *été*, *ici*, *non*, *ses*.

Il serait facile de multiplier ces observations particulières ; mais elles auraient le défaut d'embrouiller la Méthode générale qui vient d'être exposée.

Les lecteurs qui voudront se familiariser avec le *Déchiffrement des Écritures secrètes* n'auront qu'à transcrire les problèmes déjà publiés et à les résoudre avec les solutions. Ils arriveront par ce moyen à déchiffrer rapidement les prochains problèmes du genre simple.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Pour construire un *Problème pointé*, on écrit la première lettre de chaque mot.

On fait suivre cette lettre d'autant de *points* ou d'*étoiles* qu'il y a de lettres dans le mot entier, moins celle qui est connue.

Enfin on tient compte des lettres capitales, des apostrophes, des traits d'union et des signes de ponctuation. Le point s'indique par un tiret.

Exemple :

L'h**** e** l****, m*** e*** s****; l* V******** e** b*******, m*** e*** v**** —

Solution. — L'heure est lente, mais elle sonne ; la Vengeance est boîteuse, mais elle vient.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

Dans la construction d'un *Problème alphabétique*, on supprime les voyelles, et la solution consiste à les remplacer.

Quand un mot commence par une voyelle, elle est indiquée par un *point* ou une *étoile*.

Si un mot n'est composé que de voyelles, comme *au*, *eau*, elles sont toutes indiquées par un nombre égal d'étoiles ou de points.

Les mots sont séparés par un tiret.

Exemple :

Mm — qnd — l'**s — mrch — *n — snt — q'*l — * — ds — **ls.

Solution. — Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

LES TABLEAUX PARLANTS

Nous avons reçu quelques *Tableaux parlants*, et nous publierons les plus intéressants.

LES CHARADES EN ACTION.

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous donnerons une étude sur la manière de composer, de mettre en scène et de représenter les *Charades en action*.

Nos correspondants pourront nous adresser des canevas de *Charades en action*, ainsi que des *Tableaux parlants*, des *Curiosités* sur le *Langage*, le *Blason*, les *Fleurs parlantes*, les *Usages mondains*, etc.

LES ANAGRAMMES.

L'*Anagramme* se compose de un ou plusieurs mots formant un sens, dont les lettres reconstituent un ou plusieurs autres mots.

Dans la construction des anagrammes, les lettres U et V, les lettres I, J et Y s'emploient indifféremment l'une pour l'autre.

On pourrait citer des vers latins dont chaque mot forme une anagramme renversée, comme *Roma et Amor*, et en français *Noel* et *Léon*.

Au XVI[e] siècle, les anagrammes étaient fort à la mode, et celles de cette époque sont restées les modèles du genre.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Les *Moyens mnémoniques* sont autant de *Clefs* à l'aide desquelles la mémoire fixe et classe des choses ou des idées sans lien apparent.

Exemple :

LES NEUF MUSES

Calliope, — Uranie, — Terpsichore, — Polymnie, — Euterpe, — Thalie, — Melpomène, — Erato, — Clio.

Moyen mnémonique :

Vers sur Melpomène :

Cache Un Triste Poignard Et Ton Masque En Carton.

LES MOTS CARRÉS.

Pour construire un *Mot carré*, il faut écrire *cinq mots* de *cinq lettres*, de façon qu'ils se lisent en ligne horizontale et en ligne perpendiculaire.

Il ne doit entrer dans les combinaisons que des noms propres ou des noms communs au singulier.

Remarques. — Dans un *Mot carré*, la première lettre du premier mot, la troisième lettre du troisième mot et la cinquième lettre du cinquième mot étant uniques, peuvent être changées sans déranger la structure générale. Ainsi, on peut remplacer *Néron* par *Héron*, etc.

Nous publions un certain nombre des *Mots carrés* envoyés depuis longtemps déjà par nos correspondants. Pour une raison de symétrie, nous en avons dérangé l'ordre numérique, qui reste observé dans la publication des noms.

109	110	118	119
Milan	Mitre	Clara	Liban
Image	Idéal	Louis	Irène
Lacet	Terni	Auget	Bénir
Agent	Rangs	Rieur	Animé
Notte	Elisa	Astre	Nérée
125	**126**	**127**	**128**
Périr	Foret	César	Valet
Ecole	Orage	Elite	Atala
Robin	Rayon	Simon	Lavis
Ilion	Egout	Atout	Elias
Renne	Tente	Rente	Tasse
113	**142**	**143**	**144**
Durer	Milan	Savon	Autel
Usage	Icare	Abime	Usage
Rapin	Lacer	Virer	Tapis
Egine	Arène	Oméga	Egide
Renée	Nérée	Nérac	Léser
133	**134**	**135**	**136**
Jules	Gamin	Arbre	Aline
Usure	Adèle	Raies	Lacet
Lulli	Menin	Biais	Icare
Erlon	Ilion	Reine	Néron
Seine	Nenni	Essex	Etend

145	146	147	148
Alger	Tison	Serre	Canon
Liége	Image	Ether	Adage
Gélon	Salir	Rhume	Nadir
Egout	Ogive	Rémus	Ogive
Rente	Nérée	Erese	Nérée
129	**153**	**151**	**152**
Babet	Lucie	Agnès	*Diana*
Alice	Union	Grèce	*Idler*
Bidon	Cinna	Néron	*Alarm*
Ecole	Ionie	Ecole	*Nerve*
Tenez	Enack	Senef	*Armed*
111	**112**	**114**	**116**
Dole	Paul	Race	Faim
Ouir	Abri	Aman	Anna
Lili	Urne	Caso	Inri
Erin	Lien	Énée	Main
120	**130**	**131**	**138**
Lait	Iris	Lara	Mage
Arme	Rimé	Agir	Abad
Iman	Iman	Riga	Gaze
Tenu	Séné	Aral	Eden
141	**149**	**150**	**153 (1)**
Erre	Once	Nord	Ciel
Rien	Nous	Ohio	Indu
René	Cuba	Rien	Eden
Enée	Esau	Donc	Lune

115	117	121	122	123
Non	Bac	Ver	Nid	Rat
Oui	Ara	Eva	Ici	Ane
Nil	Cab	Rat	Dix	Ter
124	**132**	**137**	**139**	**140**
Nil	Ami	Bec	Mot	Ali
Ici	Mil	Ego	Ode	Lys
Lin	Ile	Coq	Tel	Isa

(1) A la campagne, en août, lorsque dans mon *premier*
D'un pur et doux éclat resplendit mon *dernier*,
On se croit transporté soudain dans mon *troisième*,
On reste tard dehors avec ceux que l'on aime,
Et l'instant où l'on rentre est souvent mon *deuxième*.

N° 153. — Ciel — Indu — Eden — Lune.
(Communication de M. J. B. — Rouen.)

NOMS DES AUTEURS DES MOTS CARRÉS

Marguerite Sommervogel (Dole), 109, 110, 111, 112. — Roger Lehideux (Abbatiale de Jumiéges, Seine-Inférieure), 113. — Ernest Frois (Bordeaux), 114. — Blanche Delandemare (Elbeuf), 115, 116. — Marguerite Morand, 117. — Trois amateurs de croquet (château de Boissy, Seine-et-Oise), 118. — Marcel d'H. (Médoc; château d'Herchenroder), 119. — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et Oise), 120. — M. Etcheverry (fonderie de Mousserolles, Bayonne), 121. — Marie-Louise Frossard (Châtillon-sur-Seine, Côte d'Or), 122, 124. — Amélie Landrin (Paris), 115, 123. — Laure Gueury, 124. — Prosper Lestang (Sainte-Barbe, Paris), 125. — M. N. (Angers), 126, 127. — P. V. (Nancy), Acrostiche. — Marianne G. (Paris), 128. — Jeanne Cyr (Paris), 129. — Charlotte Surmay (Ham, Somme), 130. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard), 131. — Radegonde d'Aubéry (château de Lafontaine, près les Ormes-sur-Vienne), 132, 133. — L'ami Robert, 134. — Maurice Trocmé, 135. — Thérèse et Pierre Cailliau, 136. — Em, P. (Paris), 137, — M. et E. de Saint-Léon, 138. — Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brunay, Cher), 139. — Edmond de la Guérivière (château de Coulommes, par Reims), 140. — Mathilde Broumiche (Brest), 141. — Germaine et Geneviève de Goudrecourt, 142. — M[lles] Normand (Havre), 143. — Suzanne Le Breton (Laval), 144. — Marguerite Morand, 145. — Georges de Gay du Palland (Paris), 146. — M. C. (château de Moraypré, Haybes, par Fumay), 147. — A. D. (Fécamp), 148. — Donna Dolorès Lionnet (Séville), 149. — Em. P. (Paris), 150. — S. F. E. (Paris), 153. — A. S., 154. — *Mot carré anglais.* Maurice D. (Saint-Quentin), 152.

PROBLÈMES ET SOLUTIONS

Les communications suivantes de nos correspondants ne paraissant pas de nature à être soumises à nos lecteurs sous forme de *Questions et Problèmes*, nous les publions à titre de curiosités, accompagnées des solutions.

ÉNIGMES

Nº 1.

On me met toujours en couleur,
En Chine, au premier rang je brille,
Si l'on m'assied sur une aiguille,
Je change aussitôt de valeur.
Je suis dur sur la croix et doux dans le supplice,
Les haches sur mon sort ont aussi grand pouvoir,
En chacun, cher lecteur, deux fois tu peux me voir,
Et le tabac me rend muet, Dieu me bénisse!

Nº 2.

Je suis dans un étang, tout au bout d'un jardin;
Je commence la nuit et finis le matin,
Je parais deux fois dans l'année;
Je suis tout au bout de ta main,
Et dans la Méditerranée.

Nº 3.

Nous sommes cinq sœurs, qui nous rassemblons avec les oiseaux :

La première est en argent,
La deuxième est en fer,
La troisième est en zinc,
La quatrième est en or,
La cinquième est en cuivre.

Nº 4.

J'apparais une fois dans une minute et deux fois dans un moment.

Nº 5.

Sum principium mundi, finis seculorum, trinus et unus; tamen non sum Deus.

Nº 6.

Sans être égal à Dieu ma puissance est divine,
Car tout par moi commence et par moi se termine.

Nº 7.

Je suis Grec de naissance et j'habite Lyon.

Nº 8.

— Que fais-tu ici, toi qui n'es pas d'ici? Si tu ne sors d'ici, je te mangerai ici.

— Celui qui m'envoie ici n'est pas loin d'ici, et si tu me manges ici, tu sortiras d'ici.

Nº 9.

Pour se garantir des filous
On me met souvent en usage;
L'avare ainsi que le jaloux
De son trésor me croit le gage.
Je trouve partout de l'emploi,
A me connaître l'on s'applique,
Et jamais personne sans moi
Ne pourrait savoir la musique.

Nº 10.

Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on use sans savoir comment, dont on se plaint toujours sans vouloir la quitter, et que l'on perd sans s'en apercevoir?

Nº 11.

Qu'est-ce que Dieu ne voit jamais, le roi rarement, moi tous les jours?

Nº 12.

Qui respire et ne vit pas?

Nº 13.

Mon nom, formé de trois voyelles,
Qu'un nœud très-étroit lie entre elles,
Se prononce en français, observez bien ce point,
Comme celle, lecteur, qui ne s'y trouve point.

Nº 14.

Je viens sans qu'on y pense,
Je meurs à ma naissance,
Et celui qui me suit
Ne vient jamais sans bruit.

Nº 15.

Je suis difficile à trouver
Et plus encore à conserver;
Les curieux, pour me connaître,
Avec grand soin me font la cour;
Mais mon destin me défend de paraître
Car l'instant où je vois le jour
Est l'instant où je cesse d'être.

Nº 16.

Je sers à l'indigent dans un besoin extrême
Devinez qui je suis; Je suis deux fois moi-même.

Nº 17.

Personne ne me voit, jamais on ne m'entend,
Du sort qui m'a fait naître,
La rigoureuse loi
Veut que je cesse d'être
Dès qu'on parle de moi.

SOLUTIONS DES ÉNIGMES.

Nº 1. — La lettre C.
Nº 2. — La lettre N.
Nº 3. — Les cinq voyelles : O I S E A U.
Nº 4. — La lettre M.
Nº 5. — La lettre M.
Nº 6. — La lettre T.
Nº 7. — La lettre Y.
Nº 8. — Le poisson et l'hameçon.
Nº 9. — La clef.
Nº 10. — La vie.
Nº 11. — Son semblable.
Nº 12 — Un soufflet.
Nº 13. — Eau.
Nº 14. — L'éclair et le tonnerre.
Nº 15. — Le secret.
Nº 16. — Le bissac
Nº 17. — Le silence.

NOMS DES CORRESPONDANTS

Noémie Lévy (Paris), nº 1. — Cécile Jules Bapst (Paris), Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), La Fée Joyeuse (Toulouse), nº 2. — Hélène Martin (Périgueux), nºs 3 et 4. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), nº 5. — Aricie Rémusat (Marseille), nº 6. — Marie Tardy (La Clusaz, Saint-Alban, près Chambéry, Savoie), nº 7. — Une petite fleur des prés, nº 8. — Un habitant de Paris, nº 9. — Madeleine de Courcy (Loiret), nº 10. — Une élève de Francis Crépin (Abbeville), nº 11. — Lucien et Lucienne Lavigne. Roger Lehideux, nº 12. — Nemo, nº 13. — Jeanne Cyr (Paris), nº 14. Marguerite de Courcy (Loiret), nºs 15, 16. — Marguerite R. (Saint-Marc, par Coulanges-sur-Yonne), nº 17.

CHARADES

Ainsi que les *Énigmes*, les *Charades* et les *Logogriphes* nous ont été adressés en si grand nombre qu'il serait impossible de les publier à bref délai. Voici une série de mots qui se prêtent facilement à la construction des charades :

Turquoise. — Théâtre. — Préface. — Ballot. — Mirage. — Becfigue. — Famine. — Chèvrefeuille. — Cerf-volant. — Pinson. — Château. — Serpent — Rocroi. — Grammaire. — Portail. — Turenne. — Lothaire. — Soupape. — Clovis. — Marécage. — Vertu. — Ferrailleur. — Cornemuse. — Panthère. — Bonbon. — Choucroute. — Potasse. — Fraction. — Température, etc.

Nº 1.

Dans Rome, les vainqueurs entraient sur mon premier,
Et de fleurs devant eux on jonchait mon dernier ;
Mon tout, bien plus modeste et pourtant plus utile,
Se voit souvent aux champs et jamais à la ville.

Nº 2.

Mon second du premier facilite la marche,
Et jamais sans mon tout Noé n'eût construit l'arche.

Nº 3.

Mon premier franchit mon second pour former mon entier.

Nº 4.

Mon premier est un ordre.
Mon second est un ordre.
Mon tout est du désordre.

SOLUTIONS DES CHARADES.

Nº 1. — Charrue.
Nº 2. — Charpente.
Nº 3. — Saumur.
Nº 4. — Vacarme.

NOMS DES CORRESPONDANTS.

Aigle (château de B.., par Gournay-en-Bray, Seine-Inférieure), nº 1. — X (Gand, Belgique), nº 2. — Radegonde d'Aubéry (château de Lafontaine, près les Ormes-sur-Vienne), nº 3. — Divers, nº 4.

LOGOGRIPHES.

Sur six pieds, cinq pieds, quatre pieds, j'arrose la France.

Solution : Loiret, Loire, Loir.

Sur six pieds, sur cinq pieds, sur trois pieds, je suis toujours le même.

Solution. — Rocher, Roche, Roc.

Divers logogriphes : Renée, Énée, Rêne, René. — Flambeau, Lambeau. — Code, Ode.

COMMUNICATIONS : Marguerite Morand (Saint-Amand-Mont-Rond, Cher). — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger). — Marguerite de F. — Roger Braun. (Ville d'Avray).

CURIOSITÉS.

ÉPITAPHE LATINE

O	QUID	TUÆ
BE	EST	BIÆ
RA	RA	RA
ES	ET	IN
RAM I	RAM I	RAM I

Ce Rébus latin se lit ainsi :

O superbe, quid superest tuæ superbiæ? Terra es, et in terram ibis.

Traduction : O superbe, que survit-il à ton orgueil? Tu es terre et tu iras dans la terre?

(Communication signée : Un ami de la jeunesse. — Talence, Gironde.)

Divers correspondants, Une Créole, M. Paul Schœllammer, un anonyme, etc., nous envoient ces curiosités bien connues :

PIR	VENT	VENIR
UN	VIENT	D'UN

SOLUTION : *Un soupir vient souvent d'un souvenir.*

Malo malum sine malo, quam malum sine malo.

TRADUCTION : J'aime mieux une pomme sans pommier qu'un pommier sans pomme.

Et pour la devise classique :

S. P. Q. R.

Senatus Populus Que Romanus.

Nous réservons d'autres curiosités moins connues, que nous publierons successivement dans les prochains suppléments.

LES COMMUNICATIONS.

Nous accueillons toujours avec faveur toutes les Questions et Communications qui nous sont adressées, et nous publions les plus intéressantes quand elles réunissent ces conditions nécessaires :

Rentrer dans le cadre de nos études anecdotiques ;

Etre accompagnées des solutions ;

Si elles sont tirées d'un livre, indiquer la source, et mentionner si elles sont originales ;

N'avoir pas été publiées dans d'autres journaux.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN. 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

LE FIL D'ARIANE

PROBLÈMES SYLLABIQUES

MARCHE DU CAVALIER

On donne le nom de *Problèmes syllabiques du cavalier* à la disposition de 64 syllabes sur les 64 cases d'un échiquier.

Ces 64 syllabes forment une série de vers, soit huit vers de huit pieds, soit quatre vers de douze pieds et deux vers de huit pieds, soit toute autre combinaison de vers formant ensemble 64 syllabes.

Les syllabes ne sont pas dispersées comme les perles d'un collier rompu; leur désordre est mathématiquement calculé. Pour les relier dans leur ordre primitif, pour les rattacher dans leur succession régulière et reconstituer les vers brisés, on a un fil conducteur, comparable au *Fil d'Ariane*, pour se diriger à travers le Labyrinthe. Ce fil est la ligne qu'on trace sur les pas d'un *Cavalier*, qui parcourt toutes les cases de l'échiquier sans passer deux fois sur la même case.

Avant d'exposer comment on est arrivé à la solution de ce problème, il est nécessaire d'entrer dans quelques explications pour ceux des lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec le jeu d'échecs. La marche de toutes les pièces est simple, excepté celle du *Cavalier*. Elle est difficile à décrire, à expliquer, et à faire comprendre.

Le *Cavalier* saute diagonalement dans tous les sens, et se pose, après avoir traversé un rang ou une file, sur une case adjacente qui doit être nécessairement d'une couleur différente que celle qu'il vient de quitter.

Par exemple, posé sur une case noire au centre de l'échiquier, il peut se transporter sur 8 cases blanches, comme on le voit dans la figure que nous donnons, et qui est plus claire que toutes les définitions. On voit sa marche oblique, tortueuse; il a l'air d'éclater comme un obus au milieu d'un champ de bataille. Le *Cavalier* est une pièce brillante.

On dit que le *Whist* fait partie d'une éducation complète; on peut ajouter que les *Échecs* sont de plus vieille et plus noble race. Quelque jour nous résumerons peut-être leur histoire anecdotique et celle des maîtres du *Jeu royal*. En attendant, revenons à notre cheval qui pourrait s'impatienter, et, comme dit Marot :

> Joli gentil petit cheval,
> Bon à monter, bon à descendre,

La marche du *Cavalier* sur l'échiquier présente des particularités qui ont attiré de bonne heure l'attention, non-seulement des joueurs d'échecs, mais aussi celle des mathématiciens. Des savants illustres ont cherché les lois qui règlaient sa marche, ainsi qu'une formule pour la déterminer, c'est-à-dire une règle générale, une « *Méthode certaine pour faire parcourir au Cavalier toutes les cases de l'échiquier, en partant d'une case désignée pour finir à une autre case désignée, sans passer deux fois sur la même case, la dernière case devant toujours être d'une couleur différente de la première*. Le problème a été résolu.

Cette marche du *Cavalier* sur l'échiquier peut se représenter de deux manières, soit par des lignes, soit par des chiffres.

Chacune de ces méthodes met en évidence des particularités dignes d'intérêt. Si l'on représente la marche du cavalier par des lignes, on trouve qu'il trace, dans son parcours sur les 64 cases de l'échiquier, des dessins très-variés et souvent d'une symétrie remarquable, comme celle d'un dessin de tapisserie.

Nous avons donné aujourd'hui la marche du cavalier. Nous donnerons ensuite un problème syllabique. Le *Problème syllabique* du prochain CONCOURS montrera, par sa solution, l'ordre numérique des syllabes et le dessin des lignes du parcours du *Cavalier*.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 1.

La pièce de vers suivante est composée en *alexandrins* unis deux à deux par des *rimes suivies*. Pour la *Solution*, on reconstruira les vers dans leur ordre régulier et harmonieux :

Quand mourut Louise à sa quinzième année, fleur des bois moissonnée par le vent et la pluie, un nombreux cortège ne suivit pas son deuil : un seul prêtre conduisait le cercueil en priant; puis un enfant venait, qui, d'espace en espace, répondait à voix basse aux saintes oraisons; car Louise était pauvre, et le riche, jusqu'en son trépas, a des honneurs que le pauvre n'a pas. La croix simple de buis, un vieux drap mortuaire, furent les apprêts seuls de son lit funéraire, et, soulevant ce beau corps, quand le fossoyeur, du village natal

chez les morts l'emporta, à peine si la cloche avertit la contrée que sa plus douce vierge en était retirée. Elle mourut ainsi. — Par les vallons embaumés, les taillis couverts, les blés verts, les genêts, au lever de l'Aurore le convoi descendit. Avril venait d'éclore avec toute sa pompe, et, d'une neige de fleurs, couvrait en passant ce cercueil virginal et de pleurs le baignait. L'aubépine avait pris sa robe blanche et rose, à chaque branche tremblait un bourgeon étoilé ; ce n'étaient que concerts infinis et parfums, sur le bord de leurs nids tous les oiseaux chantaient.

LES CURIOSITÉS.

N° 9.

LE CADI.

Un musulman mourut, laissant à ses *trois enfants dix-neuf chameaux*. D'après sa volonté, les chameaux ne pouvaient pas être vendus avant le partage ; l'aîné devait en avoir la moitié, le cadet le quart, et le plus jeune le cinquième. Ne sachant comment prendre leur part, ils se rendirent devant le cadi et lui exposèrent leur embarras.

« Vous êtes trois, dit le cadi, et il y a dix-neuf chameaux. L'un a 1/2, l'autre le 1/4, le dernier le 1/5. Revenez demain. Si vous n'avez pas trouvé, je vous mettrai d'accord.

Question. — Quelle est la sentence du cadi pour ordonner le partage ?

(*Communication de Mlle Mathilde Meignen. — Paris.*)

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 17.

⁂ 825 ⁂ a64b2475 ⁂ 72cd299290 ⁂ 640 ⁂ 52485 ⁂ g439b ⁂ 69 ⁂ 92 ⁂ 25 ⁂ 72h37b2 ⁂ j35 ⁂

Problème facile.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 33.

N° 1. — A**** d** i****, c'e** c******* d** *** ; p*****, c'e** t****** d** c*********.

N° 2. — R** t*** q** t* e* h******, d* p*** m***** a**** d'a**** r*

N° 3 — T** q** r** v******* d******* ******

N° 4. — Q** v*** v****** l*** m***** s* *****

N° 5. — L* m******* m**** d* v*** l* **** d***** e** d'é******* s* p***** ****** (P******* e*******)

N° 6. — R*** n'e** p*** d*** R***, e*** t**** o* j* s***

N° 7. — Vers monosyllabique :
* j* n* v*** p** c**** j* d** : j* n'e* s***

N° 8. — C*** ! s* c*** s* s***, c** s**** s*** s*****

(Communications : *La Fée Joyeuse* (*Toulouse*), n° 1 et 7. — *Octave Baze* (*Paris*), n° 2. — *Henry de la Rocheterie* (*Orléans*), n° 3. — *Laure Gueury*, n° 4. — *Adèle et Constance Vaillant* (*Foncquevillers, Pas-de-Calais*), n° 5. — *Germaine et Geneviève de Gondrecourt* (*Saint-Dié, Vosges*), n° 6. — *Le château de Neuilly*, et *Maurice Trocmé*, n° 8).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 3.

*n — **mrt — mns — ls — flrs — s — *lls — n — s — fnnt — ps — s — vt, — pr — c — sntmnt — q — rnd — pls — chrs — *t — pls — **ms — ls *nfnts — dlcts. — *l — * — * — *n — flr — q — n — s — fn — jms, — *t — *n — *n — * — ft — l'*mblm — d — l — mrt : — c'*st — l'*mmrtll.

CHARADE

N° 8.

Mon premier est le premier ;
Mon second n'a pas de second ;
Mon tout est un mot qu'on ne voudrait jamais vous dire.

(*Communication signée : Minerve, Tempête et Roquet.*)

ANAGRAMMES.

N° 8.

N° 1. — Quel est le solitaire de Port-Royal dont le nom forme l'anagramme :

LE COIN ?

N° 2. — Quel est le compositeur dont le nom forme l'anagramme :

A MA RUE ?

N° 3. — Quel est le poëte dont le nom forme cette anagramme composée en 1848 :

MAL T'EN IRA ?

N° 4. — Anagrammes de personnages grecs :

IL S'USE.

A CE SORT ?

N° 5. — Anagrammes de personnages romains :

IL T'ÉVITE.

BUT SUR.

LAC UNI.

(*Communications : Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris), n° 1. — René Chollet (Angers), n° 2. — Divers correspondants, n° 3. — Maurice D., nos 4, 5, 6, 7, 8.*)

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

Quelles sont les villes dont les noms forment les anagrammes :

N° 1. — ENVERS.	N° 10. — LOUVES.
N° 2. — ENGLOBER.	N° 11. — RONDE.
N° 3. — MINES.	N° 12. — RELU.
N° 4. — MOIS NUL.	N° 13. — ON RIT.
N° 5. — NAGE.	N° 14. — EST ROI.
N° 6. — SALER.	N° 15. — AMIS EN GUERRE.
N° 7. — UN LOTO.	N° 16. — EST ROMAIN.
N° 8. — RIVE.	N° 17. — MA PRISE.
N° 9. — RIMES.	N° 18. — NOBLE RACE

(*Communications : Mlle Louise Langelier (Paris), nos 1 à 7. — Mlle Agathe Armet, nos 8 à 12. — M. Emmanuel et Mlle Suzanne Rodocanachi, nos 13 à 14. — Mlles Adèle et Constance Vaillant, nos 15, 16, 17. — Mlles Adrienne et Louise de l'Ile Maurice, n° 18.*)

Quels sont les départements de la France dont les noms forment ces anagrammes :

N° 1. — ON Y RÊVA.	N° 5. — ROND.
N° 2. — LE ROI.	N° 6. — DINER.
N° 3. — HÉRON.	N° 7. — ENIVRE.
N° 4. — SERIE.	N° 8. — RAVI.

Nous enregistrons en même temps, à titre de curiosités, diverses anagrammes classiques citées par plusieurs correspondants.

La réponse donne la solution :

QUID EST VERITAS ?

EST VIR QUI ADEST.

PERCE TON ROI. — *Pierre Coton*, aumônier de Henri IV.

PENDU A RIOM. — André Pujom.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 8.

Quelles sont les batailles du XVIe siècle dont les premières lettres forment le mot :

PARIS ?

(*Communication de Mlle Mathilde Broumiche. — Brest.*)

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 16.

L'oisiveté est l'hameçon avec lequel le diable pêche.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 32.

N° 1. — Vieux dicton :
La pomme à la plus belle, la rose à la plus sage.

N° 2. — Maxime chinoise :
Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

N° 3. — Vers connu :
L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

N° 4. Proverbe italien :
Qui ne me veut pas ne me mérite pas.

N° 5. — Proverbe bohémien :
Chien qui marche os trouve.

N° 6. — Proverbe de Franche-Comté :
Jeune cavalier, vieux piéton.

N° 7.
Je meurs si je vous perds ; mais je meurs si j'attends.

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

N° 2.

Une bonne action faite en ce monde reçoit sa récompense en haut, de même que l'eau versée à la racine d'un arbre reparaît à sa cime dans les fruits et dans les fleurs.

(*Maxime indienne*).

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 27. — Versailles.
N° 28. — Trianon.
N° 29. — Les Templiers. — Philippe-le-Bel — Jacques Molay. — *Les Templiers*, par Raynouard.

LES DEVISES.

N° 1.

— N° 1. — Rohan.
— N° 2. — Valentine Visconti.

COQUILLES AMUSANTES.

N° 25. — *Aviné* (avisé), *bu* (lu), *soif* (soin), *vide* (vise), *carafe* (parafe.)
N° 26. — *Chats.* — Chants.
N° 27. — *Nigauds.* — Égaux.
N° 28. — *Dépités.* — Députés.
N° 29. — *Voleurs.* — Valeurs.
N° 30. — *Dévoré, rien.* — Décoré, bien.
N° 31. — *Monstres* (ministres), *gredins* (gradins), *vils* (vifs), *volés* (votés).
N° 32. — *Notaire.* — Cautère.
N° 33. — *Carpe.* — Caque.
N° 34. — *Lièvre.* — Lierre.

LES CURIOSITÉS

N° 8.

N° 1. Charles IX. — Charles SIX.
Charles IX. — Charles DIX.

N° 2. — Louis XIV.

L'addition des chiffres de la date de son avénement, 1643, de la date de sa mort, 1715, des deux chiffres de son âge, 77 ans, et la multiplication des deux chiffres de la durée de son règne, 72 ans, donnent le nombre *quatorze.*

On trouve encore ce nombre par l'addition des chiffres des dates suivantes :

1643. — Bataille de Rocroi. — Conquête de l'Artois et du Roussillon.

1652. — La Fronde. Le prince de Condé manque de surprendre le jeune roi à Bléneau-sur-la-Loire.

1661. — Mort de Mazarin. — Représentation des *Fâcheux*, comédie de Molière. — Louis XIV gouverne par lui-même.

1670. — Louis XIV donne à Bossuet le titre de précepteur du dauphin. — Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. — Traité d'alliance avec l'Angleterre contre la Hollande. — Construction des Invalides. — Versailles s'élève.

1706. — Bataille de Ramillies.

N° 3. — $100 = 99 + \frac{9}{9}$

ÉNIGME

N° 8. — Le Temps.
N° 9. — Les doigts. La plume. Le papier. L'encre. Le journal.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesse Eléonore Schwarzenberg (Libejic, Bohême). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Marie Jhroszynska (Podolie, Russie). — Tatiana Akimoff, Elimovka, gouvernement de Kherson, Russie).

SUPPLÉMENT N° 16.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 15, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 31, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES N° 1, TABLEAUX PARLANTS Nos 23, 24, 25, 26, LANGAGE FRANÇAIS, N° 2, LES ANAGRAMMES N° 7, LES MOYENS MNÉMONIQUES N° 7, LES CURIOSITÉS, N° 7.

Henry de la Rocheterie. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Château de Plass, Bohême). — Melles Chaper. — La Trottin de la Côte (Havre). Un petit bleuet. — Hélène Floresco (Buckarest, Roumanie). — Marcel Galuski. — Noémie Lévy (Paris). — Lucie et Anatole de Thomassin. — Samuel Guy (Rochefort). — Jean et Geneviève de Courcy. — Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier, Loire). — Lucie Leclanché, Jojo Leclanché. — Famille A. B. (Rouen). — Gaston Delandemare et Blanche Delandemare (Elbœuf). — Trois amateurs de croquet. — Guillaume Danloux. — Un habitant de Mars. — Laure Gueury. — Jeanne et Charles H. (Paris). — Une disciple d'Héraclite. — Thérèse Brunet (Bordeaux). — André Lehideux (Paris). — La petite Titine (Côte d'Ingouville, Havre). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Princesse Eléonore Schwarzenberg (Libejic, Bohême). — Charlotte Macquet et Paul Macquet (Domart-les-Ponthieu, Somme). — Pierre Baguenault de Viéville (aux Chalets, Saint-Jean-le-Blanc, près Orléans). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Un des deux marmitons (Havre). — R. Chollet. — Metta D. de B. — Un rhétoricien. — Laure Bona-Christave (Rochefort-sur-Mer). — L. F. (Mons, Belgique). — Marguerite Morand (Saint-Amand-Mont-Rond, Cher). — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié, Vosges). — Marie et Jeanne. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — V. O. (lycée Fontanes). — F. Marchelli et A. Motheré (Pension Cerneau-Gohan, Auxerre). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — R. L. — Marie et Berthe V. — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de La Fontaine, par les Ormes, Vienne). *Deuxième envoi.* — Noémi Cosse. — Julien S. — A. Surell. — Marie A. N. — Les Abeilles de la Ruche (Saint-Germain-en-Laye). — Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux). — Paul Besançon (Paris). — Fernand et Sophie Brunsvick (*Besançon*). Juliette de N.

MÊMES QUESTIONS, MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Marie-Louise Frossard, Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiery (couvent de Lunéville). — S. F. E. — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — *Marie et Louise Vincent* (Saint-Etienne). A. D. (Fécamp). — Marie, Jeanne et Léonie Nathan (Lunéville). — Elisabeth du Bochet et Jeanne du Bochet (Nantes). — Melles de Bragelougne-Versigny (Vannes). — Antoine et Lucien Herr (collége de Vitry-le-François). — Une abonnée brestoise. — Zoé Renée. — Aricie Rémusat (Marseille). — Nous deux (Toulouse). — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes). — Julien Mottard (Liége). — Amélie et Berthe Salleron (Sens). — Germaine et Geneviève de Gondrecourt (Saint-Dié, Vosges). — Les exilés de Mauléon. — Louis de Larralde Diustéguy. — Albert et Marguerite Bouchon (*Paris*). — Melles *Ch.* Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Thérèse et Pierre (Douai). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré). — Alfred de Prin. — Elie Benqué (Saint-Laurent). — Gabrielle Lermuzeaux (Elbeuf). *Un salon de la rue de Téhéran.* — *Blot.* — Ch. Duverney (Chambéry). — Louise, Gabrielle et Paul Cossé. — Marcel Noyer (Dieulefit). — Les abonnées des bords de la Loire. — Georges Masquelier (Lille). — Suzanne Le Breton, Saint Melaine (Laval). — Marie, *Marthe* et Léon Watel. — Henri Ducrocq (Niort). — M. C. — Edouard et Madeleine Greux. — Valentine S. (Mons, Belgique. — Noémie, Adèle et Charles Gougé. — G. Le Poittevin, Laure Le Poittevin et Georges Le Poittevin (Cherbourg). — Charlotte de T. — Octave Baze. — La petite Suzette S. (Rouen). — Ernest Frois (Bordeaux). — Pierre et Paul Bénard (Bel-Air). — *Antonio di Las Marismas.* — Deux nièces de l'oncle Pierre. — Le Bijou de bonne maman. — N. O. N. (Paris).

MÊMES QUESTIONS, MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS ET LES PROBLÈMES POINTÉS CHIFFRE DE STERNE.

Madeleine du Rosay (Caen). — Marie-Marthe-Léon Watel et Lucie Devismes. — Marie Danelle (Haute-Marne). — Agathe Armet (Châlon-sur-Saône). — Je, Tu, Elle (château de la Pie, près Bordeaux). — Louis Bouglé (Orléans). Jeanne de Montaud (château de la Gravette par *Eymet, Dordogne*). — J. Jay. — Albert de Fœldvary (Œdenbourg, Hongrie). — Madeleine Blondel, Albert et Georges Blondel (Sisteron). — Louis Muret (Paris). — Un habitant de Castres. — E. Mallet (Paris). — Gabrielle Desprez (Paris). — Aliquis. — Marie Fesser, Joséphine M. Fesser (Madrid). — Adrien de Gaullier (Cannes). — *Signature omise* (Nîmes). — Berthe Rouède (Toulouse). — Jupiter.

SUPPLÉMENT N° 17.

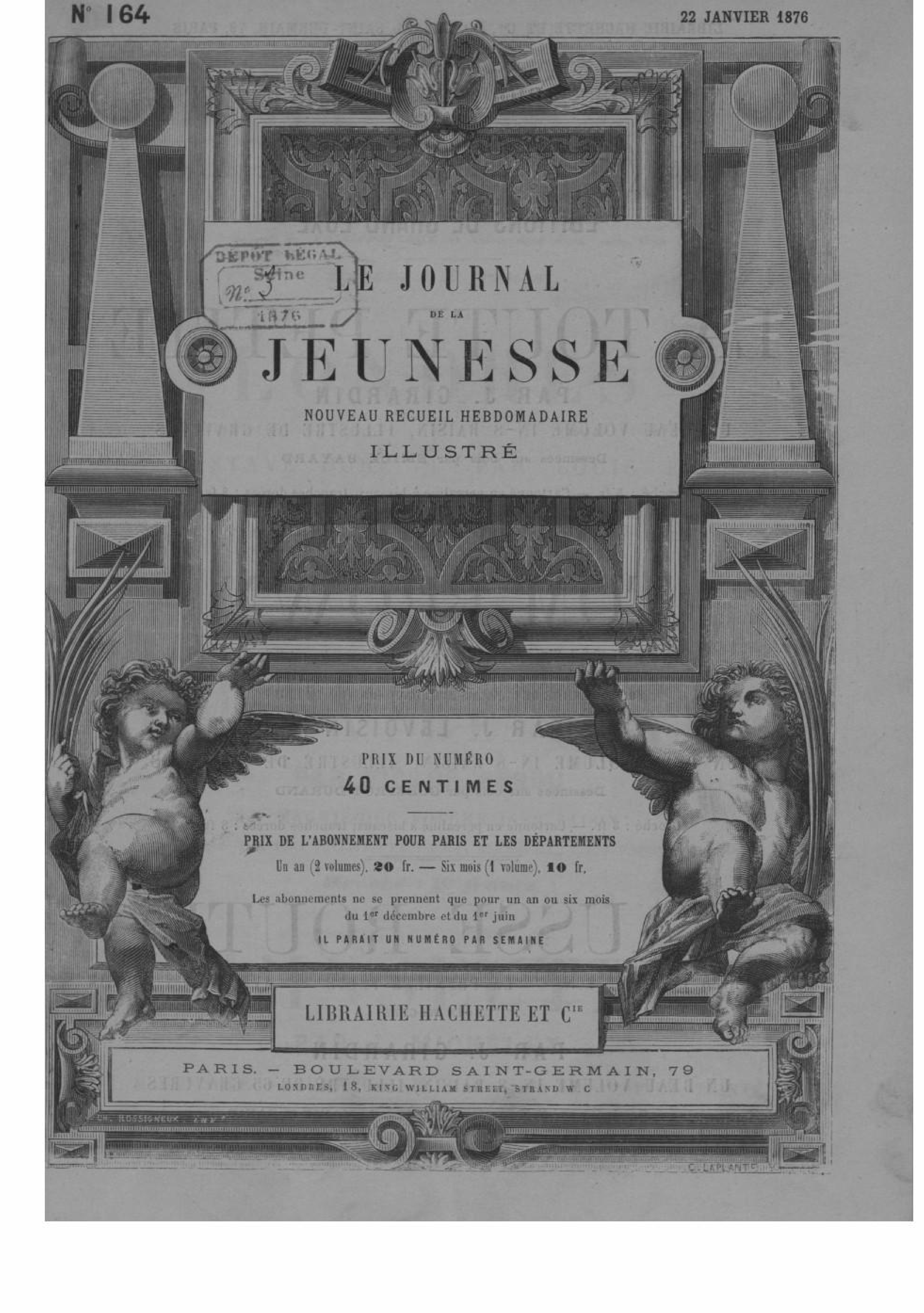
PROBLÈME CHIFFRÉ N° 16, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE N° 32, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES N° 2, TABLEAUX PARLANTS Nos 27, 28, 29, LES DEVISES N° 1, COQUILLES AMUSANTES N° 4, CURIOSITÉS, N° 8, ÉNIGME Nos 8, 9.

Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — A. Surell. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Une abonnée bresttoise. — Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thourout, Belgique). — Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Henriette Bulteau (Pont-à-Marcq, Nord). — Maurice et Jane. — Jeanne Houcke (Paris). — Louise Langelier (Paris). — Paul Gruson et Lucy Gruson (Douai). — S. F. E. — *Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher).* — Berthe Roncerel (Paris). — Em. P. (Paris). — V. O. (lycée Fontanes). — Lionel Ch. (Roanne, Loire). A. Petit (Arras). — Blanchette (Denain). — Lucienne, Lucien, Mathilde et Renée Lavigne. — L. et A. de Launay. — Alice de Boucherville. — Un élève de troisième 882. — Aricie Rémusat (Marseille). — Marguerite, Madeleine et Anne-Louise de C. (Loiret). — Antoinette Guex (Cannes). — A. D. (Paris). — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux). Marie et Berthe V. (Corbeil). — Maurice Trocmé. — Julien Mottard. — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Noyer (*Dieulefit*). — E. D. *Dijon*). — Adèle Gohan (Auxerre). — La petite Titine (Côte d'Ingouville, Havre). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Camille et François. Marguerite et Paul Bathedat. — Eihtabas de Rosa-Rio (Bordeaux). — Fadette. — Miss Mouvette. — Un habitant de Mars. — Guillaume Danloux. — Thérèse Pissis. — Melles *Ch.* Gosselin (L'Isle Adam, Seine-et-Oise). — Marie Valentin. — Aigle, Abeille, Violette et leur ami A. — Hélène Martin (Périgueux). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (*Deuxième envoi*). — Albert, Gaston et Blanche Delandemare (Elbeuf). — Valentine S. (Mons, Belgique), — Henry de la Rocheterie. — Joachim Labrouche (Bayonne). — La Trottin de la Côte. — Radegonde et Louise d'Aubéry. — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré). — Charles Pesme (Paris). — Madeleine Bidermann. — Thibéli (château de Ma[illegible] près le Houga, Gers). — Jean et Geneviève de Courcy. — *Marcel Galuski.* — *Marie-Henriette* (Menton, Alpes-Maritimes). — Marie Lobiez (Constantine, Algérie). — André et Edmond Martin (lycée de Niort). — Institution de Mlles Deschamps. — Deux sœurs (Burnand). — Nous deux (Toulouse). — *Maurice Pellé.* — M. C. (Bruxelles). — B. C. (Paris). — Julien S.

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, TABLEAUX PARLANTS DEVISES, COQUILLES AMUSANTES, CURIOSITÉS, ÉNIGMES.

Petites violettes (Abbaye de *Saint-Nicolas*, Verneuil, Eure). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Bouton d'or, Bluet et Coquelicot. — Les amis de l'Alsace. — Marie-Anne Fouchon (Saumur). — Un Trèfle à quatre feuilles (Paris). — Joseph, Georges, Emile *Bouvet.* — Jeanne Vétault (Saumur). — Albert de Fossoni. — Jeanne. — Odette de Grandval (château de Saint-Denis). — Gabrielle et Maurice Berghin (Lille). — Georges Rivet (château de Sarlabot, près Dives-sur-Mer, Calvados). — Guillaume Tell (Suisse). — Renée et Cécile (Boissy Saint-Léger). — Joséphine et Thérèse Be[illegible]tholle (Paris). — E. Jacquemin (*lycée de Vanve*[illegible]). — Jeanne et Marie Lanquetot (Boissy-Saint-Léger). — *Signature omise.* — Le Feuvre (château Cangé, par Saint-Avertin, Indre-et-Loire). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Roger Br[illegible] (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — J. Brontana. Marie Tardy (La Clusaz, Saint-Alban, près Chambéry, Savoie). — Un sanglier des Ardennes. Trotte-Menu d'Ingouville (Havre). — Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — Oscar N'importeki. — Salvator (Saint-Jean, par Essonnes, Seine-et-Oise). — Petite Rose-Thé. — Math[illegible] Meignen. — G. W. (*collége Chaptal*). — Marie la Toute-Petite (Lunéville). — Un abonné [illegible]gien. — Marie Panit (Reims). — Elisabeth, Jeanne du Bochet. — Marie, Lucie, Renée. — Lo[illegible] Thiéry, Jeanne de Vésian, Caroline Thiéry (couvent de *Lunéville*). — Albert et Marguerite Bouchon. Magdeleine, Geneviève et Eugénie Lagel[illegible] (Bayonne). — R. Mallet. — Emile et Maurice [illegible]rette (Saint-Quentin). — André Lehideux. — Bénard (Villa du Bel-Air. — Ernestine Moity (Saint-*Quentin*). — Schwingrouber (Cambrai). — Jul[illegible] Lolita Lionnet (Paris). — G. H. (Paris). — Edo[illegible] et Louis A. (collége Stanislas). — Georges Masquelier (Lille). — Marie Mouhot, Henri Mouhot (N[illegible]) Claire et Marie Piquet [illegible] Marie et Louise Vi[illegible] (Saint-Etienne, Loi[illegible]) [illegible] Henri Pohls. — Th[illegible] Brunet (Bordeaux) [illegible]lie Benqué. — Sulta[illegible] Criquette (Saint-[illegible]) — *Louise, Gabrielle et* [illegible] Cossé. — Ma[illegible] Brabant. — Émilie, [illegible] (Quaregnon, [illegible] Mons, Belgique). — Jeann[illegible] (Paris). — Valentine Hennet de Bernoville (P[illegible]) — Je, Tu, Elle (château de la Pie, près Bordeaux). *A futur sailor* (collége de Bordeaux). — Une Mâconnaise et son frère (Sipriés-sur-Igny). [illegible] Courty (Nîmes). — Louis Bouglé (Orléans). — [illegible]rèse et Pierre (Douai, Nord). — Alfred de Pr[illegible] Fusion de deux beaux esprits (Patrie d'Henri I[illegible]) *René Vannaisse.* — Chollet (Angers). — José[illegible] Louise, Marie, Emile, Henri Lecouturier (Les [illegible]lys). — R. *Bénard (lycée de Toulouse).* — [illegible] (Fécamp). — Ernest Mallet (Paris). — Ernest [illegible] — Samuel Guy (Rochefort-sur-Mer). — *Signature omise, carte postale.* — Marie-Louise F[illegible] (Vitry-le-François). — Louis de Larralde [illegible]téguy (Bayonne). — *Trois amateurs de croquet.* [illegible] Marie H. (Saint-Julien, pr[illegible]) — Mad[illegible] Georges et Albert Blondel. [illegible] maine de Gondr[illegible] Vosges [illegible] Diane, Malo et L[illegible] — Adrien de [illegible]lier de la Grandi[illegible] (Cannes). — Laure Gueur[illegible] [illegible]sailles). — Maur[illegible] — Suzanne et Ai[illegible] Béatrix A.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 3
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C
C. LAPLANTE

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

POUR

LES ÉTRENNES DE 1876

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LA TOUTE PETITE

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par ÉMILE BAYARD

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE EN ANGLETERRE

OUVRAGE IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. LEVOISIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par GODEFROY DURAND

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

FAUSSE ROUTE

SOUVENIRS D'UN POLTRON — LA PREMIÈRE FAUTE — AVEUX D'UN ÉGOISTE

TROIS RÉCITS

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 65 GRAVURES

Dessinées sur bois par H. CASTELLI, A. MARIE et SAHIB

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

LES AVENTURES

DU CAPITAINE MAGON

PAR L. CAHUN

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par P. PHILIPPOTEAUX et accompagné d'une carte tirée en couleur

Broché : 10 francs

LONDRES

ILLUSTRÉE PAR GUSTAVE DORÉ | VUE ET DÉCRITE PAR LOUIS ENAULT

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4

CONTENANT 150 GRAVURES SUR BOIS ET UN PLAN

Broché : 50 francs

LES

ANIMAUX DE LA FRANCE

PAR VICTOR RENDU

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 RAISIN

ILLUSTRÉ DE 100 VIGNETTES PAR MESNEL, DE PENNE, ETC.

Broché : 10 francs

L'INSECTE

PAR J. MICHELET

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8 TIRÉ SUR PAPIER TEINTÉ

ILLUSTRÉ DE 140 VIGNETTES DESSINÉES PAR H. GIACOMELLI

Broché : 20 francs

OUVRAGE COMPLET

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

CINQ VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS

ILLUSTRÉS DE 300 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, ETC.

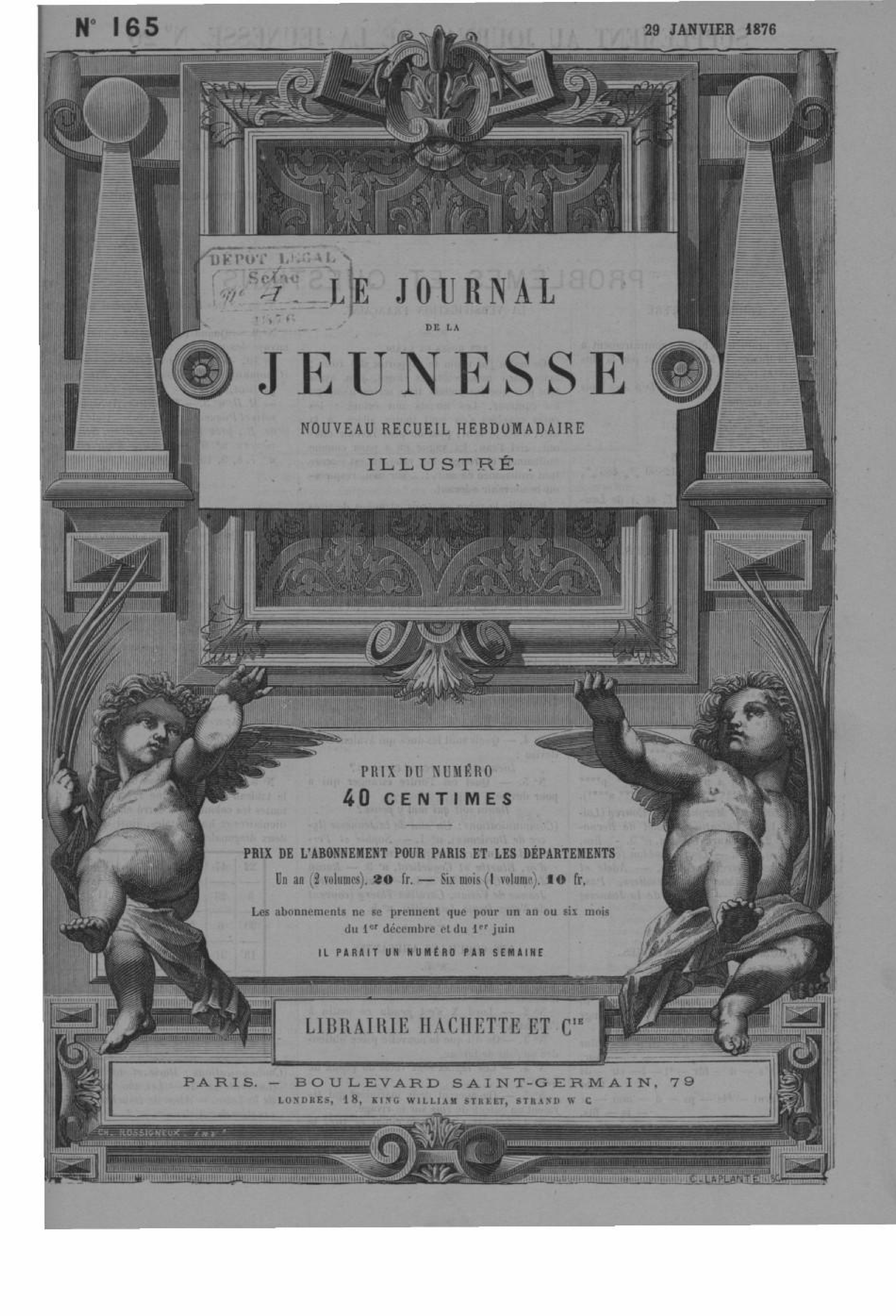
Le tome Ve a été rédigé par Mme DE WITT, d'après le plan et sur les notes de M. GUIZOT, son père.

CHAQUE VOLUME SE VEND SEPARÉMENT, BROCHÉ 18 FR.

Relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 fr.

Cette Histoire de France a été écrite pour la jeunesse ; on peut dire cependant qu'elle convient aux lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « MÊME POUR D'AUTRES QUE POUR DES ENFANTS ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes, tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de LA CIVILISATION EN EUROPE ET EN FRANCE, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON,



DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 1
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 18.

Dans ce problème chiffré, contrairement à la règle ordinaire, la lettre E n'est pas la plus fréquemment répétée.

L'envoi porte cette mention : *Défi aux trois amateurs de croquet* :

⁂ 19097 ⁂ 3 ⁂ 685.
⁂ S3BC97 ⁂ 3 ⁂ 485
⁂ 62HD97 ⁂ 3 ⁂ 685
⁂ K2HKM97 ⁂ 3 ⁂ 485
⁂ N2BV ⁂ 08079 ⁂ 1M2SS9 ⁂ 485 ⁂ N286 ⁂ 485 ⁂

(*Communication signée : L. et A. de Launay*).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 34.

N° 1. — I* n* f*** p** s* m**** d* c******* u* v******* s** l***** o* n'e** q** p*******

N° 2. — A**** c***** d* f***** n* c****** à l* g*****

N° 3. — Q** v*** p***** d* t*** s****** p**** a* h*****

N° 4. — E*****, c***** d'é*** i*****, s*** s*****, d***, s******,
O**** s* t* v*** q*'o* t'o****** u* j***

N° 5. — L* b****** d** m******* c**** u* t****** s'é*****

N° 6. — L** h***** o** p*** d* l* m*** c**** l** e****** d* l'o********

N° 7. — I* n'y a p**** d* n***** p**** n***; n*** l* s***** t*** (M***** s****).

(*Communications : Marguerite de Courcy (Loiret), n° 1. — Valentine Hennet de Bernoville, n° 2. — Laure Gueury, n° 3. — Em. P. (Paris), n° 4. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n° 5. — Adele et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n° 6. — Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux), n° 7.*)

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 4.

Ls — clmbs, dt — *n, — s — brent vc — j
Sr — ls — grnds — lcs — d'*rgnt; — *fn
d'* — vr — ngr
L'*mg — ds — **sx — d — pr,
Q — sr — lr — tt — *n — vn — ft — plnr
— l — dngr.
Prq — l'**s — d — fdr — *t — l — vtr — ds
— tmbs
N — plnrnt — *ls — ps — d — mm — sr
— ls — flts,
fn — d' — vr — pssr, — *n — svs —
tblx,
L'*mir — [illegible] — [illegible] — clmbs?

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 2.

LES ROSES DE SAADI.

Ce matin j'ai voulu te rapporter des roses ; mais, dans mes ceintures closes, j'en avais tant pris que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir. Les nœuds ont éclaté : les roses envolées s'en sont toutes allées, à la mer, dans le vent ; pour ne plus revenir elles ont suivi l'eau. La vague en a paru comme enflammée et rouge ; ma robe en est encore tout embaumée ce soir..... sur moi, respires-en le souvenir odorant.

Rétablir la pièce en trois strophes de trois alexandrins dont les derniers vers riment ensemble.

LES DEVISES

N° 2.

N° 1. — Quel est l'ordre étranger qui a pour devise :

« *Nemo me impune lacesset?* »

N° 2. — Quelle est l'héroïne française qui avait cette devise :

A cœur vaillant, rien d'impossible?

N° 3. — Quel est le seigneur qui avait cette devise :

Ne suis roy, ni prince aussi,
Je suis?...

N° 4. — Quels sont les ducs qui avaient cette devise :

Dieu aide au second chrétien?

N° 5. — Quel est l'ordre étranger qui a pour devise :

Honni soit qui mal y pense?

(*Communications : Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux), n° 1. — Sophie et Ferdinand Brünsvick (Besançon), n° 2. — Bouton d'or, Bluette et Coquelicot, n° 3. — Baron Jacques Creutz, n°s 3, 4. — Louise Thiéry, Jeanne de Vésian, Caroline Thiéry (couvent de Notre-Dame, Lunéville), n° 5.*)

LES COQUILLES AMUSANTES

N° 5.

N° 1. — C'est la *chenille* ouvrière de la maison.

N° 2. — Lord X s'est *pendu* ce matin à l'ambassade.

N° 3. — On dit que la nouvelle pièce obtiendra un *four* de faveur.

N° 4. — *Les lapins sont vêtus de peaux de bêtes.*

N° 5. — On aperçut deux mariniers qui tiraient un *gâteau de rois* sur le rivage.

N° 6. — Laissez entrer le chien et tirez le *roquet*.

N° 7. — On peut voir les neuf *buses* au foyer de l'Opéra.

N° 8. — Dès l'enfance il *rageait* comme un requin.

N° 9. — Quand l'ennemi fut à portée, on lui envoya des *poulets*.

N° 10. — Cette *vue* est tirée au *corbeau*.

(*Communications : Bouton d'or, Bluet et Coquelicot, n° 1. — Marcelle Clouzot, n° 2. — M. B. n° 3. — Eglantine, Aubépine, Myosotis et Pâquerette, n°s 4, 5. — Aigle (château de B., pres Gournay-en-Bray, Seine-Inferieure). n° 6. — Diane, Malo et Lutin n°s 7, 8, 9, 10*).

CURIOSITÉS.

N° 9.

N° 1. — Quels sont les deux nombres dont l'addition des chiffres donne 45 pour chacun, et qui soustraits l'un de l'autre, offrent un reste dont l'addition des chiffres donne 45?

N° 2. — Comment 7 peut-il être la moitié de 12, et 6 la moitié de 11?

N° 3. — Vers latin se lisant de gauche à droite et de droite à gauche :

Roma tibi subito motibus ibit amor

N° 4. — Les anagrammes suivantes sont attribuées au poëte grec Lycophron, qui vivait sous Ptolémée Philadelphe :

Πτολεμαιος = Απο μελιτος
Αρσινοη = Ιον Ηρας

Traduction :

Ptolémée. — De miel
Arsinoé. — Violette de Junon.

N° 5. L'addition des nombres disposés dans le tableau suivant, donne 1.5 pour total dans toutes les colonnes du carré en lignes perpendiculaires et horizontales, ainsi que dans les deux diagonales :

22	47	16	41	10	35	4
5	23	48	17	42	11	29
30	6	24	49	18	36	12
13	31	7	25	43	19	37
38	14	32	1	26	44	20
21	39	8	33	2	27	45
46	15	40	9	34	3	28

(*Communications : Marie et la Toute petite (Lunéville), n° 1. — Les abonnées des bords de la Loire. — Alice de Boucherville. — Un sanglier des Ardennes, n° 2. — Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier, Loire), n° 3. — Paul Bénard (villa du Bel-Air), n° 4. — Louis Muret (Paris. n° 5).*)

MARCHE DU CAVALIER

N° 1.

dit	se	jour	les	du	ra	cou	quand
un	caux	es	dis	en	sous	et	pa
ra	lui	brait	per	père	suis	gère	rant
som	gère	ren	nel	la	m'a	le	je
l'é	comme	é	sa	res	lé	terre	le
l'homme	du	ter	du	per	mes	té	che
un	et	dieux	rus	à	pen	gi	j'ap
des	à	pont	du	l'a	pâ	l'ar	sus

Ce *Problème syllabique* se compose de huit vers de huit pieds. Une fois les vers reconstruits dans leur succession régulière, ils présenteront une *Énigme* dont on cherchera la clef, ce qui comporte une double solution.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 30.

(HISTOIRE DE FRANCE).

Le roi et le comte fugitif, du haut des murs de Pavie contemplent avec effroi l'armée qui s'approche. D'abord ils ne voient qu'un épais nuage de poussière; ce sont les machines de guerre qui vont battre la cité royale.

« Le voilà! s'écrie le roi, avec cette grande armée.

— Non, dit le comte. »

Alors apparaît la troupe immense des simples soldats.

« Assurément il s'avance triomphant au milieu de cette foule.

— Pas encore, répond le comte. »

Cependant on découvre le corps des gardes, vieux guerriers qui ne connaissent jamais de repos.

« Pour le coup, c'est lui, s'écrie le roi plein d'effroi.

— Non, reprend le comte, pas encore. »

A la suite viennent les évêques, les abbés, les clercs de la chapelle et les comtes, alors le roi s'écrie, en sanglotant :

« Descendons et cachons-nous dans les entrailles de la terre; loin de la face d'un si terrible ennemi.

— Quand vous verrez la moisson s'agiter d'horreur dans les champs, dit le comte, alors vous pourrez croire à son arrivée. »

Il n'avait pas fini ces paroles qu'on commença de voir au couchant comme un nuage ténébreux soulevé par le vent du nord-ouest qui convertit le jour en ténèbres.

Mais l'empereur approchant de plus en plus, l'éclat de ses armes fit luire sur Pavie un jour plus sombre que toute nuit. Alors parut l'empereur lui-même, tout couvert d'une armure de fer, la main gauche armée d'une lance, la droite étendue sur son invincible épée. Le comte le reconnaît, et, frappé d'épouvante, chancelle et tombe en disant :

« Le voici !... »

Question. — Quel est le moine qui a écrit ce récit? Quels sont les noms du roi, du comte, de l'empereur?

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 3.

LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE

Quelle est l'origine de ce dicton :

C'est le chien de Jean de Nivelle
Qui s'enfuit quand on l'appelle.

(*Communication de Mlles Marie et Louise Vincent, Saint-Étienne, Loire*).

LES COMMUNICATIONS.

Afin de laisser plus de loisirs à nos correspondants pendant la période du concours, du 4 mars au 23 avril, nous donnerons moins de Problèmes, et nous en profiterons pour mettre à jour les *Communications* intéressantes qui nous ont été adressées.

Quelques correspondants nous demandent pourquoi leurs communications ne sont pas insérées. Nous avons déjà publié plusieurs notes à ce sujet.

Nous faisons droit à toutes les réclamations qui nous sont présentées, et malgré le nombre considérable et toujours croissant de nos correspondants, nous y répondons soit par un avis dans nos *Suppléments*, soit directement.

Parmi ces communications, les unes ont déjà paru dans les *Suppléments* du semestre précédent, ou ne sont pas accompagnées des solutions, d'autres sont irrégulières, peu intéressantes, ou impossibles à publier. Pour citer quelques exemples, nous signalerons l'anagramme renversée de *Laval*, qui a déjà été proposée sous la forme d'énigme; un distique, attribué à François Ier, est chiffré en notes de musique depuis six mois sans avoir paru; un Logogriphe du Dufresny sur le mot *Orange* nous a été envoyé par plus de quarante correspondants.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 17.

Les boudeurs reviennent tout seuls : quand on ne les regarde pas.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 33.

N° 1. — Avoir des idées, c'est cueillir des fleurs ; penser, c'est tresser des couronnes.

N° 2. — Ris tant que tu es heureux, de peur de mourir avant d'avoir ri.

N° 3. — Tel qui rit vendredi dimanche pleurera.

N° 4. — Qui veut voyager loin ménage sa monture.

N° 5. — Le meilleur moyen de voir la lumière divine est d'éteindre sa propre chandelle.

(*Proverbe espagnol*).

N° 6. — Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

N° 7. — Vers monosyllabiques : Si je ne vois pas clair, je dis : Je n'en sais rien.

N° 8. — Ciel ! si ceci se sait, ces soins sont sans succès.

LES CURIOSITÉS

N° 9.

LE CADI

Les trois héritiers n'ayant trouvé aucun moyen de se partager les dix-neuf chameaux par moitié, quart et cinquième, revinrent le lendemain à l'audience du cadi, qui leur parla en ces termes :

« Pour vous mettre d'accord, j'ai amené un chameau qui m'appartient. C'est un vieux serviteur inutile, que je garde en récompense des services qu'il m'a rendus. Je le mets dans votre part d'héritage. Il y a vingt chameaux. Que l'aîné prenne sa moitié. »

L'aîné prit dix chameaux.

« Que le cadet prenne le quart. »

Le cadet prit cinq chameaux.

« Que le plus jeune prenne le cinquième. »

Le plus jeune prit quatre chameaux.

« Maintenant, dit le cadi, je reprends le mien que personne n'a choisi. Vous êtes d'accord. Allah est grand. »

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 3.

On aimerait moins les fleurs si elles ne se fanaient pas si vite, par ce sentiment qui rend plus chers et plus aimés les enfants délicats. Il y a une fleur qui ne se fane jamais, et on en a fait l'emblème de la mort : c'est l'immortelle.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 1.

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil :
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil;
Puis venait un enfant, qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas,
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire,
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant ce beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut : ainsi. Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe, Avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs.
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche;
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

CHARADE.

N° 8.

Adieu.

LES ANAGRAMMES.

N° 7.

N° 1. — *Le coin.* — Nicole.
N° 2. — *A ma rue.* — Rameau.
N° 3. — *Mal t'en irq.* — Lamartine.
N° 4. — *Il s'use.* — Ulysse.
N° 5. — *A ce sort.* — Socrate.
N° 6. — *Il t'évite.* — Tite-Live.
N° 7. — *But sur.* — Brutus.
N° 8. — *Lac uni.* — Lucain.

Anagrammes géographiques.

VILLES DE FRANCE.

N° 1. — *Envers.* — Nevers.
N° 2. — *Englober.* — Grenoble.
N° 3. — *Mines.* — Nîmes.
N° 4. — *Moisi nul.* — Moulins.
N° 5. — *Nage.* — Agen.
N° 6. — *Saler.* — Arles.
N° 7. — *Un loto.* — Toulon.
N° 8. — *Rive.* — Vire.
N° 9. — *Rimes.* — Reims.
N° 10. — *Louves.* — Vesoul.
N° 11. — *Ronde.* — Redon.
N° 12. — *Relu.* — Lure.
N° 13. — *On rit.* — Niort.
N° 14. — *Est roi.* — Troyes.
N° 15. — *Amis en guerre.* — Sarreguemines.
N° 16. — *Est romain.* — Saint-Omer.
N° 17. — *Ma prise.* — Pamiers.
N° 18. — *Noble race.* — Barcelone.

DÉPARTEMENTS DE LA FRANCE.

N° 1. — *On y réva.* — Aveyron.
N° 2. — *Le roi.* — Loire.
N° 3. — *Héron.* — Rhône.
N° 4. — *Série.* — Isère.
N° 5. — *Rond.* — Nord.
N° 6. — *Dîner.* — Indre.
N° 7. — *Enivre.* — Nièvre.
N° 8. — *Ravi.* — Jura.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 8.

Batailles du XVIe *siècle.*

PARIS.

Pavie (1525). — Agnadel (1509). — Renty (1554). — Ivry (1590). — Saint-Quentin (1557).

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Tatiana Akimoff (Efimovka, Gouvernement de Kherson, Russie). — H. G. H. (Paris).

SUPPLÉMENT N° 17.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, TABLEAUX PARLANTS, DEVISES, COQUILLES AMUSANTES, ÉNIGMES.

L'exilée de Saint-Pétersbourg. — Julien S. (Paris). — Charlotte T. — Famille A. B. (Rouen). — Metta D. de B. — S. E. E. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Florescu (Bukarest, Roumanie). — Albert et Laure Leclanché (Saint-Savine). — Georges Geisenheimer (Lausanne, Suisse). — Marie et Joséphine Fesser. — Marie et Jeanne. — Les exilés de Mauléon. — Tiney, Bobinette et Farino. — Tanod U. — (Signature illisible). — G. Le Poittevin, Laure Le Poittevin et Georges Le Poittevin (Cherbourg).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, TABLEAUX PARLANTS, DEVISES, COQUILLES AMUSANTES, CURIOSITÉS, ÉNIGMES.

Marie Delestang (Chateaubriant). — Humbert et Alice Thibaud (Grenoble). — Mme Lermuzeaux. — Georges de Gay du Palland (Paris). — Arieri et Sophie Ralli (Paris). — Signature omise, carte postale (Saint-Germain-en-Laye). — Roger Lehideux. — Louise et Georges Granderye (Palais de Versailles). — Marguerite R. (Paris). — M. Caors. — L. B. (lycée de Bordeaux).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, TABLEAUX PARLANTS, DEVISES, COQUILLES AMUSANTES, CURIOSITÉS, ÉNIGMES.

R. du Portail (Paris). — Une réunion d'élèves du collége d'Eu. — La petite Suzette R. (Rouen). — Jules Lefebvre (collége de Juilly). — Les élèves de l'Institution de Mlle Dumagny (Melisey, Haute-Saône). — Gabrielle Delalo (Saint-Flour). — Louise S. — Emmanuel Amiot (Brest). — L. Cabarrus (lycée de Versailles). — Aigle (château de B., près Gournay-en-Bray, Seine-Inférieure). — Marie Dolfus. — Henri Fournier (collége Rollin). — Un Lorrain. — Mlles de Bragelougne - Versigny (Vannes). — Louis Gouyet (Paris). — Baron Jacques Creutz. — Charlotte T. — Madeleine du Rosay (Caen). — L. M. — Suzanne et Madeleine Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Berthe Rouède. — Henriette Bulteau (Pont-à-Marcq, Nord). — Jeanne de Montaud (château de la Gravette, Eymet, Dordogne). — Pacha (Poissy). — Une disciple d'Héraclite. — Louise et Henriette Durand Dassier. — Maurice Gallimard. — Aînée et Suzanne. — Un petit brigand.

SUPPLÉMENT N° 19.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 17, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 33, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES N° 3, VERSIFICATION FRANÇAISE N° 1, CURIOSITÉS N° 9, CHARADES N° 8, ANAGRAMMES N° 8, MOYENS MNÉMONIQUES N° 8.

Minerve, Tempête et Roquet. — Pervenche. — Mathilde Meignen (Paris). — Petites violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil, Eure). — Berthe Ronceret. — Louise Langelier (Paris). — Anaïs Bellot et Marie Bellot (Châtellerault). — La petite Coralie. — Marguerite et Madeleine de Courcy (Loiret). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Paul Bezançon (Paris). — Maurice Trochè (Paris). — Jeanne Houcke (Paris). — Paul Petit (Die, Drôme). — Henriette Bulteau (Pont-à-Marcq, Nord). — Mlles Prade, Amphoux et Bardet (Pensionnat évangélique). — Philippe Renouard. — Nous autres. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Six jours abonnés. — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher). — Tiney, Farino et Farinette. — Une jeune Suissesse et son frère. — Marie Paris (Reims). — Les Marmouzets (Reims). — Les abeilles de la ruche (Saint-Germain-en-Laye). — Joséphine et Thérèse Berthollo (Paris). — Fernand et Sophie Brunswick (Besançon). — L. F. — Signature omise (Paris). — Oscar de N'importeki. — Pierrah des bords de l'Arvelle. — Christine la désolée. — Un habitant de Castres. — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Un trèfle à quatre feuilles. — Paul Gruson et Lucy Gruson (Douai). — Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux). — Marie et Berthe V. — Antoine et Lucien Herr (collége de Vitry-le-François). — F. Marchelli. — A. Motheré. — Julienne d'Aussy et Auguste d'Aussy (Thouront, Belgique). — Albert de Fossonni. — Hélène Martin (Périgueux). — V. O. (lycée Fontanes) et sa sœur. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Charles Pesme (Paris). — M. et J. P. (Limoges). — Edmond et André Martin (lycée Fontanes, Niort). — *A futur sailor* (collége de Bordeaux). — Marie Valentin. — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'Ile Maurice (château de La Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde). — Gaston Delavau. — Je, Tu, Elle (château de la Pie, près Bordeaux). — Jeanne et Marthe Delmas (Bordeaux). — Albert Petit (Arras). — Un des deux marmitons. — Les exilés de Mauléon. — E. D. (Dijon). — Tibéli (château de Mau). — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Julia et Lolita Lionnet (Paris). — MMmes Touchard et Bastien et leur jeune amie Sara Miron (Niort). — Marie-Louise Frossard, Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiery (couvent de Notre-Dame, Lunéville). — Raoul et Gaston Jourde (école Fénelon). — Marcel Galuski. — Ernestine Moity (Saint-Quentin). — Schwingrouber (Cambrai). — Marguerite Biret (Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — A. de Bouchervillo (Vendôme). — L'exilée de Saint-Pétersbourg, *deuxième envoi.* — Marguerite de Comminges et une Rhémienne. — Maurice et Jane (Fontainebleau). — Louise, Noëlie et Lucie L. (Paris). — J. Brontaud. — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne. — Em. P. (Paris). — Antoinette Guex (Cannes). — Deux intimes (Paris). — Cécile-Jules Bapst (Paris). — G. Geisenheimer. — Deux Angevins. — Chollet (Angers). — Une Parisienne à Pau. — Aline Lacombe (Paris). — Marie et Berthe Thiéry (Val d'Ajol). — Les abonnés des bords de la Loire. — Deux sœurs (Burnand). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Gabrielle Clamageran (Bédarieux, Hérault). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Charles Duverney (Chambéry). — Raymond, Berthard (lycée de Toulouse). — Marie et Jeanne. — Renée et Cécile Souchard (Boissy-Saint-Léger). — R. Lesoleil. — Roger Lehideux. — Maurice Pellé (Orléans). — Charlotte C. — Marcel Noyer (Dieulefit) *deuxième envoi.* — Julien S. (Grenoble).

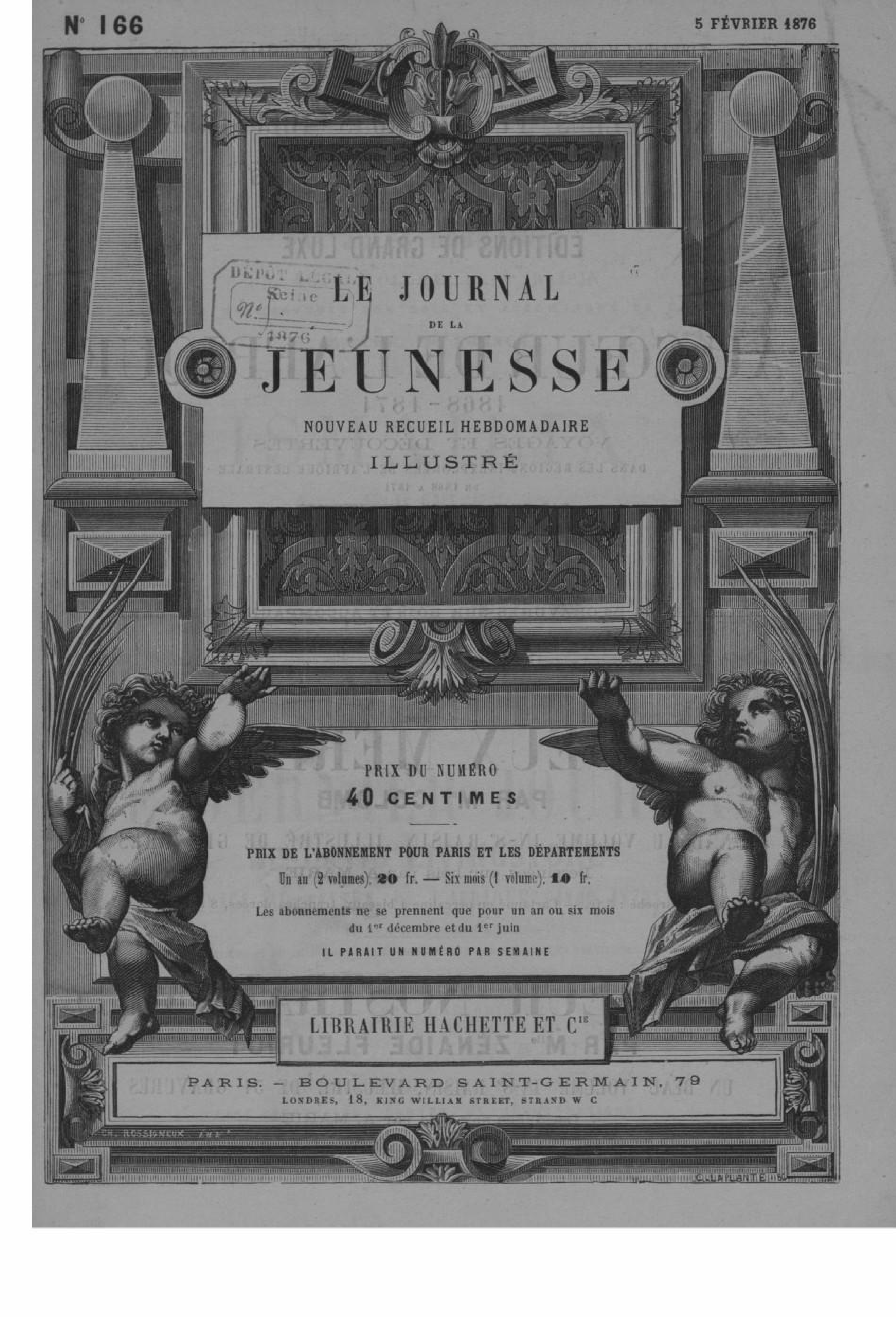
PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE, CURIOSITÉS, CHARADES, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES.

Marie Tardy (La Clusaz Saint-Alban, par Chambéry, Savoie). — R. Martres (Toulouse). — M. Carré de Malberg, Marie et la Toute petite. — Jeanne Mazeau (Paris). — Salvator (Saint-Jean, Essonnes, Seine-et-Oise). — Marie Dollfus. — Georges Rivet (château de Sarlabot). — Joseph Poidebard (Saint-Etienne). — Henriette Lefebvre (Bordeaux). — Marie Pellier (Angers). — Madeleine, Geneviève, Eugénie (Bayonne). — Marguerite et Henry de F. (Versailles). — Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — Louis Hary fils (Doignies, Nord). — Pierre et Paul Benard de Bel-Air (Paris). — Odette de Grandval (Paris). — Arieri et Sophie Ralli (Paris). — Thérèse et Pierre (Douai). — Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny). — Un abonné vosgien. — Marie D. Jestang (Chateaubriant). — Une petite bourguignonne, Alice Perrault (Rully). — Blondinette (Limoges). — A. D. (Fécamp). — Marie et Marthe (Châtellerault). — Louis Maître (Suippes, Marne). — Institution de Mlle Deschamps (Caire). — Mathilde Brousmiche (Brest). — Léon et Louise de Vrainville (Boissy-Saint-Léger). — Berthe Marteau. — Louise, Marie, Emile et Henri Lecouturier. — Norma, Fauler et Pegotty (Montauban). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Madeleine, Georges, Albert Blondel (Sisteron). — Auguste Carré (Paris). — Emile et Maurice Quéretto (Saint-Quentin). — Elisabeth et Jeanne du Bochet (Nantes). — Madeleine Moreau Vauthier (Paris). — Albert et Marguerite Bouchon (Paris). — Constance A.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE, CURIOSITÉS, CHARADES, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES.

Blanche Lyautey (Versailles). — Hélène Eiseman et Louise Roux. — Hélène de Longpérier. — Les trois Ours de Saint-Avertin. — Lucie et Jeanne Devey. — Léon Flamand (Blamont, Doubs). — Un Sanglier des Ardennes (Sedan). — André Delamay. — Petite fleur des montagnes (Saint-Flour). — Marguerite, Jeanne et Marthe (Bordeaux). — Auguste Franck (Institution Spinger). — Le capitaine Nemo et Gédéon Spilett (Nautilus). — Ernest Frois. — Joseph Maury (Niort). — Berthe Rouède. — Jeanne de Canelaux (Paris). — Théodule de Grannmont (Villersexel, Haute-Saône). — Madeleine (Saint-Quentin). — Une petite fleur sauvage (Limoges). — Mlles de Bragelougne-Versigny (Vannes). — Orasie Fargeot (Saint-Jean de Luz, Basses-Pyrénées). — Marie-Philippine Caffe (Perpignan). — Maurice Lamasse (Nancy). — Georges Doublet (lycée de Versailles). — Le Lutin du Pensionnat, Marie Maillard (Ancenis). — Marie, Léon, Marthe, Watel, Louise et Lucie Devismes. — Les amis de l'Alsace. Maurice Gallimard. — Clotilde C.

Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. – BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
CH. ROSSIGNEUX . INV.
C. LAPLANTE SC.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1875

Elle contient les Voyages

De M. TH. DEYROLLE, dans le Lazistan et l'Arménie; de sir SAMUEL WHITE BAKER, dans l'Afrique centrale; de M. DOUSSAULT, à Fontarabie; de M. PAUL MARCOY, dans l'Entre Sierra, la vallée de Huarancalqui et les régions du Pajonal; de M. CHARLES YRIARTE, dans l'Istrie et la Dalmatie; de M. A. PAÏLHÈS, dans l'archipel des Marquises; des docteurs REBATEL et TIRANT, dans la régence de Tunis; de M. l'ingénieur BRESSON, dans le désert d'Atacama et Caracolès; de M. J. THOMSON, en Chine; de LIVINGSTONE, en Afrique (dernier journal); de M. DE LAMOTHE, au Canada; des marins du *Polaris*, dans les mers du Pôle; de M. CHARTON, à Roquefort; du colonel EGERTON WARBURTON, en Australie; de M. ZÉIS, à Tlemcen; du général HEMS et de M. VÉRESCHAGUINE, chez les Kirghis; les naufrages aériens, par M. GASTON TISSANDIER, et les naufrages maritimes, par MM. ZURCHER et MARGOLLÉ.

Est illustrée de 500 Gravures sur bois

DESSINÉS PAR

É. BAYARD — PH. BENOIST — BOCOURT — BONNAFOUX — CATENACCI
DE BAR — FAGUET — J. FÉRAT — GODEFROY DURAND
HUBERT-CLERGET — Dr MAILLARD — A. MARIE — G. MATHIEU — A. MESNEL
J. MOYNET — O. DE PENNE — P. PHILIPPOTEAUX — RIOU — RIXENS
G. SAINT-ELME — SORRIEU — TAYLOR — THÉROND

Et renferme 10 Cartes ou Plans

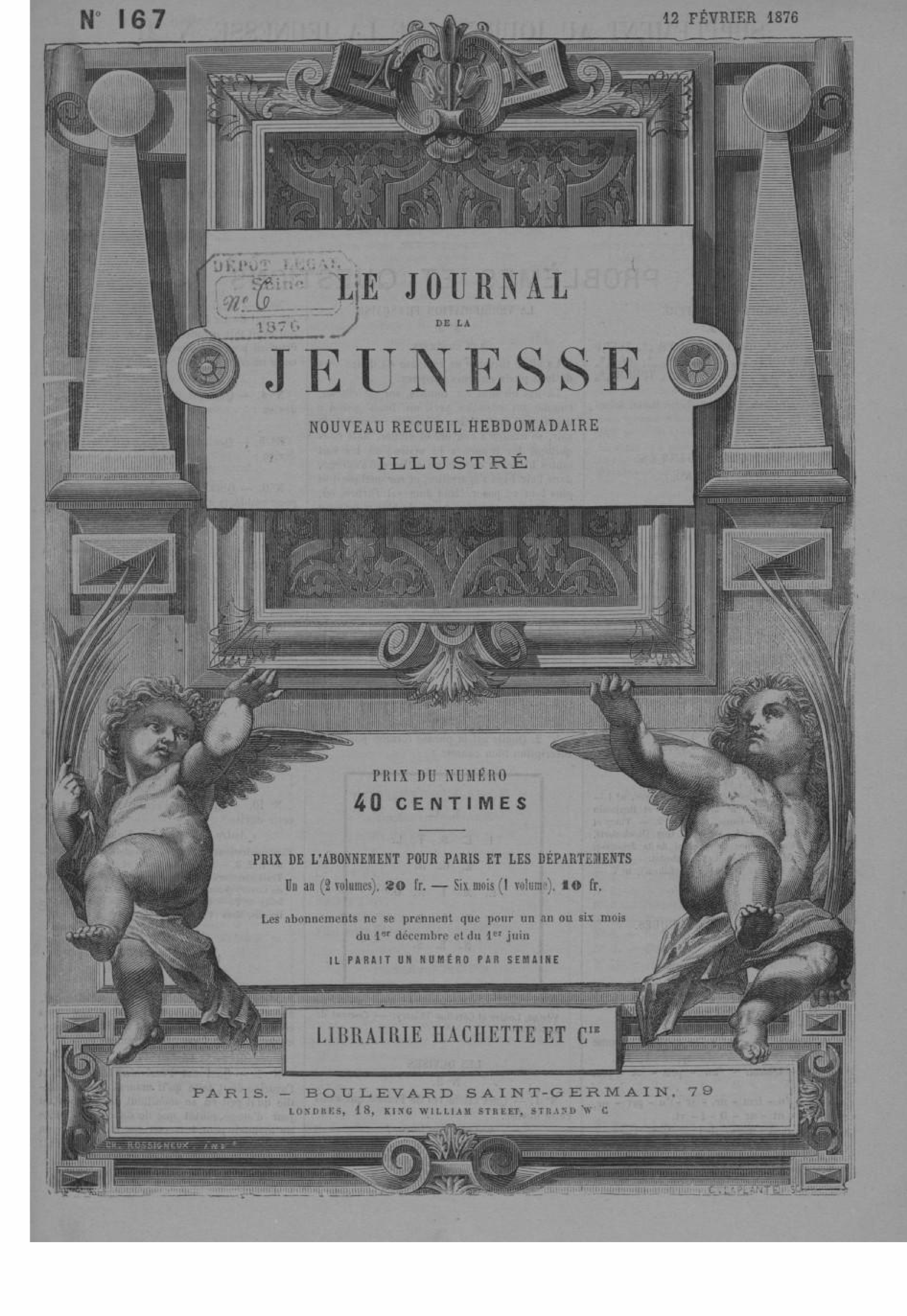
Prix de l'année 1875, brochée en un ou deux volumes, 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus :	En un volume	3 fr. »
	En deux volumes	4 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches dorées :	En un volume	6 fr. »
	En deux volumes	10 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or :	En un volume	7 fr. »
	En deux volumes	12 fr. »

LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 15 volumes qui contiennent 250 voyages, plus de 9,000 gravures, 350 cartes ou plans et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 6
1876
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 19.

*** JBSSB *** HCZFHB *** WB *** TCERP *** XMCRVDFT *** WCTTFTB *** SC *** VDKMPDFTFB *** BTP *** SC *** TDBKM *** WB *** SC *** VYCMFPB ***

(Communication de M. de la Rochette, Melun, Seine-et-Marne).

PROBLÈMES POINTES.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 35.

N° 1. — L'o***** c** b*** d*** u** c*** d'**; i* e** m**** s** u** b****** v****
(p******* r****).

N° 2. — S***** d* d***; s***** d* D***; s***** d* t****, s***** d* t***

N° 3. — L** o***** n* s*** p** c***; q** n* f*** r***, c* s*** c*** q** s'o******* à d** r****

N° 4. — L** o******* v****** o** b*** p*** d* p******; u* p***** d*** u* l**** a****** m** s** d*****

N° 5. — U* s** t***** t****** u* p*** s** q** l'a*****

N° 6. — Q*** f*** n* s* c**** p** p*** s*** q** s** p***?

N° 7. — Q** p**** s***, q** é***** r******

N° 8. — D***** d* F******-C**** :

C******, r****-t**!
N****, m* f**.

(Communications : Une petite Fleur des prés, n° 1. — Albert de Fossoni, n° 2. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard), n° 3. — Tiney et Edmond (Paris), n° 4. — Samuel Guy (Rochefort), n° 5. — Une lectrice du Journal de la Jeunesse, n° 6. — Marguerite et Paul Batbedat. — Albert, Gaston et Blanche Delandemare (Elbeuf), n° 7. — Julien S., n° 8).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 5.

N° 1. — ÉPIGRAMME.

L'**tr - jr, - ** - fnd - d'*n - vlln,
*n - srpnt - pq - Jn - Frrn,
Q - pnsz-vs - q'*l - *rrv?
C - ft - l - srpnt - q - crv.

N° 2. — L'*mt - fnt - ** - l - dfnc - cmmc

N° 3. — Q - yt - d - f - spprt - l - fm.

N° 4. — L'hmm - *nn - prtt - *st - prtt *nnx.

N° 5. — *n - frm - nr, - sr - *n - prr - nr, - dns - l - nt - nr - D - l - vt.

(Communications : Trilby, n° 1. — Nelly Amphoux, n° 2. — Mlles de Bragelougne-Versigny (Vannes), n° 3. — Un futur volontaire (Rouen), n° 4. — Henry de la Rocheterie (Orléans), n° 5.)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 3.

LES COLOMBES.

La pièce suivante se compose de douze vers de huit pieds en trois strophes.

Là-bas où sont les tombes, sur le coteau, comme un panache vert, un beau palmier dresse sa tête où les colombes viennent, le soir, se mettre à couvert et nicher. Mais elles quittent les branches le matin; on les voit toutes blanches comme un collier qui s'égrène, dans l'air bleu s'éparpiller, et sur quelque toit plus loin se poser. Mon âme, est-l'arbre, où, comme elles, tous les soirs, de blancs essaims de visions folles en palpitant des ailes, des cieux tombent, pour s'envoler dès les premiers rayons.

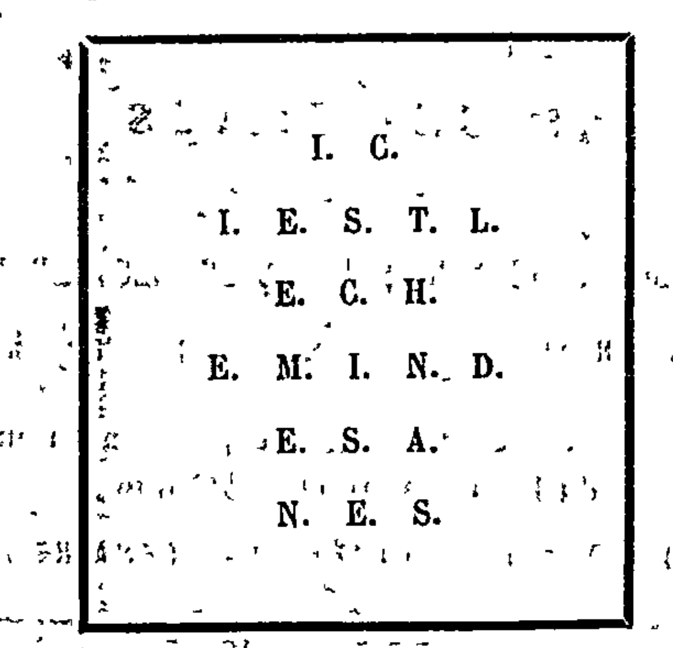
CURIOSITÉS.

N° 10.

N° 1. — Quels sont les prisonniers célèbres qui ont trouvé une consolation dans la captivité en s'intéressant à des animaux, une hirondelle, une araignée, etc., à une fleur ou à d'autres choses humbles ou simples?

(Communication : Thérèse Pissis.)

N° 2. Quelle est la phrase formée par cette inscription bien connue :



(Communication de Mlles Louise Frossard, Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thierry. — Couvent de Lunéville).

LES DEVISES

N° 3.

N° 1. — Quel est le roi de France qui avait cette devise:

Nec pluribus impar?

N° 2. — Quel est le roi d'Angleterre qui avait cette devise :

Qui je défends est maître?

N° 3. — Quel est le personnage du XVIIe siècle, ami de La Fontaine et de Mme de Sévigné, qui avait fait peindre dans ses armoiries un écureuil poursuivi par une couleuvre, avec cette inscription :

Quo non ascendam?

N° 4. — Quel est l'historien qui avait pour devise :

Recta?

N° 5. — Quels sont les ducs qui avaient pour devise :

Moult me tarde?

N° 6. — Quel est le roi de France qui avait pour emblème une tête de Méduse avec cette inscription :

Vincit quem ruspicit hostem?

N° 7. — Quel est le maréchal de France qui avait pris pour devise :

« A la bonne heure m'a pris la pluie? »

N° 8. — Quelle est la reine qui avait ces deux devises :

Un arbre éclairé par le soleil sur le bord d'un fleuve dans une presqu'île, avec cette inscription :

« Je prospère à leur aide? »

Un phénix brûlant sur un bûcher avec ces mots :

« Toujours unique? »

N° 9. — Quelles sont les deux villes de France qui ont ces devises :

Suis le lion qui ne mord point.
Sinon quand l'ennemi me poind.

« S'ils te mordent, mords-les. »

N° 10. — Quel est l'ordre étranger qui a cette devise :

« Autre n'aurai dame Isabelle? »

(Communications : Albert Delandemare (Elbeuf), nos 1, 2, 3. — Tiney, Bobinette et Farino, n° 4. — Trois amateurs de croquet, nos 5, 6. — Madeleine de Courcy (Loiret), nos 7, 8. — Marcel Noyer (Dieulefit), n° 9. — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux). — Briséis, Mars et Agamemnon, n° 10.

LES ANAGRAMMES.

N° 8.

N° 1. — Quel est le personnage célèbre qui, anobli par Louis XIV, prit pour armes trois colimaçons surmontés d'une feuille de chou, et dont le nom forme l'anagramme :

LE TRONE?

N° 2. — Quel est l'écrivain français dont l'avarice était telle qu'il mourut de la maladie qu'il prit en se mouillant les jambes un jour d'orage, plutôt que de donner une pièce de monnaie pour traverser sur une planche un large ruisseau? L'anagramme de son nom est :

IL N'ÉCHAPA?

(Orthographe ancienne.)

N° 3. Quel est le peintre français dont le nom forme ces deux anagrammes :

EN GRIS. — SINGER.

N° 4. — Quelle est la reine dont le nom forme cette anagramme :

JE T'AIME EN TON ART?

N° 5. — Quel le souverain dont le nom forme cette anagramme :

ON APPORTE A L'ABONNÉ?

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES :

N° 1. — O mer.	N° 8. — O avenir.
N° 2. — L'amie sûre.	N° 9. — On rage.
N° 3. — Malin.	N° 10. — Aise.
N° 4. — Léon rit.	N° 11. — Charme.
N° 5. — Triple melon.	N° 12. — Pauline.
N° 6. — Nouer.	N° 13. — Pas.
N° 7. — Grés.	N° 14. — Bail.

(Communications : Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher), n° 1. — Un ami de la Jeunesse. (lycée de Bordeaux), n° 2. — Régor, n° 3. — Une lectrice du journal de la Jeunesse, nos 4 et 5.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

Sophie et Fernand Brunswick (Besançon), nos 1, 2, 3, 4. — Le château de Neuilly, n° 5. — Joséphine et Thérèse Berthelle (Paris), n° 6. — Jane Moller de Chassenon (Vendée). nos 7, 8, 9. — Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny), nos 10, 11, 12, 13. — Valentine Hennet de Bernoville (Paris), n° 14.

NOMS DE FLEURS.

N° 1. — L'étoile.	N° 6. — Ardées.
N° 2. — A la cime.	N° 7. — Une perche.
N° 3. — On amène.	N° 8. — Sylla.
N° 4. — Un maigre.	N° 9. — Au pot.
N° 5. — Oser.	N° 10. — Voilette.

(Communication : Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux).

PRÉNOMS.

N° 1. — A le dé.	N° 5. — Un ciel.
N° 2. — O Rome.	N° 6. — Moine.
N° 3. — Le Nil.	N° 7. — Vase.
N° 4. — Aimer.	N° 8. — Voiles.

(Communication : Julien S.)

ÉNIGMES

N° 10.

Connaissez-vous le solitaire
Qu'on ne trouve jamais chez lui,
Quoiqu'il ne soit jamais sorti;
Qui n'eut ni maître ni grammaire,
Et parle avec n'importe qui
Toutes les langues de la terre,
Sans jamais faire un quiproquo?
C'est...

(*Communication : Cécile Jules Bapst. — Paris*).

N° 11.

Nous sommes plusieurs sœurs à peu près du même âge,
Dans deux rangs différents, mais d'un même apanage;
Nous avons en naissant un palais pour maison,
Qu'on pourrait mieux nommer une étroite prison;
Il faut nous y forcer pour que quelqu'une en sorte,
Quoique cent fois par jour on nous ouvre la porte.

(*Communication : Louise Güedon. — Château de Tonnay-Charente*).

CHARADES.

N° 9.

Quatre lettres font tout mon bien :
Mon dernier vaut mon tout, et mon tout ne vaut rien.

N° 10.

Au pierrot babillard qui lui dit mon premier,
Bien vite un compagnon répond par mon dernier.
Mon tout, marchant au pas au son de la musique,
Porte tout avec lui, comme le sage antique,
Sa maison, sa cuisine et son bagage entier.

(Communications : Georges Geisenheimer (Lausanne, Suisse), n° 9. — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie), n° 10.)

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 31.

Mère du vain caprice et du léger prestige,
La fantaisie ailée autour d'elle voltige,
Nymphe au corps ondoyant, né de lumière et d'air,
Qui mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr;
La déesse jamais ne connut d'autre guide;
Les rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle à toute heure elle occupe les Ris;
L'un pétrit les parfums des boucles embaumées,
L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées;
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau,
En globe aérien souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour qu'anime la Folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie;
Et dans mille cristaux qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

ANDRÉ CHÉNIER.

(*Communication : R. Kœchlin*)

Question. — Quel est le mot de cette allégorie?

N° 32.

CAPITALE PROVINCIALE.

Elle s'appelait autrefois *Avaricum*, et résista avec un courage héroïque aux légions victorieuses de César, qui raconte longuement ce siége dans ses *Commentaires*. Sept conciles s'y sont tenus. Quatre de ses archevêques ont occupé le trône de Saint-Pierre.

Elle fut quelque temps la capitale du royaume, et, par dérision, l'Etranger envahisseur donnait son nom au roi de France. Une héroïne lui rendit son royaume et sa couronne.

Sur les fonds baptismaux de la cathédrale d'*Avaricum*, un prince reçut le baptême. Elle a vu naître un de nos rois. Elle compte au nombre de ses illustres enfants un des grands orateurs de la chaire chrétienne, et le plus riche marchand de son temps dont la maison sert aujourd'hui d'Hôtel-de-ville.

Question. — Quels sont les noms : De la capitale provinciale? Des deux rois? De l'héroïne? Du prince? Du grand prédicateur? Du riche marchand?

(Communication : Thérèse Pissis).

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 18.

Lever à six,
Manger à dix,
Souper à six,
Coucher à dix,
Font vivre l'homme dix fois dix.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 34.

N° 1. — Il ne faut pas se mêler de conduire un vaisseau sur lequel on n'est que passager.

N° 2.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

N° 3.

Qui veut parler de tout souvent parle au hasard.

N° 4.

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, doux, sincère,
Obéis si tu veux qu'on t'obéisse un jour.

N° 5.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

N° 6. — Les hommes ont peur de la mort comme les enfants de l'obscurité.

N° 7. — Il n'y a point de nobles parmi nous : nous le sommes tous.

(*Maxime serbe.*)

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 4.

Les colombes, dit-on, se bercent avec joie
Sur les grands lacs d'argent, afin d'y voir nager
L'image des oiseaux de proie,
Qui sur leur tête en vain fait planer le danger.
Pourquoi l'oiseau du foudre et le vautour des tombes
Ne planeraient-ils pas de même sur les flots,
Afin d'y voir passer, en suaves tableaux,
L'ombre paisible des colombes?

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 2.

LES ROSES DE SAADI.

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté : les roses envolées,
Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées :
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée;
Ce soir ma robe encor en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

LES DEVISES.

N° 2.

N° 1. — « *Nemo me impune lacesset?* »

Devise de l'ordre écossais du *Chardon*, institué par Jacques V d'Ecosse.

N° 2. — La famille Cœur.

N° 3. — Le sire de Coucy.

Je ne suis roy, ne duc, ne comte aussi,
Je suis le sire de Coucy.

Devises de la famille de Coucy :

Notre-Dame au seigneur de Coucy!
Coucy à la merveille!
Place à la bannière!

Solution de Mlle Marguerite de Courcy. — Loiret.

N° 4. — Ducs de Levis.

N° 5. — *L'ordre de la Jarretière.*

LES COQUILLES AMUSANTES

N° 5.

N° 1. — *Chenille.* — Cheville.
N° 2. — *Pendu.* — Rendu.
N° 3. — *Four.* — Tour.
N° 4. — *Lapins.* — Lapons.
N° 5. — *Gâteau de rois.* — Bateau de bois
N° 6. — *Roquet* — Loquet.
N° 7. — *Buses.* — Muses.
N° 8. — *Rageait.* — Nageait.
N° 9. — *Poulets.* — Boulets.
N° 10. — *Vue: Corbeau.* — Rue. Cordeau

CURIOSITÉS.

N° 9.

N° 1. — SOUSTRACTION.

$$\begin{array}{r} 9.\ 8.\ 7.\ 6.\ 5.\ 4.\ 3.\ 2.\ 1. = 45. \\ 1.\ 2.\ 3.\ 4.\ 5.\ 6.\ 7.\ 8.\ 9. = 45. \\ \hline 8.\ 6.\ 4.\ 1.\ 9.\ 7.\ 5.\ 3.\ 2. = 45. \end{array}$$

N° 2. — La moitié de XII = $\frac{VII}{XII}$

La moitié de XI = $\frac{VI}{XI}$

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 30.

Dans son récit, le moine de Saint-Gall montre Charlemagne arrivant par delà les Alpes pour combattre le roi des Lombards, Didier, conversant avec le comte Ogger sur les murs de Pavie.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 3.

LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE.

Dans les guerres entre Louis XI et le duc de Bourgogne, Jean de Montmorency, seigneur de Nivelle, avait embrassé le parti du roi. Ses deux fils le quittèrent pour entrer dans l'armée du duc de Bourgogne. Le comte, irrité de cette défection, les fit sommer de se ranger à leur devoir, mais au lieu d'obéir, ils s'éloignèrent encore davantage. Leur père alors les maudit et les traita publiquement de *chiens*, pour exprimer son indignation et le mépris qu'ils méritaient. De là le dicton :

C'est le chien de Jean de Nivelle
Qui s'enfuit quand on l'appelle.

LE FIL D'ARIANE

N° 1.

ÉNIGME.

Des dieux l'agile messagère,
Un jour en courant m'a perdu,
Et je suis resté suspendu
Comme un pont à l'arche légère.

Quand sous les eaux sombrait la terre,
J'apparus à l'homme éperdu,
Et l'Eternel lui dit : « Espère,
Le paradis sera rendu. »

(*L'Écharpe d'Iris. — L'Arc-en-ciel.*)

MARCHE DU CAVALIER.

54	61	10	35	16	59	12	33
9	36	55	60	11	34	17	58
62	53	38	15	56	19	32	13
37	8	63	52	39	14	57	18
50	25	46	7	20	31	40	5
45	64	51	24	47	6	21	30
26	49	2	43	28	23	4	41
1	44	27	48	3	42	29	22

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS.

Aria. (Suisse).

SUPPLÉMENT N° 10.

PROBLÈME CHIFFRÉ, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE PROBLÈMES, ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE. CURIOSITÉS, CHARADES, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES.

Trois amateurs de croquet. — Jean et Geneviève de Courcy. — Berthe Ronceret (*Deuxième envoi.*) — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Aricie Rémusat (Marseille). — Edouard, Louis A. et un ami (collége Stanislas). — Claire et Marie Piquet (Issoudun. Indre). — Laure Gueury (Versailles). — Michel et Julien Levylier. — Metta D. de B. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Guillaume Danloux. — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — S. Guy. — Noémie Lévy (Paris). — Joséphine et Marie Fesser. — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Maurice Maquet (Lille). — Tanod Utarine. — Signature omise. — Marie Lebiez (Constantine). — Un petit bleuet. — La Trottin de la Côte (Hâvre). — Une petite Fleur des prés. — Cécile Lescuyer (Saint-Dizier). — Lucien et Henri Fèvre. Une disciple d'Héraclite. — *Signature omise (grand papier bleu).* — Henry de la Rocheterie. — La petite Fadette. — Marguerite Brabant. — La petite Violette et le Grand Aigle, accompagnés de l'Espérance et de la Foi. — René d'Hérouel (Vaux-sous-Laon, Aisne). — Julien Mottard (Liége). — E. Curtsa (Lycée de Bordeaux). — Paul et Marguerite Batbedat (Bayonne). — Georges Masquelier (Lille). — André Lehideux. — Marie-Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Camille et Frangin (Marseille). — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de La Fontaine, par les Ormes, Vienne). — Nous deux (Toulouse). — Miss Mouvette (Vitry-le-François). — Riennier Fernand (Rodez). — Edouard et Madeleine Creux. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Charlotte T. — Aimée et Suzanne. — Princesse Eléonore Schwarzenberg, Vienne, Autriche). — Blanche Delandemare. — Lily et Magd. Mlles J. (Paris). — Valentine S. (Mons, Belgique. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — Loulou et Blanchette. — Raymond, Pitrou (Tours). — Madeleine Bidermann (Paris). — Henriette et Marie de la Valette. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — J. et L. Leclanche (Saint-Savine). — Marie et Andrée Chambrige (Constantine, Algérie). — Pierre Arnauldet. — Pierre Gribouillard, Henri Ducrocq (Niort).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE, CURIOSITÉS, CHARADES, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES.

Jacqueline et Alice de Neuflize, — Suzanne Le Breton Saint-Melaine, Madeleine Le Breton Saint-Melaine (Laval). — Juliette Dupré (Isle-Adam, Seine-et-Oise). — J. Delvaille (Bayonne). — Louis de Laralde-Diustéguy (Bayonne). — Marie et Henri Mouchot (Nice). — Germaine et Geneviève de Gondrecourt (Saint-Dié, Vosges). — Miraut, Carlo, Flora et Norma, Fanler et Pegotty. — Ch. Hall. — Fanfan la Tulipe. — La Fée Joyeuse (Toulouse). — Edgard Giraud (Paris). — Elie Benqué (Saint-Laurent, par l'Isle-en-Dodon, Haute-Garonne). — Marianne G. — Diane, Malo et Lutin. — Louise, Gabrielle et Paul Cossé. — Pauline de la Martinière, Antoinette Faulcon (Châtellerault). — Marie et Louise Vincent (Saint-Etienne, Loire).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE, CURIOSITÉS, CHARADES, ANAGRAMMES, MOYENS MNÉMONIQUES.

Marthe Monk (Amsterdam). — Zoé Renée. — J. Marroi, Dondine Marrot et Léon Marrot (Brighton, York villas). — Charles et Stanislas Jacquemont (Hyères, Var). — Trois ours de Saint-Avertin. — Mlles France et Marguerite de la Porte (Bordeaux). — M. C. — A. D. et E. R. (collége Chaptal). — Hélène F. (Paris). — Madeleine du Rosay. — J. Groult. — Une tante et ses neveux. — Tasced, Tibuac et Eihtâbâs (Lycée de Bordeaux). — Amélie et Berthe Salleron (Sens). — Jehanne de Pulligny (château du Ghesnoy-sur-Ecos, Eure). — Adrien de Gauller de la Grandière (Cannes). — Marie Denecey de Cevilly (Tarbes). — La petite Angevine. — Jeanne Rochard (Brest). — Fougère. — Un abonné.

SUPPLÉMENT N° 20.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 18. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 34. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 4. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 2, DEVISES, N° 2, COQUILLES AMUSANTES, N° 5, CURIOSITÉS N° 9, TABLEAUX PARLANTS N° 30, LE LANGAGE FRANÇAIS N° 3. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER, N° 1.

Berthe Ronceret. — Jeanne Houcke (Paris). — Chollet (Angers). — Eurêka (Lycée de Bordeaux). — Marguerite Morand (Saint-Amand, Cher). — Ricket-al-Haoup. — L'Olivier (Paris). — Marie (Corbeil). — André de Monceau. — Charles Pesme (Paris). — Edgard. — Une jeune Suissesse (Neuchâtel). — Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux). — L. Bonnet et N. Bonnet (Paris). — E. D. (Dijon). — Edouard Nord, deux Angevins. — Noémie Lévy (Paris). — Je, Tu, Elle (château de la Pie, près Bordeaux). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers. Pas-de-Calais). — Maurice Trocmé (Paris). — P. Le Boulleur de Courlon (Paris). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Marcel Galuski. Julie Portalis (Saint-Maurice).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Georges Rivet (château de Sarlabot. Calvados). — Denys d'Aussy (château de Crazannes). — Joseph Lechalas (Angers). — Marie Bellot (Châtellerault). — Léon et Louise de Vrainville (Boissy-Saint-Léger). — Marguerite, Jeanne et Marthe (Bordeaux). — Pierre et Paul Benard (villa du Bel-Air). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Albert de Fossoni et Marie Boissonnet (Paris). — Renée et Cécile Souchard (Boissy-Saint-Léger). — Trois Ours de Saint-Avertin (Paris). — Marguerite et Madeleine de C. (Loiret). — Mlles de Bragelougne-Versigny (Vannes). — Henriette Bulteau (château de Pont-à-Marcq, Nord). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne (Paris). — J. Brontana (Paris). — André Lehideux (Paris). — Auguste Carré (Paris). — Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — Le lutin du pensionnat (Ancenis). — Les élèves de l'institution de Mlle Dumagny (Melisey, Haute-Saône). — Elisabeth (Pau). — Fanfan La Tulipe. — Corinne Leconte (Trichy, par Marquises, Pas-de-Calais). — Marie Paris (Reims). — Petite Fleur des montagnes (Saint-Flour). — L. Bouglé, (Orléans). — Marie et Jeanne. — Henri Lebon (Issoudun, Indre). — Ch. A. Hall. — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — J. Banes. — Arieri et Sophie Ralli (Paris). — V. O. (lycée Fontanes) et sa sœur. — Deux amateurs du skating-rink (Paris) — Henri Fournier (collége Rollin). — Louise et Marie (Grenoble). — Mathilde Meignen (Paris). — Emile Walbaum (Reims). — Léon Richard (Remiremont, Vosges). — Marie Tardy (la Clusaz Saint-Alban, près Chambéry). — Roger Braun (Ville-d'Avray). — Marianne G. — Diane, Malo et Lutin. — Salvator Saint-Jean (Essonnes, Seine-et-Oise). — Signature omise. — Marie et Marthe (Châtellerault) — Mlle Prade, Eva Bardet, Nellie Amphoux (Pensionnat évangélique. Nîmes). — Les Marmouzets (Reims). — Jean et Geneviève de Courcy (Paris). — Hélène Martin (Périgueux). — Pencroff Nab et Jup (Granite house). — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'Ile Maurice (château la Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde). — A. D. (Fécamp). — Petites violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil, Eure). — Louise, Noelie et Lucie L. — Marie Valentin. — Signature omise (Vendôme). — Louise Guédon (Château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Antoine et Lucien Herr (Vitry-le-François). — Un élève de sixième (lycée de Chambéry). — Em. P. (Paris).

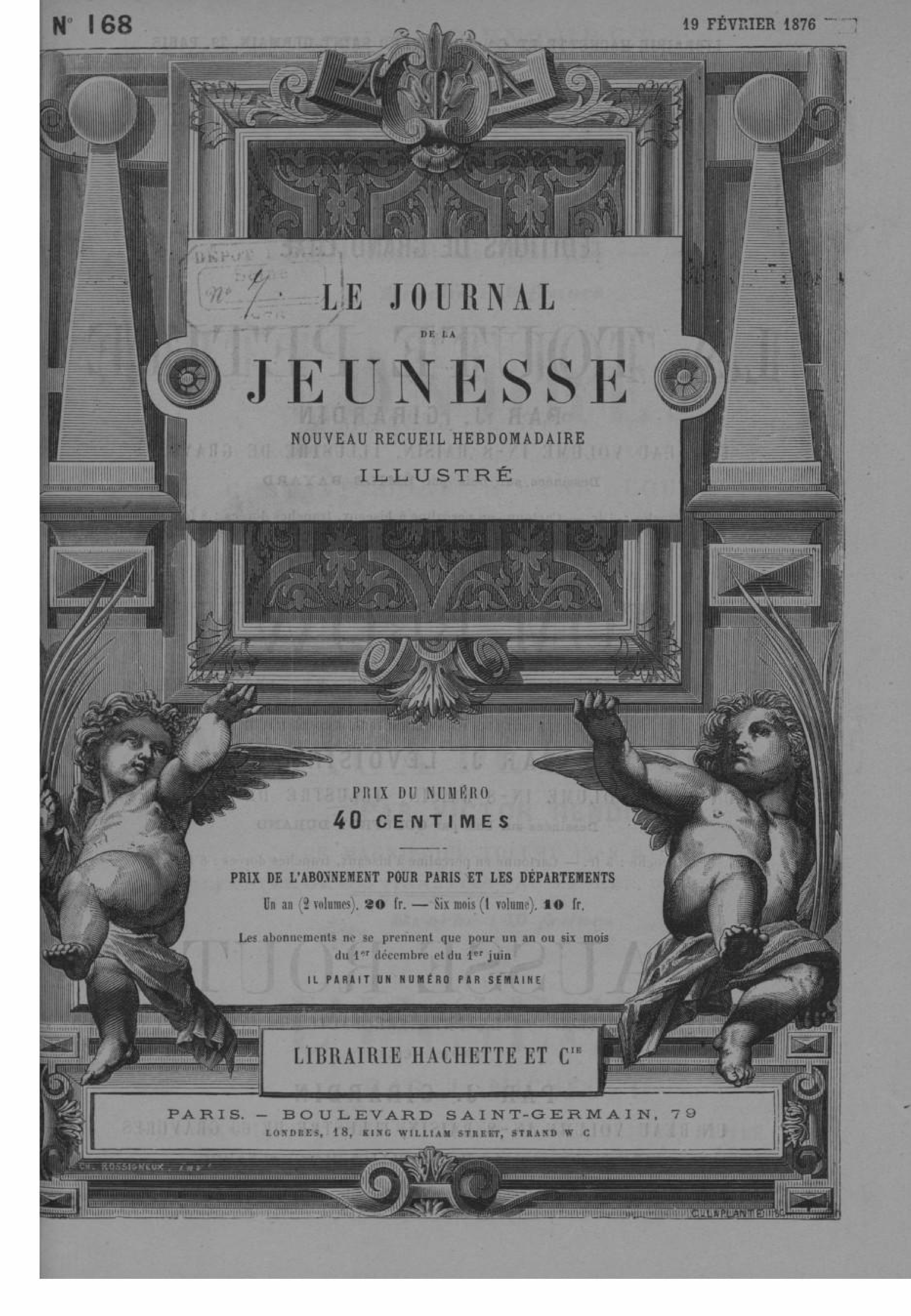
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE :

Louis Renault (Paris) — Joseph Poidebard (Saint-Etienne). — Un Sanglier des Ardennes (Sedan). — André Delaunay (Paris). — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris). — La Pensée et la Violette. — Marie Denecey de Cevilly (Tarbes). — Marie Dollfus. — Marius Papinet (lycée Louis-le-Grand). — Berthe et Georges (Nîmes). — Signature omise (rue de la Ville-l'Evêque). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Une petite Fleur savoyarde (Annecy) — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac). — Tison (Angers). — Louise, Marie, Emile et Henri Lecouturier (Les Andelys). — Marie et la Toute petite (Lunéville). — Une tante et ses neveux. — Hélène de Longperier-Grimoard. — Les amis de l'Alsace (Paris). — Magdeleine-Geneviève-Eugénie Lagelouze. — La petite Suzette R... (Rouen). — Aliquis (Sedan). — Des Sphinx Dauphinois (Grenoble). — Orasie Fargeot (Saint-Jean de Luz, Basses-Pyrénées). — Pacha, une nouvelle abonnée des bords de la Seine, Marie Dotte (Poissy). — Maurice et Emile Querette (Saint-Quentin, Aisne). — Un voisin des Marmouzets de Reims). — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux). — Alfred de Prin (Poitiers). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Une jeune Suissesse et son frère — Salvator (Saint-Jean, par Essonnes, Seine-et-Oise). — Miraut, Carlo, Flora, Norma Fanlar Pegotty. — Jeanne de Rulhiere. — Louis et Edmond A. (collége Stanislas). — Baron Jacques Creutz. — Béatrix de S. — Aimée et Suzanne. — Maurice B.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 168

19 FÉVRIER 1876



OUVRAGE COMPLET

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

CINQ VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS

ILLUSTRÉS DE 300 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, ETC.

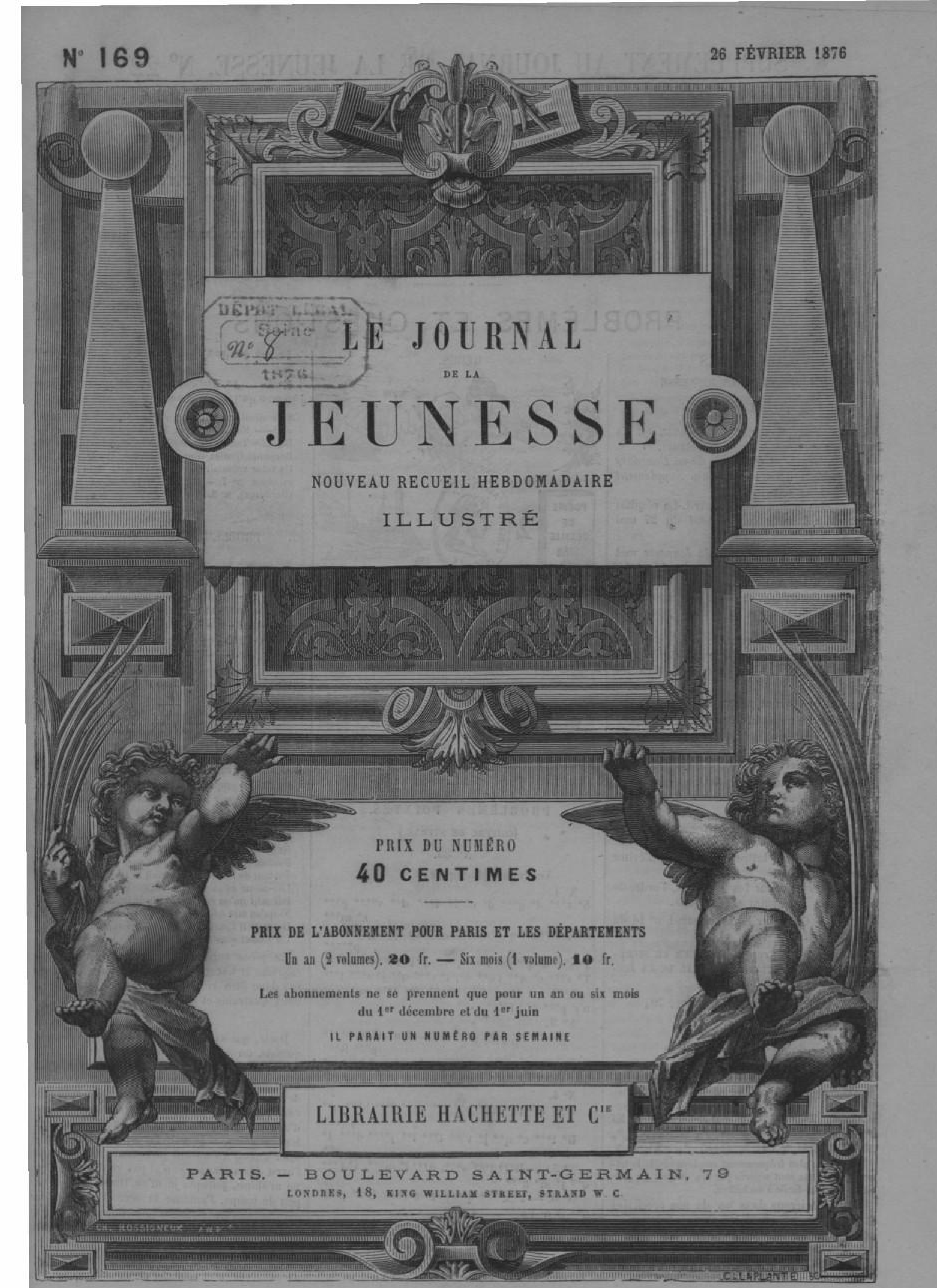
Le tome Ve a été rédigé par Mme DE WITT, d'après le plan et sur les notes de M. GUIZOT, son père.

CHAQUE VOLUME SE VEND SEPARÉMENT, BROCHÉ 18 FR.

Relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 fr.

Cette Histoire de France a été écrite pour la jeunesse ; on peut dire cependant qu'elle convient aux lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « MÊME POUR D'AUTRES QUE POUR DES ENFANTS ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes, tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de LA CIVILISATION EN EUROPE ET EN FRANCE, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON,


DÉPÔT LÉGAL
Seine
N° 8
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres ou Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CONCOURS DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

RÈGLEMENT.

Le deuxième CONCOURS DU JOURNAL DE LA JEUNESSE est ouvert à tous ses lecteurs.

Les *Problèmes et Questions* de ce *Concours* seront publiés dans le prochain *Supplément* n° 23 du 4 mars 1876.

Il sera clos le dimanche 23 avril. Le résultat sera publié dans le *Supplément* du 27 mai 1876.

La Direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des correspondants qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Les lettres devront porter :

En tête : Le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : Le nom, les initiales, ou les indications à publier.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement du *Concours* :

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant le 23 avril ;

2° D'écrire, cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion ;

3° D'observer, pour les Solutions, l'ordre de la série des *Problèmes et Questions*.

NOTA. — Consulter le *Supplément* n° 18 du 8 janvier 1876.

Adresser les lettres à MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION du JOURNAL DE LA JEUNESSE.

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79,

PARIS.

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 20.

AB ⁂ CD ⁂ E ⁂ EGGC ⁂ HIDJC ⁂ KJ ⁂ CJ ⁂ LEHEAM ⁂ MJ ⁂ NOIHPJO ⁂ RJMN ⁂ KJ ⁂ CJ ⁂ OAJC ⁂ SEAOJ ⁂

Le signe le plus fréquemment employé révèle la lettre E. *Les mots sont séparés par des étoiles. Ce problème* est très-facile à déchiffrer.

Nous publierons dans un de nos prochains suppléments, un problème chiffré, dont les signes ressemblent aux caractères arméniens.

RÉBUS.



PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 35.

Vers monosyllabiques.

N° 1.

S* t*** d* g*** d* c**** f*** d** v**** p*** s* m***
O**, t*** c* q* i* a* f***, i* l'a f*** p*** m* p*****
J* s*** c* q** j'a* f*** c* c* q* i* v*** f*** f****
T* s*** c* q** t'e** d*, t* v*** q** j* s*** t***

N° 2. — J* v*** b*** q** j'a* t***, m*** j* n'y p*** q** f****

N° 3.

J* n* s*** p*** p*** A*** c* n* s***, p*** p*** R***
J'a* v* d* s***, d** m**** c* n'a* r*** v* d* s****

N° 4.

P*** m**, j* n'a* p** t*** : i* f*** b*** q** j* r***
D* t*** c* q** j* v*** t*** l** j**** d*** l* v**

N° 5. — D*** l*** s***, d*** l* m***, i* f*** q** j* m* n***

N° 6. — J* c**** q** j* l* c***** b*** p*** q** j* n* l'a***

N° 7. —
M*** j* l* d*** b*** p*** a* D*** q** m* l* d****
I* m* l* d**, m* s****, c* p*** m**, j* l* c****

N° 8. — J* n* s*** c* q** c'e**, m*** j* s*** q* i* m* c*****.

(Communications : Regor, n° 1. — Louise Langelier, n° 2. — Em. P. (Paris). n° 3. — Albert, Gaston et Blanche Delandemare (Elbeuf), n° 4. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). n° 5. — Un futur volontaire, n° 6. — Briséis, Mars et Agamemnon n° 7. — Un ami de la Jeunesse (lycée de (Bordeaux), n° 8.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 6.

Eptph-d-Tmn-l-Msnthrp.

Pssnt, -lss-m-cndr-*n-px,
N-chrch-pnt-mn-nm, -*pprnds-q-j-t-hs,
I-sfft-q-t-ss-*n-hmm;
Rgrd-c-tmb-q-m-cvr-**jrd'h;
J-n-vx-rn-d-t; -c-q-j-vx-d-l,
C'*st-q'*l-s-hrs-*t-q'*l-t'*ssmm.

(Communication : N. Cosse.)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 4.

Boileau exprime ainsi les règles du sonnet :

On dit à ce propos qu'un jour ce dieu bizarre (Apollon)
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois ;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille,
Et qu'ensuite six vers, artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poëme il bannit la licence,
Lui-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'un vers faible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme.

La pièce suivante compose un *Sonnet* qui exprime la nature du *Sonnet* même. Elle devra donc être *rétablie de manière à former* deux quatrains et deux tercets.

SONNET.

Doris, qui sait qu'aux vers je me plais quelquefois, un sonnet me demande, et je m'en désespère. Grand dieu, quatorze vers ! Le *moyen de les faire? Cependant en voilà quatre* de faits déjà. D'abord je ne pouvais trouver de rime ; mais on apprend en faisant à se tirer d'affaire. Poursuivons ; guère ne m'étonneront les quatrains, si je puis faire les frais du premier tercet. Au hasard je commence, et, sans l'aveu de ma muse, je n'ai pas commencé, si je ne m'abuse, puisque je m'en tire si net en si peu de temps. J'entame le second et extrême est ma joie, car j'achève le treizième des vers commandés ; et voilà le sonnet, comptez s'ils sont quatorze.

CURIOSITÉS.

Nº 10.

LES BLANCS ET LES NOIRS.

Un navire est menacé de sombrer. On a déjà jeté les bagages, les canons, les vivres à la mer. Cela ne suffit pas : il faut sacrifier la moitié de l'équipage. Il y a 32 marins, 16 blancs et 16 noirs.

Le capitaine les fait ranger *sur une seule ligne* pour les décimer. Commençant par la gauche, il fait précipiter à la mer le dixième marin, le vingtième, le trentième, puis revient sur ses pas et continue ainsi par le huitième. etc. La décimation terminée, les 16 noirs ont été jetés à la mer.

Question. — Dans quel ordre le capitaine avait-il fait ranger les marins en ligne pour sauver les 16 blancs?

(Communication : Emmanuel et Suzanne Rodocanachi. — Paris.)

LES DEVISES

Nº 4.

Nº 1. — On raconte qu'en 1293, les Maures, au siége de Tarifa, après plusieurs assauts donnés sans succès, sommèrent le gouverneur de la forteresse don A*****. P**** G***** de capituler en lui déclarant qu'en cas de refus, ils feraient mourir, sous ses yeux, son fils qu'ils avaient fait prisonnier. Dans cette cruelle alternative, cet homme héroïque n'hésita pas : il s'avança vers le bord de la tour et leur cria pour toute réponse : « *Mas pesa el rey que la sangre!* ». (Le roi l'emporte sur le sang). Ces mots restèrent la devise de la famille, avec une tour ayant pour cimier un chevalier armé qui jette un poignard.

Question. — Quel est le nom du gouverneur?

Nº 2. — Quel est le roi de France qui avait pour devise un *Porc-Epic* ou une *Salamandre* dans le feu?

Nº 3. — Quel est le roi de France qui avait pour devise un *Hercule* avec cette inscription :

Invia virtuti nulla est via?

Nº 4. — Quel est le roi de France qui fit frapper une médaille portant cette inscription :

Perdam Babylonis nomen?

Nº 5. — Quel est le médecin qui avait pour devise cette pensée d'Horace :

Impavidum ferient ruinæ?

Nº 6. — Quel est le lieutenant civil auquel on décerna cette devise :

Vir bonus, strangulandi peritus?

(Communications : Marguerite de Courcy (Loiret), nº 1. — Trois amateurs de croquet, nºs 2, 3. — Albert Delandemare (Elbeuf), nºs 4, 5, 6).

LES ANAGRAMMES.

Nº 9.

Nº 1. — Quel est le peuple dont le nom forme l'anagramme :

AIMER CAÏN?

Nº 2. — Quel est le personnage dont le nom forme l'anagramme :

L'OISEAU A DINÉ?

Nº 3. — Quel est l'historien grec dont le nom forme les anagrammes :

DOROTHÉE. — THÉODORE?

Nº 4. — Quel est le personnage dont le nom forme l'anagramme :

VALET?

Nº 5. — Quel est le mot formé par cette anagramme :

QUE PUBLIER?

Nº 6. — Quel est le poëme dont le titre forme l'anagramme :

A LYDIE?

Nº 7. — Quels sont les mots formés par cette anagramme :

JOURNAL DE JEU NE LASSE?

(Communications : Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier, Loire), nº 1. — Trois amateurs de croquet, nº 2. — Diane, Malo et Lutin (Montbrison), nº 3. — Une petite Maconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny). nºs 4, 5. — Régor, nº 6. — Paul et Lucy Gruson (Douai), nº 7.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES :

Nº 1. — Albe. Abel.	Nº 16. — L'ami.
Nº 2. — Amis.	Nº 17. — Saule.
Nº 3. — Véreux.	Nº 18. — Il les arme.
Nº 4. — Orme.	Nº 19. — Il a les vers.
Nº 5. — Beau.	Nº 20. — Crier holà.
Nº 6. — Raille.	Nº 21. — En-ma-route.
Nº 7. — Le roi, bois!	Nº 22. — Osa vivre.
Nº 8. — Châteauneuf.	Nº 23. — L'on bouge.
Nº 9. — Parvis.	Nº 24. — L'on gobe.
Nº 10. — Serin.	Nº 25. — Lit en or.
Nº 11. — Piano.	Nº 26. — La bonne futaie.
Nº 12. — En. suie. Veines.	Nº 27. — On ment.
	Nº 28. — En garde En grade.
Nº 13. — An mil.	
Nº 14. — Le mât.	Nº 29. — Plier le mont.
Nº 15. — Jean.	Nº 30. — Je meurs là.

(Communications : Le Feuvre (château de Cangé, par Saint-Averlin, Indre-et-Loire), nºs 1, 2, 3. — Guillaume Danloux, nº 4. — Blanche Delandemare, (Elbeuf), nºs 5, 6. — André Lehideux, nº 7. — Marie, Jeanne et Léonie Nathan (Lunéville). nºs 8, 9. — Hélène et Lucie Martin, nº 10. — Adrienne, Louise et Eugène de l'île Maurice, nºs 11 à 16. — Tincy, Bobinette et Farino, nº 17. — Maurice et Jane (Fontainebleau). de 18 à 26. — Fanfan-la-Tulipe, nº 27. — Divers correspondants, nº 28. — Georges Doublet (lycée de Versailles), nº 29. — Théodule de Grammont (Villersexel, Haute-Saône), nº 30).

LE LANGAGE FRANÇAIS

Nº 5.

Quelle est l'origine de ces expressions :

Etre hors de page?

Etre bon comme le bon pain?

(Communication : Princesse Éléonore Schwarzenberg (Vienne, Autriche).

CHARADES

Nº 11.

Le premier, le second,
Frères de même nom,
Aiment notre foyer quand l'entier les rassemble.
Ce n'est point comme il semble,
Un méchant animal,
Il fait assez de bruit, mais pas le moindre mal.

Nº 12.

Mon premier, mon second sont chantés par mon tout.

(Communications : Deux petites souris blanches à pattes roses (château du Mey), nº 11. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris), nº 12.

LES TABLEAUX PARLANTS

Nº 33.

Le tableau parlant qui va suivre est extrait d'un opuscule de Jacques Arago, publié en 1853 et intitulé : *Voyage autour du monde — sans la lettre* A. Cet opuscule est suivi d'une lettre sans C.

... Si les jours éteints colorent le présent, inclinez-vous en vue de ces rochers noirs, qui se dressent non loin comme une colère céleste et vous disent le deuil, le désespoir, mille hontes, mille félonies qui ne peuvent être inspirées que de l'enfer.

L'île est dépoétisée; on l'évite, on s'en éloigne comme d'une tombe qu'on peut impunément heurter du pied. Vous prononcez des mots et des noms imprégnés de poudre; vous cherchez sur ces bords silencieux l'ombre immense dont les siècles ne pourront point oublier le souvenir. Six pieds de terre seulement pour le colosse qui fit trembler le monde : Quel enseignement et quelle terrible leçon!

(Communication : Emmanuel Rodocanachi (Paris)

Nº 34.

ÉPITAPHE D'UN ROI.

Sous ce marbre repose un monarque sans vie,
Dont la seule bonté déplut aux bons François,
Ses erreurs, ses écarts vinrent d'un mauvais choix
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.
L'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice,
Armés de son pouvoir nous donnèrent des lois;
Et, bien qu'il fut en soi le plus juste des rois,
Son règne fut toujours celui de l'injustice.
Fier vainqueur au dehors, vil esclave en sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine perd le jour,
Que jusque dans sa tombe il le force à le suivre;
Et par cet ascendant ses projets confondus,
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant à régner, il a cessé de vivre.

CORNEILLE.

(Communication : Albert de Fossoni.)

Nº 35.

... Je crois que s'ils ont tant de puissance, c'est qu'ils remettent l'âme dans l'état sensitif et primitif. Ceux qui ont inventé le langage n'ont point noté les objets par des signes abstraits à la façon des algébristes; ils ont joué en leur présence et pour les exprimer un drame figuratif et une pantomime; ils ont imité les événements avec leurs attitudes, avec leurs cris, avec leur regard, avec leurs gestes; ils les ont dansés et chantés. Un poëte indien, dit la légende, vit tomber à ses pieds une colombe blessée, et son cœur soulevé en sanglots ayant imité les palpitations de la créature mourante, cette plainte mesurée et modulée fut leur origine. Encore aujourd'hui, sous tant de raisonnements accumulés, la nature sympathique persiste. Notre corps se redresse à la vue d'un noble chêne; notre main décrit une ligne immense à l'aspect d'une eau ployante et penchée; notre pas se mesure sur le rhythme d'un air que nous entendons. Les sons nous pénètrent et retentissent en passions au plus profond de notre cœur; le monde extérieur trouve encore son écho en nous-mêmes, et notre vieille âme, entourée et façonnée par la grande âme naturelle, palpite comme autrefois sous son contact et sous son effort. C'est pour cela que l'homme qui peut traduire sa pensée par des sons et des mesures, prend possession de nous; nous lui appartenons et il nous maîtrise; nous ne lui donnons pas simplement la partie raisonnante de notre être; nous sommes à lui, esprit, cœur et corps; ses sentiments descendent dans nos nerfs; quand l'âme est neuve, par exemple chez les peuples jeunes et barbares, il est puissant comme un prophète; Eschyle renvoyait ses spectateurs « tout agités par la furie de la guerre. » Et nous, aujourd'hui si âgés, si lassés, si dégoûtés de toute pensée et de tout style, nous recevons de lui une sensation unique qui nous reporte dans l'étonnement et la fraîcheur des premiers jours.

Question. — Quel est le mot de ces tableaux parlants?

CHARLES JOLIET.

AVIS

La liste des noms des correspondants du *Supplément n° 21* sera publiée avec celle du *Supplément n° 22.*

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES.

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 19.

Belle maxime de Saint-François d'Assise :

« *La courtoisie est la sœur de la charité.* »

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE.

N° 35.

N° 1. — L'oiseau est bien dans une cage d'or; il est mieux sur une branche verte.

(*Proverbe russe*).

N° 2. — Secret de deux, secret de Dieu; secret de trois, secret de tous.

N° 3. — Les oisifs ne sont pas ceux qui ne font rien, ce sont ceux qui s'occupent à des riens.

N° 4. —

Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir,
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.

Nota. — Il y a eu une lettre changée, *o* pour *e*.

N° 5. —

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

N° 6. —

Quel fils ne se croit pas plus sage que son père ?

N° 7. —

Qui parle sème, qui écoute récolte.

(PLUTARQUE).

N° 8. — Devise de Franche-Comté :

Comtois, rends-toi !
Nenni, ma foi.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 5.

N° 1. — ÉPIGRAMME.

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

N° 2. — L'amitié finit où la défiance commence.

N° 3. — Qui veut du feu supporte la fumée.

N° 4. —

L'homme ennuyé partout est partout ennuyeux.

GRESSET. — *Le Méchant.*

N° 5. — Une fourmi noire, sur une pierre noire, dans la nuit noire, Dieu la voit.

(*Proverbe arabe.*)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 3.

LES COLOMBES.

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert,
Dresse sa tête où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.
Mais le matin, elles quittent les branches;
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où, tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

CURIOSITÉS.

N° 10.

N° 1. — Les réponses à cette question comportant un certain développement, seront publiées dans un prochain Supplément.

Inscription :

N° 2. — *Ici est le chemin des ânes.*

LES DEVISES.

N° 3.

N° 1. — Louis XIV.

N° 2. — Henri VIII.

N° 3. — Fouquet.

N° 4. — Guizot.

N° 5. — Les ducs de Bourgogne.

N° 6. — Louis XII.

N° 7. — Le maréchal de Gié, gouverneur d'Angers sous Louis XII.

N° 8. — Éléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier.

N° 9. — Lyon. — Morlaix.

N° 10. — La Toison d'or.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, père de Charles le Téméraire, et veuf de Michelle de France, s'était remarié à Isabelle, de Portugal en 1429. Il fonda, à l'occasion de son mariage, l'ordre de la *Toison d'or*, avec cette devise : « *Autre n'aurai dame Isabelle.* »

ANAGRAMMES.

N° 8.

N° 1. — *Le trône.* — Le Nôtre.

N° 2. — *Il n'échapa.* — Chapelain.

N° 3. — *En gris. Singer.* — Ingres.

N° 4. — *Je, t'aime; en, ton art.* — Marie-Antoinette.

N° 5. — *On apporte à l'abonné.* — Napoléon Bonaparte.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *O mer.* — Rome.

N° 2. — *L'amie sûre.* — Jérusalem.

N° 3. — *Málin.* — Milan.

N° 4. — *Léon rit.* — Lorient.

N° 5. — *Triple melon.* — Montpellier.

N° 6. — *Nouer.* — Rouen.

N° 7. — *Gres.* — Gers.

N° 8. — *O avenir.* — Aveyron.

N° 9. — *On rage.* — Orange.

N° 10. — *Aise.* — Asie.

N° 11. — *Charnie.* — Marche.

N° 12. — *Pauline.* — Nauplie.

N° 13. — *Pas.* — Spa.

N° 14. — *Bail.* — Albi.

NOMS DE FLEURS.

N° 1. — *L'étoile.* — Œillet.

N° 2. — *A la cime.* Camélia.

N° 3. — *On amène.* — Anémone.

N° 4. — *Un maigre.* — Géranium.

N° 5. — *Oser.* — Rose.

N° 6. — *Ardées.* — Réséda.

N° 7. — *Une perche.* — Pervenche.

N° 8. — *Sylla.* — Lilas.

N° 9. — *Au pot.* — Pavot.

N° 10. — *Voilette.* — Violette.

PRÉNOMS.

N° 1. — *A le dé.* — Adèle.

N° 2. — *O Rome.* — Roméo.

N° 3. — *Le Nil.* — Nelly.

N° 4. — *Aimer.* — Marie.

N° 5. — *Un ciel.* — Lucie.

N° 6. — *Moine.* — Noémi.

N° 7. — *Vase.* — Esaü.

N° 8. — *Voiles.* — Louise.

ÉNIGMES.

N° 10. — L'Écho.

N° 11. — Les dents.

CHARADES.

N° 9. — Zéro.

N° 10. — Pioupiou.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 31. — La Frivolité.

N° 32. — Bourges. — Charles VII. — Louis XI. — Jeanne d'Arc. — Condé. — Bourdaloue. — Jacques Cœur.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella (Russie).

SUPPLÉMENT N° 20.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 18. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 34. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 4. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 2, DEVISES, N° 2, COQUILLES AMUSANTES N° 5, CURIOSITÉS N° 9, TABLEAUX PARLANTS N° 30, LE LANGAGE FRANÇAIS N° 3. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER, N° 1.

Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Princesse Eléonore Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Famille A. B. (Rouen). — Aimée et Suzanne. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Marie Lebiez. — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Quita et Maurice Crienmard (Paris). — Six ours abonnés. — La petite Titine (Côte d'Ingouville, Havre). — Tincy, Farinette et Farino (Paris). — Les exilés de Mauléon. — Henry de la Rocheterie (Orléans) — Louise Langelier (Paris). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains). — R. L. (Signature omise). — Raymond Pitrou (Tours). — Paul et Marguerite Batbedat (Bayonne). — Maurice B. — L'Amazone des Champs-Élysées. — Célimène, Alceste et Philinte (Paris).

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE, DEVISES COQUILLES AMUSANTES, CURIOSITÉS, TABLEAUX PARLANTS, LANGAGE FRANÇAIS, LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

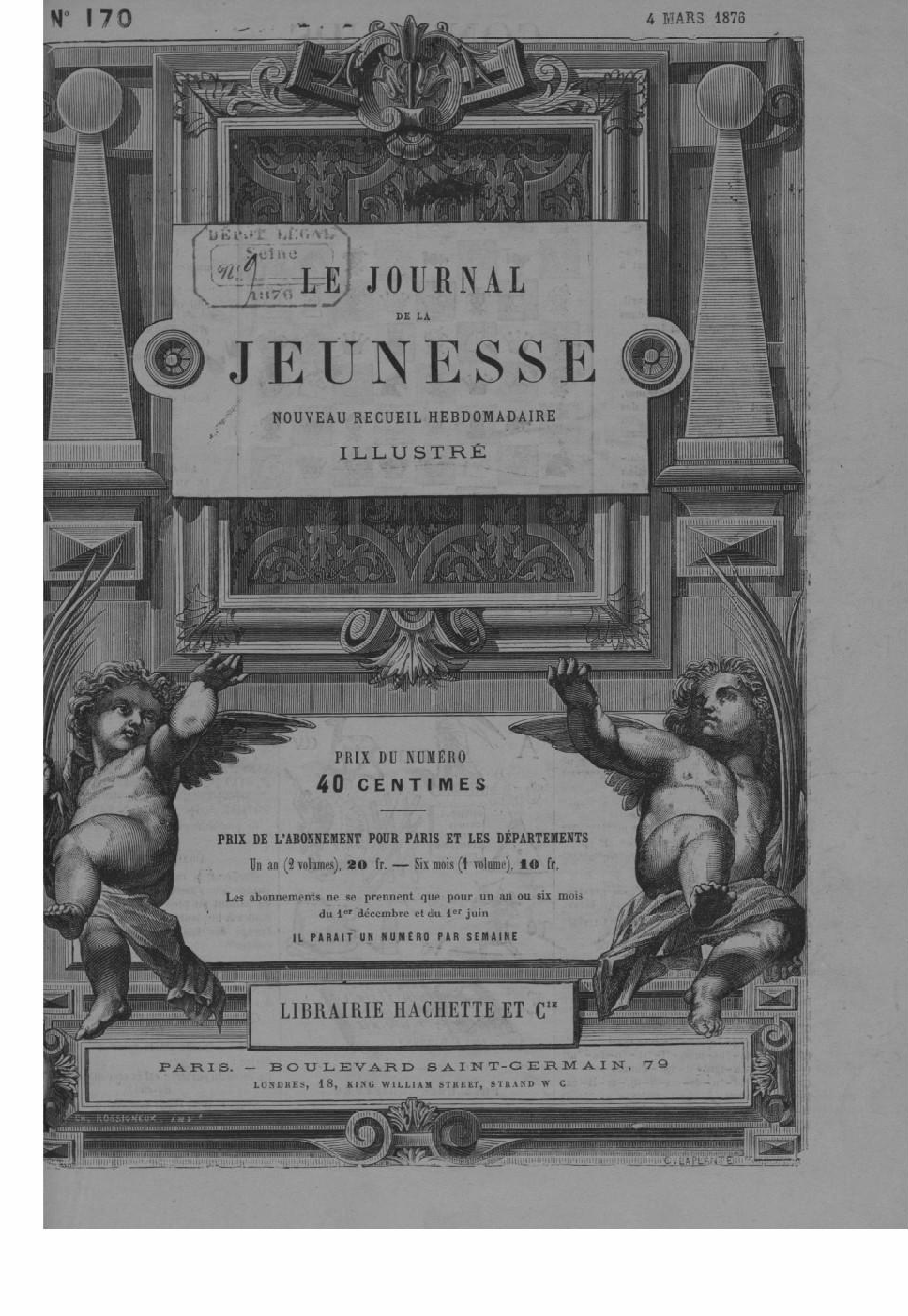
Julia et Lolita Lionnet (Paris). — Les abeilles de la ruche (Saint-Germain-en-Laye). — Raoul et Gaston Jourde (école Fénelon, Paris). — Hélène F. (Paris). — Claire et Marie Piquet (Issoudun, Indre). — Marguerite Brabant. — Louise, Gabrielle et Paul Cossé. — Mlles Gh. Gosselin (l'Isle-Adam). — Les deux marmitons du Havre. — Une petite Maconnaise et son frère (Sipriès sur Igny). — Georges Geisenheimer (Lausanne). — Marie-Louise Frossard, Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiéry (couvent de Notre-Dame, Lunéville). — Geneviève et Germaine de Gondrecourt (Saint-Dié des Vosges). — C. et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Tibéli (château de Man). — La petite Fadette de la Côte. — O. B. — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Elie Benque (Saint Laurent). — La Trottin de la Côte, Havre). — Elisabeth et Jeanne du Bochet (Nantes). — Suzanne le Breton Saint-Melaine. — Maurice Pellé (Orléans). — Louis Hary fils (Doignies, Nord). — Trois disciples du père Manuel. — Madeleine et Edouard Creux. — Les pensionnaires de l'école primaire supérieure de Renaix. — Une petite amie de la Petite Fleur des prés (Nîmes). — Julia. — Bertrand et Raton.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE, DEVISES, COQUILLES AMUSANTES, CURIOSITÉS, TABLEAUX PARLANTS, LANGAGE FRANÇAIS, LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Le rédacteur du Rôdeur et ses reporters (Bruxelles). — Dupuy Robertine. — Marie Manuela Fesser, Josefina M. Fesser (Madrid). — Berthe Rouède. — Madeleine Z. (Saint-Quentin). — Paul et Lucy Gruson (Douai). — Une petite Fleur des prés. — Marie Batereau (Angers). — Madeleine du Rosay (Caen). — Louise Roux et H. Eiseman (Courbevoie). — Capitaine Nemo et Gédéon Spilett. — Louise Innain (Paris). — Un Gascon des Hautes-Pyrénées. — Arieri Ralli. — Bichette. — Nox (Versailles). — Le caporal Bonbon. — La Fée aux roses. — S. F. E. — Acia XIV. — Personne.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 170 4 MARS 1876



CONCOURS

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 1.

RÈGLEMENT

Le deuxième CONCOURS DU JOURNAL DE LA JEUNESSE est ouvert à tous ses lecteurs.

Il sera clos le dimanche 23 avril. Le résultat en sera publié dans le *Supplément* du 27 mai 1876.

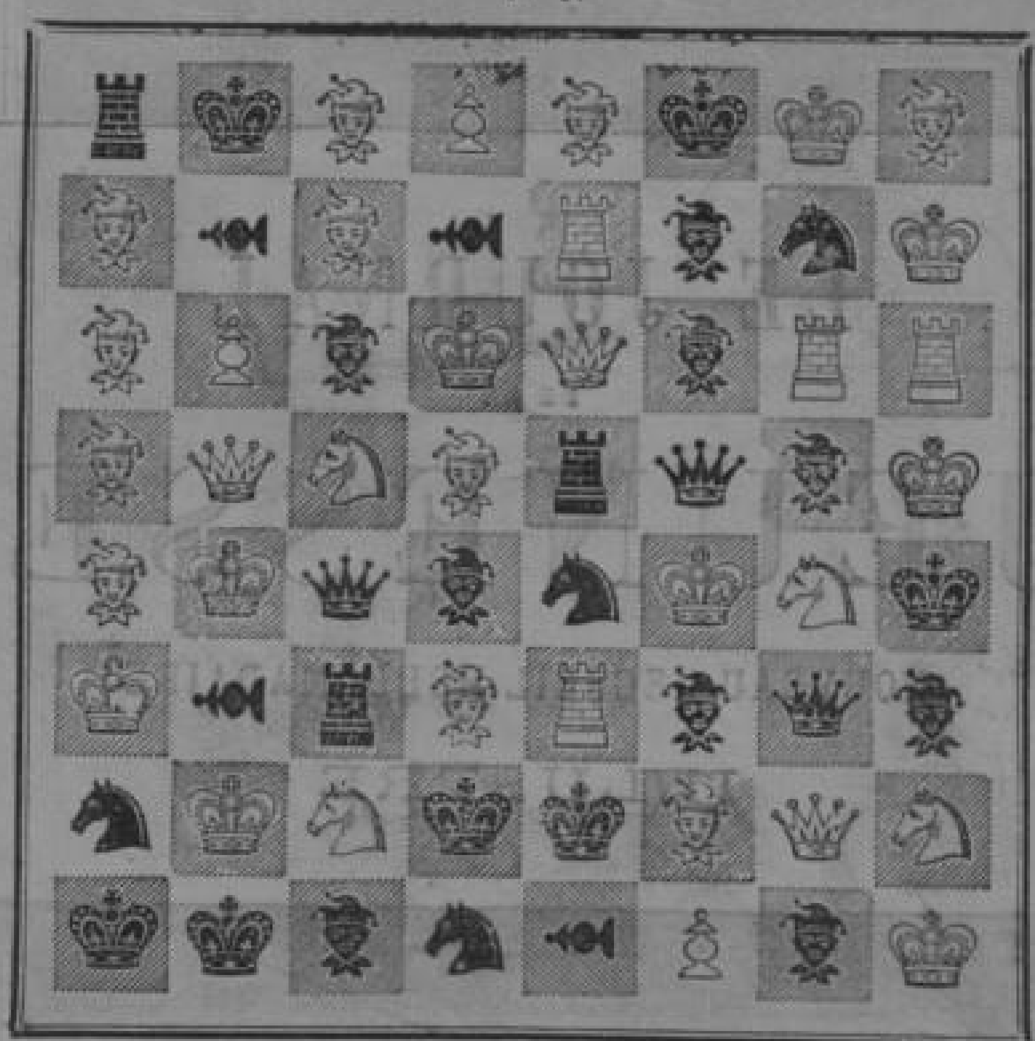
La direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des correspondants qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Les lettres devront porter :

En tête : Le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : Le nom, les initiales, ou les indications à publier.



Ce problème est du genre simple. — Il se compose de seize mots qui ne sont pas séparés. — Les *quatre pions noirs renversés* correspondent à quatre lettres différentes qui ne se présentent qu'une fois dans la construction du problème.

Nous recommandons à nos respondants, pour la régularit classement du *Concours* :

1° De n'expédier qu'une *L unique* avant le 23 avril.

2° D'écrire cette lettre *à p* afin d'éviter toute confusion.

3° D'observer, pour les s tions, l'ordre de la série des *P blèmes et Questions.*

NOTA. — Consulter le *Sup ment* n° 18 du 8 janvier 1876.

—

Adresser les lettres à MONS LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDAC du JOURNAL DE LA JEUNESSE,

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN,

PARIS.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1

L* r******* c** u** g***** c*******; c*** a*** s****** à p***** l** l****** d* l* v*****; m*** c**** v***** a b*** d* l* f****; c*** n* l***** p** l******** l* m**** c****** a******* à l* t******** (M***** d* M*********).

N° 2.

L** â*** f****** n'o** q** d* l* m******; l** â*** t****** o** d** s********, c* l* p**** p***c**** n'c** p**** m***, i* n'c** q*a*****

N° 3

D** s******* f***** p** d** g*** h******; d** c************ d**** p** d** g*** d'c*****; d** c***** c***** p** d'h******* g*** : v**** l** r**********. — (C******* d* B*****.)

—

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

Dns-Vrgl-prfs; -d-tt-prs-d'*tr-*n-*ng,
L-vrs-prt-*-s-cm-*n-lr-*trng.
C'*st-q,-rvnt-dj-c-q'*-prsnt-*n-st,
l-chntt-prsq--l'hr-**-Jss-vgsst.
C'*st-q'*-sn-*ns-mm,-*l-*st-*n-ds-*ms
Q-l'*rnt-lntn-tgnt-d-vgs-flmms.
C'*st-q'*l-*st-*n-ds-crs-q-dj,-ss-ls-cx,
Drt-l-jr-nssnt-d-chrst-mstrx.
D-vlt-q'*vnt-tt,-rn-d-fls-d-l'hmm,
L'**b-d-Bthlm-blncht-l-frnt-d-Rm.

—

RÉBUS.



PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 2.

∴ 393 ∴ 78B ∴ 25C7 ∴ F4 ∴ A59C72 37Z ∴ F7 ∴ 8525C5HV47 ∴ D32 ∴ A258 ∴

Ce problème est du genre simple. — deux signes le plus fréquemment employés répétés chacun six fois. — Déterminer la le E d'après la construction des mots.

N° 3.

∴ 2X48J22XHJ4SJ ∴ VJ ∴ 2BY33J VYX8 ∴ J86J ∴ 86✠X8JJ ∴ SY33J ∴ 2J ∴ 6YX7 ∴ VY6XJ48 ∴ TZY4 ∴ 4✠KY ∴ N✠3✠X7 ∴ 7✠47 ∴ ✠9YX6 ∴ VJ7 56J7J487 ∴ ✠ ∴ 2JZ6 ∴ YWW6X6 ∴

Ce problème est du genre simple.

—

USAGES MONDAINS.

Quelle est la reine qui introduisit en Fra l'usage de s'asseoir sur la selle du ch en passant un pied sur le pommeau, au d'aller à la planchette, et qui introduisit a l'usage des bas de soie, fort rares à c époque?

—

LES DEVISES.

N° 1. — Quelle est la reine qui avait c devise :

Ce que j'ai de plus doux est caché sous l terre?

N° 2. — Quelle est la reine qui avait c devise :

La reine du parterre est la servante de la re du ciel?

N° 3. — Quel est le ministre qui avait c devise :

Le temps et moi?

—

CHARADE EN ACTION

PREMIER ACTE.

Le château de Barbe-Bleue.

Mme BARBE-BLEUE. — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

SŒUR ANNE. — Je ne vois que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie.

BARBE-BLEUE — Descendras-tu bientôt?

Mme BARBE-BLEUE. — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

SŒUR ANNE. — Je vois un grand nuage de poussière. Deux cavaliers arrivent à bride abattue. Leurs cuirasses luisent comme des soleils et leurs épées brillent comme des éclairs. (*On entend l'appel de Barbe-Bleue.*) Les cavaliers approchent... ils sont au pied de la tour, ils franchissent le pont-levis. (*Cliquetis d'épées.*)

Mme BARBE-BLEUE. — Sauvée!

2e ACTE.

Quatre personnages allégoriques défilent tour à tour.

Je suis l'Été, c'est moi qui fais jaunir les moissons. Dans la campagne brûlante, l'avoine agite ses aigrettes; le blé courbe ses épis mûrs. J'annonce l'approche des grandes vacances.

Je suis l'Automne. Je dore les fruits vermeils et je préside aux vendanges.

Je suis l'Hiver. Je préside aux soirées de famille où, groupés autour d'une table, à la lumière de la grosse lampe, les enfants lisent le *Journal de la Jeunesse.*

Je suis le Printemps! Dieu m'envoie
Plein de musique et de couleurs,
Pour semer la vie et la joie
Dans les âmes et dans les fleurs.

3e ACTE.

Fragment de lettre d'une jeune fille à son amie.

« ... Je suis toujours au château, où tu m'as promis de venir passer les beaux jours d'été. Moi, j'aime la campagne par tous les temps; je ne déteste pas même la pluie. L'hiver, quand les arbres sont couverts de givre le parc ressemble à une forêt de diamants. Je fais une promenade avec les chiens à travers les avenues toutes blanches. En rentrant, on trouve un beau feu qui flambe dans la cheminée. Souvent nous déjeunons dans la serre, toujours pleine des belles fleurs épanouies que tu aimes tant. Rien n'est joyeux comme le soleil, que mon frère paresseux appelle le matinal visiteur. En ce moment, je t'écris dans la serre toute capitonnée de mousse comme le nid des oiseaux frileux, et je mets une feuille de citronnelle dans ma lettre en souvenir d'amitié. »

ENSEMBLE.

Un salon moderne.

Des parents et des amis sont rassemblés et la conversation est générale :

« Se faire attendre, le jour de sa fête. On a bien raison de dire que les petites filles sont des tyrans.

— Elle est peut-être malade?

— Elle peut avoir manqué le train.

— Nous aurons sans doute de ses nouvelles tout-à-l'heure.

— Elle n'est pas malade ; elle n'a pas manqué le train ; on ne recevra ni un exprès ni un télégramme. C'est un pur caprice. Elle ne viendra pas. C'était bien la peine de nous ingénier à préparer des surprises pour l'anniversaire de cette petite masque.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc? Me voici. (*Rideau*).

MARCHE DU CAVALIER

paix	ver	gué	bonne	et	ti	chille	d'a
ris	à	de	te	je	cier	guerre	pe
tu	en	si	fer	ma	n'é	che	d'a
l'at	le	à	rien	que	tié	la	de
sur	me	suis	dain	chappe	puis	ce	flè
mal	taque	et	sance	je	la	ment	fensé
sied	pri	suis	je	la	ias	ne	lan
je	que	à	ses	n'	fais	dé	tru

Une fois le problème syllabique résolu, les vers reconstruits dans leur succession régulière présenteront une *Enigme* dont on cherchera la clef.

Ce problème comporte donc une *double solution* :

Les vers et le mot de l'Enigme.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

LA VALLÉE DE SPARTE.

Non loin de l'Eurotas, dans la belle vallée où Lacédémone fut, et près de ce ruisseau qui va ensevelir son eau sous des lauriers-rose, de débris de colonne formant son canal, regardez : et toute en un tableau c'est la Grèce. Une femme, pieds nus, de beauté ravissante, est debout, et un fuseau indigent file sous ses doigts la neige éblouissante du floconneux coton, d'une quenouille au roseau empruntée. Placé auprès d'elle, un pâtre d'Amyclée, de la tunique courte, du bâton recourbé, d'un antique bas-relief rappelle les bergers. Par un charmant instinct, et, contre un vase de marbre renversé à demi, adossé sans art, des fêtes d'Hyacinthe comme aux solennels jours, sa tête est ceinte encore des fleurs du glatinier. Surpris, il regarde, à l'ombre sous sa couronne, assis au pied d'un chêne, trois voyageurs d'Europe. Auprès est le chemin. La musulmane y passe conduite sur un coursier, et regarde de l'œil du mépris; et l'Africain marche et dans une cage d'or porte sa perdrix favorite à sa suite ; ce pendant qu'un aga, cavalier rapide au front sévère et calme, dans un appareil riche, fait rouler la poussière sous un galop bruyant ; la lumière de ses armes d'argent que le soleil frappe scintille parmi les oliviers; en passant il nous lance des regards scrutateurs. Voilà tout entière la Grèce, voilà Sparte : Des fleurs et des débris, un tyran, un esclave.

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

LES TROIS SŒURS.

Une fermière envoie ses trois filles au marché de la ville voisine, en leur disant :

« Voilà 90 œufs.

« Suzanne, l'aînée, en a 50 dans son panier.

« Charlotte, la cadette, en a 30.

« Marie, la plus jeune, en a 10.

« Vous vendrez chacune vos œufs le même prix, et vous me rapporterez la même somme d'argent. »

Question. — Comment s'arrangeront les trois jeunes paysannes pour remplir les instructions de leur mère?

N° 2.

LES PSEUDONYMES HISTORIQUES

Quels sont les personnages célèbres du XVIIe siècle, français et étrangers, rois, dames et seigneurs de cour, qui avaient adopté pour leur correspondance privée les pseudonymes suivants :

M. de la Graingaudière.
La Bonté.
L'Esprit.
La Confidente.
Le Sujet à caution.

LES ANAGRAMMES.

Nom d'une reine :

N° 1. — MARTYRE TU AS?

Nom de deux poètes :

N° 2. — RIT A L'ANARCHIE?

N° 3. — PRIER ORNE LE CIEL?

Nom d'un médecin :

N° 4. — RÊVE LA DANSE?

Nom d'un ami de nos lecteurs :

N° 5. — LA RAISON SEULE LE DEVINE?

N° 6. — Nom d'une conspiration :

PRIE, SUIS EN SILENCE?

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Travailler, Penser Bien, Mourir Comme Ces Sages.

Question. — Quelle est la pléiade des hommes célèbres de l'antiquité, dont les noms correspondent aux lettres capitales de ce vers mnémonique?

LES COQUILLES AMUSANTES,

Cette femme superstitieuse portait une petite amulette, et lui attribuait le don d'écarter les périls.

Question. — Comment l'orthographe de cette phrase doit-elle être corrigée pour être régulière?

N'éveillez pas le chat qui dort.

Question. — Quel est le texte primitif de ce proverbe français, dont le sens est ainsi dénaturé par la substitution d'un mot?

ÉNIGME.

J'ai le visage long et la mine naïve,
Je suis sans finesse et sans art;
Mon teint est fort uni, sa couleur assez vive,
Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord est civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je sois belle, agréable et charmante,
Je règne sur bien peu de cœurs.
On me proteste assez, et presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes lois;
Mais que j'en connais peu, dans le siècle où nous sommes,
Dont le cœur réponde à ma voix!
Ceux qui gardent au cœur un sentiment fidèle
Me font l'objet de tous leurs soins,
Et quoique je vieillisse ils me trouvent fort belle
Et ne m'en estiment pas moins.
On m'accuse souvent d'aimer trop à paraître
Où l'on voit la prospérité;
Cependant il est vrai qu'on ne peut me connaître
Qu'au milieu de l'adversité.

CHARADE

Premier.
Dans la main d'Apollon je suis en argent pur.
Deuxième.
La date de ma mort précède ma naissance.
Troisième.
Je porte l'univers dans ma robe d'azur.
Tout.
Avec Dieu j'ai signé ton pacte d'alliance.

LOGOGRIPHE.

Sur mes neuf pieds je vais aux noces de village;
Ma première moitié du diable est l'ornement,
Et, sans tête, est le nom d'un beau département;
La seconde a les arts de l'esprit en partage.

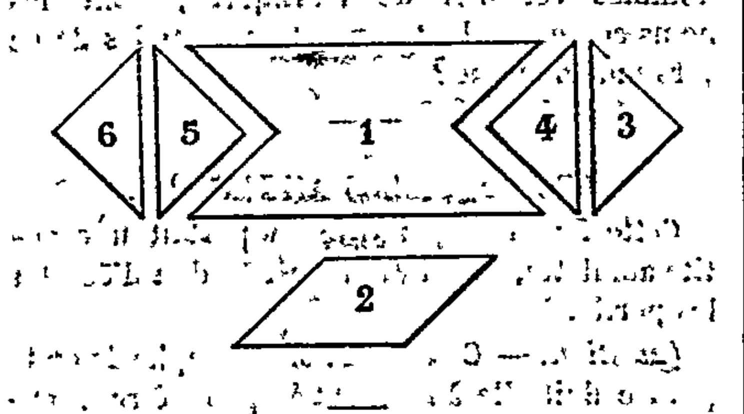
LES MOTS CARRÉS.

Construire un mot carré de cinq lettres sur le mot *Oural.*

O U R A L
U * * * *
R * * * *
A * * * *
L * * * *

LES SURPRISES.

PROBLÈME. — Construire une *Croix latine* avec du papier découpé sur le modèle des fragments représentés par la figure ci-dessous. Pour la solution, on dessinera la croix formée, en indiquant, par des lignes ou des points, les soudures des morceaux rapportés.



LES TABLEAUX PARLANTS.

Nº 1.

LA PREMIÈRE INSURRECTION DES PARISIENS.

Après la guerre de Flandre, les Parisiens comprirent qu'on n'allait plus garder de ménagements avec eux. Ils espérèrent pourtant qu'en montrant leur force on n'oserait rien tenter. Ils sortirent au-devant du roi au nombre de vingt mille hommes armés, qui se rangèrent en bataille sous Montmartre. A cette nouvelle, les seigneurs se mirent à dire :

« Voyez l'orgueilleuse canaille et sa jactance! Ils n'avaient qu'à venir avec cette « belle armée servir le roi en Flandre. Mais « ils s'en sont bien gardés; et, au lieu de son- « ner les cloches pour célébrer nos victoires, « ils osent se présenter en armes devant leur « Seigneur. »

On envoya des hérauts qui demandèrent aux Parisiens :

« Où sont vos chefs? Lesquels de vous sont les capitaines? »

Les Parisiens répondirent :

« Nous n'en avons point d'autres que le roi et ses seigneurs. »

Les hérauts demandèrent alors si le Connétable et quatre barons pourraient rentrer en sûreté :

« Ah! Vous nous raillez, repartirent les Parisiens. Allez leur dire que nous sommes prêts à recevoir leurs ordres. »

Le Connétable arriva au milieu d'eux :

« Eh bien! gens de Paris, dit-il, qui vous a donc fait sortir ainsi de la ville? Il semble que vous vouliez combattre le roi, votre seigneur? »

— Monseigneur, dirent-ils, nous n'en avons nulle volonté et ne l'avons jamais eue; nous désirons seulement que le roi voie la puissance de sa bonne ville de Paris. Il est bien jeune et ne sait pas ce qu'il pourrait faire de nous, si jamais il en avait besoin.

— C'est bon, c'est bon, répliqua le Connétable, mais le roi, pour cette fois, ne veut pas vous voir ainsi. Si vous voulez qu'il vienne dans votre ville, rentrez chacun chez vous et quittez vos armures. »

Ils obéirent.

Question. — Sous quel roi de France eut lieu cette manifestation armée?

Nº 2.

LA PREMIÈRE SAINTE.

C'était une dame illustre, femme du premier conquérant de la Bretagne. On l'accusait de « superstition étrangère. » Elle était toujours vêtue de noir et ne sortait pas de son austérité. On attribuait bien cette mélancolie à d'horribles souvenirs, surtout à la mort d'une amie intime; mais il était clair qu'elle portait au cœur un deuil plus profond, et peut-être de mystérieuses espérances. Elle fut remise, selon l'ancienne coutume, au jugement de son mari. Il assembla les parents, examina l'affaire en famille et déclara sa femme innocente.

Cette noble dame vécut longtemps encore, tranquille sous la protection de son mari, toujours triste et fort respectée. Il semble qu'elle ne dit son secret à personne. Qui sait si les apparences que des observateurs superficiels prenaient pour une humeur sombre n'étaient pas la grande paix de l'âme, le recueillement calme, l'attente résignée de la mort, le dédain d'une société sotte et méchante, l'ineffable joie du renoncement à la joie? Qui sait si elle ne fut pas la première sainte du grand monde, la sœur aînée de Mélanie, d'Eustochie et de Paula, toutes trois patriciennes comme elle, et qui moururent aux premières années du Ve siècle, dans les pratiques de l'ascétisme chrétien?

Question. — Quel est le nom de la patricienne romaine?

Nº 3.

EMBLÈMES.

1° — C'est un enfant. Son visage au teint vermeil est encadré d'une épaisse chevelure blonde comme l'or. A son front scintille une étoile resplendissante. Sa tunique, de couleur rose tendre, parsemée de perles, est serrée à la taille par une ceinture bleu céleste sur laquelle sont brodés trois signes du Zodiaque : le Bélier, le Lion et le Sagittaire. Les fleurs qu'il tient de la main droite commencent à dérouler leurs pétales, tandis que la fumée blanchâtre des parfums s'exhale du brasero que soutient sa main gauche. L'atmosphère qui l'entoure a des teintes laqueuses, et le soleil montre son disque brillant à l'horizon.

2° — Dans une plaine sablonneuse apparaît immobile un adulte de taille moyenne. Il est tellement baigné de lumière que l'ombre de son corps est à peine marquée sur le sol. Son costume est de couleur rouge feu, chère à Méphistophélès. Les signes de la Vierge, du Taureau et du Capricorne ressortent en relief sur la ceinture bleue qui lui presse les reins. Sa main droite brandit une poignée de flèches, sa gauche tient un rameau de *Lotte*, plante qui ressemble aux fèves en fleurs.

3° — C'est un homme robuste, à la stature élevée, aux yeux bleus et étincelants, aux cheveux blonds et flottants. La tête fièrement levée vers le ciel où pointent les constellations de la Grande Ourse et de la Petite Ourse, il porte avec défi la main à la garde de son épée, suspendue au côté par un riche baudrier où sont brodés en diamants les trois signes du Cancer, du Scorpion et des Poissons.

4° — Un vieillard, drapé dans une robe d'un brun indécis, couleur muraille, chemine à pas lents vers sa demeure. Quelques chauves-souris, dans leur vol capricieux, l'effleurent de leurs ailes. Son ombre s'allonge démesurément sur le sol. Il marche la bouche enveloppée d'une bandelette, sur laquelle sont brodés les trois signes des Gémeaux, de la Balance et du Verseau. De larges zones de pourpre rayent l'horizon. Dans peu, le vieillard aura atteint sa chaumière, où il pourra mettre dans un vase le bouquet de pavots cueilli par lui sur le bord du chemin.

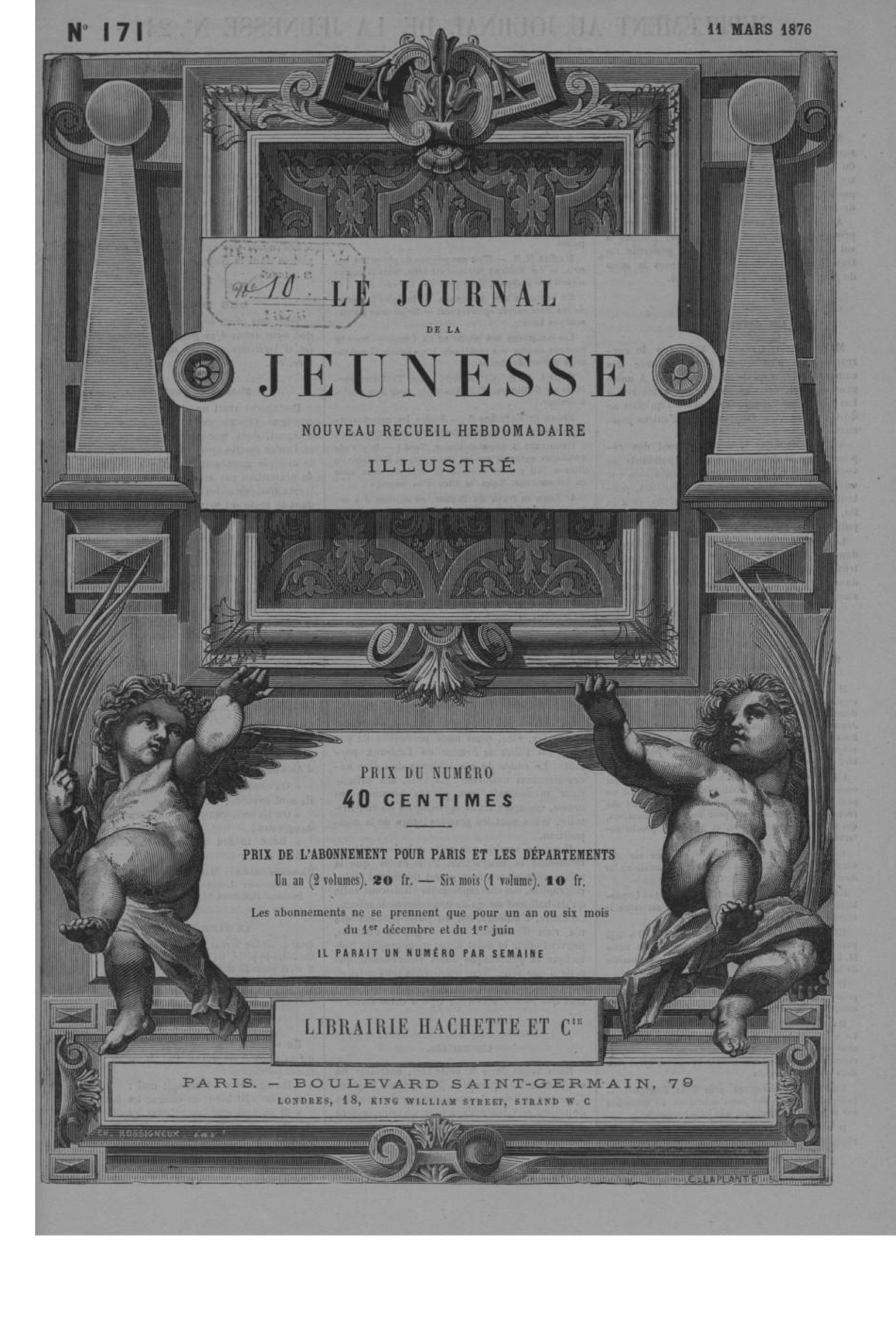
Question. — Que représentent ces quatre figures symboliques?

Quelle est la signification de leurs divers attributs?

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 171 11 MARS 1876



LES COMMUNICATIONS

Ainsi que nous l'avons annoncé, nous donnerons moins de Problèmes pendant la période du *Concours*, et nous en profiterons pour mettre à jour les *Communications* qui ne sont pas de nature à être présentées sous la forme de Problèmes.

Au commencement du deuxième semestre prochain, nous nous proposons de publier à vol d'oiseau une *Récapitulation générale* du travail accompli dans l'année, depuis le mois de juin 1875 au mois de juin 1876.

LES COMMUNICATIONS.

Malgré nos avis réitérés, beaucoup de correspondants n'indiquent pas la source des communications qu'ils nous adressent. A notre grand regret, nous ne pourrons les insérer à l'avenir. Nous rappelons encore ici qu'elles ne doivent pas être empruntées à d'autres journaux.

Afin de faciliter le dépouillement des réponses, nous prions nos correspondants de vouloir bien écrire leurs communications sur une *feuille à part*, jointe aux solutions, portant en tête le mot : *Communications*, et à la fin, le nom, les initiales ou les indications à publier.

Les communications peuvent nous échapper dans le corps de la lettre, et elles rendent très-difficile le classement de la correspondance, qui prend de jour en jour une extension très-marquée.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

M. V. (*Grenoble*). — Nous avons reçu plusieurs lettres dans le même sens. Elles ont été prises en considération par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*. Une combinaison nouvelle entraînerait des frais considérables et rencontrerait des difficultés. Le moyen le plus simple serait peut-être de publier plus tard un choix intéressant en volume.

L'Exilée de Saint-Pétersbourg. — En ce qui concerne les retards, l'administration du journal ne peut répondre que des abonnements qu'elle sert directement. Remerciements pour les communications, qui sont bien dans le cadre, et paraîtront prochainement.

Comtesse D. de C. (*Russie*). — La pièce sur *Minerve* est un peu difficile à deviner. Ne pourrait-on lui donner une forme plus claire ?

Georges, Marie et Hélène M. (*Avignon*). — Le problème des *Trois [illegible]* sera publié à son ordre. Il nécessite l'emploi de la gravure.

Un [illegible] (*Limoges*). — Il a déjà paru plusieurs [illegible] sur la lettre M. Les deux autres [illegible], mais il est impossible de les insérer.

O. [illegible] (*Paris*). — Nous ne pouvons enregistrer le pseudonyme que vous avez adopté. J'ai reconnu l'écriture, et je le remplace par vos initiales.

Marie P. (*Châtellerault*.) — [illegible] déjà publié. Le mot choisi pour la *charade* a été souvent traité sous cette forme. Quoique les vers soient très-gracieux, la charade doit être considérée comme ayant paru dans d'autres journaux.

Emile H. (*Quaregnon, près Mons, Belgique*). — Indiquer la source des communications. Le *Quatrain* sur le prince de Condé est une jolie trouvaille.

D. de [illegible]. — La *Charade* a déjà été publiée dans plusieurs journaux.

S. F. E. (*Paris*). — Nous avons reçu plus de deux cents communications sur le mot : *Orange* C'est un mot à rayer du Dictionnaire des Problèmes.

M. L. R. — Pour un *défi*, le problème est trop facile. L'*Epigramme* sera publiée.

D. d'A. (*château de Crazannes*). — La plupart de ces communications sont un peu connues ou ont paru dans les *Suppléments antérieurs*. L'*Emblème* sera publié.

Maxime N. N. — C'est une poignée de proverbes banals. — Le *Tableau parlant* est bien, mais la source n'étant pas indiquée, il ne peut être inséré.

Un Sanglier des Ardennes. — Indiquer la source de ces *Mots carrés syllabiques*. — Ils ne nous paraissent pas inédits.

Les abonnées des bords de la Loire. — Nous ne pouvons donner des problèmes trop faciles. Leur variété permet de choisir.

C. et L. Le P. (*Cherbourg*). — Les *Tableaux parlants* sur *Guillaume Tell*; *Titus*, etc., sont trop faciles à deviner.

Edgar et Mathilde B. — Toutes les communications doivent être accompagnées des solutions.

Henriette B. (*Pont-à-Marcq, Nord*.) — Il y a de nombreux ouvrages sur les *Proverbes* et l'Histoire du *Blason*. S'il y a des recueils de *Devises*, nous nous en informerons. Voici le titre d'un ouvrage :

1° *Nouveau traité du Blason*, ou Science des armoiries mise à la portée des gens du monde et des artistes, par Victor Bouton, 1 volume in-8° de 500 pages, 460 blasons, 800 noms de famille, 10 francs.

Berthe R. — Même réponse.

Lutin du pensionnat (*Ancenis*). — La *Méthode générale de déchiffrement* a été publiée pour la seconde fois dans le *Supplément n° 18 du 8 janvier* 1876. Nous la publierons encore dans le courant du prochain semestre.

(*A suivre.*)

LES TABLEAUX PARLANTS.

Nous soumettons à nos lecteurs l'idée suivante :

En dehors des Scènes historiques, Portraits, Allégories, etc., nous nous proposons de publier les *Villes de France* en Tableaux parlants. Le cadre de ces tableaux doit être nécessairement uniforme : La ville, ses principaux monuments, ses grands hommes, ses *armes*, quelques traits épisodiques de son histoire, telles sont les grandes lignes de la composition.

Il nous a semblé que cette galerie serait intéressante et instructive. Pour éviter que la même ville ait un trop grand nombre d'historiographes, nos correspondants choisiront celle qu'ils habitent ou qu'ils connaissent le mieux. Ce cadre, d'ailleurs, est un *passe-partout* qui n'a rien d'exclusif. Un village, un château, peuvent offrir le sujet d'une monographie historique et pittoresque aussi intéressante que celle d'une ville. Nous publierons sous ce titre : *Les Sept merveilles d'Ajoye*, un tableau parlant qui pourra servir de type à cette série.

LES GRILLES.

Nous avons parlé de cette *clef*, autrefois en usage dans la diplomatie. Nous prions aujourd'hui nos lecteurs de nous envoyer des modèles de *grilles*, soit découpées à jour, soit simplement dessinées.

USAGES MONDAINS.

LES GANTS.

Après avoir examiné l'ensemble des réponses sur la question des *gants*, le Conseil de rédaction a décidé qu'elles seraient fondues en une étude générale, et publiées dans le corps du *Journal de la Jeunesse*.

Les noms des correspondants seront enregistrés dans le *Supplément* qui accompagnera le numéro.

LES DILEMMES.

Voici une série de dilemmes à ajouter à ceux que nous avons déjà publiés : Dilemme d'*Athalie*, d'*Andromaque*, de *saint Charles Borromée*, etc.

N° 1.

DILEMME DE PROTAGORAS.

Protagoras avait un disciple auquel il avait enseigné l'éloquence, moyennant une somme d'argent, dont une moitié payable d'avance, et l'autre moitié après la première cause que le disciple gagnerait. L'occasion de plaider ne se présentant pas assez vite au gré du maître, il cita son élève devant les juges, en demandant le reste du prix convenu.

« Ou la sentence me sera favorable, dit Protagoras, et mon élève est condamné à me payer ;

» Ou elle me sera contraire, et, dans ce cas, il gagne sa première cause, et me doit le prix convenu. »

Le disciple, formé à bonne école, répondit en retournant l'argumentation du maître :

« Ou la sentence me sera favorable, et je suis libéré de la dette ;

» Ou elle me sera contraire : je perds alors ma première cause, et je ne dois plus rien, aux termes de la convention. »

(Communication : Schwingrouber.)

N° 2.

DILEMME D'OMAR.

Omar donne l'ordre de brûler la Bibliothèque d'Alexandrie :

« Ou ces livres sont conformes au Koran, et ils sont inutiles ;

» Ou ils sont contraires au Koran, et ils sont dangereux ;

» Donc le feu purifie tout, et il faut les brûler. »

(Communications : Marie, Lucie, Renée. — Georges Geisenheimer (Lausanne, Suisse). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris).

N° 3.

LE DILEMME DE SURÉNA.

Quoi qu'ait fait Suréna, quoi qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre ;
Il n'est point de milieu.

(Communication : Un ami de la Jeunesse. (Lycée de Bordeaux.)

N° 4.

DILEMME D'ARISTOTE.

Un sophiste voulait prouver, par ce dilemme, qu'un citoyen ne devait pas se mêler des affaires publiques :

« On agit bien ou on agit mal :

» Si on agit bien, on offense les hommes ;

» Si on agit mal, on offense les dieux ;

» Donc, il ne faut pas se mêler des affaires publiques. »

Ce sophisme lui attira ce dilemme en réponse :

« Si on s'y gouverne selon les règles corrompues du monde, on contentera les hommes;

» Si on s'y gouverne selon les lois de la justice, on contentera les dieux;

» Donc il faut se mêler des affaires publiques. »

(Communication : Famille A. B. — Rouen.)

N° 5.

DILEMME DE MAHOMET.

Une femme, ennemie de Mahomet, lui servit un jour une épaule de mouton empoisonnée :

« Cet homme, dit-elle, est un prophète ou un imposteur.

» Si c'est un prophète, il verra que cette viande est empoisonnée, et il n'en mangera pas;

» Si c'est un imposteur, il en mangera, et la terre en sera délivrée. »

(Communication : Adèle et Constance Vaillant. — Foncquevillers. — Pas-de-Calais.)

N° 6.

DILEMME DU GRIFFON.

Il s'éleva une grande dispute sur une loi de Zoroastre, qui défendait de manger du griffon :

« Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas?

» Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque Zoroastre ne veut pas qu'on en mange. »

On voulut les mettre d'accord en leur disant :

« S'il y a des griffons, n'en mangeons point;

» S'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins;

« Par là, nous obéirons tous à Zoroastre. »

(Communication : Une lectrice du *Journal de la Jeunesse.*)

(*A suivre.*)

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Dans les derniers Suppléments, l'espace nous a manqué pour donner des solutions développées. Nous en publions quelques-unes relatives au *Langage français* et aux *Devises.*

LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE.

(*Deuxième solution.*)

« Jean II, duc de Montmorency, avait deux fils, Louis de Fosseuse et Jean, seigneur de Nivelle. Ce Jean donna un soufflet à son père pour quelque querelle domestique, et le père alla se plaindre au roi et à la cour de Parlement. Il fut cité pour y venir répondre à l'accusation de son père, et rendre raison de son attentat; et, ne comparaissant point, il fut proclamé et sommé, à son de trompette, par les carrefours de Paris, suivant la coutume de France contre les contumax. Tant plus on l'appelait, tant plus il se hâtait de courir et de fuir vers la Flandre, où était tout son bien du côté de sa femme. Son forfait étant public, le monde ne parlait de lui qu'avec un extrême dédain et horreur, comme d'un félon et impie. Il n'était plus dans la bouche du peuple que le *chien de Jean de Nivelle.* Sa fuite précipitée et cette infâme dénomination donnèrent commencement au proverbe, et furent cause qu'on disait, quand quelqu'un fuyait étant appelé pour quelque sujet que ce fut, et qu'on a toujours dit depuis ce temps-là :

Il fait comme le chien le Jean de Nivelle;
il fuit quand on l'appelle. »

J'ai trouvé ce récit dans une vieille chronique; aussi je le donne sans rien changer à la naïveté du style.

(Solution : Lutin du pensionnat. — Ancenis.) — Comtesses Dina et Eugénie de Kreutz.

LES DEVISES.

L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE. H. S. Q. M. Y. P.

En 1327, la comtesse de Salisbury, dansant avec Edouard III, roi d'Angleterre, laissa tomber sa jarretière. Le prince la ramassa et la mit à sa propre jambe. Remarquant alors que les courtisans souriaient : « *Honni soit qui mal y pense*, dit-il; tel qui s'en rit aujourd'hui, demain s'honorera de la porter. »

Et il institua sur le champ l'*Ordre de la Jarretière.*

Il ne comptait à l'origine que vingt-cinq chevaliers, y compris le roi, et se portait au genou gauche.

(Solution : Henriette Bulteau. — Pont-à-Marcq. (Nord.)

LE SIRE DE COUCY.

Enguerrand III de Coucy, dit le Grand, fut le chef de la ligue formée pendant la minorité de Louis IX, contre Blanche, mère du jeune roi. C'est lui qui fit bâtir le château de Coucy. On lui attribue cette singulière devise : « Roi ne suis, ne prince, ne duc, ne comte aussi; je suis le sire de Coucy. »

L'ORDRE DU CHARDON.

L'ordre écossais du *Chardon*, fondé en 1540 par Jacques V, roi d'Ecosse, est destiné à la noblesse écossaise, et ne compte que seize membres. Les insignes sont un écusson d'or sur lequel est figuré saint André portant sa croix, et une plaque représentant un *chardon* à feuille d'or avec cette devise :

Nemo me impune lacesset.

(Solutions : Un ami de la Jeunesse. (Lycée de Bordeaux.)

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 20.

Il n'y a qu'un moyen de ne jamais se tromper, c'est de ne rien faire.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 35.

Vers monosyllabiques :

N° 1.

Si tant de gens de cœur font des vœux pour sa mort.
Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire.
Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il vous faut faire.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout.

N° 2.

Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire.

MOLIÈRE. — *Les Femmes savantes.*

N° 3.

Je ne suis plus pour Albe et ne suis point pour Rome.
J'ai vu du sang, des morts et n'ai rien vu de suite.

CORNEILLE. — *Horace.*

N° 4.

Pour moi je n'ai pas tort : Il faut bien que je rie
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.

N° 5.

Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie.

RACINE. — *Andromaque.*

N° 6.

Je crois que je le crains bien plus que je ne l'aime.

PICARD. — *Médiocre et rampant.*

N° 7.

Mais je le dois bien plus au Dieu qui me la donne.
Il me le dit, ma sœur, et pour moi je le crois.

N° 8.

Je ne sais ce que c'est, mais je sens qu'il me charme

CORNEILLE. — *Psyché.*

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 6.

Epitaphe de Timon le Misanthrope :

Passant, laisse ma cendre en paix,
Ne cherche point mon nom, apprends que je te hais,
Il suffit que tu sois un homme;
Regarde ce tombeau qui me couvre aujourd'hui :
Je ne veux rien de toi; ce que je veux de lui,
C'est qu'il se brise et qu'il t'assomme.

RÉBUS.

SEPT MERVEILLES DU MONDE.

Les Jardins de Sémiramis.
Le Phare d'Alexandrie.
Les Pyramides d'Egypte.
La Statue de Jupiter olympien.
Le Colosse de Rhodes.
Le Temple de Diane à Ephèse.
Le Mausolée.

Philon de Byzance a décrit les *Sept merveilles du monde* dans son ouvrage : *De septem orbis spectaculis.*

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 4.

SONNET.

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais,
Me demande un sonnet, et je m'en désespère.
Quatorze vers, grand dieu! Le moyen de les faire?
En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvais d'abord trouver de rime; mais
En faisant on apprend à se tirer d'affaire.
Poursuivons; les quatrains ne m'étonneront guère
Si du premier tercet je puis faire les frais.

Je commence au hasard, et, si je ne m'abuse,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de ma muse,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second et ma joie est extrême;
Car des vers commandés j'achève le treizième;
Comptez s'ils sont quatorze, et voilà le sonnet.

LES CURIOSITÉS

N° 10.

LES BLANCS ET LES NOIRS.

Les 32 marins, 16 blancs et 16 noirs, ont été rangés sur une seule ligne dans l'ordre suivant, et la décimation a commencé par la gauche.

2 b 1 n 4 b 1 n 1 b 4 n 1 b 2 n 2 b 2 n 2 b 1 n 3 b 5 n 1 b

LES DEVISES

N° 4.

N° 1. — Don Alonzo Perez Guzman.
N° 2. — François Ier.
N° 3. — Henri IV.
N° 4. — Louis XII.
N° 5. — L'Hopital.
N° 6. — Laffenas.

LES ANAGRAMMES.

N° 9.

N° 1. — *Aimer Caïn.* — Américain.
N° 2. — *L'oiseau a diné.* — Jean de Valois.
N° 3. — *Dorothée. Théodore.* — Hérodote.
N° 4. — *Valet.* — Vatel.
N° 5. — *Que publier?* — République.
N° 6. — *A Lydie.* — Iliade.
N° 7. — *Journal de jeu ne lasse.* — Journal de la Jeunesse.

Anagrammes géographiques.

N° 1. — *Albe. Abel.* — Bâle.
N° 2. — *Amis.* — Siam.

N° 3. — *Véreux.* — Evreux.
N° 4. — *Orme.* — Rome.
N° 5. — *Beau.* — Aube.
N° 6. — *Raille.* — Allier.
N° 7. — *Le roi, bois!* — Bois-le-Roi.
N° 8. — *Châteauneuf.* — Neufchâteau.
N° 9. — *Parvis.* — Privas.
N° 10. — *Serin.* — Néris.
N° 11. — *Piano.* — Japon.
N° 12. — *En suie. Veines.* — Venise.
N° 13. — *An mil.* — Milan.
N° 14. — *Le mat.* — Malte.
N° 15. — *Jean.* — Iéna.
N° 16. — *L'ami.* — Lima.
N° 17. — *Saule.* — Elvas.
N° 18. — *Il les arme.* — Marseille.
N° 19. — *Il a les vers.* — Versailles.
N° 20. — *Crier holà.* — Charleroi.
N° 21. — *En ma route.* — Montereau.
N° 22. — *Osa vivre.* — Varsovie.
N° 23. — *L'on bouge.* — Boulogne.
N° 24. — *L'on gobe.* — Bologne.
N° 25. — *Lit en or.* — Lorient.
N° 26. — *La bonne futaie.* — Fontainebleau.
N° 27. — *On ment.* — Menton.
N° 28. — *En garde. En grade.* — Grenade.
N° 29. — *Plier le mont.* — Montpellier.
N° 30. — *Je meurs là.* — Jérusalem.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 3.

Nous attendrons que toutes les réponses nous soient parvenues avant de donner la solution des deux questions proposées.

CHARADES

N° 11. — Cricri.
N° 12. — Coucou.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 33. — Sainte-Hélène.
N° 34. — Louis XIII.
N° 35. — Le pouvoir des vers.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

L'Exilée de Saint-Pétersbourg. — Comtesses Dina et Eugénie de Kreutz. — M. Balassan, un Arménien de Smyrne.

SUPPLÉMENT N° 21.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 19. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 35. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 5. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 3, CURIOSITÉS N° 10, DEVISES, N° 3, ANAGRAMMES, N° 8, ENIGMES N°s 10, 11, CHARADES N°s 9, 10, TABLEAUX PARLANTS N°s 31, 32.

Miss Mouyette (Vitry-le-François). — Petites violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil, Eure). — Berthe Ronccret (Paris). — Marie, Lucie, Renée (Laon). — Marguerite et Madeleine de C. (Loiret). — Blanche Delandemare. — Noémie Lévy (Paris). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Maurice D. (Saint-Quentin). — Henriette Bulteau (Pont-à-Marcq, Nord). — Marie Bellot (Châtellerault). — Louise Langelier (Paris). — Marguerite Morand (Saint-Amand). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Aricie Rémusat (Marseille). — Louise, Noélie et Lucie L. — Les exilés de Mauléon. — Radegonde et Louis d'Aubéry et les amies de Blossac (Poitiers). — La Trottin de la Côte et la petite Fadette (Havre). — Roger et Michel Pommeret (Orléans). — M. Galuski. — Elisabeth (Pau). — Je, Tu, Elle. — Un petit Bleuet. — Marie et Jeanne. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Les Abeilles de la ruche (Saint-Germain-en-Laye). — Paul Gruson et Lucy Gruson (Douai). — Antoinette Guex (Cannes). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Henry de la Rochetterie (Orléans). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré). — Une Ardennaise. — Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger). — Marguerite Brabant. — Hélène Martin (Périgueux). — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Marie Valentin (Paris). — V. O. et sa sœur. — Une petite Fleur des prés. — Marcel Noyer (Dieulefit). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Edouard Nord (Angers). — Maurice Pellé (Orléans). — Claire et Marie Piquet (Issoudun, Indre). — Famille A. B. (Rouen). — Les Marmouzets de Reims. — A. de Boucherville (*Rappel*) (Vendôme.) — Em. P. (Pau). — Jean et Geneviève de Courcy. — Le général Tom Pouce et son frère. — Tibéli (château de Man). — Thérèse Pissis (Saint-Amand). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — E. D. (Dijon). — Deux Marmitons (Havre). — Ricket-al-Haoup. — Deux intimes (Paris). — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne (Paris). — Henri Lebon (Issoudun, Indre). — Tincy, Farino et Farinette. — Roméo et Juliette (Bordeaux). — Madeleine, Geneviève et Eugénie Lagelouze. — Cécile Lescuyer et Cie. — Oreste et Pylade (Bordeaux). — Paul Bezançon (Paris). — P. P. (Die). — L'Olivier. — Charles Pesme (Paris). — Deux amis. — Marie Panis (Reims). — Georges Geisenheimer (Lausanne). — Nelly et Elisa Basin (St-Pierre d'Albigny, Savoie). — Maurice Trocmé (Paris). — Un petit-fils d'Œdipe (Grenoble). — Roger Braun (lycée Fontanes). — Un trèfle à quatre feuilles (Paris). — Henri Fournier (collége Rollin). — Un Ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux). — Louise, Gabrielle et Paul Cossé (*Communications*). — La petite Angevine. — Une Violette des bois. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Auguste d'Aussy, Julienne d'Aussy (Thourout, Belgique). — Six ours abonnés. — Trois amateurs de croquet. — Mathilde Meignen (Paris). — Thérèse et Aimée S. de l'Ile Maurice (*Communications*). — Une jeune Suissesse (Neuchâtel). — Jeanne Houcke (Paris). — Louis Muret (*Communications*). — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — J. Brontana (Paris). — Léon et Louise de Vrainville (Boissy Saint-Léger). — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle Adam). — J. Banès. — Nous deux (Toulouse). — Marie et Berthe V. (Corbeil). — Julien Mottard (Liége). — Maurice et Jules Ernst (Saint-Dié, Vosges). — Lionel Ch. (Roanne). — Bombe et la petite Titine (côte d'Ingouville, Havre). — Julia et Lolita Lionnet (Paris). — Institution des D^{lles} Deschamps (Cuire, près Lyon). — Madeleine Bidermann (Paris). — Deux copins (Bayonne). — Paul Martin (Niort). — Frères et sœurs de Vinéky (Orléans). — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — M. et J. P. (Limoges). — Edouard et Madéleine Creux. — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes). — Une Exilée de Saint-Pétersbourg. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Roger Lehideux. — H. (Signature omise). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Marie Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Valentine S. (Mons, Belgique). — Hélène Floresco (Buckarest, Roumanie). — Suzanne. — Marcelle Clouzot (Niort). — Marie Lebiez (Constantine, Algérie). — Raymond Pitrou (Tours). — P. Le Boulleur de Courlon (Paris). — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — La petite Marquise. — Julien S. — M. J. R. — Andrée.

PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, VERSIFICATION FRANÇAISE, CURIOSITÉS, DEVISES, ANAGRAMMES, ÉNIGMES, CHARADES, TABLEAUX PARLANTS.

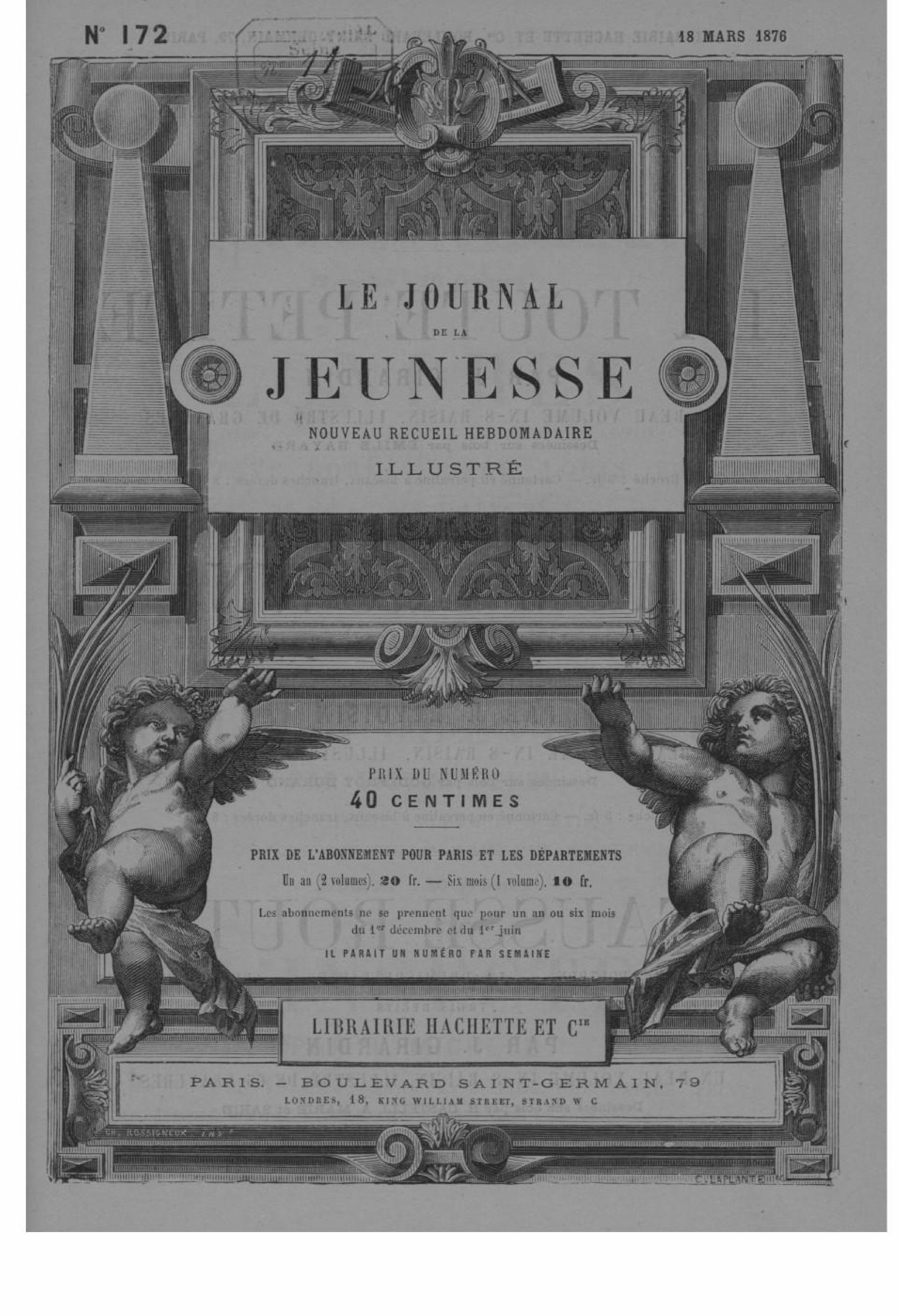
Germaine et Geneviève de Gondrecourt. — Laure Gueury (Versailles). — Marguerite de Comminges. — Marie Fesser, Joséphine Fesser, Elena Fesser. — Suzanne et Marie d'Allard (château de Soutard, St-Emilion, Gironde). — Zoé Renée et Cie (Versailles). — Petite Fleur des montagnes (Saint-Flour). — Marie Eutrope-Lambert, élève des sœurs de Nevers (Jarnac). Marie Tardy (La Clusaz, près Saint-Alban, Savoie). Joséphine et Thérèse Berthollé (Paris). — Suzanne, Jeanne et Madeleine Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Diane, Malo et Lutin (Paris). — Quita et Maurice Grieumard (Paris). — A. D. (Fécamp). — Le Lutin du pensionnat et ses amies du Vieux manoir (Ancenis). — Henri et Hélène Pohls (Bordeaux). — Corinne Lecomte (Inchy, par Marquion, Pas-de-Calais). — Mlles de Bragelougne-Versigny (Vannes). — Marie-Louise Frossard, Louise Thiéry, Jeanne de Vésian, Caroline Thiéry (Couvent de Notre-Dame, Lunéville). — Duverney, Charles (Chambéry). — Hélène F. (Paris). — Le Myosotis, la Violette et le Jasmin (Toulouse). — S. Guy. — Madeleine, Georges, Albert Blondel (Sisteron). — Mathilde Brousmiche (Brest). — Elie Benqué (Saint-Laurent, par l'Isle en Dodon, Haute-Garonne). — Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny). — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'Ile Maurice (château la Lagune, près Ludon, Médoc, Gironde). Marie Watel (Abbeville). — Norma, Fanlair et Pegotty, Miraut, Carlo, Flora. — Marie et la Toute petite (Lunéville). — Un Bourguignon de la pension Lecompte (Saint-Quentin). — Deux élèves de troisième M. C. et A. L. (lycée de Bourges). — Une tante et ses neveux (Orléans). — Pierre et Paul Bénard (villa du Bel-Air). — La petite Suzette R. (Rouen). — Zéphyrin, Grenouillote, Freluquette et Merluche. — Paul de Cerné (Paris). — Arieri et Sophie Ralli (Paris). — André Delaunay (Paris). — Salvator (Saint-Jean, Seine-et-Oise). — Joseph Lechalas (Angers). — Deux jambes de coq et une branche de lierre (Liége). — Auguste Desvignes (Toul). — Léon Richard (Remiremont, Vosges). — Edward et Marcel Desrousseaux (château de Vandières, Marne). — Charles et Marie Borde (Paris). — Les abonnées des bords de la Loire. — Trois jeunes pompiers (collège de Rochefort-sur-Mer). — J. Delvaille (Bayonne). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Fanfan la Tulipe. — Raoul et Gaston Jourde (école Fénelon, Paris). — Georges de Gay du Palland (Paris). — Deux amateurs du skating rink (Paris). — Jeanne et Thérèse. — Antoine et Lucien Herr (Vitry-le-François). — Paul Lambin et Marius Papaut (lycée Louis-le-Grand). — Les trois Ours de Saint-Averlin (Paris). — Louis Hary fils (Doignies). — Alphonse et Victor Bergeroy (Périgueux). — Berthe (Châtellerault). — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger). — Marie et Marthe (Châtellerault). — Marie Delestang (Châteaumeillant). — Sara Polack et Marthe Monk (Amsterdam). — Jeanne Rochard (Brest). — Henri et Marie Lacroix (Châtellerault). — Marguerite, Jeanne et Marthe (Bordeaux). — Un nid de fauvettes. — Les pensionnaires de l'école primaire supérieure à Renaix. — Mlles Prado, Eva Bardet, Nelly Amphoux. — Pierre Gribouillard (lycée Fontanes, Niort). — Henri Ducrocq (Niort). — Un jeune A. — Alice Jacob (Barr, Basse-Alsace). — Marie Vincent, Louise Vincent (Saint-Etienne). — Euripides, C. Michel (Syra). — Benjamin.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, LA VERSIFICATION FRANÇAISE, CURIOSITÉS, DEVISES, ANAGRAMMES, ÉNIGMES, CHARADES, TABLEAUX PARLANTS.

Mlles Edith, 2 Marie, 2 Hortense, Lydie, Augustine, Louise, Laure (Institution de Mlle Dumagny, Melisey, Haute-Saône). — A. Berard (villa Martha, Cannes). Enfants Fargeot. — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Jacqueline et Alice de Neuflize et leur ami Chicard (Paris). — Marie Denecey de Cevilly (Tarbes). — Madeleine du Rosay (Caen). — Berthe Rouède. — Jenny Riché, Jeanne et Lucie Devey (Paris). — Famille Hics. — Emile et Maurice Querette (Saint-Quentin, Aisne). — C. J. (Paris). — Ernest Wallach (Paris). — J. Rivet (château de Sarlatot, Calvados). — M. d'Aube (Nîmes). — Gustave et Charles Faure-Biguet (collége Stanislas, Paris). — Aigle, Espérance, Fidélité (Paris). — Jeanne de Moutard (château de la Gravette, Eymet, Dordogne). — Aliquis (Sedan). — La petite Angevine. — Maurice Gallimard. — Salvator (Saint-Jean, par Essonnes, Seine-et-Oise (2e *envoi*). — Un calculateur acharné (Toulouse). — M. C. (Bruxelles). — M. Balassan, un Arménien de Smyrne. — A. J. D. — Marie Collin Delavaud (Paris). — La Fée Joyeuse (Toulouse). — Mathilde Engel (Paris). — Marie Peltier (Angers). — Jane et Ernest Mercier (Lausanne, Suisse). — Anna C. S. Eramo (Naples). — Henriette Gaillard de Witt (Beauvais). — Pacha (Poissy, Seine-et-Oise). — Maurice Samuel, Alfred Patin, Maurice Jacob (Lycée de Troyes). — R. du Portail (Paris). — Catherine Goetz. — Un sanglier des Ardennes (Sedan). L. B. G. B. et Hélène (Bourges). — C. Besseyre (école Dorian, Saint-Etienne). — Trois élèves (lycée de Besançon). — Vénus, Hébé et Apollon. — Edgar Bourgeois, Mathilde Bourgeois (Folembray, Aisne). — Madeleine Moreau-Vauthier (Paris). — Théodule de Grammont (Villersexel, Haute-Saône). — Jeanne Framillon (Puteaux). — Denys d'Aussy (château de Crazannes). — Sapin. — Un lilas de France. — Gabrielle (Reims). — Les amis de l'Alsace. — Daniel Teinsin (lycée de Bourges). — Fernand Rieunier. — Charlotte et Béatrix.

AVIS. — La liste des noms du *Supplément* n° 22 sera publiée dans le prochain *Supplément* du 25 mars.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 172
18 MARS 1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
CH. ROSSIGNEUX INV.
C. LAPLANTE

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LA TOUTE PETITE

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par ÉMILE BAYARD

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE EN ANGLETERRE

OUVRAGE IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. LEVOISIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par GODEFROY DURAND

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

FAUSSE ROUTE

SOUVENIRS D'UN POLTRON — LA PREMIÈRE FAUTE — AVEUX D'UN ÉGOISTE

TROIS RÉCITS

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 65 GRAVURES

Dessinées sur bois par H. CASTELLI, A. MARIE et SAHIB

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

OUVRAGE COMPLET

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'EN 1789

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

CINQ VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS

ILLUSTRÉS DE 300 GRAVURES SUR BOIS

D'APRÈS LES DESSINS DE A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, ETC.

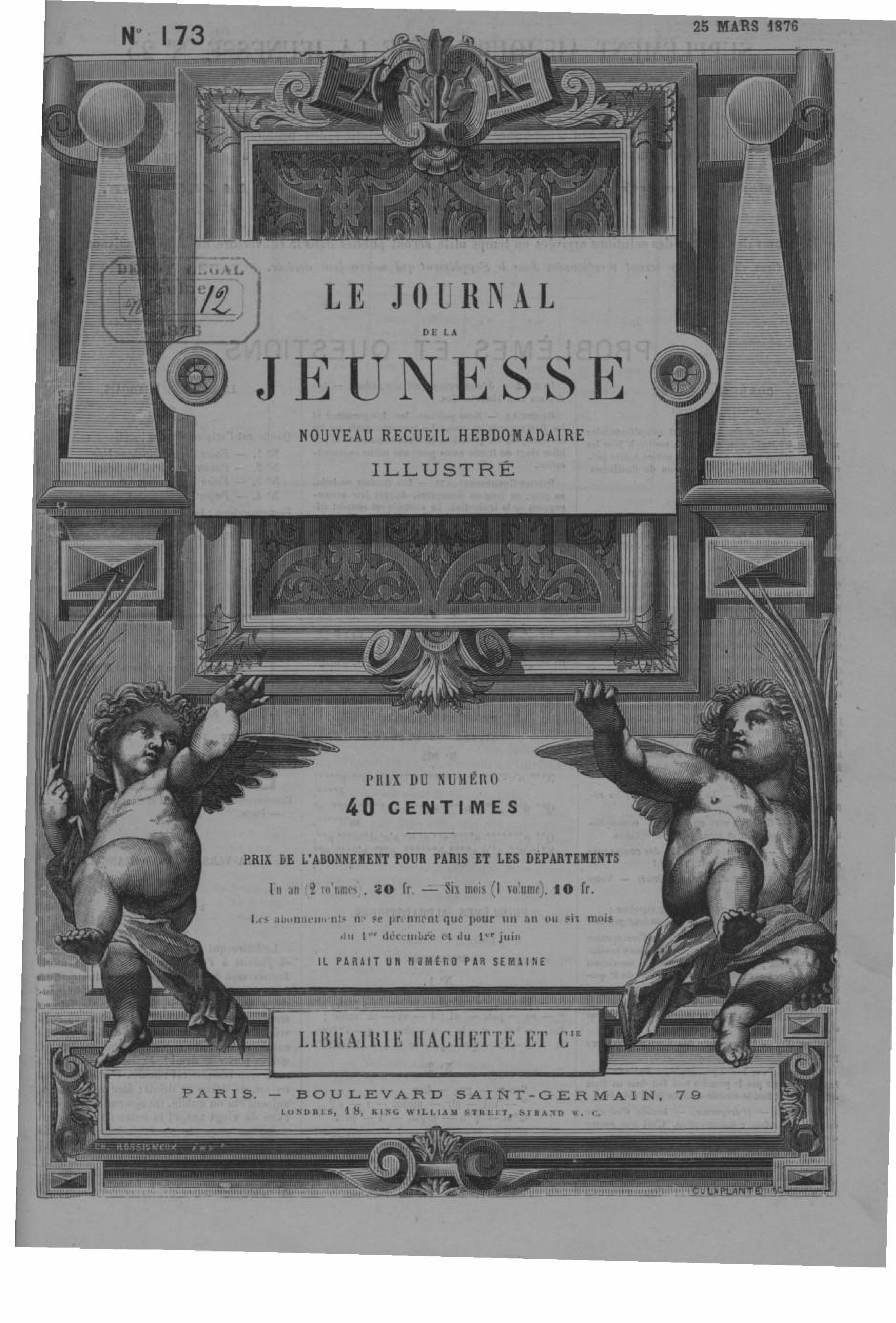
Le tome V[e] a été rédigé par M[me] DE WITT, d'après le plan et sur les notes de M. GUIZOT, son père.

CHAQUE VOLUME SE VEND SEPARÉMENT, BROCHÉ 18 FR.

Relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 25 fr.

Cette Histoire de France a été écrite pour la jeunesse ; on peut dire cependant qu'elle convient aux lecteurs de tout âge; aussi l'auteur prévoit-il que ses leçons auront quelque utilité « MÊME POUR D'AUTRES QUE POUR DES ENFANTS ». Les femmes, les gens du monde, les érudits eux-mêmes, tiendront à lire un livre où ils retrouveront, au milieu d'un récit exact et vivant, la science profonde et la hauteur de vues de l'historien de LA CIVILISATION EN EUROPE ET EN FRANCE, de l'homme d'État auquel, durant bien des années, nul dans notre pays n'a contesté le premier rang.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 173
25 MARS 1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
LAPLANTE SC.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

AVIS. — Le prochain *Supplément complémentaire* n° 26, du 1er avril, sera consacré à mettre à jour les communications qui ne sont pas de nature à être présentées sous la forme de Questions ou de Problèmes.

UN GROUPE D'ABONNÉS DU JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Le *Concours* est indépendant, et ne change rien au roulement ordinaire de la Correspondance des Suppléments qui le suivent.

Le *Règlement* dit : « Expédier une *Lettre unique*, et écrire cette *Lettre à part.* » Par cette note, nous voulons éviter que nos correspondants n'envoient les solutions des Problèmes et Questions du Concours mêlées à celles des *Suppléments ordinaires*. Dans le précédent *Concours* (n° 9, 2 octobre 1875), nous avons reçu du même correspondant jusqu'à cinq envois successifs s'annulant ou se rectifiant. L'envoi d'une *Lettre unique*, mise à la poste avant la date du 23 avril (*clôture du Concours*), est le meilleur moyen de pouvoir examiner et classer les compositions.

Les soixante-quatre pièces du Jeu d'échecs qui composent le premier problème chiffré sont des signes figuratifs qui correspondent aux lettres de l'alphabet.

Le *Supplément* n° 18, du 8 janvier 1876, renferme les indications relatives aux divers Problèmes. — La *Marche du cavalier*, (*Le Fil d'Ariane*), est expliquée dans le *Supplément* n° 19, du 15 janvier 1876.

PETITES VIOLETTES. — La question des *Épées célèbres* sera posée.

JULIE P. — Ces deux vers ne sont pas monosyllabiques. Les mots *lien* et *serez* ont deux syllabes.

ÉMILIE H. — La pièce de la *Fée des campagnes*, semble inachevée. Quel en est l'auteur ?

A. ET G. C. (*Collège d'Argentan, Orne*). — Votre *Post-Scriptum* dit :

> Un doute me saisit en ce bonheur suprême :
> Mon sonnet vaut-il bien tout seul un long poëme ?

Pas tout à fait, et c'est dommage. En *Versification française*, deux vers féminins ou deux vers masculins ne doivent jamais se suivre quand ils ne riment pas ensemble. Dans votre *Sonnet*, le 1er vers du 2e quatrain finit par *satisfaire*, et le 1er vers du 1er tercet finit par *muse*, ce qui est irrégulier.

EDOUARD R. — Pour un premier essai, ce n'est pas mal.

SOPHIE F. — La question des *Singularités* sera posée.

S. J. J. — Pour la composition d'un *Tableau-parlant*, il ne faut pas le prendre tout fait dans un livre d'*Énigmes*, il faut le choisir dans les bons auteurs.

HÉLÈNE M. — (*Périgueux*). — Inutile d'envoyer deux fois la même communication. C'est une source d'erreurs.

HENRI D. (*Niort*). — Les communications seront publiées. Priez M. Pierre Gribouillard d'écrire un peu plus lisiblement.

SYBILLE. — L'*anagramme* est irrégulière. — Les *devises* sont bien choisies.

GRAZIELLA. — Nous publions les *Anagrammes* et les *Devises* sous les noms des correspondants qui les ont envoyées les premiers. Il serait impossible de publier vingt ou trente noms pour une même communication.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Les *Devises* en latin, en grec, en langues étrangères, doivent être accompagnées de la traduction. Le contrôle est souvent difficile ; nous prions nos correspondants de renvoyer les précédentes qui ne rempliraient pas cette condition.

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 24.

DF *** OFTU *** QBT *** MB *** UFUF *** RVJM *** GBVU *** QPSUFS *** IBVU *** DFTU *** MF *** DPFVS *** DIBUFBVCSJBOE.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 36.

N*** n'e******* v******* q** p** c** p***** é****,
Q** d*** t*** n**** é**** s'é********** c* m******,
Q** p******* n**** v** e* n* s'e* d****** p**,
E* n'o** q*'à v**** h****** p*** n'é*** p** i******.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 7.

ÉPIGRAMME.

N° 1.

Sr — Hrpgn, — cnfnd — pr — l — prn,
* — sn — pstr — dt : J — vx — m'*mndr ;
Rn — n'*st — s — b, — s — dvn — q — l'**mn,
*t — d — c — ps — j — vs — l — dmndr.

N° 2.

Svz-vs — prq — Jrm
* — tnt — plr — pndnt — s — v ?
C'*st — q'*n — prpht — *l — prvt
Q'*n — jr — Lfrnc — l — trdrt.

Communications : Eugène de l'Ile Maurice, n° 1. — Marie, Lucie, Renée, n° 2.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 6.

Quelle est l'origine de ces locutions :

N° 1. — *Faire l'école buissonnière.*
N° 2. — *Passer une nuit blanche.*
N° 3. — *Faire du Phébus.*
N° 4. — *Payer en monnaie de singe.*

Communications : Louise Langelier (Paris), n° 1. — Vénus, Hébé et Apollon, n° 2. — Elisabeth (Pau), n° 3. — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger), n° 4.

RÉBUS.

E. 1000. I.
Janvier. Février. Mars. Avril.
Mai. Juin. Juillet. Août.
Septembre. Octobre.
TU TU TU TU TU TU
F. H. E. L. N.

Communication : Emmanuel et Suzanne Rodocanachi. — Paris.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 5.

LA LETTRE.

Sonnet.

La lettre qui m'arrive est entourée de noir : et j'hésite à l'ouvrir, elle annonce la mort. Jamais mon âme n'est rassurée et tranquille à cette voix qui dit : « Quelqu'un vient de mourir. » Vieillard, enfant, femme adorée, fille ou ami, quel est le corps qu'un marbre va couvrir glacé ? Sous quel toit la douleur est-elle entrée encore ? Quels cœurs vont souffrir, et qui va porter le deuil ? Je devrais le savoir ; mais trop remplie est l'heure. L'âme se replie en soi, de délais en délais ; hier on remettait, aujourd'hui on oublie. On ajourne un sourire à l'ami de vingt ans, et la lettre de mort vient vous dire un matin : « Priez pour lui. Jamais vous ne le verrez plus. »

MARCHE DU CAVALIER

N° 3.

il	mu	core	ses	i	ô	là	soi
en	pe	chan	ma	Dieu	nid	ci	rore
se	dant	sa	poir	tait	quand	sur	haut
tits	reste	ne	pen	chô	l'es	l'au	bas
nuit	val	mou	Dieu	j'ai	tait	re	perd
dè	pleu	ce	la	rir	tout	tra	chan
lée	la	pas	ve	oi	sô	qui	cou
rez	naient	un	dans	à	véo	seau	vor

Communication : Tiney, Farino et Farinette.

ENIGMES

N° 12.

Grand mystificateur,
Grand farceur, grand menteur,
Aux badauds faisant croire
Les contes les plus lourds,
Je me fais pourtant gloire
De dire, tous les jours,
A mon brave auditoire
Beaucoup de vérités.
Dans le dernier village,
Comme dans les cités,
Mon traître babillage
Pour beaucoup fait la loi.
Très-habile en tactique,
Je loue ou je critique
Et je traite de clique
Quiconque en politique
Ne dit pas comme moi.
Je connais à merveille
Le jeu des tours de main;
Si je dis blanc la veille
Et noir le lendemain,
Parfois on s'en étonne,
Puis on n'y pense plus.
Des plus pures vertus
Ma langue folichonne
Aime à ternir l'éclat.
Je provoque à la guerre
Et même aux coups d'Etat,
Et ne m'occupe guère
Quel est leur résultat;
Comme le bon Pilate
Je m'en lave les mains.
Blanc, bleu, rose, écarlate,
Je berne les humains;
N'allez pourtant pas croire
Que je ne fais nul bien;
Quelquefois de la gloire
Je suis le seul soutien,
Et souvent la justice,
Le droit, la vérité,
Par mon appui propice
Au mal ont résisté.

(Communication : Aliquis.)

N° 13.

De la douleur je reçois l'être
Et parfois aussi du bonheur;
Si quelqu'un de moi se rend maître
Je cherche à lui briser le cœur.
Pour la femme je suis une arme
Et souvent la raison d'Etat;
On dit que j'ajoute à son charme,
Avant d'en effacer l'éclat.

Communication : Anaïs Bellot. — Châtellerault.

LES ANAGRAMMES.

N° 10.

Un correspondant, E. D. (Dijon), nous envoie l'épigramme suivante que nous insérons volontiers, bien qu'elle soit piquante :

COLLETET A MÉNAGE.

J'aime mieux, sans comparaison,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une anagramme.
Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée;
Sur le Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — OR SEC.	N° 16. — RAVE.
N° 2. — DINE.	N° 17. — LE RAIL.
N° 3. — LE PAS.	N° 18. — LA CASE.
N° 4. — ANGE.	N° 19. — LION RARE.
N° 5. — ANGORA.	N° 20. — LE PAIN.
N° 6. — CLEF EN OR.	N° 21. — S'UNIT.
N° 7. — NIA.	N° 22. — LE NAVIRE.
N° 8. — MORE.	N° 23. — RAOUL.
N° 9. — EN AMIS.	N° 24. — A NIMES.
N° 10. — ROTIN.	N° 25. — ME PARLE. MA PERLE.
N° 11. — LOIN.	N° 26. — CANARI.
N° 12. — UN TIR.	N° 27. — ENCLAVE.
N° 13. — A SARAH.	N° 28. — ON REVE.
N° 14. — O LYRE.	N° 29. — BAN, NOCES.
N° 15. — VIDE.	N° 30. — EUGÈNE.

Communications : Trilby, n° 1. — Laure Gueury (Versailles), n°s 2, 3. — Divers correspondants, n° 4. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon), n° 5. — Philippe Renouard, n° 6. — Joséphine et Thérèse Berthollé (Paris), n°s 7, 8. — Hélène Martin (Périgueux), n° 9, 10, 11, 12. — Mlles Prade Amphoux et Bardet (Pensionnat évangélique), n°s 13, 14. — Alfred Patin et Maurice Samuel (lycée de Troyes), n°s 15, 16. — Marie Lebiez (Constantine), n°s 17 à 22. — Em. P. (Paris), n°s 23, 24. — Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux), n°s 25 à 30.

LES OISEAUX.

N° 1. — PARUT CHEMINER	N° 6. — HENRI D'OLLE.
N° 2. — BEAU ROC.	N° 7. — TOI, L'OR.
N° 3. — ROUET NE VA.	N° 8. — MÊLER.
N° 4. — VA, MOINE.	N° 9. — PIÉGE.
N° 5. — SE MANGE.	N° 10. — VOL A TÊTE.

Communication : Mathilde Meignen.

LES DEVISES.

N° 4.

LA MAISON D'AUTRICHE.

On connaît la devise dont chaque mot commence par l'une des cinq voyelles :

Austriæ Est Imperare Orbi Universo.

Traduction : « Il appartient à l'Autriche de commander à l'univers entier. »

On connaît aussi le distique latin :

Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube,
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

Traduction : « Que d'autres fassent la guerre ; pour toi, heureuse Autriche, contente-toi de l'hymen, car les royaumes que Mars accorde aux autres, Vénus te les donne. »

Communication : Trois amateurs de croquet.

N° 1. — Quel est le poëte qui avait cette devise :

La mort n'y mord?

N° 2. — Quelle est la ville de France qui a ces armes et cette devise :

Un *chardon* et ces mots : *Qui s'y frotte s'y pique?*

N° 3. — Quel est l'empereur qui avait cette devise :

Les colonnes d'Hercule, avec ces mots :

Nec plus ultra (Rien au delà)?

Après la levée du siége de Metz, les Français remplacèrent les colonnes par une écrevisse, et le mot *ultra* par *citra* :

Nec plus citra (Rien en deçà).

N° 4. — Quel est le prince qui avait ces devises :

Pro religione et libertate?
(Pour la religion et la liberté.)

Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer?

N° 5. — Quel est le seigneur qui avait cette devise :

Foi de B.....
Mieux vaut qu'argent?

Communications : Cécile Jules B.pst, n° 1. — Pierre et Paul Bénard (villa du Bel-Air), n°s 2, 3. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — Adrienne et Louise de l'Ile Maurice, n° 4. — Marguerite de Courcy, n° 5.

LOGOGRIPHES.

N° 3.

Je suis, avec mon chef, un fleuve de l'Asie,
Et, privé de mon chef, le ciel est ma patrie.

N° 4.

Sur six pieds je me tiens ; si tu les décomposes,
Tu trouveras de l'or, de la soie et des roses.

Communication : Aricie Rémusat (Marseille).

CHARADE

N° 13.

Pradon, pompeusement monté sur mon *premier*,
Offrait pour mon *second* son œuvre dramatique;
Mais on prétend que la critique
En retour de ses vers lui donnait mon *entier*.

Communication : Marguerite Brabant.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 9.

N° 1. — Quelles sont les villes d'*Espagne* dont les premières lettres forment les mots : ALPHONSE et ISABELLE?

N° 2. — Quelles sont les villes d'*Angleterre* dont les premières lettres forment le mot VICTORIA?

N° 3. — Quelles sont les villes de *Russie* dont les premières lettres forment les mots : NICOLAS et RUSSIE?

Communication : Trois amateurs de croquet.

LES TABLEAUX PARLANTS.

Nº 36.

EMBLÊMES.

La fleur que vous avez vu naître,
Et qui va bientôt disparaître,
C'est l B..... qu'on vante tant;
L'une brille quelques journées,
L'autre dure quelques années,
Et diminue à chaque instant.
L'e..... dure un peu davantage,
Mais à la fin il s'affaiblit;
Et s'il se forme d'âge en âge;
Il brille, moins plus il mûrit.
L. v..... seul bien véritable,
Nous suit au delà du trépas;
Mais ce bien, solide et durable,
Est le seul qu'on ne cherche pas.

Quels sont les trois mots pointés?

Communication : Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique).

Nº 37.

UNE PAGE DE LACEPÈDE.

Proclamé par la voix sévère de l'histoire, partout célébré, partout décrit, partout redouté, montré sous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puissance, immolant ses victimes par son regard, se transportant au milieu des nuées avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, dissipant l'obscurité des nuits par l'éclat de ses yeux étincelants, réunissant l'agilité de l'aigle, la force du lion, la grandeur du serpent, présentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence presque divine, et adoré de nos jours dans de grands empires de l'Orient, il a été tout, il s'est trouvé partout, hors dans la nature.

Quel est le nom du monstre?

Communication : O. B. (Paris).

Nº 38.

RUSE DE GUERRE.

Une de nos villes françaises fut prise par les Espagnols, en 1597, au moyen de cette ruse de guerre : Déguisés en paysans, ils firent semblant de vouloir introduire dans la ville une charrette de noix. La porte étant ouverte, ils en délièrent un sac, que les soldats de la garde s'avisèrent de piller. Les prétendus paysans tombent alors sur les soldats sans armes, et, soutenus par les Espagnols, se rendent maîtres de la place.

Quel est le nom de la ville?

Communication : Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris).

Nº 39.

STATUE.

Les Gaulois la représentaient par une statue herculéenne. De sa bouche sortaient des chaînes d'or qui allaient captiver ceux qui l'écoutaient.

Que signifie cet emblème?

Communication : Denys d'Aussy (Château de Crazannes).

Nº 40.

UN ENTRETIEN DE SOLON.

Un jour, Solon s'entretenait avec quelques sages vieillards de Saïs, ville déjà vieille de huit cents ans, ainsi que le témoignaient ses annales gravées sur le mur sacré de ses temples. L'un de ces vieillards raconta l'histoire d'une autre ville, plus ancienne de mille ans. Cette première cité athénienne, dont le nom est perdu, avait été envahie et en partie détruite par un peuple puissant, qui, disait-il, occupait un continent immense, plus grand que l'Afrique et l'Asie réunies. Ce peuple voulut imposer sa domination jusqu'en Grèce; mais il dut se retirer devant l'indomptable résistance des Hellènes. Des siècles s'écoulèrent et on n'entendit plus parler de lui. — *Platon.*

Quel est ce peuple?

Communication : Jean et Geneviève de Courcy.

Nº 41.

ÉPITAPHE.

La reine qui ci-gît fut un diable et un ange.
Toute pleine de blâme et pleine de louange,
Elle soutint l'État et l'État mit à bas,
Elle fit maints accords et pas moins de débats,
Elle enfanta trois rois et cinq guerres civiles,
Fit bâtir des châteaux et ruiner des villes,
Fit bien de bonnes lois et de mauvais édits.
Souhaite-lui, passant, enfer et paradis.

(*L'Estoile, année* 1588).

Quel est le nom de la reine?

Communication : Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard).

CHARLES JOLIET.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Comtesses Dina et Eugénie de Kreutz.

SUPPLÉMENT Nº 22.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, Nº 20. PROBLÈMES POINTÉS ET CHIFFRE DE STERNE, Nº 35. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, Nº 6. VERSIFICATION FRANÇAISE Nº 4. CURIOSITÉS Nº 10. DEVISES, Nº 4. ANAGRAMMES, Nº 9. LANGAGE FRANÇAIS Nº 5. CHARADES Nºs 11, 12. TABLEAUX PARLANTS Nºs 33, 34, 35.

Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux). — Henriette Bulleau (Pont-à-Marq, Nord). — P. L. M. Edax (au Val Douai). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Charles et Marie Borde. — Charles Pesne (Paris). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Louise Guédon (Château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — E. A. et S. A. (Bordeaux). — René Chollet (Angers). — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — Une Ardennaise. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). — Marguerite Morand (Saint-Amand). — Oreste et Pylade (Bordeaux). Mathilde Meignen (Paris). — Deux amis. — Petites Violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil sur Avre, Eure). — Paul et Lucy Gruson (Douai). — *Rappel.* — Tibéli (château de Mau). — Les Marmouzets de Reims. — Marie-Louise Frossart. Jane de Vésian, Louise et Caroline Thiéry (couvent de Notre-Dame, Lunéville). — Valentine Hennet de Bernoville. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Trois amateurs de croquet (Paris). — Emile Lecouturier (Les Andelys). — Paul Bozançon (Paris). — Hélène Martin, l'amie de l'Espagnole de Paris (Périgueux). — Palamède (Die). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Maurice Trocmé. — Six ours abonnés. — Réaux (Lisieux). — Em. P. (Paris). — Aline Lacombe (Paris). — Le général Tom Pouce et son frère. — Metta D. de B. — Cyrus Smith. — Jacques Rouché. — La petite Angevine. — Louise Langelier (Paris). — Jeanne Houcke. — Deux lézards verts. — Marguerite Biret (la Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — M. Galuski. — Marie, Lucie, Renée. — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger). — J. Brontana (Paris). — Marie et Jeanne. — Louise, Noélie et Lucie L. — Un Trèfle à quatre feuilles (Paris). — Jean et Geneviève de Courcy. — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Lebon Henri (Issoudun Indre). — V. O. et sa sœur. — Guillaume Danloux (Paris). — Marie et Berthe V. (Corbeil). — D. Signature omise. — Jocrisse et la petite Titine (côte d'Ingouville, Havre). — Marguerite Brabant. — Deux marmitons (Havre). — Deux intimes (Paris). — A. de Boucherville (Vendôme). — Je, Tu, Elle, (Château de la Pie, près Bordeaux). — Paul Schœllhammer (Mulhouse). — Marie Valentin (Paris). — Henri Fournier (collége Rollin, Paris). — Les Abeilles de la Ruche (Saint-Germain-en-Laye). — La Trottin de la Côte (Havre). — Samuel Guy (collége de Rochefort-sur-Mer). — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Thérèse Brunet (Bordeaux). — M. Zillhardt (Saint-Quentin, Aisne). — La petite Fadette de la Côte. — Claire et Marie Piquet. — Noémie Lévy (Paris). — Joachim Labronche (Bayonne). — Berthe Rancere (Paris). — Blanche Delandemare. — Marie H. (Saint-Julien, près Troyes, Aube). — Signature omise. — Maurice Pellé (Orléans). — Mlles Chaper (Grenoble). — Léon et Louise de Vrainville (Boissy Saint-Léger). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Valentine S. (Mons, Belgique). — Marie Lebiez (Constantine, Algérie). Nelly Durand de B. (Périgord). — Pancroff, Nab, Jup et Top (Granite-House). — Adrienne, Louise et Eugène de l'Ile Maurice (château Laclagune, près Ludon, Médoc, Gironde). — Marie-Henriette. — Tiney, Farine et Farinette. — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Comtes Wladimir. — André, Marie, Marcel et Elise Chambige (Constantine). — Raymond Pitrou (Tours). — Frères et sœurs De Vinéki. — Henri de la Rochéterie. — Famille Hics (*Rappel*).

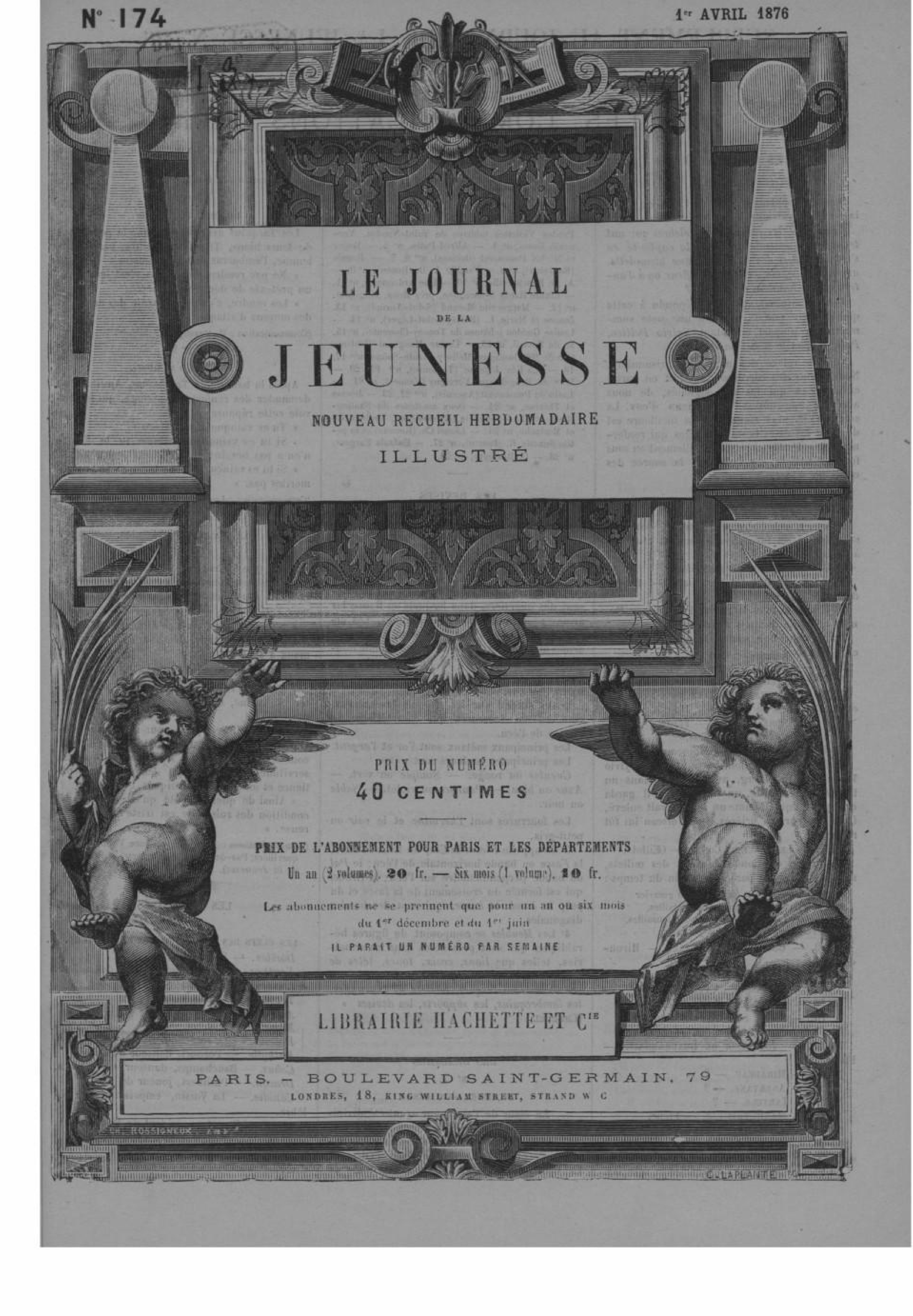
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Fanfan la Tulipe. — Sybille. — Une petite Mâconnaise et son frère (Sipries-sur Igny). — Henri Pohls (Bordeaux). — Deux alouettes (Direction du gaz de Florence, Italie). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne (Paris). — Mlles de Bragelongne-Versigny (Vannes). — Salvator (Saint-Jean). — Une petite Fleur des Montagnes (Saint-Flour). Famille Hics. — Pierre et Paul Bénard (Paris). — J. D. (Bayonne). — Jacqueline et Alice de Neuflize et leur ami Chicard (Paris). — Marie Heriot (Châtellerault, Vienne). — Marie Tardy (La Clusaz, commune de Saint-Alban, près Chambéry, Savoie). — J.-G. Signature omise. — Diverlley Charles (Chambéry). — Diane, Malo et Lutin (Paris). — Collaboration de plusieurs amies. Mlles J. (Paris). — Arieri et Sophie Rallis (Paris). — Georges Geisenheimer. — Thérèse et Pierre (Douai, Nord). — Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — André Delaunay (Paris). — Odette de Grandval (Paris). — Zoé, Renée et Cie. — Cécile-Jules Bapst (Paris). — Marie Panis (Reims). — Radegonde et Louise d'Aubéry. — Paul et Henriette Guillard de Witt (Beauvais). — Madeleine, Georges et Albert Blondel (Sisteron). — Enfants Forgeot. — A. D. (Fécamp). — Emile et Maurice Querotte (Saint-Quentin, Aisne). — Edouard Nord (Angers). — Edouard Renard (Arcy-sur-Cure, Yonne). — Elisabeth et Jeanne du Bochet. — Geneviève et Germaine de Gondrecourt (Saint-Dié des Vosges). — Louise, Gabrielle et Paul Cossé. — M. C. (Bruxelles). Julien Mottard (Liége). — Thérèse et Jeanne (Versailles). — Antoine et Lucien Herr (Vitry-le-François). — Marie et Marthe. — A. et G. Champrosay (collége d'Argentan, Orne). — Signature omise. — Les trois Ours de Saint-Avertin (château de Cangé, Indre-et-Loire). — Suzanne Le Breton, Madeleine Le Breton, Jeanne Le Breton, (Laval). — Berthe (Châtellerault). — Riemer Fernand. — Léon Watel. — Les pensionnaires de l'école supérieure de Renaix (Belgique).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Emilie Hardy (Quaregnon près Mons, Belgique). — Georges Doublet (lycée de Versailles). — Madeleine Moreau-Vauthier (Paris). — Jacques Amyot (Bellozanne). — Sully (Nogent-le-Rotrou). — Un Sanglier des Ardennes. — Magdeleine, Geneviève et Eugénie Lagelouze. — Aigle, *Espérance*, Fidélité (Paris). — Marie Eutrope-Lambert, élève des sœurs de Nevers (Jarnac, Charente). — Marie Dollfus et la Smoale Boistienne (Paris). — Madelon Friquet (Paris). — La Fillette (Nîmes). — Aigle, Abeille, Violette ou les amis de l'Aigle du château de B. (Seine-Inférieure). — Roseline et Jean (Dijon). — Marguerite, Georges K. (Douai). — Les neveux de l'oncle Henri. — Charles Faure-Biguet (collége Stanislas, Paris). — Lucyda (Paris). — Quatre jeunes filles et deux collégiens. — Henri de Bonnault. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris). — *Alfred de Prin*, (Poitiers). — Blanche L. (Versailles). — Charles Colin (Ecole Monge, Paris). — Hélène F. (Paris). — Madeleine du Rosay (Caen). — Mary, Marie-Louise, Jane et Ernest de Kinouyhoudr. — Le Myosotis, la Rose et le Jasmin (Toulouse). — Théodule de Grammont. — Deux patineuses emmitouflées. — *Sapin.* — Un bouquet de roses. — Salvator (Saint-Jean, Essonnes). — Josefina Maria Fesser, Maria Manuela Fesser, Elena Fesser.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


Nº 174
1er AVRIL 1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

LES COMMUNICATIONS

LES CURIOSITÉS

LES PRISONNIERS

Dans le Supplément n° 21 du 12 février 1876, la question suivante a été posée :

Quels sont les prisonniers célèbres qui ont trouvé une consolation dans la captivité en s'intéressant à des animaux, une hirondelle, une araignée, etc., etc., à une fleur ou à d'autres choses humbles et simples?

Nos correspondants n'ont répondu à cette question que par un mot ou une note sommaire, la plupart en citant *Sylvio Pellico*, *Pellisson*, et le héros de *Picciola*.

Voici le relevé des noms des prisonniers. Nous prions nos correspondants, et en particulier ceux qui les ont signalés, de nous adresser une notice sur chacun d'eux. La solution la plus simple et la meilleure est de citer les extraits des ouvrages qui renferment des détails exacts, textuellement ou sous forme d'analyse, en indiquant la source des citations.

N° 1. — SYLVIO PELLICO. (*Mes prisons.*)

N° 2. — PELLISSON. — Araignée.

Pellisson, secrétaire de Fouquet, partagea sa disgrâce, et fut enfermé pendant cinq ans à la Bastille.

N° 3. — Le héros de *Picciola*.

N° 4. — ARTHUR DE BRETAGNE. — Hirondelle.

N° 5. — LES DUCS HENRI ET FRANÇOIS DE NEMOURS, fils de Jacques Armagnac.

Ils avaient une souris blanche dans leur cage de fer.

N° 6. — LORD BYRON. — Oiseau.

N° 7. — LATUDE. — Rat.

N° 8. — CORNELIUS VAN BARR, neveu de Jean et de Cornélius de Witt. — ?

N° 9. — ANDRÉ CHÉNIER. — Fleur.

N° 10. — CRÉBILLON. — Rat.

N° 11. — BACHIÉGA. — Moineau.

Bachiéga, compagnon de captivité de Sylvio Pellico au Spielberg, avait trouvé, dans un trou de la muraille, un moineau, qu'il garda quelque temps. Comme on le lui avait enlevé, il obtint, par ses prières, que l'oiseau lui fût rendu.

N° 12. — LE PRINCE DE CONDÉ. — Œillets.

Le prince de Condé cultivait des œillets, souvenir consacré par ce quatrain du temps :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

N° 13. — GODEFROY CAVAIGNAC. — Hirondelle.

Auteur de la romance : *Hirondelle gentille*.

N° 14. — LE MASQUE DE FER. — ?

N° 15. — NAPOLÉON à Sainte-Hélène — ?

N° 16. — MARIE STUART. — Colombe.

N° 17. — COMTE DE LORGES. — Souris.

N° 18. — JOSÉPHINE DE BEAUHARNAIS. — Fleur.

N° 19. — MIRABEAU. — ?

N° 20. — ANDRYANE. — ?

N° 21. — TARTULE. — ?

N° 22. — MARIE-THÉRÈSE. — Fleur.

N° 23. — MARIE-ANTOINETTE. — Fleur.

N° 24. — LE PRINCE DE POLIGNAC. — Hirondelle.

N° 25. — GIRHALDI. — Mouches et insectes.

N° 26. — ROBERT-BRUCE. — ?

N° 27. — TRENCK. — ?

N° 28. — ANDROCLÈS. — Lion.

Communications : Divers correspondants, n° 1, 2 et 3. — Petites Violettes (abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil, Eure), n° 4. — Alfred Patin, n° 5. — Roger et Michel Pommeret (Orléans), n° 6, 7. — Roméo (Bordeaux), n° 8. — Famille A. B. (Rouen), n° 9. — A. de Boucherville, n° 10. — Une Ardennaise, n° 11. — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique), n° 12. — Marguerite Morand (Saint-Amand), n° 13. Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger), n° 14. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n° 15. R. du Portail, n° 16. — Louise Mougenot (institution de Mlle Dumagny, Melisey, Haute-Saône); n° 17, 18. — La Fée Joyeuse (Toulouse), n° 19, 20. — Mlles de Bragelongne-Versigny (Vannes), n° 21. — Lutin du Pensionnat (Ancenis), n° 22, 23. — Jeanne et Thérèse, n° 24. — Deux amateurs du Skating-Rink, n° 25. — Zéphirin, Grenouillote, Freluquette et Merluche, n° 26. — Lionel Ch. (Roanne) et la petite Suzette R. (Rouen), n° 27. — Enfants Fargeot, n° 28. — C. Besseyre, n° 29.

LES DEVISES

LES ARMOIRIES

Les armoiries se composent de plusieurs parties essentielles, telles que l'*Ecu*, les *Emaux*, les *Pièces* et les *Meubles*.

1° L'*Ecu* est le champ des armoiries; il est quelquefois coupé par des lignes qui produisent des *quartiers*, dans lesquels on figure les armes réunies de plusieurs familles. Les armoiries des cadets sont *brisées* ou *parties* des armes maternelles. Cette brisure s'appelle *lambel*, et est en forme d'un filet garni de pendants. Certaines armes sont traversées d'une barre.

2° On entend par les *Emaux* les métaux, couleurs ou fourrures qui caractérisent le champ de l'écu.

Les principaux métaux sont l'*or* et l'*argent*.

Les principales couleurs sont :

Gueules ou rouge. — *Sinople* ou vert. — *Azur* ou bleu. — *Pourpre* ou violet. — *Sable* ou noir.

Les fourrures sont l'*hermine* et le *vair* ou petit-gris.

3° On appelle *Pièces* le *Chef* ou haut de l'écu, la *Fasce* ou bande horizontale de l'écu; le *Pal* ou bande perpendiculaire sur l'écu; la *Croix*, qui est formée du croisement de la fasce et du pal; la *bande* et *barre*, qui sont des bandes diagonales.

4° Les *Meubles* se composent de figures héraldiques qui sont présentées dans les armoiries, telles que *lions*, *croix*, *tours*, *têtes de maures*, et les ornements extérieurs, comme les *timbres* ou *casques*, *cimiers* et *couronnes*, les *lambrequins*, les *supports*, les *devises* » (CHÉRUEL.)

LES DILEMMES

N° 7.

DILEMME D'UN CÉSAR.

La sœur de l'empereur ayant été divinisée, il ordonna, par un édit, à tous les Romains de pleurer sa mort et de se réjouir de la nouvelle réception d'une déesse dans l'Olympe. Cet ordre insensé coûta la vie à une foule de patriciens, ainsi qu'aux principaux citoyens de Rome.

(Communication : R. Kœchlin.)

N° 8.

DILEMME DE TARQUIN.

Les Tarquins ayant revendiqué la possession de leurs biens, Tite-Live montre, par un dilemme, l'embarras du sénat romain :

« Ne pas rendre leurs biens, c'est leur offrir un prétexte de déclarer la guerre;

» Les rendre, c'est leur fournir des armes et des moyens d'attaquer. »

(Communication : P. Bozançon.)

N° 9.

DILEMME D'ANNIBAL.

Après la bataille de Trasimène, Annibal fait demander des renforts à Carthage, qui lui envoie cette réponse :

« Tu es vainqueur ou vaincu :

» Si tu es vainqueur, comme tu le dis, tu n'en a pas besoin;

» Si tu es vaincu, tu nous trompes et tu n'en mérites pas. »

(Communication : Laure Gueury.)

N° 10.

LE MALHEUR DES ROIS.

(*Télémaque*)

« Oh! Que les rois sont à plaindre! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hommes, et quels tourments leur sont réservés dans le noir Tartare!

» S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! Quels piéges à éviter! Que de maux à souffrir! »

Même pensée au XIVe livre :

« Quand la royauté est prise pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie.

» Quand elle est prise pour remplir ses devoirs et conduire un peuple innombrable, comme un père conduit ses enfants, c'est une servitude accablante, qui demande une patience et un courage héroïques.

» Ainsi de quelque côté qu'on envisage la condition des rois, elle est triste et malheureuse. »

(Communications : Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Une lectrice du *Journal de la Jeunesse*).

LES CURIOSITÉS

N° 19.

LES CLEFS DES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE.

Dorilas. — Varillas, historien.
Xanthus. — De Coursenvaux, fils de Louvois.
L'auteur de Pyrame. — Pradon.
Trophime. — Bossuet.
Æmile. — Le grand Condé.
Ménippe. — Villeroi.
Roscius. — Le comédien Baron.
Bathylle. — Pécourt, danseur de l'Opéra.
Cobus. — Bauchamps, danseur de l'Opéra.
Dracon. — Philibert, joueur de flûte.
Canidie. — La Voisin, empoisonneuse célèbre.
Monsieur B. — Le président de Bocquemart.
Théodecte. — Le comte d'Aubigné.
Théobalde. — Benserade, poëte.

Communication : Un futur volontaire.

ÉPITAPHE

De l'inventeur de la poudre à canon.

Ici-gît qui, des cieux en imitant la foudre,
N'eût que trop mérité d'être aussi mis en poudre.

Communication : Albert Delandemare (Elbeuf).

COMPLIMENTS LATINS.

Mitto tibi NaveM, prorâ puppique carentem.

Traduction : « Je t'envoie un vaisseau, sans poupe et sans proue. »

En supprimant la première et la dernière lettre du mot *navem*, il reste *ave*, Salut.

Mitto tibi METULAS; *cancros imitare legendo.*

Traduction : Je t'envoie des pyramides ; en lisant, imite les écrevisses.

Le mot *metulas*, lu à rebours, fait *salutem* : Salut.

Communication : Jules B. (Paris).

ACROSTICHE ITALIEN :

INRI

Io Non Ricevo Ingrati.

Traduction : Je ne reçois pas les ingrats.

Communication : Deux marmitons.

LES CHIFFRES ROMAINS :

19 moins 1 = 20.

Solution : XIX — I = XX.

Communication : Léon et Louise de Vrainville.

JEUX DE MOTS LATINS :

Mea, pater, lupus est matrem suum.

Traduction : « Cours, mon père, le loup mange la mère des porcs. »

Communication : Divers correspondants.

INSCRIPTION GRECQUE :

Vers grec trouvé sur le bénitier de l'église Sainte-Sophie, se lisant de gauche à droite et de droite à gauche :

Νιφον ανομηματα μη μοναν οψιν.

Traduction : « Ne lave pas seulement ton visage, lave aussi tes péchés. »

Communication : Divers correspondants.

Vers latins se lisant de gauche à droite et de droite à gauche :

N° 1.

In girum imus noctu, ecce ut consumimur igni.

N° 2.

Arca serenum me gere regem munere sacra.

Communications : Maurice et Jane (Fontainebleau), n° 1. — É. D. (Dijon), n° 2.

Autre vers retourné. C'est un médecin qui parle à un buveur malade :

Mitis ero, retine leniter ore sitim.

Traduction : « Je serai doux ; éloigne seulement la soif de ton gosier. »

Communication : Alfred Patin et Maurice Samuel (lycée de Troyes).

SOUSTRACTIONS.

Nous avons donné cette solution dans un des derniers *Suppléments :*

9 8 7 6 5 4 3 2 1 = 45
1 2 3 4 5 6 7 8 9 = 45
8 6 4 1 9 7 5 3 2 = 45

Les solutions suivantes présentent une symétrie originale :

N° 1.
5 4 5 4 5 4 5 4 5 4 = 45
4 5 4 5 4 5 4 5 4 5 = 45
9 0 9 0 9 0 9 0 9 = 45

N° 2.
6 3 6 3 6 3 6 3 6 3 = 45
3 6 3 6 3 6 3 6 3 6 = 45
2 7 2 7 2 7 2 7 2 7 = 45

N° 3.
5 5 5 5 5 5 5 5 5 = 45
9 9 9 9 9 = 45
5 5 5 4 5 5 5 5 6 = 45

Solutions : E. D. (Dijon), n° 1. — Marie Deneecey de Cevilly, n° 2. — Marcel Galuski, n° 3.

LES MOTS CARRÉS

1	2	3	4	5
Dorer	Corot	Czar	Miche	Talus
Orage	Ovide	Zone	Ilion	Alise
Ravin	Rimer	Anna	Cidre	Liban
Egide	Odéon	Réal	Horde	Usage
Renée	Terne		Enéen	Senef

6	7	8	9	10
Aline	Paris	Nord	Croix	Sarah
Lilas	Asile	Ohio	Rosse	Arabe
Ilion	Ricin	Riom	Osier	Rahab
Naomi	Rion	Dôme	Isère	Abase
Esnia	Senne		Xerès	Heber

Communications : Hélène Martin (Périgueux), n°s 1, 2, 3, 8. — Guillaume Dauloux, n°s 4, 5. — Léon Flamand (Blamont, Doubs), n° 6. — Marie Valentin, n° 7. — Georges de Gay du Palland, n° 9. — Marie Bourgeois (Paris), n° 10.

ÉNIGMES

N° 1

Je ne suis pas un homme et je suis son ami. — Je ne suis pas un animal et je suis couvert d'une peau de bête. — Je ne suis pas un arbre et j'ai des feuilles. — Je dis tout sans parler. — Quel que soit mon âge, je plais à tous les âges : J'amuse l'enfant, je distrais l'homme et je console le vieillard.

N° 2.

Je suis le noir enfant d'un père radieux ;
Sans ailes je m'élève et je touche à la nue ;
Sans motif de chagrin je fais pleurer les yeux,
A peine me voit-on que je suis disparue.

N° 3.

De tout temps, les méchantes âmes
M'ont peint comme odieux aux femmes :
Mais il faut dire, en vérité,
Que jamais, la nuit exceptée,
Je ne suis fort aimé des hommes.
Enfin, voilà le merveilleux,
Sache que — crois-moi si tu veux —
Dès que tu te tais, tu me nommes.

N° 4.

Tous les jours on ne me fait
Que pour bientôt me refaire ;
Et de fait, je ne puis plaire
Qu'autant que je suis refait.

N° 5.

Je suis fait pour la nuit, son ombre et son silence ;
Rendant sa force à l'homme après un rude effort,
Je fais cesser la joie et calme la souffrance,
Je conserve la vie et ressemble à la mort.

N° 6.

Je suis la fleur humble et timide
Cachant toujours sous l'herbe humide,
Et ma corolle et ma fraîcheur ;
Mais mon doux parfum me décèle,
Ainsi qu'un mot parfois révèle
Les secrets cachés dans le cœur.

Et quand une main vive et blanche
Me cherche et sait me découvrir,
Avec abandon je me penche
Afin de me laisser cueillir.

N° 7.

Quel est le premier présent que la nature nous donne, et le premier qu'elle nous retire ?

N° 8.

J'ai la tête haute en tout lieu ;
Meurt-on ? je fais une gambade ;
Quand on veut prier le bon Dieu,
On me donne la bastonnade.

N° 9.

Mariez deux notes ensemble :
C'est un saint, et Clovis tremble.

N° 10.

Un pied de ma longueur,
Est juste la mesure ;
Il l'est de ma largeur,
Et pourtant du carré je n'ai pas la figure.

CHARADES.

N° 1.

L'avare a soin de cacher mon premier ;
La femme a soin de cacher mon dernier ;
Chacun se cache en voyant mon entier.

Les mots suivants se prêtent à la construction des charades :

Thuriféraire. — Chagrin. — Rosière. — Evangile. — Thémis. — Indiana. — Verseau. — Patriarche. — Gouvernante. — Corfou. — Ami. — Famine. — Corbillard, etc., etc.

LOGOGRIPHE

Sans user de pouvoir magique,
Mon corps, entier en France, a deux tiers en Afrique ;
Ma tête n'a jamais rien entrepris en vain ;
Sans elle en moi tout est divin ;
Je suis assez propre au rustique,
Quand on me veut ôter le cœur,
Qu'a vu plus d'une fois renaître le lecteur ;
Mon nom bouleversé, dangereux voisinage,
Du gascon imprudent peut causer le naufrage,

Mots se prêtant aux combinaisons du Logogriphe :

Gloire. — Loire. — Loir. — Ciel. — Lice. — Cil. — Lie.

SOLUTIONS DES ÉNIGMES, CHARADES ET LOGOGRIPHES :

N° 1. — Un livre.	N° 6. — La violette.
N° 2. — La fumée.	N° 7. — La beauté.
N° 3. — Le silence.	N° 8. — La cloche.
N° 4. — Le lit.	N° 9. — Rémi.
N° 5. — Le sommeil.	N° 10. — Un soulier.

CHARADE N° 1. — Orage.

LOGOGRIPHE N° 1. — Orange. — Oran. — Or. — Ange. — Orge. — An. — *Garone* (Orthographe ancienne).

(Communications : Suzanne Rodocanachi, la Fée Joyeuse, n° 1. — Jules Coutard (Paris), n°s 2, 3. — Baron Jacques Creutz, n° 4. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n° 5. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 6. — Pacha, n° 7. — Une société nîmoise, n° 8. — Divers correspondants, n° 9. — Pierre et Paul Bénard de Bel-Air, n° 10. — Divers correspondants, *Charades* et *Logogriphes*).

CHARLES JOLIET.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, PARIS

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

AU CŒUR DE L'AFRIQUE

1868-1871

VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS LES RÉGIONS INEXPLORÉES DE L'AFRIQUE CENTRALE
DE 1868 A 1871

PAR LE Dr GEORGE SCHWEINFURTH

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR Mme H. LOREAU

DEUX BEAUX VOLUMES IN-8 RAISIN

LLUSTRES DE 150 GRAVURES SUR BOIS ET ACCOMPAGNÉS DE 2 CARTES

BROCHÉS : 20 FRANCS

La reliure de chaque volume, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, se paye en sus, 4 fr.

DEUX MÈRES

PAR Mme COLOMB

UN BEAU VOLUME IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par A. MARIE

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

MONSIEUR NOSTRADAMUS

PAR Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

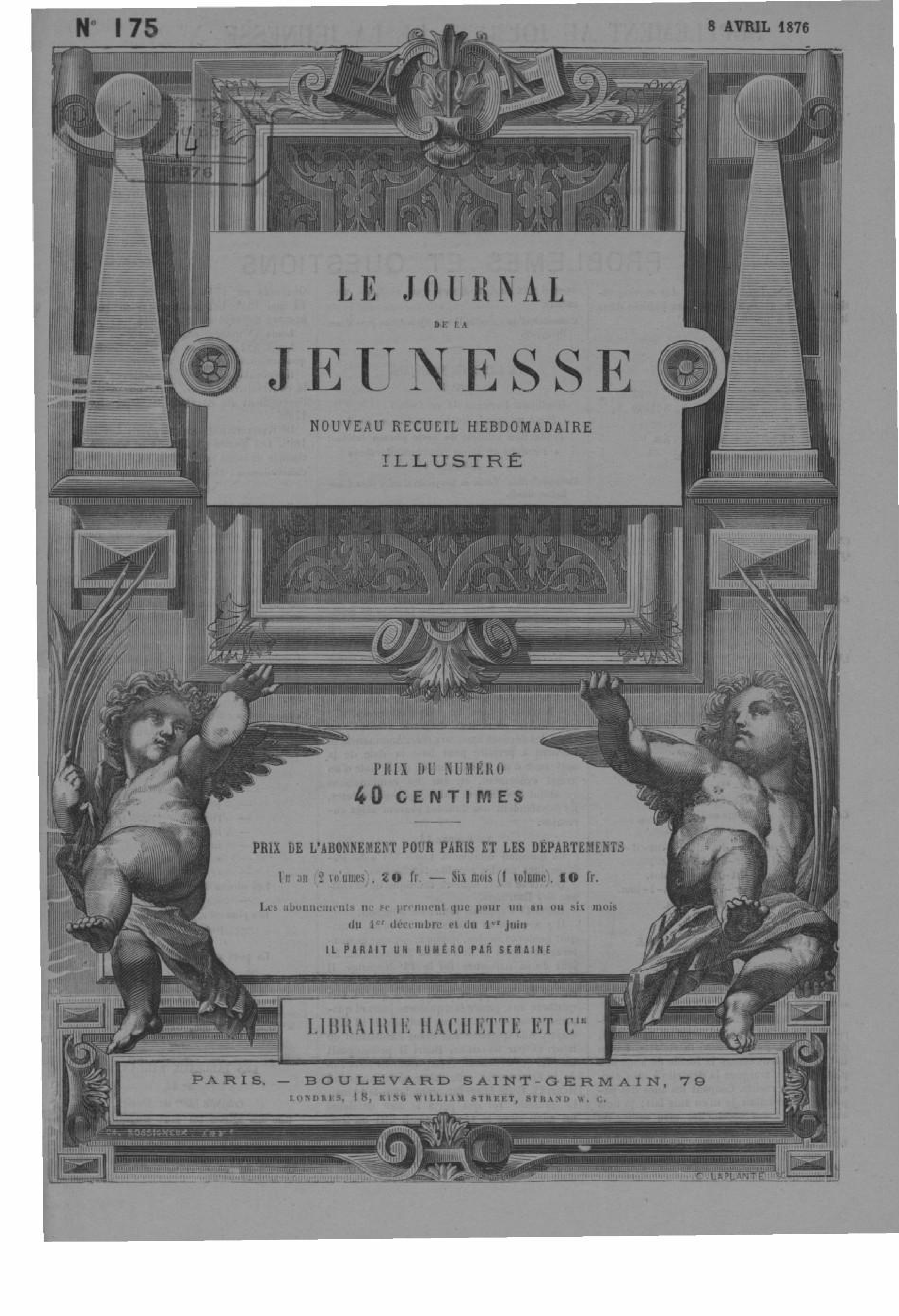
UN BEAU VOLUME IN-8° RAISIN, ILLUSTRÉ DE 51 GRAVURES

Dessinées sur bois par A. MARIE

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 175 8 AVRIL 1876



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS. — La liste des noms des correspondants du *Supplément*, n° 26 sera publiée dans le prochain Supplément.

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 22.

13X43V9 ⁂ 84 ⁂ X25761 ⁂ 062371 ⁂
Y2562331Z ⁂ W259 ⁂ 71 ⁂ X81569 ⁂

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 37.

ÉPIGRAMMES.

N° 1.

Sur le Sésostris de Longepierre.

C* f***** c*********, c* v******* S********,
Q** j**** e* E*****, a* g** d** d*******
V**** d* s* l****** a*****,
N'a v*** q*'u* j*** à P****.

Communication : Henri Ducrocq (Niort).

N° 2.

T** o****, d**-t*, l'a*******,
M'a g**** d'u** m******?
L* p***** q*'i* n* f** j***** m** m******,
C'e** q** j* s*** e***** c* v**.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 8.

N° 1.

Ntr-d'**-tt-srt,-ntr-**-tt-rtmb,
Flls,-nds,-dx-rmx-q-l'*n-n'*s-*fflrr,
N-fts-ps-d-brt-**tr-d-ctt-tmb,
Lssz-l'*nfnt-drmr-*t-l-mr-plrr.

Communication : Signature omise.

N° 2.

Q'*mprt,-lrsq'-*n-drt-dns-l-nt-d-tmb,
D'*vr-prt-l-scptr-**-trn-l-rt;
n-n'-dstng-pnt-l'rgl-d-ddm,
D-l'*sclv-*t-d-r-l'-pssr-*st-l-mm.

Communication : J. Delvaille (Bayonne).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 6.

LA FÉE DES CAMPAGNES.

Reconstituer la pièce en quatre strophes de quatre vers de huit pieds.

Pour rafraîchir ma toilette, moi, j'ai dépouillé les sentiers verts; sous les églantiers, dans son nid, j'ai poursuivi la violette. Sur le miroir des bleus étangs la feuille de houx m'a peignée; de l'araignée la dentelle à mes cheveux sert de résille. Coupant les ailes des papillons un éventail je m'en suis fait; je dois aux cuirasses des coccinelles mon collier de corail. J'ai trouvé dans le calice ouvert des fleurs mes boucles d'oreille; j'ai pris à l'arc-en-ciel aux sept couleurs mon écharpe vermeille.

Communication : Émilie Hardy (Quaregnon près Mons, Belgique).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 7.

Quelle est l'origine de ce dicton :
« *Pour un point, Martin perdit son âne?* »
Traduction infidèle de cette phrase latine :
« *Perdidit ob unum punctum Martinus Asellum.* »

Communication : Louis et Benjamin Gardes (Enzet-les-Bains, Gard).

LES CURIOSITÉS.

N° 12.

Quels sont les noms des plus *Célèbres épées* de la chevalerie, la *Durandale*, de Roland, etc., etc.

Communication : Petites Violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil-sur-Avre, Eure).

LES NOMBRES.

L'*arithmétique cabalistique* n'est autre chose que la divination par les nombres. Elle était fort en vogue parmi les anciens, chez lesquels les oracles s'en servaient pour prédire l'issue des batailles; dans les temps modernes, elle est tombée dans une disgrâce méritée. Au reste, les récents amateurs d'*arithmomancie* se bornent à prendre pour base la date de la naissance d'un grand homme ou la date d'un grand événement, et, sur les combinaisons résultant des chiffres qui composent ces dates, ils échafaudent des données souvent assez curieuses.

LE NOMBRE 14.

La question relative à Louis XIV a été publiée dans un des précédents numéros.

Quatorze est le nombre fatidique de la maison des Bourbons.

Henri IV s'appelait Henri de Bourbon.

Il y a quatorze lettres dans ce nom. Il naquit quatorze siècles, quatorze décades et quatorze ans après la nativité de Jésus-Christ. Le jour de sa naissance fut le 14 décembre. Il remporta la victoire d'Ivry le 14 mars et mourut le 14 mai, après avoir vécu quatre fois quatorze ans, quatre fois quatorze jours et quatorze semaines. Sa femme était née le 14 mai. Quatre fois quatorze ans avant l'assassinat de Henri IV par Ravaillac, Henri II promulguait un édit qui ordonnait l'élargissement de la rue de la Ferronnerie, celle même où fut assassiné Henri IV. Cette lettre fut promulguée le 14 mai. Le premier roi qui porta le nom de Henri fut aussi sacré le 14 mai. Louis XIII ou treizième, fils de Henri IV, avait également quatorze lettres dans son nom. Il tint les États-Généraux en 1614, à 14 ans, et mourut le 14 mai 1643. Les chiffres qui composent ce nombre donnent un total de 14.

Louis XV mourut en 1774.

Louis XVI convoqua les États-Généraux la quatorzième année de son règne.

Il s'écoula quatorze fois quatorze ans entre la conversion de Henri IV, date véritable de l'avènement des Bourbons, et la Révolution de 1789.

La Restauration des Bourbons eut lieu en 1814. Les quatre chiffres de ce nombre additionnés donnent un total de 14.

Communication : Trois amateurs de croquet.

SINGULARITÉS.

Bacon s'évanouissait à chaque éclipse de lune. Scaliger tremblait de tous ses membres à la vue du cresson. Braha fut près d'expirer en voyant un renard. Vladislas de Pologne ne pouvait souffrir la vue des pommes, et l'Arioste celle d'un bain. Cardan avait horreur d'une coquille d'œuf cassée, et César du croassement du corbeau. Erasme attrapait la fièvre aussitôt qu'il sentait l'odeur du poisson, et le parfum de la rose rendait malades Marie de Médicis et le cardinal de Gardona. Louis XIV abandonna le château de Saint-Germain pour ne plus voir le clocher de Saint-Denis, semblable à la menace d'un doigt levé vers le ciel.

Communication : Sophie Filili (Bukarest, Roumanie).

LES LETTRES DE L'ALPHABET.

Les plus hautes	L V
— basses	A B C
— anciennes	N E
— respectables	A G
— parfaites	H V
— riches	U P
— légères	L E
— maltraitées	H E
— saines	A R E
— chaudes	D T
Les moins lisibles	F A C
— religieuses	A T
Les plus en vogue à la Bourse	A J O T
— propres pour les monnaies	F I J
La plus subtile	R
— mouillée	O
— anglaise	T
— utile aux couturières	D

Communication : Louise Mougenot (Institution de Mlle Dumagny, Melisey, Haute-Saône).

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 42.

CORINNE (*Mme de Staël*).

Une des églises les plus singulières de la ville, c'est ***. Son extérieur est celui d'une grange mal bâtie; et l'intérieur est orné par

quatre-vingts colonnes d'un marbre si beau, d'une forme si parfaite, qu'on croit qu'elles appartiennent à un temple d'Athènes, décrit par Pausanias. Cicéron leur dit : Nous sommes entourés de vestiges de l'histoire. S'il le disait alors, que dirons-nous maintenant?

Les colonnes, les statues, les bas-reliefs de l'ancienne ville sont tellement prodigués dans les églises de la ville moderne qu'il en est une, Sainte-Agnès, où les bas-reliefs retournés servent de marches à un escalier, sans qu'on se soit donné la peine de savoir ce qu'ils représentent. Quel étonnant aspect offrirait maintenant la cité antique, si l'on avait laissé les colonnes, les marbres, les statues à la place même où ils ont été trouvés. La ville ancienne presque en entier serait encore debout; mais les hommes de nos jours oseraient-ils s'y promener?

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une architecture souvent très-belle et toujours imposante; mais les ornements de l'intérieur sont rarement de bon goût; et l'on n'y a point l'idée de ces appartements élégants que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs. Ces vastes demeures des princes sont désertes et silencieuses; les paresseux habitants de ces superbes palais se retirent chez eux, dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Léon X sont réunis. Ces grands seigneurs sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres, que ces ancêtres l'étaient eux-mêmes aux vertus austères des citoyens de la République. Les maisons de campagne donnent encore davantage l'idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs, au milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces immenses jardins, sans se douter qu'ils aient un maître. L'herbe croît au milieu des allées; et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon l'ancien goût qui régnait en France; singulière bizarrerie que cette négligence du nécessaire et cette affectation de l'inutile! Mais on est souvent surpris là et dans la plupart des autres villes, du goût qu'ont les habitants pour les ornements maniérés, eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l'antique. Ils aiment ce qui est brillant plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvénients de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l'imagination plutôt que pour l'agrément : isolés qu'ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l'esprit de moquerie qui pénètre rarement dans les secrets de la maison; et l'on dirait souvent, à voir le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des seigneurs arrangent leurs demeures pour éblouir les passants, mais non pour y recevoir des amis.

Question. — Quels sont les noms : de la ville? de l'église?

N° 43.

Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait,
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre et sans même le croire;
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus : les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune,
Avec la politesse un homme de fortune
Est mille fois plus grand qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain et même avec rudesse
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce,
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang.
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

Communication : L'Amazone.

N° 44.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans un vrai lustre,
Et du public, dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque Etat ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, entendre, voir connaître;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons.
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

N° 45.

Quelle est cette déesse énorme
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre
Cache sa tête dans les cieux?
C'est l'inconstante . . . . .
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

N° 46.

Humble au dehors, modeste en son langage,
L'austère honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours règne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, *l'équité.*
Un miel flatteur sur ses lèvres distille,
Sa cruauté paraît douce et tranquille,
Ses vœux au ciel semblent tous adressés,
Sa vanité marche les yeux baissés;
Le zèle ardent masque ses injustices,
Et sa mollesse endosse les cilices.

Question. — Quel est le mot de ces quatre allégories?

Communications : Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux), n° 42. — Aimée et Suzanne, n° 43. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 44. — Tibéli (château de Mau), n°s 45, 46. — *Georges de Gay du Palland* (Paris), n° 46.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

N° 1.

Cou	ra	ge
Ra	ven	ne
Ge	ne	ral

N° 2.

Va	car	me
Car	tha	ge
Me	ge	re

N° 3.

Ré	gi	me
Gi	ron	de
Me	de	cin

Communication : Un Sanglier des Ardennes.

COQUILLES AMUSANTES.

N° 6.

N° 1. — Le docteur a bien recommandé de ne pas fatiguer la *salade.*

N° 2. — Les gros *lots* ne sont pas des *maisons.*

N° 3. — L'occasion fait le *baron.*

N° 4. — Quelle *file* de *fous.*

N° 5. — La *peste* a distribué beaucoup de *tartes* au *four* de l'an.

N° 6. — Le vainqueur *indolent* à sa *porte* travaille.

N° 7. — Le combat de trois hommes de *fer* contre trois hommes de terre rappelle celui des *voraces* et des *coriaces.*

N° 8. — La confiture de groseille est faite avec beaucoup de *coin.*

N° 9. — Les Turcs ont tous le *nez* rouge.

N° 10. — L'intention est *réfutée par* le fait.

Communications : Edmond, Louis A et un ami (collége Stanislas), n° 1. — Trilby, n°s 2, 3. — Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux), n° 4 à 8. — A. D. (Fécamp), n° 7. — Hélène, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris), n° 9. — Julien S., n° 10.

LES ANAGRAMMES.

N° 11.

Anagrammes géographiques.

N° 1. — MEURS.	N° 16. — CALONNE.
N° 2. — DANS MA MONTRE.	N° 17. — PLAINE. LE PAIN.
N° 3. — NULLE.	N° 18. — TISANES.
N° 4. — CINNA.	N° 19. — ETOILE MARINE.
N° 5. — PROUE. ORPEU.	
N° 6. — AU ROI NET.	N° 20. — TEL ROI CHER.
N° 7. — MAIL.	N° 21. — ORTEIL.
N° 8. — BON SOT.	N° 22. — CÉRLSE.
N° 9. — SI ON Y LAVE.	N° 23. — MODE Y DUPE.
	N° 24. — RAILLE. — IL RALE.
N° 10. — ON Y CURE.	N° 25. — OHÉ! AÈ! TU Y VAS.
N° 11. — MON TYPE.	N° 26. — CE CANAL.
N° 12. — QUI FERA.	N° 27. — L'ON VA LA.
N° 13. — SA MINE.	N° 28. — CE MAL-CI.
N° 14. — NE PARIE.	N° 29. — LE SOURD.
N° 15. — SORTIE.	N° 30. — ORTIE.

Communications : Théodule de Grammont (Villersexel, Haute-Saône), n°s 1, 2, 3. — Maurice Lamasse (Nancy), n°s 4, 5. — Julia et Lolita Lionnet, n° 6. — Schwingrouber (Cambrai), n°s 7 à 10. — Claire et Marie Piquet (Paris), n°s 11, 12. — André de Monceau, n°s 13 à 18. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n°s 19 à 28. — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris), n° 29. — Fanfan-la-Tulipe, n° 30.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — EST HABILE.	N° 11. — MARI.
N° 2. — VERSER.	N° 12. — OSER.
N° 3. — LE CIEL.	N° 13. — A MARI.
N° 4. — CE CORPS.	N° 14. — A CLUNY.
N° 5. — CHARLE.	N° 15. — PRIÈRE.
N° 6. — CANOT.	N° 16. — OTE NAIN.
N° 7. — GARDE.	N° 17. — IL ME CHANGE.
N° 8. — CARMEL.	N° 18. — AVE.
N° 9. — ASILE.	N° 19. — IL EN A VU.
N° 10. — LIEU RICHE.	N° 20. — L'ANGE CHARME. L'ANGE MARCHE.

Communications : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 1. — Loulou et Blanchette, n° 2 à 6. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n°s 7, 8, 9. — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris), n° 10. — Emilie Hardy (Quaregnon près Mons, Belgique), n°s 11, 12, 13. — Georges Doublet (lycée de Versailles), n° 14. — Goutte de rosée, n°s 15, 16. Prince David de Béboutoff (Gymnase Réal, Tiflis, Caucase), n° 17. — Hélène Martin (Périgueux), n° 18. — J. Delvaille (Bayonne), n° 19. — Divers correspondants, n° 20.

LES DEVISES.

N° 5.

N° 1. — Quel est le prince qui avait cette devise :

Touches-y si tu l'oses.

N° 2. — Quel est le connétable de France qui avait cette devise :

Dat virtus quod forma negat.

N° 3. — Quels sont les deux princes qui avaient cette devise :

Je sers.

N° 4. — Quels sont les comtes qui avaient cette devise :

Passe en avant.

N° 5. — Quel est le ministre qui avait cette devise :

Un rocher battu par les vagues, avec ces mots :

Quel bruit, et combien vainement.

N° 6. — Quel est le prince qui avait cette devise :

Tranquille au milieu des flots irrités.

N° 7. — Quelle est la famille qui avait ces devises :

Là et non plus.
Toutes pour une.
A chacun son tour.

Communications : Elisabeth (Pau), n° 1. — Des Sphinx dauphinois (Grenoble), n° 2. — Marie Denecey de Cevilly (Tarbes), n°s 3, 4. — Hector, Paris, Cassandre et Polyxène (Paris), n°s 5, 6. — Joséphine et Ernest Pécoud (Annecy, Haute-Loire). — Henri Thierocq (Niort). — Divers correspondants, n° 7.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS DES PROBLÈMES

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 21.

Ce n'est pas la tête qu'il faut porter haut, c'est le cœur.

CHATEAUBRIAND.

PROBLÈMES POINTÉS

CHIFFRE DE STERNE

N° 36.

Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres,
Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être pas ingrats.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 7.

ÉPIGRAMMES.

N° 1.

Sire Harpagon, confondu par le prône,
A son pasteur dit : « Je veux m'amender ;
Rien n'est si beau, si divin que l'aumône,
Et de ce pas je vais la demander. »

N° 2.

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Lefranc le traduirait.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 7.

Nous publierons les solutions aux questions proposées dans un prochain supplément.

RÉBUS.

Emilie, dis-moi si tu es fâchée. — HÉLÈNE.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 5.

LA LETTRE

Sonnet.

La lettre qui m'arrive est de noir entourée :
Elle annonce la mort, et j'hésite à l'ouvrir.
Mon âme n'est jamais tranquille et rassurée
A cette voix qui dit : « Quelqu'un vient de mourir ! »

Ami, vieillard, enfant, fille ou femme adorée,
Quel est-ce corps glacé qu'un marbre va couvrir ?
Sous quel toit la douleur est-elle encore entrée ?
Qui va porter le deuil, et quels cœurs vont souffrir ?

Je devrais le savoir ! mais l'heure est trop remplie,
De délais en délais, l'âme en soi se replie,
On remettait hier, on oublie aujourd'hui.

A l'ami de vingt ans on ajourne un sourire,
Et la lettre de mort un matin vient vous dire :
« Vous ne le verrez plus jamais !... Priez pour lui ! »

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER.

N° 3.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid ;
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit ;
Cependant il chantait l'aurore :
O ma muse, ne pleurez pas :
A qui perd tout Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

MARCHE DU CAVALIER.

36	43	56	17	62	41	58	15
55	18	37	42	57	16	63	40
44	35	20	61	38	1	14	59
19	54	45	34	21	60	39	64
32	7	28	53	2	13	22	51
27	46	33	6	29	52	3	12
8	31	48	25	10	5	50	23
47	26	9	30	49	24	11	4

LES ANAGRAMMES

N° 10.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES :

N° 1. — *Or sec.* — Corse.
N° 2. — *Dine.* — Inde.
N° 3. — *Le pas.* — Alpes.
N° 4. — *Ange.* — Agen.
N° 5. — *Angora.* — Aragon.
N° 6. — *Clef en or.* — Florence.
N° 7. — *Nia.* — Ain.
N° 8. — *More.* — Rome.
N° 9. — *En amis.* — Amiens.
N° 10. — *Rotin.* — Niort.
N° 11. — *Loin.* — Lyon.
N° 12. — *Un tir.* — Turin.
N° 13. — *A Sarah.* — Sahara.
N° 14. — *O Lyre.* — Loire.
N° 15. — *Vide.* — Dive.
N° 16. — *Rave.* — Arve.
N° 17. — *Le rail.* — Allier.
N° 18. — *La case.* — Alsace.
N° 19. — *Lion rare.* — Lorraine.
N° 20. — *Le pain.* — Epinal.
N° 21. — *S'unit.* — Tunis.
N° 22. — *Le navire.* — La Nièvre.
N° 23. — *Raoul.* — Oural.
N° 24. — *A Nîmes.* — Amiens.
N° 25. — *Me parle. Ma perle.* — Palerme.
N° 26. — *Canari.* — Jarnac.
N° 27. — *Enclave. En ce val.* — Valence.
N° 28. — *On rêve.* — Vérone.
N° 29. — *Ban, noces. En bon sac.* — Besançon.
N° 30. — *Eugène.* — Genève.

LES OISEAUX.

N° 1. — *Parut cheminer.* — Martin-Pêcheur.
N° 2. — *Beau roc.* — Corbeau.
N° 3. — *Rouet ne va.* — Etourneau.
N° 4. — *Va, moine.* — Moineau.
N° 5. — *Se mange.* — Mésange.
N° 6. — *Henri d'Olle.* — Hirondelle.
N° 7. — *Toi, l'or.* — Loriot.
N° 8. — *Mêler.* — Merle.
N° 9. — *Piège riche.* — Pie-Grièche.
N° 10. — *Vol à tête.* — Alouette.

LES DEVISES.

N° 4.

N° 1. — Clément Marot.
N° 2. — Nancy.
N° 3. — Charles-Quint.
N° 4. — Le prince d'Orange, roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III.
N° 5. — Le seigneur de Bréhan.

ÉNIGMES.

N° 12. — Journal.
N° 13. — Pleurs.

LOGOGRIPHES.

N° 3. — Gange. — Ange.
N° 4. — Rosier, Or, Soie, Roses.

CHARADE.

N° 13. — Chardon.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 9.

N° 1. — *Villes d'Espagne.*

ALPHONSE.

Alicante. — Léon. — Pampelune. — Huesca. Oviédo. — Navarette. — Salamanque. — L'Escurial.

ISABELLE.

Irun. — Saragosse. — Avila. — Badajoz. Elche. — Lérida. — Logroño. — Elisondo.

N° 2. — *Villes d'Angleterre.*

VICTORIA.

Volverhampton. — Ipswich. — Cardiff. — Towlon. — Oxford. — Rye. — Ilchester. — Appleby.

N° 3. — *Villes de Russie.*

NICOLAS.

Nijni-Novogorod. — Jékaterinoslaw. — Cherson. — Orenbourg. — Lublin. — Astrakhan. — Simbirsk.

RUSSIE.

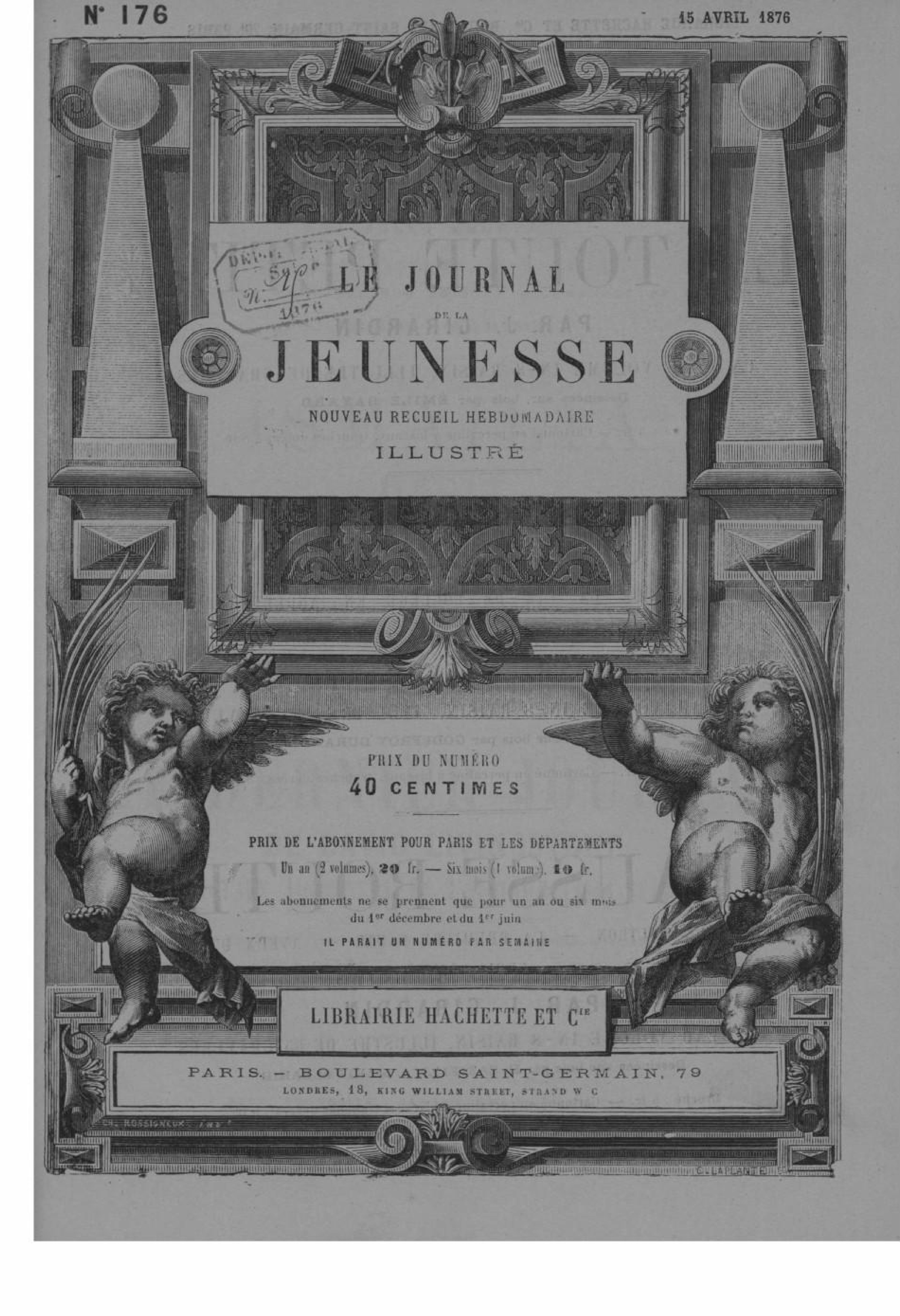
Riga. — Uléaborg. — Saratow. — Smolensk. — Iaroslaw. — Ekaterinembourg.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 36. — La beauté. L'esprit. La vertu.
N° 37. — Le dragon.
N° 38. — Amiens.
N° 39. — L'éloquence.
N° 40. — Les Atlantes.
N° 41. — Catherine de Médicis.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.

N° 176 15 AVRIL 1876



NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LA TOUTE PETITE

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par ÉMILE BAYARD

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÈGE EN ANGLETERRE

OUVRAGE IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. LEVOISIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par GODEFROY DURAND

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

FAUSSE ROUTE

SOUVENIRS D'UN POLTRON — LA PREMIÈRE FAUTE — AVEUX D'UN ÉGOISTE

TROIS RÉCITS

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 65 GRAVURES

Dessinées sur bois par H. CASTELLI, A. MARIE et SAHIB

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNEE 1875

Elle contient les Voyages

De M. Th. Deyrolle, dans le Lazistan et l'Arménie; de sir Samuel White Baker, dans l'Afrique centrale; de M. Doussault, à Fontarabie; de M. Paul Marcoy, dans l'Entre Sierra, la vallée de Huarancalqui et les régions du Pajonal; de M. Charles Yriarte, dans l'Istrie et la Dalmatie; de M. A. Païlhès, dans l'archipel des Marquises; des docteurs Rebatel et Tirant, dans la régence de Tunis; de M. l'ingénieur Bresson, dans le désert d'Atacama et Caracolès; de M. J. Thomson, en Chine; de Livingstone, en Afrique (dernier journal); de M. de Lamothe, au Canada; des marins du *Polaris*, dans les mers du Pôle; de M. Charton, à Roquefort; du colonel Egerton Warburton, en Australie; de M. Zéis, à Tlemcen; du général Hems et de M. Véreschaguine, chez les Kirghis; les naufrages aériens, par M. Gaston Tissandier, et les naufrages maritimes, par MM. Zurcher et Margollé.

Est illustrée de 500 Gravures sur bois

DESSINÉS PAR

É. BAYARD — PH. BENOIST — BOCOURT — BONNAFOUX — CATENACCI
DE BAR — FAGUET — J. FÉRAT — GODEFROY DURAND
HUBERT-CLERGET — D. MAILLARD — A. MARIE — O. MATHIEU — A. MESNEL
J. MOYNET — O. DE PENNE — P. PHILIPPOTEAUX — RIOU — RIXENS
G. SAINT-ELME — SORRIEU — TAYLOR — THÉROND

Et renferme 10 Cartes ou Plans

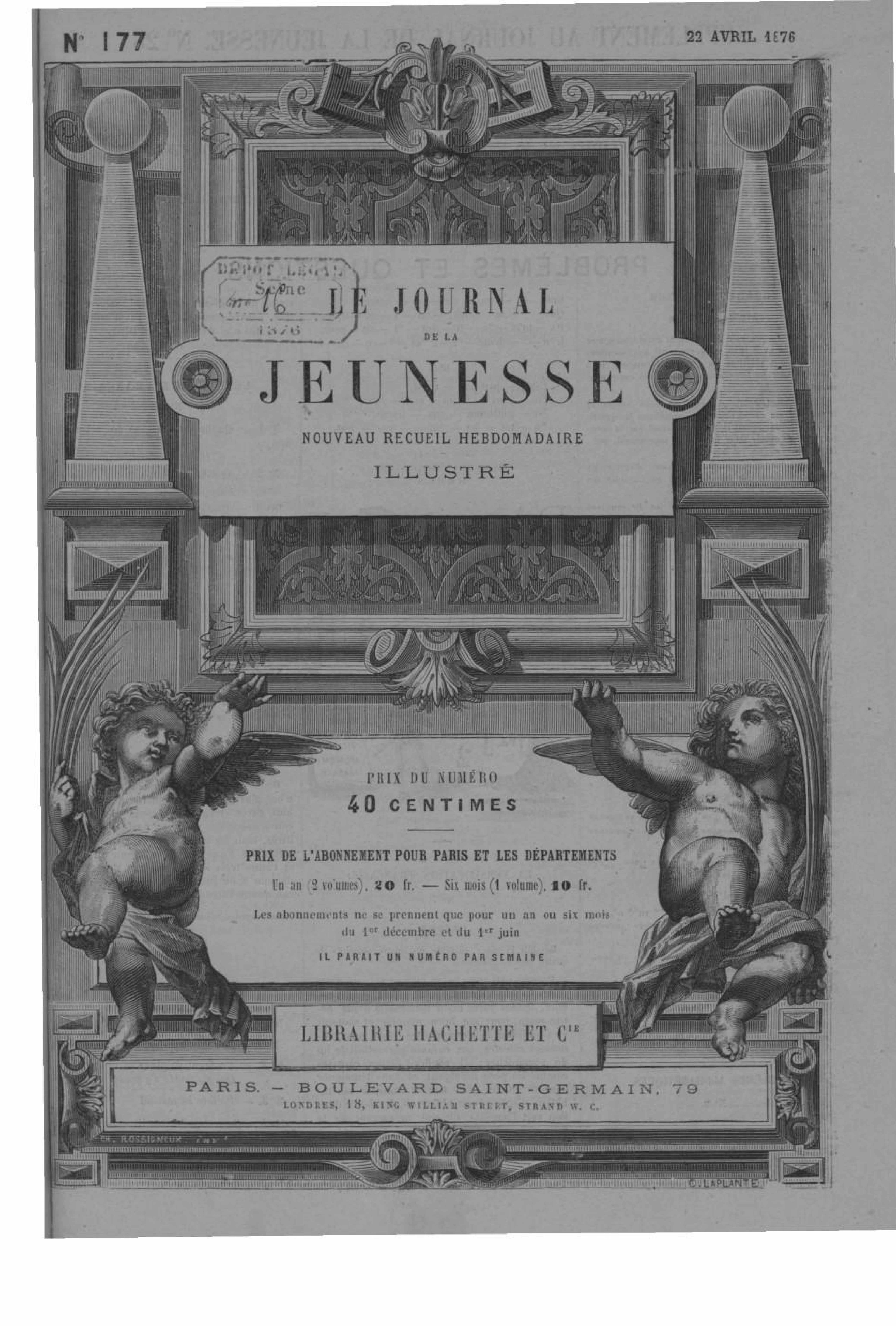
Prix de l'année 1875, brochée en un ou deux volumes, 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus:	En un volume	3 fr. »
— —	En deux volumes	4 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches dorées :	En un volume	6 fr. »
— — —	En deux volumes	10 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or :	En un volume	7 fr. »
— — —	En deux volumes	12 fr. »

LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 15 volumes qui contiennent 250 voyages, plus de 9,000 gravures, 350 cartes ou plans et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 177
22 AVRIL 1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

AVIS. — Le prochain *Supplément complémentaire* n° 29, du 29 avril 1876, sera consacré aux solutions des Questions relatives au *Langage français*, et à mettre à jour les *Communications* de nos correspondants.

F. et A. N. (*Paris*). — Nous inscrirons volontiers le pseudonyme quand nous en connaîtrons la signification. Précédemment il a été remplacé par la mention : *Deux amis;* dans le présent supplément, par : *Deux M.*

DIVERS CORRESPONDANTS. — Prière d'écrire les *Communications* sur une *feuille à part*, jointe aux solutions et sous la même enveloppe.

S. F. E. (*Paris*). — La notice sur les *Prisonniers* doit être surtout relative à l'animal, la fleur, etc., qui les ont consolés ou distraits pendant leur captivité.

J. P. (*Annecy*). — *Le Tableau parlant* est bien, mais il est incomplet. (Voir la note publiée dans le *Supplément* n° 24, du 11 mars 1876.)

F. et S. (*Bukarest*). — Tous les problèmes ne sont pas accompagnés des solutions. — Prière de les envoyer.

PROBLÈMES CHIFFRÉS

N° 23.

.*. 74 .*. 0 .*. 3 .*. A52B .*. 436C251 .*. 257D59154451 .*. 45 .*. E51H5 .*. 5H .*. 489 .*.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 38.

N° 1. — L** p****** q** v******* d* l* b***** m****** d*** l** o*******; c***** q** v******* d* c**** v*** a* c****

N° 2. — J****** l** m****, c'e** b***; m*** i** o*****, c'e** m****

N° 3. — E******* d* S****** :

« I****** p*****, t* n'a**** p** m** o* »

N° 4. — Q** m*** t** r**** e****** q****** f****

N° 5. — C* q*'i* y a d* b** d*** l'h****, c'e** l* c**** (C******).

Communications : Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n° 1. — E. A. et S. A. (Bordeaux), n° 2. — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond, Cher), n° 3. — Albert de Fossoni, n° 4. — A. Surell, n° 5.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 9.

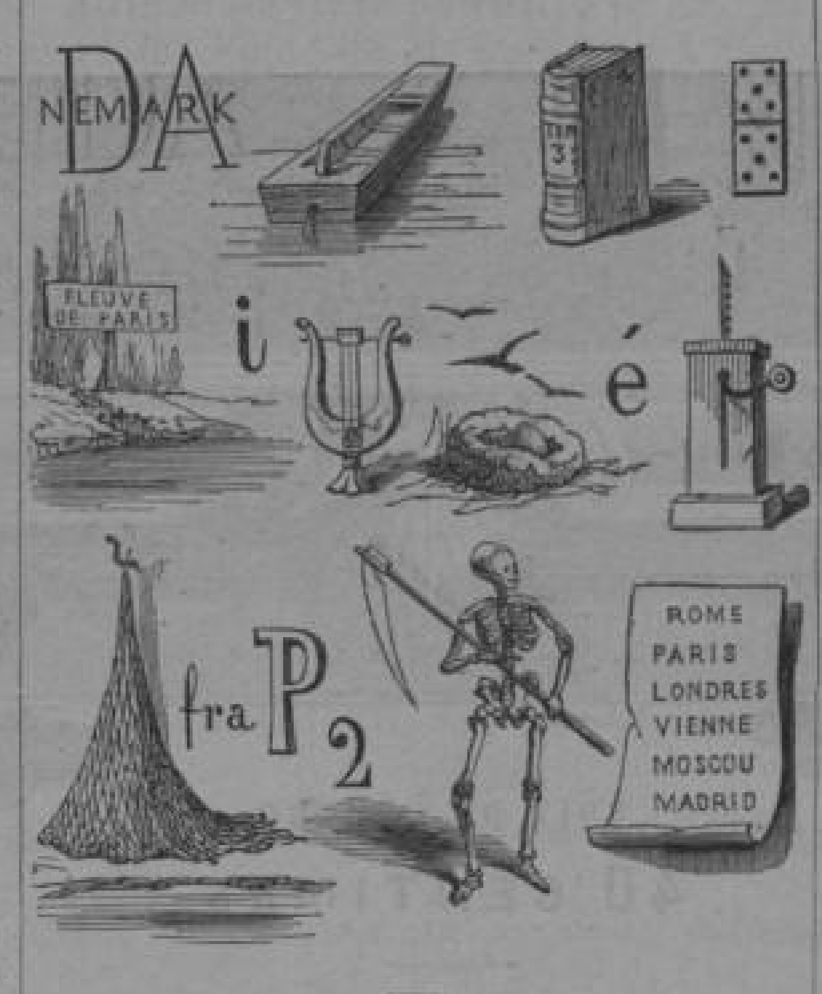
N° 1. —

Ju — s'*n *ll — cmm — *l — *tt — vn,
Mngnt — sn — fnds — *vc — sn — rvn,
Crnt — l — bn — chs — p — nessr;
Qitt — * — sn — tmps, — bn — l — st — dpnsr,
Dx — prts — *n — ft — dnt — *l — vlt — pssr,
L'*n — * — drmr — *t — l'**tr — * — n — rn — fr

N° 2

C-gt, — justmnt — rgrtt,
*n — svnt — hmm — sns — scnc,
*n — gntlhmm — sns — nssnc,
*n — trs — bn — hmm — sns — bnt.

RÉBUS



LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 7.

PRIÈRE.

Rétablir la pièce suivante en quatre strophes de quatre vers alexandrins :

Prenez-moi sous votre aile comme un ange gardien, en souriant et daignant vous pencher, tendez votre main maternelle à ma petite main, pour me faire marcher et soutenir mes pas ! Car le doux maître Jésus aux tendresses célestes, aux enfants permettait de lui de s'approcher; il souffrait leurs caresses comme un père indulgent, et sans témoigner d'ennui jouait avec eux. O vous, à ces tableaux d'église ressemblez, où, sur fond d'or, l'on voit l'auguste Charité préservant de la bise, préservant de la faim un groupe blond et frais abrité dans sa robe, laissez-moi, par pitié, sur vos genoux monter, comme le nourrisson de la divine mère, moi, isolée, orpheline, pauvre jeune fille qui n'ai d'espoir qu'en vous, qui n'ai d'espoir qu'en Dieu.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 8.

N° 1. — Quelle est l'origine de cette locution :

Poisson d'avril?

N° 2. — Quelle est l'origine de ce dicton

Faire le diable à quatre?

N° 3. — Quelle est l'origine du mot qui désigne la boisson populaire :

Coco?

Communications : Trilby, n° 1. — Deux Patineuse emmitouflées, n° 2. — Henri Polils (Bordeaux n° 3.

CURIOSITÉS.

N° 13.

Quels sont les illustres auteurs qui ont eux-mêmes joué leurs œuvres sur la scène?

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

N° 14.

LES TROIS OUTRES.

Deux voyageurs traversent un désert, il n'ont plus qu'une outre pleine d'eau contenan huit litres. Pour éviter toute discussion, il conviennent de partager également les hui litres, mais ils n'ont pour cela que deux ou tres vides, l'une pouvant contenir cinq litres et l'autre trois litres. Comment s'y prendront-ils pour avoir juste leur part, c'est-à-dire chacun quatre litres d'eau?

Communication : Noémie Lévy (Paris).

LES DEVISES

N° 6.

Devises royales :

N° 1. — Un croissant et ces mots :

Donec totum impleat orbem.

N° 2. — Un fagot d'épines et ces mots :

Qui s'y frotte s'y pique.

N° 3. — *Pietate et justitiâ.*

N° 4. — La reine des abeilles entourée d'u essaim :

Non utitur aculeo rex cui paremus.

N° 5. — *Paix assurée, victoire entière ou mort honnête.*

N° 6. — *Fidei ac regni expulsit hostes.*

N° 7. — *Quo nec sincerior alter.*

N° 8. — Une lance brisée et ces mots :
Hinc dolor. hinc lacrymæ.

Devise de deux papes :

N° 9. — *Plus de barbares en deçà des monts.*

N° 10. — *Suave jugum Domini.*
(Il est doux le joug de Dieu).

Communications : Marguerite Morand, nos 1, 8. — Henri Ducrocq (Niort), nos 2, 3, 4. — Divers correspondants, no 5. — La petite Angevine, nos 6, 7. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon), no 9. — Georges Doublet (lycée de Versailles), no 10.

LES ANAGRAMMES.

N° 12.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — TON NOM MERCI.	N° 16. — T'A PELÉ.
	N° 17. — N'ARME.
N° 2. — RODE.	N° 18. — O NIL.
N° 3. — TIENS?	N° 19. — PRISE.
N° 4. — CE ROI.	N° 20. — LE ROTI.
N° 5. — QUEL SUC.	N° 21. — ROTIN.
N° 6. — CANARI.	N° 22. — S'ENROLA.
N° 7. — ON RUE.	N° 23. — POINT OSE.
N° 8. — LARGE.	N° 24. — ON L'A.
N° 9. — A LE SAC.	N° 25. — ICARE.
N° 10. — J'OSE.	N° 26. — HORDES. DEHORS.
N° 11. — ON RÊVE.	
N° 12. — PIRÉE.	N° 27. — PALE.
N° 13. — JE RACLE.	N° 28. — A PRIS.
N° 14. — GUÊTRE.	N° 29. — N'A TRACAS.
N° 15. — GALERIE.	N° 30. — OUI, LA DANSE

Communications : Adrienne et Louise de l'île Maurice (château de la Lagune), nos 1 à 5. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), nos 6, 7. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon), nos 8, 9. — Marie Louise Frossard; Jane de Vésian, Louise et Caroline Thiéry (Couvent de Notre-Dame, Lunéville), no 10. — Madeleine Moreau-Vauthier, nos 11, 12, 13. — Fanfan La-Tulipe, nos 14, 15. — Deux alouettes, nos 16, 17. — Hélène Martin (Périgueux), nos 18, 19, 20, 21. — Marie, Lucie, Renée, nos 22, 23, 24. — Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny), nos 25 26. — Julie Portalis, nos 27 à 30.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — MISS MARIE.	N° 9. — LA MÉGÈRE.
N° 2. — HARAS.	N° 10. — NOTRE LUEUR.
N° 3. — CRIE.	N° 11. — SOT, BUSE.
N° 4. — LE LESTE.	N° 12. — ESPÈRE.
N° 5. — MOT.	N° 13. — LE FARD.
N° 6. — MON LIT.	N° 14. — L'AMI D'ÉNÉE.
N° 7. — CE PERSIL.	N° 15. — AH! LORD.
N° 8. — A LA NATTE.	N° 16. — A PLU.

Communications : Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny), nos 1 à 5. — André Delaunay (collège Rollin), nos 6 à 11. — Les Marmouzets de Reims, nos 12, 13, 14. — René Chollet, no 15, 16.

ANIMAUX.

N° 1. — AGILE.	N° 12. — SI BON.
N° 2. — GIVRE.	N° 13. — ROUSSI.
N° 3. — ET ON LIT.	N° 14. — L'ENGRAIS.
N° 4. — L'ANE.	N° 15. — PLAN POLI.
N° 5. — QUE PORTER.	N° 16. — LOUPE.
N° 6. — ON PIGE.	N° 17. — ART.
N° 7. — ÉPI.	N° 18. — NICHE. CHINE.
N° 8. — CORDON.	N° 19. — PARTI.
N° 9. — LA LICE.	N° 20. — MALICE.
N° 10. — MA VACHE.	N° 21. — LOIN, O NIL.
N° 11. — GITER.	N° 22. — GALICE.

Communication : trois amateurs de croquet.

LES SURPRISES

N° 5.

Etant donnés 36 zéros disposés en carré, en ôter 6, de manière qu'il en reste un nombre pair dans chaque colonne, en ligne horizontale et en ligne perpendiculaire.

0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0

Communication : Emmanuel et Suzanne Rodocanachi.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 9.

N° 1. — Quels sont les trois départements dont les chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture forment chacun par leurs premières lettres les mots :

ADAM. — BUT. — LUNA.

N° 2. — Quelles sont les *Villes de l'Amérique du Nord* dont les premières lettres forment le mot :

IROQUOIS.

N° 3. — Quels sont les *Fleuves de l'Amérique du Sud* qui forment le mot :

PAMPAS.

N° 4. — Quelles sont les *Villes* du département de la *Seine-Inférieure* dont les noms forment, par leurs premières lettres, les mots :

BELLE FRANCE.

Communications : Famille A. B. (Rouen), no 1. — Jean et Geneviève de Courcy, nos 2, 3. — Diane, Malo et Lutin (Montbrison), no 4.

ÉNIGME.

N° 14.

C'est moi que, ma jeune lectrice,
Tient dans ses mains pour me chercher,
Je suis l'asile du caprice,
Où la raison vient se nicher;
Chez les hommes, comme une reine,
Je me flatte de gouverner,
C'est toujours moi qui les entraîne
Par où le vent les fait tourner;
Sous tes cheveux je me hasarde,
Petit lecteur, à me cacher;
Cherche-moi bien! mais prends bien garde
De me perdre à me trop chercher.

Communication : Goutte de rosée.

N° 15.

Ma mer n'eut jamais d'eau, mes champs sont infertiles,
Je n'ai point de maisons et j'ai de grandes villes,
Je réduis en un point mille ouvrages divers,
Je ne suis presque rien et je suis l'univers.

Communication : Divers correspondants.

LOGOGRIPHE

N° 5.

Tout gros animal que je suis,
Je veux offrir un doute à la raison humaine,
Et je dis simplement qu'un de mes pieds démis,
Chacun peut m'avaler sans peine.

Communication : Nab, Jup et Top (Granite-House).

CHARADE.

N° 14.

Mon premier, dans une bataille,
Taille
En morceaux bien des fantassins
Sains.
Mon tout, dont la lame pointue
Tue,
Parfois fait taire maint brocard;
Car
Mon second, s'il craint les blessures
Sûres,
Devient souvent en se troublant
Blanc.

Communication : Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris).

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE
SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 22.

Enfants, la foudre gronde,
Couronnez-vous de fleurs.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 37.

ÉPIGRAMMES

N° 1

Sur le Sésostris de Longepierre :

Ce fameux conquérant, ce vaillant Sésostris,
Qui jadis en Égypte, au gré des destinées,
Vécut de si longues années,
N'a vécu qu'un jour à Paris.

N° 2.

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie?
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 8.

N° 1.

Nature d'où tout sort, nature où tout retombe,
Feuilles, nids, doux rameaux que l'on n'ose effleurer,
Ne faites pas de bruit autour de cette tombe,
Laissez l'enfant dormir et la mère pleurer.

N° 2.

Qu'importe, lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre ou traîné le râteau;
On n'y distingue point l'orgueil du diadème;
De l'esclave et du roi la poussière est la même.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 6.

LA FÉE DES CAMPAGNES.

Moi, pour rafraîchir ma toilette,
J'ai dépouillé les verts sentiers;
J'ai poursuivi la violette
Dans son nid sous les églantiers.

La feuille du houx m'a peignée
Sur le miroir des étangs bleus;
La dentelle de l'araignée
Sert de résille à mes cheveux.

Des papillons coupant les ailes
Je m'en suis fait un éventail;
Aux cuirasses des coccinelles
Je dois mon collier de corail.

J'ai trouvé mes boucles d'oreille
Dans le calice ouvert des fleurs;
J'ai pris mon écharpe vermeille
A l'arc-en-ciel aux sept couleurs.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 7.

La solution sera publiée dans le prochain *Supplément complémentaire* n° 29, du 29 avril 1876.

LES CURIOSITÉS

N° 12.

La solution sera publiée quand toutes les réponses nous seront parvenues.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 42. — Rome. — Saint-Pierre.
N° 43. — La Modestie.
N° 44. — L'Histoire.
N° 45. — La Renommée.
N° 46. — L'Hypocrisie.

LES COQUILLES AMUSANTES

N° 6.

N° 1. — *Salade.* — Malade.
N° 2. — *Lots. Maisons.* — Mots. Raisons.
N° 3. — *Baron.* — Larron.
N° 4. — *File. Fous.* — Pile. Sous.
N° 5. — *Peste. Tartes. Four.* — Poste. Cartes. Jour.
N° 6. — *Indolent. Porte.* — Insolent. Perte.
N° 7. — *Fer. Voraces. Coriaces.* — Mer. Horaces. Curiaces.
N° 8. — *Coin.* — Soin.
N° 9. — *Nez.* — Fez.
N° 10. — *Réfutée par.* — Réputée pour.

ANAGRAMMES.

N° 11.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *Meurs.* — Semur.
N° 2. — *Dans ma montre.* — Mont-de-Marsan.
N° 3. — *Nulle.* — Lunel.
N° 4. — *Cinna.* — Nancy.
N° 5. — *Proue. Or peu.* — Pérou.
N° 6. — *Au roi nel.* — Touraine.
N° 7. — *Mail.* — Lima.
N° 8. — *Bon sot.* — Boston.
N° 9. — *Si on y lave.* — Louisiane.
N° 10. — *On y cure.* — New-York.
N° 11. — *Mon type.* — Piémont.
N° 12. — *Qui fera.* — Afrique.
N° 13. — *Sa mine.* — Amiens.
N° 14. — *Ne parie.* — Epernay.
N° 15. — *Sortie.* — Troyes.
N° 16. — *Calonne.* — Alençon.
N° 17. — *Plaine. Le pain.* — Epinal.
N° 18. — *Tisanes.* — Saintes.
N° 19. — *Etoile marine.* — Maine-et-Loire.
N° 20. — *Tel roi cher.* — Loir-et-Cher.
N° 21. — *Orteil.* — Loiret.
N° 22. — *Céruse.* — Creuse.
N° 23. — *Mode y dupe.* — Puy-de-Dôme.
N° 24. — *Raille. Il râle.* — Allier.
N° 25. — *Ohé! Aé! Tu y vas!* — Haute-Savoie.
N° 26. — *Ce canal.* — Cancale.
N° 27. — *L'on va là.* — Avallon.
N° 28. — *Ce mal-ci.* — Clamecy.
N° 29. — *Le sourd.* — Lourdes.
N° 30. — *Ortie.* — Troie.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Est habile.* — Elisabeth.
N° 2. — *Verser.* — Verrès.
N° 3. — *Le ciel.* — Clélie.
N° 4. — *Ce corps.* — Cécrops.
N° 5. — *Charle.* — Rachel.
N° 6. — *Canot.* — Caton.
N° 7. — *Garde.* — Edgar.
N° 8. — *Carmel.* — Marcel.
N° 9. — *Asile.* — Elisa.
N° 10. — *Lieu riche.* — Richelieu
N° 11. — *Mari.* — Irma.
N° 12. — *Oser.* — Rose.
N° 13. — *A mari.* — Maria.
N° 14. — *A Cluny.* — Calvin
N° 15. — *Prière.* — Pierre.
N° 16. — *Ote nain.* — Antoine.
N° 17. — *Il me change.* — Michel-Ange.
N° 18. — *Ave.* — Eva.
N° 19. — *Il en a vu.* — Juvénal.
N° 20. — *L'ange charme. L'ange marche.* — Charlemagne.

LES DEVISES

N° 5.

N° 1. — Gaston Phébus de Foix, prince de Béarn.
N° 2. — Du Guesclin.
N° 3. — Jean de Bohême. Le prince de Galles.
N° 4. — Les comtes de Champagne.
N° 5. — Mazarin.
N° 6. — Guillaume-le-Taciturne.
N° 7. — La famille de Guise.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella (Russie). — Comtesses Dina et Eugénie de Kreütz.

SUPPLÉMENT N° 25.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 21. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 36. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 7. LANGAGE FRANÇAIS N° 6, RÉBUS. VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 5, ÉNIGMES, N°s 12, 13, ANAGRAMMES, N° 10, DEVISES, N° 5, LOGOGRIPHES, N°s 3, 4. CHARADES N° 13, LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 9. TALEAUX PARLANTS, N°s 36 à 41.

Henriette Bulteau (Pont-à-Marcq, Nord). — Petites Violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil, Eure). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — J. Brontana (Paris). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — P. L. M. Edax (au Val, Douai). — Une jeune Suissesse au bord du lac (Neuchâtel). — Mathilde Meignen (Paris). — Julienne d'Aussy, Auguste d'Aussy (Thourout, Belgique). — Jean et Geneviève de Courcy. — Em. P. (Paris). — Le général Tom Pouce et son frère. — Aricie Rémusat (Marseille). — Les deux M. (Paris). Six ours abonnés. — Je, Tu, Elle (château de la Pie, près Bordeaux). — Paul de Cerné (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Maurice Trocmé (Paris). — Nelly et Élisa Basin et Angèle Vizioz (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — La Trottin de la côte et la petite Fadette de la côte (Hâvre). — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Berthe Roncerel. — Hélène Martin, l'amie de l'Espagnole de Paris (Périgueux). — Paul et Lucy Gruson (Douai). — Roger Braün (lycée Fontanes, Paris). — Louise Langelier (Paris). — Marie Valentin. — Chollet (Angers). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Ricket-al-Haoup. — V. O. et sa sœur. — Deux lézards verts. — Edgar et Mathilde Bourgeois (Folembray). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — Édouard Nord (Angers). — Marie et Jeanne. — Famille Hics. — Magdeleine, Geneviève et Eugénie Lagelouze. — Aline Lacombe (Paris). — A. de Boucherville (Vendôme). — E. D. (Dijon.) — Une amie de Zoé Renée et Cie (Pau). — Jeanne Koucke (Paris), — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Motta D. de B. — Maria Manuela Fesser, Josefina M. Fesser. — Tiney, Farino et Farinette (Paris). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Roger et Michel Pommerei (Orléans). — Martin André (lycée Fontanes, Niort). — La petite Titine (Côte d'Ingonville, Havre). — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de La Fontaine, par les Ormes, Vienne). — Marie Lebiez (Constantine). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Raymond Pitrou (Tours). — Les élèves de l'Ecole supérieure de Renaix (Belgique). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

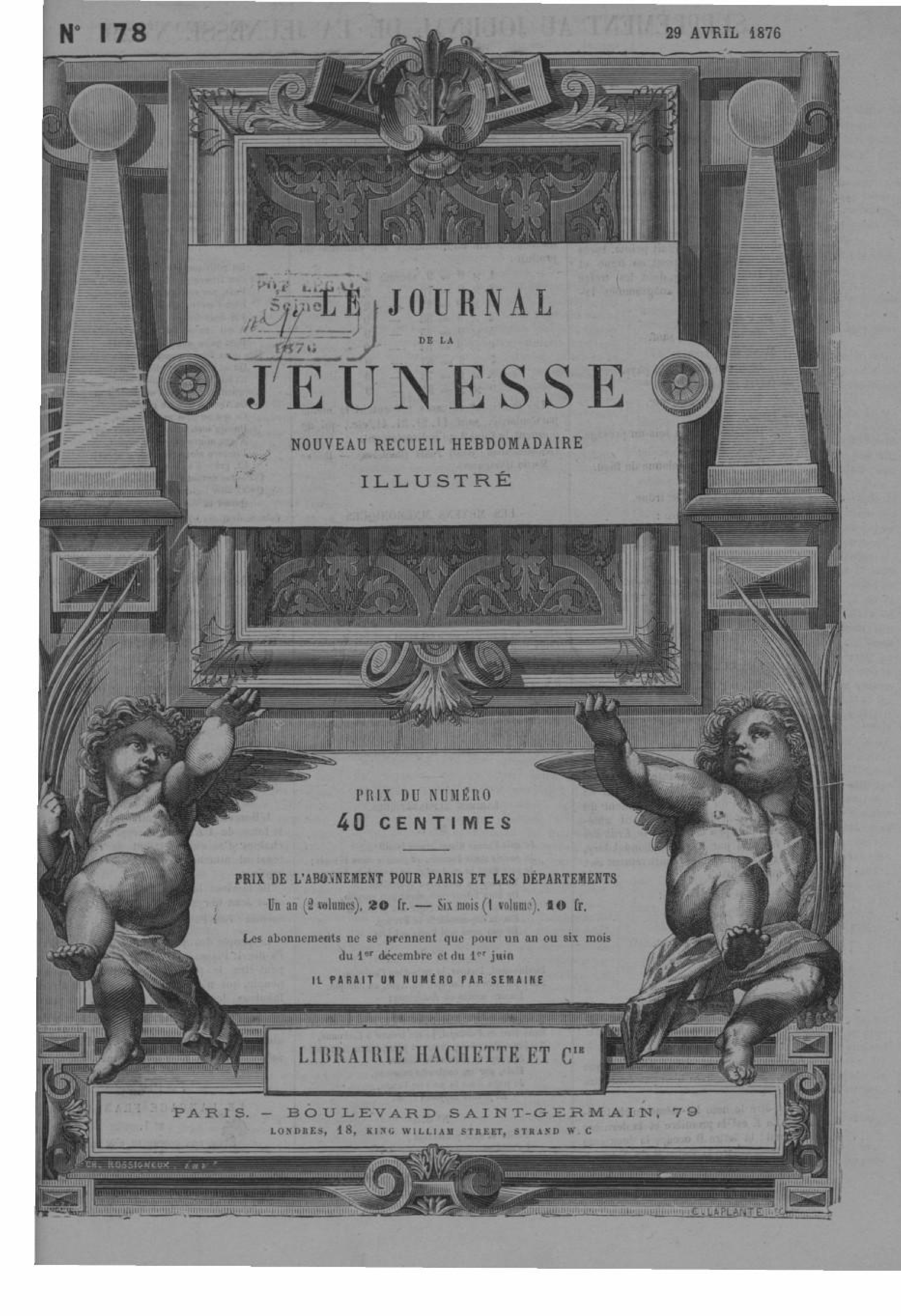
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Minerve, Tempête et Roquet (Paris). — Charlotte. — Charles et Marie Bordo (Paris). — Lucienne, Lucien, Mathilde et René Lavigne (Paris). — Maurice Galliniard. — A. D. (Fécamp). — Antoine et Lucien Herr (collége de Vitry-le-François). — Clotho, Lachésis et Atropos. — Marie, Gabrielle et Elisabeth. — Arieri et Sophie Ralli (Paris). — Quita et Maurice Grieumard (Paris). — Une petite fleur des montagnes (Saint-Flour). — Les quatre sœurs A. J. A. B. de Vernaison. — Joséphine et Thérèse Berthollet (Paris). — Aimée et Suzanne. — Trilby. — Le caporal Bonbon. — Thérèse Brunet (Bordeaux). — Marcelle.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Jeanne Francillon (Puteaux). — Marionnette (Paris). — Figaro. — Deux patineuses emmitouflées. — Jeanne O. (Cambrai). — La petite Angevine. — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Aliquis (Sedan). — Un sanglier des Ardennes. — Pierre et Paul Bénard (villa du Bel-Air). — Comtesse Clotilde de Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Marie-Louise Frossard, Louise Thiéry, Jeanne de Vésian et Caroline Thiéry (couvent de Notre-Dame, Lunéville). — M. C. (Bruxelles). — Une petite maçonnaise et son frère le grand clown (Sipriès-sur-Igny). — Charlotte, Thérèse et Jeanne (Versailles). Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon). — Marguerite Brabant. — Pierre Gribouillard et Louise D. (Niort). — Marie-Louise et Jane de Kivouvhoudré et leur ami Simbad-le-marin, — Denys d'Aussy (château de Crazannes). — Gabrielle Fourgnaud (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — L. G. dit Tadier. — Salvator (Saint-Jean, Seine-et-Oise). — Inès de la Sanita de Varouzo et Miriam de San-Carlos (Pampelune, Espagne). — Duverney Charles (Chambéry). — Decorme, Gérardet et Cie (collége de Beauvais). — Diane, Malo et Lutin. — Fougère (Rouen). — Marie Panis (Reims). — Madelon Friquet (Paris). — Dobra de Bréaza (Roumanie). — Marizika, Stanca, Salep. — Béatrix. — Famille A. Vingtain (Paris). — Une amie de l'étude (Caen). — C. Bessèyre (école Dorian, Saint-Etienne). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Louis de Cazaux (près d'Auch, Gers). — Berthe (Châtellerault). — Laure Gueury et Cie (Versailles). — Un trèfle à quatre feuilles. — Quatre Jules et un Léon (Paris). — Mlles Chaper (Grenoble). — Aigle, Espérance, Fidélité (Paris). — Ernest Mallet (Paris). — Jacques Amyot (Bellozanne). — Sully (Nogent-le-Rotrou). — C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin et Georges Le Poittevin (Cherbourg). — Sybille. — Blanche L. Versailles).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C
C. LAPLANTE

LES COMMUNICATIONS

LES ANAGRAMMES.

Les anagrammes suivantes ont été composées par le professeur Jablonski, en l'honneur du roi de Pologne Stanislas Leczinski. Pendant les fêtes du couronnement, on organisa un ballet composé de treize enfants en costumes de chevalier. Chacun d'eux portait un bouclier au centre duquel une lettre était peinte. Après chaque figure, ils se rangeaient en ligne et présentaient leurs boucliers, dont les treize lettres formaient ces sept anagrammes latines :

N° 1. — Ades incolumis.
Te voilà sain et sauf.

N° 2. — Mane sidus loci.
Demeure l'étoile du pays.

N° 3. — Omnis es lucida.
Tu es toute brillante.

N° 4. — Lucida, sis omen.
Brillante, que tu sois un présage.

N° 5. — Sis columna Dei.
Que tu sois la colonne de Dieu.

N° 6. — I scande solium.
Va, monte sur le trône.

Et enfin cette dernière figure :

N° 7. — Domus Lescinia.
Famille-Lescinia. (Nom latin de Leczinski.)

Communication : Comte Ladislas Ciechanowiecki. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard).

LES CURIOSITÉS.

On voit en Syrie les ruines d'un immense château-fort qui appartenait à l'Ordre des Hospitaliers, et qu'on appelle le « *Krak des chevaliers* ». Au milieu, les ruines d'une église sont encore debout. Sur un mur du vestibule, dans lequel s'ouvre la porte latérale de la chapelle, on a gravé, avec une pointe ou avec un couteau, différentes inscriptions qui sont de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. En tout cas, ces inscriptions sont antérieures à 1271, puisqu'à cette date le *Krak des chevaliers* fut pris par Bibars-el-Bondokdary, soudan d'Égypte, et tomba définitivement aux mains des musulmans.

Voici une de ces inscriptions :

Ultima sit prima,
Sit prima secunda,
Sit una in medio posita,
Nomen habebit ita.

TRADUCTION :

Que la dernière soit la première,
Que la première soit la deuxième,
Qu'une soit placée au milieu,
Ainsi on obtiendra le nom.

Le correspondant qui nous communique cette énigme latine déclare n'en pas connaître la solution.

C'est peut-être le nom lui-même du château-fort : *Krak*. Le K est la première et la dernière lettre du mot ; la lettre R occupe le deuxième rang ; la lettre A sépare la lettre R du K transposé.

Si nos correspondants trouvent une autre version, nous la recevrons volontiers.

LE NOMBRE 9.

Les nombres de 1 à 10 multipliés par 9 donnent 9 en additionnant les chiffres du produit :

$1 \times 9 = 9$	somme	9
$2 \times 9 = 18$	—	9
$3 \times 9 = 27$	—	9
$4 \times 9 = 36$	—	9
$5 \times 9 = 45$	—	9
$6 \times 9 = 54$	—	9
$7 \times 9 = 63$	—	9
$8 \times 9 = 72$	—	9
$9 \times 9 = 81$	—	9

Les multiples suivants présentent la même particularité, sauf 11, 21, 31, 41, etc., qui ne donnent le total 9 qu'indirectement.

Communication : Henri Pohls (Bordeaux). — Hélène Martin (Périgueux).

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Les vers alexandrins suivants commencent et finissent par le nom d'un département et de son chef-lieu.

Creuse, petit lapin, ton trou dans ces *guérets*.
Cinq lots gagnés, cinq lots perdus, font manche à *manche*.
Lis les vilaines lois, et réforme-les, *reine*.
Allant son petit pas, on n'est point une bor*ne*.
Lents sont les pas pesants de toute bête à *laine*.
*L'art des ch*ansons souvent d'Apollon se *priva*.
Chat au roux fait lapin pour qui sait l'art de *feindre*.
Il *jura*, puis il l'a, tout du *long, le sot, nié*.
L'alose erre dans l'eau tout comme la li*mande*.
Aux serres du vautour échappe la *lionne*.
Meurt-on, docteur, du mal qu'on nomme esqui*nancie*.
(*Original.*)

Communication : Maurice D. (Saint-Quentin).

ÉNIGMES ALPHABÉTIQUES.

N° 1.

Je suis l'aînée d'une grand famille,
Je parais dans l'année, et jamais dans le mois ;
Je suis dans la chaleur et la glace à la fois ;
Ma race en tout pays fourmille.
De mon talent vous serez peu surpris,
Quand vous saurez que ma présence
Est indispensable à la France,
Et que sans moi Paris est pris.

N° 2.

Devine-moi, lecteur, je suis dans l'univers,
Sans paraître en Europe, en Asie, en Afrique.
Encore moins en Amérique ;
Si tu veux refuser, doublement je te sers,
Et doublement encor, lorsque quelqu'un te donne :
Sans être en Portugal, je me trouve à Lisbonne,
Toujours dans les prisons et jamais dans les fers ;
J'occupe le milieu du monde ;
Mais, par un contraste nouveau,
Je nage dans le sein de l'onde,
Et je fuis toujours l'eau.

N° 3.

Petite et sans protection,
La douceur seule est ma devise,
Je décore François de Guise
Ou bien simplement un maçon ;
J'ai pour ennemi le faucon,
Au colimaçon je me lie,
Et sans en paraître avilie,
Au forçat je suis, sans façon.
Lecteur, ne fais pas mon procès,
Car au bagne n'est pas ma place,
Et si de ton cœur on me chasse
J'ai les honneurs du nom français.

N° 4.

En politique je suis noir,
Et l'on trouve parfois du plaisir à me voir ;
Puis, par respect en ma présence,
L'on s'arrête et l'on fait silence.
J'ai deux frères, même une sœur,
A qui chacun fait moins d'honneur
Bien qu'au passage on les salue ;
Mes deux frères pourtant sont semblables à mo
Quant à ma sœur elle est tortue
Et fait le plus commun emploi.
L'orgueilleuse souvent néanmoins me précède
Ou vient à moi se réunir,
Ce qui ne peut me convenir,
Puisqu'aussitôt mon pouvoir cède
A son mince et chétif aspect,
J'inspire alors moins de respect ;
Et, grâce à sa basse tournure,
Personne devant moi ne baisse plus le ton.
Quoi ! cher lecteur, tu ne devines pas mon nom,
Quand tu vois ici ma figure ?

Communications : Thérèse, n° 1. — Signature om n° 2. — Alfred Patin et Maurice Samuel (lycée Troyes), n° 3. — Aricie Rémusat (Marseil n° 4.

SOLUTION DES ÉNIGMES ALPHABÉTIQUES.

N° 1. — La lettre A.
N° 2. — La lettre N.
N° 3. — La cédille.
N° 4. — Les signes de ponctuation.

LES TABLEAUX PARLANTS.

Solutions explicatives.

LE DRAGON.

Les Chinois rendaient au dragon une espè de culte. Dans les légendes chrétiennes symbolise l'esprit du mal (Saint-Michel).

STATUE DE L'ÉLOQUENCE.

L'Hercule gaulois, Ogmius, symbolisait aus la force de l'*Éloquence*, représentée par l chaînes d'or qui sortaient de sa bouche, tenaient attachés par l'oreille les auditeu captivés.

De là vient le nom de *Bouche-d'or* donné saint Jean Chrysostome.

Solution : Julie Portalis (Saint-Maurice).

Le peuple des *Atlantes* a-t-il existé tel q l'a décrit Platon ? Il est permis d'en doute peut-être le philosophe a-t-il attribué à peuple, qui n'était connu que par des réci fabuleux, des idées, des doctrines, des mœu qu'il voulait exposer, de même que Bacon développé ses idées scientifiques dans u utopie qu'il a intitulée : *Nouvelle Atlantide*.

Solution : P. L. M. Elax (au Val Douai).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

ÊTRE BON COMME LE BON PAIN.

Solution. — D'après certains étymologiste le mot *pain* serait ici une corruption du no

de Guillaume *Penn*, que Charles II, roi d'Angleterre, avait nommé gouverneur d'une province américaine. Penn mérita le surnom de bon, d'où serait venue l'expression : « *Bon comme le bon Penn.* »

Nous préférons l'explication suivante :

Dans un ouvrage intitulé : *Origines de la France contemporaine*, on trouve un tableau saisissant de la misère d'un temps qu'on appelle *l'âge de sang et de boue*. Les paysans mangeaient du pain de blé noir, d'orge, et même de l'herbe. Le pain blanc était pour eux un régal, une gourmandise réservée aux riches bourgeois et aux nobles. C'était le *bon pain;* il devint un terme de comparaison, et l'expression : « *Bon comme le bon pain,* » passa dans le langage populaire.

Solution : Paul et Lucy Gruson (Douai).

Le fragment suivant de La Bruyère montre sous cette sombre couleur les paysans d'autrefois :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre, qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

N° 2.

ÊTRE HORS DE PAGE.

SOLUTION. — L'expression « *être hors de page* » signifie : Être libre, émancipé, affranchi de la servitude, de la domination, de l'influence, des leçons d'autrui, agir pour son propre compte avec indépendance, avoir la pleine et entière possession de soi-même.

On trouve l'origine de cette expression dans le *Dictionnaire des institutions et coutumes de la France*, par Chéruel, au mot *Chevalerie*, dont nous citons ce fragment :

« Dès l'âge de sept ans, le futur chevalier était enlevé aux femmes, et confié à quelque vaillant baron qui lui donnait l'exemple des vertus chevaleresques. Jusqu'à quatorze ans, il accompagnait le châtelain et la châtelaine comme *page*, *varlet*, *damoiseau* ou *damoisel*. Il les suivait à la chasse, lançait et rappelait le faucon, maniait la lance et l'épée, s'endurcissait aux plus durs exercices, et, par cette activité incessante, se préparait aux fatigues de la guerre, et acquérait la force physique nécessaire pour porter les lourdes armures du temps. L'exemple d'un seigneur qu'on présentait comme modèle de chevalerie, les hauts faits d'armes qu'on racontait pendant les longues veillées d'hiver, dans la salle où étaient suspendues les armures des chevaliers et qui était pleine de leur souvenir; parfois aussi les chants d'un troubadour, qui payait l'hospitalité du seigneur par quelque canzone en l'honneur des paladins de Charlemagne et d'Arthur : voilà l'éducation morale et intellectuelle que recevait le jeune homme. Elle gravait dans sa pensée un certain idéal de chevalerie qu'il devait chercher un jour à réaliser.

» A quinze ans, il était *hors de page* et devenait écuyer. Il y avait des *écuyers de corps* ou *d'honneur*, qui accompagnaient à cheval le châtelain et la châtelaine; des *écuyers tranchants*, qui servaient à la table du seigneur; des *écuyers d'armes*, qui portaient sa lance et les diverses pièces de son armure. Les idées du temps ennoblissaient ces services domestiques. Un noble seul pouvait faire l'essai du vin et des mets à la table seigneuriale, et accompagner la châtelaine dans les courses à travers la forêt. La religion et la guerre, qui avaient une influence dominante dans la vie du moyen âge, se réunissaient pour consacrer l'initiation de l'écuyer. Il était conduit à l'hôtel au moment où il sortait de l'enfance pour entrer dans la jeunesse. Son éducation physique militaire et morale se continuait par des exercices violents. Couvert d'une pesante armure, il franchissait des fossés, il escaladait des murailles; et les légendes de la chevalerie développaient de plus en plus dans son esprit ce modèle de courage et de vertu que, sous les noms d'Amadis, de Roland, d'Olivier et de tant d'autres héros, la poésie offrait aux imaginations. Qu'on ajoute à cette éducation, qui formait le corps et inspirait le goût des aventures héroïques, les préceptes de la religion chrétienne, dont l'influence salutaire enveloppait en quelque sorte le futur chevalier et le pénétrait de ses principes, et on comprendra comment se formèrent les âmes saintes et magnanimes d'un Godefroy de Bouillon et d'un Louis IX. A dix-sept ans, l'écuyer partait souvent pour des expéditions lointaines. Un anneau suspendu au bras ou à la jambe annonçait qu'il avait fait vœu d'accomplir quelque prouesse éclatante, avant de recevoir l'ordre de la chevalerie. »

N° 3.

PASSER UNE NUIT BLANCHE.

Nuit blanche, nuit sans sommeil.

Chez les anciens, on se préparait à l'initiation des mystères par une veille consacrée à la méditation et à la prière. L'initié était vêtu d'une tunique blanche, et on retrouve cette tradition dans l'histoire de la chevalerie.

« Lorsque l'*écuyer* avait vingt et un ans, et qu'il paraissait être digne par sa vaillance d'être fait chevalier, il se préparait à cette initiation par des cérémonies symboliques. Le bain, signe de la pureté du corps et de l'âme, la veillée d'armes, la confession souvent à haute voix, la communion précédaient la réception du nouveau chevalier; couvert de vêtements de lin blanc, autre symbole de pureté morale, il était conduit à l'autel par deux prud'hommes, chevaliers éprouvés, qui étaient ses parrains d'armes. Un prêtre disait la messe et bénissait le glaive. Le seigneur qui devait armer le nouveau chevalier le frappait du plat de l'épée en lui disant : « Je te fais chevalier au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il lui faisait jurer de consacrer ses armes à la défense des faibles et des opprimés, puis il lui donnait l'*accolade* et lui ceignait l'épée. Les parrains d'armes couvraient le nouveau chevalier des diverses pièces de l'armure, et lui chaussaient le éperons dorés, signe distinctif de la dignité de chevalier. La cérémonie se terminait souvent par un *tournoi*. La chevalerie conférait des privilèges et imposait des devoirs. Formés en associations et liés par un sentiment d'honneur et de fraternité, les chevaliers se défendaient mutuellement; mais si un d'eux manquait à la loyauté et à l'honneur, il était déclaré *félon*, dégradé solennellement et livré au dernier supplice. La courtoisie et le respect pour les femmes étaient des vertus chevaleresques. » Ainsi cette société si violente avait su pourtant se créer un idéal de perfection. L'homme du moyen-âge avait pour modèle, dans la vie religieuse, le saint, son patron; dans la vie civile et politique, le chevalier.

N° 4.

LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE.

(*Troisième solution.*)

Arnould de Raisse raconte que, dans le XIIe siècle, le couvent d'Oignies appartenait à l'ordre de Saint-Augustin et comptait parmi ses membres un nommé *Jean de Nivelle*, docteur en théologie, très-bon prédicateur et ancien doyen de l'église de Saint-Lambert, à Liége. La goutte lui ayant paralysé une jambe, on fit venir de France un médecin renommé, qui promit à Jean de Nivelle sa guérison s'il voulait s'imposer un repos rigoureux.

« Combien peut durer ce repos? dit le vieillard?

— Quatre mois, répondit le médecin.

— Trop malheureux serais, répartit le saint homme, s'il me fallait, durant quatre mois, m'abstenir de travailler au salut de mon prochain. »

Le médecin se retira et Jean de Nivelle, bravant les douleurs les plus aiguës, poursuivit sa pieuse mission, mais il vit bientôt ses maux s'aggraver.

Le bienheureux Jean de Nivelle, dit la légende, était fort malade et s'en allait mourir. L'extrême fatigue et les austérités l'avaient tellement endolori que tout bruit un peu vif, tout mouvement imprévu redoublait son agonie.

Ce cruel état durait depuis huit jours, lorsqu'on se décida d'écarter de lui son chien qui l'aimait beaucoup, mais qui, par ses jappements, lui causait de fréquents saisissements.

D'abord on crut qu'il suffirait de le chasser, mais l'animal revenant toujours, car il était très-attaché à son maître, il fallut le battre de verges à toutes les heures du jour et de la nuit. La première journée, le saint vieillard ne dit rien, mais le lendemain il demanda son chien. On lui dit qu'on l'avait éloigné pour hâter sa guérison, et comme il soupirait, on lui dit qu'il fallait qu'il supportât cette privation. Le troisième jour, Jean demanda encore son chien, on lui fit la même réponse, il se tut tristement encore. Cependant la maladie faisait de rapides progrès; on vit bien que Jean allait mourir. Le matin du quatrième jour, il ne parla pas, mais il étendit la main pour caresser une dernière fois son chien fidèle. Un des frères fut touché de compassion et on alla appeler la pauvre bête; mais pendant trois jours on l'avait tant battue, que bien qu'elle rôdât encore autour de la maison, elle n'osa plus approcher; et, comme s'il se fût fait une révolution en elle, plus on l'appelait, plus elle s'enfuyait. Ce manége dura deux jours, autant que la dernière agonie du bienheureux Jean de Nivelle. A l'heure où le maître trépassa, le chien s'élança au loin et ne reparut jamais.

(*Extrait du Magasin pittoresque*, 1849.)

Communication : René de Batz (Paris).

N° 5.

FAIRE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

En 1552, le parlement de Paris rendit un arrêt contre les *Ecoles buissonnières*. Les protestants, craignant d'être poursuivis, allaient tenir leurs cours d'enseignement dans les campagnes, pour échapper à la juridiction du chantre de Notre-Dame de Paris, seul surveillant des écoles primaires.

C'est ce qu'on appelait alors *écoles buissonnières*.

Dans l'acception moderne, *faire l'école buissonnière*, c'est déserter la classe pour les promenade ou tout autre plaisir.

Solution : Louise Langelier.

N° 6.

FAIRE DU PHÉBUS.

Faire du phébus, c'est avoir un style obscur et prétentieux, c'est *faire du galimatias*.

Gaston Phébus, comte de Foix, avait écrit un ouvrage sur la chasse, dans un style emphatique et embrouillé, où sa pensée se perdait dans les néologismes, les comparaisons ridiculement poétiques, et son nom est resté pour désigner l'espèce de style dont il a donné un si bel échantillon.

Solution : P. L. M. Edax (au Val, Douai).

N° 7.

PAYER EN MONNAIE DE SINGE.

C'est se moquer de celui à qui l'on doit au lieu de payer sa dette. Cette locution vient de ce que les bateleurs, les montreurs de singes, au lieu de payer le péage au passage des ponts, à l'entrée des villes, exécutaient quelqu'un de leurs tours, faisaient gambader leur singe devant le péager, qui devait alors les tenir quittes du péage.

Au commencement du règne de Philippe-Auguste, les ménestrels avaient été chassés de France ; plus tard, Saint-Louis leur permit de rentrer.

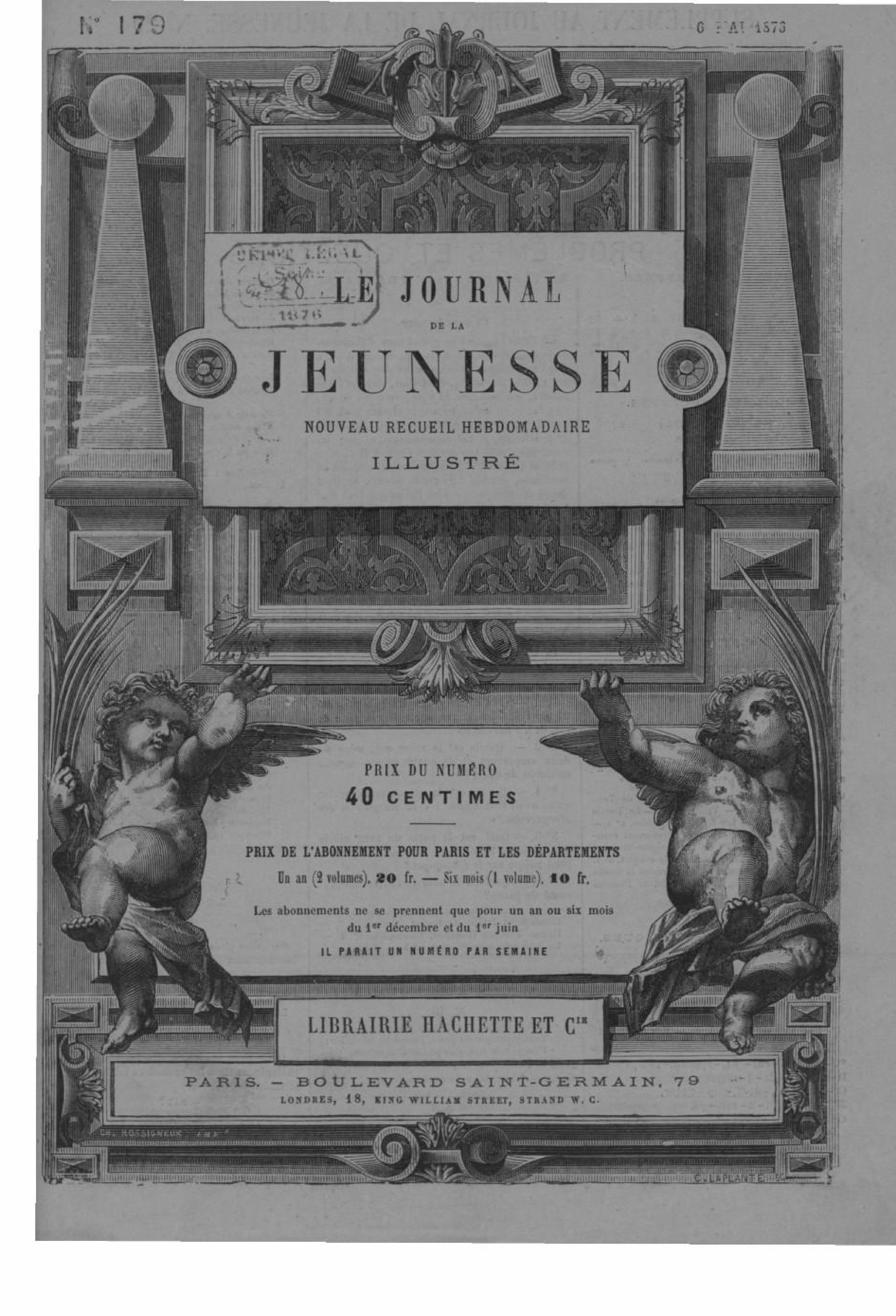
« Li singes au marchant doit quatre deniers, » se il pour vendre le porte ; et se li singes est » au joueur, jouer en doit devant le péagier, » et pour son jeu doit estre quites. »

(*Livre des métiers.*)

Solution : P. L. M. Edax (au Val, Douai). — E. D. (Dijon).

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 24.

⁂ 01 ⁂ K062 ⁂ 9188 + 5 + 62 + ⁂ 9 + 2 ⁂ W0177 + 53 + 2 ⁂ + 27 ⁂ 038W + 534537 + ⁂ 9 + ⁂ X + ⁂ N68 ⁂ 8462 ⁂ + 87465 + ⁂

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 39.

N° 1. — L* b** c***** c******* à f**** v***** c**** d** a*****. — L* B******.

N° 2. — Deux devises :

B*** f**** e* l****** d***.
B*** p***** e* p** d***.

N° 3. — L* t***** a p*** a****, l* d*****, l* l**** p****** l* d*****, l* b**** a**** l* d*****.

N° 4. — Maxime arabe :

O* v***, e* t* n* v*** p**; t* v******
e* o* n* v***** p***.

N° 5. — C***** j*** d* l* v** e** u* p** v*** l* m***.

N° 6. — Q** n* p*** p** d***** t***** s** l** m** f***.

N° 7. — L'i******** t******* e** p**** à s'a******.

N° 8. — L'e******** e** u* e****** f*** a* b******.

N° 9. — L** s******** s*** c**** d** c**** a**** q** e******** l** v****** d*** n**** s*******.

N° 10. — L* p**** e** u** l**** p**** a* m***** d** t******* p*** é******* l'a*****.

Communications : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n° 1. — Trilby, n° 2. — La Trottin de la Côte, n° 3. — Les Exilés de Mauléon, n° 4. — Mlles Prade, Amphoux et Bardet (Pensionnat évangélique), n° 5. — Mlles de Bragelongne-Versigny (Vannes), n° 6. — Trois amateurs de croquet, n° 7. — Blanche Delandemare, n° 8. — Frosina et Stanka (Bukarest, Roumanie), n° 9. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 10.

N° 1.

C — gt — dsss — *n — grnd — sgnr,
Q — tt — crmmnt — ns — *pprt
Q'*n hmm — pt — vvr — sns — cr
*t — mrr — sns — rndr — l'*sprt.

N° 2.

*n-vllrd-d-cnt-*ns,-*pprnnt-l-trps
D-sn-vsn-pls-q-nngnr :
Ct-hmm-*tt,-dt-*l,-trp-vltdnr,
J'**-prdt-q'*l-n-vvrt-ps.

Communications : Laure Gueury (Versailles), n° 1. — Don P. d. l. C., n° 2.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 8.

LA MORT DU LOUP.

... Hélas ! malgré ce grand nom d'Hommes, ai-je pensé, que de nous j'ai honte, débiles que nous sommes ! Comment on doit quitter la vie et tous ses maux, c'est vous, animaux sublimes, qui le savez. A voir sur terre ce que l'on fut et ce qu'on laisse, le silence seul est grand ; tout le reste est faiblesse. — Ah ! voyageur sauvage, je t'ai bien compris, et jusqu'au cœur m'est allé ton dernier regard. Il disait : Fais, si tu peux, à force de rester pensive et studieuse, que ton âme arrive jusqu'à ce haut degré de fierté stoïque où j'ai monté tout d'abord, naissant dans les bois. Pleurer, se plaindre, gémir est lâche également. Fais ta tâche longue et lourde énergiquement, dans la voie où a voulu t'appeler le sort, puis, comme moi, après, sans parler souffre et meurs.

LES CURIOSITÉS

N° 11.

N° 1. — Quel est le prince français qui a été petit-fils de roi, frère de roi, père de roi, et n'a pas été roi ?

N° 2. — Quel est le prince français qui a été fils de roi, frère de roi, oncle de roi, père de roi, et n'a pas été roi ?

N° 3. — Quelle est la reine qui, mère de deux empereurs et de quatre reines, mourut entourée de chats ?

N° 4. — Quelle est la princesse française qu'on avait surnommée : « *la Marguerite des Marguerites* ? »

N° 5. — Quel est le poëte du XVIII[e] siècle qui, pendant sa dernière maladie, écrivit un petit poëme sur le *Quinquina ?*

N° 6. — Quel est le nom de l'inventeur présumé du piano ?

Communications : Suzanne Rodocanachi, n[os] 1, 2. — Elisabeth et Jeanne du Bochet (Nantes), n° 3. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 4. — Un futur volontaire (Rouen), n° 5. — Trilby, n° 6.

ÉNIGMES.

N° 16.

Enfant de l'art, enfant de la nature,
Sans prolonger les jours, j'empêche de vieillir ;
Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

Communication : Aline Lacombe.

N° 17.

ÉNIGME ALPHABÉTIQUE.

Je suis en liberté sans sortir de prison,
Je suis au désespoir sans quitter l'espérance
Quoique dans le péril, je suis en assurance,
Je parais à l'armée et suis en garnison.
J'ai part, sans lâcheté, même à la trahison,
Je sers à la richesse autant qu'à la souffrance,
Je préside à la rime ainsi qu'à la raison,
Et, dernière en faveur, je suis seconde en France.
Rien n'est grand, rien n'est fort, ni durable sans moi ;
Je suis dedans la cour et dans l'esprit du roi,
Et c'est à moi qu'il rit, qu'il s'entretient, qu'il s'ouvre ;
J'assiste à son coucher, j'assiste à son réveil ;
Il me souffre à Versaille, à Saint-Germain, au Louvre,
Mais me laisse à la porte en entrant au conseil.

Communication : Marguerite Muller. — Marguerite Brabant.

CHARADES.

N° 15.

Mon premier est une voyelle ;
Mon second est un animal ;
Mon tout est la ville immortelle
Qui fut prise avec un cheval.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

N° 16.

Mon premier, dans un cimetière,
Se lit sur mainte inscription ;
C'est une abréviation ;
Mon second, exclamation,
Veut dire : « Halte ! Attention !
Fuyez ! en avant ! En arrière ! »
A Paris, à Londre, à Lyon,
Dans toute longue excursion,
Au départ comme à l'arrivée,
Mon second se retrouve encor ;
Mon tout, s'envolant en fumée,
Rapporte pourtant chaque année
Plusieurs millions au Trésor.

Communication : Aliquis.

LOGOGRIPHE.

N° 5.

Sur quatre pieds j'entends, et sur trois je réponds.

Communication : Oreste et Pylade (Bordeaux).

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 10.

Quels sont les noms des trois figures mythologiques dont les premières lettres forment le mot :

MAT ?

Communication : Bruyère (château d'Espagne).

MARCHE DU CAVALIER

N 3.

sant	et	pau	c'est	re	et	ré	qui
pu	l'au	lais	le	vre	tremble	su	dule
aux	au	re	ge	qui	cou	et	joui
pa	le	mône	est	à	dont	cré	ma
sœur	yeux	é	foi	ra	res	le	donne
l'hui	noui	la	semble	elle	la	que	front
de	elle	au	pain	cœur	dans	qui	vin
cet	frais	dou	va	gé	lé	au	cha

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

LES ANAGRAMMES

N° 13.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — CUIRASSE.
N° 2. — LA LYRE.
N° 3. — ON T'A MIS LA.
N° 4. — VOUS LIER.
N° 5. — LE CANON.
N° 6. — BILAN.
N° 7. — GATE.
N° 8. — SQUARE.
N° 9. — JURY.
N° 10. — PARIS.
N° 11. — OU MÈNE L'AGE.
N° 12. — VOIR TULLE.
N° 13. — MÉDOR.
N° 14. — FI, CAGE.
N° 15. — PALMIER.
N° 16. — ON Y VA.
N° 17. — O PORT.
N° 18. — TA CANE.
N° 19. — CIEL RESTE.
N° 20. — RAON.
N° 21. — SAXON.
N° 22. — LA PHRASE.
N° 23. — A RUBENS J'OSE.
N° 24. — A MON DINER.
N° 25. — PLUIE.
N° 26. — CE CRI.
N° 27. — EN TON CHAR.
N° 28. — LACHONS.
N° 29. — OISEAU.
N° 30. — BOURG CHER.

Communications : Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux), n° 1. — Guillaume Danloux, n° 2. — Deux petites souris blanches à pattes roses (château du Mey), n°s 3, 4, 5. — André-Delaunay, n° 6. — Salvator (Saint-Jean par Essonnes, Seine-et-Oise), n° 7. — Petites violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil, Eure), n°s 8, 9, 10. — Les Exilés de Mauléon, n°s 11, 12. — Valentine Hennet de Bernoville (Paris), n°s 13, 14. — Les deux marmitons, n° 15. — Claire et Marie Piquet, n°s 16, 17. Oreste et Pylade (Bordeaux), n°s 18, 19. — Germaine et Geneviève de Gondrecourt, n° 20. — Laure Gueury (Versailles), n°s 21, 22. — C. Lévy (Nevers), n° 23. — Marie Watel, n°s 24, 25. — Salvator (Saint-Jean, Seine-et-Oise), n° 26. — Georges de Gay du Palland (Paris), n° 27. — Un Sanglier des Ardennes, n° 28. — Lutin du Pensionnat et ses amies du Vieux-Manoir, n° 29. — C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg), n° 30.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 8.

Un grand nombre de vers de Boileau et surtout de La Fontaine sont passés en proverbes, ce qui fait qu'on attribue assez ordinairement à ces deux poëtes une bonne part des vers qui sont coulés dans ce moule et qui ont ce caractère.

L'origine de certains autres vers proverbiaux est généralement ignorée.

Voici quelques exemples de ces vers proverbes dont on indiquera la source :

Vers minuit, c'est l'heure des crimes.
L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
La critique est aisée et l'art est difficile.
Qui me délivrera des Grecs et des Romains.
Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
La mère en prescrira la lecture à sa fille.
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
Le silence du peuple est la leçon des rois.
Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.
Les sots, depuis Adam, sont en majorité.
Chacun son métier.
Les fous sont aux échecs les plus proches des rois.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 23.

Il y a deux langues universelles : le geste et l'or.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 38.

N° 1. — Les paroles qui viennent de la bouche meurent dans les oreilles ; celles qui viennent du cœur vont au cœur.

N° 2.

Joindre les mains, c'est bien ; mais les ouvrir, c'est mieux.

N° 3. — Epitaphe de Scipion :

« *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os.* »

N° 4.

Que même ton repos enfante quelque fruit.

N° 5. — Ce qu'il y a de bon dans l'homme, c'est le chien.

CHARLET.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 9.

N° 1.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant le bien chose peu nécessaire ;
Quant à son temps, bien le sut dépenser,
Deux parts en fit, dont il voulut passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

N° 2.

Ci-gît, justement regretté,
Un savant homme sans science,
Un gentilhomme sans naissance,
Un très-bon homme sans bonté.

Communications : Aline Lacombe, n° 1. — Metta D. de B., n° 2.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 2.

PRIÈRE.

Comme un ange gardien prenez-moi sous votre aile ;
Tendez, en souriant et daignant vous pencher,
A ma petite main votre main maternelle,
Pour soutenir mes pas et me faire marcher.

Car Jésus, le doux maître aux célestes tendresses,
Permettait aux enfants de s'approcher de lui ;
Comme un père indulgent il souffrait leurs caresses,
Et jouait avec eux sans témoigner d'ennui.

O vous, qui ressemblez à ces tableaux d'église
Où l'on voit, sur fond d'or, l'auguste Charité
Préservant de la faim, préservant de la bise
Un groupe frais et blond dans sa robe abrité ;

Comme le nourrisson de la mère divine,
Par pitié, laissez-moi monter sur vos genoux,
Moi, pauvre jeune fille, isolée, orpheline,
Qui n'ai d'espoir qu'en Dieu, qui n'ai d'espoir qu'en vous.

RÉBUS.

En Danemark, tout homme qui ne sait ni lire ni écrire est frappé de mort civile.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 8.

Les solutions seront publiées dans un prochain supplément.

CURIOSITÉS.

N° 14.

Première solution.

Les voyageurs remplissent le vase de 3 litres et le reversent dans celui de 5 ; ils remplissent le vase de 3 litres de nouveau, et versent 2 de ces trois litres dans le vase de 5 pour achever de le remplir. Ils reversent ces 5 litres dans l'outre, et le litre qui restait dans le vase de 3 est mis dans le vase de 5 ; enfin ils remplissent une dernière fois le vase 3, et le versent dans le vase 5. Il y a alors quatre litres d'eau dans le vase 5 et quatre litres restent dans l'outre.

Deuxième solution.

La deuxième méthode nécessite une opération de moins.

Ils remplissent le vase 5, versent 3 litres de ces 5 dans le vase de 3 ; ils reversent ces 3 litres dans l'outre ; puis ils mettent les deux litres qui restent dans le vase 5 dans le vase 3, remplissent le vase 5, et versent 1 de ces 5 litres dans le vase 3 pour achever de le remplir. Il reste ainsi 4 litres dans le vase 5, et les 3 litres qui sont dans le vase 3 sont versés avec celui qui reste dans l'outre.

N° 13. — La solution du n° 13 sera publiée dans un prochain supplément.

LES DEVISES.

N° 42.

N° 1. — Henri II.
N° 2. — Louis XI.
N° 3. — Charles IX.
N° 4. — Louis XII.
N° 5. — Jeanne d'Albret.
N° 6. — Louis XIII.
N° 7. — Charles-le-Simple.
N° 8. — Catherine de Médicis.
N° 9. — Jules II.
N° 10. — Léon X.

LES ANAGRAMMES.

N° 12.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *Ton nom, merci.* — Montmorency.
N° 2. — *Rôde.* — Oder.
N° 3. — *Tiens.* — Tésin.
N° 4. — *Ce roi.* — Coire.
N° 5. — *Quel suc.* — Lucques.
N° 6. — *Canari.* — Jarnac.
N° 7. — *On rue.* — Rouen.
N° 8. — *Large.* — Alger.
N° 9. — *A le sac.* — Alsace.
N° 10. — *J'ose.* — Oise.
N° 11. — *On rêve.* — Vérone.
N° 12. — *Pirée.* — Epire.
N° 13. — *Je racle.* — Le Caire.
N° 14. — *Guêtre.* — Guéret.
N° 15. — *Galerie.* — Algérie.
N° 16. — *T'a pelé.* — Platée.
N° 17. — *N'arme.* — Marne.
N° 18. — *O Nil.* — Lyon.
N° 19. — *Prise.* — Spire.
N° 20. — *Le rôti.* — Loiret.
N° 21. — *Rotin.* — Niort.
N° 22. — *S'enrôla.* — Orléans.
N° 23. — *Point osé.* — Pontoise.
N° 24. — *On l'a.* — Laon.
N° 25. — *Icare.* — Carie.
N° 26. — *Hordes. Dehors.* — Rhodes.
N° 27. — *Pâle.* — Alep.
N° 28. — *A pris.* — Paris.
N° 29. — *N'a tracas.* — Astracan.
N° 30. — *Oui, la danse.* — Andalousie.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Miss Marie.* — Sémiramis.
N° 2. — *Haras.* — Sarah.
N° 3. — *Crie.* — Eric.
N° 4. — *Le leste.* — Estelle.
N° 5. — *Mot.* — Tom.
N° 6. — *Mon lit.* — Milton.
N° 7. — *Ce persil.* — Périclès.
N° 8. — *A la natte.* — Atalante.
N° 9. — *La mégère.* — Méléagre.
N° 10. — *Noire lueur.* — Letourneur.
N° 11. — *Sot, buse.* — Bossuet.
N° 12. — *Espère.* — Persée.
N° 13. — *Le fard.* — Alfred.
N° 14. — *L'ami d'Enée.* — Madeleine.
N° 15. — *Ah! lord.* — Harold.
N° 16. — *A plu.* — Paul.

ANIMAUX.

N° 1. — *Agile.* — Aigle.
N° 2. — *Givre.* — Grive.
N° 3. — *Et on lit.* — Linotte.
N° 4. — *L'âne.* — Elan.
N° 5. — *Que porter.* — Perroquet.
N° 6. — *On pige.* — Pigeon.
N° 7. — *Epi.* — Pie.
N° 8. — *Cordon.* — Condor.
N° 9. — *La lice.* — Caille.
N° 10. — *Ma vache.* — Chameau.
N° 11. — *Giter.* — Tigre.
N° 12. — *Si bon.* — Bison.
N° 13. — *Roussi.* — Souris.
N° 14. — *L'engrais.* — Sanglier.
N° 15. — *Plan poli.* — Papillon.
N° 16. — *Loupe.* — Poule.
N° 17. — *Art.* — Rat.
N° 18. — *Niche. Chine.* — Chien.
N° 19. — *Parti.* — Tapir.
N° 20. — *Malice.* — Limace.
N° 21. — *Loin. O Nil.* — Lion.
N° 22. — *Galice.* — Cigale.

LES SURPRISES.

N° 5.

0	0	0	0	0	0
0	0	*	*	0	0
0	*	0	*	0	0
0	*	*	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 9.

N° 1. — *Orne.* — ADAM.

Alençon. — Domfront. — Argentan. — Mortagne.

Corrèze. — BUT.

Brive. — Ussel. — Tulle.

Gard. — LUNA.

Le Vigan. — Uzès. — Nîmes. — Alais.

N° 2. — Villes de l'*Amérique du Nord.* — IROQUOIS.

Iowa. — Richmond. — Omaha. — Québec. — Utah. — Ottawa. — Indianopolis. — San-Francisco.

N° 3. — Fleuves de l'*Amérique du Sud.* — PAMPAS.

Paraguay. — Amazone. — Madeira. — La Plata. — Apurimac. — Sinamari.

N° 4. — *Seine-Inferieure.* — BELLE FRANCE.

Bolbec. — Elbeuf. — Lillebonne. — Le Havre. — Etretat. — Fécamp. — Rouen. — Arques. — Neufchatel. — Caudebec. — Eu.

ÉNIGMES.

N° 14. — La tête.
N° 15. — Mappemonde.

LOGOGRIPHE.

N° 5. — Bœuf. — Œuf.

CHARADE.

N° 14. — Ferrailleur.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS.

Graziella (Russie).

RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 27 ET SUPPLÉMENT N° 28.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 23. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 38. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 9. LANGAGE FRANÇAIS N° 8. RÉBUS. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 7. ÉNIGMES, N°s 14, 15. ANAGRAMMES, N° 12, DEVISES, N° 6. LOGOGRIPHE, N° 5. CHARADE N° 14. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 9. LES SURPRISES, N° 5.

Marguerite Brabant. — Paul et Lucy Gruson (Douai). — Marie et Jeanne. — Georges des Méloizes (Bourges). — Bertho-Ronceret. — Signature omise. — Marie, Lucie, Renée. — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — E. D. (Dijon). — Petites Violettes (Abbaye de Saint-Nicolas (Verneuil-sur-Avre, Eure). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger, Seine-et-Oise). — A. de Boucherville (Vendôme). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Louise Langelier (Paris). — Famille Hics (Paris). — Aricie Rémusat (Marseille). — Joachim Labrouche (Bayonne). — V. O. et sa sœur. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — P. L. M. Edax (au Val, Douai). — Marie Valentin. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Renée et Cécile S. (Boissy-Saint-Léger). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Jeanne Houcke (Paris). — Une jeune suissesse et son amie Rose des Alpes (Neuchâtel). — Un condisciple de Pierre Gribouillard (Niort). — Henriette Bulteau (Pont-à-Marcq, Nord). — Charlotte, Emilie, Quita et Maurice Grieumard (Paris). — Elisabeth (Pau). — Maurice Trocmé (Paris). — Marie-Louise Frossard (Toul). — Aline Lacombe. — André Delaunay. — Julienne d'Aussy, Auguste d'Aussy (Thourout, Belgique). — Mathilde Meignen. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Sophie Filiti et Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard). — Hélène Martin (Périgueux). — Valentine Hennet de Bernoville. — Marie Lebiez (Constantine). — Aimée et Suzanne.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

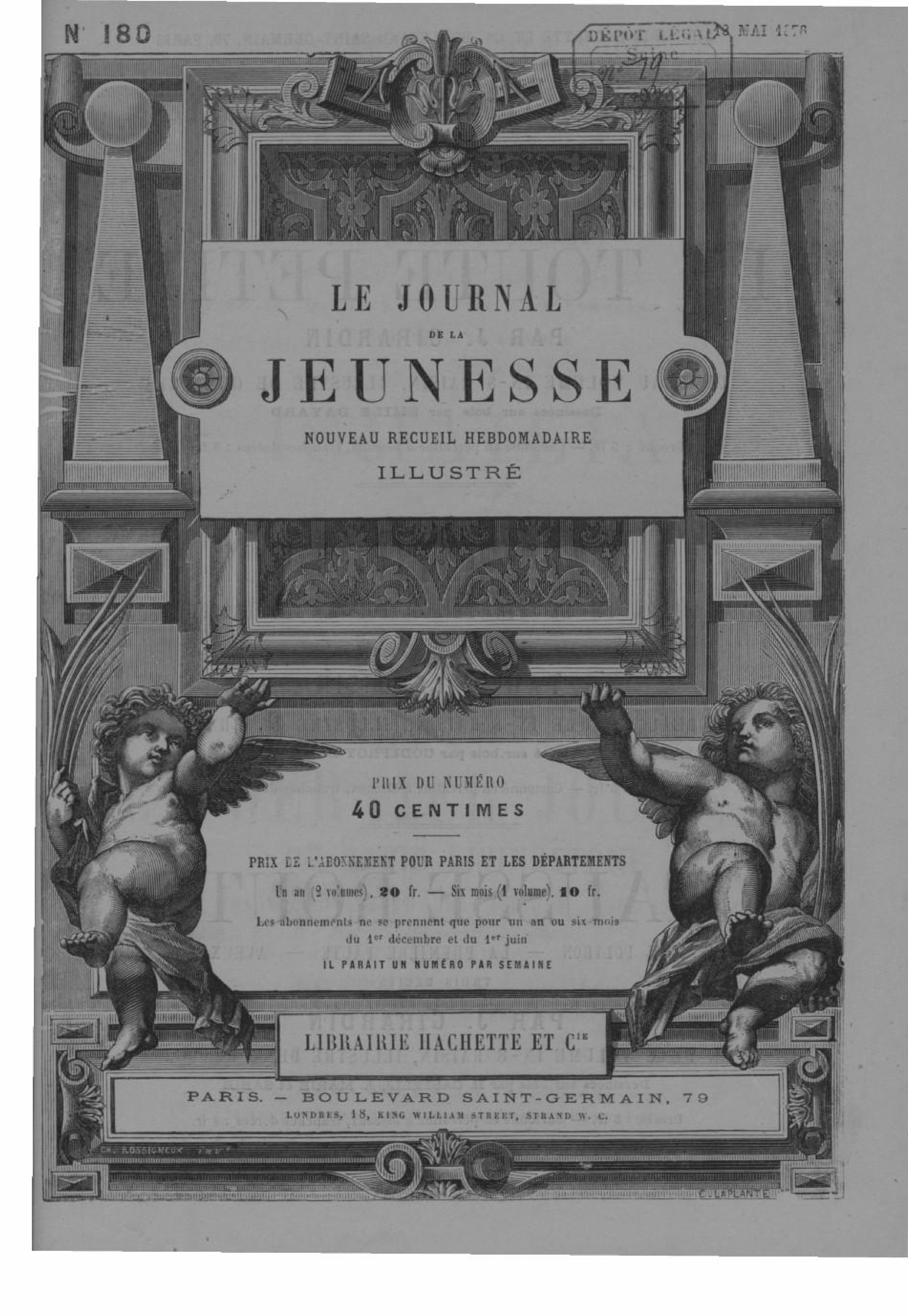
Arieri et Sophie Ralli (Paris). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris). — Paul et Henriette Gaillard de Witt (Beauvais). — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Trois amateurs de croquet. — Salvator (Saint-Jean). — Antoine et Lucien Herr (Vitry-le-François). — Jean et Geneviève de Courcy. — Motta D. de B. — Joséphine et Thérèse Berthollo. — Francine et Robert Le Mareschal. — Petrache (Saint-Jean, Seine-et-Oise). — Clotho, Lachésis et Atropos. — Zoé, Renée et Cie. — Petite Fleur des montagnes. — Mlles de Bragelongne - Versigny (Vannes). — Laure Guéury (Versailles). — Raymond Pitrou (Tours). — Jules et Marguerite Feille. — Charlotte. — La petite Marquise.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

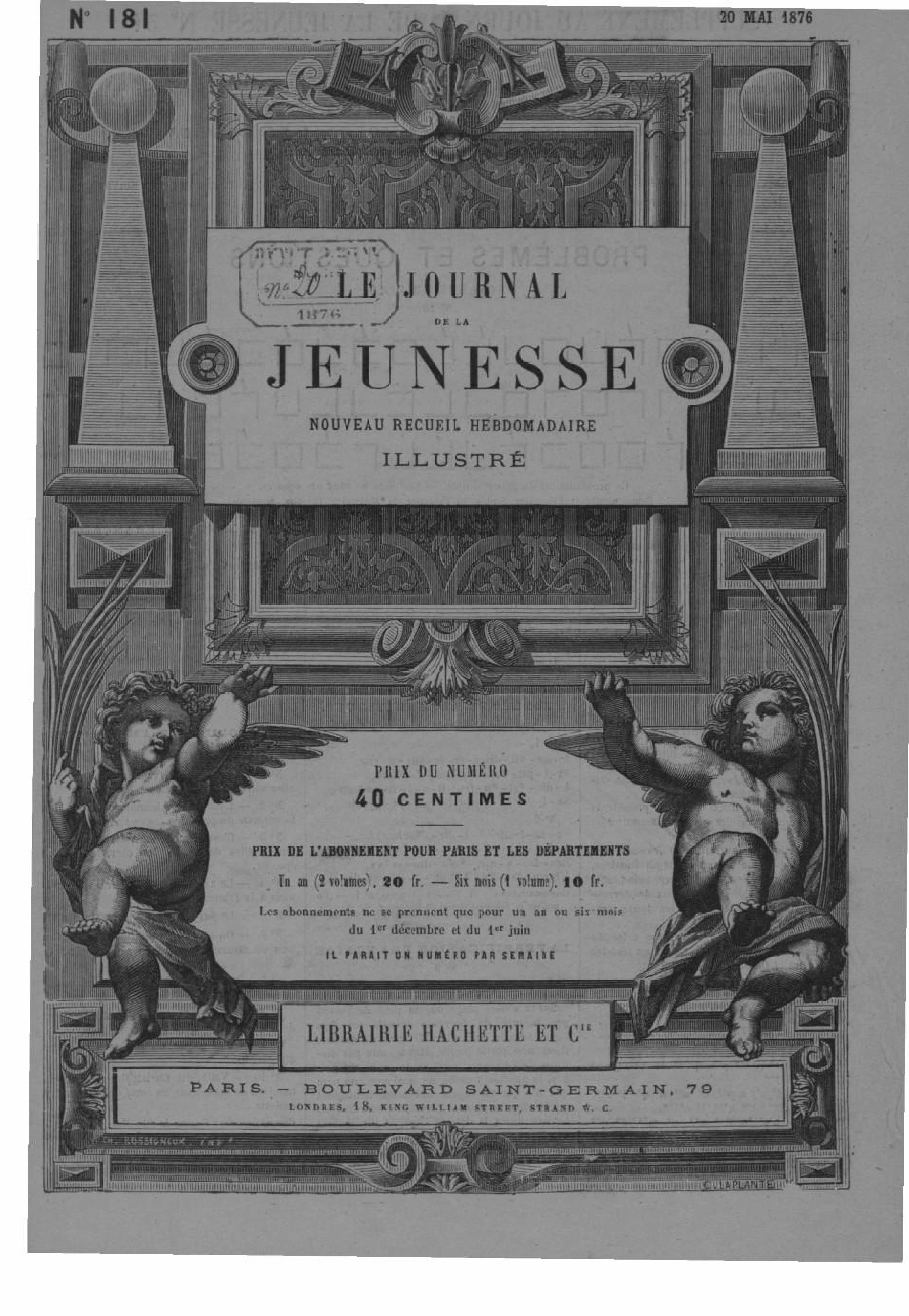
Barons Jacques et Stéphan Creutz (Arnhem, Hollande). — Suzanne Mallet. — Thérèse d'Hornoy et Odette de Grandval (Paris). — Jacques Amyot (Bellozanne) et Sully (Nogent-le-Rotrou). — Germaine et Geneviève de Gondrecourt (Saint-Dié des Vosges). — Diane, Malo et Lutin. — Une voyageuse dans la lune et sa suite (Lafaye). — Un gypaète des Arsines. — Madeleine, Georges, Albert Blondel (Sisteron). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Clotho, Lachésis et Atropos. — Charles Duverney (Chambéry). — Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiéry, (Couvent de Notre-Dame, Lunéville). — Maurice Gallimard. — Henri Pohls (Bordeaux). — Deux Bluets (Paris). — Deux Baldaquins (Nogent-le-Rotrou). — Emilie Hardy (Quaregnon près Mons, Belgique). — Rose et pêche (Rodez). — Pierre et Paul Bénard (villa du Bel-Air). — Un sanglier des Ardennes. — Paul Denfert. — Gédéon Spilcot (Granite-House). — Ernest Delmasure (Tourcoing). — Fernand Hérard (Paris). — Jules Lesur (Buironfosse, Aisne). — Deux carlistes : Amparo de Puerto de la Leone et Inès de Santa Maria (Seo d'Urgel, Navarre). — Deux Patineuses emmitouflées. — Maria Manuela Fesser, Josefina Maria Fesser (Madrid). — Une amie de l'étude, Gabrielle Huet (Caen). — Béatrix. — Julien S.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.

N° 180


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 181
20 MAI 1876
n° 20
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à :

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 25

Ce problème est du genre simple. — Les mots ne sont pas séparés.

Communication : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche).

AVIS

§ 1er. — Le prochain *Supplément* n° 32, du 27 mai 1876, renfermera les solutions du DEUXIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse*, les noms des lauréats qui ont obtenu les vingt premières places, et la série des noms des concurrents d'après le classement des compositions du Concours.

§ 2. — Le *Supplément* n° 33, du 3 juin 1876, sera consacré à la *Méthode générale pour le déchiffrement et la Solution de tous les Problèmes et Questions*.

TROISIÈME CONCOURS

Le *Supplément* n° 34, du 10 juin 1876, contiendra les Problèmes et Questions du TROISIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse*, ouvert à tous ses lecteurs.

Les lauréats des deux concours précédents ne pourront y prendre part, et seront *hors concours*.

La Direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition Douze ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de deux cent cinquante francs, qui seront décernés à ceux des correspondants qui auront obtenu les douze premières places du Concours.

Le Règlement sera le même que celui du *Deuxième Concours*, et sera publié en tête des *Problèmes et Questions*.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 40.

N° 1. — O* p**** p** q***** l* v***** n* f*** p** p******

N° 2. — I* n'y a p** d* s**, d* q** l* s*** n* p**** a******** q****** c****

N° 3. — L'c********** e** u* m******* q** n'a***** j***** q*a**** l* m******

N° 4. — L'a***** c** u* b** s******** e* u* m******* m*****

N° 5. — I* n'y a d*** c* m****, q** d** c************

N° 6. — Q**** o* c**** a**** l'e*****, o* a****** l* s******

N° 7. — I* n'y a d* n*** q** c* q** c** o*****

Communications : Madeleine de Courcy (Paris), nos 1, 2. — Albert, Gaston et Blanche Delandemare (Elbeuf), nos 3, 4. — Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard), n° 5. — Julien Mottard, n° 6. — Trilby, n° 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 11.

N° 1. —

L-mr-*ll-drmr-ss ls-dlls-d-cltr,
*t-l-ptt-*nfnt-s-l-rmt-*-chntr;
L-dlr-*st-*n-frt,-D-n-l-ft-ps-crtr
Sr-l-brnch-trp-fbl-*ncr-pr-l-prtr.

N° 2.

c-bs-l-dlr--l-dlr-s'*nchn,
L-jr-sccd-*-jr,-*t-l-pn-*-l-pn;
Brn-dns-s-ntr,-*nfn-dns-ss-vx,
L'hmm-*st-*n-d-tmb-q-s-svnt-ds-cx.

Communications : R. Chollet (Angers), n° 1. — Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux), n° 2.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 9.

LA TOMBE D'UNE JEUNE FILLE.

Sur la sonore plage où, au pied de l'oranger, la mer de Sorrente déroule ses flots bleus, sous la haie odorante, près du sentier, il est une petite pierre étroite, aux pas distraits de l'étranger indifférente. Sous ses gerbes, la giroflée y cache un seul nom, un nom que n'a jamais répété nul écho. Seulement quelquefois le passant arrêté, en écartant les herbes, lisant la date et l'âge, et dit, sentant courir quelques larmes dans ses yeux : « Pour mourir, c'est bien tôt, elle avait seize ans. »

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 9.

Quelle est l'origine de ces vers proverbiaux :

La plus courte folie est toujours la meilleure.
Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire.
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.
Le prêtre, dit saint Paul, doit vivre de l'autel.
Et la grâce plus belle encor que la beauté.
Le courage est souvent un effet de la peur.
Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 7.

N° 1. — Élève Bobet, vous saignez du nez, allez vous débarbouiller avec un *singe*.

N° 2. — L'hécatombe humaine prouvait bien la *voracité* du prophète.

N° 3. — C'est la mode en Amérique pour les jeunes filles de porter les *chevaux* sur les épaules.

N° 4. — Le XVIIe siècle n'a fourni que trois *mois* à la France.

N° 5. — Le *fiel* coulait des lèvres de Nestor.

N° 6. — On a beaucoup *potiné* cet hiver au bois de Boulogne. Hier, le zéphir *vidait* le *sac*.

N° 7. — L'article est signé par le rédacteur *gênant* du journal.

N° 8. — Pour cet emploi, il faut un *somme* de trente ans.

N° 9. — J'ai gagné un *pot* au tirage des obligations.

N° 10. — Voilà, dit Christophe Colomb, la manière de faire tenir un *bœuf* debout sur une assiette.

Communications : Eugène de l'Ile Maurice, nos 1 à 5. — Aliquis, n° 6. — Trilby, n° 7. — Jacques Amyot (Bellozanne), Sully (Nogent-le-Rotrou), nos 8, 9. — Des Sphinx dauphinois (Grenoble), n° 10.

LES CURIOSITÉS.

N° 15.

N° 1. — Quel est le roi de France qui a pris pour formule :

« C'est notre bon plaisir? »

N° 2. — Quel est le personnage auquel on attribue cette maxime :

« Donnez-moi une ligne, la plus indifférente, de la main d'un honnête homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre ? »

N° 3. — Quel est le ministre auquel une souveraine étrangère donna ce surnom :

« Le cocher de l'Europe? »

N° 4. — Quelle est la femme célèbre qu'on avait surnommée :

« La plus belle des savantes et la plus savante des belles? »

N° 5. — Quels sont les deux personnages de la Bible dont les noms, par un jeu de mots, expriment une richesse excessive et une grande pauvreté?

Communications : Madeleine de Courcy (Paris), n° 1. — Albert Delandemare (Elbeuf), n°s 2, 3. — P. A. André Delaunay, n° 4. — Baron Jacques Creutz, n° 5.

LES ANAGRAMMES.

N° 14.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — SE PARLER.	N° 17. — SON GRIS.
N° 2. — D'UN VER.	N° 18. — CHALE.
N° 3. — MORDE.	N° 19. — ON Y FIE.
N° 4. — EN DIME.	N° 20. — DADA.
N° 5. — MÉPRISE.	N° 21. — BEL ŒUF.
N° 6. — D'AGE.	N° 22. — TON CAP N'EST LOIN.
N° 7. — MONTRE, RÉMI	N° 23. — VOIR LE MALIN
N° 8. — J'USE LA MER.	N° 24. — BÉNIS ROSEAU
N° 9. — LE BAS DE MA MUSE.	N° 25. — CELA, NON.
N° 10. — NOMMA LIT-TRÉ.	N° 26. — JE GARE.
N° 11. — O TALISMAN.	N° 27. — UN RUDE.
N° 12. — ON SALIT.	N° 28. — GÉRANT.
N° 13. — JE SIGNE LADY NATAN.	N° 29. — MANIÈRE.
N° 14. — TRACY DANS L'EAU.	N° 30. — NUITS.
N° 15. — LIMER LE PONT.	N° 31. — GOUSSE.
N° 16. — ON GARA.	N° 32. — LA SYRIENNE T'Y A MANGÉ.

Communications : Pierre et Paul Bénard, n°s 1 à 4. — Hélène Martin (Périgueux), n°s 5, 6, 7. — Théodule de Grammont (Villersexel, Haute-Saône), n°s 8 à 15. — Trois élèves du lycée de Besançon, n°s 16, 17. — Edmond et Louis A. (collège Stanislas), n°s 18, 19, 20. — Blanche Delandemare, n°s 21, 22, 23. — Figaro, n° 24. — Joséphine et Thérèse Berthollé (Paris), n°s 25, 26, 27. — Deux Patineuses emmitouflées, n° 28. — Laure Gueury (Versailles), n°s 29, 30. — Deux Makololos, n°s 31, 32.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — NOBLE AINÉ.	N° 13. — O MAURE.
N° 2. — QUI SERA RAT.	N° 14. — NÉ RICHE.
N° 3. — PAILLASSE.	N° 15. — MINEURE. MER UNIE.
N° 4. — TON AINÉ.	N° 16. — CHANGE-LA MER.
N° 5. — CELUI.	N° 17. — GOND DE FER.
N° 6. — CLAIE.	N° 18. — JE DANSE.
N° 7. — PARDONS.	N° 19. — SA MÈRE.
N° 8. — ALBRET.	N° 20. — DIT, D'UN SIÈCLE AMER.
N° 9. — ASILE.	N° 21. — O HÉRON.
N° 10. — BEL ASILE.	N° 22. — LA CIRE.
N° 11. — MIRÉ.	N° 23. — ANGES.
N° 12. — SIMON.	N° 24. — LA BISE.

Communications : Laure Gueury (Versailles), n° 1. — Berthe et Georges, n° 2. — Les exilés de Mauléon, n°s 3, 4. — Claire et Marie Piquet, n° 5. — Tibéli (Château de Man), n° 6. — Oreste et Pylade (Bordeaux), n° 7. — C. Lévy (Nevers), n° 8. — Marie-Louise Frossard, Louise Thiéry, Jeanne de Vésian, Caroline Thiéry (Couvent de Notre-Dame, Lunéville), n° 9. — Les deux marmitons, n° 10. — Marie Denecey de Cevilly (Tarbes), n° 11. — Une lectrice du *Journal de la Jeunesse*, n° 12. — Madeleine Moreau-Vauthier, n°s 13, 14. — Fanfan-la-Tulipe, n° 15. — Josefina Maria Fesser, Maria Manuela Fesser, Elena Fesser, n° 16. — Denys d'Aussy (château de Crazannes), n° 17. — Laure Gueury (Versailles), n°s 18, 19. — René Chollet (Angers), n° 20. — Miss Mouvette (Vitry-le-François), n°s 21 à 24.

LES DEVISES.

N° 7.

N° 1. — Devises d'une princesse :

Mes livres et mes enfants.

Souffrir mais espérer.

N° 2. — Devise d'un guerrier du XVe siècle :

Je préserve et je défends la terre qui me porte.

N° 3. — Devise d'un saint :

Tout par amour, rien par force.

N° 4. — Devise d'un roi de France :

Une tête de mort et ces mots :

Spes mea mors.

N° 5. — Devise d'un roi tartare :

La vérité. Le salut.

N° 6. — Emblème d'une famille de Lorraine :

Un lierre embrassant une pyramide.

N° 7. — Emblèmes d'un roi et d'une reine :

Un joug et des flèches.

N° 8. — Devise d'un roi d'Espagne :

Un fossé et ces mots :

Plus on lui ôte, plus il est grand.

N° 9. — Devise d'une maison illustre d'Italie :

Sempre. — Toujours.

N° 10. — Devise ducale :

A l'apparition de l'aube se cachent les étoiles.

N° 11. — Devise d'A****** de V**** :

Sans varier.

N° 12. — Devise de citoyens :

Dieu nous aide.

N° 13. — Devise d'un prince :

Doux le péril pour Christ et le pays.

N° 14. — Devise d'une maison ducale :

Suivant sa voye.

N° 15. — Devise d'un prince :

Je maintiendrai.

N° 16. — Devise d'un peuple :

Deo regnante.

Communications : Charles et Marie Bordo (Paris), n°s 1, 2, 3. — Je, Tu, Elle (château de la Pie, près Bordeaux), n° 4. — Joachim Labrouche (Bayonne), n° 5. — Hélène Martin (Périgueux), n° 6. — M. C. G. V. (Paris), n° 7. — Petite Fleur des montagnes (Saint-Flour), n°s 8, 15. — Roses et Nénuphars, n° 9. — Julien Mottard, n°s 10, 11. — Blanche Delandemare, n°s 12, 13. — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris), n° 14. — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 16.

ÉNIGMES.

N° 18.

Si tu veux connaître mon nom,
Tour à tour je marche ou je vole,
Et sur un visage mignon
Je donne un air vif et frivole.
Suis la balle du pistolet
Pointé par un tireur habile,
Tu me verras. Pour dernier trait,
La Fontaine a fait mon portrait,
C'est celui d'un homme inutile.

Communication : Henri et Marie Lacroix (Châtellerault).

N° 19.

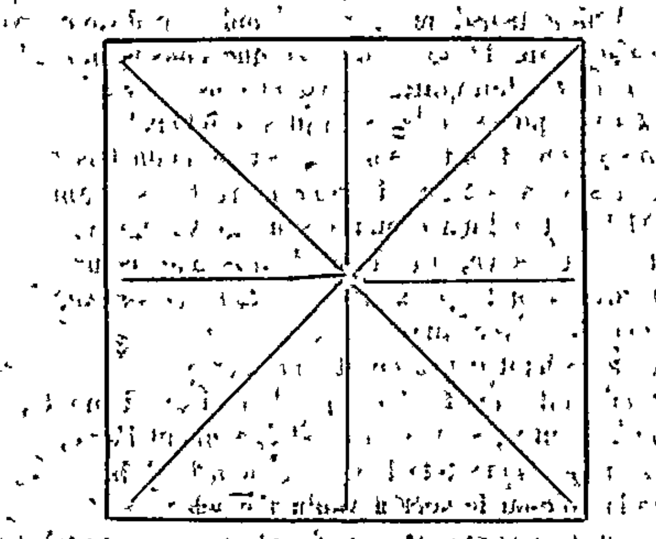
Je suis un saint fameux dont tu connais la fête,
Quand je suis sous les pieds je marche sur la tête.

Communication : Thérèse.

LES SURPRISES.

N° 6.

Problème. — Disposer, sur les neuf points de la figure ci-dessous, les chiffres de 1 à 9, de telle façon que la somme des chiffres donne le total 15, sur toutes les lignes horizontales et perpendiculaires, et sur les deux diagonales.



Communication : Deux lézards verts.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 24.

La plus dangereuse des flatteries est l'infériorité de ce qui nous entoure.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE).

N° 39.

N° 1. — Le bon esprit consiste à faire valoir celui des autres.

LA BRUYÈRE.

N° 2. — Deux devises :

Bien faire et laisser dire.
Bien penser et peu dire.

N° 3. — Le timide a peur avant le danger, le lâche pendant le danger, le brave après le danger.

N° 4. — Maxime arabe :

On veut et tu ne veux pas; tu voudras et on ne voudra plus.

N° 5.

Chaque jour de la vie est un pas vers la mort.

N° 6.

Qui ne peut pas dormir trouve son lit mal fait.

N° 7.

L'ignorance toujours est prête à s'admirer.

N° 8. — L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

N° 9. — Les sentences sont comme des clous aigus qui enfoncent les vérités dans notre souvenir.

N° 10. — Le passé est une lampe posée au milieu des ténèbres pour éclairer l'avenir.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 10.

N° 1.

Ci-gît dessous un grand seigneur,
Qui tout couramment nous apprit
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

N° 2.

Un vieillard de cent ans, apprenant le trépas
De son voisin plus que nonagénaire,
Cet homme était, dit-il, trop valétudinaire,
J'ai prédit qu'il ne vivrait pas.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 8.

LA MORT DU LOUP.

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! Je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur.
Il disait: « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté,
Gémir, pleurer, se plaindre est également lâche,
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

LES CURIOSITÉS.

N° 14.

N° 1. — Le duc de Bourgogne.
N° 2. — Charles de Valois.
N° 3. — Jeanne-la-Folle, reine de Castille.
N° 4. — Marguerite de Valois, sœur de François Ier.
N° 5. — La Fontaine.
N° 6. — Cristoforo.

ÉNIGMES.

N° 16. — Portrait.
N° 17. — La lettre R.

CHARADES.

N° 15. — Ilion.
N° 16. — Cigare.

LOGOGRIPHE.

N° 5. — Ouïe, Oui.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 10.

Mat.

Mégère. — Alecto. — Thisiphone.

LE FIL D'ARIANE.

N° 3.

Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'aumône aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la Foi dont elle est la sœur.
Elle va dans chaque masure,
Laissant au pauvre réjoui
Le vin, le pain frais, l'huile pure
Et le courage épanoui.

MARCHE DU CAVALIER.

42	57	44	9	40	21	46	7
55	10	41	58	45	8	39	20
12	43	56	61	22	59	6	47
63	54	11	30	25	28	19	38
32	13	62	27	60	23	48	5
53	64	31	24	29	26	37	18
14	33	2	51	16	35	4	49
1	52	15	34	3	50	17	36

LES ANAGRAMMES.

N° 13.

Anagrammes géographiques.

N° 1. — *Cuirasse.* — Syracuse.
N° 2. — *La lyre.* — Allier.
N° 3. — *On l'a mis là.* — Saint-Malo.
N° 4. — *Vous lier.* — Louviers.
N° 5. — *Le canon.* — Alençon.
N° 6. — *Bilan.* — Liban.
N° 7. — *Gâte.* — Tage.
N° 8. — *Square.* — Arques.
N° 9. — *Jury.* — Ivry.
N° 10. — *Pairs.* — Paris.
N° 11. — *Où mène l'âge!* — Angoulême.
N° 12. — *Voir Tulle.* — Trouville.
N° 13. — *Médor.* — Drôme.
N° 14. — *Fi, cage.* — Figeac.
N° 15. — *Palmier.* — Palmyre.
N° 16. — *On y va.* — Anjou.
N° 17. — *O port.* — Porto.
N° 18. — *Ta cane.* — Catane.
N° 19. — *Ciel reste.* — Leicester.
N° 20. — *Raon.* — Oran.
N° 21. — *Saxon.* — Naxos.
N° 22. — *La phrase.* — Pharsale.
N° 23. — *A Rubens j'ose.* — Buenos-Ayres.
N° 24. — *A mon dîner.* — Normandie.
N° 25. — *Pluie.* — Le Puy.
N° 26. — *Ce cri.* — Crécy.
N° 27. — *En ton char.* — Charenton.
N° 28. — *Lâchons.* — Châlons.
N° 29. — *Oiseau.* — Savoie.
N° 30. — *Bourg cher.* — Cherbourg.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 8.

Les solutions seront publiées dans un prochain supplément.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesse Éléonore Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Elise Dembowska (Nacpolsk, Pologne). — Comtesses Dina et Eugénie de Kreutz. — J.-B. Arzée (Bruxelles).

RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 28

(Suite).

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 23. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 38. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 9. LANGAGE FRANÇAIS N° 8. RÉBUS, VERSIFICATION FRANÇAISE N° 7. ÉNIGMES, N°s 14, 15. ANAGRAMMES, N° 12, DEVISES, N° 6. LOGOGRIPHE, N° CHARADE N° 14, LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° LES SURPRISES, N° 5.

Magdeleine, Geneviève et Eugénie Lagelouze. — A Boucherville (Vendôme). — Tibeti (château Man). — Marie Paris (Reims). — René Chol (Angers). — Louise, Noélie et Lucie L. (Sain Prix). — Trois Disciples du père Manuel. — P et Lucy Gruson (Douai). — Six Ours abonnés. — F. et S. Brunsvick (Besançon). — Un frère et u sœur (Laon). — Aricie Rémusat (Marseille). — No autres (Reims). — Petites Violettes (Abbaye de S Nicolas, Verneuil-sur-Avre, Eure). — Louise Gue don (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — V. O. et sa sœur. — Marie Valentin — Marie, Lucie, Renée. — Jeanne et Marie L. (Boissy Saint-Léger). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Maurice et Jane (Fontainebleau). — Marguerit Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marguerite Brabant. — Valentine Henne de Bernoville. — Berthe Ronceret. — Martine Hibou. — Radegonde et Louise d'Aubery (La Fontaine). — Les deux marmitons du Havre. — Georges et Marguerite Kromp (Douai). — Un abonné poitevin. — Paul Bezançon (Paris). — Marguerite Morand (Saint-Amand). — E. D (Dijon). — Charle et Marie Borde. — Aline Lacombe (Paris). — Cecile Jules Bapst (Paris). — Joséphine et Thérèse Berthollo (Paris). — Quita et Maurice Grieumar (Paris). — Louise Langelier (Paris). — Deux Makololos. — J. Brontaua (Paris). — Julie Portalis. — Hélène Martin (Périgueux). — Deux amazones de Vernaison (Paris). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Roger et Edmée Braun et F... (Paris). — La petite Titine (côte d'Ingouville, Havre) — Une petite Fleur des montagnes. — Marie et Jeanne. — Marie-Henriette (Monton). — Mlle Chaper. — Famille Hics. — Mo ta D. de B et son amie. — Mlles Ch Gosselin) l'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Famille A B. (Rouen). — Un lycéen de Versailles. — Princesse Éléonore et Marie Schwarzenberg. — Dr Fergusson. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Paul et Marguerite Batbedat (Bayonne) — Marie Manuela Fesser, Josefina M. Fesser, Bartolomè Lassaletta (Madrid) — C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg). — M. (Signature omise) Thérèse Brunet (Bordeaux). — Raymond Pitro (Tours). — Édouard et Madeleine Creux. — Maurice Pellé. — Marie Lobiez (Constantine).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Signature omise (Puteaux). — Henri Pohls et sa sœur (Bordeaux). — Edouard Nord (Angers). — Maurice Gallimard. — Suzanne Mallot. — Arteri et Sophie Ralli (Paris). — Paul et Henriette Gaillard de Wit (Beauvais). — Je, Tu, Elle (château de la Pie, près Bordeaux). — Elie Benqué. — Genevieve et Germaine) de Gondrecourt). — M. J. M. (Angers). — F. Landré (Biarritz). — Pierre et Paul Bénard (villa de Bel-Air). — Signature omise (Bordeaux). — Denys d'Aussy (château de Crazannes, Charente-Inférieure). — Jeanne de Vésian (Lunéville). — Diane, Malo et Lutin. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris). — Aigle, Espérance, Fidélité (Paris). — Louise Vincent (Saint-Étienne). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

La petite Angevine. — Trois habitants du parc de Beauté (N...). — Madeleine Moreau-Vauthier. — Duverney Charles (lycée de Chambéry). — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Jacques Amyot (Bellozanne) et Sully (Nogent-le-Rotrou). — Deux bleuets de Picardie. — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Valentine et Jeanne. — Berthe (Châtellerault). — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Louise et Julie S. — Charles Jacquemont (Hyères, Var). — Ch. D'E. (Bayeux).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



N° 182 — 27 MAI 1876

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

CH. ROSSIGNEUX INV. — C. LAPLANTE SC.

CONCOURS

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

Une pensée de Blaise Pascal :

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

N° 2.

Ici est l'âme du Bachelier de Salamanque.

GIL-BLAS.

N° 3.

L'intelligence de l'homme doit être traitée comme les rois d'Orient, qu'on n'aborde jamais sans avoir des présents à leur offrir.

PROBLÈMES POINTÉS.

N° 1.

La renommée est une grande causeuse ; elle aime souvent à passer les limites de la vérité, mais cette vérité a bien de la force, elle ne laisse pas longtemps le monde crédule abandonné à la tromperie.

(*Madame de Motteville.*)

N° 2.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire ; les âmes tendres ont des souvenirs, et le passé pour elles n'est point mort, il n'est qu'absent.

N° 3.

Des sottises faites par des gens habiles ; des extravagances dites par des gens d'esprit ; des crimes commis par d'honnêtes gens : Voilà les révolutions.

(*Cardinal de Bonald.*)

NOTES. — Au tirage, sur certaines couvertures, il y a eu une lettre douteuse, la lettre *e* du deuxième mot de la deuxième ligne du *problème pointé* n° 3. — Il en a été tenu compte.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

VIRGILE.

Dans Virgile, parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même, il est une des âmes
Que l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux.
Dieu voulait qu'avant tout, rayon du fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

RÉBUS.

Amuser les enfants avec la science, c'est mettre un remède dans des bonbons et l'alphabet dans une boîte de joujoux.

USAGES MONDAINS.

Catherine de Médicis.

LES DEVISES.

N° 1. — Marie Stuart.
N° 2. — Marguerite de Provence.
N° 3. — Mazarin.

CHARADE EN ACTION.

1° Anne, — 2° Hiver. — 3° Serre.
ENSEMBLE. — *Anniversaire.*

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

LA VALLÉE DE SPARTE.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
Non loin de l'Eurotas, et près de ce ruisseau
Qui, formant son canal de débris de colonne,
Va, sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
Regardez : c'est la Grèce, et toute en un tableau !
Une femme est debout, de beauté ravissante,
Pieds nus ; et sous ses doigts, un indigent fuseau
File, d'une quenouille empruntée au roseau,
Du coton floconneux la neige éblouissante.
Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
Du bâton recourbé, de la courte tunique,
Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
Par un instinct charmant, et sans art adossé
Contre un vase de marbre à demi renversé,
Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
Des fleurs du glaïeul sa tête encore est ceinte.
Sous sa couronne à l'ombre, il regarde, surpris,
Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
Le chemin est auprès ; Sur un coursier conduit,
La musulmane y passe, et de l'œil du mépris
Regarde ; et l'Africain marche et porte à sa suite
Dans une cage d'osier sa perdrix favorite ;
Cependant qu'un agâ, dans un riche appareil,
Rapide cavalier au front calme et sévère,
Sous un galop bruyant fait rouler la poussière ;
De ses armes d'argent que frappe le soleil
Parmi les oliviers scintille la lumière ;
Il nous lance en passant des regards scrutateurs.
Voilà Sparte, voilà la Grèce, tout entière :
Un esclave, un tyran, des débris et des fleurs.

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

LES TROIS SŒURS.

Les jeunes paysannes se rendent au marché et affichent leurs œufs à 7 pour un sou (*cinq centimes*).

Suzanne, l'aînée, qui en a 50, en vend 49 pour 7 *sous*, et il lui en reste 1.

Charlotte, la cadette, qui en a 30, en vend 28 pour 4 *sous*, et il lui en reste 2.

Marie, la plus jeune, qui en a 10, en vend 7 pour 1 *sou*, et il lui en reste 3.

A la fin du marché, les œufs devenant rares, les sœurs affichent ceux qui leur restent, à raison de 3 sous la pièce (*quinze centimes*).

Suzanne en a 1 qu'elle vend 3 *sous*.
Charlotte en a 2 qu'elle vend 6 *sous*.
Marie en a 3 qu'elle vend 9 *sous*.

En rentrant à la ferme, les trois sœurs remirent donc chacune 10 sous (*cinquante centimes*) à leur mère, après avoir vendu leurs œufs le même prix.

NOTES. — Il y a d'autres combinaisons justes ; mais, dans toutes, les œufs doivent être vendus à deux prix différents.

LES PSEUDONYMES HISTORIQUES.

N° 2.

Louis XIV trouvant que la poste n'était pas très-sûre, même pour son service particulier, faisait écrire et signer ses lettres par des mains étrangères. Les pseudonymes suivants étaient adoptés pour sa correspondance avec le roi d'Espagne :

M. de la Graingaudière. — Louis XIV.
La Bonté. — Philippe V.
L'Esprit. — Marie-Louise de Savoie.
La Confidente. — La Princesse des Ursins.
Le Sujet à caution. — Orry, financier.

NOTES. — Nous publierons les documents à l'appui.

LES ANAGRAMMES.

N° 1. — Marie Stuart.
N° 2. — Alain Chartier.
N° 3. — Pierre Corneille.
N° 4. — André Vésale.
N° 5. — Le *Journal de la Jeunesse*.
N° 6. — Vêpres siciliennes.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

LES SEPT SAGES DE LA GRÈCE.

Thalès, de Milet.
Pittacus, de Mitylène.
Bias, de Priène.
Myson, de Chen.
Cléobule, de Lindos.
Chilon, de Lacédémone.
Solon, d'Athènes.

LES COQUILLES AMUSANTES.

« *Un petit amulette.* »

Le mot « *amulette* » est un substantif masculin.

NOTES. — Ce mot étant symbolisé, on peut dire « *lui attribuait* » pour « *y attribuait*. »

LE LANGAGE FRANÇAIS.

« *N'éveillez pas le chien qui dort.* »

NOTES. — Nous avons gâté ce proverbe en substituant le *chat*, qu'on peut éveiller sans crainte, au *chien* dont les voleurs et les enfants doivent respecter le sommeil.

(*Histoire littéraire.*)

Ce proverbe est du XIIIe siècle. Nous publierons les documents à l'appui.

ÉNIGME.

L'amitié fait son portrait.

CHARADE.

Arc-en-ciel.

LOGOGRIPHE.

Cornemuse.
Corne. — *Orne.* — *Muse.*

LES MOTS CARRÉS.

Oural.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

LA PREMIÈRE INSURRECTION DES PARISIENS.

Règne de Charles VI.

NOTES. — Antérieurement à cette manifestation populaire, il y avait eu des émeutes et des révoltes à Paris et dans les provinces, mais aucune n'avait le caractère du Tableau que nous avons reproduit, et dont la date est marquée par la couleur du récit et la mention de la guerre de Flandre.

N° 2.

LA PREMIÈRE SAINTE.

Une femme d'un haut rang, *Pomponia Græcina*, épouse d'Aulus Plautius, qui, par ses exploits en Bretagne, avait mérité les honneurs de l'ovation, était accusée de superstition étrangère. Le jugement de cette affaire fut remis au mari même, qui, après avoir instruit en présence des parents, suivant l'usage ancien, ce procès d'où dépendaient la vie et l'hon-

neur de sa femme, la déclara innocente. Pomponia vécut longtemps et dans une continuelle tristesse. Depuis la mort de Julie, fille de Drusus, victime des intrigues de Messaline, Pomponia n'avait porté, pendant quarante années, que des habits de deuil, connu que l'affliction, et cette douleur qui resta impunie sous le règne de Claude, devint ensuite pour elle un titre de gloire.

TACITE. — *Annales*, XIII, 32.

—

N° 3.

EMBLÈMES.

LES QUATRE POINTS CARDINAUX.

Les Signes du Zodiaque correspondent, trois par trois, à chacun des points cardinaux.

L'ORIENT. — Enfant : jeunesse du jour ; le soleil qui se lève à l'horizon, indique sa naissance. Il est beau, vermeil et blond ; beauté qui montre que le soleil jette un lustre sur les plus belles choses. L'étoile : Lucifer ; elle devance le jour. Les perles et les parfums : richesses de l'Orient. Les fleurs : elles s'ouvrent aussitôt que le soleil paraît.

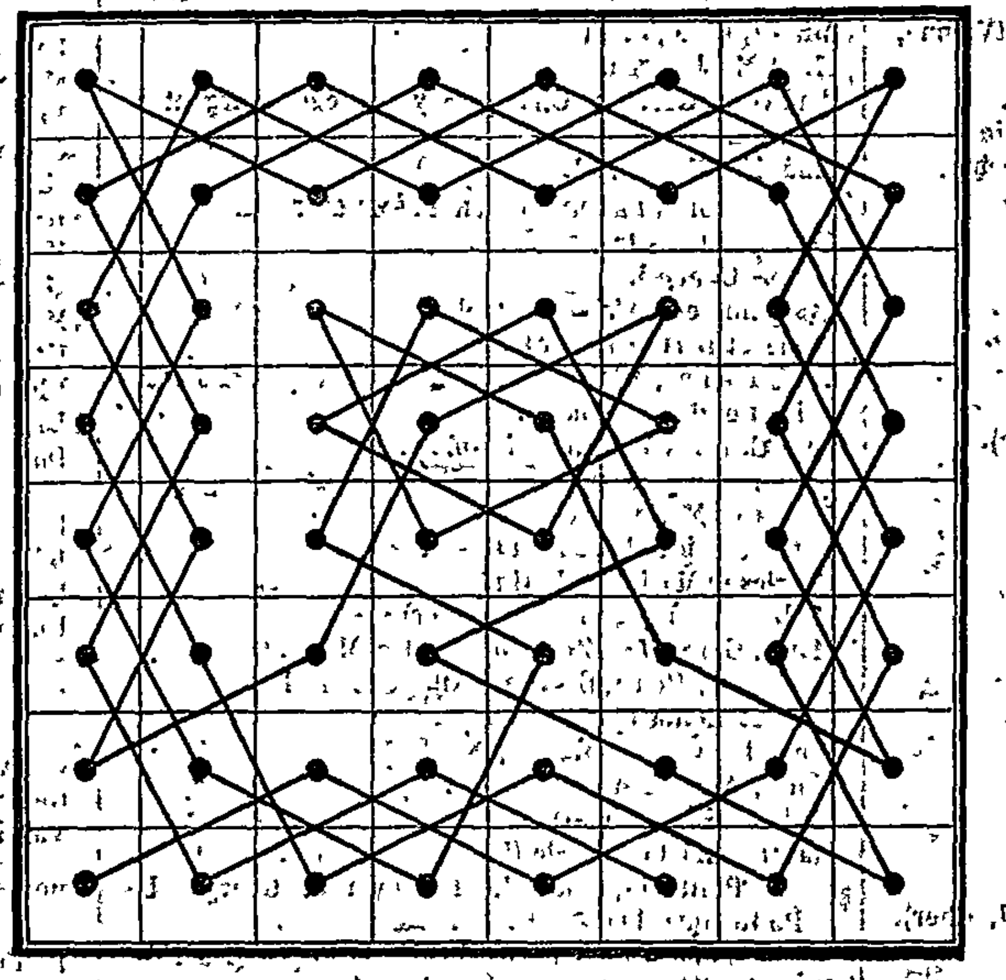
LE MIDI. — Jeune homme : midi ; l'ombre est courte. La couleur du costume rouge feu indique l'éclat et la chaleur du soleil. Les flèches : les rayons de l'astre qui dardent et pénètrent les entrailles de la terre. *Lotte* : plante qui croît au fond de l'Euphrate, pousse, apparaît et fleurit au-dessus des eaux à midi, puis redescend vers le fond du fleuve, à mesure que le soleil décline.

LE SEPTENTRION. — Grande et Petite Ourse ; constellations fixes au Nord et qui ne se couchent jamais. La main à l'épée indique le caractère irascible et belliqueux des nations du Nord.

L'OCCIDENT. — Robe brune : le crépuscule. Le soleil se couche, les oiseaux de nuit apparaissent, les ombres grandissent, le ciel s'empourpre. La bandelette sur la bouche : silence de la nuit. Les pavots : sommeil.

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER.



CONCOURS

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

PRIX D'HONNEUR.

PAUL et LUCY GRUSON (*Douai*).
PAUL DESJARDINS (*Paris.* Lycée Fontanes).

PREMIER PRIX.

M. S. (*Bordeaux*).

DEUXIÈME PRIX.

LOUIS BOUGLÉ (*Orléans*).
GUILLAUME DANLOUX (*Paris*).
G. et E. LEFÈVRE-PONTALIS (*Paris*).

TROISIÈME PRIX.

ROGER BRAUN (*Paris*, Lycée Fontanes).
EUGÈNE et ADÈLE DELVAILLE (*Bayonne*).
HENRI LEFÈVRE (*Paris*).

PREMIER ACCESSIT.

LOUIS, ALINE, et MADELEINE DE LAUNAY (*Paris*).
CÉCILE JULES BAPST (*Paris*).

DEUXIÈME ACCESSIT.

EMMANUEL ET SUZANNE RODOCANACHI (*Paris*).

TROISIÈME ACCESSIT.

NATY DESMAREST (*Paris*).

QUATRIÈME ACCESSIT.

MARIE-LOUISE FROSSARD (*Lunéville*, couvent de Notre-Dame).

CINQUIÈME ACCESSIT.

ANNETTE FOURMOND (*Sens-de-Bretagne*, Ille-et-Vilaine).

SIXIÈME ACCESSIT.

VALENTINE HENNET DE BERNOVILLE (*Paris*).

SEPTIÈME ACCESSIT.

HENRI DE LA ROCHETERIE (*Orléans*).
GEORGES ET MARGUERITE KREMP (*Douai*).

HUITIÈME ACCESSIT.

RENÉ LOISELLE (*Paris*).

NEUVIÈME ACCESSIT.

HENRI FOURNIER (*Paris*).

DIXIÈME ACCESSIT.

SOPHIE FILITI et HÉLÈNE FLORESCO (*Bukarest*, Roumanie).

LE FIL D'ARIANE.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER.

Je suis une flèche d'acier,
Bonne à l'attaque, à la défense ;
La petite Vertu me sied,
Et rien n'échappe à ma puissance.
Instrument de guerre et de paix,
En surprises je suis fertile ;
Ainsi que la lance d'Achille,
Je guéris le mal que je fais.

Solution de l'Énigme : La Plume.

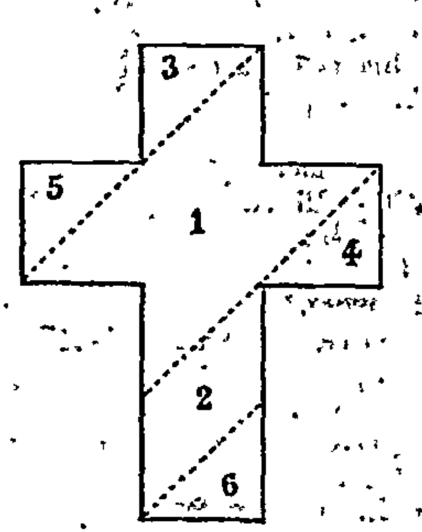
—

MARCHE DU CAVALIER.

40	21	58	9	38	19	56	7
59	10	39	20	57	8	37	18
22	41	50	47	30	27	6	55
11	60	29	26	51	48	17	36
42	23	46	49	28	31	54	5
61	12	25	32	45	52	35	16
24	43	2	63	14	33	4	53
1	62	13	44	3	64	15	34

—

LES SURPRISES.



—

CLASSEMENT DES COMPOSITIONS

DU CONCOURS.

Léon Ricous, Jean Ricous (Toulouse).
Jean et Geneviève de Courcy.
Frère et sœurs De Vinck.
Joachim Labrouche (Bayonne).
Claire A. T.
Noémie Lévy (Paris).
Mlles de Bragelongue-Versigny (Vannes).
Maurice D. (Saint-Quentin).
Louise Langelier (Paris).
Louis et Benjamin Gardes (*Euzet-les-Bains, Gard*).
Marie et Jeanne.
Gabrielle Collière.
Marie Lebiez (Constantine).
Nelly et Elisa Bastin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie).
Marcelle Clouzot (Niort).
Joséphine Peccoud (Annecy).
Philippe Renouard.
Roger et Michel Ponimercet.
Marcel Galuski (château du Buisson, près Lessay Manche).
Thérèse Brunet (Bordeaux).
Famille A. B. (Rouen).
Marguerite Drabant.
Charlotte Carette.
Minerve, Tempête et Roquet.
L'Exilée de Saint-Pétersbourg.
Petites violettes (Abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil sur Avre, Eure).
Jacqueline et Alice de Neuflize.
Suzanne Mallet.
Ernest Mallet.
Salvator (Saint-Jean, Seine-et-Oise).
Martine Hibou.
Raymond Pitrou (Tours).
Marguerite R.
P. L. M. Edax (au Val, Douai).
Magdeleine, Geneviève et Eugénie Lagolouze.
Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais).
Marie, Lucie, Renée (Laon).
Les Abeilles de la Ruche (Saint-Germain-en-Laye).
Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).
E. B. (Pointe à Pitre, Guadeloupe).
Deux Bohémiennes.
Marie Valentin (Paris).
Marie Panis (Reims, Marne).
V. O. et sa sœur.
Raymond et Edouard Cardes (Rochefort, Charente-Inférieure).
Paul et Pierre Le Boulleur de Courlon.
René de Batz (Paris).
Louise, Noélie et Lucie L. (Saint-Prix).
Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger).
Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux).

Renée et Cécile S. (Boissy-Saint-Léger.
Paul Petit (Die, Drôme).
Julie Portalis (Saint-Maurice).
Henri Pohls (Bordeaux).
J. Brontana (Paris).
Berthe Roncerel.
Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche).
Aricie Rémusat (Marseille).
Marie Tardy (La Clusaz, près Chambéry, Savoie).
Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche).
Alphonse Lyon (Dieulefit).
Marcel Noyer (Dieulefit).
Jean et Paul Willotte (Lorient).
La petite Titine (côte d'Ingouville, Havre).
M. V. E. (sans indications à la fin de la lettre).
Mathilde et Edgar Bourgeois de Follembray.
Henriette Demonjay.
Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise).
Un abonné.
Laure Bonu Christave (Rochefort-sur-Mer).
Un frère et une sœur (Laon).
Maurice et Jules Ernst.
Henri et Louise Lebon (Issoudun, Indre).
Une volaille de Houdan.
Claire Labat (Paris).
J. Maréchal (Paris).
Louis Caubet (Brest).
Aline Lacombe.
Six Ours abonnés.
Une jeune Suissesse (Neuchâtel).
Oreste et Pylade (Bordeaux).
Marguerite Morand (Saint-Amand-Mont-Rond, Cher).
E. D. (Dijon).
C. Posme.
Z. P. (Saumur).
F. D.
Ane ni sot si ne devine.
Famille HICS.
Frédéric et Maxime Moreau (Paris).
Hayda.
Charles Duverney (lycée de Chambéry).
J. Lechalas (Angers).
F. A. H. (collége de Bayeux).
Paul et Marguerite Balbedat (Bayonne).
Les Élèves de l'Institution de Mlle Dumagny (Melisey, Haute-Saône).
Chollet (Angers).
Tibély (château de Mau).
Emile Ayard (Choisy-le-Roi).
Henriette Bulteau (Pont-à-Marq, Nord).
Hélène Martin (Périgueux).
Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure).
A. de Boucherville (Vendôme).
Fleur des blés.
Les Pensionnaires de l'École primaire supérieure de Renaix (Belgique).
G. B. (sans indication à publier).
Les trois Ours de Saint-Avertin.
Une pâquerette rosée.
J. B. (Téhéran).
Amélie Faton (Quimper).
Henriette et Marie de la Valette.
Marguerite et Emile Fesquet.
Pierre Thomas (Landrecie, Nord).
Edmond Martin (Niort).
Je, Tu, Elle.
Emmanuel Lion (Auteuil).
Allmayer (Paris).
Une habitante de la Côte.
Gaston D.
Cécile Lescuyer.
M. B.
Norma, Fanlair, Pegotty.
A. Story (Gand, Belgique).
Charles Joliet junior (lycée de Versailles) et Charlotte Joliet.
Georges R. (sans indications à publier).
Marcelin M. (Marseille), sans indications à publier.
Marie Henriette (Menton, Alpes-Maritimes).
Maurice et Jane (Fontainebleau).
Un élève de sixième, à G.
Henri Mathieu Saint-Laurent (Oran, Algérie).
Quatrem.
Jacques Rouché.
Lord Glenarvan.
Henri Ducrocq (Niort).
L. D. Pierre Gribouillard.
N. A. D. (Bordeaux).
Claire et Marie Piquet.
Sibylle.
Maurice Pellé.

G. Gray de M.
Lionel Ch. (Roanne).
Un Élève de Saint-Louis.
Georges des Mélpizes (Bourges).
Diane, Malo, Lutin.
P. Meuron.
Miraut, Carlo, Flora.
E. et M. Jackson.
André et Georges Champrosay (collége d'Argentan, Orne).
André et Emmanuel.

MOINS LE PREMIER PROBLÈME CHIFFRÉ.

Un papa et ses trois enfants.
Jeanne Gontard.
Joséphine et Thérèse Bertholle.
Aline et Berthe Flotard.
Paul, Pauline, Adrienne et Charlotte Macquet (Domart-lès-Ponthieu, Somme).
Mlles C. (sans indication à publier).
Pauline Ser (Paris).
Louise et Marie (Grenoble).
Louise, Gabrielle et Paul Cosse.
Charles et Marie Borde (Paris).
M. B. (sans indications à publier).
Marie, Gabrielle, Elisabeth (Pont-à-Marq).
Madeleine, Henri, Georges, Albert Blondel.
Julia et Lolita Lionnet (Paris).
Louis Hary fils (Doignies, Nord).
Marie, Anne-Marie et Hélène.
Madeleine Z. (Saint-Quentin).
Raoul et Gaston Jourde (Paris).
C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin et Georges Le Poittevin (Cherbourg).
Maria Manuela Fesser, Josefina Maria Fesser (Madrid).
R. et L. d'A. (sans indications à publier).
S. F. E. (Paris).
Gilbert et Isabelle H.
Une Trouvillaise et deux amies.
Le Solitaire.
Edmée de V. (Saint-Denis).
Gladiateur.
Deux Sœurs (Versailles).
Indiana (Lyon).
Amaury S. (Bordeaux).
Un bénédictin.
Césarine et Octavie de N. (Lyon).
C. F. (Boulogne).
Marie H.
Une petite Fleur des montagnes, Gabrielle Delalo.
Henri de Saint-Hillier.
Paul Loye (Pontarlier, Doubs).
Trigaud et Fuseau (Passy-Paris).
S. et F. Brunswick.
L. Nyssens (Bruxelles).
Les joueurs de croquet.
Alfred B. (sans indications à publier).
Marguerite Muller.
Félix Robillot.
L. G. (Versailles).
Henri Lacroix (Châtellerault).
Paul Bozançon.
Florence Forbes.
L. Boeltot (Nîmes, Gard).
Un Trèfle à quatre feuilles.
Ernest Bacquet (Dunkerque, Nord).
Un des deux marmitons du Havre.
G. et R. L. (lycée Louis-le-Grand).
Madeleine Moreau-Vauthier.
Mira.
E. et V. Braun (Gand, Belgique).
Un petit nid de Fauvettes.
Jeanne et Madeleine de Moutard (château de la Gravette par Eymet, Dordogne).
Les Abonnées des bords de la Loire.
B. Ed.-Eug.
Antoinette et Andrée.
Charles et Victor Lebrun.
Fanny et Gabrielle H. F. (Toulouse).
Fanfinette et Juliane.
Mathilde, Aline et Isabelle de B.
Herminie L.
Œdipe.
Jocelyn et Christiane.
Tant Pis et Tant Mieux.
Diane et Bérengère.
Joséphine L. (Paris).
Odette et Laurence.
Henriette, Constance et Marcelle de M.
L'oncle Tom.
Un lycéen de Paris.
H. B. Grenoble.
La Rouge et la Noire.
Marcelle J. R.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Marguerite, Jeanne et Marthe (Bordeaux).
Quita et Maurice Griennard (Paris).
Andrée Chambige (Constantine).
Suzanne d'A. (sans indications à publier).
Madeleine B. (sans indications à publier).
Les Jumelles de Jassans.
Marie Chambry (Epinal).
Valérie Léon (Bordeaux).
Jeanne Mazeau.
Marguerite et Cécile S.
Riquet (Saint-Jean-de-Luz, Basses-Pyrénées).
Hélène F. (Paris).
Marie et la Toute Petite.
M. Delestang.
Une tante et ses neveux (Orléans).
Elie Benqué.
La duchesse et la marquise.
Dominique et Jules Brun.
Vert-Vert.
Le Sphinx (Athènes).
Béatrix d'A. (Berry).
Les Inséparables.
Une petite société savante.
Suzanne et Aimée B. D. (Auteuil).
Un revenant.
Clarisse de S. (Paris).
L'Amazone (Champs-Elysées).
Geneviève et Edwige de T.
Valentine Deschapelles.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS ET LES PROBLÈME POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Berthe Rouède.
Lutin du pensionnat (Ancenis).
Emilie et Maurice Querette.
Ernest-Alfred, Abel Esteulle.
Antoine et Lucien Herr.
Henriette Lefebvre (Bordeaux).
Albert Vidal Naquet (Marseille).
A. B. P.
Georges, Joseph et Emile Bonnet.
Jules Valery (collége de Cette).
Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiéry (Lunéville).
Le Trèfle à trois feuilles.
Louis Maître.
M. G.
Pierre et Paul Bénard (de Bel-Air).
G. et Ch. Faure-Biguet.
Julien S.
Une petite Bruyère.
Jules Brunninghausen (Verviers).
Une petite Avranchinaise (Avranches, Manche).
Marie Deneccy de Cevilly (Tarbes).
Denys d'Aussy (château de Crazannes, par Saint-Porchaire, Charente-Inférieure).
Le Caporal Bonbon.
J. de Oreyro (villa Cadiz, Pau, Basses-Pyrénées).
Emilie Hardy (Quarognon, près Mons, Belgique).
La petite Angevine.
C. Besseyre (école Dorian, Saint-Etienne).
Blanche L. (Versailles).
H. Harlé (Bordeaux).
Mentor et Télémaque.
J. D. (Bayonne).
Jeanne Rochard.
Aigle, Abeille, Violette et Fidélité (Paris).
Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre, Yonne).
Jeanne O. (Cambrai).
J. Faton (collége de Poligny, Jura).
Un diable rose.
La Toute petite.
Evangéline et Sylvaine Merlin.
Blanche et Clotilde R. N.
L'Inconnu.
Une petite pensionnaire.
Stella, Michaël et Ferréol (Suisse).
Angelo, tyran de la maison.
Edmée et Maurice B. (Ajoye).
Hector et Hélène de L. (Orléans).
Oui et Non.

Post-Scriptum. — Nous avons classé et enregistré toutes les lettres qui nous ont été adressées. Si quelque omission dans les noms témoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.

Pour le conseil de rédaction :

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2